LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

DEUXIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1895

37481
26/3/96

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1895

AP
2
.C4
1895
Sept.-Oct.

UN AUTRE MONDE

I

Je suis natif de la Gueldre. Notre patrimoine se réduit à quelques acres de bruyère et d'eau jaune. Des pins croissent sur la bordure, qui frémissent avec un bruit de métal. La ferme, qui n'a plus que de rares chambres habitables, meurt pierre à pierre dans la solitude. Nous sommes d'une vieille famille de pasteurs, jadis nombreuse, maintenant réduite à mes parents, ma sœur et moi-même.

Ma destinée, assez lugubre au début, est devenue la plus belle que je connaisse : j'ai rencontré Celui qui m'a compris ; il enseignera ce que je suis seul à savoir parmi les hommes. Mais longtemps j'ai souffert, j'ai désespéré, en proie au doute, à la solitude d'âme, qui finit par ronger jusqu'aux absolues certitudes.

Je vins au monde avec une organisation unique. Dès l'abord, je fus un objet d'étonnement. Non que je parusse mal conformé : j'étais, m'a-t-on dit, plus gracieux de corps et de visage qu'on ne l'est d'habitude en naissant. Mais j'avais le teint le plus extraordinaire, une espèce de violet pâle, très

pâle, mais très net. A la lueur des lampes, surtout des lampes à l'huile, cette nuance pâlissait encore, devenait d'un blanc étrange, comme d'un lis immergé sous l'eau. C'est, du moins, la vision des autres hommes : car moi-même je me vois différemment, comme je vois différemment tous les objets de ce monde. A cette première particularité s'en joignaient d'autres qui se révélèrent plus tard.

Quoïque né avec les apparences de la santé, je grandis d'abord péniblement. J'étais maigre, je me plaignais sans cesse; à l'âge de huit mois, on ne m'avait pas encore vu sourire. On désespéra bientôt de m'élever. Le médecin de Zwartendam me déclara atteint de misère physiologique : il n'y vit d'autre remède qu'une hygiène rigoureuse. Je n'en dépérissais pas moins; on s'attendait, de jour en jour à me voir disparaître. Mon père, je crois, s'y était résigné, peu flatté dans son amour-propre — son amour-propre hollandais d'ordre et de régularité — par l'aspect bizarre de son enfant. Ma mère, au rebours, m'aimait en proportion même de ma bizarrerie, ayant fini par trouver aimable la teinte de ma peau.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement bien simple me vint en aide : comme tout devait être anormal pour moi, cet événement fut une cause de scandale et d'appréhensions.

Au départ d'une servante, on prit pour la remplacer une vigoureuse fille de la Frise, pleine d'ardeur au travail et d'honnêteté, mais encline à la boisson. Je fus confié à la nouvelle venue. Me voyant si débile, elle n'imagina rien de mieux que de me donner, en cachette, un peu de bière et d'eau mêlée de *schiedam*, remèdes, selon elle, souverains contre tous les maux.

Le plus curieux, c'est que je ne tardai pas à reprendre des forces, et que je montrai dès lors une prédilection extraordinaire pour les alcools. La bonne fille s'en réjouit d'abord secrètement, non sans goûter quelque plaisir à intriguer mes parents et le docteur. Mise au pied du mur, elle finit par dévoiler le mystère. Mon père entra dans une violente colère, le docteur cria à la superstition et à l'ignorance. Des ordres sévères furent donnés aux servantes: on retira ma garde à la Frisonne.

Je recommençai à maigrir, à dépérir, jusqu'à ce que, n'écoutant que sa tendresse, ma mère m'eût remis au régime de la

bière et du *schiedam*. Incontinent, je repris vigueur et vivacité. L'expérience était concluante : l'alcool se dévoilait indispensable à ma santé. Mon père en éprouva de l'humiliation; le docteur se tira d'affaire en ordonnant des vins médicinaux, et depuis ma santé fut excellente : on ne se fit pas faute de me prédire une carrière d'ivrognerie et de débauche.

Peu après cet incident, une nouvelle anomalie frappa mon entourage. Mes yeux qui, tout d'abord, avaient paru normaux, devinrent étrangement opaques, prirent une apparence cornée, comme les élytres de certains coléoptères. Le docteur en augura que je perdais la vue; il avoua toutefois que le mal lui semblait absolument étrange et tel qu'il ne lui avait jamais été donné d'en étudier de semblable. Bientôt la pupille se confondit tellement avec l'iris, qu'il devint impossible de les discerner l'un de l'autre. On remarqua, en outre, que je pouvais regarder le soleil sans en paraître incommodé. A la vérité, je n'étais nullement aveugle, et même il fallut finir par avouer que j'y voyais fort convenablement.

J'arrivai ainsi à l'âge de trois ans. J'étais alors, selon l'opinion de mon entourage, un petit monstre. La couleur violette de mon teint avait peu varié; mes yeux étaient complètement opaques. Je parlais difficilement et avec une rapidité incroyable. J'étais adroit de mes mains et bien conformé pour tous les mouvements qui demandent plus de prestesse que de force. On ne niait pas que j'eusse été gracieux et joli si j'avais eu le teint normal et les prunelles transparentes. Je montrais de l'intelligence, mais avec des lacunes que mon entourage n'approfondit pas, d'autant que, sauf ma mère et la Frisonne, on ne m'aimait guère. J'étais pour les étrangers un objet de curiosité, et pour mon père une mortification continuelle.

Si, d'ailleurs, celui-ci avait conservé quelque espoir de me voir redevenir pareil aux autres hommes, le temps se chargea de le dissuader. Je devins de plus en plus étrange, par mes goûts, par mes habitudes, par mes qualités. A six ans, je me nourrissais presque uniquement d'alcool. A peine si je prenais quelques bouchées de légumes et de fruits. Je grandissais prodigieusement vite; j'étais incroyablement maigre et

léger. J'entends léger même au point de vue spécifique — ce qui est justement le contraire des maigres : — ainsi, je nageais sans la moindre peine, je flottais comme une planche de peuplier. Ma tête n'enfonçait guère plus que le reste de mon corps.

J'étais leste en proportion de cette légéreté. Je courais avec la rapidité d'un chevreuil, je franchissais facilement des fossés et des obstacles que nul enfant du double de mon âge n'eût seulement essayé de franchir. En un clin d'œil, j'atteignais la cime d'un peuplier; ou, ce qui surprenait encore plus, je sautais sur le toit de notre ferme. En revanche, le moindre fardeau m'excédait.

Tout cela, en somme, n'était que des phénomènes indicatifs d'une nature spéciale, qui n'eussent, par eux-mêmes, contribué qu'à me singulariser et à me faire mal venir : aucun ne me classait en dehors de l'Humanité. Sans doute, j'étais un monstre, mais certes pas autant que ceux qui naissent avec des cornes ou des oreilles de bête, une tête de veau ou de cheval, des nageoires, point d'yeux ou un œil supplémentaire, quatre bras, quatre jambes, ou sans bras ni jambes. Ma peau, malgré sa nuance surprenante, était bien près de n'être qu'une peau hâlée ; mes yeux n'avaient rien de répugnant, malgré leur opacité. Mon agilité extrême était une qualité plutôt qu'un défaut. Mon besoin d'alcool pouvait passer pour un simple vice, une hérédité d'ivrogne : les rustres, d'ailleurs, comme notre servante frisonne, n'y voyaient qu'une confirmation de leurs idées sur la « force » du *schiedam*, une démonstration un peu vive de l'excellence de leurs goûts. Quant à la vitesse de ma parole, à sa volubilité, qu'il était impossible de suivre, cela semblait se confondre avec les défauts de prononciation — bredouillement, zézaiement, bégaiement — communs à tant de petits enfants. Je n'avais donc, à proprement dire, pas de caractères marqués de monstruosité, quoique l'ensemble fût extraordinaire : c'est que le plus curieux de ma nature échappait à mon entourage, c'est que nul ne se rendait compte que ma vision différait étrangement de la vision normale.

Si je voyais moins bien certaines choses que les autres, j'en voyais un grand nombre que personne ne voit. Cette différence

se manifestait spécialement devant les couleurs. Tout ce qu'on dénomme rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, m'apparaissait d'un gris plus ou moins noirâtre, tandis que je percevais le violet, et une série de couleurs au delà, des couleurs qui ne sont que nuit pour les hommes normaux. J'ai reconnu plus tard que je distingue ainsi au moins une trentaine de couleurs aussi dissemblables que, par exemple, le jaune et le vert — avec, bien entendu, l'infini des dégradations.

En second lieu, la transparence ne se manifeste pas à mon œil dans les conditions ordinaires. Je vois médiocrement à travers une vitre et à travers l'eau : le verre est très coloré pour moi ; l'eau l'est sensiblement, même sous une faible épaisseur. Beaucoup de cristaux dits diaphanes sont plus ou moins opaques pour moi ; au rebours, un très grand nombre de corps dits opaques n'arrêtent pas ma vision. En général, je vois au travers des corps beaucoup plus fréquemment que vous ; et la translucidité, la transparence trouble, se présente si souvent que je puis dire qu'elle est, pour mon œil, la règle de la nature, tandis que l'opacité complète est l'exception. C'est ainsi que je discerne plus ou moins les objets à travers le bois, les feuilles, les pétales des fleurs, le fer magnétique, le nickel, la houille, etc... Cependant sous une épaisseur variable ces corps deviennent un obstacle : tel un gros arbre, un mètre d'eau en profondeur, un épais bloc de houille ou de quartz. L'or, le platine, le mercure sont noirs et opaques, la glace est noirâtre. L'air et la vapeur d'eau sont transparents, et pourtant colorés, ainsi que certains échantillons d'acier, certaines argiles très pures. Les nuages ne m'empêchent pas d'apercevoir le soleil ni les étoiles. D'ailleurs, je distingue nettement les mêmes nuages suspendus dans l'atmosphère.

Cette différence de ma vision avec celle des autres hommes était, comme je l'ai dit, très peu remarquée par mes proches : on croyait que je distinguais mal les couleurs, voilà tout ; c'est une infirmité trop commune pour attirer beaucoup l'attention. Elle était sans conséquence pour les menus actes de ma vie, car je voyais les formes des objets de la même manière — et peut-être plus subtilement — que la majorité des hommes. La désignation même d'un objet par sa couleur,

lorsqu'il fallait le différencier d'un autre objet de même forme, ne m'embarrassait que s'ils étaient nouveaux. Si quelqu'un appelait *bleu* la couleur d'un gilet et *rouge* celle d'un autre, peu importaient les couleurs réelles, sous lesquelles ces gilets m'apparaissaient : bleu et rouge devenaient des termes purement mnémoniques.

D'après cela, vous pourriez croire qu'il y avait une manière d'accord entre mes couleurs et celles des autres, et qu'alors cela revenait au même que si j'avais vu leurs couleurs. Mais, comme je l'ai écrit plus haut, le rouge, le vert, le jaune, le bleu, etc..., *quand ils sont purs*, comme le sont les couleurs du prisme, je les perçois d'un gris plus ou moins noirâtre : ce ne sont pas des couleurs pour moi. Dans la nature, où aucune couleur n'est simple, il n'en est pas de même : telle substance dite verte, par exemple, est pour moi d'une certaine couleur composée[1] ; mais une autre substance dite verte, et qui est pour vous identiquement de la même nuance que la première, n'est plus du tout de la même couleur pour moi. Vous voyez donc bien que mon clavier de teintes n'a pas de correspondances avec le vôtre : quand j'accepte d'appeler jaune à la fois du laiton et de l'or, c'est un peu comme si vous acceptiez de nommer rouge un bleuet aussi bien qu'un coquelicot.

II

Si là s'était bornée la différence entre ma vision et la vision habituelle, ç'aurait déjà paru, certes, assez extraordinaire. C'est peu, toutefois, en comparaison de ce qui me reste à vous dire. Le monde autrement coloré, autrement transparent et opaque, — la faculté de voir à travers les nuages, d'apercevoir les étoiles par les nuits les plus couvertes, de discerner à travers une cloison de bois ce qui se passe dans une

1. Et cette couleur composée, bien entendu, ne renferme pas de vert, puisque le vert est pour moi de la ténèbre.

chambre voisine ou à l'extérieur d'une habitation, — qu'est tout cela auprès de la perception d'un MONDE VIVANT, d'un monde d'Êtres animés se mouvant à côté et autour de l'homme, sans que l'homme en ait conscience, sans qu'il en soit averti par aucune espèce de contact immédiat? Qu'est tout cela, auprès de la révélation qu'il existe sur cette terre une autre faune que notre faune, et une faune sans ressemblance ni de forme, ni d'organisation, ni de mœurs, ni de mode de croissance, de naissance et de mort, avec la nôtre? Une faune qui vit à côté de la nôtre et à travers la nôtre, influence les éléments qui nous entourent et est influencée, vivifiée par ces éléments, sans que nous soupçonnions sa présence! Une faune qui — je l'ai démontré — nous ignore comme nous l'ignorons, et à l'insu de laquelle nous évoluons aussi bien qu'elle évolue à l'insu de nous! Un monde vivant, aussi varié que le nôtre, aussi puissant que le nôtre — et peut-être davantage — en ses effets sur la face de la planète! Un Règne, enfin, se mouvant sur les eaux, dans l'atmosphère, sur le sol, modifiant ces eaux, cette atmosphère et ce sol, tout autrement que nous, mais avec une énergie assurément formidable, et par là agissant indirectement sur nous et nos destinées, comme nous agissons indirectement sur lui et ses destinées!... Voilà pourtant ce que j'ai vu, ce que je vois, seul parmi les hommes et les bêtes, voilà ce que j'*étudie* ardemment depuis cinq ans, après avoir passé mon enfance et mon adolescence à le *constater* seulement.

III

A le constater! Du plus loin que je me souvienne, j'ai d'instinct subi la séduction de cette création étrangère à la nôtre. D'abord, je la confondis avec les autres choses vivantes; m'apercevant que personne ne se troublait de sa présence, que tous, au contraire, y paraissaient indifférents, je n'éprouvais que rarement le besoin de signaler ses particularités.

A six ans, je constatais parfaitement sa différence avec les plantes des champs, les bêtes de la basse-cour et de l'étable, mais je la confondais un peu avec des phénomènes inertes comme les feux de la lumière, la course des eaux et des nuages. C'est qu'en effet, ces êtres étaient intangibles : quand ils m'atteignaient, je ne ressentais aucun effet de leur contact. Leur forme, d'ailleurs très variée, avait cependant cette singularité d'être si mince, dans une de leurs trois dimensions, qu'on pourrait les comparer à des figures dessinées, à des surfaces, des lignes géométriques qui se déplaceraient. Ils traversaient parfaitement tous les corps organiques ; en revanche, ils semblaient arrêtés parfois, enchevêtrés dans des obstacles invisibles... Mais je les décrirai plus tard. Actuellement, je ne veux que les signaler, affirmer leur variété de contours et de lignes, leur quasi absence d'épaisseur, leur *impalpabilité*, combinés avec l'autonomie de leurs mouvements.

Vers huit ans seulement, je me rendis parfaitement compte qu'ils étaient distincts des phénomènes atmosphériques autant que des animaux de notre règne. Dans le ravissement que me causa cette découverte, j'essayai de l'exprimer. Jamais je ne pus y arriver. Outre que ma parole était presque tout à fait incompréhensible, comme je l'ai dit, l'extraordinaire de ma vision la rendait suspecte. Personne ne s'arrêta à essayer de démêler mes gestes et mes phrases, pas plus qu'on ne s'était avisé d'admettre que je visse à travers les cloisons de bois, quoique j'en eusse donné maintes fois des preuves. Il y avait, entre moi et les autres, une barrière presque insurmontable.

Je tombai dans le découragement et la rêverie ; je devins une façon de petit solitaire ; je provoquais du malaise, et j'en ressentais, dans la compagnie des enfants de mon âge. Je n'étais pas exactement une victime, car ma vitesse me mettait hors de la portée des malices enfantines et me donnait le moyen de me venger avec facilité. A la moindre menace, j'étais à distance, je narguais la poursuite. En quelque nombre qu'ils se missent, jamais gamins ne parvinrent à me cerner, encore moins à me forcer. Il ne fallait même pas essayer de me saisir à l'improviste. Si faible que je fusse à porter des fardeaux, mon élan était irrésistible, me dégageait aussitôt. Je pouvais

revenir à l'improviste, accabler l'adversaire, voire les adversaires, par des coups prompts et sûrs. On me laissa donc tranquille. On me tint à la fois pour innocent et un peu sorcier, mais d'une sorcellerie peu redoutable, qu'on méprisait. Je me fis par degrés une vie en dehors, farouche, méditative, non tout à fait dénuée de douceur. La seule tendresse de ma mère m'humanisait, bien que, trop occupée tout le jour, elle ne trouvât guère de temps pour les caresses.

IV

Je vais essayer de décrire sommairement quelques scènes de ma dixième année, afin de « concrétiser » les explications qui précèdent.

C'est au matin, une grande lueur éclaire la cuisine, lueur jaune pâle pour mes parents et les serviteurs, très diverse pour moi. On sert le premier déjeuner, du pain avec du thé. Mais je ne prends pas de thé. On m'a donné un verre de *schiedam* avec un œuf cru. Ma mère s'occupe tendrement de moi; mon père me questionne. J'essaie de lui répondre, je ralentis ma parole; il ne comprend qu'une syllabe de ci de là, il hausse les épaules.

— Il ne parlera jamais!...

Ma mère me regarde avec compassion, persuadée que je suis un peu simple. Les domestiques et les servantes n'ont même plus de curiosité pour le petit monstre violet; la Frisonne est depuis longtemps retournée dans son pays. Quant à ma sœur — elle a deux ans — elle joue auprès de moi; et j'ai pour elle une tendresse profonde.

Le déjeuner finit. Mon père s'en va aux champs avec les serviteurs, ma mère commence à vaquer aux besognes quotidiennes. Je la suis dans la cour. Les bêtes arrivent vers elle. Je les regarde avec intérêt, je les aime. Mais, autour, l'autre Règne s'agite et me capte davantage; c'est le domaine mystérieux que je suis seul à connaître.

Sur la terre brune, voici quelques formes épandues ; elles se meuvent, elles s'arrêtent, elles palpitent au ras du sol. Elles sont de plusieurs espèces, différentes par le contour, par le mouvement, surtout par la disposition, le dessin et les nuances des traits qui les traversent. Ces traits constituent, en somme, le principal de leur être, et, tout enfant, je m'en aperçois très bien. Tandis que la masse de leur forme est terne, grisâtre, les lignes sont presque toujours étincelantes. Elles constituent des réseaux très compliqués, elles émanent de centres, elles en irradient, jusqu'à ce qu'elles se perdent, s'imprécisent. Leurs nuances sont innombrables, leurs courbes infinies. Ces nuances varient pour une même ligne, comme aussi, mais moins, la forme.

Dans l'ensemble, l'être est figuré par un contour plus ou moins irrégulier, mais très distinct, par des centres d'irradiation, par des lignes multicolores qui s'entrecroisent abondamment. Quand il se meut, les lignes trépident, oscillent, les centres se contractent et se dilatent, tandis que le contour varie peu.

Tout cela, je le vois très bien, dès lors, quoique je sois incapable de le définir ; un charme adorable me pénètre à contempler les *Moedigen*[1]. L'un d'eux, colosse long de dix mètres et presque aussi large, passe lentement à travers la cour, et disparaît. Celui-ci, avec quelques bandes larges comme des câbles, des centres grands comme des ailes d'aigle, m'intéresse à l'extrême et m'effraie un peu. J'hésite un instant à le suivre, mais d'autres attirent mon attention. Ils sont de toutes tailles : quelques-uns ne dépassent pas la longueur de nos plus menus insectes, tandis que j'en ai vu atteindre plus de trente mètres de longueur. Ils avancent sur le sol même, comme attachés aux surfaces solides. Lorsqu'un obstacle matériel — un mur, une maison — se présente, ils le franchissent en se moulant sur sa surface, toujours sans modification importante de leur contour. Mais lorsque l'obstacle est de matière vivante ou ayant vécu, ils passent directement : c'est ainsi que je les ai vu mille fois passer au travers d'un arbre

1. C'est le nom que je leur donnai spontanément pendant mon enfance, et que je leur ai gardé, quoiqu'il ne corresponde à aucune qualité ni forme de ces êtres.

et sous les pieds d'un animal ou d'un homme. Ils passent aussi à travers l'eau, mais demeurent préférablement à la surface.

Ces *Moedigen* terrestres ne sont pas les seuls êtres intangibles. Il est une population aérienne, d'une merveilleuse splendeur, d'une subtilité, d'une variété, d'un éclat incomparables, à côté de laquelle les plus beaux oiseaux sont ternes, lents et lourds. Ici encore, un contour et des lignes. Mais le fond n'est plus grisâtre; il est étrangement lumineux, il étincelle comme le soleil, et les lignes s'y détachent en nervures vibrantes, les centres palpitent violemment. Les *Vuren*, ainsi que je les nomme, sont d'une forme plus irrégulière que les *Moedigen* terrestres, et généralement ils se dirigent à l'aide de dispositions rythmiques, d'entrecroisements et décroisements, que, dans mon ignorance, je ne puis déterminer et qui confondent mon imagination.

Cependant j'ai pris ma route à travers une prairie récemment fauchée : le combat d'un *Moedig* avec un autre attire mon attention. Ces combats sont fréquents ; ils me passionnent violemment. Quelquefois, c'est un combat d'égaux; le plus souvent, l'attaque d'un fort contre un faible (le faible n'est pas nécessairement le plus petit). Dans le cas présent, le faible, après une courte défense, se met en fuite, vivement poursuivi par son agresseur. Malgré la rapidité de leur course, je les suis, je réussis à ne pas les perdre de vue, jusqu'au moment où la lutte reprend. Ils se précipitent l'un vers l'autre, durement, rigidement même, solides l'un pour l'autre. Au choc, leurs lignes phosphorent, se dirigent vers le point de contact, leurs centres pâlissent et se rapetissent. D'abord, la lutte se maintient assez égale, le plus faible déploie la plus intense énergie, et réussit même à obtenir une trêve de l'adversaire. Il en profite pour fuir de nouveau, mais il est rapidement atteint, attaqué avec force et enfin saisi, c'est-à-dire maintenu dans une échancrure du contour de l'autre. C'est précisément ce qu'il avait cherché à éviter, en répondant aux chocs du plus fort par des chocs moins puissants, mais plus précipités. Maintenant, je vois toutes ses lignes trépider, ses centres battre désespérément; et, à mesure, les lignes pâlissent, s'affinent, les centres s'imprécisent. Après quelques minutes,

la liberté lui est rendue, et il s'éloigne avec lenteur, terne, débilité. L'antagoniste, au contraire, étincelle davantage, ses lignes sont plus colorées, ses centres plus nets et plus rapides.

Cette lutte m'a profondément remué; j'y rêve, je la compare aux luttes que je vois parfois entre *nos* bètes et *nos* bestioles; je saisis confusément que les *Moedigen*, en somme, ne se tuent pas, ou rarement, que le vainqueur se contente de *prendre de la force* aux dépens du vaincu.

Le matin avance, il est près de huit heures, l'école de Zwartendam va s'ouvrir : je fais un bond jusqu'à la ferme, je prends mes livres, et me voici parmi mes semblables, où nul ne devine les profonds mystères qui palpitent autour de lui, où nul n'a la plus confuse idée de vivants à travers lesquels passe l'humanité entière et qui traversent l'humanité, sans aucun indice de cette mutuelle pénétration.

Je suis un bien pauvre écolier. Mon écriture n'est qu'un tracé hâtif, informe, illisible; ma parole demeure incomprise; ma distraction est manifeste. Continuellement, le maître s'écrie :

— Karel Ondereet, avez-vous bientôt fini de regarder voler les mouches ?...

Hélas! mon cher maître, il est vrai que je regarde voler les mouches, mais combien plus encore mon âme accompagne-t-elle les *Vuren* mystérieux qui vont par la salle! Et quels étranges sentiments obsèdent mon âme enfantine, à constater l'aveuglement de tous et surtout le vôtre, grave pasteur d'intelligences!

V

La période la plus pénible de ma vie, ce fut de douze à dix-huit ans.

D'abord, mes parents essayèrent de m'envoyer au collège; je n'y connus que misères et déboires. Au prix de difficultés

épuisantes, j'arrivais à exprimer d'une manière quasi compréhensible les choses les plus usuelles : ralentissant à grand effort mes syllabes, je les jetais avec maladresse, et avec des accents de sourd. Mais, dès qu'il s'agissait de quelque chose compliquée, ma parole reprenait sa fatale vitesse ; plus personne n'arrivait à me suivre. Je ne pus donc pas faire constater mes progrès oralement. D'autre part, mon écriture était atroce, mes lettres enjambaient l'une sur l'autre, et, dans mon impatience, j'oubliais des syllabes, des mots : c'était un galimatias monstrueux. D'ailleurs, l'écriture m'était un supplice peut-être plus intolérable encore que la parole : — d'une lourdeur, d'une lenteur asphyxiantes ! — Si, parfois, à force de peine et suant à grosses gouttes, j'arrivais à commencer un devoir, bientôt j'étais à bout d'énergie et de patience, je me sentais évanouir. Je préférais alors les remontrances des maîtres, les fureurs de mon père, les punitions, les privations, les mépris, à ce travail horrible.

Ainsi, j'étais privé presque totalement de moyens d'expression : objet de ridicule, déjà, par ma maigreur et ma teinte bizarre, par mes yeux étranges, je passais encore pour une manière d'idiot. Il fallut me retirer de l'école, se résigner à faire de moi un rustre. Le jour où mon père décida de renoncer à toute espérance, il me dit avec une douceur inaccoutumée :

— Mon pauvre garçon, tu vois, j'ai fait mon devoir... tout mon devoir ! Ne me reproche jamais ton sort !

J'étais violemment ému ; je pleurais à chaudes larmes : jamais je ne ressentis plus amèrement mon isolement au milieu des hommes. J'osai embrasser tendrement mon père, en murmurant :

— Ce n'est pourtant pas vrai que je suis un imbécile !

Et, de fait, je me sentais supérieur à ceux qui avaient été mes condisciples. Depuis quelque temps, mon intelligence avait pris un remarquable développement. Je lisais, je comprenais, je devinais, et j'avais d'immenses éléments de méditation en plus que les autres hommes dans cet univers visible pour moi seul.

Mon père ne démêla pas mes paroles, mais il s'attendrit à ma caresse.

— Pauvre garçon! dit-il.

Je le regardais ; j'étais dans une détresse affreuse, sachant trop que jamais le vide ne serait comblé entre nous. Ma mère, par intuition d'amour, voyait en ce moment que je n'étais pas inférieur aux autres garçons de mon âge : elle me contemplait avec tendresse, elle me disait de naïves douceurs venues du tréfonds de l'être. Je n'en étais pas moins condamné à cesser mes études.

A cause de ma faible force musculaire, on me confia le soin des ouailles et du bétail. Je m'en acquittais à merveille ; je n'avais pas besoin de chien pour garder des troupeaux, où nul poulain, nul étalon n'était aussi agile que moi.

Je vécus donc, de quatorze à dix-sept ans, la vie solitaire des bergers. Elle me convenait mieux que toute autre. Livré à l'observation et à la contemplation, et aussi à quelques lectures, mon cerveau ne cessa de s'accroître. Je comparais sans cesse la double création que j'avais devant les yeux, j'en tirais des idées sur la constitution de l'univers, j'esquissais vaguement des hypothèses et des systèmes. S'il est vrai que mes pensées n'eurent pas à cette époque une parfaite corrélation, ne formèrent pas une synthèse lucide, — car c'était des pensées d'adolescent, incoordonnées, impatientes, enthousiastes, — elles furent cependant originales et fécondes. Que leur valeur dépendît surtout de ma complexion unique, je me garderai bien de le nier. Mais elles n'en recevaient pas toute leur force. Sans le moindre orgueil, je crois pouvoir dire qu'elles dépassaient notablement, en subtilité comme en logique, celles des jeunes gens ordinaires.

Seules elles apportèrent une consolation à ma triste vie de demi-paria, sans compagnons, sans communications réelles avec tous ceux de mon entourage, pas même avec mon adorable mère.

A dix-sept ans, la vie me devint décidément insupportable. Je fus las de rêver, las de végéter dans une île déserte de pensée. Je tombais de langueur et d'ennui. Je demeurais de longues heures immobile, désintéressé du monde entier, inattentif à tout ce qui se passait dans ma famille. Que m'importait de connaître des choses plus merveilleuses que les

autres hommes, puisque aussi bien ces connaissances devaient mourir avec moi? Que me faisait le mystère des vivants, et même la dualité de deux systèmes vitaux se traversant l'un l'autre sans se connaître? Ces choses auraient pu me griser, me remplir d'enthousiasme et d'ardeur, si j'avais, sous quelque forme, pu les enseigner ou les partager. Mais quoi! vaines et stériles, absurdes et misérables, elles contribuaient plutôt à ma perpétuelle quarantaine psychique.

Plusieurs fois, je rêvai d'écrire, de fixer, tout de même, au prix d'efforts continus, quelques-unes de mes observations. Mais, depuis que j'étais sorti de l'école, j'avais abandonné complètement la plume, et, déjà si mauvais écrivailleur, c'est à peine si je savais encore tracer, en m'appliquant, les vingt-six lettres de l'alphabet. Si encore j'avais conçu quelque espérance, peut-être eussé-je persisté! Mais qui prendrait au sérieux mes misérables élucubrations? Où le lecteur qui ne me croirait fou? Où le sage qui ne m'éconduirait pas avec dédain ou ironie? A quoi bon, dès lors, m'adonner à cette tâche vaine, à cet irritant supplice, presque semblable à ce que serait, pour un homme ordinaire, l'obligation de graver sa pensée sur des tables de marbre, avec un très gros ciseau et un marteau de cyclope! Mon écriture, à moi, aurait dû être sténographique — et, encore, d'une sténographie plus rapide que l'usuelle!

Je n'avais donc point le courage d'écrire, et cependant j'espérais fervemment je ne sais quel inconnu, quelle destinée heureuse et singulière. Il me semblait qu'il devait exister, en tel coin de la terre, des cerveaux impartiaux, lucides, scrutateurs, aptes à m'étudier, à me comprendre, à faire jaillir de moi et à communiquer aux autres mon grand secret. Mais où ces hommes? Quel espoir de les jamais rencontrer?

Et je retombais dans une vaste mélancolie, dans les désirs d'immobilité et d'anéantissement. Durant tout un automne, je désespérai de l'Univers. Je languissais dans un état végétatif, d'où je ne sortais que pour me laisser aller à de longs gémissements, suivis de douloureuses révoltes.

Je maigris encore, au point d'en devenir fantastique. Les gens du village m'appelaient, ironiquement, *Den Heyligen Gheest*, le Saint-Esprit. Ma silhouette était tremblante comme

celle des jeunes peupliers, légère comme un reflet, et j'atteignais, avec cela, la stature des géants.

Lentement, un projet se mit à naître. Puisque ma vie était sacrifiée, puisque nul de mes jours n'avait de charme et que tout m'était ténèbres et amertume, pourquoi croupir dans l'inaction ? A supposer que nulle âme n'existât qui pût répondre à la mienne, du moins valait-il de faire l'effort pour s'en convaincre. Du moins valait-il de quitter ce morose pays, d'aller trouver dans les grandes villes les savants et les philosophes. N'étais-je pas en moi-même un objet de curiosité ? Avant d'appeler l'attention sur mes connaissances extra-humaines, ne pouvais-je exciter le désir de faire étudier ma personne ? Les seuls aspects physiques de mon être n'étaient-ils pas dignes d'analyse, et ma vue, et l'extrême vitesse de mes mouvements et la particularité de ma nutrition ?

Plus j'y rêvais, plus il me paraissait raisonnable d'espérer, et plus ma résolution croissait. Arriva le jour où elle fut inébranlable, et où je m'en ouvris à mes parents. Ni l'un ni l'autre n'y comprit grand'chose, mais tous deux finirent par céder à des instances réitérées : j'obtins de pouvoir me rendre à Amsterdam, quitte à revenir si le sort m'était défavorable.

Je partis un matin.

VI

De Zwartendam à Amsterdam, il y a une centaine de kilomètres environ. Je franchis facilement cette distance en deux heures, sans autre aventure que l'extrême étonnement des allants et venants à me voir courir d'une telle vitesse, et quelques rassemblements aux abords des petites villes et des gros bourgs que je contournais. Pour rectifier ma route, je m'adressai deux ou trois fois à de vieilles gens solitaires. Mon instinct d'orientation, qui est excellent, fit le reste.

Il était environ neuf heures quand j'atteignis Amsterdam.

J'entrai résolument dans la grande ville, je longeai ses beaux canaux rêveurs où vivent de douces flottilles marchandes. Je n'attirai pas autant l'attention que je l'avais craint. Je marchais vite, au milieu de gens occupés, endurant par ci par là les quolibets de quelques jeunes vagabonds. Je ne me décidais cependant pas à faire halte. Je parcourus un peu en tous sens la ville, lorsque enfin je pris la résolution d'entrer dans un cabaret, sur un des quais du *Heeren Gracht*. L'endroit était paisible; le magnifique canal s'allongeait, plein de vie, entre de fraîches files d'arbres; et parmi les *Moedigen* que je vis circuler sur ses rives, il me sembla en apercevoir d'espèce nouvelle. Après quelque indécision, je franchis le seuil du cabaret, et, m'adressant au patron, aussi lentement qu'il me fut possible, je le priai de vouloir bien m'indiquer un hôpital.

L'hôte me regarda avec stupeur, défiance et curiosité, ôta sa grosse pipe de sa bouche et la remit, à plusieurs reprises, puis finit par dire :

— Vous êtes, sans doute, des îles?

Comme il était parfaitement inutile de le contrarier, je lui répondis :

— En effet!...

Il parut enchanté de sa perspicacité ; il me fit une nouvelle question :

— Peut-être que vous venez de cette partie de Bornéo où l'on n'a jamais pu entrer?

— C'est cela même!...

J'avais parlé trop vite : il écarquilla les yeux.

— C'est cela même! répétai-je plus lentement.

L'hôte sourit avec satisfaction :

— Vous avez de la peine à parler néerlandais, dites?... Alors, c'est un hôpital que vous voulez... Sans doute que vous êtes malade?

— Oui...

Des consommateurs s'étaient rapprochés. Le bruit courait déjà que j'étais un anthropophage de Bornéo; néanmoins, on me regardait avec beaucoup plus de curiosité que d'antipathie. Des gens accouraient de la rue. Je devins nerveux, inquiet. Je fis néanmoins bonne contenance, et je repris en toussant :

— Je suis très malade!

— C'est comme les singes de ce pays-là, fit alors un très gros homme avec bienveillance... la Néerlande les tue!

— Quelle drôle de peau! ajouta un autre.

— Et comment voit-il? demanda un troisième, en montrant mes yeux.

Le cercle se rapprocha, m'enveloppa de cent regards curieux, et toujours des nouveaux venus pénétraient dans la salle.

— Comme il est long!

Il est vrai que je dépassais les plus grands de toute la tête.

— Et maigre!...

— Ça n'a pas l'air de beaucoup les nourrir, l'anthropophagie!

Toutes les voix n'étaient pas malveillantes. Quelques individus sympathiques me protégeaient :

— Ne le pressez pas comme ça, puisqu'il est malade!

— Allons, ami, du courage! dit le gros homme en remarquant ma nervosité. Je vais vous conduire moi-même à un hôpital.

Il me prit par le bras ; il se mit en devoir de fendre la foule et jeta ces mots :

— Place pour un malade!

Les foules hollandaises ne sont pas très farouches : on nous laissa passer, mais on nous accompagna. Nous longeâmes le canal, suivis d'une multitude compacte, et des gens criaient :

— C'est un cannibale de Bornéo qu'on mène à l'hôpital!

Enfin nous atteignîmes un hôpital. C'était l'heure de la visite. On me mena devant un interne, jeune homme à lunettes bleues, qui m'accueillit avec maussaderie. Mon compagnon lui dit :

— C'est un sauvage de Bornéo.

— Comment, un sauvage! s'écria l'autre.

Il ôta ses lunettes pour me regarder. La surprise le tint un moment immobile. Il me demanda brusquement :

— Est-ce que vous voyez?

— Je vois très bien...

J'avais parlé trop vite.

— C'est son accent! dit le gros homme avec fierté. Répétez, ami!

Je répétai, je me fis comprendre.

— Ce ne sont pas là des yeux humains... murmura l'étudiant... Et le teint!... Est-ce le teint de votre race?

Alors je dis, avec un terrible effort de ralentissement :

— Je suis venu pour me faire voir par un savant!

— Vous n'êtes donc pas malade?

— Non!

— Et vous êtes de Bornéo?

— Non!

— D'où êtes-vous alors?

— De Zwartendam, près de Duisburg!

— Alors, pourquoi votre compagnon prétend-il que vous êtes de Bornéo?

— Je n'ai pas voulu le contredire...

— Et vous voulez voir un savant?

— Oui.

— Pourquoi?

— Pour être étudié.

— Pour gagner de l'argent?

— Non, pour rien.

— Vous n'êtes pas un pauvre? un mendiant?

— Non!

— Qu'est-ce qui vous pousse à vouloir être étudié?

— Mon organisation exceptionnelle...

Mais j'avais encore, malgré mes efforts, parlé trop vite. Il fallut me répéter.

— Êtes-vous sûr que vous me voyez? redemanda-t-il en me regardant fixement... Vos yeux sont comme de la corne ..

— Je vois très bien...

Et, allant de droite et de gauche, je pris vivement des objets, je les déposai, je les jetai en l'air pour les rattraper.

— C'est extraordinaire! reprit le jeune homme.

Sa voix radoucie, presque amicale, me pénétra d'espérance :

— Écoutez, dit-il enfin, je crois bien que le docteur Van den Heuvel pourra s'intéresser à votre cas... Je vais le faire prévenir. Vous attendrez dans la chambre voisine... Et, à propos... j'oubliais... vous n'êtes pas malade, en somme?

— Pas du tout.

— Bon. Tenez... entrez là... Le docteur ne tardera guère...

Je me trouvai assis parmi des monstres conservés dans l'alcool : fœtus, enfants à forme bestiale, batraciens colosses, sauriens vaguement anthropomorphes.

« C'est bien là, pensai-je, ma salle d'attente... Ne suis-je pas candidat à l'un de ces sépulcres à l'eau-de-vie? »

VII

Lorsque parut le docteur Van den Heuvel, l'émotion m'accabla : j'eus le frisson de la Terre Promise, la joie d'y toucher, l'effroi d'en être banni. Le docteur, grand front chauve, regard puissant d'analyste, bouche douce et pourtant opiniâtre, m'examinait en silence, et, comme à tous, ma maigreur excessive, ma haute taille, mes yeux cernés, mon teint violet, lui furent des causes d'étonnement.

— Vous dites que vous voulez être étudié? demanda-t-il enfin.

Je répondis avec force, violence presque :

— Oui!

Il sourit d'un air approbatif, et me posa la question coutumière :

— Est-ce que vous voyez bien avec ces yeux-là?

— Très bien... je vois même à travers le bois, les nuages..

Mais j'avais parlé trop vite. Il me jeta un regard inquiet. Je repris, suant à grosses gouttes :

— Je vois même à travers le bois, les nuages...

— En vérité! Ce serait extraordinaire... Eh bien! que voyez-vous à travers la porte... là?

Il me désignait une porte condamnée.

— Une grande bibliothèque vitrée... une table sculptée...

— En vérité! répéta-t-il, stupéfait.

Ma poitrine se dilata, une douceur profonde descendit sur mon âme.

Le savant demeura quelques secondes en silence, puis :

— Vous parlez bien péniblement.

— Autrement je parle trop vite !... Je ne puis parler lentement.

— Eh bien, parlez un peu selon votre nature,

Je racontai alors l'épisode de mon entrée à Amsterdam. Il m'écoutait avec une attention extrême, un air d'intelligence et d'observation que je n'avais encore jamais rencontré parmi mes semblables. Il ne comprit rien de ce que je disais, mais il montra la sagacité de son analyse :

— Je ne me trompe pas... vous prononcez de vingt à trente syllabes par seconde, c'est-à-dire cinq ou six fois plus que l'oreille humaine n'en peut percevoir. Votre voix, d'ailleurs, est beaucoup plus aiguë que tout ce que j'ai entendu comme voix humaine. Vos gestes, excessifs de rapidité, correspondent bien à cette parole... Votre organisation est probablement tout entière plus rapide que la nôtre.

— Je cours, dis-je, plus vite que le lévrier... J'écris...

— Ah ! interrompit-il... Voyons l'écriture...

Je griffonnai quelques mots sur un buvard qu'il me tendait, les premiers assez lisibles, les autres de plus en plus brouillés, abréviatifs :

— Parfait ! dit-il, — et un certain plaisir se mêlait à l'étonnement. — Je crois bien que j'aurai à me féliciter de notre rencontre. Assurément il serait tout à fait intéressant de vous étudier...

— C'est mon plus vif, mon seul désir !

— Et le mien, évidemment... La science...

Il parut préoccupé, rêveur; il finit par dire :

— Si seulement nous pouvions trouver un procédé facile de communication...

Il se promena de long en large, les sourcils contractés. Tout à coup :

— Suis-je borné ! vous apprendrez la sténographie, parbleu !... Eh ! eh !...

Une expression riante parut sur sa face :

— Et le phonographe que j'oubliais... ce bon confident ! Il suffira de le dérouler plus lentement pour l'audition que pour l'inscription... C'est dit : vous demeurerez avec moi pendant votre séjour à Amsterdam !

Joie de la vocation satisfaite, douceur de ne point passer des jours vains et stériles ! Devant la personnalité intelligente du

docteur, dans ce milieu de science, je ressentis un bien-être délicieux : la mélancolie de ma solitude d'âme, le regret de mes facultés perdues, la longue misère de paria qui m'écrasait depuis tant d'années, tout s'évanouit, s'évapora dans le sentiment d'une vie neuve, d'une vie véritable, d'une destinée sauvée !

VIII

Le docteur prit dès le lendemain toutes les dispositions nécessaires. Il écrivit à mes parents ; il me donna un professeur de sténographie et se procura des phonographes. Comme il était fort riche, et tout à la science, il n'est expérience qu'il ne se proposât de faire, et ma vision, mon ouïe, ma musculature, la couleur de ma peau furent soumises à des investigations scrupuleuses, dont il s'enthousiasmait de plus en plus, s'écriant :

— Cela tient du prodige !

Je compris à merveille, après les premiers jours, combien il était important que les choses se fissent méthodiquement, du simple au composé, de l'anormal facile à l'anormal merveilleux. Aussi, j'eus recours à une petite habileté, dont je ne fis pas un secret au docteur : c'était de ne lui révéler mes facultés qu'à mesure.

La rapidité de mes perceptions et de mes mouvements l'occupa tout d'abord. Il put se convaincre que la subtilité de mon ouïe répondait à la vitesse de ma parole. Des expériences graduées sur les bruits les plus fugitifs, que j'imitais avec aisance, les paroles de dix ou quinze êtres parlant à la fois et que je discernais parfaitement, démontrèrent ce point jusqu'à l'évidence. La vélocité de ma vision ne se prouva pas moindre ; et des essais comparatifs entre mon pouvoir de décomposer le galop d'un cheval, le vol d'un insecte, et le même pouvoir en des appareils de photographie instantanée, furent tout à l'avantage de mon œil. Quant aux perceptions des choses

ordinaires, mouvement simultanés d'un groupe d'hommes, d'enfants en récréation, évolution d'instruments, pierrailles jetées en l'air ou petites boules lancées dans une allée pour être comptées au vol, — elles stupéfiaient la famille et les amis du docteur.

Ma course dans le grand jardin, mes bonds de vingt mètres, mon instantanéité à saisir les objets, ou à les rejoindre, étaient plus admirés encore, non par le docteur, mais par son entourage. Et c'était un plaisir toujours nouveau, pour les enfants et la femme de mon hôte, lors d'une promenade à la campagne, de me voir devancer un cavalier lancé au grand galop ou suivre le vol de quelque hirondelle : il n'est effectivement pur sang à qui je ne puisse donner deux tiers d'avance, quel que soit le parcours, ni oiseau que je ne puisse aisément dépasser.

Pour le docteur, de plus en plus satisfait du résultat de ses expériences, il me définissait ainsi : « un être humain doué, en tous ses mouvements, d'une vitesse incomparablement supérieure, non seulement à celle des autres hommes, mais encore à celle de tous les animaux connus. Cette vitesse, retrouvée aussi bien dans les éléments les plus ténus de son organisme que dans l'ensemble, en fait un être si distinct du reste de la création qu'il mérite à lui seul de prendre un nom spécial dans la hiérarchie animale. Pour la conformation si curieuse de son œil, de même que pour la teinte violette de sa peau, il faut les considérer comme de simples indices de cet état spécial. »

Vérification faite de mon système musculaire, il ne s'y trouva rien de remarquable, sinon la plus excessive maigreur. Mon oreille, non plus, ne fournit pas de données particulières ; ni, d'ailleurs, sauf toujours la nuance, mon épiderme. Quant au cheveu, de couleur foncé, d'un noir violâtre, il était fin comme le fil de l'araignée, et le docteur en faisait une étude minutieuse :

— Il faudrait pouvoir vous disséquer ! me disait-il quelquefois en riant.

Le temps passait ainsi doucement. J'avais très vite appris à sténographier, grâce à l'ardeur de mon désir et à l'aptitude naturelle que je montrais pour ce mode de transcription rapide,

où j'introduisis, du reste, quelques abréviations nouvelles. Je commençai de prendre des notes, que mon sténographe traduisait; et pour le surplus, nous avions des phonographes, fabriqués sur un modèle spécialement imaginé par le docteur, et qui se trouvaient parfaitement adaptés à rendre ma parole, ralentie.

La confiance de mon hôte, à la longue, devint parfaite. Dans les premières semaines, il n'avait pu se défendre du soupçon — et c'était bien naturel — que la particularité de mes facultés n'allât pas sans quelque folie, quelque dérangement cérébral. Cette crainte écartée, nos relations devinrent tout à fait cordiales et, je crois, aussi captivantes pour l'un que pour l'autre. Nous en étions à l'examen analytique de ma perception à travers un grand nombre de substances dites opaques, et à la coloration foncée que prenaient pour moi l'eau, le verre, le quartz, à une certaine épaisseur. On se souvient que je vois bien à travers le bois, les feuilles d'arbres, les nuages et beaucoup d'autres substances, que je distingue mal le fond d'une pièce d'eau à un demi-mètre de profondeur, et qu'une vitre, quoiqu'elle me soit transparente, l'est moins pour moi que pour le commun des hommes, et d'une couleur assez foncée. Un gros morceau de verre m'apparaît noirâtre. Le docteur se convainquit à loisir de toutes ces singularités, — frappé surtout de me voir distinguer les étoiles par les nuits nuageuses.

C'est à cette époque seulement que je commençai de lui dire que la couleur aussi m'arrive différente. Des expériences mirent hors de doute que le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu et l'indigo, me sont parfaitement invisibles comme l'infra-rouge ou l'ultra-violet pour un œil normal. En revanche, je pus mettre en évidence que j'aperçois le violet et, au delà du violet, une gamme de nuances, un spectre coloré au moins double du spectre qui s'étend du rouge au violet [1].

1. Le quartz me donne un spectre de cinq couleurs environ : le violet extrême et les quatre couleurs suivantes dans l'ultra-violet. Mais il demeure alors neuf couleurs environ que le quartz ne sépare plus et que d'autres substances séparent plus ou moins : le fer magnétique sépare environ trois couleurs au delà du quartz; le bismuth en sépare d'autres,

Ceci étonna le docteur plus que tout le reste. L'étude en fut longue, minutieuse et, d'ailleurs, conduite avec un art infini. Elle devint, entre les mains de l'habile expérimentateur, l'origine de subtiles découvertes dans l'ordre des sciences classées par l'humanité, lui donna la clef de phénomènes lointains de magnétisme, d'affinité, de pouvoir inducteur, le guida vers de nouvelles notions physiologiques. Savoir que tel métal comporte une série de nuances inconnues, variables avec la pression, la température, l'état électrique, que les gaz les plus diaphanes ont des couleurs distinctes, même sur une petite épaisseur ; se renseigner sur l'infinie richesse de tons d'objets qui paraissent plus ou moins noirs, alors qu'ils donnent une gamme plus magnifique dans l'ultra-violet que toutes les couleurs connues ; savoir enfin combien varient en nuances inconnues un circuit électrique, l'écorce d'un arbre, la peau d'un homme, en un jour, une heure, une minute, — on peut aisément imaginer tout le parti que peut tirer un savant ingénieux de pareilles notions.

Quoi qu'il en soit, cette étude plongea le docteur dans les délices de la nouveauté scientifique, au prix desquelles les produits de l'imagination sont froids comme la cendre devant le feu. Il ne cessait de me dire :

— C'est clair ! Votre extra-perception lumineuse n'est en somme, que l'effet de votre organisme développé en vitesse !

Nous travaillâmes patiemment toute une année sans que je fisse mention des *Moedigen* : je voulais absolument convaincre mon hôte, lui donner des preuves innombrables de mes facultés visuelles avant de m'aventurer à la suprême confidence. Enfin le moment arriva où je crus pouvoir tout dévoiler.

IX

C'était un matin, dans un doux automne plein de nuages, qui se roulaient depuis une semaine sur la coupe du ciel, sans que la pluie en descendît. Van den Heuvel et moi parcourions le

jardin. Le docteur était silencieux, tout absorbé par des spéculations dont j'étais l'objet principal. A la fin, il se mit à dire :

— C'est pourtant un joli rêve de voir à travers ces nuages... de percer jusqu'à l'éther, alors que nous... aveugles que nous sommes...

— Si je ne voyais que le ciel!... répliquai-je.

— Ah! oui, le monde tout entier si différent...

— Bien plus différent même que je ne vous l'ai dit!

— Comment? s'écria-t-il avec une avide curiosité, m'auriez-vous dissimulé quelque chose?

— Le principal!

Il se planta devant moi, me regarda fixement, avec une véritable angoisse, où se mêlait je ne sais quoi de mystique.

— Oui, le principal!

Nous étions arrivés auprès de la maison; je m'élançai pour demander un phonographe. L'instrument qu'on apporta était d'envergure, fort perfectionné par mon ami, et pouvait enregistrer un long discours; le domestique le déposa sur la table de pierre où le docteur et les siens prenaient le café par les beaux soirs d'été. Le bon appareil, horlogé à miracle, se prêtait admirablement aux causeries. Notre conversation se poursuivit donc à peu près comme une conversation usuelle :

— Oui, je vous ai caché le principal, voulant d'abord votre entière confiance. Et maintenant même, après toutes les découvertes que mon organisme vous a aidé à faire, je crains bien que vous ne me croyiez pas sans peine, du moins au début.

Je m'arrêtai pour faire répéter la phrase par l'instrument : je vis le docteur devenir pâle de la pâleur des grands savants devant une nouvelle attitude de la matière. Ses mains tremblaient.

— Je vous croirai! dit-il avec une certaine solennité.

— Même si je prétends que notre création, je veux dire notre monde animal et végétal, n'est pas l'unique vie de la terre... qu'il en est une autre, aussi vaste, aussi multiple, aussi variée... invisible pour vos yeux?

Il soupçonna de l'occultisme, et ne put s'empêcher de dire :

— Le monde du quatrième état... les âmes, les fantômes des spirites?

— Non, non, rien de semblable. Un monde de vivants condamnés comme nous à une vie brève, à des besoins organiques, à la naissance, à la croissance, à la lutte... un monde faible et éphémère autant que le nôtre, un monde soumis à des lois aussi fixes, sinon identiques, un monde aussi prisonnier de la terre, aussi désarmé devant les contingences... mais d'ailleurs complètement différent du nôtre, sans influence sur nous, comme nous sommes sans influence sur lui, — sauf par les modifications qu'il apporte à notre fonds commun, la terre, ou par les modifications parallèles que nous faisons subir à cette même terre.

J'ignore si Van den Heuvel me crut, mais à coup sûr il était sous le coup d'une vive émotion :

— Ils sont fluides, en somme? demanda-t-il.

— C'est ce que je ne saurais dire, car leurs propriétés sont trop contradictoires pour l'idée que nous nous faisons de la matière. La terre leur est aussi résistante qu'à nous, et de même la plupart des minéraux, quoiqu'ils puissent entrer un peu dans un *humus*. Ils sont encore totalement imperméables, solides, par rapport l'un à l'autre. Mais ils traversent, quoique parfois avec une certaine difficulté, les plantes, les animaux, les tissus organiques ; et nous, nous les traversons de même. Si l'un d'entre eux pouvait nous apercevoir, nous lui apparaîtrions peut-être fluides par rapport à eux, comme ils me paraissent fluides par rapport à nous ; mais il ne pourrait vraisemblablement pas plus *conclure* que je ne le puis, il serait frappé de contradictions parallèles... Leur forme a ceci d'étrange qu'ils n'ont presque point d'épaisseur, et leur taille varie à l'infini. J'en ai connu qui atteignent cent mètres de longueur, d'autres menus comme nos plus petits insectes. La nutrition se fait, chez les uns, aux dépens de la terre et des météores ; chez les autres, aux dépens des météores et d'individus de leur règne, sans que, toutefois, elle soit une cause de meurtre comme chez nous, puisqu'il suffit au plus fort de prendre de la force et que cette force peut être soutirée sans exténuer les sources de la vie...

Le docteur me dit brusquement :

— Les voyez-vous depuis votre enfance ?

Je devinai qu'il supposait, au fond, quelque désordre survenu plus ou moins récemment dans mon organisme :

— Depuis mon enfance ! répliquai-je avec force... Je vous fournirai toutes les preuves désirables.

— Les voyez-vous maintenant ?

— Je les vois... le jardin en contient un grand nombre...

— Où ?

— Sur le chemin, dans les parterres, sur les murailles, dans l'atmosphère... car vous saurez qu'il en est de terrestres et d'aériens... et aussi d'aquatiques, mais ceux-ci ne quittent guère la surface de l'eau.

— Sont-ils nombreux partout ?

— Oui, et à peine moins nombreux en ville qu'aux champs, dans les habitations que dans la rue. Ceux qui se plaisent à l'intérieur sont pourtant plus petits, sans doute à cause de la difficulté de passer, encore que les portes de bois ne leur soient pas un obstacle.

— Et le fer... la vitre... la brique...

— Leur sont imperméables.

— Voulez-vous m'en décrire un... plutôt de grande taille ?

— J'en vois un près de cet arbre. Sa forme est fortement allongée, assez irrégulière. Elle est convexe vers la droite, concave vers la gauche, avec des renflements et des échancrures : on pourrait imaginer ainsi la projection d'une gigantesque larve trapue. Mais sa structure n'est pas caractéristique du Règne, car la structure varie extrêmement d'une espèce (si l'on peut employer ici ce mot) à une autre. Son infime épaisseur est, en revanche, une qualité générale à tous : elle ne doit guère dépasser un dixième de millimètre, alors que sa longueur atteint cinq pieds et sa plus grande largeur quarante centimètres. Ce qui le définit au suprême, et tout son Règne, ce sont les lignes qui le traversent, un peu en tous sens, terminées par des réseaux qui s'affinent entre deux systèmes de lignes. Chaque système de lignes est pourvu d'un centre, espèce de tache légèrement renflée au-dessus de la masse du corps, et quelquefois, au contraire, creusée. Ces centres n'ont aucune forme fixe, tantôt presque circulaires ou

elliptiques, tantôt contournés ou spiraloïdes, parfois divisés par plusieurs étranglements. Ils sont extrêmement mobiles, et leur grandeur varie d'heure en heure. Leur bordure palpite très fort, par une sorte d'ondulation transversale. Généralement, les lignes qui s'en détachent sont larges, bien qu'il en soit aussi de très fines; elles divergent, elles finissent en une infinité de traces délicates qui s'évanouissent graduellement. Quelques lignes, cependant, beaucoup plus pâles que les autres, ne sont pas engendrées par des centres; elles demeurent isolées dans le système et se croisent sans changer de nuance : ces lignes ont la faculté de se déplacer dans le corps, et de varier leurs courbes, tandis que les centres et les lignes de raccord demeurent stables dans leurs situations respectives... Quant aux couleurs de mon *Moedig*, je dois renoncer à vous les décrire : aucune n'entre dans le registre perceptible pour votre œil, aucune n'a de nom pour vous. Elles sont extrêmement brillantes dans les réseaux, moins fortes dans les centres, très effacées dans les lignes indépendantes qui, en revanche, possèdent un poli extrême, un métallique d'ultra-violet, si je puis ainsi dire... J'ai rassemblé quelques observations sur le mode de vie, de nutrition, d'autonomie des *Moedigen*, mais que je ne désire pas, actuellement, vous soumettre.

Je me tus ; le docteur se fit répéter deux fois les paroles inscrites par notre impeccable truchement, puis il demeura longtemps en silence. Jamais je ne le vis dans un pareil état : sa face était rigide, minéralisée, ses yeux vitreux, cataleptiques; une sueur abondante coulait de ses tempes et mouillait ses cheveux. Il essaya de parler et ne le put. Il fit, tremblant, le tour du jardin, et, lorsqu'il reparut, son regard et sa bouche exprimaient une passion violente, fervente, religieuse : on eût dit un disciple d'une foi nouvelle plutôt qu'un paisible chasseur de phénomènes.

Il put murmurer enfin :

— Vous m'avez accablé! Tout ce que vous venez de dire paraît désespérément lucide, et ai-je bien le droit de douter après tout ce que déjà vous m'avez appris de merveilles?

— Doutez, lui dis-je avec chaleur, doutez hardiment... Vos espérances n'en seront que plus fécondes!

— Ah! reprit-il d'une voix de rêve, c'est le prodige même, et si magnifiquement supérieur aux vains prodiges de la Fable!... Ma pauvre intelligence d'homme est si petite au prix de telles connaissances!... Mon enthousiasme est infini. Cependant, quelque chose en moi doute...

— Travaillons à dissiper vos incertitudes : nos efforts nous seront payés au centuple!

X

Nous travaillâmes. Quelques semaines suffirent au docteur pour dissiper tous ses doutes. Des expériences ingénieuses, des concordances indéniables entre chacune de mes affirmations, deux ou trois découvertes heureuses à propos de l'influence des *Moedigen* sur les phénomènes atmosphériques ne laissèrent aucune place à l'équivoque. L'adjonction du fils aîné de Van den Heuvel, jeune homme plein des plus hautes aptitudes scientifiques, accrut encore la fécondité de nos travaux et la certitude de nos découvertes.

Grâce à l'esprit méthodique de mes compagnons, à leur puissance d'investigation et de classement, — facultés que je m'assimilais de plus en plus, — ce que ma connaissance des *Moedigen* présentait d'incoordonné et de confus ne tarda pas à se transformer. Les découvertes se multiplièrent, la rigoureuse expérience donna de fermes résultats, dans des circonstances qui, aux temps anciens et même encore au dernier siècle, eussent suggéré tout au plus quelques divagations séduisantes.

Il y a maintenant cinq années que nous poursuivons nos travaux : ils sont loin, bien loin d'être arrivés à leur terme. Un premier exposé de nos découvertes ne pourra guère paraître avant assez longtemps. Nous nous sommes, d'ailleurs, donné comme règle de ne rien faire à la hâte : nos découvertes sont d'un ordre trop immanent pour ne pas être exposées avec le plus grand détail, la plus souveraine patience et la plus minutieuse précision. Nous n'avons à devancer aucun

autre chercheur, ni brevet à prendre, ni ambition à satisfaire. Nous sommes à une hauteur où la vanité et l'orgueil s'effacent. Comment concilier les joies délicieuses de nos travaux avec le misérable appât de la renommée humaine? D'ailleurs, le hasard seul de mon organisation n'est-il pas la source de ces choses? Et, dès lors, quelle petitesse de nous en glorifier !

Nous vivons passionnément, toujours au bord de découvertes merveilleuses, et cependant nous vivons dans une sérénité immuable.

Il m'est arrivé une aventure qui ajoute à l'intérêt profond de ma vie et qui, durant les repos, me comble de joie infinie. Vous savez combien je suis laid, au point de vue humain, plus étrange encore, et propre à épouvanter les jeunes femmes. J'ai pourtant trouvé une compagne qui s'accommode de ma tendresse au point d'en être heureuse.

C'est une pauvre fille hystérique, nerveuse, dont nous fîmes rencontre, un jour, dans un hospice d'Amsterdam. On la dit d'aspect misérable, d'une pâleur de plâtre, les joues creuses, les yeux égarés. Pour moi, sa vue m'est agréable et sa compagnie charmante. Ma présence, loin de l'étonner, comme tous les autres, parut dès l'abord lui plaire et la réconforter. J'en fus touché au point d'aller la revoir avec le docteur : on ne tarda pas à s'apercevoir que j'avais sur sa santé et sur son bien-être une action bienfaisante. A l'examen, il parut que je l'influençais magnétiquement : mon approche, et surtout l'imposition de mes mains, lui communiquaient une gaieté, une sérénité, une égalité d'esprit véritablement curatives. En retour, j'éprouvais de la douceur auprès d'elle. Son visage me paraissait joli; sa pâleur et sa maigreur n'étaient que de la délicatesse; ses yeux, capables de voir la lueur des aimants, comme ceux de beaucoup d'hyperesthésiques, n'avaient point pour moi ce caractère d'égarement qu'on leur reprochait.

En un mot, j'éprouvai de l'inclination pour elle, et qu'elle me rendit avec passion. Dès lors, je pris la résolution de l'épouser. et je parvins aisément à mon but, grâce au bon vouloir de mes amis.

Cette union fut heureuse. La santé de m'a femme se rétablit, quoiqu'elle demeurât extrêmement sensitive et frêle; je

goûtai la joie d'être, pour le principal de la vie, pareil aux autres hommes. Mais surtout ma destinée est enviable depuis six mois : un enfant nous est né, et cet enfant réunit toutes les caractéristiques de ma constitution. Couleur, vision, ouïe, rapidité extrême de mouvement, nutrition, il promet d'être l'exacte réédition de mon organisme.

Le docteur le voit grandir avec ravissement : une espérance délicieuse nous est venue, — que l'étude de la Vie *Moedig*, du Règne parallèle au nôtre, cette étude qui exige tant de temps et de patience, ne s'arrêtera pas lorsque je ne serai plus. Mon fils la poursuivra, sans doute, à son tour. Pourquoi ne trouverait-il pas des collaborateurs de génie, capables de la pousser à une puissance nouvelle ? Pourquoi ne donnerait-il pas naissance, lui aussi, à des voyants du monde invisible ?

Moi-même, ne puis-je attendre d'autres enfants, ne puis-je espérer que ma chère femme donnera le jour à d'autres fils de ma chair, semblables à leur père ?... En y songeant, mon cœur tressaille, une béatitude infinie me pénètre et je me sens béni parmi les hommes.

J.-H ROSNY

CORRESPONDANCE INTIME[1]

1842-1845

VIII

Varsovie, 9 mai 1844.

Je relis et j'embrasse encore une fois ta lettre, mon bon et mille fois cher ami, cette lettre si longtemps désirée et enfin reçue avec une si vive joie ! Mon cœur n'existe que dans ma correspondance ; quand cet aliment vient à lui manquer, il mesure avec une double amertume l'immense solitude qui l'entoure. Hélas ! oui, mon bon Ernest, la vie, pour beaucoup du moins, s'écoule au milieu de personnes avec lesquelles il n'est d'autres rapports possibles que ceux d'une froide politesse, et ni toi ni moi ne sommes de ceux que ces sortes de relations peuvent satisfaire. S'accoutumer à vivre ainsi est longtemps et peut-être toujours rude et pénible, puisse le ciel permettre que l'épreuve que tu en fais ne soit que temporaire ! Déjà, je compte souvent les mois qui te séparent du moment où tu verras notre bonne mère, et je le vois approcher avec une joie presque égale à la sienne. Vous savoir heureux tous deux, n'est-ce pas la plus vraie satisfaction que je puisse éprouver?

Notre frère m'avait déjà dit, en quelques mots, que tu t'étais

1. Voir *la Revue* du 15 août.

décidé, cher Ernest, à prononcer ce premier engagement dont tu me parles aussi dans ta lettre. Je n'ai pas à y revenir, mon pauvre ami, pas plus qu'à te conseiller dans ceux qui t'attendent : mon premier devoir, mon premier désir est de laisser en liberté pleine toutes tes décisions. Pourquoi faut-il seulement que tu doives les prendre dans un âge où l'on connaît si peu les rudes sentiers de la vie !... En relisant ma dernière lettre, tu as pu voir, mon ami, que la perspective de voyage dont je te parlais n'était nullement rapprochée et que je t'ouvrais plutôt une idée que je ne te traçais une voie. Il en sera toujours ainsi, mon bon enfant. Je te dirai tout ce qui paraîtra mériter considération ; tu resteras, ensuite, parfaitement libre d'en décider ce que tu voudras : je n'ai jamais compris les conseillers qui trouvent mauvais qu'on ne suive pas leurs avis.

La pensée de te voir accepter si jeune une place de professeur à Saint-Nicolas, ne me sourit nullement. Il faudrait, pour que cette place fût de quelque avantage, qu'il y eût par ailleurs la possibilité de continuer de hautes études, car, sans cela, mon bon ami, que pourrais-tu acquérir dans le poste si rebutant de maître d'études, ni même dans l'enseignement d'une classe élémentaire de latin? Ne serait-il pas malheureux d'y consacrer un temps qui pourrait être employé plus utilement? Ton désir, après tes études, d'aller les mûrir dans la solitude de notre terre natale, n'est nullement inexécutable, cher Ernest. Que Dieu m'accorde vie et santé, qu'il conserve son aide à mon courage, et tu me trouveras heureuse de seconder ce projet, comme tous ceux que tu pourrais former.

Pénétrer dans un avenir plus éloigné serait peut-être une recherche vaine : tant de circonstances peuvent le modifier! Mais, laisse-moi pourtant te conjurer, mon pauvre ami, de ne jamais t'engager dans aucune agrégation qui t'ôterait toute liberté d'agir et t'enlèverait ainsi et à ta propre raison et à ceux qui t'aiment. N'oublie pas que celui qui s'engage dans une association abdique tout jugement personnel, et se trouve souvent dans l'obligation de faire pour *un corps*, ce qu'il n'eût jamais entrepris comme homme privé. Le dernier malheur de ma vie serait de te voir entraîné dans des voies qui ne sont point celles de ton âme, et forcé de prendre part dans des querelles auxquelles, je l'espère, tu désireras toujours rester

étranger. — Dis-moi souvent, mon Ernest, pour calmer les sollicitudes de mon triste cœur, que tu veux toujours conserver ton esprit de droiture et de vérité, que nul n'y saurait porter atteinte et que si le ciel nous réunit un jour, je trouverai encore en toi le frère que j'ai tant aimé et que je ne cesserai jamais de [chérir].

Rends-moi un service d'*érudition*, mon bon ami. Aie la bonté de m'inscrire les principaux historiens grecs et latins, en notant l'époque de l'histoire que chacun d'eux a embrassée, et envoie-moi ce travail le plus tôt qu'il te sera possible sans te déranger ni te fatiguer. J'ai lu (en traduction bien entendu) les œuvres de plusieurs d'entre eux, mais je crains encore d'avoir fait quelque omission importante, et j'ai recours à toi pour y remédier. Ne t'étonne pas de cette demande, cher Ernest; *seule*, j'ai eu à remplir bien des lacunes de mes premières études, et seule aussi j'ai dû me mettre à la hauteur d'une tâche immense. Après avoir fait beaucoup de recherches historiques, j'en suis revenue aux sources premières, aux purs classiques, comme un écolier de septième. Rien, mon cher ami, ne peut me rebuter pour le bien des jeunes esprits que je cultive, pour l'accomplissement de la mission qui m'a été confiée. D'ailleurs, dans ma vie isolée, l'étude est une immense consolation, la seule peut-être qui me reste dans un pays où les mœurs, les goûts, l'état social, tout enfin est si différent de ce qui m'entourait dans notre patrie. Je pense souvent qu'ici je voudrais ne vivre que dans ma chambre ou dans la salle de travail de mes élèves. Malheureusement, cela ne m'est pas toujours possible, quoique j'aie pris mon parti sur le brevet d'originalité que mes goûts de solitude m'ont fait obtenir. Il serait au-dessus de mes forces de gaspiller mon temps comme je le vois faire autour de moi, ou de passer de longues heures dans des conversations vides et futiles.

Je m'aperçois souvent que mes lettres mêmes se ressentent de cette disposition d'esprit : je ne te dis presque rien de ce qui me frappe au dehors, d'abord parce qu'il me faut être fort circonspecte sur ce point, ensuite parce que je ne puis croire qu'il y ait pour toi quelque intérêt dans la description des Cosaques de toute forme, des Orientaux de toutes couleurs,

qui frappent à chaque instant mes regards. Lorsque, pendant l'hiver, je voyais passer de longues files de traîneaux devant la grille de cette riche demeure, je me suis souvent surprise à les regarder en me demandant si j'étais encore dans le même hémisphère où j'avais jusqu'alors vécu. J'ai fréquemment l'occasion de m'arrêter au même doute ; heureusement, j'ai pris le parti de ne m'occuper que de ce qui concerne l'avancement de mes élèves : tout le reste m'est absolument égal. Etre utile à ceux que j'aime, leur consacrer toutes mes forces, leur réserver toutes mes affections, voilà les premiers mobiles de ma vie, voilà l'intérêt que je n'oublie jamais et que je retrouve avec la même vivacité sous tous les climats. Sois pour moi sans inquiétudes, mon bon Ernest ; il est peu de choses qui m'ébranlent quand il ne s'agit que de moi-même. Pardonne le décousu de cette lettre, mon ami ; je la termine dans la nuit qui précède notre voyage et au milieu de tous les embarras d'un départ. Puisse-t-elle du moins te prouver que ma tendresse pour toi est toujours la même et que je ne saurai jamais tarder à te le dire !

J'espère que tu m'écriras avant les vacances ; dis-moi à quelle époque elles commencent et combien de temps tu pourras passer près de notre pauvre mère. Toutes les personnes qui la voient m'assurent qu'elle est bien et ta lettre me le confirme ; crois, mon bon enfant, qu'il ne faut rien moins que cette unanimité pour calmer des inquiétudes qu'il faut avoir supportées pour les comprendre, Du reste, ses lettres sont calmes, et joyeuses même lorsqu'elle a l'espérance de te revoir. Elle m'a annoncé qu'elle doit aller t'attendre à Saint-Malo. — Adieu, mon bien cher Ernest ! Sois assuré que la confiance et l'amitié que ta lettre m'exprime raniment et fortifient mon cœur. Tu sais qu'elles ne tombent pas dans une terre ingrate et qu'à jamais tu auras les premières affections de ta sœur, de ta vraie amie.

H. R.

J'emploie pour te faire parvenir cette lettre le même moyen que j'ai déjà mis en usage pour les précédentes. N'oublie pas, mon ami, d'envoyer mon adresse à maman et à Alain. Dans deux ou trois mois, tu les embrasseras pour moi.

IX

MADEMOISELLE RENAN

Au château de Clémensow, par Zamosc (Pologne).

Paris, le 11 juillet 1844.

Je veux, avant d'aller embrasser notre bonne mère, ma chère et excellente Henriette, m'entretenir encore une fois avec toi. Je pense que quand tu recevras ces lignes, je serai bien près de me réunir à elle, mon départ étant fixé du 20 au 25 de ce mois. Cette pensée depuis longtemps m'occupe tout entier; elle est le centre naturel où se portent mes désirs et mes espérances, dans les moments où je les laisse libres de suivre leur pente naturelle. La vie solitaire a sans doute ses douceurs; mais quand elle est dénuée de ces douces affections qui sont la vie de l'âme, et quand, avec cela, elle est longtemps prolongée, elle devient un cruel supplice. Figure-toi que pendant les dix mois que je viens de passer ici, il ne m'a pas été donné une seule fois de voir un visage connu, hors ceux qu'un concours fortuit a amenés ici simultanément avec moi. Triste amitié que celle qui n'est fondée que sur un rapprochement si étranger au cœur!

Je ne me plains pas de la privation de ces visites indifférentes, qui peuvent suffire à ceux qui ne cherchent, dans le commerce du dehors, qu'une occasion de sortir d'eux-mêmes et d'étouffer l'ennui inséparable de la réflexion sur le moi. Celles-là, je me réjouis d'en être privé. Mais celles dont l'absence me fait éprouver un vide cruel, ce sont celles de ces personnes qu'une affection si pure et si légitime m'a attachées; ce sont ces doux entretiens où l'âme peut parler à une autre comme elle se parle à elle-même, tels, en un mot, que Dieu me les avait accordés, au temps où il voulait m'acclimater à une vie si nouvelle pour moi, et dont pourtant j'ignorais encore alors toutes les épines. Mais j'ai honte, ô ma bonne Henriette, de te parler des souffrances de l'isolement, quand je songe que c'est toi qui les souffres

dans toute leur amertume, privée même de ce repos annuel qui vient interrompre pour moi la série accoutumée de ma pauvre vie. La pensée du bonheur dont je vais jouir ne me revient jamais, qu'elle ne me rappelle que celle à qui je le devrai en sera elle-même privée, peut-être encore durant des années. Cette pensée m'est bien pénible, ma bonne Henriette, et je n'y trouve d'adoucissement que par l'espérance et la conscience de cette affection qui est le seul retour par lequel on peut payer le dévouement. Te rappelles-tu qu'il y a cinq ans, quand je te quittai pour aller revoir notre bonne mère, tu pleurais. Je n'y pense jamais sans en faire presque autant. Pauvre Henriette, que dirions-nous maintenant? Oh! que ta pensée nous sera présente durant les doux instants qui s'approchent. L'an dernier, c'était là que se tournaient toutes nos conversations.

Je dois t'apprendre, ma chère Henriette, que depuis ma dernière lettre, j'ai fait un pas de plus dans la carrière ecclésiastique. Mais celui-ci ne m'a pas coûté les soucis et les longues alternatives de doute qui avaient accompagné le premier. Il n'en est, pour ainsi dire, que l'annexe, et n'a ajouté aucun lien, aucune obligation à l'état qui le précède, et qui n'entraîne lui-même aucun lien, ni aucune obligation. Je n'ai donc pas dû beaucoup hésiter. Mais désormais il n'en sera plus de la sorte. Le premier pas qui se présente maintenant à moi, sera définitivement irrévocable[1] : heureusement qu'il ne se montre encore à moi que dans un avenir bien éloigné, dont le *strict minimum* est une année, mais qui, je le pense, s'étendra au delà. Je ne peux y penser sans crainte, et quand je pense aux angoisses du passé! O mon Dieu! mon Dieu! m'écrié-je, éloignez de moi ce calice. L'hésitation est si cruelle quand elle a pour objet une démarche qui pèsera sur la vie entière. Cependant que sa volonté soit faite et non la mienne. Tu me soutiendras, n'est-ce pas, mon Henriette, au moins en m'assurant que tu m'aimes.

Parmi les pensées d'avenir qui nous ont occupés dans nos dernières correspondances, il y en a une, ma bonne Henriette, sur laquelle je sens le besoin de revenir; car je ne veux pas

1. Le sous-diaconat.

du tout que tu te méprennes sur mes vrais sentiments sur ce point. Ils sont parfaitement arrêtés et les voici : Quand je te manifestai le goût qui m'entraînait vers une vie studieuse et retirée, de préférence aux fonctions du ministère extérieur, tu semblas craindre que je ne cherchasse la réalisation de ce projet en m'agrégeant à quelque congrégation ou société religieuse. Cette pensée t'alarma, et je le conçois ; car je t'assure que, tout aussi bien que toi, je suis singulièrement éloigné de ce genre de vie qui absorbe l'individu dans un être abstrait ; un corps détruit, comme tu le dis si bien, tout sentiment personnel, et oblige celui qui s'y engage à faire pour un corps ce qu'il n'eût jamais entrepris comme homme privé. Je te le répète, j'ai sur ce point des idées fort décidées, car je les crois justes. Je suis persuadé que les corporations religieuses, utiles pour certains temps et pour certaines personnes, sont tout à fait déplacées et incompatibles avec d'autres temps et d'autres personnes. Et je crois de plus que notre époque est du nombre de ces temps, et que, moi, je suis du nombre de ces personnes.

Je pense que le pur chercheur de vérité évitera toujours ces liens qui lui imposent le devoir (ou plutôt la nécessité, car devoir c'est autre chose) d'adhérer non à la vérité, auquel l'amènera sa raison, mais [à] la doctrine de telle ou telle école. Au milieu de ces vives controverses, qui occupent l'opinion publique de notre pays, et que je regarde après tout comme un de ces futiles aliments, nécessaires à ceux dont les passions ont besoin d'être stimulées par un objet quelconque, quoique je reconnaisse que l'observateur qui sait s'en moquer et s'en tenir en dehors puisse en tirer des inductions utiles, au milieu, dis-je, de ces controverses, sur lesquelles j'ai réfléchi, j'ai pu me former un sentiment également éloigné et des furibondes déclamations de ceux qui voient souvent du mystère où il n'y en a pas, et des panégyriques ridicules de ceux qui ont l'esprit assez petit pour voir dans une institution humaine le type de la souveraine perfection.

Les uns et les autres me semblent ignorer également ces deux grandes lois de la nature humaine : 1° que chercher une œuvre humaine, quelque nom qu'elle porte, fût-il celui de Jésus-Christ, quel que soit son objet avoué, fût-il le plus saint, quelques moyens qu'elle emploie, fussent-ils les plus

purs, où les passions humaines n'aient leur contingent d'influence et d'action, que chercher, dis-je, une telle œuvre, c'est chercher l'impossible ; 2° que l'humanité marchant toujours, et que les institutions ne marchant pas, il s'ensuit nécessairement que les institutions de tel siècle seront en désaccord avec le siècle suivant, et qu'alors vouloir les soutenir, c'est s'amuser à réchauffer un cadavre et faire preuve d'un bien petit esprit. Telle est mon idée, dont le corollaire pratique est de me tenir à part et complètement en dehors de ces mouvements intéressés et passionnés, qui sont si insupportables à celui qui cherche le vrai, et qui croirait trop faire honneur à des niaiseries, en s'échauffant la tête pour elles. Quand ils seront morts, et que je serai mort, cela leur servira et me servira beaucoup que j'aie perdu pour eux le peu de calme qui fait le charme de nos quelques instants ici-bas, et qui cherche sans cesse à nous échapper. Je veux donc me tenir tout à fait à l'écart de ces vaines controverses qui ne servent qu'à éloigner l'homme de sa fin, et pour cela n'y être jamais partie intéressée. Mais, ma bonne Henriette, je ne renferme pas sous le nom de congrégation religieuse ces réunions d'hommes assemblés par un même but extérieur, par la similitude des occupations, et qui ne sont liés entre eux par d'autre lien que par une juxtaposition purement temporaire et rescindible à volonté. On ne croit pas enchaîner sa liberté en s'agrégeant à un corps enseignant, tel que l'université, etc. Or, je cherche en vain quelque lien plus étroit entre les membres des sociétés auxquelles je fais ici allusion : le fait est qu'il n'y en a pas.

Il faut nous séparer, ma chère et excellente Henriette. J'espère que tu ajouteras au bonheur dont je vais jouir auprès de ma bonne mère, celui de recevoir une lettre de toi. Je lui écris aujourd'hui même pour lui apprendre une prochaine arrivée. Ce n'est que par la conscience de cette amitié réciproque, qui franchit les distances, que je me console du vide irrémédiable qui se mêlera à notre bonheur. Adieu, ma très chère Henriette ; puisses-tu comprendre toute l'affection et toute la tendresse qui vit dans le cœur de ton Ernest pour la meilleure des sœurs.

E. RENAN.

X

MADEMOISELLE RENAN

Au Château de Clémensow, poste de Zwierziniec, près Zamosc (Pologne).

Paris, 1er décembre 1844.

. . . .

La vie douce et calme que j'ai menée durant les vacances m'a complètement remis de l'état d'épuisement où je me trouvais l'an dernier dans les derniers mois de l'année. Ma santé n'a jamais été plus parfaite et même je me trouve maintenant plus fort qu'à l'époque de la rentrée. Pourtant, les premiers jours ont été bien pénibles. J'étais étonné, après avoir passé tant de fois par ce douloureux moment, de me trouver encore si faible. Tout un autre monde de pensées tristes, dures, souvent aigres et inquiètes, se réveillait en moi après s'être longuement assoupi. Enfin, au bout de quelques jours, j'étais de nouveau enfoncé dans l'étude et cela m'a rendu un peu de nerf. Du reste, ma bonne Henriette, il s'est opéré cette année en ma position, un changement que je considère comme important, moins sans doute en lui-même que par les suites qu'il peut avoir sur mon avenir et que j'ai déjà pu entrevoir. Je t'ai déjà parlé de mes études dans la langue hébraïque et des progrès assez rapides que j'y avais faits. En effet, quoique je n'aie encore qu'un an d'études, le professeur d'hébreu se trouvant trop occupé par les deux cours qui se font de cette langue au séminaire, m'a fait charger par les Directeurs de professer l'un de ces cours.

Je n'ai pas hésité à accepter, tant pour l'utilité scientifique que j'en pouvais retirer que parce que j'aperçus sur-le-champ que cela pouvait mener à quelque chose de plus. D'ailleurs j'ai pour principe d'entrer toujours dans le chemin qui s'ouvre devant moi, parce que l'on ne sait pas où il mène. Bien d'autres l'ont envisagé comme moi, et tous ceux qui m'ont félicité n'ont pas manqué de me faire remarquer que le professeur actuel d'hébreu à la Sorbonne a commencé de la

même manière. On m'a même déjà fait la proposition du reste d'accepter une place de professeur de la même langue, au moins d'abord comme suppléant, dans une sorte de faculté de théologie qui serait en projet dans la tête de M. Affre, archevêque de Paris : mais ce projet me paraît si vague pour le temps, pour la manière, etc., que je n'en sais trop que penser. On assure pourtant qu'il doit s'ouvrir immanquablement dans un an. Nous verrons. Tu comprends, du reste, que je n'ai pas dit non. Cette place, si elle réalisait ce que je conçois sans toutefois l'espérer, me procurerait ce que j'ai toujours souhaité, une vie d'étude et de réflexion, sans entrer dans une société religieuse, à quoi je répugne plus que jamais.

Il paraît du reste que la position de ces professeurs serait honorable sous tous les rapports. Sans faire plus de fond sur ce projet que sur un autre, je puis certainement conclure de ce que je vois autour de moi à mon égard, de l'opinion de mes condisciples et de mes supérieurs, de l'espèce de réputation que m'a faite la manière assez remarquable dont on dit que je fais ma classe, que je n'ai plus rien à craindre par rapport à mon genre de vie à venir. Et ce qui me rassure contre les illusions qu'on se fait naturellement à soi-même, c'est que je n'ai jamais reconnu que je fusse grandement optimiste. Du reste, je te le répète, je ne fonde pas mes espérances précisément sur le projet que je t'ai ci-dessus spécifié : plusieurs raisons, au contraire, me portent à m'en défier. Je me contente d'en induire d'autres possibilités.

Je ne fus pas peu étonné quand le supérieur, en me proposant la charge dont je t'ai parlé, voulut en même temps me faire accepter une rétribution pécuniaire, vu que je continue comme les autres élèves mon cours de théologie, que je ne suis pas censé, par conséquent, sortir de leur rang. Il me proposa d'abord deux cents francs. Tu comprends que j'aurais accepté volontiers et pour toi et pour moi. Mais je crus remarquer au tour qu'il donnait à sa proposition, que la *Compagnie* consentait bien volontiers à faire cela et même plus pour moi, espérant qu'un jour je ne lui serais pas inutile. Je sais d'ailleurs qu'elle fait de même pour plusieurs autres qui se destinent à en faire partie. Ce tour me déplut et j'évitai soigneu-

sement d'entrer dans ce point de vue; pour cela je refusai. Pressé par les instances du supérieur, je consentis à accepter cent francs, afin, disais-je, d'acheter quelques ouvrages considérables, dont ma classe nécessitera l'achat. Pour nous mettre d'accord, il fixa définitivement la somme à cent cinquante francs. J'ai préféré perdre cinquante francs et les recevoir à titre de gratification bénévole et non comme membre futur de la société. Une promesse même implicite, une simple reconnaissance envers une société me fait peur, car après tout, je ne vois pas comment on peut la lui témoigner, si ce n'est en y entrant. Or, il vaut mieux refuser un bienfait que de s'exposer à ne pas pouvoir le reconnaître. J'ai supposé ton consentement tacite ; car enfin, bonne Henriette, en un sens, cela te regardait plus que moi.

J'ai aussi commencé cette année à m'occuper sérieusement de l'étude de l'allemand. J'y ai déjà fait quelques progrès, et d'après l'usage invariable, j'ai abordé il y a quelques jours les fables de Lessing. En somme, il n'y a que la bizarrerie de la construction et l'anomalie des verbes irréguliers qui me paraissent des difficultés réelles. J'ai un secours fort utile dans plusieurs condisciples allemands, qui m'aident de leurs conseils. Je pense fort souvent à la proposition que tu me fis il y a quelque temps par rapport aux voyages, etc... et je voudrais être en état de l'accepter au jour où je croirai y voir mon avantage. J'en suis, je te l'avoue, moins éloigné que jamais.

Malgré toutes ces occupations, ma bonne Henriette, c'est vers toi et vers notre bonne mère, que j'aime à diriger ma pensée, quand elle a besoin de ce repos, qu'elle chercherait vainement ailleurs. C'est une triste chose d'être réduit à étouffer ses facultés l'une par l'autre, faute de pouvoir les développer toutes. Dieu me garde de jamais l'essayer : quelquefois j'en suis comme tenté ; mais alors ton souvenir et celui de maman est ma sauvegarde. Je ne serai jamais dans mon état normal que quand je pourrai joindre à l'étude et à la pensée les joies du cœur et de l'amitié. Les vacances passées ont été sous ce rapport l'idéal sur lequel je modèle mes souhaits d'avenir. Aussi que de rêves nous y avons formés, notre pauvre mère et moi ! Tu en étais toujours partie intégrante. Dis-moi donc dans ta prochaine lettre quelles seraient

tes pensées par rapport à l'avenir et à la France. J'ai souvent voulu conjecturer sur ce point; mais faute de données, je n'ai pu arriver à rien de satisfaisant. Tu évites toujours de nous en parler. — Adieu, ma bonne et chère Henriette, tu connais la vérité de mon affection : c'est la seule reconnaissance que je puisse t'offrir pour tout ce que tu as fait pour moi. Puissé-je un jour te la prouver selon mes désirs.

Ton frère et ami,

E. RENAN.

XI

MADEMOISELLE RENAN

Au château de Clémensow, poste de Zwierziniec, près Zamosc (Pologne).

Paris, 13 février 1845.

Ta dernière lettre, ma bonne Henriette, m'a causé une peine bien vive, en m'apprenant les inquiétudes que t'avait causées notre long silence. Fallait-il encore ajouter cette autre souffrance à toutes celles que tu t'imposes pour nous? Je ne puis, en vérité, comprendre comment nous avons pu négliger de t'écrire, alors que tu étais présente à toutes nos pensées et à tous nos entretiens. Sois bien sûre, chère Henriette, que désormais je saurai t'épargner une peine, dont mieux que tout autre je comprends l'amertume.

Je devance un peu cette fois l'époque de ma lettre, parce que je veux conférer plus sérieusement avec toi d'un avenir qui vient enfin m'obliger impérieusement de penser à lui. Jusqu'à ce jour, j'ai suivi passivement la ligne qu'une force supérieure traçait devant moi, et après tout je ne puis me résoudre à m'en repentir. Peut-on reprocher à l'homme encore incapable de faire une démarche avec sens et jugement, de ne pas résister à la force des circonstances souvent plus sage que lui, et qui saura bien après tout l'obliger à céder? Mais enfin l'époque est venue, où le devoir m'oblige à insérer mon action dans la décision de ma destinée et à prendre un rôle actif dans ma propre vie.

On a donné suite à la proposition dont je t'ai déjà parlé, et en vertu de laquelle j'aurais occupé dès l'an prochain une chaire d'hébreu dans la maison des Hautes Études, qui doit, dit-on, éclore des projets de M. Affre. Un terme si rapproché m'avait toujours paru chimérique, et la réponse a été celle que je prévoyais. On m'a assuré pour l'avenir de l'accomplissement de l'offre qui m'avait été faite, mais seulement lorsque j'aurais achevé le temps du séminaire. En vérité, comment ne l'avaient-ils pas compris du premier coup? Ce n'a pas été, je t'assure, une espérance déçue; j'en ai même été satisfait, car je conserve ainsi ma liberté, et d'ailleurs la couleur de cette maison ne me plaît pas : j'y vois des vues d'antagonisme, et je ne veux pas être un homme de parti.

D'un autre côté, je vois approcher l'époque où l'on m'offrira de faire le pas irrévocable avec l'état ecclésiastique. Pour les démarches préliminaires que j'ai déjà faites, une raisonnable probabilité fondée sur de sages conseils a dû me suffire; mais désormais une certitude absolue, résultat non d'influences étrangères ou des circonstances, mais d'une conviction intime, d'une volonté libre et personnelle, m'est devenue nécessaire. Et cette résolution, comment l'aurai-je? Tu as paru conclure du silence que je gardais sur ces pénibles questions, que les irrésolutions avaient enfin disparu de mon cœur. Hélas! ma bonne Henriette, que ce silence rendait mal ma pensée habituelle! Mais aussi pourquoi répéter toujours de tristes pensées, dont le remède n'est pas au pouvoir de l'homme? Dans ces pénibles alternatives, mon grand mot est toujours celui de l'irrésolu : attendre, attendre encore. Je commence pourtant à sentir qu'il n'est plus de saison. Serait-ce quand, par mes délais, j'aurais fermé toutes les issues, que je voudrais retourner en arrière? J'ai donc dû tourner mes souhaits vers une position qui me laissât la liberté et l'expectative et servît en même temps à adoucir la transition et à m'ouvrir quelque issue, dans le cas où le devoir m'obligerait à reculer. Concilier ces deux choses, tel est maintenant le but de tous mes projets, et, pour les réaliser, c'est vers toi, ma bonne Henriette, vers toi, à qui je dois tout, et à qui je voudrais tout devoir, que j'ai tourné ma pensée.

Je me suis rappelé la proposition que tu m'avais souvent

répétée, d'une place qui, en me procurant l'avantage de ne rien précipiter, me fournît aussi les moyens d'étudier le monde sur un théâtre plus vaste et souvent plus vrai que celui des livres, où j'ai seulement appris jusqu'ici à le connaître. D'ailleurs, ce serait un moyen d'acquérir des données sans lesquelles on ne peut vraisemblablement résoudre le problème de sa vie. Je crois que, si l'exécution en était encore possible, le moment où je me trouve serait le plus favorable. Libre de tout engagement, l'esprit suffisamment cultivé par des études suivies et des connaissances variées, parvenu à cet âge où l'on a assez de fermeté pour ne pas flotter au premier vent qui souffle, et assez de flexibilité pour saisir le bien et le beau partout où on le trouve, et pour se modeler sur lui, je trouverais dans l'exécution de ce plan le complément d'une éducation incomplète sous quelques points de vue, et une heureuse transition de l'éducation à la vie.

Outre ces avantages intellectuels, j'y trouverais encore le moyen le plus simple de faire agréer un refus au moins momentané à des supérieurs que la prudence me défendrait de choquer, quand même la probité ne me commanderait pas envers eux la reconnaissance. D'ailleurs, pourrais-je ne pas désirer de soulager le plus tôt possible ceux qui se sont imposés pour moi des sacrifices ? Enfin, chère Henriette, tu comprends aussi bien que moi tous les avantages que j'en pourrais retirer, puisque c'est toi-même qui m'en as suggéré l'idée. J'ignore entièrement quelle peut être la nature de la position que tu songeais alors à me procurer, ou quelles sont les modifications que le temps a pu apporter à tes projets primitifs. Je me garderai donc d'entrer dans aucun détail ; je t'accorde plein et absolu pouvoir. Je me suis jusqu'ici trop bien trouvé de ce que j'ai reçu de ta main, pour ne pas m'y confier sans réserve. Il est inutile de te dire que la place qui me laisserait le plus de temps pour mes études particulières, ou qui ne m'occuperait qu'à des études fructueuses pour moi, serait celle qui me conviendrait le mieux ; car mon progrès intellectuel sera toujours la plus chère de mes intimes pensées.

Les parties auxquelles je m'appliquerais le plus volontiers, et dont je crois être capable de donner des notions étendues,

sont les langues et les littératures anciennes, les langues orientales, les sciences mathématiques et physiques, l'histoire (quoique mes études y soient moins complètes) et surtout la philosophie. Enfin je me fie assez à ma facilité et à l'habitude que j'ai des diverses études, pour oser promettre d'être bientôt capable de diriger un autre dans l'étude d'une branche quelconque. Quant à des études classiques élémentaires, je m'y *résignerais*. Le pays où le mouvement intellectuel serait le plus avancé, l'Allemage par exemple (j'entends les universités), serait aussi le séjour qui me plairait davantage ; d'autant plus que j'aurai bientôt une connaissance assez étendue de la langue de ce pays, et que j'ai toujours été surpris de voir mes pensées en parfaite harmonie avec les points de vue de ses philosophes et écrivains. Enfin, bonne Henriette, j'abandonne tout à tes soins maternels ; tout ce que tu feras, je l'approuve, je l'accepte comme l'œuvre d'une providence bienveillante, qui a toujours voulu se servir de ta médiation pour me faire du bien.

Peut-être pourtant serait-il prudent de ne pas encore agir d'une manière décisive. Jusqu'à deux ou trois mois, je ne suis pas encore sûr de moi ; on pourrait me faire telle proposition, que je ne pourrais absolument refuser, sans tout briser. Si tu peux agir comme *incertaine encore de mon consentement*, agis : sinon, je te promets une réponse définitive dans quelques semaines. Malgré cette incertitude, j'ai voulu te mettre au courant des choses, afin que tu pusses toi-même me conseiller, et tout diriger en conséquence. Je pense que l'époque la plus propice pour l'exécution serait le commencement de l'année (classique) prochaine. Je ne répugnerais pourtant pas du tout à passer encore ici une grande partie de l'année prochaine. La facilité qui m'a été accordée d'assister à différents cours de la Sorbonne et du Collège de France, m'en rend le séjour utile et très supportable.

Que de projets, pauvre Henriette, pour un avenir que je ne verrai peut-être pas ! Cette pensée de la mort me poursuit toujours ; je ne sais pas ce qui fait cela : heureusement qu'elle ne m'attriste pas beaucoup. Je commence à envisager la vie avec plus de fermeté, quoique l'incertitude m'accable. Il est si pénible de marcher les yeux bandés, sans savoir où l'on va !

Il y a des moments où je regrette le peu de liberté, qui a été laissé à l'homme, pour influer sur sa vie : je voudrais que sa destinée eût été ou tout à fait fatale, ou entièrement dépendante de lui, au lieu que maintenant il est assez fort pour y résister, et pas assez fort pour diriger ; et cette ombre de liberté n'aboutit qu'à le rendre malheureux. — Puis je me console, et je pense que Dieu fait bien ce qu'il fait. — Adieu, ma bonne et chère Henriette ; ton amitié me console et me soutient dans ces pénibles moments. Oh ! quand pourrons-nous à loisir nous dire toutes nos pensées ? Tu connais la sincérité et la tendresse de mon affection.

E. RENAN.

Notre mère est très bien : elle paraît fort contente. — Je lui avais parlé durant les vacances de notre affaire, comme d'une possibilité, et elle n'en parut pas éloignée ; car elle l'envisageait comme temporaire. La pensée de cette bonne mère me remplit de douceur ; car elle se lie à tous mes rêves de bonheur. Mais aussi, quelquefois elle me navre de tristesse. Grand Dieu ! que deviendrait-elle en telle hypothèse ? — Que l'opinion est cruelle d'ajouter tant d'importance aux démarches d'un enfant ! Je sacrifierais tout au bonheur de cette bonne mère, même le bonheur de ma vie entière. Je n'excepte que le devoir ; puisse-t-il ne pas me forcer à ce que lui seul pourrait m'arracher ! Adieu, ma très chère Henriette.

XII

28 février 1845.

Je t'écrivais encore il y a quelques heures, mon Ernest bien-aimé, au moment où ta dernière lettre m'a été remise. J'abandonne trois ou quatre pages, que je t'avais déjà adressées, pour répondre à cette lettre si affectueuse dont chaque mot, chaque pensée est entrée au fond de mon âme. Bon et cher ami ! il y a aujourd'hui vingt-deux ans que tu ouvris les yeux à cette vie qui pour toi aussi devait avoir tant d'amertume ; depuis ce temps, quelle est l'heure où tu n'as pas été

ma première, ma plus tendre préoccupation? Oh! que tu as raison de tourner vers moi ta pensée, quand tu te sens oppressé par la douleur! C'est me prouver que tu as compris comment je t'aime; c'est me rendre avec usure tout ce que je t'ai donné. — Oui, mon Ernest, avant d'aller plus loin dans la carrière où tu es entré, avant de faire un pas irrévocable dans une telle voie, il faut, comme tu le sens toi-même, que toute influence étrangère cesse d'agir sur ton esprit, que ta détermination vienne d'une volonté éclairée et libre. Or, pour qu'elle soit libre, il faut que tu sortes, pour quelque temps au moins, de l'atmosphère où tu as jusqu'à présent vécu, et, pour qu'elle s'éclaire, il est de toute nécessité que tu puisses connaître quelque peu ce monde où tu dois passer ta vie : il est des choses que tous les livres de l'univers ne sauraient enseigner. L'exécution de l'idée que je t'avais suggérée n'est aujourd'hui ni plus difficile ni plus impossible que lorsque je t'en parlai; et, du moment que tu goûtes ce projet, mon bien cher ami, tu peux être assuré que je vais mettre tout en œuvre pour le rendre réalisable.

Sois parfaitement tranquille à l'égard du secret que tout nous commande, pour qu'aucune responsabilité ne pèse sur toi, pour que rien ne compromette ta position déjà si difficile; j'agirai en tout en mon propre et privé nom; je te conserverai ta liberté entière; tu ne seras pour rien dans mes démarches; moi seule aurai tout pensé, tout fait. Il y a plus : je n'emploierai peut-être pas d'abord l'intermédiaire de M. D... qui m'en avait le premier parlé, afin d'être bien assurée qu'aucune indiscrétion ne sera commise; ce n'est pas la seule de mes connaissances dont je puisse réclamer les services. J'agirai donc, sois-en certain, mais sans que tu paraisses en rien, sans être sûre de ton consentement ni de ta participation.

Quoi qu'il en puisse être du résultat de mes démarches, je crois fermement que tu dois rester entièrement libre de tes engagements actuels pour toute l'année prochaine. Crois-tu que je recule devant l'idée de te savoir étudier et vivre librement pendant une année soit à Paris, soit à l'étranger? Nullement, mon Ernest, et j'y reviendrai certainement, si je ne réussis pas à te trouver une position telle que je la désire.

Toutes mes ressources t'appartiennent, elles me permettront *même ceci*, et je serai trop heureuse de les consacrer à porter quelque calme dans ton cœur, où je lis du fond de ma solitude et où je vois tant de troubles et de souffrances. J'ai eu l'âme navrée en lisant dans ta lettre que des pensées de mort traversaient ton esprit et que tu ne t'en attristais point. Hélas! ami, qui désirerait vivre s'il ne songeait qu'à lui seul?... Mais n'est-ce donc rien qu'une tendresse comme celle que je te porte! Lorsque tu te complais dans de telles idées, penses-tu aux deux êtres dont tu es le premier bien, la plus vive affection?... L'une de *tes mères*, tu parviens à lui persuader que tu es heureux; mais celle qui dans ce moment pleure si douloureusement avec toi, ne mérite-t-elle pas aussi que tu relèves ton courage en lui donnant un souvenir? Ranime-toi donc, mon Ernest, en pensant que tu n'es pas seul au monde, que tu as pour partager toutes tes peines, pour les alléger autant qu'elle le pourra, une sœur que le sort n'a pas épargnée et dont tu seras toujours la plus chère consolation. J'ai joué en tout ceci le triste rôle d'une Cassandre : j'ai prévu, j'ai prédit la cruelle incertitude qui t'accable; nul n'a voulu me croire, et seule je ne pouvais résister.

Non, mon ami, non, l'opinion, quoique bien aveugle et bien injuste, n'est pas assez cruelle pour attacher aux démarches d'un enfant la responsabilité qui arrachait de ton cœur un cri si douloureux. J'ai connu des hommes honorables et honorés qui avaient reculé devant les liens qu'on te propose, et personne ne songeait à leur faire un crime d'une délicatesse de conscience qui n'est malheureusement que trop rare. Quelle âme honnête oserait le faire aujourd'hui, quand on voit, dans l'arène des partis et des querelles, ceux qui ne devraient connaître que des paroles de paix et de charité?... Ne t'effraie donc pas à cette idée. Je ne veux ni t'offrir, ni te conseiller une rupture, mais si tes convictions et ta conscience t'y poussaient, ne crains pas le blâme de ceux dont l'opinion doit seule compter.

Ne redoute pas non plus les difficultés pécuniaires; il n'en est pas que je ne sois prête à lever, du moins dans la sphère où mes faibles moyens me permettent d'atteindre. Quant à

te créer une autre perspective, notre frère et moi nous serions encore tes appuis, et nous réussirions, je l'espère, non pas peut-être au gré de nos désirs, mais enfin, mon Ernest, tout sort n'est-il pas momentanément acceptable quand il donne du pain et de l'indépendance, ces deux premières nécessités de la vie? Je te le répète, bon et cher ami, mon but en tout ceci n'est de te pousser à rien : je veux seulement, je désire par-dessus tout que tu sois libre pendant deux années, que tu puisses juger sainement ce qu'on te propose ; puis, si tu voulais reprendre la même voie, je n'aurais plus la moindre observation à faire, dès que tu y rentrerais avec une résolution personnelle et éclairée. Je ne puis croire qu'un pareil arrangement coûte des larmes à notre mère ; je ne puis pas me représenter qu'il y ait quelque chose qu'elle désire plus que ton repos et la tranquillité de ton âme... D'ailleurs, tu l'as senti, quand une chose devient un *devoir*, toute autre question, quelque délicate qu'elle soit, s'affaiblit et disparaît devant cette loi impérieuse. Quand cela deviendra nécessaire, nous traiterons plus longuement ce point si cher et si important.

Je pense, mon ami, qu'il n'est pas nécessaire de résumer ce que je t'ai dit avec tant de longueurs. Tu as compris, je l'espère, qu'en toute hypothèse tu trouveras un appui et la plus tendre assistance. Je me flatte d'avoir tout prévu ; et alors même que de nouvelles difficultés surgiraient encore, elles me trouveraient prête à y opposer un nouveau courage. Ne te laisse donc point abattre, mon bien cher enfant ! La vie est une bien rude épreuve ; de bonne heure la tienne est amère ; mais songe que tu n'es pas seul à en supporter le poids. Lorsque tu croiras qu'une indiscrétion sera moins à craindre pour les démarches que je vais commencer, dis-le-moi, mon bon Ernest, afin que je puisse réclamer les services de la personne qui m'avait conseillé la première de mettre un intervalle entre tes études et tes engagements. D'ici là, je ne lui en parlerai point : mais j'agirai par ailleurs. Je pense même que près de lui aussi, il me serait possible de faire une première demande sans te compromettre en rien. Je verrai... Tu comprends bien, n'est-ce pas, que j'ai plusieurs cordes à mon arc et que, dans tous les cas, des études libres te seront tou-

jours possibles. Ernest, mon bon enfant, que ne puis-je te voir au moins pendant une heure?... Je te sais accablé de tristesse et de tourments, et je suis à cinq cents lieues de toi. Mon Dieu, soyez pour lui ce qu'il ne m'est plus permis d'être, la voix qui console, l'ami qui soutient! — De tout ceci, mon bon Ernest, tu concluras facilement avec quelle anxiété j'attendrai de tes nouvelles. Écris-moi donc quand cela te sera possible, et surtout si quelque nouveau chagrin venait encore bouleverser ton âme. Je ne sais plus prévoir que des douleurs.

Le même jour où j'ai reçu ta lettre du 1er décembre, j'eus aussi des nouvelles de notre bonne mère; et aujourd'hui encore je reçois une autre lettre d'elle en même temps que la tienne. Elle se dit bien, très bien, et un petit mot d'Emma achève de me rassurer pour sa santé et sa position. Le courrier précédent m'avait aussi porté des nouvelles de notre frère et de sa femme; eux du moins sont heureux. Puissent-ils l'être toujours! — Donne de mes nouvelles à maman; dis-lui que je l'embrasse tendrement et que j'ai reçu sa lettre. Ajoute aussi que j'attendrai un peu à y répondre, puisqu'elle saura par toi que je me porte bien. — Je t'écris à une heure bien avancée, mon pauvre enfant, et j'ai encore peine à te quitter. Adieu! Courage et confiance en ceux qui t'aiment! Il n'est pas possible que tu sois complètement malheureux avec une affection comme celle que je te porte. Dans ta vie, mon Ernest, j'ai confondu toute la mienne; crois que je ne l'en séparerai jamais. — A toi toujours et de toute mon âme!

H. R.

XIII

MADEMOISELLE RENAN

Au château de Clémensow, poste de Zwierziniec, près Zamosc (Pologne).

Paris, 11 avril 1845.

Que ta dernière lettre, mon excellente sœur, est venue à propos pour soulager mon pauvre cœur et relever ses espé-

rances! Non, Dieu ne m'a pas délaissé, puisqu'il m'a conservé une affection si tendre et si généreuse ; jamais je ne renoncerai à l'espoir du bonheur, tandis que je pourrai compter sur elle. Rassure-toi donc, ma chère Henriette, sur les souffrances intimes et les cruelles perplexités que ton cœur a devinées dans le mien. Je suis trop vrai avec toi, pour nier que mon âme en ait ressenti les plus dures atteintes. Mais ton amitié, qui m'est témoignée d'une manière si douce et si efficace, suffirait pour en tempérer l'amertume. D'ailleurs, bonne Henriette, jamais toute lueur d'espérance n'est sortie de mon cœur ; et même dans ces rares moments où la mort m'a semblé le seul remède à mes maux, eh bien! même alors il y avait encore au fond de mon être une région assez calme. C'est dans ces moments qu'on est heureux d'être capable d'une pensée morale. Si la fin de l'homme était la joie, la vie serait insupportable à ceux à qui le sort l'a refusée ; mais quand on a placé le terme de sa vie dans un monde plus haut, on est moins ému des tempêtes qui agitent les régions inférieures. Je me consolais en songeant que je souffrais pour ma conscience et pour la vertu. La pensée de ce Jésus de l'Évangile, si pur, si beau, si calme, mais si peu compris de ceux même qui l'adorent, m'était surtout d'un admirable soutien. Quand je retraçais à ma pensée ce sublime idéal de souffrance et de vertu, je sentais mes forces renaître, et je consentais à souffrir encore. — Mon Dieu, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; pourtant que votre volonté soit faite, et non la mienne!

Je dois d'abord t'annoncer, ma bonne Henriette, que, conformément à tes conseils et à ce que j'ai cru mon devoir, j'ai refusé d'avancer cette année au sous-diaconat, auquel j'ai été invité, et qui, comme tu le sais peut-être, compte pour le pas irrévocable. Cette démarche n'aura, j'en suis sûr, aucune suite fâcheuse. — Avant d'entrer dans la discussion de nos projets, je veux, bonne Henriette, compléter les notions que je t'ai déjà données sur mes dispositions actuelles, afin que cette connaissance serve à te diriger dans les démarches que tu veux bien entreprendre pour moi. Je ne me rappelle pas t'avoir jamais exposé les motifs pour lesquels la carrière ecclésiastique a cessé de me sourire ; je veux le

faire aujourd'hui avec toute la netteté d'une âme franche et droite, parlant à une intelligence capable de la comprendre. Eh bien ! le voici en un seul mot : je ne crois pas assez. Tandis que le catholicisme a été pour moi la vérité absolue, le sacerdoce s'est montré à moi entouré d'un éclatant prestige de grandeur et de beauté. Quelques circonstances accidentelles, provenant des hommes et non des choses, ont pu ralentir quelques instants l'élan spontané de mon âme : mais ce n'étaient que de légers nuages, qui se sont dissipés, aussitôt que j'ai compris que toutes les conditions de la vie étaient assujéties à ces épreuves, et à de plus cruelles encore. Maintenant plus que jamais je me sentirais prêt à les mépriser, et si Dieu m'accordait en ce moment cette illumination intérieure, qui fait toucher l'évidence et ne permet plus le doute, oui, dès ce moment, je me consacrerais au catholicisme, et je me dévouerais non pas à la mort, puisqu'il ne s'agit plus de cela, mais au mépris et à la raillerie, pour défendre une cause qui aurait ravi ma conviction.

Mais au milieu de tout cela, ma pensée poursuivait un immense travail. Du moment où ma raison se réveilla, elle réclama ses droits légitimes, tels que tous les temps et toutes les écoles les lui ont accordés ; j'entrepris dès lors la vérification rationnelle du christianisme. Dieu, qui voit le fond de mon âme, sait si j'y ai procédé avec attention et sincérité. Comment, en effet, juger légèrement et en se jouant les dogmes devant lesquels dix-huit siècles se sont prosternés ? Certainement, si j'avais à me défendre de quelque partialité, elle leur était favorable et non hostile. Tout ne me portait-il pas à être chrétien ? Et le bonheur de ma vie, et une longue habitude, et le charme d'une doctrine dont on s'est nourri, qui a pénétré toutes les idées de la vie ? Mais tout a dû céder à la perception de la vérité. Dieu me garde de dire que le christianisme est faux ; ce mot dénoterait bien peu de portée d'esprit : le mensonge ne produit pas d'aussi beaux fruits. Mais autre chose est de dire que le christianisme n'est pas faux, autre chose qu'il est la vérité absolue, au moins en l'entendant comme l'entendent ceux qui se portent pour ses interprètes.

Je l'aimerai, je l'admirerai toujours ; c'est lui qui a nourri

et réjoui mon enfance, il m'a fait ce que je suis, sa morale (j'entends celle de l'Évangile) sera toujours ma règle; toujours j'aurai en aversion ces sophistes qui emploient contre lui la calomnie et la mauvaise foi, car il y en a qui le font; ceux-là le comprennent bien moins encore que ceux qui se livrent à lui en se fermant les yeux. Jésus surtout sera toujours mon Dieu. Mais quand on descend de ce christianisme pur, qui bien entendu ne serait que la raison ellemême, à ces idées mesquines et étroites, à toute cette mythologie qui tombe devant la critique... Henriette, pardonne-moi de te dire tout cela : je n'adhère pas à ces pensées, mais je doute, et il ne dépend pas de moi de voir autrement que je vois. Et pourtant ils vous disent qu'il faut admettre tout cela, qu'on n'est pas catholique sans cela. O mon Dieu, mon Dieu, que faut-il être donc?... Voilà mon état, ma pauvre Henriette... Il ne s'agit pas entre nous de toute cette théorie; mais tu comprends maintenant ma position. Oui, je te le répète, c'est là l'unique cause qui m'éloigne du sacerdoce. Humainement, tout m'y sourirait; la vie qu'il impose ne serait pas bien différente de celle qu'en tout cas je mènerai, je serais sûr en l'embrassant d'un avenir parfaitement conforme à mes goûts, toutes les circonstances semblent réunies pour m'aplanir les voies; je puis même te le dire, une réputation commencée, qui m'assure que je parviendrais à sortir de cet insipide vulgaire... Mais tout doit céder au devoir. Il n'y a que maman qui me déchire le cœur; là, il n'y a pas de remède.

Arrivons à nos projets, ma bonne Henriette. Je suis d'avis que tu avances; mais doucement, et surtout en ne présentant ma démarche que comme un délai à certaines personnes. Le fait est qu'il en est ainsi, et que s'il fallait faire un pas décisif en arrière, j'attendrais encore. Comment faire après cela, si des réflexions ultérieures amenaient un revirement? Je n'accepterai jamais le parti que tu me proposes, d'une année d'études libres : Dieu sait s'il me plairait, envisagé en luimême; mais il me désolerait en songeant aux sacrifices qu'il t'imposerait.

Non, bonne Henriette: je suis bien au séminaire, on y est plein d'égards pour moi. D'ailleurs j'y puis rester en

conscience, puisque j'hésite seulement et que si tous les hésitants devaient en sortir, il serait bien désert.

Un préceptorat ordinaire ne me plairait qu'autant qu'il m'offrirait des avantages pour mon progrès intellectuel. Car tu comprends qu'il ne m'avancerait pas à grand'chose pour l'avenir. J'ai quelquefois songé à prendre mes grades; quelques semaines me suffiraient pour le baccalauréat. Mais l'université ne me plaît qu'à demi : non que je partage les idées exagérées de nos déclamateurs ; mais je sais qu'elle exerce une inquisition considérable sur ses membres, et que tout s'y fait par faveur. Si je me soustrais à une autorité, ce n'est pas pour me soumettre à une autre. Une nouvelle porte s'est depuis quelque temps ouverte devant moi. J'assiste deux fois par semaines au cours de langues orientales de M. Quatremère au Collège de France. Comme le nombre de ses élèves n'est que de quatre ou cinq, j'ai bientôt fait sa connaissance, appuyé sur la recommandation du premier professeur de langue hébraïque au séminaire, lequel est avec lui en commerce scientifique. Comme il a à peu près la direction de ces études en France, j'espérerais qu'il pourrait m'y avancer. Cette branche me plairait d'autant plus, que j'yai fait des progrès considérables. Mais je ne voudrais m'arrêter décidément à aucun de ces projets, avant de les avoir étudiés de plus près. Or, c'est ce que je pourrai, moyennant l'exécution du plan que tu travailles à réaliser pour moi. Tout le reste ne peut être que d'une exécution ultérieure. J'attends donc, ma chère Henriette, le résultat de tes démarches. Pourvu que le secret soit gardé à l'égard du séminaire et surtout de maman, et que la chose soit présentée sous le jour que je t'ai dit, c'est-à-dire comme délai et épreuve, il n'y a rien à craindre. Pauvre Henriette, que ne puis-je t'ouvrir ma pensée tout entière! Je me désole quand je pense qu'il nous faut un mois entier pour échanger une pensée. Adieu, ma bonne et chère Henriette. Sur toi reposent toutes mes espérances de bonheur. Pourrai-je un jour te rendre tout ce que tu as fait pour moi? L'avenir me désole par son incertitude. Au moins tu posséderas toujours la tendresse la plus vive de mon cœur ; c'est le seul retour que je puisse te promettre.

E. RENAN.

XIV

MADEMOISELLE RENAN

Palais Zamoyski, Varsovie (Pologne)

Paris, 21 juillet 1845.

Dieu soit béni, ma chère Henriette, de m'avoir donné au monde quelqu'un qui me comprenne! Oui, en toi seule j'ai trouvé cette intelligence parfaite de mon état, qui devine ces nuances délicates que l'on ne peut rendre, et cette appréciation large et sincère, qui ne cherche pas à dénigrer des intentions que je crois pures, et que tant d'autres interpréteront si mal. Que leur jugement m'importe peu, quand je jouirai de l'assentiment de ma conscience et de ceux dont j'estime l'opinion, tandis que je pourrai me rassurer sur la pureté de mes actions par le témoignage d'une amie, en qui je trouve le sens de la vraie morale plus éclairé qu'en tant d'autres qui passent pour habiles! J'aurai fait au moins ce que bien peu auront fait dans une position comme la mienne. J'aurai secoué avec courage une destinée qui s'est imposée à moi bien fatalement, et sous laquelle j'en vois tant d'autres succomber. Parviendrai-je à la surmonter? Quoi qu'il en soit, mon devoir à qui j'aurai tout sacrifié, me consolera de toutes les peines qui m'attendent. Admirable disposition de celui qui a créé l'homme, d'avoir caché la plus douce et la plus pure des jouissances sous les plus amers sacrifices! Heureux qui a le courage de l'acheter à ce prix!

Les réflexions que tu me proposais sur les deux alternatives qui s'offrent actuellement à moi, seront celles que fera spontanément tout homme sensé qui verra ma position, et j'en ai fait l'expérience. Le préceptorat en Allemagne pourvoit merveilleusement au présent, mais non à l'avenir. Le parti contraire, d'après lequel je prendrais immédiatement une voie plus arrêtée vers telle ou telle carrière, offre bien des difficultés dans le moment actuel, mais il est rassurant pour l'avenir. Voici exactement ma position actuelle; nous en tirerons

ensuite les conséquences pour la pratique. Outre le préceptorat d'Allemagne, il y a trois voies principales qui s'ouvrent devant moi, et sur lesquelles il faut que j'aie des données plus positives, avant de prendre une décision quelconque. Je t'ai déjà parlé de mes relations avec M. Quatremère ; elles se sont encore resserrées vers la fin de l'année, où je suis resté presque son *unique* auditeur, et j'étais décidé à m'ouvrir à lui sur mes intentions, à la suite de l'une des dernières séances, lorsqu'un malencontreux incident y a mis obstacle. Il nous a fait annoncer subitement qu'il ne pouvait plus continuer son cours, et ainsi tous mes plans ont été déjoués. Mais je suis décidé au commencement de l'année prochaine à tenter une démarche de ce côté. Cette voie ne me mènerait peut-être pas vite ; mais je suis sûr d'y réussir, et le petit nombre des concurrents m'y dispenserait de cette rivalité ardente et intéressée, qui dévore tout dans les autres carrières, et qui déplaît à l'esprit moral et philosophique. Content d'être ce qu'il est, il n'aime pas à se mesurer avec cette tourbe d'adversaires.

Un second parti, sur lequel j'insiste davantage, m'a été conseillé par l'un de mes professeurs, celui qui certainement témoigne l'esprit le plus juste et le plus impartial. Il m'a nettement décidé que ma place était à l'*École normale*. Un pareil conseil donné à Saint-Sulpice et dans les circonstances actuelles, prouve, ce me semble, un esprit assez libre. La difficulté la plus apparente contre ce parti, est évidemment celle de mon éducation tout *ecclésiastique*. Mais je doute bien qu'elle fût infranchissable. Je pense d'abord que Messieurs de l'Université ne feraient pas difficulté de passer sur ce point, supposé qu'on leur manifestât l'intention de s'agréger à leur corps ; j'ai de nombreux exemples qui m'autorisent à le croire, et c'est ainsi que dans un des passages de ma dernière lettre, dont l'extrême concision a dû te paraître inexplicable, j'ai pu identifier mon initiation aux grades universitaires avec mon agrégation à l'université. D'ailleurs quand cela serait impossible, tout ce qu'il aurait de plus onéreux serait de me faire inscrire, moyennant la rétribution ordinaire, dans une de ces maisons préparatoires, où l'on est censé faire en six mois la rhétorique et la philosophie universitaires. Pendant ce temps je me préparerais à mes examens d'admission.

Cette carrière me plairait beaucoup. Car, je crois te l'avoir déjà dit, mes habitudes intellectuelles, contractées depuis tant d'années, et favorisées par mon genre de vie, me font un besoin indispensable d'une vie d'études et de pensée. L'homme ne vit pas seulement de pain, et je crois que je me passerais plus facilement du pain du corps que de celui de l'esprit. L'instruction publique me laisserait libre de satisfaire ce besoin, non sans doute avec cette large et pleine liberté du savant libre, qui pousse ses études et sa pensée avec une entière indépendance; cet état, qui est mon rêve, est maintenant impossible en France à quiconque est obligé de songer à se procurer le pain du corps avec le pain de l'esprit. Mais enfin j'y trouverais la possibilité de me faire un plan de vie à mon gré: outre que le cadre du professeur respecte assez la liberté individuelle. L'École normale renferme, comme tu sais, trois sections; lettres, sciences physiques et mathématiques, philosophie. J'embrasserais cette dernière, où mes études sont le plus avancées, et qui convient le mieux à mes goûts. Ceux qui me connaissent me disent que je percerais. La difficulté d'une transition aussi brusque, l'impossibilité de me voiler sous le prétexte de l'expectative, les anathèmes du clergé qui pour le coup me déclarerait hérético-schismatique ne m'arrêteraient peut-être pas, si cela ne faisait pas de peine à maman. Mais que ne ferais-je pas céder à cette considération? Je vois là un devoir, et n'y verrais-je qu'une faiblesse, je ne sais si je serais assez fort pour la vaincre. J'espère pourtant qu'il y aurait moyen de calmer ses craintes par des espérances. Je sonderai durant les vacances ce point délicat.

Je t'ai parlé, chère Henriette, d'une troisième voie, qui m'offrirait peut-être quelque issue; mais celle-ci ne me présente encore rien de déterminé: ce ne sont que des possibilités. Je n'ai encore rien dit à M. Dupanloup de mon état ni de mes projets, et ne puis le faire actuellement, car il n'est pas à Paris. Or, j'ai assez bonne opinion de l'élévation de son esprit pour croire qu'il y prendra intérêt. J'ai vu plusieurs jeunes gens, mes anciens condisciples, dans des positions analogues à la mienne, à qui il a rendu d'immenses services, soit en les secondant dans la carrière qu'ils avaient embrassée, soit en leur ouvrant quelque issue. Il est naturel-

lement généreux et grand, et son influence est fort étendue, même parmi ceux que le parti où il est engagé l'oblige à combattre : tu sais que les protections des opposants ne sont pas les plus mauvaises.

Je pense donc qu'il serait prudent de ne rien décider, avant de lui en avoir parlé. Néanmoins, ma chère Henriette, le parti que tu me proposes est incontestablement celui qui me sourit le plus. L'avantage de tout pacifier pour le moment, le plaisir de voir l'Allemagne et de compléter mes points de vue en me transportant sur un théâtre plus large, la facilité d'acquérir la connaissance des hommes et du monde l'emporteront, je le pense, dans mon esprit sur toute autre considération, outre que je ne sais quel instinct me porte à suivre l'impulsion de cette main, qui m'a toujours si bien mené.

Je n'ai encore fait dans l'intérieur du séminaire aucune démarche officielle. Trois directeurs seulement le savent à titre de confidence, et ils s'attendent à ce que je revienne l'an prochain, au moins pour commencer l'année. Quant à maman et Alain, je ne leur en ai pas dit un mot.

Telle est, ma bonne Henriette, l'état actuel de ma position. Il me semble que voici la conséquence pratique qui en ressort naturellement. — Je ne puis guère prendre une décision avant le commencement de la prochaine année scolaire, puisque une foule de données qui me sont nécessaires pour me déterminer ne me seront fournies qu'à cette époque. Mon dessein serait donc de revenir vers la fin des vacances, et alors de faire les démarches décisives. Je consulterais M. Dupanloup, M. Quatremère, je prendrais des informations sur l'École normale, j'arrangerais tout avec les directeurs du séminaire : car la position que j'ai prise vis-à-vis d'eux m'oblige à beaucoup d'égards, et j'espère que ma décision serait prise vers le commencement de novembre. Tu conçois d'ailleurs que je suis bien aise que tous ces projets restent dans un certain vague durant tout le temps que je vais passer avec ma bonne mère. Si j'avais pris une décision positive, je ne pourrais la lui cacher; et tout cela se fait mieux de loin que de près.

Mais une grande question sur laquelle je suis fort indécis, est de savoir si je dois rentrer au séminaire. Étant décidé à

n'y pas rester, cette démarche en elle-même semble équivoque; je m'en ferais même une sorte de conscience, si ces Messieurs du séminaire ne m'y engageaient très fortement, malgré l'exposition claire et nette que je leur ai fait de mes desseins. J'avoue bien que cela aurait des avantages : je négocierais plus facilement avec M. Dupanloup et ces Messieurs du séminaire, etc., etc. D'ailleurs, cela rassurerait notre bonne mère. Mais en vérité, je ne sais pourquoi, j'y répugne : rentrer ainsi pour quelques semaines me paraît une démarche détournée et peu sincère. L'expérience des vacances servira beaucoup à me déterminer sur ce point. Il y a près de Saint-Sulpice un bon hôtel, sur lequel j'ai pris des informations, et où je pourrais passer à peu de frais trois semaines ou un mois; je suis persuadé qu'il ne me faudra pas davantage pour prendre une résolution en toute connaissance de cause. Cette dépense m'effraie, bonne Henriette, et si tu ne pouvais me donner qu'au bout de quelques mois une réponse pour le préceptorat, j'en parlerais à ces Messieurs qui me recevraient au séminaire à bras ouverts; car, quand j'ai touché ce point, ils ont cherché de toutes les manières à combattre là-dessus mes délicatesses. — Ta lettre contribuera beaucoup à me décider.

Dans deux jours, chère Henriette, je pars pour rejoindre notre bonne mère. Voici encore un point bien difficile, et sur lequel j'ai dû réfléchir longtemps avant de découvrir la vraie ligne de conduite que j'y devais tenir. Voici celle à laquelle je me suis arrêté. Presque aussitôt mon arrivée, je parlerai à maman de notre projet pour l'Allemagne. Je suis *certain* qu'elle en sera satisfaite; je lui en avais déjà parlé vaguement autrefois, et ce projet parut beaucoup lui sourire. Quand je lui ai dit que j'apprenais l'allemand, elle me fit d'elle-même la réflexion que cela me serait utile pour ce projet, et surtout, disait-elle, pour me rapprocher de toi. Cette bonne mère s'imagine que dès que je serai en Allemagne, nous serons près l'un de l'autre. Plût à Dieu que ce ne fût pas une illusion de son bon cœur ! Je lui laisserai, de plus, entrevoir que bien des incertitudes travaillent mon âme, qu'il serait possible, etc. En un mot je lui présenterai la chose aux termes où elle en était il y a six mois, comme une excellente place

d'expectative. Mais je ne lui dirai absolument rien de tous nos autres projets, et en effet je regarde comme bien probable que celui d'Allemagne aura la préférence. D'ailleurs, s'il venait à se rompre, il aura servi au moins de transition à des démarches plus tranchées, et qu'il serait imprudent de présenter dès le premier abord.

Ta lettre, bonne Henriette, que je recevrai durant les vacances, servira beaucoup à la faire entrer dans cette manière de voir. Je t'en supplie, conforme-toi au point de vue que je viens de te présenter, et que je crois le seul praticable. Écris-moi comme tu m'aurais écrit il y a six mois : présente cette place comme une manière utile d'employer des années où je ne puis encore prendre une détermination irrévocable. Ne suppose pas la possibilité, ou au moins l'existence d'autres hypothèses. Sois sûre que je comprendrai tout. Si tu ne veux pas que je rentre au séminaire, tu m'y engageras, me conseillant seulement de retourner à Paris vers la fin des vacances, afin d'arranger l'affaire avec mes supérieurs. Quant à l'affaire du préceptorat, tu la présenteras telle qu'elle est, mais comme à peu près immanquable, supposé qu'on ait la patience d'attendre.

Quant à l'École normale, si tu approuves mon projet, tu me conseilleras de *prendre mes grades*; cette phrase sera pour moi synonyme de faire des démarches de ce côté. La chose ainsi présentée ne pourra alarmer maman. — Mon Dieu ! qu'il m'en coûte de dissimuler ainsi quelque chose avec celle pour qui je n'eus jamais rien de caché ! Que ces détours pèsent à la sincérité de mon cœur ! Mais n'est-ce pas un devoir pour moi de ne rien négliger pour adoucir à cette bonne mère un coup si rude, que le plus strict devoir m'oblige à lui porter? Ne dois-je pas au moins taire tout ce qui se peut taire? Oh ! que je me soumettrais volontiers à la position la plus pénible, supposé que je susse lui épargner quelques instants de peine !

Tel est, ma bonne Henriette, le plan de conduite auquel je me suis arrêté après de bien sérieuses réflexions. Agis de ton côté comme tu l'as déjà commencé. Si tu trouves une place réellement avantageuse, qui me laisse le temps et m'offre la facilité de continuer mes études et [le cours] de mon perfec-

tionnement intellectuel, accepte sans hésiter : sois bien persuadée que tout ce que tu feras sera pleinement ratifié par moi. Si tes recherches n'amenaient pas encore un résultat conforme à tes désirs, agis comme incertaine de mon consentement. Du reste, ton instinct délicat te guidera bien mieux en tout cela que tout ce que je pourrais te dire. Il a dû me suffire de te mettre au courant de ma position actuelle.

Que toutes ces pensées, ma chère Henriette, préoccupent mon âme et la jettent dans de cruelles perplexités ! Je suis peut-être plus calme qu'au temps où j'hésitais encore ; mais plus que jamais l'avenir, que je n'avais pas encore vu de si près, me remplit de crainte. Moi si faible, si inexpérimenté ; moi isolé de tout appui, n'ayant d'autre soutien que toi, mon Henriette, toi à cinq cents lieues de moi, chercher à briser des liens si forts, m'arracher à la voie où jusqu'ici une force supérieure m'a conduit !... Je m'effraie quand j'y songe ; mais je ne reculerai pas. Et puis, crois-tu que je peux me séparer sans regret de ces croyances, de ces projets, qui ont fait si longtemps ma vie et mon bonheur ? Et tout ce monde dans lequel je m'étais naturalisé, et qui va me renier !... Et l'autre monde voudra-t-il de moi ? Le premier m'aimait et me choyait ; que ne me dit-il pas encore ? Henriette, ma bonne Henriette, soutiens mon courage. Oh ! que dans ces moments-là où la vie m'apparaît ainsi sèche et triste, j'ai besoin de penser à toi ! Car enfin si je ne t'avais, je serais seul au monde. Encore si j'étais sûr de pouvoir réaliser mon idéal, d'être ce que je veux être ! Mais quand je serais sûr de moi, serais-je sûr des circonstances ? Que de fois j'ai maudit le jour où je commençai à penser, et j'ai envié le sort des simples et des enfants, que je vois autour de moi si contents, si paisibles. Dieu les préserve de ce qui m'est arrivé, et pourtant je l'en remercie.

Adieu, bonne et chère Henriette, fais-moi espérer encore des jours de bonheur.

Ton frère et ami,

E. RENAN.

XV

12 septembre 1845.

Enfin, mon bien cher Ernest, je puis t'écrire en toute liberté, je puis te dire sans restriction ce que ta dernière lettre a présenté depuis un mois à ma pensée! Assurément. dans ce que je t'écrivais dernièrement, il n'y avait pas un mot qui ne fût vrai ; mais il m'en coûtait beaucoup de m'arrêter si souvent, d'appuyer sur ce qui n'était pas mon idée dominante, de parler *d'irrésolution*, lorsqu'en réalité ce que tu m'as écrit me prouve qu'il ne peut plus y en avoir. J'arrive donc vite, mon ami, à considérer notre position telle qu'elle est réellement, et à en tirer les conséquences qui en dérivent, c'est-à-dire à fortifier les idées que tu m'as exprimées dans ta dernière lettre.

J'espère que maintenant deux grands points sont établis: d'abord, que maman sait au moins que tu *hésites beaucoup*, et ceci je n'en doute pas, puisqu'elle en a parlé à Alain pendant son séjour à la maison et qu'elle n'en paraissait nullement affectée ; en second lieu, j'espère qu'il est bien décidé aussi que tu vas t'établir librement à Paris dès ton arrivée, Partant de ces deux bases, parlons d'abord de ton installation. Je t'ai écrit que j'ai adressé à mes amis la prière de chercher une maison convenable et tranquille où tu puisses trouver, pour tout le temps nécessaire, une chambre et peut-être même la pension. Cette demande a été faite le jour même où j'ai reçu ta dernière lettre ; mais à la distance épouvantable où je suis, je n'ai pu recevoir encore de réponse. Prends donc provisoirement, cher ami, une chambre dans l'hôtel dont tu m'as parlé ; dès que la réponse que j'attends me sera parvenue, je l'enverrai à notre bon Alain. qui aura plus vite que moi ton adresse, et tu décideras alors ce que tu voudras sur les renseignements que je te transmettrai.

Tes premières démarches à Paris doivent consister à tout terminer *dignement*, mais à *tout terminer* avec la maison où tu étais, à voir M. Dupanloup, M. Quatremère, et à prendre toutes les informations relatives à l'École normale. Si M. Quatre-

mère te dit qu'en t'adonnant entièrement à l'étude des langues orientales, il serait possible de te créer un avenir, je verrais comme toi, dans cette carrière, le grand avantage de n'avoir pas à lutter contre la foule des concurrents, que tu trouveras presque partout, et avec lesquels le combat est d'autant plus pénible que l'on sent en soi-même plus de mérite réel. Tes idées là-dessus sont fort justes, ne les oublie pas, mon Ernest, si tu voyais de ce côté quelque issue, et songe aussi qu'en ceci, comme en toute chose, tu me trouveras prête à faire tout ce qui dépendra de moi pour aplanir les difficultés des premiers temps. Vois d'un autre côté, si ton entrée à l'École normale est possible ; encore en ceci, envisage l'avenir, puis réfléchis, pèse et *juge*, mon bien cher ami, puisqu'il ne m'est pas donné de le faire avec toi.

Oh ! que dans ce moment, cette horrible séparation oppresse mon pauvre cœur ! Que de nuits je passe à songer à toi ! Que les jours me paraissent longs jusqu'à celui où je me dirai enfin que nous sommes sortis de l'état cruel où je te vois depuis si longtemps ! Je ne te rendrai jamais, mon Ernest, le bien que m'a fait ta dernière lettre en me prouvant que notre incertitude va finir, qu'à tant de *ballottages* entre ta raison et les volontés d'autrui, va succéder une détermination qui te sera toute personnelle. Quant au préceptorat d'Allemagne, permets-moi, mon bon ami, de te supplier de n'y songer que dans le cas où toute autre voie n'offrirait aucune issue. Je te le répète, je n'ai jamais pu te l'offrir que comme un moyen de gagner le temps de la réflexion, car je prévoyais toujours que tôt ou tard ce qui a eu lieu devait arriver ; mais aujourd'hui que la réflexion est venue, qu'elle a porté ses fruits, ce ne serait plus *gagner du temps*, ce serait en perdre et rendre peut-être impossible l'entrée d'une autre carrière. D'ailleurs, mon cher ami, puisqu'il s'agit de t'épargner des heures amères, je n'hésite pas à te dire que cette vie sous le toit, dans la famille, à la table d'autrui, est horriblement pénible et difficile... Si tout venait à nous manquer, nous reviendrions certainement à ce projet ; mais ne néglige rien pour que ce ne soit pas nécessaire, et, pour une épargne présente, ne vas pas compromettre tout *notre* avenir. Oui, *notre* avenir, cher Ernest, car je ne puis croire qu'aucun événement puisse séparer désormais ni nos intérêts ni nos cœurs.

J'arrive à mes supplications ordinaires pour l'article finances : de grâce, n'aie pas d'hésitations mal entendues sur ce point. J'ai chargé Alain de te remettre trois cents francs pour tes frais de voyage, d'installation, et pour ton premier mois de séjour. En outre, j'attends tous les jours de Varsovie une lettre de change de quinze cents francs que j'y ai demandée : dès qu'elle me sera parvenue, je l'adresserai à Paris à une personne sûre qui croira que cette somme est à toi seul, et qui te remettra tous les deux ou trois mois (plus ou moins souvent, si tu le désires) ce qui te sera nécessaire : à dater de la fin d'octobre, ces fonds seront à ton entière disposition. A moins d'imprévu, ils formeront le budget d'une année. et, si Dieu me prête vie, avant ce temps, j'aurai songé à la suivante. Sois tranquille ; je ferai en sorte que, quoi qu'il arrive, tu ne seras pas dans l'embarras. J'ai aussi pensé que d'autres *toilettes* vont te devenir nécessaires ; je crois même qu'il vaudrait mieux en faire l'emplette à Saint-Malo, afin d'arriver à Paris vêtu *comme tout le monde*, ne le crois-tu pas avec moi ?

J'en ai dit quelque chose à Alain, à qui je ne voulais ni ne devais plus, mon ami, taire entièrement notre situation présente ; je lui ai dit qu'il serait à désirer que tu eusses deux costumes complets, en arrivant à Paris, l'un pour mettre à l'ordinaire, l'autre convenable. pour te présenter chez les personnes que tu dois voir ; que ton peu d'expérience en pareille matière me faisait désirer que ces objets fussent achetés à Saint-Malo, que je laissais cela entièrement à ton goût ; que si tu pensais comme moi, je le priais de s'en occuper et d'ajouter tout cela à mon compte ; que si, au contraire, tu préfères acheter à Paris, je lui demande d'ajouter cent cinquante ou deux cents francs à la somme qu'il doit te remettre. Quelle que soit ta décision sur ce point, laisse-moi te dire en passant, mon bon ami, qu'il me semble qu'une redingote de couleur foncée, tout le reste du costume noir, serait ce qu'il y aurait de mieux et pour toi de plus convenable. Enfin, mon pauvre ami, je crois avoir tout prévu ; si quelque détail m'a échappé, ne l'attribue qu'à la préoccupation de mon esprit, et dispose entièrement du peu que j'ai, car ce peu t'appartient autant qu'à moi-même.

En fait d'argent, sois toujours bien à l'aise avec notre frère : tout ce qu'il te remet m'est passé en compte, et ta bourse et

la mienne ne doivent jamais faire qu'une. Oui, mon pauvre cher ami, il y aura pour nous des jours heureux, il y en aura certainement dans notre existence, tant que notre amitié, notre union seront toujours les mêmes ; et ce qui se passe dans ce moment n'est propre qu'à les cimenter de plus en plus. Je sens, je comprends, je partage tout ce qui oppresse ton âme : oui, il est bien cruel, le moment où il faut rompre avec ce qui a rempli les rêves et fait la joie du passé ; longtemps cette rupture laisse au cœur un vide désolant ; mais nul ne peut éviter une telle douleur, quand ses yeux se sont ouverts, quand la voix de la conscience se fait entendre. « La vérité connue devient pour l'intelligence une loi qu'elle n'est pas maîtresse de rejeter ; il ne m'appartient point d'ouvrir ou de fermer la porte à la vérité comme il me plaît ; dès qu'elle s'est nommée elle entre et m'ordonne de lui soumettre mon action. » C'est de l'œuvre d'une femme que j'ai retenu ces mots : ils n'en sont ni moins vrais ni moins justes. Je rends à Dieu les plus vives actions de grâces pour avoir fait naître en toi, pendant qu'il en était temps encore, les pensées qui ont déterminé ta résolution.

Ernest, pour trouver consolante ta situation du moment, songe au sort d'un honnête homme qu'un lien irrévocable oblige à enseigner, à imposer ce que sa raison et peut-être même sa conscience ne lui permettent pas d'admettre... Ce malheur pouvait être le tien ; puis-je trop remercier le ciel de t'en avoir préservé? Sois donc courageux, ami ; oui, ta voie est épineuse, mais à chaque pas, comme à l'entrée, tu trouveras le cœur, la tendresse, l'appui de ta sœur, de ta première amie, de celle qui, après le souhait de te voir heureux, n'en forme pas de plus vif que de conserver une large part dans ton amitié. Que cette idée te soit chère ; que je retrouve toujours en toi ce que tu m'as donné jusqu'ici, et j'oublierai bien des larmes versées, et je retrouverai encore bien des espérances, bien des dédommagements dans l'avenir !

Ai-je besoin, mon Ernest, de te supplier de m'écrire, de te demander en grâce de m'envoyer ton adresse aussitôt qu'il te sera possible? Si tu comprends mon affection, tu comprendras à quel point tu remplis ma pensée. En attendant que j'aie pu recevoir ton adresse à Paris, j'enverrai à notre frère tout ce que

j'aurai à te communiquer : ainsi ne manque pas de lui dire sans retard où il devra te les adresser. J'espère que tu m'écriras quelques mots de Saint-Malo ; mon Dieu ! quèlle douleur que cet éloignement !... Et si cette lettre allait être perdue !... Je t'ai écrit deux fois dans le courant du mois dernier ; l'une par Emma qui a dû te remettre un petit billet destiné à toi seul ; l'autre par maman. Tout cela t'est-il parvenu ? Je tremble toujours pour ce que j'écris, et je n'ai que trop raison de craindre.

En relisant ma lettre, je m'aperçois que je t'ai peu parlé aujourd'hui de l'École normale ; n'en conclus pas que j'ai changé d'avis depuis ma dernière lettre : cette voie aurait toujours mes sympathies, mais, ne sachant pas s'il y a pour toi possibilité d'admission, je n'insiste pas plus longuement sur ce que je t'ai déjà dit ; cependant ne l'oublie pas. Agis et décide, mon bon Ernest ; j'ai toute confiance en ton jugement, en ta raison. Oui, bien des clameurs vont t'entourer ; mais, de grâce, ne t'en effraie point. Qu'est-ce que tout cela ? de vaines paroles dont il ne sera plus question au bout de quelques semaines ; des colères d'un moment qu'on méprise bien facilement quand on a pour soi le témoignage de sa conscience et l'approbation d'un cœur ami et dévoué. Laisse donc dire, mon pauvre enfant, et n'en crois que ta raison et mon cœur.

A toi toujours, mon Ernest bien aimé ; à toi de toute mon âme !

Écris-moi au château de Clémensow, près *Zamosc* (Pologne).

H. RENAN.

A Ernest, pour lui être remise à son arrivée *seulement*.

(La fin au prochain numéro.)

LES

MASSACRES DES SASOUNKH

Au mois de novembre 1894, des dépêches adressées de Varna à la presse anglaise annoncèrent sommairement que d'épouvantables massacres auraient eu lieu à Sasoun dans la Grande-Arménie, en août et septembre. Puis les premières nouvelles, confirmées, disait-on, par un rapport du consul anglais d'Erzeroum, se précisèrent. Seul, le nombre des morts variait de quatre à dix mille, suivant les versions ; quant aux auteurs de ces massacres, ce seraient les Kurdes nomades d'abord, puis les régiments de bachi-bouzouks Hamidieh et les troupes régulières ottomanes.

Des réponses violentes furent adressées, notamment dans le *Times*, aux démentis officieux communiqués à la presse européenne par le gouvernement turc. En même temps une revue de langue arménienne, paraissant à Tiflis, prétendait donner, avec l'autorisation de la censure russe, des détails exacts sur ces faits monstrueux. Enfin, les journaux français, en général assez indifférents à tout événement qui se produit hors des frontières, voire hors de Paris et de sa banlieue, jugèrent très

sévèrement les actes de sauvagerie odieuse que l'on imputait, en Asie-Mineure, aux autorités locales.

Depuis lors, de concert avec la Sublime Porte, la France, l'Angleterre et la Russie ont pris part en la personne de délégués, munis de pouvoirs très étendus, à l'enquête menée par une commission turque sur les lieux mêmes. Les commissaires européens, loin d'avoir un rôle passif de simples contrôleurs, ont pu prendre l'initiative d'interrogatoires et de recherches et, bien que le résultat de leur information n'ait point encore été publié, on sait, dès maintenant, qu'il avère les récits les plus tragiques.

La France se trouve donc engagée en ce moment dans une action commune avec l'Angleterre et la Russie, sans que l'on sache bien quels motifs d'humanité généreuse et de sagesse diplomatique l'y ont pu pousser. Des études particulières sur l'Orient m'ont permis de connaître l'importance du mouvement arménien et jusqu'à quel point il pourrait menacer la paix européenne. J'ai pu, en outre, consulter des documents d'une incontestable authenticité touchant les derniers massacres dans les Sasounkh et la situation des Arméniens dans les autres parties de l'Empire ottoman, et recueillir les dépositions de trois témoins échappés à la tuerie, Khamo Bedrossian, du village de Guellieh-Guzan, Aaltoun, sa femme, et Oovig Vartan, du village de Dalvorik. Je n'ai d'autre but que de faire connaître en France, par un exposé impartial et précis, des faits jusqu'ici imparfaitement connus.

I

Les sujets arméniens du sultan, au nombre d'au moins quatre millions, sont répartis sur toute l'étendue de l'Empire turc, tant en Anatolie que dans la Turquie d'Europe. Mais l'agglomération la plus importante de beaucoup réside dans la région dite encore maintenant de la Grande-Arménie, c'est-à-dire dans le pays situé entre Trébizonde, Sivas (Sébaste), Kharpout, Diarbékir, l'Azerbeïdjan, le mont Ararat et l'Arménie russe. Par les vallées du Tigre et de l'Eu-

phrate, la Grande-Arménie est la route naturelle qui joint la mer Noire avec le golfe Persique d'une part et d'un autre côté avec le golfe d'Alexandrette, à proximité de Chypre. En dehors de cette région, il faut tenir compte de centres arméniens considérables, tels que Amasia, Tokat, Kaisarieh, Marach, sur les territoires qui s'étendent de Samsoun, dans la mer Noire, jusqu'à la côte de Cilicie. A Constantinople même, des quartiers comme Psammatia sont peuplés uniquement d'Arméniens venus pour la plupart d'Asie-Mineure, qui conservent les traditions de la race et espèrent, quelque jour, retourner mourir sur la terre natale, si rude qu'elle soit.

Ce sont toutes populations tranquilles chez qui de successives servitudes à travers les âges ont atténué, sinon anéanti, la tendance naturelle des êtres à réagir par la force contre la force. Cependant, depuis un quart de siècle environ, elles semblent avoir repris conscience de certains droits élémentaires, tels que celui de ne se laisser point spolier et massacrer, sans même faire entendre un cri de plainte ou de douleur.

Dès l'année 1869, monseigneur Khrimian, élu patriarche de Constantinople, celui que l'on appelle avec vénération *haïrik, le petit père*, osa formuler en présence du sultan les doléances de son peuple opprimé et ruiné par une administration barbare. A plusieurs reprises, les mêmes griefs furent répétés par lui et par d'autres, vainement, jusqu'au traité de Berlin. Alors, sur l'initiative du patriarche Nersès, et après des négociations où prit part le patriarche actuel, monseigneur Matthéos Ismirlian, les puissances européennes s'intéressèrent au sort des Arméniens. En vertu de l'article 61 de ce traité, la Turquie s'engageait à faire des réformes, et les puissances se réservaient le droit et assumaient le devoir d'intervenir, si les anciens abus se perpétuaient. La convention de Chypre imposait même à l'Angleterre des obligations toutes spéciales.

De grandes espérances furent ainsi éveillées ; tout en demeurant d'un loyalisme absolu, les Arméniens pensèrent que la bonne volonté du souverain à leur égard serait singulièrement favorisée par l'appui moral de l'Europe civilisée. Il n'en fut rien. Les choses traînèrent, et la formation de la Triple-Alliance, interdisant désormais toute entente commune, déçut cruelle-

ment ce rêve momentané d'un sort meilleur. Des comités révolutionnaires furent alors formés en Angleterre et en Grèce, et les vexations de l'autorité locale, les monstrueux dénis de justice opposés à toute plainte entretinrent dans le pays une perpétuelle agitation. Pour ne citer qu'un fait significatif, l'acquittement du Kurde Mouça-bey en 1888 exaspéra légitimement les Arméniens. Celui-ci depuis plusieurs années commettait toutes sortes d'excès et de déprédations dans le pays de Mouch : meurtres, viols et vols, en nombre infini, lui étaient reprochés par des villages entiers. On évoqua le procès à Constantinople, et trente familles arméniennes vinrent déposer contre lui, malgré les fatigues et les dangers d'un long voyage et la crainte de représailles dans l'avenir. Il semblait que l'accusé fût l'accusateur ; on le renvoya absous. Peu après, des émeutes éclatèrent à Erzeroum, à Constantinople, à Marsevan, Amasia, Kaisarieh, Yozgad et Tokat. Elles furent réprimées sans pitié et suivies d'un procès où comparurent plus de cent cinquante personnes, ramassées sans aucun discernement parmi les émeutiers et les gens les plus pacifiques.

Seule la méfiance réciproque des puissances signataires du traité de Berlin les a empêchées jusqu'ici d'user des droits que leur confère l'article 61. Mais l'intérêt bien entendu de la Turquie devrait engager la Sublime Porte à exécuter immédiatement des réformes effectives qui satisferaient sans doute des sujets peu exigeants, et éviteraient ainsi des complications européennes toujours à craindre, où elle n'aurait rien à gagner. Les derniers événements des Sasounkh indiquent en effet un état anormal qui ne peut durer sans aboutir aux pires catastrophes.



Sasoun n'est point une ville ou un village, comme on a pu le croire tout d'abord. Par le Sasoun ou mieux par le pluriel arménien, les Sasounkh, on entend toute une vaste région montagneuse séparant les vallées supérieures du Tigre et de l'Euphrate, à distance à peu près égale de Mouch au nord, Diarbékir au sud, Bitlis à l'est. Mais l'accès n'en est guère

possible que du côté de Mouch, situé à environ huit heures de cheval. Le pays est habité, outre les Arméniens, par des Kurdes sédentaires ou nomades et par des Yézidjis, adorateurs du diable, ces derniers parfaitement inoffensifs et que l'on a cependant, il y a quelques années, massacrés aussi et traqués sans autre prétexte que le fanatisme religieux. La position montagneuse des Sasounkh empêche toutes relations suivies avec les villes et villages d'alentour. Les maigres richesses du pays sont constituées par la culture de l'orge, du millet et de la rhubarbe, l'élevage des moutons et quelques métiers primitifs.

Le nombre des villages établis dans cette région est de quatre-vingt-dix à cent ; chacun contient en moyenne quarante maisons ; les plus considérables comme Parga comptent jusqu'à quatre cents maisons, les moins importants comme Remgank ou Tarouk huit à douze. En évaluant à vingt personnes le nombre des habitants de chaque maison, on trouverait pour tout le district une population de soixante-dix mille âmes. Mais ce chiffre est très inférieur à la réalité ; car, suivant les traditions patriarcales encore en vigueur dans le pays, les enfants ne font point ménage à part quand ils se marient, et l'on voit réunis sous le même toit des cousins et des arrière-cousins. Certaines familles, avant les massacres, comprenaient jusqu'à soixante et soixante-dix personnes.

Dans la région voisine des Sasounkh vivent plusieurs tribus kurdes ou *achirets*, les unes sédentaires, les autres nomades. Depuis un temps immémorial, les chefs de ces tribus exercent une sorte de suzeraineté sur les Arméniens et prélèvent sur eux l'impôt de *khafirat* (impôt de mécréants), moyennant quoi ils protègent ceux dont ils se disent les *aghas* (maîtres) contre les tribus voisines ou les incursions de nomades. Les Turcs de leur côté ont établi des impôts fort lourds, que jusqu'ici on leur a payés très régulièrement.

Voici approximativement les charges, plus ou moins arbitraires, qui pèsent sur une famille des Sasounkh, la piastre valant un peu moins de vingt-cinq centimes et la livre turque étant estimée cent piastres or. La cote personnelle est de quarante piastres par mâle, à partir de la naissance, payée seulement à la majorité ; l'impôt sur le revenu, de cent à deux

cents piastres par famille. Pour chaque meule en pierre destinée à moudre le blé, trente piastres; pour chaque métier à tisser — il y en a au moins un par famille — trente piastres; pour les herbes ramassées dans la montagne et qui servent à nourrir les bestiaux, deux piastres par charge que peut porter un homme. Chaque tête de mouton (le mouton vaut de vingt à trente piastres) cinq piastres. Enfin le fisc prélève un sixième des récoltes, mais n'accepte pas d'être payé en nature; généralement, on estime un quart en plus de la valeur sur place. Une quittance annuelle est délivrée à chaque famille, indiquant que tous les impôts ont été payés; mais encore faut-il donner pour avoir cette quittance une somme de cent piastres par famille que l'agent du fisc s'attribue généreusement.

Quant aux Kurdes, qui se considèrent, avec une arrogance toute féodale, comme les véritables seigneurs des Arméniens, ils exigent tout en nature. Ils perçoivent deux moutons, un matelas d'une valeur de cinquante piastres environ; plus cinq à sept kilogrammes de beurre par famille; les riches paient pour les pauvres. Le tout représente à peu près cent cinquante piastres par famille pour chaque chef kurde. Mais il arrive qu'en sus des tribus presque légitimement suzeraines d'après la coutume, il en survienne d'autres. Tout étant emporté, la quatrième ou la cinquième en date ne trouve plus rien et pille, brûle, viole, massacre. Les procédés du fisc ne sont pas d'ailleurs empreints de beaucoup plus de mansuétude. Les agents s'installent dans les villages, et pendant huit ou quinze jours vivent aux frais de l'habitant; puis, pour égayer leurs loisirs, ils se font donner des femmes. S'il y a quelque retard dans le paiement, ils prennent des otages, hommes ou femmes; on pend les hommes par les pieds, on use des femmes à discrétion, puis on relâche les victimes à qui ce traitement salutaire fait presque toujours trouver les sommes requises. Faute de quoi, les mêmes tortures ou de pires leur sont réservées.

***

Jusqu'en 1885, une loyauté relative présidait aux arrangements de vasselage entre Arméniens et Kurdes et ceux-ci

assuraient, parfois les armes à la main, la sécurité de leurs sujets contre les tribus rivales. Mais depuis la formation des régiments de bachi-bouzouks Hamidieh, recrutés parmi les plus sauvages nomades, les Kurdes, dont un grand nombre se voyaient ainsi promus au rang de troupes auxiliaires, ont redoublé d'exactions et de violences et se sont crus affranchis de tout ménagement. En même temps le fisc se montrait d'une impitoyable rigueur. L'impossibilité où les Arméniens se trouvaient de payer six ou sept fois dans l'année des impôts aussi vexatoires a été la cause des événements qui ensanglantèrent les Sasounkh en août-septembre 1894.

Déjà en 1893, de premières violences avaient préludé à celles-là. Au printemps, les agents du fisc étant venus se faire payer, on leur répondit que les Kurdes avaient tout emporté. Mais ils ne voulurent rien entendre, déclarèrent que les affaires entre Arméniens et Kurdes ne les intéressaient pas. Puis ils choisirent des otages dans les quatre principaux villages de la région, à Semal, Guellieh-Guzan, Khoulp et Schenek. Les quatre notables ainsi appréhendés furent conduits à Semal. Là on les pendit par les pieds, puis, avec des fers rougis en forme de croix, on leur brûla les pieds, la poitrine, la langue et le front. L'un d'eux mourut à Semal et deux autres succombèrent à Mouch où on les avait emprisonnés ; le dernier, Azzo, de Khoulp, a survécu : il est actuellement encore en prison à Mouch. Cet exemple terrifia le pays, et les familles riches payèrent les impôts pour toute la région des Sasounkh.

Un mois après, le bey kurde Hasseg, de la tribu des Khargansi, à deux jours de Guellieh-Guzan vers l'est, survint. On le paya, de même que Husseïn-Agha de la tribu des Khyansi, à trois ou quatre jours à l'ouest, qui se présenta dix jours après le premier. Quatre jours plus tard arrivèrent Chakir-Agha, de la tribu des Badigansi, et Omer-Agha, de celle des Bakrânsi, amenant chacun quarante hommes armés. Cette fois, les Arméniens refusèrent de payer, d'où une bataille où il y eut de part et d'autre quelques blessés. Les Kurdes se retirèrent et revinrent dix jours après accompagnés de leurs compatriotes Hamidieh. Ils attaquèrent alors le village de Dalvorik ; les gens de Guellieh-Guzan et des villages environ-

nants se portèrent au secours des pays menacés. Il y eut dix morts de part et d'autre. Mais les Arméniens battus s'enfuirent dans des directions diverses, tandis que les Kurdes et les Hamidieh pillaient les villages abandonnés et, ne trouvant plus rien, brûlaient les maisons des principales familles.

A la suite de cette bagarre sanglante, un notable de chacun des cinq villages les plus importants fut envoyé à Mouch, pour se plaindre aux autorités ottomanes de l'envoi des troupes régulières. Tahsin-pacha, vali de Bitlis, qui se trouvait alors à Mouch, refusa d'intervenir, disant que l'affaire relevait de Mustapha-pacha, gouverneur de Diarbékir, à qui il télégraphia. Mustapha vint en effet dans les Sasounkh avec des troupes régulières et enleva aux Kurdes les troupeaux et les objets qu'ils avaient volés; puis, à la grande surprise des Arméniens, il se retira emmenant à Diarbékir le butin enlevé aux Kurdes. Les Arméniens se remirent au travail.

Au printemps de 1894, « comme l'herbe verdissait, dans la saison de la rhubarbe, » dit Khamo Bedrossian, le fisc revint, et, pour rendre plus imposante sa majesté administrative, se fit accompagner d'une trentaine de cavaliers, armés de bons fusils, et munis, pour les circonstances où un peu plus de douceur suffisait, de solides courbaches. Ainsi perçut-on cette année-là, à diverses reprises, les divers impôts. Les dernières tournées fiscales eurent lieu, dans cet apparat, du 1er au 15 juillet.

Les Kurdes Khirzantsi, sous la conduite de leur chef Hassa-agha, et les Khyantzi avaient de leur côté prélevé moutons, matelas et beurre. Le 25 juillet arrivèrent derechef, avec Chakir-agha, et Omer-agha, les Badigansi et les Bakrânsi. A Guellieh-Guzan et à Schenek, de même qu'à Semal, où ils se présentèrent en dernier lieu, on refusa de les payer. Irrités, ils battirent les Arméniens, en tuèrent un, et partirent avec deux mille moutons. La nouvelle de ce brigandage se répandit rapidement dans les Sasounkh, et les Arméniens se mirent à la poursuite des Kurdes qu'ils atteignirent à trois heures de Semal, sur la colline de Kourtek, à mi-chemin de Mouch. Les Kurdes battus perdirent six hommes; leurs adversaires, ayant laissé cinq des leurs sur le terrain, rentrèrent le soir au village.

Le lendemain, des soldats réguliers arrivèrent de Mouch, au nombre d'environ cinq cents, et campèrent dans la plaine, près de Schenek. Ils étaient commandés par le *bimbachi* (colonel) Talib-Effendi. « Ce maudit chien », comme l'appellent les habitants du pays, était bien connu d'eux depuis plusieurs années. Il était ordinairement chargé des menues répressions locales et, chaque printemps, exerçait à Semal ses aptitudes de tortionnaire. Cependant Sakko, notable du village, fut délégué auprès de lui pour expliquer l'affaire et demander protection contre les Kurdes. En manière de réponse, Sakko fut jeté brutalement hors du camp. De cette date au 5 août, jour par jour, des Hamidieh et des troupes régulières, envoyées d'Erzingian par le commandant du 4e corps, Zekhi-pacha, se massèrent aux environs, notamment à Kourtek. Comme ils menaçaient plus spécialement Semal et Schenek, c'est là que se réunirent, envoyés des villages voisins, cinq à six cents Arméniens, qui, se trouvant inférieurs en nombre, se replièrent sur Guellieh-Guzan, poursuivis par les Kurdes et les Hamidieh qui tuaient tous les traînards. Les jeunes gens de Guellieh-Guzan vinrent au secours de cette troupe en déroute, lui rendirent courage et firent reculer jusqu'à Schenek et Semal les Kurdes et les Hamidieh qui pillèrent et brûlèrent les deux villages abandonnés. Tout cela se passait en présence des troupes régulières, impassibles.

Chaque jour arrivaient de nouvelles tribus kurdes. Elles atteignirent bientôt le nombre de quarante; quelques-unes étaient représentées seulement par une dizaine d'hommes. Les Arméniens, retranchés à Guellieh-Guzan, craignaient une attaque prochaine: ils envoyèrent leurs femmes et leurs enfants avec tous les objets précieux dans le Handok-Dagh, au milieu de rochers presque inaccessibles, sans aucune végétation, à une heure à l'ouest de Guellieh-Guzan. Restèrent seuls au village les hommes possédant un fusil, au nombre de six cents environ. Les Kurdes, en effet, quand ils se crurent assez en force, attaquèrent Guellieh-Guzan. Après quatre jours de combat, ils n'avaient pu s'en rendre maîtres et manquaient de munitions.

Ils se retirèrent et allèrent trouver Talib-Effendi; ils jetèrent leurs armes à ses pieds, lui disant qu'ils ne pouvaient rien

faire contre les Arméniens, et le menacèrent, à la façon kurde, de se joindre à ceux-ci contre les Turcs, s'il ne leur donnait assistance et ne les aidait à réduire ceux qu'ils considéraient comme des vassaux rebelles.

Ici cesse le rôle d'observateurs malveillants à l'égard des Arméniens tenu jusque-là par les troupes turques, et se trahit le secret désir que l'on avait de disperser par les moyens les plus violents l'agglomération agricole des Sasounkh. Talib-Effendi, de concert avec ses chefs directs, échangea les fusils à pierre des Kurdes contre ceux de l'armée régulière, habilla en Kurdes un grand nombre de soldats turcs, et les envoya recommencer l'attaque. Le lendemain, les Arméniens, restés maîtres de la place, trouvèrent parmi les morts nombre de ces Kurdes fictifs qui portaient sous leurs vêtements d'emprunt l'uniforme des troupes régulières.

Dix jours plus tard, les troupes régulières, les Hamidieh et les Kurdes, qui, dans l'intervalle, avaient vécu dans la plaine de Mouch aux dépens des paysans, volant, brûlant, violant femmes et jeunes garçons, attaquèrent Guellieh-Guzan, Schenek et Semal. Les assaillants disposaient de treize canons contre des adversaires armés seulement de mauvais fusils à pierre. Après quatre jours de canonnade, les Arméniens, qui n'avaient plus de munitions, s'enfuirent sur les hauteurs du Handok-Dagh. Poursuivis de nouveau et délogés, ils se dispersèrent dans les villages voisins, notamment à Dalvorik, où le nommé Mourad (Hamparzoum Boyadjian) s'était mis à la tête d'une troupe de paysans décidés à la résistance.

Sur le Handok-Dagh, les troupes, pourchassant les fuyards, rencontrèrent les femmes et les enfants qui y avaient cherché un asile. Les Turcs, las de tuer, prirent soixante femmes ou jeunes filles que l'on emmena dans l'église de Guellieh-Guzan, où elles furent d'abord violées, puis massacrées. Quelques-unes, conservées pour des plaisirs ultérieurs, moururent par suite de mauvais traitements ; une seule, nommée Chakkey, de Guellieh-Guzan, put se sauver dans la nuit et gagna Dalvorik, où elle mourut au bout de cinq jours, devenue folle. Outre ces soixante malheureuses, cinq femmes, choisies parmi les plus belles de Guellieh-Guzan, furent emmenées au camp. Elles se nommaient Kôhar, Eghsô, Chikrô, Schaabâz, Ma-

riam. On les garda à vue pendant vingt jours ; chaque soir, elles étaient conduites aux tentes des différents chefs ou abandonnées aux soldats. Elles s'échappèrent un soir et se réfugièrent à Dalvorik. Deux y moururent et furent enterrées dans la forêt par Khamo Bedrossian ; c'étaient Chikrô et Mariam ; les trois autres vécurent cachées dans la plaine de Mouch.

Ceux des Arméniens qui s'étaient enfuis dans la forêt de Dalvorik ne purent résister longtemps, privés qu'ils étaient de toutes munitions. Ils furent rejoints par les troupes régulières, et le massacre commença. Le témoin Bedrossian avait laissé sa femme Aaltoun avec son enfant, son frère, sa femme et sa belle-sœur, dissimulés dans une espèce de fourré, tandis que lui-même, accompagné d'un prêtre, cherchait à voir s'ils étaient poursuivis de près. A peine avait-il quitté les siens que les troupes régulières survinrent, le séparant d'eux. Toute sa famille fut massacrée. On dépouilla les femmes de leurs vêtements et, violées, elles furent tuées à coups de yatagan ou de khandjar. Quand vint le tour d'Aaltoun, comme les soldats la trouvaient belle — et c'est en vérité une merveilleuse créature, de fine et noble race, aux yeux étranges de fauve effarouché, plus sauvages encore lorsqu'elle raconte les tragiques scènes qu'ils ont reflétées — ils lui proposèrent de lui laisser la vie sauve à condition qu'elle se fît musulmane. Elle refusa obstinément. Ils prirent alors son enfant âgé de trois mois, lui enfoncèrent un yatagan dans le ventre et le projetèrent en l'air, et, quand il fut retombé, le coupèrent en morceaux. Puis, au nombre de sept, ils convinrent de violer leur prisonnière et de la tuer ensuite. Mais en la dépouillant de ses vêtements, ils trouvèrent dans sa ceinture trente livres turques ; elle avait aussi autour du front des sequins d'or et des bijoux sur les épaules. Ils les lui arrachèrent et se mirent à se disputer leur butin. A ce moment elle se sauva, toute nue ; âpres surtout à la rapine, ils se contentèrent de tirer, sans l'atteindre, quelques coups de fusil. Elle se cacha dans un noyer et y resta, transie de froid, un jour et une nuit. Comme les soldats étaient partis, elle se hasarda à quitter sa retraite, et, couverte de vieux vêtements trouvés parmi les morts, elle se mit en marche. Elle erra ainsi pendant vingt jours, elle mangeait de l'herbe

et des racines et buvait de la neige. Au bout de vingt jours. elle arriva à Khnous où son mari la rejoignit un mois après.

Celui-ci avait fui de son côté avec le prêtre de son village dans des rochers inaccessibles et y resta deux jours. Il redescendit ensuite vers la forêt où il trouva les cadavres de tous les siens horriblement mutilés. Pendant plusieurs semaines, la poursuite continua. Bedrossian et quelques autres. cachés le jour, marchant la nuit, se nourrissant d'herbes et de feuilles, échappèrent à grand'peine. Les soldats, enfin lassés, se retirèrent dans les villages. Mais ils en sortaient chaque jour, et, quand ils découvraient quelque fugitif isolé, ils l'égorgeaient; le soir, le clairon les rappelait.

Comme l'extermination n'était pas complète, on employa la ruse pour la parfaire. Les soldats recommencèrent leurs recherches et crièrent de tous côtés :

— Arméniens, Arméniens! devenez sujets, par Dieu, par le Prophète, par le Christ! — c'est-à-dire : — Venez vous soumettre, nous vous promettons paix et tranquillité.

Parmi ceux qui se rendirent à ces promesses mensongères, soixante jeunes gens furent enterrés vivants au pied du mont Handok; quant aux gens de Dalvorik, femmes, enfants et vieillards, réfugiés dans l'église du village, furent massacrés après avoir subi toutes sortes de tortures : d'autres, au nombre de plusieurs centaines, pour échapper du moins aux raffinements de cruauté, se précipitèrent du haut du rocher de Ferfer ou dans la rivière Prébatman, près du pont de Sadan (pont du Diable).

Mais c'est à Guellieh-Guzan que furent accomplies, froidement, les plus abominables atrocités. Un prêtre, le père Ohvannès, de Semal, s'était fié aux paroles d'apaisement. Il était allé de rocher en rocher et avait insisté auprès de ses fidèles pour les ramener. Il en réunit ainsi cent cinquante à deux cents qui, le 10 octobre, descendirent à Guellieh-Guzan, derrière la maison de Bedo, le riche *reiss* (maire) du village, en face d'un immense noyer qui étend son ombre sur la route de Semal à Dalvorik. Les Arméniens trouvèrent là le *muchir* Zekhi-Pacha, commandant du quatrième corps, escorté des soldats qui avaient participé aux précédents massacres. Les

Hamidieh et les Kurdes étaient dispersés ailleurs. Il n'y avait là que des troupes régulières. Ce qui va suivre a été raconté par un enfant de quinze ans, Manouk de Kerachen, qui échappa au massacre, affreusement blessé, et laissé pour mort sur la place.

Les Arméniens avaient confié leurs armes, de crainte qu'elles ne leur fussent enlevées, à ceux de leurs compagnons que la prudence avait retenus cachés dans la montagne ; ils furent immédiatement entourés de soldats qui séparèrent aussitôt du gros de la troupe le prêtre et deux notables. Puis, à coups de sabres et de baïonnettes, on poussa cette foule sans défense vers une grande fosse creusée près de là, dans un champ de millet, longue d'à peu près dix-huit mètres, large de trois et profonde de cinq. Pêle-mêle, morts et blessés s'entassèrent dans la fosse; d'autres moururent sans y avoir été jetés. Cela se passait vers le soir. Dans la nuit, l'enfant souleva des cadavres, s'enfuit et gagna le village de Shatak, puis celui de Kerachen. On a trouvé, plus tard, les corps du prêtre Ohvannès et des deux notables. Le prêtre avait eu la peau de la moitié antérieure de la tête décollée et rabattue sur la figure; les bras ne tenaient plus au corps que par des lambeaux de chair. Les deux notables avaient le nez et les deux oreilles coupés.

Ceux qui étaient restés dans la montagne continuèrent à se cacher, pourchassés toujours par les soldats turcs qui se faisaient fête de ces massacres quotidiens. Khamo Bedrossian se trouvait parmi les réfugiés. Avec un de ses frères, le père Bedros et deux autres compagnons, il découvrit une caverne où, pendant trois jours, ils se tinrent cachés. Une nuit qu'ils avaient trouvé un peu de blé dans un semblant de champ, ils le mangèrent cru. Le prêtre ne pouvait les imiter; il leur demanda de faire cuire le grain et on alluma du feu. La lueur sans doute fut aperçue, car le lendemain, à l'aube, ils se virent entourés de Kurdes et de soldats, au nombre d'environ cent cinquante. Grâce aux accidents de terrain, tous, sauf le prêtre que l'on retrouva plus tard mutilé, parvinrent à s'enfuir.

Au bout de quelques semaines, sûrs que les massacres avaient cessé et que les autorités ottomanes, effrayées de leur

œuvre dévastatrice, essayaient de repeupler les villages, ils redescendirent dans la plaine où ils retrouvèrent un certain nombre de leurs compatriotes. On leur proposait même de reconstruire leurs maisons et de leur donner de l'argent, et on les suppliait de dire que massacres et incendies étaient le fait des Kurdes seuls. Mais, à l'aspect des villages saccagés, rendus inhabitables par les émanations des cadavres, le cœur leur faillit. Ils partirent tous vers Mouch, où ils essayèrent vainement de voir le pacha, puis ils se dispersèrent de nouveau de tous côtés. Un grand nombre gagna Echmiadzin, résidence du catholicos, monseigneur Khrimian. Parmi eux se trouvaient Oovig Vartan, Khamo, Bedrossian et sa femme Aaltoun, dont le récit a été confirmé en tous ses détails par l'enquête officielle.

Ainsi furent sauvagement massacrées près de six mille personnes au moins, et détruits, avec leurs mille quatre-vingt-huit maisons, vingt-deux villages des Sasounkh dont j'énumérerai les noms aux rudes consonances : Dalvorik, Hartk, Yeghgath, Pourkh, Sebghank, Ahrouk, Keghrvan, Hitenk, Khel-Hovid, Schenek, Semal, Kope, Keghachène, Eritzank, Chouchnamerg, Guellieh-Guzan, Ichekentzor, Aliantz, Guermav, Dapek, Aghpig, Heloghek. Et maintenant même que les troupes ont cessé de tuer, la faim et la misère continuent l'œuvre qu'elles ont commencée. Sans habitations, spoliés de leurs bestiaux et de leurs instruments agricoles, n'ayant pu semer de blé, les lamentables survivants des Sasounkh sont voués pour l'hiver à une mort certaine. Un grand nombre déjà ont péri et j'ai sous les yeux des listes funèbres où sont inscrits, à côté de vieillards, les noms d'enfants de huit et de douze ans, comme Haiabed et Mekhitar, fils de Kaspar Kaloyan.

II

Plus effroyablement tragiques que tous les autres, les faits des Sasounkh ont attiré l'attention publique. Mais il serait fort inexact de croire que, sauf leur atrocité démesurée, ils présentent un caractère inattendu. Ils ne font que reproduire,

en les aggravant, les intolérables violences dont les Arméniens sont perpétuellement victimes, un peu partout, et qui peuvent, un jour ou l'autre, atteindre ailleurs le même paroxysme de barbarie.

Le simple exposé d'événements qui se sont récemment produits donnera une idée des vexations diverses auxquelles sont exposés des gens presque sans défense, à qui il est interdit d'avoir des armes, et même en certains endroits de sortir de leur maison ou d'y garder de la lumière après le soleil couché. Par exemple dans la région de Tokat, le 26 mars dernier, plusieurs Turcs envahirent nuitamment le moulin appelé Djermak-Tchour, à peu de distance de la ville, blessèrent un Arménien qui s'y trouvait, et s'enfuirent sans avoir inquiété un ouvrier turc qui passait la nuit au même endroit. Les autorités locales, loin de poursuivre les coupables, ordonnèrent le silence à la victime nommée Kevork Djelladjian. Quelques jours auparavant, dix bachi-bouzouks, turcs et tcherkesses, avaient pénétré de force dans un autre moulin sis à Bolis, district d'Ardova, en démolissant une partie du toit et des murs, et dévalisé, après les avoir battus, sept Arméniens occupés à faire moudre leur blé. Le 24 mars, à une heure et demie, au même village, un Tcherkesse entra dans un bercail appartenant au nommé Hampartzoum Deïrmendjian, et emporta tout ce qui lui tomba sous la main. Les frères d'Hampartzoum se mirent à la poursuite du voleur, et lui firent rendre ce qu'il avait pris. Le tcherkesse ameuta alors contre eux les habitants d'un village turc voisin, et ces paysans, armés de fusils et de sabres, poursuivirent à leur tour les pauvres gens en les menaçant de mort. Le 13 avril, à Tokat même, la dame Thérèse, femme de Haroutioun Abouchian, fut attirée par guet-apens dans la maison d'une voisine turque. Celle-ci l'enferma dans la cave et s'éloigna, la laissant à la merci d'un certain Sadik Tchrak Oglou, qui se rua sur elle, la viola, et lui fit ensuite avaler de force une grande quantité d'eau-de-vie, puis l'emmena, couverte d'un voile, dans un jardin situé à proximité, où cinq autres Turcs la violèrent à leur tour. Après quoi elle fut jetée dans un ravin où des agents de police la trouvèrent à demi morte. Cette femme est d'une honnêteté incontestée. Cependant, bien que son mari ait porté plainte, on n'a nullement

inquiété les coupables qui sont parfaitement connus. D'ailleurs, quand on se décide à faire passer en jugement les auteurs de faits analogues, il est fort rare que les plaignants ne soient pas condamnés en même temps que les défendeurs, sous les prétextes les plus extravagants.

En Cilicie la situation est la même. Dans le village de Kerek-Han, un sous-lieutenant, appelé Mehmed, traite les habitants comme s'il se trouvait en pays conquis. Il lui arrive de faire arrêter, sans aucun motif, ceux qu'il soupçonne possesseurs de quelques biens, et de les remettre en liberté seulement après leur avoir extorqué des sommes variant entre soixante et cent piastres. Un autre jour, il ordonne à un nommé Serkis Topalian de « lui envoyer sa femme »; Serkis refuse et porte plainte au caïmakam du pays voisin, mais vainement.

La famine aussi désole toute cette région. C'est ainsi qu'à Alabasch, village de trois cents maisons, les exigences de l'administration ont réduit les Arméniens à la plus noire détresse. Depuis plusieurs années, ils ne connaissent plus le pain de froment; une quinzaine de familles possèdent de quoi se nourrir avec du pain de millet, les autres vivent d'herbes sauvages, de feuilles et de fourrage. La manière dont les impôts sont perçus explique du reste une pareille misère. Les agents du fisc saisissent les bêtes de somme, et tel mulet qui vaut mille piastres, mis aux enchères, est adjugé pour quatre-vingts. Quant aux ânes, on les vend huit à neuf piastres dans les mêmes conditions. Tous les moyens semblent bons pour prendre de l'argent aux *Ghiaours*.

A Yénidjé, dans le sandjak de Kaisarieh, les paysans possédaient, depuis trente ans, une église dédiée au nom de Sourp Toross. Comme elle était entièrement délabrée, ils projetèrent de la démolir et d'en reconstruire une en bois, plus large et plus haute. Le caïmakam de leur district, Cherki-bey, avait d'abord consenti à cette reconstruction; mais il se ravisa et se fit donner trente livres sous menace de démolir l'église.

Un peu partout, ce ne sont que conversions forcées, arrestations arbitraires. Le régime des prisons est également des plus fâcheux. A Sivas, les prisonniers turcs, armés de couteaux, malmènent leurs codétenus arméniens, soigneuse-

ment privés de tous moyens de défense, sous les regards indifférents du directeur et des gardiens : huit Arméniens sont blessés: aucun Turc ne reçoit une égratignure. A Adana, les détenus arméniens, dont plusieurs adolescents, arrêtés par mesure politique, sont enfermés avec les pires malfaiteurs et exposés à tous les dangers que comportent les mœurs du pays. L'affaire de Narman illustre mieux que toute autre les habitudes pénitentiaires de l'autorité turque. On avait arrêté et conduit à la prison centrale d'Erzeroum soixante-trois Arméniens du district, accusés, sans nulle preuve, d'avoir tué deux Turcs. L'instruction dura plusieurs années. Elle aboutit à l'acquittement de trente-sept accusés et à la condamnation de dix d'entre eux, pour des motifs parfaitement inconnus : les seize autres étaient morts au cours de l'enquête.

Les tortures infligées dans la prison de Bitlis à Hampartzoum-Boyadjian, l'un des chefs de la résistance dans les Sasounkh, excèdent presque l'imagination par leur caractère de férocité inouie. Dès son arrivée à Bitlis, le prisonnier fut mis au secret, dans un cachot obscur et humide. On lui passa un anneau de fer au cou et de pesantes chaînes aux pieds et aux bras. Il couchait sur un morceau de vieux paillasson et se couvrait de vêtements en loques. Pour toute nourriture, on lui donnait un morceau de pain rassis que l'on oubliait parfois d'apporter, pour l'affaiblir par la faim. Quand on le jugea suffisamment dompté par ce régime, il fut conduit chez le gouverneur général qui l'invita à signer une déclaration dans le sens suivant :

« Je regrette d'avoir ajouté foi aux paroles des puissances étrangères et surtout du gouvernement anglais, qui m'avaient promis de grosses sommes d'argent, des armes et des munitions. C'est sur la foi de ces promesses que je suis venu fomenter des troubles en Turquie. Mais je suis persuadé maintenant que l'Angleterre cachait ses intérêts particuliers sous le couvert de la philanthropie et de la sollicitude pour les chrétiens d'Orient. C'est à son instigation que j'ai suscité ces troubles et fait couler le sang des Arméniens qui depuis des siècles vivaient tranquillement sous la bienfaisante tutelle du gouvernement impérial. »

En même temps, une autre pièce rédigée en français et

expédiée sans doute de Constantinople lui était présentée, et le vali lui proposait d'en reconnaître également l'authenticité.

Hampartzoum Boyadjian refusa d'autoriser par sa signature un audacieux mensonge. Toutes les menaces le laissèrent inébranlables. Alors le *mektoubdji* (maître d'école) qui assistait à l'entretien donna lecture d'un iradé transmis de Constantinople et qui ordonnait de « pendre l'accusé après vingt-quatre heures de tortures s'il refusait de signer les pièces présentées ». Comme il persistait dans ses dénégations, il fut remis aux geôliers. Ceux-ci doublèrent ses chaînes et lui attachèrent au cou une boule de fer pesant dix kilogrammes. Puis on le frappa avec des gourdins et des fouets. La bastonnade continua jusqu'à ce qu'il eut le corps couvert de meurtrissures bleuâtres; elle ne suffit pas à vaincre sa résistance obstinée au faux témoignage. Avec des pincettes, on lui arracha, un à un, les poils de la barbe. Les geôliers, désespérant de rien obtenir, en référèrent au vali. Alors, sous les yeux du prisonnier, on couvrit le plancher de son cachot de broussailles, de fers pointus et de clous. Sans s'effrayer de ces préparatifs, il s'obstina dans son refus. Pendant une heure entière il fut roulé par ses bourreaux sur ce lit de douleur. Il avait perdu connaissance; on le ranima avec des cordiaux et on lui proposa de nouveau de signer la déclaration. Il refusa formellement. Deux jours plus tard, il fut jugé par le tribunal de Bitlis, condamné, et pendu.



Les divers moyens de gouvernement dont j'ai essayé de tracer un aperçu sommaire et malheureusement véridique ne semblent point les mieux imaginés pour concilier aux maîtres actuels des Arméniens l'affection de leurs sujets. La douceur résignée de ce peuple, acquise au cours des siècles, ne saurait sans danger être soumise indéfiniment à d'aussi cruelles épreuves. Que l'on veuille bien se souvenir des Bulgares, entièrement anéantis et qui avaient perdu, il y a soixante-dix ans, jusqu'à leur langue et la conscience de leur race. L'oppression même dont ils étaient victimes leur a restitué le sentiment aboli de la nationalité, et leur traditionnelle patience

s'est transformée en rébellion ouverte. Voici qu'ils se sont faits envahisseurs et qu'ils revendiquent ambitieusement sur la Macédoine des droits historiques contestés par les Grecs et les Serbes. Le moment serait inopportun pour la Sublime Porte de laisser croître en Asie-Mineure une agitation analogue à l'agitation bulgare, alors qu'ailleurs aussi, vers Djeddah, les Arabes toujours indociles manifestent quelques désirs de complète indépendance. Le sultan Abdul-Hamid-Khan, dont on admire partout l'intelligence et la bonne volonté, ne se laissera point leurrer par des conseillers maladroits, et tiendra à honneur de ramener le calme et la prospérité chez un peuple qui a trop longtemps souffert. Il se rendra sans peine aux prévoyants avis des puissances, de la France en particulier, qui a tout intérêt à ne pas souffrir qu'aucune atteinte soit portée à l'intégrité de l'empire ottoman et à l'indépendance de son souverain, et dont il est impossible de méconnaître les intentions amicales.

MAURICE LEVEYRE.

FUNÉRAILLES D'ÉTÉ

I

Nous rentrions de la pêche au large, avec le flot montant. Il faisait une de ces calmes et blondes soirées d'août qui revêtent les lointains, en Bretagne, d'une lumière infiniment douce, suspendue dans l'air comme une poussière d'or pâle. Le ciel profond, et d'une amplitude immense, se recourbait en voûte au-dessus des eaux... Le *Saint-Yves* filait d'une allure égale, un peu incliné sur son flanc droit, traînant derrière lui un fin sillage que le soleil couchant teintait de pourpre et projetant, en avant de la proue, sur la face à peine moirée de la mer, la silhouette élégante de ses deux focs harmonieusement gonflés.

Herri Laouénan, le patron, fumait sa pipe, assis à la barre. Le reste de l'équipage — deux pêcheurs et un mousse — se tenait accroupi dans l'ombre de la grande voile, les coudes appuyés au plat-bord. Tous se taisaient. A vivre constamment dans les mystérieuses solitudes du large, les marins de cette côte, fils d'une race d'ailleurs taciturne, prennent à la longue des habitudes quasi monastiques de silence. Je suis sûr que

depuis le matin, en dehors des indications nécessaires pour la manœuvre, il n'avait pas été prononcé cinq paroles... Nous glissions sans effort, sous la poussée d'une faible brise, entre les îles qui parsèment ce coin de Manche, dans les parages du Trégorrois.

C'est un des plus beaux paysages de mer que je connaisse. De toutes parts surgissaient autour de nous de gigantesques profils de pierre, des figures énigmatiques et colossales. Le rocher du Château, avec sa toison de lichens, gardait l'entrée du port, dans l'attitude d'un sphinx de bronze vert, et, vis-à-vis, l'île Saint-Gildas dormait, paresseusement étendue à l'ombre de son bois de pins qui la fait ressembler à quelque Salamine bretonne. Plus loin, vers le septentrion, s'égrenaient, comme les têtes débandées d'un troupeau à la nage, les innombrables récifs épars le long du littoral de Plougrescant... Des vols de mouettes tourbillonnaient, pareils à une neige vivante, dans la transparence ambrée de l'atmosphère. Devant nous, l'âpre échine de la côte, de l'*armor* penvénanais, s'enlevait en noir sur le ciel pâlissant. Un calme délicieux baignait toutes choses. Et la houle elle-même roulait par grandes ondes lentes et pacifiques. La trépidation de la barque était à peine perceptible : on l'eût dite immobile, figée sur place, au milieu de l'enchantement universel, n'était la fuite incessante des roches qui, l'une après l'autre, passaient, en un défilé d'ombres silencieuses, semblant remonter vers la haute mer.

Soudain une cloche tinta.

Et, comme s'il n'eût attendu que cet avertissement, un goéland solitaire, perché à la cime de l'écueil du Four, battit l'air de ses longues ailes grises et s'envola.

Les hommes, ôtant leurs suroîts, se signèrent. Le patron murmura :

— Dieu lui fasse paix !

Les autres répondirent en chœur :

— Amen !

— Ce n'est donc pas l'angélus ? demandai-je.

— Écoutez ! fit Laouénan, le doigt levé.

Les tintements tombaient, espacés, monotones, avec de lourdes vibrations qui allaient se perdre au loin dans la profondeur de l'immensité vide.

— Ne reconnaissez-vous pas le timbre de la cloche du Port-Blanc? Elle ne sonne jamais qu'en deux circonstances: le jour de la fête de Notre-Dame et pour le glas d'un marin décédé... Dieu fasse le sort qu'il mérite à celui qui vient de mourir!... Ce goéland que vous avez vu prendre son vol, c'était son âme qui partait.

— Je n'ai pas entendu dire qu'il y eût quelqu'un de malade dans nos alentours.

— Féchec-coz [1], depuis près d'une semaine, n'est pas *sorti* [2]... Je lui ai rendu visite hier. Il m'a dit: « Je suis au bout de ma chique... » Ou je me trompe fort, ou c'est son glas que nous entendons.

Et, de nouveau, le patron se tut, et les hommes renfoncèrent leurs casques de toile huilée sur leurs figures graves, tandis que la cloche de la chapelle continuait de marteler le vaste silence à petits coups réguliers et plaintifs...

Le soleil n'était pas encore complètement couché quand nous accostâmes au débarcadère. Un groupe de femmes stationnait près de la hutte du douanier de garde, sur un tertre à demi éboulé dominant le môle. Une d'elles, une grande fille brune, à la peau rêche et bistrée, marbrée de rouge par les larmes, vint au-devant de nous, dès que nous eûmes posé le pied à terre, et, s'adressant à Herri Laouénan:

— On t'attend chez nous pour ensevelir mon père. Il a eu sa connaissance jusqu'à la fin et, au moment de mourir, il t'a désigné. A toi seul, paraît-il, il a donné ses instructions.

C'était Annie, surnommée « Goémon vert », la fille de Féchec-coz.

— Va dire que j'arrive, répondit simplement le pêcheur.

Il héla le mousse resté à bord pour ranger les agrès.

— Passe-moi un des congres, petiot.

L'enfant lui tendit, en la soulevant par les ouïes, l'énorme bête gluante. Il la jeta sur son épaule, avec l'aisance d'un Hercule dompteur de monstres, et nous nous mîmes à gravir le raidillon qui conduit au village.

1. Féchec le vieux.

2. N'a pas pris la mer.

II

Le Port-Blanc n'est, à proprement parler, qu'un hameau marin, une enclave de Penvénan, — dont le bourg est situé à quatre kilomètres dans les terres, au centre d'un plateau assez triste, planté surtout de calvaires et de haies d'ajoncs. — Deux ou trois auberges, une douzaine de chaumières, c'est tout le village. Une route de grève, pavée de galets et où traînent des guirlandes de varechs abandonnés par le jusant, forme la rue unique. Une menue ruelle s'en détache, contourne les maisons qui bordent la plage, puis se disperse en une multitude de sentiers grimpants, bientôt évanouis derrière la hauteur.

Au fond d'une cour donnant sur cette ruelle, achève de s'effondrer une antique demeure du XVI[e] siècle, couverte en glui, avec tourelle en poivrière, semi-masure et semi-manoir. Le rez-de-chaussée, humide et sombre, ne prenant de jour que par une étroite lucarne, sert à la douane d'entrepôt pour les épaves. C'est un capharnaüm étrange, une sorte d'ossuaire des naufrages, où gisent pêle-mêle des bouts de filin, des tronçons de mâts, d'énormes ferrures encrassées de rouille, des ancres, des rames, des planches sur lesquelles se lisent encore des noms de navires de toutes nationalités : bref, tout un musée funèbre de la mer. Cela sent le moisi, la saumure, et une pénétrante odeur de goudron ranci. Un escalier extérieur, en granit, conduit à l'étage, abrité par un auvent que soutiennent des piliers de chêne bizarrement sculptés.

C'est là que, depuis plusieurs générations, habitent les Féchec. Un de leurs ancêtres, enrichi par la flibuste, acheta la maison en l'an de grâce 1712 et y fit graver ses initiales dans la pierre, au-dessus de la fenêtre principale. A partir de cette date, l'aîné de la famille eut en apanage ce logis et le transmit à son premier descendant mâle, un peu plus délabré qu'il ne l'avait reçu. Il est d'usage, en Bretagne, de respecter toutes les vieillesses, celle des maisons comme celle des gens ; les

antiques murailles que l'âge et les intempéries inclinent vers la terre y meurent paisiblement de leur belle mort.

Comme nous arrivions à la barrière qui donne accès dans la cour, Laouénan me demanda :

— Vous n'entrez pas dire une prière ?

Si, vraiment ! Je tenais à revoir une dernière fois les traits de ce rude marin, une des physionomies les plus singulières et les plus attachantes que j'aie connues ; et surtout j'avais à cœur de payer à sa dépouille le tribut d'un suprême hommage... Que de chers souvenirs me rendent précieuse sa mémoire ! Je lui dois mes plus profondes, mes plus exquises sensations de mer. En ce Port-Blanc, ma patrie d'élection, j'ai pu savourer, grâce à lui, les saines ivresses du large, avec tout ce qu'elles ont de plus insinuant et de plus fort... L'été précédent, nous avions vécu ensemble, toute une semaine, de la libre vie errante des anciens *vikings*. Il m'avait fait découvrir les Sept-Iles, qui étaient pour moi un pays vierge et ne m'étaient apparues jusqu'alors que dans un brouillard de rêve, comme le mirage d'une Atlantide. Nous les avions explorées tour à tour, couchant une nuit dans chacune, enroulés en nos manteaux auprès d'un feu d'algues, avec la sourde rumeur de la houle à nos pieds et, sur nos têtes, le déploiement d'un ciel merveilleux, embaumé de subtils aromes et criblé d'étoiles. A l'île aux Moines, l'hospitalité nous avait été gracieusement offerte dans le phare ; nous avions fait la veillée, en compagnie du gardien, dans la galerie extérieure de la lanterne, dont la flamme projetait au loin sur la mer nos ombres démesurément agrandies. Féchec-coz s'était mis à conter des « histoires », des mythes frustes et incomplets, pareils aux fragments mutilés de quelque antique cosmogonie bretonne, et qu'il se plaisait à situer en ces solitudes.

Il évoquait Is aux cent portes, détaillait les féeries de sa cathédrale, bâtie en ce lieu même et desservie par des moines au nombre de sept fois sept mille. Puis venait la pathétique légende d'Ahès « à la peau claire comme la lune » ; ses amours tragiques, cause de l'engloutissement de la cité ; sa fin lamentable, sa métamorphose en sirène, ses prunelles d'émeraude guettant toujours le passage des jeunes hommes,

sa soif d'étreindre et de tuer, son beau corps souple ondoyant sans fin dans le mouvant repli des vagues et les imprégnant d'une amertume éternelle. Il se dégageait de ces primitifs symboles une poésie étrange, capiteuse, qui exaltait le conteur lui-même. Sous les touffes épaisses de ses sourcils, ses yeux brillaient, comme phosphorescents, et l'on eût dit qu'une émotion sacrée faisait trembler sa voix. Par instants, il nous donnait l'impression qu'il ne parlait pas pour nous seuls, mais aussi pour la vaste étendue des eaux mystérieusement peuplées. Son débit avait l'ampleur, la solennité d'une incantation. Et, avec sa haute taille un peu voûtée, avec sa face dure, squameuse, hérissée de poils de barbe enchevêtrés et grisâtres comme une végétation de lichens, il faisait songer à quelque génie de la mer commentant la destinée de sa race et célébrant la gloire de son ancêtre, le vieil Océan.

Je compris, cette nuit-là, d'où venait l'ascendant exercé par Féchec-coz sur toute la tribu des pêcheurs de cette côte, de Plougrescant à Perros-Guirec. Il leur imposait, sans doute, par son grand âge, par son expérience, la probité intacte de sa vie, mais plus encore par sa science des choses du passé, par sa prodigieuse mémoire, et surtout par ce don d'éloquence mystique qu'il avait en propre, signe manifeste, aux yeux de ses pairs, d'une supériorité quasi surnaturelle devant laquelle ils s'inclinaient avec une vénération mêlée de crainte. Son influence sur eux était énorme. Les soirs, trop fréquents, de soûlerie générale, il n'avait qu'à paraître pour qu'immédiatement le tapage cessât : les auberges se vidaient comme par enchantement et les ivrognes les plus récalcitrants se laissaient emmener par leurs femmes, avec une docilité de moutons. En toute circonstance, il était écouté, obéi. On le consultait comme un oracle. C'était, du reste, sous d'âpres dehors, une âme tendre, débonnaire, exempte d'orgueil. Il avait la majesté d'un patriarche et la candeur d'un enfant...

— Tout le pays le pleurera, me dit Herri Laouénan, tandis que nous nous apprêtions à gravir les marches du vieil escalier de pierre... Lui est heureux. Il commençait à avoir soif de repos. Il y a huit jours, comme nous remontions ensemble de la cale, il me prit soudain par le bras et me

montrant par delà les îles, la lumière dorée du couchant : « Regarde, prononça-t-il ; cette splendeur que tu vois là-bas, c'est l'entrée du paradis des marins. J'y habiterai, avant la fin de ce mois, dans le contentement et dans la paix... » Hier, quand je suis venu demander de ses nouvelles, il était assis sur le banc à dossier, au coin de l'âtre, et il roulait entre ses doigts les grains d'un chapelet. Il se mit à causer avec moi d'un ton bonhomme, m'annonçant tranquillement sa mort pour aujourd'hui, me chargeant de l'ensevelir, de veiller sur sa barque et sur ses engins... J'essayais de me persuader qu'il plaisantait — quoique ce ne fût point son habitude — et, tout de même, j'avais le cœur serré... Pauvre Féchec-coz !... Jamais plus méritant que lui n'a franchi le seuil du bon Dieu.

III

De chaque côté de la porte, à des piquets plantés dans le mur, étaient appendus, en guise de draperie funèbre, deux de ces manteaux de bure noire, à grandes cagoules, que portent comme parure de deuil les Bretonnes de cette région.

A l'intérieur, une pénombre trouble, un religieux silence, et, par instants, un bruit monotone d'oraisons... Des hommes, des femmes, des enfants agenouillés se rangèrent pour nous faire place, et nous nous agenouillâmes derrière eux, dans un des angles de la pièce. La table où la famille avait coutume de prendre ses repas avait été poussée contre la fenêtre, qu'une voile de barque, tendue d'un montant à l'autre, recouvrait toute. Sur la table était allongé le mort, la tête appuyée à un traversin. Il avait ses vêtements des jours de travail, le tricot de laine bleue usé aux coudes et le pantalon de *berlinge*, rapiécé de vieux lambeaux d'étoffes de toutes nuances, maculé de taches de goudron, retenu aux hanches par une espèce de turban tordu comme un câble. Les pieds étaient chaussés de bas épais, d'un rouge vineux. Les mains, jointes sur la poi-

trine, pressaient un crucifix. Sur une chaise disposée au chevet du cadavre brûlait, dans un haut chandelier de fer-blanc, une longue et fumeuse chandelle de suif, dont la clarté jaunâtre, trouant à peine l'obscurité de la chambre, baignait d'une sorte de halo la figure pétrifiée de Féchec-coz.

Il avait l'air de s'être couché là pour faire sa sieste. Rien n'était changé ni dans les traits, ni dans la coloration de son visage. Sa peau hâlée, profondément empreinte de l'indestructible patine de la mer, n'avait subi aucune altération. On eût pu croire qu'il dormait, n'était la rigidité des membres et, dans l'attitude, ce je ne sais quoi d'éternel, de définitif que donne la mort. La physionomie avait son calme ordinaire, sa belle austérité songeuse, avec quelque chose de plus adouci peut-être et de plus affiné. Parfois, sous le mobile reflet de la chandelle, les paupières semblaient battre, comme si elles allaient se rouvrir, et l'ivoire encore intact des dents souriait entre les lèvres légèrement écartées.

— C'est le *recteur* en personne qui récite les grâces, me chuchota à l'oreille le patron Laouénan, visiblement flatté de cette marque de déférence octroyée par le vieux prêtre au vieux pêcheur.

Les prières achevées, le recteur se leva. Nona Féchec, la veuve, pâle comme une cire, lui présenta un rameau de buis, qui trempait dans une assiette remplie d'eau bénite. Il en aspergea par trois fois le front du mort, en murmurant, à chaque aspersion, d'une voix cassée et chevrotante :

— *Kerz gant Douè, inè paour !* (Va à Dieu, pauvre âme !)

Se penchant de nouveau vers moi, Herri Laouénan me dit :

— L'âme est loin... Elle a depuis longtemps atteint le Pays du Couchant, ne croyez-vous pas ?... Comme moi, vous l'avez vue s'envoler... Dieu lui fasse paix !

Le prêtre sortit, accompagné du bedeau portant en bandoulière le « sac noir » qui renfermait les saintes huiles ; et quand ils furent dehors, l'assistance elle-même s'écoula lentement, après avoir pris congé de Féchec-coz en agitant au-dessus de sa tête, comme pour en éloigner tout mauvais rêve, le symbolique rameau de buis. Il ne resta dans la chambre, avec le groupe clairsemé des parents, qu'un petit nombre d'intimes. —

des marins, hommes simples que leur émotion rendait encore plus gauches. plus empêtrés que de coutume, et qui demeuraient plantés au milieu de la pièce à glisser vers le cadavre des coups d'œil attendris et à rouler entre les doigts leurs bonnets sales ou à cracher machinalement sur leurs sabots, en essuyant de temps à autre une larme grosse comme une goutte de pluie d'été.

La veuve, affaissée sur la pierre de l'âtre, exhalait sans discontinuer de petits sanglots brefs et plaintifs qui ressemblaient — pardon pour l'irrévérence de l'image ! — aux gloussements d'une poule enrouée. Elle avait dû arracher sa coiffe, dans les premiers transports de sa douleur, en sorte que les mèches de ses cheveux pendaient éparses sur son visage, comme une pauvre vieille filasse décolorée. Près d'elle se tenait debout la grande Annie, sa fille, avec son aspect farouche de sauvagesse, la nuque collée au manteau de la cheminée, les bras ballants, sa jupe retroussée de faneuse de goémons découvrant tout le bas de ses jambes et les attaches patriciennes de ses pieds nus.

Il y eut cinq ou six minutes d'un pénible silence.

Enfin Laouénan s'avança vers la mère Féchec, traînant jusqu'à elle le congre qu'il avait apporté et dont le corps flasque englua le parquet d'un long sillage visqueux comme la bave d'une monstrueuse limace.

— Femme, commença-t-il, vous aurez, selon l'usage, un repas à offrir aux veilleurs funèbres durant la nuit qu'ils vont passer auprès du cadavre. Voici de quoi faire la soupe et le ragoût.

— Ah, oui ! murmura la vieille, tu as pensé à cela ?... La bénédiction de Dieu soit sur toi, Herri !

— Et sur vous, Nona !

— Je n'attends plus de lui qu'une faveur, c'est qu'il me prenne bientôt comme il a pris mon cher homme... Quel malheur ! n'est-ce pas, Herri ?

Le pêcheur baissa la tête et resta sans répondre. Puis, au bout d'un instant :

— Songez, Nona, qu'il aurait pu avoir un pire destin... Nous autres, gens de mer, une terrible menace est sur nous.

terrible et incessante. Nous partons le matin : reviendrons-nous le soir? Cela, comme on dit, est le secret du vent... Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de ce qui nous est arrivé, il y a quelque dix jours, dans les eaux des Iles. Nous étions en pêche. Soudain, le mousse crie : « Un noyé !... » Il passe le long de la barque, presque à toucher le bordage, étendu sur le dos, la face bouffie, rongée aux trois quarts, des coquillages, des pieuvres, des vilaines bêtes de toutes sortes cramponnées aux lambeaux de ses vêtements, des algues enroulées comme des fouets autour de ses bras et de ses jambes... Nous avons essayé de l'accrocher avec la gaffe : nous n'avons ramené qu'une poignée de chair : il était déjà mou comme une vieille éponge... Et c'était Bernard, vous savez, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis le dernier gros temps... Nous l'avons reconnu à son gilet, où sa femme avait brodé une ancre... Combien de jours, de semaines, de mois, sera-t-il condamné à nager ainsi au gré du flot? Et où, sur quel fond de roche ou de sable, se reposeront enfin ses reliques? Mystère, Nona, mystère !... Au moins, Féchec-coz dormira dans la terre des ancêtres; on saura où prier sur ses restes... Et il a eu cette chance de mourir dans sa maison, au milieu des siens. Cela est beaucoup, Nona. Nous sommes ici quelques-uns qui, lorsqu'il faudra partir, voudrions bien nous en aller de même... qu'en dites-vous, camarades?

— Certes! firent d'une seule voix les marins présents.

La vieille s'était interrompue de glousser; elle écarta de la main les cheveux qui embroussaillaient sa maigre figure flétrie et, levant sur le patron du *Saint-Yves* un regard presque rasséréné :

— Pour ça, prononça-t-elle, je peux dire, je crois, sans offenser personne, que Guillaume Féchec a eu la mort qu'il méritait. Il a trépassé doucement, sans souffrance, en souriant même, comme un saint... Vers midi, comme je suspendais mon linge à sécher dans la cour, il m'appela :

» — Nona gèz [1], tu as mis de côté, je pense, le drap de chanvre sur lequel nous avons couché ensemble pour la première fois, la nuit de notre noce?

1. Nona chérie.

» — Il est dans l'armoire. Pourquoi?

» — Oh! pour rien... Donne-moi ma pipe.

» Fumer était devenu sa distraction : depuis le commencement de son malaise, il trouvait à la chique un goût trop fort... Il tira quelques bouffées, mais s'arrêta aussitôt et posa sa pipe sur ce banc où il était assis, sans l'éteindre : voyez, elle y est encore...

» Je lui demandai :

» — Ça ne va donc pas?

» — Que veux-tu, me répondit-il, il arrive un moment où les choses de ce monde perdent pour le fils de l'homme toute saveur.

» Il se tut, mais ses lèvres continuèrent de remuer, comme s'il se fût parlé à lui-même, intérieurement... Je retournai à mon travail. J'étais triste, triste. Quoique tout, au dehors, fût plein de soleil, je sentais qu'une ombre descendait sur la maison, sans me douter cependant que c'était l'ombre de la mort... Au coup de deux heures à l'horloge, Guill me héla de nouveau :

» — La mer doit monter... Pousse donc la table contre la fenêtre : je m'y allongerai; tu me glisseras un oreiller sous la tête... Je suis un peu las... Et puis je voudrais assister à la rentrée des bateaux. Les voiles vont apparaître une à une... Quel vent fait-il?

» — Nord-est.

» — C'est le vent béni. Il caresse la houle pour l'endormir et il chante aux poissons pour les attirer. Nos anciens l'appelaient le Père de la bonne pêche.

» Il se hissa sur la table, où je l'arrangeai de mon mieux.

» — Comme on est bien ici! fit-il : je vois tout, le soleil, la mer et le ciel...

» Il se mit à débiter des tas de choses, de ces choses, vous savez, qui ne venaient qu'à lui... Il disait, par exemple :

» — Tiens, je n'avais jamais remarqué que le rocher de la Fraude fût semblable à un roi couronné.

» Ou encore :

» — C'est singulier! Il y a dans l'air d'aujourd'hui un parfum que je n'ai respiré qu'une fois, lors de mon premier voyage comme gabier de misaine, dans le courant des Florides.

» Je n'entendais qu'une phrase par-ci par-là : il parlait par bribes, comme en rêve, d'une voix douce de petit enfant... A un moment, je crus qu'il récitait les litanies en latin; mais il me dit que c'étaient des noms de terres lointaines, de pays des mers australes, visités par lui du temps qu'il était baleinier. Je compris qu'il repassait sa vie et je pensai en moi-même : « C'est mauvais signe. » Quand on remonte ainsi quatre à quatre l'escalier des années disparues, c'est qu'on a la mort à ses trousses... Ah! il ne s'enfuyait pourtant pas devant elle, le cher homme! Personne, au contraire ne l'a vue venir et ne l'a attendue avec plus de tranquillité... Quand les voiles commencèrent à se montrer sur l'horizon, en deçà des Iles, son visage s'anima, des larmes brillèrent dans ses yeux.

» Je lui demandai :

» — Pourquoi pleures-tu?

» C'est à peine si moi-même je pouvais me retenir de sangloter.

» — Nona gèz, me répondit-il, ne t'attriste point. Il faut en ce monde que la volonté de Dieu s'accomplisse... Tu as une maison qui t'abrite; tu toucheras, d'autre part, une pension de deux cents écus qui pourvoira largement à tes besoins jusqu'à la fin de tes jours : je n'ai donc point d'inquiétudes à avoir sur ton sort. Du côté d'Annie, je suis tout aussi rassuré : elle est vaillante et sage; tu tâcheras qu'elle épouse un brave homme et un gars solide : l'espèce n'en est pas morte. Je lui laisse pour dot la *Sainte-Anne;* elle n'est pas toute neuve, la bonne barque, mais il ne lui manque ni un clou ni un agrès, et elle a fait ses preuves : on peut dire de celle-là qu'elle a eu pour parrain le vent et la mer pour marraine...

» Il dut s'arrêter à cause de l'émotion; le cœur lui battait dans la poitrine à coups aussi forts que ceux du balancier de l'horloge.

» Plus calme, il reprit :

» — Moi, j'ai près de quatre-vingts ans... J'ai navigué un peu de tous bords : j'ai vu la mer de feu et la mer de glace... Il n'y a guère qu'au paradis que je n'aie pas été... Or çà, Nona, c'est bien le moins que j'y aille faire un tour... Ne te préoccupe de rien : Herri Laouénan a été mon mousse; je

me suis entendu avec lui pour les dernières mesures à prendre... J'aperçois d'ici le *Saint-Yves*, il vient vent arrière... Recommande à Herri de se rappeler tout, exactement...

» Comme il achevait ces mots, le recteur entra. Il l'avait fait avertir dès hier matin, à notre insu, par Coupaïa Toulouzan, l'innocente, et le recteur arrivait portant le viatique. Les voisines, accourues au bruit de la clochette du saint-sacrement, s'agenouillaient déjà en foule sur l'escalier... Guill se confessa, reçut Dieu... Quant à moi, je ne savais ni que dire ni que faire. J'étais toute saisie, toute froide. Et Annie qui n'était pas encore de retour de la grève!...

» — Eh bien! Féchec-coz, interrogea le recteur, vous vous trouvez mieux, n'est-ce pas?

» — Oui, soupira mon mari d'une voix faible; mais, tout de même, vous n'avez que le temps de faire sur le bateau le dernier signe de croix : je le sens qui dérape...

» Pendant qu'on l'extrémisait, il commença lui-même les prières des agonisants... De crainte que la lumière plus vive du soleil couchant ne blessât ses yeux, je voulus fermer la fenêtre et tirer les rideaux, mais il s'y opposa. La chambre peu à peu s'emplissait de monde. Au bruit des oraisons, il parut s'assoupir. Mais, juste à ce moment, Annie se précipitait dans la maison, tout effarée, criant :

» — Mon père! Mon père!

» Il lui dit :

» — N'aie pas de chagrin... Tu vois que je m'en vais en paix.

» Ce furent ses paroles suprêmes. Un quart d'heure plus tard, sans un cri de souffrance ni un geste d'angoisse, il était parti... Regardez-le. Tel il était quand il rendit l'âme, tel il est resté. La mort a été pour lui aussi douce que le sommeil.

L'assistance avait écouté ce long récit dans une attitude vraiment touchante de respect et de recueillement. Seule, la voix de Nona s'élevait, dolente et monotone, dans le grand silence funéraire. Toutes les respirations étaient comme suspendues. Chacun semblait avoir à tâche de graver en soi, fidèlement, jusqu'aux moindres circonstances de cet humble

trépas... Au-dessus de la bouche du cadavre une mouche d'été bourdonnait. Un vieux marin, à la face hirsute, au corps décharné, mûr lui-même pour la tombe, toussait par intervalles d'une toux rauque, plaintive comme l'aboi d'un chien perdu. Et la fière Annie, devant le foyer, gardait la ligne sculpturale, la superbe impassibilité d'une cariatide de bronze.

On entendait au dehors le menu clapotis de la mer pleine et, plus loin, vers le large, un fracas de cataractes invisibles, une basse profonde, continue, le ronflement d'un orgue immense.

Dans le pan de ciel découpé par le cadre de la porte, la demi-obscurité du crépuscule s'éclairait, toutes les deux minutes, d'une étrange lueur verdâtre, projetée par le feu du port. Le mélancolique coup de sifflet des courlis regagnant leurs gîtes déchirait l'espace de sa note aiguë, rapide, troublante comme un appel.

Un bruit de sabots résonna dans l'escalier, et, sur le seuil, parut un bizarre personnage vêtu d'une espèce de souquenille qui lui tombait jusqu'aux talons, la figure glabre, la bouche tordue dans une perpétuelle grimace, l'air simiesque et jovial, malgré ses efforts évidents pour communiquer à toute sa physionomie l'expression de sincère tristesse qui se reflétait dans ses yeux.

Il fit quelques pas, s'arrêta, indécis, salua humblement à la ronde, demanda d'un ton à la fois comique et pénétré :

— Je viens peut-être un peu tôt ?

— Non, non, Fanch ar Flem... On vous attendait, répondit Laouénan.

L'homme déposa sur un meuble une trousse en vieille toile contenant divers outils.

Je connaissais de réputation ce Fanch ar Flem, sans avoir jamais eu la fortune de le rencontrer. Il courait sur son compte, dans le pays, les histoires les plus étranges, et les conteuses de légendes funèbres le mêlaient constamment à leurs récits. Il appartenait à cette catégorie de gens qu'on appelle en Bretagne les « travailleurs de la mort » et qui passent pour avoir sur *l'au-delà* des ouvertures interdites au vulgaire. Tels les veilleurs de profession, les mendiants que l'on charge d'annoncer les décès, les menuisiers fabricants

de cercueils, les chantres qui ont mission d'accompagner les défunts depuis leur demeure jusqu'à l'église, le conducteur du corbillard rustique, tous ceux enfin pour qui le trépas d'un pauvre être devient une occasion de déployer leur zèle ou d'accroître leurs profits.

Fanch ar Flem, de son vrai métier, était museleur de porcs : il excellait à transpercer d'un fil de fer rougi le groin de ces animaux, sans trop les faire souffrir et de façon cependant à leur ôter toute envie de fouiller le sol de leur crèche pour voir s'il y germait des truffes. Mais cette industrie, jadis florissante, avait périclité. Il avait dû chercher autre chose, se créer d'autres spécialités plus lucratives, et il s'était fait successivement, ou même simultanément, rémouleur, marchand de chevelures de femmes, cardeur d'étoupes, cordier, que sais-je ?... Entre temps, il rasait les morts : c'est en cette qualité qu'il se présentait chez Féchec-coz. Il s'approcha de la table, posa la main sur le front du cadavre.

— Il ne faudrait pas tarder davantage, dit-il : le corps se refroidit... Qu'on me donne une écuellée d'eau chaude...

Une parente s'empressa pour le servir... Les préparatifs de la toilette funéraire allaient commencer. Tous ceux qui ne devaient point y assister gagnèrent la porte. Je descendis l'escalier en compagnie de la grande Annie ; arrivée à la dernière marche, elle s'y accroupit lourdement, et je la laissai là — à pleurer en silence, sous le dais majestueux de la nuit, devant la grise uniformité de la mer dont la courbe se dessinait encore sur l'horizon, bordée d'un mince ourlet d'argent.

IV

Il n'y a pas de chapelle bretonne qui réalise mieux que celle du Port-Blanc le type du sanctuaire marin. Elle est bâtie au fond de l'anse, à mi-pente de la colline, sur une sorte de palier auquel on accède par une soixantaine de gradins, creusés à même dans le granit, qui affleure ici de toutes parts à

travers la maigre écorce du sol. En bas est la fontaine sacrée, avec son antique margelle aux trois quarts usée par une dévotion séculaire. Nul ne manque de faire ses ablutions avant de monter la fruste *scala santa* où, les jours de pardon, les pèlerins ont coutume de se traîner à genoux. En haut, vous franchissez un échalier de pierre et vous pénétrez dans un enclos nu, tapissé d'un gazon lépreux. Le mur d'enceinte, effondré par places, a désormais pour unique destination d'abriter les moutons égarés qui y viennent chercher un refuge contre le vent ou de fournir une zone d'ombre aux fillettes du hameau qui s'y réunissent pour jouer aux osselets, entre deux classes. Aucune végétation arborescente n'y saurait pousser. Même la fougère, cette dernière et fidèle amie des terres déshéritées, n'a pu trouver à prendre racine en ce site ingrat. Jadis pourtant elle s'y épanouit à foison, s'il faut en croire la tradition locale, et voici dans quelles circonstances miraculeuses elle disparut :

« Sept navires, dit une vieille chanson, sept navires, voguant de conserve, quittèrent le port de Londres pour faire voile vers la Basse-Bretagne, dans le dessein d'y débarquer et d'y mettre le peuple à mort.

» Mais Notre-Dame Marie du Port-Blanc a sa maison sur la hauteur. Elle a vu, de loin, les Anglais : elle ne laissera pas mourir son peuple.

» Il y a de la fougère autour de sa chapelle, et avec cette fougère elle fait des soldats pour empêcher l'Anglais de descendre, et elle lance vers le Port-Blanc cent mille hommes armés, sinon plus... »

Devant des forces aussi imposantes, les pirates n'eurent d'autre ressource que de s'enfuir. Quant aux fougères changées en soldats, la complainte ne dit pas ce qu'elles devinrent ni si elles reprirent leur ancienne forme. En tout cas, elles n'ont pas fait souche dans la région.

La chapelle occupe l'angle septentrional de l'enclos. C'est un vieil édifice de la fin du XV[e] ou du commencement du XVI[e] siècle. Elle se rencogne, se tapit, se terre presque, ainsi qu'une bête peureuse qui tremble d'être battue : elle en a tant essuyé, de bourrasques et de coups de vent ! Sa pauvre échine d'ardoise en est toute gondolée, toute meurtrie. Les

murs, tassés lourdement, s'élèvent d'un mètre à peine au-dessus du sol : ils ont des tons de roche brute, sont hérissés de lichens, de mousses grisâtres, et les ruisselantes pluies d'hiver y ont sculpté des vermiculures, des dessins étranges, d'extravagants hiéroglyphes. N'y cherchez point trace d'autres ornements, si ce n'est dans le porche et dans la fenêtre à rosace du chevet. Mais l'intérieur surtout est saisissant : un jour sombre, l'humidité d'une cave ; pour pavé, une mosaïque de galets ; d'énormes piliers massifs, des voûtes surbaissées, comme dans une crypte, des statues barbares de saints, à demi rongées, pareilles à de très antiques idoles ; çà et là des ex-voto singuliers : une touffe de varech, par exemple, arrachée de quelque récif et à laquelle se cramponna, sans doute, quelque naufragé en détresse.

Tel quel, dans son délabrement et sa vétusté, les pêcheurs du Port-Blanc chérissent leur sanctuaire. Et, s'ils le laissent en aussi piteux état, ce n'est point par incurie, mais, au contraire, par scrupule. Ils croiraient commettre un sacrilège en touchant à la « maison de la sainte », fût-ce pour l'embellir. « Voyez saint Gonéry de Plougrescant, vous diront-ils : depuis qu'on lui a construit une église neuve, il est de mauvaise humeur et ne fait plus de miracles. Mieux entretenue, notre chapelle plairait moins à celle qui l'habite. »

Celle qui l'habite, c'est Notre-Dame Marie du Port-Blanc, — cousine de Notre-Dame Marie de la Clarté, dont le sanctuaire fait face au sien, au sommet d'un morne parallèle, par delà le pays de Perros, et à qui elle va chaque année rendre visite, par mer, la veille de son pardon. — C'est une Vierge puissante, propice aux marins, secourable à leurs femmes, protectrice de ceux qui restent et de ceux qui s'en vont. Elle se dresse dans le chœur, au-dessus du maître-autel, une main appuyée à l'ancre de salut, l'autre tendue, la paume ouverte, pour conjurer le péril des eaux ; et elle trône là, dans l'ombre, en sa longue robe de mousseline empesée, la tête ceinte d'une tiare d'or.

Il ne manque pas, sur cette côte, de vieux ou de jeunes mécréants qui préfèrent la messe de l'aubergiste à celle du recteur, sous prétexte, les uns que le sermon est trop ennuyeux,

les autres que le bourg est trop loin. Mais à ceux-là mêmes, leur premier soin, le dimanche, après s'être débarbouillés à l'auge du puits, est de monter, isolés ou par groupes, les marches qui conduisent à la chapelle. Ils ont prélevé deux sous — le prix d'une chopine — sur leur prêt de semaine, pour offrir à Notre-Dame une votive chandelle de suif. Et, tandis qu'elle grésille et flambe, en compagnie de vingt autres, dans le brûle-cierges tout maculé de larmes de graisse, ils font bien dévotement leur prière à l'Étoile des mers, à la Madone blanche et enrubannée, immobile depuis des siècles derrière le jubé qui ferme le chœur.

Il paraît que Féchec-coz, la veille de son trépas, avait dit à Herri Laouénan :

— Tu t'arrangeras de façon à ce que ma dépouille mortelle, avant d'être enfouie dans le cimetière du bourg, repose quelques heures dans la maison de Notre-Dame...

Or, décédé le mardi soir, il ne pouvait être enterré au plus tôt que le jeudi matin. Il dut passer un jour et deux nuits sur les tréteaux funèbres. Le mercredi, à la brune, le menuisier vint, avec la bière, — quelques planches de sapin hâtivement ajustées. — On étendit dans le fond une couche d'algues sèches, et là-dessus on allongea le cadavre cousu dans son suaire. Ainsi enveloppé, serré, ligotté dans le drap de toile bise, il avait l'aspect d'une très ancienne momie; et, à vrai dire, il ne restait de lui que ce qui demeure du corps après l'embaumement : une peau noirâtre, durcie, bossuée par les proéminences des os. On lui suspendit au cou le scapulaire dont il ne se séparait jamais de son vivant; puis, sur le linceul, à la hauteur de la poitrine, on épingla deux photographies, deux images pâles, effacées, que Nona eut toutes les peines du monde, tant ses doigts tremblaient, à faire sortir des cadres qu'elles occupaient dans l'embrasure de la fenêtre : — les portraits des deux fils aînés, des jumeaux, disparus l'un et l'autre dans un mystérieux naufrage, Dieu seul sait quand, Dieu seul sait où.

— Que leurs *ressemblances*, à défaut de leurs reliques véritables, entrent avec moi dans la paix de la terre bénite, avait recommandé Féchec-coz.

On mit encore dans la bière le chapelet et le couteau du mort, ainsi que le rameau de buis pascal que tant de mains avaient agité au-dessus de son dernier sommeil. Et le couvercle fut cloué. Il était environ neuf heures. Le cercueil fut placé sur une civière rustique à laquelle s'attelèrent deux porteurs, et Féchec-coz quitta le logis de ses ancêtres, où resta seule à brûler, dans le coin de l'âtre, une mélancolique chandelle de résine aux vacillements fumeux. Le cortège se composait d'une dizaine de personnes. Nona marchait à grand'peine, toute secouée par une nouvelle crise de sanglots ; Annie la soutenait d'un bras et pressait de l'autre, contre son sein, une bouteille d'eau-de-vie. Le temps, chargé dans l'après-midi, se résolvait en une pluie fine, en un brouillard dense et blanchâtre qui ondulait dans le noir de la nuit ; par instants, une fente soudaine s'ouvrait dans l'amoncellement des nuages et une filtrée de lune coupait la mer d'une balafre lumineuse, d'un mince rais d'argent ; puis, l'ombre retombait plus épaisse sur le paysage indécis, noyé de brume. Pour guider les pas des porteurs, Herri Laouénan s'était muni d'un fanal ; mais, pénétrée par l'humidité, la mèche s'éteignit, et l'on avança dès lors à tâtons, entre les talus de l'étroit chemin de grève, pavé de pierres inégales et semé de flaques où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambes. A un moment, la veuve. s'interrompant de geindre, dit à sa fille :

— Tiens bon la bouteille, au moins !

Au pied de la rampe qui mène au terre-plein de la chapelle on fit une halte, pour permettre aux porteurs de reprendre haleine et d'essuyer du revers de leurs manches leurs faces ruisselantes de pluie et de sueur. Le concert des rainettes emplissait les prés d'alentour d'un bruit strident de crécelles que traversait, par intervalles, la note métallique et flûtée d'un chant de crapaud. Et très loin, très loin, roulait en sourdine la grande rumeur triste du flot descendant.

L'unique fenêtre du sanctuaire qui soit tournée vers le large brillait là-haut, dans l'obscurité, comme un phare.

Avertis que le corps de Féchec-coz devait y être transporté cette nuit-là, des gens étaient venus par bandes, de tout le parage, planter dans le brûle-cierges et dans les candélabres des cires de toutes couleurs et de toutes dimensions, avec

commandement à Mar'Yvona Rouz, la sacristine, de les allumer sans faute, aussitôt tinté l'angélus. Jamais chapelle ardente, selon la remarque de Laouénan, n'étincela de plus de flambeaux. Quand nous franchîmes le seuil, des chauves-souris, arrachées par cet éclat inusité aux ténèbres séculaires de l'édifice, voletaient aveuglées, éperdues, rasant le sol, se heurtant aux poutres, glissant de ci de là, en zigzags rapides, du vol de leurs ailes furtives et ouatées. Sur le treillis de plomb de la maîtresse vitre, la statue de la Madone se détachait en clair, dans sa longue vêture de gaze blanche, semblait une apparition surnaturelle sur un fond de ramilles menues, dans quelque forêt de rêve et d'enchantement. Les saints barbares, bariolés de peinturlurages crus, demeuraient comme en extase devant elle. Et cela faisait songer à des scènes d'autrefois, à ces vierges de la mythologie celtique, pour qui d'âpres guerriers se mouraient d'une silencieuse langueur d'amour, sans désirer d'elles autre chose que la volupté tout idéale de respirer au passage leur parfum...

Deux bancs, empruntés à un des cabarets du port, avaient été disposés au milieu de la nef, pour servir de tréteaux et recevoir le cercueil. Les « veilleurs » s'assirent de part et d'autre sur une espèce de corniche basse, le long des parois. les hommes faisant face aux femmes. La prière en breton commença, actes de foi, actes d'espérance, suivis de l'oraison si plaintive du « *Ma Doué, me zo glac'haret*[1] ... » Les voix, nasillardes chez les femmes, rauques chez les hommes, berçaient le cadavre aux sons d'une indéfinissable mélopée, pleine à la fois d'onction et de force, de douceur et de rudesse, avec des arrêts subits, des pauses inquiétantes, des recrudescences brusques et quasi farouches qui s'apaisaient peu à peu, s'atténuaient en une sorte de trémolo confus, s'évanouissaient enfin dans le silence...

On pria pour le mort, pour ses père et mère, pour ses aïeux lointains, pour le premier ancêtre de sa race. On pria aussi pour les ascendants de la veuve. On pria pour la parenté défunte de tous ceux qui étaient présents et finalement, pour le peuple collectif, l'anonyme troupeau des « âmes ».

1. L'acte de contriction : « Mon Dieu, je suis navré... »

— Disons encore un *De profundis*... murmurait Mar'Yvona Rouz, renommée dans toute la région comme une incomparable « réciteuse de grâces ».

Elle en dit vingt, trente, à la file, du même ton posé, ne s'interrompant que pour laisser à l'assistance le temps de donner les répons. Parfois un marin, harassé de son labeur du jour, inclinait la tête, pris de sommeil ; mais un voisin le heurtait du coude, et il se remettait à estropier de plus belle, d'un accent plus âpre, les versets latins.

Un peu après minuit, il y eut un intermède, et la veillée fut suspendue. Nona, tirant un verre de la poche de son tablier, fit le tour de l'assemblée, versa à chacun et à chacune une rasade d'eau-de-vie. Avant de boire, on prononçait gravement la formule d'usage :

— Paix et tranquillité à celui qui n'est plus !

A quoi la veuve répliquait, selon la coutume :

— A vous de même, quand votre heure sera venue !

La distribution terminée, les femmes se groupèrent sous le porche, les hommes sortirent pour fumer, et le cercueil fut confié à la garde de Notre-Dame et des saints.

La pluie avait cessé. Les pêcheurs, à peine hors de la chapelle, remarquèrent avec une satisfaction évidente que le vent « remontait ».

— Féchec-coz, dit quelqu'un, aura du soleil sur son enterrement. Cela lui était bien dû.

— Certes, opinèrent les autres, d'une seule voix.

On s'assit sur les marches du calvaire, érigé au levant de l'enclos. Des lambeaux de brume traînaient encore dans le ciel, mais si diaphanes, si légers, pareils à une lessive de fées qu'on eût étendue à sécher au clair de lune. On apercevait, tout au fond de la nuit, une barre grisâtre qui était la mer.

Plus près s'étalait la grève, un chaos de choses indistinctes, un désert de pierres noires, de sables phosphorescents, de brousses mystérieuses reflétées en des eaux funèbres par des lacs couleur d'étain poli. Les îles semblaient d'énormes bêtes échouées, des monstres des anciens âges. Tout le paysage avait l'aspect d'un cimetière immense, peuplé de formes rigides et spectrales. Au haut d'une crête voisine, le

moulin à vent de Kergastel dressait en l'air deux grands bras immobiles, comme dans un geste de stupeur.

Par instants, les pêcheurs secouaient leur pipe en la heurtant contre leur pouce, et faisaient voler de fines étincelles.

Ils s'étaient mis à deviser de Féchec-coz, rappelaient certaines particularités de son caractère, ses mots familiers, des épisodes plus ou moins marquants de sa vie. L'un disait :

— Il y a bien trente-cinq ans de ceci. Guillaume Féchec touchait à peine au midi de son âge. C'était un fier homme, avec un grand collier de barbe rousse autour de sa face sérieuse, le corps droit, souple, élastique et vibrant comme une amarre neuve. Sur sa recommandation, le capitaine de la *Belle-de-Nuit* m'avait embauché en qualité de novice. Nous faisions les campagnes de la baleine dans les eaux du Sud. Le lieu de notre hivernage était dans les mers polynésiennes, à l'île Wahou. Imaginez le pays du printemps éternel. Un vent chaud soufflait dans les arbres verts, des arbres pareils à des fougères démesurées. Ce soir-là, nous buvions, à leur ombre, du *whisky*, en regardant le flot briser sur des écueils de corail qui nous faisaient souvenir des rochers de nos côtes. Soudain, une femme à la peau de cuivre parut, portée dans un palanquin, et, avec le joli parler des filles de ce pays, elle dit :

» — Guillaume Féchec, au lieu de repartir avec les autres, voulez-vous rester avec moi? Le capitaine consent. Tout ce que vous demanderez, je vous le donnerai.

» C'était la reine, la veuve du roi, un peu bronzée, mais appétissante, des yeux et des lèvres de plaisir, des reins superbes entrevus à demi sous des mousselines qui flottaient. Les camarades poussaient Féchec du coude :

» — Vas-y donc, animal !

» Il se leva et dit, dans le patois de l'île, qu'il baragouinait quelque peu :

» — Je regrette, reine, mais j'ai là-haut, dans la terre des brumes, une amie à qui j'ai promis mariage et qui m'attend.

» — Je pleurerai donc, murmura la reine Naï-Téa, si bas qu'on l'entendit à peine.

» Elle fit un signe, et le palanquin où elle était couchée

reprit le chemin de son palais de bois, sous la haute avenue de palmes.

» — Demain, tu te serais réveillé roi de l'île, dit le capitaine à Féchec.

» Celui-ci ne répondit pas. L'année suivante il épousait Nona Ménès...

Un autre commença :

— Pour moi, je reverrai toujours Féchec-coz tel qu'il m'apparut dans la circonstance que je vais dire... Nous faisions partie, lui comme second, moi comme matelot, de l'équipage du *Jeune-André*, une goélette latine qui portait mal son nom, car c'était — Dieu lui fasse paix ! — une pauvre vieille carcasse, aussi pourrie qu'un cercueil. On ne l'utilisait à cause de cela que pour des voyages d'été, pas trop fatigants.

» Çà donc, nous revenions, sur la fin d'août, de Christiansand, avec un chargement de sapin, et nous roulions cahin-caha vers Paimpol, notre port d'attache. Une sale mer, cette mer du Nord, dure en diable, même par beau temps, comme du plomb fouetté. Et voilà soudain que le *suroît* se met à souffler. Le vent et l'eau, nous avions tout à rebrousse-poil. La barque virait, geignait, et, sans plus obéir au gouvernail, faisait les gestes fous d'une bête à demi noyée. On dut trancher les cordages à coups de hache pour amener les voiles qui claquaient. Nous ne doutions pas que nous ne fussions perdus. Le capitaine jurait et sacrait. C'était Jean Kérello, vous savez, une âme de pirate...

» Féchec, très calme, quoique un peu pâle, avait déjà commencé les prières à voix haute, debout contre le bastingage. Mais, brusquement, il s'arrêta, les yeux écarquillés, nous montrant droit devant nous, dans un creux de houle, une grosse chose noire, un cadavre de navire qui tournoyait sur l'abîme, le cul en l'air... Quoique le ciel fût couleur d'encre, il faisait une de ces lumières livides des jours d'orage où tout se dessine avec une extraordinaire netteté et qui viennent, dit-on, du purgatoire ou de l'enfer, à travers le miroir des eaux... Une grappe d'hommes se cramponnait à l'épave près de sombrer. On voyait les grimaces désespérées de leurs visages, et jusqu'aux crispations de leurs bouches, dont le fracas de la tempête couvrait la clameur... Peut-être aussi ne

criaient-ils point... Sur la barque nous épelâmes distinctement : *Marie-Louise P.*

» — C'est un *islandais* de chez nous, dit Féchec.

» Et, s'adressant au capitaine :

» — Faut-il essayer de leur porter secours?

» — Pour les faire couler avec nous une heure plus tard, répondit Kérello, ce n'est vraiment pas la peine!...

» Féchec n'insista pas. Il sentait trop que nous ne pouvions rien pour eux, dans la détresse où nous étions nous-mêmes. Mais, au lieu de reprendre les grâces, il se courba pour rassembler la voile de misaine, qui traînait à ses pieds sur le pont.

» — Aide-moi, Jouan! me commanda-t-il.

» Je l'aidai machinalement à la traîner vers la poupe. Il en drapa tout le bordage d'arrière, où était gravé en lettres jaunes le nom de notre bateau et celui de son quartier.

» — Hein! quoi? qu'est-ce? demanda le capitaine.

» — Oh! une idée à moi, expliqua Féchec. Il faut, du moins, être pitoyables à ceux qui se perdent là sous nos yeux. Vous ne tenez pas, je pense, à ce qu'ils sachent que des *pays* passent à côté d'eux et les regardent couler sans leur tendre la main.

» Nous passâmes, en effet, presque au ras de l'islandais... Ces malheureux allongeaient vers nous leurs cous raidis, leurs prunelles convulsées. Le mousse, un petit de douze ou treize ans, gémit :

» — *'N han' Doué! 'N han' Doué*[1] *!...*

» Nous nous étions couchés à plat ventre, le nez dans les planches, les poings dans les oreilles, afin de ne rien entendre, de ne rien voir. Une montagne de mer nous rejeta, Dieu merci, à plusieurs encâblures de ce spectacle. Un cri, toutefois vint encore jusqu'à nous, un cri sauvage, tel que je vous souhaite de n'en ouïr jamais.

» — Écoutez! dit Féchec, ils nous traitent de cochons!... Notre-Dame du Port-Blanc soit louée, ils nous ont pris pour des Anglais!

» Et, la conscience plus tranquille, il entonna le *De Profundis*...

Ces récits de pêcheurs, faits à mi-voix, au pied d'un cal-

1. « Au nom de Dieu! Au nom de Dieu!... »

vaire, à quelques pas du vieux sanctuaire marin transformé en chapelle ardente, respiraient un singulier charme qui vous remuait tout l'être, éveillait en vous des images étranges, des sentiments indéfinissables, un frisson tragique et mystérieux.

Chapitre par chapitre, fut relatée la vie du mort. Et la conclusion unanime fut que, jusqu'à l'heure du jugement dernier, ni sur terre, ni sur mer, on ne rencontrerait probablement son pareil.

— Il était doué, dit Cloarec, le pilote, en manière de péroraison.

— Savoir ce qu'est devenu son livre? insinua quelqu'un.

Laouénan demanda, un peu piqué :

— Quel livre?

— Eh! celui qui fut donné jadis à son grand-père, dans l'île du Château...

— Par la Fée des Vagues, n'est-ce pas? et qui contient, le nom de chaque flot, avec la formule à réciter pour se le rendre propice?... Des bêtises, camarade! des cancans de ramasseuses de palourdes! Ce livre-là n'a jamais existé.

— Hum!... fit le marin en hochant la tête, il n'était pas comme tout le monde, ce Féchec, et il avait certainement des secrets pour enchanter les eaux... Rappelez-vous son naufrage d'il y a cinq ans, sur le Garrec-meur, un rocher qui couvre d'ordinaire à demi marée. Il y séjourna près de douze heures : un autre, à sa place, se fût noyé vingt fois ; lui, quand on le retrouva, grignotait une croûte de pain et n'avait pas un fil de mouillé... N'a-t-il pas avoué lui-même qu'à mesure que la mer montait, la pierre s'exhaussait sous lui, comme une jument qui enfle sa croupe?... Vous vous en souvenez, voyons!

— C'est vrai, murmurèrent les veilleurs. Et comment expliquer cela?

Ils achevèrent leurs pipes en silence, le coude appuyé au genou, l'esprit absorbé en d'obscures et troublantes méditations, agitant à leur façon, dans leurs cerveaux de primitifs, l'insoluble problème des choses.

V

Cependant, l'immobilité du paysage autour de nous se faisait moins sinistre. Dans le ciel lavé courait comme un frémissement d'aube. La mer montait doucement, semblait venir, souple et chantante, au-devant du jour. L'atmosphère s'imprégnait d'un sel vivifiant, et des odeurs d'herbes humides parfumaient l'espace. Aux vitres de la chapelle, entre les trèfles de granit, la lueur des cierges pâlissait. Un vol d'oiseaux blancs s'abattit sur le toit, y percha peut-être une minute, puis s'achemina vers l'orient, rasant de l'aile la ligne sombre des pins et laissant derrière lui, dans l'air fouetté par son passage, une espèce de remous vibrant.

René Maho, le vieux pêcheur asthmatique, dit entre deux quintes :

— Ils vont avertir le soleil qu'il est temps de sortir du lit et de rouvrir les volets.

Il ajouta, sur un ton sentencieux :

— Tant qu'on vit, il faut vivre.

On rentra dans le sanctuaire, et chacun reprit sa place le long du mur bas, jauni par le salpêtre, à la droite du cercueil. Les femmes, qui nous avaient devancés à leur poste, somnolaient encapuchonnées dans leurs mantes : elles n'en continuaient pas moins à égrener leurs chapelets d'un doigt machinal et à remuer leurs lèvres lasses où flottait une prière inexprimée. Nona Ménès, veuve Féchec, dormait franchement, adossée à la chaire, avec la bouteille d'eau-de-vie en travers dans son tablier.

— Elle est si accablée, la pauvre ! me dit Herri Laouénan, comme pour l'excuser... Depuis deux jours elle n'a goûté aucun repos... Et peut-être, ce soir, a-t-elle bu plus que de raison, pensant noyer ainsi sa douleur.

Seule, Annie demeurait rebelle à la fatigue. On voyait luire ses prunelles farouches, obstinément fixées sur le cercueil.

Deux ou trois fois elle se leva pour moucher les cierges, dont les mèches commençaient à grésiller. Son ombre, alors, se profilait sur la muraille, fantastique et démesurée.

Dans les courtils voisins, des coqs chantèrent. La sacristine sursauta, se frotta les yeux, regarda vers le chœur où la statue de la Madone s'empourprait d'une rouge lumière de matin naissant.

— Dieu me pardonne, fit-elle en se signant : un peu plus, je laissais passer l'heure de l'angélus !

La corde de la cloche se balançait sous le porche : Mar' Yvona Rouz s'y suspendit de tout son poids. Un coup sonore retentit, fit tressaillir la vieille chapelle; puis les tintements tombèrent, menus et pressés, criblant la paix encore ensommeillée des campagnes; des chapelles avoisinantes de Buguélès, de Saint-Guennolé, d'autres angélus répondirent. Les dormeuses secouèrent leurs jupes, rajustèrent leurs coiffes, mouillèrent leurs doigts d'un peu de salive pour lisser les bandeaux de leurs cheveux. Une seconde rasade d'eau-de-vie fut servie par Nona Féchec. Mon tour venu, comme je refusais en remerciant, l'humble femme en parut toute chagrinée.

— Avez-vous donc quelque rancune contre mon homme, me demanda-t-elle, que vous ne voulez point vider ce dernier verre en l'honneur de ses mânes ?

Laouénan ajouta, se penchant vers moi pour n'être pas entendu de la vieille :

— C'est la plus grande injure au mort et à sa famille, quand on ne boit pas : il faut boire.

C'était une libation sacrée. Je l'accomplis de mon mieux, suivant les rites.

La cloche s'était tue. Mar'Yvona Rouz, agenouillée au pied du catafalque, récita l'oraison du matin. Après avoir appelé sur le travail des vivants la bénédiction de tous les saints du paradis celtique, elle improvisa une sorte de cantilène funèbre à la louange du défunt.

— Celui-ci, Guillaume Féchec, disait-elle, a peiné pendant près de quatre-vingts ans. Sur terre et sur mer, il a toujours fait son devoir. Il a été un homme de grand courage et de bon conseil. Sa veuve le pleure justement. Il laisse une fille honnête et des amis nombreux. Dans tout le pays il était

estimé. Le sillage de sa barque s'est effacé sur les eaux, mais son souvenir durera dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. Maintenant que sa journée est finie, qu'il reçoive son salaire !

— *Evel-sé vézo grêt!* (ainsi soit-il !) prononcèrent les assistants.

Un paysan à figure glabre se montra dans la baie du porche.

— Allons, fit-il. il est temps. La charrette des morts est en bas.

C'était le bedeau du bourg, qui venait procéder à la levée du corps. On redescendit le fruste escalier de pierre, sous un joli ciel d'un bleu délicat, pommelé de blanc et fleuri de grandes houppes mauves pareilles à des gerbes de lilas. Les chaumes des champs, les ajoncs des landes étincelaient de gouttes de rosée. Des alouettes de mer volaient par bandes blondes dans la lumière rajeunie. De vers le Trévou, Tréguignec, Trélévern, des files d'hommes et de femmes dévalaient, en habits des dimanches, par les sentiers caillouteux, dans un bruit clair de socques et de sabots à talons ferrés.

La charrette des morts attendait près de la fontaine ; — une mince caisse peinte en noir, flanquée de roues énormes et ornée d'une inscription bretonne qui disait : « Je recueille sur la route le voyageur fatigué et je le conduis à l'éternel repos. » On y hissa la bière. Un adolescent prit le cheval par la bride, fit claquer son fouet, et le convoi se mit en marche, sans cesse grossi de nouveaux arrivants. En tête brillait une longue et massive croix de cuivre, garnie de sonnailles qui tintaient sans discontinuer. Le bedeau chantait, le chariot cahotait ; le drap mortuaire, taillé dans une voile, se gonflait à la brise, comme sollicité par la nostalgie de ses aventures passées.

J'accompagnai la dépouille de Féchec-coz jusqu'au bois de pins qui couronne la hauteur, un peu en avant du sémaphore. Le petit bidet de montagne qui emportait le vieux marin vers son lit-clos du cimetière cheminait d'un pas allègre, humant l'air vif, ouvrant tout large ses naseaux à la bonne senteur matinale. Et le cortège suivait, vaille que vaille, par groupes épars qui s'efforçaient de se rejoindre. Cela faisait au loin,

sur la route grimpante, comme une série d'essaims échelonnés. On distinguait la grande Annie au milieu des autres femmes, tel qu'un cyprès solitaire parmi des touffes de genévrier. Le défilé dura près d'une demi-heure, puis la caravane funèbre disparut derrière un repli du terrain...

Je m'en retournai vers le Port-Blanc, dans le vaste rayonnement des choses. Les toits d'ardoises des maisonnettes de pêcheurs, disséminées sur le coteau, s'allumaient aux premiers feux du soleil. Dans les aires des fermes, les batteuses ronflaient avec une ampleur d'orgues, et la poussière du blé flottait au-dessus des meules ainsi qu'une fumée d'or. Mais rien n'égalait la splendeur de la mer étale. Elle se déroulait à perte de vue, d'un mouvement paisible, harmonieux et vraiment divin. Ses courants glissaient autour des îles, nuancés de teintes fines, pareils à de vivants colliers de nacre. Elle semblait se délecter elle-même dans la contemplation de sa beauté. Un mot de Féchec-coz me revint en mémoire :

— Moi, voyez-vous, j'aime la mer comme une femme qu'on désire et qu'on sait bien qu'on ne possédera jamais...

A. LE BRAZ

UN CONGRÈS UNIVERSEL

DES RELIGIONS

EN 1900

« Je vois déjà en pensée le prochain Parlement des religions, plus glorieux et plus plein de promesses que celui-ci : je propose qu'on le tienne à Bénarès, en la première année du xxe siècle. » C'est sur ces paroles du révérend Lloyd Jones que fut clos, il y a deux ans, le Parlement des religions de Chicago.

Tout le monde sait ce que fut ce grand événement, d'une portée philosophique autant que religieuse. Pendant dix-sept jours, dans des conférences particulières, et dans des assemblées publiques, en l'immense « salle de Christophe Colomb », des représentants de toutes les religions du monde purent pacifiquement exposer leurs doctrines et faire ressortir, « l'harmonie et l'unité religieuses de l'humanité, — *the religious harmonies and unities of humanity*, — ainsi que les facteurs moraux et spirituels du progrès humain[1]. »

Le Parlement des religions rompit la tradition de ces

1. Rev. John-Henry Barrows, *Lettre circulaire d'invitation au Parlement des religions.*

colloques, conférences, et conciles, où des théologiens s'exaltèrent jadis en des discussions qui finissaient par des anathèmes, des révoltes, des guerres. Il fut vraiment un congrès. Les délégués des diverses confessions n'eurent point à défendre leurs credos contre des attaques forcenées ou contre de subtiles critiques. Mais, par une tolérance loyale, sans contradiction ni conflit, tous, à des jours différents, eurent un tour de parole pour exposer ce que telle ou telle forme de croyance peut offrir à l'homme de lumière pour son intelligence qu'inquiètent les problèmes de la destinée, de soutien pour sa volonté que les philosophies changeantes livrent aux hésitations et à l'incertitude. d'élévation enfin, pour son cœur que la vie de terre ne satisfait point, et qui porte par delà les horizons aperçus son espérance.

Ce fut le plus grand acte de paix religieuse et de conciliation des âmes qu'aucun siècle eût jamais tenté. La vieille Europe le comprit bien dès la première nouvelle qui arriva de l'ouverture solennelle du Parlement des religions. Le cardinal Gibbons, devant une réunion de huit mille personnes, sa douce figure se détachant, éclairée de la pourpre du manteau cardinalice, parmi les costumes variés des cent soixante-dix représentants des principales religions humaines, les yeux rayonnants d'une joie céleste, avait dit, dans un silence de sanctuaire, la prière chrétienne du *Pater*. Et toute l'assistance avait reconnu cette prière pour « la prière universelle ».

Un tel acte ne pourrait-il être renouvelé? Ne pourrait-on, dans le même esprit de tolérance et de liberté, mais après une entente plus complète, tenir un nouveau Congrès des religions qui serait vraiment universel? Ce vœu fut sur toutes les lèvres quand les délégués se séparèrent. Un regret serait demeuré au fond de tous les cœurs, s'il avait fallu se dire que, pour un jour seulement, les hommes s'étaient rencontrés dans un sentiment de fraternité en Dieu et que, la dispersion faite, les vieilles « cloisons confessionnelles — suivant le mot d'un prélat, — de nouveau se dresseraient jusqu'au ciel ».

Quelques hommes de bonne volonté ont donc songé à reprendre l'œuvre d'union religieuse et de pacification intellectuelle du Parlement des religions. Des catholiques, des protestants, des représentants des diverses confessions chrétiennes,

du culte israélite, et même des cultes païens, se sont concertés pour rallier les croyants de foi tolérante et les penseurs de pensée libre à l'idée d'un *Congrès universel des religions* qui se tiendrait à Paris, en 1900, lors de la prochaine Exposition universelle.

***

Un Congrès universel des religions, à Paris, en 1900 !

Tout aussitôt la race légère des humoristes ou des badauds va se représenter je ne sais quelle parade sacrée, une montre bariolée de costumes et d'oripeaux liturgiques, une représentation théâtrale des rites, une tournée de pontifes, de prédicants ou de sacrificateurs. Ils se trompent. Les néo-bouddhistes ne retrouveront plus les mystiques émotions que leur donnaient, à l'Esplanade des Invalides, les cérémonies du temple de Bouddha. Les habitués du musée Guimet en seront pour leurs regrets : aucun *impresario* ne montrera lamas ni fakirs ; il n'y aura pas d' « invocation au Lotus », pas d'offrande aux « Trois Joyaux ».

Des journaux ont essayé de lancer le projet d'une « exposition universelle et internationale de l'histoire du christianisme pendant les dix-neuf premiers siècles ». Le temple de Jérusalem serait reconstitué. Un panorama représenterait les divers paysages évangéliques. Quelque chose comme le tableau de Gérôme, reproduit en carton-pâte, ferait un Colisée, avec Néron, les fauves et les martyrs. Puis les Croisades, puis Lépante, et même un concile, un office pontifical dans l'intérieur de Saint-Pierre, seraient brossés en décor. Et dans ce décor, des comédiens joueraient les « mystères » du moyen âge, et des paysans d'Oberammergau, la « Passion ». Et cela vaudrait bien la fameuse « rue du Caire ». Mais, est-il besoin de le dire? un Congrès des religions n'aurait rien à voir avec cette entreprise de panorama et cette reconstitution d'opéra-comique.

Un Congrès des religions ne devra même pas être un congrès d'érudits qui exposeraient l'histoire des religions mortes, la vie religieuse des peuples dans le passé, l'évolution des croyances, ou l'état actuel de l'idée religieuse parmi les peuplades des

pays barbares. Ces curiosités peuvent intéresser les savants et les psychologues. Elles touchent moins les esprits qui réfléchissent surtout aux conditions de la vie morale et sociale pour l'humanité présente.

*
* *

Le Congrès universel des religions devra être un congrès d'exposition savante de l'idée religieuse, un congrès de large apologétique.

« Nous croyons, — écrivait le révérend Barrows dans la lettre par laquelle il soumettait aux diverses confessions religieuses le projet d'un Parlement des religions, — que Dieu existe et qu'il ne s'est nulle part laissé sans témoignage. Nous croyons que la religion, par son influence, contribue à l'accroissement de la prospérité publique et qu'elle est la première force vive dans l'organisation sociale... On se propose d'examiner les fondements de la foi religieuse, de passer en revue les triomphes de la religion dans tous les âges, d'exposer sa situation chez les différentes nations et son influence sur la littérature, les beaux-arts, le commerce, le gouvernement et la vie de famille : d'indiquer l'efficace de la religion pour faire avancer la tempérance et la pureté des mœurs, et son accord avec la vraie science : de faire ressortir l'importance du jour de repos hebdomadaire : en un mot, d'accroître les forces qui pourront amener l'unité de l'espèce humaine dans le culte de Dieu et le service de l'homme. »

Pendant la tenue même du Parlement des religions, ce programme s'élargit et se précisa. Et c'est ainsi que des orateurs de foi diverse eurent à traiter les grands sujets suivants : *Dieu*, son existence, ses attributs; universalité de la croyance en Dieu ; — l'*Homme*, son origine, sa nature, son âme, ses fins ; — la *Religion*, lien entre Dieu et l'homme; les besoins de l'humanité satisfaits par la religion; — les *Systèmes de religion*, ou étude comparée des religions ; — les *Chefs religieux de l'humanité ;* — les *Livres sacrés du monde ;* — enfin la *Religion* dans ses rapports avec les *Mœurs*, avec la *Famille*, avec la *Société civile*, avec les *Problèmes sociaux*, avec l'*Amour de l'humanité*, avec les *Arts* et les *Sciences*.

Ce sont là des questions de tous les temps, et que le Congrès de Paris pourra bien reprendre.

Il ne nous appartient pas, au reste, de déterminer d'avance un plan rigoureux pour ce Congrès dont la préparation ne pourra bien se faire que par des avis venus de partout. Ce qu'il importe de bien définir. c'est dans quel esprit de pacification et d'union religieuse nos savants et nos penseurs devront s'assembler. Leur rôle sera de retrouver, sous les formes multiples que prend l'idée religieuse à travers les peuples, et sous les symboles dogmatiques dans lesquels elle s'exprime, ce qu'il y a d'essentiel, de permanent et d'universel dans cette idée.

L'immense majorité des hommes se rencontre dans le sentiment du divin, dans une foi en Dieu qu'ils affirment par des hommages d'adoration. Ce Dieu, ils le conçoivent père et juge des humains. Et si cette notion fut longtemps confuse parmi les païens, de jour en jour elle s'éclaire et se précise à la lumière du christianisme. Le professeur Bonet-Maury l'a montré dans un remarquable article sur le Parlement des religions de Chicago [1], les religions païennes accomplissent une évolution rapide vers l'idéal chrétien. Le monothéisme est la foi du monde. Et il semble bien que toute l'humanité soit unie désormais dans une religion suprême, la religion de la *paternité de Dieu* et de la *fraternité des hommes*.

De cette religion une loi morale se déduit, qui règle les rapports de l'homme avec Dieu et de l'homme avec ses semblables. Quelles que soient les divergences de son application dans la réalité pratique, l'existence et la conscience de cette loi sont un fait universel. Et toujours, chez tous les peuples, une relation nécessaire de cause à effet, de principe à conséquence, est établie entre le sentiment religieux et le sentiment moral, entre la foi et la règle de vivre.

C'est d'une telle unanimité à reconnaître Dieu pour père et les hommes pour frères, c'est des devoirs fondés sur l'idée de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes, qu'un congrès des religions devra rendre un témoignage solennel, et non point des diversités de doctrines ou des

1 *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1894.

formalismes dans l'étroitesse desquels le sectarisme se complaît.

Or, la religion de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes n'est autre que la religion de l'Évangile. A Chicago, des brahmanes et des rabbins proclamèrent Jésus-Christ « le véritable unificateur de l'humanité », et son Évangile, le « centre final de toutes les religions du monde ». Monseigneur Keane put dire : « Tous les moyens dont se servit le Tout-Puissant, pour unir les hommes, aboutirent à un point culminant : Jésus-Christ. Les grands conducteurs religieux du monde ne furent que des précurseurs tâtonnant dans les ténèbres et montrant du doigt, à l'horizon, l'aurore de celui qui devait être la « Lumière du Monde ». Christ sera le centre de la religion à jamais. »

Mais comment la Société chrétienne attirerait-elle à l'unité de l'Évangile le monde entier, si elle-même est divisée? Le Christ avait dit : « Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur ». Les chrétiens ont rompu cette unité. Par des arguties d'école, pour de pauvres motifs d'orgueil et de rivalités, ils ont cherché ce qui désunit. Peu à peu se sont creusées des séparations profondes. Le morcellement de la famille chrétienne est le plus grand crime contre l'Évangile. Le Congrès des religions où les représentants du christianisme surtout auront à élever la voix, devra chercher ce qui unit, et, par delà les dissentiments subtiles, retrouver les éléments profonds de l'unité dans le Christ. « Ce qu'il faut rechercher, a dit le chanoine Freemantle, agrégé de Baliol-College, à Oxford, c'est l'unité de l'esprit, c'est-à-dire l'entente et la sympathie sur certains objets, qui conduiront à la coopération. La foi, dans sa vraie nature, est moins une adhésion de l'intellect à certains dogmes qu'une faculté morale et affective. Nous devons appliquer cette faculté, non pas aux symboles dogmatiques qui nous divisent, mais aux objets mêmes de la religion sur lesquels nous sommes unanimes : Dieu, — le Christ, — la Vie éternelle. »

Les deux dernières journées du Parlement de Chicago furent consacrées à l'étude de ces graves problèmes : 1° l'*Union religieuse de toute la famille humaine ;* 2° l'*Union religieuse de la chrétienté*. Ce fut un noble signe des temps que de pareils

sujets, dont le seul énoncé indique un mouvement si généreux de la pensée humaine, pussent être livrés à l'examen d'une assemblée de croyants. Le Congrès universel des religions tiendra pour sa tâche la plus haute de revenir à ces sujets et d'affirmer un esprit nouveau, vraiment évangélique, de charité et d'union.

Mais union n'est pas fusion. Se solidariser n'est pas se confondre. A personne on ne demandera le moindre sacrifice de sa foi, un abandon tacite de ses convictions, ou de vagues compromis avec sa conscience. « On ne demande à personne d'abjurer ses croyances, déclara M. Charles Bonney, président du comité général, en son souhait de bienvenue aux membres du Parlement de Chicago. Ici, le mot religion signifie : amour et adoration de Dieu ; amour et secours pour l'homme. Nous voudrions former *la sainte ligue de toutes les religions contre l'irréligion*, et les amener toutes à conserver entre elles des rapports fraternels, pour le bien des mœurs, pour le progrès de la charité et du respect mutuel. »

Au prochain Congrès, les représentants de chaque religion seront libres, dans les conférences particulières, d'énoncer, en son intégralité absolue, leur credo, et l'interprétation doctrinale qu'ils ont mission d'en donner. Et même, une section scientifique pourra être établie, où, à la manière ordinaire des congrès savants, et entre spécialistes, l'enseignement de chaque confession religieuse sur des points de dogme, de critique exégétique, d'histoire des croyances, de morale, de justice sociale, aura tout moyen de se produire par des mémoires, des discours, des discussions. Mais, dans les solennelles séances qui seront proprement le Congrès, aucune discussion ne sera admise. Par une exposition successive, les diverses églises ou sociétés croyantes du monde entier diront quelles solutions peuvent se tirer de leur doctrine pour les problèmes de la destinée, de la vie morale ou sociale, dont à l'heure présente s'inquiète le plus l'humanité.



Le premier effet qu'on puisse prévoir d'un Congrès des religions, c'est une restauration de l'idée religieuse. Pourquoi

le mouvement intellectuel et social s'accomplit-il en dehors de l'Église, sans l'Église? C'est parce que, suivant le mot de monseigneur Ireland, « les ministres du Christ prirent leurs quartiers d'hiver dans les sacristies et les sanctuaires ». Il sembla que la religion n'avait plus rien à dire au monde, et qu'elle fuyait, comme par un aveu de sa faiblesse, l'épreuve des contradictions. Mais, si elle sort un jour de la somnolence de ses catacombes, si elle paraît devant les foules, et si elle leur offre sa doctrine sans l'impopulaire apparat d'une autorité qui voudrait imposer, il serait étonnant que les âmes pussent demeurer hostiles à son enseignement, alors que tant de besoins en elles, tant d'inquiétudes, en appellent le divin bienfait.

A aucun autre moment, d'ailleurs, l'état de la pensée humaine ne se trouva plus favorable à une restauration de l'idée religieuse. La préoccupation des esprits est toute, maintenant, aux problèmes sociaux. Comme ces problèmes touchent aux conditions mêmes de la vie, ils passionnent et les simples et les penseurs ; et, comme le passage est brusque de la théorie violente au fait révolutionnaire, le monde vit dans l'incertitude du lendemain et dans une anxieuse attente de transformations et de bouleversements inconnus. Des temps nouveaux sont annoncés par les philosophes, par les politiques, par les poètes de l'évolution. La vieille société s'écroule, nous disent-ils; une société nouvelle se forme dans les aspirations des hommes, et l'heure est proche où elle se dressera sur les ruines du passé. Mais que sera donc la société qui s'élabore, si la vie n'y est réglée que par les confuses rêveries du socialisme révolutionnaire ou de l'anarchie?

La critique peut bien contester la légitimité du sentiment religieux, et s'élever contre sa domination oppressive. Il n'en reste pas moins vrai que la religion a pétri l'âme de l'humanité d'hier, que cette humanité a pensé et vécu religieusement, qu'ainsi une éducation générale s'est faite, et que des atavismes se sont constitués dont il y a un compte à tenir dans tout rêve de réorganisation sociale. La pérennité des croyances est telle dans la tradition de tous les peuples que le sociologue, à moins d'un parti pris flagrant, est amené à considérer comme un instinct primitif l'instinct religieux, et ses manifestations comme un élément d'extraordinaire puis-

sance dans la constitution et l'ordre des sociétés. Enfin, quoi qu'on puisse penser des origines de la morale, qu'on la rapporte à la religion comme à son principe, ou qu'on en fasse une loi de notre sociabilité, il est évident qu'en pratique les hommes ont fondé et fondent leur règle de vivre sur leur croyance, et qu'ils ne puisent guère que dans la crainte ou l'amour d'un Dieu, leurs motifs d'être bons.

Dès lors il apparaît que la question sociale est avant tout une question morale et qu'elle implique nécessairement la question religieuse. Les conditions présentes de la société et l'état des esprits sont donc très particulièrement favorables à ce qu'on pourrait appeler la preuve morale et sociale de la religion.

***

Le christianisme, l'Église catholique surtout, est à l'œuvre déjà pour faire cette preuve. « La religion, a dit Carlyle, est chose vivante, par conséquent mouvante. » Elle doit s'adapter aux besoins que chaque jour renouvelle. Si les doctrines sont immuables dans leur essence, il y a un développement, et, en quelque sens, une évolution des doctrines par l'interprétation qui les applique aux circonstances changeantes. A l'heure présente donc, le christianisme donne à sa prédication et à son apologétique un but social ; il proclame parmi les peuples modernes l'esprit démocratique de l'Évangile; il rappelle les devoirs de charité, de justice, de pitié, et même il intervient pour la réconciliation et l'apaisement dans les conflits de nos démocrates. Par l'impulsion de son grand pape, l'Église catholique est à la tête d'un véritable mouvement d'études sociales. Les théologiens et les orateurs s'attachent à la recherche des moyens pratiques d'assurer un ordre social plus juste.

A tous les observateurs sérieux, aux philosophes, aux hommes politiques, aux sociologues, il paraîtra d'un grand intérêt d'étudier, telle qu'elle pourra s'affirmer dans un congrès, cette vitalité nouvelle des religions , et spécialement du christianisme. Dussent-ils combattre ce réveil de l'action religieuse, encore faudrait-il qu'ils fussent avertis de l'évolution profonde qui a rendu possible un pareil phénomène.

Les sociologues indiquent pour la solution du problème social,

des règles scientifiques, qui, établies sur des analogies d'histoire naturelle, ne peuvent atteindre que l'animalité de l'homme. Les socialistes se perdent dans l'utopie d'un bonheur universel par l'absorption de l'individu dans l'État. Les anarchistes célèbrent le développement individuel, dont la liberté irrépressible irait à la destruction de toute société. Ce sont là bien des chimères.

Le christianisme reconnaît la part d'aspirations justes et généreuses qu'on sent mêlée à ces chimères. Mais pour sauver l'imagination des hommes de l'illusion d'un bonheur immédiat, il agrandit la vision terrestre, et il tourne les regards vers le mystère des éternelles espérances. Pour adoucir l'âpreté des impatients, il rappelle les notions de devoir, de justice, de fraternité, de pardon. C'est par l'Évangile seulement qu'un peu d'idéalisme domine encore le rude conflit social, qui ne serait autrement qu'une lutte brutale et féroce. Par l'Évangile, par les restes de vertu et d'honnêteté qu'il maintient, une sorte de tempérament moral atténue la rigueur des théories au nom desquelles des savants referaient de toutes pièces la société. Et tous ceux-là se tournent vers l'Évangile, qui, jugeant bien la grandeur de la marche présente de l'humanité vers le mieux et de son évolution vers un idéal de souveraine justice, ont pourtant le souci d'épargner à la génération qui vient le sursaut d'une révolution.

Quand donc les chrétiens du Congrès des religions diront ce qu'ils acceptent du mouvement social et quel juste frein ils prétendent mettre à ses violences, aucun esprit ne pourra dénier la gravité d'une pareille déclaration. Et il est à croire que l'enseignement du Christ, loyalement présenté dans toute la sincérité de son esprit démocratique, touchera les cœurs qui se sont fait une religion de la « solidarité humaine ». Mais surtout la foule des humbles sentira, toujours vivante dans l'âme des croyants, la divine pitié du Christ pour les pauvres multitudes, quand une grande assemblée de chrétiens redira bien haut le *misereor super turbam*.

*
* *

« A Bénarès, en la première année du XXe siècle, » — avait dit le révérend Lloyd Jones.

Ce nom de Bénarès, de la Ville Sainte des brahmanes, de la Cité d'Or, bâtie sur le trident de Siva, pouvait bien venir à la pensée d'un clergyman, que les adieux de la dernière séance du Parlement des religions avaient ému. Mais c'était de la poésie.

Après les États-Unis, c'est bien à la France, à cette autre terre de tolérance et de liberté, que revient le droit de voir se produire le plus magnifique hommage qui ait jamais été rendu à la liberté de conscience. C'est au pays d'où surgirent toutes les idées qui remuèrent le monde, que doit être formé l'accord, la solidarité de toutes les croyances humaines. C'est au centre des civilisations savantes, en face de ces académies dont elles ont à soutenir la critique rigoureuse, que les religions doivent former leur ligue sainte et proclamer, contre toute négation positiviste ou matérialiste, l'irréductible loi du phénomène mystique. Et c'est, enfin, en la plus ancienne et la plus glorieuse chrétienté que doit avoir lieu la plus grande assemblée religieuse de tous les siècles. Après le *Parlement des religions*, de Chicago, le *Congrès universel des religions*, à Paris.

La date choisie sera celle d'une exposition universelle. Là même où seront glorifiées les merveilles que l'énergie, l'art, le génie de l'homme auront produites, l'idée religieuse sera prêchée et expliquée par une assemblée de croyants. N'apparaîtra-t-il pas clairement, de ce seul fait, que la religion accepte pour belles et bonnes toutes les victoires de la science sur la matière, et qu'elle n'a pas d'autre prétention que de défendre contre le positivisme ou le matérialisme scientifique les notions supérieures de l'âme, d'un idéal moral, de Dieu ?



Je sais les inévitables objections. Il y a celle des timides et celle des sectaires.

« Un Congrès de toutes les religions du monde, diront les timides, cela est bon pour l'Amérique, pays neuf et sans histoire ; mais dans la vieille Europe ? »

Il est très vrai que la vieille Europe a tout un passé de troubles religieux, dont le souvenir est gardé par des préjugés, des méfiances mesquines, et une sorte de routine sectaire.

Les puissances spirituelles, par une longue tradition historique, avaient pris l'habitude de la domination et de l'exclusion, et contre elles il ne paraissait y avoir de recours que dans la révolte par la force. De confuses rancunes traînent encore sur ce vieux sol ravagé par les guerres civiles. Tout cela s'oubliera-t-il dans un élan de réconciliation ? Ce qui fut possible dans la patrie de Channing, le sera-t-il dans la patrie de Calvin ? Et catholiques, protestants, juifs, ne se trouveront-ils pas embarrassés d'une rencontre qui suit de si près les dissentiments et les haines d'hier ?

A quoi nous répondons : Ce serait étrangement douter de la vertu qui est en l'Évangile de paix et d'amour, que de croire désespérés entre chrétiens l'oubli et le rapprochement. On est bien obligé de s'en apercevoir, d'ailleurs : le combat ne peut plus être entre telle forme religieuse et telle autre. L'irréligion est aux portes. Il y a mieux à faire que de se quereller. Et, quand l'irréligion cherche à détruire l'héritage chrétien, il faut en sauver le moindre débris, où qu'il soit. Il faut recueillir comme une réserve nécessaire pour les jours difficiles la moindre miette tombée de la table où s'assirent les disciples du Sauveur.

Or, c'est bien là même où sévissent les haines et où se présente le danger, que doivent se faire la réconciliation et l'alliance défensive des croyances.

Les sectaires, et j'entends les sectaires de croyance, ont une objection plus grave. Pour eux, le principe même d'un Congrès des religions serait contestable. Reconnaître à toutes les formes religieuses le droit commun d'exposer leurs credos, ce serait pour la vraie église, quelle qu'elle soit, comme un désaveu de la tradition dogmatique d'« une seule vérité dans une seule église », et l'acceptation de cette idée hérétique que « toutes les religions sont bonnes » et toutes d'une égale valeur.

Ne dissimulons pas aux sectaires que l'œuvre du Congrès universel des religions sera surtout dirigée contre eux. Un Congrès des religions est une réunion d'hommes de croyances diverses, où chacun a le droit d'exposer sa foi, où tous admettent la valeur que donnent à la vérité incomplète et à l'erreur même la bonne foi et la sincérité.

Un Congrès des religions, c'est un congrès d'hommes religieux.

Les lacunes de telle confession ne sont point déniées, non plus que la supériorité de telle autre. Il n'est rien énoncé, par le fait même du Congrès, sur la valeur absolue des credos. Mais c'est moins à comparer leur valeur absolue ou objective, dans la « lettre », qu'un pareil rapprochement des religions doit servir, qu'à reconnaître leur valeur relative ou subjective par l'appropriation que s'en font les âmes, ainsi que les droits égaux de toutes les consciences qui les professent « en esprit et en vérité ». Les religions, de la sorte, sont regardées du côté de l'homme. Elles sont considérées moins comme des doctrines abstraites, plus comme un élément de la personnalité morale, et il ne s'agit point tant de credo et de vérité, que d'âmes croyantes et de sincérité.

* * *

C'est l'Église catholique, chacun en a le sentiment, qui devra faire, pour cette grande idée du Congrès universel des religions, les concessions les plus généreuses. Cette générosité aura son retour.

Au Parlement de Chicago, en pays protestant, la première place et le premier rôle furent laissés aux catholiques. « Dans toutes les délibérations, a dit monseigneur Keane, les organisateurs du Congrès exprimèrent, d'une voix unanime, non seulement le désir de recevoir les conseils de l'Église, mais aussi l'intention de se laisser guider par ses avis. Ils demandèrent notre opinion sur le choix des sujets à traiter, et introduisirent dans leur programme toutes les modifications que nous eûmes à leur suggérer. Afin de laisser le temps d'étudier la religion sous tous ses aspects et dans toutes ses relations avec la vie humaine, il fut décidé que le Congrès durerait dix-sept jours, chaque journée devant être consacrée à un sujet général. La commission demanda qu'on entendît chaque jour au moins un délégué catholique, de sorte que la situation de l'Église catholique, en face de tous les grands problèmes religieux, pût être mise en lumière. On décida, en outre, qu'il se tiendrait, parallèlement au Congrès régulier, une série de

« conférences », où chaque religion aurait un jour à elle pour exposer l'enchaînement de ses doctrines et la suite de son histoire; et l'on convint que l'Église catholique occuperait le premier rang dans la série. Enfin, on demanda au cardinal Gibbons d'ouvrir le Congrès par une prière et par un discours... Cette respectueuse déférence permit à la vieille Église du Christ de paraître dans cette mémorable assemblée sans rien sacrifier de sa dignité ni de ses droits divins. »

Et le grand prélat résume ainsi son jugement sur l'œuvre faite à Chicago : « Ainsi, durant dix-sept jours, l'Église s'est tenue debout au milieu de cette singulière assemblée, comme saint Paul au milieu de ceux qui le questionnaient dans l'Aréopage ; et l'on peut douter que depuis les temps apostoliques, elle ait eu pour entendre sa voix un tel rassemblement des enfants dispersés de Dieu. On l'écouta toujours avec un respect, souvent avec un enthousiasme et des applaudissements qui formaient un consolant contraste avec la soupçonneuse et sectaire rancune qui a si tristement rempli l'histoire de la Religion dans les siècles passés. Quel sera le résultat? Qui peut le dire, si ce n'est le Dieu de bonté, celui qui seul *donne l'accroissement*? D'aimables critiques, qui ne trouvent rien de bien en dehors des règles stéréotypées de l'action ancienne, n'attendront sans doute que du mal de cette nouvelle initiative. Ils croiront que l'Église s'est avilie pour avoir paru au milieu, non seulement de ses fidèles, mais aussi des païens. Quant au Maître bien-aimé, qui a dit que son Église devait produire au grand jour « les trésors *nouveaux* aussi bien que les anciens », et qui l'a faite, suivant l'expression de saint Paul, la débitrice de tous ceux qui errent loin d'elle et cherchent sans guide la vérité, il ne manquera pas d'en juger tout autrement. C'est pour lui seul que l'œuvre a été entreprise et menée à terme. »

C'est l'honneur de l'Église protestante d'avoir pris l'initiative du Congrès de Chicago, mais on peut dire que le succès dépendit entièrement de l'adhésion des catholiques. Or, parmi les catholiques, il fallut la puissante autorité du cardinal Gibbons et de monseigneur Ireland pour entraîner les timides. Le Parlement des religions demeure, en quelque manière, l'œuvre de ces grands meneurs de peuples dont on sait le coup d'œil sûr, l'esprit pratique, et les hardies conquêtes à travers

la protestante Amérique. « Le Congrès de Chicago est l'événement le plus beau et le plus heureux de toute l'histoire de notre jeune Église d'Amérique », nous disait à nous-même naguère le cardinal Gibbons.

L'Église de France peut faire ce que fit l'Église d'Amérique, et avec la certitude des mêmes avantages. Et, puisque c'est un acte tout de générosité et, si l'on veut, de condescendance, elle y doit mettre la bonne grâce d'une entière spontanéité.

*
* *

Mais — quelles raisons y aurait-il de le taire? l'idée d'un Congrès universel des religions est déjà plus qu'un hypothétique projet. Elle a été soumise à l'examen et à la critique des grandes personnalités du monde catholique. Des cardinaux, des évêques, des théologiens, des directeurs de journaux, des savants, des écrivains, ont donné leur avis. Nous ferons connaître, dès qu'il le faudra, les noms et les opinions. Qu'il nous suffise de dire qu'un Congrès de tolérance et d'union religieuse peut compter, comme nous en avons été assuré, sur l'approbation et l'intervention effective de deux cardinaux français. Pour tous ceux qui ont vu tant de timidités dans l'Église de France, ce sera une joie mêlée de quelque surprise d'apprendre que les catholiques ont pris le parti de l'adhésion et de l'action immédiate.

M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante, et délégué des protestants d'Europe au Parlement des religions de Chicago, nous a acquis le concours des Églises réformées de France.

Le grand-rabbin Zadoc Kahn a communiqué, par lettre officielle, son adhésion et celle du Consistoire israélite.

L'union des trois grands cultes de France se trouvant ainsi faite, un *Mémoire* a été envoyé au pape, au nom d'un groupe de catholiques, avec ce titre : *Mémoire pour le projet d'un Congrès universel des religions, à Paris, en 1900*. Le cardinal Gibbons, allant à Rome, voulut bien se charger de recommander ce *mémoire*. Il a fait sienne la cause qui est exposée.

Quand le Parlement des religions s'ouvrit à Chicago par la prière que récita le cardinal Gibbons, beaucoup s'étonnèrent

en France et à Rome, et même s'indignèrent, attendant une désapprobation, une condamnation. La condamnation ne vint pas. Le pape avait donné son assentiment. Chaque fois que des visiteurs, depuis lors, ont rappelé à Léon XIII le souvenir du Parlement des religions, ses yeux profonds et clairs se sont illuminés de joie. Il avait vu un peu de son rêve réalisé, le pape de la démocratie et de la réconciliation sociale dans la justice évangélique, de l'union des Églises, de la paix universelle des hommes,

Or, nous avons demandé, il y a quelques jours, au cardinal Gibbons, revenant de Rome, les impressions qu'il en avait rapportées. Les voici. Le pape ne convoquera pas officiellement un Congrès des religions ; il veut laisser libre l'initiative des catholiques, et, en quelque manière, confier à leur suffrage cette grande idée. Surtout il ne veut pas engager dans l'organisation d'un Congrès. qui devra réunir toutes les confessions religieuses, le prestige de sa personne et son autorité de chef de l'Église. « Mais, nous déclara le cardinal, écrivez, agissez. Ne soyez pas timides en France. Intéressez à votre projet ceux qui pensent, ceux qui croient. Créez un mouvement d'opinion. Le pape sera avec vous, je le sais. »

ABBÉ VICTOR CHARBONNEL.

UN BONHEUR[1]

VI

Cette rupture avec le duc de Vigneulles ramena sur le ménage un rayon de lune de miel. Paul de Mers retrouva soudain son empressement de jeune mari, essayant de reconquérir tout entière sa Jacqueline tant aimée, qui venait de lui donner une si belle preuve de sagesse et de déférence.

— Le croirais-tu ? lui dit-il un jour, je t'ai presque soupçonnée!... Tu te montrais si froide, si absolument détachée!... Et, tandis que tu m'éloignais, juste à ce moment-là, ce monsieur redoublait d'assiduité auprès de toi... Ma Jacqueline!... Ah! tu n'es même pas coquette! Car, enfin, une autre, à ta place, aurait pu être flattée... Comme je suis heureux, comme je suis fier de te sentir une parfaite honnête femme!

Elle répondit avec conviction :

— Ah! grand Dieu, mon ami, ce n'est pas même un mérite!...

Depuis son mariage, depuis six ans, Jacqueline avait beaucoup voyagé; son mari s'entendait particulièrement au métier de touriste. Par les temps chauds et calmes, le beau yacht du baron de Mers longeait les côtes normandes et bretonnes, ou

1. Voir la *Revue* du 15 août.

bien anglaises, visitait les plages à la mode, et Jacqueline recevait à son bord. Dans leur chaise de poste, ils parcouraient tantôt les Pyrénées, tantôt l'Engadine et le Tyrol. Enfin, elle écourtait volontiers les séjours à Blainville. Malgré sa splendeur, l'installation lui déplaisait : elle se plaignait d'y respirer une atmosphère de charbonnage. Dans cette œuvre si importante, elle ne voyait aucun autre intérêt que le bénéfice pécuniaire. A Paris, sans prendre au sérieux le zèle de ses amies qui se disputaient les patronages en vue, elle donnait à pleines mains, l'argent ne lui coûtant rien, indifférente à l'efficacité de l'aumône. A Blainville, dans l'usine modèle où le chef s'appliquait à modifier le sort de l'ouvrier, le rôle de Providence humaine se trouvait tout particulièrement tracé. L'opportuniste Trévaux, ayant choisi ce pays industriel pour décor d'un roman social qu'il écrivait, du reste, avec conviction, et passant auprès d'elle toute une semaine, il essaya de lui indiquer la tâche : veiller personnellement sur la crèche, l'école, l'hôpital; conquérir la mère et l'enfant, les avoir pour alliés en ce temps si menaçant de haine prolétaire.

Elle approuvait le plan, mais découragée d'avance.

— Eh bien, non, disait-elle, je ne me sens pas la force, ni le savoir. Je suis absolument bête en certains cas. Tout l'argent que désireront les sœurs, les pauvres, les malades, tout ce qu'on voudra, je l'accorde. Mais la vue de la misère me répugne. Vraiment, je ne pourrais prendre sur moi d'entrer dans ces logis d'ouvriers. L'hôpital!... mais la maladie m'épouvante!... Oui, mon ami, je suis affreusement lâche!

Trévaux le savait, car elle avouait ses faiblesses. La peur planait sur sa vie. Elle exigeait des chevaux tranquilles, des cochers prudents. Sa magnifique santé lui paraissait menacée à chaque instant, guettée, assiégée par les maladies.

Jacqueline perdit sa mère. Un hiver de deuil : son mari s'avisa de le passer avec elle en voyage; il l'emmena en Orient. L'usine, confiée à un directeur habile, ne souffrirait pas de cette absence.

Dans cette longue flânerie à travers des contrées enchanteresse, leur intimité rappelait celle de leurs premiers temps. Jamais la jeune femme n'avait paru mieux aimée. La passion

s'accroît-elle donc avec la souffrance? L'amour est bien, cependant, cette plante farouchement délicate que la plus légère meurtrissure atteint jusqu'à la racine : une fois touché, il est détruit. Paul de Mers avait douté : ce renouveau de tendresse, d'adoration, exprimait surtout l'effort éperdu d'un cœur défiant. Dans cette liberté du voyage qui les livrait plus complètement l'un à l'autre, chaque nuance de sentiment le frappait d'autant plus. Déjà, il avait trop appris à l'observer, à reconnaître l'indifférence même sous la caresse... A vrai dire, il luttait contre ses doutes; et la belle humeur de Jacqueline finissait par dissiper l'ombre.

Une fâcheuse nouvelle assombrit leur retour à Paris : la grève tant redoutée naguère venait d'éclater à Blainville.

La présence du maître eut bientôt calmé les rebelles. Mais Jacqueline, effrayée, déclara qu'elle ne paraîtrait plus jamais dans ce foyer de révoltes. Elle regrettait pourtant l'avantage de la villégiature chez soi : elle se prit d'enthousiasme quand son mari lui proposa d'acquérir le château de Colbec, situé dans la partie la plus pittoresque du pays de Caux, sur la lisière de la Picardie, à une dizaine de lieues de Blainville, — ce qui arrangeait l'homme d'affaires, — en pleine contrée agricole et maritime, essentiellement paisible.

Le contrat de vente rédigé au nom de la baronne de Mers, elle prétendit édifier, dans ce coin de nature admirable, la demeure conçue par elle et vraiment digne d'elle. Ni l'hôtel de l'avenue Gabriel, ni le somptueux château de Blainville, qu'elle avait trouvés tout prêts, construits, aménagés, meublés en perfection, n'étaient son œuvre, sa chose et le vrai temple de sa beauté.

Ici, tout lui restait à faire, ou à refaire. Des bâtiments de pur style Louis XVI, aux proportions vraiment royales, il ne subsistait, depuis la Révolution, que les murs extérieurs; encore exigeraient-ils de savantes retouches, une scrupuleuse reconstitution : la plus ardue des besognes, mais la plus amusante pour notre époque de copistes.

La tâche ne dura pas moins de deux années, malgré la hâte, la fièvre de la châtelaine, aidée puissamment par les sommes énormes que son mari prodiguait à ce nouveau caprice. Il put croire alors qu'elle lui conservait une affectueuse gratitude.

Dans le plaisir de la réussite, elle avait des paroles qui le touchaient :

— Mon bon Paul, comme vous m'avez toujours gâtée!

Enfin, avec une joie de triomphatrice, elle prit possession de son domaine. L'évocation était parfaite : Colbec se trouvait rajeuni d'un siècle, en toute sa fraîcheur, en sa splendeur intacte.

Il se dresse, en effet, comme à l'époque pimpante, au milieu des parterres qu'animent les sveltes figures de marbres. les fontaines à sujets galants, et les balustres ajourés surmontés de beaux vases à décors d'amours et de faunes. Ses appartements ont retrouvé les fines moulures de bois, les meubles rares, les tapisseries aimables. Et, toujours comme autrefois. des avenues superbes y accèdent de tous côtés. La même ceinture de feuillage, une parure et une défense, l'enserre et s'étend jusqu'à la mer, qui déchire brusquement la falaise verte, fleurie. Bref, le caractère tout particulier de cette merveilleuse résidence, c'est l'aspect grandiose, imposant, donné par la nature, avec cette grâce follement luxueuse, mais charmante, où se reconnaît la fantaisie d'une femme.

La nouvelle châtelaine n'avait pas seule réalisé son désir. Les Sergy, ses commensaux pour tout l'été, voyaient enfin le retour du cher passé à houlettes enrubannées. Ils se prélassaient là dedans avec des minauderies si comiques qu'elles trouvaient absolution aux yeux de Jacqueline. Un vrai théâtre. exactement copié sur celui de Trianon, achevait de combler les vœux de Flora.

— Tu y es pourtant venue comme les autres, à faire jouer la comédie! disait-elle fièrement à sa cousine.

— Au village! sans doute : là, il n'y a point de rivalité écrasante, et c'est une ressource pour les réunions campagnardes.

Trévaux, lui aussi, avait eu son lot : l'installation des écuries, des remises. Abusant d'un crédit largement ouvert, il avait organisé un train d'équipages à défier toute concurrence. Et il en profitait tout le premier, Plus que jamais attiré par « l'étoile », il s'oubliait à Colbec, puisqu'elle y brillait. D'ailleurs on parlait de séparation entre les Novaray, le mari ostensiblement établi en Touraine, auprès de sa mère.

Ce premier été en pays cauchois, sorte d'inauguration, ne

fut, pour ainsi dire, qu'une longue fête. Jacqueline voulut prouver brillamment sa nouvelle suprématie et son habileté de châtelaine. Dans les appartements immenses, les séries d'invités se succédaient sans relâche. Des châteaux voisins, les visiteurs affluaient. Pour toute cette campagne normande, Colbec était comme un palais enchanté.

Tout en partageant l'existence rayonnante de sa femme, Paul gardait au front ce pli de mélancolie qui révèle l'incurable blessure du cœur. C'est que la désillusion était venue, complète. Malgré tant de débats où, tenacement, résistait son amour, dans cette observation perpétuelle et minutieuse, le doute avait grandi, s'établissant peu à peu, détruisant jusqu'au dernier mirage. Oui, sous l'amabilité banale, condescendante, il voyait le détachement inconscient, — le pire. Et son âme hautaine, habituée déjà à se replier, achevait de se déprendre. La passion ne s'impose pas. A quoi bon les reproches, les plaintes? Il arriva à se persuader que jamais sa femme n'avait jamais su l'aimer; il tenait secrète, au fond du cœur, sa désespérance.

La fête patronale de Colbec survenait à la mi-août. Pour lui donner un éclat unique, la châtelaine résolut de chanter à la grand'messe.

Une répétition, au moins, était nécessaire. L'avant-veille de la cérémonie, Jacqueline se rendit à l'église dans l'après-midi. Comme accompagnateur, le curé avait proposé, de préférence à l'organiste habituel, un de ses jeunes amis. excellent musicien. Quand la chanteuse arriva sur la plate-forme qui soutient l'orgue, un jeune homme se trouvait assis devant l'instrument. A sa vue, il se leva. Le curé s'empressa de le nommer :

— Le vicomte Eudes d'Eudetot.

Assurément, ce regard, à la fois timide et enflammé, n'était pas inconnu à Jacqueline. Soudain elle se rappela : plusieurs fois, sur les routes, au passage de sa voiture, un promeneur s'était rangé; ses yeux étranges, comme extasiés, restaient attachés sur elle, et sur elle seule, quoiqu'elle fût souvent accompagnée d'autres femmes.

Elle sourit, avec sa grâce naturelle, et du ton bas qui convenait à la sainteté du lieu :

— Il paraît, monsieur, que vous voulez bien nous prêter votre concours?

Il répondit très simplement, sans la moindre gaucherie :

— Mon concours, madame, est peu de chose. Je vous serai obligée de me donner sans scrupule toutes vos indications.

Ils commencèrent.

Le morceau terminé sans accroc :

— Mais ça va bien, très bien, dit Jacqueline, je vous assure que je me sens soutenue en perfection. Certainement, je n'ai jamais été mieux comprise.

Le curé exultait :

— Que c'est beau ! que c'est beau !

Le jeune homme répliqua :

— Pourtant, madame, voulez-vous permettre?... Si nous reprenions le tout... pour le mouvement? Il me semble que nous avons pressé un peu, par endroits.

Jacqueline acquiesça :

— Oui, vous avez raison.

Cette seconde fois, le musicien lui-même se déclara satisfait.

Puis, tous trois descendirent le petit escalier en spirale qui aboutissait à l'entrée de l'église. Justement, les jardiniers du château survenaient pour commencer la décoration de l'autel ; le curé s'excusa auprès de la châtelaine, en lui demandant la permission de les guider.

— Eudes, je te prie, fais-moi le plaisir de me remplacer et d'accompagner madame la baronne...

L'église, dépendance du château, joignait l'un des murs du parc : une porte, percée dans ce mur, servait de passage aux châtelains. Mais Jacqueline, au lieu de s'y arrêter, continua par la route, le long du saut de loup.

— Ainsi, monsieur, dit-elle, vous avez le prénom semblable au nom...

— C'est un usage de notre famille, madame : chez nous, chaque aîné s'appelle de ce prénom, donné au chef de notre maison. Mon père le porte, et moi de même, son fils unique.

— Cette coutume est ancienne ?

Il répondit :

— Elle remonte à Guillaume le Conquérant.

Jacqueline rejeta légèrement son ombrelle en arrière, afin. tout en marchant, d'examiner le musicien.

Entièrement vêtu de velours marron, guêtré jusqu'aux genoux, il avait l'allure d'un jeune preux, très grand, très élancé, admirablement pris ; mais d'un jeune preux déjà loin des rudesses primitives, — les mains, quoique brunies, affinées par des siècles de paresse, le pied mince dans les forts souliers de campagne, la taille cambrée décelant peut-être plus d'agilité que de vigueur. Sous le feutre mou à bords retroussés, le visage aux lignes nobles, d'une pureté classique, évoquait l'idée d'une médaille très nette; le léger duvet qui ombrait la lèvre supérieure, dessinée en arc, s'effaçait à quelque distance. Mais la froideur de cette régularité parfaite s'animait du regard: un regard bleu, beaucoup plus jeune que l'âge réel, très doux, et qui s'enflammait en se posant sur Jacqueline. L'embarras de ce superbe garçon, qui se troublait et rougissait comme une fille, amusait la jeune femme. Elle poursuivit :

— Dites-moi... je crois bien que nous n'en sommes pas à notre première entrevue?

Après un court silence, il répliqua, presque balbutiant :

— Effectivement, madame, j'ai eu l'honneur de vous rencontrer.

— Alors, vous êtes peut-être mon voisin ?

— Oui, madame : Eudetot est là, en face de vous, derrière ce petit bois, dans un creux de la falaise.

— Mais ça paraît inaccessible !

— C'est un peu loin par la grande route, qui forme de longs lacets... mais par la mer, il y a un sentier qui mène, en moins d'une heure, jusqu'à votre parc.

On avait atteint la grille du château. Jacqueline s'arrêta, et de son accent le plus charmeur :

— Eh bien ! monsieur d'Eudetot, au revoir et merci. Souhaitons que cela marche après-demain comme aujourd'hui.

Elle lui tendit sa jolie main gantée. Il la prit sans rien trouver à répondre, comme paralysé par une de ces émotions qui foudroient...

Le surlendemain, la baronne de Mers chantait en grande pompe dans la vieille église du village toute décorée de fleurs,

la nef pleine d'un monde élégant, les paysans massés dans les bas-côtés. Le curé ne devait jamais oublier ce jour de gloire. La quête fut une fortune.

A son peuple Jacqueline avait prodigué les réjouissances. Sur la vaste esplanade qui s'étend, par delà le saut de loup et la route, en face du château, sous une tente de coutil bariolé, une véritable kermesse offrait tous ses plaisirs gratis : spectacles, chevaux de bois, tirs, jeux de hasard avec lots pour les gagnants.

Le soir encore, sous la tente illuminée, ce fut un immense festin pendant que, sur la pelouse ruisselante de lumière et protégée d'un vélum, parmi les blanches statues de marbre et les beaux vases à décors allégoriques, une quantité de petites tables réunissaient les nombreux invités de la baronne. Ces dames avaient improvisé des costumes de bergères et, vraiment, on aurait pu se figurer quelque bucolique frairie du siècle dernier. Flora récita un à-propos, pastiche où Trévaux avait mis toutes ses gentillesses. Enfin, avec un égal entrain, on dansa sous la tente champêtre et sous les draperies seigneuriales, les deux orchestres mêlant presque leurs accords. Un feu d'artifice, qui embrasa le pays, servit d'intermède.

Plusieurs fois, au cours de la soirée, Jacqueline avait cru voir son musicien, ou plutôt elle avait reconnu ses yeux. Qu'elle se promenât avec ses amis, qu'elle s'assît au milieu d'un groupe ou qu'elle dansât, partout elle sentait sur elle l'étrange regard. A maintes reprises, elle tenta de rejoindre le jeune homme. Mais, chaque fois, il lui échappait, disparaissant soudain parmi les futaies épaisses. Durant toute cette veillée, elle eut la sensation presque irritante de ce regard avide qui la poursuivait, d'une ombre qui s'évanouissait à son approche.

A dater de ce jour, la baronne de Mers aperçut trop fréquemment sur son chemin le jeune Eudes pour qu'elle attribuât ces rencontres à de simples hasards. Trahi par deux hauts chiens loups qui bondissaient follement au-devant de l'équipage, il ne profitait guère de l'aubaine : il se tenait à distance, timidement, si bien qu'il ne pouvait même pas y avoir échange de saluts.

Cependant, un matin que Trévaux menait ces dames en *mail*, sur une route encaissée, on croisa le jeune Normand. Il était pris entre les talus. En rappelant ses chiens affolés par la sonnerie des grelots, il se rangea au bord de la route et leva son chapeau, ce feutre marron à bords retroussés, qui découvrit son visage de médaille, devenu cramoisi. On montait une côte, ce qui permettait au conducteur quelque distraction ; il murmura négligemment :

— Belle figure de Gaulois !

Jacqueline nomma le jeune homme, que nul n'avait songé à remarquer lors de la fête de Colbec.

— Tout à fait romantique, dit Trévaux.

Flora se mit debout et, se retournant, braqua sa face à main.

— Bon ! dit-elle, il est resté cloué sur place... Trévaux a raison, il est très beau... Crac ! il m'a aperçue et il file... C'est égal ! ce serait un fameux type pour notre théâtre.

— Offre-lui un rôle, riposta Jacqueline.

Flora regarda sa cousine avec malice.

— Eh bien ! je m'imagine qu'il a trouvé tout seul celui qui lui convient.

Et elle chantonna :

Son cœur soupire...

Jacqueline riait. Flora poursuivit :

— Au fait, tu ne l'as donc pas invité ?

— Ma foi ! non.

— Mais, sérieusement, cet organiste chevalier peut nous être utile. La prochaine fois, je l'arrête et je l'enlève. Prends garde !...

Dès lors, toute la bande joyeuse surnomma le jeune d'Eudetot « le page de la baronne ». A chaque promenade, ce fut un jeu de guetter, de reconnaître, au passage, l'insaisissable poursuivant. Les plaisanteries abondaient. On notait la rougeur, la confusion, l'extase du chérubin. On eût au moins voulu connaître le son de sa voix.

— Il parle avec ses yeux, disait Flora. Jacqueline, ils te brûleront, quelque jour !

— Oh ! à cette distance !...

Une après-midi, la baronne de Mers, ayant eu l'idée de porter à son curé la rente mensuelle des pauvres, rencontra dans le jardin du presbytère le jeune musicien qui en sortait.

— Ah ! mon voisin ! s'écria-t-elle.

Avec son invincible embarras, il prit la main qu'elle lui tendait, ne trouvant rien à lui dire. Elle continua gaîment :

— Je suis bien aise de vous rencontrer. Il y a longtemps que j'ai quelque chose à vous demander, monsieur... Voilà : j'ai, chez moi, un orgue excellent dont je préfère parfois l'accompagnement à celui du piano ; je fais appel à votre talent...

Et, pour répondre à un geste de modeste défense :

— Oui, oui, reprit-elle, votre talent... Et un talent réel, très personnel, ce qui prime tout pour moi. Vous avez une qualité de son bien à vous : très ténu, profond, suave... On dirait celui d'une femme...

Il répliqua, avec un demi-sourire :

— Je suis l'élève de ma mère.

— Mes compliments à tous les deux !

Aussitôt, elle ajouta :

— Je suis sûre que ce serait un charme pour moi de la connaître.

Ce désir aimable parut le surprendre, presque l'effrayer. Vivement, il riposta :

— C'est que nous vivons en sauvages, madame !

Jacqueline n'insista pas, croyant deviner, dans cette réponse, un reproche quelque peu mérité. En effet, ne convenait-il pas qu'elle fît, la première, à la comtesse d'Eudetot une visite de voisinage ?

Elle le quitta, sur cette sorte de promesse :

— A bientôt !

VII

Aux premiers jours de septembre, Colbec se vida soudain. Ses bois immenses étaient riches en gibiers de toute espèce : il paraissait naturel, même, d'y transporter l'équipage de chasse à courre déjà organisé à Blainville ; mais la châtelaine, très

médiocre amazone puisqu'elle manquait de hardiesse, s'y refusa obstinément. Bien plus, elle interdit le moindre coup de fusil dans les fourrés si peuplés. En conséquence, Paul de Mers émigra en Picardie, accompagné des invités chasseurs. Les autres se dispersèrent, jusqu'à Trévaux qui partait, avec les Sergy, pour faire le tour de la Hollande.

— Un voyage de noces! dit malicieusement Jacqueline, à l'oreille du vieux camarade.

De fait, on aurait pu le soupçonner, tant le romancier redoublait d'allégresse. D'autre part, Flora, beaucoup moins pointue, prenait parfois des mines adoucies de femme conquise. Et l'on aurait pu croire aussi à la complicité des Sergy: leurs égards pour le maître, en effet, tournaient à la tendresse. Les amis, d'ailleurs, les prétendaient capables de toutes les vengeances contre le gendre déserteur.

Quoi qu'il en fût, Jacqueline demeura seule, et son isolement lui parut un bien-être après ce train de fêtes, à la longue monotone et lassant. Pour la première fois, elle appréciait le charme réel de la campagne, fait de belle lumière, de senteurs vivifiantes, et, surtout, de silences animés qui accompagnent la pensée active ou sommeillante.

Néanmoins, la solitude pour elle ne pouvait pas demeurer absolue. Dès le second jour, comme elle se promenait en voiture par le pays, elle se ressouvint de son jeune admirateur et donna l'ordre au cocher de gagner Eudetot.

Une de ces journées d'été particulièrement radieuses, où l'on subit, malgré soi, l'ivresse de vivre. La voiture s'était engagée dans un chemin étroit, encaissé, mal tracé, rocailleux, qui montait, descendait, regrimpait, et s'enfonçait; route peu propice à la promenade, et Jacqueline comprenait qu'elle n'y fût jamais passée. Enfin, on atteignit un plateau, tout au sommet de la falaise. La mer se découvrit : une ligne d'un bleu intense, à l'horizon, coupant un azur très pâle. Et les alezans reprirent le trot dans un sentier bordé d'herbages. Soudain une nouvelle pente; puis la voiture s'arrêta devant une vieille porte grande ouverte : un chariot, bondé de fourrage, obstruait l'entrée. C'était là.

Surprise, Jacqueline descendit, interdisant au valet de

pied d'avertir. Elle releva sa jupe de serge blanche, contournant l'énorme véhicule, frôlée par le trèfle débordant, et se trouva dans un pré où des vaches paissaient jusqu'au pied d'un château Louis XIII ; des poules, parmi, cherchaient leur pâture. Aussitôt, comme s'ils l'eussent reconnue, les chiens loups accoururent en aboyant. Deux hommes surgirent au seuil d'une grange : le vicomte d'Eudetot se précipita vers la visiteuse :

— Oh ! madame, c'est vous qui êtes ici !...

Il se tourna vers celui qui l'accompagnait :

— Mon père, madame la baronne de Mers veut bien nous faire l'honneur de sa visite.

Sous l'emphase un peu provinciale des paroles, le ton de cette présentation révélait toute la naïveté d'un respect allant jusqu'à l'idôlatrie.

A son tour, le comte d'Eudetot s'approcha.

Débarrassé du chapeau de grosse paille à larges bords, son visage apparut, fermement dessiné, cheveux drus et roux, longue barbe grisonnante. Très grand, comme son fils, un peu fort, il semblait auprès de lui un frère aîné, plus solide et plus primitif. Vêtu d'un « complet » de rude étoffe grise, — assurément fabriqué par un tailleur de province, — il gardait une allure un peu hautaine, avec un bon sourire d'homme simple et ravi de son lot.

Il s'inclina très bas.

— En effet, madame, c'est là un grand honneur... et un grand plaisir, ajouta-t-il avec une pointe de galanterie.

Elle répliqua vivement :

— Oh ! monsieur, c'est-à-dire que je suis confuse d'un si long retard... J'ai fort négligé mes devoirs de voisine envers madame d'Eudetot, et il lui faudra beaucoup d'indulgence pour me pardonner.

— Madame d'Eudetot, madame, ne pourra jamais que vous être reconnaissante. Voulez-vous me permettre de vous conduire auprès d'elle ?

Il lui offrit son bras. Eudes marchant derrière, les chiens loups bondissant devant eux, ils suivirent le sentier tracé dans l'herbe, sous les pommiers couverts de fruits, qui menait au château. Le long de la façade, une seule marche de granit

sur laquelle ouvraient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée formant portes : d'emblée, Jacqueline se trouva introduite dans le salon. Une femme, assise devant la table du milieu, occupée à repriser une serviette, se leva en l'apercevant.

Au contraire de son robuste mari, la comtesse d'Eudetot paraissait plus que son âge : de taille moyenne, presque frêle, vêtue de lainage noir, une coiffure de dentelle noire sur des bandeaux de neige. Mais le visage mince avait gardé sa peau lisse, et le regard de bluet, pareil au regard d'Eudes, toute sa candeur lumineuse.

M. d'Eudetot ayant nommé la baronne de Mers, avec beaucoup d'aisance, la maîtresse du logis serra la main de Jacqueline en lui souhaitant la bienvenue et la fit asseoir dans un fauteuil gothique, le siège garni d'un coussin de tapisserie au point.

En cet intérieur où se devinait l'étroitesse de l'existence matérielle, l'élégante s'étonnait d'éprouver une impression de bien-être. Elle avait ignoré jusqu'alors les médiocrités vaillantes et habiles, son enfance n'ayant connu que les aigreurs, les privations de la gêne hargneuse et maladroite. Ici, tout respirait l'entière satisfaction : ce beau jeune garçon qui s'épanouissait dans cette campagne plantureuse; ce père superbe, alerte, enjoué comme à vingt ans; cette jolie vieille à cheveux de soie blanche, dont le sourire affable lui semblait une caresse. Et, autour d'eux, il riait aussi, le salon lambrissé de chêne bruni avec son plafond à poutres épaisses, ses coffres antiques, sa lourde table carrée, à pieds tors et massifs : épaves de l'ancien mobilier suffisant à parer la grande pièce un peu nue, que Jacqueline considérait avec une curiosité d'amateur. Puis, ayant avisé contre le mur du fond un harmonium couvert d'un drap grenat, elle rappela le service que lui avait rendu M. Eudes d'Eudetot, en voulant bien l'accompagner à l'église de Colbec. Et, s'adressant à son hôtesse, avec toute sa grâce :

— Puisque je connais votre élève, je vous sais, madame, un réel talent.

Madame d'Eudetot se défendit, mais son mari et son fils réclamèrent contre sa modestie. Ce mari et ce fils, d'ailleurs, semblaient la vénérer et l'adorer. M. d'Eudetot avait même

gardé, quand il parlait à sa femme, un ton d'amoureux à la fois plaisant et touchant.

— Et moi. répliqua la vieille dame, je vous ai entendue. J'étais à cette belle messe de Colbec. Je vous dois un de mes plus vifs plaisirs...

— Bien facile à retrouver, riposta vivement Jacqueline : heureusement, pour moi surtout, nous sommes voisines.

Après l'échange de quelques réflexions sur la musique, le chef de la maison, comme s'il cédait tout à coup à un entraînement de sa nature expansive, raconta son histoire. La crise foncière l'avait contraint à devenir son propre fermier. De ce grand domaine d'Eudetot, en partie constitué par la falaise abrupte, et qui représentait tout son avoir, à peine arrivait-il, bon an mal an, à tirer une huitaine de mille livres : eh bien ! il se trouvait absolument satisfait. Il aimait la terre, le bétail et toutes les choses de la culture, la vie aux champs, les paysans. Né dans ce hameau, il y continuait l'existence de son père. Son fils Eudes ferait comme lui. On se passait aisément des distractions de la ville. On voisinait un peu, à condition que l'on pût rendre les invitations...

Jacqueline comprit que tous ces renseignements avaient été donnés à dessein pour amener cet avertissement délicat. Elle reprit avec le plus vif intérêt :

— Ce qui m'émerveille, c'est ce vieux château : il semble tel qu'il a été construit.

— Sauf qu'il est devenu une ferme ! répliqua gaîment M. d'Eudetot.

— Qu'importe ! il n'en est pas moins curieux... Comme c'est étrange ! la Révolution l'a donc respecté?

— En nous dépossédant, mais mon grand-père a pu racheter.

— Alors, reprit Jacqueline, vos jolies tourelles n'ont pas été réparées?

— Non, répondit la comtesse. On a simplement remplacé les briques à mesure qu'elles se détachaient. Un archéologue de nos amis prétend que ces tourelles ont vraiment gardé tout le caractère de leur époque.

— C'est possible, ajouta M. d'Eudetot, avec sa bonhomie joyeuse, mais, pour le moment, les voilà à peu près en ruine.

Je compte les faire consolider cet hiver, car les colzas ont bien rendu.

Jacqueline poursuivit :

— Les ornements de fer forgé paraissent intacts?

— Oh! riposta le comte, ils s'abîment. Mais, tout rongés qu'ils sont, ils font plaisir à voir, je l'avoue.

— Aussi, reprit encore Jacqueline, emportée par ce fanatisme des choses anciennes, je vais vous demander la permission de les admirer, car je n'ai fait que les apercevoir.

Sur ce désir formel, le comte se leva.

— Le tour du fermier, soit!... Mais vraiment, madame, la vue de notre pré n'est guère faite pour la châtelaine de Colbec.

— Je vous assure, monsieur mon voisin, répliqua sincèrement Jacqueline, qu'Eudetot me captive et m'intéresse plus que je ne saurais le dire. C'est un vieux petit coin du monde, tout neuf pour moi. J'ai vraiment fait une découverte charmante. Quelle délicieuse après-midi!

Par hasard, son regard croisa celui du jeune Eudes, ce timide regard dont il ne savait voiler la flamme, et qui exprimait, à l'heure présente, une indicible reconnaissance.

Tous quatre avaient gagné le verger. Les belles vaches rousses, repues et couchées, ruminaient béatement. Les poules, sautillantes, continuaient à picorer. Jacqueline se planta droit devant le château, gardant son ombrelle fermée sous le soleil, le front seul abrité par son large chapeau de dentelle blanche qui donnait à son visage rose un air de baby.

La façade, très simple, toute en briques, s'encadrait harmonieusement dans les deux tourelles trapues, ornées de balcons, de clochetons, de girouettes variées, le tout de fer largement et délicatement travaillé.

Interrogé par Jacqueline, le comte lui apprit que ce château Louis XIII avait été élevé sur l'emplacement même du manoir d'Eudetot, contemporain du Conquérant. Il existait encore une sorte de souterrain datant de la construction primitive. Jacqueline ayant insisté pour le visiter, on pénétra dans la tourelle gauche, qui servait de bûcher. Là, à travers les piles de bois, on arriva devant une large dalle qu'Eudes souleva sans effort. La jeune femme se pencha au-dessus d'un trou profond, qui semblait bien une entrée de caverne.

— On peut y descendre? demanda-t-elle.

Une seule fois, M. d'Eudetot s'y était aventuré. Par le chemin, ou plutôt la coulée taillée dans le roc, il avait, presque en rampant, atteint le bord de la mer. Cependant l'expérience pouvait être dangereuse. A marée haute, le flot s'engouffrait dans l'issue qui, à marée basse, formait une toute petite grève.

Comme ils sortaient de la tourelle, un grand bruit s'éleva au dehors :

— Allons! bon! s'écria le comte, toujours la même histoire : ils ont versé le chariot!

On apercevait l'énorme voiture culbutée devant la grange. Le comte, redevenant soudain fermier, s'excusa auprès de Jacqueline.

— Allons-y, Eudes.

Mais la mère eut une petite moue.

— Bah! mon ami, le mal se réparera comme il a été fait... sans vous.

— Eh! non, saprebleu! Vous voyez bien que nos hommes n'en sortiront pas!

Aussitôt, avec son air de colosse soumis :

— Soit, j'y vais seul.

La comtesse sourit.

— Et vous suffirez pour deux.

Mais Eudes, quoiqu'il parût obéir à regret, se précipita sur les pas de son père. La mère le suivit de son sourire caressant, et, d'un accent qui trahissait toutes les admirations et toutes les tendresses :

— Lui! c'est l'artiste!...

L'une et l'autre, éprouvant ce charme de sympathie qui, à la première vue, rend deux femmes presque amies, marchaient maintenant derrière le château, planté au milieu du clos de verdure. Sous leurs pieds, la même herbe drue: les pommiers s'entrelaçaient toujours au-dessus de leurs têtes. Jacqueline reprit :

— Mais, vraiment, à son âge, monsieur votre fils ne s'ennuie pas dans cette solitude? L'hiver, pourtant, doit y être sévère.

— Non, il ne s'ennuie pas; il ne s'ennuie jamais. Il est

heureux avec nous. Comme son père, il aime la campagne, mais il l'aime autrement. Il l'aime, surtout, pour y rêver, pour s'y inspirer... Eudes n'est pas seulement un exécutant, il compose.

— Voilà qui ne me surprend pas, répliqua la jeune femme toute sérieuse. Dans ce cadre, l'inspiration semble naturelle, et je me figure même que les idées d'un artiste y prennent une réelle grandeur...

La mère riposta vivement :

— Moi, je les trouve magnifiques, ses idées. C'est tout simple! Mais, pourtant, elles me paraissent mériter d'autres suffrages. Chut!... c'est bien entre nous. J'aurais voulu faire connaître les belles compositions enfermées là-haut, dans ma commode. Car enfin, une seule fois, j'ai envoyé à un éditeur de musique, à Rouen, quelques motifs, et on les a joués dans un concert, avec grand succès.

— Mais cela est fort encourageant! s'écria Jacqueline.

— Eudes m'en a voulu.

— Quelle singularité!

La voix de madame d'Eudetot prit une inflexion attendrie.

— Je partage un peu sa timidité, Il y a là, surtout, un sentiment très particulier qui fait ma joie et ma vraie gloire : il prétend garder pour nous deux ses « chants intérieurs », comme il les appelle en riant.

Déjà loin du château, elles ne percevaient plus aucun bruit, tout à fait seules dans le vaste pré. De temps à autre, une pomme teintée de rouge tombait sur l'herbe verte. Elles s'oubliaient en leur lente promenade, allant, allant toujours.

— Eh bien! reprit Jacqueline, on conçoit ici ce que l'on ne comprendrait pas ailleurs : ici, comme elle paraît délicieuse. la vie en dehors du monde!

Elle ajouta, regardant finement sa compagne :

— Je me figure aussi, chère madame, que ce n'est pas seulement cette jolie nature qui inspire monsieur votre fils. Je le crois en tout votre élève.

D'un ton pénétré, madame d'Eudetot répliqua :

— Il est mon fils, voilà tout, mon fils complètement, tout à moi. Il me semble vraiment qu'il est mon âme, ma vraie vie, la seule. Il m'appartient, sans qu'une seconde l'ait encore

détaché de moi. Ah ! si vous saviez quel trésor de tendresse, de délicatesse, de grâce, de bonté réelle, d'oubli de soi-même, de modestie et pourtant d'élévation!... Pardonnez-moi, madame, je ne sais pas taire mon orgueil...

— C'est une douceur de vous entendre, répliqua Jacqueline avec conviction. Ah ! vous avez joliment raison de jouir de votre bien, et de le reconnaître et de le proclamer!

Ainsi encouragée, la mère s'abandonna de plus en plus au penchant qui les entraîne toutes : parler de l'enfant, — même aux indifférents, ne fût-ce que pour prononcer le nom chéri. — Sentant bien, d'ailleurs, l'attention favorable de Jacqueline, dont les grands yeux l'interrogeaient en l'écoutant, elle raconta l'enfance de son joli bambin ; une enfance passée dans ses bras, cœur à cœur, où elle semblait se dédoubler, lui communiquant ses pensées, ses sentiments, ses goûts. A la lettre, Eudes l'adorait : tout petit, pendu à sa jupe ; garçonnet, sagement assis au pied de son fauteuil, docile aux premières leçons, ne souhaitant pas d'autre récompense que son sourire. C'était elle qui lui avait enseigné la musique... Cependant, ils s'étaient séparés, Eudes obligé d'achever ses études au collège, à Rouen. Mais les jours de vacances rendaient à la maman une tendresse d'autant plus avide après les longues semaines d'absence. Enfin, il avait passé son baccalauréat. Il avait, un instant, songé à se faire prêtre. Elle, pourtant si foncièrement religieuse, n'admit pas cette vocation, le connaissant mieux que lui-même... Un autre déchirement : le service militaire... Mais depuis sa rentrée définitive à la maison, elle avait pour toujours retrouvé le grand garçon, tout semblable au petit, avec un esprit supérieur qu'elle admirait. Et ils vivaient dans une étroite communion, infiniment heureux l'un par l'autre.

— Le mariage ne me le prendra pas, ajouta-t-elle en sa foi ardente : Eudes n'épousera jamais que la femme capable de vivre ici, dans ce vieux coin d'Eudetot, acceptant le partage de nos vieilles idées et la simplicité de nos coutumes.

— Sans doute, riposta Jacqueline : les choses s'arrangeront pour le mieux. Il a droit d'exiger un très beau parti, tourné comme il l'est, avec le nom qu'il porte...

— Le nôtre, à nous, n'est pas à vendre, interrompit madame d'Eudetot avec une haute fierté. Je souhaite qu'Eudes épouse une fille pauvre, comme je l'étais, moi, mais de vraie famille, comme son père m'a choisie... Alors, il faut l'avouer, la terre rapportait davantage. Mais, n'importe!

Elles avaient atteint l'extrémité du pré. Au delà se déroulait la plaine, mollement ondulée, que le trèfle rouge empourprait par places. A l'horizon, le soleil s'abaissait, pâle et doux. Comme elles tournaient pour revenir sur leurs pas, une voix appela :

— Madame la comtesse?

Une tête de fillette émergeait au-dessus de la haie. Madame d'Eudetot s'arrêta.

— Tu viens pour ta grand'mère?

— Oui, madame la comtesse, parce que vous avez dit de venir quand elle grelotterait...

— C'était à prévoir. Tu as encore un petit paquet de poudre jaune : donne-le tout de suite. Je t'en apporterai dans la soirée, et je verrai moi-même.

La petite s'éloignant, les promeneuses continuèrent.

— Oh! je ne suis pas inquiète, fit madame d'Eudetot : il s'agit d'une fièvre de rhumatisme périodique, et facile à couper.

Ce très petit hameau n'avait pas de médecin : elle y suppléait de son mieux, savait employer sa pharmacie toujours munie des remèdes courants. Et Jacqueline comprit que ce budget si restreint se grevait de nombreuses charités, distribuées habilement : presque sans argent, cette sainte faisait beaucoup de bien.

— Ainsi, demanda-t-elle, en visitant les malades, vous ne craignez pas la contagion?

— Non.

— Vous n'avez pas peur de la mort?

— Non, répéta madame d'Eudetot, avec la même tranquillité.

— Vous n'y songez donc pas?

— J'y songe souvent. Mais, quoique parfaitement heureuse en cette vie, je ne suis pas effrayée de la mort. J'ai confiance en Dieu. Je crois fermement qu'il me réunira aux chers miens.

Jacqueline n'ajouta plus un mot. Ici encore, c'était l'espérance!... Toujours l'espérance, comme disait Trévaux, où régnait le bonheur... Hélas! que ne partageait-elle cette foi qui illumine l'au-delà, si ténébreux pour elle, si effroyable!

Enfin, les deux femmes se retrouvèrent devant le château. M. d'Eudetot et son fils sortirent du salon.

— Par exemple, dit la forte voix du comte, nous ne savions imaginer où vous étiez passées!...

— Nous avons beaucoup causé, voilà, riposta madame d'Eudetot en regardant Jacqueline d'un air conquis.

Une fine teinte lilas s'épandait sur la campagne, annonçant le crépuscule. Jacqueline s'écria, confuse :

— Mon Dieu, je suis horriblement indiscrète! Mais quelle heure est-il donc?

Comme une réponse, sept coups tintèrent à l'horloge de l'église.

— L'heure du dîner, répliqua en souriant madame d'Eudetot. Vraiment, ma voisine, avec deux bonnes heures de route, il serait neuf heures quand vous arriveriez à Colbec... voulez-vous me permettre de vous offrir notre modeste repas?

— Eh bien, soit! répliqua Jacqueline avec sa vivacité ensorcelante, j'accepte.

Et, regardant malignement M. d'Eudetot :

— Seulement, à l'avenir, j'entends que l'on imite mon sans-façon, cette fois excessif, mais qui prouve mon ardent désir d'un voisinage amical.

Aussitôt, la pensée lui vint d'épargner un surcroît d'embarras à la maîtresse de la maison, en même temps qu'elle s'accorderait un plaisir, cette limpide fin de journée présageant une fin de soirée magnifique.

— Seulement, ajouta-t-elle, nous allons renvoyer ma voiture. Monsieur Eudes, vous m'avez parlé d'un chemin qui mène de votre falaise à mon parc. J'adore la marche, la lune se lève tôt, la nuit sera superbe. Vous serez mon guide, voulez-vous?

Cette proposition, peut-être un peu délibérée, n'effaroucha nullement ces gens très droits, incapables d'une arrière-pensée offensante; et, de fait, en cette simplicité patriarcale, l'audace de la baronne de Mers devenait une grâce d'abandon,

de confiance flatteuse. Seul le jeune homme en resta stupéfait. Mais, sans lui laisser le temps de répondre, Jacqueline s'élança par le pré. Père et fils l'y suivirent, tandis que madame d'Eudetot s'éclipsait pour donner quelques ordres.

Et elle courait presque, cette vivante et mobile Jacqueline, allègre dans cette paix si reposante, amusée de son après-midi, du cadre, des gens, retrouvant pour quelques heures ses jambes de gamine, comprenant la vie familiale et les délices villageoises.

La voiture attendait devant la vieille porte ouverte, le cocher raide sur son siège, fouet en main, le valet de pied debout : Jacqueline donna ses instructions, jeta son ombrelle sur les coussins et réclama la pèlerine de drap blanc qui devait la préserver de la fraîcheur du soir. Eudes se chargea du petit manteau ; elle reprit le bras du comte. En traversant le pré elle répéta plusieurs fois :

— Ah ! qu'il fait bon ici !

Elle rentra au salon, enleva son chapeau, se contenta de glisser les doigts sous ses cheveux noisette, pour leur rendre le bouffant accoutumé :

— Voilà ! je suis prête.

Le comte, alors, entraîna la jeune femme :

— Allons dîner.

Dans la salle à manger, meublée d'un buffet normand et d'une douzaine de chaises paillées, la si raffinée Jacqueline trouva fort appétissant le couvert que la comtesse achevait de disposer, sans aucune gène d'être ainsi surprise en ses fonctions de ménagère. Plaisamment elle gronda son mari d'une fringale trop impatiente.

— Voilà ! dit-elle à Jacqueline, la gourmandise est son péché !

Il répliqua, avec une tape caressante sur l'épaule de sa femme :

— Et vous le cultivez, ma chère, par vos gâteries !

Assurément, tout cela était loin du splendide service de Colbec : une argenterie un peu grossière, usée en même temps et comme dépolie, remplaçait l'argenterie ciselée, fleurie et miroitante ; une verrerie épaisse remplaçait les fins cristaux taillés. La nappe bise était bien un peu grosse, ainsi que la faïence des assiettes à bouquets mal peints ; mais des gerbes

de glaïeuls encadraient la lampe; et les fruits, poires et pommes du verger, reposaient sur un lit de bruyères fleuries. De nouveau, Jacqueline compara cette ruine si vaillante, cette ruine aimable, gaie, à la pénurie de sa triste enfance, réellement pauvre dans le désarroi et la paresse des siens. Debout, la comtesse dit tout haut le bénédicité, auquel son mari et son fils répondirent : « Ainsi soit-il. » Puis on prit place, l'étrangère à la droite du chef de la maison, Eudes en face d'elle.

Il parut succulent à la baronne de Mers, ce repas si promptement organisé, — l'unique servante, Pascaline, faisant office de maître d'hôtel, le comte découpant avec art et servant son monde, comme au vieux temps. — Au rôti de bœuf, assurément le plat du dîner de famille, on avait sans doute ajouté le poulet sauté; la salade, les légumes, la crème fournie par la laiterie de la comtesse complétaient le menu. Jacqueline voulut boire du cidre et le déclara excellent; là-dessus, le comte lui fit goûter le meilleur de sa récolte, soigneusement bouché.

Seul, Eudes ne mangeait rien. Chaque fois que, par hasard, Jacqueline rencontrait ses yeux, il les détournait vivement; pas si vite, cependant, qu'elle n'en eût saisi l'expression illuminée. Dans ce cadre, il lui paraissait vraiment, avec sa belle tête noble et douce, le jeune héros d'une légende d'amour, évoqué de ces temps chevaleresques où l'amour était toute la vie et comme une religion.

On se leva de table. La nuit était venue. Au salon, Jacqueline accepta une tasse de thé. Le comte se préparait à lui servir d'escorte avec son fils, quand un garçon de la ferme entra : il requérait, pour l'un des chevaux de labour fort endommagé par l'accident du chariot, l'assistance du patron, qui, à l'occasion, suppléait le vétérinaire. Jacqueline, comprenant les devoirs du gentilhomme fermier, le contraignit à rester.

Dès que le comte fut sorti, elle remit son chapeau. Puis, tendant les mains à sa nouvelle amie :

— Au revoir, n'est-ce pas, au revoir?... à bientôt?

La comtesse lui plaça elle-même sur les épaules la pèlerine de drap blanc et dit à Eudes :

— Surtout, prends un châle : on ne sait jamais... Madame pourrait avoir froid sur la falaise.

Eudes s'était déjà muni d'un plaid, qu'il portait plié sur son bras.

La mère les mena jusqu'au seuil. Dehors l'air était presque chaud. Une ombre bleue enveloppait la campagne, sous les profondeurs bleues du ciel constellé. Une dernière fois les deux femmes se serrèrent la main. Enfin Jacqueline s'éloigna, Eudes à son côté.

VIII

— Ah ! monsieur Eudes ! laissez-moi admirer !

Ils avaient franchi la vieille porte, grimpé une côte assez raide. Tout à coup, ils se trouvaient sur la falaise.

La lune apparaissait au-dessus d'Eudetot, entièrement caché par un pli de terrain ; une lune toute claire, énorme. Autour d'eux, pour seul horizon, la lande, la mer : une lande infinie, toute baignée d'un or pâle à peine assombri çà et là par les bouquets d'ajoncs, surplombant la mer unie comme un lac, le reflet d'or se dégradant jusqu'à elle en fine vapeur d'argent.

— C'est superbe ! reprit Jacqueline, elle-même inondée de clarté, doublement blanche en son vêtement tout blanc, sous cette lumière de mystère, de rêve.

Auprès d'elle, Eudes s'était arrêté. Jacqueline distinguait, en son moindre détail, ce beau visage d'antique et ce regard qui ne la quittait pas : une gravité se mêlait à l'extase, presque un effarouchement.

— Oui, c'est superbe ! superbe ! Un paysage magique ! Je ne m'y reconnais plus ! Comme c'est étrange ! subitement, le monde habité a disparu.

Et la lune montait dans le ciel pur, un grand ciel de saphir, criblé d'étoiles. Pas un nuage, pas un souffle. Nul autre bruit qu'un clapotis doux et monotone, lente respiration du flot endormi sous l'admirable sérénité de la nuit scintillante. L'air tiède et léger portait les suaves aromes du thym et de la verveine mélangés d'âcres senteurs marines.

Enfin Jacqueline s'engagea dans l'étroit sentier qui longe la mer. Eudes, n'osant offrir son bras, marchait auprès d'elle.

— Si j'ai bonne mémoire, dit-elle, vous m'avez parlé, un jour, d'un trajet de trois quarts d'heure entre Eudetot et Colbec, par cette falaise. Je serai donc rentrée chez moi avant dix heures ?

Eudes ne répondit pas. Elle insista :

— Hein ! n'est-ce pas cela ?

Elle comprit qu'il devait faire un véritable effort pour sortir de son silence. Il répliqua d'une voix légèrement oppressée :

— C'est bien cela, madame.

— Mais c'est une promenade de rien du tout, et c'est absolument délicieux de marcher ainsi, sous la lune. Le chemin est-il partout aussi facile ?

— A peu près.

Elle s'arrêta net.

— Comment ! à peu près ? Mais vous m'effrayez !

— Je vous assure, madame, qu'il n'y a pas lieu de vous inquiéter. Quelques minutes par des escaliers très praticables pour atteindre la grève de Saint-Maur : après quoi, le sentier remonte doucement jusque vers Colbec.

— Bien sûr ?

— Je vous l'affirme !

— Alors, en avant !... Puisqu'il n'y a pas de péril, me voilà toute prête à devenir très brave.

Elle affectait une façon d'autant plus enjouée qu'elle voulait dissiper, chez son compagnon, cet embarras qui troublait un peu la promenade.

— Ce qui me plaît surtout en ce pays, reprit-elle, c'est l'absence de toutes ces vilaines machines qui, sous prétexte de civilisation, me gâtent la nature, à moi... A la bonne heure, cette lande et cette grève ! Pas de locomotive... pas même un phare !... Aucune tache sur mon tableau ; pas une fausse note. Je me figure ainsi le monde à sa création. C'est l'harmonie parfaite... celle qui inspire le compositeur, avouez-le ! ajouta-t-elle avec malice.

Eudes eut un léger sursaut :

— Comment, madame ?

— Oui, votre chère maman vous a trahi... Et quelle

adorable maman vous avez là! Savez-vous que nous avons beaucoup causé toutes les deux? Je ne me trompais pas en m'imaginant que ce serait un charme pour moi de la connaître.

— L'impression est réciproque, madame : je n'ai jamais vu ma mère aussi vite conquise. C'est une âme réservée, qui s'ouvre difficilement. Mais, à votre seule vue, j'ai senti que sa sympathie tout entière allait à vous. Et ma mère est une amie qui ne se reprend pas.

— Cela, j'en suis certaine. Elle représente la bonté.

Eudes ajouta religieusement :

— Oui, ma mère est une sainte.

Jacqueline marchait d'un pas alerte, mais sans hâte, jouissant trop de la course pour songer même à l'abréger.

La lune s'élevait toujours, épandant à flots plus larges sa blonde lumière qui effaçait jusqu'aux ombres des touffes d'ajoncs.

De nouveau, Jacqueline s'était arrêtée.

— Tiens! qu'est-ce donc, là-bas, ce point à peine perceptible? un bateau?

Pendant quelques secondes, il suivit la direction indiquée.

— Une simple barque, je crois.

— Ah! c'est dommage! Cela me ramène cette civilisation que je déteste...

— La barque disparait, dit-il.

— Oui, s'écria-t-elle joyeusement, et voilà mon tableau retrouvé : la création vraie, toute pure... Enfin, ne sentez-vous pas comme moi, monsieur l'artiste?

Emporté par le même enthousiasme, il répondit d'une voix ardente :

— Oh! oui, ce pays est beau quand la nature y règne seule. L'immensité vide est d'autant plus imposante, et cette création, ainsi toute à vous, emplit l'âme de sérénité. Oh oui! ici, dans cette solitude, on sent la vie faite pour notre joie... La vie! comme elle nous pénètre parfois! Et comme elle est merveilleuse!...

Soudain, il se tut, effrayé de son exaltation. Jacqueline se remit à marcher, plus lentement, paraissant glisser dans l'herbe sèche qui bruissait légèrement sous les pieds. Et, ve-

nant du large, c'était toujours le même égal murmure du flot si doucement berceur dans sa monotonie rythmée. Comme Eudes, elle ne parlait plus, vaguement rêveuse, ou, plutôt, la mémoire engourdie, flottante. Le mystère de la nuit l'enlevait à la réalité. Mais, après quelques minutes de ce silence fascinant, elle eut la sensation d'une sorte d'angoisse qui étreignait son compagnon. Elle le sentait palpitant auprès d'elle, combattant ce grand trouble qui planait sur eux. Pour dire quelque chose, elle reprit :

— Vous savez que je ne songe pas sans effroi à vos escaliers menaçants !... Voyons ! sont-ils encore loin ?

Il tressaillit, subitement rappelé à lui-même.

— Nous y arrivons.

En effet, depuis un moment, le terrain s'abaissait. Jacqueline commençait à prendre garde. Elle choisissait, pour y poser ses pieds, les petits trous qui, dans l'étroit sentier, semblaient des marques de pas. Pour la rassurer, Eudes se plaça devant elle, en éclaireur. Tout à coup, il se retourna.

— Cette fois, nous y sommes.

La falaise, brusquement déchirée, dominait une petite grève aux galets étincelants.

— C'est la plage de Saint-Maur, dit-il.

A leurs pieds, les fameux escaliers se déroulaient : des troncs d'arbres formaient de véritables marches dans le terrain rocheux.

— Il n'y a qu'à descendre, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Absolument : les escaliers continuent jusqu'au sentier que nous reprenons pour gagner l'autre côté de la falaise.

Il y avait place pour deux dans le chemin très élargi. Eudes se mit auprès d'elle.

— C'est égal, dit Jacqueline après quelques marches, c'est tout de même un peu effrayant. On croirait aller droit dans la mer.

— Peut-être, quand on n'en a pas l'habitude... Toute l'affaire, c'est de ne pas avoir le vertige.

— Heureusement, je ne l'ai pas...

Aussitôt, avec une appréhension subite :

— Du moins, à l'ordinaire.

A mesure qu'on descendait, la petite grève apparaissait plus nettement, frangée d'une écume légère comme de la neige

dorée. Derrière eux, la falaise montait, dressant déjà un mur très haut. Soudain Jacqueline poussa un cri :

— Mon Dieu ! je tombe...

Eudes, effrayé, se rapprocha. Elle se retint à son bras. Rassérénée aussitôt par ce soutien solide, elle se moqua d'elle-même :

— Suis-je assez ridicule, avec ma poltronnerie !... Car j'ai eu peur, tout simplement.

Quoi qu'il en fût de son assurance recouvrée, elle garda le bras d'Eudes, hésitant désormais à s'aventurer seule.

Enfin on atteignait le bas des escaliers.

— Oh! oh! l'endroit difficile, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

— Un peu.

Les dernières marches usées, déjetées, pour les franchir, Jacqueline, d'un inconscient mouvement d'effroi, se serrait contre son cavalier, quand, sous sa main, naturellement appuyée à la poitrine du jeune homme, elle sentit le cœur battant à se rompre.

Au même instant, comme s'il eût compris qu'il était deviné, et aussi, comme à bout de forces pour dominer son émotion, il s'arrêta, haletant, suffoquant... Son regard éperdu attaché sur elle :

— Oh ! madame, murmura-t-il.

Et dans ce mot tout simple vibrait l'idolâtrie de sa folie débordante.

Ils se trouvaient maintenant au bas de la falaise, enfermés par le roc, au bord de la petite grève qui s'élargissait vers le flot, comme pour le capter ; du monde, ils n'apercevaient plus que le ciel étincelant et cette mer douce et murmurante. Jacqueline n'avait pas quitté le bras d'Eudes, toujours appuyée contre ce cœur soulevé ; tous deux immobiles sous le même enchantement, la femme si froide surprise tout à coup par la volupté de l'admirable nuit, enivrée de l'âcre et suave senteur, et surtout de cette jeune présence, imposant le charme triomphant de la beauté et de l'amour. Sans résistance, déjà subjuguée, elle s'amollissait sous l'ardent regard, si plein de passion et de prière.

Quelques secondes s'écoulèrent dans cette contemplation extasiée. Puis osant adresser enfin à sa divinité son acte d'ado-

ration, Eudes, sans un mot, se mit à genoux; à l'échancrure du fin soulier qui dépassait la robe blanche, sur le bas de soie ajouré, il colla ses lèvres brûlantes... Pour la première fois de sa vie, Jacqueline venait d'être saisie du frisson délicieux : éveil de la sensation, enveloppement, langueur diffuse... Telle qu'un fluide magnétique, la caresse pénétrait tout son être; sa chair tout entière recevait le baiser de feu. L'impression était si intense qu'elle ferma les yeux, à demi défaillante.

Il se releva pour la soutenir, un bras timidement passé autour de sa taille, transporté en quelque rêve fou. Juste à ce moment, de l'univers illuminé, une étoile se détacha, qui lui parut tomber sur le front même de l'idole. Et, dans une de ces superstitions de l'amant, toujours si près de la naïveté enfantine, il crut à quelque sourire du ciel pour son vœu encore informulé.

Elle se redressa, paraissant se remettre un peu : d'une voix toute changée, elle murmura :

— Je suis très fatiguée.

— Désirez-vous que nous nous arrêtions? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle faiblement.

Au-dessus d'eux, une sorte de grotte s'ouvrait dans la roche. Eudes prit sa main et l'entraîna vers ce refuge, ne songeant qu'à lui ménager un repos abrité. Elle se laissait conduire, absente d'elle-même. Sur un sable très fin, il étendit le châle qu'il portait et la fit asseoir.

Tout cela s'était accompli dans le silence oppressé qui prolongeait leur extase. Jacqueline, à demi étendue, appuyée contre la paroi de la grotte qui formait un dossier légèrement incliné, gardait en elle l'étrange sensation si nouvelle : tout son corps vibrait, frémissait, absolument conquis, délicieusement inerte. Debout auprès d'elle, Eudes luttait contre l'impérieuse tentation d'étreindre sa merveilleuse chimère, soudain descendue jusqu'à lui. Et la grotte, presque sombre en la nuit resplendissante, enveloppait de son ombre douce les deux êtres si beaux, jetés dans cette solitude magique, comme si, à cet instant, seuls, ils eussent régné sur le monde, un monde mystérieux et splendide, fait pour une heure de passion surnaturelle et divine.

Mais ne trouvant toujours qu'un même mouvement pour

exprimer son amour éperdu, Eudes s'agenouilla, et penché sur Jacqueline, d'un accent de prière suprême, il murmura :

— Je vous adore !

Sur le châle sombre, une des mains de Jacqueline reposait. Le gant de Suède, glissé sur le poignet, découvrait jusqu'au coude le bras d'une blancheur fascinante. Il posa doucement sa main sur cette chair nacrée : elle ne fit pas un mouvement, mais il sentit qu'un long frisson la parcourait. Pris de vertige, il se pencha plus près : il lui parut qu'elle aussi venait à lui ; les deux souffles se confondaient. Enfin il perdit toute conscience de lui-même, et sa bouche toucha cette bouche froide, à l'haleine de fleur.

Certaines ivresses semblent rester idéales : la force même de la passion l'élève et l'épure. Jacqueline, abandonnée aux bras de ce beau garçon, se sentit religieusement adorée jusque dans le délire...

Quand elle revint à elle, toute pleine d'une joie fière, comme celle d'une initiation magnifique, elle murmura seulement :

— La belle nuit !

Elle se leva. Sans confusion, lui aussi, il l'aida à rajuster son manteau. Puis il reprit le châle sur un bras, tandis que, de l'autre, il entourait la taille de l'aimée. Et, triomphalement, il la ramena sous le ciel étincelant. Là, presque grave, il lui mit un baiser sur le front.

— Maintenant, murmura-t-il, je t'appartiens, je suis à toi pour toujours.

En ce cadre solennel, ces paroles ne la firent pas sourire. Elle toujours soutenue par lui, ils suivirent le sentier qui remontait l'autre partie de la falaise. Moins de dix minutes plus tard, ils atteignaient le parc de Colbec.

— Déjà ! dit Jacqueline.

Mais la raison lui revint aussitôt : elle se dégagea. Eudes, repris par sa timidité, lui demanda doucement :

— Dois-je vous laisser ?

— Non, à cette heure, il ne convient pas que je rentre seule. Venez demain, dans l'après-midi, à ma chaumière, dans mon parc à moi : j'y serai dès deux heures. Vous entrerez par la petite porte sur la valleuse. Vous en trouverez

la clef cachée dans l'herbe, derrière la borne... Maintenant, sonnez au pavillon du garde.

Les gens avaient été avertis que leur maîtresse rentrerait par la falaise : on ouvrit aussitôt.

— Merci, monsieur Eudes, dit tout haut Jacqueline, et bon retour !

La grille se referma sur le jeune homme. La châtelaine, accompagnée par son garde, traversa le jardin. Dans le vestibule du château, les domestiques veillaient. Minuit avait sonné.

Elle voulut se déshabiller seule, pour n'être pas distraite, pour conserver plus vivante l'exquise sensation. Et elle s'endormit, gardant à ses lèvres l'ineffable baiser des douces jeunes lèvres humides.

IX

Dans l'immense domaine de Colbec, Jacqueline avait imaginé pour elle une sorte d'ermitage. C'était, à l'une des extrémités du grand parc, un morceau tout enclos de murs, et qui dominait un coin de paysage accidenté comme une Suisse riante. Jalousement, elle gardait les clefs de sa retraite champêtre; les jardiniers eux-mêmes n'y pénétraient que sur son ordre.

Nul abri ne pouvait mieux convenir au délicieux mystère d'une idylle amoureuse. Eudes avait bien trouvé l'endroit désigné; par ce côté désert qui donnait sur une valleuse abrupte, il avait pénétré dans le refuge de verdure : chemins tapissés d'herbe et de mousse, éclaircies, charmilles, bosquets, le tout affectant le désordre, le naturel; puis, au milieu de ce bocage, enfouie sous les roses, une chaumière. La porte en était entr'ouverte; il l'avait poussée : sur le seuil, il était resté saisi d'admiration et d'adoration.

Une vraie chaumière, avec ses petites fenêtres à croisillons, mais ornée comme un boudoir de reine. Au plafond, sur les murs, des peintures exquises : festons de roses sous lesquels bergers et bergères jouaient, folâtraient, dansaient, rassem-

blés en des groupes galants, ou se poursuivant à travers les feuillages bleutés ; une vieille soie, d'un rose passé, couvrait des sièges délicatement sculptés; de fines mousselines retombaient sur les petites croisées; les tables et les encoignures de marqueterie rare soutenaient d'adorables babioles, des saxes mignards et précieux, et encore des gerbes de roses, comme si le toit fleuri versait à l'intérieur sa surcharge embaumée. Sur une frêle causeuse, Jacqueline était assise, toute pimpante, dans son déshabillé de valenciennes à dessous rose, échancré autour du cou, les bras découverts jusqu'au coude. Elle sourit au jeune amant qui vint tomber à genoux sur le coussin où s'appuyaient ses pieds...

L'automne, cette année-là, prolongeait un été des plus ardents. Chaque après-midi ramenait le rendez-vous à la chaumière des roses. Eudes y pénétrait par la valleuse, avec sa clef à lui, qu'il gardait désormais comme son plus cher trésor.

Si, au dire de certains, la caresse est un art, la tendresse, avec ses intuitions, ne serait-elle pas encore la plus habile éducatrice? Rien ne saurait rendre le culte fervent du jeune Eudes pour sa merveilleuse conquête, et les imaginations charmantes de son idolâtrie, les affinements du délire sensuel, si bien voilé sous l'extase dévotieuse. Jacqueline, tant aimée déjà, s'étonnait d'un tel amour. Tout naturellement, la curieuse s'était amusée à le questionner. La tête cachée dans les jolis bras nus, il s'était confessé : à Rouen, durant son service militaire, une liaison avec une grisette presque sage; cette unique aventure n'avait laissé dans son âme chaste et chrétienne que de la confusion.

A la vérité, c'était son existence même, si en dehors du monde, solitaire et méditative, sans aucune visée ambitieuse, sans but, sans plaisirs, qui avait formé pour l'amour véritable cette nature d'artiste, un peu féminisée par la tendre sollicitude maternelle.

Dans le recueillement du joli boudoir, souvent il demeurait agenouillé, en cette attitude suppliante, la première que sa folie eût osée. Il la contemplait de ce regard qui, déjà, la saisissait, alors qu'il était pour elle un inconnu, et qu'elle retrouvait, tout aussi implorant, mais noyé de félicité ardente.

De longs moments, elle se laissait caresser par les prunelles bleues. Cependant il trouvait pour l'adorée des mots sincères et berceurs. Après les silences enivrés, c'était soudain l'explosion de toute son âme.

— Laisse-moi te le dire enfin, que je t'aime!... Mon Dieu! comme je t'aime! Je t'appartiens du premier jour, du premier sourire que tu as laissé tomber sur moi.

Il racontait ses premières adorations, ses longues stations furtives sur les routes où elle pouvait paraître, ses courses à travers la campagne quand il apercevait l'équipage de la baronne de Mers, et les effarements de son être subjugué, les émotions paralysantes. Une fois même, il avait baisé la terre à la place où elle était descendue, posant les lèvres dans l'empreinte de son pas...

— Comprends donc! tu m'apparaissais sur une nuée, l'astre inaccessible... Trop heureux encore de vivre en ta lumière... Et aujourd'hui, je suis là, tout près de toi!... Ma fée, ma déesse! c'est bien vrai, dis?... Ce n'est pas un rêve!...

Jacqueline écoutait, enveloppée par cette chaleur de sincérité. Ah! certes, celui-là n'avait pas raisonné son cœur; il n'aimait pas avec la sagesse apparente d'un baron de Mers, — pourtant si profondément épris : — il aimait, voilà tout, avec la fougue de la passion aveugle.

— La vie, c'est toi, lui disait-il encore, le monde, c'est toi! Rien n'existe en dehors... Je t'appartiens comme une de ces fleurs que tu respires ou que tu écrases. Tu feras de moi ce que tu voudras, toujours! Et je te bénirai, toujours, quoi que tu ordonnes...

C'était vrai. Quoi qu'il advînt, elle resterait en cette âme blanche la religion inaltérable. Dans ce cœur plein d'elle, l'amante s'apparaissait vraiment divinisée.

Une après-midi, il la supplia de chanter le motet qu'il avait accompagné à l'église d'Eudetot. Dans un angle de la pièce, l'harmonium se dissimulait derrière un écran de roses. Il prit place, elle commença : ce fut un ressouvenir délicieux, qui fit couler des larmes sur les joues du musicien. Puis, quand la mélodie pieuse fut achevée, il ouvrit ses bras pour étreindre son rêve. Et, dans ce baiser, Jacqueline sentit les sanglots qui soulevaient son cœur reconnaissant.

Parfois, Eudes redevenait enfant; et Jacqueline, l'aînée d'âge et surtout d'expérience, s'abandonnait aux jeux de son irrésistible gentillesse. C'était sous quelque charmille ou quelque bosquet encore vert. Tous deux assis sur le même banc, il s'amusait à la coiffer de feuillage comme une druidesse ; ses yeux bleus sur les beaux yeux bruns, il voulait fixer son image dans les larges prunelles brillantes ; il l'écoutait vivre en appuyant sa tête sur la jolie poitrine ronde et calme. Toutes ces niaiseries provoquaient des rires. Alors, il était bien son page, jeune, animé, gracieux et fou, mais gardant, jusqu'en ses juvéniles extravagances, le respect du sujet pour sa reine. Souvent ils marchaient dans les sentiers moussus, cachés par les futaies épaisses, les derniers chants d'oiseaux accompagnant leur caquetage d'amoureux. Et ainsi enveloppés de la sérénité que versait une douce fin d'été, assurés du secret en cet Eden fermé, sous le pur azur ou dans le boudoir rose, ils vivaient d'ineffables heures...

Cependant Jacqueline n'avait jamais retrouvé la complète ivresse ressentie dans la grotte de Saint-Maur. Plus jamais, ce n'avait été le même envahissement délicieux, le même oubli de l'être dans l'abandon.

La baronne de Mers, entre temps, était retournée à Eudetot; mais la lune vagabonde n'éclairait plus la nuit : elle avait dû revenir dans sa voiture.

De leur côté, les voisins avaient dîné à Colbec et en étaient gaillardement repartis dans la carriole de la ferme. Entre les deux femmes, la sympathie première s'était consolidée.

Durant la matinée, Eudes, moins actif encore à aider son père, s'oubliait auprès de sa chère maman qui l'entretenait volontiers de la jolie châtelaine. Il buvait les éloges prodigués à Jacqueline.

— Allons, disait M. d'Eudetot, quand il les surprenait ainsi, ce grand garçon vivra toujours dans le giron de sa mère !

Madame d'Eudetot souriait. Les mères prennent pour elles le redoublement des câlineries et des tendresses, oubliant trop la vision qui fait le fils plus grave et plus ému. Et quand, après le déjeuner, Eudes partait, tout frémissant, la comtesse souriait avec la même confiance, participant à cette joie d'où elle était absente.

Tout un mois avait passé dans cette intimité si parfaitement secrète. Octobre était enfin venu, amenant les grosses pluies accompagnées de tempête. Ce fut soudain un désarroi pour les amants. Impossible de se rejoindre dans le parc inondé; la correcte Jacqueline ne permit à Eudes qu'une seule et courte visite au château. Durant trois jours, ils vécurent séparés; les soirées solitaires parurent longues à la châtelaine. D'autre part, son mari la priait de venir le retrouver à Blainville, où la paix s'était complètement rétablie, afin d'y présider les quelques grandes réceptions accoutumées. — Et elle songeait que l'idylle charmante se terminait tout naturellement avec ce bel été...

Le quatrième jour se leva moins désolé. La pluie avait cessé, mais le temps restait gris, menaçant. A l'heure du rendez-vous, Jacqueline s'emmitouffla pour gagner la chaumière des roses, avec l'idée que, sans doute, Eudes y viendrait, lui aussi, Même, il l'avait devancée : sous une charmille déjà dépouillée, il arrivait à sa rencontre.

Il n'y avait plus de roses sur la chaumière ; en trois jours, elles s'étaient fanées, effeuillées. Le parc avait perdu ses frondaisons : ce n'était plus qu'une jonchée de feuilles mortes. Et dans cette campagne voilée, attristée, il semblait soudain qu'un crêpe s'étendait sur leurs amours.

Ils entrèrent, Jacqueline toute frissonnante, mais de froid seulement. Eudes, à sa vue, avait oublié toutes les tortures de la séparation. Il s'était mis à ses pieds, agenouillé sur le coussin, devant la causeuse. Et il la contemplait !

Pauvre garçon ! Un enfant!... Elle se sentait émue à la pensée du chagrin qu'elle avait à lui infliger.

— Dites-moi, mon page, fit-elle, en lui abandonnant ses mains qu'il baisait éperdument, ne pensez-vous pas un peu que voilà l'été achevé et que ce vilain temps, c'est le signal du départ ?

Il la regarda, comme si elle venait de le frapper en plein cœur.

— Mon Dieu ! que dites-vous là ?

Elle prit dans ses mains la belle tète amoureuse. Et, du ton égal d'une aînée, qui veut imposer la raison et en adoucir la rigueur :

— Voyons, n'avez-vous donc jamais pensé...

Il interrompit douloureusement :

— J'étais trop heureux pour penser!

— Enfant!... Comment! vous saviez bien que, forcément, je quitterais ce pays, rappelée à Paris dès l'entrée de l'hiver...

Il ferma les yeux devant la réalité brutale. Puis, tout à coup, l'étreignant avec désespoir :

— Soit! je vous suivrai.

Elle se dégagea, et, nettement :

— Cela, non, je ne le permets pas. Vous oubliez donc que vous êtes toute la vie de votre mère?

— Si elle savait ce que je souffre, elle-même me dirait de partir.

Jacqueline poursuivit avec fermeté :

— Ne déraisonnons pas... Et après, quand vous m'auriez suivie? La belle affaire! Qu'est-ce que vous feriez à Paris? Mais, mon pauvre ami, à Paris, il faudrait y vivre, d'abord!

L'allusion était nette. Cette froide parole rappelait à l'amant sa pauvreté. Il devint très pâle et se releva, ne trouvant plus rien à dire.

Tant de douleur éclatait sur son visage que Jacqueline, compatissante, lui prit la main et le força de s'asseoir auprès d'elle. Là, retrouvant son accent de grande sœur sermonneuse, elle lui montra sa vie telle qu'elle était, sa vie de mondaine et de femme mariée. Il l'écoutait, silencieux et glacé. Plus elle lui marquait de commisération, plus il devenait rigide, se pénétrant plus profondément de son malheur : il sentait d'autant mieux, sous cette douceur raisonnable, l'indifférence de la femme pour laquelle il n'avait jamais été qu'un caprice, alors qu'il se donnait tout entier.

Jacqueline, pourtant, s'efforçait de le convaincre et de le consoler. Quoi! ils avaient vécu là des heures charmantes; mais ce ne pouvait être qu'un éclair dans leurs existences fatalement séparées. Lui-même retrouverait la paix d'autrefois, avec un joli souvenir en plus. Et puis, sa vie, à lui, commençait. Il était encore un grand gamin, dont un avenir tout proche, peut-être, ferait un homme, c'est-à-dire un mari, un papa...

— Alors, c'est fini!... murmura-t-il, son regard vague errant sur les peintures coquettes.

Et ses tempes bourdonnaient, prêtes à éclater.

— Il le faut, répondit-elle avec la philosophie d'un cœur détaché.

Il eut pourtant une dernière faiblesse, un dernier cri de rébellion, la lueur d'une dernière espérance :

— Mais, l'année prochaine, quand vous reviendrez…

Elle lui répondit vivement, avec toute la franchise de son âme froide :

— Non, quand je reviendrai, vous ne retrouverez plus qu'une amie. J'ai commis une sottise… La solitude, l'heure, les circonstances, l'endroit… que sais-je ?… Mais c'est une sottise, et je ne la renouvellerai pas, jamais plus, jamais !

Il la regarda d'un air si désespéré qu'elle lui tendit les deux mains, avec une vraie pitié.

— Allons ! dites-moi adieu.

Il prit dans ses mains tremblantes les deux jolies mains qu'il avait tant baisées.

— Adieu !

Elle s'était levée, croyant lire la résignation dans ce calme d'agonie. Il ne pleurait plus. Les larmes d'amour s'étaient séchées sous la honte : à cette heure, enfin, il mesurait l'abîme entre lui, pauvre campagnard, et la mondaine superbe qui, comme un jouet brisé, le rejetait à son néant…

Elle l'accompagna jusqu'au bas du parc, et referma sur lui la petite porte dont elle reprenait la clef. Puis, serrée dans les plis ouatés de sa pelisse, Jacqueline remonta vers le château, grelottante et morose sous la mélancolie du ciel. Dès le jour même, les ordres étaient donnés pour son départ.

Le lendemain, sa femme de chambre, en la coiffant, lui parla d'une grande rumeur : depuis la veille, le vicomte Eudes n'avait pas reparu chez lui ; on le réclamait de tous côtés. Des gens d'Eudetot étaient même venus s'enquérir à Colbec. On disait les parents au désespoir, la mère presque folle.

Jacqueline acheva en hâte de s'habiller. Elle courut chez son curé. En effet, la nouvelle était déjà parvenue au presbytère. Le prêtre essayait de raisonner ses propres alarmes : Eudes était chasseur ; peut-être s'était-il attardé chez un propriétaire voisin, dans une ferme isolée ? peut-être aussi s'était-il

égaré? Au reste, lui-même allait à Eudetot pour s'informer au plus vite. On vint l'avertir que son cabriolet était attelé.

Une peur affreuse étreignait Jacqueline... Elle rentra chez elle pour attendre le retour du curé ; mais, impatiente et fiévreuse, elle ressortit aussitôt pour le guetter sur la route.

Après trois mortelles heures, elle l'aperçut enfin : son visage décomposé annonçait une catastrophe. La voix entrecoupée de sanglots, il lui apprit la vérité dans toute son horreur. La veille, le malheureux jeune homme s'était imprudemment engagé dans le souterrain : la dalle en était ouverte. Il avait été surpris par la marée montante. On venait de retrouver le corps, étendu sur la grève, juste à l'issue du trou sinistre.

Le jour même, Jacqueline s'enfuyait. Seule au monde elle soupçonnait le secret de l'épouvantable drame : Eudes, sans doute, avait voulu mourir.

JACQUES VINCENT.

(La fin au prochain numéro.)

SHAKESPEARE

AU THÉATRE

Les journaux ont annoncé que M. Larochelle, prenant la succession de M. Antoine, au Théâtre-Libre, y monterait le *Roi Lear*, au cours de la saison prochaine. M. Taillade, qui jadis a interprété le rôle d'Edgar avec une puissante originalité, jouerait, cette fois, le personnage du vieux roi. Voilà de grandes nouvelles. On sait que M. Taillade n'est pas toujours égal à lui-même ; mais il lui est souvent arrivé d'être sublime, et, parmi nos acteurs, je n'en vois aucun, vraiment, qui soit digne autant que lui d'aborder ce rôle fait pour le passionner, le soulever, lui permettre de donner en une fois toute sa mesure.

L'annonce de cette représentation a ravivé en moi des impressions reçues, çà et là, durant vingt années de fervent amour pour Shakespeare, et elle m'a induit à poursuivre, en leur vol un peu vagabond, des idées qui déjà bourdonnaient dans ma tête, la dernière fois que j'eus l'occasion de voir jouer à Londres une de ses pièces. C'était au Lyceum et l'on donnait le *Roi Lear*. Je ne pus m'empêcher d'établir une comparaison entre les manières très diverses dont l'œuvre

du poète est présentée au public de Londres et au public de Paris. En notant ici mes impressions et mes remarques, je n'ose me flatter qu'elles seront au goût de chacun. Pourtant, je tiens à dire que je ne voudrais, pour rien au monde, décourager les gens de faire connaître Shakespeare aux Parisiens. Si je manifestais cette prétention bizarre, le peu de valeur que mon opinion a par elle-même en ferait justice. Mais je cite des faits, je suis sincère et, je crois, sans parti pris. Il est donc possible qu'un impresario ou un comédien, songeant à la meilleure façon d'interpréter Shakespeare, trouve dans ces notes quelques indications à suivre. La difficulté est si grande qu'il peut être bon de recueillir les moindres informations. Cela seul me déciderait à publier le résultat de mon expérience.

*
* *

Jamais, en Angleterre, je n'ai manqué l'occasion de voir jouer une pièce de celui que M. Henry Fouquier se plaît à nommer « le grand Will » avec une bienveillante ironie. Je ne suis pas toujours sorti satisfait, mais il y avait quelque chose à retenir de la plus médiocre représentation. Malgré l'insuffisance trop fréquente chez l'acteur lorsqu'il tâche de maîtriser une grande œuvre, et bien que le vaste génie de Shakespeare déborde souvent le Théâtre au sens étroit du mot, la scène met en pleine lumière certaines intentions dramatiques qui peuvent échapper à la lecture. C'est bien le moins que nous lui devions cela : car elle laisse trop souvent dans l'ombre ce qui est très délicat ou très profond.

Mais le plaisir que l'on peut goûter à voir Shakespeare représenté, je ne l'ai ressenti en France que faiblement; souvent, même, je suis sorti attristé du théâtre, cherchant à écarter les pauvres images qui venaient de se glisser dans mon esprit à la place de visions magnifiques. A plus forte raison le grand poète anglais charme-t-il médiocrement ceux qui, n'ayant point vécu dans l'intimité de son génie, en demandent la révélation à une scène française.

Je démêle quatre raisons de mon peu de goût pour les représentations de Shakespeare à Paris. D'abord, nos traduc-

tions ou adaptations sont trop souvent infidèles à la lettre du texte, et parfois elles en faussent cruellement l'esprit. Puis, notre mise en scène est maladroite, sans rapport avec la poésie du sujet, et l'insuffisance de machination nécessite des entr'actes interminables. Ensuite, nos acteurs — mettons de côté leurs qualités et défauts personnels — manquent de traditions; tout les gêne dans le dialogue shakespearien, et je ne sais si nos plus habiles directeurs de théâtre sauraient leur persuader de s'y trouver à l'aise. Enfin, notre public lui-même reste froid devant une œuvre étrangère, déjà ancienne, où il y a parfois une dose de poésie et de pensée trop forte pour lui : d'autant qu'on tâche de lui persuader qu'il n'y a point de salut, au théâtre, en dehors des habitudes présentes et de formules réputées immuables.

*
* *

Toutes ces conditions fâcheuses, bien qu'on en retrouve quelque chose à Londres, y sont très atténuées.

D'abord, Shakespeare y parle sa propre langue. Telle est la puissance du verbe, l'intime connexion du rythme et de l'accent avec la chose exprimée, qu'un Français tout à fait ignorant de la langue anglaise perdra moins, si une pièce de Shakespeare lui est connue par une bonne traduction en prose, à la voir représenter sur un théâtre de Londres que sur un théâtre de Paris.

Il est vrai que, même en Angleterre, on ne nous donne pas le texte intégral du poète. L'attention y étant aussi courte que chez nous, on pratique de larges coupures : des mots vieillis disparaissent; une pudeur moins aimable que celle dont parle Boileau épargne aux oreilles britanniques des expressions trop gaillardes; enfin les nécessités de la mise en scène font, dans certains cas, intervertir l'ordre des tableaux. Ce sont là des choses dont il n'est pas toujours facile de prendre son parti. En voyant jouer *Macbeth* au Lyceum, j'ai regretté que M. Irving supprimât le monologue du portier ivrogne, rétabli par M. Richepin dans sa version. Le gros comique de cette divagation, que le poète a jetée entre deux scènes terribles, délasse l'esprit « rassasié d'horreur ». Mais,

tout de même, la meilleure part de Shakespeare demeure intacte dans les représentations anglaises ; et ce n'est point le cas chez nous.

Nous avons la manie de traduire en vers, chose à peu près impossible. Jules Lacroix, dont je ne conteste pas le mérite, a souvent réussi à être exact ; mais rien n'est plus étriqué, plus pénible que ses vers : rien par conséquent ne rend moins l'heureuse abondance de Shakespeare. Peut-être en sera-t-il ainsi de toute traduction en vers qui se piquera d'une trop scrupuleuse fidélité. D'autre part, l'inexactitude foisonne malgré tout : comment faire le départ de ce qui est à Shakespeare et de ce qui est à son traducteur? Il se peut aussi que les vers du traducteur se ressentent d'influences toutes françaises. Qui de nous, rimeurs, n'a la poésie de Hugo dans le sang? Lorsque Othello s'écriait. à l'Odéon :

> Mais qu'est-ce que fait donc le tonnerre, là-haut?

tout le monde sentait, ou aurait dû sentir, que Victor avait prêté à William son verbe grandiloquent.

Il a été fait de très louables et très heureux efforts pour traduire Shakespeare en prose, même au théâtre. M. Hennique, dont nous attendons l'*Othello*, a suivi cette voie, où M. Richepin l'avait précédé. Pourtant une traduction en prose n'est pas à l'abri de toute critique : la prose n'a point d'ailes ; comment suivre le poète lorsqu'il déploie son vol? Quant à passer à tout moment de la prose aux vers, du vers blanc au vers rimé, comme le font les dramaturges anglais, notre sens rigoureux de l'unité, la nature même de notre versification ne le permettent guère. Si toutefois on me sommait de dire quel mode de traduction me semble préférable, je me déciderais pour une version en prose : mais je traduirais en vers, de rythmes variés, d'abord tout ce qui doit être chanté, puis tout ce que l'auteur nous présente comme un poème, et enfin, dans la plupart des cas, les scènes écrites par Shakespeare en vers rimés, parce que le caractère en est essentiellement poétique. Dans les passages que je traduirais en vers, je me soucierais d'être fidèle à l'esprit du texte plutôt que strictement littéral.

Une adaptation peut être un chef-d'œuvre, si Corneille, en

effet, a simplement adapté à notre scène le *Cid* de Guilhen de Castro, et Racine l'*Hippolyte* d'Euripide. Mais alors il faut renouveler l'œuvre, la faire sienne, se montrer aussi original que son modèle. Je ne crois pas qu'une seule pièce de Shakespeare ait encore été adaptée de cette manière à la scène française. Cependant M. Porel nous a donné d'infidèles et charmantes versions de plusieurs comédies du maître. Je n'ai aucune envie de critiquer l'œuvre de mes confrères ; ils firent preuve d'un talent qui m'a donné le plus vif désir de les voir traiter d'autres sujets, bien à eux, où ils ne fussent point gênés par Shakespeare.



Je parlerai maintenant de la mise en scène... La Comédie-Française fait les choses fastueusement : elle a monté naguère *Hamlet*, cela va sans dire, avec magnificence. Je la chicanerai pourtant sur quelques détails. On nous a informés, alors, que le manteau du roi coûtait quatre mille francs. Cela pouvait donner envie de le voler ; mais n'eût-il pas mieux valu que les costumes fussent choisis avec plus de discernement? Tous les personnages ressemblaient à des gravures de mode (si l'on en faisait alors) du XVI[e] siècle. Pourquoi du XVI[e] siècle? Il est vrai que le traditionnel costume d'Hamlet appartient aux modes de la Renaissance; et je n'aurais pas voulu, certes, le vêtement danois authentique de l'époque lointaine où se passe la tragédie. S'il suffisait de copier une tapisserie, ou tel autre document, ce serait par trop facile. L'exactitude littérale, en ces matières, est un contresens. Nous ne supporterions pas de voir jouer une tragédie classique en perruques, à la mode du temps; mais comme, d'autre part, les personnages de Racine appartiennent au XVII[e] siècle bien plus qu'à l'antiquité, toute affectation d'archaïsme serait absurde dans leur mise. J'ai vu Mounet-Sully, jouant le rôle d'Achille, porter un casque à plumes emprunté aux tableaux de Lebrun et non pas à un bas-relief antique. Il avait bien raison : autrement, l'excès de sa galanterie m'aurait paru bizarre. De même, il fallait conserver dans les costumes d'*Hamlet* quelque chose du XVI[e] siècle anglais. mais sans oublier les brumes danoises, le

lointain moyen âge, le caractère sombre et grandiose d'une légende septentrionale. Au lieu de cela, une collection d'estampes portant leur date, des messieurs et des dames engoncés dans leurs habits tout neufs, et qui semblaient dire : « Suis-je assez mal à mon aise ! » Mais les peintres eux-mêmes, dans leurs portraits les plus scrupuleux, ont su tricher avec la mode, lorsqu'ils avaient le goût délicat, ou, du moins, en choisir les applications. Il est donc bien singulier de suivre minutieusement une mode quelconque, lorsqu'il faudrait suggérer une époque fictive, où des éléments très divers ont été fondus par le poète.

M. Porel s'est acquis parmi nous la réputation d'un agréable metteur en scène. Je me plais à lui rendre cet hommage, comme je reconnais sans peine que la Comédie-Française est le premier théâtre du monde. Mais la Comédie tolère Shakespeare, elle ne l'aime point; Ducis aurait plutôt sa tendresse. Quant à M. Porel, il combine de jolis petits tableaux, mais il ne crée point, autour des personnages de Shakespeare, l'atmosphère qui les rendrait vraisemblables. Allez au Lyceum de Londres : tout ce que l'on a fait ici vous semblera pauvre et mesquin. Les détracteurs de M. Henry Irving (ils sont nombreux en Angleterre, surtout dans le monde des lettres) n'ont jamais nié qu'il fût un grand metteur en scène. Vous verrez des merveilles de richesse, de goût, de poésie.

D'abord le théâtre du Lyceum est machiné de telle sorte que tous les changements s'y font à vue, avec une extrême rapidité. Cela est indispensable. On peut regretter le temps où les décors étaient inconnus, et les poteaux indicateurs qui permettaient de multiplier les changements de lieu selon le caprice de la plus inquiète imagination; mais où est le public de Shakespeare, ardent, naïf, tumultueux, lui faisant crédit de toute chose, pourvu que la parole du poète l'émût ou le divertît? Il faut bien tenir compte de notre souci de la matière. Alors, à moins de transformer le drame shakespearien en une sage tragédie, faites passer sous nos yeux des images aussi mobiles et aussi rapides — je n'ose dire aussi belles — que purent l'être les visions du public le plus grossier au temps d'Élisabeth. Sans cela, vous trahissez Shakespeare. Telles étaient les lenteurs de la machination, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, que

M. Richepin dut, la mort dans l'âme, sacrifier presque une moitié de *Macbeth*; et la longueur des entr'actes, laissant les spectateurs se ressaisir, échapper au poète, échanger leurs banales réflexions, détruisait l'impression de rares et courts tableaux. Ce reproche peut être étendu, dans une mesure variable, à toutes les représentations de Shakespeare que j'ai vues en France.

La plus parfaite machination serait insuffisante s'il n'y avait un art de la dissimuler. Au Lyceum, entre deux tableaux, la nuit se fait dans la salle comme sur la scène et la musique prolonge notre impression pendant les quelques secondes exigées par le changement. Peu à peu, les ténèbres s'éclaircissent; l'action s'est transportée ailleurs sans aucune interruption; vous retrouvez parfois deux personnages que vous veniez de quitter, et dont le colloque se poursuit de la façon la plus naturelle.

Quant à la beauté si originale de la mise en scène réglée par M. Irving, il me serait bien difficile de vous en donner une idée complète. M. Henry Bauer en parlait un jour avec une juste admiration, à propos de *Henri VIII*. Par exemple, il y avait là une danse aux flambeaux qui ressuscitait toute l'époque du Barbe-Bleue anglais : rythmée par une trentaine de solides gaillards, elle avait dans ses trépignements comme une joie brutale de vivre, de manger et de boire, de chasser et de batailler. Cela ne ressemblait guère aux entrechats de nos pitoyables danseurs, dont les « grâces callipyges » ont été flétries à la tribune par un irascible député. Je me souviens aussi d'une mélancolique et noble sarabande, exécutée durant la fête chez Capulet. Personne n'eût remarqué l'interruption du drame, tant les yeux étaient captivés par l'élégance des couples et la grâce chevaleresque de leur danse.

Nous sommes très faibles aussitôt qu'il s'agit de donner un corps au fantastique. Notre public n'est que trop porté à rire niaisement de ce qui l'étonne ou le dépasse : comment garderait-il le moindre sérieux lorsqu'il aperçoit, dans la lumière crue de la rampe, des sorcières, affublées de nez en carton, que l'on prendrait pour des portières de carnaval? J'ai vu au Lyceum, parmi des ténèbres coupées de brusques éclairs, se mouvoir trois ombres, dont je distinguais à peine le hideux

profil. Les syllabes fatidiques, rythmées fortement, tombaient de leurs lèvres; et elles s'évanouissaient comme des fantômes. Le festin où Banquo sanglant vient s'asseoir égalait en horreur tragique ce que je me figure d'une représentation eschylienne: je vois encore le spectre aux prunelles fixes, Macbeth haletant, s'épuisant en paroles pour dompter sa terreur, et les convives immobiles, parés comme des rois et des reines, écoutant le maître dans un glacial silence.

Shakespeare a su animer la foule d'une vie intense; mais la foule n'a point de place dans les traditions de notre théâtre. Nous avons, certes, un chef des gardes et quatre hommes toujours disponibles. Leur initiative, aussi bien que leur nombre, suffit pour le rôle qui leur incombe dans les tragédies; on pourrait seulement les choisir moins cagneux et les affubler d'une façon moins ridicule. Mais, lorsque nous représentons un drame de Shakespeare, il est évident que l'on a toujours affaire au chef des gardes et à ses quatre hommes, multipliés par un miracle insuffisant: ils ne peuvent que disséminer leur énergie ordinaire en quarante avatars. Comment ferions-nous pour représenter *Henri VIII*, qui, même dans la pensée de l'auteur, est une pièce à grand spectacle? Un des plus curieux tableaux de cette tragédie assez décousue, où le génie de Shakespeare éclate en deux ou trois scènes magnifiques, fut, au Lyceum, le cortège royal défilant par les rues après le baptême de la petite Élisabeth. Une chose plus admirable que la pompe du spectacle était la vie même du peuple, les curieux juchés sur les toits, les dames à leurs fenêtres, les acclamations frénétiques tout le long du cortège.

Si je loue sans réserve cette vie exaltée de la foule, c'est qu'elle devait être la chose essentielle dans le tableau dont je parle. Tout autre fut mon impression, lorsque je vis *Jules César* représenté par la troupe de Saxe-Meiningen. On m'avait dit merveille de cette troupe, et je l'ai admirée dans le *Guillaume Tell* de Schiller, où les scènes de foules étaient fort bien réglées. Mais les Allemands, qui se meuvent à l'aise dans le monde barbare ou féodal, sont presque toujours gauches sous le costume antique. Quant à la grande scène du forum, où une centaine au moins de figurants s'agitaient sur les planches, elle était si tumultueuse que les discours de Brutus et

d'Antoine y furent noyés totalement. Certes, la plèbe y joue un rôle décisif, que l'on peut résumer en ce cri prodigieux : « *Vive Brutus! qu'il soit César!* » Mais cela même disparaissait dans un tourbillon de figures, de cris, de rires, d'étoffes bariolées, de mouvements contradictoires. Je faillis regretter notre chef des gardes et sa piteuse escouade. Régler les mouvements de la foule en des scènes aussi dramatiques reste donc un problème ardu, peut-être insoluble. Ma préférence, qui exclut les tumultes violents comme les attitudes figées, est à coup sûr pour le théâtre grec, où un art supérieur réglait, rythmait, mesurait les interruptions et les évolutions du chœur[1].

Une recherche toute nouvelle de notre mise en scène est de présenter certains détails avec une exactitude minutieuse, qui va parfois jusqu'à la puérilité. On servit naguère, sur notre première scène, un pot-au-feu authentique, dont le fumet se répandit dans l'orchestre : j'avoue que je salivai, et je fus distrait. Une telle exactitude, applicable à un très petit nombre de détails, ne fait-elle pas ressortir péniblement ce qu'il y a de convenu dans tout le reste? Au moins faudrait-il que ces détails fussent choisis avec délicatesse, et qu'il en résultât une impression caractéristique : par exemple, une impression de poésie, lorsque le sujet la rend possible. M. Irving recourt parfois, avec un merveilleux tact, à cette espèce de réalisme. Il ne me déplaît pas que le vieux Lear hurle : « Soufflez, vents! faites éclater vos joues! » parmi les éclairs aveuglants d'une vraie tempête. Encore au Lyceum, une autre fois, j'ai admiré le port de Venise en pleine vie; et, dans un décor automnal de *Beaucoup de bruit pour rien*, le sol était jonché de vraies feuilles mortes, que faisaient bruire les longues traînes de ces délicieuses cousines, Héro et Béatrice.

1. Il faut avouer que nous sommes loin d'un tel art. Il ne se peut rien voir de plus beau et de plus poignant qu'*Œdipe Roi*, joué à la Comédie-Française par M. Mounet-Sully et par mademoiselle Lerou ; mais combien la partie chorale y est mal réglée, peu antique, méconnaissable ! Nous avons eu aussi les représentations d'*Antigone*, où mademoiselle Bartet tenait son rôle avec une admirable noblesse ; la musique était de M. Saint-Saëns ; les évolutions du chœur avaient été réglées avec soin et non sans goût. Malheureusement, il était impossible d'entendre un seul mot des longs discours chantés par les choreutes : cela causait de l'ennui dans les parties lyriques et une pénible tension d'esprit durant les interventions dramatiques du chœur.

Au théâtre de Haymarket, pendant la scène du jardin, le balcon de Juliette était revêtu entièrement de lierre naturel. Après leur duo passionné, où les parfums de la nuit se mêlent au clair de lune, quand les amants devaient se séparer, Juliette arrachait les feuilles par poignées, et, dans un transport de folie amoureuse, elle en couvrait Roméo, debout sous le balcon, et qui lui envoyait, de la main, les suprêmes baisers. Au même théâtre, dans *Hamlet*, rien n'était charmant comme la paix d'un cimetière ensoleillé : les hautes falaises laissaient deviner la mer, un très léger gazouillis s'échappait de la feuillée [1], et l'on entendait, parfois, les sonnailles de troupeaux invisibles.

Je ferai encore une remarque, d'un ordre assez différent, mais qui peut se rattacher à des observations sur la mise en scène. A la fin d'un acte, au Lyceum, lorsqu'on relève le rideau pour répondre aux applaudissements, le spectacle que le public a aimé reparaît devant ses yeux comme il était au baisser de la toile : les comédiens ne saluent que si on les acclame avec insistance, et ils gardent une attitude modeste. M. Irving a un sentiment trop délicat des convenances au théâtre pour changer de visage en démentant son rôle, et pour sourire après qu'on l'a vu avec un masque tragique. Je ne veux pas dire que l'on n'ait jamais à observer chez nous cette preuve de tact ; mais trop souvent l'acteur nous rappelle à la brutale réalité. Ne parlons pas des chanteurs, qui, dans tous les pays du monde, sauf lorsqu'ils ont senti la griffe de Wagner, excellent à détruire l'illusion créée par eux-mêmes. Rien n'est plus pitoyable que de les voir, au beau milieu d'un acte, renoncer brusquement à leur désespoir pour s'incliner avec grâce devant le public.

1. Je répète, en la soulignant, l'expression que j'ai employée : *un très léger gazouillis*. J'ai cité un effet qui me parut charmant par sa discrétion même, et que de vagues rumeurs imitées heureusement concouraient à rendre harmonieux. Mais je reconnais que le chant des oiseaux artificiels — les seuls possibles à la scène — est aisément ridicule ou déplaisant. Pendant une représentation de *Comme il vous plaira*, au théâtre de Drury Lane, je vis le jeune Orlando pénétrer, seul et muet, dans un bois éclairé par une large lune d'or et, avec des mines fort expressives, accrocher aux arbres les poèmes qu'il avait rimés à la gloire de sa Rosalinde ; l'orchestre chantait doucement, et cette mimique amoureuse m'eût semblé exquise sans le tapage des rossignols mécaniques blottis sous la feuillée.

***

J'aborde la question des acteurs. Elle est moins épineuse qu'elle n'en a l'air. Un dénigrement systématique est loin de ma pensée. Il est presque banal de le constater : nous avons un bien plus grand nombre d'acteurs originaux que les pays voisins, et la moyenne des talents est aussi, chez nous, très supérieure à ce qu'elle est en Angleterre ou ailleurs. (Je laisse de côté le théâtre musical.) En proclamant l'infériorité de nos comédiens, je pense donc uniquement à l'interprétation de Shakespeare. Je dois même faire une restriction très importante : il y a des rôles, dans l'œuvre du poète, qui sont la tragédie même; pour en donner une impression à peu près adéquate, il faut un grand acteur ou une grande actrice, c'est-à-dire un être aussi exceptionnel dans un pays que dans l'autre. Le personnage du roi Lear est l'un de ces rôles. Lorsque M. Taillade l'interprétera, sa qualité de Français ne lui sera qu'un faible désavantage.

Voici d'autres exemples. Si madame Sarah Bernhardt n'a pas réalisé tout ce que j'attendais de lady Macbeth, c'est que. malgré son merveilleux talent, elle n'a peut-être pas toute l'étoffe d'une grande tragédienne; ou bien cette Phèdre admirable, si profondément femme. est moins apte à incarner lady Macbeth, « âme puissante au crime ». Mais je ne crois pas qu'une seule actrice anglaise jouerait ce rôle aussi bien qu'elle l'a joué. J'ai vu *Hamlet* interprété par Irving et par Mounet-Sully; je les ai grandement admirés, bien que ni l'un ni l'autre ne soit Hamlet tout entier. Hamlet est inépuisable. Enfin, si M. Taillade a été un médiocre Othello, c'est que ce grand artiste n'est pas heureux dans toutes ses créations : je l'ai rappelé en commençant, et je crois que tout le monde est d'accord à ce sujet. Le rôle d'Othello est le moins anglais de tout le théâtre de Shakespeare; on dit que des Italiens y furent transcendants. J'ai le regret d'ignorer Salvini, et de n'avoir vu Rossi que dans *Macbeth*, où il m'a paru être un fort pauvre comédien, louchant pour inspirer la terreur.

Je mets donc à part les rôles qui, par leur grandeur même, ont quelque chose d'universel. Ce qui déroute nos acteurs,

c'est tout ce qui est très spécial à Shakespeare : l'imprévu de sa fantaisie, un mélange de bouffonnerie et de profondeur, un humour qui s'exerce pour son propre amusement, une grâce rêveuse alliée à un babil enfantin, les éclats d'un lyrisme subit, et l'indéfinissable sentiment que « la vie est un songe ».

En tout cas, c'est un songe peu semblable aux rêveries d'une nuit d'été que M. Porel nous fit voir à l'Odéon. Il nous présenta un Bottom — révérence parler — fleurant le vaudeville d'une lieue; les querelles d'Obéron et de Titania prirent un sérieux tout à fait lugubre. A-t-on l'humeur aussi tragique dans une cour dont les gentilshommes ordinaires se nomment Fleur de pois, Graine de moutarde, Toile d'araignée?

M. Porel nous a donné encore une gracieuse et spirituelle imitation de *Beaucoup de bruit pour rien*. Mais je me figurais autrement les nobles Siciliens de Shakespeare. Le seigneur Benedick aime à s'entendre parler, et son esprit voltige sur des pointes d'aiguilles; est-il moins gentilhomme pour cela? Féru d'amour, il va se faire beau : j'imagine qu'il reparaîtra mis avec une exquise recherche. Vous eussiez dit, à l'Odéon, un gâte-sauce endimanché.

Dans la représentation d'*Hamlet* donnée au Théâtre-Français, tout m'a déplu hormis le jeu de Mounet-Sully, qui était un noble et douloureux Hamlet, trop soucieux des attitudes élégantes, mais qui mettait en valeur certains détails avec un art exquis : par exemple, la scène où le prince invite ses « bons amis », venus pour l'espionner, à lui jouer un petit air de flûte. La façon dont furent tenus les autres rôles montre que nos meilleurs comédiens se meuvent dans le monde de Shakespeare comme des étrangers, presque comme des intrus. Je n'ai pas vu d'acteur plus accompli que M. Got; rien n'égalait (je parle de lui au passé, puisque, par malheur, il a quitté la scène) son naturel, sa finesse, la franchise de sa verve : il fut, par excellence, l'acteur de Molière. Mais il n'avait aucun point de ressemblance avec le niais et respectable Polonius. La perfection de mademoiselle Reichenberg est proverbiale : on ne jouera plus Agnès sans se modeler sur elle. Eh bien! elle ne nous a rien laissé deviner de la poésie suave d'Ophélie; même son accoutrement était si fâcheux qu'il lui ôtait beaucoup de sa grâce.

Madame Sarah Bernhardt, dans le même rôle, avait su rester charmante; mais pourquoi ces joues fardées, ce costume voyant, cette abondance de paroles? La pauvre fille, si aimable dans sa folie, ne chantonnait plus, au hasard des souvenirs, quelques bribes de naïves ballades : elle récitait des poèmes en règle, et il devenait évident qu'Ophélie est le personnage essentiel du drame. Ah! si vous aviez vu Ellen Terry, dans sa très simple robe blanche, avec ses beaux yeux limpides et ses cheveux dénoués! si vous l'aviez entendue se plaindre doucement et murmurer de vieilles complaintes que sa mémoire laisse échapper dès qu'elle les a ressaisies! alors, voyant et entendant Ophélie elle-même, vous auriez senti tout ce qu'il y a de poésie dans ce virginal fantôme, et une irrésistible émotion vous eût serré le cœur.

Je ne saurais trop redire que je ne cherche point, ici, à mesurer des talents divers. Ellen Terry saurait-elle jouer le rôle d'Agnès, si purement français, ou celui de Phèdre, qui appartient doublement à nos traditions classiques? Elle ne pourrait que s'y essayer. Mais elle a le rare bonheur — rare à ce degré, même parmi les Anglaises — de réaliser dans sa personne toute la grâce particulière aux créations idéales du poète. Elle a, de plus, une voix divine.

C'est dans les rôles de femmes que les différences dont je parle sont le plus sensibles. Il y a une douzaine d'années, j'ai vu jouer *Comme il vous plaira* au théâtre de Drury Lane. Pas une comédie de Shakespeare ne me charme autant que celle-ci. Elle me tient au cœur par de profondes racines: j'appartiens à cette absurde espèce de gens qui, toute leur vie, seront amoureux de Rosalinde. Justement à cause de cela, je redoutais la représentation. Reconnaîtrais-je le sourire de mon amie? L'étrangère qui lui prêtait son corps ne déformerait-elle pas l'esprit de ma Rosalinde? Et puis, une pièce qui n'est qu'un long marivaudage, ou, pour mieux dire, un *rosalindage* exquis, un tissu d'aimables invraisemblances, un essaim de songes battant des ailes à travers une forêt chimérique, vraiment tout cela pouvait-il rester supportable parmi des paysages de bois peint, de toile et de carton? Eh bien! nulle représentation ne me sembla jamais aussi parfaitement adéquate à l'œuvre d'un poète que celle dont je parle. Tout

le public était de mon avis. J'assistais à la deux centième représentation de la pièce; ce fut, d'un bout à l'autre, un sourire et un applaudissement. Sauf ma jalousie inévitable à l'endroit d'Orlando, je savourai un plaisir entier, sans trouble ni arrière-goût. Une certaine miss Lytton, que je n'ai revue sur aucun théâtre, jouait le rôle de Rosalinde. Avait-elle du talent? Sa possession absolue du personnage fut-elle consciente, préméditée, obtenue par un effort de l'intelligence? Eût-elle été capable de représenter telle créature d'une autre espèce? Je l'ignore; mais elle était Rosalinde par la grâce de Dieu. Sans une pareille identité entre le personnage et la comédienne, et aussi sans la complicité amoureuse du public, la délicate poésie de *Comme il vous plaira* risquerait de paraître, à la scène, un vain babillage.

***

J'ai parlé du public, et voici mon quatrième point. Je ne prendrai nul plaisir au plus beau spectacle, si personne, autour de moi, n'y est sensible. Il résulte de là, pour moi du moins, un grand avantage en faveur des représentations anglaises de Shakespeare. Non pas que nos voisins, pris en particulier, aiment toujours leur poète avec la passion qu'il faudrait: mais en masse ils ont du moins le culte de sa gloire, qui leur inspire une juste fierté. Shakespeare est loin du vulgaire — j'entends le vulgaire des premières loges, tout comme celui des hautes galeries — par sa grandeur autant que par son époque, et son franc parler ne laisse pas d'être inquiétant. Mais il reste profondément anglais: son tour d'esprit est familier à tous; et cela permet de s'apercevoir qu'il a le don puissant du rire et des larmes. C'est pourquoi il attirera toujours la foule, si une interprétation curieuse le rajeunit et si la mise en scène rend la poésie de son rêve presque visible aux yeux les plus mornes.

Il n'en est pas de même chez nous, et rien ne serait plus absurde que de s'en indigner. Je m'abstiendrais même de constater le fait, si l'on ne tentait d'incessants efforts — toujours méritoires, bien que souvent maladroits — pour faire aimer à notre public un mets qui lui semble tant soit

peu sauvage. « C'est du caviar pour la multitude », comme dit Hamlet. J'ai entendu M. Lintilhac traiter cette question dans une entraînante causerie, et prouver victorieusement au public, médusé par son éloquence, qu'il finirait bien par aimer Shakespeare ou qu'il dirait pourquoi. « Ainsi soit-il ! » ai-je pensé ; mais il faudrait beaucoup de conférences comme celle-là pour entretenir un feu toujours prêt à s'éteindre ; il faudrait surtout que, dans la mesure du possible, on remédiât aux inconvénients que j'ai signalés, et dont quelques-uns me semblent évitables.

*
* *

J'ai voulu expliquer en quoi il serait injuste de mesurer la puissance dramatique de Shakespeare sur des expériences fautives ou incomplètes ; mais je serais bien fâché, je le répète, de contribuer à ce que l'on n'en fît point d'autres, et surtout de plus concluantes. Il y a quelque chose de noble dans ces tentatives sans cesse renouvelées. Un de nos plus spirituels auteurs dramatiques a fait observer qu'à Londres on s'occupe fort peu de Molière. Tant pis pour les Anglais, dirai-je, et tant mieux pour nous ! C'est l'honneur de la France d'avoir le cœur assez large pour rendre justice aux étrangers.

Les efforts tentés si fréquemment pour acclimater Shakespeare à Paris sont d'autant plus touchants qu'une partie de la critique les accueille toujours avec mauvaise humeur ; et, chose décourageante, on incrimine surtout le poète, malgré les concessions que le respect oblige de faire. Ces concessions, j'ose le dire, ne me désarment pas. Avant toute discussion, il faudrait, à mon humble avis, reconnaître que Shakespeare est l'un des trois ou quatre plus grands poètes qui honorent la race humaine ; un créateur de types auquel Molière seul est comparable ; un génie presque aussi puissant par le rire que par les larmes ; un esprit dont la pensée divinatrice pressentit l'âme de notre siècle ; un cœur si large, si profond, si humain, que près de lui Corneille ou Racine, malgré leur noble génie, ont quelque chose de sec et d'étroit.

Pour tout concilier, on voudrait bien lui accorder un chef-

d'œuvre; mais il s'agit de savoir lequel. Récemment, après avoir énuméré quelques pièces irréprochables, M. Sarcey conclut avec cette délicieuse bonhomie dont il est un peu trop conscient : « Nous pouvons ajouter *Macbeth* pour faire plaisir aux Anglais. » Je doute que cette avance nous vaille l'évacuation immédiate de l'Égypte. Mais comment M. Sarcey n'a-t-il pas songé à *Othello*? Je ne connais aucune pièce plus parfaite, d'une plus rigoureuse unité, d'une progression plus forte, plus classique de construction, à moins que l'on n'attribue à la théorie des unités une valeur absurdement littérale. Othello et Desdémone sont deux figures admirables qui se font valoir par le contraste. Le traître n'est pas moins attachant que le protagoniste. La suivante a autant de vie que la maîtresse, ce qui la différencie, à son grand avantage, de nos pâles confidentes. La péripétie est aussi émouvante que la donnée est simple. Le sujet n'implique point de postulat; il est de nature à être compris partout et à émouvoir tout le monde. Tout y est passion. J'ai entendu cette pièce en bien des langues, voire en hollandais, idiome dont les sonorités ressemblent à d'héroïques roulements de tambours. Si médiocre que fût l'interprétation, l'effet a toujours été intense. En des conditions meilleures, il deviendrait poignant à en être intolérable.

Si l'on appelle « chef-d'œuvre » ce qui est d'une rare beauté, unique en son espèce, atteignant à la plus forte émotion, à la grâce profonde ou à la suprême grandeur, alors douze ou quinze pièces de Shakespeare, au moins, sont pour moi des chefs-d'œuvre. Si, au contraire, on entend par là un ouvrage défiant toute critique, je suis prêt à convenir que Shakespeare en a écrit peu, ou même n'en a pas écrit un seul. Mais combien y a-t-il de tels ouvrages dans l'ensemble des littératures? Virgile lui-même, suivant la judicieuse remarque de Banville, n'est pas, comme Boileau le voudrait, un « auteur sans défaut », mais un « grand poète », ce qui, du reste, me semble préférable. Il ne faudrait pas, non plus, chose trop ordinaire à la critique, exalter la perfection d'un vaudeville et s'acharner sur les imperfections d'un drame en vers, sans observer que le drame en vers offre de prodigieuses difficultés, tandis que, le tour de main une fois acquis, on retire du moule à gaufres des vaudevilles irréprochables.

Encore veux-je bien admettre, si l'on n'aime pas Shakespeare, qu'on le critique avec la dernière âpreté, — quoique, sans amour, il n'y ait point de vraie justice. — Mais j'ai peine à comprendre qu'un homme d'esprit, — je vise M. Henry Fouquier. — un homme expert en toutes choses, conseille sérieusement de remanier Shakespeare suivant l'esthétique de M. Sardou. Ceci à propos d'*Hamlet*. Même il observe qu'un Sardou ne serait pas indispensable. Vous ou moi, dit-il en substance, nous ferions très bien l'affaire.

Certes, M. Fouquier n'aurait aucune peine à démontrer qu'il y a des imperfections dans *Hamlet*. Là comme ailleurs, Shakespeare n'est pas indemne de la rhétorique particulière à son temps ou à son pays. Il y a dans la pièce des obscurités et des contradictions : cela tient à ce que le sujet, traité d'abord avec une préoccupation exclusivement dramatique, fut ensuite remanié pour faire une très large place à la pensée d'Hamlet. Expliquer n'est pas justifier : les défauts de ce drame ne sont guère niables, et j'avoue que l'histoire du voyage en Angleterre est fort embrouillée. Il contient, d'autre part, des scènes tragiques de la plus grande beauté, comme celle où Hamlet, presque parricide, tord le cœur de sa mère. Mais tout le drame s'efface devant le personnage lui-même, le plus vivant, peut-être, qu'il y ait au théâtre, et dont l'originalité, vraiment unique, est d'appartenir à notre âge plutôt qu'à celui de Shakespeare. Un excellent juge, Alphonse Daudet, m'a dit préférer Hamlet à tout autre caractère, précisément à cause de notre douloureuse ressemblance avec lui. Inférieurs à notre tâche, nous nous sentons comme lui écrasés par le poids de la vie. Si donc nous suivons avec un intérêt passionné le moindre de ses gestes, c'est moins parce qu'il est engagé dans une tragédie horrible que parce qu'il étale aux yeux nos propres misères — je veux dire celles qui n'excluent point de nobles aspirations — et parce que, dans un langage tout nouveau, dont la franchise est irrésistible, il philosophe âprement sur la misérable condition humaine. Peu m'importe, après cela, que de temps à autre l'action s'embrouille.

Si l'on veut à toute force que *Hamlet* devienne chose parfaite, je me demande comment on s'y prendra. Le drame est la plus complexe, partant la plus difficile, de toutes les formes

littéraires. Parmi les éléments qui entrent dans sa composition, tous ne sauraient être de la même qualité. Il en est parfois que des éléments rivaux empêchent de se développer, sans que leur élimination soit possible. Il en est aussi de contradictoires, que le poète accorde comme il peut. Presque tous les sujets portent, dans leurs entrailles, quelque vice originel. Habituellement, le poète n'est pas ignorant de cette condition fâcheuse; mais le seul moyen d'y échapper serait de renoncer à son œuvre. Essayez donc un peu de modifier le dénouement de l'*Avare !* C'est une pièce admirable où manque, paraît-il, l'unité d'action. Trois ou quatre intrigues, suivant M. Larroumet, s'y enchevêtrent sans qu'une seule parvienne à dominer les autres. Molière s'en est tiré par un fantastique dénouement, et une pitrerie traditionnelle des acteurs empêche le public d'y prendre garde. Ferez-vous mieux que Molière ? Et, si vous n'osez pas le corriger, de quel droit toucherez-vous à Shakespeare ?

On m'a dit au collège qu'*Œdipe Roi* et *Athalie* étaient les deux chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Soit. Mais *Œdipe Roi* repose sur une donnée dont l'horrible invraisemblance pourrait déconcerter des modernes peu familiers avec les fables helléniques. M. Fouquier parviendra-t-il à trouver pour ce chef-d'œuvre un point de départ plus admissible, sans en altérer la magnifique harmonie et sans détruire la tragédie elle-même ? Dans « cette grande *Athalie*, que le XVII[e] siècle n'a point comprise », selon la parole de Hugo, il y a bien aussi, je crois, un parti pris difficilement acceptable à qui n'admet pas la politique tirée de l'Écriture sainte. Ne serait-il pas juste d'ajouter que Racine a perdu en émotion ce qu'il gagnait en perfection ? Il n'est rien de plus admirable qu'*Athalie* : mais *Œdipe Roi*. *Phèdre*, *Othello* nous émeuvent bien autrement. Puisque j'ai cité *Phèdre*, je demanderai à M. Fouquier s'il lui serait possible de conserver ce divin chef-d'œuvre, orgueil de la scène française, tout en élaguant les amours d'Hippolyte et d'Aricie, blâmées par l'austère Nicolas, et surtout en remaniant le pitoyable rôle de Thésée ?

Ma conclusion est qu'il faut prendre Shakespeare comme il est ou le rejeter entièrement. Des coupures sont possibles, pourvu qu'elles soient faites avec intelligence, et il est peu de gens à

qui je me fierais pour cela; mais ne vous figurez pas qu'une mesquine habileté pourra jamais réparer les défaillances du génie. Les créations de l'homme sont, comme lui-même, des organismes vivants et complexes. Lorsqu'un vice leur est inhérent, si robustes qu'elles soient par ailleurs, je crois tout aussi impossible de les en affranchir qu'il le serait d'extirper votre foie, s'il est malade, pour en loger un autre à la place. La chirurgie accomplit des miracles? Soit : elle vous permettra de vivre avec un organe en moins, si toutefois il ne s'agit pas de l'un des plus importants ; mais elle ne fera point que vous ne soyez, jusqu'à la mort, un être mutilé.



Voilà les réflexions que je roulais dans ma tête, au Lyceum, pendant les entr'actes du *Roi Lear*, et qui sont venues me hanter de nouveau à l'annonce d'une prochaine représentation de ce chef-d'œuvre à Paris. J'ai déjà mis la patience du lecteur à une trop rude épreuve pour m'étendre sur la représentation anglaise du *Roi Lear*, mais j'en veux dire quelque chose afin de compléter mes observations.

D'abord, le public. Dans mon voisinage immédiat, l'attitude fut respectueuse plutôt qu'enthousiaste. Il faut tenir compte de la froideur anglaise; il faut dire aussi que j'étais à l'orchestre, rendez-vous des élégances londoniennes : les gens y sont trop bien élevés pour se laisser émouvoir. Il eût mieux valu être avec le peuple: là, on se sent les coudes et l'émotion vous gagne. En manière de compensation, j'avais autour de moi quelques jeunes femmes aux splendides épaules. Mais, pour que je ne fusse point distrait, on fit la nuit dans la salle et le rideau se leva.

La beauté de la mise en scène frappe tout de suite: on voit quelle intelligence l'a réglée. L'action du *Roi Lear* remonte à sept ou huit siècles avant Jésus-Christ, ce qui n'empêche pas Kent de proclamer qu'il n'est point « mangeur de poisson », c'est-à-dire papiste : Shakespeare se souciait peu de telles vétilles. « Voilà, dit le fou du roi, ce que Merlin *prophétisera*: car je vis avant son époque. » Il faut pourtant que, du décor et des costumes, se dégage une impression harmonique.

M. Irving y a très bien réussi. On est dans un milieu qui participe de quelque vague moyen âge et de la lointaine époque entrevue à travers les brumes de la légende. Les bruyères immenses, les lourdes architectures au plein cintre, tout est sombre comme le drame lui-même.

L'entrée des filles du roi, de ses gendres, des seigneurs, des hommes d'armes, resplendissante et tumultueuse, est rehaussée par la musique, dont M. Irving fait un usage fréquent. Lorsque le vieux roi entre en scène, au bruit des haches frappant les boucliers, l'impression d'un âge héroïque est produite avec une grande force. Je ne l'ai ressentie plus puissamment qu'aux représentations de la tétralogie wagnérienne.

Je parlerai tout à l'heure de M. Irving envisagé comme tragédien. Les acteurs qui l'entourent sont loin de former une troupe comparable à celle de la Comédie-Française; mais cette troupe est merveilleusement homogène, disciplinée, instruite. Ceux qui la composent, hormis deux ou trois, n'ont aucune spontanéité; on sent que M. Irving leur a insufflé toute leur vie. (Pourtant aucun d'eux ne l'imite.) Attitudes, groupements, actions violentes, tout cela est réglé d'une façon parfaite: mais l'intonation décèle ce qu'il y a de peu original en ces comédiens, ou, pour mieux dire, en ces excellents comparses.

Je mets à part Ellen Terry, dont j'ai loué la grâce rebelle aux années et l'adorable voix, — la propre voix de Cordélia. — J'avoue qu'elle a une sorte de hoquet assez fâcheux; mais comme elle était bien la princesse de légende aux yeux innocents, au triste sourire, avec de beaux cheveux d'or épandus sur son manteau royal!

Les deux jeunes hommes qui jouaient Edgar et Edmond, sans être bien personnels, m'ont plu par leur virile beauté. Il n'y a pas de talent qui tienne! je veux d'abord un acteur conforme au physique de son rôle. J'aurais souhaité pourtant que le robuste Edgar, déguisé en fou errant pour sauver sa tête, se fît plus humble, plus chétif, plus frileux, et murmurât au lieu de crier : « Tom a froid... ».

Oswald, majordome de Goneril, que le brave Kent salue par une si joyeuse bordée d'injures, cet ignoble entremetteur plat devant ses maîtres, insolent avec les gens de peu, et

couard dès qu'ils regimbent, serait trop odieux s'il n'était grotesque. Ce personnage a été bien rendu. Peut-être tout le mérite en revient-il à M. Irving, qui a dû, en quelques gestes, indiquer cette puissante caricature : — les acteurs de troisième plan font partie de la mise en scène, et, lorsqu'ils sont mauvais, c'est le directeur qui est fautif.

Le rôle du fou, plus important, était aussi très bien tenu. Rien de si touchant que ce pauvre diable, jusqu'au bout fidèle à son maître, et que son maître n'oublie pas dans la plus horrible détresse. « Comment es-tu, mon enfant ? Tu as froid ? J'ai froid aussi... Pauvre fou, il y a encore une part de mon cœur qui souffre pour toi. » La scène des trois fous est célèbre. Elle présentait, au Lyceum, un tableau cruel et fantastique. Plusieurs y discouraient à la fois sans que cela eût rien de choquant. Lear échevelé jetait au vent des mots sans suite ; Edgar lui donnait la réplique en parlant de Belzébuth ; en même temps, le pauvre fou de cour, blotti contre son maître, vagissait, d'une voix enfantine, ses prophéties incompréhensibles. Autour d'eux la tempête faisait rage par intervalles ; et, comme pour nous soulager le cœur, l'orchestre pleurait en sourdine.

M. Irving est difficile à juger. Il a une très haute qualité, qui parfois manque à de merveilleux acteurs : l'intelligence ; et il est profondément artiste. Personne ne compose un rôle mieux que lui. Il modifie l'expression de son visage, qui a un très beau caractère, d'une façon toujours conforme à son rôle : autant de personnages, autant d'aspects. — C'est tout le contraire avec Mounet-Sully, acteur bien plus spontané qu'Irving, bien plus vibrant, capable de lyrisme passionné et d'une magnifique ampleur, mais étrangement journalier, et qui reste toujours Mounet-Sully. — Irving sera donc admirable dans les rôles qui ne dépassent point la force de son tempérament. Je ne crois pas qu'il ait joué Othello, ni qu'il ait envie de le jouer. L'ayant vu dans une dizaine de rôles, je l'ai trouvé parfait au moins deux fois : dans le personnage de Shylock et dans celui de Thomas Becket. Le Juif couvant une rancune terrible, Irving fut cela, et d'une manière inoubliable. Je le vois encore aiguiser contre le cuir de sa sandale un large couteau, recourbé comme un cimeterre ; il croyait

bien tenir sa livre de chair chrétienne. Sa création de Becket, dans le drame de Tennyson, ne fut pas moins admirable. Il y montrait, non pas cette dignité d'emprunt assez ordinaire aux acteurs, mais vraiment toute la noblesse d'un prince de l'Église.

On critique beaucoup sa diction, qui manque de naturel. Parfois il croasse plutôt qu'il ne parle. Il scande le vers avec sa mâchoire, syllabe par syllabe. Rarement on goûte, en l'écoutant, la joie d'entendre la parole rythmée dans sa beauté souveraine. Mais la diction d'Irving a les mêmes qualités que son jeu : l'intelligence, le nerf, la finesse, quelque chose de tout à fait noble, souvent une vraie grandeur.

Sa première apparition sur la scène est toujours frappante. Je me rappelle son entrée dans le rôle de Macbeth. Il tenait une large épée à deux mains, appuyée sur l'épaule droite. L'œil sombre sous la visière du casque, à la fois échauffé et harassé par le carnage, il marchait vers son destin. On sentait au premier regard qu'il serait la proie des sœurs fatidiques.

Si les observations précédentes sont justes, il est évident que le Roi Lear n'a pu être un des meilleurs rôles de M. Irving. Il y était pourtant très remarquable, ne fût-ce que par le visage et les attitudes. Sa face, couleur de vieil ivoire, était sculptée comme un masque tragique. Le nez aquilin, les lèvres rases, la faisaient dure et hautaine ; autour du visage, la barbe flottait au vent, une barbe de roi, dont la tempête allait emmêler les blancs flocons.

Je lui reproche de n'avoir pas eu la parole assez tranchante. Il fut vraiment dans son rôle lorsque, s'agenouillant, il lança l'imprécation terrible contre Goneril : « Écoute, Nature, écoute ! chère déesse, écoute ! Suspends ton dessein, si tu voulais rendre cette créature féconde... » On comprenait que la sauvage Goneril parût elle-même frappée d'épouvante. De tels effets, plus fréquents, eussent donné par contraste toute leur valeur à des passages comme celui-ci : « Me voilà, pauvre vieillard, faible, infirme et méprisé... » Mais l'acteur, durant presque toute la pièce, s'est fait trop sénile, trop éteint, trop rabâcheur. Il marmottait les syllabes de façon que j'ai perdu beaucoup de choses, et le texte du *Roi Lear*, croyez-le bien, m'est aussi familier que mes prières.

M. Irving n'a point le souffle qu'il faudrait pour mêler à la tempête les hurlements de Lear désespéré. Peut-être aussi, en atténuant l'humeur colérique du vieillard, a-t-il cédé au désir, instinctif ou calculé, d'attirer sur lui la plus grande sympathie possible. Il a donné, en jouant Hamlet, un exemple curieux de cette tendance, bien naturelle chez l'acteur. J'indiquais plus haut quelles raisons nous rendent Hamlet si attachant; elles n'impliquent pas qu'il soit toujours « sympathique », au sens vulgaire du mot. Il est cruel envers Ophélie, lorsqu'il lui jette ce brutal adieu : « Au couvent ! » M. Irving a imaginé ici le jeu de scène le plus imprévu. Hamlet, avant de sortir, se retourne vers Ophélie. Ses yeux protestent qu'il l'aime, et que, seule, une fatalité inexorable les sépare. On dirait qu'ils vont se jeter dans les bras l'un de l'autre ; puis, avec un sanglot, ils s'arrachent à cette imaginaire étreinte. Tout cela si merveilleusement joué que le public, ému, ne remarquera jamais combien cette pantomime est peu dans l'esprit de l'œuvre.

Que dirai-je encore du *Roi Lear*, ou de l'impression qui m'en est restée? Il y a des choses plus parfaites; je n'en sais pas de plus poignantes. Ici Shakespeare a mis à nu toute la misère de l'homme ; spectacle si cruel qu'on est soulagé par un atroce dénouement. On bénit la Nature, qui a limité notre faculté de souffrir. Puis, chose inconnue à nos grands tragiques français, ici la souffrance ne reste pas étroitement individuelle : sortant d'elle-même, elle jette un regard sur tous les misérables. Lear, qui a touché le fond de la douleur, en est resté plus humain : « Pauvres malheureux nus, où que vous soyez, qui endurez les coups de cet implacable orage, comment vos têtes sans abri, vos flancs vides de nourriture, vos haillons ouverts au vent, vous défendront-ils contre de telles intempéries? Oh ! j'ai trop peu songé à cela... »

En écoutant de pareilles choses au théâtre, on se demande si l'on rêve. Mais non : c'est bien le *Roi Lear* que je voyais jouer, reconnaissable malgré les coupures. Je n'ai pas regretté, je l'avoue, la scène hideuse et sublime où Cornouailles arrache les yeux de Gloster. Nous n'avons plus des nerfs à supporter un tel spectacle. Tout le reste est si beau que les acteurs sont trop excusables d'en exprimer seulement une partie.

Malgré tout, l'émotion m'a submergé à certaines scènes, dont le pathétique est sans égal. Je ne savais plus s'il y avait des acteurs au monde, anglais ou français, lorsque Lear, au son d'une très douce musique, s'éveilla d'un sommeil écrasant et aperçut Cordélia. Elle était debout à son chevet, vivante image de la piété filiale, et, d'une voix si tendre, voilée par les larmes :

— Sire, me reconnaissez-vous ?

— Vous êtes un esprit, je le sais. Quand êtes-vous morte ?...

— Oh ! regardez-moi, sire, et étendez sur moi vos mains pour me bénir... Non, il ne faut pas vous agenouiller.

— Je vous en prie, ne vous moquez pas de moi. Je suis un pauvre vieillard, tout à fait imbécile, de quatre-vingts ans et plus... Ne riez pas de moi : car, vrai comme je suis un homme, je pense que cette dame est ma fille Cordélia...

Pendant ce dialogue, je fus heureux qu'on eût plongé la salle dans les ténèbres, et je me rappelai la parole d'Ugolin : « *Si tu ne pleures pas en m'écoutant, qu'est-ce donc qui peut te faire pleurer ?* »

MAURICE BOUCHOR.

LES ORIGINES

DE

LA SCULPTURE FRANÇAISE

DU MOYEN AGE

Les origines de notre sculpture française du XIIIe siècle sont obscures. Rien de plus intéressant pourtant. Quand on a vu, à Notre-Dame de Chartres, au portail du nord, ces grandes figures de patriarches qui semblent pétries avec le limon primitif, et contemporaines des premiers jours du monde, quand on a admiré à Reims les deux anges qui encouragent d'un sourire exquis le martyr saint Nicaise, à Amiens le sublime Jésus qui marche sur l'aspic et le basilic, — on a le plus vif désir d'apprendre comment sont nées des œuvres aussi parfaites. Comment la sculpture, dont il n'y a presque pas de traces chez nous avant le XIe siècle, a-t-elle pu faire, si rapidement, de si merveilleux progrès? Comment même cet art, oublié depuis les Romains, a-t-il pu renaître?

Les livres les plus illustres répondent à peine. Viollet-le-Duc, dans le bel article de son dictionnaire qu'il a consacré à la sculpture, nous montre de loin tout un monde merveilleux, mais il ne nous y introduit pas. Ce silence s'explique. Tous les érudits, depuis que l'archéologie du moyen âge est

devenue une science, ont étudié presque uniquement l'histoire de notre architecture nationale. Le problème de ses origines les a justement passionnés, et nous devons aux efforts de plusieurs générations d'archéologues de savoir maintenant avec quelque certitude où est née l'architecture gothique et comment elle s'est développée. Occupés d'une pensée unique, ils n'ont pas eu le loisir d'appliquer à l'étude de la sculpture cette méthode rigoureuse qui leur a donné ailleurs de si beaux résultats. Ce que de Caumont, de Verneilh, Quicherat et tant d'autres n'ont pu faire, de nouveaux érudits semblent disposés à l'entreprendre. Les cours de M. Courajod à l'École du Louvre, des travaux récents, parmi lesquels le livre d'un Allemand, M. Vöge[1], montrent que la sculpture française sera étudiée désormais comme elle mérite de l'être.

I

Au XIe siècle, lorsque, dans toutes nos provinces, apparaît la sculpture française, il n'y a rien de plus compliqué que cet art primitif. Elle ne fait que de naître, et on y découvre une foule de vieilles choses. C'est au XIIIe siècle qu'on pourra justement l'appeler jeune, mais, au XIe, on ne sait quel nom lui donner. Elle doit à l'antiquité, à l'Orient, aux peuples barbares, des modèles déjà vieux de plusieurs siècles qu'elle imite et qu'elle combine. Les moindres œuvres de ce haut moyen âge ont quelque chose de complexe, qu'on ne trouvera plus dans la suite : elles participent au mystère de plusieurs civilisations, de plusieurs mondes. Sur tel chapiteau roman, on peut voir, à côté de l'entrelac, cher aux peuples du Nord, les deux animaux symboliques, qui gardent le *hom*, l'arbre sacré de la Perse, et qui furent copiés sur quelque tapis de l'Orient.

Nous sommes encore loin, à l'heure qu'il est, de connaître

1. M. Vöge, *Die Anfänge des monumentalen Stiles im Mittelalter*, Strasbourg, 1894.

tous les éléments de cet art composite, mais nous pouvons indiquer au moins les principaux.

L'art romain a été le premier et le principal maître de l'art du moyen âge. Aux environs de l'an 1000, on marchait encore partout dans l'ombre des grandes ruines romaines. Le monde chrétien ressemblait à ce quartier de Nîmes, qui s'était blotti, avec son église, dans l'immense amphithéâtre.

Il faut se figurer le haut moyen âge dans un décor presque complètement antique. Il n'y avait pas encore d'autres édifices sur notre sol que ceux qu'avaient élevés les Romains, car les pauvres églises au plafond de bois duraient peu, et les pirates normands les détruisaient à mesure qu'on les relevait. Une foule de monuments grandioses, qui ne disparurent qu'au XVIIe siècle, ornaient nos anciennes villes. A Bordeaux, se trouvait encore le temple de Tutelle, décoré de ses statues: à Aix, le grand mausolée; à Boulogne, le phare à dix étages bâti par Caligula. Les places fortes n'avaient pas d'autres remparts que ceux qui avaient été élevés à la hâte, au temps des invasions barbares; on y voyait encore des frises, des guirlandes, des masques, des figures de dieux et de génies funèbres, car ils avaient été construits avec des tombeaux et des fragments d'autels. Même dans les régions les plus sauvages, on ne pouvait échapper au souvenir de Rome. Les belles routes, aux larges dalles de grès indestructibles, que suivaient les pèlerins de Saint-Jacques, étaient encore bordées de tombeaux et de hautes piles de pierre, décorées jadis de statues de Mercure. Les bornes miliaires étaient encore en place, et on pouvait y lire : « Septime-Sévère, trois fois consul, Parthique, Arabique, Adiabénique, père de la patrie. »

Sans doute, les œuvres d'art les plus parfaites avaient disparu. La Vénus d'Arles avait été enfouie sous les décombres pour qu'elle ne donnât plus au monde « le scandale de sa beauté ». Beaucoup de statues de dieux, habitées par de dangereux démons, avaient été brisées. Mais il en restait infiniment plus que nous ne l'imaginons. Tel sarcophage où était représentée la chasse du sanglier de Calydon servait de tombeau à un saint évêque. Les petites églises des Pyrénées nous montrent encore aujourd'hui, incrustés dans leurs murs, des stèles funéraires et des *ex-votos* consacrés aux anciens dieux des

vallées, aux nymphes des sources thermales et « aux montagnes divines ». Mille petits objets, où se manifestait la grâce de l'art antique, étaient gardés précieusement. Les intailles et les camées, auxquels on attribuait des propriétés mystérieuses; étaient très recherchés. On les portait sur soi comme des talismans, et l'Église consentait à les bénir. Au nom de Jésus-Christ, elle adjurait ces pierres de manifester les vertus qu'elles tenaient de Dieu. L'intaille sur laquelle était gravé un vautour guérissait les maux d'yeux, et celle où l'on voyait une déesse debout sur une roue chassait les démons et éloignait les mauvais songes. Ces camées, dont la perfection étonnait, furent jugés dignes de décorer les images des saints, et, à Conques, on peut voir encore, incrustées dans la sauvage statue d'or de sainte Foy, des pierres antiques à l'image de Jupiter et d'Hercule.

Il n'était donc pas possible d'exorciser le génie antique, qui reparaissait toujours. Comment ne pas voir toutes ces belles formes qu'il avait créées, ces feuilles d'acanthe, ces rinceaux, ces corniches? Les Romains, dont nous avions gardé la langue, continuaient à être nos maîtres. Nous n'avons pas à parler ici de l'architecture romane, dont les principaux éléments, et, le plus important de tous, la voûte, sont empruntés à l'antiquité. Mais la seule sculpture nous offre assez d'exemples de ces imitations. L'ornementation et la statuaire de la Provence sont complètement antiques. Le merveilleux portail de Saint-Gilles, en Languedoc, a, quand on l'étudie de près, tous les caractères de l'art gallo-romain des bas temps. Il est du XIIe siècle, et il semble avoir été exécuté par les derniers collèges d'artisans du monde antique, au temps de Majorien et d'Avitus. Les figures d'apôtres, qu'on y voit dans des niches, drapées de la toge et chaussées de sandales, semblent être copiées d'après les statues d'orateurs, qui devaient être nombreuses sur le forum des grandes villes de la Gaule.

Ce n'était pas seulement dans le Midi, si riche en beaux monuments romains, qu'on s'essayait à copier l'antiquité, c'était dans la France entière. Les sculpteurs normands s'efforçaient d'imiter le chapiteau corinthien, mais ils n'arrivaient qu'à tracer d'indigentes volutes, et à dessiner des feuilles sans

relief, qu'ils ne savaient pas détacher de la corbeille. Les sculpteurs bourguignons décoraient les murs de leurs églises de pilastres cannelés, pareils à ceux des portes romaines d'Autun, et ornaient les bandeaux de belles rosaces antiques. On sent partout, et jusque dans les moulures traditionnelles qui ornent la base des colonnes, le désir de rester fidèle aux modèles de l'antiquité. En Allemagne, où ces influences ont été étudiées avec plus de soin peut-être que chez nous, on a signalé, parmi beaucoup d'autres exemples, à Magdebourg, un souvenir naïf de la statue du tireur d'épine, et à Hildesheim une imitation, faite au temps de saint Bernward, de la colonne Trajane.

L'art du moyen âge doit donc beaucoup à l'art de Rome, mais il ne lui doit pas tout.

II

Il faut se demander d'abord quelle fut, dans cet art du XIe siècle, la part du vieux génie celtique? Question délicate et pleine de périls.

Quoiqu'il ne soit plus ridicule aujourd'hui, après tant d'intéressants travaux, de parler de la religion gauloise et même de l'art gaulois, nul domaine de l'érudition n'est plus dangereux. Les érudits sont encore bien loin de s'entendre sur les peuples qu'il faut appeler les Celtes. Mais, quelque opinion qu'on professe sur les races primitives de la Gaule, on n'en est pas moins obligé de reconnaître qu'il y eut, avant la conquête romaine, un art qu'on peut appeler gaulois. Cet art est très curieux. Il est caractérisé par l'amour du décor géométrique, des cercles, des zigzags et des spirales, qui appartient à tous les anciens peuples venus de l'Orient, et par le mépris le plus complet pour la réalité vivante, qui appartient en propre à la Gaule. Rien ne prouve que les druides aient interdit, par une prescription religieuse, de représenter les êtres animés. Les médailles gauloises nous montrent

très souvent des figures humaines et des animaux : c'étaient, il est vrai, presque toujours des copies des monnaies grecques, et principalement des statères d'argent de la Macédoine. Toutefois ces copies sont conçues de telle façon qu'elles équivalent à une création. Jamais on ne prit pareilles libertés avec la forme vivante. La figure humaine devient, sous leur main, quelque chose de prodigieux : tous les éléments en sont dissociés, et chacun d'eux n'est plus qu'un simple motif d'ornement. Les cheveux, par exemple, sont traités comme une série de croissants ou de cercles juxtaposés. Les bras et les jambes sont remplacés par de capricieuses frondaisons. La tête de Philippe de Macédoine n'est plus qu'une arabesque, monstrueuse, si l'on y cherche une figure humaine, agréable, si l'on ne veut y voir qu'un simple décor. Parfois leur fantaisie va jusqu'à couvrir de zigzags, de perles, même de branches d'arbre les figures qu'ils représentent : on dirait les tatouages dont s'ornaient les clans dans les anciens temps.

La seule ignorance des artistes ne suffit pas à expliquer des œuvres pareilles. Il s'y montre un génie original qui aime à se jouer avec les éléments que lui fournit la réalité. Les Gaulois ont créé l'art héraldique bien des siècles avant le moyen âge. Ils font subir aux plantes, aux animaux, des déformations dont quelques-unes sont ingénieuses. On sait que plusieurs monnaies gauloises nous montrent la fleur de lis aussi caractérisée qu'elle pourrait l'être sur un sceau du XIVe siècle. Ces artistes furent plus épris de leurs rêves que de la réalité. Telles nous apparaissent toujours les créations des races celtiques. Dans les romans de la Table ronde, la nature est une fantasmagorie, un décor léger, créé par la baguette d'un enchanteur, et qui semble toujours prêt à s'évanouir.

Peut-on retrouver, au XIe siècle, quand l'art renaît en France, quelques traces de cette manière des anciens artistes gaulois ? Est-il invraisemblable que les sculpteurs romans aient gardé quelque chose du tempérament de leurs ancêtres ? La question mérite d'être posée, mais, dans l'état actuel de nos connaissances, elle ne peut être résolue avec certitude. Il faudra, auparavant, qu'on étudie de plus près les chapiteaux couverts de dessins barbares des églises de la Bre-

tagne d'abord, mais aussi de celles de l'Auvergne, du Bourbonnais, du Berry, de la Marche, de toutes ces provinces du Centre, où l'on peut supposer que la race celtique s'est conservée plus pure qu'ailleurs. Si l'on faisait, pour tous les départements de ces provinces, une enquête comparable à celle que M. Buhot de Kersers[1] a entreprise pour le département du Cher, on serait bientôt en mesure de résoudre ce problème délicat. A l'heure qu'il est, les renseignements épars que nous avons ne sont pas défavorables à l'hypothèse de la survivance du génie celtique. Les figures géométriques, chères aux Gaulois, et dont les paysans de l'Auvergne couvrent encore aujourd'hui leurs moules à beurre, les longs crochets de bois où ils suspendent leur lampe antique, et les petits coffrets qu'ils sculptent dans les veillées, — se retrouvent sur des chapiteaux du XIe siècle. Il en est, dans les vieilles églises du Bourbonnais, qui semblent tatoués, comme sont aujourd'hui les gilets bretons.

Des symboles antiques, dont le sens semblait perdu, reparaissent au XIe siècle. Il n'est plus permis d'ignorer, après le beau travail de M. Gaidoz, que la roue fut, chez les peuples de la Gaule, un symbole du soleil[2]. Ils portaient, comme amulettes, de petites roues de métal : ils en mettaient sur leurs casques, à leurs oreilles ; ils en offraient aux dieux, ils en jetaient, en passant les gués, pour apaiser le génie des fleuves. Or, la roue gauloise se retrouve sur plusieurs chapiteaux très anciens et très barbares, notamment en Bretagne, dans l'église de Fouesnant, et dans l'Aisne, à Chivy.

Est-ce pur hasard? On pourrait le croire, si on ne savait combien les vieilles croyances celtiques étaient encore vivaces en plein moyen âge. Au XIIe, au XIIIe siècle, comme nous l'apprennent Jean Beleth et Guillaume Durand, on continuait encore, le jour de la Saint-Jean, à entourer de paille une roue, et à la lancer tout allumée sur la pente des collines. Rien ne prouve que, pour le peuple, l'image de la roue n'ait

1. Buhot de Kersers, *Histoire et Statistique monumentale du département du Cher.*

2. Gaidoz, *Le Dieu gaulois du Soleil et le Symbolisme de la roue. (Revue archéologique,* 1884).

pas conservé, même alors, ses anciennes vertus. Aujourd'hui encore, on porte aux processions, en Bretagne et dans les Pyrénées, une roue ornée de clochettes, dont personne ne sait plus le sens : coutume païenne que l'Église adopta, comme elle fit si souvent, pour la sanctifier.

Ce ne sont là que des hypothèses, mais qui peuvent être fécondes.

Quant au second caractère de l'art gaulois, qui est de traiter la figure vivante comme un simple décor, on en trouve beaucoup d'exemples dans la sculpture romane primitive, mais nulle part plus nombreux que dans nos provinces de l'Ouest. Aux archivoltes des églises de Saintes, une figure humaine, indéfiniment répétée, prend l'apparence d'un ornement. Ces figures, pour mieux suivre les mouvements de l'architecture, se contournent, se plient en deux, et ne sont plus qu'une arabesque. Il faut quelque effort pour y reconnaître l'apparence d'un être vivant. Ainsi avaient procédé les artistes gaulois.

Ne peut-on pas retrouver, même en plein XIII[e] siècle, quelque chose qui rappelle le tour d'esprit de ces vieux artistes celtiques? — Jamais, sans doute, la forme vivante ne fut étudiée avec plus de scrupule qu'alors, mais le sculpteur prenait aussi d'étranges libertés avec la nature. Comme ces médailleurs gaulois, qui gravaient sur leurs monnaies de monstrueux oiseaux à tête humaine, et des chevaux androcéphales, ils se plaisaient à corriger la réalité. D'où vient ce monde de gargouilles, qui aboient autour de nos cathédrales, et où se combinent si puissamment le chien, le loup, l'aigle, la chauve-souris, la chenille? Ces êtres sans nom, retenus par leurs ailes de pierre, mais qui feraient, s'ils s'envolaient, une si effrayante silhouette, le peuple les trouva au fond de son imagination. Ils furent créés en dehors de toute tradition et de toute règle. Ils ne viennent pas, comme on l'a dit, des Bestiaires antiques. Dans ces livres, que remplissent les fables de Pline et d'Elien, il n'y a ni mystère ni épouvante. Les terribles larves de nos cathédrales n'ont rien d'antique : elles vivaient dans l'âme des paysans, elles sont sorties d'anciens contes d'hiver. Il serait ridicule de qualifier de celtiques les gargouilles du XIII[e] siècle : et pourtant on sent là le retour de vieilles forces cachées.

III

L'art romain interprété par un peuple de race celtique, voilà l'art du haut moyen âge. Mais une analyse subtile y découvre bien d'autres éléments encore. Notre art est composite comme notre langue. Les barbares qui s'établirent en Gaule du v[e] au x[e] siècle, Francs, Burgondes, Wisigoths et Normands, savaient aussi, à leur façon, exprimer leur vague rêve de beauté. Ils n'avaient pas d'art à proprement parler, mais un système décoratif, qui n'appartenait qu'à eux. L'art des barbares, si longtemps méconnu, nous a été révélé progressivement depuis un demi-siècle.

Un archéologue normand, l'abbé Cochet, nous l'a fait connaître le premier. L'abbé Cochet a passé sa vie à fouiller des tombes. Il avait, parmi les paysans, la réputation d'un habile sorcier qui sait où sont enterrés les trésors. Ses trésors n'étaient que des urnes funéraires, des boucles de ceinturon et des fers de lance. Mais il eut pour trouver les vieux cimetières un véritable don : il les devinait le long des anciennes voies romaines, à moitié effacées par le temps, et dans des vallées sauvages où les rivières achevaient de miner des murs romains, et charriaient des tuiles à rebords. Il connut toutes les générations qui habitèrent la Normandie depuis les Romains jusqu'au milieu du moyen âge : le gallo-romain païen, qui brûlait ses morts et entourait leurs cendres de flacons pleins de vin, de miel et de lait ; le gallo-romain qui n'était pas encore chrétien, mais commençait déjà à enterrer les morts, en leur mettant sur les yeux deux pièces de monnaie ; le barbare de race germanique, qui déposait ses guerriers tout armés dans le cercueil, les pieds tournés vers le soleil levant ; enfin, le chrétien des premiers siècles, qui plaçait sur la poitrine du défunt une petite croix de métal où était gravée une formule d'absolution, et près de lui des vases pleins de charbons ardents pour écarter les démons qui tourmentent les cadavres.

Les tombes barbares lui fournirent les objets les plus précieux. Les Francs de la Neustrie voulaient arriver dans l'autre monde avec leur plus beau costume de guerre. Ils avaient l'épée au côté, le bouclier au bras ; une grande épingle retenait leur sauvage chevelure, parfois même leur peigne était près d'eux. Ils portaient au cou un collier d'ambre et de perles de verre; à leur ceinturon pendait une bourse, où se trouvaient souvent des médailles romaines percées d'un trou, qui furent sans doute des amulettes. L'agrafe de leur manteau et la large boucle de leur ceinture sont des pièces d'un travail artistique, très précieuses en tout cas pour l'histoire de l'art. On crut longtemps que ces objets appartenaient en propre aux Francs mérovingiens. Mais des agrafes et des boucles pareilles furent trouvées dans les tombes des Germains du Rhin, des Wisigoths de la France et de l'Espagne, des Burgondes, des Lombards du nord de l'Italie, des Anglo-Saxons. Des publications comme celles de M. Lindenschmit en Allemagne[1], du baron de Baye[2] et de M. Barrière-Flavy[3] chez nous, prouvent qu'un même art a régné dans tout le monde barbare.

Les dessins qui couvrent ces objets sont singuliers : c'est presque toujours une corde entrelacée dont on a de la peine à débrouiller le réseau. Une imagination qui n'est pas soumise aux lois de la symétrie a guidé la main de l'artiste. Parfois, sur certaines plaques à jour, fréquentes dans tout le monde germanique, on voit un griffon aux ailes d'aigle et au corps de lion, qui boit dans une coupe.

Voilà quelques-uns des éléments décoratifs que les barbares apportèrent chez nous. Le griffon à la coupe se trouve plus d'une fois sur nos chapiteaux romans, mais la corde entrelacée y est très fréquente, et son origine germanique n'est pas douteuse.

N'y a-t-il rien de plus? Ces quelques motifs sont-ils dans notre art tout l'apport des races germaniques? Des savants audacieux ont pensé qu'il n'en devait pas être ainsi. Ils crurent

1. Lindenschmit, *Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit*, 1858.

2. De Baye, *L'industrie longobarde*, 1888. — *L'industrie anglo-saxonne*, 1889.

3. Barrière-Flavy, *Étude sur les sépultures barbares du midi et de l'ouest de la France*.

que quelques-unes des vieilles légendes païennes du Nord pouvaient se déchiffrer sur les chapiteaux de nos églises romanes. Un célèbre jésuite, le Père Martin, voyageant en Allemagne, découvrit, dans la vieille crypte de la cathédrale de Frisingue, un pilier couvert de sculptures mystérieuses où l'on voit un guerrier qui lutte corps à corps avec un long dragon, tandis qu'une femme attend le résultat du combat, et que des oiseaux, du haut du chapiteau, semblent assister à la bataille. Était-ce saint Georges? Le Père Martin fut d'abord disposé à l'admettre, mais un détail, qu'il n'avait pas remarqué, le fit changer d'avis. Il reconnut que l'artiste avait sculpté sur l'épaule du guerrier une large feuille d'arbre. Dès lors, il crut pouvoir affirmer que ce héros inconnu n'était autre que le Sigurd de l'Edda. C'était donc là la lutte de Sigurd et du dragon Fafnir; la femme était la Walkyre Sigurdrifa; les oiseaux étaient ces aigles qui, dans le poème, encouragent le héros, et la feuille d'arbre, cette feuille de tilleul qui tomba sur l'épaule de Sigurd, au moment où il se baignait dans le sang du dragon, et l'empêcha d'être tout à fait invulnérable.

Dans la France entière, on trouve des motifs où il ne serait pas impossible de reconnaître, à la rigueur, les souvenirs légendaires des races germaniques et scandinaves. Nos chapiteaux montrent parfois une figure enlacée dans les replis d'un méandre sans fin : ce serait, s'il en faut croire quelques savants, le roi Gunnar dans la fosse aux serpents. Un pied de chandelier, fait d'un monstre qui dévore le bras d'un guerrier, nous montrerait le dragon scandinave coupant la main de Tyr. Un autre monstre, qui semble attaquer la racine d'un arbre, serait ce serpent de la mythologie du Nord, qui ronge le frêne Igdrasill, dont l'ombre s'étend sur le monde.

Toutes ces explications ingénieuses, où s'est signalé le Père Martin, trouveront des incrédules. Cependant le système peut se défendre par un certain biais. Sans doute, il n'est pas possible que nos sculpteurs du XIe siècle aient connu le sens de ces légendes qu'ils représentaient; mais nous admettrons plus volontiers qu'ils aient emprunté ces motifs à d'autres, pour la seule beauté du décor. Ils trouvèrent ces modèles dans les manuscrits anglo-saxons.

Alcuin, qui fit renaître en France l'art de la miniature, était un Anglo-Saxon d'origine. Quand il vint s'établir à Tours en 796, à la prière de Charlemagne, il amena avec lui des moines de son pays, bien instruits des traditions nationales.

Les dessins des moines anglais eurent sur notre art du moyen âge une influence qu'on commence à peine à soupçonner. Les admirables fac-similés publiés par Westwood [1] ou par la *Palæographical Society*, nous permettent de nous faire une idée de cet art extraordinaire. On entre vraiment dans un monde nouveau. Les immenses majuscules, où s'enroulent et s'entrelacent sans fin des dragons aux longs cous, ne ressemblent à rien de connu. L'origine de cet art si peu classique ne doit pas être cherchée dans les entrelacs si clairs des mosaïques romaines. La miniature anglo-saxonne est sortie de l'entrelac gravé sur les boucles de ceinturon des peuples du Nord, mais elle s'est enrichie de combinaisons nouvelles. Des dragons se poursuivent parmi des méandres, ou luttent avec des guerriers armés de l'épée et du bouclier. C'est ici qu'il est permis de parler de mythologie germanique. Les moines anglais des VIIe et VIIIe siècles étaient des chrétiens récents, qui portaient encore en eux tout le vieux paganisme obscur. Dans leurs âmes deux religions se superposaient, comme dans le poème de Beowulf et dans leurs plus vieilles épopées. Les monstres, les anciens héros vivaient dans leur mémoire : l'artiste, qui laissait errer sa plume en suivant ses vagues rêves, les reconnaissait. Bientôt on ne les reconnaîtra plus, mais on ne cessera pas de copier les vieux modèles. C'est de la sorte que les légendes du Nord arrivèrent jusqu'à nous.

Les moines d'Alcuin créèrent chez nous des écoles de miniaturistes, où l'art antique, resté vivace, se mêle à l'art nouveau venu du Nord. Jusqu'au XIIe siècle, nos manuscrits seront ornés de majuscules composées d'entrelacs, où s'enroulent des dragons, des guerriers, et dont il faut chercher en Angleterre les premiers modèles. Or, la plupart de ces dessins

1. Westwood, *Fac-similes of the miniatures and ornements of anglc-saxon and irish Manuscripts*, 1868.

se retrouvent dans notre sculpture romane : les moines orfèvres, les moines sculpteurs, sont allés souvent sans aucun doute demander leurs modèles au *scriptorium* des enlumineurs. Ils trouvaient là une infinité de formules décoratives. Quand on aura pris la peine de comparer aux dessins des manuscrits la sculpture ornementale du XIe et du XIIe siècle, on ne pourra plus en douter. Ainsi s'expliquent les vestiges de mythologie scandinave qu'on retrouve chez nous en plein moyen âge. Des œuvres aussi extraordinaires que le trumeau de Souillac, fait tout entier d'hommes, de monstres et d'oiseaux qui se dévorent, n'ont pas d'autre origine.

L'art anglo-saxon, dont on trouve des traces dans toute la France, a régné en maître dans d'autres contrées. La Suède, la Norvège, l'adoptèrent après leur conversion. Elles y retrouvaient leur propre génie. Rien ne rappelle plus les miniatures anglo-saxonnes, que les sculptures compliquées qui encadrent les portes de bois de certaines églises scandinaves.

Telle fut la part du monde barbare dans l'art du moyen âge.

IV

Il nous reste à indiquer l'influence de l'Orient. Cette puissante Byzance, qui conservait encore tant de chefs-d'œuvre de l'antiquité, tant de statues des anciens maîtres, sut-elle être l'éducatrice des jeunes peuples de l'occident? Que lui doivent nos artistes?

Jamais problème ne divisa les savants à ce point. Les uns font honneur aux Byzantins de presque tout notre art du moyen âge, et les autres ne veulent rien leur devoir. D'ailleurs ni les uns ni les autres ne nous disent très clairement ce qu'ils entendent par art byzantin.

Au milieu de ce débat, le beau livre de M. le comte de Vogüé sur les villes mortes de la Syrie, dont la première

livraison parut en 1865, sembla apporter quelques certitudes [1]. M. de Vogüé avait trouvé, au milieu des sables du Hauran, de petites villes grecques, aussi merveilleusement conservées qu'Herculanum et que Pompéi. Les basiliques chrétiennes, les maisons, les portiques, les prétoires étaient restés dans l'état où les trouva l'invasion des Arabes, au VIIe siècle. Tous ces édifices pouvaient passer pour des types complets de l'art byzantin.

Viollet-le-Duc y vit les premiers modèles de l'art français. Selon lui, les pèlerins de la Terre-Sainte et plus tard les croisés avaient trouvé là toutes les formes nouvelles qui s'acclimatèrent chez nous au XIe et au XIIe siècle. Les églises romanes de l'Auvergne, aux formes un peu lourdes, celles de la Provence avec leur riche ornementation, n'étaient, à ses yeux, que des copies à peine modifiées des églises de la Syrie. A mesure qu'il avançait dans la rédaction de son dictionnaire, Viollet-le-Duc faisait la part plus large à l'orient. Cet art français, où il avait vu d'abord tous les caractères de notre génie national, devenait pour lui un art d'importation.

Nul n'a attaqué ces théories de Viollet-le-Duc avec plus de vigueur que M. Anthyme Saint-Paul [2]. Il a montré que notre art roman était tout formé avant les croisades et qu'il n'a point admis, pendant le XIIe siècle, un seul élément oriental. Il a rappelé ce fait capital que les croisés avaient élevé leurs églises de Judée dans le plus pur style de l'Ile de France et de la Bourgogne : de sorte que, bien loin de subir le prestige de l'Orient, ils lui avaient au contraire imposé leur architecture nationale. Ainsi s'évanouissaient les théories de Viollet-le-Duc.

Son erreur, toutefois, s'explique. Pareil à ces philologues de la Renaissance, qui, faute de connaître assez de langues, faisaient dériver le latin du grec, il a cru que l'art français dérivait de l'art byzantin, pour n'avoir pas eu assez de termes de comparaison. La vérité, que l'on commence à entrevoir, c'est que l'art de la Syrie, l'art du nord de l'Afrique, l'art

1. Comte de Vogüé, *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle*, 1865-1877.

2. Anthyme Saint-Paul, *Viollet-le-Duc et son système archéologique*.

primitif de l'Italie, sont tous nés de l'art antique. Ils se ressemblent comme les fils d'un même père; ce sont, si l'on veut, les dialectes nouveaux de l'ancienne langue classique; ce sont autant de langues néo-latines, que chaque peuple a parlées, avec l'accent qui lui était propre. De là des ressemblances singulières. Des feuilles d'un dessin trop sec qui décorent nos plus anciens chapiteaux, des rinceaux sans relief, mais découpés d'un ciseau aigu, qu'on rencontre chez nous, comme en Syrie, sont des déformations analogues d'originaux antiques. Il n'est presque aucun de ces ornements, qu'on qualifie de byzantins, qui ne puisse provenir d'un modèle romain, interprété par des mains et des yeux plus jeunes.

Faut-il donc nier l'influence de Byzance? Viollet-le-Duc voulait tout lui donner, ne lui laisserons-nous rien? Nous sommes convaincus qu'une foule de petits objets venus de Constantinople, coffrets d'ivoire, miniatures, émaux, ont dû servir plus d'une fois de modèles à nos artistes. Ils agrandissaient, modifiaient, transposaient ces originaux, à leur gré. Le chapiteau de Nevers, où est sculptée une église orientale; la vieille peinture découverte dans la cathédrale du Puy, où une main divine bénit, à la manière grecque; le vitrail de Chartres, où la Transfiguration est représentée, suivant une formule usitée en Orient, et inconnue chez nous — pour citer quelques exemples célèbres — prouvent assez que nos artistes eurent parfois sous les yeux des modèles venus de Byzance.

Je ne sais si, comme le prétend Viollet-le-Duc, l'immense et magnifique tympan de Vézelay est la copie d'une miniature grecque : la preuve n'en est pas faite. Mais, en revanche, on peut tenir pour très vraisemblable que les grands anges, sculptés en bas-relief au pourtour du chœur de Saint-Sernin de Toulouse, sont copiés de quelque diptyque de Constantinople. Ces anges ressemblent aux maîtres des cérémonies, aux silentiaires du palais du Boukoléon; comme eux, ils tiennent à la main un long bâton terminé par une petite croix.

Il serait possible de faire beaucoup de rapprochements de ce genre. Les modèles orientaux ont été de tout temps assez abondants chez nous. M. de Verneilh avait là-dessus une ingé-

nieuse théorie[1]. Selon lui, Limoges fut, au moyen âge, l'entrepôt de toutes les industries d'art de l'Orient. C'est là que les Vénitiens amenaient, par la voie de terre, tous les produits de Constantinople qu'ils destinaient à la France, à l'Angleterre et aux pays du Nord. Ils évitaient ainsi le dangereux passage du détroit de Gibraltar, gardé par les Arabes. Un quartier de Limoges, où se trouvait naguère encore une rue des Lombards, des pièces de monnaie à l'effigie des doges, trouvées dans la région, témoignaient, suivant M. de Verneilh, de ce long séjour des Vénitiens dans l'Ouest de la France. C'est donc de Limoges que se seraient répandus dans toute la France les coffrets, diptyques et émaux de fabrication byzantine, qui devaient devenir des modèles pour nos artistes. Cette théorie séduisante ne repose malheureusement sur aucun texte solide.

Il y a une chose certaine, en tout cas, c'est que Byzance a importé chez nous, pendant la première partie du moyen âge, des étoffes de soie. Jusqu'au jour où Roger de Sicile créa, en 1147, avec le concours d'ouvriers grecs, la célèbre manufacture de Palerme, l'Occident fut tributaire de l'Orient. Or, de tous les modèles orientaux, les dessins étranges des étoffes de soie furent ceux que nos sculpteurs adoptèrent de préférence. On conserve encore dans les trésors des églises, au Mans, à Chinon, à Auxerre, quelques-unes de ces belles soieries, qui enveloppaient les reliques des saints. A Aix-la-Chapelle, une magnifique étoffe de soie orientale fut seule jugée digne, au temps de Barberousse, d'enfermer les os de Charlemagne. Les tons, pâlis par tant de siècles, restent exquis. Les dessins représentent presque toujours des oiseaux affrontés, des lions symétriques, des animaux sans nom, séparés par une plante, un arbre, une flamme. De pareils motifs n'appartiennent pas aux ouvriers de Constantinople qui les copièrent : ils viennent de plus loin. La Perse les leur fournit : car la Perse fut toujours le pays des belles étoffes, des tentures lamées d'argent des *Mille et une Nuits*. Les ornements de ces tissus furent jadis symboliques et exprimèrent d'anciennes croyances. Le feu allumé sur un autel que gardent

1. De Verneilh, *L'Architecture byzantine en France*, 1851.

deux lions est le feu sacré des Parsis ; et l'arbre, où sont enchaînés deux monstres, est l'arbre vénérable, le *Hom.* M. Lenormant a mis cette interprétation au-dessus de tous les doutes[1]. Or, n'est-il pas curieux de trouver ces mêmes symboles sculptés au tympan et sur les chapiteaux de nos églises de France? Nos artistes, certes, ne les comprenaient pas mieux que les tisserands de Constantinople, auxquels ils les empruntaient: mais au moins, nous avons ici une preuve indiscutable de l'influence de l'Orient.

Par delà Byzance, le véritable Orient, l'Orient merveilleux, inspira peut-être plus souvent qu'on ne croit nos artistes du moyen âge. Les modèles persans n'arrivèrent pas seulement en France par des imitations byzantines, ils vinrent parfois directement jusqu'à nous. Au temps des croisades surtout, les coffrets de la Perse, par des hasards, arrivaient parfois jusqu'à nos sculpteurs. M. de Mély[2] a fort bien prouvé que dans la partie ancienne de la cathédrale de Chartres, on voit sur un chapiteau la lutte d'un lion et d'un héros de la Perse, au profil oriental, à la barbe tressée. Faut-il croire que les deux femmes sculptées sous les pieds de saint Jacques, au portail méridional de Saint-Sernin de Toulouse, soient la copie d'un ivoire de l'Inde? Une pareille origine n'a rien d'invraisemblable. Mais, de toutes les imitations, la plus surprenante est sans doute le bas-relief de Bayeux, qu'on a moulé pour la galerie du Trocadéro. C'est un monstrueux dragon, tellement pareil à ceux qu'on voit sur les brûle-parfums de la Chine, qu'il paraît bien difficile d'attribuer une telle ressemblance au seul hasard.

Les éternels ennemis de la chrétienté, les Arabes eux-mêmes, nous fournirent des modèles. M. de Longpérier, qui connut également bien les antiquités de l'Orient et de l'Occident, le remarqua le premier. Sur la vieille porte de bois de la cathédrale du Puy, on voit une bordure qui ressemble aux caractères coufiques; une telle porte, si elle ne contenait au milieu l'histoire des mages, aurait pu fermer dignement la mosquée de Cordoue. Des émaux de Limoges, des étoffes,

1. Lenormant, Article dans les *Mélanges d'Archéologie* de Cahier et Martin, 1re série.
2. *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, Archéologie, 1891.

nous montrent des imitations de ces beaux caractères arabes, où les chrétiens ne voyaient qu'un ornement sans signification.

Ainsi toutes les civilisations, toutes les races offraient leurs modèles à cet art roman primitif, qui est, comme on le voit, le plus composite de tous les arts. Faute d'avoir étudié ce difficile problème des origines, toute une école archéologique, qui compte peut-être encore quelques partisans, se trompa gravement en voulant interpréter ces vieilles sculptures. Le Père Cahier[1], l'abbé Auber[2] posèrent comme un axiome que toutes les figures sculptées dans nos églises du XIe et du XIIe siècle avaient un sens symbolique, et qu'il fallait chercher dans les Pères, dans les docteurs, le sens de ces monstres qui se dévorent, de ces guerriers qui luttent avec des dragons ; on verrait ainsi que les artistes avaient voulu figurer par là tous les troubles de l'âme, tous les désordres du péché. Les architectes tentèrent en ce sens quelques explications qui font honneur à leur ingéniosité, mais qui ne sont que des jeux d'esprit sans portée.

Un passage célèbre de saint Bernard aurait dû faire comprendre à ces savants ce qu'il y avait de vain dans leur tentative. Saint Bernard s'était demandé, en se promenant dans les beaux cloîtres du XIIe siècle, ce que signifiaient tous ces monstres qui décoraient les chapiteaux. Il avait regardé « ces singes, ces lions, ces centaures monstrueux, ces sagittaires, ces chasseurs sonnant du cor, ces soldats rangés en bataille, ces quadrupèdes à queue de serpent, ces animaux cornus terminés en cheval », et il ne leur avait trouvé aucun sens. A ses yeux, ces vaines images méritaient d'être sévèrement blâmées. Car elles amusaient la curiosité, arrachaient l'âme à elle-même, l'empêchaient de méditer sur la loi de Dieu.

Ce que le grand mystique ne comprenait pas, pouvons-nous avoir la prétention de l'expliquer ?

Tels sont les éléments divers, juxtaposés, mal fondus, qu'on trouve à l'origine de l'art roman. Modifiés, transformés, comme ils le sont souvent, par le génie de nos artistes, on

1. Cahier et Martin, *Mélanges d'Archéologie*, 1878.

2. L'abbé Auber, *Histoire et Théorie du Symbolisme religieux*. 1870.

peut les retrouver encore. Ici le vrai problème consiste à reconnaître ces éléments, à en indiquer la provenance. Les considérations esthétiques que la sculpture romane pourrait inspirer à un homme de goût, mais étranger aux études archéologiques, seraient donc de peu de valeur. Un tel art ne s'explique guère que par l'histoire.

V

Mais il ne suffit pas d'avoir isolé les principaux éléments de l'art du XIIe siècle, il faut montrer comment ces éléments se sont combinés. L'art est une synthèse. Une analyse, comme celle que nous venons de faire, peut à peine nous laisser deviner le caractère de la sculpture romane. Car, de tous ces modèles anciens, nos sculpteurs ont su tirer des œuvres nouvelles. Chacune des grandes régions de la France du XIe et du XIIe siècle a eu une école de sculpture différente. Chaque province a imité ces originaux romains, byzantins, barbares, avec un sentiment, un goût qui lui était propre, si bien qu'une sculpture normande ne ressemble en rien à une sculpture provençale. Est-il possible de marquer le caractère de chacune de ces écoles? Assurément, rien ne serait plus intéressant, car on y saisirait au vif les différences de tempérament et d'éducation qui distinguaient nos anciennes races. Mais, à l'heure qu'il est, nous devons nous contenter d'une esquisse un peu vague.

Les Normands, architectes audacieux, ne furent pas de grands sculpteurs. Ces Scandinaves, comme tous les barbares du Nord, ignorèrent longtemps l'art de reproduire des figures vivantes. Rien n'est plus grossier que les personnages qu'on voit parfois sculptés au tympan de leurs églises. Les modillons qui décorent l'extérieur de leurs édifices ne sont pas supérieurs aux idoles que taillent dans le bois les sauvages de la Polynésie. Ruprich Ropert[1] a reproduit un grand nombre de ces

1. Ruprich Robert, *L'Architecture normande.*

figures hideuses. Que de temps, et que d'efforts il leur faudra, pour arriver à créer des œuvres délicates et vivantes, comme celles que nous admirons à la cathédrale de Rouen!

S'ils furent impuissants à exprimer le corps humain, ils eurent, en revanche, un art décoratif, qui ne manque ni d'originalité ni de finesse. Ce sont des motifs géométriques, zigzags, bâtons brisés, frettes crénelées, faciles à tracer à l'équerre, et qu'on découpe dans la pierre aussi facilement que dans du bois. De pareils dessins sont ceux que devait trouver un peuple de charpentiers. Car, pour bien comprendre l'art de la Normandie, il ne faut jamais oublier que les premiers sculpteurs, les premiers architectes y furent des constructeurs de bateaux. Les églises bâties par Rollon étaient des églises de bois pareilles à de vastes carènes. Elles étaient fort peu différentes, sans doute, de celles qui s'élevèrent plus tard en Suède et en Norvège. La tapisserie de Bayeux nous en montre une dont le toit se relève en proue de navire. Ils avaient en Normandie le bois en abondance; ils y retrouvaient les immenses forêts de leurs terres natales. Quand ils se mirent à construire en pierre, ils conservèrent quelques-unes des anciennes formes. Le chapiteau cubique de leurs églises laisse fort bien deviner que l'original fut taillé dans le bois, non dans la pierre. Les colonnettes du triforium, surtout en Angleterre, sont tournées, renflées et accidentées comme un ouvrage de menuiserie. Les artistes normands furent et restèrent longtemps des charpentiers : c'est à eux surtout que pourrait s'appliquer le vers mystérieux de Victor Hugo, qui a l'air de contenir toute une théorie archéologique :

... Cathédrales ! qu'ont faites
De pauvres charpentiers, aux âmes de prophètes.

Le centre de la France, et l'Auvergne en particulier, nous montrent, au XIe siècle, des sculpteurs déjà plus habiles. Les belles églises d'Auvergne, bâties en laves, assises sur le basalte, près des bois et des eaux vives, semblent des plantes indigènes. Elles sont robustes et sérieuses, comme cette nature. Tout y est simple, et le décor y tient peu de place. Cependant les anciens artistes du pays s'inspirèrent avec bonheur des

débris antiques qu'ils avaient sous les yeux. La vieille province celtique ne s'était pas montrée rebelle aux arts de Rome. On trouvait, dans ses vallées et jusqu'au bord de ses lacs de montagne, des villas pareilles à celles que nous décrit Sidoine Apollinaire. Au XIe siècle, ces villas étaient en ruine depuis bien des années, mais elles montraient encore, parmi les herbes, leur pavé de mosaïque. On en trouva le dessin si beau qu'on voulut le reproduire : on incrusta de pierres blanches et de laves sombres le mur extérieur des absides; et le sanctuaire des églises sembla couvert d'un riche tapis polychrome. Notre-Dame-du-Port de Clermont et Saint-Paul d'Issoire nous montrent les plus belles de ces mosaïques imitées de l'antique.

La sculpture proprement dite fut réservée à la décoration de quelques tympans, et surtout à celle des chapiteaux. Les grands chapiteaux des églises de l'Auvergne sont ornés de scènes de la Bible, de l'Évangile, de la vie des saints. La figure humaine y est beaucoup mieux comprise qu'en Normandie; on retrouve, jusque dans les procédés techniques, le souvenir de modèles gallo-romains. Néanmoins cette sculpture auvergnate manque de délicatesse. A Notre-Dame-du-Port, l'ange qui saisit saint Joseph par la barbe; Jésus-Christ qui emporte l'âme de sa mère, sous la figure d'un enfant au maillot; les vertus armées comme des chevaliers, qui foulent aux pieds les vices, — sont des œuvres d'un sérieux un peu lourd, sans rien de jeune, de vivant, d'héroïque. Ces sculpteurs n'ont pas su créer d'école durable. L'Auvergne où fut prêchée la croisade, où abondaient les abbayes, où la vie religieuse était ardente, eut une heure d'enthousiasme fécond. Mais, passée cette belle crise, elle n'a plus rien donné de grand à l'art français.

C'est dans l'école de l'Ouest que les éléments si divers, dont la sculpture romane est faite, se sont le mieux fondus. Les originaux antiques, byzantins et barbares, se combinèrent dans ces provinces d'une façon harmonieuse. Rien n'est plus séduisant que les portails d'église dans le Poitou, l'Aunis et la Saintonge : nulle part en France on ne trouve une décoration plus riche. La façade de Notre-Dame-la-Grande, à Poitiers, est admirable. Un coffret d'ivoire, dont toutes les

parties seraient minutieusement ciselées, semble en avoir été le modèle. D'innombrables accidents, que le temps, en effritant les pierres, a encore multipliés, font jouer partout la lumière et l'ombre. On dirait quelque madrépore, quelque végétation sous-marine, ou encore ces pierres vermiculées par les orages et, comme disaient les vieux maîtres-maçons, par les influences de la lune. L'art atteint à la richesse des œuvres de la nature. Mais ce décor si magnifique ne veut pas être regardé de trop près. Le dessin est mou, flottant; l'exécution n'a pas de mordant. Il y a dans cet art quelque chose de féminin. Le beau portail de l'Abbaye aux Dames de Saintes, riche de ses archivoltes sculptées, semble une tapisserie indécise, brodée par l'abbesse. La figure humaine ne fut jamais étudiée avec quelque scrupule par les artistes de ces régions ; ils n'y virent que des lignes pittoresques, qu'ils tourmentèrent à leur gré. Un tel art, tout décoratif, fait de souvenirs heureusement combinés, sans contact avec la réalité et la vie, ne pouvait être très fécond. Les sculpteurs de l'Ouest furent d'ingénieux, de charmants décorateurs, en qui se manifeste le gracieux génie de ces provinces, — mais le grand art du moyen âge est né ailleurs.

A l'est, au contraire, en Bourgogne, apparaît une école de sculpture audacieuse, vivante, pleine d'avenir. Il faut en faire honneur aux riches abbayes, qui couvraient alors la province. Quel fut ici le rôle du plus puissant monastère de l'Occident, de l'abbaye-mère de Cluny? M. Anthyme Saint-Paul a, on le sait, beaucoup diminué la gloire de Cluny, en prouvant que les moines de cet ordre n'avaient pas, comme le pensait Viollet-le-Duc, créé une architecture originale[1]. N'ont-ils pas marqué au moins dans la sculpture? Question difficile à résoudre, depuis que des barbares, au commencement de ce siècle, ont détruit, pour en vendre les pierres, presque toute l'immense église de Cluny, la plus vaste de la chrétienté. Les quelques chapiteaux qui ont échappé, ornés de figures de femmes symbolisant les tons de la musique, nous donnent la plus haute idée du talent des moines artistes. Aujourd'hui, c'est à Charlieu, à Autun,

1. Anthyme Saint-Paul, *Viollet-le-Duc et son système archéologique.*

et surtout à Vézelay, qu'il faut étudier la primitive sculpture bourguignonne. Les origines en sont surtout romaines et byzantines. Les monuments antiques qui couvraient encore le sol de la province, et les objets d'art venus de Constantinople, l'ont inspirée. Mais le génie des artistes bourguignons y éclate. Des œuvres encore à demi barbares, comme le Jugement dernier d'Autun, portent la marque d'une imagination puissante. On y voit des détails qu'on ne trouve nulle part ailleurs, comme ces deux mains monstrueuses et terribles, qui sortent de l'autre monde pour saisir le pécheur. Mais les vraies qualités de l'école se montrent au tympan de Vézelay. Dans cette vaste composition, où tant de parties restent encore énigmatiques, on est frappé surtout de l'effort pour atteindre à la vérité et à la vie. Viollet-le-Duc, qui a étudié l'œuvre à loisir, a remarqué le premier que les physionomies si diverses des personnages révélaient une étude directe de la nature. Telle figure a, suivant lui, la valeur d'un document ethnographique : on y trouve les traits caractéristiques de la race qui habite encore aujourd'hui le Morvan.

Ainsi apparaît, dès l'origine, ce robuste génie de la Bourgogne, solidement assis sur le réel. Un pareil art était né viable. Au XIIIe, au XIVe siècle, dans sa forte maturité, il produira à Auxerre, à Dijon, à Semur, de très belles œuvres. Les moindres moulures de cette époque, le moindre chapiteau, aux feuilles gonflées d'une jeune sève, ont une fierté qui décèle leur origine.

C'est dans le Midi que la sculpture romane arrive à sa plus haute perfection. L'école du Sud-Ouest fut certainement la mieux douée de toutes. Toulouse fut la merveille du XIIe siècle. Nous ne connaîtrons bien le moyen âge français et même le moyen âge italien, que le jour où nous aurons une belle histoire de Toulouse. Des rois wisigoths aux comtes, on peut dire que dans cette ville privilégiée les traditions antiques ne furent jamais interrompues. Les Raymond tenaient leur cour dans l'ancien palais des gouverneurs romains, et, sur la plus haute tour, on voyait l'aigle de Rome. Riches tentures, fêtes, science arabe, médecine juive, poésie, toutes ces choses païennes charmaient ces comtes magnifiques, qui

déjà n'étaient plus chrétiens que de nom. La molle contrée continuait à adorer la beauté. Les poètes du Languedoc ont la grâce de la première Renaissance italienne : ils rencontrent parfois le charme indécis d'un Botticelli. Ils chantent « l'adolescent Amour, qui vient vêtu comme un chevalier, et couronné de roses ».

Dans cette belle lumière, l'art grandissait. Des vieilles sculptures immobiles du chœur de Saint-Sernin, encore toutes byzantines, aux chapiteaux du cloître de Saint-Étienne, ou du cloître de la Daurade, les progrès sont surprenants. La vie peu à peu s'y manifeste, et soudain y déborde. Déjà les statues d'apôtres, si archaïques encore, qu'on voit au musée, ne peuvent se résigner à l'immobilité : elles ont les jambes croisées, semblent prêtes à danser. Gilabert, qui les fit, les signa fièrement : *Gilabertus vir non incertus;* ce qui prouve assez que dans cette Toulouse du XIIe siècle, un artiste était un personnage. Aux chapiteaux de la Daurade, quelques années après, éclate la vie et le mouvement. Nulle race n'eut un sentiment plus vif des gestes, des attitudes. Rien dans la France entière ne peut être comparé à cette jolie scène, où le roi Hérode prend le menton de Salomé. Le sentiment de grandeur n'y manque pas non plus : témoin cette arrestation au jardin des Oliviers, où les soldats se ruent sur Jésus-Christ, le poussent par derrière, l'entraînent par les bras. Dans beaucoup de ces chapiteaux les personnages tournent tout autour de la corbeille, emportés d'un furieux élan.

Cette école si bien douée, si sensible à la mimique du corps humain, et pour qui les attitudes furent un langage, n'eut pas le temps de prendre une pleine conscience d'elle-même. La croisade contre les Albigeois mit fin brusquement au glorieux règne de Toulouse : les troubadours s'enfuirent en Catalogne, aux Baléares, en Italie, en Sicile. Quant aux sculpteurs, il n'en est plus question. L'école fut anéantie, au seuil de ce XIIIe siècle, qui fut si grand ailleurs, à l'heure où elle eût pu donner ses chefs-d'œuvre. Mais ce peuple était trop bien doué pour que son génie n'ait eu parfois des réveils. Au XIVe siècle, un artiste inconnu sculpte l'admirable série d'apôtres de l'église des Cordeliers; au XVIe, Bachelier et ses élèves créent un art original, qui mérite le nom de Renaissance toulousaine, qu'on

lui a donné : au XIXe enfin, quelques-uns de nos plus grands sculpteurs sont nés, ont étudié à Toulouse.

L'autre école du Midi, celle de la Provence, a aussi ses qualités. La race, plus latine encore, était cependant moins bien douée pour l'art. Mais elle eut cette supériorité d'avoir sans cesse sous les yeux les plus beaux modèles. Elle vivait au milieu des temples, des théâtres, des statues et de la merveilleuse rangée de tombeaux des Alyscamps. Les chefs-d'œuvre antiques, dans cette nature légère, dans ces paysages élyséens, agissaient à tout instant sur l'âme, la formant à son insu. L'art antique fit la Provence à son image : elle fut parfaitement classique. L'art provençal du moyen âge a sur tous les autres cet avantage d'être clairement ordonné, toujours fidèle aux lois de la symétrie et de l'harmonie. Le portail de Saint-Trophime, en ce genre est une œuvre parfaite. M. Vöge a fort bien montré que ce porche fameux dérive de la Maison Carrée de Nîmes, comme le prouvent son fronton triangulaire, ses six colonnes qui se détachent du mur, et son escalier monumental. La vie de Jésus-Christ, le Jugement dernier se déroulent en une série de frises vraiment antiques. Rien de plus riche que cette composition ni de plus savamment ordonné, sinon le portail de Saint-Gilles. Cette sculpture, il est vrai, quand on l'étudie de près, paraît un peu lourde et molle. Elle est très monumentale, parfaitement soumise aux exigences de l'architecture, mais très peu vivante. L'imitation de l'antiquité se montre partout, et presque nulle part l'étude de la nature. Des motifs païens, copiés tels quels, décorent Saint-Trophime. M. Vöge, dans une pénétrante étude, a montré le premier que le personnage à demi nu, revêtu d'un manteau léger, qui avait tant exercé la sagacité des archéologues, était un Méléagre poursuivant le sanglier de Calydon. L'imitation des sarcophages, des stèles funéraires est sensible partout. Chose curieuse, les œuvres les plus parfaites de l'école provençale sont les plus anciennes. Les grandes statues d'apôtres qui sont adossées aux piliers du cloître de Saint-Trophime sont plus largement traitées, plus voisines par leurs draperies de la sculpture antique que celles du portail ; or, le cloître est de plusieurs années antérieur au portail. Cette école était donc menacée d'une prompte décadence ; elle semblait con-

damnée à demeurer à tout jamais stérile; et pourtant elle eut la gloire d'inspirer les écoles du nord, et c'est en elle que la grande sculpture du XIIIe siècle a ses origines.

L'art de l'Ile de France est né au portail vieux de la cathédrale de Chartres. Rien de plus majestueux que le Christ triomphant de la porte centrale, accompagné de ses apôtres et précédé de ses ancêtres selon la chair. Une science consommée se laisse deviner dans l'exécution et dans l'ordonnance. Une œuvre si parfaite apparaissant dans la France du Nord semblait une inexplicable merveille. Nul archéologue n'avait pu expliquer comment une région, si pauvre jusque-là en œuvres d'art. avait pu produire soudain un pareil chef-d'œuvre. M. Vöge, le premier, a réussi à résoudre le problème. Dans son livre si ingénieux sur les origines de l'art monumental du moyen âge, il a montré que l'art de Chartres dérivait de l'art d'Arles. Le maître de Chartres connut la façade de Saint-Trophime, et il l'imita. Son imitation est, il est vrai, celle d'un homme de génie : elle est libre, originale, telle cependant que le modèle se reconnaît souvent. Tout le portail central est une transposition, quelquefois une copie de celui d'Arles. Au tympan, le Christ en majesté, entre les quatre animaux, a le même geste, la même attitude La frise de la vie de Jésus-Christ, qui règne à Arles, au-dessus des saints du portail, se retrouve à Chartres, sculptée sur les chapiteaux des colonnes, qui forment ainsi une frise continue. Les saints personnages qui occupent, à Arles, l'entre-deux des colonnes, se voient aussi à Chartres : leur geste, leurs draperies, la main qui tient le livre, et jusqu'à l'arrangement de la chevelure, tout a été imité, bien que les proportions et l'aspect général de ces deux séries d'œuvres soient très différents. On sent partout l'imitation, mais partout le génie. L'art d'Arles est vieux, celui de Chartres est rayonnant de jeunesse. Les longues figures architecturales, semblables à des Hermès emprisonnés dans leurs gaines, sourient mystérieusement. Les physionomies sont individuelles, et Viollet-le-Duc y trouvait les lèvres ironiques de notre vieille race. Le maître de Chartres a eu ce qui manquait au maître d'Arles, l'amour de la vie. Il fut le premier des sculpteurs gothiques.

L'art nouveau est né. De Chartres, il rayonnera bientôt dans tout le domaine royal : on le trouvera à Corbeil, au portail Sainte-Anne de Notre-Dame de Paris, à Senlis, à la façade de Laon, à la façade de Sens. Ainsi se préparent les merveilles d'Amiens, de Chartres, de Reims. Notre sculpture du Nord, qui semblait jusqu'ici isolée, sans lien avec le passé, se trouve donc rattachée à l'art du Midi, et par lui à l'art antique. Le Midi acquiert un titre nouveau à notre reconnaissance. L'élan qu'il donna à la poésie lyrique, il le donna aussi aux arts plastiques.

On voit que toute la France du XIIe siècle, au nord comme au sud, fut en travail pour créer un art nouveau : une seule école y réussit pleinement, celle de l'Ile-de-France. Le Midi lui donna son goût des belles ordonnances, mais elle apporta l'amour de la vie et la fine sensibilité. Ce sont là les qualités qu'on retrouve dans le grand art du XIIIe siècle.

ÉMILE MALE.

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

MA MISSION A EMS[1]

Les grandes catastrophes nationales, en exaspérant les esprits, égarent les consciences. L'opinion, affolée par un désastre, en cherche avidement les causes, et, dans sa précipitation, elle s'arrête aux premières impressions qui s'établissent bientôt, si erronées qu'elles puissent être, avec tous les caractères d'une croyance.

Ce phénomène psychologique se trouve souvent dans notre histoire ; il s'est produit en 1870 dès nos premières défaites. Surpris par les revers de nos armes, le sentiment public a accusé le gouvernement de tout ignorer, et ses agents de l'avoir mal renseigné. Ayant occupé l'ambassade de Berlin pendant plusieurs années, ces récriminations me touchaient directement. J'avais pourtant la conscience de n'avoir failli à

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement à la librairie Plon : *Essais diplomatiques*, par le comte Benedetti, ce travail a été rédigé en 1873; les notes seules, où l'auteur donne quelques explications complémentaires, sont d'aujourd'hui. On verra qu'il était écrit en réplique à un ouvrage paru en 1872, *la France et la Prusse avant la guerre*, où M. le duc de Gramont avait critiqué les appréciations émises par M. le comte Benedetti dans son livre, *Ma Mission en Prusse*, publié en 1871. — La mort de M. de Gramont étant survenue, M. Benedetti, par un sentiment facile à comprendre, avait gardé ce travail en portefeuille. Il le publie maintenant, pour établir la vérité sur les faits qui se sont passés à Ems, et qui, justement à cause de leur extrême importance, ne cessent d'être le sujet de versions contradictoires, soit en France, soit à l'étranger.

aucun de mes devoirs. J'ai tenté de faire la lumière, et, dans un livre intitulé : *Ma Mission en Prusse*, j'ai placé sous les yeux du public ce que ma correspondance contenait de plus essentiel. J'ai donné intégralement celle que j'ai échangée avec M. le duc de Gramont durant la mission que j'ai remplie à Ems, me bornant à relier rapidement les faits entre eux, afin de bien établir, sans en tirer aucune autre déduction, que j'avais fidèlement, et non sans succès, accompli ma tâche, soit à Ems, soit à Berlin.

M. de Gramont a fait paraître, à son tour, un ouvrage : *La France et la Prusse avant la guerre*, où il a cru devoir entrer dans de longs développements pour démontrer que, contrairement à mes assertions, je n'avais obtenu, en exécutant ses ordres, aucune concession *suffisante et opportune*.

Désavoué par mon chef de la dernière heure, je me trouve dans l'obligation d'apprécier, de mon côté, notre participation respective dans les incidents qui ont précédé la guerre.

Je n'ai pas à revenir sur le soin que j'ai mis à justifier la confiance que le gouvernement impérial m'avait témoignée en m'accréditant, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Prusse. J'ai prouvé que je n'avais négligé aucune des informations qu'il était de mon devoir de lui transmettre ; j'ai notamment établi que j'avais signalé, dans un rapport développé du 5 janvier 1868, la ferme résolution, prise à Berlin, de restaurer l'empire germanique, au besoin par l'emploi de la force. J'ai prévu qu'en cette éventualité l'Allemagne entière, gouvernements et peuples, se grouperait avec enthousiasme autour de la Prusse. Je n'ai omis ni les armements qui se faisaient sous mes yeux, ni les efforts de M. de Bismarck pour s'assurer la neutralité bienveillante de la Russie en vue surtout de contenir l'Autriche. J'ai enfin dénoncé la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne dix-huit mois avant qu'elle fût avouée à Berlin et à Madrid ; je l'ai signalée comme un stratagème imaginé par le cabinet prussien afin de créer au gouvernement impérial des difficultés d'ordre diplomatique pouvant affecter, avec notre sécurité, nos relations avec l'Allemagne.

Sur tous ces points, je n'ai pas rencontré de contradicteurs sérieux. Il ne me reste donc plus qu'à redresser les assertions

de M. de Gramont en ce qui concerne la part que j'ai prise aux négociations qu'il m'a chargé d'ouvrir à Ems avec le roi Guillaume. C'est ma propre défense que j'entreprends, je le reconnais : je vais plaider *pro domo meâ*, sans me dissimuler que quiconque veut se défendre s'expose à éveiller plus de critiques que de sympathies ; mais j'y suis contraint et on reconnaîtra que je ne pouvais m'abstenir, quand j'aurai mis en bonne lumière mes actes et ma conduite ainsi que le jugement qu'en a porté M. de Gramont.

I

J'étais à Wildbad quand je reçus l'ordre de me rendre à Ems où je devais être rejoint par un courrier porteur des ordres du gouvernement impérial. Je partis sans retard et j'arrivai le 8 juillet dans la soirée. Que me prescrivaient les instructions du ministre ? Après avoir développé les motifs qui nous faisaient une obligation d'intervenir en cette affaire : « Inspirez-vous, me disait-il, de ces considérations, faites-les valoir auprès du roi et efforcez-vous d'obtenir qu'il *conseille* au prince de Hohenzollern, de revenir sur son acceptation[1]. » C'était le thème qui m'était indiqué par la dépêche officielle ; mais à cette dépêche se trouvait jointe une lettre particulière qui précisait davantage, en la modifiant, la résolution que j'étais chargé d'obtenir du roi ; elle devait être formulée ainsi : « Le gouvernement du roi n'approuve pas l'acceptation du prince de Hohenzollern et lui donne *l'ordre* de revenir sur cette détermination prise sans sa permission. » Le ministre ajoutait : « Il restera ensuite à me faire savoir si le prince, obéissant à cette *injonction*, renonce officiellement et publiquement à sa candidature. »

Ce n'est pas ainsi que j'ai compris et exécuté les ordres de M. de Gramont : j'ai obéi à ses instructions officielles sans tenir compte des recommandations de sa lettre particulière. Je n'ai pas demandé au roi de *donner l'ordre* au prince de

1. Ce document, comme tous ceux que je citerai plus loin, se trouve intégralement reproduit dans ma publication : *Ma Mission en Prusse*.

Hohenzollern de revenir sur sa détermination ; je lui ai demandé de *conseiller* au prince de renoncer à sa candidature.

Quiconque a touché à ces sortes d'affaires sait avec quelle mesure, avec quelle circonspection, il importe d'ouvrir un débat irritant, surtout quand on l'aborde directement avec un souverain. Si j'avais tenu le langage que me recommandait la lettre particulière du ministre, j'aurais certainement pris une attitude blessante pour le roi ; il y aurait vu l'intention bien arrêtée de lui infliger une rétractation personnelle, et j'aurais provoqué une rupture immédiate. J'aurais, dès le début, interverti les rôles, mis à notre compte les torts que nous étions fondés à reprocher à la Prusse ; j'aurais compromis tous nos avantages, celui surtout qui résultait de la loyauté de nos procédés et de la duplicité du cabinet de Berlin. Je me croyais d'autant plus obligé d'atténuer, dans la forme, le caractère de mes communications, que je sentais vibrer en Allemagne l'irritation causée par le langage que M. de Gramont avait fait entendre au Corps législatif dans la séance du 6 juillet. Il était manifeste pour moi que l'orgueil germanique en avait été profondément blessé.

Voici, à ce sujet, ce que notre ministre à Stuttgard, un milieu pourtant où la Prusse inspirait plus de défiance que de sympathie, mandait le 10 juillet à M. de Gramont : « Je ne dois pas cacher à Votre Excellence le sentiment de stupeur et d'effroi qu'a provoqué, dans l'opinion publique, la déclaration du 6 juillet ; on nous donne généralement raison sur le fond même de l'incident ; mais on regrette que le sentiment de notre bon droit ne nous ait pas conseillé plus de modération dans la forme. » Si, pour le midi de l'Allemagne nous avions manqué de mesure, pour l'Allemagne du nord nous avions été impérieux et agressifs. Mon premier devoir me commandait de tenir compte de ces sentiments que les journaux de toutes les nuances avaient exprimés, de l'autre côté du Rhin, en un langage passionné.

Mais j'avais une raison autrement puissante pour m'avancer fort prudemment sur le terrain que je devais aborder ; je le savais semé d'embûches. J'avais surpris, au mois de mars de l'année précédente, la candidature du prince Léopold ; j'en avais conféré avec M. de Bismarck qui ne contesta pas l'exac-

titude de mes informations, mais s'était refusé à me donner l'assurance que le roi s'abstiendrait, le cas échéant, d'autoriser son neveu à accepter la couronne d'Espagne. Je demeurai convaincu qu'il se réservait de recourir à cette combinaison le jour où il jugerait opportun de soulever un dissentiment aigu entre l'Allemagne et la France[1]. Le piège qu'il nous a tendu en 1870 était préparé de longue main ; à Ems, je me préoccupai surtout du soin de ne pas y précipiter, avec moi, le gouvernement de mon pays[2].

Dans l'audience que le roi m'accorda, dès le lendemain de mon arrivée, je me suis donc bien gardé d'émettre la prétention qu'il devait *donner l'ordre* au prince de Hohenzollern de renoncer à sa candidature. Je me suis borné à exprimer le vœu qu'il le lui conseillât, m'appuyant sur les considérations qui nous faisaient un devoir d'intervenir en cette affaire. Procédant ainsi, je ne méconnaissais pas mes instructions officielles ; je m'y conformais, sans m'exposer à manquer aux égards que je devais au souverain d'un grand pays, sans m'écarter des bonnes traditions de la diplomatie.

Avec sa courtoisie habituelle, le roi me fit une réponse que l'on peut résumer ainsi : « Je ne suis pas intervenu dans les négociations, qui ont été poursuivies exclusivement entre le gouvernement espagnol et les princes de Hohenzollern. Je me suis borné à déclarer, au prince Léopold et au prince Antoine son père, quand ils ont sollicité mon agrément, que je ne croyais pas pouvoir le leur refuser. Je viens de les interpeller sur leurs intentions actuelles, et j'attendrai d'en être instruit pour vous faire connaître les résolutions qui pourront être adoptées. » Il me donnait, en même temps, l'assurance que si le prince Léopold se montrait disposé à retirer son acceptation, il s'empresserait d'approuver cette résolution. Je dirai tantôt dans quel esprit et pour quels motifs, le roi prenait ainsi une attitude d'irresponsabilité

1. De récentes révélations n'ont que trop démontré avec quelle anxiété, avec quel désir d'y trouver une cause de rupture, on guettait mon attitude et mes paroles. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler en quelles circonstances et avec quelle rapide résolution M. de Bismarck a saisi le joint, dès que nous lui en avons fourni l'occasion, et avec quelle désinvolture il a altéré la dépêche d'Ems.

2. Voir *Ma Mission en Prusse*, p. 301 et suivantes.

apparente ; mais le lecteur retiendra que, si le roi s'est refusé à prendre une initiative quelconque, même celle d'un conseil, — et on verra qu'à cet égard il s'est montré absolument inébranlable, — il aurait, plus vivement encore, repoussé la suggestion de donner un ordre, si, d'aventure, je l'eusse formulée, comme M. de Gramont me l'ordonnait dans sa lettre particulière. Il est clair que j'aurais mis un obstacle insurmontable à toute entente. Le roi, d'ailleurs, en m'annonçant qu'il s'était mis en rapport avec les princes, nous donnait un gage de sa participation à l'affaire, et c'était un point acquis d'une extrême importance pour l'issue des négociations.

En rendant compte à mon gouvernement de ce premier entretien, je mis tous mes soins à dégager la pensée du roi et je conclus que, s'il n'avait pas de mauvais desseins, il se proposait de combiner les choses de façon à pouvoir prétendre que le prince Léopold était revenu spontanément sur sa candidature : il éviterait ainsi de faire lui-même, personnellement, une concession propre à nuire à son prestige et à blesser le sentiment public en Allemagne. J'ajoutai que je ne pouvais, sans m'exposer à faire croire que j'étais venu uniquement à Ems pour provoquer une rupture, m'abstenir de déférer au désir du roi, qui me demandait d'attendre les avis des princes de Hohenzollern « pour reprendre notre conférence ».

Quel accueil le gouvernement impérial fit-il à ces premières informations ? « Le roi, m'écrivit M. de Gramont (lettre du 10 juillet), est désormais en cause après l'aveu qu'il a fait d'avoir autorisé l'acceptation ; il faut qu'il conseille et *obtienne* la renonciation. » Le même jour il me télégraphiait : « Écrivez-moi une dépêche que je puisse lire aux Chambres et publier, dans laquelle vous démontrerez que le roi a connu et autorisé l'acceptation du prince de Hohenzollern, et dites surtout qu'il vous a demandé de se concerter avec le prince avant de vous faire connaître ses résolutions. »

Si le gouvernement impérial eût été d'avis qu'il n'y avait d'autre accommodement possible que *l'ordre* donné par le roi au prince de renoncer à sa candidature, ou la *défense* de la maintenir, M. de Gramont m'en eût averti ; il m'eût recommandé de me borner à obtenir du roi, sans retard, une déclaration formelle et explicite nous garantissant, dès ce moment,

le désistement du prince Léopold. Ce n'est pas certainement en ce sens que je pouvais comprendre les recommandations que M. de Gramont m'adressa, après avoir reçu le rapport de mon premier entretien avec le roi ; je devais, au contraire, conclure que le gouvernement impérial n'entendait pas mettre obstacle à l'entente que le roi se proposait de combiner avec ses parents, et qu'il pensait que nos démarches devaient tendre, avant tout, à obtenir la renonciation du prince Léopold avec le concours du roi. J'avais donc toute raison de croire que j'étais sur le bon terrain et que je devais m'y maintenir.

Cependant, bien que je ne fusse à Ems que depuis deux jours, M. de Gramont s'impatientait; il craignait assurément qu'on voulût nous tenir dans l'inaction, pendant qu'on mobiliserait l'armée allemande. Il était pourtant trop familier avec les choses de la diplomatie pour se dissimuler qu'une négociation de cette importance ne pouvait se dénouer si vite. Néanmoins, sans rien changer à ses instructions de la veille. il me télégraphia, le 11 dans la soirée : « Au point où nous en sommes, je ne dois pas vous laisser ignorer que votre langage ne répond plus à la position prise par le gouvernement de l'empereur. Il faut aujourd'hui l'accentuer davantage. » Je pus lui répondre, dès le lendemain matin : « J'avais compris moi-même qu'au point où en sont les choses, je devais tenir un langage plus ferme et me montrer plus pressant. C'est ce que j'ai fait hier, dans un nouvel entretien avec le roi et avant de recevoir vos derniers télégrammes, comme vous le verrez par le rapport qui vous parviendra aujourd'hui. Vous serez sans doute d'avis que je ne pouvais accentuer mes paroles plus vivement sans nuire à l'objet même de ma mission. »

Dans mon désir de hâter la solution si impatiemment attendue à Paris, j'avais en effet, le 11, demandé une seconde audience du roi pour obtenir de lui l'autorisation d'annoncer à mon gouvernement son intention de conseiller au prince Léopold de renoncer à la couronne d'Espagne. Je fis pour cela d'énergiques efforts. Après cet entretien, j'écrivis à M. de Gramont:

« ... Le roi a daigné me recevoir ce matin et, me conformant à vos directions, je me suis appliqué à lui faire agréer une résolution qui fût de nature à nous satisfaire pleinement sans autre délai. Je lui ai donc demandé de me per-

mettre de vous faire savoir qu'il inviterait le prince de Hohenzollern à renoncer à sa candidature. Le prince, ai-je dit, ne pouvant se dispenser de déférer à l'avis du roi, nous serions, dès à présent, en mesure de calmer toutes les appréhensions. Pour déterminer Sa Majesté à accueillir favorablement le vœu que je lui exprimais, je ne lui ai caché ni les défiances, ni l'irritation du sentiment public en France; je lui ai fait part de l'impatience du Sénat et du Corps législatif, et de l'obligation où se trouvait le gouvernement de l'Empereur d'y satisfaire, des périls de cet état de choses et des dangers nouveaux que créait chaque jour de retard... Le roi m'a souvent interrompu pour m'opposer les objections qu'il avait déjà fait valoir dans une précédente audience. Sa Majesté a surtout insisté sur le titre auquel elle est intervenue, celui de chef de famille, titre qui ne saurait engager, à son avis, ni le souverain de la Prusse ni son gouvernement. Je ne me suis pas borné, cette fois, à répliquer que cette dualité ne serait pas comprise; j'ai ajouté qu'elle était inadmissible à tous les points de vue; que le roi était le chef de la famille parce qu'il était le souverain, et qu'il devenait dès lors impossible de séparer, dans le cas actuel, ces deux qualités, et que les princes de Hohenzollern lui devaient une obéissance absolue uniquement parce qu'il réunissait l'une et l'autre en sa personne; qu'on ne pouvait pas considérer les choses autrement, et qu'il était par conséquent facile de comprendre pourquoi l'avènement du prince Léopold était envisagé en France comme la Restauration de l'empire de Charles-Quint...

» — Est-il constant, ai-je continué, qu'en cas de dissentiment entre le gouvernement de Votre Majesté et celui de l'empereur, nous devrions observer notre frontière des Pyrénées et par conséquent diviser nos forces? Personne ne le nierait. Notre conduite nous est donc tracée par les exigences de notre propre sécurité, et nous ne saurions, en cette occasion, être exposés au reproche de soulever volontairement un conflit...

» Selon le roi, j'exagérais la portée d'une combinaison que, pour sa part, il n'avait jamais désirée. Il a maintenu qu'il lui était impossible, — et les termes dans lesquels il s'est exprimé me portent à croire qu'il considère cela comme incompatible avec sa dignité souveraine, — de modifier son

attitude et d'exiger du prince Léopold qu'il renonce à la couronne d'Espagne après lui avoir déclaré *qu'il ne lui interdisait pas de l'accepter*. Si je ne m'abuse, ce que le roi ne veut pas, c'est, comme je vous l'ai écrit, assumer la responsabilité d'une retraite ou d'une concession qui blessera le sentiment public en Allemagne, et son intention bien arrêtée est, s'il n'a pas d'autres desseins, de la rejeter tout entière et de la laisser peser exclusivement sur le prince Léopold et sur le prince Antoine, son père.

» — Au surplus, a repris le roi, il n'y a pas péril en la demeure, et un jour ou deux de retard ne sauraient rien aggraver...

» Ne dissimulant pas l'impression que mes paroles produisaient sur son esprit, le roi (j'avais répliqué à ses observations et présenté de nouveaux arguments) m'a fait observer que notre insistance, quand il ne demandait plus qu'un délai bien court pour connaître les intentions des deux princes, pouvait lui faire penser que nous avions le dessein de provoquer un conflit. J'ai protesté contre cette supposition et j'ai ajouté que j'offrais au roi le moyen de s'assurer de nos véritables sentiments, en sollicitant de Sa Majesté de nous garantir la renonciation du prince Léopold... »

En terminant ce rapport je disais :

« Le roi m'a demandé de nouveau, en y mettant une véritable insistance, de vous télégraphier *en son nom*, sans perdre un instant, qu'il croyait recevoir ce soir ou demain une communication du prince Léopold, et qu'il s'empresserait de me donner une *réponse définitive*. » (Dépêche du 11 juillet.)

A cette dépêche j'avais joint une lettre particulière dans laquelle je disais à M. de Gramont : « Le roi persiste, malgré tous mes efforts, à me déclarer qu'il ne peut ni ne veut prendre sur lui de donner au prince de Hohenzollern l'ordre de retirer la parole qu'il a envoyée au gouvernement espagnol. Sa Majesté me laisse deviner, et elle me fait donner à entendre par son entourage, ainsi que vous le répétera M. de Werther[1], que le prince doit renoncer *spontanément* à la cou-

1. M. de Werther, ambassadeur de Prusse à Paris, m'avait précédé à Ems. Il reçut, le 11, l'ordre de rejoindre son poste. Il partit dans l'après-midi de ce même jour, convaincu que la crise serait dénouée le lendemain par la déclaration du roi.

ronne qui lui a été offerte, et que le roi n'hésitera pas à *approuver* sa résolution... »

Pourquoi donc avions-nous demandé au roi de nous donner l'assurance qu'il conseillerait au prince Léopold de renoncer à la couronne d'Espagne? Ce n'était certes pas en vue de l'atteindre personnellement ; c'était uniquement dans la pensée de nous assurer le désistement du prince sans nous égarer dans de lentes et longues négociations. Quel accueil le roi avait-il fait à mes instances? Les avait-il déclinées de façon à ne nous laisser aucun espoir d'une solution satisfaisante? Dans aucun de nos entretiens, le roi n'avait émis la pensée que le prince Léopold avait engagé sa parole et qu'il devait la maintenir. Ce qu'il n'avait jamais voulu me concéder, c'était de s'obliger lui-même envers moi à le contraindre, même par voie de conseil, à une renonciation. C'est ce mode de procéder qu'il a décliné ; ce n'était pas l'objet principal de notre réclamation, la renonciation du prince Léopold, qu'il avait repoussé. Je l'avais nettement pressenti dès l'ouverture des négociations, et je précisais nettement ce point dans mes communications du 11 juillet. Le roi, disais-je, veut que le désistement du prince semble résulter d'un acte spontané de sa volonté. Dès le 9, dès la première heure, j'avais signalé à M. de Gramont ce calcul du roi en indiquant les considérations dont il s'inspirait.

Mais si je n'avais pu déterminer le roi à agréer le moyen le plus rapide pour mettre un terme à cette affaire, je l'avais amené à nous faire le sacrifice de la candidature de son neveu et des vues politiques de ses conseillers. Le roi s'était montré inébranlable sur la question de forme : mais, sur la question de fond, je l'avais conduit à me déclarer qu'il ne mettrait aucun obstacle à la renonciation du prince Léopold ; il me laissait deviner et même me faisait savoir que *le prince devait renoncer spontanément à la couronne qui lui avait été offerte et que Sa Majesté n'hésiterait pas à approuver sa résolution*. J'avais en outre obtenu que le roi me donnerait, après un délai très court, une *réponse définitive*, et on a vu avec quelle insistance il m'avait demandé de télégraphier dans ce sens, et *en son nom*, à M. de Gramont.

II

Ma seconde conférence avec le roi avait donc eu lieu le 11, à midi ; j'en rendis compte en substance par le télégraphe, et le même jour dans une dépêche, avec toutes les explications qu'on vient de lire, et, de plus, y ajoutai, comme j'ai dit. une lettre particulière. Le courrier, porteur de ma correspondance, arriva à Paris le 12 dans la matinée.

Ainsi, le 12 au matin, il importe de le noter, avant de connaître le télégramme adressé par le père du prince Léopold à l'ambassadeur d'Espagne à Paris, avant de recevoir M. de Werther, avant l'interpellation de M. Clément Duvernois, — incidents sur lesquels je reviendrai plus loin, — M. de Gramont se trouvait exactement instruit des intentions du roi. Il savait qu'il se refusait absolument à *prendre l'engagement avec nous* de donner un ordre ou un conseil au prince Léopold, qu'il voulait que le désistement de son neveu eût tous les caractères d'une résolution libre et personnelle, mais qu'il consentait à y acquiescer par une déclaration qu'il m'autorisait à transmettre au gouvernement impérial. M. de Gramont savait enfin que cette déclaration nous serait faite dans un court délai.

Cette combinaison, satisfaisant le roi dans la forme et nous donnant raison sur le fond, répondait-elle à nos légitimes exigences? Devions-nous nous contenter de la renonciation réputée volontaire du prince de Hohenzollern avec simple acquiescement du roi? ou bien des considérations impérieuses nous commandaient-elles d'insister afin que le roi prît l'initiative avouée d'un ordre ou d'un conseil adressé au prince.

Ces questions ont dû être évidemment soumises à l'appréciation de l'Empereur et de ses ministres. Que fut-il décidé? Ce que je puis affirmer, c'est que les premières communications qui me furent adressées le 12, *aussitôt après* l'arrivée de mon courrier expédié la veille, m'autorisaient pleinement à croire que le gouvernement impérial jugeait suffisamment satisfaisante la solution que je faisais prévoir.

Voici, en effet, ce que M. de Gramont me télégraphiait à midi quarante-cinq minutes :

« Vous nous dites, dans votre dépêche, que le roi réclame, avec une extrême vivacité, un délai bien court pour connaître les intentions des deux princes de Hohenzollern et qu'il s'empresserait, dès qu'il les connaîtrait, de nous donner une réponse définitive. Il a ajouté qu'il verrait, dans notre refus, le désir de provoquer un conflit.

» Notre dessein n'a jamais été de provoquer un conflit, mais de défendre l'intérêt légitime de la France dans une question que nous n'avons pas soulevée. Aussi, tout en contestant la justesse des raisonnements du roi, et en maintenant énergiquement nos prétentions, nous ne pouvons refuser au roi de Prusse le délai qu'il nous demande, mais nous espérons que ce délai ne s'étendra pas au delà d'un jour. *Nous approuvons le langage que vous avez tenu en dernier lieu.* »

Ce premier télégramme fut suivi d'un autre, daté de une heure quarante et ainsi conçu :

« Très confidentiel. Employez votre habileté, je dirai même votre adresse, à constater que la renonciation du prince de Hohenzollern vous est *annoncée*, *communiquée* ou *transmise* par le roi de Prusse, ou son gouvernement. C'est pour nous de la plus haute importance. La participation du roi doit à tout prix être consentie par lui ou résulter des faits d'*une manière saisissable* [1]. »

Que ressort-il de ces deux télégrammes? Que dès le 12, à midi, il ne m'est plus recommandé d'exiger du roi qu'il *défende* au prince de Hohenzollern de persister dans sa candidature, ni même qu'il lui *conseille* d'y renoncer. Ceci démontre, une fois de plus, que tel n'était pas, comme l'a prétendu M. de Gramont, l'unique objet de ma mission. Il en ressort, au contraire, que l'on avait résolu à Paris d'accepter le désistement dans les conditions où il nous était offert.

Le sens exact de ces télégrammes nous est d'ailleurs donné par M. de Gramont lui-même : voici comment il s'exprime à ce sujet : « Admettons que le prince de Hohenzollern, sans

1. La date précise, jour et heure, de ces deux dépêches a été fixée par M. de Gramont lui-même. Voir *La France et la Prusse avant la guerre*, pages 102 et 103.

ordre du roi, sans conseil du roi, seul, de son propre mouvement, renonçât à sa candidature et en informât Sa Majesté; le roi pouvait, en se faisant l'interprète direct de la résolution spontanée de son cousin, annoncer lui-même le désistement en l'accompagnant de quelques bonnes paroles. Le désistement, transmis par le roi, devenait ainsi un acte officiel, un acte prussien, et le gouvernement y aurait trouvé une ombre de garantie que, par amour pour la paix, il eût élevée aux proportions d'une assurance satisfaisante.... C'est sous l'empire de ces impressions que furent adressées, au comte Benedetti, les deux télégrammes suivants[1]... » — Ceux du 12, midi quarante-cinq et une heure quarante, que je viens de reproduire.

Le gouvernement de l'Empereur, au dire même de M. de Gramont, avait donc trouvé, dans les informations que je lui avais transmises le 11, les éléments d'un accommodement acceptable. N'y avait-il là que l'ombre d'une garantie, et M. de Gramont est-il fondé à prétendre que tout ce que j'avais demandé m'avait été refusé, que le 12 je n'avais *absolument rien obtenu*[2]? Je redresserai plus loin cette allégation. Pour le moment je résume cette première partie de la négociation, et je constate que le roi, pressé par mes instances, m'avait demandé un court répit pour me communiquer la solution à laquelle il se serait arrêté, — qu'il me laissait pressentir que le prince Léopold se désisterait et qu'à la renonciation de ce prince il ajouterait son approbation souveraine, — que cette double déclaration m'était annoncée pour le lendemain, — que le gouvernement impérial en fut informé dès le 12, dans la matinée, — que M. de Gramont me télégraphia, aussitôt, que le délai sollicité par le roi lui était concédé, — qu'il m'invita instamment à établir que la renonciation m'avait été annoncée, communiquée ou simplement transmise par le roi. Je constate également que, si le 12 rien n'était encore conclu définitivement, la solution était un fait moralement certain, qu'elle avait à ce moment l'agrément des deux parties, et qu'il ne restait plus qu'à recevoir la déclaration du roi. Quant à l'initiative du prince Léopold,

1. *La France et la Prusse avant la guerre*, pages 101 et 102.

2. *Ibid.*, page 160.

quant à la spontanéité de sa détermination, nous savions tous, de part et d'autre, qu'elle était une fiction qui, en réalité, ne pouvait tromper personne : personne ne pouvait ignorer, en France et en Allemagne, ni nulle part ailleurs, que le candidat prussien conformerait sa conduite à l'avis de son souverain. Il deviendrait donc évident pour l'Europe que le roi, sans consentir à en prendre l'engagement avec nous, s'était déterminé, comme nous le demandions, à conseiller au prince Léopold de renoncer à une couronne que, dans un autre moment et à notre insu, il lui avait conseillé d'accepter.

La déclaration du roi est-elle, au surplus, venue à son heure, dans les délais proposés d'une part, acceptés de l'autre, entre Ems et Paris? Était-elle conforme à notre attente? Certainement et sur tous les points.

Le 13, en effet, je pus télégraphier à M. de Gramont : « Le roi a reçu la réponse du prince de Hohenzollern ; elle est du prince Antoine et elle annonce à Sa Majesté que le prince Léopold, son fils, s'est désisté de sa candidature à la couronne d'Espagne. Le roi m'autorise à faire savoir au gouvernement de l'Empereur qu'il approuve cette résolution. Le roi a chargé un de ses aides de camp de me faire cette communication et j'en reproduis exactement les termes. »

Je dirai plus loin pourquoi le roi ne m'a pas fait lui-même cette déclaration ; mais, telle que je l'ai reçue, ne remplissait-elle pas le programme de la veille? Quelles étaient, en effet, les conditions de ce programme? M. de Gramont les avait lui-même fixées dans les deux premiers télégrammes du 12. Le délai concédé au roi ne devait pas s'étendre au delà d'un jour ; — le prince de Hohenzollern devait se désister ; — le roi devait me faire part de cette renonciation ; — la participation du roi devait, à tout prix, être consentie par lui ou résulter des faits d'une manière saisissable. Or c'est bien le lendemain du 12, et dans le délai stipulé, que j'ai reçu la déclaration du roi ; elle portait que le prince Léopold avait renoncé à la couronne d'Espagne; elle me permettait d'annoncer à mon gouvernement que le roi l'approuvait. Ainsi donc le désistement m'avait été à la fois *annoncé*, *communiqué et transmis* par le roi, dont la participation était aussi manifeste, aussi *saisissable* que M. de Gramont pouvait le désirer.

Je voudrais arrêter ici ces observations ; mais M. de Gramont a voulu, dit-il, faire *une œuvre de redressement, ayant uniquement pour but* de placer la vérité en face de l'erreur *involontaire* ou *volontaire*[1], et il me met trop souvent en cause, mes assertions sont trop souvent l'objet de ses rectifications pour que je puisse m'abstenir de le suivre. Ce n'est pas sans un douloureux sentiment, sans une vive répugnance que je m'y détermine ; la réserve que j'avais observée, en publiant mon *livre justificatif*, suivant l'expression de M. de Gramont, prouvait surabondamment mon vif et sincère désir d'éviter une polémique regrettable, et si je sors aujourd'hui de cette réserve, c'est sous l'empire d'une contrainte impérieuse.

III

J'ai démontré, si je ne m'abuse, que le 12, au moment où M. de Gramont m'adressait les dépêches télégraphiques de midi quarante-cinq et une heure quarante, le gouvernement impérial avait résolu d'agréer la renonciation du prince Léopold avec les tempéraments ou plutôt sous la forme où elle nous était concédée par le roi. Il importe de retenir ce fait, parce que c'est à dater de ce jour que l'on voit surgir les complications nouvelles qui ont conduit à la guerre.

C'est en effet dans cet après-midi que l'ambassadeur d'Espagne à Paris reçut une dépêche télégraphique expédiée de Sigmaringen par le prince Antoine de Hohenzollern, et annonçant que le prince Léopold, son fils, avait retiré sa candidature. Comment M. de Gramont a-t-il envisagé cette communication et quelles déterminations lui a-t-elle suggérées ? Le 12, à trois heures, il reçoit le représentant de la Prusse à Paris, le baron de Werther, arrivé d'Ems le matin même.

« Nous avions, dit-il, à peine échangé quelques paroles, quand je fus interrompu par un message que me faisait passer l'ambassadeur d'Espagne... Il m'apportait la

1. *La France et la Prusse avant la guerre*, page 6.

nouvelle du désistement du prince de Hohenzollern et plaçait sous mes yeux le télégramme que venait de lui adresser le prince Antoine. M. Olozaga se félicitait de cette solution, car, au point de vue du cabinet de Madrid, elle était d'autant plus complète qu'en vérité elle était son œuvre. Quant à moi, je ne pouvais me dissimuler que le désistement, se produisant sous cette forme, loin d'avancer nos affaires, les compliquait, au contraire, de la façon la plus grave...

» Pas un mot de la France, continue M. de Gramont, pas un mot de la Prusse. Tout se passait entre le prince de Hohenzollern et l'Espagne. Ainsi s'évanouissait l'espoir que nous avions fondé sur une participation, même indirecte, du roi au désistement du prince. Nous avions pensé que si le roi nous avait informés de la résolution de son cousin, il était possible de trouver dans cette communication royale une garantie, une satisfaction suffisante. Ici le roi de Prusse, non seulement ne nous communiquait rien, mais nous apprenions le désistement par une dépêche publique de la compagnie Havas, expédiée en clair, et par conséquent connue, sur son passage, par bien d'autres avant de nous arriver...

» Il était impossible de se méprendre sur l'accueil que les Chambres, que le pays tout entier allaient faire à ce document dont la publicité était déjà un fait accompli. Le gouvernement se trouvait en présence d'une situation nouvelle. Il fallait évidemment aviser à des expédients nouveaux...

» Il serait superflu de peindre ici l'état des esprits au moment où la dépêche du prince Antoine circula dans le public... l'élan d'indignation qui enflammait, l'un après l'autre, tous les organes de la presse et qui se traduisait, dans la masse du peuple, par une agitation presque inquiétante... Il n'y avait que deux partis à prendre : ou s'associer, dans une certaine mesure, au sentiment national, en cherchant à le contenir, ou le braver ouvertement en déclarant que, devant le refus du roi de Prusse, il fallait renoncer à toute satisfaction, à toute garantie contre le retour de pareils événements et se contenter du simple désistement du prince de Hohenzollern [1]. »

1. *La France et la Prusse avant la guerre*, pages 109 et suivantes.

Ainsi parle M. de Gramont, Or il ne fallait s'arrêter ni à l'un ni à l'autre de ces deux partis. Il s'en trouvait un troisième, qui était tout indiqué par l'état de nos négociations avec le roi à la date du 12, et auquel il importait de se tenir fermement. Je m'explique.

Il convient d'abord ici de rappeler des circonstances qu'il faut avoir présentes à l'esprit, si l'on veut se rendre un compte exact des choses dans cette fatale journée. L'ambassadeur d'Espagne, avant de se rendre auprès de M. de Gramont, avait-il donné connaissance de la dépêche du prince Antoine à d'autres membres du cabinet? Ce qu'on a affirmé, c'est qu'elle fut divulguée peu avant l'ouverture de la séance du Corps législatif. Le président du Conseil, en arrivant à la Chambre, put en faire part à plusieurs députés. Il la communiqua notamment à M. Thiers, qui jugea que le désistement garantissait la paix et nous suffisait[1]. Ce ne fut pas, il faut le reconnaître, le sentiment de la plupart des membres de l'Assemblée, ni celui surtout des journalistes qui avaient envahi les salles du Palais Bourbon. Leur indignation fut, au contraire, vive et bruyante. Au milieu de cette agitation, M. Clément Duvernois, montant à la tribune, demanda à interpeller le gouvernement « sur les garanties qu'il comptait stipuler pour éviter un retour de

1. « Il (M. Émile Ollivier) courut à M. Thiers en arrivant à la Chambre : « Vous aviez raison! Nous avons réussi! C'est la paix! — Maintenant, lui dit » M. Thiers, il faut vous tenir tranquille. — Soyez rassuré, répondit-il, nous » tenons la paix, nous ne la laisserons pas échapper. » (Jules Simon, *Souvenirs du 4 septembre*, page 161). Tel était si bien le sentiment du président du Conseil, qu'un journal, *le Constitutionnel*, qui prenait, notoirement, ses inspirations à la chancellerie, envisagea comme un succès précieux le désistement du prince Léopold, bien qu'il ne fût encore annoncé que par son père et avant toute participation du roi de Prusse.

« Nous sommes satisfaits, disait-il dans son numéro paru le 13 au matin. Le prince Léopold avait accepté la couronne d'Espagne. La France a déclaré qu'elle s'opposerait à une combinaison politique ou à un engagement de famille qu'elle jugeait menaçant pour ses intérêts, et la candidature est retirée. Le prince de Hohenzollern ne régnera pas en Espagne. Nous n'en demandons pas davantage, et c'est avec orgueil que nous accueillons cette solution pacifique.

» Une grande victoire qui ne coûte pas une larme, pas une goutte de sang. »

Je n'ai pas poursuivi, moi-même, un autre but pendant mon séjour à Ems, mais je l'ai toujours voulu avec la consécration de l'assentiment du roi, qui donnait à ce résultat tous les caractères d'un arrangement solide et durable. Dans tous les cas, il convient de noter qu'à cette heure solennelle le président du Conseil était loin de partager le sentiment du ministre des affaires étrangères et d'envisager comme lui, la dépêche du prince Antoine et la publicité donnée à ce document.

complications successives avec la Prusse ». C'est ainsi qu'apparut pour la première fois la funeste pensée de se prémunir contre une éventualité de tout point invraisemblable ; jusque-là le gouvernement, du moins, n'en avait indiqué ni la nécessité, ni la convenance.

Voyons maintenant quel était le caractère, la valeur ou la portée du télégramme communiqué par M. Olozaga. Cette dépêche venait d'un prince que nous avions nous-mêmes tenu à l'écart de nos pourparlers ; elle n'émanait ni du cabinet de Berlin ni de celui de Madrid. M. Olozaga n'avait pas été invité à en donner connaissance au gouvernement français. Il l'avait communiquée, mais à titre officieux et sous sa responsabilité. Il n'y était fait et il ne pouvait y être fait mention ni de la France ni de la Prusse. Elle était totalement étrangère aux négociations que nous avions ouvertes à Ems. En un mot, elle n'existait pas pour nous et il aurait fallu l'ignorer ou la tenir comme non avenue. C'est le jugement qu'en a porté l'Empereur. « La dépêche du prince Antoine, écrivait-il à M. de Gramont dans la soirée du 12, adressée à Prim[1], est un document non officiel pour nous, que personne n'a été chargé, en droit, de nous communiquer. Tant que nous n'avons pas une communication officielle d'Ems, nous ne sommes pas censés avoir reçu de réponse à nos justes demandes[2]... »

On conçoit que les députés et le public, ne connaissant rien de nos négociations, aient pu se persuader, à la nouvelle de la renonciation du prince Léopold annoncée par l'ambassadeur d'Espagne, que la Prusse, que le roi lui-même entendait se dérober et nous accorder, pour toute satisfaction, l'avis

1. Par l'intermédiaire de M. Olozaga.

2. Cette lettre se trouve à la page 136 de *La France et la Prusse avant la guerre*. J'ai eu en outre entre les mains la minute d'une dépêche adressée au roi Victor-Emmanuel, dans l'après-midi du 12, expédiée par un de ses agents après un entretien avec l'Empereur et annonçant que Sa Majesté jugeait avec une vive satisfaction le désistement du prince Léopold, bien qu'il ne fût encore connu que par le message de son père, comme le dénouement pacifique de la crise. Le roi, ajoutait-on, peut, de l'avis de l'Empereur, retourner dans les Alpes et se livrer paisiblement à la chasse du chamois. Le roi, en effet, avait discontinué ce délassement et était rentré en toute hâte à Turin dès qu'il avait été informé des complications qui avaient surgi si soudainement. Je ne dois pas la connaissance de cet incident à M. Nigra, mais je puis invoquer son témoignage, puisqu'il assistait à l'entretien que je crois devoir rappeler ici.

qui nous arrivait par voie indirecte et sous le couvert d'un agent diplomatique étranger. Les députés et le public étaient fondés à voir, dans un pareil procédé, une nouvelle offense venant s'ajouter à celle dont le cabinet de Berlin avait usé envers la France en nouant à Madrid les fils d'une intrigue conçue dans une pensée hostile et déloyale. Cette conviction devait irriter les esprits et il est naturel qu'il se soit élevé une voix, au Corps législatif, pour interpeller le gouvernement.

Ce qu'on ne conçoit pas, c'est que M. de Gramont, exactement renseigné, ait partagé cet entraînement et qu'il y ait adapté son langage et ses résolutions. Il savait ce que valait la dépêche du prince Antoine ; il savait que nous touchions au moment où le roi répondrait à nos réclamations ; il savait dans quels termes et sous quelle forme le souverain de la Prusse s'expliquerait avec nous, et il était d'autant plus tenu d'attendre cette déclaration que nous avions accordé au roi le délai qu'il nous avait demandé. Assurément, la transmission de la dépêche du prince Antoine avait été concertée entre Ems et Sigmaringen ; elle avait précédé la déclaration du roi : elle avait été, sans doute, imaginée pour bien établir l'entière spontanéité du prince Léopold. Seul il avait accepté, prétendait-on, les offres de l'Espagne, seul il les déclinait : on espérait ainsi dégager la responsabilité du souverain et celle de son gouvernement; mais personne ne s'y serait mépris, et d'ailleurs n'eût-il pas été d'une sage politique de ne pas relever ces efforts faits surtout en vue d'amortir l'impression irritante que cet incident produisait en Allemagne?

Si, comme l'Empereur, M. de Gramont avait pensé que la dépêche du prince Antoine n'avait pour nous aucune valeur, et que nous étions censés n'avoir reçu aucune réponse, que serait-il arrivé? Le roi nous notifiait le lendemain, dans la forme officielle, par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, non seulement que le prince Léopold s'était désisté, mais que lui, le roi, donnait *sans réserve* son entière approbation à cette renonciation. Nous obtenions ainsi, avec toutes les garanties désirables, la satisfaction qui nous était due.

Quant à l'*agitation presque inquiétante* qui s'était emparée du sentiment public dès qu'on eut connaissance du message du prince Antoine, il eût été facile de l'apaiser. Cette agitation

était née de la pensée que la communication faite à l'ambassadeur d'Espagne constituait l'unique réparation qui nous serait concédée. C'était une erreur: il fallait la redresser, il fallait monter à la tribune et faire part sommairement à la Chambre de l'état de nos négociations à ce moment. En s'expliquant, M. de Gramont aurait rassuré l'Assemblée et l'opinion publique, et le lendemain, en apprenant la démarche du roi, on aurait été d'autant plus satisfait qu'on avait pu croire, la veille, à un humiliant mécompte. — Il n'est donc pas vrai de dire que nous n'avions qu'à nous *associer* au sentiment national ou à le *braver*.

IV

C'est cependant sous l'empire de cette conviction erronée que M. le duc de Gramont — il avait à ce moment-là connaissance de l'interpellation de M. Duvernois — reprit, avec l'ambassadeur de Prusse, l'entretien interrompu par M. Olozaga. Quel en fut l'objet? M. de Gramont a pris soin de nous en instruire, et il importe de citer ce qu'il en dit. En s'expliquant sur les véritables intentions de son souverain, M. de Werther avait soutenu avec insistance, écrit M. de Gramont, « que le roi, en autorisant la candidature du prince de Hohenzollern, n'avait jamais eu l'intention de blesser l'Empereur et n'avait jamais supposé que cette combinaison pût porter ombrage à la France... » « Je fis donc observer au baron de Werther, continue M. de Gramont, que, du moment où il m'affirmait que rien n'avait été plus éloigné de la pensée de son souverain que de blesser l'Empereur ou d'inquiéter la France, une pareille assurance donnée serait certainement de nature à faciliter l'accord que nous recherchions... et cela étant, je m'en remettais à son appréciation sur la question de savoir si le véritable expédient n'était pas une lettre du roi à l'Empereur...

» De son côté, M. le baron de Werther, sans se rallier formellement à cette manière de voir, n'en repoussait pas la discussion, ainsi que l'indique son rapport. J'ai retrouvé,

dans mes papiers, la minute d'une note que j'écrivis séance tenante et dont je lui donnai copie. Elle avait pour but de résumer les assurances qui me paraissaient de nature à faciliter l'accord que nous recherchions tous deux. En voici le texte :

« En autorisant le prince Léopold de Hohenzollern à » accepter la couronne d'Espagne, le roi ne croyait pas porter » atteinte aux intérêts ni à la dignité de la nation française. Sa » Majesté s'associe à la renonciation du prince de Hohenzollern » et exprime son désir que toute cause de mésintelligence » disparaisse désormais entre son gouvernement et celui de » l'Empereur. »

« Tel était, continue plus loin M. de Gramont, le genre de démarche que nous avions suggéré à l'ambassadeur de Prusse, non pas avec l'idée d'en publier le texte, comme il l'a écrit par erreur, mais seulement avec la pensée d'en faire connaître la substance pour y trouver le point d'appui de nos efforts conciliants et pacifiques [1]. »

Quel accueil fit l'ambassadeur de Prusse à cette proposition? Les deux interlocuteurs ne sont pas absolument d'accord à ce sujet. « J'ai fait observer au duc de Gramont, a dit M. de Werther dans son rapport, qu'une pareille démarche serait rendue extrêmement difficile par les explications données par lui le 6 de ce mois à la Chambre des députés ; elles contenaient des déclarations qui avaient dû froisser profondément Sa Majesté le roi. »

Quoi qu'il en soit, l'ambassadeur de Prusse accepta de transmettre à son souverain la suggestion qui lui était faite, mais seulement quand il lui fut démontré que je serais chargé de ce soin, s'il déclinait de s'en acquitter lui-même.

A l'issue de son entretien avec l'ambassadeur de Prusse, M. de Gramont se rendit à Saint-Cloud, assurément pour conférer avec l'Empereur. Que se passa-t-il dans cette entrevue ? M. de Gramont ne nous en fait pas la confidence : il ne nous apprend pas quel fut le sentiment du souverain sur ce grave incident, mais ce sentiment ressort des faits, et il est aisé de le mettre en pleine lumière, grâce à des documents qu'on retrouve dans la publication de M. de Gramont.

1. Voir *La France et la Prusse avant la guerre*, pages 115 et suivantes.

Si l'Empereur avait donné son approbation à l'ouverture faite à M. de Werther, s'il l'avait jugée convenable et opportune, le premier soin de son ministre des affaires étrangères, fort de son acquiescement, eût été d'en instruire sans retard son plénipotentiaire à Ems et de lui recommander de ne négliger aucun effort pour déterminer le roi à l'agréer. Or, que fait M. de Gramont? De retour au ministère, il me télégraphie : « Sept heures du soir. — Nous avons reçu, des mains de l'ambassadeur d'Espagne la renonciation du prince Antoine, au nom de son fils Léopold, à sa candidature au trône d'Espagne : pour que cette renonciation produise tout son effet, il paraît nécessaire que le roi de Prusse s'y associe et nous donne l'assurance qu'il n'autoriserait pas de nouveau cette candidature. Veuillez vous rendre auprès du roi pour lui demander cette déclaration... »

Ce télégramme me laissait ignorer et la proposition faite à M. de Werther et l'engagement, pris par cet ambassadeur, de la transmettre à son souverain. M. de Gramont n'a pas pu se dissimuler cependant que le lendemain, à l'arrivée du rapport du représentant de la Prusse à Paris, je me trouverais dans cette étrange situation d'avoir à présenter au roi un accommodement bien différent de celui qui, à mon insu, lui serait transmis par M. de Werther. N'est-il pas permis de conclure déjà que l'Empereur avait repoussé l'expédient imaginé par M. de Gramont, estimant, lui souverain, que le roi de Prusse l'envisagerait comme une exigence incompatible avec sa dignité? C'est évidemment pour cette considération qu'on a substitué, dans l'entretien de Saint-Cloud, la combinaison que je fus chargé d'offrir à celle qui avait été recommandée à l'ambassadeur de Prusse. La différence était notable : je n'avais à demander au roi ni une lettre, ni la justification de sa conduite antérieure : je devais me borner à solliciter une déclaration *verbale* nous garantissant contre le retour d'une candidature que nous ne pouvions subir [1].

1. Il est un point qui, pour moi, reste absolument obscur et que je ne saurais tenter d'élucider. Il ne peut être douteux, ce me semble, que les instructions qui m'ont été données dans la soirée du 12 impliquaient, dans la pensée de l'Empereur, l'abandon de la proposition faite dans la journée à l'ambassadeur de Prusse. Mais dans ce cas, quel était le devoir du ministre des affaires étrangères? De m'ins-

Mais ce qui démontre surabondamment que l'Empereur n'a pas un instant agréé la suggestion de M. de Gramont, c'est que, peu après leur entrevue, dans la soirée, il jugea utile, pour bien affirmer sa manière de voir, de lui adresser la lettre dont j'ai déjà cité un extrait et que je crois bon de reproduire intégralement :

« En réfléchissant à nos conversations d'aujourd'hui et en relisant la dépêche du prince Antoine, je vois qu'il faut se *borner* à accentuer davantage la dépêche que vous avez dû envoyer à Benedetti, en faisant ressortir les points suivants :

» 1° Nous avons à faire à la Prusse et non à l'Espagne.

» 2° La dépêche du prince Antoine, adressée à Prim, est un document non officiel pour nous que personne n'a été chargé, en droit, de nous communiquer.

» 3° Le prince Léopold a accepté la candidature au trône d'Espagne et c'est le père qui renonce.

» 4° Il faut donc que Benedetti insiste, comme il en a l'ordre, pour avoir une réponse par laquelle le roi s'engagerait, pour l'avenir, à ne pas permettre au prince Léopold, qui n'est pas engagé, de suivre l'exemple de son frère, et de partir un beau jour pour l'Espagne.

» 5° Tant que nous n'aurons pas une communication officielle d'Ems, nous ne sommes pas censés avoir de réponse à nos justes demandes.

» 6° Tant que nous n'aurons pas cette réponse, nous continuerons nos armements.

» 7° Il est donc impossible de faire une communication aux Chambres avant d'être mieux renseignés. »

Certainement l'Empereur a pensé avec son ministre, et il faut le regretter, qu'il serait prématuré de s'expliquer immédiatement devant le Corps législatif. Il se persuadait sans doute que l'agitation, provoquée par la dépêche du prince

truire de son entretien avec M. de Werther et de m'autoriser à déclarer qu'il devait être considéré comme non avenu. C'est ce que l'Empereur a certainement présumé. Est-ce simple omission, ou bien M. de Gramont s'est-il persuadé que mon silence suffirait pour démontrer au roi de Prusse qu'on ne persistait pas, à Paris, dans le désir qu'on avait exprimé à son représentant ? C'est ce que je ne saurais dire. Ce qui est certain, c'est que les deux propositions parvenant au roi dans la même journée devaient se nuire mutuellement et compliquer gravement les choses, puisqu'en présentant l'une je n'étais pas expressément autorisé à retirer l'autre.

Antoine, se dissiperait devant celle que j'avais annoncée pour le lendemain, apportant la déclaration du roi de Prusse. Ce qui est plus certain, c'est que l'Empereur n'a pas varié sur le compte qu'il fallait faire de la dépêche reçue par M. Olozaga et qu'il n'y a jamais vu qu'un document non officiel que nous devions ignorer.

Se conformant aux intentions de l'Empereur, M. de Gramont m'adressa, à onze heures quarante-cinq de nuit, une nouvelle dépêche ainsi conçue : « L'Empereur me charge de vous faire remarquer que nous ne saurions considérer la renonciation que nous a communiquée l'ambassadeur d'Espagne, et qui ne nous est pas adressée directement, comme une réponse suffisante aux justes demandes adressées par nous au roi de Prusse... » Il me recommandait de nouveau d'insister pour obtenir une déclaration de garantie pour l'avenir. Il ratifiait ainsi, en ce qui concerne le caractère de la démarche faite par M. Olozaga, sa dépêche de sept heures [1].

Donc le lecteur retiendra que le 12, avant midi, nous considérions le désistement du prince de Hohenzollern comme une solution acceptable, si le roi nous le notifiait lui-même en y ajoutant son approbation. Dans l'après-midi du même jour, après l'arrivée de la dépêche du prince Antoine, après l'interpellation de M. Clément Duvernois, tout est changé. Devant l'état de l'opinion publique, devant l'attitude de la majorité parlementaire, « on ne pouvait accepter, a écrit M. de Gramont, le désistement sans stipuler des garanties [2]... » Ces garanties étaient-elles indispensables et quelles raisons

1. Le lendemain, 13, M. de Gramont faisait néanmoins, au Corps législatif, la déclaration suivante : « L'ambassadeur d'Espagne nous a annoncé *officiellement* hier la renonciation du prince Léopold de Hohenzollern à sa candidature au trône d'Espagne. Les négociations que nous poursuivons avec la Prusse, et *qui n'ont jamais eu d'autre objet,* ne sont pas encore terminées. Il nous est donc impossible d'en parler et de soumettre aujourd'hui, à la Chambre et au pays, un exposé général de l'affaire. » Ce n'était pas l'avis de l'Empereur, qui ne reconnaissait aucun caractère *officiel* au message du prince Antoine, et il l'avait explicitement manifesté à M. de Gramont dans sa lettre.

Je pourrais arguer de cette déclaration que si nos négociations *n'ont jamais eu d'autre objet* que la renonciation du prince Léopold, j'avais bien compris, de mon côté, le caractère et le but de ma mission, et que la manière dont je m'en suis acquitté ne mérite aucun des reproches, aucune des rectifications articulées par M. de Gramont.

2. Voir *la France et la Prusse avant la guerre*, page 130.

avait-on de présumer que le roi de Prusse, sorti de ce conflit non sans dommage pour son prestige, aurait pu consentir à y rentrer? Tous les cabinets, la presse et l'opinion de tous les pays avaient blâmé la façon clandestine avec laquelle on avait introduit cette affaire. Comment donc admettre que le roi, après avoir approuvé dans une communication faite à l'ambassadeur de France la résolution de son neveu, aurait pu, aurait voulu l'autoriser à reprendre sa candidature? Il n'y avait pas lieu de prévoir cette éventualité : il n'y avait donc pas lieu, pour la conjurer, de stipuler des garanties.

J'ai fini avec la journée du 12; j'arrive à la journée du 13; celle-ci acheva ce que celle-là avait commencé et ne laissa plus aux amis de la paix l'espoir de la conserver.

V

J'avais reçu dans la nuit les deux dépêches que M. de Gramont m'avait adressées dans la soirée de la veille ; obéissant à ses instructions, je sollicitai, dès la première heure, une nouvelle audience du roi.

M'apercevant dans une allée, Sa Majesté vint au-devant de moi, et je pus, sans autre retard, lui apprendre qu'on connaissait à Paris la renonciation du prince Léopold. Il en témoigna une vive surprise. Assurément, le roi n'a pas espéré me persuader qu'il ignorait encore à ce moment et la résolution du fils et la démarche du père, et qu'en télégraphiant à Paris le prince Antoine s'était abstenu de télégraphier à Ems [1], ce qui eût constitué un manquement aux égards dus

1. Le roi m'avait appris lui-même, la veille, qu'il était en correspondance télégraphique avec les princes de Hohenzollern. J'avais pu, en effet, télégraphier à M. de Gramont, le 12, à six heures du soir : « Le roi vient de me dire qu'il a reçu une dépêche télégraphique lui annonçant que la réponse du prince Léopold lui parviendra indubitablement demain. Il a ajouté qu'il me fera demander dès qu'elle sera entre ses mains. » Cette dépêche, vraisemblablement, lui annonçait l'expédition de celle que le prince Antoine adressait le même jour à M. Olozaga, mais le roi ne m'en fit pas la confidence. ne voulant intervenir lui-même, comme il se l'était toujours proposé, que le lendemain, quand la renonciation serait un fait connu et accompli en dehors de lui, adaptant ainsi chacun de ses actes à la mise en scène qu'il avait arrêtée dès le premier moment. Je ne m'étais donc pas

au chef de sa maison: mais le roi, qui avait distribué les rôles, restait fidèle à celui qu'il s'était tracé lui-même. Il voulait continuer jusqu'à la fin la fiction qu'il avait imaginée pour s'abriter personnellement contre tout reproche d'avoir fait à la France une concession compromettante. Il voulait surtout pouvoir affirmer qu'il s'était borné à respecter, comme il prétendait l'avoir fait au début, l'entière liberté de ses parents. Cependant je fis remarquer au roi que, par suite de cet incident même, le désistement du prince Léopold ne saurait apaiser l'agitation qu'avait provoquée sa candidature. J'ajoutai que, pour calmer toutes les inquiétudes, pour raffermir les bonnes relations entre les deux pays, il semblait utile de garantir l'avenir aussi solidement que le passé, et qu'à cette fin je sollicitais l'autorisation de transmettre à mon gouvernement l'assurance que Sa Majesté userait au besoin de son autorité pour prévenir toute tentative de reprendre la candidature abandonnée.

— Vous me demandez, me répondit le roi, un engagement sans terme et pour tous les cas: je ne saurais le prendre.

Il ajouta qu'il ne pouvait aliéner de la sorte sa liberté de résolution, « qu'il n'avait aucun dessein caché et que *cette affaire lui avait donné de trop graves préoccupations pour ne pas désirer qu'elle fût irrévocablement écartée* ». Je lui fis remarquer qu'à cet égard nous pouvions nous rencontrer sur le terrain où le roi s'était placé lui-même, que je m'adressais au chef de la famille et qu'en cette qualité il pouvait assurément accueillir, sans préjudice d'aucune sorte, la demande que j'étais chargé de lui présenter. Vains efforts ; le roi refusa absolument d'y acquiescer, en m'exprimant ses regrets de ne pouvoir nous faire « une concession nouvelle et inattendue [1] ». Le roi m'avait d'ailleurs renouvelé l'assurance qu'il recevrait dans la journée le courrier expédié de Sigmaringen, et qu'aussitôt il me manderait pour me faire la communication qu'il m'avait annoncée dans notre précédente entrevue. Je pouvais donc croire que j'aurais, avant la fin de la journée,

abusé, et je n'avais pas trompé le gouvernement impérial en annonçant, au sortir de ma première audience, comment les choses se passeraient.

1. On trouvera tous les développements de cet entretien dans ma dépêche du 13 juillet.

l'occasion de faire une nouvelle tentative pour ébranler la résolution à laquelle je m'étais heurté dans la matinée.

L'occasion ne vint pas et les choses se passèrent tout autrement. Au lieu de me convier, le roi chargea le prince de Radziwill, son aide de camp, de m'apporter sa déclaration, conforme d'ailleurs aux assurances que j'avais reçues, et, à trois heures quarante-cinq, je pus adresser à M. de Gramont la dépêche télégraphique que j'ai reproduite plus haut[1].

A quelles circonstances faut-il attribuer cette nouvelle attitude du roi? Jusqu'à ce moment il avait montré des dispositions conciliantes et le désir de sortir de cette difficulté, pourvu qu'en donnant satisfaction à la France il fût lui-même indemne de toute responsabilité vis-à-vis de l'Allemagne. Il avait accepté la discussion, et ceci mérite d'autant plus d'être remarqué que, durant tout son règne, il a constamment évité d'entrer dans l'examen de toute question diplomatique avec les représentants étrangers accrédités auprès de lui, s'en référant toujours à son ministre. A dix heures du matin, il provoque lui-même, en m'abordant, notre dernier entretien ; à trois heures de l'après-midi, malgré l'assurance qu'il m'avait donnée de me recevoir, il ne communique plus avec moi que par l'intermédiaire d'un de ses officiers. Évidemment l'ouverture que je lui avais faite l'avait mécontenté, ce qu'il m'a fait entendre, en me disant que nous exigions une concession *nouvelle* et *inattendue* qui, rendue publique, devait le découvrir et le compromettre. C'est dans cette disposition que, peu d'instants après notre rencontre matinale, il reçut le rapport de M. de Werther, arrivé par le courrier de Paris[2]. Il y vit que M. de Gramont lui demandait une concession plus nouvelle et plus inattendue encore que, pour ma part, j'ignorais totalement et que je ne pouvais retirer. Dès ce moment, sa décision fut évidemment prise ; il ne revint pas sur l'engagement qu'il avait contracté : il me fit déclarer que le prince Léopold s'était désisté et qu'il

1. Voir p. 238.

2. M. de Werther avait décliné le désir qui lui avait été exprimé d'user du télégraphe pour transmettre au roi la communication qu'il avait consenti à lui soumettre. (Voir son rapport.) Son message, expédié de Paris le 12, est arrivé à Ems le 13, à midi, par la voie et à l'heure ordinaires de la poste.

donnait son acquiescement à cette renonciation, mais son parti était bien arrêté de ne plus continuer les négociations ; il les jugeait terminées par cette communication que j'étais autorisé à transmettre à mon gouvernement. Je dus télégraphier à Paris : « A ma demande d'une nouvelle audience, le roi me fait répondre qu'il ne saurait consentir à reprendre, avec moi, la discussion relative aux assurances pour l'avenir. Sa Majesté me fait déclarer qu'elle s'en réfère aux considérations qu'elle m'a exposées ce matin... Le roi a consenti, m'a dit encore son envoyé, à donner son approbation *entière et sans réserve* au désistement du prince de Hohenzollern, et il ne peut faire davantage. »

On remarquera que le roi ne m'a pas fermé l'accès de sa porte, qu'il a uniquement décliné d'examiner, à nouveau, notre dernière proposition. Il m'a reçu, d'ailleurs, le lendemain, avant son départ. Il n'y a donc eu à Ems ni insulteur ni insulté, je ne saurais trop le répéter, contrairement aux allégations que M. de Bismarck a introduites en travestissant les faits. — C'est en effet ce qu'il n'a pas hésité à faire en intervenant, dès ce moment, dans un débat auquel il était resté étranger jusqu'ici. Comment en a-t-il été saisi et par quels expédients a-t-il provoqué les complications de la dernière heure ? C'est ce qu'il me reste à exposer.

VI

Dans l'après-midi du 13, le roi fit adresser à M. de Bismarck[1], pour l'instruire des incidents de la journée, une

1. Voir le discours du général de Caprivi prononcé au Reichstag dans la séance du 24 novembre 1892, où l'on trouvera le texte du message du roi. Dans ce même discours, le nouveau chancelier se charge lui-même de rectifier les assertions de son prédécesseur. En rappelant sommairement les incidents qui ont marqué la journée du 13 à Ems, il s'exprime ainsi : « Le comte Benedetti fit une nouvelle tentative de se rapprocher du roi, qui lui fit répondre que s'il demandait une audience *pour revenir encore une fois sur la question des garanties*, cette audience ne pourrait lui être accordée. » Ce que le roi a décliné, c'est donc de reprendre l'entretien du matin. Ceci ressort ou plutôt est dit expressément dans le rapport de l'aide de camp de service qui a servi d'intermédiaire entre le roi et l'ambassadeur, et ne diffère nullement avec les communications que j'ai adressées à M. de Gramont dans la journée du 13. C'est donc un point d'histoire clairement établi par l'accord de tous les intervenants. Voir *Ma Mission en Prusse*, pages 378 et suivantes.

dépêche, celle même que M. de Bismarck devait altérer. Muni de cette pièce et jugeant qu'elle l'autorisait à prendre l'affaire en main [1], et qu'il était désormais maître de son action, M. de Bismarck entreprit, sans perdre un instant, de rendre toute conciliation impossible et la guerre inévitable. Après avoir renversé le sens de la dépêche du roi et lui avoir donné une portée qu'elle n'avait pas, il l'envoya en communication à tous ses agents diplomatiques à l'étranger. Il annonçait par ce détour insidieux à l'Europe entière que le roi avait éconduit l'ambassadeur de France, infligeant ainsi au gouvernement impérial une humiliation qui devait, dans les prévisions du chancelier, le déterminer à prendre l'initiative d'une rupture. Après avoir parlé à l'Europe, il s'adressa au sentiment public en Allemagne. Les journaux qu'il inspirait, parus dans la soirée, poussèrent tous le même cri de guerre en des articles enflammés et arrogants : ils disaient que le roi et la nation avaient été outragés, et qu'il était du devoir du pays de se lever tout entier pour tirer vengeance d'une si mortelle offense. Au lieu d'user de son autorité sur la presse pour apaiser cette irritation des esprits dont il faisait semblant de se préoccuper, dans cette même soirée en causant avec l'ambassadeur d'Angleterre [2], il s'employa à exaspérer les susceptibilités nationales.

VII

Que faut-il inférer de ces faits que je viens de rappeler

1. Cette dépêche se terminait ainsi : « Sa Majesté s'en remet à Votre Excellence pour décider si la nouvelle réclamation de M. Benedetti et le refus qui lui a été opposé doivent être communiqués à nos ministres à l'étranger et à la presse. » Jusqu'au 13 au soir M. de Bismarck n'a pas été appelé à intervenir dans la négociation. Dans tous les cas, sa participation, quel qu'en ait été le mode, n'a exercé aucune influence saisissable sur l'attitude du roi. Ce qui le démontre, c'est son entretien avec les généraux de Moltke et de Roon, durant lequel il a mutilé le message de son souverain. Les trois interlocuteurs se désolaient de voir l'*affaire se perdre dans le sable* au lieu d'aboutir à une rupture éclatante. Survient la dépêche du roi à six heures, et, d'un commun accord, ils s'ingénient à en faire l'instrument destiné à provoquer la guerre. C'est donc de ce moment que date l'intervention de M. de Bismarck. On verra plus loin que j'en avais, en 1873, l'entière conviction.

2. Voir la dépêche de lord Loftus, au *Livre bleu*, du 13 juillet 1870.

sommairement? Ou je m'abuse fort, ou il est permis d'en conclure que dans les quelques jours durant lesquels j'ai poursuivi mes négociations avec le roi, en me conformant à mes instructions officielles, il n'a surgi aucun incident de nature à en compromettre le succès. J'ai gradué la fermeté de mon langage, comme on l'a vu, dans mes audiences du 9 et du 11, de façon à amener le roi à s'expliquer plus clairement sur ses véritables intentions, à me donner des assurances plus satisfaisantes sur la résolution finale que prendrait le prince Léopold et sur l'assentiment qu'il y donnerait lui-même; mais je me suis maintenu, l'une et l'autre fois, dans les limites d'une circonspecte modération. Personne ne me blâmera d'avoir observé cette attitude dans un débat d'une telle délicatesse: une parole téméraire ou même inconsidérée pouvait le faire dévier et provoquer un conflit sanglant.

J'ai osé dire, dans une lettre écrite au mois de novembre 1870: « Ai-je réussi dans mes démarches à Ems? Oui, assurément; j'avais, en effet, en quatre jours de négociations, et en ménageant toutes les susceptibilités, rempli le mandat dont j'avais été chargé. » M. de Gramont m'a vivement reproché cette déclaration. « Le 12, dit-il, l'ambassadeur n'avait rien obtenu, rien. Ses instructions ne lui ordonnaient pas seulement de provoquer le désistement du prince, mais d'obtenir du roi l'assurance qu'il le lui conseillerait, *ce qui est bien différent*. Or cette assurance, le roi s'est invariablement refusé à la donner. » Cette déclaration nous était-elle indispensable et était-il sage, avantageux à un degré quelconque, d'y subordonner la satisfaction que nous réclamions et qui était imminente? Je ne l'ai jamais pensé.

« ... Le 13 au matin, écrit M. de Gramont [1], lorsque M. Benedetti, muni des instructions qu'il avait reçues dans la nuit, s'adressa au roi et lui demanda de refuser son autorisation à un retour de la candidature Hohenzollern, à ce moment, *aucune concession n'avait été accordée par le roi à la France*.

» Tout ce que notre ambassadeur avait demandé, tout avait été refusé. Il n'avait absolument rien obtenu. »

1. *La France et la Prusse avant la guerre*, p. 159.

Les faits répondent pour moi :

Le prince Léopold s'est-il désisté? Oui. Le roi nous a-t-il notifié lui-même cette renonciation et l'a-t-il approuvée? Oui. Cette déclaration nous a-t-elle été faite en temps opportun, à l'heure voulue? Oui, encore. J'ai donc obtenu les concessions qui faisaient le véritable objet de ma mission.

Mais comment, et par suite de quelles circonstances, nouvelles et imprévues, cette satisfaction entière, si laborieusement conquise, a-t-elle été le prélude de la guerre? On l'a vu et je n'ai pas à y revenir, mais il est un point où je veux insister encore.

Qu'on le remarque, c'est le 13, à trois heures quarante-cinq, que j'ai expédié télégraphiquement la déclaration du roi. Or, à ce moment, M. de Bismarck était encore étranger à nos négociations ; il n'y était pas intervenu ; il n'avait pu les entraver, ni susciter des difficultés d'aucune sorte. Il était à Berlin, blâmant son maître, mais réduit à l'inaction, et à l'impuissance; il voyait, avec une violente amertume, l'affaire se résoudre à notre avantage. Pour comprendre comment il a été appelé à intervenir, il faut bien préciser l'impression produite par les deux demandes qui ont été, le 13, soumises au roi, l'une par moi, l'autre par M. de Werther. Celle que j'ai été chargé de lui présenter, — l'assurance nous garantissant contre le retour de la candidature d'un prince prussien, — l'a certainement indisposé ; elle n'était pas, toutefois, de nature à soulever de redoutables complications. Nous nous bornions en effet à solliciter une déclaration verbale, sans en faire la condition de l'entente que nous poursuivions. Je m'étais même employé soigneusement à ne pas lui donner une autre portée, en m'en expliquant avec le roi. Aussi en mettant fin à notre entretien m'assura-t-il qu'il me ferait mander, dans la journée, dès qu'il recevrait les communications des princes de Hohenzollern[1]. Mais survint le rapport du baron de Werther, apportant la demande ou la *suggestion*, si l'on veut, faite à cet ambassadeur à Paris; alors, les dispositions du roi changent totalement. Il ne communique plus avec moi que

1. Voir *Ma Mission en Prusse*, page 374.

par l'intermédiaire de l'un de ses aides de camp, et il autorise M. de Bismarck à prendre en main la suite de la négociation. C'est à trois heures quarante-cinq que se termine la visite que je reçois de l'envoyé du roi, et, à cette heure même, il fait adresser au chancelier la dépêche qui l'autorise à intervenir dans le débat [1].

Aussitôt, tout se précipite. Dès le 13 au soir, l'ambassadeur de Prusse à Paris était rappelé ; le 14, il se faisait annoncer chez M. de Gramont : « Notre entretien fut bref, raconte ce dernier ; il m'informa, sans commentaires, que son gouvernement l'avait blâmé de l'accueil fait à nos suggestions, lors de notre dernière entrevue du 12, et qu'il avait l'ordre de prendre un congé [2]. »

Dans la séance du Reichstag du 20 juillet, M. de Bismarck déposa sur le bureau plusieurs documents, notamment le rapport de M. de Werther : « L'ambassadeur fédéral, dit-il, y rend compte d'un entretien qu'il avait eu à Paris. Il nous fait connaître la demande inacceptable que vous connaissez. Le roi devait écrire une lettre d'excuses, dont le contenu était indiqué. Je n'ai répondu officiellement, à ce sujet, à l'ambassadeur, qu'en lui exprimant ma conviction qu'il avait mal compris les communications verbales dont il rendait compte, qu'il me paraissait absolument impossible que des ouvertures de ce genre eussent été faites, et que, en tout cas, je me refusais à soumettre son rapport à l'examen de Sa Majesté [3]. »

1. Nous savons aujourd'hui que cette dépêche a été remise au télégraphe, à Ems, à trois heures quarante et qu'elle est parvenue à Berlin à six heures huit. (Discours du général de Caprivi, séance du Reichstag, 24 novembre 1892.) — C'est donc à la même heure et simultanément que le roi a pris la double résolution de ne plus continuer ses entretiens avec moi et de saisir le chancelier. Ce n'est donc pas après avoir conféré avec moi dans la matinée, puisqu'il s'était réservé de me recevoir dans l'après-midi, à l'arrivée du courrier qu'il attendait de Sigmaringen ; c'est après avoir eu entre les mains le rapport de M. de Werther. Ne faut-il pas conclure de là que ce n'est pas ma communication qui l'a déterminé à recourir à un aide de camp pour m'instruire du désistement du prince Léopold et à expédier la dépêche adressée à M. de Bismarck ? Il paraît bien évident que ces résolutions lui ont été uniquement dictées par la proposition venue directement de Paris et transmise par son ambassadeur.

2. *La France et la Prusse avant la guerre* (page 208).

3. Le roi ne ressentit pas moins vivement cet incident. Dans le discours du général de Caprivi, que j'ai déjà cité, on remarque le passage suivant : « J'ai là un billet authentique du roi Guillaume. Il y est dit, à la date du 13 juillet : « Il est » nécessaire de déclarer que je suis indigné de la demande des ministres français » et que je me réserve d'y donner suite comme je l'entends. »

Ce sont donc nos propositions de la dernière heure qui ont permis à M. de Bismarck de mettre le gouvernement français dans l'alternative de souffrir la plus cruelle injure ou de tirer l'épée. Le chancelier croyait la guerre avec la France inévitable, il voulait cette guerre: il tenait en réserve depuis plus d'un an, comme je l'ai dit, cette affaire de la candidature d'un prince de Hohenzollern à la couronne d'Espagne, avec l'intention d'en tirer parti contre nous. A cause de cela, il est et demeure l'auteur principal et responsable de la guerre. Mais il n'aurait pu se procurer la guerre sans les propositions malheureuses du 13 juillet.

Supposons un moment qu'à Paris, le 12 juillet, on se soit maintenu étroitement sur le terrain des instructions qui m'avaient été adressées à midi quarante-cinq ; que, comme l'avait voulu l'Empereur, on n'ait tenu aucun compte de la dépêche du prince Antoine ; qu'on n'ait pris l'initiative d'aucune proposition nouvelle : qu'on ait, au contraire, comme on s'y était engagé, attendu patiemment l'expiration du délai sollicité par le roi et accordé par nous : — dans cette hypothèse, je le demande, que serait-il arrivé? Le lendemain 13, au jour convenu, le roi me faisait sa déclaration et je la transmettais à Paris. Quel en eût été l'effet et sur la Chambre et sur l'opinion publique? C'était bien à la France, cette fois, que le désistement était notifié, et par qui? Par le roi de Prusse que nous avions interpellé directement, et qui, en y ajoutant son approbation, reconnaissait la légitimité de nos réclamations, par conséquent celle de notre intervention. Le prince Antoine, l'ambassadeur d'Espagne, la communication qu'ils avaient échangée, tout disparaissait devant la démarche du souverain que nous avions mis en cause. Quelle plus complète satisfaction pouvions-nous exiger et comment n'aurait-elle pas rencontré l'assentiment général du pays et de ses représentants?

Supprimez donc, hypothétiquement, les incidents du dernier jour, et que reste-t-il? Ce que M. de Gramont a dénié sous toutes les formes, à savoir que j'avais, avec un plein succès, rempli la mission qui m'avait été confiée. Le lecteur appréciera ; je n'invoque pas son indulgence, j'en appelle à son impartialité.

COMTE BENEDETTI

CORRESPONDANCE INTIME[1]

1842-1845

XVI

Tréguier, 22 septembre 1845.

Ma chère amie,

Jamais témoignage d'une amitié plus profonde et d'un dévouement plus généreux ne me parvint dans des circonstances plus douces et plus graves à la fois, que celui dont ta dernière lettre était la vive expression. C'est dans une des situations les plus décisives de ma vie, c'est entre les bras d'une mère bien-aimée, qu'elle est venue me rappeler quel soutien Dieu m'avait réservé dans une sœur, qui, pour le bonheur des siens, ne refuse pas d'accumuler les sacrifices. Et ne m'aurait-elle appris, pour la conduite de ma vie, rien autre chose, si ce n'est jusqu'où pouvait aller cette tendresse pure et désintéressée, et jusqu'à quel point je pouvais compter sur elle, ne serait-ce point assez, ma chère Henriette? Est-ce donc sur la mesure d'un intérêt positif qu'il faut tout apprécier ici-bas, et les plus saintes affections de l'âme n'ont-elles d'autre valeur que celle d'un calcul personnel? Non, ma bonne amie, l'assurance de ton amitié sera toujours mille fois plus précieuse pour moi que tous les avantages réels que je pourrais en

1. Voir *la Revue* des 15 août et 1er septembre.

retirer, et quand même les circonstances me défendraient d'en profiter jamais, n'en aurais-je pas retiré le fruit le plus doux, la conscience d'un cœur qui m'aime?

Je goûte depuis deux mois un bonheur bien doux et bien pur auprès de notre bonne mère. J'ai été heureux de la retrouver toujours la même; sa santé me paraît assez bonne, et elle supporte avec tout le courage possible son pénible isolement. Elle vit de notre pensée. Que ne peux-tu assister à quelqu'un de nos chers entretiens! Si parfois l'avenir vient mêler quelque pensée amère aux joies du présent, c'est la même amitié qui inspire et la joie et la tristesse, et les rend également douces. Puissions-nous toujours préférer ces jouissances qui sont toujours en notre pouvoir, lors même qu'en apparence nous en faisons le sacrifice, à tant d'autres moins pures, qui ne sauraient être le partage de tous, et qui nous seront peut-être à jamais refusées. Dieu sait si je les désire autrement que comme condition des premières.

J'aborde maintenant, ma chère Henriette, la discussion des projets dont tu me faisais la proposition dans ta dernière lettre. Elle est grave, je le sais : aussi les motifs tirés de la plus sérieuse raison seront-ils les seuls qui pourront exercer sur moi leur influence. Par rapport à la place d'Allemagne, j'en suis toujours aux termes où j'étais dans mes dernières lettres, et que tu as fort bien saisis. Il ne peut être question pour nous d'une carrière, mais simplement d'un emploi transitoire, qui me laisse la liberté de compléter mes études à l'étranger. Par conséquent, toute place qui absorberait tellement tous mes instants, qu'elle me laisserait peu de liberté pour des études tant soit peu libérales, toute place qui ne me mettrait pas à portée de saisir le mouvement des esprits dans le pays que j'habiterais, toute place en un mot qui ne serait qu'un simple préceptorat élémentaire, ne me semble guère pouvoir être acceptée, à moins d'avantages compensatifs, dont je te laisse le plein arbitrage. Mais pour moi j'ai peine à en concevoir de suffisants. Bien plus, d'après les notions que j'ai pu acquérir sur l'état intellectuel de l'Allemagne, l'Autriche ne serait nullement le pays qui me sourirait le plus. Je ne fais guère, ma chère amie, que te répéter ce que déjà je t'ai souvent exprimé, et tu me trouveras peut-être bien difficile. Mais les principes

que tu énonçais dans ta dernière lettre, et qui sont aussi les miens, m'assurent que nous tomberons d'accord sur les conséquences. Ne serait-ce pas un bien mauvais calcul, même au point de vue économique, que celui qui sacrifierait à des avantages pécuniaires les années de ma vie qui peuvent être pour moi les plus fructueuses, même à ce point de vue si mesquin? D'ailleurs ma conscience intellectuelle s'y oppose; je me le reprocherais comme un crime. Ainsi donc, chère amie, si tu trouves une place qui réunisse les conditions ci-dessus énoncées, tu peux accepter et être sûre du consentement de ma bonne mère et du mien. Mais j'avoue qu'elles me semblent assez difficiles à réunir, et c'est pour cela que ce voyage me paraît encore fort problématique.

Il n'en est point de même du projet en vertu duquel je consacrerais l'année qui va suivre à *prendre mes grades* dans l'Université. Depuis longtemps je le nourrissais dans mon esprit, et maman elle-même m'en parla, avant que tu nous en eusses fait aucune communication. C'est une chose *arrêtée*. Le seul point qui puisse souffrir difficulté, c'est le mode de son exécution. Celui que tu me proposes, chère Henriette, et d'après lequel je m'établirais dans Paris comme un étudiant libre. tout en me prouvant jusqu'où peut aller ta générosité pour moi, souffre, il faut l'avouer, de graves difficultés, lesquelles ont tout d'abord alarmé notre bonne mère. Je n'y aurai recours qu'à la dernière extrémité, et après avoir essayé tous les autres. Quels peuvent être ceux-ci? Je ne puis encore, chère amie, te le dire d'une manière positive : ce ne sera qu'après un séjour de quelque temps à Paris, et après en avoir conféré avec toutes mes connaissances. que je pourrai avoir là-dessus des données précises. Voici pourtant les partis possibles que j'entrevois. Rester à Saint-Sulpice serait le plus simple, mais de beaucoup le moins avantageux. Il me serait difficile de m'y livrer à tous les travaux et de suivre les cours nécessaires pour atteindre notre but. Quand même ces Messieurs me dispenseraient de toute étude théologique, ce qui n'est guère probable, le train général de la vie est loin d'y être accommodé à l'exécution d'un pareil dessein.

M. Dupanloup pourrait mieux m'offrir pour cela une position convenable. Aussitôt que je lui en parlerai, il est indu-

bitable qu'il me proposera une place dans sa maison, car je sais que son personnel est cette année loin d'être au complet. Mais je n'accepterai que fort difficilement une place quelconque ; ce serait, comme tu le sens bien, me rendre impossible l'exécution de notre plan. Tout au plus, me chargerais-je de faire trois ou quatre fois la semaine un cours de mathématiques ou d'histoire ; vu que le premier objet ne réclamerait de moi d'autre temps que celui de la classe, et que les études requises pour le second me seraient profitables. Quant aux autres charges de surveillance, etc., appendices ordinaires du professorat, je demanderais à en être absolument débarrassé. Ce ne serait donc pas comme professeur, mais à peu près comme *pensionnaire rendant des services* que j'aimerais à me poser. Plusieurs exemples m'autorisent à croire à la possibilité de cette position ambiguë.

Déjà l'an dernier, plusieurs jeunes gens de Paris et des provinces y résidaient de cette manière, précisément dans un but analogue au mien. Ils formaient le noyau d'une maison que M. Affre devait fonder avec cette destination spéciale, et pour laquelle des propositions m'ont été faites plusieurs fois. Mais ce n'est encore qu'un projet, et M. Affre en forme bien plus qu'il n'en exécute. — De tout cela réuni, j'entrevois néanmoins une possibilité pour la réalisation de notre projet, sans pouvoir préciser où elle se trouve. J'ai encore conçu quelques autres plans ; mais avant de t'en parler, je veux avoir quelques données sur leur possibilité. Je les aurai, je l'espère, dans quelques semaines, et je te les communiquerai immédiatement. Sois assurée, chère amie, que les vues les plus graves et les plus consciencieuses seront les seules qui me dirigeront en ces démarches, pour lesquelles tes conseils me seraient si nécessaires. Je pressentirai ceux que tu me donnerais, et je les suivrai.

Tout en me préparant de loin, et autant que les circonstances locales me le permettent, à mes grades universitaires, je consacre spécialement mes études des vacances à étendre mes connaissances sur la littérature allemande. Les difficultés de l'interprétation littérale commencent à s'évanouir pour moi, je suis maintenant capable d'en apprécier l'esprit, et cette initiation marquera une époque dans ma vie. J'ai cru

entrer dans un temple, quand j'ai pu contempler cette littérature si pure, si élevée, si morale, si religieuse, en prenant ce mot dans son sens le plus relevé. Quelle haute conception de l'homme et de la vie ! Qu'ils sont loin de ces points de vue mesquins, où la fin de l'humanité est ramenée aux misérables proportions du plaisir et de l'utilité ! Ils me semblent constituer dans l'histoire de l'esprit humain la réaction immédiate contre le XVIII[e] siècle, en substituant la morale pure et l'idéal aux conceptions trop réelles et au positivisme matériel de ce dernier.

La même réaction qui a eu lieu en France par M. Cousin et l'éclectisme, n'a, comme toutes les imitations, que des couleurs bien pâles ; et puis quelle différence pour la pureté du concept moral ! C'est la différence de Jésus-Christ et de Socrate. L'école française s'est tenue trop en dehors du christianisme, rebutée sans doute par les formes âpres et sèches de l'orthodoxie française : le philosophe aime la latitude, et le christianisme du Nord de l'Allemagne en laisse autant qu'on peut en désirer. Aussi la philosophie allemande est-elle, en sa morale, imprégnée de christianisme, au moins pour l'esprit général d'amour, de douceur, de contemplation chaste et désintéressée. Ah ! qui ne serait chrétien comme cela ! Je les aime surtout quand ils stigmatisent ces systèmes, qui voudraient refuser à l'homme le sens de l'infini et faire régner dans la littérature, dans l'art, dans la morale, un grossier réalisme.

En vérité, il ne vaudrait pas la peine de vivre, si l'homme n'avait de facultés que pour ce qui se touche. Ce qui me charme encore en eux, c'est l'heureuse combinaison qu'ils ont su opérer de la poésie, de l'érudition et de la philosophie, combinaison qui constitue selon moi le véritable penseur. Herder et Goethe sont ceux où je trouve la plus haute réalisation de ce mélange ; aussi attirent-ils surtout mes sympathies. Le second pourtant n'est pas assez moral. Faust est admirable de philosophie, mais désolant de scepticisme ; le monde n'est pas comme cela : il y a une vérité et un bien absolus ; il faut *croire* la première et pratiquer le second. Supposer le monde sans cela, c'est un cauchemar, et Faust n'est pas autre chose. Mais quelle peinture des angoisses du

doute ! Il y a des endroits où je crois en le lisant raconter mon histoire intérieure. Je ne lis jamais l'admirable monologue : « Pourquoi, sons célestes », etc... et surtout le beau vers : « *Das Wunder ist des Glaubens liebstes Kind* », sans en être touché au fond de l'âme. — Cette initiation à un esprit nouveau m'a beaucoup soutenu dans les moments pénibles que j'ai dû traverser. Que serait-on à certains moments de la vie, si l'étude et la culture intellectuelle ne formaient un alibi à l'âme fatiguée de lutter contre les difficultés extérieures ? Du reste, ma bonne amie, il ne me faudrait pour me les rendre supportables que l'assurance de posséder en toi un cœur qui sait les comprendre et y compatir. Puissé-je te prouver un jour que tu n'auras pas aimé un ingrat.

Ton frère et ami,

E. RENAN.

(*Sur un petit papier à part*)

Ceci est entre nous deux, ma bonne amie. Maman a dû voir le reste de ma lettre ; tu sauras donc y faire les modifications nécessaires. — Le projet d'Allemagne lui a d'abord fort peu souri ; elle commence à se réconcilier avec lui. — Celui des études dans Paris l'alarma encore bien davantage ; mais maintenant j'ai su l'amener à n'en être plus effrayée ; toutefois je le lui présente encore comme peu probable, et comme un pis-aller. — J'ai exagéré exprès ses difficultés, et présenté les autres un peu en beau. Mon Dieu ! mon amie, comme je souffre ! Je t'écris ceci à la dérobée, sans y voir presque ; j'espérais trouver l'occasion de le faire plus à l'aise ; mais je n'ai pu. Pourrai-je en dérober l'insertion ? Il faut que je descende à Saint-Sulpice. Là je ferai comme je t'avais dit dans ma dernière lettre de Paris. Les difficultés se hérissent devant moi bien plus terribles que je ne pensais ; j'entends du côté de maman. Une sécularisation brusque est inabordable. J'ai un procédé qui achèvera de faire passer le projet des études libres : ce sera une lettre que je lui ferai écrire par mon directeur, en qui je lui ai fait prendre beaucoup de confiance. J'avais déjà employé ce procédé à Issy dans une circonstance difficile.

J'attends beaucoup de tes détails de Saint-Malo. Prends les informations dont tu parlais dans ta dernière pour un

hôtel ou pension, elles me seront utiles. — Mon Dieu, dans quel filet tu m'as conduit ! Je n'y vois d'issue qu'en perçant le cœur de ma mère. Je cherche à l'égayer ; j'ai été bien obligé d'adoucir les couleurs pour ne pas la désoler ! Et intérieurement que de luttes ! Crois-tu que je n'ai pas souvent été près de faire volte-face ? Je ne puis en dire plus ; elle est là à deux pas ; Dieu sait si je l'aime et la respecte du fond de mon âme. Jamais affection filiale ne fut plus vive ; elle ne sert qu'à me faire souffrir. Adieu, amie.

XVII

10 octobre 1845.

Le dernier courrier m'a porté la lettre de maman et la tienne, cher Ernest ; tout naturellement, c'est sur ton petit billet que mon attention s'est arrêtée, le reste n'étant point l'expression entière de ta pensée. Que moi aussi j'ai souffert en trouvant dans cette lettre moins de résolution que dans les précédentes, en voyant tes forces fléchir devant les premiers obstacles ! De toute l'ardeur de ma tendresse pour toi, je forme des vœux pour que les deux lettres que je t'ai adressées à Saint-Malo aient pu t'y parvenir : puissent-elles ranimer ton courage ! puissent-elles surtout te préserver de nouvelles fautes ! — Je ne te fais point de reproches, mon pauvre enfant, car je te vois bien à plaindre ; mais laisse-moi te supplier de te faire moins de mal, et de tâcher enfin de trouver assez d'énergie pour mettre fin à un état de choses qui doit faire ton supplice.

Je te vois sur le point d'accepter une de ces positions mixtes qui ne sont rien par elles-mêmes, qui ne conduisent à rien, et qui, après avoir absorbé une ou deux précieuses années, nous laisseront dans le même embarras qu'aujourd'hui. Qu'en résultera-t-il, mon ami ? Que tu auras acquis, il est vrai, une plus grande certitude de l'impossibilité qu'il y a pour toi de suivre la voie où l'on t'a poussé ; mais aussi que tu auras rendu les autres routes plus difficiles, par le temps perdu ou employé sans but déterminé.

Qui sait d'ailleurs si dans cet intervalle le sort ne me réserve pas quelque nouvelle rigueur ! S'il me laissera la possibilité de faire alors ce que j'étais si heureuse de faire aujourd'hui ! — Enfin, mon Ernest, pas plus que ma manière de voir je ne veux t'imposer ma manière d'agir ; je désire seulement te conjurer d'être en garde contre la faiblesse, qui a souvent des suites si fatales même pour ceux en considération desquels on s'en est rendu coupable.

Pour leur épargner une peine sans fondement et par conséquent de courte durée, on leur prépare des douleurs amères et réelles. Il m'est impossible de comprendre ce qu'il y aurait de si cruel pour maman à te voir te former une carrière, lorsqu'il est de toute évidence que celle où tu es entré ne saurait désormais te convenir. Sois assuré, mon bon ami, que j'aime et que je respecte notre mère autant qu'il est possible de le faire, et cependant, en pareille occurrence, je n'aurais pas hésité à lui écrire moi-même et sans avoir recours à aucun intermédiaire : je ne puis aller plus loin, parce qu'il me manque ce que nul ne peut donner ; il ne dépend de personne de *s'obliger à croire*. C'est le sens de ce que tu m'as dit, et il ne m'a fallu aucun effort pour comprendre que tu ne trouverais dorénavant qu'infortune dans les liens qu'on voulait t'imposer. J'espère encore que mes deux dernières lettres auront ranimé ton courage et t'auront arrêté sur la pente si dangereuse des concessions.

Mon bon ami, laisse-moi te le répéter, songe, songe surtout à te créer une carrière, un avenir, et n'épargne pour cela aucun sacrifice. C'était sous ce point de vue que l'École normale ou l'étude exclusive des langues orientales me souriait tant ; il me serait bien douloureux d'y renoncer pour toi. Tu absorbes tellement toutes mes idées, mon cher Ernest, que je pense à peine à l'immense voyage que je vais entreprendre. Oh ! que mon cœur serait soulagé, si avant de partir je recevais une lettre de toi, et que cette lettre m'apprît que tu es enfin résolu comme je l'espère et le désire ! Sois sûr, mon ami, que revenir au passé t'est complètement impossible, dès lors il faut songer, et raisonnablement, à tirer parti de la situation présente. Ta dernière lettre m'a affligée, mais j'espère encore en ton bon sens, en ta raison, en ta droiture...

Au décousu de ces lignes, tu t'apercevras, mon ami, que je t'écris au milieu de mille soins, de mille préoccupations; mais en tout une idée fixe me poursuit : toi, mon Ernest, et toujours toi!

Je pense que tu ne te seras pas présenté chez mademoiselle Ulliac, puisque je te priais de n'y aller que dans le cas où tes liens seraient rompus, et que ta dernière lettre m'apprend qu'ils ne le sont pas encore. Tu ne m'as point parlé, mon Ernest, de quelques lignes confidentielles que j'avais chargé Emma de te remettre : ne te seraient-elles point parvenues? Dis-moi toujours, je t'en prie, quelles sont les lettres que tu as reçues de moi dans l'intervalle de tes réponses; quel supplice de trembler toujours ainsi pour ce qu'on écrit!

Adieu, mon ami; je ne puis terminer ma lettre, et il faut qu'elle parte aujourd'hui. A toi, mon Ernest, à toi de toute mon âme.

H. R.

Envoie, je te prie, ce billet à maman. Je ne sais pas ce que j'écris; je n'ai même pas le temps de relire ma lettre.

XVIII

MADEMOISELLE RENAN

Au château de Clémensow, près Zamosc, Pologne.

Paris (rue du Pot-de-Fer), 13 octobre 1845.

Enfin, ma bonne et chère amie, je puis te parler sans réserve, et te dire à cœur ouvert toutes les angoisses qui dévorent mon âme. Les jours qui viennent de s'écouler compteront dans ma vie; peut-être en ont-ils été les plus décisifs; mais certainement ils en ont été les plus pénibles. Tant de faits importants se sont croisés dans ce court espace, qu'il me suffira presque cette fois de t'en faire le récit. Ce sera pour moi un grand soulagement; car mon isolement maintenant est terrible, et mon cœur seul et fatigué trouve une douceur infinie à s'appuyer sur le tien.

Un mot encore, chère amie, de ces vacances, qui ont été à la fois pour moi si douces et si pénibles. Ma position durant ce temps a été des plus singulières. Jouir de ma bonne mère, la soigner, l'embrasser, l'égayer par des rêves, est pour moi si doux que j'oublierais, je crois, auprès d'elle les peines et les inquiétudes les plus actuelles. Et puis j'éprouve là, en ce lieu natal, un sentiment indéfinissable de bien-être. Toute mon enfance, si simple, si pure, si insoucieuse, est là, et ce retour sur mon passé me charme et m'attendrit. La vie de ce pays est vulgaire ; mais il s'y trouve un fonds de repos et de bien-être, où la pensée et le sentiment, quand on ne les enferme pas dans le cercle étroit de cette vie mesquine, s'exercent avec beaucoup de suavité. Ah ! que je sens maintenant ce qu'elle a de douceur ! Je suis faible, bonne Henriette. Quelquefois je serais tenté de me contenter d'une vie simple et commune que je saurais ennoblir par l'intérieur; mais je pense à toi, et cela me relève.

Pourtant, au milieu de cette vie si douce et si calme, tu comprends sans peine ce que ma position vis-à-vis de maman a dû avoir de pénible. Elle n'avait encore que de très vagues soupçons de mon état, et elle cherchait à deviner ma pensée sous chacune de mes paroles et de mes démarches. Et moi, je craignais de laisser voir, et pourtant je le devais... Juge combien je souffrais. La *nécessité* de lui aire entendre ce qui est, et la crainte de la désoler m'entraînaient dans des démarches presque contradictoires, et cette bonne mère, avec une habileté qui me désolait, savait tout interpréter suivant le désir de son cœur. Elle ne voulait rien entendre à demi-mot. Il a fallu qu'un certain jour, à certaine heure, que je n'oublierai jamais, j'aie été plus explicite. J'ai dit nettement qu'il était douteux... et qu'il fallait *attendre*. Eh bien ! depuis ce temps elle a été plus calme ; le voyage d'Allemagne, qui a été le thème fondamental, le projet des études libres ne l'ont pas effrayée comme d'abord ; je savais tourner tout cela vers ses idées chéries, notre réunion, l'avancement de mes études, etc...

Enfin, bonne Henriette. j'ai été très satisfait du progrès opéré dans son esprit, et avec des précautions infinies, nous pourrons lui épargner une douleur trop vive. Souviens-toi bien en lui écri-

vant de deux choses : 1° que vis-à-vis d'elle je suis *indécis* : 2° que les études libres sont des préliminaires au voyage d'Allemagne, lequel n'est lui-même qu'un passe-temps, une place d'expectative. Ne lui dis pas même, jusqu'à nouvel ordre, que je suis à l'hôtel. Mon Dieu ! chère amie, que j'aime cette bonne mère ! Là est ma plus grande douceur ; mais là aussi est ma peine la plus amère. J'aurais horreur d'être vulgaire par aucune des parties de ma constitution interne ; mais sûrement je ne le suis point par celle-là.

Le voyage de Saint-Malo a été pour moi, ma bonne Henriette, le premier pas de ma rupture avec mon passé. J'y ai trouvé tes lettres, qui m'ont admirablement soutenu, car tu penses bien, bonne amie, que j'avais eu bien des moments de faiblesse, et je n'en rougis pas, car la cause m'en paraît honorable. J'ai tout dit à notre Alain, qui a tout apprécié et saisi du premier coup avec son bon sens admirable. Il est tombé entièrement d'accord avec toi et moi sur le fond de nos projets et la manière de les mettre à exécution. Son amitié profondément vraie, sa pénétration et sa droiture m'ont été d'un grand soutien ; Fanny a été aussi fort bonne. Mais j'ai été difficile sur le chapitre des offres pécuniaires que notre bon frère n'a pas manqué de me faire pour te soulager un peu dans l'onéreux de notre plan. Henriette, me le pardonneras-tu ? Je me suis rappelé que tu me disais que nous n'étions qu'un. Oui, mon amie, un jour aussi j'aimerai à te le dire.

C'est le 9 octobre au soir que je suis arrivé à Paris. C'est surtout depuis cette époque, ma chère Henriette, que les événements se sont pressés avec une effrayante rapidité ; moi-même, malgré la décision prise et quoique je comprisse que cette rapidité ne faisait qu'en avancer l'exécution, j'eusse voulu parfois en arrêter la marche précipitée. Comme je te le disais dans ma dernière lettre, j'ai dû, pour suivre le plan de ménagements auquel je m'étais arrêté, prendre encore Saint-Sulpice pour mon but d'arrivée. Je t'avoue franchement que je croyais encore en être réduit pour longtemps aux demi-mesures, et je ne pensais pas qu'un événement imprévu allait hâter malgré moi mes pas un peu lents. A mon arrivée à Saint-Sulpice, on m'apprend que je ne fais plus partie du

séminaire, que M. Affre m'a choisi avec quelques autres pour commencer cette maison d'études, dont je te parlais en ma dernière lettre, et qu'il va, à ce qu'il paraît, décidément réaliser. On m'intime en même temps l'ordre d'aller dans la journée lui rendre visite et lui porter réponse. Juge de mon embarras. Il redouble encore, quand quelques heures après, on m'apprend que l'Archevêque est au séminaire et demande à me voir. Ma conscience me faisait un devoir de refuser, mais il m'était impossible d'exposer la vraie raison de mon refus, laquelle, présentée isolément et sans aucune connaissance préalable de mon caractère, eût été fort mal reçue. Ainsi du moins en jugèrent ceux à qui j'en parlai et qui se chargèrent avec bonté d'être mes entremetteurs auprès de l'Archevêque. Tout se termina sans orage, et monseigneur me fit même porter quelques paroles d'encouragement et d'espérance.

Après une démarche aussi nette et aussi franche aux yeux de tous, je crus devoir continuer immédiatement et sans détour ce que les circonstances avaient si bien commencé pour moi, et dès le jour même j'annonçai à mes directeurs l'intention de ne pas passer l'année au séminaire. Le soir, j'étais à l'hôtel. Que de liens, ma bonne amie, rompus en quelques heures ! Je ne me repens de rien ; je goûte au contraire le calme supérieur qui suit l'accomplissement d'un sacrifice, car c'en fut un pour moi. Tout me souriait si bien dans cette voie, et maman eût été si contente, et moi si tranquille ! Et puis il y avait des moments où mon passé reprenait son empire, mes doutes semblaient disparaître, et alors ma démarche me semblait mauvaise : mais je sentais que ce n'était là qu'un effet momentané de ma fatigue intellectuelle et morale, et qu'au jour où je serais tranquille en ma chambre, je reviendrais à ma critique.

Les jours suivants, j'ai terminé dignement et gravement mes relations avec ces Messieurs de Saint-Sulpice. J'ai été charmé de l'estime et de l'affection qu'ils m'ont témoignées. Je n'eusse pas cru à tant de largeur dans le centre de la plus stricte orthodoxie. Ils sont persuadés, eux, que je reviendrai: mon Henriette, croirais-tu que moi, j'aime à me le figurer, et que quand ils me le disaient, cela me faisait plaisir. Accuse-moi de faiblesse, si tu veux ; je ne suis pas de ceux qui ont

un parti pris et qui sont résolus à n'en changer jamais, à quelque résultat scientifique qu'ils arrivent, et après tout tel est le christianisme, que je conçois fort bien qu'un même homme puisse en porter des jugements divers, suivant ses différentes phases d'instruction. Mais actuellement je ne puis croire à un revirement, du moins assez fort pour me porter jusqu'à l'orthodoxie catholique et sacerdotale.

Du moment où mes liens ont été rompus, j'ai dû tourner mes pensées et mes efforts vers un nouvel avenir. Telle est, en effet, maintenant l'occupation habituelle de mon activité et de mes réflexions. Tout marche promptement, chaque heure amène presque un nouveau résultat, qui avance la solution : rien pourtant n'est encore terminé. Mais j'entrevois des possibilités très rapprochées qui me rassurent. Je continue mon journal.

Dès le lendemain de ma sortie du séminaire, j'écris à M. Dupanloup et à mademoiselle Ulliac. N'ayant point encore d'habits laïcs, je n'ai pu me rendre auprès d'elle en personne. Je la priais de me procurer une visite de M. Gasselin. Le lendemain, elle me répond par une lettre pleine de bonté et d'obligeance : j'ai cru t'entendre toi-même ; oh ! mon Henriette, comme elle parle de toi ! comme elle t'aime ! M. Gasselin me le disait aussi. Que je suis heureux de voir que nous ne sommes pas les seuls à t'apprécier ! Le ton si pur, si simple, si moral de ses petits billets me touche et me soutient. Lundi, 13, je reçois la visite de M. Gasselin ; il me sert d'intermédiaire pour l'achat de mes habits laïcs.

Je n'ai point encore reçu de réponse de M. Dupanloup ; cet homme est si occupé qu'on ne peut l'aborder. Une visite que je lui ai faite a été pareillement inutile. — Une proposition à laquelle je donnerai suite, m'a été faite par le supérieur du séminaire. Il veut me faire entrer à quelque titre au collège Stanislas, et me promet toutes sortes de recommandations auprès du proviseur, M. Gratry, qu'il connaît personnellement et intimement. Tu comprends que je ne puis accepter qu'à condition que la charge ne soit pas trop onéreuse, et me laisse de longues heures pour le travail. Néanmoins j'essaierai. — M. le professeur d'hébreu et d'Écriture sainte au séminaire m'a aussi promis de me recommander incessamment et

très instamment à M. Quatremère, qu'il va voir fort souvent. Il tient beaucoup à moi comme à son élève favori. J'ai été fort souvent l'intermédiaire de son commerce scientifique avec le savant professeur du Collège de France. Du reste, ma chère Henriette, il y a, si je ne me trompe, pour nous, deux questions fort distinctes : premièrement celle du lieu où je fixerai mon séjour ; sera-ce le collège Stanislas, la pension Galleron, etc.? Et, en second lieu, quelle sera ultérieurement la branche à laquelle je m'attacherai? Sera-ce l'Ecole normale, les langues orientales? La solution de la seconde devra évidemment suivre celle de la première, vu qu'elle nécessite une foule de renseignements que je ne puis obtenir sur-le-champ. Ce ne sera que quand j'aurai mes habits convenables que je pourrai conférer directement de tout cela avec mademoiselle Ulliac. Ce terme ne peut être éloigné au delà de deux ou trois jours, et je suis persuadé que j'aurai à peine passé, en tout, huit jours à l'hôtel. Celui où je me trouve est du reste peu dispendieux, quoique fort convenable[1].

Je dois aussi t'assurer, bonne amie, que mon intention positive est de ne pas passer cette année entière absolument à ta charge, et que je suis décidé à prendre quelque emploi provisoire qui ne m'absorbe que peu d'instants, et puisse d'ailleurs m'être de quelque utilité. Quelques mots de mademoiselle Ulliac m'en ont fait entrevoir la possibilité. — En somme, bonne amie, je suis satisfait de la tournure que prend notre affaire, et mes peines sont loin de venir de ce côté. Mais quels avantages extérieurs pourraient compenser pour moi la peine que je suis obligé de faire à ma pauvre mère et le froissement de cœur que j'éprouve à dire adieu à mon aimable passé! Ah! que de sources de joie sont désormais taries pour moi! Et pour ces sources grossières et vulgaires, jamais, jamais je n'y toucherai. — Je termine ici, bonne amie, le journal du 13. Te l'expédier immédiatement serait peut-être m'obliger à t'écrire encore demain; car demain sera peut-être le jour décisif; d'un autre côté, ce calcul me porterait peut-être de jour en jour à reculer trop loin son départ; d'ailleurs il y a longtemps que

1. L'hôtel de mademoiselle Céleste, dont il est parlé dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, p. 325-326.

tu n'as reçu de lettre de moi, et ma dernière, je me le rappelle, n'était pas rassurante. A demain donc, mais à demain irrévocablement.

Mercredi, 15.

Toutes ces affaires me font l'effet du mirage; je crois voir devant moi le moment où elles vont se terminer, et ce moment fuit toujours. Hier je croyais que tout finirait aujourd'hui, et je voulais attendre à t'envoyer ma lettre. Aujourd'hui je crois que tout finira demain; mais je suis résolu à ne pas t'inquiéter plus longtemps par mon silence. Nos affaires ont grandement [avancé]. J'ai vu M. Dupanloup, qui m'a ravi. Il m'a accordé une conférence d'une heure et demie, ce qui est de sa part une vraie merveille. Oh! qu'il m'a bien compris! Qu'il m'a fait de bien! Il m'a remis dans ma haute sphère, d'où ces préoccupations actives et le positif de ceux avec qui j'ai dû traiter m'avaient un peu tiré. J'ai été très franc et très explicite, et il a été fort content de moi. J'ai reconnu l'homme supérieur dans la ligne nette et décidée qu'il m'a conseillée. Il m'a promis *tout ce qu'il pouvait*. J'ai vu aussi M. Galleron. Il ne prend pas de pensionnaires libres: mais il m'a adressé à un maître de pension de sa connaissance (M. Crouzet, rue des Deux-Églises [1], tu dois connaître cette pension), qui m'a offert dans sa maison une place en vertu de laquelle je serais défrayé de la table, du couvert et du blanchissage. Mais l'onéreux compensatif est aussi fort honnête.

Enfin j'ai vu le proviseur et plusieurs directeurs du collège Stanislas. On m'y a recommandé, j'y ai trouvé d'anciennes connaissances qui ont parlé de moi. Je t'avoue que je suis séduit. Là, bonne amie, je serai traité moralement et honorablement. Tu craindras peut-être; car ce collège est en partie ecclésiastique pour le personnel; mais il est tout universitaire pour la constitution. Et puis, j'ai été fort net, en expliquant au proviseur le motif de ma sortie du séminaire. Regarde quelle admirable transition : nul ne sera étonné de me voir passer de Saint-Sulpice au collège Stanislas, nul ne sera

1. Aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Épée.

étonné de me voir passer de Stanislas dans une autre maison universitaire. Et maman serait enchantée, elle m'en avait parlé, et m'avait beaucoup engagé à y entrer. Je ne t'en dis pas davantage cette fois. J'attends l'ultimatum de mademoiselle Ulliac et de M. Dupanloup, sans lesquels je ne puis rien faire. Je t'avoue que j'espère et désire la réussite. — Pardonne, ma bonne amie, l'horrible désordre de mes pensées. Tout ce positif m'accable. J'ai voué mon culte à une idée supérieure à ces misères; j'y serai fidèle au milieu de toutes les traverses. Que serait la vie, si elle n'était que cela!

Adieu, ma bonne et chère Henriette. Ton souvenir, la lecture de tes lettres, la pensée que toi, qui n'es qu'une femme, as encore plus souffert, relève mon courage. Écris-moi bientôt, par Alain, par mademoiselle Ulliac, n'importe. J'espère que dans quelques jours, peut-être par le même courrier que celle-ci, tu recevras une autre lettre, qui t'annoncera le résultat définitif. A bientôt, bonne et chère amie; tu connais toute ma tendresse.

E. RENAN.

N'écris pas à maman avant d'avoir reçu ma prochaine lettre; ou, si tu lui écris, fais comme si j'étais à Saint-Sulpice. Laisse-moi, je t'en prie, avancer encore quelque temps en ce point délicat. Je te dirai le moment, où il faudra que tu ailles plus loin que moi.

XIX

Collège Stanislas, 31 octobre 1845.

Je viens de recevoir, il y a quelques heures, ma bonne et chère Henriette, ta lettre du 11 octobre. Elle m'a gravement inquiété en me faisant craindre que tu ne fusses encore longtemps privée de recevoir de mes nouvelles dans un moment si critique pour nous deux. Je tremble quand je songe que tu es peut-être encore sous l'impression de cette lettre que je t'écrivis d'auprès de notre mère, et qui t'offrait un tableau bien triste, parce qu'il était vrai, de mon état d'alors. Qui

sait si ces lignes ne te parviendront pas avant celles que je t'écrivis dans les premiers jours après mon arrivée, et qui auraient pu te rassurer un peu? Elles t'auraient au moins appris, bonne amie, comment par un singulier concours de circonstances, tous mes liens se trouvèrent rompus avec une rapidité qui m'étonnait moi-même, comment je pus immédiatement faire les démarches nécessaires pour me procurer une position convenable à nos nouveaux projets, comment enfin, par les soins des personnes qui me sont attachées et spécialement de mademoiselle Ulliac, plusieurs voies s'ouvrirent simultanément devant moi. Enfin, bonne amie, la seconde de ces lettres t'aurait appris comment de tous ces projets divers, celui d'après lequel je devais me fixer au collège Stanislas avait eu la préférence. Je reprends ici la narration des faits qui ont suivi, et qui sont venus remettre en question tout ce que je croyais terminé.

Voici bien exactement comment j'envisageais ma position au collège Stanislas. C'était, me disais-je, une position en elle-même très décidément *laïque*, mais qui, aux yeux de ceux dont il serait besoin, pourrait bien se colorer d'une teinte ecclésiastique, et je m'applaudissais d'avoir trouvé en elle le vrai terme de solution du problème que je poursuivais si péniblement : concilier ce qu'exigent de moi les rigoureuses prescriptions de ma conscience avec les ménagements que me commandent mes affections les plus chères. Hélas! mon amie, je me suis trompé, et je vois maintenant que je cherchais une impossibilité. Peu s'en est fallu que je n'aie vu se renouer tous mes liens extérieurs : mais ne t'effraie pas; le récit des faits va te prouver que si tu as pu avec quelque raison m'accuser de faiblesse, cette fois-ci j'ai été ferme et décidé, même plus que le strict devoir ne m'obligeait à l'être.

Je fus grandement surpris quand, lors de mon entrée au collège, le proviseur me fit observer que je devais garder l'habit ecclésiastique dans mes fonctions intérieures. Je n'avais, je l'avoue, nul motif de le soupçonner, et des exemples positifs m'autorisaient à n'avoir là-dessus nulle inquiétude. Je combattis vivement cette singulière injonction, je rappelai l'exposition franche et nette que j'avais faite de mes dispositions actuelles, lorsque nous en étions aux premières ouvertures,

j'opposai nominativement des exemples. Il me fut répondu à tout cela d'une de ces manières, qui ne laissent plus à l'inférieur possibilité de réplique pour le moment. Fallait-il rompre subitement au point où en étaient les choses, ou fallait-il entrer provisoirement, afin de garder quelques apparences? Je pris ce dernier parti. Fis-je bien ou mal? Je serais encore embarrassé pour le décider. Au moins, si je fis mal, ce fut une maladresse, mais non une faute morale; car j'étais fermement décidé à tout rompre au bout de quelques jours, si je ne pouvais obtenir raison sur le point difficultueux; et même si ce fut une maladresse, elle aura eu peu de fâcheuses conséquences.

L'expérience de quelques jours me prouva, en effet, qu'il n'y avait pas de milieu pour moi entre sortir de la maison et conserver toute *l'apparence* ecclésiastique. D'où je concluais avec une inflexible netteté que je ne pouvais y rester. Quelques jours après, je le déclarai positivement au proviseur; et dès lors commença, ou plutôt se continua entre lui et moi une suite de rapports fort singuliers, et où j'ai trouvé l'occasion de faire des remarques psychologiques fort importantes. Je sens que mes raisons ne peuvent rien sur lui; car il est persuadé et me proteste qu'au bout de quelques mois de rapports intellectuels avec lui, j'aurai changé d'idée. Mais moi qui sais ce qu'il en est, je ne puis davantage appuyer sur de pareilles raisons. Cela nous met tous les deux dans une position unique, où il nous est aussi impossible de nous entendre qu'à deux hommes qui parlent une langue différente. Et pourtant cet homme est fort distingué; c'est un docteur ès lettres, ancien élève de l'École polytechnique, etc. Pour conclusion pratique, il a exigé de moi un séjour expectatif de quelques mois; mais j'ai à peine promis quelques jours. Du reste, il m'a promis de faire pour moi les démarches nécessaires pour le baccalauréat, soit que je reste, soit que je ne reste pas, et il m'a rendu un vrai service en me faisant faire la connaissance de M. Lenormant et de M. Ozanam. Celui-ci sera *dans quelques jours* mon examinateur pour le baccalauréat.

En vérité, ma bonne Henriette, quand je réfléchis sur ce singulier épisode, je n'en reviens pas. Il faut toujours qu'il

m'arrive des aventures uniques au monde. On dirait une ronce qui me poursuit. Du reste c'est là, je t'assure, la seule raison qui m'oblige à sortir de ce collège ; car j'y étais parfaitement bien sous tous les rapports, et je fais un vrai sacrifice en abandonnant une position parfaitement appropriée à ma situation actuelle, pour me rejeter dans des embarras qui m'avaient été si pénibles, et dont la réussite paraissait si incertaine. Mais c'est un devoir, et après avoir embrassé un grand sacrifice, je ne dois point reculer devant un moindre. — Dès lors j'ai dû recommencer les démarches que j'avais interrompues, pour me procurer dans Paris une position convenable pour l'exécution de nos plans actuels. Je ne puis te donner encore rien de définitif sur ce point ; mais je suis sans aucune inquiétude, parce que j'ai l'option entre deux places également avantageuses, et qui ne peuvent me manquer à la fois.

La première serait chez M. Crouzet (rue des Deux-Églises), dont je t'ai déjà parlé, et avec qui j'ai renoué les rapports que mon entrée à Stanislas m'avait fait rompre. Il ne me propose plus la même place qu'auparavant, mais une autre qui, à mon sens, est bien préférable, quoique pécuniairement plus onéreuse. Je serais dans sa maison comme pensionnaire entièrement libre. Seulement, le soir, je donnerais une heure et demie de répétition aux élèves très peu nombreux de rhétorique et de seconde qui sont dans sa pension ; moyennant quoi, il me donnerait ma pension à trente francs par mois. Et même il promet encore quelques *répétitions* à moi particulières de mathématiques, qui me mettraient, comme l'on dit, *au pair*. Remarque bien que je ne suis pas fonctionnaire, mais bien pensionnaire de la maison, que par conséquent je n'ai aucune des charges des fonctionnaires même enseignants, telles que surveiller, coucher au dortoir, etc. J'y suis absolument comme dans un hôtel garni, libre de suivre tous les cours qu'il me plaira, etc. Seulement, une heure et demie par jour je suis occupé.

Encore ce travail sera-t-il loin de m'être inutile, et quand même je n'en devrais retirer aucun avantage pécuniaire, il me semble que je le désirerais pour la simple utilité scientifique. La vie d'étude et de pensée demande pour être agréable

et fructueuse une occupation peu onéreuse et intellectuelle, qui vienne de temps en temps couper la vie. Il est vrai que cet homme me plaît peu, mais après tout j'aurai peu de contact avec lui, et que m'importe? J'ai d'ailleurs pu remarquer qu'il me traitait comme les maîtres de pension traitent non pas leurs employés, mais leurs pensionnaires. Or tu sais pour qui sont les égards. Je crois qu'il prétend y trouver un avantage pécuniaire. Tant mieux pour lui et pour moi.

Le second parti, qui ne saurait me manquer, au cas que le premier fît défaut, serait d'accepter une place analogue chez M. et madame Pataud, à qui mademoiselle Ulliac a eu la bonté de m'adresser. J'y serais occupé quatre heures par jour, et, deux jours par semaine au moins, cela irait à six heures. Et ce serait une surveillance, peu pénible il est vrai, sur dix jeunes gens, tous en rhétorique ou en philosophie. Pour les arrangements pécuniaires je serais au pair. Mais considère, je te prie, la différence du temps et de la nature des occupations, et tu tomberas d'accord que la première place est plus avantageuse. Ici en effet, je suis *employé*, obligé de coucher au dortoir, ayant *à peine* une chambre à moi.

Il est vrai que M. et madame Pataud ont l'air d'excellentes gens. Ils m'ont témoigné beaucoup d'amitié, sitôt qu'ils ont su que j'étais ton frère, et m'ont parlé de toi avec les marques d'un grand intérêt. Je suis persuadé que ma vie y serait fort douce, et c'est ce dont m'assurait mademoiselle Ulliac qui, avec sa simplicité si délicate et si fine, m'a dit là-dessus des choses inénarrables, prétendant qu'il était absolument nécessaire pour moi de me trouver en rapport avec une femme bonne et aimable. J'en ris, mais non pas pour m'en moquer. Je me sens plus facilement vertueux et bon auprès de maman, et puis, sais-tu bien que tu me seras un jour nécessaire pour compléter ma vie morale et intellectuelle! Il n'est pas bon à l'homme d'être seul; mais est-il seul quand il a une sœur? Sais-tu bien, bonne amie, que quand nous nous retrouverons, nous nous reconnaîtrons à peine, je dis en esprit? Nous n'avons réellement fait connaissance que dans nos lettres. Observe beaucoup, et tu me diras ce que tu auras vu et senti: moi je te dirai ce que j'aurai pensé, et cela fera une belle et douce vie.

Revenons au présent, bonne amie. Tu vois qu'il s'ouvre assez favorablement ; car les avantages des deux places dont je t'ai parlé se compensent si bien que, quelle que soit celle qui manque, je n'aurai aucun regret : je préfère pourtant, je te l'avoue, la première. Peut-être demain tout sera-t-il décidé ; peut-être dans quelques jours serai-je installé dans ma nouvelle position. Les provisoires me sont devenus insupportables.

Je travaille très activement à ma préparation immédiate au baccalauréat. Je suis surpris de la facilité que j'y trouve ; je serais prêt dès à présent à passer mon examen ; mais je n'ai pas encore mes papiers ; j'espère n'être point retardé au delà de la mi-novembre. Je t'exposerai dans ma prochaine tout mon plan d'études, pour les grades ultérieurs.

Je veux me borner cette fois, bonne Henriette, à te parler de ce qui a trait à la solution de la première question que nous avons dû nous poser : Quelle est la position temporaire que je dois prendre dans Paris pour pouvoir exécuter nos projets ultérieurs ? Maintenant, quelle sera pour l'avenir la carrière spéciale (le genre n'est pas douteux) à laquelle je devrai m'attacher : autre question bien plus grave dont la solution n'est pas encore possible et après tout n'est pas urgente ; car ce que je fais, il faudrait le faire en toute hypothèse. Du reste j'ai déjà sur ce point des données très précieuses, recueillies de mes relations avec MM. Stanislas Julien, Quatremère, et plusieurs membres de l'Université que j'ai consultés. Mais je te le répète, je réserve tout cela pour la prochaine, où je traiterai la question dans toute son étendue.

Et notre pauvre mère ! Ah ! ma chère amie, voici le point désolant, et où je n'entrevois pas de remède. Je m'applaudissais surtout pour elle de mon entrée à Stanislas, que va-t-elle dire quand elle saura que j'en suis sorti ? Néanmoins le séjour que j'y aurai fait aura bien contribué à lui adoucir le passage. Voici comme je compte lui arranger la chose. J'attendrai à lui en parler que je sois reçu bachelier ; alors je lui ferai entendre que ce qui a suffi pour le baccalauréat ne suffit pas pour la licence, qu'il faut pour celle-ci des études spéciales, qu'il est même requis d'avoir assisté pendant un an aux cours de la Sorbonne, etc., et que tout cela ne peut se faire commodément à Stanislas : toutes choses qui sont vraies

dans une certaine limite. Je saurai ensuite colorer convenablement ma nouvelle situation ; mais au nom du ciel ! laisse-moi toujours marcher en avant, et crains de dire un mot qui soit plus avancé que ne le demande la marche progressive que j'ai adoptée. Tu trouveras peut-être, bonne amie, dans plusieurs points de ma conduite et spécialement dans celui-ci, quelque faiblesse. Avoue au moins que, si jamais elle fut pardonnable, c'est dans les circonstances où je me suis trouvé. Mais je n'en suis point à demander pardon pour elle : je l'aime et je m'en fais honneur. Saint Paul était certes une âme énergique, et n'a-t-il pas dit : Je me glorifie dans mes faiblesses. Oui, il y a une faiblesse sainte et vertueuse, nécessaire pour compléter la parfaite harmonie de la nature humaine. L'homme parfait serait, ce me semble, un peu faible, et le Christ ne l'a-t-il pas été ? Il n'y a que les barres de fer qui ne fléchissent jamais.

Quant à mon état intérieur, chère Henriette, il est beaucoup plus calme que je n'aurais pu l'espérer. et à toutes ces révolutions extérieures n'a correspondu aucune révolution intérieure. J'ai appris plusieurs choses, mais je n'ai changé en rien sur le système général de vie intellectuelle et morale. Ma tente s'est élargie, mais elle est toujours posée sur le même terrain. Mon éloignement de l'orthodoxie, qui aura exercé l'influence la plus décisive sur ma vie extérieure, en aura eu fort peu sur tout mon système intérieur. Je l'apprécie comme un changement d'opinion sur un point historique important, changement qui n'empêche pas de vivre sur les mêmes bases qu'auparavant. J'accepte et je conserve toutes les traditions pratiques et spéculatives de mon passé, me réservant de les contrôler avec les résultats ultérieurs de mes études et de mes pensées. Mais j'espère que désormais, ces résultats ne m'obligeront plus à les traduire au dehors par des ruptures extérieures aussi pénibles que celles auxquelles je me suis vu condamné.

Adieu, bonne et chère amie. Écris-moi de Vienne, et donne-moi les instructions nécessaires, pour que je sache où t'adresser mes lettres. — Je n'ai pas encore songé à te dire combien j'ai été enchanté de voir s'effectuer ton voyage d'Italie. Puisse-t-il t'adoucir un peu les tourments de l'exil.

Et la France!... chère amie. Qui peut savoir l'avenir? Aimons-nous et espérons, et puis laissons couler le fleuve des choses. Il nous mènera quelque part.

Tu connais ma tendresse,

E. RENAN.

XX

A MADEMOISELLE RENAN

Paris, 5 novembre 1845.

Quoiqu'il y ait bien peu de jours que je t'ai écrit, chère amie, j'éprouve encore le besoin de le faire, et pour t'annoncer les nouveaux événements qui ont fixé définitivement ma position, et pour te communiquer les mille réflexions qui m'occupent. Jamais circonstances n'avaient été plus propres à en susciter de sérieuses.

Oui, chère Henriette, j'ai accepté définitivement l'une des deux places dont je te parlais dans ma dernière lettre, et c'est précisément celle pour laquelle je témoignais dès lors une certaine préférence. De nouvelles modifications apportées à nos premiers arrangements me l'ont fait encore envisager comme plus avantageuse. J'entre donc chez M. Crouzet, à titre de pensionnaire libre et de répétiteur. Mais il a désiré qu'au lieu de me charger uniquement de la répétition des classes supérieures, j'acceptasse aussi celle des classes inférieures, pour la partie des études grecques, dans laquelle le second répétiteur n'est pas fort exercé. De plus, il y a ajouté une leçon de mathématiques trois fois par semaine à un seul élève; et, à raison de ces additions, il m'a mis au pair. Toutes ces occupations ne pourront jamais me prendre plus de deux heures et demie ou trois heures par jour. Encore aucune mesure de temps ne m'est-elle imposée: si je peux m'en acquitter en moins de temps, tant mieux pour moi. Or, ayant commencé hier à remplir mes fonctions, j'ai pu juger que je n'aurais jamais besoin d'atteindre ce maximum, et qu'une heure et demie par jour me suffirait pour les répé-

titions du soir indépendamment de la leçon de mathématiques.

Je ne suis chargé en tout que de sept élèves. Je n'ai donc aucune crainte, chère amie, que ces fonctions m'enlèvent le temps qui m'est actuellement si nécessaire. Du reste, je le répète, nulle surveillance, nulle part à tout ce qui se fait dans la maison, ce dont je ne suis pas fâché ; car, il faut l'avouer, cette pension est sur un pied fort médiocre. Les élèves sont d'une extrême faiblesse, le maître de pension n'est rien moins qu'un homme supérieur. Mais tout cela m'importe assez peu, je ne suis pas chargé de leur donner de l'esprit. Le matériel de la vie, qui est presque le seul à considérer pour moi, puisque c'est le seul par lequel je ferai partie de la maison, y est du reste fort honnête. Je t'avoue que quand je songe qu'aux mêmes conditions pécuniaires, on me demandait chez M. Pataud, quatre et quelquefois six heures de *surveillance* par jour, et avec cela de coucher au dortoir, de n'avoir pas de chambre à moi, je ne puis regarder ce que je viens d'accepter que comme fort avantageux, et mademoiselle Ulliac en porte le même jugement. Du reste je laisse à l'avenir à décider la question.

. . . .

A toutes ces inquiétudes de tête s'en est jointe une autre, chère Henriette, bien plus pénible encore, parce qu'elle m'attaquait au cœur, et que toi-même en étais l'objet. Un mot d'un petit billet de mademoiselle Ulliac me parlait de ta santé *fort altérée*. J'ai été sur-le-champ demander l'explication de cette terrible réticence, et il m'a été révélé des mystères. Quoi ! Henriette, mon amie, tu as souffert, et nous n'avons rien su ; moi surtout, devais-tu me le cacher? Je conçois notre mère... mais moi? Écoute, chère amie ; ce que je vais te dire est sérieux, c'est ma résolution intime, c'est le résultat d'une longue conversation que nous avons eue, mademoiselle Ulliac et moi, d'une *ligue*, comme elle dit, que nous avons formée ; de deux choses l'une : ou bien le voyage d'Italie se prolongera jusqu'en France, et alors ce sera ton voyage de retour ; car compte bien ne jamais nous quitter. Ou bien il se bornera à l'Italie et alors tu diras adieu aux Zamoyski dans ce beau pays, et tu nous viendras au printemps prochain. Entends-tu, chère amie? Ceci est arrêté, immuable, sans appel. Dis donc

un adieu éternel aux lieux que tu parcours, et livre-toi à cette délicieuse impression qui doit accompagner le retour de l'exil.

J'imagine tout ce que ton dévouement pourra objecter contre notre résolution commune. Oh! que je ne puis-je te convaincre, comme je suis convaincu moi-même que c'est en vertu même de ce dévouement que tu dois nous revenir et nous rester. Il est évident que ta santé n'y résisterait pas; or, ma pauvre amie, que serais-je sans toi! O Dieu, cette pensée me fait horreur: elle s'empara de mon imagination au moment où je lisais le mot fatal de mademoiselle Ulliac, et je n'oublierai jamais l'affreux cauchemar que j'éprouvai. Henriette, que serais-je sans toi, et à présent, et dans l'avenir surtout. Je te déclare qu'à l'instant où je ne t'aurai plus, je renonce à tout intérêt à la vie, elle devient pour moi décolorée, sans nerf et sans ressort, je me suicide en un mot pour la société. Mon Dieu! que de fois j'en ai eu la tentation, mais ton souvenir me sauvait et me faisait prendre la vie en estime et en affection. Je deviendrais égoïste, chère amie, égoïste d'une manière affreuse; ah! sauve-moi de ce malheur. Réfléchis à cela, bonne Henriette, songe que ma vie est attachée à la tienne, et tu seras convaincue que la première marque par laquelle tu peux me témoigner ton affection, c'est de te conserver pour moi.

Opposerais-tu notre état financier? Amie, laisse-moi te combattre encore sur ce point. D'abord, je ne m'imaginerai jamais que ces grands seigneurs te laissent partir les mains vides et sans ressource pour l'avenir; ce serait inouï. Et moi, chère amie, si dès la première année je suis au pair, il n'est pas probable que j'aille par la suite en rétrogradant, surtout quand j'aurai mes grades. Un licencié ne peut manquer de trouver des places fort avantageuses: au moins comme expectative. J'ai déjà de fort bonnes connaissances dans les classes qui peuvent m'être les plus utiles: MM. Julien, Quatremère, Galleron, Guihal me témoignent beaucoup d'intérêt. C'est par M. Galleron que je suis arrivé à la place que j'occupe: M. Guihal m'a tout promis, quand j'aurai ma licence; et puis, chère amie, j'ai des projets dont je te parlerai. Enfin, j'espère bien que désormais je pourrai au moins me suffire, et que dans un couple d'années, je pourrai rapporter à mon

tour au fond commun. Tout ceci sans préjudice de mon avenir et sans suicide intellectuel.

D'ailleurs, chère Henriette, j'imagine bien qu'il ne serait guères dans tes goûts ni dans tes intentions de te condamner à l'oisiveté après ton retour. Mademoiselle Ulliac m'a parlé de plusieurs projets, tous plus beaux les uns que les autres. Il n'y en a qu'un seul qui m'ait fort peu souri; c'est celui du pensionnat. Aussi m'a-t-elle dit qu'il était fort peu probable. Au nom du ciel, délivre-nous de cette engeance. Elle m'a parlé de cours publics à donner à des jeunes personnes; c'est magnifique, chère Henriette; d'un journal également pour les jeunes personnes; encore plus beau. Mademoiselle Ulliac a un nom, des connaissances, tout ce qu'il faut en un mot pour bien entamer une affaire. Elle me parlait de tout cela avec un enthousiasme à ravir; seulement son Henriette était nécessaire à tout; sans elle rien ne pouvait se faire. Reviens, chère amie: je te donnerai des matériaux tant que tu voudras, du grec, de l'allemand, du latin, de l'hébreu, de la philosophie, de la philologie, de la théologie même au besoin; je t'abandonne la propriété de tous mes travaux; seulement, reviens. C'est là mon *delenda Carthago*. Ce sera la péroraison de toutes mes lettres, jusqu'à ce que j'aie réussi à convaincre.

Oh! je n'oublierai jamais ce soir du 2 novembre où mademoiselle Ulliac m'a ouvert les yeux. O mon Henriette, que tu as souffert! Et à Paris... elle me racontait tout cela, et moi je tombais de surprise. Nos soins seuls, bonne amie, peuvent te remettre des peines que tu as endurées pour nous. Nous la *dorloterons*, disait cette excellente amie. Oui, oui, chère Henriette, il est temps que ce cœur si aimant se voie entouré de cœurs qui lui répondent; il est temps que ce corps affaibli par les sacrifices reçoive les soins de ceux pour qui il a tant souffert. — Autre raison, chère amie, qui depuis longtemps me préoccupe, et sur laquelle aussi mademoiselle Ulliac insistait beaucoup. C'est l'état politico-religieux de cette Pologne. Je ne pouvais t'en parler tandis que tu y étais; mais combien de fois j'ai frissonné en lisant les journaux, et songeant que mon Henriette était là! Tu comprends sans que j'en dise davantage. Y retourne qui veut, mais une Française n'y peut plus revenir.

Je reviens aux considérations financières; car là, je le crains, sera le fort du combat. Mais serions-nous obligés durant quelque temps de subvenir péniblement au présent, l'avenir compenserait. Mademoiselle Ulliac paraît ne manquer de rien, excepté de fonds. Eh bien! faudrait-il pour commencer l'exécution des projets communs, vendre notre petit patrimoine, qui empêcherait? Nos deux parts réunies feraient encore quelque chose, et maman le verrait avec plaisir, si elle pouvait y voir un acheminement à ton établissement parmi nous. C'est là sa pensée dominante, et je te dirai par la suite tous les plans qu'elle a formés pour la réaliser. Et puis, chère Henriette, Alain nous aime et nous rendrait au moins des services. — Allons, bonne amie, laisse-toi aller à envisager l'avenir sous des couleurs moins sombres. Ne faut-il pas aussi se confier un peu dans celui qui gouverne ce monde, et qu'on nous a appris à appeler un père : « Considérez les oiseaux des cieux; ils ne sèment, ni ne moissonnent, et votre père céleste leur donne la pâture. Considérez les lys des champs; ils ne travaillent ni ne filent, et pourtant, je vous le dis, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu prend ce soin d'un peu d'herbe qui demain sera jetée au feu, combien plus de vous-mêmes, gens de peu de foi! » D'ailleurs, je le répète, chère amie; car c'est ici la raison solide et positive : songe qu'il s'agit de ta vie, et par conséquent de la mienne.

Je ne te parlerai point encore cette fois, chère amie, de mes projets ultérieurs, non plus que de mon plan d'études. J'ai encore quelques informations à prendre, avant qu'il soit parfaitement arrêté. J'assiste assidument aux examens qui se font en ce moment à la Sorbonne pour le baccalauréat et la licence ès lettres et ès sciences, pour régler mes calculs. J'ai pris hier possession de ma petite chambre d'étudiant. Elle est tout à fait agréable. On y respire l'air pur du quartier du Luxembourg; la vue est charmante : le Luxembourg, l'Observatoire, des parcs, des jardins, et là-bas, au coin, la petite maison carrée de mademoiselle Ulliac. J'ai sous mes fenêtres le parc de l'Institution des sourds-muets : ma récréation est de considérer les jeux de ces pauvres enfants.

Me voilà donc, chère amie, dans cette position que tu rêvais

pour moi. Elle est, comme tu le sais, parfaitement analogue à mes goûts; l'isolement seul la rend pénible : mais au fait, je t'aurai bientôt. Quelques mois passent bien vite; car c'est ainsi que je compte, chère Henriette. J'éprouve parfois, vers le soir surtout, des moments d'une indicible tristesse quand je me rappelle maman, mon Henriette, mon passé si doux et si pur, quand je jette les yeux sur ce monde froid et sans intelligence du divin qui m'entoure. Et puis, il est si dur de poser ainsi sur le sol sans y tenir. J'éprouve bien en ce moment la vérité de ce que tu me disais sur la vie de voyage : l'homme tend à se fixer, à prendre racine partout, et, quand la rapidité des relations vient l'en empêcher, il souffre. L'habitude est si douce; et l'habitude ne se forme que sur un sol où l'on peut s'asseoir et fixer sa tente. C'est maintenant que je comprends combien ta vie depuis dix ans a dû être pénible, et encore quelle différence avec la mienne! Ma position est excessivement douce et agréable en elle-même, et la tienne... O Dieu, quand j'y pense!... Quel bonheur le jour où la vie domestique te sera rendue avec toutes ses douceurs! Nous serons heureux ensemble, bonne amie; mon caractère est bon et doux; tu me laisseras mener ma vie simple et pensive, et je te dirai tout ce que je pense et ce que je sens. Et puis, nous aurons des amis distingués et purs, qui embelliront notre vie. Enfin, chère amie, il n'y a pas de beau trait dont je n'embellisse mon idéal; mais songe que sans toi tout l'édifice s'écroule.

Adieu, bonne et chère amie. Je me berce d'espérances qu'il dépend de toi de réaliser. Mais tu sais à quelle condition. Ma pensée se repose avec complaisance sur ce voyage d'Italie, qui, ce me semble, te sera fort agréable et fort salutaire. Mais pour achever de l'embellir, figure-toi bien, chère amie, que c'est le retour. Écris-moi souvent, je te prie, des différentes stations de ton voyage. Il me semble que maintenant l'espace qui nous sépare n'est plus rien. Nos lettres au moins, je l'espère, ne seront plus des mois à nous parvenir. Appuie-toi sur mon amitié, comme je m'appuie sur la tienne. Ton frère, ton ami,

E. RENAN.

Notre pauvre mère a fort bien accueilli la nouvelle de mon entrée à Stanislas, et ce qu'il y a de plus significatif, c'est qu'elle croyait pourtant que cette entrée était purement laïque. Il y a un progrès réel. Mais il faudra mille précautions; ne lui dis pas encore que j'ai quitté Stanislas. Le voyage d'Italie, et plus que tout cela, le retour en France fera oublier bien des choses. Et puis je lui colore l'avenir. Que ne dépend-il de moi de la rendre heureuse! Juge combien j'ai souffert quand j'ai cru que j'étais obligé de la rendre malheureuse pour toujours. Heureusement, tout s'est adouci, et j'espère que les joies de l'avenir effaceront la peine passagère.

M. Dupanloup vient, par une révolution soudaine, de quitter le petit séminaire, avec tous ceux qui ne faisaient qu'un avec lui. Il a éprouvé ce qu'éprouveront dans ce corps tous les hommes supérieurs.

XXI

A MADEMOISELLE RENAN

Paris, 15 décembre 1845.

Je t'écris, ma chère amie, dans une bien grande inquiétude. Ton long silence est pour moi une étrange énigme, et je m'épuise en conjectures pour y trouver quelque explication, qui calme un peu mon anxiété. Voilà plus d'un mois que nous eussions dû recevoir ta lettre de Vienne. N'y serais-tu pas encore? Ta lettre se serait-elle égarée dans ces malheureuses postes? Quelque incident inattendu serait-il venu retarder ou empêcher le voyage projeté? Telles sont les hypothèses auxquelles j'aime de préférence à m'arrêter. Mais quand je songe à ta santé déjà si fort altérée, à ces longues souffrances, dont tu m'avais dérobé le secret, ô ma bonne Henriette, c'est alors que je me livre à de cruelles angoisses. Mon imagination se crée des fantômes; je me figure ma sœur, ma meilleure amie, souffrante, épuisée, loin de sa patrie et de ceux qui l'aiment.

S'il en était ainsi, mon excellente Henriette, je t'en supplie, au nom de notre amitié, ne tarde pas à me le faire savoir, je vole près de toi; nul sacrifice devrait-il être considéré dans

une telle circonstance? Que je sache tout, ma bonne amie, sans restriction, ni réserve. Le temps n'est plus où tu pouvais craindre, en me dévoilant toutes tes souffrances, d'influer fatalement sur ma vie, en m'engageant plus avant dans la voie que je suivais alors. Maintenant cette connaissance ne peut plus être qu'un aiguillon pour hâter mes pas, et m'exciter à travailler pour y mettre un terme.

Mademoiselle Ulliac est la seule à qui je puisse faire confidence de mes inquiétudes, et ses craintes redoublent les miennes, car elle en sait plus que moi sur le fatal sujet de tes souffrances. Oh! de quel poids je serai soulagé, si je puis encore apprendre que mon Henriette nous est conservée, et qu'elle s'achemine heureuse et contente vers la France. Oui, la France, chère amie, et pour toujours! Je suis ravi sans doute de la perspective de ton voyage en Italie, mais ce qui en fait pour moi le plus grand charme, c'est que je ne l'envisage que comme un agréable détour dans le voyage qui doit te ramener à ta patrie. Je l'ai dit, et je le maintiens, tu ne peux plus retourner en Pologne. Mais, mon Dieu! qui sait si tu n'y es pas encore? Je ne sais à la lettre à quel coin de l'Europe ma pensée doit s'adresser pour trouver ce qu'elle a de plus cher. J'ignore même complètement où ces lignes te rencontreront, et je n'ai tant tardé à te les adresser, que parce que je pensais qu'elles ne te trouveraient déjà plus à Vienne. Oh! si, aujourd'hui, si, demain, je recevais la lettre bienheureuse! Mais il y a déjà si longtemps que cette espérance me fait reculer de jour en jour, que je craindrais enfin de te causer à toi-même les mêmes inquiétudes que celles auxquelles je suis en proie.

Je n'ai guère de courage, chère amie, dans cette pénible attente, pour raisonner froidement avec toi sur les projets importants, qui occupent toutes mes pensées, quand des sujets bien plus sensibles ne viennent pas les absorber. Je dois pourtant te présenter l'esquisse des faits les plus importants qui se sont passés depuis nos derniers entretiens, et te dire les pensées qu'ils ont suscitées dans mon esprit. De longtemps peut-être nous ne pourrons entretenir de correspondance régulière, à cause des perpétuels déplacements du voyage.

Je te dirai d'abord une fois pour toutes, chère amie, que je me trouve fort bien dans cette maison, et qu'en fait de

provisoire, je ne pouvais réellement m'attendre à mieux. L'expérience m'a fait confirmer tous les jugements que j'en avais portés dès le premier abord. Ce maître de pension est un honnête homme, mais fort peu élevé d'esprit et de sentiments. Il est en cela du grand nombre. Il faut que je t'avoue que j'ai éprouvé de singulières déceptions en me trouvant définitivement en contact avec les hommes. Jusqu'ici j'avais été obligé d'en juger par conjecture, et de les supposer tels ou tels : les faits me montrent maintenant que dans mes hypothèses, je les faisais trop fins et trop intellectuels. Je croyais d'abord avoir affaire à autant de phénix, et je calculais mes pas et mes paroles avec toutes les précautions d'un novice. Maintenant que j'ai mesuré mes gens, je commence à poser le pied avec assurance. Ma manière, je le sais, est très différente des autres, mais je ne veux pas la changer, car c'est le vrai pour moi, et elle me réussit fort bien.

Je suis réellement surpris des égards que l'on a ici pour moi, d'autant plus que cet homme n'en a pas pour tout le monde. Tout, comme tu sais, dépend de la première pose que l'on prend, et il est toujours plus ou moins au pouvoir de quelqu'un de donner le ton sur lequel il veut être traité. Lors de mes négociations avec le chef de l'établissement, je l'engageai à aller prendre quelques renseignements sur moi auprès de mes anciens professeurs de Saint-Nicolas ; il y alla, et on lui conta des merveilles ; tout cela m'a merveilleusement servi. Je suis aussi tout à fait bien avec les élèves, et mes rapports avec eux ne peuvent avoir rien de désagréable. J'ai déjà pour mon pécule une répétition à moi particulière qui me rapporte vingt-cinq francs par mois, elle n'a lieu que trois fois par semaine. J'en espère encore quelques autres. Mais tout ceci n'est qu'un jeu, bonne amie, je ne puis rien prendre au sérieux de toutes ces misères ; parlons, parlons de l'avenir.

La détermination générique de ma carrière ultérieure n'avait jamais été, chère amie, un problème pour toi : tu sais que dès les premiers instants où nous commençâmes à remuer ces graves questions, je te déclarai nettement qu'il fallait qu'elle fût de celles que j'appelle intellectuelles. Mais ce mot, comme tu le sens, supporte bien du choix, et laissait encore un champ bien vaste à mon indécision. Les circonstances le restrei-

gnirent, et nous sommes convenus bien des fois que notre élection n'avait guère à s'exercer qu'entre l'étude des langues orientales et mon agrégation à l'Université. J'ai donc dû rechercher ce que chacune des deux voies offrait d'avantages et de chances de réussite. Mes informations se portèrent d'abord du côté des langues orientales, pour lesquelles tu semblais marquer une sorte de prédilection, et j'eus le bonheur de pouvoir recueillir les documents qui m'étaient nécessaires de la bouche des hommes assurément les plus capables d'en juger pertinemment. La recommandation de mon professeur d'hébreu au séminaire, et ma qualité de son ancien élève, me permirent d'en conférer avec M. Quatremère, et la bonne amitié de mademoiselle Ulliac, ainsi que ton bon génie, qui semble être partout mon introducteur, m'ouvrit entrée auprès de M. Stanislas Julien. Je fus frappé de la parfaite conformité des réflexions que l'un et l'autre me proposèrent et de la similitude de leurs conclusions. Il semblait qu'ils se fussent entendus, et cette singulière coïncidence, s'ajoutant à la parfaite justesse de leurs observations, devint pour moi une irréfragable autorité.

L'un et l'autre, après m'avoir engagé à continuer mes études dans cette partie, avec tout le zèle que déploient les érudits pour leur spécialité, m'avouèrent avec franchise que je commettrais une grave imprudence en fondant sur ces études l'espoir d'un avenir prochain. Ces études étant actuellement fort peu suivies, ne pouvaient ouvrir la voie qu'à un nombre de places excessivement restreint. Croirais-tu que, tout calcul fait, je n'ai guère trouvé dans toute la France *qu'une seule* chaire, celle de M. Quatremère lui-même, à laquelle je pusse aspirer par les langues que j'ai étudiées et vers lesquelles je voudrais continuer à diriger mes études, c'est-à-dire les langues *anciennes* de l'Orient. Or, M. Quatremère a déjà *adopté* son futur successeur ; c'est M. Emmanuel Latouche, le neveu de l'abbé, dont j'ai fait la connaissance à son cours, et quand même la concurrence serait possible, même malgré le choix du prédécesseur, je ne voudrais avoir l'air de supplanter personne.

Les langues orientales modernes offrent, il est vrai, plus de places. Les unes sont des chaires au Collège de France ou à l'École des Langues orientales annexée à la Bibliothèque royale, les autres sont des places de consuls, d'in-

terprètes, etc. Quant aux chaires, elles sont toutes remplies, et, suivant la naïve expression de M. Julien, elles semblent l'être pour longtemps. — Les deuxièmes places n'ont aucun caractère scientifique, et ne sont évidemment pas ce que nous pouvons désirer. De plus, ces langues modernes sont beaucoup moins riches en résultats que les langues anciennes, et je ne pourrais, en vérité, me résoudre à consacrer ma vie à des études auxquelles on poserait un but aussi mince que celui de favoriser quelques relations commerciales.

Le conseil pratique auquel s'arrêtèrent donc les deux savants fut que je devais continuer en sous-œuvre mes études orientales, mais cependant embrasser quelque autre carrière qui se chargeât provisoirement de pourvoir à la vie, et qu'ensuite, quand l'occasion s'en présenterait, je serais là tout prêt à la saisir. Ils me firent passer en revue tous les orientalistes célèbres de l'époque, et me firent remarquer qu'à part ceux à qui leur fortune avait permis de suivre ces études en amateurs, telle avait été pour tous la marche qu'ils avaient suivie. Ce sera aussi la mienne, bonne amie, du moins quant à ces deux premiers points; car il pourrait fort bien se faire que je ne m'adressasse jamais à cette partie de mes connaissances pour me créer une position extérieure.

Mais toute science a son prix, dans son rapport avec les autres, et celles-ci me seront d'autant plus précieuses, que je serai presque seul dans le corps universitaire, qui en possède une connaissance étendue. Or, il y a dans le rapport de ces langues avec les langues classiques toute une veine de recherche que l'ignorance où sont plongées à leur égard nos sommités gréco-latines, a empêché d'exploiter. D'ailleurs, il y a dans l'enseignement du Collège de France deux ou trois lacunes qui nécessiteront de nouvelles chaires, et, dans celui qui les remplira, la connaissance de ces langues, comme par exemple, philologie comparée, exégèse biblique, *littérature* et *poésie* hébraïques, programme qui n'est nullement rempli par le cours de *langue* hébraïque, lequel est tout grammatical. J'ai sur ces divers points des travaux que je crois neufs, et susceptibles d'être heureusement développés. Or telle est la constitution du Collège de France qu'on y crée assez facilement des chaires pour ceux qui émettent des idées

nouvelles et avancées. sur quelque point que les chaires déjà existantes ne sont pas censées embrasser. Tout ceci n'est que rêves, bonne amie : mais j'ai voulu te montrer comment il était au moins possible que ces études me fussent d'une utilité même extérieure et actuelle, et que je ne devais nullement regretter le temps que j'y avais consacré.

Après cette élimination, il ne me restait donc plus de choix à faire ; toutes mes pensées et tous mes efforts ont dû se tourner du côté de l'Université. Je ne t'énumère pas ici les nombreuses difficultés et répugnances qui auraient pu m'en dissuader, puisque, après tout, nécessité sera de n'en tenir aucun compte. J'avouerai franchement que la carrière universitaire ne me sourit qu'à demi, qu'elle n'a pas dans toutes ses parties un caractère scientifique, que l'enseignement secondaire n'est qu'un pis-aller que j'endure, parce que seul il peut donner la liberté d'*étude*, que la plupart des matières classiques ne seront pas mes spécialités, etc., etc. Tout cela n'empêche pas que je suis décidé irrévocablement à suivre cette voie, d'autant plus que nulle de ces difficultés n'est sans remède.

Mais dans l'enseignement universitaire, quelle sera la partie à laquelle je m'attacherai, autre problème bien plus difficile. et sujet à bien plus de discussion. Le cadre universitaire contient quatre branches principales, ou classes d'agrégation : 1° études classiques littéraires, 2° histoire, 3° philosophie. 4° sciences mathématiques et physiques. Les trois premières branches constituent la faculté des lettres ; la quatrième constitue la faculté des sciences, et se subdivise en agrégation ès sciences mathématiques, physiques et naturelles. Telle est de plus la nature des examens, que pour réussir dans l'une des divisions d'une faculté, il faut être fort versé dans les autres branches de cette même faculté ; ainsi par exemple les épreuves de l'agrégé en philosophie sont identiquement les mêmes, sauf la dernière, que les épreuves de l'agrégé en histoire. Il suit de cet arrangement que le choix n'a guère à s'exercer qu'entre les deux facultés, et c'est là qu'a été en effet pour moi le champ d'une vaste controverse intérieure.

Les sciences ont pour moi tant d'attraits, je leur accorde une si haute supériorité au-dessus de la littérature qui n'est que littérature, que j'ai longtemps hésité si je ne m'attacherais

point définitivement à elles. J'ajoute qu'en me consacrant à cette partie, je puis dire sans présomption que j'étais moralement certain d'y arriver, avec le temps, assez haut, cette branche étant moins suivie que celle des lettres, et de plus mon esprit n'y trouvant pas comme dans la faculté des lettres des parties qui lui sont presque antipathiques. Mais, hélas! tout ce à quoi elle pouvait me mener, n'était pas la philosophie. La philosophie, voilà ce qui m'a déterminé pour les lettres, et qui l'a emporté sur les considérations d'ailleurs si puissantes qui m'en détournaient. Mon esprit ne pouvait se contenter d'une chaire de physique ou autre semblable, même la plus brillante que je puisse espérer, dans une faculté par exemple. Toute la vie n'est pas là, et que servira à l'homme d'avoir été savant dans la nature, s'il n'a été savant dans lui-même et dans Dieu, s'il n'a été philosophe?

Une étude exclusive ne pourra jamais me captiver; celle-là seule me possédera tout entier, qui est la reine de toutes les autres, leur couronnement et leur résumé, qui parle de Dieu, de l'âme et de la morale. Je suis loin de croire que la philosophie, telle qu'on l'enseigne dans la classe, telle qu'elle doit être dans l'enseignement d'un professeur, remplisse ce programme; mais enfin c'est de toutes les branches de l'enseignement universitaire, celle qui s'écarte le moins de mon idéal d'études; j'ai donc dû m'y attacher. Bien souvent j'ai maudit l'ordre de choses qui assujettit et associe mon étude bien aimée à d'autres études qui sont loin d'être ses sœurs les plus immédiates, et mon esprit plus scientifique que littéraire eût désiré ou que la philosophie formât une faculté à part, ou qu'elle fût associée à la faculté des sciences. Mais outre qu'il faut apprendre à se faire une consolation de la nécessité, je suis loin de regarder comme inutiles ou peu assorties à mon esprit la plupart des études qu'on y associe. L'histoire et la haute littérature critique, telle qu'elle est dans Schlegel, Kant, etc., me sont tout aussi chères que la philosophie, parce que c'est déjà la philosophie même.

Tout ce qui me répugne, c'est cette pédante rhétorique, pour laquelle nos universitaires ont un respect tout à fait risible suivant moi. Plusieurs d'entre eux regarderaient, je crois, comme le premier homme du monde celui qui tournerait le mieux une de ces froides harangues, qui servent

d'exercice à la verve écolière des élèves de rhétorique et de seconde. J'ai failli avoir une faiblesse quand il a fallu exhumer de leur poussière ces vieilles nippes classiques. Que tout cela paraît froid et vide, quand on a goûté le nectar idéal de la seule science vitale !

Revenons aux faits, chère amie. Le choix des moyens par lesquels je pourrai arriver à l'agrégation ne m'a pas moins occupé que la détermination même de la partie à laquelle je m'agrégerais. Le plus brillant et le plus sûr de ces moyens, c'est incontestablement l'entrée à l'Ecole normale. Aussitôt donc que j'ai joui de la liberté nécessaire, je me suis hâté de prendre à ce sujet toutes les informations possibles, et, pour plus d'exactitude, j'ai voulu aller moi-même voir le directeur de l'École. Il m'a parfaitement reçu, et le récit naïf que je lui ai fait de mon histoire lui a beaucoup plu. Il faut que tu saches, bonne amie, que c'est là, partout où je me présente, mon préambule obligé: car la première question est toujours pour me demander *où j'ai fait mon éducation*. J'ai du reste remarqué que le nom de Saint-Nicolas, *associé à celui de M. Dupanloup*, sonne partout fort bien. Le directeur de l'École (M. Vacherot), avec une obligeance et un intérêt qui me ravirent, me donna tous les renseignements et les programmes nécessaires, en les accompagnant de quelques paroles fort significatives sur la *haute libéralité de l'Université*, qui saisirait, dit-il, avec empressement, l'occasion de montrer qu'elle ne répudie pas les sujets formés à un autre enseignement que le sien.

. . . .

Il y a bien du pour et du contre dans le projet d'entrée à cette École. Un espace de trois années, ajouté à une année de préparation, rejette dans un éloignement qui m'effraie, l'époque où je cesserai de peser sur des êtres chers, que je voudrais au contraire soutenir le plus tôt possible par des secours réels. Quoi ! chère amie, ce ne serait qu'après quatre longues années, à l'âge de vingt-sept ans, que je pourrai commencer à te rendre ce que tu as fait pour moi ? Au contraire, en prenant mes grades en dehors de l'École normale, en supposant même, ce que je ne pense pas, que le terme de mon agrégation fût reculé jusque-là, je pourrais, par des provisoires avantageux, tempérer l'onéreux de ces expectatives.

En outre, chère amie, n'es-tu pas effrayée comme moi de ces dix ans d'engagement? Et si quelque coup de vent inattendu venait à souffler, si quelque heureuse circonstance s'offrait à moi, et que je me visse retenu par ce fatal lien? D'ailleurs, tu le sens, une obéissance plus passive est par là imposée, on risquerait de se voir gêné dans ses goûts et son développement intellectuel, et on m'en a bien cité quelques exemples. D'ailleurs, si mes études, faites solitairement, avaient un cachet plus personnel et moins accommodé à la manière de ceux qui en jugeront, elles auront aussi plus d'indépendance et d'originalité, et j'éviterai de les faire passer à ce moule commun, que je redoute par-dessus tout.

En un mot, chère amie, en restant indépendant, je me réserve beaucoup plus de largeur : par exemple, j'ai une foule de travaux ébauchés et en germe, conçus à un point de vue original, que je désirerais continuer, et qui, présentés à des juges compétents, pourraient commencer quelque chose; si je continuais mes études librement, rien ne serait plus facile, au moins quand j'aurais passé ma licence; si, au contraire, j'entre à l'École normale, il faut y renoncer pour longtemps. Le seul avantage réellement considérable que j'y trouve, c'est la considération que donne ce titre, et les connaissances qu'il fait faire sans effort et sans intrigue. Mon caractère retiré et simple me rend les démarches pour me pousser en avant excessivement pénibles. Dans ces malheureuses positions isolées, loin des centres, il faut chercher à se faire voir, capter, pour ainsi dire, l'attention de ceux dont on peut attendre quelque chose. Combien n'est pas préférable une position où l'on est naturellement en vue, et où il suffit d'être ce que l'on est pour attirer les yeux.

Telle est l'école dont nous parlons : il est certain que quiconque s'y distingue n'a qu'à continuer paisiblement ses études et se décharger de ce que j'appelle le coup d'épaule, de cette inquiétude pratique dont nulle philosophie ne peut légitimement délivrer. Car enfin il est bien clair que j'aurais beau, par mes études, devenir un savant de premier ordre, nul ne viendra jamais me chercher ni m'avancer comme tel, si je ne prends soin de le faire savoir aux autres. La science ne s'inscrit pas sur le front, il faut la contraindre à se montrer, et c'est un supplice quand la position que l'on occupe ne le fait pas d'elle-même.

Quant à mes travaux, bonne Henriette, je t'en réserve le détail à ma prochaine lettre ; celle-ci a déjà atteint un volume menaçant. Je suis très régulièrement les cours de la Faculté des lettres à la Sorbonne, et ceux du Collège de France qui cadrent avec mon but actuel. Les cours de la Sorbonne ont cette année un intérêt et une activité toute nouvelle, la presse quotidienne ayant attiré sur eux l'attention publique, qui s'en était un instant écartée. D'ailleurs un contre-coup est venu du Collège de France : l'interruption *volontaire*, mais sciemment amenée de MM. Michelet et Quinet a fait refluer sur la Sorbonne la classe remuante et tapageuse du peuple étudiant, ceux qui vont à un cours pour battre des mains, frapper des pieds et pousser des cris.

Si la Sorbonne y a gagné des auditeurs, elle n'y a pas gagné beaucoup d'ordre, et elle a vu dans ses paisibles enceintes se passer des faits presque inouïs dans ses fastes. J'ai été témoin moi-même, au cours de M. Lenormant, d'une scène inqualifiable et indescriptible, vrai type du XIXe siècle ; un professeur remarquable par sa liberté d'esprit, quoique je sois bien loin d'adopter toutes ses opinions, interpellé, durant toute la durée de son cours, par de grossières injures et de furieuses clameurs, sans qu'on sût trop pourquoi. C'était évidemment un complot formé entre les meneurs pour obliger celui-ci à quitter la chaire, jusqu'au moment où on leur aurait rendu M. Quinet. C'était M. Quinet qu'ils lui redemandaient à grands cris, comme s'il eût dépendu de lui de lui rendre la parole. Les journaux français, s'ils parviennent jusqu'à toi, t'auront sans doute porté le retentissement lointain de ces querelles d'école.

Mon Dieu !... chère amie, je m'endors dans ces longues causeries, et pourtant une pensée cruelle vient en troubler la douceur. Peut-être celle à qui je les adresse est maintenant souffrante, épuisée. Qui sait si elle pourra seulement les lire !!... Compare les dates, chère amie, aujourd'hui 16 décembre, et ta dernière lettre du 28 octobre, qui semblait m'en promettre une autre dans un terme assez rapproché. J'attends, j'attends avec impatience : l'heure du courrier est tous les jours pour moi une heure solennelle. Maman et notre frère partagent aussi mon inquiétude.

Notre bonne mère est bien, et je vois avec plaisir qu'elle trouve l'occasion de faire de petits voyages à Lannion et à Guingamp, lesquels servent un peu à la distraire. Elle me croit encore à Stanislas, et je ne puis lui colorer ma sortie de cette maison que quand j'aurai passé mon baccalauréat. Aie donc bien soin, en lui parlant de moi, de te conformer à ce point de vue. Là, chère amie, est la plaie irrémédiable, et ma pensée ne peut se tourner de ce côté sans un cruel déchirement. Il me faut beaucoup de force de volonté interne pour en faire abstraction. Notre frère me soutient et m'encourage d'une manière toute amicale. Il a pris aussi de son côté des renseignements sur l'École normale, et me supplie d'y entrer. Je lui ai fait passer les quinze cents francs de Rothschild, lesquels m'étaient devenus complètement inutiles. En cas de besoin imprévu, il m'a ouvert un crédit chez Mallet frères. J'ai préféré ce système, qui mettra *nos* fonds en sûreté et les fera fructifier.

Mademoiselle Ulliac est bien ; je l'ai vue il y a peu de jours : elle attend ta lettre pour te répondre. Madame Ulliac est bien souffrante. Je trouve toujours en elles bonté et affection parfaites. Mon délassement hebdomadaire est de me rendre les mercredis soir à leurs séances magnétiques, dont pourtant, il faut l'avouer, le plus grand charme résulte pour moi de la société que j'y trouve ; car, je suis moins *croyant* qu'en y entrant, quoique ayant été moi-même le sujet d'expériences personnelles. Si tu ajoutes à cet agréable délassement une séance le dimanche soir au cabinet de lecture pour prendre connaissance des journaux de la semaine, tu auras le tableau complet de ma vie récréative.

Adieu, excellente amie, toi sur qui mon cœur aime à s'appuyer dans ses moments de faiblesse. Oh ! Henriette ! que j'ai besoin de te voir ! Conserve-toi, au nom du ciel, pour celui dont la vie ne serait sans toi qu'un affreux désert. Oh ! si je te disais tous mes châteaux en Espagne ! Tu verrais la belle place que tu y occupes. Adieu, chère amie, adieu.

ERNEST RENAN

DANIEL CORTIS

I

— Quel temps! dit la comtesse. Cela fait peur.

En face de la porte vitrée, le grand cyprès mort, enveloppé de glycine jusqu'à la pointe, se dressait, vert clair, dans le ciel livide; des gouttes de pluie larges et rares tachaient le sable.

— Oh! oui, madame, cela fait peur. — Véritablement peur. — Cela fait peur, n'est-ce pas? — Peur, je crois bien!

C'était un chœur de quatre ou cinq dames et demoiselles en tenue de parade, rendues toutes sérieuses et toutes raides par le grand honneur de se trouver chez la comtesse Tarquinia Carrè.

Tac! tac! les billes s'entrechoquèrent deux fois sur le billard.

— Six points pour moi! cria fortement, avec son accent sicilien, le sénateur baron de Santa-Giulia, gendre de la comtesse.

— Combien? demanda un personnage invisible.

— Six, six! Est-ce que vous êtes sourd?

— Non, mais avec ces prêtres... Ah!

— Sans doute; c'est un vrai bacchanal!... Comtesse Tarquinia, faites donc taire un peu ces prêtres!

Les prêtres jouaient aux cartes dans le salon voisin et faisaient un vacarme terrible.

— Je vous en prie, mon bon Grigiolo, dit la comtesse à un jeune homme qui causait sur le canapé avec sa fille, la baronne Hélène, allez donc, en y mettant les formes, prier les révérends de ne pas faire tant de tapage.

Le jeune homme s'inclina.

— Que le bon Dieu bénisse la Sicile! lui dit tout bas la comtesse. A propos, je me recommande à vous, n'est-ce pas?

— Pourquoi, comtesse?

— Où avez-vous la tête? Eh bien, et Cortis?...

— Oh! ça marche très bien, comtesse: cinquante voix assurées, ici. J'étais en train de le dire à la baronne Hélène.

— Ne parlez donc jamais de ces choses-là à ma fille, mon bon ami. Elle ne sait pas ce que c'est que la droite et la gauche... Allez trouver les révérends, allez... Où est Cortis? demanda-t-elle à sa fille, après que le jeune homme se fut éloigné.

— Allez, allez, jeune homme, faites taire les prêtres, dit le sénateur à l'envoyé qui passait le long du billard. Faites taire don Bortolo!

Près d'une autre porte vitrée, un groupe d'hommes discutait sur un sujet fort mystérieux, semblait-il, et fort important.

L'un d'eux appela :

— Docteur Grigiolo!

— Je suis à vous, répondit le jeune homme, dans un instant.

Et il fila vers le salon.

— Il est médecin, ce jeune homme? demanda le sénateur au comte Perlotti, son partenaire.

— Non. Docteur en droit...

Les prêtres avaient cessé de jouer. Le chapelain, don Bortolo, tenait un papier à la main et déclamait des vers parmi les rires de ses confrères.

— Permettez-moi, don Bortolo... dit l'envoyé. Il y a là des dames, et, sérieusement, la comtesse vous prie...

— Les femmes? répondit don Bortolo, c'est parce qu'elles ne savent pas faire de tapage, les femmes!

— Chut! chut! allons! tenez-vous tranquille, chapelain, dirent les autres prêtres.

— Et puis, le beau-frère de la comtesse, le comte Lao[1] n'est pas bien.

Et le docteur Grigiolo regarda le plus âgé de la bande, l'archiprêtre, d'un air moitié sérieux, moitié affligé.

— Venez ici, s'écria l'incorrigible don Bortolo, venez ici, docteur, ne prenez pas parti pour les femmes et buvez un petit verre avec nous. Qu'est-ce que vous me parlez du comte Lao? Est-ce que vous ne savez pas que sa chambre est de l'autre côté? Est-ce que vous ne savez pas que le comte Lao se porte comme vous et moi? sinon qu'il est malade imaginaire, autant dire fou?

— Faites taire don Bortolo! hurla le sénateur.

— Avez-vous compris, à la fin? siffla le docteur Grigiolo, les yeux hors de la tête ; et il s'enfuit.

— Fiasco, Grigiolo!... cria de loin la comtesse Tarquinia.

Puis une voix sortit du groupe des conspirateurs :

— Venez-vous, docteur Grigiolo?

Juste au même instant, le fracas du tonnerre emplit la salle. Toutes les vitres tremblèrent.

— Hé là! fit le sénateur, en jetant la queue sur le billard.

— Jésus Marie! dit la comtesse, les fenêtres, les fenêtres, là-haut!

Et elle courut à la sonnette.

Une jeune fille, qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche, se mit à geindre.

— Oh! que c'est noir! Quel enfer! criait le docteur Grigiolo. Par ici, comtesse, si vous voulez voir!...

Un furieux coup de vent fit irruption par la porte ouverte sur la *loggia*, souleva les rideaux, dispersant avec un sifflement aigu les papiers et les journaux des étagères placées aux quatre coins de la salle de billard. Pendant que le comte Perlotti se précipitait pour fermer, l'archiprêtre s'échappa en toute hâte.

— Monsieur l'archiprêtre! cria Perlotti, la tête entre les deux battants. Ma parole, il est fou!

— On va me chercher pour bénir le temps, répondit le

1. Diminutif de Ladislao.

prêtre, les mains à son chapeau et les basques de sa lévite au vent.

L'orage formé derrière les montagnes de l'ouest avait tourné au sud. D'un bleu très sombre, noir au-dessus des cimes cendrées du mont Rumano, il menaçait le pied boisé de la montagne, les pauvres masures qui s'y trouvent éparses, les prairies étendues devant la villa Carrè, récemment fauchées, dorées par une clarté sinistre.

La comtesse Tarquinia, le comte et la comtesse Perlotti, le baron de Santa-Giulia, Grigiolo et ses amis politiques étaient tous là, groupés devant la fenêtre qui regarde le midi.

Les prêtres n'avaient pas bougé du salon, plus tapageurs encore qu'auparavant. Ils semblaient vouloir dominer la voix du tonnerre et du vent qui rugissait furieusement autour des angles de la maison, faisait battre, au second étage, les portes et les volets, couchait à terre les rhododendrons et les seringas du jardin, devenus frénétiques.

Demeurée à l'écart, la baronne Hélène ne semblait pas non plus s'émouvoir de l'orage. Le corps appuyé, abandonné au dossier du canapé, elle tenait la tête un peu penchée sur la poitrine et les bras croisés sur sa taille mince, comme si elle avait froid. Ses grands yeux noirs regardaient les cimes des jeunes sapins, agitées sans trêve; ils semblaient, ces yeux, dans leur limpide et grave immobilité, voir entre ces cimes, dans le ciel sombre, quelque fantôme ou quelque solennelle parole de tristesse invisible aux autres. Tout à coup, une ondée oblique battit furieusement les vitres et les murailles, voila le ciel, les montagnes et les sapins, mettant une lueur blanche à toutes les portes, à toutes les fenêtres de la salle plongée dans une quasi obscurité.

On entendit la comtesse Tarquinia dire assez fort :

— Cortis a pris racine là-haut. Si vous le permettez, je vais voir ce qui se passe...

Elle s'approcha de sa fille et ajouta plus bas, d'une voix dolente :

— Voyons, Hélène, je t'en prie. Tu me laisses faire toute seule, tu ne m'aides en rien... Tu sais bien, pourtant, que cela contrarie ton mari.

La baronne leva la tête à peine et répondit sans regarder sa mère :

— Mon mari ne s'occupe pas de moi.

Sa voix était grave, mais très douce, avec l'accent de molle indifférence d'un être qui repose dans ses pensées et qui, s'en voyant un moment distrait, répond n'importe quoi, du bout des lèvres, pour ne pas en gâter la trame et pouvoir y reposer encore.

— La belle raison ! dit la comtesse.

— Oh ! quel contretemps, Hélène ! Votre mère est là ! s'écria l'aimable Perlotti surgissant par derrière. Moi qui voulais vous faire la cour !

La jeune femme leva les yeux au ciel.

— Va, Hélène, va donc, insistait sa mère.

— Pauvre enfant ! elle s'ennuie et elle n'a pas tous les torts ! murmura Perlotti caressant, presque plaintif.

— Est-ce que Sophie n'est pas là ? demanda la baronne.

— Ma femme ? si, mais elle n'est pas la maîtresse de la maison, elle.

— Moi non plus.

Et en même temps qu'elle faisait un peu dédaigneusement cette réponse, la baronne Hélène se leva et s'en fut rejoindre ses hôtes.

— Je crains, ma chère Tarquinia, qu'il ne vous faille loger tout ce monde-là cette nuit, dit Perlotti.

Et en lui glissant tout bas ces mots dans l'oreille, il appuya l'extrémité de ses doigts sur le bras de la comtesse, laquelle était encore très belle et très élégante.

— Ah ! mon Dieu ! il ne me manquerait plus que cela...

— Vous me mettrez dans le voisinage de cette petite blonde... madame, comment ?... Zirisela...

— Vaurien ! dit la comtesse, riant et détournant la tête. Je vais chez Lao.

Elle se sauva, poursuivie par un éclat de rire de Perlotti.

Elle s'arrêta au fond de la salle, sur la porte conduisant au grand escalier.

— Enfin ! dit-elle. Comment l'as-tu trouvé ?

Une voix mâle répondit :

— Triste.

— La belle nouvelle ! Tout son mal vient de là !... Parce que, vois-tu bien, il mange, il dort, il passe les heures, les unes après les autres, à lire et à jouer du piano. Il souffre, je ne dis pas le contraire, mais le fait est qu'il s'écoute énormément. Le médecin dit qu'il faut le distraire. C'est parfait, mais comment s'y prendre avec cet éternel lunatique ? Et puis, si tu savais, mon pauvre ami, combien j'ai envie de distraire les autres ! si tu connaissais mes ennuis et le mal que j'ai à les ravaler !

— Des ennuis, ma tante ?...

La comtesse se tut un instant, se mordit les lèvres, étouffa un gémissement.

— Rien, rien, répondit-elle nerveusement, avec un battement des paupières sur ses yeux qui brillaient. Tu ne t'en vas pas par ce temps-là ? A la bonne heure ! Fais-moi un peu la cour à ces dames.

Elle monta le grand escalier et son interlocuteur entra dans la salle, tandis que les dames s'en revenaient du spectacle de l'orage, aux canapés se faisant face, avec leurs bras vides, entre le billard et la porte du couchant. La baronne Hélène fit un détour pour passer près de lui et dit à mi-voix :

— Je te remercie, Daniel, d'avoir pendant si longtemps tenu compagnie à mon oncle.

Cortis lui serra la main, sans parler. Hélène le regarda mieux et tressaillit.

— Qu'y a-t-il donc ? fit-elle.

Il répondit :

— Une chose grave.

— Ah ! voici notre candidat ! s'écria le baron. Ces bons messieurs veulent savoir si vous aboierez à Tunis et si vous mordrez les ministres.

Avec sa grande personne, avec sa grande barbe fauve, avec sa grosse voix, le baron avait l'air d'un brigand normand des temps passés.

— Qu'est-ce que nous avons besoin de Tunis ? Nous nous moquons bien de la Tunisie, dit M. Zirisela, un patriote qui ne se laissait intimider par personne. Nous ne sommes pas en Sicile, ici ; nous sommes en Vénétie.

— Vive l'Italie ! riposta le sénateur. A votre aise!...

Et il s'éloigna.

— Laissons-le partir, ce trombone, murmura le docteur Grigiolo. Monsieur Cortis, nos amis de la section désireraient vous dire un mot.

Daniel Cortis s'approcha des « amis ». Ceux-ci, dans une attitude respectueuse, mais, sans bouger de leur place, avec la conscience mal dissimulée de leur souveraineté, regardaient l'homme qui entrait sous la lumière pluvieuse : une haute silhouette élégante, une bizarre et noble physionomie, empreinte de dignité et de résolution militaire, deux yeux bleus intelligents et fiers.

— Moins que rien, dit le notaire Picuti, qui commençait toujours ainsi ses discours les plus graves, moins que rien... Ici, nous sommes tous persuadés; mais, comme de juste, vous savez, nous causons quelquefois avec des amis des autres sections... Supposons moi, par exemple, et mon ami Zirisela que voici...

— C'est cela, dit Zirisela, encourageant l'autre à continuer.

— Étant donné, dis-je, que nous deux, ainsi que d'autres du pays, nous allons souvent, comme de juste, dans les autres sections, et que partout nous entendons ce refrain que vous êtes peu connu (qu'est-ce que vous voulez? des ignorants !...) qu'on ne sait pas ce que vous pensez sur telle chose ou sur telle autre... Enfin, comme de juste, on désirerait que, soit dans un discours, soit par les journaux..., je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

— Ils veulent *le* programme, dit le baron aux dames d'une voix suffisamment prudente, à l'autre bout de la salle. Ils ont raison. Où a-t-on jamais vu un candidat qui n'ait pas *le* programme? C'est comme une maison sans façade.

— Cela vaut mieux que tant de façades sans maison, que tant de programmes sans un homme derrière ! riposta vivement sa femme.

Cependant le comte Perlotti écrasait son nez sur les vitres : il cria :

— Voyez donc, voyez donc ! Est-ce que ce n'est pas Malcanton, celui-là ?

Tout le monde alla voir, hormis le sénateur et sa femme,

— Oui, parbleu ! c'est lui !... Malcanton, comtesse ! voilà Malcanton !

— O mon Dieu ! fit la comtesse Tarquinia, qui revenait justement. Et moi qui l'avais oublié !

Elle avait envoyé Malcanton faire des commissions.

— Oh ! mais absolument oublié, ajouta-t-elle. Dieu, quelle figure ! Il a l'air d'un rat noyé.

M. Malcanton entra, se secoua comme un caniche, tenant son parapluie à bras tendu, pendant que la comtesse gémissait, les mains jointes.

— Tout est fait, comtesse, tout est fait ! répétait le caniche. Parlé à M. Momi et à madame Catina, pris rendez-vous avec le docteur, engagé la musique, télégraphié pour le feu d'artifice... On écrira aussi pour la brochure du *laven-tennis* et pour savoir comment ça se prononce.

— *Laan-tennis*, dit la comtesse Perlotti.

— *Loon*, *loon*, mugit le baron.

— *Laan* ou *loon*, moi je dis *laven*, répliqua Malcanton. Du reste, nous verrons bien,

La comtesse Tarquinia avait fait venir un jeu de *lawn-tennis*, le premier de la province. Personne ne savait s'en servir et l'on n'était pas même d'accord sur la façon de prononcer le mot ; mais, en attendant, il y avait un *lawn-tennis* à la villa Carrè. En ville, au *Café d'Italie*, on en avait beaucoup parlé, on avait même disputé sur *laan* et sur *loon*.

— En attendant, vous permettez ?... conclut Malcanton.

Et il suivit la baronne Hélène, qui se dirigeait vers la porte, tandis que le sénateur disait d'un ton singulier :

— Alors, on fait grandement les choses, comtesse Tarquinia ? Une fête colossale, la Saint-Pierre de 1881 !

— Que trop ! murmura Malcanton mielleux à la baronne : — il affectait de la traiter familièrement, comme si elle était encore la petite fille qu'il avait fait jouer autrefois ; — tu peux croire, Hélène, qu'une pareille douche...

La jeune femme, qui ne faisait pas attention à lui, gravit en hâte l'escalier : elle entra dans la clarté du grand salon vide, au deuxième étage. Elle entendit monter, à demi éteintes, à travers le plancher, les voix des prêtres et la voix du séna-

teur ; elle entendit la pluie, qui maintenant tombait égale et régulière, confirmer de sa voix large et basse ces trois mots troubles : « Une chose grave... » Elle traversa le salon lentement, très lentement, les yeux fixés sur la porte de la chambre où Daniel était resté si longtemps.

« Une chose grave ! »

Elle appuya son front au battant et frappa deux fois, doucement.

On répondit très haut :

— Entrez !

II

— Entre, dit le comte Lao, et ferme vite : il vient par cette porte un air de tous les diables... C'est maintenant que tu arrives ?... Oui ou non, est-ce des hurlements que poussent ces misérables prêtres ? Sacrebleu ! et ne pas pouvoir descendre avec un bâton ! Elle ne sait donc pas faire autre chose, ta mère, que d'inviter des prêtres ? Pour sûr, ils sont tous ivres. Quel vin leur a-t-elle donné, la sotte !

Hélène, toute sérieuse, fit une profonde révérence.

— Je vais m'en informer, monsieur le comte, dit-elle.

— Bête ! répondit le comte, subitement radouci. Allons, viens là et sois juge : il y a dix minutes, elle m'arrive, fraîche comme une rose, pour me demander si je n'ai besoin de rien. Il faut qu'elle ait une tête de linotte. Si je n'ai besoin de rien !... Avec ce charivari qui traverse les murs !... J'ai besoin que vous les envoyiez tous au diable !

— Je croyais que vous n'entendiez pas,

— C'est trop fort, ma parole d'honneur ! Il paraît que ce n'est pas assez de toutes mes misères : il faudrait encore que je fusse sourd !... Voyons, entre ; qu'est-ce que tu fais là, contre la porte ? Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Je suis pâle, hein ? Je suis vert ou, au moins, jaune ? J'ai l'air d'un cadavre ?

— Non, mon oncle ; tu as l'air d'un ours en colère.

— D'un ours blanc ?

— D'un ours gris, mon oncle.

Au lieu de répondre, le comte Ladislas tira de sa poche un petit miroir et s'approcha de la fenêtre.

— Eh non ! dit-il, je ne suis pas pâle !... Pas du tout !... Un tantinet, seulement !

Il était pâle, en effet : d'une pâleur qu'accentuaient encore deux grands yeux noirs, une barbe noire, courte mais très fournie, un vaste front jaunâtre, où les cheveux grisonnants formaient à peine une pointe.

Il tourna le dos à sa nièce et se regarda la langue.

— Après tout, s'écria-t-il, si je n'étais pas malade...

Sa taille était élevée, sa tournure élégante ; un grand nez aristocratique ne déparait pas sa physionomie à moitié sentimentale, à moitié railleuse.

— Si tu ne t'imaginais pas être malade !... fit la baronne Hélène.

— Ah ! je m'imagine ?.. C'est pour mon plaisir que je mène cette vie-là ? Je m'amuse à ne pas digérer le jour et à ne pas dormir la nuit ? Je m'amuse à être perclus de douleurs treize mois par an ?... Les entends-tu, ces vauriens de prêtres ?... Oh ! oui, je m'amuse ! Tais-toi, tiens, viens ici et joue-moi la pastorale de Corelli.

Il s'allongea dans un fauteuil embusqué derrière une petite table, dans le coin le plus obscur de la vaste chambre, le plus éloigné de la porte et des trois fenêtres. A sa droite, le piano appuyé au mur était ouvert.

— Je n'y vois pas, mon oncle, dit Hélène.

— Va donc, tu la sais par cœur !

Il se mit à chantonner le motif de la pastorale d'une voix douce, très juste, pleine de sentiment.

— Je ne suis pas en train, ce soir.

— Pourquoi ?

Hélène ne répondit pas. Assise entre une fenêtre et le bureau, en face de son oncle, elle le regardait en caressant un livre ouvert, posé là, de travers, sur le bord du bureau. Le comte Lao interpréta sans doute ce silence d'une certaine manière : il n'insista pas et alluma une cigarette.

— La faute n'en est pas à moi, bien sûr ! dit-il, en jetant au cendrier l'allumette qui brûlait.

— Quelle faute, mon oncle ?

Le comte Lao appuya ses bras sur la petite table et considéra l'allumette jusqu'à ce qu'elle fût éteinte.

— Si nous en sommes là.

— Où en sommes-nous donc, mon oncle? dit Hélène en se levant.

Elle vint s'asseoir près de lui, sur le tabouret du piano.

Il resta un instant pensif, puis se dressa rapidement sur ses pieds ; et, lançant au loin sa cigarette, il saisit Hélène par les tempes. Dans un mouvement de fierté involontaire, la jeune femme tenta de relever la tête.

— Vois-tu, dit-il, en la courbant de force sur sa poitrine, ton mari est une rude canaille.

Il posa les lèvres sur ses cheveux et ajouta à demi-voix :

— Il faut que je l'assomme.

Hélène se dégagea dédaigneusement de cette étreinte et regarda son oncle, les yeux brillants.

— Tu sais, dit-elle, que de pareils discours me font souffrir ; tu sais qu'ils m'offensent. Je le connaissais très bien avant de l'épouser. Je lui ai pourtant permis d'être mon fiancé, d'abord, et mon mari, ensuite. Penses-en ce que tu voudras, mais ne m'en parle pas ainsi. Il ne m'a pas trompée : il a toujours été le même homme. Ce serait peu généreux à moi de supporter qu'on en parlât ainsi.

Elle lui tourna le dos et se mit à regarder par la fenêtre, pendant que l'oncle irrité répétait :

— Mais oui, mais oui !... Personne ne sait que tu étais une enfant! Personne ne sait qu'on te l'a imposé!

— Pas le moins du monde! répondit la jeune femme en se retournant impétueusement. Maman me poussait peut-être un peu, mais mon pauvre père m'a répété jusqu'à la dernière minute : « Souviens-toi que tu es libre! Souviens-toi qu'il est encore temps! » Et cela n'était même pas nécessaire, parce qu'il n'est pas vrai de dire que j'étais une enfant. J'avais dix-neuf ans, et je ne comprenais pas trop mal les choses.

— Alors, pourquoi as-tu dit oui?... Je te jure que, si j'avais été là, tu ne l'aurais pas dit!

— Oh ! monsieur mon oncle ! répondit-elle avec hauteur.

Elle dédaignait de s'expliquer, d'avouer qu'elle avait accepté

le premier mari qu'on lui avait offert, parce que certaines choses, dans la maison de sa mère, ne lui plaisaient pas.

— Et puis enfin, ajouta-t-elle avec violence, qu'y a-t-il encore? Quelles horreurs a donc commises mon mari?... Il vous aura demandé un peu de votre argent, probablement. C'est pour cela que maman a ses humeurs noires, et toi des convulsions.

— Ah! sacrebleu! s'écria l'oncle en tournant et branlant lentement la tête vers des êtres imaginaires, vers des juges invisibles. Vous l'entendez!

Il leva les mains et les laissa retomber bruyamment sur ses cuisses.

— N'en parlons plus, dit-il.

Il s'assit devant le piano, comme si tout cela ne le regardait pas, et se mit à jouer à *mezza voce* une polka affreusement banale. Tout en jouant, il grommelait :

— Jolie éducation!... Oui, vraiment!... Un peu de votre argent, qu'est-ce que cela peut faire?... Un peu d'argent, euh!... Jolie éducation!... Oui, parbleu, tout à fait jolie!...

— Assez, assez, mon oncle, dit Hélène. Comme tu es trivial, ce soir! Je ne t'ai jamais vu ainsi.

— Danse, ma chérie, danse! répondit Lao, tout à fait doucereux. Mais danse donc, mon trésor. Est-ce que tu n'entends pas que je joue? Qu'est-ce que ça te fait, à toi, l'argent? Danse, puisque tu es heureuse.

— Quelles sottises, mon oncle! Tu veux que je me chagrine pour de l'argent?... Finis donc! Elle est stupide, tu sais, cette musique...

Le comte saisit à deux mains le tabouret sur lequel il était assis et le retourna tout d'une pièce.

— Oui, je le sais! dit-il. Et tu vas me faire le plaisir de m'expliquer tes phrases. Cela ne te fait rien, à toi, que ton mari, après avoir joué sa fortune et la tienne (ce sont vos affaires!) se mette en tête de jouer aussi la nôtre! Cela ne te fait rien, à toi, qu'il vienne ici faire le maître, exiger de l'argent qui ne lui appartient pas, dire que tu dépenses sans compter...

— Cela peut être, dit froidement Hélène.

— ... Et menacer de te reléguer pour toujours en Sicile,

à Cefalu, comme une épouse indigne, si on ne lui donne pas cet argent !

La baronne tressaillit et demanda brusquement :

— Il te l'a dit, à toi?

Le comte Lao se posa l'index sur la poitrine en soulevant les sourcils.

— A moi? dit-il. Je le lui aurais donné tout de suite, et puis je l'aurais jeté par la fenêtre, lui et l'argent tout ensemble. Il l'a dit, ou à peu près, à ta mère. Il est impossible que tu ne le saches pas.

— Je ne le savais pas.

— Alors, tu ne sais pas davantage ce que je lui ai fait dire, à monsieur ton sénateur?... Je lui ai fait dire de venir chez moi répéter ces belles choses-là. Mais ta mère le lui aura-t-elle dit? Elle a toujours voulu ménager le diable et l'eau bénite, ta mère! Elle ne s'entend qu'à pleurnicher... Dis la vérité, tu ne savais rien?

— Je savais que mon mari a besoin d'argent. Avant de venir ici, il m'a priée, à sa manière, de vous en demander. Je lui ai répondu que je le laissais parfaitement libre de traiter cette question avec vous comme il le voudrait, mais que, pour mon compte, je n'entendais pas vous en dire un mot.

— Qui sait quelle scène il t'aura faite!

— Une scène? Il ne m'en a plus parlé. Il ne me fait pas de scènes.

— Pas de scènes?

Le comte Lao semblait fort incrédule.

— De véritables scènes, non, répondit la baronne, comme surprise de devoir affirmer deux fois la même chose. Tu sais d'ailleurs que, le cas échéant, je le remettrais à sa place en peu de mots.

L'autre se tut.

« Voilà donc la chose grave », se dit Hélène. Bien grave, en effet! Les actes de son mari la touchaient peu. D'ailleurs, il était évident que son oncle ne l'aurait pas laissé exiler à Cefalu. Malgré elle, elle était presque irritée que Daniel se fût exprimé ainsi... Et toujours l'eau tombait à verse, régulièrement, la grande voix triste continuait d'accompagner la pensée.

— Mon oncle, reprit la baronne, quelle idée t'est donc venue de parler de cela à Daniel?

— Moi? Pourquoi? Je n'ai parlé de rien à Daniel, moi.

— De rien? Je l'ai pourtant vu qui sortait d'ici, il y a un instant, et il m'a dit qu'il se passait une chose grave.

— Une chose grave? Je ne sais pas.

Hélène constata dans la voix de son oncle un changement suspect, une indifférence exagérée.

— Cela ne te semble pas grave? dit-elle en souriant, un exil à Cefalu?

— Oh! si, très certainement... Je lui en aurai parlé.

— Mais, mon oncle...

— Tu sais que tu m'ennuies, à la fin! s'écria le comte. Il ne s'agit ni de ton mari, ni de toi, ni de moi... Si tu veux des confidences, va trouver Daniel.

Hélène ne répondit pas.

— Excuse-moi, continua l'oncle : c'est une chose qui le regarde seul. Je ne puis rien dire.

Elle se repentit d'avoir avoué ces quelques mots de son cousin, qui pouvaient attester une amitié très intime et très confiante. Tout à coup elle prêta l'oreille, s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Un grand murmure d'eau courante entra dans la pièce.

— Es-tu folle? cria le comte Lao en se sauvant, le collet de son veston relevé, vers le fauteuil du coin. Ferme, pour l'amour de Dieu!... Qu'est-ce qui te passe par la tête?

Il ne pleuvait plus; à peine quelques grosses gouttes tombaient des gouttières sur le sable.

— Mais il ne pleut pas, mon oncle, il n'y a pas un souffle d'air!

— Il n'y a pas d'air! Seigneur Dieu, il n'y a pas d'air!... Elle ne fermera pas, vous verrez. Avec cette humidité!... On dirait que le Rovese est dans ma chambre; elle prétend qu'il n'y a pas d'air... Allons, finissons-en, ferme!

Hélène ne l'écoutait pas.

— Pardon, mon oncle, dit-elle à la hâte et à demi-voix. J'ai entendu ouvrir la porte du salon. Je veux voir qui sort.

C'étaient les prêtres qui s'en allaient, avec un grand frottement de pieds, une série de salutations traînantes. Le séna-

teur les accompagnait. Il prit par le bras le curé de Caudemuro et lui dit quelque chose à l'oreille. Les autres se serrèrent autour d'eux. Le curé, un prêtre sec et rougeaud, avec des lunettes d'or, répondit très haut :

— Vous savez, nous devons faire comme veut le pape : directement, nous ne pouvons rien. *Non expedit*... Pour mon compte, si j'avais cent voix et si je pouvais voter, je n'en donnerais pas une à ce monsieur. Et je serai enchanté s'il reste par terre. Mais j'ai peur, parce qu'ici tout le monde votera pour lui. La seule chose que nous puissions faire, c'est d'en décider quelques-uns à rester chez eux. Après cela...

— Marchons, marchons, dit le sénateur.

Il ne lui plaisait pas qu'on agitât cette question si haut dans le voisinage de la maison. Au même instant, Hélène l'appela de la fenêtre :

— Mario !

Le baron se retourna et regarda en l'air. Les prêtres se retournèrent aussi et saluèrent avec une sorte d'humilité peureuse, pliant le cou, levant les yeux. La baronne répondit à peine par un signe de tête et demanda à son mari si Cortis était encore là.

— Oui, dit-il, pourquoi?

— Parce que j'ai à lui parler, répondit tranquillement Hélène ; et elle ferma la fenêtre. — Et maman? dit-elle en se tournant vers son oncle. Que dit maman?

— As-tu bien fermé? répondit le comte, en rabattant son collet. Ta mère?... Elle se tourmente, elle pleure, elle s'en prend à moi parce que je ne suis pas d'avis le moins du monde de donner satisfaction à monsieur son gendre. Et quant à cela, je ne me le persuaderai jamais !... Si elle veut faire des sacrifices avec ce qui lui appartient, libre à elle ; mais je ne crois pas qu'elle entende beaucoup de cette oreille-là.

— Pauvre maman ! dit Hélène en souriant. Les larmes lui coûtent moins. Adieu, mon oncle.

Elle lui tendit la main. Le comte la serra fortement entre les siennes et la retint sans parler.

— Écoute, murmura-t-il d'une voix suffoquée. Tu me connais, n'est-ce pas?...

Elle lui donna aussi l'autre main et, dans un affectueux élan, attira les siennes vers elle.

— Cela suffit, dit-il.

Elle était bien sûre de ce cœur viril, si loyal, si chaud, malgré cette inertie lunatique née de quelque défaut secret de l'esprit, favorisée par les traditions nobiliaires, accrue par l'habitude, justifiée par de réelles souffrances du corps ou de l'imagination, consacrée par le scepticisme amer de l'homme comme seule digne du monde et de lui-même.

Hélène se sépara à la hâte de son oncle et descendit à la *loggia* par un petit escalier de service obscur. Au bas, elle rencontra un homme qui montait.

— Qui est là? dit-elle.

— L'homme du poisson, *contessina*, Pitantoï.

— Ah! très bien! Tu votes pour M. Daniel?

— Moi? Quand tous les pauvres diables, quand tout le fretin votera, alors je voterai moi aussi, *signora contessina*. Mais on dit que la loi n'est pas encore faite.

— Tu n'es pas électeur, toi?

— Je ne crois pas, *signora contessina*...

La baronne passa devant lui et descendit rapidement.

Cortis venait, en compagnie de Grigiolo, de la *loggia* sous les arcades rustiques qui la continuent, au moment où Hélène y arrivait elle-même par l'escalier.

— Tu pars? dit-elle.

Il lui tendit la main.

— Oui, répondit-il, je rentre chez moi.

— C'est que je voudrais te dire un mot, poursuivit Hélène.

Le docteur Grigiolo fit respectueusement deux pas en arrière.

— Ayez donc la bonté, Grigiolo, d'avertir ma mère que je suis sortie un moment avec Daniel.

Hélène parlait en souriant, avec la plus franche indifférence.

— J'y cours, baronne, j'y cours, répondit le zélé jeune homme. Alors, monsieur Cortis, pour parler de ce programme, j'irai chez vous demain matin?

— Non, répondit l'autre, demain matin je pars.

— Comment, vous partez? Mais vous reviendrez bientôt?

— Je n'en sais trop rien.

— Vous n'en savez rien?... Pourtant, avant l'élection, j'espère!

Cortis réfléchissait.

— Venez ce soir, dit-il.

Grigiolo se troubla légèrement. La comtesse Tarquinia comptait sur lui pour distraire ces dames: il n'était guère possible, maintenant...

— Venez quand la soirée sera finie, dit Cortis, A onze heures, à minuit, quand vous voudrez.

L'autre, à court de prétextes, mâchonna un « C'est bien! » mal satisfait, plein de paresse et, déjà, de sommeil. Mais Cortis, soit qu'il n'admît pas cette mollesse, soit qu'il eût l'esprit ailleurs, considéra la chose comme entendue, et, après avoir congédié le jeune homme, il se tourna vers les grands yeux graves qui l'interrogeaient.

Il leur répondit par un regard également grave et long. Ni lui ni elle ne parlèrent; après quelques instants qui parurent éternels à Hélène, ils s'acheminèrent tous les deux, lentement, vers le portail, guidés par leur consentement mutuel et ne sachant pas lequel des deux s'était mis en marche le premier. Ils arrivèrent en silence à l'endroit où un sentier court à droite, à travers les prairies, vers Villascura et la maison des Cortis; un autre sentier descend à gauche dans la rumeur du Rovese, en face des roches dépouillées et suspendues du mont Barco; un troisième sentier enfin va droit à de grands sapins qui, du sommet d'une hauteur, font face à la vallée.

Hélène frémit en pensant que son cousin allait prendre à droite, dans la direction de sa maison: pourrait-elle le suivre encore, le contraindre à parler? Cortis marcha droit devant lui, vers les sapins : Hélène sentit son cœur sauter dans sa poitrine et une flamme lui monter au visage.

— Ma chère Hélène... dit Cortis.

Sa voix mâle, souple et sonore, se brisa comme par l'effet d'une douleur mortelle.

— Une chose grave... continua-t-il.

Il s'arrêta, regarda sa cousine et dut lire sur ses traits une grande émotion, car il ajouta bien vite, affectueusement :

— Non, mon amie, ce n'est pas une chose plus forte que moi.

— Je le crois, dit-elle, regardant droit devant elle, les yeux troubles.

Ni l'accent ni le regard ne semblaient appartenir à cette même Hélène qui, peu de minutes auparavant, avait parlé au docteur Grigiolo.

— Il faut que tu saches, ajouta Cortis. Mais ce n'est pas facile à dire.

— Ne me dis rien, répondit Hélène à demi-voix, toujours sans le regarder. Je suis une étourdie de m'imposer ainsi.

Elle pensa qu'il était temps encore, à la rigueur, de ne pas l'obliger à parler, et elle tendit la main à son cousin avec un sourire forcé.

— Bon voyage, dit-elle.

Il fit un signe d'impatience et dit seulement :

— Oh !

La jeune femme rougit, comme si dans ce « oh ! » elle se fût entendu rappeler, avec un reproche affectueux, tant de choses intimes, tant de signes d'une amitié plus sentie qu'exprimée. Elle retira sa main et dit timidement :

— Pardon !

— A la bonne heure, répondit Cortis. Marchons... Et voyons si, avec ton instinct, tu peux deviner quelque chose...

Ils firent quelques pas en silence. Maintenant Hélène fixait ses regards à terre avec force.

Soudain elle releva la tête.

— Mon mari ?...

Elle n'avait pas encore achevé que Daniel répondit :

— Non, non !

Tout de suite, elle se repentit amèrement, s'irrita contre elle-même. Son mari n'était jamais nommé dans ses entretiens avec Cortis. Pas une action, pas une parole, entre eux, dont il aurait eu le droit de se plaindre.

Cependant ils étaient arrivés aux sapins qui bruissaient en l'air, pleins de vent, et d'où pleuvaient de grosses gouttes. A gauche, le plus vieux des trois inclinait ses longues franges

noires sur l'angle du plateau et sur les pentes rapides qui d'un côté descendent vers les prairies, de l'autre vers le fleuve. A droite, la route s'enfonçait en tournant la côte herbeuse.

— Où allons-nous donc? dit Cortis.

L'un et l'autre, dans leur trouble, étaient entrés, en marchant devant eux, dans l'herbe épaisse, baignée de pluie. Ils revinrent sur la route et Cortis ne parla plus jusqu'à ce qu'ils fussent en bas de la côte.

Alors il s'arrêta.

— Écoute, dit-il. Tu sais ce qu'il y a eu de triste dans ma maison, il y a bien des années?

Elle se remit tout de suite et répondit :

— Je sais.

Elle ne s'attendait pas à cela. Elle savait que la mère de Cortis, convaincue d'infidélité, avait été chassée de la maison conjugale par son mari peu d'années après la naissance de Daniel, et qu'elle était morte presque aussitôt dans l'abandon.

Elle réfléchit.

— Peut-être a-t-elle laissé...

Cortis l'interrompit par un mouvement de tête.

— Non, fit-il après un moment.

Hélène se souvint d'avoir entendu dire que le nom du séducteur n'avait jamais été connu d'une façon certaine ; elle risqua une autre supposition :

— Peut-être as-tu découvert qui...

Cortis secoua la tête de nouveau.

— Pense la chose la plus incroyable, dit-il.

Et il regarda sa cousine d'une telle façon que la vérité brûla son cœur.

— Ah ! fit-elle en lui saisissant le bras.

Daniel fit signe que oui.

Ils continuèrent à se regarder, muets, la stupeur de l'une s'accordant avec la gravité douloureuse de l'autre.

— Et jamais tu ne t'en étais douté? murmura Hélène.

Cortis leva les bras en l'air.

— Jamais, répondit-il. Mon père m'a toujours laissé croire qu'elle était morte. Une fois, pourtant, — je m'en suis souvenu aujourd'hui, — une fois que je l'interrogeais sur bien des

points, j'aurais pu comprendre, si je n'avais pas été un enfant, qu'il me cachait la vérité.

Elle n'osa pas insister ni questionner davantage, craignant d'apprendre des choses terribles.

— Que veux-tu? reprit Cortis. Je ne sais rien encore. Jusqu'à présent je n'ai qu'une lettre.

— D'elle?

— Non, d'une dame qui vit avec elle, en Suisse, à Lugano. Une lettre qui m'aurait rendu fou, si je n'avais pas une tête de fer!... Cette personne écrit que ma mère vit et qu'elle voudrait me voir, ajouta-t-il, — répondant au regard anxieux d'Hélène. — Cela pourrait être un grand bonheur; mais, pour bien comprendre, il faut rapprocher de l'histoire de ma mère la rhétorique triviale et le papier parfumé de son amie...

Un sanglot lui coupa la parole.

— Vois-tu, Hélène, reprit-il d'une voix à peine intelligible, parfois j'ai pensé : si elle vivait encore, si elle était ensevelie dans la retraite, si elle gagnait pain et respect par son travail et qu'il me fût donné de la retrouver, j'oublierais tout, même ce que mon père a souffert... Et c'est beaucoup, Hélène, car tu ignores quel grand cœur avait mon père, avec quelles larmes il me faisait réciter tous les soirs un *requiem* pour ma mère morte... Mais je pensais que j'aurais tout oublié, que...

Cortis s'interrompit : sans doute, il n'existait pas de paroles humaines capables d'exprimer l'ouragan de passion qui l'aurait porté dans les bras de sa mère. Il se détacha brusquement d'Hélène, qui demeura immobile.

— Mais tu y vas? dit-elle avec une ardeur subite.

Cortis se retourna.

— Tu sais bien que j'irai, dit-il sévèrement, même quand je devrais en mourir.

— Oh! oui, va! s'écria Hélène qui se rapprocha de lui. Pense à ce qu'elle a dû souffrir! J'irais, moi, si je le pouvais!

— Toi?... Et si elle n'avait pas souffert?

Hélène tressaillit, surprise.

— Oh! c'est impossible, dit-elle.

L'homme de fer ne trouva pas la force de répondre : les

larmes le suffoquaient. Avec sa vigueur, il avait souvent, dans la douleur et dans la joie, des transports enfantins. Ces larmes révélèrent à Hélène toutes ses craintes. Elle souffrit d'être si ignorante, si lente à deviner certaines dépravations dont elle avait entendu parler sans jamais y croire entièrement; elle souffrit d'avoir involontairement suggéré à Cortis une amère comparaison entre elle-même, qui ne pouvait pas comprendre le mal, et une mère qui, peut-être, ne pouvait pas comprendre le remords. Gagnée et vaincue par son émotion, elle parlait d'une voix haletante, étrangement timbrée et qui voulait être calme.

Là-bas, l'orient, où, entre montagne et montagne, se touchaient le ciel et la plaine sans fin de la Vénétie, brillait d'une sérénité de cristal; mais un voile pesant de gros nuages couvrait encore la vallée, mettant au front des montagnes son ombre d'un bleu noir; et les rares sapins austères qui, au sommet de la côte, se profilaient sur le ciel semblaient attendre une seconde tempête.

Hélène considéra un moment la sérénité lointaine avec les yeux pleins de larmes et dit :

— Tu pars demain matin?

— Oui... Comme elles tremblent toutes, dans l'herbe, ces pauvres fleurs! Et ces sapins, là-haut, comme ils sont intrépides!

Hélène regarda la prairie verte, tout émaillée de marguerites dans sa montée douce jusqu'aux arbres noirs.

— A quelle heure? dit-elle.

— De bonne heure... A l'aube... Je regrette de ne pouvoir attendre quelques jours, assister à votre fête. Tu m'excuseras auprès de ta mère, n'est-ce pas? Je lui ai déjà dit que je suis appelé par des affaires urgentes, mais tu le lui répéteras, veux-tu? Avant de rien lui apprendre, je tiens à m'assurer qu'il n'y a pas là-dessous quelque imposture: tout est possible!... Enfin, tu lui diras combien je suis fâché de ne pas répondre à son invitation.

Hélène ne fit pas même un signe d'adhésion et dit :

— Tu m'écriras?

— Oui, répondit Cortis, mais...

Elle rougit légèrement.

— Non, non, répliqua-t-elle, tu peux être sûr.

— Et combien de temps resteras-tu encore ici?

— Je ne sais pas. Ma mère voudrait partir vers le milieu de juillet, si cela arrange mon oncle; mais nous partirions d'un moment à l'autre, si le Sénat était convoqué.

— Puis, tu t'installerais à Rome? Ou tu irais en Sicile?

— Qui sait? On parlait d'Aix-les-Bains autrefois... maintenant je ne sais plus rien.

Tous deux restèrent immobiles et muets comme si ces mots : « *je ne sais plus rien* », avaient répondu dans leur esprit à un sujet bien plus grave. Ils ne savaient plus rien, Hélène ni Daniel, de leur chemin à travers le monde; ils ne pouvaient même pas prévoir un avenir probable, ni l'époque possible d'une rencontre. La Sicile, Aix... Quel son triste que ces noms!... Le ciel sombre, le Rovese, avec sa lugubre voix pleine de colère, semblaient avoir conscience d'un désastre à venir.

— Pense à moi quelquefois, dit Cortis à demi-voix.

Hélène ne répondit pas.

Ils se dirigèrent lentement vers la maison : elle, le visage incliné, les lèvres serrées; lui, parlant toujours, par saccades, avec une inquiétude fébrile.

— Je le sais, dit-il, je le sais, que tu es une bonne amie pour moi. Je suis brutalement stupide, quand je te dis de ne pas m'oublier. Sais-tu, au contraire, ce que je me sens au fond du cœur le devoir de te dire? C'est que peut-être il vaudrait mieux pour toi m'oublier... Quels adieux je te fais, Hélène! Mais, sans doute, dans un autre moment, je n'aurais pas trouvé la force de te dire cela... Vois-tu, ma vie va devenir une rude bataille. Quand? Je ne le sais pas encore, mais ce sera bientôt. Je n'ai pas de temps à perdre, parce que mon poste est en avant, très en avant, et qu'il me faudra me battre jour et nuit pour l'atteindre... Tu connais mes idées... Non, non, ne fais pas le projet de te lier à moi : avec moi, il n'y a qu'à souffrir! Il vaut mieux me laisser seul, Hélène.

— Vraiment! dit-elle en relevant la tête.

La baronne, avec Daniel, devenait humble et timide, comme il n'avait jamais été donné à personne autre de la voir, même dans son enfance; mais, en ce moment, toute sa nature altière étincela sur son front. Cortis avait parlé

avec la conscience d'une énergie supérieure, et, tout d'un coup, il se sentait en face d'une énergie égale, inconnue de lui jusqu'alors. Ses yeux puissants se dilatèrent.

— Alors... commença-t-il avec force.

Elle l'interrompit, très pâle, et posa un doigt sur ses lèvres. Cortis se tut et la regarda étonné, triste.

— Il ne faut pas que tu restes seul, avec l'existence qui t'attend, reprit doucement Hélène, dont la voix tremblait. Tu as besoin d'une famille. Je sais que ma mère a des projets pour toi, de bons projets.

Le fait est que la comtesse Tarquinia s'était mis en tête de lui faire épouser une demoiselle de V..., belle, riche, intelligente.

— Des rêves, dit-il froidement. Je ne veux pas me marier.

Ils ne parlèrent plus jusqu'au carrefour où ils devaient se séparer. Hélène s'arrêta la première.

— Adieu, dit-elle, va.

Et comme les yeux de Cortis brillaient de nouveau du feu qui les avait éclairés tout à l'heure, elle le calma encore d'un signe et lui tendit la main, qu'il prit dans les deux siennes. Les lèvres sans couleur d'Hélène remuèrent un moment avant qu'elle pût dire :

— Console-la...

Daniel ne répondit pas. Elle se dégagea des mains vigoureuses qui la retenaient et se dirigea vers le portail. Là, elle se retourna ; d'un mouvement rapide, elle avança le visage, lui jetant son âme dans les yeux, et disparut.

III

Un peu avant minuit, le docteur Grigiolo sonna à la grille de la villa Cortis.

Un domestique somnolent lui ouvrit. Tournant l'aile droite de la villa, il le conduisit au grand escalier qui partage en deux moitiés la longue façade.

— Si monsieur veut entrer, dit-il, je vais aller chercher mon maître.

Cortis était dans le jardin : Grigiolo stupéfait, s'écria :

— A cette heure-ci !... C'est complet !

Il donna un coup d'œil au ciel.

— Et cette petite averse, qui va tomber dans un moment !...

Ciel et montagne, tout était noir, depuis le Passo Grande, qui porte sur son premier contrefort la villa Cortis avec la solitude de ses bois et de ses prairies, jusqu'au mont Barco et à la gorge étroite par laquelle débouche le Rovese. En haut du grand escalier, sur la tache blanchâtre de la maison, brillait une porte éclairée. Grigiolo se décida à monter, secouant la tête, ne pouvant se persuader qu'à cette heure, avec ce temps-là, sans lune, on pût avoir l'idée de s'enfoncer dans un prétendu jardin qui est un bois, au bout du compte, pour le simple plaisir de se casser le nez contre un tronc d'arbre, accident qui devait fatalement se produire.

Il entra. Une lampe énorme brûlait en face de la porte sur une table de bois brut, éclairant, du plancher aux noires et fortes solives, le salon avec ses quatre portes latérales d'un aspect sévère, avec son désordre de papiers et de livres empilés au hasard sur la table, épars sur les canapés et sur les chaises, avec ses deux aigles cloués, les ailes étendues, dans les angles opposés à l'entrée. Entre ces deux angles, la grande porte qui conduit au jardin français était ouverte. Grigiolo s'y encadra. Il avait en face de lui le Passo Grande tout noir : à droite, en l'air, la masse du bois épais qui escalade la montagne, plonge dans la vallée, couvre tout de l'horreur de ses ombres.

Le merveilleux jet d'eau du jardin parlait invisible dans la nuit.

— Bonté divine ! s'écria le docteur Grigiolo, revenant dans le salon pour se jeter sur un canapé étroit et incommode. Quand ils ne sont pas fous, nous n'en voulons pas. C'est pour ça que nous en faisons des députés !

Il regardait la grande lampe au milieu de la pièce avec la fastidieuse pensée qu'il lui fallait attendre là, Dieu sait combien de temps... puis dire, Dieu sait quoi... puis faire un kilomètre à pied, avant d'arriver à son lit douillet de la villa Carrè.

La calme lumière indifférente de la lampe l'exaspérait.

Un énorme chien entra en trottant par la porte de la façade, la queue en l'air.

— Me voilà, dit la voix vibrante de Cortis. Saturne, ici !

Le chien courut se fourrer dans ses jambes : Daniel se retourna pour dire à quelqu'un qui était resté dehors :

— Du café.

— Comment va ? reprit-il ensuite, en tendant la main à Grigiolo.

Le jeune homme s'inclina en souriant. Il s'attendait à des remerciements, à des excuses, et se préparait à répondre : « Pas du tout !... De grâce !... » Mais Cortis ne lui fit pas d'excuses; du premier coup il entra dans la question.

— Donc, dit-il, vous voulez que nous parlions de cette élection... Asseyez-vous, je vous prie. Ne faites pas attention si je reste debout : je suis nerveux, et j'ai besoin de remuer. Asseyez-vous... Eh bien ! voilà : je n'aimerais pas à parler devant la Société constitutionnelle, mais ici, au milieu des bois, dans une maison vide, je parlerai volontiers et très clair.

Il était nerveux, en vérité. Il allait et venait, les mains dans les poches et le chien aux jambes, devant Grigiolo assis, les yeux écarquillés, dans une respectueuse attitude. Quand il s'arrêtait, tous les muscles de ses bras et de ses jambes tendues vibraient.

— Tout d'abord, reprit-il, je suis très reconnaissant à vous autres, messieurs de la Société constitutionnelle, de l'appui que vous me prêtez. Vous me soutenez parce que mes attaches personnelles sont modérées... Je ne suis pas un modéré!... Cependant je me trouve dans des conditions à pouvoir honnêtement accepter l'appui de la Société.

« C'est commode! » pensa Grigiolo.

— Notez ceci, continua l'autre : en politique, il faut réussir. N'ayant pas l'hypocrite vanité de la modestie, je travaille moi-même, comme tout honnête citoyen peut le faire, à mon élection; l'appui de quelques gentilshommes éloignés peut fortifier beaucoup mon cœur, mais il aide médiocrement mon succès.

Le docteur Grigiolo piqué se leva.

— Mon Dieu, dit-il, si vous croyez...

— Non, non, interrompit Cortis, asseyez-vous. Nous allons prendre du café.

En ce moment le domestique entrait, portant un plateau chargé de deux énormes tasses.

— Non, merci, dit Grigiolo, épouvanté. Je vous prie de me dispenser... Je ne pourrais dormir.

— Ne pas dormir, mon cher ami, mais c'est ce qu'il faut !

— Je comprends très bien, mais... Non, merci, vraiment.

Cortis renvoya le domestique, se versa une mer de café, puis se remit à parler, la tasse dans la main droite et la soucoupe dans la main gauche.

— J'ai pour moi... (Ici Cortis nomma un gros bonnet du collège électoral.) Il n'a plus dans la main que des citrons écrasés, il s'imagine aujourd'hui pouvoir se servir de moi.

— Vraiment? s'écria Grigiolo surpris. Alors vous êtes sûr de votre affaire!

— Certes, oui..., pourvu que je ne fasse pas un programme qui porte le visa de la Société constitutionnelle... Parce que, dans ce cas-là, l'homme m'abandonne... D'ailleurs, je n'entends faire aucun programme : j'entends être jugé sur titres, et non sur examen. Voilà !

Il se mit à boire son café à petites gorgées, très lentement. Grigiolo regarda sa montre, exprimant discrètement son humble avis qu'il fallait en finir vite.

Cortis vida et déposa la tasse, puis il reprit d'une voix animée le discours interrompu.

— Pour mes électeurs, je suis le conseiller général Cortis ; pour vous autres, je suis Daniel Cortis, lequel a écrit sur le bimétallisme et sur la pluralité des banques... Cela doit vous suffire. De programme, je n'en fais pas : ce n'est pas encore mon heure... Est-ce que vous devez tenir compte de ces quatre bavards de ce soir? Est-ce qu'on ne me connaît pas? Est-ce qu'on ne sait pas comment je pense?... On votera pour moi quand même, soyez-en convaincu, et nous pouvons bien nous passer des hommes politiques de tel et tel endroit... Soutenez-moi donc : j'ai au moins cela pour moi que je suis un galant homme, tandis que mon adversaire est un coquin ; mais n'attendez de moi aucune adhésion. Je vous le répète, d'ailleurs, en toute loyauté : si je refuse d'adhérer publiquement aux idées de la

Société constitutionnelle, ce n'est pas pour me conserver l'appui d'un puissant; c'est parce que ces idées ne sont pas les miennes.

Il secoua le cordon qui pendait près du canapé. La sonnette appela furieusement au loin. Saturne sauta sur le seuil de la porte, aboyant à la nuit.

— Que diable veut-il faire? se demanda Grigiolo.

Le domestique vint de suite.

— Un guéridon devant monsieur, dit Cortis, deux bougies, du papier et un encrier.

— Mais, fit observer Grigiolo en regardant sa montre, il est minuit et demi passé.

— Je ne dors pas cette nuit, interrompit l'autre sèchement.

— Parfaitement!...Cependant...

— Deux bougies, de l'encre et du papier, répéta Cortis au domestique, qui revenait avec le guéridon.

Grigiolo devint muet. Le domestique, grave comme un ministre, apporta ce qui lui avait été demandé, alluma les bougies et se retira sur un signe de son maître.

— Je dois écrire une lettre politique cette nuit, dit Cortis, une lettre privée, cependant. Je vous prends pour secrétaire... Quel âge avez-vous?

— Vingt-sept ans.

— Moi, trente-deux. Ça va... Écrivez... « Mon cher ami... » Cet ami est un ex-député de la droite, un savant, un animal à citations, qui ne peut plus se remuer pour avoir avalé trop de livres. Il m'a offert l'aide publique de la Société constitutionnelle centrale.

Grigiolo écrivit docilement, leva la tête et répéta :

— « *Mon cher ami...* ».

— « Je te remercie », continua Cortis, « mais, considérant mon élection comme assurée... »

— Hé! je crois bien, grommela Grigiolo, tout en écrivant, du moment que vous avez pour vous... « *assurée...* »

Cortis éleva la voix :

« ... même sans influences extérieures.... (vous pardonnez, n'est-ce pas?...) je juge... je juge inutile que la Société centrale se dérange pour un homme libre de vos dogmes et de vos dieux. » — Vous avez écrit?

— Oui.

— A la ligne. « Je dois vous dire encore ceci : En entrant à la Chambre italienne, je ne me figurerai pas, comme la plupart d'entre vous, ô chimériques amis, faire partie de la *House of commons*... »

— Qu'est-ce que vous dites? interrompit Grigiolo.

— « De la *House of commons* », — de la Chambre des communes, — « faire partie de la *House of commons* et m'asseoir dans un siège vieux de six siècles. Je ne crois pas que la religion constitutionnelle anglaise nous convienne, je ne crois pas aux bienfaits de votre despotisme parlementaire, quelle que soit la couleur de la majorité... Si je pensais que la monarchie fût seulement bonne à faire dîner et danser chez elle, à porter les billets doux de la majorité, à éclairer nos prosaïques figures d'un peu de sentimentalisme chevaleresque, je ne voudrais pas m'échauffer tant pour elle. Mais, mon cher ami, je la crois bonne encore à quelque chose de mieux. Je la crois bonne à terminer la leçon de géographie italienne que le roi Victor-Emmanuel a donnée à l'Europe ; je la crois bonne, et cela surtout, à faire avec l'autre, avec la monarchie ecclésiastique, une politique qui ait du sens commun et de la stabilité, une politique qui, sans subordonner en rien l'État à l'Église, nous donne une force suffisante pour étonner le monde par nos réformes sociales. »

— Doucement! dit Grigiolo qui écrivait à la volée.

— « En ce qui me concerne, — continua Cortis, dont la parole et le visage prenaient feu, — il m'importerait peu d'être appelé clérical et d'avoir aux trousses toute la meute des radicaux et des doctrinaires italiens... »

— Doucement, doucement, pour l'amour de Dieu! gémissait le secrétaire essoufflé.

Mais Cortis ne s'inquiétait pas de lui.

— « ... si je pouvais rendre ma patrie forte et puissante, si je pouvais lui obtenir l'honneur de diriger une révolution sociale ordonnée... »

— J'écris, observa l'honnête Grigiolo ; mais, vous savez, je ne contresigne pas.

— Naturellement, répondit Cortis en riant. Il y a bien des gens, en Italie, qui voudraient faire comme vous faites en ce moment : mettre au jour ces idées-là sans les signer. Il faudra

quelqu'un qui signe pour tout le monde… Écrivez : « Soyez bien persuadé que ces idées ne me servent pas à amadouer les prêtres de ma circonscription. Les quatre cinquièmes me combattent, et l'autre cinquième attend les événements… parce qu'ils savent que je les ai toujours considérés comme des aveugles et comme des ignares, tous tant qu'ils sont. Ils ont d'ailleurs la conviction que, moi, catholique… »

— Si nous l'imprimions, cette lettre, hein!… reprit l'autre.

— Est-ce que vous croyez que j'aurais peur?… Je le dirai à la Chambre, *coram hominibus*… Écrivez : « Ils savent que, moi, catholique, je serais capable, si je devenais ministre, de les contraindre à étudier quelque chose de plus que la *Summa contra gentes.* » Voulez-vous avoir la bonté de relire?

Grigiolo relut.

— Eh bien, que vous en semble?

— Ce sont des idées respectables, répondit le secrétaire; mais, pour nous, maintenant, comment voulez-vous qu'elles soient possibles ?

— D'accord, répliqua l'autre. Vous voyez si nous sommes éloignés !…

Grigiolo se leva.

— Oui, dit-il, éloignés : Pour aller me coucher, il me faut vingt minutes, au moins.

— Couchez ici, dit Cortis. Est-ce que vous auriez un scrupule constitutionnel à passer la nuit sous mon toit?

Grigiolo remercia et protesta. Il ne pouvait absolument pas rester. Il n'avait pas peur de l'orage; d'ailleurs, il était d'avis qu'il ne tomberait pas une goutte d'eau.

— Et vous, dit-il, vous partez demain matin?

— Oui, certainement.

Ils se turent tous deux. Derrière eux, la lampe fumait et s'obscurcissait, mourante. Les éclairs illuminaient le salon. De l'autre côté, le jet d'eau, qui semblait d'argent, et le sable blanc des allées, tour à tour, brillaient et rentraient dans l'ombre.

Le domestique revint avec la lanterne.

— Je vous accompagne un moment, dit Cortis, en prenant Grigiolo par le bras.

Puis il l'entraîna au bas de l'escalier sans lui donner le temps de se défendre.

— Vous me croyez conservateur?

— Mon Dieu, je ne sais pas... Sans doute...

— Eh bien! dites à vos amis qu'on pourra me trouver dans les rangs d'un parti conservateur, mais que je suis une force motrice. Adieu.

Il fit un geste rapide pour prendre congé, et, tournant le dos, disparut dans la nuit.

— Pour ma part, pensa Grigiolo, je veux bien le nommer... mais il est fou.

IV

La chapelle de la villa Carrè, tapie dans un coin du jardin, entre la grille et un bois de sapins, n'avait pour ainsi dire pas cessé, pendant la nuit du 28 au 29 juin, de faire sonner ses cloches : elle était dédiée à saint Pierre. Le jour vint, le soleil vint, le gai vent du nord vint aussi secouer le feuillage des peupliers le long de la grand'route, susurrer parmi les roses qui grimpaient jusqu'au treillage métallique, tendu comme un store devant la fenêtre de la baronne Hélène, et les cloches tintaient encore. Hélène, qui s'était assoupie à l'aube, s'éveilla en sursaut, la tête soulevée sur l'oreiller. Est-ce qu'on n'avait pas sonné et apporté une lettre de Daniel? Est-ce qu'on ne l'avait pas posée là, sur la table de nuit? Non, sur la table de nuit il n'y avait que ses bagues, son bracelet, son Chateaubriand ouvert. Un rêve, un rêve, c'était un rêve... Hélène se leva, ouvrit les fenêtres au frais parfum des montagnes et de la verdure. Sur le lit blanc, sur les murs clairs de la petite chambre close comme un nid de rossignol, en ce coin de la villa caché sous les jasmins et les roses, jouait une lueur azurée; on devinait la sérénité, la pureté de l'aurore. « Fête! fête! » disaient les cloches. Hélène se sentit une grande envie de pleurer. Au réveil, elle était toujours ainsi; puis, le cœur se refermait sur la passion et il ne se rouvrait plus jusqu'au soir, alors qu'Hélène, se retrouvant seule,

descendait en elle-même avidement, heureuse de sonder, un instant, ce fond obscur de son cœur et d'y sentir un foyer de douleur et de vie.

Elle s'habilla et se coiffa seule, à la hâte. Elle était comme une douce musique, cette petite chambre; trop douce! Les roses avaient une odeur trop pénétrante, une grâce trop délicate. Si l'on souffrait ici, on perdait toute vigueur morale; il fallait être heureux pour habiter un pareil nid, ne pas avoir dans l'âme ce qu'elle y avait, elle, ce qui s'accordait si bien, d'une certaine façon douloureuse, avec cette ambiance. Hélène regarda, un moment, par la fenêtre, à travers le feuillage des roses battues par le vent. Les cimes des monts étaient toutes vermeilles; une ombre azurée couvrait les prés, les buissons, les blanches allées du jardin, que des paysans ratissaient. Elle pensa que la troisième journée commençait depuis le départ de Daniel et que peut-être, dans quelques heures, elle aurait une lettre.

Pouvait-elle, devait-elle la désirer, cette lettre? — Elle l'aimait dans le secret de son cœur depuis bien longtemps! Mais autrefois elle n'aurait pas voulu qu'il pensât beaucoup à elle. Elle se contentait d'un regard ami, d'une bonne parole, d'un simple signe de tranquille sympathie. Et, de son côté, elle ne voulait rien lui témoigner que cette sympathie tranquille, acceptant d'aimer et de souffrir en silence, avec l'ardent espoir de faire quelque chose pour lui, sans savoir quoi; de pouvoir faire, au profit de Daniel, un peu de bien en ce monde. Sans cela, n'ayant pas d'enfants, séparée de son mari dans son âme, il lui fallait traverser l'existence comme une ombre, répandant peut-être autour d'elle de fugitives consolations sur quelques affligés, mais pour reporter à Dieu, en tremblant comme le serviteur de l'Évangile, tant de trésors inutiles ensevelis dans son cœur.

Mais maintenant elle se savait aimée, elle était sûre d'avoir été comprise par lui; maintenant son âme tout entière était pleine d'une douceur troublée, pleine de doute et de tourment.

Elle quitta la fenêtre et prit avidement le livre posé sur la table. C'était le troisième volume des *Mémoires d'Outre-Tombe*, que lui avait prêté Cortis, le volume où sont enchâssées, comme

des reliques, les dernières lettres de Lucile à son frère. Hélène était arrivée, cette nuit, à ce passage d'une lettre sans date :

« Quelle pitié que l'attention que je me porte ! Dieu ne peut plus m'affliger qu'en toi. Je le remercie du précieux, bon et cher présent, qu'il m'a fait en ta personne et d'avoir conservé ma vie sans tache : voilà tous mes trésors. Je pourrais prendre pour emblème de ma vie la lune dans un nuage, avec cette devise : *Souvent obscurcie, jamais ternie.* »

Hélène s'était arrêtée là, des larmes dans les yeux... Elle prit le volume et sortit par l'antichambre empestée de cigare, marchant sur la pointe des pieds pour ne pas éveiller le baron qui dormait bruyamment dans la petite chambre contiguë à la sienne, la porte ouverte.

Elle descendit au jardin et suivit l'allée qui menait par des pentes gazonnées et des bosquets toujours verts à la chapelle et à la grille de la grand'route. Elle rencontra le régisseur qui tenait à la main un télégramme pour le sénateur baron de Santa-Giulia. Après avoir donné l'ordre de le porter tout de suite à son mari, elle sortit par la grille, tourna à droite, se dirigeant par la route bordée de peupliers vers les masures de Passo di Rovese et la rivière. Elle pensait à Lugano, où elle avait passé deux jours quelques années auparavant. Elle voyait un lac bleu, une longue file de maisons blanches, jaunes, roses, une couronne de collines et de montagnes vertes jusqu'à la cime. Où était Daniel ? Son imagination voyageait sans trêve. Elle l'apercevait à la fenêtre de l'*Hôtel du Parc*, et puis dans une petite villa grise, au bord du lac, dont elle avait souvenance, et puis dans une autre villa jaune et rouge, sur la colline. Elle se figurait auprès de lui une autre personne, sous toutes les formes pitoyables ou rebutantes de la vieillesse, dans toutes les attitudes sincères ou fausses de la douleur. La rencontre de Daniel et de sa mère devait remonter à deux jours. Il n'était pas possible qu'un jour encore s'écoulât sans lettre. Le courrier n'arrivait que le soir.

« Douze heures encore ! » pensait Hélène. Elle côtoya la rive gauche du Rovese, parmi les aunes dont les feuilles cachent la rivière aux prairies. Ici, le courant lèche le tronc des arbres ; là, une petite baie, creusée dans la rive herbeuse, reçoit l'eau qui tournoie lentement et revient en arrière. Hélène s'arrêta,

son livre fermé entre les mains, à regarder le courant et, sur l'autre rive, en haut, les vieux sapins. Il n'y avait personne dans le sentier ni dans les prés ; des nuages blancs passaient au-dessus des cimes des sapins, lentement ils voilaient le soleil. Quel doux rêve, se cacher avec lui pour toujours dans ce calme plein de pensées !

— Non, dit-elle à demi-voix, non, non, non !

Elle reprit son chemin en soupirant. Passant sous un gros peuplier, elle se souvint d'y avoir gravé, quelques années auparavant, le nom d'une amie. Elle regarda et ne trouva rien : il ne lui restait pas même un signe de ce temps heureux. Joies folles, espérances chimériques, mélancolies affectueuses d'un jour, profonds chagrins d'une heure, où tout cela était-il allé ? Cette amie vivait maintenant dans une lointaine petite ville du Piémont. Elle avait perdu son unique enfant et ne voulait pas être consolée ; elle ne répondait plus aux lettres.

C'est là qu'elle avait gravé ce nom, pendant l'automne de 1869, à seize ans, peu de temps après avoir connu Daniel, qui pouvait alors en avoir vingt. Elle se souvenait de la première visite de son oncle et de son cousin Cortis, au mois de mai de la même année. Après son mariage seulement, Hélène sut que le vieux docteur Cortis, autrefois émigré en Piémont, puis établi dans le Frioul, n'avait pas voulu y retourner depuis ses malheurs domestiques, et qu'il avait été poussé par sa sœur Tarquinia à acheter Villascura. Que de temps passé, que de choses ! Le courant sonore du Rovese faisait un bruit sourd qui serrait le cœur.

« Dieu, comme j'étais enfant ! » pensait Hélène. Son cousin, un beau garçon plein d'intelligence et de passion, la regardait volontiers, mais elle ne s'en était aperçue que plus tard, en se ressouvenant de ces jours passés, alors que le vieux Cortis était mort et Daniel parti par le monde avec le courant sonore.

Il avait fait de longs voyages, étudié à Berlin l'économie politique, qu'il avait à son tour enseignée à Florence ; puis, après sept longues années, il était revenu à Villascura pour s'y préparer un avenir politique... Quelles années, pour elle, que celles-là !... Hélène se remit en chemin, fermant son cœur aux douloureux souvenirs qui l'assaillaient.

De temps en temps, elle le leur ouvrait désespérément, ce cœur, pour en finir avec l'angoisse de lutter contre eux. Elle entendait alors sa mère lui présenter pour la première fois le colonel baron de Santa-Giulia, elle le voyait incliner à peine la tête et lui tendre la main. Puis elle se retrouvait dans son lit de jeune fille, une éternelle nuit de décembre, discutant avec elle-même si elle resterait dans cette maison, où certains signes cachés d'impureté lui faisaient horreur, ou bien si elle dirait oui, — un oui d'une mortelle amertume. — Ses mains serrèrent le livre, ses yeux s'y fixèrent ; elle voulut lire, au hasard, pour se sauver de ces images. Elle tomba sur ces mots :

« Il n'y a qu'un déplaisir auquel je crains de mourir difficilement, c'est de heurter en passant, sans le vouloir, la destinée de quelque autre. »

Elle s'assit sur un petit mur à la lisière du bois, d'où la route descendait au fleuve qui montrait au soleil ses galets découverts, ses rigoles brillantes. Elle eut un accès de découragement mortel. Toujours ce doute, ce remords, cette ombre ennemie : lui nuire, quand bien même une seule parole d'amour n'aurait pas été prononcée, le détourner de ses affections, être un obstacle dans sa vie !... Elle se leva, les yeux pleins de larmes, et se dirigea vers la maison.

En passant sous les fenêtres du comte Lao, elle le vit qui lui faisait de grands saluts derrière les vitres. Elle lui fit signe d'ouvrir, mais elle n'obtint, pour toute réponse, qu'un geste d'horreur : il montra silencieusement les arbres qui balançaient leurs cimes au vent. Malcanton et le comte Perlotti tournaient dans le jardin avec le régisseur ; ils donnaient des ordres, prenaient des mesures, étudiant le terrain, affairés comme s'ils eussent dû construire un retranchement en face de l'ennemi. Ils avaient à choisir la place de la musique, à disposer le plan des illuminations. Malcanton était spécialement chargé d'installer le *lawn-tennis* avant l'arrivée des hôtes attendus de la ville. De loin, dès qu'il aperçut Hélène, il agita en l'air une lettre et cria, les deux mains à la bouche :

— *Laan, laan !*

Hélène tressaillit et marcha au-devant de lui en toute hâte.

— Le courrier est arrivé ? demanda-t-elle.

— Oui... Cet imbécile de facteur a trouvé commode de le

garder dans sa poche depuis hier au soir. Il y a aussi une lettre pour toi. Et puis j'ai reçu les instructions ; l'individu m'écrit qu'il faut prononcer *laan*, comme tu disais... Attends un peu, je vais te lire ça.

Pendant que Malcanton se palpait et fouillait toutes ses poches pour y trouver son lorgnon, Hélène lui tourna le dos.

— Hé ! dit-il...

Mais Hélène était déjà dans la maison, si bien que le pauvre homme, en grommelant : « Serviteur ! » dut s'en revenir à son travail.

Elle trouva son mari qui sacrait et tempêtait, en chemise, furieux contre elle à cause de cette rage maudite qu'elle avait de sortir avant le lever du soleil.

Hélène ne le laissa pas finir et lui ferma la porte sur le nez ; mais lui, la rouvrit d'un grand coup de pied et arriva tel qu'il était dans le salon.

— Ne plaisantons pas, dit-il, j'ai à te parler, et sérieusement.

— Tant que tu voudras, répondit Hélène, mais de cette façon-là, non.

— Entre donc ! répliqua le baron, qui tenait la porte grande ouverte. Nous ferons le gentil pour l'amour de Votre Grâce... Allons ! Passe, pour l'amour de Dieu !

Hélène entra ; son mari referma la porte, avec un grognement de satisfaction, et grommela :

— Quelle susceptibilité !... Laissons cela ! ajouta-t-il, — voyant qu'Hélène allait dire quelque chose. — Nous partons ce soir. Assieds-toi.

— Pourquoi faire ? J'ai compris : nous partons ce soir. Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que nous ne pouvons pas partir comme cela.

Hélène se laissa tomber dans un fauteuil, l'air indifférent, et dit après un court silence :

— Pourquoi ne pouvons-nous pas partir comme cela ?

— Décidément, cette femme-là vit à quinze mille mètres au-dessus des nuages !... Alors, tu t'imagines que je suis venu pour mon plaisir dans ce brigand de pays, dans cette boîte à rhumatismes où l'on gèle en juin, que diable ! où il pleut six cent soixante-six fois par jour ? Je n'y suis pas venu davantage,

tu le sais bien, pour la joie de dormir dans cette maudite coquille de noix avec les pieds hors de la porte. Ça, tu ne l'ignores pas, hein?

— Si je ne le savais pas, je l'aurais deviné.

— Pas besoin de tant de finesse : je te l'ai dit.

— Et puis?

— Et puis...

Le baron baissa la voix pour ajouter avec une imprécation ignoble qu'il n'avait rien obtenu de ce qu'il voulait.

— Et c'est pour cela que tu m'attendais? dit Hélène, qui se leva et mit la main sur le bouton de la porte de sa chambre.

— Et pourquoi diable veux-tu que ce soit?

— Mais est-ce que cela me regarde?

— Sacrebleu! cela te regarde, quand il s'agit de dépenser, hein?

Hélène savait parfaitement par quelles voies occultes s'en était allé l'argent de son mari, mais elle dédaigna de répondre et dit seulement :

— Et alors?

— Et alors, si ton ours d'oncle...

Prompte comme l'éclair, Hélène disparut dans sa chambre; mais, avant qu'elle s'y fût enfermée, le baron la suivit, très ennuyé, criant :

— Allons, voyons, que dia...

— Va-t'en, dit-elle à demi-voix, en se retournant à moitié.

Il laissa sa phrase inachevée, rendu muet par la flamme qu'il vit dans les yeux de sa femme. Un moment, il demeura incertain; il finit par se retirer en fermant la porte avec rage.

Hélène vit une lettre sur le guéridon et la prit, le cœur palpitant. Elle était de Cortis et venait de Lugano. Elle attendit un instant, puis l'ouvrit et lut :

« Chère Hélène,

» Je partirai demain pour retourner là-bas, priant Dieu de t'y trouver encore. J'ai un immense besoin de toi. De vive voix, je te dirai tout. Je suis brisé. Comme avant, je n'ai, pour reposer mon cœur, que toi! Et je n'aurai jamais rien d'autre.

» DANIEL. »

Elle-même n'aurait pas su dire depuis combien de temps elle tenait cette lettre, quand son mari rentra, faisant le nœud de sa cravate.

— Est-ce passé? dit-il.

Elle posa la lettre ouverte sur la table, sans se troubler, et répondit tranquillement :

— Que me veux-tu ?

— Ce que je te veux? Je veux te dire ceci : J'ai besoin de cet argent ; et si je ne l'ai pas, tu t'en repentiras, parce que je te clouerai à Cefalu pour tous les siècles sempiternels, et il n'y aura pas de Rome, il n'y aura pas de Vénétie, il n'y aura pas de bon Dieu qui t'en fera sortir!... Tu verras bien que je l'aurai.

— Comment, tu l'auras ?

— Maintenant, tout de suite, et de ton oncle. Sinon l'argent, au moins une ligne de son écriture, ou même sa parole, parce que je suis un bon garçon et que je veux bien avoir confiance. L'argent, il suffit que je l'aie à Rome dans huit jours. Est-ce que tu t'imagines que j'ai peur de ton oncle? Je m'en vais de ce pas dans sa chambre et je lui pose la question : ou Cefalu, ou l'argent. S'il crie, moi aussi, je crierai.

Il empoigna sa longue barbe fauve et se la fit passer et repasser entre les mains.

Hélène tenta de lire sur son visage s'il avait parlé sérieusement, ou seulement pour obtenir qu'elle s'entremît. A vrai dire, le baron avait pour lui une sincérité soldatesque vraiment unique, un front d'airain.

— Je m'en charge, dit-elle ; — et elle surprit dans ses yeux un éclair de joie. — Je m'en charge, à une condition... C'est que tu ne diras pas un seul mot. Tu comprends? Pas un seul! Sans cela, rien de fait.

— Je ne dirai rien.

— Maintenant va, et ferme la porte.

L'honorable baron avait donné un coup d'œil à la lettre ouverte sur la table, mais il sortit sans souffler mot. Il revint cependant tout de suite à la porte et dit :

— Vois-tu, il te faut demander une avance sur la part de sa fortune dont monsieur ton oncle voudra bien ne pas te dépouiller. Pour l'instant, quinze mille francs peuvent suffire. Tu diras que j'en ai besoin pour le dernier versement de l'em-

prunt de Cefalu, afin de ne pas perdre les autres. Enfin, tu diras à ton oncle que, s'il m'oblige à chercher cet argent ailleurs, j'emmène le régiment à Cefalu et je le mets à la demi-ration. Tu as compris? Ou Cefalu, ou l'argent.

Hélène relisait la lettre; elle répondit, sans même se retourner:

— C'est bien.

La porte se referma; elle était seule. Alors elle reposa la lettre et s'assit sur son lit défait, regardant vers la fenêtre les roses entre lesquelles apparaissait un lointain verdoyant, plein de soleil. Un flot de pensées lui venait du cœur, une foule de projets se formaient dans sa tête par un lent travail, et l'on n'en voyait pas l'ombre dans ses yeux limpides. Seulement, ses lèvres remuaient de temps à autre, sans un son. Elles articulaient une syllabe muette, comme agitées par la parole intérieure qui se faisait plus véhémente. Elle se leva enfin, se mit à la fenêtre, et, cachée derrière les roses, elle pleura.

V

Malcanton et le comte Perlotti vinrent sous la fenêtre d'Hélène frapper aux volets clos du docteur Grigiolo, qui logeait au rez-de-chaussée.

Hélène se retira d'un mouvement résolu, mit son chapeau et ses gants, se rendit chez sa mère qui dormait encore, et, presque sans préambule, lui annonça qu'elle devait partir le soir même. La comtesse pensa tout de suite à la somme demandée par son gendre, elle s'épouvanta à l'idée d'une scène, ce jour-là, justement, avec la maison pleine d'invités. Et puis, imaginez-vous Lao, avec son caractère!... Elle maudit la question de sous et la gent volcanique.

— Que le bon Dieu te bénisse, toi aussi! dit-elle. Tu ne dis jamais rien, tu ne t'entremets pas... Cependant ton oncle fait tout ce que tu veux!

Elle lui raconta les angoisses dans lesquelles elle vivait depuis quinze jours, entre les exigences brutales de son gendre et les bourrades de son beau-frère.

— Et toi qui ne voulais jamais entendre parler de rien!

Hélène l'interrompit, lui dit que tout était arrangé, puis, sans autre explication, lui demanda sa femme de chambre pour aider à faire ses malles.

— Tout est arrangé? Mais quand? Mais comment?

La comtesse Tarquinia stupéfaite ne put tirer de sa fille rien de plus clair. Hélène l'embrassa, la pria de ne plus se tourmenter, de n'y plus même penser, et s'échappa. La comtesse sonna violemment et la fit rappeler : elle ne savait pas encore où ils allaient, à Rome où à Aix!... Hélène s'aperçut alors qu'elle n'en savait rien elle-même. Son mari ne le lui avait pas dit, elle ne le lui avait pas demandé. A Rome, certainement, puisqu'il était arrivé un télégramme et que Santa-Giulia attendait depuis quelques jours la convocation du Sénat.

La comtesse Tarquinia aurait désiré être mieux fixée, mais Hélène se sauva et courut tout droit chez son oncle.

Lao, après s'être levé un instant pour regarder le temps qu'il faisait, s'était de nouveau mis au lit. Lorsque Hélène, entrant avec son chapeau et ses gants, lui dit à brûle-pourpoint : « Je pars », il s'imagina qu'elle partait tout de suite et s'assit brusquement sur son lit. Le répit de douze heures lui fit tout d'abord l'effet d'un avantage : on aurait le temps de discuter, au moins. Puis il assaillit sa nièce d'une grêle de questions. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire ceci? ou bien encore cela? Santa-Giulia pourrait bien s'en aller tout seul, par le saint nom de Dieu! A Rome, et plus loin encore!... Il n'alla pas cependant jusqu'à proposer à Hélène de l'accompagner lui-même lorsqu'elle partirait, plus tard, mais il parla du régisseur et de cet imbécile de Malcanton, qui n'était pas bon à autre chose et que cela transporterait au septième ciel. Quand il comprit qu'il n'y avait aucun moyen d'ébranler la résolution de sa nièce, il se mit en colère, se fourra sous les couvertures et, le nez contre le mur, lui cria qu'elle partît, qu'elle filât même tout de suite, que cela lui était fort indifférent de la voir s'en aller à Rome, en Sicile, en Afrique, au diable, si cela lui faisait plaisir, et que, d'ailleurs, elle ferait bien de ne revenir que le plus tard possible.

Hélène émue s'approcha du lit en silence, s'y pencha : la figure à demi cachée entre l'oreiller et les draps était émue, elle aussi.

— Ah! fit le comte Lao d'une voix brusque, comme pour repousser toute caresse, toute parole affectueuse.

Hélène, cependant, l'embrassa sur le front.

— C'est mon devoir, dit-elle doucement.

Puis elle en vint à la question d'argent; Lao, qui se retournait peu à peu, l'écoutait avec attention. Hélène lui recommanda, en riant, de ne pas s'épouvanter; elle le priait seulement de répondre à sa mère, dans le cas où celle-ci lui en parlerait, qu'il était d'accord avec elle, Hélène : pas une parole de plus.

L'oncle ne comprenait pas et voulait des explications. Elle l'embrassa de nouveau et saisit pour s'échapper le prétexte de la messe, bien que, jusqu'à la messe des maîtres, dans la chapelle de la maison, il y eût encore une heure et demie.

Elle se fit conduire en voiture à Villascura et descendit chez l'archiprêtre. Celui-ci était à l'église, mais une gouvernante melliflue pria la *signora contessina* de vouloir bien attendre un moment et se retira discrètement lorsque l'archiprêtre survint, avec un juste mélange, en ses saluts hâtifs, de respect, d'étonnement et d'attente. Hélène était venue pour prendre congé de M. l'archiprêtre : exclamations dolentes de ce dernier, lequel avait parfois été le ministre de ses charités secrètes. Aujourd'hui encore, elle voulait le charger d'une mission de ce genre; elle avait besoin d'être informée, conseillée. L'archiprêtre se confondait en remerciements au nom de ses pauvres, ajoutant qu'il espérait toujours l'appui de monsieur le sénateur, en de certaines difficultés qu'il avait avec l'administration des domaines. La baronne lui fit comprendre que son mari ne pouvait pas grand'chose, mais qu'elle-même disposait de moyens très efficaces de lui venir en aide; puis, comme elle prenait congé, elle le pria en souriant de vouloir bien bénir aussi les légumes de ceux dont l'intention était de voter pour Daniel Cortis. L'archiprêtre devint tout rouge, il assura n'avoir jamais refusé, à ce propos, ses bénédictions. Par le fait, il courait une histoire très authentique sur des choux du parti Cortis qu'on n'avait pas voulu garantir contre les chenilles. Hélène le tranquillisa. De toute façon, il était encore temps de remédier à cela : monsieur l'archiprêtre ne connais-

sait pas bien Cortis autrefois; maintenant il pouvait affirmer en conscience aux électeurs que Daniel Cortis n'était pas un ennemi de la religion, bien au contraire; elle répondait de lui. L'archiprêtre promit tout ce que voulut madame la baronne, même de mettre d'accord sa propagande électorale avec celle de la comtesse Tarquinia, puis il accompagna madame la baronne jusqu'à sa voiture, la tête découverte.

— Villa Cortis, dit Hélène au cocher.

Pâle et recueillie, elle mit pied à terre sur la pelouse, devant la maison, se dirigea par la cour rustique vers la grille du jardin et se perdit dans l'ombre du bois.

Elle remontait l'étroit vallon où le ruisseau gazouille entre les nénuphars, tandis que l'herbe dévore le sentier, et que les acacias de l'une et l'autre pente, confondant leur verdure au soleil, épandent au-dessous d'eux une ombre dorée. On arrive, par ce vallon, au plateau gazonné où une antique colonne de marbre, transportée des Thermes de Caracalla dans cette autre solitude, montre sur sa base deux mains sculptées en relief et cette inscription latine :

HIEME ET ÆSTATE
ET PROPE ET PROCUL
USQUE DUM VIVAM ET ULTRA

Hélène reparut au bout d'une demi-heure, plus pâle. Après avoir fermé la grille derrière elle, elle y appuya le front et regarda une fois encore les chers, bien chers arbres. Elle semblait leur dire : « Vous reverrai-je jamais? » Les grands arbres ne la comprenaient pas; leurs ondulations et leur murmure au souffle du vent offraient sans cesse le poème de l'ombre et de la vie, la paix, la douce rêverie d'amour. Mais elle ne voulait pas les écouter, elle s'arracha de ce lieu en soupirant, la tête baissée, avec, au fond du cœur, les mots de la vieille pierre : « L'hiver et l'été, de près et de loin, toute ma vie et au delà ».

Elle s'arrêta à Villascura pour y entendre la messe. En sortant de l'église, elle trouva Pitantoï et don Bortolo en conférence amicale avec le cocher. Le petit don Bortolo courut à elle avec sa vivacité comique et reprocha à la *contessina* son départ précipité, dont il avait déjà eu vent.

— *Signora contessina*, dit Pitantoï qui se tenait respectueusement en arrière, ça marche très bien pour M. Daniel, bien que ça déplaise au révérend.

— Qu'est-ce à dire? souffla don Bortolo, se retournant et serrant son bâton noueux.

Hélène ne le regarda même pas et fit à l'autre un signe de tête affable.

— Je me recommande à toi, dit-elle.

Les chevaux partirent au galop.

La comtesse Tarquinia était au jardin avec les Perlotti. Malcanton, rouge et suant comme un portefaix, n'était pas encore parvenu, malgré l'aide du régisseur, à organiser le *lawn-tennis ;* de son côté, le docteur Grigiolo, d'une lucarne du grenier, où il préparait des ballons de papier, gros et petits, pour la fête du soir, demandait à grands cris de la colle. Quand il vit entrer la voiture d'Hélène, il descendit, quatre à quatre, l'escalier de son laboratoire ; il rejoignit les Perlotti et Malcanton, qui venaient au-devant d'elle pour la saluer et se plaindre du départ annoncé. La comtesse Perlotti dit à Hélène qu'elle s'était entendue avec le baron afin de partir ensemble à dix heures et demie, après les illuminations et le feu d'artifice. La comtesse Tarquinia, comprenant ce dont ils parlaient, se mit à crier de loin : « Non, non! » en faisant des gestes négatifs avec son éventail.

— Ta mère ne veut pas en entendre parler, dit madame Perlotti : elle est si bonne et si aimable!... Mais il le faut absolument.

— Eh! oui, absolument, répéta le mari, malgré quelques vagues signes de doute de Malcanton et du docteur Grigiolo.

— Je suis égoïste, dit Hélène en souriant, cela me fait plaisir de partir avec vous.

Tous se dirigèrent vers la comtesse Tarquinia, dont l'ombrelle leur faisait signe de venir à l'ombre, entre la maison et le cyprès mort, vêtu de glycine. Le baron les y rejoignit bientôt. Sa belle-mère, très gracieuse, lui dit, tout en riant, les plus dures impertinences sur sa fuite improvisée; elle insista pour faire rester les Perlotti. Le baron avait la mine longue d'une aune ; il semblait dire : « A quoi tend cette

comédie? » Hélène se taisait, laissait parler sa mère sans s'émouvoir. Tout à coup, la porte du salon s'ouvrit et le comte Lao parut. On lui fit un accueil bruyant. Il était rare qu'on le vît de si bonne heure sortir de sa chambre. Il répondit par un signe de tête au brusque « bonjour » du baron et fit comprendre aux autres qu'ils l'ennuyaient tous, à l'exception d'Hélène. Cependant la jeune femme trouva le moyen de glisser une prière à sa mère : qu'elle n'insistât pas auprès des Perlotti.

L'heure de la messe était arrivée. Tous, à l'exception d'Hélène et de son oncle, s'acheminèrent vers la chapelle, de plus ou moins bon gré; le baron, qui marchait le dernier, jetait de temps à autre un coup d'œil en arrière.

Perlotti demanda tout bas à la comtesse Tarquinia si Lao n'allait jamais à la messe.

— Euh! dit-elle, la famille Carrè!... Est-ce que vous ne le savez pas? Ils ont toujours été mécréants, tous!

Et ils entrèrent sous les sapins.

Lao prit le bras de sa nièce.

— Maintenant, explique-moi tout.

Elle le regarda avec des yeux ingénus, relevant les sourcils et souriant, puis elle fit doucement : « Ah! » comme si la mémoire lui revenait.

— Tu tombes toujours de la lune, dit le comte Lao furieux. Est-ce que tu crois qu'elle a attendu longtemps pour venir me demander ce qui était arrivé?

Lao ne nommait presque jamais sa belle-sœur; il disait seulement : « elle ».

— Et que lui as-tu répondu?

— J'ai été, je suis et je serai toujours une bête : je lui ai répondu, comme tu le voulais, que tout était arrangé entre toi et moi, que cela suffisait, et qu'elle eût à me laisser tranquille... Qu'elle dise, d'ailleurs, ce qu'elle voudra, ça m'est parfaitement indifférent; mais à moi, il faut bien que tu m'expliques...

— Puisque tout est arrangé!... interrompit Hélène en riant. Qu'est-ce que tu veux que je t'explique? Allons, allons, petit oncle!

Elle lui proposa un tour de jardin et lui offrit le bras, mais

lui n'entendait pas de cette oreille-là : il exigea des explications, irrité de la voir si gaie.

— Oh ! mon oncle ! dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule.

Et elle devint toute grave.

— Pardonne, fit Lao radouci ; tu comprends bien qu'il faut que je sache.

Hélène le regarda encore un moment sans parler, dans les yeux, puis elle lui prit le bras et dit :

— Viens là.

Elle l'entraîna vers la ferme, une jolie maisonnette bâtie non loin de la villa, à laquelle elle présente sa façade tournée vers le couchant, masquée bizarrement par des ruines qui datent du moyen âge. La façade tournée au levant n'est que verdure et fleurs, du sol au toit. Hélène entra du côté sud par la porte de son atelier de jeune fille, petit nid caché sous la vigne et les roses, en face du pré qui s'étend vers Villascura et la montagne du Passo Grande.

— Quelle idée te prend de me conduire dans cette boîte ? grommela le comte Lao en se courbant pour entrer.

— Voyez un peu, dit-elle, quel ours sans goût et sans cœur !

Elle le força de s'asseoir sur le petit divan, lui fit admirer la vue des prairies et de la montagne, le nid coquet, du plancher de noyer à la colombe dorée vers laquelle convergeaient, au centre du plafond, les plis de la tenture blanche et rose.

— Oui, oui, conclut Lao, une vieille boîte à bonbons vide et grasse... Et après ?

— Tu n'as donc vraiment pas confiance en moi, mon oncle ? Tu as donc besoin de tant d'explications pour me faire un plaisir ? Voyons, ne t'impatiente pas ! Je te dirai tout, je t'expliquerai tout... C'est égal, tu n'es pas trop gracieux, pour les dernières heures que je passe ici !

— C'est bon, garde tes secrets et que Dieu te bénisse ! s'écria Lao en jetant son chapeau sur un meuble.

— Tais-toi, allons, interrompit Hélène. Je vais tout te dire. Beau secret ! Il n'y a rien du tout ! Tu entends ? Rien. J'ai causé de tout cela avec mon mari, ce matin, et il n'en parlera plus.

— Très bien. Mais alors pourquoi dois-je jouer la comédie?

Hélène frappa du pied le parquet.

— Comme tu as la tête dure! Tu ne comprends rien?

— Très dure, répondit Lao. Je ne comprends rien de rien. Moins encore qu'avant.

— Mais c'est pour maman, pour maman!... Parce que mon mari a toujours traité cette affaire avec maman, parce qu'il lui a toujours dit qu'il ne partirait pas sans cet argent, qu'il en avait absolument besoin: donc, maintenant, il faut ménager son amour-propre!... Cela est clair, n'est-ce pas? il faut que maman croie que tout est arrangé selon son désir, à lui!

— Et lui, comment s'est-il décidé à ne plus rien demander?

— Cela, je ne puis te le dire.

Le comte Lao se tut et regarda sa nièce de telle façon qu'elle rougit.

— C'est bien, dit-il enfin. Et après Rome, quels sont tes projets?

Cela ne lui plut pas, qu'il rompît les chiens de la sorte: elle craignit qu'il eût quelque soupçon, mais n'osa pas s'en assurer. Ils parlèrent de ce qu'ils feraient jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle Hélène viendrait passer un mois dans sa famille. Une sorte de froideur était entrée en eux; ils causaient sans se regarder, sans que leur voix exprimât un désir ou un regret. Bientôt ils se turent, mécontents l'un de l'autre.

— Combien diable ton mari voulait-il? demanda tout d'un coup le comte Lao.

— Je n'en sais rien, répondit sans surprise Hélène, qui semblait avoir lu dans la pensée de son oncle. Une quinzaine de mille francs, je crois.

Elle ouvrit un tiroir de la petite table placée devant le canapé, y prit un crayon, et écrivit au-dessous d'une liste d'autres dates: « 29 juin 1881 ». Depuis bien des années elle avait toujours noté là les dates de ses arrivées et de ses départs. Cette fois, elle mit en regard de la date un point d'interrogation: — « 29 juin 1881...? » — et ferma le tiroir.

Ils revinrent au jardin, en se donnant le bras. Ils y trouvèrent un voiturier de Villascura que le baron de Santa-Giulia

avait fait demander, la comtesse Tarquinia ne pouvant pas donner, ce soir-là, ses chevaux à Hélène, parce qu'elle avait à faire, le lendemain, une visite à la villa R...

Le comte Lao entra dans une colère bleue; il déclara à Hélène que les chevaux de la maison devaient être à son service, et qu'elle eût à se taire si elle ne voulait pas être remise à sa place. Il donna ensuite l'ordre au voiturier d'aller s'entendre, pour la visite du lendemain, avec la comtesse Tarquinia, qui sortait du bois de sapins en compagnie de ses hôtes. Le baron causait avec Perlotti, distrait, guettant sa femme et le comte Lao. Ne s'étant pas encore trouvé seul avec sa belle-mère, il ignorait ce qu'Hélène avait annoncé à la comtesse au sujet de l'argent. Hélène devait avoir parlé à son oncle pendant qu'ils étaient à la messe. Avec quel succès? Il lui sembla qu'ils étaient tous deux de bonne humeur; cela le réjouit. En ce moment, un domestique sortit du salon et annonça l'arrivée d'une troupe de visiteurs venus de la ville.

— Hélène, Hélène! s'écria la comtesse épouvantée, je t'en prie, aide-moi pour le déjeuner, va là-bas, donne les ordres... A cette heure-ci!... Que le bon Dieu les bénisse!

Elle courut au-devant des nouveaux arrivés avec Perlotti, Malcanton et Grigiolo. Pendant ce remue-ménage, Santa-Giulia trouva moyen de dire tout bas à sa femme:

— Tu as parlé?

— C'est fait, répondit-elle en hâtant le pas vers la maison.

Santa-Giulia demeura seul avec le comte Lao, mais un instant seulement, car, avant d'entrer, Hélène se retourna pour appeler son oncle. Le baron tendit la main:

— Merci, dit-il.

— Cela n'en vaut pas la peine, répondit sèchement Lao, persuadé qu'il le remerciait pour les chevaux.

Et il cria à Hélène:

— Je viens!

Le baron le laissa partir et s'achemina à grands pas, le chapeau sur la nuque et la barbe au vent, vers un essaim d'ombrelles que l'on apercevait auprès de deux voitures arrêtées devant l'écurie. Tant hommes que femmes, il était arrivé au moins dix personnes.

Ce jour-là, le comte Lao fit le miracle de prendre part au

déjeuner, bien qu'il eût été retardé de plus d'une heure à cause des nouveaux venus. Ceux-ci se crurent immédiatement obligés de parler d'une voix émue du départ d'Hélène.

— A propos, comtesse Tarquinia, s'écria le baron, vous êtes-vous entendue pour nous avec le voiturier?

— Hé! fit-elle d'un ton de mauvaise humeur, est-ce que mon beau-frère ne vous a pas dit qu'on vous donne les chevaux?

Santa-Giulia inclina légèrement la tête vers l'oncle et lui grogna un remerciement.

— Mais alors?... dit celui-ci, surpris que le baron ignorât l'affaire des chevaux.

Et il s'arrêta court.

Dès qu'elle le put, la comtesse Tarquinia demanda à Hélène si elle était sorcière. Tout arrangé, et ils se faisaient des grâces! Elle sut encore glisser dans l'oreille de son gendre un: «Vous êtes content maintenant! » auquel l'autre répondit tout haut:

— Certainement.

Elle proposa ensuite une partie de billard générale, mais Hélène conseilla une excursion au jardin Cortis et y envoya son mari à sa place, s'excusant sur ses préparatifs de départ. Le baron serait volontiers resté pour apprendre de sa femme, avec plus de détails, comment les choses s'étaient passées; mais, satisfait de l'idée que la conclusion était bonne, il voulut se montrer aimable et s'en alla en même temps que les autres. Grigiolo seul resta. Il avait à placer les petits ballons pour les illuminations du jardin, de la villa et de la ferme.

— Expliquons-nous, à présent, dit à sa nièce le comte Lao. Pourquoi ton mari, ce matin, en revenant de la messe, m'a-t-il dit merci comme si je lui avais sauvé la vie, ce que je ne ferais pas...

— Mon oncle!

— Ce que je ne ferais pas!... Je te demande le pourquoi de ce merci.

— Pour les chevaux, j'imagine.

— Pour les chevaux! mais puisqu'alors il ne savait rien! Tu ne l'as pas entendu à table?

— Je ne sais pas, moi; pour ton hospitalité pendant ces vingt jours, peut-être...

L'oncle se tut et regarda Hélène comme il l'avait regardée

dans le petit atelier de la ferme. Cette fois, elle ne rougit pas et joua l'indifférence. Elle resta encore un instant avec son oncle, puis déclara qu'elle devait monter dans sa chambre pour donner un coup d'œil à ses malles.

— Et Cortis? s'écria le comte, au moment où elle mettait le pied sur la première marche de l'escalier.

Hélène tressaillit à ce nom, et s'arrêta sans mot dire ni se retourner. Elle n'avait plus parlé de Daniel avec le comte Lao depuis qu'elle était venue lui répéter ces trois paroles : « Une chose grave ».

— Il n'est pas revenu? demanda encore l'oncle.

— Je ne crois pas, répondit Hélène d'une voix hésitante.

— Nous verrons ce que sera cette élection! ajouta-t-il.

Hélène monta l'escalier lentement, lentement, sans répondre. Plus le moment du départ approchait, plus elle manquait de courage pour parler de Daniel en comprimant son cœur.

Elle fit ses malles à la hâte, aidée par la femme de chambre de sa mère, puis alla prendre congé de la femme du régisseur et de deux ou trois paysannes. Comme elle en revenait, son oncle l'appela par la fenêtre et la pria de monter chez lui.

— Voyons, dit-il, as-tu besoin d'argent?

Hélène ayant répondu qu'elle n'en avait aucun besoin, il insista, la priant de parler clairement. De l'argent, au bout du compte, il y en avait de reste et elle pouvait en demander, pour elle, tant qu'elle voulait. Tout, d'ailleurs, ne devait-il pas lui appartenir, un jour ou l'autre? Hélène hésita un instant, puis refusa. Le comte Lao n'en parla plus.

— Disons-nous adieu maintenant, dit-il en la serrant sur sa poitrine. Ce soir, avec tous ces fâcheux, on ne pourra pas t'avoir seule un moment. Et souviens-toi : n'importe où, n'importe quand, et pour n'importe quoi, si tu as jamais besoin de moi!... Je le ferai pour toi, et aussi — il la baisa sur le front — pour ton père, — ajouta-t-il en relevant la tête.

Hélène le regarda, émue, et lui serra les mains très fort. Son père et le comte Lao avaient été frères, mais non pas amis. C'était une des raisons pour lesquelles Lao avait vécu loin de sa patrie. Lorsque sa santé se gâta et que, de

son côté, son frère fut atteint de la maladie qui le tua, il revint se réconcilier avec lui, et, sur le désir formellement exprimé par le mourant, il recueillit son autorité sur la famille.

L'expédition de Villascura serait de retour un peu avant le dîner. Hélène donna l'ordre que le repas fût avancé de quelques minutes. On l'annonça à la comtesse Tarquinia lorsqu'elle descendit de voiture, de telle façon que ni elle ni le baron ne trouvèrent le temps de se faire raconter par Hélène comment les choses s'étaient passées avec Lao.

Vers la fin du dîner, la musique de Villascura entra dans le jardin. Malcanton, l'organisateur, courut la recevoir et l'installa entre la ferme et les lauriers qui bornent le jardin au couchant. Derrière la musique venait beaucoup de monde : les Zirisela, les Picuti, toute la bonne société de Villascura et de Passo di Rovese. Un moment après, la comtesse Tarquinia passa dans le jardin à la tête de ses convives, moins Lao qui était allé se renfermer dans sa chambre. Tandis que la musique, à l'apparition de la comtesse, attaquait une fantaisie sur les *Vêpres siciliennes*, tandis que les Zirisela et les Picuti, en grand tralala, se portaient en avant et qu'un grouillement de personnes se tassait parmi les ombres allongées des arbres illuminés par le soleil couchant, le baron de Santa-Giulia, coulant une main sous le bras de sa femme, la prit à part.

— Que diable !... on ne peut même pas se dire un mot !... Parle-moi de l'affaire... Mais, avant tout, combien ?...

— Attends, répondit Hélène.

Elle s'arrêta court et regarda derrière elle.

— Excuse-moi, dit-elle en lui glissant des mains. Je crois que ces dames me cherchent... Comme tu voulais ! ajouta-t-elle.

Et elle courut aux dames Zirisela.

De son côté, la comtesse Tarquinia avait dit à son gendre, avant de partir pour le jardin Cortis : « Vous êtes content maintenant ! » Il pouvait donc considérer comme certaine la réalisation de ses projets ; cependant le baron eût aimé en savoir davantage.

Les ombres du jardin devenaient de plus en plus longues ; le vin coulait à flots, entre la ferme et les lauriers ; il mettait

ensuite dans les pistons et dans les trombones de Caudemuro une fougue toujours plus endiablée. Devant la musique, sur le pré, les maîtres dansaient ; les paysans dansaient plus loin. L'infatigable Perlotti, trempé de sueur, voulait inviter Hélène à tout prix et se répandait en amabilités affectées. Hélène, ennuyée, allait s'en débarrasser avec un mot sec, lorsque sa mère s'interposa.

— Laissez-la-moi un peu, dit-elle : ce soir, je la perds.

La mère et la fille s'éloignèrent ensemble par le sentier qui court le long d'un ruisseau, de l'autre côté de la ferme, entre le pré et les champs.

Devant témoins, la comtesse n'était que tendresse pour sa fille, bien que celle-ci répondît froidement à ses avances ; dans le tête-à-tête, elle était beaucoup plus réservée, n'ayant rien de commun avec Hélène, ni les idées, ni les inclinations, la sentant moralement et intellectuellement supérieure ; elle la savait aussi informée, dans une certaine mesure, de quelques galanteries passées, qu'elle-même, avec son bon cœur, se pardonnait facilement, sans espérer une égale indulgence de sa fille, une puritaine. Elle se plaignit à Hélène de ne pouvoir passer avec elle, avec elle seule, au moins ces dernières heures. Mais comment faire, ayant tout ce monde, un pareil jour ?... Elle voulait se dédommager largement au mois d'octobre. Elle recommanda à Hélène de revenir vite, bien vite, et surtout de ne pas se laisser conduire en Sicile... Ce n'était pas prudent, non plus, s'ils allaient passer l'été à la mer, de choisir Naples. Son mari ne voulait absolument pas entendre parler de Venise ? Eh bien, il y avait Livourne, il y avait Gênes, il y avait mille autres endroits meilleurs que Naples. Et pourquoi pas Dieppe, pourquoi pas Ostende ?... Et puis, s'ils n'allaient pas à la mer, ce qui valait mieux, en somme, il restait ce fameux Aix-les-Bains. Santa-Giulia avait d'abord parlé d'Aix, pour le cas où il aurait réussi à se procurer l'argent dont il avait besoin : à présent, Hélène pouvait lui rappeler ses paroles et tenir ferme. Enfin, qu'elle choisît Aix ou un endroit quelconque, il lui fallait emmener sa femme de chambre, exiger cela de son mari, maintenant qu'il ne pouvait plus lui opposer des raisons d'économie.

— A propos, dit la comtesse, quand elle en fut là, comment as-tu fait pour convertir ton oncle, hein? Qu'est-ce que vous avez conclu?

— Tu sais bien, répondit Hélène, ce que voulait mon mari?

— Oui, oui, il voulait au moins quinze mille francs... ce qui, après tout, n'est pas la mort d'un homme, il me semble que monsieur ton oncle aurait pu se faire prier un peu moins.

— Mais à toi, maman, que t'a-t-il dit, tout d'abord? Ne t'a-t-il pas dit que, s'il n'obtenait pas ces quinze mille francs, il me confinerait à Cefalu pour toujours?

— Le misérable! s'écria la comtesse. Certes, oui, il me l'a dit.

— Bien. Maintenant il est entendu que je n'irai pas à Cefalu, à moins que je ne le veuille absolument.

— Dieu soit loué! mais...

Hélène eut un frisson qui la secoua tout entière.

— Qu'as-tu? s'écria sa mère. Qu'est-ce qui t'arrive?

Hélène avait déjà repris possession d'elle-même.

— Rien, répondit-elle, absolument rien.

La comtesse, fort inquiète, insista vainement. Sur ces entrefaites, Malcanton vint lui demander si, pendant le salut, on devait faire entrer les musiciens dans la maison pour s'y reposer un peu, au lieu de les envoyer jouer à l'église, comme les prêtres l'auraient voulu. Hélène les laissa se consulter. Elle entra dans la maison et se réfugia chez le comte Lao. En frappant à sa porte, elle se souvint de cette soirée troublée, alors que la pluie mettait un voile blanc à toutes les fenêtres, et qu'elle frappait à la même porte avec l'angoisse d'un danger inconnu et proche. Maintenant la tranquille clarté du soir se posait sur le plancher, les cloches de la Saint-Pierre tintaient sous le ciel transparent, des voix joyeuses montaient du jardin aux fenêtres ouvertes; tout lui disait : « Va-t'en, va-t'en, toi qui n'as que de tristes pensées!... »

— C'est toi, dit le comte, quelle heure est-il donc?

— Presque neuf heures, mon oncle.

— Il y a encore une heure, alors. Excuse-moi, j'ai une lettre à écrire et je ne l'ai pas encore finie.

Hélène s'assit en silence près de la fenêtre. Il y avait déjà une quantité de lampions tout autour de la flèche du petit clocher, derrière les sapins. D'autres lumières couraient à travers le jardin et la rumeur augmentait sans cesse. On entendait crier le docteur Grigiolo, directeur des illuminations.

Un domestique vint chercher Hélène. Madame la comtesse la demandait tout de suite. Elle attendait sa fille, de l'autre côté de la porte, dans la pièce obscure. La comtesse Tarquinia n'avait pas la prétention d'être une sainte, mais elle était convaincue de sa bonté, au moins ; elle voulait en donner maintenant une preuve à Hélène. Elle la pria de parler, de se confier à elle, si elle avait quelque chose sur le cœur.

— Je n'ai pas ta vertu, dit-elle humblement, ni ton intelligence, mais je suis ta mère, après tout.

Hélène se sentit émue et l'embrassa plus affectueusement qu'elle ne l'avait fait depuis longtemps.

— Ce n'est rien, répondit-elle. Lorsque tu as dit : « Dieu soit loué ! » il m'est passé par l'esprit une idée stupide, une sorte de peur de ne plus revenir, et cela m'a fait éprouver comme une secousse !

Sa mère l'embrassa et la gronda de se laisser dominer par ces sottes pensées. Au fond du cœur, elle n'était pas du tout tranquille : elle savait qu'Hélène n'était pas femme à se laisser émouvoir par de sottes imaginations.

L'entretien fut interrompu par les Perlotti qui sortirent de leurs chambres en tenue de voyage.

Ils descendirent ensemble. Des ballons de couleur, en guirlandes, couraient entre les arbres, entre les fenêtres de la villa et de la ferme. On finissait à peine d'en entourer presque jusqu'à la cime le grand cyprès mort, qui montait dans la nuit noire comme un obélisque de feu. Les spectateurs criaient et applaudissaient. Alors la musique s'ébranla en jouant ; elle fit un tour entre les arbres illuminés, puis alla se placer sur la pelouse obscure, au sud de la villa. Une fusée brilla au loin, de l'autre côté du pré, dans les ténèbres ; puis une autre, puis une autre encore. Des étoiles de toutes les couleurs tombaient lentement du ciel. Tout le monde courait de ce côté-là. Le baron, qui cherchait sa femme et sacrait entre

ses dents, finit par la trouver avec sa mère et les Perlotti devant la porte qui donne sur le pré.

— Hélène, dit-il, écoute un instant.

Il l'entraîna dans la maison, près du billard. Il était furieux de n'avoir jamais pu lui parler.

Cette somme? L'avait-elle? Avait-elle un papier? Une promesse, peut-être? Est-ce qu'elle s'était contentée d'une promesse?

Hélène répondit dédaigneusement qu'il avait déclaré lui-même s'en contenter : n'eût-elle qu'une promesse de son oncle, cette promesse aurait plus de valeur que l'or et que n'importe quel papier. Elle lui dit de faire atteler et s'en retourna vers sa mère et les Perlotti qui l'appelaient.

Le baron, au lieu d'aller faire atteler, monta chez le comte Lao. Il le trouva sur l'escalier, qui descendait, une lettre à la main. Il lui dit qu'il venait prendre congé de lui et le remercier.

— Cela n'en vaut pas la peine, interrompit le comte.

— Je regrette, ajouta Santa-Giulia, que ce versement m'ait obligé...

Lao fronça les sourcils comme fait celui qui rassemble ses pensées pour se souvenir. Puis il se secoua et répondit :

— C'est bien!

Il descendit, laissant son interlocuteur assez mécontent.

— Comme ils ont le verbe haut, aujourd'hui, ces brigands-là! grommela à part lui le baron.

Et il alla faire atteler.

Le comte Lao, emmitouflé, le collet de son pardessus relevé, rejoignit dans le jardin, devant la porte du salon, le groupe où se trouvait sa nièce.

Un domestique vint dire que la voiture était prête.

— Allons, grogna le baron.

Lao serra la main d'Hélène et rentra dans la maison.

En dépit des feux de bengale, on n'y voyait pas beaucoup auprès de la voiture arrêtée entre l'écurie et les magnolias qui ceignent la pelouse. Les paysans, les domestiques, les enfants se pressaient autour des chevaux. Il y avait de la confusion. La comtesse Perlotti ne trouvait pas son sac de voyage et manifestait la crainte qu'il fût tombé entre les roues.

— Je vais faire allumer un feu de bengale! cria Grigiolo.

Hélène lui prit le bras et le serra très fort :

— Non, non ! dit-elle, d'une voix pleine de larmes.

Alors commencèrent les baisers et les adieux. La vieille nourrice d'Hélène, femme du régisseur, sanglotait. Tout était en ordre, il ne manquait plus que le sac de la comtesse Sophie. On finit par savoir qu'il avait été placé par erreur sur la carriole où se trouvaient les bagages d'Hélène, partis une heure auparavant.

— Allons ! dit encore le baron. Mes compliments à tous !...

Les chevaux piaffèrent, le sable cria sous les roues pesantes. En passant sous le portail, Perlotti agita son chapeau, et sa femme son mouchoir ; les roues, les pieds ferrés des chevaux tonnèrent un instant sur le pavé et sur le seuil ; puis le son mourut dans la campagne obscure.

Mais Grigiolo et son aide de camp coururent jusqu'au sapin colossal qui, du sommet du haut plateau, étendait ses franges noires sur la vallée. Lorsque la voiture passa dessous, longeant le Rovese, un feu de bengale blanc, une échappée de lumière dans la nuit, montra tout en haut à Hélène le vieil arbre incliné sur la pente.

— Bon voyage ! hurla Grigiolo de toutes ses forces.

Hélène tressaillit en recevant au cœur le coup de cette dernière vision.

— Il est fou, dit le baron.

Tout rentra dans l'obscurité, on n'entendit plus que le mugissement du Rovese, mêlé au trot égal des chevaux.

Le baron ne dormait ni ne parlait. Durant les trois heures du trajet, enveloppé dans un châle de sa femme, il mâchait de temps à autre un lambeau de soliloque sur l'infâme humidité de la nuit, sur les chevaux goutteux de la comtesse Tarquinia. Hélène, rencognée au fond de la voiture, muette, avait les yeux fixés sur la route.

A la gare, les Perlotti reprirent leur valise et voulurent rester là jusqu'au départ d'Hélène afin de pouvoir, le lendemain, écrire à sa mère qu'ils l'avaient absolument mise dans le train. Pendant que Santa-Giulia s'occupait des bagages, le domestique du comte Lao, qui était venu à côté du cocher, remit à Hélène une lettre de la part de son oncle.

Elle la regarda, et la serra tout de suite en disant :

— C'est bien.

Au bout de vingt minutes arriva le train, bondé de voyageurs. Santa-Giulia fit tellement sonner ses titres parlementaires qu'on ajouta un wagon de première classe pour que l'honorable sénateur pût voyager seul avec sa femme.

— Ah ! fit-il en se jetant sur les coussins, les jambes croisées et les mains derrière la nuque. Enfin, il n'y a plus d'ennuyeux!... Parle-moi un peu de l'affaire. Comment as-tu conclu ?

— J'ai conclu comme tu voulais, toi.

— Quinze mille ?

Cette fois, ce fut le sifflet furieux de la locomotive qui lui donna la réplique. Le train s'ébranlait.

— Quinze mille ? répéta le baron.

Hélène tarda un moment à répondre. Elle regarda par la portière jusqu'à ce que toutes les lumières et les bureaux éclairés de la station eussent défilé devant ses yeux.

— Non, dit-elle en reculant la tête. J'ai choisi autrement.

— Quoi ? s'écria le baron, se dressant, d'un coup, en face de sa femme. Quoi, *choisi autrement* ?

— Tu m'as dit, répondit Hélène, — d'une voix ferme et forte, pour vaincre la trépidation du train lancé à toute vitesse, — que, sans l'argent, tu me conduirais en Sicile et qu'il ne serait plus question ni de Rome ni de la Vénétie. Tu as ajouté clairement que tu entendais poser la question à mon oncle en ces termes : « Ou de l'argent, ou Cefalu ». Eh bien, comme il s'agissait de moi, j'ai pensé que j'avais tout droit de choisir, et j'ai choisi Cefalu.

Pendant qu'elle parlait, le baron avait peu à peu changé de visage. Au dernier mot, il lui saisit les genoux et se courba tout entier sur elle.

— Donc, dit-il, les dents serrées, donc, tu veux me faire comprendre que tu n'as pas parlé de l'argent?

Hélène ne répondit ni ne bougea.

— Tu n'as pas parlé ? répéta-t-il en lui serrant et lui secouant les genoux avec fureur.

— Non, certes, je n'ai pas parlé, fit-elle.

Le baron se figura qu'elle mentait; qu'elle, sa mère, son

oncle, s'étaient mis d'accord pour se jouer de lui. Enflammé de colère, il leva la main.

— Courage ! fit-elle à demi-voix, sans baisser les yeux.

Il n'osa pas.

— Ah ! reprit-il, tu n'as pas parlé !

Le train entrait alors en tonnant sous un tunnel. Hélène voyait son mari gesticuler comme un furieux, elle l'entendait hurler elle ne savait quoi. Elle put saisir au vol le mot : « hypocrite ». Un éclair passa dans ses yeux. Pour toute réponse, elle dirigea vers son mari l'index de la main droite.

— Moi ? rugit l'homme.

Ils se turent tous deux jusqu'au moment où cessa le fracas du train sorti du tunnel.

— Pourquoi avais-tu besoin de cet argent ? dit-elle.

Il répliqua brutalement que c'était pour s'amuser. Ce n'était pas vrai : il s'agissait d'engagements formidables ; mais il avait voulu la blesser. Il ajouta qu'elle était la première hypocrite, elle, qui l'avait trompé, à l'autel, avec son « oui » mensonger, plein d'aversion.

Brusquement le cœur d'Hélène se serra. C'était vrai, c'était vrai ; elle connaissait bien sa faute : l'égoïsme de la résolution prise pour quitter la maison maternelle. Elle ne daigna pas répondre que sûrement, quand bien même elle en arriverait à ne plus croire en Dieu, elle mourrait avant de démentir ce « oui » de l'autel, avant de s'en plaindre. Il fallait subir le châtiment, tout entier, jusqu'au bout, en silence.

Son mari lui demanda si elle s'imaginait qu'il eût plaisanté en parlant de Cefalu.

— J'espère que non, dit-elle.

— J'espère ! répéta le baron avec un ricanement, j'espère !... Ils se riront de moi maintenant, ajouta-t-il, ces deux autres brigands ! Mais que Dieu m'écrase si jamais plus je les regarde en face pendant l'éternité, si jamais j'accepte d'eux une goutte d'eau, dussé-je crever de soif !

Aux paroles d'Hélène protestant que ses parents n'y étaient pour rien, il opposa un geste de mépris, puis s'enfonça dans le coin opposé du compartiment, et n'ouvrit plus la bouche.

Chacun de son côté, lui féroce, elle grave, ils regardaient dans la nuit noire et froide dont le souffle entrait par les por-

tières et faisait trembler le lumignon somnolent, comme effrayé. Bientôt Hélène se souvint de la lettre de son oncle : en s'efforçant, elle put la lire. Le comte Lao lui disait brièvement que, ne croyant pas le moins du monde à ce qu'elle lui avait raconté, craignant quelque sottise sentimentale, il avait l'intention de lui envoyer à Rome, par la Banque nationale, quinze mille francs qu'elle lui rapporterait en octobre, si vraiment elle n'en avait pas besoin. Hélène replia la lettre et se mit à regarder par la portière.

Peu à peu, la trépidation du train devint pour elle comme un bruit régulier de vagues, puis un tumulte et des cris de gens inconnus ; les campagnes obscures lui paraissaient une mer ; trois yeux fixes de planètes, à l'horizon, l'appelaient de loin. Il lui semblait qu'ils connaissaient l'idée enfouie tout au fond d'elle-même : « Pour lui, pour lui ! Pour ne pas troubler sa vie !... » Les rares arrêts interrompaient un moment ces pensées. Des voyageurs montaient et descendaient sans qu'elle bougeât ses yeux grands ouverts. A l'aube, avec un terrible fracas, le train s'engagea entre de hautes charpentes de fer, à travers lesquelles on voyait une large clarté et l'image pâlie des étoiles. Quelqu'un dit à mi-voix :

— Le Pô.

Hélène sortit alors de ses rêves, et cette première lueur de jour lui fut une douleur. Les yeux fixés à la rive fuyante, elle évoqua, repoussa, rappela avec passion les paroles de la pauvre pierre cachée là-bas, au fond de l'horizon, parmi les arbres de la villa Cortis :

« L'hiver et l'été — de près et de loin — toute ma vie et au delà. »

A. FOGAZZARO

(Traduction de Paul Solanges.)

(A suivre.)

LA FINLANDE

C'est un pays et un peuple peu connus chez nous que la Finlande et les Finlandais [1]. Ils sont peu connus même de leurs voisins plus proches, des Russes, au vaste empire desquels ils sont annexés, des Allemands, dont les extrêmes rivages regardent les leurs. Longtemps leur sort fut attaché à celui de la Suède : ils lui doivent leur religion et leur civilisation. La partie cultivée de la nation a été jusqu'en ces derniers temps suédoise de race, de mœurs et de langue. Séparée violemment, après la guerre fameuse de 1808, du pays qu'elle considérait comme la mère patrie, la Finlande a poursuivi, à travers bien des tâtonnements, mais sans se décourager, et avec une conscience de plus en plus claire d'elle-même, de nouvelles destinées. La partie suédoise de la nation, de beaucoup inférieure comme nombre, — environ dans la proportion d'un à six, à la partie finnoise, — s'est

1. Il y a plus de cinquante ans que X. Marmier visita la Finlande et fit, le premier, connaître chez nous le *Kalevala* et Runeberg. Depuis lors, c'est surtout l'homme excellent et généreux que vient de perdre la science française, M. A. Geffroy, qui nous a donné des renseignements sur la Finlande et sa littérature, notamment dans divers articles de la *Revue des Deux Mondes* (en 1854, 1857, 1861 et 1871).

préoccupée d'élever celle-ci à son niveau de culture, non en se l'assimilant, mais en développant par l'instruction et l'émulation tous les germes qui sommeillaient en elle. Cette affectueuse incubation a porté les plus beaux fruits : il y a véritablement aujourd'hui, parlant finnois ou suédois, ou, souvent, les deux langues, une nation finlandaise, unie par le même amour passionné de la patrie commune et par le même désir d'en sauvegarder l'autonomie relative.

La Finlande a accepté son union, désormais indissoluble, avec la Russie, et elle reconnaît qu'elle doit à la bienveillance des tsars et à la loyauté avec laquelle ils ont tenu les engaments libéraux pris par Alexandre Ier une bonne part des grands progrès qu'elle a réalisés dans ce siècle; mais elle veille avec un soin parfois inquiet à l'observation de ces engagements. Elle a vu à diverses reprises ses libertés et ses traditions menacées par les passions centralisatrices et niveleuses de certains partis moscovites; les dernières années du règne d'Alexandre III ont été pour elle fécondes en anxiétés. Ce qu'elle regarde comme ses biens les plus précieux : sa constitution, son indépendance administrative, ses chères vieilles langues, sa religion, qui fait le fond même de sa vie morale, tout cela dépend en fait de la volonté du tsar, volonté qui n'a, en somme, d'autre frein qu'elle-même. Si demain un oukase impérial modifiait les lois constitutionnelles de la Finlande, il y aurait dans le pays une profonde consternation, mais il n'y aurait pas de révolte. Ce peuple sage et réfléchi comprendrait l'inutilité de la lutte contre une force trop supérieure. L'Europe, bien entendu, n'interviendrait pas dans ce qu'elle considérerait à juste titre comme une affaire intérieure du grand empire russe. Mais c'est précisément cette absence de sanction matérielle qui entretient chez les Finlandais une foi inébranlable dans la parole donnée en 1809 et souvent répétée depuis. Ils savent que, responsables seulement devant Dieu et leur conscience, les tsars prennent cette responsabilité au sérieux et comprennent le haut prestige dont les entoure une inviolable fidélité à des promesses spontanément faites et reçues avec une noble confiance.

La sage politique d'Alexandre Ier et d'Alexandre II avait

surtout pour but et elle a eu pour résultat d'effacer dans le cœur des Finlandais le regret de leur ancienne union avec la Suède, regret qui fut long à déraciner de leur âme profonde et tenace ; cette politique a donc été habile autant que magnanime, et tout permet d'espérer que le gouvernement de Saint-Pétersbourg la continuera à l'avenir, sinon dans le même dessein, — car tout rêve de retour à la Suède a bien disparu du cœur finlandais, — au moins dans l'intérêt de la prospérité matérielle et morale d'un membre important de l'empire.

Cette prospérité, qui va croissant depuis trois quarts de siècle, est due surtout à l'amour que les Finlandais portent à leur terre natale et à leurs institutions. Si on détruisait ces dernières, ou si, par des tracasseries et des mesures de suspicion, on en gênait le libre jeu, l'initiative personnelle s'arrêterait, l'activité se découragerait, les voiles aujourd'hui tendues s'abattraient tristement, et à la vie saine et vigoureuse succéderait pour longtemps une morne atrophie. Mais ce sont là des dangers sans doute purement chimériques. Les quelques nuages qui semblaient s'être amassés à l'horizon dans les derniers temps se dissipent ; depuis l'avènement du jeune tsar Nicolas II, un souffle plus libre est venu alléger l'atmosphère. La Finlande n'avait d'ailleurs jamais voulu croire aux prophéties de malheur : c'est au moment même où, disait-on, son existence autonome était menacée qu'elle entreprenait et exécutait l'œuvre magnifique où elle s'est présentée elle-même, par l'organe de ses écrivains et de ses artistes les plus éminents, à l'Europe civilisée, se peignant avec une juste fierté, mais sans emphase ni exagération, se révélant dans ses traits les plus intimes et se manifestant dans ses œuvres maîtresses, s'affirmant en un mot dans la plénitude de sa vie individuelle et dans la complexité touchante de sa conscience nationale.

C'est M. L. Mechelin, ancien sénateur de Finlande, l'un des hommes politiques et des orateurs les plus distingués du pays, qui a pris l'initiative de cette œuvre nationale. Sa pensée a été comprise : en quelques jours il a réuni, à l'aide de souscriptions particulières, un fonds de garantie de cent mille francs, qui a permis de commencer aussitôt le travail.

Ce travail a rapidement abouti : *La Finlande au* XIXe *siècle* vient de paraître en même temps en suédois, en finnois, en russe, en allemand, en anglais et en français. La version française est l'œuvre de M. Biaudet, un de nos compatriotes, qui fait là-bas honneur à notre pays, et qui depuis vingt ans travaille avec succès à la propagation du français en Finlande. Cette version est aussi élégante que fidèle. Le livre est digne de l'idée qui l'a conçu et du sujet auquel il est consacré. En le lisant et en le regardant, on ne peut s'empêcher d'être pris pour le pays et ses habitants d'une sympathie profonde et durable, et d'une estime qui, en plus d'un point, va jusqu'au respect ou à l'admiration [1].

I

Le pays est beau et triste. La Finlande, — pour parler avec M. Zacharie Topelius, l'auteur de la très belle description qui ouvre le volume, — a émergé et continue d'émerger du sein de la Baltique. Le feu travaille silencieusement, mais sans trêve, sous la terre et sous le fond de la mer. Parfois un léger tremblement du sol trahit sa présence, que ne décèlent ni volcans, ni geysers, ni sources thermales. Il n'a pas la force de faire éclater l'épaisse carapace dont le froid du nord a recouvert ses foyers ; il ne peut que rider la croûte terrestre, la soulever sur un point, l'abaisser sur un autre. Lentement, de siècle en siècle, il exhausse le plateau granitique sur lequel repose la Finlande, tandis qu'il déprime, de l'autre côté de la mer, les rivages de l'Esthonie et de la Prusse orientale. Tout le bassin de la Baltique, cette Méditerranée du nord, semble

1. On doit constater dans cette peinture certaines obscurités et certaines réticences. Il est fait à plusieurs reprises allusion au « débat des langues », et ce débat n'est nulle part exposé dans son histoire, son caractère et ses phases diverses. En fait, les Suédois n'ont pas tous de prime abord accepté sans difficulté l'égalité des droits accordés au Finnois, et aujourd'hui encore il reste quelques points litigieux entre les deux races, bien qu'elles s'entendent toujours vis-à-vis de ce qui n'est pas « finlandais ». — Dans le tableau de la vie du paysan finnois il n'est pas dit un mot de son alimentation et surtout de sa boisson : il paraît pourtant que cette dernière joue un rôle assez considérable. — Sur quelques autres points encore on aimerait un peu plus de détails.

être ainsi le théâtre d'un vaste mouvement ondulatoire : exhaussement au nord, abaissement au midi. C'est une vague qui, depuis une époque antérieure à toute chronologie, roule majestueusement à travers les siècles.

Le plateau, ainsi soulevé du sein des ondes par la force qui travaille au-dessous, semble avoir gardé dans toutes ses anfractuosités des parcelles de mer qui, surprises par la subite élévation du sol, n'ont pu regagner à temps la grande masse à laquelle elles appartenaient. On dirait les gouttes d'eau qui ruissellent et étincellent encore sur le corps d'une sirène jetée sur le rivage par un flot imprévu. Sans parler du Ladoga, le plus grand des lacs d'Europe, qui n'appartient au pays que par sa moitié septentrionale, des milliers de lacs, les uns de l'azur le plus tendre ou de la plus intense émeraude, les autres violets ou rougeâtres, les autres presque noirs, jettent sur ce dur pays comme les mailles multicolores d'une résille toujours mouvante : car tous sont en mouvement perpétuel, communiquent entre eux par des ruisseaux, des torrents et des cascades, se jettent souvent et se mêlent les uns dans les autres. Beaucoup s'épandent en de vastes marécages qui sont aujourd'hui un des éléments de la tristesse et de l'infécondité du pays ; mais, de plus en plus activement desséchés et mis en culture, ils en accroîtront bientôt au contraire la fertilité et la beauté. Plus rebelles et plus étendues encore, de vastes landes de sable, semées de rares pins et pauvrement recouvertes de bruyères, ont offert jusqu'à présent au défrichement un obstacle insurmontable, et forment un des traits caractéristiques du pays. Mais c'est dans l'alternance incessante et le mélange intime des collines, des forêts et des lacs, que se déploient toute la grâce et la poésie de cette terre sauvage.

Quand, par une belle soirée d'automne, après une longue marche par des sentiers qui montent, descendent, s'enroulent sans cesse autour de collines tantôt rocheuses et nues, tantôt vêtues de bruyères rouges ou de maigre gazon, à travers mille ruisseaux et mille flaques, on arrive sur un tertre un peu plus élevé, et que, sous un ciel d'une pureté de cristal, d'un vert pâle à l'est, enflammé à l'ouest par les obliques rayons d'un couchant très lent à s'éteindre, on voit les forêts de sapins et de bouleaux se dérouler, immobiles, à perte de vue,

qu'on voit briller partout, les uns déjà touchés par le fin trait d'argent de la lune, les autres reflétant les derniers feux du soleil, les lacs grands et petits que recèlent toutes les dépressions de ce terrain infiniment onduleux, on s'arrête comme enchanté, l'âme pénétrée d'une immense impression de grandeur, de repos et de tristesse. Aucun contour ne se précise nettement, aucune limite ne s'impose au regard, aucune différence saillante ne l'arrête dans son parcours circulaire. Pas un bruit humain : seulement le murmure incessant des eaux qui courent et, çà et là, le grondement lointain d'un torrent sur les rocs, ou parfois le cri aérien d'un oiseau de passage. L'homme se sent là seul, comme étranger et perdu, et il semble que du ciel, de la terre, des forêts muettes et du scintillement mystérieux des eaux, il se dégage une poésie informe et muette, qui éveille dans le cœur une aspiration sans but, lentement apaisée et lentement renaissante, une vague souffrance bientôt suivie de résignation, une sorte de joie de ne pas vivre, de sentir sa personnalité disparaître doucement, et de se laisser bercer presque inconsciemment par la silencieuse caresse dont toute cette nature vous enveloppe... Il y a quelque chose de cette impression dans la poésie qui s'est en effet, jadis, dégagée de l'âme du peuple finnois.

Mais ce qui est plus important encore pour la Finlande que la configuration et le revêtement de son sol, c'est son climat avec la brusque alternance et le contraste violent de ses saisons. Le régime climatérique est naturellement assez varié dans une région qui s'étend des portes de Saint-Pétersbourg aux abords de la mer polaire, et qui comprend, avec des côtes de douze cents lieues, exposées les unes au midi, les autres à l'est, de vastes étendues de terres éloignées de la mer. Pourtant les différences locales n'empêchent pas le caractère général de l'évotion annuelle d'être assez semblable. La neige fond en avril au sud, en mai au nord; la glace couvre le golfe de Finlande pendant cinq mois, souvent pendant sept le golfe de Bothnie ; mais partout l'hiver remplit plus de la moitié de l'année. C'est une période crépusculaire, et même, pendant les mois de décembre et de janvier, une période de ténèbres souvent illuminées par les aurores boréales. La neige recouvre toutes les terres,

la glace solidifie toutes les eaux. Mais cette glace rend, sur un sol en si grande partie marécageux, les communications plus faciles qu'en été : les traîneaux circulent où ne passeraient pas les voitures ; les patins et les longues raquettes permettent aux hommes de glisser rapidement sans avoir besoin de chemins tracés. Cette neige protège, dans le sein de la terre, la végétation qui sommeille. Et quel réveil ! Quand arrive la débâcle, c'est une impétueuse résurrection dont nous n'avons pas d'idée, une ivresse de vie, de couleurs, de parfums, d'eaux coulantes et jaillissantes, de chants, de bruits et d'amours, d'autant plus effervescente qu'elle est plus soudaine et plus courte. Puis arrivent les mois d'été. « Pendant trois mois, et plus encore dans le nord, il n'y a pas de ténèbres en Finlande. La nuit rayonne, l'éclat de l'horizon du nord rejette les ombres au midi ; si cette région du ciel est voilée de nuages, tout l'enveloppe d'une lumière sans ombres. Nul pinceau ne saurait rendre l'impression d'une nuit pareille, où tous les objets semblent lumineux, où la lumière, nulle part concentrée, semble émaner de partout. » Rien n'est plus doux que cette lumière diffuse, où l'œil baigne toujours sans jamais être ébloui. Elle a quelque chose d'irréel, de merveilleux comme l'éclairage mystérieux des songes. Ceux qui sont habitués à en jouir ne peuvent l'oublier : dans les pays qui ne la connaissent pas, ils la réclament avec un regret nostalgique. Elle verse au cœur la langueur rêveuse qu'on retrouve dans les plus belles des chansons populaires du pays. La nature entière se comporte comme une féerie. « Tout ce qui vit se hâte de vivre. Un seul long jour ininterrompu voit germer le grain, la fleur s'épanouir, le fruit se nouer, et quand le jour tend à sa fin, quand scintille la première étoile, le fruit est mûr, la moisson est prête. La vie a parcouru rapidement son cycle annuel, sa tâche est accomplie, la flétrissure commence. Un souffle du nord, une nuit de gelée, et le monde des plantes se vêt, pour les adieux, des plus riches couleurs. L'obscurité augmente, les feuilles tombent ; seuls les sapins et les pins restent verts au milieu de la décrépitude universelle. Ils dorment aussi ; mais, comme des guerriers endurcis, ils dorment sous l'armure. »

On comprend sans peine que dans un pays soumis à un tel régime, la nature végétative soit pauvre et avare. Les immenses

forêts ne comptent guère que des pins, des sapins et des bouleaux, ce qui, à la longue, leur donne pour l'étranger une triste monotonie. Les bruyères couvrent tout ce qui n'est pas forêt ; la culture ne fait que des taches disséminées. On a pu, sur quelques points, acclimater le pommier et le cerisier : ce sont les seuls arbres à fruits. En revanche, les baies de toute nature, depuis la fraise jusqu'à la délicate ronce polaire, foisonnent, ainsi que les champignons, innombrables et excellents, qui percent partout la mousse des bois. On cultive à peine le froment sur quelques points isolés ; le seigle, l'orge et l'avoine supportent seuls le climat ; les pommes de terre fournissent, comme dans tous les pays pauvres, une part notable de l'alimentation. Les animaux domestiques sont ceux du nord de l'Europe ; l'âne est inconnu, mais le renne descend jusqu'au Ladoga ; le cheval est petit et très endurant. La chasse des animaux à fourrures est un des grands produits du pays : l'élan, autrefois très répandu, puis presque éteint. recommence à se montrer, mais il est interdit de le chasser ; les chasses à l'ours sont encore fructueuses. La pêche est naturellement très riche dans ce pays, où la proportion de l'eau à la terre est plus forte que dans toutes les contrées de l'Europe, — quarante fois plus grande qu'en France ; les espèces de poissons de mer et d'eau douce y sont extrêmement nombreuses et variées.

Ce court tableau de la Finlande ne serait pas complet si l'on ne disait un mot des innombrables îles, îlots et rochers, dont le dédale forme autour des côtes du sud-ouest des archipels qui donnent aux géographes autant de peine que le système des lacs intérieurs. On dirait, en effet, qu'on a sur terre et sur mer les deux faces opposées d'un même moulage, l'eau faisant le fonds de l'un et le sol le fonds de l'autre. Dans ces myriades de récifs, de rochers nus, de petites îles vertes ou de grandes îles cultivées et peuplées, la navigation est difficile et s'égare souvent, malgré les phares, les balises et les marques gravées sur les rochers : mais l'œil a des surprises perpétuelles, et l'âme éprouve ce même sentiment du recommencement infini, en combinaisons variées, d'éléments toujours pareils, qui se dégage aussi du spectacle des forêts, des collines et des lacs.

« Tout cela, dit M. Topelius, donne l'image d'un pays en lutte constante avec une nature marâtre, souvent meurtri, jamais vaincu, toujours espérant, toujours vivant, même sous les neiges profondes. Rien de la gaieté insouciante du Midi : la joie y est un rayon de soleil fugitif, la richesse y semble un conte de fées, la parure des champs y passe avec la rapidité d'un beau rêve. Sérieuse et dure avec un trait de résignation mélancolique, telle est la nature finlandaise. Le secret de sa beauté est dans l'alternance constante de la mort et de la résurrection. La moitié de sa vie est enveloppée de ténèbres, l'autre éclatante de lumière. Le poète demande : Peut-on mourir pour ce pays? — Oui, répond l'histoire. Et on peut aussi vivre pour lui. »

On vit en effet pour lui et par lui. Le travail de l'homme a tiré parti des maigres ressources que lui fournissait la nature, a vaincu autant qu'il est possible les obstacles qu'elle lui opposait, s'est prêté aux conditions qu'elle lui dictait. Des villes nombreuses, quelques-unes florissantes, se sont élevées sur les côtes ; l'intérieur se défriche et se peuple de plus en plus. D'un million d'âmes au commencement du siècle, la population atteindra trois millions à la fin. Partout des routes ont été ouvertes, que parcourent seulement, il est vrai, des charrettes et des traîneaux ; la voiture proprement dite, sauf dans quelques grandes villes, est inconnue en Finlande. Des chemins de fer relient les principales parties du pays ; des bateaux à vapeur sillonnent ses fleuves et ses lacs et le mettent en communication avec le monde civilisé. Au moyen de navires à puissant bélier, on arrive à couper en hiver la ceinture de glaces de la Baltique. On exploite l'inépuisable richesse des forêts : pendant toute la belle saison, d'innombrables trains de bois descendent les cours d'eau et portent à tous les ports de l'Europe la charpente de nos vaisseaux et de nos maisons. Et surtout, attaché à cette terre d'un amour d'autant plus intime et profond qu'il lui faut sans cesse lutter avec elle, un peuple sain, vigoureux, a su se faire une vie sociale, intellectuelle et artistique, originale, et se créer, dans des conditions difficiles, une véritable nationalité.

I

Le fond de la population est formé par les Finnois. Ce nom n'est pas celui que les indigènes se donnent à eux-mêmes : ils s'appellent *Suomalaiset*, et nomment leur pays *Suomi*. Le nom par lequel nous les désignons leur a, comme il arrive souvent, été donné par leurs voisins : les historiens de l'antiquité connaissent déjà les *Fenni* sur les rivages de la Baltique. Aux temps préhistoriques, les Finnois avaient peut-être occupé une grande partie de l'Europe centrale, d'où ils ont été peu à peu refoulés vers le nord-est. Ils appartiennent au groupe des « Finno-Ougriens » qui sont eux-mêmes un rameau de la grande famille touranienne. Ils ont pour parents, — outre les Estes et les Lives sur la rive opposée de la Baltique et différents peuples qui s'échelonnent, dans la Russie du nord, de la Finlande à l'Oural, — les Magyares : ceux-ci sont, avec les Finnois, les seuls des Finno-Ougriens qui soient entrés dans la civilisation européenne [1]. Mais les Magyares, très différents de la plupart de leurs congénères, y sont entrés à cheval et en conquérants ; les Finnois y ont été introduits par la force. Au XIIe et au XIIIe siècle, la Suède, dans des « croisades » successives, a eu raison de leur résistance opiniâtre et a fini par les subjuguer et les baptiser. Ils ont constitué depuis lors la classe inférieure, rurale et soumise, de la population finlandaise, dont ils forment, comme on l'a vu, près des six septièmes.

Avant la conquête suédoise, les Finnois en étaient restés à un état de culture et de société très primitif. Ils défrichaient les forêts par l'incendie, n'avaient qu'une agriculture rudimentaire et vivaient surtout de leurs troupeaux. Divisés en deux tribus, les Tavastiens et les Caréliens, ils se livraient pour des pâturages ou pour des femmes, des guerres incessantes. Ils auraient été mis par leurs vainqueurs et par les

1. Les Estes et les Lives se sont laissés dominer et presque absorber par les Germains et les Slaves.

rares étrangers qui prenaient d'eux quelque connaissance au rang le plus infime de l'humanité, s'ils n'avaient été l'objet d'une crainte superstitieuse qu'ils entretenaient eux-mêmes par la foi qu'ils avaient, comme tous les peuples touraniens. dans la puissance redoutable de leurs magiciens. Leurs incantations avaient, disait-on, le pouvoir, non seulement de donner ou de guérir les maladies, de faire prospérer ou languir le bétail, mais de déchaîner et d'arrêter les vents et les orages.

Un vague naturalisme mêlé de fétichisme formait la partie théorique de leur religion : la pratique consistait essentiellement en formules magiques, dont le secret assurait une grande supériorité à ceux qui le possédaient. Le catholicisme laissa subsister plusieurs des anciennes croyances ; le luthéranisme même, que les Finnois adoptèrent comme les Suédois au xvie siècle, ne les a pas entièrement extirpées. Ils ont cependant embrassé la foi luthérienne avec une ardeur et une profondeur extrêmes, et toute leur vie morale en a été complètement transformée. Le piétisme, propagé en ce siècle par un paysan, Paavo Ruotsalainen, a fait chez eux de très grands porgrès et a contribué à leur donner conscience d'eux-mêmes. Aussi, pour étudier les Finnois dans un état plus voisin de leur état primitif, faut-il s'adresser à ceux qui vivent hors de la Finlande propre, dans la Carélie russe et le gouvernement d'Arkhangel.

Le Finnois est lent d'esprit, mais extrêmement tenace, sérieux et même triste, avec de brusques accès de gaieté ; rebelle à toute innovation, et fortement attaché à ce qu'il a une fois fait sien ; modérément travailleur et d'une énergie intermittente, mais patient, résigné, doux et bienveillant. De petite taille, de carrure trapue, d'une physionomie peu mobile où la jeunesse même paraît de bonne heure fanée, il a pris l'empreinte de son dur climat, de ses longs hivers sans soleil, de sa vie enfermée et réduite. Il se contente de peu et ne demande presque à la vie que de vivre, du moins à la vie extérieure, car il a une vie intérieure assez riche. Si le peuple finnois de la Finlande a oublié les chants du *Kalevala*, s'il ne connaît plus le *kantélé* que font encore retentir ses congénères de Carélie, il a conservé des besoins d'imagination et de

rêve : il aime la musique et la danse ; c'est par milliers qu'on a recueilli chez lui les contes, les proverbes, les énigmes, qui plaisent particulièrement à sa sagesse enfantine et réfléchie, et les formules magiques, débris de l'âge païen. Il produit encore un grand nombre de chants d'amour tristes et doux.

Sa langue, très riche en voyelles, dont les mots s'agglutinent et se décomposent de mille façons, et qui semble comme invertébrée, se prête à une mélopée caressante et plaintive. Depuis qu'un travail intense a répandu l'instruction dans ce peuple, toute une littérature est née ; un théâtre national s'est fondé et prospère. Dans les dernières années, on a vu un assez grand nombre de simples paysans, restés tels, écrire des œuvres qui ne sont pas sans mérite et qui forment un genre unique dans la production européenne : des souvenirs, des impressions sincères, des essais de romans. En même temps, les mieux doués se pénétraient de la culture moderne et arrivaient à produire, en vers et en prose, des livres dont quelques-uns paraissent avoir une réelle valeur [1]. Il est curieux de voir les grands courants artistiques de l'Europe pousser leurs dernières vagues jusqu'à la vieille et longtemps impénétrable *Suomi*, et de trouver des émules finnois, non seulement d'Ibsen, mais d'Alphonse Daudet. Juhani Aho, le premier des romanciers de la jeune école, a fait un séjour à Paris : dans un de ses romans, *Seul*, les scènes parisiennes alternent avec les impressions de la terre natale : dans un autre, la *Femme du pasteur*, est représentée l'invasion de l'exotisme dans le milieu finlandais ; l'un et l'autre ont eu beaucoup de succès, mais n'ont pas été sans provoquer du scandale dans un public simple, habitué à une littérature presque constamment édifiante [2].

Toutefois, ce n'est pas, jusqu'à présent, par leur production littéraire moderne, encore bien novice, que les Finnois se sont fait une place dans ce que Gœthe a appelé « la littérature du

1. Il faut noter qu'une partie au moins de la littérature finnoise est due à des auteurs suédois de race, qui se sont volontairement *finniés*, soit par sympathie, soit pour aider à l'éducation de leurs compatriotes.

2. Un des collaborateurs de *la Finlande au XIXe siècle*, qui est en même temps un romaniste distingué, M. Söderhjelm, vient de publier dans la revue suédoise *Ord och Bild*, un très intéressant article sur la jeune littérature finnoise.

monde ». C'est par le *Kalevala*, qui a tout à coup, il y a un demi-siècle, révélé à l'humanité qu'elle avait une corde de plus dans sa grande lyre épique. Je ne veux pas essayer d'étudier et de caractériser ici ce poème ou plutôt cet ensemble de poèmes où s'est exprimé jadis et se conserve encore un génie absolument original. Traduit dans la plupart des langues de l'Europe sous la forme où l'a constitué le grand rhapsode Elias Lönnrot [1], le *Kalevala* a été l'objet d'études déjà très nombreuses, qu'a toutes mises à profit, en les renouvelant sur plus d'un point, le beau livre italien publié il y a deux ans par M. Comparetti. C'est un recueil de chants épiques, lyriques, magiques et autres, qui, comme ses héros eux-mêmes et ses récits, se plie, suivant le point de vue d'où on l'envisage et l'ordre où on le dispose, aux formes les plus variées, et n'a pas en somme plus de consistance que les nuages qui s'allongent, se déforment, se brisent et se recomposent sans cesse au-dessus des landes et des interminables forêts de la Finlande. On peut, grâce aux variantes sans nombre recueillies par la *Société de littérature finnoise*, grâce aux admirables investigations des critiques finlandais et surtout de Julius Krohn, s'initier à la genèse et à l'évolution de cette étrange poésie, et y puiser des renseignements précieux sur la formation des grandes épopées nationales [2]. On peut, en acceptant simplement la forme que lui a donnée Lönnrot [3], se contenter de jouir de cette poésie elle-même, si vague et en même temps si pénétrante, de cette imagination naïve et colossale, de ce rêve interrompu par des chants, de ce mélange singulier de réalisme et de magie, de ce charme indéfinissable qui a bien en effet quelque chose de magique et s'insinue dans le cœur sans presque passer par l'intelligence.

De grands poètes ont subi ce charme: Leconte de Lisle lui-même, l'amant des formes et rigides, l'a éprouvé et s'est efforcé

1. La traduction française de Léouzon Le Duc n'est pas faite sur le finnois, mais sur la traduction suédoise de Castrèn. L'introduction contient, d'ailleurs, des informations puisées à bonne source, mais aujourd'hui vieillies.

2. Renseignements d'ailleurs indirects, car le *Kalevala* diffère par beaucoup de traits des véritables épopées.

3. Plus on étudie et on contrôle le travail de Lönnrot, l'*inventeur* et le premier éditeur du *Kalevala*, plus on voit qu'il a fait œuvre, non seulement de collectionneur, mais de rhapsode et de diascévaste, çà et là même de poète.

de le rendre; mais les solides alexandrins du maître, s'ils ont de la grandeur et de la force, ne rendent nullement l'effet des petits vers accouplés des chants finnois. Ces vers glissent sans bruit, deux à deux, dans un parallélisme qui rappelle celui de la poésie hébraïque, souples et lents, comme des pas infinis sur la mousse ou sur la neige. Pour goûter l'enveloppante poésie des *runes* finnoises, il faut les lire, à défaut de l'original, dans une traduction suédoise ou allemande qui en reproduise le bercement rythmé et, plus librement que la version française, imite les images et les tournures de l'original. Alors on se sentira peu à peu pénétré tantôt par l'impression grandiose que doivent donner en hiver les espaces illimités de neige, le jour blafard fantastiquement illuminé, les brouillards qui semblent s'avancer et s'évanouir en formes énormes et bizarres, — tantôt, mais bien rarement, par la joie ruisselante d'un passager renouveau, — tantôt, et le plus souvent peut-être, par cette langueur mélancolique que suggère à l'âme, au coucher du soleil, la vue d'un paysage automnal de Suomi [1].

C'est en somme cette dernière impression, celle de la tristesse résignée et presque impersonnelle, qui domine, non seulement dans les vieux chants épiques des Finnois, mais dans toute leur poésie, comme dans leur vie intérieure. Cette tristesse, répandue sur la vie et la poésie, est admirablement exprimée par le chant du *kantélé* [2], que Lönnrot a mis en tête de son *Kanteletar*, recueil des chants lyriques du peuple. Un des traits caractéristiques du *Kalevala*, un de ceux par lesquels il décèle sa vieille provenance magique, c'est de nous prétendre donner des renseignements sur l'origine de toutes choses (il débute par la plus étrange cosmogonie). Il nous apprend donc l'origine du *kantélé*, que le vieux Wæinæmœinen aurait fabriqué avec les os d'un phoque et d'un brochet, — comme Apollon fit la lyre avec l'écaille

1. Les chants qui composent le *Kalevala* ne sont pas, suivant toute probabilité, l'œuvre propre des Finnois de Finlande, mais de ceux de la Carélie russe. C'est chez ceux-ci qu'ils ont été surtout recueillis et qu'aujourd'hui encore on les chante et on en découvre d'inédits.

2. Le *kantélé* est une petite harpe à cinq cordes que l'on pose à plat et dont on fait vibrer les cordes avec les deux mains. Il est encore employé en Carélie par les chanteurs de *runes*.

d'une tortue. C'est à ce vieux mythe qu'un poète populaire inconnu oppose dans le chant du *kantélé* un mythe plus profond :

Ils disent de vaines paroles,
Ils ne forgent que des mensonges,

Ceux qui disent de l'instrument,
Ceux qui content du *kantélé*,

Que Wæinæmœinen l'a construit,
Qu'il l'a fait, le sage vieillard,

De l'épaule d'un grand brochet
Et de la mâchoire d'un phoque...

La musique est faite de peines,
Est forgée avec des soucis ;

La boîte est faite de douleurs,
Le bois en est de jours funestes,

Les cordes sont de deuil tressées,
Les chevilles faites d'angoisses ;

Et si le *kantélé* ne chante
Ni le bonheur ni l'allégresse,

Si les tons aimables et gais
Ne résonnent pas sur ses cordes,

C'est qu'il n'est fait que de tristesses,
Qu'il n'est forgé que de soucis !

III

La population suédoise de la Finlande, venue de Suède à partir du XIIe siècle, compte aujourd'hui environ 350 000 âmes. C'est elle qui représente le cerveau du pays et qui en a jusqu'ici dirigé les destinées ; mais elle a compris que ces destinées ne pouvaient s'accomplir que si elle y associait la masse,

longtemps inerte, du peuple finnois, si elle créait, comme elle est arrivée à le faire, une nationalité « finlandaise » où disparaîtrait tout antagonisme de races, toute distinction politique et sociale, où la différence même des langues ne créerait pas de séparation. Après quelques tiraillements, qu'on s'explique sans peine, les Suédois ont admis et proclamé l'égalité des langues : beaucoup d'entre eux, au moins parmi les gens cultivés, parlent aussi couramment le finnois que le suédois, et quelques-uns ont pris part à la production littéraire en langue finnoise. La bonne entente entre les deux races qui se partagent le pays a été puissamment aidée par la communauté de religion : la foi luthérienne, on l'a déjà dit, a profondément pénétré le peuple finnois, dont l'âme méditative se nourrit de la Bible avec passion, dont l'imagination volontiers subtile et réfléchie se plaît à des spéculations mystiques. Les Suédois de Finlande se trouvaient par là en union intime avec leurs anciens sujets devenus leurs égaux. Les uns et les autres aimaient leur patrie de cet amour que les pays pauvres et rudes inspirent plus profondément que les pays riches et faciles. Les institutions du pays sont devenues aussi chères à la population finnoise qu'à la population suédoise, et l'une et l'autre y voient la protection de l'autonomie qu'elles désirent passionnément préserver, tout en restant fidèlement soumises à leur grand-duc héréditaire, qui est le tsar de Russie.

Ainsi s'est véritablement formée une conscience nationale très particulière, qui ne repose pas sur l'unité de race ou même de langue, mais sur l'amour du même sol et du même idéal, sur de communs souvenirs, de communes aspirations et de communes espérances, sur des marques réciproques d'affection données dans le passé, continuées dans le présent et attendues dans l'avenir, sur l'acceptation de plus en plus claire d'une grande tâche à remplir ensemble. L'amour est le plus beau fondement d'une nationalité : il n'y a pas de nationalité dans la création et le maintien de laquelle il ait joué un rôle aussi constant et aussi prépondérant que la nationalité suédo-finnoise de la Finlande.

Mais, en dehors de son action sur la population finnoise et de son action commune avec elle, la population suédoise de Finlande a une vie intellectuelle et artistique qui mérite d'être

admirée quand on songe à l'étroite base sur laquelle elle se développe. Le centre actif en a été longtemps presque exclusivement, et il est encore aujourd'hui en grande partie l'université de Finlande. Fondée en 1640 à Abo, l'université fut transportée à Helsingfors, la nouvelle capitale, quand un incendie en eut détruit, en 1827, les anciens bâtiments. Son importance, loin de déchoir par la séparation d'avec la Suède, s'est considérablement accrue. Le gouvernement russe doit à la tradition de la grande Catherine d'avoir toujours eu pour l'enseignement supérieur un respect que n'ont pas détruit même les tendances les plus menaçantes et les difficultés les plus réelles.

L'université finlandaise devint l'asile de l'activité intellectuelle, le foyer où se conserva et s'alimenta la flamme d'un patriotisme intelligent et éclairé. Il faut lire dans le livre où la Finlande se raconte elle-même le récit de tout ce qui s'y est fait pour la science, pour les lettres et pour la patrie. D'elle sont sorties toutes les sociétés savantes et littéraires qui ont régénéré le pays, à commencer par la célèbre *Société de littérature finnoise*; à elle se rattachent plus ou moins directement tous les hommes qui ont marqué dans les sciences, dans l'histoire, dans l'archéologie, comme dans la littérature proprement dite; toutes les écoles du pays, secondaires ou primaires, lui sont affiliées et s'inspirent de son esprit; ses « promotions » sont des fêtes nationales; des libéralités privées, souvent magnifiques, surtout eu égard aux conditions modestes du pays, s'ajoutent à ses ressources pour l'agrandissement de ses collections ou pour la fondation de bourses de voyage destinées à ses meilleurs élèves. Ces ressources, toutefois, sont encore insuffisantes pour ses aspirations : elle n'a pu, jusqu'à présent, se développer dans tous les sens autant qu'elle le souhaiterait ; elle se trouve obligée de tenir souvent plus de compte de considérations pratiques que de la culture scientifique absolument libre et désintéressée. Mais elle marche de plus en plus décidément dans cette voie, et on est étonné de voir les études les plus diverses et en apparence les plus lointaines trouver l'hospitalité. Pour ne citer que celles qui m'intéressent le plus et nous concernent de plus près, le professeur d'esthétique et de littérature moderne, M. Estlander (auquel on doit un

excellent tableau de la littérature suédoise en Finlande), a publié de bons travaux sur la poésie provençale et le roman français de *Tristan;* il a traduit le *Poema del Cid* en vers suédois. Un autre Finlandais a traduit la *Chanson de Roland.* En ces dernières années, l'étude des langues romanes a pris un nouveau développement : des étudiants et même des étudiantes en philologie romane (car l'université d'Helsingfors admet libéralement les femmes[1]) sont venus suivre nos cours parisiens. Il s'est fondé une *Société néo-philologique* qui a publié un remarquable volume de mémoires ; enfin on vient de créer un enseignement spécial de philologie romane, confié à M. Werner Söderhjelm, qui nous a déjà donné et nous promet d'importantes publications relatives à notre poésie du moyen âge. On voit que l'université finlandaise est parfaitement digne de concourir avec ses émules plus richement dotées de Suède, de Danemark et d'Allemagne.

Mais c'est dans la littérature proprement dite que la Finlande de langue suédoise occupe surtout un rang éminent. Depuis le commencement du siècle les écrivains et les poètes suédois de Finlande n'ont pas cessé de s'imposer à l'attention du monde scandinave, et leur renommée en a même souvent dépassé les limites. Les vers de Franzén, de Nervander, de Cygnaeus, d'autres encore, sont aussi goûtés et admirés à Stockholm qu'à Helsingfors. M. Z. Topelius est populaire, et à bon droit, bien au delà du cercle de son pays et même de son idiome : il a montré, dans la poésie comme dans la prose, une riche imagination et un charme d'expression qui se laisse sentir dans les traductions allemandes et anglaises comme dans la version française des belles pages qu'il a données à *la Finlande au XIXe siècle.*

Aujourd'hui c'est, en Finlande comme ailleurs, le roman qui prédomine, et les écoles psychologique, idéaliste et naturaliste y ont des représentants distingués. Mais toute la poésie finlandaise, et même toute la poésie suédoise du siècle, est dominée par le grand nom de Runeberg.

1. Disons à ce propos que la Finlande est un des pays de l'Europe qui se sont le plus avancés dans la voie de l'égalité des droits pour les deux sexes : dans l'enseignement notamment, — même dans les écoles de garçons, — les femmes font déjà aux hommes une concurrence redoutable.

Runeberg n'est pas inconnu chez nous. M. A. Geffroy, qui a si bien exploré et si intelligement aimé les pays scandinaves, a traduit quelques-unes des plus belles pièces des *Récits de l'enseigne Staal*, et on a aussi mis en français certaines parties du *Roi Fialar*. Il faudrait une étude spéciale pour apprécier pleinement ce génie à la fois délicat et robuste, dont l'art est antique par la simplicité puissante de l'expression et tout moderne par la profondeur du sentiment. Une joie virile et saine, assez rare dans l'âme finlandaise, s'y unit à une grande élévation morale; il s'inspire d'un ardent patriotisme et sait être en même temps largement et impartialement humain, et il fait passer sous nos yeux, peints des couleurs les plus vives et les plus nuancées, tous les tableaux de la nature de son pays et toutes les scènes de la vie de son peuple. Je ne puis qu'engager ceux qui ne connaissent pas Runeberg et ne peuvent l'aborder dans sa langue, à lire les trop rares morceaux traduits en français ou plutôt les traductions allemandes et anglaises de ses principales œuvres. On a dit que Runeberg était le plus grand poète du XIXe siècle : c'est assurément excessif; mais il mérite de figurer dans le chœur des grands poètes européens de ce siècle : il y représente dignement la Finlande. Pour mieux dire, aux yeux des étrangers comme aux yeux de ses compatriotes, Runeberg, c'est la Finlande moderne, comme le *Kalevala* c'est l'ancienne Finlande. Dans son œuvre capitale, les *Récits de l'enseigne Staal*, il a fait revivre en une série de poèmes, tantôt tragiques, tantôt humoristiques, les personnages historiques et légendaires, les sentiments, les illusions et les déceptions de l'inoubliable guerre de 1808; et bien que cette épopée nationale, — plus une à vrai dire, dans sa diversité. que le *Kalevala* — soit consacrée à l'exaltation des défenseurs de la patrie, on n'y trouve aucune amertume contre l'ennemi d'autrefois. Le poète accepte l'orientation nouvelle des destinées de son pays; mais il regarde avec raison les luttes héroïques où, sans espoir de succès, abandonnée par la mère patrie, la nation finlandaise a voulu du moins sauver son honneur, comme ayant été la plus haute affirmation, et aussi la garantie même de son existence, grâce au respect qu'inspirèrent à un vainqueur, capable de les apprécier, tant de vitalité, de courage et de dévouement

Ce n'est pas seulement la littérature qui fleurit sur le sol

finlandais : l'art, depuis quelque temps surtout, rivalise avec elle, et, comme toutes les autres manifestations de l'activité supérieure, c'est à la chère patrie qu'il emprunte le meilleur de son inspiration, qu'il consacre le meilleur de ses forces. La musique est très goûtée et très cultivée en Finlande, comme en Suède, elle trouve une admirable expression dans les chœurs qu'aiment à former les hommes et surtout les étudiants, mais elle n'a pas encore eu de représentant qui lui ait donné une forme véritablement nationale. Au contraire, la sculpture et surtout la peinture sont pour le moment en pleine et brillante floraison. La magnifique illustration de *la Finlande au XIXe siècle* atteste le talent, le sérieux, l'originalité des artistes finlandais contemporains. C'est surtout depuis une quinzaine d'années que l'art finlandais s'est élevé à cette hauteur, et c'est, — il faut le dire avec les meilleurs critiques du pays, — depuis que les artistes ont cessé de se former à l'école de l'Allemagne pour venir étudier et travailler à Paris. De tous ces artistes, le plus célèbre, et à bon droit, est M. Edelfelt, dont les œuvres principales, supérieurement reproduites par la gravure ou l'héliographie, remplissent les plus belles pages du livre[1]. Mais il n'est pas le seul peintre finlandais qui mérite d'être connu : d'autres pages nous en révèlent plus d'un qui n'est pas indigne de lui être associé, et aussi plus d'un statuaire. Tous, d'ailleurs, comme les poètes, comme les savants, sont épris d'un amour intense et fécond pour leur patrie : les uns s'efforcent de reproduire les aspects les plus variés et les plus intimes de ses paysages, de ses mers, de ses îles et de ses lacs, ou de peindre dans tous ses détails la vie de ses habitants ; les autres retracent les événements de son histoire, tâchent de donner la vie plastique aux héros indistincts de ses vieilles légendes, ou essaient, comme Edelfelt dans son tableau de *Marie Madeleine*, de traduire, si l'on peut dire, en finlandais les grandes émotions de l'humanité. Tous travaillent pour la terre chérie, tous s'efforcent de réaliser, dans la sphère de leur activité propre, la belle pensée qui a inspiré une des pièces les plus remarquables de Topelius, *l'Exhaus-*

1. L'une d'elles reproduit le magistral portrait de M. Pasteur qui orne une des salles de la Sorbonne.

sement de la Finlande. C'est une interprétation poétique du phénomène géologique qui a été signalé au début de cette étude : un bon géant habite les profondeurs, et, soulevant l'écorce terrestre, donne au pays, tous les vingt ans, un nouveau district pris sur la mer; puis le géant se transforme dans l'imagination du poète : il devient la jeunesse qui élève le pays par la force de son amour; et, en fin de compte, ce ne sont pas les individus, ce sont les flots de l'esprit qui produisent cet « exhaussement de la patrie ».

IV

« La Finlande est désormais une nation », avait dit Alexandre Ier en recevant solennellement, le 28 mars 1809, l'hommage de ses nouveaux sujets. C'est en effet à son détachement de la Suède qu'elle doit d'être devenue une nation. Les Finlandais ne le méconnaissent pas. Quelques-uns d'entre eux se sont même plu à représenter sous les couleurs les moins favorables, et souvent, il faut le reconnaître, avec justice, l'ancien gouvernement du pays. La plupart, sans aller aussi loin, voient dans les événements de 1809 « une intervention de la Providence pour amener le développement merveilleux de la nation finlandaise. » (C. G. Estlander). C'est dans ce sentiment que l'auteur du *Tombeau de Napoléon* montre la Finlande déposant avec recueillement un fragment de son granit sur la tombe de celui qui, à Tilsitt, décréta l'union de la Finlande à la Russie.

Cependant les généreuses promesses d'Alexandre Ier à cette nation qu'il proclamait « respectable » furent lentes à s'accomplir. On attendit en vain, pendant plus d'un demi-siècle, la réunion de la diète, image vivante de la nation. Enfin Alexandre II réalisa l'espérance qui veillait depuis si longtemps dans tous les cœurs finlandais. Le 18 septembre 1863, il ouvrit en personne les États de Finlande, au milieu de l'enthousiasme général. Depuis lors, la diète s'est régulièrement réunie, dans ses quatre ordres, — noblesse, clergé, bourgeoisie, paysans, — tous les cinq ans d'abord, puis

tous les trois ans, et cet organisme représentatif, le seul de l'immense empire autocratique, a fonctionné sans trouble, au grand profit du pays. La Finlande marche aujourd'hui d'un pas de plus en plus libre et sûr dans la route qu'elle a si vaillamment ouverte, et c'est avec une conviction toujours ardente et toujours prête à se traduire en actes qu'elle répète dans ses fêtes, les belles strophes de son grand poète, devenues le chant national finlandais :

« Tout nous est facile et doux aujourd'hui ; tout nous est frayé. Quelle que puisse être notre destinée, nous avons une patrie, et qu'y a-t-il au monde de plus digne d'amour ?

» O terre aux mille lacs, séjour des chansons et de l'amour fidèle, toi qui es notre rivage dans l'océan de la vie, terre de notre passé et de notre avenir, n'aie pas honte de ta pauvreté, sois joyeuse, sois tranquille, sois libre !

» Ta floraison, encore enfermée dans le bourgeon, s'épanouira en brisant ses entraves. Vois, de notre amour écloront ta lumière, ton éclat, ta joie, ton espérance, et, quelque jour, nos chants patriotiques retentiront plus haut, plus haut encore ! »

GASTON PARIS.

de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres.

UN BONHEUR[1]

X

A Blainville, la baronne de Mers retrouva presque le calme, ou plutôt elle put s'étourdir. Dès son arrivée, le train de fêtes commença. Après les prouesses faciles dans les bois abondamment pourvus, les chasseurs festinent et dansent volontiers. L'entrain de ces galas se ressent de la santé acquise au grand air, et de la fierté qu'inspire une adresse témoignée hautement par les tableaux surchargés.

Malgré tout, persistait l'angoissante vision... Et le visage désespéré de la mère et ses intarissables larmes!... Jacqueline s'acharnait à se prouver la fausseté de son premier soupçon. Pourquoi ne pas admettre, comme tout le monde, un simple accident? Elle ne voulait se rappeler de lui que cette résignation parfaite, qui ne présageait guère un accès de démence.

Chose étrange! la gaieté de ses hôtes avait gagné jusqu'à son mari. Paul semblait un homme nouveau. Le pli morose du front avait disparu; les traits s'étaient comme détendus, adoucis. Toute la mine révélait la satisfaction intérieure.

— Ah! lui dit Jacqueline un matin, on voit que l'usine marche!

1. Voir *la Revue* des 15 août et 1er septembre.

Il la regarda, rougissant un peu. Elle sourit devant la confusion de l'homme d'affaires, tout à la joie de la réussite.

— Voyons, est-ce vrai ? reprit-elle.

— C'est vrai, répondit-il.

Tout s'épuise. Du grand amoureux d'autrefois, il restait un compagnon apaisé, qui cheminait auprès d'elle de son allure particulière, avec sa pensée intime, ses impressions différentes, ses goûts à lui, son but opposé à celui de Jacqueline. Insensiblement, la vie avait fait son œuvre. On s'accoutume, même à la déception la plus cruelle. Le besoin de paix l'emporte, les exigences s'éteignent : « tout s'arrange, même l'impossible ». Le mari, dont elle avait été la préoccupation et la longue douleur, avait fini par s'accommoder du délaissement, repris aux intérêts matériels, au travail de ses jeunes années, retrouvant une facilité, un entrain à vivre, comme si, vraiment, le sort lui avait octroyé un renouveau d'existence.

L'époque venue de la rentrée à Paris, Paul de Mers exposa à sa femme la nécessité pour lui de rester à Blainville et, très probablement, d'y passer une partie de l'hiver. La découverte d'un procédé longtemps cherché imprimait un nouvel essor à l'industrie métallurgique.

— Vous n'êtes donc pas assez riche ? demanda malicieusement Jacqueline.

— Vous le savez bien, c'est le travail qui me captive.

De fait, il semblait possédé d'une ardeur de novice. Il projetait des constructions, des transformations, tout un outillage inconnu jusqu'alors.

Dès les premiers temps de leur ménage, Jacqueline s'était montrée fort complaisante, ne réclamant jamais contre les combinaisons de l'usinier : l'humeur la plus facile est celle d'une femme indifférente. Elle se soumit comme d'habitude, avec la plus entière bonne grâce, d'autant que son mari l'autorisait à regagner l'avenue Gabriel.

A Paris, Jacqueline retrouva le cher camarade Trévaux. Comme elle s'informait du voyage en Hollande, curieuse surtout des promenades avec Flora, raillant leur bonne mine à tous deux et leurs façons de tourtereaux, il devint soudain presque sérieux. Tout naturellement, elle augura de cette réserve que, désormais, il pouvait bien avoir quelque secret à garder.

Une parole de Flora réveilla le douloureux souvenir.

— A propos, et ton page?

Jacqueline dut raconter l'accident d'Eudelot.

— Bah! dit Flora, ceux qui meurent jeunes sont les aimés des dieux!... Il était trop beau pour vieillir.

— Tu oublies la mère, fit gravement Jacqueline.

Flora, elle aussi, rapportait de La Haye une personne toute nouvelle : très simplifiée, bonne enfant, de caractère égal, et, — un vrai miracle! — presque bienveillante. Elle avait même quelque peu engraissé.

Ce fut madame de Novaray, rencontrée en visite, qui, la première, apprit à Jacqueline l'acquiescement de son fils au projet des Sergy : transformer en séparation judiciaire la séparation amiable, puisque le rapprochement paraissait également impossible des deux parts. Il y aurait là une sorte d'indépendance plus franche et plus complète. Quant au divorce, ni les uns ni les autres ne voulaient l'admettre. Suivant sa coutume, la belle-mère avait conclu par une boutade :

— Mon fils, d'ailleurs, ne songera plus au mariage. On n'est aussi bête qu'une fois, quand on n'est pas tout à fait bête!

Trévaux, cependant, avec son exubérance naturelle, dispensait la vie rue Saint-Florentin, où il semblait chez lui, tant on avait soin de n'y recevoir que ses fidèles. Même on racontait qu'un auteur étranger avait salué le romancier comme le mari de Flora. L'histoire avait fait en vingt-quatre heures le tour des salons et des cercles.

C'était là une de ces liaisons que le monde encourage, — y croyant, d'ailleurs, et les acceptant sur de simples indices : les assiduités du romancier, ses façons trop respectueuses envers « l'étoile », son indulgence aux discours du père et sa patience pour les minauderies de la mère. A la vérité, Flora n'apparaissait jamais que flanquée, tout au moins, de M. de Sergy, et, dans l'union de ce trió familial, il semblait qu'elle ne s'appartînt pas un instant. Quoi qu'il en fût, on les invitait ensemble, associant désormais leurs deux noms avec malice et indulgence. Régnant rue Saint-Florentin, Trévaux croyait devoir y dépenser son esprit : les petites amies envieuses chuchotaient volontiers entre elles :

— A la bonne heure ! voilà la vraie façon d'être la compagne d'un homme de lettres !...

Dans la vie d'une femme, la trentaine sonne le premier glas : celui de la jeunesse. Pour les intelligentes, c'est le deuil de l'illusion. L'expérience a dissipé les jolis leurres, dévoilé la réalité, fermé l'horizon bleu, l'horizon semé de mirages. Déjà, Jacqueline venait d'atteindre ses trente-trois ans. Ce fut là un anniversaire profondément mélancolique, malgré la fête célébrée autour d'elle. Il lui importait peu qu'on la proclamât toujours aussi jeune et que sa propre critique, sévère à elle-même, ne trouvât pas une ride à sa beauté, pas une tare. Elle avait gardé la pureté de son teint sans retouche, la fermeté de sa chair et ses formes à la fois pleines et fines, avec la belle clarté de ses grands yeux bruns, l'éclat de ses dents et de ses lèvres. C'était bien toujours le même resplendissement, la même fleur merveilleuse, nullement flétrie. La voix de cristal n'avait subi aucune altération. — Mais combien durerait le répit ?

La jeunesse ne médite guère : maintenant Jacqueline apercevait le vide en elle et autour d'elle, l'insuffisance de tant d'ambitions satisfaites, toute cette misère de la plus haute réussite.

A cette indolence nouvelle, à ce découragement de vivre se mêlait la crainte de la mort qui, chez elle, devenait une sorte de hantise. Parfois, elle sentait réellement l'existence lui échapper.

« Mon Dieu ! où vais-je ? Où suis-je emportée ?... Quand mourrai-je ? .. Il n'y a pas à dire, je porte en moi le germe de destruction. Quel accident me guette, à quelle heure, à quel endroit ?,.. Quelle sera ma fin ? »

Frissonnante, elle songeait à la souffrance qui atteindrait cette chair tant soignée ; la peur de cette souffrance, encore ignorée, devenait une sourde torture.

Cet hiver-là, tout en poursuivant le cours de son existence tumultueuse, Jacqueline vécut dans une sorte d'anéantissement moral, lasse et désabusée, incapable de tout désir, de toute espérance, du moindre attachement. Chaque semaine, son mari arrivait de Blainville et se montrait chez elle, le mardi soir. L'indifférence mutuelle semblait la parfaite con-

corde. Paul de Mers avait un air radieux qui déclarait le succès de ses entreprises.

— Ah! vous êtes heureux, vous! lui dit-elle un jour avec envie.

Il répondit gravement :

— Je le suis devenu.

Entre temps, elle avait rencontré, dans une soirée, le duc de Vigneulles, qui l'avait saluée avec aisance. Très calme elle-même, elle avait cédé à la curiosité : ils avaient causé comme deux étrangers, indifférents et polis. A quelques jours de là, elle apprenait son mariage avec la fille d'un Californien richissime ; et elle s'avouait toute disposée à ouvrir sa maison au couple élégant qui marquerait assurément dans le monde.

Réalité ou coïncidence, Trévaux, dans la vie de Jacqueline, semblait une force dirigeante qui intervenait aux heures de crise. Un soir de juillet, elle avait dîné chez sa tante, en petit comité ; c'était lui, son voisin de table, qui la ramenait au salon.

— Sans cette belle mine, lui dit-il soudain, je vous demanderais si vous êtes souffrante?

— Je m'ennuie!

— Vous! allons donc! vous n'en êtes pas capable.

— Eh bien! si, décidément, je m'ennuie.

Ils s'assirent dans le grand salon faiblement éclairé, devant une croisée ouverte sur la rue paisible.

— Ah! Trévaux, reprit Jacqueline, quel fardeau que la vie!

— Voulez-vous bien vous taire! riposta-t-il de sa voix de fanfare ; c'est un don magnifique.

Elle le regarda avec admiration.

— Mais comment faites-vous donc pour avoir toujours cette joie débordante?

— Je vis, tout bonnement... sans ratiociner, sans me lamenter, sans guetter les tuiles...

Elle reprit avec impatience :

— Voyons! est-il possible d'être intelligent et de n'être pas envahi malgré soi par la mélancolie qui se dégage de toute chose?...

— Mon Dieu! je ne suis pas tout à fait un serin, mais cette mélancolie me paraît, passez-moi l'expression, de la veulerie. C'est surtout affaire d'inaction...

— C'est affaire de raisonnement.

— Parbleu ! le voilà le malheur ! C'est ce satané raisonnement, l'analyse... si inutile et si fausse !... Que diable ! laissez-moi tranquille. J'entends jouir de ce que je vois, de ce que je tiens...

— Justement, vous ne tenez rien. Cette seconde même que vous croyez vivre, déjà elle est enfuie...

— Mais une autre la suit, qui va m'appartenir. Le changement, c'est le renouvellement.

— Et la mort? murmura-t-elle.

— La mort est une fonction, comme la naissance... et dont nous n'avons probablement pas plus conscience, grâce à Dieu !

— Soit ! Mais... où nous mène-t-elle? C'est horrible, cette obsession de l'inconnu. C'est l'inquiétude dévorante...

— Moi, je suis parfaitement tranquille. Je crois à une Providence qui domine et dirige tout. Je me soumets à ses lois, j'estime bon ce qu'elle impose, sans chercher à comprendre... certain, d'ailleurs, que nul n'a jamais compris, et ne comprendra jamais... Voyez-vous ! nous ne sommes pas assez simples.

Et, reprenant le ton plaisant :

— La simplicité, c'est la force, même en littérature.

A ce moment, Flora, souriante, appuyée au bras de son père, sortait du petit salon pour venir les rejoindre. Comme si Trévaux trahît tout à coup la source de son optimisme réconfortant, il ajouta vivement :

— Et puis, dans la vie, il y a l'amour ! cette chose merveilleuse qui illumine tout, dispense toutes les félicités ; qui, à elle seule, est la vie ! la vraie ! l'unique !

XI

L'amour ! Pour la première fois, Jacqueline y songeait. Car elle se l'avouait, avec sa complète sincérité : elle n'avait jamais aimé. Même dans ses premières émotions de jeune fille, le baron de Mers lui était apparu avec l'auréole de la richesse, et c'était cette richesse qu'elle avait recherchée dans

son mari. Plus tard, elle avait eu un amant; Fred figurait la blague amusante, une sorte d'attrait malsain : curiosité et bravade. Puis une nuit, là-bas, elle avait été surprise : mais son corps seul avait tressailli sous le baiser de feu...

En cette fin de juillet Jacqueline s'attardait à Paris avec les Sergy et l'ami Trévaux qui se contentaient, le plus longtemps possible, de la campagne des Champs-Élysées. Elle ne pouvait encore accepter l'idée de son retour à Colbec. Le fantôme du pauvre Eudes planait sur la chaumière des roses et sur tout ce pays associé à l'idylle tragique; elle frissonnait à la seule pensée de rencontrer madame d'Eudetot. Ce fut son mari, un soir, rue Saint-Florentin, qui régla la question de villégiature. Ces dames semblant désirer un séjour en Bretagne, il parla de louer une des belles villas qui bordent la baie verdoyante de Dinard, et qu'on venait justement de lui offrir. Il pria madame de Sergy de vouloir bien s'y installer : retenu par l'usine toute la saison, il pourrait ainsi lui confier sa femme. La correcte Jacqueline approuva l'arrangement.

— C'est parfait ainsi !... Et l'ami Trévaux sera des nôtres... Vous, ma tante, vous avez presque le droit de l'enlever...

A peu de chose près, ce fut l'existence parisienne continuée à Dinard. M. de Sergy, que ses quatre-vingt-deux ans ne courbaient ni n'arrêtaient, eut vite reformé sa petite troupe et organisé son théâtre dans le *hall* qui regardait la mer. Madame de Sergy, blonde à perpétuité, avait dû rentrer, une fois pour toutes, dans la coulisse, mais elle apportait d'autant plus d'ardeur à produire sa fille. Aussi Flora se mit-elle aussitôt à piocher un rôle, tandis que Trévaux, logé à l'hôtel voisin, bâclait les actes, sans aucun progrès, mais avec le même contentement d'auteur. Bon nombre de « relations » accoutumées formait le public.

Seule, Jacqueline se réfugiait en une sorte de retraite : elle passait chez elle, au moins, les heures de la matinée. Elle avait pris soudain le goût de la lecture... Elle cherchait l'amour! Elle essayait d'en arracher le secret à ses grandes héroïnes, s'initiant à leurs fièvres, à leurs extases, fouillant leurs âmes qui demeuraient incompréhensibles à la sienne. Elle interrogeait les psychologues ; elle dévorait les poètes : oui, l'amour était bien le but et la récompense de la vie.

Elle étudiait aussi, elle épiait cette tendresse qui palpitait auprès d'elle, sans pouvoir pénétrer jusqu'au fond le secret des amoureux. Un soir, elle observait, du salon, Trévaux et Flora debout côte à côte sur la terrasse ; tout à coup, elle devina le baiser furtif de leurs lèvres. Une autre fois, en les rejoignant sur la plage, elle crut surprendre un tutoiement dans la bouche de Trévaux. Elle n'en put jamais saisir davantage. Il était extraordinairement rare que Flora sortît seule. D'autre part, quand elle « répétait » avec Trévaux, le père ou la mère, au moins, restait en tiers. Après tout, qu'importait? Leurs regards exprimaient l'allégresse partagée... Cette atmosphère d'amour, où Jacqueline essayait de se plonger avec eux, la charmait et l'irritait en même temps : elle y sentait, plus vivante que dans les livres, la joie suprême dont elle était sevrée.

Un soir madame de Mers fut en retard pour le dîner. Comme elle s'excusait auprès de sa tante, très ponctuelle :

— Où t'es-tu attardée? demanda Flora. Nous t'avons vainement réclamée sur la plage.

— J'ai tout simplement oublié l'heure chez moi, avec Pierre Fortal !

Chacun ayant pris place autour de la table, Jacqueline conta l'aventure. Dans la *Revue*, reçue le matin, un long article l'avait captivée. Il s'agissait de fouilles récentes : Sybaris ! oui, Sybaris ! était en partie ressuscitée... L'auteur de cette découverte, Pierre Fortal, en décrivait lui-même les merveilles, dans un langage vigoureux, chaud, poétique, étincelant, superbe.

— J'en suis ravi pour nous, dit Trévaux, et aussi pour Fortal. Sybaris retrouvée ! c'est une rude chance, et il la mérite !

— Vous le connaissez? demanda vivement Jacqueline.

— Beaucoup !

Ils s'étaient rencontrés, pour la première fois, en Grèce, voilà une dizaine d'années. Fortal, en ce temps-là, était à l'École d'Athènes. Il avait même procuré à Trévaux quelques notes pour un conte ionien. Maintenant, il atteignait la quarantaine, — « l'âge de la séduction », ajoutait le romancier avec une arrière-pensée pour sa cinquantaine approchante.

Puis, comme on prenait le café sous la véranda, Trévaux dut fournir à Jacqueline les plus amples détails sur l'archéologue. Il le montrait à la fois savant, peintre, sculpteur, et même un peu poète; servi en ses goûts d'explorateur par une très belle fortune, héritage de ses parents, braves commerçants habiles et veinards. Avec cela, beau garçon; caractère très droit : camarade dévoué. Un enthousiasme dirigé par une volonté.

— Bref, l'homme idéal ! s'écria Flora narquoisement. Voilà une épouse joliment partagée !

— Il est garçon.

— Allons ! bon ! Pour une fois qu'il s'en trouverait une vraiment comblée !

Pourquoi, le lendemain, Jacqueline relut-elle tout cet article avec un intérêt plus vif encore, croyant saisir, dans chaque phrase, le caractère décrit par Trévaux?... Autour d'elle, la grande nouvelle s'était propagée : le cercle pédant des Sergy trouvait là matière à dissertations ; il en abusait.

C'est une des manies de notre temps qu'il associe l'homme à son œuvre, et le fait même passer devant. Grâce au reportage, la personne de Pierre Fortal éveillait peut-être plus de curiosité que sa fabuleuse découverte. On racontait minutieusement ses habitudes, ses idées, ses goûts, jusqu'à ses bibelots. On le montrait dans ce vieux et superbe château de Cassano, bâti sur le rocher gigantesque d'où l'on domine les vallées du Coscile et du Crati. On le disait très beau, de cette harmonieuse tournure qui révèle la perfection de la forme humaine, réalisée par le type modèle, le type grec qu'il semblait continuer; mais son visage très caractérisé était bien celui de l'homme moderne, qui porte l'empreinte de luttes plus longues, d'une époque plus tourmentée, de soucis plus nombreux, plus constants.

Les journaux illustrés, qui reproduisaient à l'envi les traits de Pierre Fortal, n'en donnaient que la caricature, au dire de Trévaux. Un jour, cependant, celui-ci remit une gravure à Jacqueline.

— Cette fois, vous le voyez !

Assis devant une table chargée de livres, un bras appuyé sur cette table, les jambes croisées, Pierre Fortal était là, tout

simple; un air de résolution et de noblesse annonçait pourtant une nature d'élite. Il semblait à Jacqueline que, partout où elle eût rencontré cet homme, elle l'eût certainement distingué...

Pendant deux mois pleins d'un été doux et calme, sur la grève bretonne au sable doré, abritée et fleurie, elle crut vraiment vivre au bord de la mer ionienne, près de l'artiste pionnier, dont elle suivait pas à pas les découvertes, partageait l'ardeur et les triomphes. Chaque quinzaine lui apportait quelques pages nouvelles, d'un style vivant qui donnait une âme aux choses.

Comment la révélation se fit-elle? Un matin, le regard attaché sur le portrait fascinateur, elle sentit un émoi, une joie, une surabondance de vie mélangée d'un réel orgueil. Mon Dieu! elle aimait! Elle aimait enfin, elle aussi!... Elle aimait une ombre, soit! En elle s'éveillait une âme que, seul, ferait palpiter l'homme qui était là, sous ses yeux, le seul capable de la conquérir.

Assurément, ce fut une passion étrange que celle de Jacqueline, éprise d'une image et d'un nom. Ce fut surtout une volonté d'aimer : aimer pour aimer, sans autre but...

En rentrant à l'hôtel de l'avenue Gabriel, vers la fin de l'automne, elle y rapportait le joli secret de sa renaissance.

Dans le monde lettré, artiste, on continuait à s'occuper de Sybaris, et le Louvre préparait une de ses salles pour une partie de palais retrouvée presque intacte. Pierre Fortal veillerait lui-même à l'ordonnance de ses trésors. Et l'on se promettait de le recevoir en triomphateur.

Il entendait, pourtant, se dérober aux ovations : il surviendrait à l'improviste, libre de sa personne et de son temps.

— Fortal déteste, en effet, toute représentation, disait Trévaux : ce déchaînement de curiosité doit l'excéder!

Madame de Sergy réclamait déjà l'aubaine pour son salon. Il fallut que Trévaux s'engageât formellement à poursuivre le camarade célèbre et à le lui amener, ne fût-ce qu'une heure.

Enfin, un soir, rue Saint-Florentin, le romancier annonça, pour le jeudi suivant, la visite de Pierre Fortal. Jacqueline tressaillit d'une émotion délicieuse. L'amant idéal! Elle allait donc le voir!

XII

Pour cette unique soirée, madame de Sergy, sur l'avis de Trévaux, avait enfin consenti à supprimer tout programme. Dans les salons, les habitués, convoqués tout exprès, causaient par groupes et guettaient les entrants.

Pierre Fortal! on attendait Pierre Fortal!... Trévaux exultait, bavard, remuant, l'esprit toujours en éveil, la riposte alerte, accaparé au passage, et tour à tour jetant la gaieté dans chaque petit cercle où il s'arrêtait.

Avec des façons étudiées de vieux beau, M. de Sergy se promenait, distribuant les sourires, un peu suivant la qualité des personnes, beaucoup suivant la beauté des femmes, faisant à la fois la police et les honneurs.

Jacqueline s'était assise auprès de la cheminée, en face de la baie par laquelle on introduisait les invités en les annonçant, suivant la vieille coutume de la maison. Indifférente au babil de l'entourage, anxieuse, ses grands yeux foncés très brillants, simplement coiffée de sa mousse de cheveux, toute sa belle personne d'une suave fraîcheur dans sa robe de velours rose pâle, elle attendait la minute suprême où son rêve allait s'incarner.

Tout à coup, elle entendit :

— Monsieur Pierre Fortal!

Aussitôt, le silence. Un homme parut au milieu de la baie; Trévaux se précipita.

C'était bien lui, tel que Jacqueline le connaissait déjà; d'emblée, il révélait ce caractère défini par Trévaux : une volonté dirigeant un enthousiasme.

Assurément, cet homme-là n'avait jamais servi de jouet, pas plus aux événements qu'aux femmes. Il était né pour le commandement, sachant gouverner sa pensée, peut-être son cœur. Jacqueline retrouvait la tête expressive qu'elle avait tant de fois considérée : sous des cheveux noirs, taillés courts, les traits un peu heurtés, le profil anguleux, une barbe de jais allongeant le menton. Tout en lui, jusqu'au teint mat, d'un ton ambré, décelait l'énergique et le passionné.

Trévaux l'avait conduit à la maîtresse de la maison. Jacqueline croyait entendre les phrases doucereuses de sa tante, auxquelles il répondait par un salut un peu grave : une certaine indifférence sous la parfaite politesse. Puis, M. de Sergy et sa fille l'ayant rejoint, les congratulations recommençaient, tandis que Trévaux accompagnait ses phrases joyeuses de petites tapes amicales sur l'épaule du camarade. Soudain elle eut l'intuition que son nom venait d'être prononcé. Madame de Sergy se dirigeait de son côté, suivie de l'étranger.

Son rêve enfin marchait vers elle. Malgré sa volonté de paraître impassible, son visage devint d'un rose très vif. L'inconnu s'arrêta. Avant qu'une seule parole fût prononcée, leurs regards s'étaient croisés : elle avait senti peser sur elle toute l'autorité d'un être supérieur.

Madame de Sergy ayant nommé Pierre Fortal, Jacqueline prit son sourire de mondaine, et, d'une voix presque assurée :

— C'est arriver déjà bien tard pour vous féliciter, monsieur, mais je veux quand même vous remercier du plaisir infini que j'ai trouvé à vous lire...

Ému par cette voix charmeuse, il répondit avec empressement :

— L'éloge m'est infiniment précieux, madame...

Quelques vides discrets s'étaient faits autour de Jacqueline; madame de Sergy s'assit en invitant, par un geste, Pierre Fortal à prendre place.

— Ma nièce est bien certainement ici la personne qui vous connaît le mieux. Elle vous a lu, relu, étudié... C'est elle qui, la première, vous a découvert !

Plaisamment elle raconta la grande aventure de Dinard, madame de Mers oubliant l'heure du dîner dans la lecture de l'article sur Sybaris. Il parut à Jacqueline que son héros n'était pas insensible à cette preuve d'intérêt. La physionomie de Fortal s'éclaira d'un franc sourire.

— Vraiment, madame, je suis tout confus d'un tel triomphe... mais j'en suis très heureux.

Jacqueline riposta :

— Je le confesse, j'ai été captivée tout de suite et j'ai essayé de m'initier à vos recherches. Ah ! comme je comprends votre ardeur !

La causerie prenait d'emblée ce tour de confiance, d'aban-

don, par où s'établit bien vite l'entente de deux esprits. M. de Sergy, Flora et Trévaux s'étaient pourtant rapprochés ; le cercle s'augmentait d'auditeurs attentifs : avidement interrogé par tous, c'était pour Jacqueline seule que parlait Pierre Fortal, à elle qu'il décrivait les trésors retrouvés.

Elle écoutait, ravie, le regard attaché sur la belle physionomie volontaire et enthousiaste, l'âme remuée par cet accent énergique et chaleureux. C'était bien ainsi qu'elle se le figurait !... Son secret ignoré de lui, elle goûtait d'autant mieux l'étrange saveur de son amour solitaire, certaine qu'il le lui rendrait, cet amour, quand elle le voudrait, et comme elle le voudrait.

Elle essaya de lui répondre. Il admira son jugement, sa connaissance des faits et des lieux, sa façon très particulière de s'assimiler toute cette archéologie, et le joli tour qu'elle donnait à ses pensées personnelles.

— Je ne me savais pas, madame, une interprète aussi éclairée, et qui sût revêtir ma pauvre science d'un tel charme !

Et là-dessus, il se leva. Il était attendu chez des amis. Mais il s'engagea à revenir le jeudi suivant...

Enfin, Jacqueline connaissait l'espérance ! L'amour est la vraie jeunesse : il nous rend, à tout âge, la vivacité des impressions et la belle étourderie du cœur. Cette femme, avec son expérience, ne songeait pas même à regarder par delà l'heure présente. Pendant toute une semaine, elle vécut pour le seul moment du revoir, et elle vécut délicieusement : elle gardait l'amant idéal devant ses yeux et dans sa pensée, se remémorant chacune de ses paroles, et cet impérieux regard avec ce doux sourire d'homme grave. Elle se complaisait à imaginer ce qu'il allait lui dire et ce qu'elle répondrait, et les sentiments qu'elle ferait naître, l'adorable conquête dont elle suivrait les phases jusqu'au jour fatal où, lui aussi, l'aimerait et lui avouerait son amour,

Mais quoi ! si Jacqueline, le jeudi suivant, retrouva son même ravissement, elle dut s'avouer que le bien-aimé n'était pas de ceux que terrasse le coup de foudre, ou que le coup de foudre ne l'avait pas atteint. Il subissait le prestige de son intelligence, sans paraître aucunement capté par la jolie femme. Elle eut alors un soupçon bien naturel. Un homme

de quarante ans n'est pas marié : sa vie, le plus souvent, n'est-elle pas engagée quand même? Elle fut toute surprise de rester calme à cette idée. La victoire, plus difficile, ne lui paraissait que plus précieuse.

Comme si, réellement, Pierre Fortal attachait le plus grand prix à son indépendance, il essaya d'abord de se dérober à l'engouement que soulève toute célébrité. A son cercle, on parlait de lui offrir un banquet : il le refusa opiniâtrément, ainsi que la fête organisée en son honneur par diverses sociétés savantes. Il n'esquiva pas cependant la visite à la baronne de Mers. Il dut accepter une invitation à dîner, imposée par la voix enjôleuse.

Dans cette soirée, elle crut constater la première impression de sa grâce. Elle chanta. Elle chanta avec son âme, cette insensible enfin touchée. Il eut, pour la féliciter, un élan sincère, une effusion. Elle surprit dans le regard sévère cette admiration attendrie qui devient si facilement de l'amour sous la volonté d'une femme.

Peu à peu, Fortal se laissa enlacer. Il était difficile de résister aux instances de Trévaux, aux supplications des Sergy, à l'empressement de tout un petit clan de fanatiques. Sans que personne y prît garde, Jacqueline inspirait le zèle de tous, combinait la série des invitations, où la première acceptée engage pour les autres.

Une certaine intimité s'établit, de semaine en semaine, si bien qu'au printemps Fortal était l'ami des Sergy et, par conséquent, de Jacqueline. Mais, pour le monde, la baronne de Mers subissait le nouvel engouement de sa tante, et Paul de Mers, lui-même, n'aurait pu soupçonner un instant le secret si habilement voilé. La simplicité de Jacqueline aidait encore à la défendre contre toute arrière-pensée. Elle n'était point coquette ; elle n'usait d'aucun artifice ; elle suivait seulement avec une attention constante les travaux de l'archéologue, qui tentait maintenant de reconstituer l'appartement d'une Sybarite.

La tâche exigeait une sollicitude perpétuelle, une direction du plus infime détail. Jacqueline partageait l'ardeur de son héros, ambitieuse pour lui, comme si le succès dût justifier d'autant mieux son choix.

Dans ce présent plein de douceur, confiante en l'avenir de son amour, elle espérait, sans hâte, l'instant où le hasard fondrait leurs deux cœurs.

L'occasion vint d'elle-même, en effet : ne s'offre-t-elle pas toujours aux amoureux ?

Les lilas refleurissaient dans le jardin de l'avenue Gabriel, et, cette fois, Jacqueline participait au renouveau, tout son être intime vibrant et épanoui. Par un joli matin tiède et ensoleillé, elle était sortie à pied, se sentant presque des ailes. Pourquoi, de préférence aux Champs-Élysées, longea-t-elle la rue de Rivoli ? Elle atteignit ainsi le Louvre... Une tentation la saisit : Fortal devait être là ; si elle entrait ! Sans le chercher même, elle allait le rencontrer peut-être ?

Habillée d'un costume anglais fait pour la marche, coiffée d'une simple toque noire, un voile léger sur le visage, elle pénétra dans le musée sans attirer l'attention. La salle consacrée à Fortal se trouvait au rez-de-chaussée. Elle prit donc par les galeries de la sculpture, à peu près désertes. Elle s'y promena, toute à son désir. Elle s'était informée auprès d'un gardien : la salle avait deux issues ; par laquelle sortirait-il ?

Jacqueline ne pratiquait pas la patience. Après une demi-heure d'attente agaçante parmi les marbres qu'elle ne songeait guère à contempler, dépitée, se moquant d'elle-même, elle allait partir quand, au fond de la galerie, elle vit surgir Pierre Fortal.

Un éblouissement troubla ses yeux. Lui aussi l'avait reconnue : il venait à elle.

— Comment, madame ! vous ici !

Elle s'était aussitôt remise et répondit toute souriante :

— Vous voyez ! Il faisait beau, je suis sortie pour marcher. J'ai, de temps à autre, cette curiosité de nos musées, et il m'arrive d'entrer ainsi au Louvre, en passant...

Elle comprit, à l'expression de son visage, qu'il n'avait pas un soupçon. Il répliqua très naturellement :

— C'est une tentation que je conçois.

Puis, obéissant à une pensée soudaine :

— Mais, si vous vouliez me permettre, puisque vous êtes ici .. Faites-moi donc l'honneur et le plaisir de venir voir ma salle !

— J'en serai ravie.

Quoiqu'on fût encore en plein travail, déjà c'était Sybaris ; Sybaris exhumée, ressuscitée, vivante.

Fortal reconstituait l'habitation dorienne avec ses colonnes polychromes d'un art rudimentaire, ses revêtements de terres cuites peintes et ses bas-reliefs qui racontaient les mœurs et les coutumes d'un peuple : combats, scènes familiales, scènes héroïques, sacrifices, théories de nymphes habillées du péplos aux plis droits, portant bandelettes, fleurs, fruits, couronnes, aux dieux aimés qui, immuablement, regardaient de cet œil toujours de face. Enfin, comme si elle protégeait encore la maison antique, une statue de déesse se dressait à l'entrée, noble et grave en sa raideur archaïque, enserrée d'une gaine par la longue draperie qui dessinait pourtant la forme si pure, les bras pendants attachés au corps, les poings fermés, et, sur la lèvre, l'éginétique sourire qui laisse la joue austère.

Un moment, Jacqueline oublia l'ouvrier pour n'admirer que l'œuvre. Fortal jouissait de cette extase bien autrement persuasive que tous les éloges. Puis elle voulut s'initier à chaque détail, se promener à travers ce passé reconquis, le ressaisir ainsi, en pleine réalité. Tous les deux s'exaltaient en cette évocation. Ils avaient fini par s'asseoir ; elle, sur un lit grec, le lit des festins ; lui, sur une chaise de marbre au dossier historié d'ornements.

C'était étrange et charmant! Fortal racontait les émouvantes péripéties des fouilles, l'instinct du chercheur, le choix, les angoisses du doute, le courage de l'attaque ; et le ravissement des premières trouvailles, l'acharnement de la poursuite, la fièvre, les déceptions, les relèvements, toutes les alternatives de cette lutte ambitieuse.

Le temps marchait. Un à un, les ouvriers avaient abandonné leur travail ; la salle s'était complètement vidée. Ils s'y trouvaient seuls. Fortal s'en aperçut le premier.

— Mon Dieu ! madame, il me semble que j'abuse. Ce doit être bientôt l'heure de votre déjeuner.

Elle répondit sans se lever :

— Bah ! si vous ne craignez pas de retarder le vôtre... moi je suis libre d'être inexacte : personne ne m'attend ; mon mari est à Blainville.

Autour d'eux tout bruit avait cessé. C'était la pleine solitude en ce coin du monde ancien que Fortal semblait avoir recréé pour elle. C'était aussi leur premier tête-à-tête.

En hésitant un peu, il reprit :

— Monsieur de Mers semble être souvent retenu à Blainville ?

— Oui. En réalité, Blainville est l'intérêt de sa vie. C'est là seulement qu'il se plaît, au milieu de ses usines... Mon mari est le parfait homme d'affaires.

Devant l'air surpris de Fortal, elle poursuivit :

— Ah ! célibataire ! cela paraît vous étonner qu'en ménage on arrive ainsi à vivre presque séparés ?

— Oui, je l'avoue.

Elle continua, avec ce beau sans-façon des femmes, qui osent toutes les questions :

— Alors, si vous aviez été marié, vous, monsieur Pierre Fortal, vous auriez vécu toujours cousu à la jupe de votre femme ?

Il répondit avec conviction :

— J'aurais vécu auprès d'elle, oui, sans vouloir perdre une heure de sa chère vie ; et je n'aurais pas trouvé la mienne assez longue pour jouir de sa tendresse et lui donner de moi tout ce que l'amour, au plus profond de mon âme, eût éveillé d'ardeur et de dévouement. Aimer une femme ! C'est toute une existence, un bonheur de tous les instants, renouvelé sans cesse ; une multitude de grandes et de petites joies, dont j'aurais été avide et avare...

Il s'arrêta brusquement, comme gêné de son expansion soudaine. Les yeux très brillants sous sa voilette, Jacqueline poursuivit, feignant le badinage :

— Alors, mari idéal, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

Il répondit très simplement :

— Parce que j'ai eu peur. Parce que j'ai du mariage une idée si haute que j'ai reculé devant une de ces unions... courantes, pour ainsi dire, où le sort me réservait sans doute la plus horrible désillusion... Épouser une jeune fille qu'on ignore, qui s'ignore elle-même, qui peut se trouver la créature la plus dissemblable de celle qu'elle représente, et qui vous a jugé absolument différent de ce que vous êtes... la

méprise est trop horrible ! Et l'occasion pour moi ne s'est jamais rencontrée de pouvoir vraiment connaître la femme que j'aurais pu épouser...

— Comme c'est juste ! répliqua Jacqueline gravement. Comme vous avez raison de douter de la jeune fille ! Et comme c'est vrai qu'elle s'ignore !... Elle ignore tout, du reste : la vie, l'amour, la réalité des choses et leur valeur. C'est l'enveloppe qu'elle juge... Elle s'éparpille en niaiseries, tout naturellement arrêtée aux nouveautés nombreuses du chemin. Plus tard, les niaiseries disparaissent. On ne les voit plus, elles ne comptent plus. Alors, seulement, apparaît la grande vérité qu'elles dérobaient. La femme comprend l'amour et désire l'amour. C'est l'amour qui pour elle devient la vie !

La voix de Jacqueline s'était peu à peu attendrie; ses paroles, très sincères, enveloppaient une sorte d'aveu que saisit Fortal. Une expression de douceur passa dans son regard sombre. Il parut vaincre un léger trouble ; et poursuivit, comme entraîné par cette confidence :

— Oui, cela doit être. Une femme qui sait la vie, qui a épuisé ses futilités, et qui a surtout appris à se connaître et à voir le mari dans le mariage, cette femme-là, seule, peut comprendre et vraiment aimer. C'est à la fois l'amie et l'amante...

Les ouvriers commençaient à rentrer. Quelques-uns, déjà, passaient la blouse de travail. Jacqueline enfin se leva.

— Je vous remercie, dit-elle, en tendant sa main.

Elle crut sentir, à travers son gant, la tiède pression de la main de Fortal, qui gardait la sienne, involontairement, plus longtemps qu'il n'eût convenu, peut-être, pour un simple signe de politesse.

Il l'accompagna, par les galeries déjà traversées, jusqu'à la sortie. Sous la haute porte, il s'inclina une dernière fois. Et Jacqueline s'en alla radieuse, d'un pas léger.

A dater de ce jour, ils s'étaient retrouvés plus doucement amis, un peu émus à chaque rencontre, embarrassés à la fois et charmés, amoureux, enfin, sans oser se le dire, ni le témoigner autrement que par le regard, le son de la voix, l'expression tendre et joyeuse du sourire : c'était, même dans l'abandon, la réserve habituelle à tout sentiment élevé.

Plusieurs fois, avec son oncle et Flora, Jacqueline était retournée au Louvre : l'œuvre avançait. Vers la fin de juin, l'inauguration officielle fut un triomphe poùr l'archéologue. La gloire est comme le bonheur, avare ou prodigue : la France chargea Pierre Fortal d'une mission qui devait lui permettre de continuer, d'étendre ses recherches.

L'annonce de son départ laissa Jacqueline presque sereine. Elle se disait qu'un sentiment comme le leur voulait une lente pénétration. L'aimé reviendrait, naturellement, et ils se retrouveraient, rapprochés encore par l'absence qui fortifie tout amour vrai.

Cependant il prit congé d'elle avec un attendrissement qui trahissait le désarroi de son cœur. Il lui demanda la permission de la tenir au courant de ses nouvelles tentatives. Elle répliqua simplement :

— J'y compte bien !

XIII

Comme l'été précédent, Jacqueline s'installa à Dinard sous le patronage des Sergy. Cette fois, son mari ne parut même pas, de toute la saison. Il avait eu la fantaisie de s'établir dans ce beau Colbec, abandonné par la châtelaine, d'où il se rendait fort aisément à Blainville : décidément, l'usine était devenue l'objet unique de ses ambitions.

Pour Jacqueline, c'était le plus délicieux des romans qu'elle vivait : le roman par lettres. Il avait suivi cette marche que l'on pourrait appeler classique : d'abord, les premiers billets, timides et empressés, puis, les pages s'allongent, se multiplient, les moindres faits donnent lieu aux narrations; enfin la lettre inutile, la plus concluante. Le ton aussi se transforme, insensiblement : tout à coup une première expression s'est glissée, émue, presque tendre : c'est le filet d'eau qui trahit la source; elle jaillit brusquement, bouillonne, tumultueuse, débordante.

Ils en étaient là. Emportée par sa pensée, devant le papier muet, en face du portrait de l'absent, Jacqueline s'était racon-

tée, à sa façon, tout entière. Elle avait décrit, de bonne foi, la femme lassée sans avoir vraiment vécu, puisqu'elle n'avait pas aimé; et les aspirations inconscientes, la révélation première, à la lecture d'un simple article, et cette longue intimité avec l'élu de sa pensée, les mois et les mois emplis d'une chimère, tout ce mystère d'initiation délicieuse qui avait précédé leur entrevue. Il avait répondu par une autre confession. Émerveillé de sa beauté et de son intelligence, c'était un peu comme une déesse qu'il l'admirait, enveloppée de joie et de gloire, inaccessible. Aussi quelle reconnaissance pour sa bonne grâce, sa condescendance d'amie! Puis, un vertige. Il avait cru comprendre la détresse de son âme solitaire, le besoin de se réfugier dans une affection, déjà, peut-être, la sympathie naissante pour celui qui satisfaisait ses goûts d'artiste. Ne lui avait-elle pas déclaré que le mariage, rarement, réalisait l'idéal, et ne dénonçait-elle pas ainsi son propre désenchantement et le ménage indifférent qui vivait séparé de fait? Ils n'eurent bientôt plus rien à dissimuler. Jacqueline trahit jusqu'au détail le plus secret de son existence intime : elle avait cessé d'être la femme de son mari... Ce dernier aveu parut exalter l'amour de l'absent. Ils en arrivèrent à oser le prononcer, le mot sacré : ils se dirent enfin qu'ils s'aimaient, qu'ils s'adoraient.

Ils s'aimèrent ainsi, tout un été, idéalement, éperdument, de l'adorable tendresse écrite où s'exalte l'imagination.

Comme toutes les grandes dominatrices, Jacqueline se complaisait à proclamer la suprématie de l'amant. Elle s'ingéniait à lui démontrer cette sorte de prédestination qui la vouait à un homme d'élite.

Assurément, ils parlaient encore de Sybaris, qui livrait de nouvelles richesses à l'explorateur, mais toutes ces découvertes n'étaient plus que des épisodes mêlés à l'aventure principale. Maintenant leurs deux existences tenaient tout entières dans leur amour.

De Dinard, elle rapporta chez elle à Paris, sous le sombre ciel de novembre, une âme illuminée. Cependant l'éloignement commençait à leur peser. L'amour avait achevé l'œuvre de germination : il lui restait à s'épanouir.

Un mois d'avance, vers la fin de l'hiver, il fixa la date de

son retour. Jacqueline passa ce long mois dans la fièvre. Enfin elle reçut la nouvelle : il quittait l'Italie.

Au premier étage de l'hôtel, dans son salon intime, elle l'attendait, vêtue de blanc comme une fiancée, troublée comme une vraie jeune fille : un visage et un cœur de vingt ans. Elle avait choisi cette heure, après le déjeuner, afin de l'avoir à elle, d'abord, toute l'après-midi. Puis il reviendrait dîner avec les Sergy. Elle le garderait ainsi la journée entière, la soirée.

Debout, devant la fenêtre ensoleillée par le printemps, elle guettait. Le timbre de la grille retentit jusqu'au fond de son être. Il entra. Elle le vit traverser le jardin. Elle comprit qu'il montait le perron. Elle se rassit en songeant au valet qui allait l'introduire. Quelques minutes plus tard, la porte du salon s'ouvrait. C'était lui !

Jacqueline s'était levée, un nuage sur les yeux. Elle sentit qu'il saisissait vivement ses deux mains.

— Ma Jacqueline ! dit-il, prenant, par ce seul mot, possession de cette femme, qui lui appartenait depuis si longtemps.

Elle attacha sur lui son regard enivré :

— Pierre !

Il l'attira plus près. Ses deux bras entourèrent timidement cette taille restée si jeune, et, l'étreignant avec une ardeur respectueuse, il osa enfin sa première caresse : il posa longuement ses lèvres dans les cheveux légers. Telle qu'une enfant, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Pierre et, d'une voix ravie :

— Laissez-moi là, un moment...

De longues minutes ils demeurèrent ainsi, debout, enlacés : lui, tenant doucement serré ce corps souple qui s'abandonnait; elle, heureuse entre ses bras, appuyée sur cette fière poitrine avec le sentiment qu'elle avait enfin trouvé le refuge pour sa pauvre âme tourmentée.

Il l'entraîna vers le canapé. Il l'y fit asseoir, à ses côtés, et, gardant toujours ses deux mains :

— Ma Jacqueline, répéta-t-il de son accent profond ; n'est-ce pas, c'est bien vrai ? Ma Jacqueline, à moi... à moi ?...

Ils se contemplaient, comme s'ils s'apercevaient tout à coup, dans la surprise de leur joie suprême. Et, de nouveau, le silence les enveloppait, pouvant seul traduire le tumulte de

leurs impressions. De temps à autre, il portait à ses lèvres les jolies mains... Il reprit enfin :

— Mon Dieu ! que j'ai de choses à vous dire ! Comme mon cœur est plein, et de vous seule !... Jacqueline ! Jacqueline ! comme j'ai lu et relu vos chères confidences !... Ma chère âme ! quel besoin j'ai de vous prodiguer ce bonheur que vous ignorez ! Comme je veux vous aimer, de toutes mes forces ! Dites, vous comprenez bien, n'est-ce pas, que c'est toute ma vie que je vous apporte ?

Elle fit signe que oui, avec un geste charmant de naïve confiance.

— Alors, demanda-t-il d'un ton grave, c'est bien réel ?... Vous êtes bien détachée de votre ménage ? C'est là un fait irrévocable ? A ces longues années d'intimité avec un autre il ne survivra aucun regret ? Enfin, vous êtes bien certaine de votre indifférence absolue à l'égard du passé ?

— Oui, Pierre, je suis bien certaine de mes sentiments. Il y a longtemps que je l'ai, cette conviction de m'être méprise sur mon existence de femme. C'était bien avant de vous connaître ! Tout ce que je vous ai écrit, c'est déjà une vieille histoire. Il y a des années que l'union de mon ménage n'est qu'apparente. Avant vous, je n'ai jamais aimé. Cela, je vous le jure.

— Oh ! je vous crois, répliqua-t-il. Jacqueline, avez-vous compris comment je vous aime, à quel point je vous aime ? Écoutez-moi. Je sais déjà que toute votre situation matérielle, vous la tenez de votre mari. Sans pouvoir vous offrir le luxe énorme dont vous jouissez, je puis vous assurer une existence très large. Mon nom modeste est devenu célèbre. Vous n'avez pas d'enfant, ce qui vous permet de songer au divorce, et votre mari, si détaché, n'y doit faire aucune opposition. Jacqueline, voilà notre avenir à tous deux : le mariage tel que nous le comprenons l'un et l'autre ; l'union voulue, choisie, qui fond deux cœurs et deux esprits... Dites, acceptez-vous ?

Elle l'écoutait avec stupeur, écrasée sous la surprise d'une telle demande. Il sentit soudain le froid de ces petites mains qu'il tenait. Son regard exprima l'angoisse.

— Vous ne répondez pas ?

— Mais vous êtes fou !

Il eut la sensation d'un voile qui se déchirait tout à coup. Il quitta ses mains et recula.

— Alors, demanda-t-il d'une voix âpre, comment donc pensez-vous que je vous aime?

Elle sourit et répliqua :

— Vraiment, mon ami, on voit que vous avez beaucoup vécu en une sorte de désert où l'on fait soi-même la loi, et que vos belles statues de marbre vous font un peu oublier notre société de vivants, dont je suis. Que voulez-vous? soumise à des usages, à des préjugés, s'il vous convient mieux, je les subis, parce que j'appartiens au milieu qui les subit, et que je ne voudrais pas me retrancher de ce milieu, à aucun prix! Ce serait une déchéance que je ne saurais supporter, que je ne puis même envisager un instant...

Les longs rêves font le réveil d'autant plus douloureux. Il se rapprocha, et, d'une voix qu'il essaya de rendre persuasive :

— Écoutez-moi, Jacqueline, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Vous sentez bien que c'est votre bonheur que je veux et que je serais tout prêt à y sacrifier le mien. Laissez-moi vous expliquer ces choses qui vous épouvantent. Vous n'avez pas d'enfant et le détachement absolu de votre mari est un fait acquis : donc, votre divorce n'atteint personne. Il ne révolte même pas votre sentiment religieux, puisque vous n'avez plus la foi. Enfin vous m'avez exprimé le dégoût de votre existence actuelle, votre lassitude de ce monde qui vous entoure, vous m'avez montré le vide de votre cœur et de votre esprit même, votre horreur de Paris... Eh bien! Jacqueline c'est la vraie vie que je vous offre, une vie de passion et d'art, où votre intelligence trouvera un aliment digne d'elle, auprès de l'homme qui répond à toutes vos aspirations, c'est vous qui le dites; auprès de celui que vous avez espéré, attendu, reconnu du premier coup, vous le prétendez; l'élu! comme vous l'appelez, certaine d'être heureuse seulement par lui... Et maintenant, parlez! Tout cela n'est-il pas juste, exact de point en point?

A mesure qu'il persistait, Jacqueline se raidissait davantage. Cet amoureux de quarante ans lui semblait vraiment considérer la vie comme un jeune fou. Elle commençait à lui en vouloir de ne pas compter davantage avec sa situation

acquise, et à lui en vouloir aussi de l'étrange embarras où il la jetait : il est fort difficile d'avouer que l'on se contenterait d'un amant, peu soucieuse d'un mari.

— Mais parlez donc, parlez ! reprit Fortal avec une sorte d'emportement.

— Eh! que voulez-vous que je vous réponde? C'est insensé, ce que vous dites, insensé, oui, de vouloir m'imposer, à moi, à moi ! une situation fausse, une situation de déclassée, de divorcée !

— Allons donc ! Je puis vous citer deux femmes, dans votre entourage intime, que vous êtes fière de recevoir...

— Elles sont protestantes!

— Mais vous confessez vous-même que vous faites bon marché de toute croyance...

— Je le confesse à vous!... mais pas au monde où je vis, dont je suis...

— Soit! je vous donne ma parole que je ferai tout pour obtenir la nullité à Rome de votre mariage,,. et je l'obtiendrai ! Je m'engage à vous attendre jusque-là.

Elle éclata enfin ;

— Voyons, mon cher, la baronne de Mers ne peut cependant pas s'appeler du jour au lendemain madame Fortal !...

Comme cinglé en plein visage, Fortal devint d'une blancheur de cire. Il regarda cette femme, assise auprès de lui, cette femme rigide, glacée. Deux larmes montèrent à ses yeux, qu'il refoula aussitôt avec une énergie farouche. D'un mouvement décidé, il se leva ; et, d'une voix brisée qui trahissait l'effondrement de ce cœur d'homme :

— Allons! vous ne m'aimez pas!

Elle baissa la tête, écrasée elle-même sous la vérité. Cet amour de deux années, ces aspirations, ces entretiens, ces lettres, tout cela était un leurre !

— Non, vous ne m'aimez pas, répéta-t-il, comme se forçant à voir juste; vous m'avez indignement trompé en vous jouant d'une tendresse si confiante, vous amusant de ma passion trop sincère, comme une désœuvrée, une blasée!... Soit! vous me faites beaucoup de mal, mais j'aurai du courage... Adieu !

Elle n'eut pas un mot, pas une révolte. Elle le laissa partir, certaine que, résolu en son désespoir, il était bien perdu

pour elle. Quand la porte se fut refermée sur cette illusion dernière, qu'elle eut entendu le bruit décroissant de ses pas dans l'antichambre, puis dans l'escalier, elle se redressa pour gagner la fenêtre et l'apercevoir une fois encore. Il parut au bas du perron, très droit, avec son allure hautaine, traversa le jardin d'un pas rapide, sortit. Alors, elle vint se rasseoir sur le canapé, à cette même place où ils venaient de rêver tous deux un infini de délices. Affaissée, découragée, elle murmura :

— Il a raison, je ne l'aime pas !

Le soir, elle reçut Trévaux et les Sergy. Elle dut répondre à leurs questions et leur apprendre que le voyageur s'était excusé : un subit empêchement...

La nuit s'écoula, lente, pleine de ressouvenirs, évoquant tous les détails de la folle histoire. Non, non, elle n'aimait pas. Elle s'était abusée elle-même dans son avidité de vivre, dans cette poursuite acharnée du bonheur qui, toujours, la fuyait. Elle n'aimait pas, incapable d'un sacrifice, du moindre oubli d'elle-même.

Au matin, sa femme de chambre lui remit un paquet soigneusement cacheté : il lui renvoyait ses lettres.

Quelques jours plus tard, Jacqueline apprenait, par les journaux, le départ de Pierre Fortal. Ce n'était pas précisément une souffrance qui lui restait de cet abandon, mais une irritation, une rage de s'être aussi cruellement trompée, avec l'entière certitude que sa vie était close. A quoi bon lutter davantage? Cette dernière épreuve avait achevé de l'éclairer sur elle-même. Non, elle n'était pas capable d'aimer, capable de bonheur, âme désabusée d'avance, tourmentée, avide, insatiable et bornée.

Du coup elle retomba dans sa morne indifférence, envahie d'une mélancolie accablante, insurmontable. Elle connut les heures lourdes où l'esprit désemparé, épouvanté devant l'avenir, se retourne vers le passé, comme si, là, seulement, gisait l'unique intérêt qui subsiste. Mais, vainement, elle cherchait dans cette existence brillante le rappel d'un vrai plaisir, la douceur d'un souvenir, d'un regret... Le vide, partout le vide, le désenchantement, l'erreur!

C'est ainsi que Trévaux la trouva, une après-midi, dans

son salon du premier étage où, tant de fois, son rire clair avait répondu aux saillies du camarade : indolente, inoccupée, la pensée à la dérive, triste sans cause, ou plutôt, triste de toutes choses, désormais condamnée au sourire machinal, celui de tant de femmes enviées.

Il venait lui parler des projets d'été.

— A votre guise, mon ami, répliqua-t-elle. Pour moi, tout m'est absolument égal.

— Allons! allons! qu'est-ce que cette nouvelle crise d'enfant gâtée?... Il me semblait pourtant que nous allions mieux ces derniers temps?

Elle reprit d'une voix âpre :

— Ah! mon ami! je me débats en vain. Je suis, tout simplement, la plus malheureuse de toutes les femmes... entendez-vous... la plus malheureuse!...

— Ah çà! c'est donc sérieux? demanda Trévaux, interdit.

Avec une sorte d'autorité il lui prit la main.

— Voulez-vous me permettre de vous parler en ami, mais en ami sincère, qui ose montrer la plaie?

Elle serra fortement sa main.

— Je vous en conjure.

— Eh bien! il y a des années et des années déjà... vous souvenez-vous?... vous étiez là, sur ce canapé, et, comme aujourd'hui, j'étais dans ce même fauteuil, en face de vous. Pour la première fois, nous causions sérieusement. J'avais cru deviner le fond de votre pensée, et j'avais peur pour vous... Voyons!... Rappelez-vous...

— Oui, dit-elle gravement, je me rappelle tout à fait. C'est très loin et c'est très près. Tout ce qui s'est écoulé dans l'intervalle ne me paraît même pas avoir été...

— Déjà, alors, poursuivit-il, j'ai essayé de vous mettre en garde contre ce que nous appelons l'égoïsme... c'est-à-dire, n'est-ce-pas? l'amour exclusif de soi-même... en ce monde, ne considérer que soi, rapporter tout à soi, seulement à soi. Une existence individuelle, voyez-vous, n'est qu'un atome destiné à s'unir à d'autres atomes. Notre vie doit se répandre au dehors et s'alimenter d'autres vies, sous peine de tarir... Le moi, c'est le néant!

— Oui, je le comprends maintenant, murmura-t-elle.

Intelligente, j'ai manqué de la seule intelligence qui vraiment convient à la femme... Allons! mon ami, avouez-le, puisque vous le croyez?

— Oui, je le crois, fit-il bravement. Je crois que vous avez méconnu la vraie fonction de la femme : être épouse et mère. Aimer, consoler, bercer, soigner, prodiguer de la bonté et de la tendresse... Ça paraît fadasse à décrire et, au fond, c'est là toute la mission de la femme, son bonheur!

— C'est juste, dit Jacqueline convaincue. Les seules femmes heureuses sont celles qu'entourent un mari aimé, des enfants...

Elle ajouta, presque dans un sanglot :

— Ah! les enfants!... Et je me suis tant réjouie, moi, de n'avoir pas d'enfant!

Elle cacha son visage dans ses mains. Un instant il respecta ce silence, aveu du repentir. Enfin, elle découvrit son visage en pleurs.

— Ah! s'écria-t-elle, cette maison si vide, morne comme un tombeau!...

Il se sentit vraiment pour elle une pitié de grand frère ; et, d'un accent doux et grave :

— Mais pourquoi est-elle si vide, cette maison?... Oui, pourquoi votre mari est-il toujours loin? Pourquoi vivez-vous presque séparés l'un de l'autre?

Elle haussa les épaules.

— Mon mari est un homme d'affaires, vous le savez bien. Rien que ça, un homme d'affaires!

— Mais il vous a adorée!

— Bah! il l'a cru.

— Il l'a cru?... Ah! par exemple, ne soyez pas injuste, ni ingrate, envers ce grand, admirable cœur. J'ai été son confident, moi, vous le savez. J'ai assisté à ce vrai coup de foudre du premier jour, et à l'éclosion de cette tendresse absolue. Mais j'ai assisté ensuite aux douleurs secrètes, aux luttes de cette âme fière pour vous garder, vous reconquérir. J'ai surpris des paroles désespérées, de ces mots qui laissent voir le fond d'une âme... A vos côtés, sans que vous vous en doutiez, cet homme, dont vous étiez la vie, a souffert un martyre, le plus cruel de tous : la lutte de la passion contre l'indifférence.

Tout cela était vrai. Trévaux rappelait des détails qui la frappaient à cette heure, achevaient de l'éclairer. Il lui montrait d'une façon très nette son inconsciente dureté. Il citait des mots qui, tant de fois, avaient dû transpercer le cœur si éperdument épris. Et la ténacité de cet amour si dévoué avait duré de longues, longues années...

— Eh bien! poursuivit Trévaux avec sa bonne humeur vaillante, voilà ce qu'il faut rattraper : l'intimité de votre ménage. Une autre vie s'ouvre devant la femme faite, expérimentée. Rendez à votre mari toute l'affection qu'il mérite. Vous n'avez pas d'enfant... eh bien! unissez-vous dans la même besogne généreuse, employez votre énorme fortune à faire du bonheur pour les autres, et vous en recueillerez pour vous-même. Sapristi! n'est-ce pas là une œuvre qui devrait tenter une femme comme vous?...

Elle écoutait, ses grands yeux brillant d'une flamme nouvelle, en ce moment, reprise à la vie, à l'avenir...

— Voyons, demanda-t-il, Paul est à Colbec, n'est-ce pas?

— Oui.

— Quand partez-vous?

D'un ton de résolution soudaine, elle répondit :

— Demain.

XIV

Juin faisait épanouir les fleurs. Toute la campagne semblait un immense bouquet. C'était la joie versée sur la terre par l'été rayonnant, la saison des parfums, des chants, des nids.

La veille au soir, un télégramme avait annoncé à Colbec l'arrivée de la châtelaine. Après son déjeuner, Jacqueline était montée en wagon, et, vers cinq heures, descendue à la station la plus voisine du château, elle y trouvait une voiture. Son mari n'était pas venu à sa rencontre.

Trois années avaient passé depuis qu'elle avait quitté ce pays, presque inventé par elle, et qu'elle retrouvait tout semblable. Le fantôme d'Eudes ne flottait plus devant ses yeux, vision effacée, déjà si lointaine! Elle se faisait vraiment l'effet

d'une personne nouvelle qui vient aborder un port inconnu. Et tandis que se déroulait la plaine fleurie, l'horizon pur et lumineux lui paraissait un avenir de sérénité qui s'ouvrait à son approche. Elle avait trente-cinq ans : la jeune femme était morte, la vraie femme allait naître. Trévaux lui avait montré la voie, la seule, en même temps que son expérience lui enseignait enfin le sens de la vie. Comme elle avait été maladroite, folle, aveugle ! Que de peines, de recherches, d'égarements, pour aboutir à cette humble rentrée au foyer heureux qu'elle n'aurait jamais dû méconnaître !

Une heure plus tard, elle atteignait Colbec. Son mari la reçut au bas du perron. Il lui tendit la main, avec les façons indifférentes établies entre eux depuis longtemps, et lui dit, un peu embarrassé :

— Votre télégramme m'avait surpris ; j'ai dû, aujourd'hui, aller à Blainville... j'en arrive.

Son retour causait une sorte de désarroi qui se trahissait, non pas dans l'ordonnance du service, admirablement réglé, mais dans la mine étonnée des gens, surtout dans l'accueil un peu compassé de Mers, évidemment désorienté par la présence inopinée de sa femme.

Elle-même se sentait comme étrangère dans cette maison où, plus que partout, elle était chez elle.

A huit heures, les époux se trouvaient assis, en face l'un de l'autre, dans la claire salle à manger, aux panneaux décorés de fleurs et de fruits, ouverte sur la terrasse à balustres d'où l'on découvrait la fuite lointaine des bois jusqu'à la mer, d'un bleu irisé sous les rayons pourpres du soleil expirant.

Ainsi, elle était là, de nouveau, après tant de vicissitudes, paisible et voyant déjà ressusciter ce bonheur perdu qu'elle garderait, cette fois, avec son intelligence de la vie enfin acquise. A la dérobée, elle contemplait ce mari qu'elle venait reconquérir. Lui, paraissait bien ses quarante-trois ans, avec ses tempes et sa barbe grisonnantes, les plis de son front, les rides marquées déjà autour des yeux. Mais ces yeux avaient gardé leur limpidité parfaite : et le sourire, une bonté presque juvénile. Toujours svelte, il conservait l'allure vive, élégante. Bref, un homme capable encore de plaire, de séduire.

Le mouvement du service gênait quelque peu la rêverie.

Jacqueline voulut rompre un silence trop éloquent, peut-être, et secouer l'émotion qui l'envahissait.

— Alors, demanda-t-elle tout à coup, vous vous plaisez toujours à Colbec ?

Il répondit un peu contraint :

— Mon Dieu, oui !... Comment ne pas s'y plaire ?

— C'est vrai ! dit-elle. Jamais ce pays ne m'a paru si magnifique.

Comme elle, il surmontait difficilement une gène grandissante. L'un et l'autre mangeaient peu, s'efforçant de toucher aux mets présentés, appliqués à garder une attitude naturelle.

— Quel beau temps ! reprit Jacqueline semblant aspirer l'air tiède du dehors, en réalité dissimulant un soupir.

— C'est ainsi depuis un mois, riposta Mers, avec un nouvel effort.

Elle continua, essayant de vaincre son malaise. Elle s'informa des habitants de Colbec qu'elle avait particulièrement connus : le curé, le médecin, quelques fermiers, même quelques fournisseurs. Mers répondait tant bien que mal, toujours préoccupé. Loin de se dissiper, le trouble augmentait à mesure que s'avançait le repas.

Enfin, la première, Jacqueline se leva et sortit sur la terrasse.

— Prenez garde ! ici, il fait toujours un peu frais, dit-il.

— Bah ! ce grand air vif est délicieux.

Mais, par son ordre, à lui, on apporta une légère pèlerine dont elle se couvrit les épaules, en rabattant le capuchon sur ses cheveux.

Le moment paraissait venu, et son cœur battait, mais d'une palpitation douce. C'était la joie qu'elle allait rendre, par une seule parole. A cette heure, elle comprenait enfin combien il l'avait aimée, ce mari qui, de la « cousine pauvre », avait fait une vraie reine. Quelle adoration ! que de générosité ! Accoudée à la balustrade, sous le ciel d'azur limpide, elle repassait l'histoire de cette tendresse affreusement blessée, le martyre de cette passion tenace. Sincèrement, elle se repentait, se sentait venir au cœur et sur les lèvres des mots caressants et consolants, des mots qui effacent, guérissent et raniment. Elle saurait lui dire son regret, son remords, et ses promesses pour l'avenir !...

Cependant elle restait seule sur la terrasse : il ne l'y avait pas suivie. Résolue tout à coup, elle rentra dans la salle à manger, traversa le fumoir, la bibliothèque : il ne s'y trouvait pas. Elle regagna le vestibule, où elle s'informa auprès d'un valet de pied; à l'instant « monsieur le baron » venait de sortir, ayant pris à droite, dans le jardin.

D'un pas rapide, elle descendit le perron, contourna la pelouse, et s'engagea dans le parc. Bientôt elle aperçut la silhouette de Paul à travers les arbres. Elle n'avait qu'à le rejoindre.

Comme cette fin de journée était belle, éclairée d'une lumière si pure, qui répandait dans l'âme sa sérénité et sa douceur! Qu'ils étaient pénétrants, ces parfums des jardins et des bois, et que la vie, à ce moment-là, semblait souriante et bienfaisante!

Il continuait de marcher vite, elle ne voyait pas diminuer la distance. Il franchit la clôture du parc; elle aussi gagna le bois.

En face d'elle, un chemin creux dégringolait entre deux haies épaisses et hautes : c'était bien celui-là qu'il avait pris. Elle l'aperçut de nouveau pressant de plus en plus son allure. Pas une fois il ne songea même à se retourner. Agacée de cette vaine poursuite, elle se mit à courir : elle allait le rattraper, quand il s'arrêta devant une grille qu'il ouvrit et repoussa derrière lui. Pourquoi le cœur de Jacqueline se serra-t-il, comme sous une impression de menace inconnue? Curieuse, angoissée, elle atteignit à son tour cette grille fermée pour elle, et garnie de volets pleins qui lui donnaient un aspect de mystère.

Un mur, de chaque côté, neuf comme la grille, formait un enclos. En s'approchant, elle découvrit une imperceptible fente à l'un des volets. Elle appuya son œil; elle pouvait voir.

Paul traversait un vaste jardin, joliment dessiné, rempli de fleurs, qui entourait une maison, une pimpante maison normande annonçant le bien-être, presque le luxe. Qu'était donc cette habitation, élevée sur son propre domaine, et qu'elle ne connaissait pas?... Soudain, une jeune femme, portant un baby en longue robe de mousseline, sortit de la maison. Elle venait au-devant de Mers. Quand elle l'eut rejoint, elle lui

tendit l'enfant, qui ouvrait ses deux petits bras au mari de Jacqueline...

Dans un éclair, elle avait tout compris. La femme, elle la reconnaissait. C'était la fille d'un contremaître de Blainville : jeune, jolie, naïve, pudique, élevée en demoiselle, presque instruite. Elle l'avait remarquée lors de son dernier séjour en Picardie, il y avait trois ans tout juste... Et elle reconstituait l'histoire de ces trois années!... D'abord, l'air joyeux de son mari qui, à cette époque, l'avait tant surprise; puis, l'extraordinaire attachement de Mers à ses affaires, et l'indifférence pour son ménage, indifférence aimable, qui marquait le plein contentement; l'installation à Colbec, enfin, loin des curiosités de l'usine, en ce beau pays qu'elle semblait lui avoir abandonné. — Il avait trouvé l'amour, sinon tel qu'il l'avait rêvé, du moins simple, tranquille et sain... Et il avait refait sa vie!

Lentement, elle remonta le chemin qui la ramenait au château.

Le crépuscule était venu, très doux, enveloppant d'une gaze légère la campagne recueillie qui s'apprêtait au sommeil. Jacqueline ne pensait plus, se traînait machinalement. Elle atteignit ainsi l'entrée du parc. Elle la franchit, se retrouva dans les allées finement sablées, longea les pelouses où se dressaient les blanches statues de marbre, toujours souriantes, et les groupes galants des fontaines décoratives. Enfin, elle gagna la terrasse. Alors, cette femme que la vie avait comblée, que le chagrin n'avait jamais atteinte, que le temps lui-même ne semblait pas avoir effleurée, s'affaissa sur un banc de pierre, brisée, anéantie. Là, devant ce pays merveilleux qui lui appartenait, Jacqueline avait l'horrible sensation de rester seule sur des ruines.

JACQUES VINCENT.

LE SYMBOLISME

DE

GUSTAVE MOREAU

Parmi les peintres de notre temps, il en est un dont le public connaît seulement le nom et que les amateurs d'art tiennent en haute estime. Vivant à l'écart et évitant tout ce qui pourrait le mettre en contact avec la foule, M. Gustave Moreau est membre de l'Institut, mais il a fallu qu'en 1888, après une carrière de trente-six ans, le plus écouté des membres de l'Académie des beaux-arts l'engageât à poser une candidature dont lui-même n'aurait jamais pris l'initiative. Quatre ans après, en 1892, le conseil de l'École des beaux-arts le désignait de la même manière pour la direction d'un atelier de peinture. Au Luxembourg, il n'y a qu'un tableau de lui, déjà ancien, et qui donne une idée incomplète de ce talent compliqué et chercheur. Depuis quinze ans, il n'a plus paru aux Salons annuels. Ce qu'il a exposé de 1852 à 1880 n'est qu'une part de son œuvre et, peut-être, la moins considérable. Pour se faire une idée de cet œuvre, on n'a même pas la ressource habituelle de la photographie. Outre qu'un petit nombre de ses tableaux a été repro-

duit de cette manière, on a quelque peine à trouver des épreuves chez les marchands. Cette publicité même semble entourée par le maître de restrictions voulues.

Il est donc nécessaire, si l'on veut connaître cette nature attirante et mystérieuse, de chercher sa trace avec patience. Si l'on se présente chez l'artiste qui, dit-on, retient la majeure partie de ses tableaux, toujours retouchés, il reçoit le visiteur avec une politesse cordiale, mais il n'ouvre guère son atelier. Il vous engage à voir ses toiles chez les amateurs. Il faut donc, en sortant de chez lui, voyager et solliciter. On ne regrette aucune de ces démarches. La conversation de M. Gustave Moreau est chaleureuse et confiante : il livre ses idées aussi aisément qu'il met de répugnance à montrer ses œuvres. Il se trouve aussi que les possesseurs de sa peinture sont d'accès facile et de bon accueil. Le résultat de cette enquête est la révélation d'un talent exquis et puissant, un et complexe. Chez ce peintre, la qualité de la pensée égale la valeur de l'exécution, qui, elle-même, est hors de pair. Devant ses tableaux, l'esprit et l'œil sont également sollicités : on regarde et on rêve. Une part de l'âme contemporaine s'y trouve exprimée avec un mélange unique d'originalité et de fidélité.

Si ce maître, presque inconnu de fait, a un nom aussi répandu que celui des artistes les plus soigneux de leur notoriété, c'est que, en leur temps, chacune de ses toiles exposées a fait sensation et, de tous ces souvenirs, plus durables que ne sont d'habitude les impressions de ce genre, une opinion générale s'est formée peu à peu. Chaque fois, la critique s'y arrêtait. Souvent déconcertée, partant réservée ou hostile, elle le discutait avec insistance. Puis, les enthousiasmes se produisaient et les outranciers l'adoptaient sans réussir à le compromettre. Ernest Chesneau l'expliquait avec un détail consciencieux et Maxime du Camp s'attachait à le faire comprendre en mettant à son service le singulier mélange de romantisme et de réalisme qui pesa toujours sur ce polygraphe doué de curiosité et privé de justesse. Plus près de nous, M. de Chennevières l'exaltait à l'occasion avec sa liberté d'esprit et son vif sentiment de l'art. M. Leprieur lui consacrait une étude complète. M. Ary Renan, peintre et philosophe, l'étudiait, forme et

fond, avec le vif sentiment de sa pensée et l'intelligence pratique de sa facture. Il inspirait une véritable dévotion, ardente et mystique, à deux écrivains, M. J.-K. Huysmans et M. Jean Lorrain, chercheurs d'originalité rare et de sensations extraordinaires.

Pour réunir dans une telle communauté de goûts des esprits aussi divers et obliger le secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts à se rencontrer, cette seule fois, avec les écrivains que je viens de dire, il faut être soi-même une nature bien complexe. Comme aussi, pour exciter une telle curiosité, il faut représenter, dans l'art contemporain, quelque chose de bien général, capable d'intéresser le grand public, et de bien particulier, pour plaire si fort aux dédaigneux. Le caractère de cette réputation exceptionnelle explique la variété des études consacrées à M. Gustave Moreau ; elle justifie de nouvelles tentatives pour ajouter à sa connaissance.

En attendant qu'il se décide à faire cette exposition complète de ses œuvres, qui, souvent annoncée, serait un événement dans l'histoire de l'art contemporain, je n'ai rien négligé pour conduire aussi loin que possible et compléter de toute manière ma propre enquête à son sujet. Dans mes conversations avec lui, j'ai beaucoup appris et, si je n'ai pas cru devoir insister pour obtenir l'accès de l'atelier où il enferme ses études, du moins ai-je pu voir les plus récentes des œuvres qu'il a jugé dignes d'en sortir. J'ai frappé à toutes les portes derrière lesquelles j'espérais trouver des Gustave Moreau et toutes se sont ouvertes avec empressement. J'acquitte un devoir en remerciant ici, pour leur parfaite bonne grâce, les principaux possesseurs de ses œuvres : M. Duruflé, l'un des premiers qui aient cru à l'avenir de l'artiste débutant ; M. Julien Hayem, qui s'est fait un véritable « musée Moreau » ; M. Antonin Roux, pour qui fut exécutée la suite de soixante-quatre aquarelles d'après les fables de La Fontaine. Chez d'autres, dont l'énumération serait trop longue et à qui je dois témoigner une reconnaissance collective, se trouvent un nombre considérable de toiles grandes ou petites, en groupes ou par unités, mais toutes importantes, Des musées de Dijon et de Bourg-en-Bresse, les seules, je crois, avec le Luxembourg, de nos collections publiques où

se trouvent des tableaux de M. Gustave Moreau, jusqu'à Marseille et à Monte-Carlo, j'en ai vu le plus que j'ai pu.

Dans cette enquête, j'ai eu pour intermédiaire et pour guide un des amateurs d'art qui connaissent le mieux ce qu'ils aiment, M. Gustave Dreyfus. Je ne dirai jamais assez quels services il m'a rendus dans mes démarches, avec une obligeance toujours prête, jamais lassée, et une bonne grâce qui eût désarmé, si je l'avais rencontré, le mauvais vouloir par lequel nombre d'amateurs défendent l'égoïsme de leurs plaisirs. Il faut croire qu'aimer le talent de M. Gustave Moreau est une franc-maçonnerie, car il nous suffisait de dire le but de notre visite pour être partout accueillis en confrères.

I

Beaucoup de peintres sont simplement des gens pour qui, selon le mot de Théophile Gautier, la nature visible existe. Avant tout sensibles au charme propre de la ligne et de la couleur, ils s'efforçent de le reproduire et de le fixer. Une combinaison de formes, un effet de lumière, un morceau de nu, un coin de nature sont leurs objets d'études préférés. Cette sensibilité d'un genre spécial peut ne faire qu'un emploi secondaire de l'intelligence et de l'imagination. Tout tableau doit être composé, c'est-à-dire réaliser une pensée, mais cette pensée est souvent très simple et n'excite guère celle du spectateur.

Il en est d'autres qui combinent et créent avec les résultats de l'observation. Ils ajoutent à la nature et à la vie. L'observation ne leur fournit que des éléments; ils s'en servent pour imaginer des spectacles qui, sans eux, n'auraient pas existé. C'est déjà un degré supérieur de l'art.

D'autres, enfin, par la ligne et la couleur, traduisent surtout les rêves de leur âme. S'il leur fallait se résoudre à copier, ils ne produiraient pas. Un tableau est pour eux une conception de l'esprit, que la main représente et qui, par l'œil du spectateur, s'adresse à son esprit. C'est ici le degré suprême. En fin de

compte, la valeur d'exécution détermine celle de l'œuvre. Mais, comme point de départ, la qualité de l'esprit qui dirige l'œil et la main mesure le sens et la portée de l'œuvre. Cet œil et cette main, par leur sensibilité et leur touche propres, donnent la forme à la pensée, mais ils n'émeuvent que s'ils sont eux-mêmes les serviteurs d'une émotion.

C'est dans cette dernière famille que se range M. Gustave Moreau. Sa facture vaut par elle-même, elle est de qualité supérieure, mais il ne l'emploie qu'à rendre une pensée d'espèce rare. Pour expliquer sa peinture, il est nécessaire d'étudier sa nature d'esprit.

Ses études et le temps de sa jeunesse ont contribué pour beaucoup non seulement à la dégager, mais à la former. Nul ne justifie davantage la loi des milieux. L'esprit de son siècle, tantôt subi, tantôt dominé, toujours présent, s'est fortement exercé sur lui. Né en 1826, il entrait dans la jeunesse au moment où le romantisme finissant cédait la place à la réaction réaliste. Entre les deux, son éducation lui faisait prendre d'abord un terme moyen. Il était élève de Picot, un peintre classique, qui traitait des sujets mythologiques et religieux. A l'exemple de son maître, M. Gustave Moreau s'essayait d'abord dans le même genre; si l'on regarde aux sujets, ses débuts étaient d'un pur classique. Après une *Pietà*, qui fut, en 1852, son premier envoi au Salon, il exposait un *Darius à Arbelles* et un épisode du *Cantique des Cantiques*. Le *Darius*, première porte ouverte sur l'Orient, est dans l'atelier de l'artiste, et, complètement repris, n'est pas encore achevé, mais la *Sulamite*, qui est au musée de Dijon, en apprend déjà beaucoup sur la direction que va prendre son talent.

Ce jeune homme de vingt-cinq ans étudie sous un maître qui, enseignant d'après l'antiquité, croit continuer la pure tradition d'Ingres et de David. Or, il est visible que le débutant est déjà imprégné d'art et de poésie romantiques. C'est un esprit mélancolique et rêveur; il a donc subi l'influence d'une école qui parle si fortement à la sensibilité. Pour imaginer cette scène de nuit, cette femme égarée au milieu des soldats et insultée par eux, il a choisi une des scènes les plus mystérieuses et les plus troublantes de l'étrange poème. Dans la disposition, à la fois violente et équilibrée du groupe,

l'harmonie classique est traversée par le désordre romantique. Pour peindre cette toile, il faut avoir vu les tableaux de Delacroix : de là viennent ce ciel et ces ténèbres transparentes. Le débutant a lu Victor Hugo et Alfred de Vigny, le Hugo des *Orientales* et le Vigny de la *Fille de Jephté*. Il lira celui-ci de plus en plus, car il est, comme lui, fier et timide : comme lui il cherche à enfermer dans tout sujet une plénitude de sens qui le dépasse. Il est déjà symboliste, alors que ses maîtres font de l'allégorie. C'est là une différence radicale. L'allégorie ne vise qu'à représenter une idée par un objet ; le symbole prétend enfermer une pensée infinie dans une forme limitée. Aussi ce jeune peintre ne représente-t-il pas seulement la Sulamite de l'Écriture, la femme en mal d'amour errant la nuit autour de la ville et rencontrant des mains brutales qui lèvent ses voiles. La figure douloureuse qu'il a évoquée, les yeux baissés et la bouche craintive, est celle de toute femme que domine l'instinct mystérieux, et qui, à demi consciente, à demi irresponsable, suit l'impulsion d'un désir combattu. Ainsi, le tableau ne représente pas seulement une aventure biblique ; il traduit une loi fatale de la nature.

Tous les tableaux du débutant produiront désormais une impression de ce genre. Encore incertaine, elle deviendra plus précise à mesure qu'il verra plus clair dans son esprit et sera plus maître de sa facture. Cette pensée et ce talent vont transformer à leur usage les sujets classiques, sous l'influence du romantisme jointe à l'étude de la Renaissance italienne.

Le romantisme ne renonçait pas à l'antiquité sacrée et profane, comme le lui reprochaient les classiques : il la comprenait autrement et prétendait en faire un autre usage. L'antiquité, que les classiques voyaient simple et nue, est tout le contraire : les romantiques voulaient la représenter dans sa variété. Derrière la sécheresse abstraite et l'aspect gris des compositions classiques, ils voyaient une richesse de couleur et une abondance de sentiments dont ils entendaient faire profiter l'art. A l'empire romain tel que le représentaient les derniers tragiques, Victor Hugo opposait le *Chant de fête de Néron* : aux bas-reliefs peints de David et aux groupes calmes

d'Ingres, Delacroix opposait *Dante et Virgile*. Ainsi les poètes et les peintres romantiques faisaient entrer dans l'art des aspects de la nature et de la vie écartés de parti pris par les classiques. Ils voulaient l'enrichir de la variété, voire de la confusion : de la passion, voire des crimes ; des obscurités, voire des mystères qu'offre l'activité humaine. Ils ne croyaient pas que la logique, la proportion et la clarté fussent les seuls moyens de l'art. A ces opérations abstraites de l'esprit, ils prétendaient substituer la complexité de la vie. Il leur fallait, en tout, une plénitude de sens que l'art classique évitait, toujours préoccupé de définir et de limiter. Cette conception de l'art et de la vie, ils soutenaient que l'antiquité l'avait appliquée. Ils se réclamaient d'Eschyle et Lucrèce, alors que les classiques s'en tenaient à Sophocle et Virgile. Mais après avoir attaqué les classiques sur leur terrain, les romantiques se portaient de préférence sur le moyen âge et l'Orient contemporains, comme plus riches de couleurs.

M. Gustave Moreau appliquera l'esthétique du romantisme aux sujets classiques, mais il restera fidèle à ses débuts, en ce sens qu'il empruntera la plupart de ses sujets à l'antiquité. Il reprendra les légendes mythologiques ou bibliques ; il poussera dans le passé jusqu'aux religions de l'Inde. Il s'efforcera de pénétrer la pensée renfermée dans les vieux mythes, où les classiques ne voyaient que des anecdotes. Cette pensée des anciens hommes lui servira à exprimer celle des hommes d'aujourd'hui, avec ses troubles, ses désillusions et son pessimisme. A l'aide des croyances naïves de l'antiquité, il traduira les doutes de l'âme contemporaine, ses inquiétudes devant le mystère de la destinée et son détachement des explications par lesquelles la misère humaine essayait de se consoler. A mesure qu'il avancera dans la vie et dans la pratique de son art, cette façon d'entendre les religions anciennes lui deviendra de plus en plus une manière favorite de sentir et de s'exprimer. Ame profondément religieuse, mais détachée des croyances positives, il exprimera l'inquiétude de son esprit et l'espérance incertaine de son cœur.

Ainsi, nul ne sera de son temps plus que ce peintre de mythologies et de saintetés. Comme il pensera davantage et plus profondément que le grand nombre de ses contemporains, il

les dépassera vite et, longtemps, il ne sera pas compris. Un moment viendra, cependant, où la pensée du siècle rejoindra la sienne. Alors, après beaucoup de négations passionnées et de critiques sottes, il se trouvera d'accord avec son temps. De là cette diversité de motifs dans l'admiration qu'il excite à cette heure. Les vieux classiques lui savent gré de sa fidélité à leurs sujets favoris ; les décadents se réclament avec quelque fierté de ce noble et vigoureux artiste : ils prétendent reconnaître en lui une âme tourmentée des troubles dont ils se font honneur.

Avant de bien connaître sa propre nature d'esprit et de l'exprimer par un art décidément personnel, M. Gustave Moreau était allé demander à l'Italie un supplément d'éducation. Après l'Exposition universelle de 1855, où il paraissait avec un grand tableau, *les Athéniens livrés au Minotaure*, commandé par l'État et envoyé au musée de Bourg (c'était un nouveau pas dans la voie ouverte par la *Sulamite*), il disparaissait pendant neuf ans, jusqu'en 1864. Il passait ce long espace de temps entre Venise et Florence. Il demandait, lui aussi, l'initiation aux sanctuaires que l'art classique vénérait depuis trois siècles, mais dans les trésors italiens, il se faisait sa part. A cette époque, le XVIe siècle était encore considéré comme l'apogée de l'art italien. Grâce à l'École de Rome, à l'enseignement de l'École des beaux-arts et à l'influence de l'Institut, nos artistes restaient fidèles à la pensée de Colbert, qui avait placé dans l'étude de l'art romain le dernier terme de notre éducation artistique. Raphaël et Michel-Ange étaient les dieux de l'art. L'un des premiers, M. Gustave Moreau allait vers d'autres modèles. L'art qu'il étudiait de préférence dans son libre voyage, ce n'était pas l'art romain du XVIe siècle, mais, outre les Florentins du XVe, une petite école plus rapprochée, lui semblait-il, de la nature et de l'antiquité.

C'est donc aux Vénitiens primitifs qu'il s'adressait. Les Florentins du même temps, avec le réalisme pratique de leur observation et la sobriété fine de leur couleur, ne lui auraient pas suffi. Le milieu parisien où s'était passée sa première jeunesse lui avait donné le goût de l'éclat et le besoin du rêve. Il fallait une excitation plus forte à cet esprit touché par le romantisme et des fêtes plus brillantes à cet œil

qui avait subi l'action de Delacroix. Il les trouva dans l'école de Padoue. Là, est vraiment sa patrie artistique, le coin d'élection où il a vu clair en lui-même. Une telle nature d'esprit ne pouvait se développer qu'en France et au milieu de notre siècle. Mais c'est à Padoue, à Vérone et à Milan, devant les fresques des Eremitani, le retable de San-Zeno et celui du Brera qu'il a trouvé ses maîtres.

L'auteur de ces œuvres voulues et sincères, Mantegna, en avait appris lui-même l'esthétique et les procédés dans l'atelier de Squarcione. Celui-ci, brodeur d'habits dans sa jeunesse et grand amateur de fragments antiques, passionné pour les marbres brillants, les riches sculptures et les architectures compliquées avait donné à l'école dont Mantegna fut le plus parfait représentant le modèle de ces compositions où les attitudes sont expressives et les accessoires riches, où les personnages sont vêtus d'étoffes lumineuses et constellés de bijoux, où une couleur franche et contrastée revêt un dessin d'une précision sèche. Nous avons à Paris, avec le *Parnasse* du Louvre, un parfait modèle de cet art, plus solide que souple et plus énergique qu'harmonieux. M. Gustave Moreau avait sans doute longuement regardé ce *Parnasse*, comme aussi la *Sagesse victorieuse des vices*, le *Calvaire*, la *Vierge de la victoire* et ils lui avaient indiqué les sanctuaires de son pèlerinage en Italie.

Mantegna est somptueux et radieux comme la Renaissance italienne. Pour lui, l'antiquité retrouvée est une allégresse et la vie sert de prétexte à la fête de l'art. Cette impression de joie brillante est encore plus sensible chez les maîtres vénitiens, qui poussent jusqu'à leur pleine satisfaction les goûts de l'école padouane. En continuant ses études à Venise, M. Gustave Moreau ne prit à ces maîtres que le goût de la richesse décorative : il leur laissa la joie et garda la mélancolie qui était le fond de son âme. Du reste, au moment où il vit Venise, déchue de sa puissance et asservie, languissante au bord de ses lagunes désertes, cachant sa misère présente sous la pourpre de son passé, la reine détrônée de l'Adriatique ne pouvait, par son charme désolé, qu'incliner à la tristesse et au sentiment de la misère humaine une âme rêveuse et déjà ébranlée par sa première éducation.

Les Vénitiens sont plus décorateurs que réalistes et ils s'attachent davantage à grouper de belles attitudes qu'à pénétrer des âmes. M. Gustave Moreau, lui, a le besoin de la précision minutieuse et le désir d'exprimer les âmes par les corps. Cet autre côté de sa nature le rapprocherait plutôt des Flamands et des Hollandais. Je ne sache pas qu'il ait complété ses études en Italie par un voyage prolongé dans les Pays-Bas. Pourtant, je serais étonné qu'il n'eût pas longuement étudié, tout au moins au Louvre, l'art de Van Eyck et de Memling. S'il a fait le pèlerinage des Flandres, il a dû trouver une autre patrie, aussi voisine de son cœur, à Saint-Bavon de Gand et à l'hôpital Saint-Jean de Bruges. Chez les vieux maîtres flamands, la précision du dessin va jusqu'au scrupule, et le respect de la nature traduit celui de l'homme fait à l'image de Dieu. En représentant les corps, ils s'adressent à l'âme. Il n'y a pas un trait, dans leur réalisme, qui n'aboutisse à l'idéalisme. Leurs images divines ou humaines Adam et Ève, la Vierge et les Saints, les donateurs agenouillés, par l'image de la vie terrestre expriment la foi dans la patrie céleste. Chaque physionomie et chaque attitude ont un sens qui les dépasse.

Cet art exprimait la paix des cœurs. Memling continuait encore l'école calme et pieuse des Van Eyck, dans la ville que baignent les eaux dormantes et dont les clochers ne cessent pas de porter la prière au ciel; mais déjà, dans un pays où l'art flamand avait d'étroites parentés, le souffle des temps nouveaux ébranlait la foi.

L'unité de croyance était brisée par la Réforme. Toutes les idées sur lesquelles avait vécu le moyen âge perdaient leur force de vie et de fécondité. L'allègement de la vie par l'espérance, la naïveté des croyances, l'amour des peuples pour leurs seigneurs et leurs rois, la chevalerie et son élévation morale, la scolastique et sa confiance en elle-même, cédaient devant le libre examen. Avec la même précision et la même conscience que les maîtres flamands, en mettant comme eux le réalisme au service de l'idéalisme, l'Allemand Albert Dürer fait entrer dans l'art, des sentiments qui les eussent attristés ou scandalisés. Il est triste et il doute. Son œuvre exprime la morne lassitude d'un monde finissant, qui n'espère

plus dans l'avenir et ne croit plus au bonheur. Hubert Van Eyck et Albert Dürer, dans la représentation d'un même sujet, *Adam et Ève*, laissent deviner des âmes bien différentes. Le tableau du premier respire la joie du monde naissant, le second la tristesse d'une société épuisée. Les chevaliers d'Albert Dürer, écrasés sous le poids de leurs armes, sont tristes comme des vaincus; ses paysans cultivent avec désespoir la terre qui nourrit leur misère. Sa *Mélancolie*, c'est la vanité du savoir humain ; c'est déjà la banqueroute de la science. On peut être plus affirmatif au sujet d'Albert Dürer que pour les maîtres flamands : M. Gustave Moreau l'a longuement étudié. Rapprochez ces deux œuvres : le maître français a traduit, le plus souvent avec des sujets mythologiques, les sentiments que le maître allemand exprimait par des sujets religieux.

Chez M. Gustave Moreau, ces sentiments, plus vieux de trois siècles, sont aussi plus complexes. Surtout, ils sont plus tristes. En avançant dans sa carrière, l'humanité a découvert de nouvelles raisons de douter et de souffrir. Après un retour de confiance et de calme au XVIIe siècle, par un raffermissement de la religion et de la royauté, après les démolitions confiantes du XVIIIe siècle, et l'immense espérance répandue sur le monde par la Révolution française, il avait fallu trouver de nouvelles raisons et de nouveaux moyens de vivre. Après l'échec du grand effort qui espérait aboutir à la justice et à la liberté, la déception a été profonde. Au bout d'un demi-siècle, l'issue de la révolution de 1848 ruinait encore l'espérance et, par contre-coup, dans la littérature et l'art, à l'optimisme romantique succédait le pessimisme réaliste.

M. Gustave Moreau a traversé cette période avec une tristesse que sa vie solitaire et sa distinction d'âme rendaient particulièrement pénibles. Il n'était distrait ni par l'agitation de la vie extérieure ni par cette poursuite fiévreuse de la notoriété qui aide tant d'artistes, de poètes et même de philosophes à supporter leur temps. Il lut beaucoup de poètes, ceux-là surtout qui exprimaient ses propres souffrances. Formé par le romantisme, il lui resta fidèle, mais en s'attachant à ceux de ses poètes survivants qui pleuraient sur leurs illusions ou même à ceux qui, entre le romantisme et le

réalisme, abaissaient le premier et compromettaient le second. Il aima les *Destinées* d'Alfred de Vigny, celui de tous les poètes français dont le pessimisme est allé le plus loin et a le plus franchement donné ses conclusions. Il a dû goûter Baudelaire et l'attrait maladif des *Fleurs de mal*, sans que sa propre pensée, pure et haute, fût altérée ou abaissée par cette poésie, parfois exquise, souvent gâtée. Il a reconnu dans la *Tentation de Saint Antoine* de Flaubert, des sentiments qui avaient hanté son âme, mais, tandis que Flaubert suit la légende dans l'horrible et le grotesque, M. Gustave Moreau n'a exprimé sa pensée sur la vie et la destinée que par de nobles formes.

II

Nature méditative, âme religieuse et préoccupée du mystère, éducation classique, longue étude des maîtres vénitiens, parenté avec les maîtres flamands et allemands, influence du romantisme finissant et du réalisme commençant, surtout des œuvres qui marquent la transition de l'un à l'autre, tels me semblent être les éléments que l'analyse découvre dans le caractère et le talent de M. Gustave Moreau. Il reste à voir comment le peintre a exprimé cette qualité de pensée et ce sens de la forme.

J'ai dit que la plupart de ses sujets sont empruntés à la mythologie grecque. Quelques-uns, et des plus beaux, viennent de la Bible ; un petit nombre, très important, des religions orientales ; un plus petit nombre enfin, digne aussi de grande attention, se rattache à l'allégorie historique. Dans tous, la peinture a pour objet l'expression du symbolisme.

Ses premiers tableaux n'avaient fait qu'indiquer une direction. Lorsqu'il reparut au Salon de 1864, avec *Œdipe et le Sphinx*, il était visible qu'il avait trouvé sa voie et y marchait en toute conscience. Du même sujet était déjà sortie une œuvre maîtresse, envoyée de Rome par Ingres, au début de sa carrière. Cette rencontre montrait, avec une clarté frappante, combien le nouveau venu s'écartait de ses devanciers

en appliquant le sentiment moderne aux légendes classiques. Le *Sphinx* d'Ingres est une admirable académie et ne vise pas à autre chose. Dans ce paysage simplifié, le voyageur arrêté devant le monstre ne fait guère songer à l'énigme qu'il veut résoudre et d'où sa vie dépend. De même le monstre, malgré les ossements qui gisent à ses pieds, n'inspire guère d'effroi. La composition est sage, claire et froide. La légende antique a été pour le peintre une occasion de dessiner un corps superbe, mais on peut tenir pour certain que le souci du vieux mythe ne l'a guère préoccupé et que, pour son compte, il n'a pas éprouvé l'angoisse d'Œdipe. C'est, au contraire, cette angoisse ressentie par lui-même que M. Gustave Moreau veut inspirer au spectateur. Avant de peindre son sujet, il l'a longuement médité et il y a trouvé non seulement tout ce que les Grecs y ont voulu mettre, mais aussi ce que des milliers d'années, vécues par l'humanité, depuis que l'imagination hellénique avait formé la légende, ont ajouté à sa signification. Pour lui, l'énigme proposée à Œdipe n'est pas un simple conte précisé dans les mythologies élémentaires et accepté par les peintres classiques, sans y raffiner. C'est le problème que doit résoudre tout passant, sous peine de succomber à la première étape, c'est le sens de la vie. Œdipe, c'est nous tous.

Ainsi entendue, la légende devient terrible. Le monstre de M. Gustave Moreau n'est pas, comme dans le tableau d'Ingres, posté au bord du chemin. Il a bondi sur la poitrine du voyageur ; il pèse sur son cœur. Courageux et triste, le regard attaché sur celui de la bête, Œdipe n'offre pas la physionomie de calculateur que Ingres lui a donnée : il est sûr d'échapper à ce danger, mais qu'est cette première épreuve en comparaison de ce qui l'attend dans le défilé qui s'ouvre devant lui ! La vue de cette gorge, étroite et profonde entre deux hautes parois de rocher, est encore plus émouvante que le corps-à-corps du héros et du monstre. Vainqueur à la première rencontre avec la vie, Œdipe sera vaincu par elle, car elle a toujours sa revanche, et, pour lui, cette revanche sera effroyable.

Il y a tout cela, dans le tableau de M. Gustave Moreau ; si l'on refusait de l'y voir, celles de ses autres compositions, qui

se rattachent au même mythe, achèveraient de rendre son intention évidente. Voici, parmi ses œuvres non exposées, une *Chimère* postérieure de plusieurs années à *Œdipe et le Sphinx*. Sur une cime si haute que le vol de l'aigle ne l'atteint pas, un sphinx s'élance dans l'espace, emportant une femme suspendue à son cou. Ici, le monstre n'a pas un corps de lion; son buste surmonte la croupe de Pégase. La femme ferme les yeux pour s'abandonner à cet élan mortel. Le monstre, en volant vers l'Olympe, va laisser tomber cette proie dans l'abîme. Ainsi, la pensée humaine essaie d'échapper à la terre et de pénétrer le ciel sur les ailes de la poésie. Elle devine son sort et s'y résigne; elle sait qu'elle retombera brisée, mais l'ivresse de cet élan est si délicieuse que, terrifiée et ravie, elle n'a pas de regrets. Le plus noble emploi de la pensée, celui dans lequel l'homme met ses plus chères illusions, est donc celui qui cause le plus sûrement sa perte.

Cette légende du sphinx ne cesse de hanter M. Gustave Moreau; il y revient toujours. La suite de son œuvre offre de nombreuses répliques de ce même sujet, si vaste et si profond, qu'il peut le reprendre sans se répéter et qu'il ne l'épuise jamais. Tantôt il montre le sphinx attendant Œdipe au sommet d'une pyramide de cadavres; tantôt Œdipe n'est pas encore venu, et le monstre, impassible sur son rocher, étouffe un à un les malheureux qui s'efforcent d'arriver jusqu'à lui. Il écrase sous sa griffe la main de sa dernière victime et la laisse pendre sur l'abîme, de toute sa longueur et de tout son poids. Ailleurs, Œdipe est remplacé par une femme, car, la femme, elle aussi, est promise à la destinée. Poussant la légende jusqu'au bout, l'artiste l'a traduite en montrant un voyageur arrêté devant la Mort. Cette fois, l'homme ne lutte pas; le front baissé, il entre, avec une résignation farouche, dans l'éternel mystère.

A la même idée se rattache *le Jeune Homme et la Mort*, mais, outre le souvenir touchant d'une affection personnelle, l'artiste, qui croit à l'art, malgré le mystère de la vie et de la mort, exprime ici une idée consolante. Une étroite amitié l'unissait à Théodore Chassériau, enlevé dans la force de l'âge et du talent. Près de dix ans après la mort de son ami, M. Gustave Moreau rappelait pieusement sa mémoire par une

allégorie. Un jeune homme, la main pleine de fleurs, se couronne de lauriers : à ses pieds, un génie succombe ; derrière lui, l'ange de la mort attend qu'il ait posé la couronne sur sa tête pour l'endormir du dernier sommeil. Ainsi, toujours la mort au bout de l'effort, mais, ici du moins, la victime est triomphante ; elle a la joie dans les yeux, car, avant de les fermer, elle a vu l'aurore de la gloire. Dans l'*Orphée* du Luxembourg, la tête du poète, pieusement portée sur sa lyre par une jeune fille, c'est la postérité recueillant l'œuvre du génie. Le poète peut bien succomber sous les fureurs aveugles des Ménades, la pensée et l'art surnagent et échappent au flot. Cette pensée est encore plus nettement exprimée dans les peintures qui se rattachent à la légende de Sapho. La poétesse de Lesbos se précipite, exhalant son dernier chant et tenant sa lyre élevée à deux mains. Voici son corps, flottant sur la mer, les bras croisés sur la lyre, tandis qu'une colombe se pose sur sa bouche et recueille son âme harmonieuse. Phaéton est précipité du haut du ciel ; autour de lui bondissent les animaux du zodiaque brisé par le char maladroitement conduit, mais il a osé et vu les astres de près.

Il est impossible que, chez un artiste qui donne une si large part à la vie morale, l'effort désintéressé vers le bien et le vrai ne reçoive pas l'hommage qu'il mérite. M. Gustave Moreau humilie la férocité, la force et le destin aveugle devant le courage conscient de lui-même et servant la justice. Il représente Hercule châtiant Diomède et le faisant dévorer par ses chevaux ; il le dresse devant l'hydre de Lerne ; il le montre perçant de ses flèches les oiseaux du lac Stymphale. Le héros, dominant l'horrible écurie, assiste avec calme au châtiment de Diomède ; sans peur devant le monstre qui dresse ses sept têtes au-dessus d'un charnier, il va l'écraser d'un seul coup ; au milieu d'un cirque de rochers, où croupissent les eaux du lac, il abat les oiseaux au bec d'airain. Par les poses, les gestes, les physionomies, chacune de ces compositions exprime une même idée : la justice luttant contre le mal, sans colère et sans peur. Même dans la défaite, victime de l'égoïsme divin, l'homme qui a voulu s'affranchir par la découverte de la vérité triomphe de ses vainqueurs. Son infortune est plus noble que la résignation, et le châti-

ment ne saurait l'abaisser. M. Gustave Moreau a donné la tête d'un Christ, d'un martyr divin de la cause humaine, à Prométhée enchaîné sur le Caucase Il ne l'a pas couché, car le Titan n'est pas définitivement abattu : assis et indifférent au vautour, il regarde au loin, vers les plaines, ce que les hommes font du secret découvert.

L'adorateur mélancolique de la pensée abstraite et de la justice absolue qu'est M. Gustave Moreau, se console de la tristesse qu'inspirent le mystère et l'immoralité de la nature par le culte de la beauté et la contemplation des nobles formes, filles de la nature ou de l'art. Aucun de nos peintres anciens ou modernes ne ressent plus que lui le charme du nu. Il a représenté Vénus contemplant, de sa conque flottante, les groupes d'hommes et de femmes qui, du rivage, la maudissent et la menacent, mais sa beauté reste impassible et victorieuse. A la vue de cette Vénus, le chant de Lucrèce, le cri sublime de désespoir et d'espérance, remonte à la mémoire : « Volupté des hommes et des dieux... » Il l'a montrée aussi.

Fille de l'onde amère
Secouant, vierge encor, les larmes de sa mère,

et faisant tomber à ses pieds, les mains jointes d'admiration, les marins grecs témoins de sa naissance. Son pinceau a caressé des corps féminins d'une perfection indicible. Toutes différences gardées, il n'y en a pas chez Prud'hon ou Ingres, dont la ligne soit plus séduisante à l'œil, plus vraie et plus idéale, que celle qui se suspend au cou de la chimère ou celle dont le cadavre est couché devant l'hydre de Lerne. M. Gustave Moreau a évoqué la plupart des héroïnes antiques ; il les a recréées, sans copier personne, mais avec le souvenir de la Vénus debout à côté de Mars, dans le *Parnasse* de Mantegna. Leurs corps sont d'une pâleur chaude et dorée ; ils ont la fermeté et la douceur de l'ivoire. Chez toutes, comme dans les attitudes des héros, la beauté offre une signification symbolique. Andromède délivrée par Persée, Déjanire qui perdit Hercule et Omphale qui l'avilit, Europe, Léda et Sémélé qui furent aimées de Jupiter, Médée qui guida et poursuivit Jason, Pasiphaé, amoureuse d'un monstre, sont

les formes diverses que revêt l'attrait de la femme, salutaire ou dangereux.

Au-dessus de ces filles de la Fable et comme un symbole suprême, le peintre a dressé, dans une des deux grandes toiles qu'il envoyait, en 1880, au dernier Salon où il ait exposé, Hélène, la beauté qui a fait répandre le plus de sang, mais pour laquelle, disaient les vieillards troyens, il est doux de souffrir tous les maux. Debout sur les portes Scées, une fleur mystique à la main, elle regarde au loin la mêlée des hommes qui s'égorgent pour elle. A ses pieds, le fossé du rempart est rempli de cadavres. Chefs couronnés et guerriers obscurs sont le piédestal de sa royauté. Il y a là, sur le rôle naturel de la femme et les effets de son pouvoir, une double philosophie qui complète le pessimisme de l'artiste et dont, tout à l'heure, Salomé permettra de préciser l'expression. Il suffira de dire ici que, nus ou drapés, ces corps charmants sont chastes. Le désir ne les effleure pas. Le peintre admire et redoute cette beauté ; son œil la caresse et sa main s'en écarte. Il n'y a pas d'œuvre où le nu parle moins aux sens et davantage au pur sentiment du beau.

Une de ses toiles les plus importantes, *Galatée*, exprime en même temps ces diverses impressions et les réunit dans une synthèse exquise. La nymphe est assise, endormie et souriante, au fond d'une grotte marine. Fille de la terre et des eaux, elle est parée de tout ce qu'elles produisent de formes riches et de couleurs brillantes. Sa chevelure blonde ruisselle comme un fleuve : les algues, les coquillages et les coraux, les étranges floraisons qui sont la transition de la plante à l'animal, tapissent les parois de la grotte et surgissent en bouquets de la nappe étalée aux pieds de la nymphe. Toutes les séductions des formes sinueuses ou droites, des teintes vives ou fondues, tout ce qu'il y a de souple ou de solide, de fort ou délicat dans la nature s'unit en elle et autour d'elle pour produire la beauté. Mais, au fond, parmi ce merveilleux décor, paraît la tête monstrueuse de Polyphème. Il contemple la nymphe et le drame prochain se devine. Il souffrira jusqu'au meurtre d'une passion non partagée. Ainsi la femme, triomphatrice et victime, inspire l'amour et la férocité. L'éternel combat entre l'homme et la femme, la lutte de

l'amour et de la mort commencent dès l'origine du monde. Les deux forces suprêmes de la nature, naissant l'une de l'autre et mutuellement attirées, s'exercent aveuglément et fatalement l'une contre l'autre.

Galatée est naïve et cause la souffrance sans le savoir. Le mal venant de la femme perverse et consciente, sa cruauté réfléchie et son instinct de trahison, le besoin de perdre l'homme séduit par sa beauté, cette loi qu'Alfred de Vigny a exposée à l'aide d'un sujet biblique, *la Colère de Samson*, c'est aussi à la Bible que M. Gustave Moreau en a emprunté l'expression avec l'histoire de Salomé. Son insistance à la reproduire prouve la plénitude de sens qu'il y trouve et son désir d'en tirer tout ce qu'elle lui semble contenir. Les représentations diverses de ce sujet sont la partie capitale de son œuvre. Elles la résument; elle en offrent le centre et l'explication. La plus complète serait à mon sens la *Salomé dansant devant Hérode*. C'est aussi la plus simple et la plus claire. Devant le tyran dont les sens se réveillent, à travers l'engourdissement de toutes ses fatigues, — âge, cruautés, débauches, — Salomé danse, le lotus à la main. Derrière elle, sa mère, qui l'a conseillée, l'admire. Au pied du trône, un bourreau attend l'ordre de mort qui payera la danse lascive. Une panthère, souple comme la danseuse et couchée à ses pieds, va se lever pour suivre sa maîtresse et lécher le sang répandu. Un autre tableau complète celui-ci : Salomé s'arrête, folle de terreur, au milieu de sa danse, car elle aperçoit, flottante dans l'air, nimbée de lumière et arrosant le pavé d'un flot de sang, la tête de saint Jean-Baptiste. Dans les autres variantes du même sujet, le peintre, en modifiant ses deux compositions primitives par quelque détail plus expressif ou en montrant les diverses phases du drame, s'est toujours efforcé de rendre avec plus d'énergie et de clarté ce même sentiment de la perversité et de la cruauté féminine, l'admiration et la terreur de la beauté, la crainte du danger que court l'homme auprès de la femme :

Toujours ce compagnon dont le cœur n'est pas sûr!

Par là surtout, le paganisme de M. Gustave Moreau rejoint le

christianisme. Par là aussi, il a touché la sensibilité d'un temps, qui, après avoir exalté la passion, en vient à la maudire et, dans la lutte des sexes, voit plutôt la tristesse de la défaite que la joie de la victoire. Il n'a pas voulu suivre la maladie de la pensée jusqu'au moment où elle produit la perversion des sens. Il n'a pas montré, comme Vigny, l'homme et la femme « se jetant, de loin, un regard irrité », il n'a pas traduit le vers terrible :

La femme aura Gomorrhe et l'homme aura Sodome.

Pour se distraire et se consoler, après ces œuvres profondes, pleines et tristes comme son âme, le peintre revenait aux vieux mythes. Il évoquait les pures images des dieux et des héros, des nymphes et des fées : il multipliait les évocations énergiques et charmantes de la force et de la beauté, de l'art et de la poésie ; il représentait les types divins et les scènes bibliques. De là cette profusion de tableaux, d'études et d'esquisses, trésor disséminé chez les amateurs, ou jalousement conservé dans l'atelier. Ce sont : *Moïse sur le Nil*, *Jacob et l'ange*, *l'Enfant prodigue*, *le Christ enfant bénissant sa mère*, *Jésus au Mont des Oliviers*, *la Crucifixion*, *la Descente de croix*, *la Mise au tombeau*, *Sainte Madeleine au désert*, *Saint Martin et les pauvres*, *Saint Michel terrassant le dragon*, *Saint Sébastien bénissant ses bourreaux*, *Sainte Cécile endormant un satyre à ses pieds*, *Sainte Elisabeth accomplissant le miracle des roses*. Ce sont aussi *Apollon amenant le lumière*, *la Nuit donnant l'essor aux rêves*, *l'Amour et les Muses*, — le groupe des neuf sœurs ne formant qu'un seul corps et l'Amour, fils de l'idéal, s'élevant du milieu d'elles, — *les Sirènes chantant sur les flots*, *Orphée charmant les animaux*, *Oreste au milieu des Furies*, — non pas des furies grimaçantes, mais calmes et implacables, — *Hériode recevant le baiser de la Muse*. Ce sont enfin de radieuses évocations de l'Inde, la péri chevauchant un dragon et maîtresse de sa monture, le lac sacré où fleurit le lotus, les palais aux assises inébranlables, fleurs de pierre, massives et légères, hautes et sveltes comme des cathédrales.

Demander à M. Gustave Moreau une illustration des *Fables*

de La Fontaine peut, au premier abord, sembler une idée singulière. On ne voit que des différences entre le poète et le peintre. Nature d'esprit et morale, sujets et procédés, tout en eux fait contraste. Gaulois railleur et pratique, aimant les femmes et ne les craignant guère, parce qu'il les connaît à sa façon et ne les prend pas trop au sérieux, La Fontaine n'eût pas plus aimé les tableaux de M. Gustave Moreau que Louis XIV n'a aimé ceux de Téniers. Mais La Fontaine est de ceux que l'on peut aimer sans leur ressembler : Lamartine, à son sujet, fait exception. D'autre part, un artiste est plus apte qu'un poète à trouver de quoi se plaire chez La Fontaine. L'art a chez lui tant de place que seul le mérite technique de cette forme doit séduire quiconque est sensible à la beauté. Pour M. Gustave Moreau, il y a aussi les sujets. La fable, c'est l'apologue, c'est-à-dire l'allégorie et même le symbole. Aussi n'était-ce pas une bizarrerie que de demander à M. Gustave Moreau, comme l'a fait M. Antonin Roux, une suite d'aquarelles d'après La Fontaine, et il n'est pas étonnant que l'artiste ait accepté la proposition.

A travers le poète, le peintre a vu l'Orient, patrie des vieux mythes et de la couleur. Il a rêvé sur les mêmes sujets, et il les a exécutés à sa manière. Il ne s'est guère inquiété de rendre fidèlement par la peinture ce que pouvait lui fournir cette poésie. Aucune traduction n'est plus libre, plus personnelle et plus éloignée de l'original. Seuls, les titres se ressemblent. Sur le thème qu'ils lui fournissaient, l'artiste a laissé faire sa propre imagination et, au lieu de transposer, a composé de nouveau. Du *Rat de ville et le Rat des champs*, il a tiré une étincelante exposition d'orfèvrerie ; de *la Mort et le Bûcheron*, un Holbein ; du *Loup et l'Agneau*, un drame sauvage ; de *Bertrand et Raton*, une étude de bêtes souples et fines ; des *Animaux malades de la peste*, un charnier ; des *Deux pigeons*, une idylle. Il s'est complu surtout dans les sujets où il retrouvait l'Asie : ainsi, dans le *Songe d'un habitant du Mogol;* il l'a mise souvent où elle n'était pas. Sur quelques sujets il a développé sa morale triste et fière. Ainsi, à propos de la fable : *Contre ceux qui ont le goût difficile*, il a représenté le poète criblé de flèches par les ennemis de toute poésie. Ces flèches font couler son sang,

mais elles ne frappent que ses pieds : elles ne sauraient monter plus haut. Ailleurs il a repris ses types féminins de prédilection en les rapprochant de nous, mais en les montrant aussi charmants et aussi dangereux. *La Chatte métamorphosée en Femme* respire la volupté ardente de la nuit, mais, là aussi, il y a une mise en garde. Il n'a jamais imaginé de nu plus parfait que dans *le Lion amoureux*.

III

On ne saurait trop répéter, en matière d'art, que la valeur de l'exécution détermine celle de l'œuvre. Aussi, quelle que puisse être chez un peintre la qualité de la pensée, il n'a rien fait s'il ne la revêt pas d'une forme qui l'égale, et toute définition de son talent doit aboutir à caractériser sa manière. Par ce que j'ai dit de la première éducation de l'œil chez M. Gustave Moreau, des maîtres qu'il s'était choisis en Italie et de ceux qu'il avait pu étudier dans les musées de France ou du reste de l'Europe, on a déjà pu voir combien sa manière devait être composite. Son originalité est, pour une grande part. faite d'éclectisme ; mais, contrairement à ce qui arrive d'habitude, l'excès de la science ne fait ici que dégager et servir la personnalité.

A Mantegna M. Gustave Moreau doit le goût des riches architectures, des métaux brillants, des broderies somptueuses et des pierreries. Mais comme il a dépassé son maître ! Décorateur toujours en quête de formes inattendues, il combine les styles les plus chargés d'ornements et, par les réminiscences, il arrive à en créer un qui est à lui seul. Le palais dans lequel il fait danser Salomé devant Hérode et le trône où siège le tétrarque réunissent l'art roman, l'art arabe, l'art hindou, mais l'ensemble, qui rappelle tant de motifs, ne ressemble à aucun. Même dans le désert, il éprouve le besoin de dresser des édicules riches et rares. A côté d'Œdipe, au seuil du défilé thébain, une colonne est surmontée d'un vase : et l'exécution de l'une et l'autre produirait une merveille de ciselure. Sapho « pleure sa honte » appuyée contre une

colonne que surmonte un hippocampe; la même colonne se profile au sommet du rocher d'où la poétesse se précipite; elle apparaît au loin sur le ciel, dominant la mer où flotte son corps. Un travail aussi curieux se retrouve dans tous les accessoires: ainsi, la masse d'armes que tient Œdipe et, surtout, la lyre qui supporte la tête coupée d'Orphée. Les vêtements, les armures et les armes sont décorés avec une application de brodeur ou d'orfèvre. La jeune fille qui porte la tête d'Orphée est vêtue d'une robe à laquelle Byzance, l'Asie et le moyen âge ont contribué. Les draperies, les écharpes et les voiles de la Salomé vêtue, ceux où s'enveloppent Hérode et le bourreau dépassent le luxe vénitien. L'armure de saint Georges et les harnais de son cheval égalent les plus belles pièces du moyen âge. Tout cela est éclatant et sobre, contrasté et harmonieux. Ces costumes étranges et magnifiques peuvent être exécutés; on voit alors quelle sûreté de goût pratique les inspire. Lorsque mademoiselle Bartet joua Bérénice à la Comédie-Française, elle s'aida des conseils de M. Gustave Moreau pour composer l'ajustement de la reine juive. Et nos yeux furent ravis par le charme étrange de cette parure, si fine dans sa richesse orientale.

Les diamants et les perles, les émeraudes et les rubis, toutes les sortes de pierres précieuses exercent sur l'artiste un attrait dont l'histoire de l'art n'offre pas de pareil exemple. Il reproduit jusqu'à l'illusion, l'éclat dur de leurs couleurs, leurs feux ardents, leurs reflets glacés. Il les incruste dans les meubles et les armes; il les sème sur les draperies. Il lui est même arrivé, dans la Salomé arrêtée par l'apparition du chef de saint Jean-Baptiste, de vêtir ce corps de femme avec des bijoux. Une étoffe brodée de perles et de pierreries tombe derrière la danseuse, mais le devant de son corps n'est voilé que de bijoux : tiare, colliers, ceintures, anneaux et bracelets.

Ces représentations diverses n'ont pas seulement la solidité brillante des originaux. Elles égalent par leurs combinaisons d'ornements tout ce que peuvent offrir l'architecture et la sculpture, l'orfèvrerie et la joaillerie. Par cette vérité de facture, M. Gustave Moreau surpasse non seulement les maîtres italiens, mais les maîtres de tous les pays. Il n'y a

pas autant de précision chez les Flamands, d'illusion chez Meissonier. M. Gustave Moreau sertit parfois sa couleur avec des lignes accusées qui donnent à certaines de ses toiles l'apparence d'émaux ou de vitraux. Le plus souvent, il évite la dureté et la sécheresse, écueils habituels d'une telle facture. Ce n'est pas seulement parce que, outre Mantegna, il a étudié les maîtres vénitiens et lombards, qui savent faire brillant et fondu; c'est aussi parce que, en tant que peintre, il est surtout coloriste. La couleur est une fête pour ses yeux, non seulement la couleur agressive des pierreries, mais les teintes caressantes du ciel, des fleurs et des plumages. Il a des harmonies bleuissantes et légères qui font songer à Watteau, des aurores fraîches, des midis radieux, des nuits transparentes. Une atmosphère limpide baigne ses paysages de rêve et ses jardins de féerie; ses eaux, métalliques lorsqu'il veut produire un effet de dureté, ont aussi la transparence et la fluidité. Il a, dans les feuillages, les plus fines gammes de vert. J'ai déjà dit quelles caresses de pinceau il réserve au nu féminin. S'il donne parfois à la chair l'apparence du marbre et de l'ivoire, il sait aussi la rendre vivante par la douceur et la souplesse de l'aspect, non seulement chez la femme, mais, quand il le faut, chez l'homme. Son Jason est aussi délicat que son Œdipe est énergique.

Il lui arrive cependant de produire des effets de dureté ou de bizarrerie là où ils ne sont pas nécessaires, où même on ne les attend pas. Son amour de la richesse et de la solidité le conduit à la raideur et à l'exagération. Ses fleurs affectent quelquefois l'aspect de bizarres orchidées. Il prodigue le rouge, la couleur du feu et du sang; il le combine avec le bleu, et ces deux tons, si vigoureux lorsqu'ils sont réunis, sont même caractéristiques de sa palette. Mais, outre que les défauts de cette manière sont la rançon de ses qualités, il est facile de voir que défauts et qualités sont la forme nécessaire de cet art volontaire. Cet effort est trop énergique et trop soutenu pour n'être pas visible. M. Gustave Moreau n'est pas de ces rêveurs dont la pensée flottante respecte l'indécision des images intérieures. Son âme ardente travaille jusqu'à ce qu'elles deviennent précises; sa main les rend visibles en leur donnant une consistance qui ne s'arrête pas

toujours au point où commence la dureté. Parfois, il peint en rêveur; plus souvent, il peint en visionnaire.

Cette union si rare d'un tempérament de coloriste à une science de dessinateur est dirigée non seulement par la volonté la plus énergique, mais par une recherche constante de la nouveauté. M. Gustave Moreau ne se contente pas de répéter le procédé dont il s'est une fois rendu maître. Comme il travaille beaucoup plus pour lui-même que pour le public ou même la postérité, il applique un effort incessant à tirer des divers procédés de son art tout ce qu'ils peuvent donner. Il emploie surtout l'huile, le plus ferme et le plus chaud de tous, mais il se sert aussi beaucoup de l'aquarelle. Il en obtient une fraîcheur et une variété incomparables. Si ses tableaux sont des écrins, ses aquarelles sont des bouquets. Ce coloriste tente avec succès la grisaille et ses harmonies blanches. Il reprend à la plume ses dessins, ou même sa peinture; il les rehausse d'or. Il confie volontiers ses œuvres aux émailleurs, pour qu'ils en tirent par le métal et le feu un degré suprême de solidité et d'éclat.

La volonté qui domine la conduite générale de l'exécution se retrouve dans chaque détail. Tout y est calculé. Il n'est pas un accessoire qui n'ait un sens. M. Gustave Moreau recherche avant tout les effets d'ensemble et de premier aspect. « Il y a, dit-il, des lignes triomphantes; il y en a de désolées. » L'arabesque elle-même est plus qu'un caprice de la main et une surprise de l'œil : elle aussi doit avoir un sens et concourir à un effet. Pour produire cette impression générale, il faut que chaque détail non seulement se subordonne à la pensée dominante, mais y contribue ; l'harmonie et la clarté résultent alors d'un accord parfait entre les parties. Le moindre ornement de ces compositions si riches, — bijoux, fleurs, animaux, — exprime donc une pensée. Le lotus, l'étoile, la colombe, la panthère sont symboliques; le décor est en rapport étroit avec la scène qu'il encadre; l'âme des choses vibre à l'unisson avec celle des êtres animés.

Aussi la plupart des compositions de M. Gustave Moreau sont-elles des merveilles de plénitude et de sens. Dans *Phaéton*, il lance les animaux du zodiaque sur l'imprudent dont la maladresse a rompu l'harmonie du ciel. Combinant le lion

et la gondole dans une seule forme, il représente Venise par une allégorie plus complète que les combinaisons ingénieuses de Carpaccio. Ses sphinx, ses hydres, ses chevaux fabuleux incarnent avec une énergie unique les puissances et les férocités de la nature. Voyez, par exemple, l'hydre dont les têtes, disposées sur le corps comme un candélabre, donnent une si terrifiante impression d'unité dans l'attaque. Il a créé des génies de la Mort, des muses, des nymphes, dont rien ne surpasse l'expression et le charme. Dans les sujets antithétiques, où chaque personnage, animé d'un sentiment différent, doit cependant concourir à un même effet, la diversité des attitudes produit l'harmonie par les contraires. On ne se lasse pas, à ce point de vue, de regarder *Samson et Dalila*, qui raconte le drame éternel entre « la bonté d'homme et la ruse de femme » aussi nettement que le poème d'Alfred de Vigny. Le Samson n'est pas l'Hercule de foire que tant de peintres ont représenté : c'est l'être fort et tendre qui périra pour s'être confié à l'amour: Dalila, avec sa chevelure d'or fauve et la blancheur mate de sa chair, la main rigide et prenante sur le bras abandonné de Samson, c'est la bête de joie et de proie, égoïste et féline, qui se garde et trahit jusque dans l'abandon du plaisir.

Le plus souvent, M. Gustave Moreau s'arrête au moment où ces recherches, ces intentions générales et cette abondance de détails calculés vont produire la bizarrerie et la confusion. Il lui arrive, cependant, comme à tous les chercheurs qui retouchent beaucoup, d'aboutir à la surcharge où l'œil ne se retrouve pas, et à des traits qui déconcertent la réflexion. Parfois, un bel ensemble est compromis par une allusion où l'artiste a tenté plus que l'art ne peut rendre, où il a dépassé la nature et demandé à l'imagination du spectateur de le suivre trop loin. Dans une composition où il a réalisé avec un bonheur particulier le rapport du décor et du sujet, — une Bethsabée, contemplée de loin par le roi David, — un détail arrête et surprend. La silhouette de la femme et la séduction perverse qu'elle dégage, l'indication lointaine de l'homme et son désir enveloppant la femme sont admirables de sens et de justesse. En continuant de regarder, on croit découvrir un symbolisme étrange dans la coiffure de Bethsabée.

Un des derniers tableaux dont l'artiste ait consenti à se séparer, après l'avoir fait désirer longtemps, représente Sémélé, frappée de la foudre à la vue de Jupiter. C'est un des plus beaux, des plus pleins et aussi des plus confus. Autour du groupe central formé par la nymphe mourante et le dieu qui la soutient, le peintre a groupé une centaine de figures. Il a réuni cet appel de têtes et de formes, venues des quatre coins de la fable, autour d'un trône, sous un portique et dans un décor qui résument minutieusement quatre ou cinq civilisations. Le corps nu de Sémélé est radieux, le Jupiter est divin. Mais, en dehors d'eux, si toutes ces têtes, aux yeux fixes et durs comme l'agathe, ont une signification, la plupart ne la laissent pas deviner. Le peintre a voulu concentrer un mythe dans chacune d'elles. mais sa force de pensée et sa science dépassent celles du spectateur. Il y a là, concentrées et pressées, trop d'études partielles, dont l'importance propre ne peut plus se subordonner au motif principal. Il faudrait, pour comprendre pleinement ce tableau. autant de jours qu'il a coûté de mois au peintre. Si une œuvre d'art peut exiger du temps pour être comprise, celle-ci en demande trop. D'habitude, les physionomies peintes par M. Gustave Moreau regardent en dedans et suivent un rêve intérieur, mais elles permettent au spectateur de pénétrer dans leur âme. Ce cortège de Sémélé garde son secret.

Mais ces réserves nécessaires ne peuvent rien au total contre la séduction forte et douce qu'exercent toutes ces compositions, même les plus chargées. Il y a entre la précision de la facture et l'ampleur de la pensée un contraste qui attire et retient. Après avoir admiré ce dessin énergique et cette couleur éclatante, c'est un plaisir bien vif de chercher la pensée qu'ils traduisent. Ils sont si rares de notre temps les tableaux qui, sujet et exécution, demandent plus qu'un coup d'œil ! La plupart de nos peintres exécutent comme ils imaginent, par à peu près. Même dans les grandes compositions allégoriques, ils n'aspirent qu'à rendre une impression vite éprouvée, vite exprimée. M. Gustave Moreau, dont la pensée est à un si haut degré celle d'un contemporain, a ramené la peinture, à force de conscience et de volonté, au temps où chaque tableau confessait un état d'âme et représentait, avec l'énergie pré-

cise de l'image, les sentiments confus des foules. Ce qu'il veut rendre, lui, c'est la philosophie d'une élite tourmentée par la pensée, en y ajoutant l'originalité d'une âme unique. Cette philosophie n'est pas simple et elle est triste. Le peintre ne pouvait donc travailler avec la joie paisible et la fécondité heureuse des vieux maîtres : d'où l'effort et la tension de son œuvre. Il devait fondre tous les éléments qui sont venus agir sur sa personnalité : d'où la complexité de sa facture. Le résultat de cette fusion est un rare et noble talent. La richesse de cette pensée et la précision de cette facture risquaient, en principe, de ne pouvoir s'accorder. L'œuvre réalisée les montre si étroitement unies qu'elles sont inséparables.

M. Gustave Moreau aurait pu tomber dans le vague de la convention et l'à peu près de l'exécution. Il risquait aussi de ne trouver qu'une forme trop peu picturale pour rendre des idées trop littéraires. Le talent si distingué de Chenavard n'a pu franchir cet obstacle; M. Gustave Moreau l'a évité, parce qu'il possède, outre le don mystérieux, un vigoureux tempérament de peintre. Son application constante à ne demander qu'aux moyens propres de son art l'expression de la pensée et du sentiment, l'a empêché d'être un littérateur égaré dans la peinture.

Ainsi, ce rare artiste vérifie une fois de plus ce principe que, dans tout art, l'œuvre n'existe et ne vaut que par l'emploi des moyens propres à cet art, que toutes les qualités et tous les moyens étrangers doivent se subordonner à cette nécessité première. Le peintre d'Œdipe et de Salomé est un poète et un moraliste, mais c'est avant tout un peintre. Le cas n'est pas commun en France, et, depuis Diderot, le principe que je rappelle est souvent méconnu. L'œuvre de M. Gustave Moreau mérite d'autant plus l'admiration et l'étude.

Si la peinture n'est ni de la poésie ni de l'histoire ni de la morale, elle n'est pas moins obligée de suivre le mouvement général de la civilisation et de le rendre à sa manière. Elle aussi exprime les âmes et leur parle. C'est par là qu'elle se rapproche de la littérature. Comme elle, et par ses moyens propres, elle exprime les idées, représente les mœurs et suit les révolutions du goût. J'ai montré comment M. Gustave Moreau, parti de l'art classique pour exprimer une sensibilité formée par le roman-

tisme, avait emprunté les procédés du XVe siècle italien pour suivre une évolution analogue à celle qui se produisait dans la littérature par la transition du romantisme au réalisme. Maintenant que son œuvre nous est connu dans son ensemble, rapprochons-le encore de la littérature. Dans ce respect de la forme et cette aversion pour l'à peu près, ne constatons-nous pas un résultat semblable à celui qui, vers le même temps, se produisait en poésie? Abandonnant la forme exubérante et lâchée du romantisme, les Parnassiens réussirent à rendre au vers français la concision pleine, à rétablir le respect de la langue, à retrouver la valeur et le charme propres des mots. Leur maître le plus ferme dans sa résolution et le plus parfait dans son art, Leconte de Lisle, appliquait son habileté technique à reprendre les vieux mythes, pour leur faire exprimer la pensée moderne. C'est bien ce qu'a fait en peinture M. Gustave Moreau. Il diffère des Parnassiens et de Leconte de Lisle, parce qu'il est peintre et qu'il est original, mais il leur ressemble en ce qu'il a fait dans son art ce qu'ils ont fait dans le leur.

IV

Le symbolisme est un goût commun aux sociétés primitives et aux civilisations avancées. L'humanité enferme dans des mythes ses premières croyances et le résultat des ses premiers efforts pour pénétrer le mystère de la nature. Lorsqu'elle a beaucoup cherché et peu trouvé, lasse de raisonnements et de théories, elle éprouve le besoin de remplacer par l'émotion du souvenir les dogmes des religions disparues. Ne pouvant plus inventer de mythes nouveaux, elle reprend les anciens. Dans ces vieilles formes, jadis expressives de foi, elle fait entrer ses doutes. Elle essaie par elles de changer ses désillusions en poésie. De là le mouvement qui s'est produit dans la littérature et l'art, sur la fin de notre siècle, celui de tous qui a le plus espéré et le plus douté, le plus affirmé et le plus nié. Il avait cru à la raison; il l'accuse à cette heure et se tourne vers le sentiment. Le symbolisme lui est un moyen

pour sonder encore l'abîme de l'inconnaissable : il l'emprunte donc aux anciens âges et il fait une expression pour son scepticisme de ce qui avait été l'affirmation d'une foi. Contradiction apparente et satisfaction d'un même besoin. Les hommes ne peuvent se résigner à ne pas comprendre, ou, du moins, à ne pas expliquer. Primitifs ou décadents, c'est toujours leur inquiétude d'esprit qu'ils confient aux symboles. Seulement, leur symbolisme est tantôt confiant et tantôt sceptique, tantôt triste et tantôt joyeux.

Ce mouvement s'est produit en même temps dans toute l'Europe. L'Angleterre a eu ses préraphaélites, à la suite de Ruskin ; l'Allemagne a fondé une école d'art analogue, celle d'Overbeck. Wagner que M. Gustave Moreau, musicien fervent, aime autant qu'il l'admire, a établi sur le symbolisme une conception nouvelle du drame lyrique. Dans la littérature, Tennyson et Ibsen, si différents d'ailleurs, ont satisfait, par la poésie et l'art dramatique, un même besoin de la sensibilité. Nous nous mettons un peu tard à l'unisson des littératures septentrionales, mais, la mode aidant, nous sommes en train de rattraper une avance plus apparente que réelle, — car, de Scandinavie surtout, il nous vient des nouveautés que nous avions abandonnées depuis cinquante ans comme vieilleries. — Dans la peinture nous n'avons rien à emprunter, car M. Gustave Moreau n'est pas un jeune homme, non plus que M. Puvis de Chavannes, qui, par des moyens différents, a satisfait les mêmes besoins de l'âme.

Ces deux maîtres ont commencé par être des isolés, voire des dédaignés. On niait le principe de leur système et la qualité de leur talent. Mais ces négations étaient passionnées : ce genre d'attaques, en art, est presque toujours une preuve d'originalité. L'un et l'autre, fidèles à leur idéal, l'ont suivi obstinément et isolément. Tout à coup, sans avoir fait un pas vers la foule, ils se sont trouvés au milieu d'elle. Ils ont été acclamés comme chefs, dès que l'art a senti le besoin d'une inspiration plus haute.

Je ne veux pas instituer entre eux un parallèle qui serait facile et qui n'ajouterait pas grand'chose à l'intérêt de la présente étude. Il me suffira de dire que, si l'un simplifie et si l'autre complique, si M. Gustave Moreau préfère la peinture

solide et M. Puvis de Chavannes les formes immatérielles, tous deux expriment un même besoin moral. A défaut de religion positive, il leur faut une foi. Ils croient donc à Dieu, à l'âme, à l'antagonisme du bien et du mal, à l'effort vers le bien, combattu par les fatalités obscures. Le peintre du *Bois sacré* est plus calme, celui de *Salomé* plus vibrant. M. Puvis de Chavannes évoque des spectacles élyséens; M. Gustave Moreau s'arrête de préférence aux légendes terrifiantes. Mais tous deux méditent et rêvent; tous deux nous invitent à faire comme eux; ils nous proposent le remède qui endort la souffrance du doute et relève l'espérance. Nous sommes les complices reconnaissants de leurs bienfaisants mensonges, car, ils réveillent en nous un monde profond de souvenirs et d'impressions, les premiers que l'éducation ait mis dans nos cœurs. Par le prestige de la forme épurée ou rendue dans tout son éclat, ils charment nos yeux et nous rappellent les histoires merveilleuses, très simples ou très compliquées, qui, après avoir bercé l'enfance des premiers hommes, nous ouvrent encore leurs ailes et nous emportent au seuil des paradis perdus.

Ces histoires sont celles du paganisme et de la Bible. Il n'en est pas de plus belles ni de plus pleines. Trois mille ans n'ont pas encore épuisé leur pouvoir. La poésie et l'art les ont retournées de cent manières; elles sont aussi fécondes, après tant de siècles de culture classique et d'usage religieux, après l'incrédulité et l'analyse, après qu'artistes et littérateurs les ont dénaturées ou desséchés à l'envi, après que l'exégèse les a ramenées à leur sens primitif. La vénérable antiquité est toujours nourricière. Nous ne sommes pas délivrés des Grecs et des Romains; nous sommes toujours chrétiens: toute notre civilisation part de cette double origine.

Lorsque par une reprise des théories de madame de Staël, — dont, j'essaierai de le montrer quelque jour, l'influence sur le romantisme a été singulièrement exagérée, — nous sommes invités à chercher vers le Nord l'aurore d'une lumière nouvelle, nous avons le droit de considérer cette tentative comme la reprise d'une vieille erreur ou un jeu, à moins que ce ne soit un effort d'égoïsme : si la thèse était reconnue fausse, que resterait-il d'autorité à ceux qui l'ont produite? Il n'y a pas, à cette heure, un écrivain français de quelque valeur sur qui le

Nord ait exercé une action appréciable. Tous sont encore latins et chrétiens. Aussi, lorsqu'une forme neuve est donnée à l'héritage antique et chrétien, ils l'adoptent et l'aiment. Les courants de la mode retardent plus ou moins l'intelligence de l'élite et la sympathie de la foule, mais elles finissent toujours par se manifester.

C'est ce qui se produit, en peinture, depuis une dizaine d'années, avec M. Gustave Moreau et M. Puvis de Chavannes. Je pourrais ajouter : en sculpture, avec M. Rodin, plus jeune, et pour qui la critique ou la réclame ont abrégé la période de méconnaissance et d'obscurité. Ces artistes, négligés par la génération antérieure, sont aujourd'hui chefs de groupes, surtout M. Puvis de Chavannes, qui s'est toujours tenu en contact avec le public. Si M. Gustave Moreau avait fait de même, c'eût été un grand bien. En effet, les vieilles traditions de l'école française, son goût de l'achevé, son besoin de précision, sa conscience dans l'étude et sa probité dans l'exécution se sont affaiblies ; l'ignorance et la maladresse en ont profité pour s'élever au rang de théories. Cela ne durera pas, mais l'exemple de quelques artistes chez qui la supériorité de la conception dominait les insuffisances de l'œil ou de la main a égaré nombre de jeunes gens. Ils ont cru que l'absence de couleur et de dessin, de justesse et de correction était une habileté. A quelques-uns ce calcul a pu tenir lieu de science, mais ils n'ont emprunté à leurs modèles que des procédés ; ils n'ont pu leur prendre ce qui ne s'acquiert pas : l'âme qui sauve chez plusieurs d'entre eux les faiblesses d'exécution. L'exemple de M. Gustave Moreau eût combattu ces tendances.

L'imitation est dans l'art une nécessité et un danger. Avant de devenir un maître, il faut commencer par être l'élève de quelqu'un. L'originalité ne se dégage qu'à l'aide de la science ; et, avec celle-ci, l'élève reçoit de celui qui la donne le besoin de lui ressembler, au moins en partie et pour un temps. Confier à M. Gustave Moreau la direction d'un atelier à l'École des beaux-arts, c'était lui préparer des imitateurs. J'estime que les avantages d'un tel enseignement, qui ne pouvait être que solide et énergique, surpassent de beaucoup les inconvénients. Les effets n'ont pas tardé à se produire. Depuis sept ans, les concours pour le prix de Rome et les salons annuels

montrent quelle influence exerce déjà M. Gustave Moreau. A leurs rouges et à leurs bleus, à leurs harmonies et à leurs oppositions de valeurs, tantôt à leur précision sèche, tantôt à leur finesse délicate, souvent aussi à leur recherche de l'effet dramatique, on reconnaît vite les tableaux dont le peintre d'*Œdipe* et d'*Orphée* a conseillé les auteurs. Je souhaiterais vivement, dans l'intérêt de tous, élèves. artistes et public, que M. Gustave Moreau se décidât à mettre devant nos yeux, par une exposition générale, le développement complet de son œuvre. S'il trouvait dans la présente étude un argument de plus à l'appui d'une demande souvent faite, je serais amplement payé de mes efforts, qui ont eu pour premier objet de le connaître, puis de le comprendre et de l'expliquer.

GUSTAVE LARROUMET
de l'Académie des Beaux-Arts.

CHEZ

LE PAPE DES BONZES

On m'a conseillé de voir le pape des bonzes... Pnom-Penh, tout comme la vieille Rome, possède un pape et un roi, — sans compter le Résident supérieur, chef du protectorat.

Le Résident supérieur est en tournée. Le Préa-bat-Somdach Préa-Borom, etc., etc., Roi du Cambodge et Maître des Existences, Sa Gracieuse Majesté Norodom n'est pas très accessible. Ses quatorze fils et ses dix-huit filles légitimes, ses centaines de femmes et les affaires du royaume lui donnent beaucoup d'occupation. Il n'accorde que très difficilement des audiences ; il lui arrive parfois, quand il en accorde, de changer tout à coup d'idée et de manquer au rendez-vous. L'exactitude est la politesse des rois ; mais Norodom comprend autrement que Louis XIV les obligations de la royauté. Pour être sûr d'être reçu, il ne faudrait rien de moins que l'intervention directe du Résident supérieur. En son absence, il est plus prudent de ne pas essayer.

Chez le pape non plus, on n'entre pas comme au moulin. Mais la Résidence a bien voulu se charger des pourparlers ; ils

ont abouti sans trop de peine. Le pape sera chez lui quand je me présenterai.

Au jour dit, une voiture de la Résidence vient me prendre. J'ai pour compagnon M. Groslier, un des fonctionnaires du protectorat les mieux instruits des choses cambodgiennes. C'est lui qui me fait les honneurs de Pnom-Penh. On nous a donné pour la circonstance un interprète cambodgien qui s'exprime assez couramment en français.

Pendant que nous traversons l'étrange agglomération de maisons européennes, de compartiments chinois et de masures indigènes qui constitue la capitale du royaume kmer, nous parlons du personnage auquel nous allons faire visite. M. Groslier m'a déjà donné une idée de son importance. Les Cambodgiens l'appellent Louc-Krou-Sdach, le Maître-Roi. Le titre de pape des bonzes, sous lequel les Français le désignent couramment, n'implique nulle ironie. Il est le chef religieux d'un des peuples les plus dévots qui soient au monde. L'Annamite est un parfait sceptique, capable de passer avec une égale indifférence du bouddhisme au christianisme; le Cambodgien, au contraire, est profondément attaché à ses croyances, à ses rites, au clergé qui en est le gardien. Le dernier des bonzes est universellement respecté. Pour le pape, le respect va jusqu'à la vénération. Les fidèles qu'il a dans son obédience ne se comptent pas par millions : douze cent mille à peu près, y compris ceux de Cochinchine; mais ces douze cent mille lui obéissent comme un seul homme.

L'interprète cambodgien ajoute quelques détails. Pour ses compatriotes, le pape n'est pas seulement un saint. Dirai-je qu'il est aussi un savant; ce ne serait pas assez. Il possède la science, toute la science. Il connaît le passé, il sait le présent, il voit l'avenir. Il représente à lui seul l'équivalent des cinq sections de notre Institut, renforcées de quelques astrologues et tireuses de cartes expertes en l'interprétation des tarots. Aussi rien d'important ne se décide sans qu'on ait pris conseil de sa sagesse. Le roi ne manque jamais de le consulter et s'en trouve toujours bien. Vienne, par exemple, une rébellion, le pape est aussitôt avisé. Il observe les signes, fait ses calculs et prononce. S'il a jugé que l'affaire est grave, on a recours aux grands moyens de répression. S'il la déclare

insignifiante, on ne s'en soucie pas davantage ; et la révolte, laissée à elle-même, s'éteint comme un feu de paille.

Il parle avec un demi-sourire, l'interprète cambodgien. En apprenant notre langue, il s'est frotté à nos idées. Si on le poussait, il ferait volontiers l'esprit fort ; mais, au fond, il y croit comme les autres, à la science et à la prescience infaillibles du pape. Je suis sûr qu'il paierait cher une consultation particulière.

La voiture s'arrête : nous sommes arrivés. Le Vatican de Pnom-Penh est un grand enclos malpropre où s'entassent sans le moindre souci de la symétrie ou de l'alignement quantité de cabanes en paillottes, plantées sur leurs pilotis de bambous. Il y a bien là six cents bonzes de tout âge, dont le pape en personne dirige les études. Le pagne jaune, qui est l'insigne distinctif de la corporation, jeté négligemment sur l'épaule ou roulé en écharpe, laisse à nu les bras et le torse; le *sampot*[1] noué à la ceinture s'arrête en haut des cuisses. Les formes sont robustes et pleines. Pour des hommes auxquels la règle monastique ne permet qu'un repas par jour, ils ont l'air assez bien portants. Rien d'ascétique, non plus, dans l'expression du visage, qui est sans malice et ne laisse pas entrevoir de tréfonds mystérieux. L'état d'âme de ces grands diables ne doit pas être beaucoup plus compliqué que leur costume. J'imagine qu'il n'y a pas souvent de tempêtes sous leur crâne rasé.

La maison du pape est un peu moins primitive que les autres. Elle est bâtie en pierres et en briques, couverte en tuiles. On y accède par un escabeau mobile, qui tient lieu de perron et d'escalier monumental. Nous entrons dans une chambre basse, très spacieuse. Un autel dans une encoignure; au fond, une étagère où reposent quelques manuscrits en langue sacrée, une pendule de fabrication européenne, deux ou trois coffres, des nattes jetées çà et là sur le plancher, — c'est tout l'ameublement. Une petite estrade garnie de nattes sert de trône au pape; vis-à-vis, deux fauteuils en bois ont été disposés à notre intention.

Le pape s'avance à notre rencontre et nous tend la main.

1. Le *sampot* est une pièce d'étoffe qui tient lieu de culotte dans le costume siamois et cambodgien.

C'est un vieillard de taille moyenne, sec plutôt que maigre. Le corps nu jusqu'à la ceinture a des tons mats de vieil ivoire; l'allure est souple, presque jeune. La tête est rase, le visage glabre, à peine ridé, le nez un peu large, le front bien fait, la bouche déformée, avec des dents rares, noircies par le bétel; les yeux, très légèrement retroussés aux coins, sont clairs et bien vivants. Aucune recherche d'attitude, aucune pose, mais une dignité tranquille qui va bien avec la simplicité du décor et du costume.

Nous prenons place. Le pape s'installe sur sa natte, les jambes repliées. Les autres bonzes, personnages muets, sont à genoux en ordre dispersé. Notre interprète s'agenouille comme les autres, joint les mains et s'incline profondément, presque à toucher le sol avec son visage. Chaque fois qu'il s'adresse à notre hôte pour lui traduire nos paroles, il répète le même geste d'adoration.

Le pape a près de lui sa boîte à bétel, avec la provision de feuilles vertes, de chaux éteinte et de noix d'arec. Il n'interrompt sa mastication que pour laisser tomber dans un petit bassin un jet de salive sanguinolente. Je tremble qu'il ne nous offre une chique de bétel. Heureusement, le cérémonial d'hospitalité ne va pas jusque-là. On se contente de nous présenter des cigares, qui se trouvent être passables. De mon côté je fais hommage à Sa Sainteté cambodgienne d'une boîte de *puros* javanais, qu'elle accepte avec une satisfaction visible. La règle d'abstinence ne s'étend ni au bétel ni au tabac.

Ces présents royaux échangés, la conversation commence. Elle ne languit pas, bien qu'il nous faille recourir pour nous comprendre à l'intermédiaire de l'interprète. J'en ai eu beaucoup de plus directes qui m'ont paru moins intéressantes.

D'abord, les présentations. Nous déclinons nos noms et qualités, l'objet de notre visite. De passage à Pnom-Penh, j'ai tenu à venir saluer le pape des bonzes, attiré que j'étais par sa réputation de savoir et de sainteté. Il me remercie et me souhaite, ainsi qu'à mon compagnon, longue vie, bonne santé et toute sorte de prospérités. Il veut savoir notre âge, si nous sommes mariés, si nous avons des enfants et combien. Après quoi, il nous parle volontiers de lui-même : il a soixante et onze ans, il se porte bien, il ne se rappelle pas avoir jamais

été malade. Il est en effet remarquablement conservé, sans la moindre apparence de décrépitude.

Je lui demande s'il a quelquefois voyagé. — Certes! Il voyage même encore, mais seulement à l'intérieur du Cambodge et dans l'intérêt de sa santé. Il éprouve, de temps en temps, le besoin de changer d'air. Dans sa jeunesse, il a passé vingt ans à Bangkok. C'est là qu'il a fait ses études, comme il était d'usage au temps où le Cambodge était un satellite de son puissant voisin. Ses rois envoyaient à la cour de Siam des présents de vassalité ou même venaient rendre hommage en personne. Le protectorat français les a délivrés de cette sujétion. Grâce au pape des bonzes, le pays kmer a recouvré son autonomie religieuse aussi bien que son indépendance politique : comme il possède la science sacrée, il peut la dispenser aux étudiants cambodgiens : plus n'est besoin d'aller la puiser à des sources étrangères. J'ai devant moi non seulement le chef et le docteur, mais le fondateur d'une église bouddhiste autocéphale.

Le Cambodge s'est-il tant que cela détaché de l'influence siamoise? Je n'en suis pas convaincu. Tout ce que j'ai vu depuis quelques jours me ferait plutôt croire le contraire. Mais je ne vais pas, vous pensez bien, m'aviser de discuter les opinions pontificales. Même aujourd'hui, et à distance, j'aurais peur d'en gâter, par trop de commentaires, la savoureuse originalité.

Puisqu'il est question de voyages, nous essayons insidieusement de faire admirer à notre interlocuteur, dans une de ses manifestations les plus frappantes, la puissance de la civilisation occidentale : nous parlons chemins de fer, bateaux à vapeur. Nous citons le nouveau paquebot des Messageries Maritimes, *l'Ernest-Simons*, qui vient, pour ses débuts, de franchir en vingt-trois jours les 7 265 milles qui séparent Marseille de Saïgon. Avec mousson favorable, il fera le trajet en vingt jours.

— Vingt jours!... Quelle différence avec les sampans cambodgiens auxquels il faut quinze jours, presque le même temps, pour aller de Pnom-Penh à Saïgon !

— Mais, observe le pape, si les voyages se font maintenant avec plus de rapidité qu'autrefois, cela tient-il à une

augmentation de vitesse? N'est-ce pas plutôt que les terres se sont rapprochées?

Nous nous regardons, mon compagnon et moi, un peu abasourdis. Puis, très sérieusement, nous nous évertuons à lui faire comprendre qu'il va chercher bien loin une explication bien simple, que les vitesses ont réellement augmenté parce qu'on a créé des moyens de locomotion plus puissants, auxquels s'ajoutent sans cesse des perfectionnements nouveaux.

Mais lui n'en démord pas :

— Quand j'étais jeune et que j'allais à Oudong, je partais le jour et je revenais le lendemain; à présent, avec nos mêmes barques du pays, l'aller et le retour ne me prennent qu'une journée : il faut donc bien que la distance ait diminué.

L'argument est sans réplique. A quoi bon insister, d'ailleurs? Il a son siège fait, le vieux théologien : il a dû lire quelque chose comme cela dans les çatras. Nous ne changerons pas sa conception de la physique du globe. Les bonzes, toujours agenouillés, qui écoutent avec recueillement, ne laissent paraître aucune impression sur leur masque immobile; tout de même, ils doivent trouver que le maître vient de nous donner une fameuse leçon.

Maintenant que j'ai une idée de ses théories géographiques, je voudrais essayer de savoir ce qu'il pense de l'occupation française. Le sujet est délicat; une question trop directe le mettrait en défiance. J'ai recours à une de ces transitions savantes qu'on m'a enseignées en rhétorique : « Il a encore devant lui de longues années d'existence; il vivra assez, je l'espère, pour voir au Cambodge de belles routes et des chemins de fer. » La manœuvre d'aiguillage réussit mieux que je ne l'aurais espéré. Je l'ai mis sur la voie, le voilà parti. Il accepte gaiement le pronostic. « Pnom-Penh s'est déjà transformé; on a desséché des marais, construit de beaux édifices; la ville a été embellie, assainie, enrichie. Elle n'a qu'à se louer des Français. *Les Français protègent les Cambodgiens, et les Cambodgiens protègent les Français.* Tout va bien ainsi. Il n'y a qu'à continuer, et dans dix ans tout le Cambodge sera devenu un royaume prospère. Mais il faut pour cela qu'on ne change pas, qu'on ne trouble pas les bons rapports établis entre les deux nations, qu'on maintienne ce qui existe aujour-

d'hui. » Il est clair que la politique présente du protectorat lui agrée parfaitement ; il lui déplairait fort qu'elle fût modifiée.

Au Cambodge, on sait très bien ce que cela veut dire. Mais tout le monde n'est pas allé au Cambodge. Je suis forcé d'ouvrir ici une courte parenthèse. La convention de 1884, imposée au roi Norodom par M. Charles Thomson, alors gouverneur de la Cochinchine, introduisait de profondes réformes dans l'organisation sociale du pays ; surtout elle instituait un protectorat très effectif. Norodom parut se soumettre, mais une insurrection éclata. La répression fut longue et difficile. Pour parvenir à une pacification, l'autorité française consentit à un remaniement du traité; si atténuées qu'en fussent les clauses, elle n'en exigea plus la stricte exécution. Depuis lors, l'action que nous exerçons au Cambodge s'est trouvée réduite, je ne dis pas à rien, mais à fort peu de chose. Nous n'intervenons plus dans l'administration intérieure du royaume, nous disposons seulement d'une partie de son budget pour l'entretien de nos services et l'exécution de quelques travaux. Quant au reste, le roi, les princes, les ministres, les mandarins font leurs petites affaires exactement comme si nous n'étions pas là.

Comment l'oligarchie cambodgienne interprète notre système de condescendance, le pape des bonzes l'a dit en toute simplicité : « Les Français protègent les Cambodgiens, et les Cambodgiens protègent les Français. » La formule est d'une clarté parfaite. C'est du protectorat s'il en fut jamais, du protectorat en partie double, de puissance à puissance, sur pied de réciprocité.

Le Maître-Roi m'a honoré de ses confidences : il faut bien que je lui réponde. Je ne me soucie pas de lui exposer mes vues sur le gouvernement du Cambodge. Je ne peux pas, non plus, lui promettre le maintien du régime en vigueur. Je me tire d'affaire avec des généralités peu compromettantes : « Le gouvernement français n'a que des sentiments de bienveillance pour le Cambodge et pour les Cambodgiens. Il désire que les gens soient paisibles et heureux, que les cultures s'étendent, que le pays s'améliore et s'enrichisse. Le pape des bonzes, si puissant sur l'esprit de ses compatriotes, peut beaucoup par ses

conseils pour les amener à se prêter aux bonnes intentions de la France ». — Il me dit qu'il ne demande pas mieux.

Je ne suis pas là pour satisfaire une curiosité de touriste. Ma démarche a surtout pour objet de disposer le chef du clergé cambodgien en faveur de l'œuvre scolaire que nous allons entreprendre en ce pays. Si je réussis, je n'aurai pas perdu mon temps; si j'échoue, il n'y aura pas grand mal. Je lui annonce donc que le gouvernement français, dans sa sollicitude, m'a envoyé tout exprès de Paris pour m'occuper des jeunes Cambodgiens. Il n'est pas question de les soustraire à l'éducation des bonzes, mais de les recevoir de leurs mains ; de leur enseigner le français après qu'ils auront appris à lire et à écrire la langue kmer. — Très sincèrement, cette concession me semble indispensable. Je suis persuadé que nous n'arriverons à rien si nous voulons entrer en concurrence avec les bonzes. Si, au contraire, nous parvenons à les mettre de moitié dans notre jeu, le succès est certain.

Le pape paraît satisfait. Il me déclare que, dans ces conditions, il nous est tout acquis.

— Mais, reprend-il non sans malice, comment enseigner le français dans tout le Cambodge, alors que vous n'y avez qu'une école, celle de Pnom-Penh?

— Qu'à cela ne tienne : nous en ferons d'autres, surtout si nous pouvons compter sur votre concours.

C'est chose convenue. Dès que des écoles auront été ouvertes dans les résidences des provinces, il donnera des instructions aux bonzes pour qu'on y envoie les enfants. Seulement il serait bon de leur apprendre aussi, en plus du français, les autres idiomes en usage dans l'Indo-Chine : le chinois, le malais, le siamois. — Il est clair que pour lui le français n'est qu'une langue étrangère comme les autres, à enseigner sur le même rang et au même titre. Si nous serrions la question de trop près, nous aurions quelque peine à nous entendre : j'aime mieux ne pas insister, et me contenter des bonnes assurances que j'ai obtenues.

Sont-elles bien sincères? Il y a des sceptiques à Pnom-Penh. On me raconte, que dans une des provinces de Cochinchine où les Cambodgiens sont nombreux, les autorités, voulant attirer leurs enfants dans nos écoles, se sont adressées aux

bonzes : les bonzes en ont référé au pape, qui a répondu par un veto formel. — Plus tard, j'ai vérifié le fait sur place : l'histoire n'était pas exacte. Non seulement les bonzes n'ont pas détourné les enfants de l'école française, mais encore ils y sont allés eux-mêmes. Malheureusement, l'administrateur qui avait institué des cours spéciaux à l'usage des Cambdogiens a été remplacé par un autre, qui a jugé bon de les supprimer. Les bonzes n'y ont rien compris, mais ce n'est vraiment pas leur faute.

Le pape est sorti de l'enquête blanc comme neige, à ma grande satisfaction : je n'aimerais pas qu'il se fût posé déjà en adversaire déclaré de notre enseignement. Et puis, j'aurais éprouvé une déception à le prendre en flagrant délit de duplicité. Il m'avait laissé une tout autre impression.

Certes, cet homme-là n'est pas des nôtres. Il est probable qu'il ne nous aime guère, et il est sûr qu'il ne nous comprend pas du tout. Il n'a peut-être pas avec nous une idée commune. Son cerveau de moine asiatique est meublé d'un fatras de croyances extravagantes et de superstitions enfantines. Mais toute sa longue existence s'est passée dans l'étude de ce qu'il croit le vrai et dans la pratique de ce qu'il croit le bien. En partant, j'ai serré avec respect la vieille main ridée qu'il a mise dans la mienne.

MAURICE WAHL

L'Administrateur-Gérant : MILE NORBERG.

CONDÉ A CHANTILLY[1]

I

1660 A 1668

En revoyant le vieux manoir des Montmorency après sept ans d'exil, les princes avaient été frappés du délabrement de la maison, de l'envahissement des eaux, du désordre général. Songez! Depuis le temps où Théophile récitait ses vers à Marie-Félice des Ursins, jamais le château n'avait été habité avec suite; le domaine, continuellement saisi, était occupé par des gens qui ne songeaient qu'à en tirer profit, ou plaisir par la chasse, sans se soucier de l'entretenir. Quelle dépense pour démêler un tel chaos et relever ces ruines! Et comment y pourvoir au milieu d'embarras financiers qui semblaient inextricables! Les princes furent un moment découragés. C'est dans le salon de madame de La Fayette que M. de La Rochefoucauld et son Égérie, causant avec M. le Duc, réveillèrent de vagues souvenirs d'enfance et lui firent reconnaître les beautés de Chantilly. Ce goût naissant fut tout de suite très vif et facilement partagé par M. le Prince. Marié à l'instant où il accomplissait sa vingtième année, Henri-Jules professait une soumission filiale absolue, soumission dont le poids

1. Extrait du t. VII de l'*Histoire des Princes de Condé aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* qui paraîtra prochainement.

était allégé, la rigueur adoucie par la profonde et réciproque tendresse qui unissait le père et le fils sans jamais se démentir.

Chantilly devint donc le centre de leur existence commune. On s'y établit tant bien que mal; divers travaux furent entrepris; quelque prudence qu'on apportât dans l'exécution, la situation financière du propriétaire obéré ne s'en trouva pas améliorée. Le site retrouvait ses attraits; c'est sous ces beaux ombrages que la famille se reposait entre les courses, les visites, les séjours à Paris ou à la cour; c'est là aussi que M. le Prince venait chercher la santé quand il avait été trop tourmenté par la goutte. On n'y rencontre guère Madame la Princesse, souvent malade, vivant très retirée, sortant rarement de son appartement de Paris. Sa belle-fille est encore bien jeune, et, malgré les éloges ampoulés que M. le Prince et son fils lui prodiguent à l'envi dans leurs lettres à Marie de Gonzague, jamais la duchesse n'eut d'autorité dans la maison; jamais elle n'exerça d'influence ni sur son bouillant beau-père, ni sur un époux dont l'humeur fantasque commençait à se faire jour.

A défaut de la princesse absente et de la duchesse sans crédit, une certaine action sur la maison, tout au moins la première place au salon, appartenait à la dame d'honneur. Impérieuse et aspirant à tout régler, la reine de Pologne avait prétendu disposer de l'emploi, le confier à une personne de son choix : on s'attendait à voir désigner madame de Choisy. Jeanne Hurault de L'Hôpital, — mère du trop célèbre abbé de Choisy, veuve de ce conseiller d'État, intendant d'armée, que nous avons vu auprès du duc d'Anguien à Rocroy[1] et qui mourut chancelier du duc d'Orléans, — conservait dans un âge assez avancé (elle s'était mariée en 1628) le goût de l'intrigue et les allures d'une femme à la mode. Liée avec les princesses de Gonzague aux jours de la jeunesse, elle était restée l'intime amie de la reine de Pologne, à qui elle ne cessait d'écrire tout ce qu'elle pouvait découvrir ou inventer. Brouillée avec la Palatine pour une réclamation d'argent, elle prit violemment parti contre le mariage d'Anne de Bavière avec M. le Duc, et ne craignit pas de comprendre M. le Prince dans son

1. Voir *Hist. des Princes de Condé*, t. IV, p. 12.

système offensif; elle « lui fait du pis qu'elle peut », et va jusqu'à le dénoncer à Louis XIV, qui d'habitude prenait plaisir à tout ce babillage. Une femme qui avait l'oreille du roi de France et la confiance de la reine de Pologne n'était pas facile à débusquer. Condé l'attaque carrément : Louis XIV hésite, mais cède le premier; la reine se défend mieux, d'abord « ne veut pas en démordre », fait des menaces, met le maréchal de Gramont en campagne. Condé finit par avoir gain de cause; pièces en main, il met à jour les intrigues de madame de Choisy. La reine de Pologne se rend la dernière; mais avec elle pas de demi-mesures : toute correspondance cesse entre Marie de Gonzague et Jeanne Hurault[1].

Madame de Choisy écartée, la Palatine vint au secours de sa sœur et soumit pour la forme à son approbation un choix qui ne pouvait manquer d'être agréable à la reine. Madame de Langeron était connue de Marie de Gonzague; elle accompagnait la maréchale de Guébriant dans le voyage de noces. Son mari, officier de cavalerie et gentilhomme du Nivernais, avait appartenu au groupe des Importants, à la cour de Gaston; après avoir fait partie de la maison, il comptait presque dans la famille[2]. Le couple avait dû quitter Varsovie en 1646, en même temps que le ménage des Essarts, battus en brèche par les Polonais, qui redoutaient leur trop grande influence sur l'esprit de la reine[3]. Du premier coup, madame de Langeron, femme d'esprit et de caractère, marqua sa place à Chantilly et gagna le cœur de la reine de Pologne : « Il n'arrivera pas une nouvelle que je ne la fasse savoir à V. M., disait sa première lettre[4]; ce sera moins agréablement que madame de Choisy, mais, si ce qu'on dit est vray, ce sera plus sincèrement. » D'Ormesson nous la montre faisant les honneurs du château et recevant les visites « dans son appar-

1. Papiers de Condé, Pologne, 1663-1664. — Journal de Desnoyers. A. C. *(Archives de Chantilly)*. — Dépêches de M. de Lumbres au Roi. A. E. *(Affaires étrangères)*.

2. Claude Faye d'Espesses, fille d'un conseiller d'État, avait épousé en 1645 Philippe Andrault de Langeron, maréchal de camp, premier gentilhomme du duc d'Orléans, gouverneur de Nevers, mort en 1675.

3. La reine de Pologne à Mazarin, s. d. (1646). A. C. (*minute autographe*).

4. 28 décembre 1663. A. C.

tement le plus propre[1] ». Elle sut se maintenir, conserver son influence, sa considération, sans dépasser le but ; pleine de tact, elle s'effaçait devant la Palatine.

C'est Anne de Gonzague qui règne véritablement à Chantilly ; elle y vient souvent, et son commerce a pour Condé, avec quelque chose de plus grave et de plus doux, tout le charme d'autrefois. Elle est à peu près sortie des embarras d'argent qui l'ont tenue si longtemps dans la dépendance du cardinal ; depuis qu'elle a reçu une pension du roi d'Angleterre et cédé au duc Mazarin le duché de Rethelois avec la principauté de Portien[2], elle est un peu mieux dans ses affaires, et bientôt, avec l'aide de Condé, elle pourra marier les deux filles qui l'accompagnent dans ses visites[3]. Lui donne-t-on une fête chez les Condé, elle la rend dans sa jolie maison d'Asnières ou dans son beau château du Raincy[4] ; tout le cénacle s'y transporte, et de là, souvent, on va faire visite à la belle-sœur d'Anne de Gonzague, madame de Maubuisson. — Louise-Hollandine, fille du Palatin roi de Bohême, attachée à la Réforme par toutes les traditions, élevée à La Haye dans l'horreur du papisme, était arrivée par degrés à l'abjuration d'abord, puis à l'abbaye de Maubuisson, où elle succéda à Catherine-Angélique d'Orléans. Elle était fort gaie, aimait les arts[5] :

1. *Journal* d'Olivier d'Ormesson, octobre 1669. « En retournant, ajoute d'Ormesson, ayant trouvé M. le Prince et M. le Duc à cheval, ils descendirent l'un et l'autre et vinrent saluer ma femme avec toutes les civilités. » Ces quelques mots donnent une idée de l'ancienne courtoisie, telle que la pratiquait le Grand Condé.

2. Le 30 novembre 1661, Charles II accorda à la princesse Palatine et à son mari une pension annuelle de deux mille livres sterling. — Par acte du 6 juin 1663, le duc Mazarin se rendit adjudicataire du duché de Rethelois, du marquisat de Montcornet et de la principauté de Portien, moyennant la somme de deux millions. A. C.

3. Bénédicte de Bavière épousa Jean-Frédéric, duc de Hanovre (contrat du 18 septembre 1668). Sa sœur Louise-Marie fut mariée à Charles-Théodore-Otto, prince de Salm (contrat du 19 février 1671). A. C.

4. Construit dans la première moitié du XVIIe siècle pour Jacques Bordier, conseiller, puis intendant des finances, acquis en 1663 par la princesse Palatine, vendu par ses héritiers à Louis Sanguin, marquis de Livry, en 1694. Le Raincy fut acheté par le duc d'Orléans en 1769. La Révolution le fit passer dans les mains d'Ouvrard, qui le vendit à Napoléon. La Restauration fit entrer ce domaine dans la maison d'Orléans, qui le conserva jusqu'en 1852.

5. Née en 1622, elle abjura en 1658, fit profession en 1660, devint abbesse en 1664. Nous avons des quittances signées d'elle pour recevoir la pension des petites-filles du Grand Condé de 1680 à 1692. Elle mourut le 11 février 1709.

aller lui faire visite était une joie pour M. le Prince et pour les siens.

Échange de visites entre parents, divertissements chez l'un ou chez l'autre, rien n'est omis dans les lettres adressées à la reine de Pologne; il lui faut de minutieux détails sur tout ce qui intéresse la santé des êtres qui lui sont chers, chutes de cheval, accidents de chasse, rougeole, crises de goutte; surtout on la tient au courant de l'état de Madame la Duchesse, lorsque celle-ci doit interrompre les courses, les promenades [1]. Les espérances plusieurs fois conçues ne se réalisèrent qu'après deux années de mariage : mademoiselle de Bourbon naquit le 1er février 1666 [2]. Heureux d'être grand-père, M. le Prince aurait préféré un fils ; il fallut attendre encore plus d'un an [3].

Ce qui fait le fond de la correspondance, ce sont les nouvelles de la cour, le récit des fêtes auxquelles les princes ont été conviés, les brillantes Saint-Hubert de Versailles ou de Saint-Germain, — le bal donné chez la Reine au marquis de Caracena, « qui estoit fort de mes amis quand j'estois en Flandre; je ne crois pas qu'il soit sorti édifié de nos beautés [4] » ; — les voyages de Fontainebleau, qui ne rappelaient pas toujours les joyeux ébats de la Régence et qu'on a parfois hâte de voir terminer : « Jamais on ne s'est tant ennuyé à la cour; il n'y a pas de femmes et fort peu d'hommes » ; et l'on

1. « Les médecins ont parlé encore de saigner Madame la Duchesse ; ce seroit la quatrième fois depuis qu'elle est grosse. On auroit cru autrefois assassiner une femme grosse que de la saigner; mais les médecins les saignent présentement comme si elles ne l'étoient pas; la médecine change de mode en France comme les habits. » (M. le Duc à la reine de Pologne, 16 octobre 1665. A. C.)

2. Marie-Thérèse de Bourbon fut mariée au prince de Conti en 1688, et mourut en 1732.

3. Louis de Bourbon, né le 5 novembre 1667, mourut le 5 juillet 1670. Un second Louis, né le 11 octobre 1668, devint Louis III, duc de Bourbon, prince de Condé, et continua la lignée. — Puis vinrent trois enfants qui moururent en bas âge. — Anne-Marie-Victoire de Bourbon, mademoiselle de Condé, née le 11 août 1675, mourut fille le 23 octobre 1700. Anne-Louise-Bénédicte de Bourbon, mademoiselle de Charolais, née le 8 novembre 1676, devint duchesse du Maine en 1692 ; elle est fort connue. Marie-Anne de Bourbon, dite mademoiselle de Montmorency puis d'Anguien, née le 24 février 1678, épousa le duc de Vendôme en 1710; veuve en 1712, elle mourut en 1718.

4. M. le Prince à la reine de Pologne, 31 octobre 1664. A. C.

épie avec anxiété les mouvements du maître : « Le Roy est enfermé quasy toute l'après-dîner[1] ».

A Chantilly, le temps passait plus « agréablement » : Monsieur et Madame y furent bien fêtés ; on y avait presque toujours les violons et souvent les comédiens. « Il vient très bonne compagnie nous voir ; M. de Turenne et M. le mareschal de Gramont y sont venus et ont esté fort contents[2] ». On savait aussi attirer à Chantilly d'autres visiteurs de naissance moins illustre, mais qui n'étaient pas moins choyés.

* * *

C'était le temps où quatre hommes encore presque obscurs, grands esprits, poètes immortels, gloire de leur siècle et de leur patrie, liés par une amitié que ne voilait alors aucun nuage, se réunissaient souvent, échangeant leurs idées sur maints sujets, tantôt élevés et tantôt frivoles, dissertant sur l'histoire, la philosophie, les lettres, le théâtre. M. le Prince, qui n'assistait pas aux soupers d'Auteuil et ne fréquentait pas le cabaret de la rue du Vieux-Colombier, fut de bonne heure en relations avec les habitués, Boileau, Racine, La Fontaine, Molière. Tous les quatre reçurent de lui des marques d'estime, des encouragements ; il rencontrait les uns ou les autres dans certaines maisons de Paris, les recevait à l'hôtel de Condé ou les appelait à Chantilly. Il s'intéressait à leurs œuvres, discutait avec eux. « Ses contestations étaient très vives[3] ». Quand il était dans le vrai, son urbanité restait parfaite, son argumentation très forte ; il était disert, charmant ; « on croyait entendre Démosthène ». Mais quand il avait tort... ! Un jour que, mal engagé dans la défense de je ne sais quelle méchante tragédie, il commençait à s'animer et « devenait intraitable », Boileau, effrayé des éclairs qui sortaient de ses yeux, s'inclina soudainement : « Je serai toujours de l'avis de M. le Prince, surtout quand il aura tort ![4] » — « Autrefois la fortune ne

1. M. le Duc à la reine de Pologne, Fontainebleau, 27 juin 1664. A. C.

2. Langeron à Desnoyers, 18 septembre. — M. le Duc à la reine de Pologne, 8 octobre 1665. A. C.

3. La Fontaine : *Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince.*

4. *Bolæana.*

l'auroit pas bien servi si elle ne lui avoit opposé des ennemis en nombre supérieur et des difficultés presque insurmontables. Aujourd'hui il n'est point plus content que lorsqu'on le peut combattre avec une foule d'autorités, de raisonnements et d'exemples ; c'est là qu'il triomphe. Il prend la Victoire et la Raison à la gorge pour les mettre de son côté [1]. »

Boileau fut le premier admis, le plus souvent appelé. Il n'avait rien publié avant 1663 ; mais déjà son nom, sa personne, ses écrits étaient connus ; on lisait les *Satires*, et bientôt « M. Despréaux fit autorité » ; sa parole et sa plume confondirent les détracteurs de l'*École des Femmes*. Et tandis que le satiriste fait face aux ennemis de Molière, M. le Prince le couvre contre les attaques de redoutables adversaires, rien moins que des ducs et pairs, MM. de Montausier et de Richelieu, qui « faisaient des merveilles pour soutenir Desmaretz et sa pitoyable critique [2] » de l'auteur du *Lutrin*. Si Boileau souffre de coliques néphrétiques, Condé lui envoie son joyeux médecin Bourdelot avec d'affectueux messages, moins peut-être pour guérir le malade que pour le divertir [3]. Boileau avait ses entrées partout dans l'appartement particulier de M. le Prince, même à la cour [4] ; il lui présentait ceux qui débutaient ou qui s'étaient déjà signalés dans la carrière des lettres. C'est lui qui amena Racine à Chantilly, où souvent on entendit l'auteur d'*Andromaque* et de *Bérénice* réciter ses vers [5] sous les ombrages qui avait inspiré les odes de Théophile. Quelque prédilection que le héros de tant de combats pût avoir pour d'autres œuvres dramatiques et pour ce qu'on est convenu d'appeler le style cornélien, les tragédies de Racine étaient souvent jouées à Chantilly, et il comptait parmi les protégés de la maison de Condé. Gare à quiconque faisait mine d'attaquer ceux que M. le Prince avait une fois honorés de sa bienveillance ; quand la cabale des Mancini, duchesse de Bouillon, duc de Nevers, prenant violemment parti pour Pradon et sa mauvaise tragédie, adressa d'inju-

1. La Fontaine, *loco citato*.
2. L'abbé Lenet à M. le Prince, 20 août 1674. A. C.
3. Bourdelot à M. le Prince, 20, 28 mai 1679. A. C.
4. Saint-Mars à M. le Prince, Versailles, 13 août 1674. A. C.
5. Boileau, *Satire* VII.

rieuses menaces à l'auteur de la véritable *Phèdre* et à son ami Boileau, M. le Prince fit savoir au duc de Nevers, en termes fort durs, qu'il eût à se bien garder de rien tenter pour mettre ses menaces à exécution, et le bizarre neveu de Mazarin se le tint pour dit.

Nous avons nommé *Bérénice*. Cette pièce fut l'occasion d'un refroidissement entre M. le Prince et le poète qu'il avait plus que tous les autres admiré. Le souffle héroïque qui traverse les œuvres de Corneille avait pénétré de bonne heure jusqu'au fond du cœur de Louis de Bourbon; il avait dix-huit ans quand on le vit pleurer à la première représentation de *Cinna*. Qui pouvait mieux que Condé comprendre l'âme de Corneille? Aussi son admiration s'exprimait-elle hautement. Le poète habitait Rouen et ne fréquentait guère les demeures royales ou princières: mais il envoyait régulièrement ses œuvres à M. le Prince, et ses tragédies étaient souvent représentées à Chantilly ou à l'hôtel de Condé. D'ailleurs il avait gardé un souvenir reconnaissant du jour où, entre deux campagnes, le duc d'Anguien donna hautement l'appui de sa jeune gloire à la *Rodogune* de Corneille, que Monsieur et un parti puissant à la cour voulaient sacrifier à la *Rodogune* de Gilbert [1]. Or, il advint que Madame, voulant appeler en champ clos Corneille et Racine, les avait invités à se disputer la palme sur le sujet de Bérénice. L'auteur du *Cid* et d'*Horace* eut le chagrin de voir M. le Prince, désertant le camp où on le croyait fixé par la nature de son génie, se déclarer pour le tendre et mélodieux poète qui avait voulu lui réciter ses vers.

La Fontaine vint plus tard, et son assiduité date du temps où les jeunes princes de Conti eurent une place importante dans les soins et les soucis de leur oncle: mais de bonne heure il appartenait à la société de madame de La Fayette, que Condé et son fils fréquentaient, consultaient souvent, et il fut aussi appelé pendant la première renaissance de Chantilly.

1. La *Rodogune* de Corneille fut jouée en 1645, peu après celle de Gilbert. « C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement... Il semble que vous avez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne, et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout... » Corneille écrivit cette dédicace au mois de novembre 1646; la pièce fut imprimée en février 1647.

Le « bonhomme » et Boileau avaient leur part des amusements du lieu, même de ceux qui semblaient réservés à des gens d'autre profession ; faire parler les bêtes ne suffisait pas à La Fontaine; aimant à les poursuivre dans les bois, dans les guérets, il demandait des permis de chasse[1], tandis qu'un des officiers forestiers racontait en termes burlesques les exploits cynégétiques de M. Despréaux[2]. De plus en plus enthousiaste du héros, La Fontaine le trouve « assez comparable à Achille, mais non pas pour le pied léger[3] »; le malin Champenois ne pouvait s'empêcher de faire allusion à la goutte. Cependant l'âge ramenait les idées sérieuses; mais le « bonhomme » persévérait : presque au moment de la conversion de Condé, lorsque déjà La Fontaine était de l'Académie et avait « promis d'être sage[4] », il ne se contentait pas de soumettre à la science hellénique de M. le Prince sa traduction des dialogues de Platon[5], il chargeait madame de La Fayette de remettre « son nouveau conte à S. A. S.[6] ».

Les relations de Condé avec Molière ont un caractère particulier.

Lorsque M. le Prince passait la frontière à son retour de Bruxelles, une troupe de ces comédiens ambulants dont Scarron a peint les mœurs dans le *Roman comique* venait de se fixer à Paris et donnait des représentations à l'hôtel du Petit-Bourbon. Bien que, jadis protégés par le prince de Conti à Pézenas, ils eussent obtenu la permission de s'appeler comédiens de Monsieur, il est probable qu'à Bruxelles on ignorait le nom de leur chef, un de ces poètes faméliques qui faisaient

1. Gourville à M. le Prince. A. C.

2. « J'ai creu que le retour de M. Despréaux nous ruineroit tout le pays de gibier à la quantité de coups qu'il a tirés; il m'en coûte un baril de poudre et beaucoup de plomb. Il n'a sceu tuer une seule pièce de gibier ». (De La Rue à M. le Prince; Chantilly, 24 septembre 1673. A. C.)

3. 1684. *Comparaison d'Alexandre, de César et de M. le Prince.*

4. Ainsi avait dit Louis XIV en autorisant la réception de La Fontaine après l'élection de Boileau. (D'Olivet, *Histoire de l'Académie.*)

5. M. de Mondion à M. le Prince, 29 mai 1680. A. C.

6. « Madame de La Fayette m'a chargé d'envoyer à V. A. S. un nouveau conte de La Fontaine qu'elle croit que vous n'aurez point ». (Deschamps à M. le Prince; Paris, 23 janvier 1685. A. C.) — Les nouveaux contes publiés cette même année 1685 sont *la Clochette, le Fleuve Scamandre, la Confidente sans le savoir, le Remède, les Aveux indiscrets.*

tous les métiers, composant, mettant en scène, jouant, administrant, et dont le type dégénéré se retrouve encore sur les tréteaux des théâtres populaires de Naples. Mais au moment où Condé arrivait à Paris après s'être présenté au Roi, on commençait à parler de ce directeur–auteur–comédien et d'une nouvelle pièce de sa façon, simple « farce » au dire des malveillants, mais, à entendre les admirateurs, destinée à ouvrir une ère nouvelle : « Courage, Molière; voici de la bonne comédie! » M. le Prince voulut aussitôt voir les *Précieuses ridicules*, et, comme il n'avait pas encore de résidence, madame Sanguin fit jouer la pièce pour lui dans sa maison [1]. Le goût de M. le Prince, toujours très sûr quand il n'était pas égaré par quelque préférence ou quelque prévention, ne fut pas en défaut. Il sortit ravi de la représentation, voulut voir l'auteur, l'encouragea, entendit ses œuvres le plus souvent possible, à la cour, à la ville; dès qu'il fut un peu établi à Chantilly, il y retint la compagnie toute une semaine [2] pour se faire jouer la série presque entière des comédies déjà composées par Molière; et quand celui–ci voulut s'essayer dans le genre héroïque et peindre la jalousie noble, en traitant le sujet à la façon de Corneille, c'est à Chantilly qu'il porta son appel de l'accueil défavorable fait, non sans raison, à *Don Garcie de Navarre* par le public du Palais-Royal [3].

Tous ceux qui s'étaient sentis atteints par les traits satiriques de Molière semblaient s'être mis à l'œuvre, et les ripostes se succédaient sur les planches de l'hôtel de Bourgogne: la *Vengeance des marquis*, *Zélinde*, par Donneau de Vizé, le *Portrait du peintre*, par Boursault, l'*Impromptu* de Montfleury. On a voulu voir la main de M. le Prince mettant de l'ordre et de l'ensemble dans ce concert d'attaques; Boursault, a-t-on dit, était son client, et la pièce de Montfleury fut

1. Mars 1660. — Marie de Bordeaux, nièce d'Antoine de Bordeaux, que nous avons vu ambassadeur à Londres de 1654 à 1659 (t. VI, p. 358), avait épousé en 1647 Jacques Sanguin, seigneur de Livry, capitaine des chasses héréditaires des forêts de Bondy et de Livry, fils du premier maître d'hôtel de Louis XIII.

2. 29 septembre au 5 octobre 1663.

3. Représenté au théâtre du Palais-Royal en 1661, *Don Garcie* fut joué à Chantilly au mois d'octobre 1663.

imprimée sous le nom d'*Impromptu de l'hôtel de Condé*, comme pour faire croire à une représentation par ordre. Or, cette comédie, qu'un portrait bien tourné a sauvée d'un oubli complet, fut imprimée en janvier 1664, et c'est le 11 décembre 1663 que M. le Prince accordait un patronage éclatant à la pièce même où Molière répondait à ses détracteurs avec une verve parfois si cruelle, en faisant jouer l'*Impromptu de Versailles* aux fêtes du mariage du duc d'Anguien. Quant à Boursault, qui ne méritait peut-être pas tous les sarcasmes dont le foudroie Molière, c'est plus tard que, devenu gazetier (1664) et mis à la Bastille pour avoir « badiné avec les saints », il implora et obtint la protection de Condé.

Sous toutes les formes, on aimait à Chantilly à donner des marques de bienveillance au poète, qui, parmi une foule d'admirateurs, comptait tant de rivaux jaloux et de puissants ennemis. Si la figure martiale de M. le Prince était à sa place dans un carrousel, à la tête d'une troupe de guerriers, son âge, sa santé et sa gloire ne lui permettaient plus de paraître, même à la cour, sur un théâtre parmi les danseurs. Encouragé par son père, M. le Duc, à peine marié, put se montrer à la fois bon courtisan et ami de Molière en figurant dans le ballet du *Mariage forcé*[1]. On l'y vit, à côté de Louis XIV, « cajolant » (ainsi dit le *libretto*) la femme de Sganarelle sous les traits de la jolie mademoiselle du Parc, que l'hôtel de Bourgogne allait bientôt ravir à la troupe du Palais-Royal avec l'*Alexandre* de Racine (1667).

Fidèle écho des sentiments de son père, M. le Duc témoignait de son estime pour Molière autrement que par des pas de basque et des entrechats. Voici ce qu'il écrivait à la reine de Pologne, qui, fort curieuse des choses de l'esprit, mais reléguée à Varsovie depuis près de vingt ans, devait ignorer l'existence de l'ancien comédien ordinaire des États de Languedoc : « On a joué devant le roy, à Versailles, il y a trois jours[2], une comédie nouvelle faite par un comédien que l'on appelle Molière ; c'est un homme qui a autant d'esprit que l'on en peut avoir et qui, à l'exemple des anciens, se moque

1. 29 janvier 1664. — M. le Duc à la reine de Pologne. 8 février. A. C.
2. M. le Duc à la reine de Pologne, 18 septembre 1665. A. C.

dans ses comédies de tous les vices de son siècle. Il en a déjà fait de différentes sur plusieurs sujets : dans l'une, il daube les femmes qui affectent un parler extraordinaire et une honnêteté ridicule, que l'on appelle les *Précieuses*. Dans d'autres endroits, il a parlé contre ceux qui affectent un trop bel air à la cour, contre d'autres qui aiment trop la chasse, contre de certaines gens qui font des pièces à tout le monde sous prétexte de la dévotion et que l'on connoit pour estre des hypocrites. Il fait ces sortes de choses si délicieusement que ceux contre qui il les fait ne les peuvent prendre pour eux, et tous les autres les reconnoissent. Dans cette dernière comédie, il a attaqué les médecins; il en a fait venir quatre sur le théâtre, appelés à une grande consultation, où il les fait parler de toute autre chose que de la maladie du malade; quand les amis entrent, ils disent effrontément qu'ils ont consulté; l'un opine pour la saignée, l'autre à la purgation (c'est d'ordinaire tout ce qu'ils disent). Il les fait si bien parler comme des médecins et dire tous leurs grands mots et prendre si bien leurs airs qu'il n'y a rien de plus plaisant à voir [1]. »

On a reconnu *Tartufe* dans le tableau tracé par M. le Duc; c'est au sujet de cette œuvre capitale que le nom de Molière se trouve surtout rapproché de celui de Condé. Trois actes de la pièce avaient été joués à Versailles et à Villers-Cotterêts; les représentations publiques en étaient interdites : M. le Prince voulut l'entendre en petit comité, au Raincy, chez son amie la Palatine, dont le tact et le jugement lui inspiraient grande confiance [2]; il en fut si satisfait qu'il fit aussitôt remettre à Molière une gratification de cent pistoles d'or [3]. Un an s'écoule : l'interdiction qui frappe *Tartufe* n'est pas levée. Se souvenant peut-être que certaines parties de la pièce lui

1. Le duc d'Anguien venait de voir l'*Amour médecin*, représenté pour la première fois à Versailles le 15 septembre 1665. Toujours pour instruire et amuser Marie de Gonzague, M. de Langeron écrivait au secrétaire Desnoyers, le même jour et à propos de la même comédie : « Ce qui faisoit encore plus rire, c'est que les masques ressembloient tellement particulièrement à M. Guéneau, à M. Esperit et à des Fougerais qu'il n'y a personne qui ne les aye pris pour eux. M. Guéneau a traité cela de raillerie, mais M. Esperit n'en peut rire. » A. C.

2. 29 novembre 1664.

3. M. le Prince à Caillet; Le Raincy, 30 novembre 1664. A. C.

avaient paru inachevées ou imparfaites, M. le Prince veut l'entendre encore une fois, complète ou corrigée, surtout dans les parties les plus délicates. Il est généralement admis qu'il donna des conseils à Molière, qu'il lui a fait ajouter la belle tirade du premier acte sur la vraie et la fausse dévotion ; peut-être aussi fit-il introduire quelques nuances dans le quatrième acte, une des situations les plus hardies qu'on ait jamais risquées au théâtre. Il convoque Molière aux mêmes lieux, devant le même auditoire, et son fils écrit à Ricous, un des plus intimes serviteurs de la maison, en termes pressants : « S'il y a quelques rôles à repasser, que Molière les fasse repasser à ses camarades. S'il en vouloit faire quelque difficulté, parlés luy d'une manière qui luy fasse comprendre que M. mon père et moy en avons bien envie et qu'il nous fera plaisir de nous contenter en cela et de n'y point apporter de difficulté. Si le quatriesme acte de *Tartufe* estoit faict, demandés luy s'il ne le pourroit pas jouer ; et ce qu'il faut luy recommander particulièrement, c'est de n'en parler à personne. Dites luy donc qu'il n'en dise mot et qu'il tienne prest tout ce qu'il faut pour cela. Je me suis chargé de la part de M. mon père de vous mander ce que je vous mande ; n'en parlés du tout qu'à Molière [1]. »

M. le Prince continua ses instances en faveur de *Tartufe*. Peut-être trouvait-il un malin plaisir à couvrir publiquement de son égide le comédien que son frère le prince de Conti avait jadis patronné et livrait aujourd'hui au bras séculier ; en tout cas, il avait nettement pris position devant le Roi. Laissons parler Molière [2] : « Finissons par un mot d'un grand prince sur la comédie du *Tartufe*. Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite ;* et le roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrois bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche* » ; à quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le ciel et la religion, dont ces messieurs-là ne se soucient

1. M. le Duc à Ricous, octobre 1665. A. C.

2. Préface de *Tartufe*, 1667.

point ; mais celle de Molière les joue eux-mêmes ; c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

Cependant le temps passe ; M. le Prince a reçu du Roi les marques d'un retour de confiance ; Molière remet avec quelque éclat ses témérités sous la protection du « Grand Condé » (ainsi écrit en toutes lettres dans la dédicace d'*Amphitryon*). Encore frappée par de sévères ordonnances, la comédie de l'*Imposteur* fut jouée, non seulement à Chantilly, mais, ce qui était plus grave, à l'hôtel de Condé à Paris[1] ; et au moment où la passion de Louis XIV pour madame de Montespan éclatait dans toute sa force, les conseils donnés par Sosie aux maris qui doivent prendre en patience « un partage avec Jupiter », les reproches facétieux échangés entre la Nuit et Mercure à propos de certaines complaisances, avaient pour sauvegarde la dédicace d'*Amphitryon* à Monseigneur le Prince[2]...

M. le Prince a été brusquement rappelé au commandement des armées. Après cinq rudes et glorieuses campagnes, il est ramené par la goutte dans son manoir.

II

1676-1686

... Avec plus de calme, de régularité, Condé reprenait les habitudes qu'il avait pratiquées depuis son retour en France jusqu'à sa rentrée au service ; délivré du cruel souci de l'inaction imposée, de cet exil à l'intérieur que ses enfants étaient condamnés à partager, il a le sentiment des nouveaux services rendus et de la position conquise. « M. le Prince est dans son apothéose de Chantilly ; il vaut mieux là que tous les héros d'Homère », écrit madame de Sévigné[3], peut-être avec

1. Mars et septembre 1668. Reprise définitive de *Tartufe*, 3 février 1669.

2. Publiée le 5 mars 1668.

3. 23 juillet 1677.

un peu d'emphase, — « vivant comme dans un petit État à part, au milieu d'un concours continuel de beaux esprits, qui, à l'envi les uns des autres, vont l'entretenir. Il racontoit volontiers et familièrement dans son domestique les grands événements de sa vie; mais quand il parloit de combats et de batailles, il sembloit qu'il n'y avoit jamais eu aucune part. C'étoit une chose admirable de voir ce grand homme dans sa retraite[1] », — retraite volontaire, glorieuse, coupée par quelques voyages périodiques, car M. le Prince considérait comme un devoir de faire trois ou quatre fois par an un séjour à la cour; il est toujours prêt à se rendre aux ordres du Roi; ses mesures sont prises : à Fontainebleau comme à Paris, à Saint-Germain comme à Versailles, l'hôtel de Condé est tout meublé, et M. le Prince peut s'y établir quand le Roi est dans son palais. Parfois aussi Condé s'arrête à Saint-Maur, la villa suburbaine; mais il n'y reste pas longtemps; il en a donné la jouissance à Gourville.

Peu de noms nouveaux dans l'entourage de M. le Prince; mais les situations ne sont plus les mêmes. Malade, toute à sa pénitence, la Palatine ne bouge plus de chez elle; Condé s'arrête encore à sa porte, sans faire de séjours; si les entrevues sont moins fréquentes, l'union reste intime. Retenu par ses fonctions de grand-maître, M. le Duc ne quitte guère la cour, si ce n'est pour aller tenir les États dans son gouvernement de Bourgogne[2]; sa femme est plus assidue à Chantilly; par sa douceur elle a gagné le cœur de M. le Prince... Le cercle s'est élargi, et les anciens habitués de la maison sont perdus en quelque sorte dans le flot des visiteurs : étrangers, hommes de guerre, courtisans, lettrés, artistes et savants[3].

1. *Mémoires manuscrits* de Nicolas de Bony, marquis de Lavergne, écuyer du Grand Condé. (Communication du comte Roger de Bony de Lavergne.)

2. M. le Duc avait succédé à son père dans le gouvernement de Bourgogne depuis 1670.

3. Les invités, ceux qui avaient demandé à voir M. le Prince, quittaient Paris dans un carrosse de l'hôtel de Condé, et, à Louvres, trouvaient une autre voiture qui les amenait au château, où ils étaient logés, hébergés, traités de la façon la plus large. Les visiteurs qui ne s'étaient pas annoncés prenaient la voiture publique de Senlis jusqu'à La Chapelle-en-Serval, d'où une « commodité » les amenait à Chantilly; là, on pouvait être convenablement traité à la « Grande Barbe », au « Grand Cerf » ou à la « Croix blanche ».

Aucun officier de marque n'aurait négligé de s'arrêter à Chantilly en se rendant à l'armée; on y voit tour à tour Navailles, Boufflers, Créqui, d'Humières, d'Estrées, etc.; Luxembourg s'y montre plus souvent. Condé s'intéressait toujours aux choses de la guerre et entretenait une correspondance suivie avec les généraux. Montal lui rend compte de ce qui survient dans son gouvernement de Charleroy et de ses conversations tout intimes avec Louis XIV[1]. Chamlay, Chamilly lui apprennent les circonstances de l'occupation de Strasbourg; Boufflers, Toiras le tiennent au courant de l'état des troupes et surtout de ses régiments[2]. Du Quesne, Tourville, une des gloires de la maison de Condé, où il avait été presque élevé[3], Langeron, dont nous voyons la mère tenir une place si digne aux côtés de M. le Prince, ne manquent pas de venir prendre congé de lui avant de regagner leurs escadres; le fils cadet de Ricous, capitaine de vaisseau, lui adresse de longues relations des croisières, du bombardement d'Alger, des descentes en Tunisie.

Parfois la cour s'arrête à Chantilly, et les courtisans s'y pressent à l'envi. Voici les hommes mêlés aux grandes affaires de l'État, Colbert, Courtin, le cardinal d'Estrées, Arnauld de Pomponne, l'abbé de Feuquières, qui « à tous les divertissements de Fontainebleau préférait une partie d'échecs à Chantilly[4] »; les grands seigneurs, ducs de Coislin, de Brissac, d'Antin, les comtes de Marsan et d'Armagnac, de la maison de Lorraine, Lauzun, retour de Pignerol, les dames de Guise et de Mortemart.

Toute l'Europe y passe, ambassadeurs de Suède, d'Angle-

1. « Montal, lui dit un jour Louis XIV, je vas vous faire mal ma cour; il vous faut aller à Maubeuge, qui est tout ouvert et où l'on pourroit entreprendre quelque chose de delà. Vous savez bien l'estime que j'ai pour vous; ne vous mettez pas en peine. » (Montal à M. le Prince, 28 septembre 1681. A. C.)

2. De son côté, Condé ne négligeait pas de se rappeler au souvenir de ses anciens camarades; c'est ainsi qu'il envoyait régulièrement au marquis de Givry, lieutenant-de-roi à Metz, du « tabac d'Italie passé à la fleur d'orange », à douze francs la livre.

3. Son père, César de Costentin, comte de Tourville, mort en 1647, avait été premier gentilhomme de la chambre du duc d'Anguien. Devenue veuve, madame de Tourville était restée auprès de Madame la Princesse en qualité de dame d'honneur.

4. L'abbé de Feuquières à M. le Prince, 31 mai 1680. A. C.

terre, envoyés de Danemark, de Brunswick, résident de Mantoue, jusqu'aux ambassadeurs de Siam. Les étrangers y affluent : le fils de Montecuccoli fait un voyage en France ; son père lui défend de voir personne avant d'avoir été présenté à M. le Prince, et le jeune homme se rend à Chantilly avec le comte de Nostitz, fils du chancelier de l'Empereur. L'évêque de Strasbourg, François Egon de Furstemberg, passe plusieurs jours chez M. le Prince et part « confondu des bontés que S. A. S. lui a fait paraître[1] ». Envoyé par le roi d'Angleterre, « le milord Varneton-Douglas[2], à qui le Roy fit accueil à Fontainebleau, ira à Chantilly pour rendre ses devoirs très humbles à V. A. S.[3] ». L'évêque Burnet venait d'en partir émerveillé.

Un vieux camarade des Pays-Bas, le baron de Woerden, nous a laissé un touchant récit de sa visite à M. le Prince : « Il me fit approcher de luy, et comme je ne le joignois pas assez, parce qu'il repose toujours les jambes sur un carreau, il me dit que je m'approchasse davantage pour m'embrasser. En effet, il me prit par la teste et me la pressa avec ses mains exténuées par la goutte, me disant qu'il avoit bien de la joie de me voir… On apporta ensuite du lait, des fraises et du biscuit, nourriture ordinaire et unique de ce prince[4]. »

Condé se plaisait à être entouré de sa famille ; les parents les plus éloignés trouvaient chez lui une large hospitalité. Le comte de Roye représente l'esprit de la plus austère réforme et les traditions de la première princesse de Condé[5] ; mademoiselle de Portes, de la maison de Budos, dont le père a été tué en poursuivant les huguenots dans leur dernier refuge, se déclare infiniment satisfaite de Chantilly et « de toutes les

1. L'évêque de Strasbourg à M. le Prince ; Meaux, 21 mai 1681. A. C.

2. Bourdelot écorche le nom ; il s'agit de George Douglas, comte de Dumbarton. Il apportait les compliments de condoléance de la cour d'Angleterre au sujet de la mort de la reine Marie-Thérèse.

3. Bourdelot à M. le Prince, 15 septembre 1683. A. C. — Quelques mois plus tôt, Bourdelot avait mené un Chinois à Chantilly.

4. 28 juin 1685. — *Lettres, mémoires et affaires de M. de Woerden, 1685-1687* (Bibliothèque de Cambrai).

5. Frédéric-Charles de La Rochefoucauld était parent de M. le Prince ; son arrière-grand-père, François III, avait épousé Charlotte de Roye, sœur d'Éléonore, princesse de Condé.

bontés que vous y avez eues pour elle[1] » : madame de Bracciano, Anne-Marie de La Trémoille, sera, sous le nom de princesse des Ursins, l'une des grandes figures de la Succession d'Espagne[2]; elle amène sa sœur, Louise-Angélique, fiancée à Antoine de La Rovere, duc de Lanti, et le mariage se fait à Chantilly, dans la chapelle du château, en présence de M. le Prince, de M. de La Trémoille et autres parents (11 novembre 1682).

Toutes ces visites témoignent de l'éclectisme de M. le Prince; les anciens adversaires s'y mêlent aux vieux amis, les huguenots y coudoient les catholiques, les cartésiens conversent avec les esprits forts, chacun respirant à l'aise l'air libre de cette maison hospitalière.



Sous les beaux ombrages de « l'allée des Philosophes », on peut encore aujourd'hui suivre les pas de Bossuet[3] causant avec Malebranche[4] ou Fénelon[5], Cordemoy[6] avec Labruyère

1. Le comte de Lussan à M. le Prince, 4 novembre 1684. A. C. — Marie-Félicie de Budos, marquise de Portes, baronne de Teyrargues, fille aînée et héritière d'Antoine-Hercule de Budos, marquis de Portes, vice-amiral de France, tué au siège de Privas en 1629. Sa tante, Louise de Budos, avait épousé le connétable Henri de Montmorency, grand-père de M. le Prince.

2. Fille du duc de Noirmoutier et veuve du prince de Châlais en 1670, Anne-Marie de La Trémoille avait épousé en 1675 Flavio Orsini, duc de Bracciano, grand d'Espagne. Devenue veuve pour la seconde fois en 1698, elle fut nommée *camarera mayor* de la jeune reine d'Espagne en 1701 et prit le nom de princesse des Ursins. Sa figure et son rôle dans les affaires de la succession d'Espagne sont assez connus; elle mourut en 1722.

3. Bossuet à M. le Prince, neuf lettres de 1682 à 1686; diverses lettres de Gourville, etc. A. C.

4. « Je respecte vos jugemens comme des arrêts décisifs, et j'aime la vérité plus que toutes choses. Approuvez, condamnez ; je me ferai toujours honneur de régler mes sentimens sur ceux de la personne la plus éclairée et la plus équitable que je connoisse. » Ainsi se termine une longue lettre dans laquelle Malebranche essaie de soutenir son *Traité de la Nature et de la Grâce* (1684, A. C.). Il envoie en même temps à M. le Prince « un exemplaire de la *Recherche de la Vérité* plus commode et plus correct que celui dont vous vous servez ». Dans la suite de la controverse, il soumettait à Condé le manuscrit de ses réponses à Arnauld (Soru à M. le Prince, 4 mars 1686. A. C.).

5. « J'ay prié M. l'abbé de Fénelon de différer son voyage jusqu'à ce que je puisse estre de la partie » (Bossuet à M. le Prince, 4 mars 1685. A. C.).

6. Historien et philosophe, ami de Bossuet, membre de l'Académie française, Géraud de Cordemoy mourut le 8 octobre 1684.

et le géomètre Sauveur, l'épicurien Bourdelot avec Bourdaloue, Bergier et autres jésuites, sans parler des grands poètes que nous avons déjà rencontrés. Quiconque se piquait d'appartenir à la république des lettres envoyait ses œuvres à M. le Prince, non sans quelque anxiété : on appelait Chantilly l'écueil des mauvais livres. « Il n'y a point en France de meilleur juge, soit de l'esprit, soit du savoir [1] », écrivait l'évêque Burnet après avoir vu M. le Prince ; hâtons-nous d'ajouter qu'il attribuait à Condé une opinion très favorable aux ouvrages que lui-même avait présentés ; M. le Prince aurait approuvé l'*Histoire de la Réformation*, dont il avait lu une traduction. — Perrault, de l'Académie, envoie ses opéras, ses poésies [2] ; Sacy soumet ses livres de la Genèse et de l'Exode [3] ; le père Bouhours transmet ses ouvrages par l'intermédiaire du père Talon ; Furetière en appelle au Grand Condé de la condamnation de son dictionnaire [4]. Et que d'autres ! L'historien Varillas, le chansonnier Lignières, Renaudot le gazetier, Sandras de Courtilz, l'auteur de tant de romans historiques, qui aurait voulu écrire la vie du héros [5], sans parler des écrivains complètement ignorés aujourd'hui. Un poète latin, assidu auprès de Condé, familier de la maison, mérite une mention spéciale : l'histoire des embellissements de Chantilly au XVII[e] siècle se retrouve dans les hexamètres de Santeuil, si corrects et si sonores ; c'est encore à Chantilly que le chanoine

1. *I saw the prince de Condé. He had a great quickness of apprehension, and was thought the best judge in France both of wit and learning.* (Burnet, *History of his own Time.* Oxford, 1823, II, 385.)

2. Perrault à M. le Prince, 8 décembre 1682, 3 septembre 1683, 20 décembre 1685. A. C.

3. Davisson à M. le Prince, 14 mars 1682, 7 avril 1683. A. C.

4. « Le rang que vous tenez dans l'empire des lettres, qui n'est pas moindre que celuy que vostre naissance vous donne dans l'empire françois, fait que j'implore vostre protection pour un innocent persécuté qui se trouve un des premiers martirs de la littérature » (Furetière à M. le Prince, décembre 1685. A. C.).

5. « Condé qui ne crains aucun choc,
Et que chacun prise à bon titre,
D'un cabaret à pot au quartier de Saint-Roc
J'oze vous datter cette épître »...

(Lignières à M. le Prince, 11 septembre 1684). — Varillas à M. le Prince, 18 avril 1680, et *passim*. — L'abbé Renaudot, nombreuses lettres, 1684-1686. — Sandras de Courtilz à M. le Prince, 27 mars 1683. A. C.

de Saint-Victor composa plusieurs des belles hymnes qu'on pouvait admirer jadis dans le bréviaire de Paris[1].

Le goût de M. le Prince pour le théâtre se soutint jusqu'à la fin de sa vie. S'il habite Paris, il prend souvent des loges à l'hôtel de Bourgogne (et les paie largement), voulant applaudir les grands artistes dans les chefs-d'œuvre de Racine ou de Molière[2]. Nul n'était plus assidu aux représentations théâtrales de la cour. Il avait à sa solde une véritable troupe dont la résidence principale était à Rouen et qu'il autorisait à faire des tournées en province. Chaque année, ces comédiens donnaient quelques représentations à l'hôtel de Condé à Paris et passaient environ trois mois à Chantilly[3]. M. le Prince tenait à ce que l'interprétation des pièces représentées devant lui fût aussi parfaite que possible : « Mandez aux comédiens que je m'attends que leur troupe sera assez bonne pour me donner du plaisir au mois de septembre[4] » ; et il voulait avoir sur cette compagnie l'opinion des juges les plus compétents, peut-être les plus difficiles : « Ceux de l'hôtel de Bourgogne et de la rue Guénégaud ont entendu les vôtres et les ont trouvés fort bons, les femmes surtout[5] ». La direction appartenait habituellement à Raisin, dit le petit Molière, qui parfois la partageait avec Durieu[6]. On jouait le grand répertoire, Racine, Corneille, Molière, souvent aussi des comédies nouvelles[7], des pastorales[8], etc. M. le Prince réglait lui-même la distribution des rôles[9], ne dédaignant pas d'accepter les fonctions d'arbitre dans les dissentiments qui, on peut le croire, s'élevaient assez fréquemment[10].

1. Santeuil à M. le Prince; onze lettres des années 1684, 1685, 1686. — Nombreuses lettres de Soru relatives aux poésies de Santeuil, etc. A. C.

2. Comptes de 1677, etc. A. C.

3. Comptes de 1680, 1682, etc. A. C.

4. M. le Prince à Ricous; Chantilly, 6 juillet 1684. A. C.

5. Lettres de Gourville, de Bourdelot, etc. A. C.

6. Celui-ci fut très fier du grand succès que sa femme obtint à la cour dans *Iphigénie* et la *Comtesse d'Escarbagnas*. (Raisin à M. le Prince; Paris, 9 novembre 1684. A. C.)

7. Entre autres l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Alcibiade*. (Raisin à M. le Prince, 16 mars 1686. A. C.)

8. *Apollon berger chez Admète*, par Boucher (juillet 1682. A. C.), et autres.

9. M. le Prince à Ricous, 10 mars 1682. A. C.

10. Correspondance de M. le Prince avec Ricous, février-mars 1682. — Les

Il prenait grand intérêt à toutes les sciences, se tenait au courant des découvertes, des expériences. Les lettres que lui adressait Bourdelot sont pleines de détails scientifiques : c'était un des grands succès du fantaisiste médecin, qui envoyait aussi des jugements humoristiques sur les auteurs comme sur leurs ouvrages. M. le Prince se faisait indiquer tout ce qui paraissait et réclamait les livres rares. Bourdelot, Mondion, le bibliothécaire Martin se tiennent toujours à l'affût : un certain Soru, sorte de commissionnaire en librairie, court de tous côtés, fouille les provinces, propose des cabinets en bloc, allant jusqu'à Bourg chercher les brouillons et les notes laissés par l'académicien Mézeriac. Tous les noms de lettrés, de philosophes, de théologiens, de savants, de curieux défilent dans cette vaste correspondance bibliographique. Condé lisait beaucoup, et rien de ce qu'il avait lu ne s'effaçait de sa prodigieuse mémoire. Certains livres d'histoire dont il faisait cas, ceux de Varillas par exemple, sont tombés aujourd'hui dans un oubli complet ; mais reportons-nous au temps : sur certains règnes, sur certaines guerres, Varillas seul donnait des tableaux d'ensemble. Les trois lettres S. A. S., tracées de la fine écriture de Caillet sur la feuille de garde, marquaient les volumes qui ne devaient plus sortir du cabinet de Son Altesse Sérénissime [1]. Chaque jour voit la belle collection de manuscrits dont l'origine remontait aux Montmorency s'enrichir d'acquisitions nouvelles, et, dans le grand dépôt des archives, à côté d'inappréciables documents originaux, on rassemble des copies de pièces curieuses, de procès, d'interrogatoires, de causes célèbres, dont les originaux ont peut-être disparu dans les incendies, les bouleversements. Citons le procès du maréchal de Raiz, l'original de Barbe-Bleue, dit-on, quoique les crimes de ce scélérat fussent bien différents de ceux qu'on reproche au polygame légendaire ; le procès-verbal de l'interrogatoire et question de La Molle et Coconat, qui a fourni quelques scènes à un illustre dramaturge, etc.

comédiens Durieu et Sevigny à M. le Prince ; Rouen, 27 avril, 2 mai 1683. — Sevigny à M. le Prince ; Arras, 14 octobre 1684, etc. A. C.

1. Nous avons, ainsi marquées, une *Bible latine* de 1666, en huit volumes, et les *Glorieuses Conquêtes de Louis le Grand*, du sieur de Beaulieu. Dans ce dernier ouvrage, M. le Prince retrouvait les grands sièges auxquels il avait pris part.

La prédilection pour les lettres et les sciences n'exclut pas le goût des arts. Déjà, pendant l'exil aux Pays-Bas, nous avons vu M. le Prince curieux des grands maîtres et désireux d'acquérir leurs œuvres[1]. En 1673, il profita de son séjour en Hollande pour augmenter ses collections, et Luxembourg se chargea de faire passer « sûrement les tableaux et les porcelaines[2] ». Aujourd'hui les salles de Chantilly se garnissent de tableaux, cabinets, meubles de prix; un agent nommé Passart signale les acquisitions à faire. Grande part aux maîtres de certaines écoles italiennes : le Guide, Guerchin, Véronèse, l'Albane, les Carrache; c'était le goût du temps, Poussin est nommé deux fois, Van Dyck plus souvent, puis Paul Bril, Antonio Moro, etc. La France est surtout représentée par Lebrun et Mignard; Condé les appréciait et les encourageait; Mignard fit pour lui, en 1679, un tableau représentant *Persée et Andromède;* Vander Meulen, d'autres moins connus, contribuèrent aussi à l'embellissement de Chantilly, objet des soins constants de M. le Prince.



Dès 1662, il entreprend l'agrandissement du parc. Sous la direction de Le Nôtre, des parterres sont tracés autour du château; de longues allées, bordées de charmilles, à perte de vue, s'enfoncent dans la forêt, qui semble se confondre avec les jardins. Dom Lopin, prieur de Mouchy[3], et le curé d'Hénouville, jardinier du Roi, auquel succède bientôt La Quintinye[4], surveillent le détail des arrangements, achètent de tous côtés arbres, arbustes, plantes rares. Mais le défaut d'argent imposait la prudence; lorsque Gourville eut rendu l'élasticité aux finances, les travaux prirent un grand essor. C'est alors

1. Voir *Histoire des Princes de Condé,* t. VI, p. 345.

2. Luxembourg à M. le Prince; Utrecht, 3 novembre 1673. A. C.

3. Élu abbé de Citeaux en 1670 et mort la même année, avant d'avoir pris possession.

4. « Le sieur de La Quintinye, habile à la culture des arbres, alla pour saluer V. A. le jour qu'Elle partit et luy offrir ses services sur ce que le curé de Hénouville est mort. Le Roy luy a donné la petite charge qu'avoit ce curé. » (Bourdelot à M. le Prince; Paris, 2 juin 1665, A. C.) — Ce curé, nommé Le Gendre, a laissé une *Manière de cultiver les arbres fruitiers.* Paris, Ant. Vitré. 1652.

que M. le Prince, tout en s'adressant à l'art pour tirer parti des ressources que la nature semblait avoir voilées sous l'apparence monotone du site et pour obtenir de merveilleux effets dans le règlement de l'ordonnance générale, s'attacha surtout à l'organisation du système des eaux, dont le côté scientifique lui souriait; les calculs, les lumières du géomètre Sauveur et de l'ingénieur de Manse lui permirent de mener l'œuvre à bonne fin.

Un aqueduc va chercher à trois mille toises de Chantilly la fontaine de l'Hôtel-Dieu-des-Marais [1] ; les sources, qui, jaillissant çà et là, se perdaient dans les tourbières, sont rassemblées, relevées. Au nord-est, au pied du coteau, un large canal, long de mille trois cents toises, recueille tous les bras de la Nonette, remplaçant par une vaste nappe d'eau les minces filets qui circulaient inaperçus au milieu des prés. Des canaux secondaires, parallèles ou perpendiculaires, coupés de barrages et de vannes, complètent le régime d'emmagasinement et de distribution des eaux [2]. A l'extrémité du Grand Canal, dans le pavillon qui porte encore son nom, de Manse établit une machine élévatoire; refoulée dans de larges réservoirs, l'eau forme, en retombant, des étages de cascades, ou rejaillit en gerbes, en jets élancés. M. le Prince lui-même avait, dit-on, dessiné cette machine et dirigeait en personne ce travail compliqué, dont les résultats faisaient l'admiration de tous les visiteurs; Louis XIV s'en inspira pour les arrangements de Versailles.

Sur l'emplacement de la chaumière qu'avait habitée Théophile, entre le bosquet et la source célébrés dans les vers du poète, un pavillon s'élève, accompagné de treillages, dominant un bel étang. C'est toujours la maison de Sylvie, qui reparaît aujourd'hui dans les hexamètres de Santeuil et qui sera bientôt le théâtre d'un roman d'amour ; pour avoir été contée par madame de Genlis, l'aventure de mademoiselle de Clermont

1. Construit en 1627, l'aqueduc de Saint-Léonard fut prolongé en 1682 jusqu'à l'Hôtel-Dieu-des-Marais, près de Senlis.

2. Dans le *Voyage du vallon tranquille*, relation enjouée d'une excursion au château de Nanceré, Charpentier, de l'Académie française, décrivant les jardins du prince Poliorcète, pseudonyme assez transparent, célébrait dès 1673 l'abondance des eaux.

et de M. de Melun n'en est pas moins véridique. « Silvie est mille fois plus agréable qu'il n'a jamais esté: mais je laisse à madame de La Fayette à en faire la description. M. de La Rochefoucauld et tout ce qui est icy est charmé de la beauté de ce lieu: il est vray que Chantilly n'a jamais esté si beau. » Gourville écrivait ces lignes en 1673, et la plus grande partie des travaux restaient à exécuter. M. le Prince s'y adonna avec ardeur pendant les années de sa retraite, souvent aidé par son fils, qui avait le goût de la décoration des jardins. Le Nôtre et son neveu Desgots, auteur du Labyrinthe, La Quintinye, de Manse, les architectes Mansart et Gitard sont sans cesse à Chantilly. Gitard construit le Grand Degré, qu'encadrent les « fleuves » avec ces urnes qui ne cessent de répandre d'abondantes nappes d'eau et ces fameux jets d'eau qui, encore aujourd'hui, « ne se taisent ni jour ni nuit[1] ». Mansart élève l'Orangerie, commence la Ménagerie. Les parterres sont complétés et de nouvelles avenues percées de toutes parts; Condé donna le nom du Connétable à la plus importante, qui modifiait profondément l'accès du château. Le pont de chevalets disparut; le large étang qui s'étendait au sud de l'édifice s'enveloppe de murailles; les eaux resserrées font place à une vaste esplanade précédée de deux loges : c'est l'avant-cour; une rampe, s'élevant au travers d'un double hémicycle, conduit à la grande terrasse, que surmonte la statue du connétable Henri de Montmorency[2]. Tous ces travaux se résument dans une merveilleuse symétrie de parterres, jardins, canaux, cascades, dont les gravures de Pérelle nous ont laissé un tableau si exact et si charmant. La transformation était complète en 1684: alors M. le Prince s'occupa du château.

Le pittoresque manoir des Bouteiller et des d'Orgemont, même après les remaniements qu'il avait subis, restait une demeure morose. A part trois ou quatre belles fenêtres percées dans le haut des tours et quelques ouvertures, il ne prenait de vue sur l'extérieur que par des meurtrières : tout avait été jadis subordonné aux besoins de la défense. C'est de la cour

1. Bossuet, *Oraison funèbre du Grand Condé.*

2. Œuvre du sculpteur Biard (1607), cette statue, enlevée et fondue pendant la Révolution, a été remplacée de nos jours par celle du connétable Anne, un des chefs-d'œuvre de Paul Dubois.

intérieure que la plupart des pièces d'habitation et de réception tiraient la lumière; or, cette cour, bien qu'en partie ornée d'une riche décoration architecturale [1], étant dominée par de hautes murailles, restait sombre et noyée dans une obscurité qui ôtait toute gaieté aux appartements. La forme et les dimensions de ce pentagone irrégulier furent toujours, pour les propriétaires de Chantilly, l'objet d'un respect religieux: mais sur ce plan bizarre on pouvait relever de nouvelles murailles, présentant des façades à plusieurs étages, percées de fenêtres ouvrant sur la campagne, obtenir ainsi un vaste ensemble d'appartements agréables et bien éclairés. Comment concilier cette donnée de l'habitation large et commode, la régularité de la construction selon les règles du XVIIe siècle, avec cette forme singulière qui ne pouvait guère se prêter qu'aux effets inattendus d'un édifice fantaisiste, à lignes brisées, d'élévations inégales et de façades variées? C'est l'étude que M. le Prince avait confiée à Mansart; heureusement pour sa bonne renommée d'artiste et d'homme de goût, l'étude n'était pas achevée ni l'exécution commencée au moment de sa mort. Il était réservé à son fils d'accomplir à grands frais l'œuvre néfaste, pour donner au vieux manoir un peu de l'allure de la demeure royale par excellence.

Rien de plus imposant que les grandes lignes, l'harmonie, le développement de la noble architecture de Versailles; mais autour de ce palais des fées, tout est factice : avant l'improvisation gigantesque du Roi-Soleil, on ne trouvait ni une goutte d'eau ni un arbre sur ce plateau aride. A Chantilly, c'est la nature qui a prodigué les eaux aussi pures qu'abondantes, et le parc, encore aujourd'hui, se perd dans un bras de l'immense forêt qui, au temps de César, enveloppait la confédération des Belges. Rivière, bois, prairies, étangs, ondulations du sol, tout se rattache au vieux manoir perché sur son rocher, qui perdit sa beauté quand on le dénatura pour en faire la caricature de Versailles, un Versailles ramassé, tout en hauteur, criblé de fenêtres, sans aucune variété entre les pleins et les vides, flanqué de poivrières qui n'avaient aucun sens. La Révolution, en supprimant ce pastiche, a

1. Due à Pierre Chambige, 1528-1530.

permis de rétablir l'ancien aspect des lieux et de rendre à Chantilly son caractère original.

Au pied de la forteresse dont on avait peine à retrouver la trace sous l'amas de pierres qui recouvrit pendant trois quarts de siècle les antiques fondations, en avant du fossé sud-ouest, le connétable Anne de Montmorency avait élevé un édifice d'une architecture exquise et qui a eu la chance d'échapper aux démolitions comme aux reconstructions. Dans ce petit château — un cygne endormi sur l'eau — les maîtres de la maison s'étaient ménagé plusieurs pièces d'habitation. Là était la petite chambre où Louis de Bourbon se reposait au retour de Fribourg et de Norlingue; l'addition de quelques dépendances offrit à Condé une retraite où il pouvait parfois s'enfermer avec ses souvenirs. Il résolut de remanier entièrement tout cet intérieur, de façon à y trouver, au premier étage, un appartement complet pour lui-même, tandis que le rez-de-chaussée serait disposé pour sa belle-fille et ses enfants. Le plan fut étudié avec Mansart, et les travaux étaient presque terminés quand M. le Prince mourut : les boiseries, d'un style aussi pur que riche, existent encore; la galerie destinée à perpétuer la gloire militaire du Grand Condé attendait les tableaux de batailles qui l'ornent aujourd'hui, et qui, commandés du vivant du héros, furent terminés sous la direction de son fils [1].

Il est impossible de parler d'un Condé et de Chantilly sans dire un mot des chevaux et de la chasse. La longue séance en selle, les évolutions rapides, les charges de Seneffe semblent avoir été la dernière prouesse équestre du Grand Condé. De jour en jour plus embarrassé à se servir tantôt de ses mains et tantôt de ses jambes, il dut, vers la fin de sa vie, renoncer à cet exercice, dans lequel il avait excellé, car on le tenait pour aussi bon cavalier que fin veneur. La chasse à courre n'est plus mentionnée; on peut croire que l'équipage avait été réformé ou abandonné à Henri-Jules; en tout cas, ce dernier ne s'occupait guère des cerfs de Chantilly ni de la capitainerie

1. Cet appartement fut occupé par le Grand Dauphin deux ans après la mort de Condé. Il est exactement décrit dans le *Mercure galant* de 1688. Les quatre premiers tableaux de la Galerie des Batailles étaient déjà en place.

d'Halatte, dont le sacrifice avait été si pénible à Saint-Simon. Le chevalier de Lorraine, peut-être avec les chiens de Monsieur, le duc de Verneuil, d'autres voisins, avaient la permission d'y faire quelques laisser-courre, M. le Duc suivant habituellement les meutes du Roi ou du Dauphin. Condé ne semble pas avoir longtemps fait usage du cheval d'arquebuse dont il avait désiré l'acquisition, bien qu'il s'occupât d'acclimater les perdrix rouges dans le grand parc: il essaya même d'y retenir des perdrix blanches (ptarmigans) qui, égarées dans les neiges au cours d'un froid hiver, avaient été jetées par le vent du nord dans la plaine d'Apremont. Les excursions cynégétiques qui sortaient de la banalité étaient restées de son goût, par exemple les battues à la grosse bête, la fusillade des grands loups, et il se réjouissait quand ses « petits chiens », croyant attaquer un renard, portaient bas un « chat haret[1] ».

Au milieu de cette existence consacrée à l'étude et au commerce des beaux esprits, à l'expédition de quelques affaires et à la direction de grands travaux, il avait conservé certaines habitudes des gentilshommes campagnards du passé et le goût des distractions rustiques. Ses étangs étaient peuplés de cygnes, de canards rares, même d'oies d'Égypte et du Canada; d'autres animaux se voyaient dans la ménagerie; mais la volière était surtout bien garnie de faucons, gerfauts, tiercelets. M. le Prince avait ressuscité l'art, déjà assez délaissé, du fauconnier, art délicat que les Arabes ont créé, que les Croisés leur empruntèrent, et dont les secrets furent révélés au monde européen par le dernier des Hohenstaufen, à moitié Sarrasin lui-même. Monté sur sa belle haquenée blanche, ou traîné dans sa carriole au travers des guérets, le long des cours d'eau, M. le Prince pouvait assister à tout le travail, présider à l'attaque et à la curée. Il savait les noms de ses oiseaux : Liber, Carabin, Sans-Cervelle, la Princesse, Bernard; il connaissait leurs hauts faits, le nombre des hérons tués, et, pendant ses absences, le capitaine des chasses, de La Rue[2], rendait compte journellement des prouesses des faucons. Les veneurs et fauconniers peuvent donc appliquer au Grand

1. Haret, terme de chasse: chat sauvage.

2. Ce capitaine des chasses recevait aussi des ordres pour la destruction des

Condé ces deux vers que le chapelain du roi Jean avait mis dans sa propre épitaphe :

> Que Diex li pardoint ses défaus,
> Car moult ama chiens et oiseaulx.

*
* *

Sans parler des coups qui frappent Condé dans ses affections de famille, chaque année qui s'écoule voit disparaître les derniers survivants parmi les amis ou les rivaux de sa jeunesse. Nous avons dit ailleurs comment il s'était rapproché de Retz et quels liens s'étaient établis entre Chantilly et Commercy; dans la suprême maladie du cardinal, M. le Prince lui prodigua les marques d'intérêt[1] : il ne fut pas moins touché de la mort de La Rochefoucauld, survenue l'année suivante (1680). Le doyen de la maison, dont certains nuages passagers n'avaient jamais profondément troublé l'affection et le dévouement, Guitaut, mourut en 1685.

Cette même année 1685 est marquée par plusieurs événements considérables dans la vie de Condé, événements d'ordre surtout intérieur dont le récit va suivre. Pourquoi faut-il que ce soit aussi une des dates néfastes de l'histoire de France, et que cette année ait vu s'accomplir une véritable mutilation de la patrie! L'œuvre de Henri IV et de Richelieu sacrifiée aux scrupules d'une conscience étroite, aveugle, à la conception abstraite d'un pouvoir sans limite, à cette passion de l'uniformité que, jusqu'à nos jours, trop d'esprits très français n'ont cessé de confondre avec l'unité ; source d'erreurs et de fautes! Certaines écoles modernes ont conservé les traditions brutales de Louvois, ce niveleur impitoyable. Que d'industries cessèrent de fleurir! Quelques-unes ont disparu pour toujours ; et c'est par centaines de mille qu'il faut compter les Français, et des meilleurs, qui furent ruinés, dispersés, anéantis! Il est des plaies qui ne se ferment jamais.

lapins, auxquels M. le Prince avait déclaré la guerre dès 1679. De La Rue rendait compte des résistances plus ou moins ouvertes qu'il rencontrait, et recevait aussitôt l'appui de M. le Prince pour les surmonter.

1. M. le Prince à Ricous, Ricous à M. le Prince, 22-26 août 1679. A. C.

Longtemps avant la publication de l'édit de révocation, la partie était engagée; partout la pression administrative, comme on dirait aujourd'hui, s'exerçait sans pitié, sans relâche, pour détruire le culte réformé, et, sur certains points, pour exterminer la race même des réformés. De gaieté de cœur, on mit en émoi des contrées paisibles : ici, ce sont les haines mal éteintes qui se rallument; là c'est tout un peuple affolé de terreur. Des deux côtés on court aux armes, ceux-ci pour attaquer, ceux-là pour se défendre; en Poitou, en Languedoc, en Dauphiné, on revient de cent ans en arrière. Ouvrons les cartons où s'entasse la vaste correspondance de M. le Prince. Voici deux de ses gentilshommes qui lui rendent compte de ce qui se passe, l'un dans l'Ouest, l'autre dans le Midi.

Tout le Poitou est bouleversé (c'est un huguenot qui parle, M. de Morin, et nous sommes en 1682[1]); on ne voit que temples fermés, relaps arrêtés, femmes conduites en prison pour y rester jusqu'au retour des fugitifs. Tout le peuple des Sables-d'Olonne a émigré; vingt mille prétendus nouveaux convertis sont empêchés, soit de retourner dans leurs églises, soit de fuir. Ajoutons que sur un autre ton, celui de l'indifférence railleuse, Gourville, Bourdelot donnent des nouvelles analogues.

Voici maintenant le catholique : c'est un brave officier, M. de Lussan, qui a été blessé auprès de M. le Prince[2]; à Chantilly, il vivait en camarade avec M. de Morin le huguenot; rentré chez lui, voyant ce qui se passe, il remettrait volontiers à son chapeau la croix de Lorraine du ligueur. C'est un chant de triomphe : les dragonnades ont commencé! Enfin les dragons sont logés chez les huguenots, « où ils sont les maîtres comme en temps de guerre ». Les prisons sont pleines. « Si on veut achever ces misérables et détruire entièrement ces huguenots et leur religion, voici le temps le plus propre; les ministres ne songent qu'à se sauver et l'on y rasera tous les temples sans qu'on dise un mot[3]. » Quelques jours plus tard (novembre), Lussan est moins satisfait : « On nous fait désarmer nos troupes; on renvoie les dragons. On s'est contenté

1. Lettres à M. le Prince, 26, 30 mai 1682. A. C.

2. A Seneffe.

3. Le comte de Lussan à M. le Prince; Senillac, 30 octobre 1683. A. C.

de raser deux ou trois temples et de rouer un ministre tout vif. Il est fort à craindre qu'on ne perde l'occasion. »

Toujours en Languedoc, au centre du théâtre des anciennes luttes, à Teyrargues, une femme, mademoiselle de Portes, de la maison de Budos et parente de M. le Prince, s'inquiète, croit voir les huguenots courir aux armes et se préparer à une lutte énergique [1]; mais bientôt elle se rassure. A Montélimart, le gouverneur, comte de Viriville, fait fermer les portes, appelle les troupes, distribue la poudre et les balles; les huguenots s'inclinent, et mademoiselle de Portes annonce tout à coup la soumission du Vivarais [2].

Déjà le mouvement est général, et la publication de l'édit de révocation ne fait que lui donner une impulsion nouvelle; partout l'alarme, l'effarement; les réformés sont atterrés, tout semble terminé; adversaires ou partisans de la révocation, également surpris, partagent la même illusion. Voici Gourville, un sceptique : « Les huguenots de Montpellier et du diocèse se sont convertis en masse; dans trois semaines il n'y aura plus un seul huguenot en Languedoc [3]. Du pied des Cévennes, d'Alais, Baudan de Montaud informe M. le Prince que, « sur une résolution prise en corps de communauté, nous avons tous esté à l'église nous convertir » [4]; et de Sancerre, cette citadelle jadis réputée imprenable de la Réforme, les « officiers de la ville » annoncent [5] « la conversion entière des religionnaires ».

On a hâte d'être délivré des dragons. M. le Duc a fait demander au Roi d'épargner à son gouvernement de Bourgogne l'envoi de ces « missionnaires bottés »; bien que M. le Prince soit aujourd'hui étranger aux affaires de la province, l'évêque d'Autun le tient au courant de ce qui s'y passe : « Les conversions continuent sans soldats [6] »; et, de Versailles, M. le Prince adresse [7] au prélat un mot de félicitations qu'il

1. Août 1683. A. C. — Sur mademoiselle de Portes, voir plus haut.

2. Morin à M. le Prince, 2 septembre 1683. — Mademoiselle de Portes au même, 7 septembre. A. C.

3. Gourville à M. le Prince; Fontainebleau, 5 octobre, 8 novembre 1685. A. C.

4. 8 octobre 1685. A. C.

5. A M. le Prince, 28 novembre 1685. A. C.

6. 1er décembre 1685. A. C.

7. 5 décembre 1685. A. C.

ne prodiguait pas, toutes sobres et banales qu'elles fussent, mais qu'il réservait pour les occasions où les retours au culte catholique n'étaient accompagnés d'aucune violence.

Cependant, l'esprit de résistance se réveillait; c'est le même évêque d'Autun qui en témoigne : « On n'a rien gagné ni sur M. de Jaucourt[1], ni sur madame de Saint-André-Montbrun; cette dame a déclaré ne pas comprendre qu'à soixante-douze ans on pût changer de religion[2]. » Et Condé laisse entendre qu'il serait à propos d'user de ménagements. A Rouen, un négociant, chez qui l'on avait mis quatre cuirassiers pour le ruiner, se soumettait à tous les caprices de ses persécuteurs sans abandonner sa foi : « Ma vie, disait-il, est au Roi, comme mon bien; ma conscience à Dieu[3]. » Ces exemples de résignation courageuse étaient contagieux : « Les nouveaux convertis sont plus huguenots qu'ils n'étaient auparavant[4]. » Pressés d'obéir au Roi, beaucoup de gens simples, paisibles, se laissent traiter de convertis; puis la honte, la douleur, le remords les saisissent; ils retournent au prêche, sont déclarés relaps, poursuivis; si, après avoir refusé les sacrements au lit de mort, ils reviennent à la vie, leurs biens sont confisqués; s'ils parviennent à fuir, leurs parents sont jetés au cachot. Rien n'y fait; le retour au calvinisme est aussi rapide, presque aussi complet que l'avait été la conversion catholique du premier jour. Ce sieur de Montaud[5], qui avait conduit à l'autel la communauté d'Alais, s'expatria et s'en alla mourir à Berlin.

On pourrait refaire tout ce tableau avec les lettres que M. le Prince recevait de Rouen et que nous avons citées plusieurs fois. Ce correspondant, le père Tixier, était un religieux bénédictin chargé de veiller sur le dernier des Longueville, qui, ayant perdu la raison, était interné dans l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville, près de Rouen. A ce titre, le Père Tixier était en relations suivies avec M. le Prince, oncle et tuteur du comte de Dunois (devenu l'abbé d'Orléans). Bien

1. Joachim de Jaucourt, illustre maison de Bourgogne.
2. L'évêque d'Autun à M. le Prince, 1er, 13 décembre 1685. A. C.
3. Le père Tixier à M. le Prince, 25 novembre 1685. A. C.
4. Le même au même; Rouen, 18 décembre 1685. A. C.
5. Charles de Baudan, marié à Madeleine de Paillier.

plus frappantes dans leur simplicité sévère que les récits passionnés des protestants, les lettres de ce religieux, pleines de faits, exemptes de déclamation, forment dans leur ensemble un réquisitoire écrasant contre la révocation de l'édit de Nantes. Et l'année suivante (1686), lorsque la persécution s'échauffe, les lettres adressées à Condé de Paris par son apothicaire Martin, et d'ailleurs par bien d'autres appartenant aux partis les plus divers, ajoutent de nouveaux traits à la peinture tracée par le moine de Rouen.

Sans tenter de reprendre une histoire trop connue et qui ne nous appartient pas, nous avons, par quelques emprunts à nos archives, essayé d'indiquer sous quel jour les incidents d'une terrible crise avaient été successivement présentés à Condé dans sa retraite; n'étant plus gouverneur de province et ne siégeant pas aux conseils du Roi, il resta étranger à la préparation des mesures qui reçurent en 1685 leur forme définitive, et il n'eut à prendre aucune part dans l'exécution. La révocation de l'édit de Nantes ne tiendrait aucune place dans le récit de sa vie, si de nobles souvenirs ne rattachaient son nom à l'histoire des réformés de France, et si, par une tradition que lui-même avait renouée, les huguenots n'avaient toujours eu leur place marquée dans ses relations, dans sa maison, souvent même dans son amitié. Déjà le prince Henri II, avec sa ferveur catholique, s'indignait du nombre des hérétiques groupés autour de son fils le duc d'Anguien et de l'influence qu'il leur supposait, encore plus redoutable à ses yeux que les conseils des esprits forts ou libertins. Les plus brillants de ces jeunes gens avaient été moissonnés par la guerre; d'autres s'étaient dispersés; quelques-uns avaient changé de religion : bon nombre, assez obscurs, avaient conservé leurs emplois, soit d'écuyers, soit de gentilshommes, soit de médecins, apothicaires ou simples serviteurs, pratiquant paisiblement et librement leur religion, sans être inquiétés, sans faire de propagande, vivant sur un pied d'égalité parfaite avec les catholiques qui exerçaient les mêmes fonctions. C'est ici que l'édit de révocation touchait M. le Prince. Comment concilier ses sentiments personnels, et jusqu'à un certain point héréditaires, avec les principes de soumission au Roi dont il ne voulait plus s'écarter?

Nous nous bornerons à citer quelques faits. Voici une « dame de qualité », madame de Vieuxmaison, qui, n'étant pas connue de M. le Prince, est attirée vers lui par son renom de tolérance; elle vient se loger au Grand-Cerf, à Chantilly, pour lui demander protection contre ceux qui veulent la forcer à changer de religion. Condé était absent; il défendit de l'inquiéter, et plus tard il put l'aider à partir. — Il y avait quelques huguenots établis de longue date dans la baronnie de Montmorency; comme M. le Prince restait passif et ne prenait aucune mesure, on y pourvut de Paris. Gourville annonce que les grenadiers sont chez les religionnaires de Villiers-le-Bel, Écouen, Montmorency [1]: quelques jours plus tard, le prieur de Villiers-le-Bel célèbre sa victoire sur les agents de M. le Prince: « Avec l'aide de M. d'Artagnan et d'une violence salutaire, on a triomphé de l'obstination des plus endurcis [2] ». — Voici comment on procéda à la conversion de Lafont, vieux serviteur de Chantilly, « qui ne pouvait se décider ». Sa famille habitait aux environs, mais hors du domaine, à Verneuil. « On avait mis les grenadiers chez lui; il s'est décidé à y venir. M. de Verneuil l'a conduit à la chapelle, l'a fait mettre à genoux devant l'autel; M. le curé lui a lu le formulaire de ce qu'il devait croire; il s'est relevé sans souffler mot. On a fait sortir les grenadiers de sa maison et il s'en est retourné à Chantilly [3] ». Cette conversion parut un peu sommaire: mais M. le Prince, estimant que Lafont s'était conformé à l'édit, ordonna de le laisser tranquille.

Il serait facile d'ajouter ici d'autres épisodes. Le récit des aventures d'un gentilhomme huguenot attaché à la personne de M. le Prince donnera une idée des épreuves subies par d'autres et de l'assistance que reçurent ceux qui « ne pouvaient pas se décider ».

Ancien client de la maison de Condé, M. de Morin [4] était

1. Gourville à M. le Prince, 15 novembre 1685. A. C.

2. 22 novembre 1685. A. C.

3. Richard à M. le Prince; Chantilly, 15 décembre 1685. A. C.

4. Fils d'un président au parlement de Guyenne, que les notes secrètes de 1663 qualifient de « bon juge, passionné pour sa religion », François de Morin, sieur du Sandat, figure sur le premier registre de dépenses conservé à Chantilly (1676) comme recevant une pension annuelle de quinze cents livres. Par ordre de M. le Prince, puis

du Midi. C'était sans doute comme député à l'administration des églises qu'il se trouvait en Poitou, où nous l'avons rencontré en 1682. Son frère, conseiller à la Chambre de l'Édit au parlement de Guyenne, contraint de vendre sa charge et fort malmené, implora et obtint la protection de Condé. Le marquis de Larrey, fils du vieux Lenet, commandait à Agen; fort peu troublé par les préjugés religieux et cependant ardent à la persécution, cet épicurien se montrait fier d'avoir mis « toutes les dames de qualité huguenotes dans des couvents séparés en Périgord ». Il prit assez mal la recommandation de M. le Prince en faveur du conseiller Morin : « C'est le huguenot le plus intraitable de toute la province; M. de Boufflers a dû l'envoyer à Périgueux pour que l'évêque lui donne des lumières[1] » : et il fit intervenir son supérieur, le marquis de Boufflers, habituellement si généreux, mais alors entraîné par le mouvement général : « La considération que l'on a eue pour luy (Morin) sur la recommandation de V. A., écrivait Boufflers à Condé[2], n'a fait que le confirmer dans son opiniastreté, ce qui fait le plus mauvais effet parmi les nouveaux convertis ». Traqué sans relâche, le conseiller finit par se convertir, au moins du bout des lèvres. Nous ne savons s'il parvint à partager l'exil de son frère.

Résolu à ne pas abjurer et ne pouvant dès lors rester dans la maison de Condé, celui-ci s'était, avec la connivence de M. le Prince, retiré à Paris pour gagner du temps. Sa femme n'avait pas quitté Chantilly : elle y gisait presque mourante de coliques néphrétiques. Les officiers à ce commissionnés vinrent la relancer jusque dans le château, dans sa chambre, sur son lit, pour lui lire la déclaration du Roi; elle répondit que, ses ancêtres ayant vécu dans la R. P. R.[3], elle entendait y mourir : procès-verbal fut dressé, et M. le Prince, non sans peine, obtint un sursis. Morin court à Chantilly, embrasse sa femme et retourne dans sa retraite de Paris : « Je voudrois obéir au

de Henri-Jules, cette pension continua de lui être servie en Hollande et même jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mai 1716.

1. Larrey à M. le Prince; Agen, 28 janvier 1686. A. C.

2. Montauban, 20 janvier 1686. A. C.

3. La « religion prétendue réformée ».

Roy, écrit-il à Condé[1]; la conscience me retient »; et il implore cette bonté dont il a si souvent ressenti les effets.

Il croyait son fils bien caché près de lui; on vint le lui prendre : l'édit ne permettait aux hugenots obstinés ni de garder leurs enfants auprès d'eux, ni d'avoir des valets de l'une ou l'autre religion. A grand'peine et par la même protection, Morin put obtenir que ce petit garçon fût placé chez son tuteur, M. de Mondion, pour y être instruit doucement. « Après avoir perdu ce que j'ai de plus précieux, il ne me reste plus qu'à m'éloigner[2] », car il est temps que lui-même « prenne ses mesures[3] ».

Au mois de mars 1686, nous retrouvons Morin à Neuchâtel, bien établi par les soins de M. le Prince et recommandé à toutes les autorités. M. d'Affry rend compte de l'arrivée du fugitif. De sa main, Condé veut exprimer à Morin combien il est heureux de le voir ainsi en sûreté; il sera plus heureux encore le jour où l'exilé pourra reprendre son service auprès de lui[4]. Il avait fallu de grandes précautions et plusieurs démarches pour ménager le passage de la Franche-Comté et l'entrée de la Suisse à ce huguenot en rupture de ban.

N'oublions pas que lorsque Condé fournissait à Morin et à d'autres le moyen de franchir les frontières du royaume. leur assurant par ses recommandations un asile dans les pays étrangers, ainsi que des ressources pour y vivre, il faisait un acte de courageuse humanité. une infraction aux ordres du Roi, qu'il avait pris l'habitude de respecter si scrupuleusement; car les peines les plus sévères étaient édictées contre les huguenots qui essaieraient de fuir ou contre ceux qui favoriseraient leur fuite. C'est plus tard que le Roi se relâcha de sa sévérité sur ce point et toléra le départ de tant de malheureux pour qui le royaume s'était transformé en prison; alors on vit commencer cet exode fatal qui priva la patrie de tant de bons citoyens et peupla les pays étrangers d'ennemis irréconciliables de la France.

1. Chantilly, 20 novembre 1685. A. C.

2. Morin à M. le Prince; Paris, 14 janvier 1686. A. C.

3. Gourville à M. le Prince, 28, 31 janvier 1686. A. C.

4. M. le Prince à Morin, 30 mars 1686. A. C. (*minute*).

Cependant Morin, « s'ennuyant à mourir à Neufchâtel », n'y avait fait qu'un court séjour : il s'était hâté de passer en Hollande, où ses coreligionnaires commençaient à se grouper autour du prince d'Orange, reconnaissant pour leur chef Montpouillan, de la maison de Caumont, qui jadis avait rejoint M. le Prince en exil et n'était jamais rentré en France. A La Haye, Morin continua de recevoir la pension que lui faisait M. le Prince ; et lorsqu'il perdit son protecteur, il exprima en termes touchants sa douleur et sa gratitude[1].

Le plus considérable des réformés de France, le député général de leurs églises, celui qui devait rester, à l'étranger, l'organe passionné de leurs violentes, mais trop excusables rancunes, Ruvigny, ne voulut pas profiter du passeport que lui avait accordé le Roi sans donner à M. le Prince un témoignage public de sa déférence et du gré que lui savaient ses coreligionnaires pour la tolérance, la douceur dont il faisait preuve, et pour les secours qu'il avait accordés aux proscrits. Invité sur sa demande à s'arrêter à Chantilly avec sa famille au moment du départ, Ruvigny passa toute une journée sous le toit de M. le Prince. Il lui demanda sa protection pour les huguenots qui, plus ou moins déguisés, restaient encore en France, et reçut de Condé les assurances qu'il pouvait désirer. Tous deux s'étaient beaucoup connus jadis et avaient conservé l'un pour l'autre une estime réciproque ; ils restèrent en relations affectueuses pendant les quelques mois que devait durer encore la vie de Condé : car la mort est proche : déjà Louis de Bourbon s'y préparait...

1. Morin à Gourville, 19 décembre 1686. A. C.

H. D'ORLÉANS.

HOKOUSAÏ

SON ILLUSTRATION DU ROMAN JAPONAIS[1].

— 1805-1846 —

Le roman japonais est toujours un roman d'aventures — d'aventures tragiques, le plus souvent amenées par la vengeance ou la jalousie, les deux mobiles du roman de l'Empire du Lever du soleil. De là, presque à chaque page, des batteries, des assassinats, des scènes de torture, des suicides, des *hara-kiri* (ouvertures de ventre), des expositions de têtes coupées, épisodes mêlés. dans le roman historique, aux tueries universelles de la lutte des Taïra et de Minamoto, prêtant à un dessinateur de la vie en action la bonne fortune de faire. dans une illustration, de beaux dessins mouvementés de la Guerre et du Crime. C'est dire, n'est-ce pas, que l'illustration de tels romans devait tenter Hokousaï, qui s'y absorbe presque tout entier, en 1805, 1806, 1807, etc., et lui donne, pendant près de vingt ans, les plus longues heures de son travail quotidien.

Puis, pour Hokousaï, il y avait encore une autre séduction dans cette illustration. Le Japon est amoureux du surnaturel.

1. Un fragment de la biographie du grand peintre de l'Extrême-Orient qui paraîtra cet hiver.

et ses romans sont pleins d'apparitions. Or l'artiste appelé là-bas *le peintre des fantômes*, le peintre qui a dessiné ces têtes des Cent Contes qui vous laissent dans la mémoire un souvenir d'épouvante, le peintre auquel les directeurs de théâtres venaient demander des maquettes de visions d'effroi, le peintre près duquel les conférenciers macabres sollicitaient des figures de mortes, devait aimer à traduire, avec les imaginations de son art, les rêveuses imaginations dans le noir des lettrés de son pays, et c'est ce qui explique les longues années, où une partie de son talent appartint à l'illustration des romans.

En 1805, Hokousaï illustre *Yéhon azouma foutaba nishiki*, le Brocard (l'éclat) des deux feuilles de la plante de l'Est, roman en cinq volumes, dont le texte est de Kohéda Sighérou, et dont l'illustration est par volume de six planches doubles.

Ce sont deux enfants d'un riche paysan des environs de Yédo, dont l'aîné est assassiné, et que le cadet venge avec l'aide de sa femme et de la veuve de son frère.

Un dessin plein de mouvement : le dessin de l'assassin passant dans sa fuite précipitée sur le corps d'une femme couchée, qui le reconnaîtra.

Une foule de péripéties, et un tas de comparses prenant part à la fabulation, au bout de laquelle le cadet, à la recherche de l'assassin de son frère, arrive à une habitation mystérieuse où il retrouve la femme de son aîné, qui n'a pas cédé à l'assassin, toute suppliciée, tout attachée qu'elle est au milieu de cadavres, jetés la tête en bas sur le revers d'une colline, et dont les côtes traversent les chairs pourries de la poitrine, et dont les figures ont les orbites vides des têtes de morts. Une horrifique planche !

Et le roman se termine par un jugement de Dieu, devant un tribunal, où, en champ clos, les deux femmes, soutenues par le cadet, combattent et tuent l'assassin, à la suite de quoi le valeureux frère est fait samouraï par un daïmio.

L'année suivante, en 1806, Hokousaï illustre un autre roman, dont le texte est également de Kohéda Shighérou, roman publié en dix volumes, dont les cinq premiers paraissent en 1806, et les cinq autres à une date postérieure.

Ce roman, qui a pour titre : *Yéhon Tamano Otiho*, l'Épi de Tama tombé a terre, est l'histoire de Tokoujumarou, le jeune prince de Nitta, un moment dépossédé de ses États.

Un roman illustré par nombre de dessins d'un grand intérêt pour l'histoire des mœurs du Japon, dessins de la réalité la plus absolue, entremêlés de dessins fantastiques, comme l'apparition d'un esprit à une mariée, la nuit de ses noces, apparition la faisant accoucher d'un monstre, que le mari étrangle ; comme l'étrange vision, en un paysage, la nuit, de milliers de renards dans la lumière d'un clair de lune : roman dont le dénouement montre, au milieu d'un noir ciel sillonné d'éclairs, le prince agenouillé devant la tombe de son père, la tête de son assassin posée sur un présentoir.

En 1807, Hokousaï illustre *Shin Kasané guédatsou monogatari*, Nouveau Conte sur Kasané, un roman en cinq volumes, du célèbre et populaire romancier Bakïn.

Bakïn, un romancier dont tous les romans ont comme point de départ une légende ou un fait historique, et qui, dans son ambition de donner près du lecteur un caractère de vérité à ses récits, s'est fait un descripteur très fidèle, un géographe merveilleux, selon les Japonais, des paysages où se passe l'action de ses romans ; et la première planche d'Hokousaï offre la vue du village qu'habite Kasané.

Kasané est une femme laide et mauvaise, tuée par son mari, et dont l'esprit hante la seconde femme de l'assassin : tel est le sujet du roman.

Et dans les images, c'est tout d'abord la femme du passé, la femme jalouse devenue une religieuse, dont la légende a servi à la fabrication du roman, et qui est représentée près d'un plateau assailli par des volées d'oisillons ! un symbole de là-bas pour exprimer le payement des péchés.

Le mari assassin, lui, est figuré montrant au-dessus de sa tête un écrit japonais qui se contourne et se termine en un serpent, tandis que sa vilaine femme, à la tête pareille à une calebasse, brandit un écran où se voit un crapaud.

Un dessin des plus spirituels : le père de Kasané, un marchand de marionnettes, qui en a de suspendues tout autour d'un parasol, ouvert au-dessus de sa tête, et tient une espèce

de pelle, où les mouvements de sa main font danser un pantin, aux articulations attachées à cinq ou six ficelles.

Une planche d'un grand effet est l'assassinat, où la femme, jetée à l'eau, et se cramponnant des deux mains à la barque, se voit assommée par son mari, à coups de rames.

Une autre planche curieuse montre la seconde femme se tuant par la souffrance qu'elle éprouve de la hantise de la femme assassinée ; et au moment où elle meurt, sort d'elle l'esprit qui la hante, sous la forme d'une fumée, surmontée de la tête de la laide femme.

Et la dernière planche étale, dans une grisaille, une vision de l'enfer bouddhique, avec un luxe de supplices inimaginable.

Dans cette année 1807, Hokousaï illustre *Soumida gawa Bairiu Shinsho*, NOUVEAU LIVRE SUR LE PRUNIER ET LE SAULE DE SOUMIDA, un roman en six volumes, dont le texte est de Bakïn.

C'est le roman de deux jeunes frères de la noblesse, Matsouwaka et Ouméwaka, deux enfants, que la mère, après la mort du prince son mari, tué à la guerre, a fait cacher, et suivant une légende du XIIe siècle, à la recherche desquels elle se met quand il n'y a plus à craindre pour leur vie, et ne trouve que leur tombeau : un roman sentimental qui a eu un grand succès au Japon.

En tête de la table des matières est représenté, ainsi que c'est l'habitude dans les romans quasi-historiques de Bakïn, le paysage sur la rive de la Soumida, où se trouvait le tombeau des deux frères. Et dans une planche d'Hokousaï, l'on voit cette mère, en la recherche de ses enfants, sous la robe d'une mendiante, jouant la folie, entourée d'une troupe d'enfants se moquant de la princesse Hanako, devenue méconnaissable, et portant une branche d'arbuste où est pendu un éventail, sur lequel est écrite une phrase qui doit seulement la faire reconnaître par ses enfants.

Puis, dans une autre planche, on voit la pauvre mère, arrivée à l'endroit où est mort son plus jeune fils, avoir la vision, à travers les branches d'un saule, du cher mort, dans une robe lumineuse éclairant le paysage.

Dans cette même année 1807, Hokousaï illustre *Kataki-*

outi Ourami Kouzou-no-ha, LA VENGEANCE DE KOUZOU-NO-HA, un roman en cinq volumes, dont le texte est de Bakïn.

Dans ce roman fabuleux qui se passe au temps de la guerre de Minamoto et des Taïra, le guerrier Tadanobou, parti en campagne, a laissé à la maison une femme et un tout jeune enfant. Pendant la guerre, au moment où un vieux renard allait être tué d'un coup de flèche par un de ses compagnons d'armes, Tadanobou l'a sauvé, et le renard est resté reconnaissant au guerrier. Dans ce temps meurt assassinée la femme de Tadanobou. Or, le vieux renard qui a vécu mille ans, et qui, d'après les croyances de là-bas, a le pouvoir de se changer en ce qu'il veut, se métamorphose en femme, et va élever l'enfant de Tadanobou. Et une planche ingénieuse d'Hokousaï montre la femme qu'est devenue le renard, se regardant dans la rivière, et se voyant reflétée en renard.

Puis, au retour du mari, qui trouve son enfant tout élevé, la femme–renard disparaît, mais le père et le fils vont à sa recherche, et la femme-renard leur apparaît dans une de ces visions semblables aux visions de Rembrandt, en un coin d'eau-forte à peine mordue, et apprend à l'enfant l'homme qui a assassiné sa mère — et que l'enfant tue.

Dans cette même année 1807, Hokousaï illustre : *Sono-no-Yuki*, LA NEIGE DU JARDIN : un roman de Bakïn en six volumes, qui est l'histoire du guerrier Sonobé Yoritsouné et de la princesse Ousouyuki.

Cette illustration, supérieure à l'illustration des autres romans publiés cette année, pourrait faire supposer que les dessins d'Hokousaï, qui ont été gravés en 1807, sont, quelques-uns de plusieurs années, antérieurs à cette année, et que ces dessins attendaient un éditeur.

L'illustration d'Hokousaï débute par la représentation d'animaux fantastiques et d'animaux réels, mais d'une grandeur, d'une puissance, d'une force qui les fait un rien surnaturels. C'est une araignée gigantesque, une araignée à la tête d'une pieuvre, au corps pustuleux d'un crapaud, ayant un chapelet de crânes d'hommes autour d'elle, une araignée montrée à la lueur de la torche de Yoritsouné, qui a pénétré dans sa caverne ; c'est une carpe du format d'un cachalot,

soulevée au-dessus des flots de la mer; c'est un tigre chevelu, aux poils en forme de flammes, enchevêtré dans les replis d'un dragon interminable; c'est un ours aux griffes terribles dans des emmanchements de mastodonte; c'est un aigle en le vigoureux et tressautant déploiement de ses ailes, avant de monter dans les airs : — des animaux qui ont des solidités de sculptures de bronze.

A côté de ces bêtes sorties d'une réalité imaginative, des dessins de femmes, tantôt d'une délicatesse de rêve, comme cette longue femme dans sa robe blanche avec le flottement autour d'elle de sa noire chevelure, tantôt d'une originalité gracieuse, comme ces deux femmes dans un coup de vent qui les courbe presque à terre, avec l'envolée derrière elles de leurs cheveux et de leurs robes.

Une planche curieuse est un cimetière japonais, avec ses tombes en pierre, et ses longues et hautes planchettes portant écrites des prières, cimetière où la princesse et sa suivante sont cachées sous une tente de papier, et qu'envahit une troupe d'hommes armés.

Et la dernière planche représente le traître écartelé par des bœufs, auxquels sont attachées ses deux jambes.

Hokousaï publie encore, en 1807, l'illustration de *Tiénsétsou Yumihari-Zouki*, LE CROISSANT DE L'ARC (le croissant d'un arc comparé au croissant de la lune), roman de Bakïn, en six parties, dont la première et la seconde partie paraissent en 1807, la troisième vers 1808, la quatrième, la cinquième et la sixième en 1811 : ces six séries forment vingt-neuf volumes.

Ce roman est l'histoire de Tamétomo, un héros du XIe siècle, qui prend parti pour un empereur dépossédé à la suite d'une révolte, et qui tente de reprendre le pouvoir. Au fond, ce roman est comme une série de contes des Mille et une Nuits, une suite de voyages fabuleux dans l'île de Licou-Khieou, Formose, les Pescadores et les autres îles de la mer du Japon, par ce Tamétomo, à l'arc irrésistible, et où la topographie des endroits est entremêlée de toutes les croyances des localités, et de toutes les légendes merveilleuses de ces îles, dont quelques-unes passaient pour être habitées seulement par

des femmes, et dont l'imagination de l'artiste a peut-être donné une habitante dans cette voluptueuse femme montée sur un bœuf, jouant d'une flûte, où est posé un oiseau. Et Tamétomo terrorise et dompte ces populations sauvages, — représentées par Hokousaï, assez semblables aux Aïnos, couverts de poils, — par la puissance de son arc, avec lequel il coule un navire, fait sauter un quartier de rocher, et qu'aucun des hommes des contrées qu'il traverse ne peut tendre. Le roman n'a peur d'aucune invraisemblance : le fils de Tamétomo tombe malade, le père fait fabriquer un immense cerf-volant pour le transporter au Japon, tandis que l'empereur dépossédé, devenu dans un coup de foudre un Tengou, — un de ces génies du bien et du mal, si accrédités au Japon, un de ces génies au nez en vrille, — et qu'on voit tenir un conseil de guerre avec des généraux qui sont tous des Tengous, sauve par leur entremise Tamétomo d'un naufrage; et l'on voit à la fin Tamétomo dans une apothéose, entouré de flammes sur son cheval qui prend feu.

Et ce roman fabuleux, où se trouve un méli-mélo de géographie exacte et de récits impossibles, et de planches dignes d'une icthyologie sérieuse à côté de sirènes, finit par une interminable généalogie de Tamétomo, dont les rois de l'île de Lieou-Khieou seraient des descendants.

Toujours en cette année 1807, Hokousaï publie l'illustration des cinq premières séries du *Shimpen Souiko Gwaden*, Nouveau Commentaire illustré de Souiko : un roman historique chinois écrit sous la dynastie des Song par Sétaï-an, et présenté au public japonais dans une traduction arrangée par Bakïn et Ranzan, publiée en neuf suites de dix volumes, dont la sixième, la septième, la huitième n'ont vu le jour, après un intervalle de trente ans, qu'en 1838 et années suivantes : — ces neuf séries composant un roman de quatre-vingt-dix volumes, dont Ranzan a écrit quatre-vingts volumes.

L'illustration de ce roman célébrant les exploits guerriers de cent huit héros chinois, qui meurent tous l'un après l'autre, et qui n'est qu'une suite de duels mortels, de combats, de batailles, débute par la portraiture effrayante de neuf de ces héros, portraiture suivie du renversement d'un monument

sacré, d'où sortent, comme d'une éruption de volcan, toutes les dissensions et les guerres de ces années.

En même temps que le roman est une glorification de ces cent huit héros, c'est déjà un pamphlet contre la corruption gouvernementale de la Chine de ce temps, et un prêtre, qui revient dans toutes les pages, une barre de fer à la main comme bâton, apparaît comme le grand justicier de cette épopée. Une des planches de l'illustration qui a une réputation au Japon, et dont les artistes s'entretiennent comme d'un tour de force, est la composition où l'artiste représente ce prêtre poursuivant un fonctionnaire prévaricateur, qui s'est jeté sur un cheval, que dans sa terreur de la barre de fer, il n'a pas vu attaché, et dont l'effort impuissant pour prendre le galop a fourni le Géricault le plus mouvementé qui soit.

C'est aussi, dans cette pile de livres, un étonnement même pour les Chinois de trouver une Chine si exactement rendue avec ses costumes, ses types, ses habitations, ses paysages, chez un artiste qui ne l'a pas vue, et qui a eu à sa disposition d'assez pauvres éléments de reconstitution du pays.

Et tout le temps, dans ces trois premières séries, de puissants dessins, comme le dessin du guerrier Boushô étranglant un tigre, d'une grandeur telle qu'on le voit porté par plus de vingt hommes dans une autre planche; le dessin du même guerrier jetant par-dessus sa tête un colosse à terre, dont la chute forme la courbe d'un corps brisé, déjà mort; le dessin du même guerrier, deux têtes coupées à côté de lui, et écrivant sur un mur, avec le sang de ces têtes, que c'est lui qui a tué ces malfaiteurs.

Un dessin d'un caractère indicible montre un assassin, vu de dos, une main tenant son sabre prêt à frapper derrière lui, son autre main serrant à la gorge sa victime, un dessin où il n'y a d'ombré que ses cheveux, et où le reste de l'assassin est dans la lumière d'un croquis esquissé seulement avec des traits.

Un autre dessin, d'une grâce douloureuse, est une scène de torture, représentant une femme suspendue en l'air, les bras attachés derrière le dos, sa tête tombée de côté contre une de ses hanches, ses pieds dans le vide cherchant la terre.

Dans ces séries, Hokousaï tente — et je crois là seulement

— de tirer un parti pittoresque, dans ses compositions, de l'escalier, de l'escalier extérieur des habitations chinoises et japonaises, tente de représenter des scènes d'intérieur, coupées par la montée ou la descente au premier plan d'un homme ou d'une femme dans un de ces escaliers aériens — et c'est vraiment d'un très joli effet.

Dans la quatrième série, un enragé combat sous l'eau entre deux guerriers. Téhojiu et Ritatsou, se portant de formidables coups, tout en nageant.

Dans la cinquième série, après un dessin représentant un médecin pansant la blessure faite dans le corps du guerrier Liô, par une flèche qu'il vient de retirer, et qu'il tient dans sa bouche, c'est une suite de violents, de colères, d'homicides dessins. Ici c'est un guerrier qui tombe avec son cheval dans un précipice, le cheval cabré dans le vide du trou noir sans fond, un dessin où il y a la *furia* d'un croquis de Doré réussi ; là c'est l'herculéenne cavalière Itijôsei faisant un prisonnier, qu'elle immobilise emprisonné dans son *lasso ;* plus loin, un homme qu'un guerrier décapite d'un coup de sabre, et dont le tronc s'affaisse, pendant que sa tête, projetée en l'air, retombe d'un côté, son chapeau de l'autre.

L'amusant chez Hokousaï, c'est la variété des sujets. Au milieu de ces féroces épisodes de la guerre, voici tout à coup. dans la sixième série, un palais féerique au haut d'un rocher, auquel on arrive par des ponts, des escaliers, une montée d'un pittoresque charmant : palais né dans l'imagination du peintre au fond de son atelier. Et à côté de cette architecture poétique, des dessins d'un naturel, comme cet homme qui dort la tête sur une table, visité par un rêve paradisiaque ; comme cette société sur un pic de montagne, saluant le lever du soleil, les robes et les cheveux flottants et soulevés derrière eux par l'air du matin.

Et jusqu'au bout, jusqu'à la fin de la neuvième série, toujours des images différentes ne se répétant pas. C'est le combat mortel de deux guerrières renversées à terre l'une sur l'autre, pendant que dans le lointain un cheval fuit; c'est la danse d'une femme, au moment où, après s'être inclinée, elle se relève avec cette flexibilité des reins qu'Hokousaï sait si bien rendre, les bras étendus, la tête amoureusement ren-

versée en arrière; c'est la vue d'un vaisseau de guerre japonais avec son architecture de pagode ; c'est l'incendie d'un convoi militaire de vivres ; c'est enfin une des dernières planches, où, dans une nuit éclairée par une lune qui rend les vagues toutes blanchissantes, sur une barque que fait avancer un marinier, penché sur un long bambou, Roshûn, un des cent huit victorieux, boit une coupe de saké, que lui verse une élégante femme, et la légende de la gravure est celle-ci : *Roshùn, buvant sous la belle lune, dans la rivière de Waï.*

L'illustration de ce roman en quatre-vingt-dix volumes, est en général de trois images doubles par volume, ce qui fait avec les frontispices, pour l'ouvrage entier, près de trois cents estampes.

Une autre publication a été faite d'estampes se rapportant à l'illustration de Souiko par Hokousaï, mais d'estampes différentes de celles du roman, éditées en 1829, sous le titre: *Yehon Souikoden*, ILLUSTRATION DES PERSONNAGES DE SOUIKODEN.

Nous y retrouvons le prêtre à la barre de fer, Rotishin, le tueur de tigre, Boushô, et Itijôsei la femme forte, à côté de Kiumonrio Shishin, l'homme au corps entièrement tatoué de dragons, et de Rosensho, ce mortel qui avait le pouvoir de produire des orages pour terrifier l'ennemi ; — tous deux faisant partie des cent huit héros de l'épopée chinoise.

En 1808, Hokousaï illustre *Yùriakou Onna Kiôkoun*, L'ÉDUCATION D'UNE FEMME HÉROÏQUE, un roman écrit par Ikkou sur une légende du XVe siècle, racontant ce qui s'est passé, dans le temps, au château du daïmio Kitabataké, où l'une des planches vous montre une femme s'exerçant au maniement du sabre.

La même année 1808, Hokousaï illustre *Kataki-onti Miyorino Miôgô*, LA GLOIRE D'UNE VENGEANCE.

Un roman du romancier Bakïn, un roman en six volumes très chargé d'incidents, où il est question d'une méchante femme représentée dans un beau dessin, un sabre dans les dents, des malheurs d'un garçon de marchand de saké, d'une femme possédée par un esprit, d'un papier volé à un samouraï assassiné, d'une fille sauvée par le fils de l'assassin des

mains de la méchante femme, de tueries nombreuses, de la retrouvaille du papier rapporté au prince, et du mariage du jeune homme avec la jeune fille qu'il a délivrée.

En 1808, Hokousaï publie l'illustration de *Shimoyo-no-Hoshi*, LES ÉTOILES D'UNE NUIT OU IL GÈLE, un roman de Tanéhiko en cinq volumes.

La jalousie de la femme est un des sujets le plus souvent traités par le roman japonais, et il s'agit encore, — comme dans le roman du NOUVEAU CONTE SUR KASANÉ de Bakïn, — de la jalousie d'une femme contre une rivale, et de son assassinat par son mari.

La préface de Tanéhiko est gravée sur un éventail blanc jeté sur une page noire : l'imagination de Hokousaï trouvant à tout un ingénieux motif d'ornementation, et, dans un autre roman, mettant la table des matières dans un cadre attaché sur un treillage de bambous, tout garnis de feuillages et de fleurs.

C'est donc, comme première planche, Osawa, la femme jalouse, qui se regarde dans un miroir, en un mouvement de retraite du corps en arrière, les cheveux envolés d'où tombent son peigne et ses épingles, et sa ceinture aux fleurs de glycine se tordant autour d'elle, comme la vraie image d'un serpent, — qui se regarde, effrayée de la laideur future que la jalousie va apporter à sa figure, et qu'elle voit d'avance.

Puis une autre figuration de la jalousie de cette femme, sous la forme d'un monstre échevelé, un enfant attaché la tête en bas sur son dos, dont les deux pieds passant dans ses cheveux ébouriffés lui font deux cornes de diablesse, tandis que les paroles de colère, à la sortie de sa bouche, se changent en une légion de rats et de souris, qui se jettent à la gorge de son mari Itoyé.

Alors une autre planche, où le mari a mis à la torture sa femme, qu'on voit battre des pieds dans sa souffrance, et qui est après jetée à l'eau. Cet assassinat est l'occasion d'une composition curieuse, où l'on voit, dans le courant d'une rivière, une planche arrêtée, sur laquelle est un fourneau allumé et un coq, d'après une croyance du Japon, qui veut que la planche, ainsi chargée, s'immobilise là où il y a un cadavre sous l'eau.

Et l'esprit vengeur de la femme assassinée pénètre sous la

forme d'un serpent dans la chambre nuptiale, où se trouve Itoyé avec sa nouvelle et charmante femme Ohana. Mais bientôt, dans un état de fureur étrange, il tirera son sabre, que cherche à rabattre Ohana, — elle n'apercevant pas l'effrayante vision que voit seul son mari. Oh! une terrible vision! une tête de toute la grandeur de la page, où sont les traits reconnaissables de la morte, apparaît dans une broussaille de cheveux mêlés de terre, avec d'inquiétants yeux de gnome. un nez qui n'est plus qu'un trou nasal, des dents noires aux gencives rongées par les vers.

En 1808, Hokousaï publie l'illustration de *Kanadéhon Gouïtino Bounsho*, Conte complémentaire de l'histoire des quarante-sept ronins, un roman en cinq volumes, dont le texte est dû à Tanshûrô Yemba.

Un roman dont l'intérêt artistique est tout entier dans la première composition, représentant les quarante-sept ronins qui déposent la tête de Kira sur le tombeau d'Assano.

Le reste du roman a l'air de se rapporter à des incidents de la vie de Amanoya Rihei, le marchand qui a fourni les armes et les équipements militaires pour l'attaque du château fortifié de Kira. Tout au plus, dans l'illustration, une gravure amusante, vous donnant, je ne sais à quel propos, la vue très détaillée de la cuisine d'une « maison verte », — tout comme dans les Étoiles d'une nuit où il gèle se rencontre également le jardin d'une « maison verte », dans lequel se profile sur le fond une longue galerie, au travers de laquelle les femmes de l'intérieur se voient reflétées, sur les chassis de papier, en de caractéristiques ombres chinoises.

En 1808, Hokousaï publie l'illustration de *Onna-moji Nonyé Monogatari*, L'Histoire de Nonyé écrite en lettres de femmes (en langue vulgaire), roman dont le texte est de Shakouyakoutei et forme cinq volumes.

Un roman écrit d'après une légende du XIe siècle, et où l'empereur Toba prend sur une de ses femmes un petit sabre, avec lequel il croit qu'elle va l'assassiner. Alors des scènes de torture et la mort. Mais la femme est innocente, et le sabre a été mis dans ses vêtements par une rivale, jalouse d'elle. Et

le juge qui a prononcé sa condamnation, on le voit se réveiller d'un cauchemar, où il a été visité par l'esprit de la morte dans une peau de tigre.

Quant au *nouyé*, cet animal fantastique qui a la tête d'un tigre, le corps d'un taureau, la queue d'un serpent, il n'apparaît que dans une seule image, où il est tué par Yonimasa.

La même année 1808, Hokousaï publie *Yuriwaka Nozonyé no Taka*, LE FAUCON DE YURIWAKA, un roman en un volume, dont le texte est de Mantei-Sôsa.

Un roman dans lequel le prince Yuriwaka, un prince du XIIe siècle, met à mort Beppou, l'ennemi de sa famille, un roman où se trouve un puissant dessin du faucon qui a donné son nom au roman, et un caractéristique dessin de Beppou, qui, tombé à terre, se tient la tête, se bouche les oreilles sous le sifflement d'une flèche qui passe au-dessus de lui.

Dans ce roman, il y a d'élégantes planches d'amour entre le prince Yuriwaka et la belle Nadeshiko, dans leurs robes fleuries, pour l'homme de fleurs de cerisier, pour la femme de fleurs d'iris, et la gravure qui traduit dans ce livre les dessins d'Hokousaï, différente, plus précieuse que les autres, a, sur le bois, des fonds ressemblant à l'aquateinte obtenue sur le cuivre et l'acier.

En 1808, Hokousaï publie l'illustration de *Raïgô Ajari Kwaïso Dén*, CONTE SUR LE RAT MONSTRE DU PRÊTRE RAÏGÔ ; un roman de Bakïn se passant au XIIe siècle, et où il a introduit la légende des rats du prêtre Raïgô dans l'histoire de la tentative de vengeance du prince Minamoto Yoshitaka contre Yoritomo : un roman édité en huit volumes.

Ce sont d'abord deux figurations en pied de ce prêtre Raïgô, qui est représenté, dans l'une, élevant en l'air un rouleau magique, avec des mains qui ressemblent ainsi que ses pieds à des pattes griffeuses de rats ; dans l'autre, en train d'exercer son pouvoir sur ces animaux destructeurs, entouré de millions, de milliards de rats, passant et repassant autour de l'estrade où il fait ses invocations et agite une sonnette : une planche extraordinaire par le rendu de l'infinie et grouillante multitude, en sa presque effrayante perspective à la

cantonade. Et d'autres compositions nous montrent le prince Minamoto Yoshitaka, dans un pèlerinage, faisant la rencontre de Raïgô, et le prêtre lui communiquant son pouvoir surnaturel, si bien qu'un jour le prince, poursuivi par un ennemi, fait un appel aux rats, dont le flot, montant entre eux deux, empêche de l'atteindre. Et une planche vous montre le roi de ces rats, le rat monstre du prêtre Raïgô, un rat qui, comparé à l'homme monté sur lui, est de la grandeur d'un éléphant.

Mais il se trouve que l'homme protégé par les rats a un adversaire protégé par les chats, un homme dans la famille duquel on a trouvé, en creusant la terre, un chat en or.

Des voleurs ont dérobé le chat en or, et la recherche de ce chat porte-bonheur par les anciens possesseurs, tombés dans la misère et la détresse, recherche mêlée à l'action d'une femme méchante nommée Karaito, mêlée à l'organisation d'un complot et à quelques tueries, met mille incidents, mille complications dans ce roman, où apparaît, çà et là, l'élégante figure de Masago, la maîtresse de Yoritomo.

Au dénouement, sur l'ouverture d'un panier où se retrouve le chat d'or, tous les rats prennent la fuite, et le prêtre Raïgô, qui s'était engagé à tuer Yoritomo, se contente d'un assassinat allégorique, en perçant de son sabre le manteau du prince qui l'a gracié ; et dans ces circonstances, l'homme du chat, réduit à ne pouvoir mettre à mort l'homme des rats, perce également de son sabre le casque de ce dernier.

En 1808, Hokousaï publie l'illustration de *Foutatsou Tchôtcho Shiraïto Zôshi*, Conte de deux Papillons, roman dont le texte est de Shakougakoutei, édité en cinq volumes.

C'est l'histoire de deux lutteurs, Nourégami et Hanarégoma, en une illustration très coloriste dans le noir.

L'une des planches représente Hanarégoma déracinant des rochers à la force de ses bras tirant une corde. Puis l'on voit les deux lutteurs mesurer leurs forces et, à quelques planches de là, se constituer volontairement prisonniers, et comparaître devant un tribunal qui les déclare innocents d'un crime commis par d'autres.

Pourquoi ce titre : Les deux Papillons ? L'explication n'en

est guère donnée que par un jardin où l'on voit de nombreux papillons, parmi lesquels est un papillon mort, tombé à terre.

En 1808 et 1811, Hokousaï publie l'illustration de *Hanshiti Zéndén Nanka no Yumé*, LE RÊVE DU CAMPHRIER DU SUD, un roman en dix-sept volumes, divisé en deux parties, et dont le texte est de Bakïn.

Un roman contenant l'histoire de trois générations, commencée avec l'histoire du ménage Sankatsou et Hanshiti, et finissant à Onono Otzou, la célèbre femme de lettres du XVIe siècle, qui a écrit au Japon la première pièce de théâtre sous une forme moderne.

L'illustration du roman commence par l'abattage d'un très vieux camphrier, poussé sur la montagne de Yonédani-Yama, l'abattage d'un camphrier sacré, où les bûcherons, dans leur œuvre sacrilège, se blessent en tombant des branches. Et la chute des bûcherons amène l'image d'un vendeur de pommade pour les blessures, qu'on voit accroupi sur une peau d'ours, à côté d'un grand pot, où, après s'être fait une entaille à la peau, il puise de la graisse d'ours, et montre aux assistants que l'application de cette graisse arrête le sang.

Hanshiti, auquel est apparu l'esprit du camphrier, un jour qu'il dormait sous son ombre amie, n'éprouve plus que des malheurs depuis l'abattage de l'arbre. Sa femme Sankatsou est obligée de se faire chanteuse de la rue, à jouer du *kokiù* (espèce de violon-guitare) sur les places publiques, et ils tombent dans une telle misère, lui, sa femme et sa fille, la femme de lettres future, déjà grandelette, que le malheureux est au moment de se suicider, quand l'inspiration lui arrive de fabriquer des chignons pour femmes, — les Japonaises portant de faux cheveux tout comme les Européennes, — et nous voyons le ménage installé dans une boutique, où commence pour ces pauvres gens la bonne fortune. Mais ils sont accusés de vilaines actions, et obligés de quitter la province, où les vrais coupables, après leur départ, avouent leurs méfaits, en se suicidant dans un cimetière.

Au fond, Hanshiti est d'origine noble, mais descendu à l'état de ronin en sa détresse ; seulement, s'il retrouve un sabre, dont il était le détenteur, il redeviendra noble, et la

seconde partie du roman se passe à la recherche de ce sabre, au milieu de toutes sortes d'aventures dans le genre de celle-ci : dans une attaque de malfaiteurs, la jeune fille a perdu une de ses chaussures en bois, un malfaiteur la lui rapporte, et, enflammé par sa beauté, veut la violenter : elle le tue.

Et ce roman qui commence par la description du camphrier, qui passe à la fabrication de chignons de femmes, se termine par une pièce de vers pour arrêter la sécheresse d'un été caniculaire, et la retrouvaille du sabre de Hanshiti qui rentre dans la classe des guerriers — toutes ces péripéties diverses du roman amenant à la fin, on ne sait trop comment, le salut de la princesse Yenju.

En 1810, Hokousaï publie l'illustration de *On-yô Imoséyama*, LES DEUX MONTAGNES NOMMÉES IMOSÉYAMA, roman dont le texte est de Shinrotei, édité en six volumes.

Un roman où deux familles séparées par des dissensions politiques habitent deux montagnes voisines, et où le fils d'une de ces familles devient amoureux de la fille de l'autre famille, et, plus heureux que Roméo, arrive à se la faire accorder ; roman dans lequel l'intérêt amoureux est associé à l'intérêt dramatique d'une conspiration du prince Irouka contre l'empereur régnant.

Des planches représentant les palais des deux familles vous apprennent, par des cordes reliant les toitures et sur lesquelles glissent des cerfs-volants, les ingénieux moyens de communication qu'ont trouvés les amoureux.

Une autre planche, où Hokousaï donne un curieux échantillon de son imagination fantomatique, est la gravure de la salle où a lieu la conspiration, salle ayant la réputation d'être hantée par les mauvais esprits, et qu'a choisie exprès Irouka, pour n'être pas dérangé dans ses conciliabules.

Une salle éclairée par une lampe faite par l'assemblage de fémurs, au haut desquels une tête coupée crache de la flamme; une salle qu'escaladent du dehors les branches d'un arbre, à l'apparence d'ailes de chauve-souris. Là, court à quatre pattes un squelette d'enfant, au milieu de femmes qui ont des mufles de bouledogues, deux ou trois dents leur saillant hors la bouche, toutes avec les deux petites mouches au front des

femmes de la noblesse ; et cela sur des fonds de toiles d'araignée, derrière lesquelles s'entrevoient vaguement des visions d'êtres surnaturels.

En 1812, Hokousaï publie l'illustration de *Matsomwô Monogatari*, Histoire de Matsomwô, roman dont le texte est de Koyéda Shiguérou, édité en six volumes.

Un roman qui est une suite d'apparitions, parmi lesquelles l'apparition de la jeune morte Yokobouyé, apparaissant. dans un éclair, au pied du lit de son amoureux Tokiyori, est d'un effet saisissant.

En 1812, Hokousaï publie l'illustration de *Aoto Foujitsouna Moriô-an*, Histoire de Foujitsouna (ancien juge célèbre du XIIIe siècle), un roman dont le texte est de Bakïn, édité en dix volumes.

Une des premières planches représente le juge sur un pont, assistant à la recherche, dans une rivière, de quelques pièces de monnaie, par des plongeurs. Et comme on se moque de lui, et qu'on lui dit que cette recherche de l'argent dans l'eau coûte beaucoup plus cher que l'argent perdu, il répond que l'argent dans la rivière ne profite à personne, tandis que l'argent donné pour le retrouver profite à.des gens.

Et ce sont de beaux dessins du juge lisant un papier, du juge jugeant dans son tribunal des criminels, attachés les mains derrière le dos, par une corde que tient un garde, et dont on voit les têtes dans une autre planche, fixées sur les cornes de taureaux, que ces animaux promènent.

Une idée ingénieuse : sur une des planches, ce que lit un homme, c'est la légende de la gravure.

Une planche caractéristique représente le terrible Shôki, le tueur des diables, venant rechercher chez eux un pauvre petit enfant qui pleure. au milieu d'un paysage, où, dans le fond, les loups mangent des cadavres.

Une planche singulière représente un chat monstre, en robe, tenant par le cou un médecin.

Une planche curieuse montre à gauche une chambre où se passe une scène du roman, et à droite une grande galerie vide.

dessinée d'après les lois de la perspective la plus rigoureuse, et qui fait tomber absolument l'allégation que la peinture japonaise n'a pas le sentiment de la perspective.

Enfin, comme dénouement de l'histoire du juge Aoto, on voit une place d'exécution, où un bourreau se dispose à trancher la tête à un homme attaché à deux pièces de bois croisées, liées par le haut, quand apparaît providentiellement, dans le fond, le juge, auquel une femme parle et innocente le condamné, qui va avoir sa grâce.

En 1813, Hokousaï publie l'illustration de *Ogouri Gwaïden*, LA BIOGRAPHIE SUPPLÉMENTAIRE D'OGOURI, roman de Koyéda Shighérou, dont l'action se passe sous Ashikaga Yoshimitsou, au XIVe siècle, roman paru en deux séries de cinq volumes, la première publiée en 1813, la seconde en 1828.

Le prince Soukéshighé, l'héritier de la famille Ogouri, a pour fiancée la princesse Térouté. Une intrigue politique fait perdre au père du héros du roman ses dignités et sa fortune, tandis que la même aventure arrive à la famille de la princesse, et les deux fiancés se perdent de vue.

Dans sa ruine, le prince Ogouri épouse Hanako, la fille d'un richissime Japonais, où la princesse Térouté est servante, chargée du service du bain. Les deux anciens fiancés sont repris d'un sentiment amoureux. Et une planche représente Hanako se regardant dans un miroir où se reflète la jalousie qui la dévore. Oui, la jalousie au Japon est signifiée, chez la femme, par des cornes au front.

Térouté, battue dans la maison d'Hanako, s'est sauvée, et, au moment où elle erre désolée dans une forêt, la déesse Kwannon lui apparaît sous la figure d'un petit flûteur monté sur un bœuf, et la console.

Alors, Ogouri la rencontre, lui donne un rendez-vous la nuit, mais Hanako avertie la précède et prend sa place.

Sur ces entrefaites, et sans doute sur les ordres d'Hanako, Téronté est enlevée et vendue à une « maison verte » ; mais un ancien sujet de sa famille, qui lui est resté fidèle, apporte une lettre au prince Ogouri, qui lui enseigne où est Téronté qu'il aime, insensible à l'amour de Hanako.

Et une des dernières planches montre Kotaro, le sujet

dévoué de Térouté, précipitant à l'eau le maître de la « maison verte », tandis qu'Hanako vient s'y jeter.

En 1815, Hokousaï illustre *Beibei Kiôdan*, Conte villageois des Assiettes, histoire de deux jeunes filles portant des noms d'assiettes, dont le texte est de Bakïn, roman publié en huit volumes, et auquel l'artiste japonais a donné peut-être ses dessins les plus rembranesques.

La première composition représente un dignitaire japonais tendant à une femme qui pleure, et qui a un enfant sous elle, une tige de magnolia, tendant à une autre femme qui sourit, et qui a un enfant sous elle, une branche de prunier en fleurs. Ce dignitaire est un Chinois qui, sous la dynastie des Ming, à la suite d'une conspiration avortée, s'est sauvé au Japon, laissant en Chine, avec un enfant, la femme qui pleure, puis est devenu, grâce à sa science de lettré, un homme d'État au Japon, a épousé la Japonaise souriante dont il a eu un fils, s'est laissé envoyer comme ambassadeur en Chine, où, dans les recherches de sa première femme et de son fils, il a été reconnu comme l'ancien conspirateur, et exécuté.

Ceci n'est que le préambule du roman, qui est l'histoire du fils que l'ambassadeur chinois a eu de la femme japonaise, — roman où il y a, chez Bakïn, la tentative de montrer que cet enfant au sang mêlé de deux races n'a pas l'énergie du caractère japonais.

La femme japonaise est morte à la nouvelle de l'exécution de son mari en Chine, et l'enfant est resté orphelin et sans ressources ; mais un daïmio du Shogounat des Ashikaga a pitié de l'enfant, le prend sous sa protection, et l'enfant, devenu un jeune homme, épouse une Japonaise, en a deux filles, l'aînée appelée Karakousa (le Rinceau), la cadette appelée Benizara (l'Assiette rose).

En ce temps, le daïmio qui l'avait pris sous sa protection entre en guerre avec un autre daïmio, est battu et se fait exterminer, lui et tous les siens, ainsi que cela se pratiquait dans les guerres entre les Taïra et les Minamoto. Quant au jeune protégé, très légèrement blessé, et rappelé à la vie par un prêtre que tue ensuite une flèche, il ne songe pas à mourir, et se met à la recherche de sa femme et de ses deux filles, en cette contrée

pour le moment pleine de combats, du matin au soir et du soir au matin. Traversant à toute heure de petits champs de bataille, une nuit, il entend un cri d'enfant, va à ce cri, aperçoit un guerrier blessé tenant une petite fille dans ses bras, achève le blessé, s'empare de l'enfant, n'a pas le temps de la reconnaître devant le bruit d'une troupe de guerriers qu'il croit à sa poursuite, se met à se sauver à toutes jambes, jusqu'à l'instant où, épuisé de fatigue, il se laisse tomber sur un tronc d'arbre. C'est alors que l'officier de la troupe s'approche de lui et le remercie d'avoir sauvé la princesse, la fille de son maître. « Mais c'est mon enfant! s'écrie le fils du Chinois. — Votre enfant? regardez-la bien! » Et le père de « l'Assiette rose » s'aperçoit que, quoique du même âge et lui ressemblant, ce n'est pas sa fille.

L'officier met ses soldats à sa disposition pour rechercher sa femme et ses filles, recherche inutile, et qui lui donne la croyance qu'elles ont été égorgées dans la mêlée. Et il est amené par l'officier, qui l'a pris en amitié, au père de la princesse, qui en fait son vassal.

Quelques années se passent, au bout desquelles, après de nouvelles recherches infructueuses, il se décide à se remarier à une seconde femme, et a une fille qui sera « l'Assiette cassée ». Alors qu'il vivait tranquillement dans son ménage, il a la mission de détruire un repaire de diables (brigands) près d'un temple, au milieu d'une forêt; mais il est battu, ses soldats tués, et le sabre que lui avait donné le prince pour couper la tête du chef des brigands est pris. Le prince veut le disgracier, mais l'officier qui le protège, devenu premier ministre, fait observer au prince que c'est lui qui l'a choisi, et que ce serait un aveu public qu'il s'est trompé sur sa capacité. Et, sur le conseil du ministre, le voilà parti à la recherche du sabre, et en même temps un peu à la recherche de sa femme et de ses enfants, recherche qui dure trois ans.

Une seconde expédition avait été envoyée contre le chef des brigands du temple bouddhique, et avait eu l'insuccès de la première, ce chef de brigands ayant une force invincible, et voici à quoi il la devait. Il avait joué avec Nio, la statue colossale de l'entrée du temple, il avait joué une partie par laquelle, s'il perdait, il serait privé de la chance de tout gain au jeu

pendant trois ans ; mais, si Nio perdait, il lui donnerait sa force physique pendant trois ans. Et Nio a perdu. Et l'image d'Hokousaï représentant le Nio en pierre ayant quitté son piédestal et accroupi sur la table de *go*, à côté de son partner en chair et en os, évoque, dans votre souvenir, la scène de Don Juan et de la statue du Commandeur.

Dans l'espace de ces trois ans, le joueur a rencontré dans ses voyages le fils du Chinois, n'a pas été reconnu par lui, est entré même en relations intimes avec celui-ci, qui lui a donné une lettre pour annoncer son retour à sa femme.

Or les trois ans sont expirés, il est au bout du bail de sa force mystérieuse et poussé à cette visite par l'influence occulte de la statue qui veut se venger. Et le jour où il arrive, la femme du Chinois a rêvé que son mari a été assassiné par un malfaiteur et que ce malfaiteur lui apportera une lettre dans la journée. Un serviteur fidèle a fait le même rêve. Donc, si un homme vient, un homme semblable à l'homme du rêve, ce sera bien l'assassin du mari. Le brigand apporte la lettre. aucun doute ; et la femme et le serviteur se jettent sur lui, et le tuent avec l'aide invisible de la statue de Nio qui lui tord le cou.

Au moment même où le malfaiteur vient d'être tué, le mari rentre chez lui, et s'indigne de ce que sa femme et son serviteur ont égorgé un ami qu'il leur avait envoyé, et le serviteur et la femme, reconnaissant qu'ils ont été victimes d'un rêve, ne trouvent pas autre chose, pour désarmer l'indignation du mari, — le serviteur que de s'ouvrir le ventre, la femme que de s'ouvrir la gorge.

Mais ne voilà-t-il pas qu'au milieu de ce carnage entre dans la maison le ministre qui, dans une tournée, vient de faire arrêter deux brigands, qui dans le mort reconnaissent leur chef !

Alors le ministre, prenant la tête du brigand et le sabre retrouvé, rassure le mari, en lui disant qu'il racontera au prince que c'est lui qui a tué le brigand, après qu'il avait assassiné sa femme et son serviteur.

A peine le ministre a-t-il passé la porte, — les incidents se précipitent dans le roman japonais, — qu'il rencontre une femme et deux jeunes filles demandant aux allants et venants.

s'ils connaissent un Japonais, dont personne ne sait le nom. Le ministre leur apprend qu'il a changé de nom, leur donne son nouveau nom, indiquant de la main une maison où il y a un grand arbre. Ce sont la première femme et les deux filles du descendant chinois, renseignées sur l'existence de leur mari et père, par les fiches qu'il a laissées pendant ses trois ans de pèlerinage dans tous les temples bouddhiques, et, de temple en temple, ces femmes ont été amenées au temple de Nio, où la fiche déposée dans les autres temples manquant, elles ont supposé qu'il habitait dans le voisinage.

Et la première parole de la femme au mari est : « Tu es remarié, tu as une fille, il faut mettre ta seconde femme à la porte. » Il lui montre le cadavre de cette seconde femme. Cette vue la radoucit, et elle consent à ce qu'il garde près de lui « l'Assiette cassée ».

Mais presque aussitôt il se fait chez cette femme jusque-là très bonne, très excellente, une révolution morale surnaturelle, qui la transforme en une très méchante créature, hantée qu'elle est par l'esprit de la femme chinoise du père de son mari, venant se venger de son abandon et de sa mort sur la famille japonaise. Et cette méchanceté s'exerce sur la fille de la seconde femme, qui était jolie, intelligente, et qui s'appelait Kahédé (Feuille d'érable) et qu'elle baptise du nom d'« Assiette cassée », par opposition au nom de sa fille « l'Assiette rose », lui répétant à tout moment : « Tu n'es que l'Assiette cassée ! » Mal nourrie, mal vêtue, reléguée dans un bâtiment de ferme, condamnée aux tâches les plus fatigantes, occupée jour et nuit à coudre les robes de soie de ses sœurs, elle a la vie la plus triste, la plus humiliante, une vie de Cendrillon, où jamais elle n'obtient l'assistance de son père, manquant de tout caractère.

En ces temps, il venait l'idée à la mère de « l'Assiette rose » de la marier au fils du ministre, mais il se trouvait qu'il était amoureux de « l'Assiette cassée », et qu'une correspondance existait entre eux sans qu'on le sût. A la fin, la mère se doute de cet amour, et charge un mauvais prêtre d'enlever « l'Assiette cassée », et de la noyer. Et, s'en croyant débarrassée, elle persiste dans l'idée du mariage de « l'Assiette rose » avec le fils du ministre, et cherche à mettre dans ses intérêts un ami du jeune

homme, et qui passait pour avoir une grande influence sur son esprit. Malheureusement pour elle, cet ami était amoureux d'une jeune fille qui vivait avec « l'Assiette cassée », et était tout dévoué à l'amie de son amoureuse. Que fait-il? Il représente à la mère que le fils du ministre est d'une grande famille, que son mari n'est rien, que le mariage est bien disproportionné, qu'il n'y a qu'un moyen de réussir, c'est que sa fille ait une entrevue de nuit avec le jeune homme, une entrevue qui permette de croire à des rapports secrets entre eux, et que, dans ces conditions, le père ne voudra pas s'opposer au mariage. Il est donc convenu que la mère laissera la porte du jardin ouverte, la nuit, et, dans l'ambition de ce puissant mariage, elle arrive à décider sa fille, qui n'aime pas du tout le jeune homme, à le recevoir. Mais l'homme reçu, la nuit, par « l'Assiette rose », n'est pas le fils du ministre ; c'est, dans le dessin d'Hokousaï, le plus laid des hommes, le plus camus des Japonais. Et quand la mère a vu l'homme, à la lueur de sa lanterne, et qu'elle s'étonne, c'est l'homme qui lui fait une scène, affirmant qu'on lui a assuré que sa fille était amoureuse de lui, qu'on lui a tendu un piège, qu'il va être ridiculisé, s'il n'obtient la main de la jeune fille.

A quelques mois de là, la nouvelle court le pays que le fils du ministre se marie, et le père et la mère de « l'Assiette rose » sont invités aux fêtes du mariage. Désespérée, la mère se rend sur la route pour savoir quelle est cette mariée, et la voit arriver en *norimon*, mais elle est tellement troublée que, voulant la saluer, elle fait un faux pas, la couvre de boue, et se sauve sans la connaître.

Le lendemain, elle est en retard avec sa fille, pour le service religieux, qui a lieu exceptionnellement, pour ce mariage, dans un temple bouddhique, et ce n'est que le service fini, qu'elle se trouve en présence de la mariée, qui est « l'Assiette cassée ». Et « l'Assiette cassée » pardonne à la première femme de son père ses mauvais traitements, sa méchanceté attribuée à la hantise de la mère chinoise, et le service religieux a été commandé pour débarrasser la famille de cette hantise, la cause de toutes les vicissitudes de la famille, par une bénédiction sur tous les défunts de cette histoire, — dont Hokousaï montre les têtes fantomatiques au bas de cette dernière gra-

vure ; — mariage qui condamne « l'Assiette rose » à se marier avec le Japonais camus.

En 1845, après bien des années d'interruption dans l'illustration des livres, Hokousaï publie l'illustration de *Kan-So-Goundan*, Conte guerrier des deux royaumes de Kan et de So, roman historique en trente volumes, formant trois séries, dont la première et la deuxième ont paru en 1845, et la troisième à une époque inconnue.

Ce roman chinois, traduit en japonais par Shorio Sadakata, est l'histoire de la chute de l'empereur Shiko, l'empereur qui fit construire la grande muraille de la Chine, et de l'avènement de l'empereur Kôso, de la dynastie des Hang, 202 ans avant Jésus-Christ.

C'est, tout d'abord, la planche où se voit ce sujet si souvent représenté sur les gardes de sabre, ce vieillard mystérieux rencontré sur un pont, qui, pour éprouver la patience d'un jeune homme, se fait trois fois repêcher sa sandale, — au bout de quoi il lui donne un rouleau dont les instructions lui servent à faire le nouvel empereur de Chine.

Et dans ce roman racontant la lutte pour l'empire de Kôso et de Kò-ou, qui se perdit par ses cruautés, une terrible planche est celle où il a commandé la mort de cinq mille paysans fidèles à l'ancien empereur, et où défilent des gens pliant sous des filets remplis de têtes humaines.

Enfin, en 1846, trois ans avant sa mort, Hokousaï publie *Guenji Ittôshi*, l'Histoire du pouvoir de Minamoto, roman historique, dont le texte est de Shôtei Kinsoui, et dont on ne connaît qu'une partie, éditée en cinq volumes.

La planche capitale est celle où l'on voit Minamoto dormant en l'état d'inquiétude, où il est chaque nuit, par la hantise dans son sommeil de cette terrible araignée, grande comme une pieuvre, filant une toile qui tient tout le fond de la chambre, et que son sabre de chevet, sortant de sa gaine, — un sabre miraculeux, — va tuer.

EDMOND DE GONCOURT

LES TENAILLES

PERSONNAGES

IRÈNE FERGAN
PAULINE VALANTON
ROBERT FERGAN
MICHEL DAVERNIER
FERDINAND VALANTON
RENÉ FERGAN
UN DOMESTIQUE

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon élégant. Au fond, un jardin d'hiver. Portes à gauche et à droite. Lampes allumées; luminaire de petite réception.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, PAULINE.

Au lever du rideau, Pauline raisonne sa sœur avec tendresse. Irène, agitée, nerveuse,, traverse la scène dans toute sa largeur. Les hommes sont à fumer, en vue, derrière la porte vitrée d'un jardin d'hiver.

PAULINE.

Enfin, qu'est-ce que tu reproches à ton mari?

IRÈNE avec force.

Je lui en veux de ne pas l'aimer.

PAULINE.

A qui la faute? Tu l'accuses de n'être pas aimé. Il te répondrait peut-être que tu n'es pas aimante.

IRÈNE.

Ah ! je sens bien que je saurais chérir quelqu'un, que je le peux, que j'y aspire de toute mon âme ! Mais celui-ci, en dix ans de mariage, de vie en commun, il m'a conduite, non pas même à la résignation : c'est au désespoir que j'en suis.

PAULINE.

Ah ! quand j'ai vu, le mois dernier, que cette satanée loi du divorce venait d'être décidement votée, j'ai aussitôt pensé au nouveau stimulant que vous alliez y trouver, toi et tes pareilles, ma pauvre Irène, qui jusqu'à présent vous contentiez de faire tout bonnement très mauvais ménage...

IRÈNE.

Je ne m'en suis jamais contentée.

PAULINE.

Pourquoi n'arranges-tu pas autrement ton existence ? Tu n'as pas d'enfant pour te consoler ; prends le monde pour te distraire. Ne refuse pas les occasions de vivre le plus possible au dehors. Ici, dans cette maison si bien faite pour recevoir, où il y a une grande aisance, un homme bon garçon, en somme, une femme charmante, recommence à te montrer accueillante. Rouvre cette intimité que tu as peu à peu rétrécie et qui ne compte guère que moi, ta vieille sœur, pas bien divertissante, ton beau-frère, et, de temps en temps, un passant comme ce soir.

IRÈNE.

Ce n'est pas de plaisir que j'ai besoin, c'est de bonheur. Je pleure l'absence de cette santé-là : tu me conseilles de me droguer.

PAULINE.

Encore une fois, Robert n'est sans doute pas l'idéal. Mais c'est toi-même qui fais ton malheur, avec les agitations de ta nature, avec tes songeries, avec les vivacités de ta jeunesse. Ça te passera, va, et plus vite que tu ne crois !...

IRÈNE.

Peux-tu me faire un crime d'être différente de cet homme qui ne s'enthousiasme pour rien, qui ne se révolte de rien, qui n'est rien, rien de rien que mon maître !... que mon maître absolu, à moi...

PAULINE.

A toi qui tends l'oreille à tout, qui te passionnes pour tout, qui es toujours prête à vivre ou à mourir de tout.

IRÈNE.

Je ne prétends pas être d'une essence supérieure. Je n'ai point de vanité. Je ne demandais pas à mon mari d'être un grand homme. Il m'aurait suffi peut-être qu'il fût un pauvre homme, un pauvre diable d'homme, ayant au besoin des défauts, même des vices, mais alors des émotions, des peines, à la rigueur, un tourment de vie enfin pour le mêler à la flamme intérieure de ma vie. Mais le mien ne me laisse pas seulement une possibilité de le plaindre, de dépenser pour lui un peu de mon cœur, qui est si gros.

PAULINE.

Pourtant, tu aurais de belles occasions d'en avoir un peu pitié!... Voyons : vos dissentiments en toute chose, vos brouilles, vos querelles, il y a de quoi le rendre enragé.

IRÈNE, *avec une ironie méprisante.*

Tu ne le connais pas ! Les gens de son espèce se sentent toujours tranquilles, dans leur conviction d'avoir raison. En se levant le matin, il est déjà prêt à avoir raison, toute la journée. Il a raison avec les domestiques, avec ses chevaux, avec n'importe qui. Dans toutes les histoires qu'il rapporte, il y a toujours quelqu'un qui avait tort. et lui qui avait raison.

PAULINE.

Il n'y a que contre toi...

IRÈNE, *farouche.*

Si!... Son droit de mari a raison contre moi, quand cela lui convient, et sans que cela me convienne.

PAULINE.

Je me permets un peu de te prêcher ainsi en paroles, parce que je te prêche aussi d'exemple. C'est moi qui t'ai mariée, en effet; mais tout comme j'avais été moi-même mariée par notre mère. Mon mari est identique au tien. Ils ont tous deux les mêmes façons comme il faut de se comporter, le même genre d'oisiveté dans leurs fortunes équivalentes. Leurs habitudes de cercle, de sport, de chasse, sont à peu près semblables. Dans leur monde de fils de famille riches, ayant eu

des papas laborieux, ils sont une légion de maris pareils, qui ont sagement épousé, avant d'être trop chauves, avant d'être trop laids, des jeunes filles bien dotées comme nous, bien élevées à des couvents comme le nôtre. Et je vois tous ces ménages composer très correctement la bonne société moyenne. Et pour mon compte, je me satisfais fort bien de mon sort. Et Ferdinand et moi, nous nous aimons sincèrement... ainsi que nous le devons.

IRÈNE.

Oh! je le reconnais: vous êtes un certain nombre d'épouses toujours contentes de votre sort. Mais c'est vous qui, à l'occasion, feriez aussi les veuves les plus résignées. Les unes et les autres sont du même bois.

PAULINE, un peu piquée.

Voilà un trait dont je ne saisis guère l'à-propos.

IRÈNE.

Ah çà! tout à l'heure, en dînant, pendant les récits que Michel Davernier nous faisait de son séjour en Grèce, tu ne te rappelles pas ce que ton mari a dit, dans cet ordre d'idées. Il a dit tout naturellement: « Si j'avais le malheur de perdre ma femme, et que je fusse encore assez jeune, je m'en irais faire un grand tour, partout par là-bas. » Toi aussi, tu as eu l'air de trouver cela tout naturel.

PAULINE.

Eh bien, quoi?

IRÈNE.

Qu'un bon mari, en face de sa bonne femme, entrevoie ainsi un art d'être veuf: se mettre à voyager... avec un tout petit bagage...

PAULINE.

Tu vas toujours aux extrêmes.

IRÈNE.

Et toi, telle est donc ta manière de bien s'accorder en ménage! Ce n'est pas comme cela que je veux être aimée, ni que je peux aimer. C'est contre cette misère que je crie et que je me débats ici.

PAULINE, malicieusement.

Si j'ai prêté peu d'attention à ce propos de mon mari, c'est sans doute que je m'amusais alors à te contempler.

IRÈNE.

Moi?

PAULINE.

Oui, toi, pendant que Michel Davernier nous tenait sous le charme de sa parole. Ses idées m'ont paru diablement avancées sur toutes choses; mais tu m'as eu l'air de le trouver fort éloquent!...

IRÈNE, avec embarras.

Que vas-tu chercher là?

PAULINE.

Veux-tu même que j'ajoute le motif auquel j'attribue l'irritation particulièrement nerveuse où tu es contre ton mari? C'est qu'il a manqué, je l'avoue, de compétence, et un peu de finesse, en discutant avec Michel. Depuis que nous revoyons notre ami d'enfance, jamais ton mari n'avait eu l'occasion de donner aussi petitement sa mesure.

IRÈNE, troublée.

Alors tu penses... Que penses-tu?

PAULINE.

Je pense que tu auras été blessée dans ton amour-propre; et qu'il n'y a en tout ceci que des choses qui vont passer... (Désignant le fond de la scène.) On dirait que nos fumeurs se disposent à revenir. Je te préviens que tes yeux sont fort rougis. Tu devrais peut-être...

IRÈNE.

Oui, une fois de plus me recomposer une mine.

Elle passe dans sa chambre en sortant par la droite.

SCÈNE II

PAULINE, FERGAN.

FERGAN.

Comment, ma chère Pauline, ma femme vous laisse seule?

PAULINE.

Vous arrivez juste à temps pour la remplacer.

FERGAN.

A vrai dire, je venais prendre congé de vous. Irène n'avait pas daigné m'avertir que nous avions des invités. J'ai dû prétexter une affaire urgente pour fausser compagnie à votre M. Davernier. Je veux bien croire que c'est un garçon de grande valeur, mais il m'assomme. Je l'ai laissé à Ferdinand, qui a l'air de le supporter pas mal.

PAULINE.

Et vous vous en allez faire votre tour de flânerie indispensable au cercle.

FERGAN.

Oh! indispensable, non! Mais, vous savez, on est un petit groupe à ne faire sa partie qu'entre soi. On se quitte à sept heures en se disant : « Viendrez-vous ce soir? — Je viendrai si vous venez. — Eh bien, je viendrai! » Alors on a un but, un peu une parole à tenir.

PAULINE.

Ne vous demandez-vous jamais si vous n'auriez pas un but plus sérieux à poursuivre? Oui : la pacification de votre intérieur. Que pensez-vous qu'éprouve votre femme toutes les fois que vous la laissez seule, à votre foyer?

FERGAN.

Ma femme? Elle en est enchantée! Vous avez pu constater combien elle était maussade, désobligeante pour moi pendant le temps du dîner? Eh bien, dès qu'elle va me savoir parti, je parie qu'elle redevient tout aimable, toute gaie. Dès que j'arrive où elle est, je vois aussitôt sa figure se renfrogner; je m'éloigne, il lui vient tout de suite un air de délivrance.

PAULINE.

Au lieu de vous complaire dans ce genre d'observations, vous feriez mieux de tout essayer pour remédier à un état de choses qui est grave.

FERGAN.

Que voulez-vous que j'y fasse? C'est Irène qui a pris les allures de ne plus pouvoir me supporter. Cela a commencé je ne sais comment, cela continue je ne sais pourquoi : je ne veux même pas me donner l'air de m'en apercevoir.

PAULINE.

Si vous vous entêtez ainsi de votre côté, elle s'entêtera du sien. Et le mal, entre vous, ira toujours en s'aggravant.

FERGAN.

Tant pis! Moi, j'ai beau chercher, ma conscience ne me reproche rien. De quoi Irène se plaint-elle?

PAULINE.

De rien précisément... De n'être pas heureuse.

FERGAN.

Croit-elle que je le sois! Avec ses bizarreries de caractère, ses hostilités continuelles, ses figures désolées ou mauvaises!... Qu'elle le sache bien, plus elle se comportera de la sorte, plus j'irai prendre l'air et attendre, au dehors, que ça lui passe.

PAULINE.

Mais alors, que deviendra-t-elle pendant ce temps-là?

FERGAN.

Elle réfléchira.

PAULINE.

Oh! c'est une nature dont il ne faut pas attendre de la soumission.

FERGAN, avec autorité.

C'est ma femme!

PAULINE.

Elle est elle-même d'abord, et n'est votre femme qu'ensuite.

FERGAN.

Je l'ai épousée pour lui faire une vie régulière, tranquille, agréable. Je lui demande de me faire une vie possible, ordinaire, comme celle de tout le monde.

PAULINE.

Irène est une personne qui n'est pas tout le monde.

FERGAN.

Je le regrette pour elle. Quiconque n'est pas pareil au reste des gens a forcément tort. Ce n'est donc pas moi qui aurais à me changer. Pour ma part, j'accepte la vie telle qu'elle se présente... Irène, elle, est constamment en rêverie. Je ne rêve pas, moi! Je ne conçois seulement pas ce que l'on peut rêver d'autre que ce que comporte une existence organisée pour

marcher comme sur des roulettes. C'est à votre sœur de se corriger... Et vous devriez le lui dire.

PAULINE.

Je le lui disais de mon mieux, il n'y a qu'un instant.

FERGAN.

Ah!... Et quel argument a-t-elle trouvé contre moi?

PAULINE.

Le plus adroit de tous... Elle vous a passé la parole.

SCÈNE III

PAULINE, FERGAN, IRÈNE.

La physionomie d'Irène se rembrunit à l'aspect de son mari; elle a un petit temps d'arrêt.

FERGAN, bas, à Pauline.

Voyez-la! (Haut.) Voici de la compagnie qui vous revient, je me sauve. (Irène se déride.) Vous voyez?... Au revoir!...

Il adresse un petit salut de tête à sa femme, qui le congédie de même, et il sort par la gauche.

SCÈNE IV

PAULINE, IRÈNE.

IRÈNE.

Vous causiez de moi?

PAULINE.

Évidemment! J'ai continué à vouloir être équitable, modérée...

IRÈNE.

Oh! alors, tu as dû joliment t'entendre avec lui!

PAULINE.

Autant qu'avec toi.

SCÈNE V

LES MÊMES, VALANTON, MICHEL DAVERNIER.

Ces deux derniers arrivent du jardin d'hiver.

VALANTON.

Ainsi, je ne vous ai pas convaincu ?...

MICHEL.

Pas le moins du monde !...

VALANTON.

J'étais en train de vouloir marier M. Davernier.

IRÈNE, dressant la tête.

Avec qui ?

VALANTON.

Comment, avec qui ? Est-ce que je sais ! Nous n'en étions pas encore là ! Je lui disais : « Voici que vous avez trente ans. Votre mérite personnel, votre situation éminente et vaillamment acquise dans l'Université, vous donnent le droit de recevoir des rentes de la femme... qu'il vous reste à trouver. Il y a peu de temps que vous avez réintégré Paris ; vous n'avez pas encore fait de mauvaises connaissances, vous n'avez pas ramené de liaison... »

PAULINE.

Oh !

VALANTON.

« Par conséquent, vous n'aimez personne : donc mariez-vous ! Seulement, pour cela, le premier point est de se dire : « Je veux me marier. » Ensuite, il n'y a plus qu'à chercher une femme. De la sorte, on compare, on choisit, on donne la préférence. Cela vaut mieux que la méthode inverse : se pourvoir de la femme, d'abord ; et ne se décider à l'épouser que plus tard...

PAULINE, à Michel.

Et que répondiez-vous à ces exhortations ?

MICHEL.

Oh ! pour moi, se marier, naître et mourir, cela me paraît composer les trois grandes solennités de l'existence. Je leur attribue une égale importance, je les envisage avec le même esprit. Or, on ne s'occupe pas de naître, on meurt involontai-

rement, quand il le faut. Ainsi donc, j'imagine que le mariage doit s'accomplir sans que l'on s'en soit plus mêlé que de sa propre naissance, sans qu'on l'ait plus préparé que sa mort. Je voudrais qu'il survînt tout seul, fatalement, instinctivement, par l'action souveraine de la nature. Le « oui » sacramentel, il me semble qu'il devrait vous sortir de la poitrine, parce qu'il a été mis là mystérieusement, à votre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir.

IRÈNE.

La nature se charge de nous faire naître et mourir. Elle ne prend pas le soin de nous marier.

MICHEL.

Elle veille pourtant à nous rendre, malgré nous, amoureux d'un être à l'exclusion de tous les autres êtres. Et ce sentiment est aussi arbitraire, aussi indéfinissable, aussi divin que la loi qui nous fait d'abord ouvrir les yeux et, plus tard, les fermer à la lumière.

PAULINE.

Mais on reste libre de se marier ou non; on est libre de se marier sans amour, ou même contre l'amour.

MICHEL.

Ah dame! la nature s'est inspirée ici du sujet. Elle n'est plus brutale, comme dans la question de vie ou de mort. Elle est plus humble et toute galante. Elle insinue, elle supplie, elle atermoie, elle tourmente...

IRÈNE.

Et en fin de compte, elle est impuissante à préserver les gens de se marier par raison de famille, par raison de convenance, ou par toutes les espèces de raisons qui ne sont que de la raison.

MICHEL.

On peut, pour un temps, méconnaître la nature, ou ne pas attendre qu'elle se soit prononcée. Soyez certains qu'elle reprendra son œuvre, tôt ou tard, soit pour confirmer le mariage de ceux qui s'étaient passés, à l'origine, de son consentement, — et c'est là le cas de tant de bons ménages où l'on ne s'est aimé qu'à la longue, — soit pour remarier ailleurs... à la

façon de nature... l'un ou l'autre des époux qu'elle n'avait pas unis.

VALANTON.

Moi, je ne connais qu'un procédé de mariage : c'est la mairie et l'église.

MICHEL.

Le mariage. c'est l'amour!... auquel de vertueux usages ont noblement fait d'ajouter la mairie et l'église. Dans votre système, il ne serait plus que l'action sérieuse de signer un contrat considérable. Je veux bien voir, dans ce genre d'engagement, le plus notable des actes bourgeois ; je lui dénie le caractère, la beauté fatale d'être un des trois grands actes humains.

PAULINE.

Est-ce à l'École française d'Athènes que l'on vous apprend ces choses-là ?

MICHEL.

Non, à l'école de la vie, où vous avez, chère madame, assisté à mes débuts.

VALANTON.

Il paraît qu'en effet vous avez été le premier compagnon de jeux de ma petite belle-sœur ?

MICHEL.

Nous étions voisins de jardins, à Saint-James. Un jour vint où je n'eus plus ni père, ni mère, ni jardin. Et l'illusion d'avoir encore une famille, d'avoir conservé ma part d'air au soleil, je la trouvai dans la bonne résidence d'à côté.

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture de monsieur Valanton est avancée.

VALANTON, au domestique.

Bien. Apportez les pelisses.

Le domestique sort.

PAULINE.

Vous étiez bien délicat quand vous étiez petit, bien souffreteux...

MICHEL.

C'était là un de ces héritages qui restent.

IRÈNE.

Il était très méchant.

MICHEL.

Vraiment?

PAULINE.

Pas du tout. J'ai vaguement le souvenir qu'il était très gentil.

IRÈNE.

Vous ne saviez quelles choses inventer, où toujours je finissais par pleurer. Et là-dessus vous preniez un air très sec, tout fâché, et vous vous en alliez.

MICHEL, *mélancoliquement.*

Ce doit être ainsi la façon de pleurer des garçons.

Sur ces entrefaites, Valanton s'est levé et a fait signe à sa femme, qui s'est aussi disposée à sortir.

VALANTON, *à Irène.*

Vous nous excusez, chère amie. Mais je me suis levé ce matin, à cinq heures, pour aller à la chasse, et il faut que je recommence demain matin. Je suis éreinté : c'est tuant.

IRÈNE.

Pourquoi ne vous accordez-vous pas un jour de congé?

VALANTON.

Si c'était un travail, oui. Mais, puisque c'est un amusement... (*Allant à Michel.*) Au revoir, monsieur Davernier.

MICHEL, *qui s'est levé aussi.*

Je m'en vais. Pardonnez-moi si je vous ai peut-être retenu, en m'attardant un peu. (*A Pauline et à Irène.*) Mais c'étaient en quelque sorte des adieux que je vous faisais, et que je prolongeais.

IRÈNE, *émue.*

Des adieux?

PAULINE, *avec une simple curiosité.*

Vous allez repartir?

MICHEL.

Je suis chargé d'une mission de recherches en Asie Mineure.

IRÈNE.

Et comme cela, tout de suite?

MICHEL.

Il faudrait que je me misse en route très prochainement.

PAULINE, *que son mari presse vers la sortie par le jardin d'hiver.*

Vous prendrez bien le temps de me faire une dernière visite?

MICHEL.

Certainement.

Michel veut prendre congé d'Irène pendant que Pauline et Valanton sortent.

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

IRÈNE.

Qu'est-ce qui vous presse? Ne pouvez-vous causer un peu de ce projet, si imprévu et si près, paraît-il, de se réaliser? Un peu plus, vous n'en soufliez mot.

MICHEL.

J'aurais préféré n'en point parler.

IRÈNE.

Et c'est par une lettre de vous, alors, qu'il vous aurait semblé bon de nous apprendre que vous étiez parti, arrivé, et pour longtemps très loin.

MICHEL.

Ne me grondez pas.

IRÈNE.

Pourquoi cette résolution?

MICHEL.

Je suis déjà parti une fois, pour des motifs connus de moi seul. Avec le temps, l'éloignement, j'ai essayé de m'abuser; puis, j'ai eu le tort de revenir. Aujourd'hui, l'épreuve est faite, il faut que je m'en retourne.

IRÈNE.

Ces motifs que vous aviez et que vous avez encore, vous est-il impossible de me les faire connaître?

MICHEL.

Non, il n'y a même que vous à qui je puisse les dire.

IRÈNE, troublée.

Ah!

MICHEL.

Interrogez-moi.

IRÈNE.

Je n'ose plus.

MICHEL.

Eh bien donc, c'est moi qui oserai. Au surplus, les longs

mois que je viens de passer au cœur des choses antiques, m'auront sans doute formé dans le sens d'évoquer intimement le passé, d'être respectueusement familier avec les belles reliques de ce qui n'existera plus. Quittons le présent, et laissez-moi vous emmener dans mon souvenir, comme pour une douce et triste promenade dans un temple en ruine.

IRÈNE.

Ah ! je sens bien que vous allez encore inventer un de ces jeux, dont je vous parlais tout à l'heure, et qui me faisaient toujours pleurer.

MICHEL.

A l'époque où votre mariage a été décidé, vous aviez dix-huit ans, j'en avais vingt. J'entrais à l'École normale ; vous deveniez la femme de M. Fergan. Tout cela s'imposait à moi, lourdement, comme un bloc de justice. J'ignore ce qu'une femme peut exactement être à dix-huit ans ; mais je sais qu'un garçon de vingt ans, cela n'est pas quelqu'un de bien conscient encore. Je continuai à vous voir, à vous revoir, jusqu'au jour où je reconnus, non pas seulement que je vous aimais, mais qu'à mon insu, je n'avais jamais cessé d'amonceler en moi des forces et des forces d'amour pour vous. Quand on se découvre un passé pareil, on est renseigné sur son avenir. J'étais destiné à vous aimer toujours : et il m'était interdit de jamais vous aimer... Alors je cherchai un refuge dans le travail, puis dans l'exil. J'allai vivre trois ans vers un orient lointain, m'efforçant de noyer la pensée, dont vous emplissiez mes yeux, dans le grand soleil, dans le vaste ciel pur de ces pays-là... Oh ! ce n'est pas parce que je me suis cru guéri que je suis revenu ; c'est parce que je n'allais pas mieux. Mais ici, il y avait du pire à éprouver...

IRÈNE, l'interrompant.

Je n'ai voulu vous suivre que dans le passé.

MICHEL.

D'ailleurs, je n'ai rien de plus à vous dire.

IRÈNE.

Il faut sans doute qu'il y ait une lacune dans l'âme des femmes : mais, pour ma part, je ne réussis pas à comprendre comment on peut avoir le cœur de s'éloigner d'une personne

que l'on aimerait. A moi, il me semble que tout me paraîtrait supportable en comparaison de l'absence. Je crois bien que le premier sentiment devrait être de ne point vouloir quitter, à aucun prix, l'être soi-disant si aimé.

MICHEL.

Et quand même ce serait une sorte de folie qui me pousserait à vous fuir ?... Que pourriez-vous voir dans ce mouvement d'instinct qui ne soit l'aveu le plus humblement passionné, le plus douloureux témoignage de ma sincérité et de ma soumission !

IRÈNE.

Vous avez pourtant reconnu que le sacrifice de rester dans mon existence serait encore plus grand... Et vous n'y consentiriez pas ?... (Silence de Michel.) Même si je vous le demandais ?

MICHEL.

Je n'ai pas dit cela ! Je n'ai jamais pensé que cette question pourrait se présenter.

IRÈNE.

Moi non plus, jamais jusqu'à maintenant.

MICHEL.

Et maintenant ?

IRÈNE.

Il me semble que je viens de cesser, à mon tour, d'être celle qui s'est si longtemps ignorée elle-même... Et à cette nouvelle si brusque qu'il m'allait falloir vous perdre... (Fondant en larmes.) j'ai senti que je m'étais habituée à vous considérer comme un peu à moi... je ne sais comment... mais beaucoup même à moi...

MICHEL.

Je vous ai fait du mal, je suis très coupable. Pardonnez-moi !... Je n'ai pas le droit de comprendre ce que vous dites, d'oser le croire... C'est à moi seul qu'il appartient de souffrir. Je l'ai appris. Ne l'apprenez pas.

IRÈNE, suppliante.

Promettez-moi que vous ne vous en irez plus ?

MICHEL.

Que deviendrons-nous ?

IRÈNE.

Ah! quoi que l'avenir nous réserve, ne m'abandonnez pas. Soyez ma Providence, ma consolation!... Si vous saviez combien je suis malheureuse!... Non, ne faites pas que tout se referme devant moi, au moment où vient de s'y ouvrir la première pensée bienfaisante! Je vous en prie, dans notre infortune, ne soyons séparés que de près. Laissez-moi vous regarder, vous écouter, vous savoir là. Et de toutes nos peines, faites-moi la joie que nous nous voyions les partager fraternellement ensemble!

MICHEL.

Vous me croyez plus fort que je ne suis.

IRÈNE.

Je vous crois fort: et je me sens forte.

MICHEL.

Oui, vous me devinez incapable d'aucun vœu, d'aucun espoir qui contiendrait pour vous une parcelle d'offense. Mais vous ne songez pas aux angoisses abominables, indicibles qui peuvent souiller le sentiment le plus pur...

IRÈNE.

Je ne vous comprends pas!

MICHEL.

Ici, je vois près de vous un homme dont les droits et le caprice disposent de vous!...

IRÈNE, palpitante de honte.

Vous n'êtes pas généreux.

MICHEL, très douloureusement.

Je suis jaloux! (Irène se cache le visage.) Et vous comprenez bien qu'il n'y aura jamais assez d'espace, entre moi... et cet autre à qui vous appartenez.

Un long temps.

IRÈNE.

Vous m'avez fait sentir toute la place que vous avez dans mon cœur... Et je sais aussi que je ne peux être à vous. Je ne dois être à personne. Aidez-moi... Restez pour me défendre: vous verrez toujours mes yeux se poser fidèlement sur les vôtres. A tout jamais, je me garde à moi. (Elle lui tend la

main qu'il baise respectueusement.) Revenez bientôt et merci : ce soir, mon âme vient de renaître.

MICHEL.

Vous aussi, vous avez renouvelé ma vie.

Michel sort par le jardin d'hiver.

SCÈNE VII

IRÈNE, seule.

Irène, après avoir regardé partir Michel, revient se laisser tomber sur un fauteuil, dans une attitude pensive.

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN.

Fergan rentre par la porte de son appartement, à gauche. Il est resté en tenue de soirée, sauf pour le veston de chambre qu'il a revêtu. Il arrive, sans avoir été entendu d'Irène, jusqu'à poser les mains sur le dossier du fauteuil où elle est assise.

FERGAN.

Vous dormiez ?

IRÈNE, sursautant.

Vous m'avez fait peur !

FERGAN, aimablement.

Ce n'était pas mon intention. Je ne comptais pas vous retrouver au salon à cette heure... Il n'y a plus de feu ici. (Il lui prend les doigts.) Vos mains sont toutes froides...

IRÈNE, se dégageant.

Laissez-moi.

FERGAN.

Qu'est-ce qui vous prend ?

IRÈNE.

Je ne m'attendais pas à ne plus être seule.

FERGAN.

Vous avez vos nerfs ?

IRÈNE.

Oui.

FERGAN, très galant.

Cela vous va très bien. Vous n'en êtes que plus jolie encore...

IRÈNE.

Je vous en prie, laissez-moi !

FERGAN.

Êtes-vous méchante !... Mais je suis décidé à ne pas me fâcher...

Il la prend par la taille.

IRÈNE, se réfugiant vers son appartement.

Vous marchez sur ma robe !...

FERGAN, lui parlant à l'oreille.

Je veux te conduire dans ta chambre...

IRÈNE.

Non !

FERGAN.

Écoutez...

IRÈNE.

Adieu !

Elle a franchi le seuil de la porte et la referme vivement.

FERGAN.

Irène !... (Il veut ouvrir. Un verrou résiste. Il crie furieusement, à travers la porte.) Vous me paierez ça.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente le même décor qu'au premier acte, mais à la lumière du jour. Les stores sont abaissés sur la porte vitrée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

IRÈNE, FERGAN.

Au lever du rideau, Fergan est en train de boire une tasse de café sur la table de droite. Irène, assise dans un fauteuil, à l'autre extrémité de la pièce, lit obstinément un livre. Fergan, après des signes manifestes d'impatience, vient fermer le livre entre les mains de sa femme, et le lui enlève dans un mouvement de résolution nette.

FERGAN.

Quoique vous m'ayez fait passer le goût de vous entretenir de nos affaires, je ne puis plus différer de vous mettre au

courant des dispositions qui se sont imposées à moi. (*Irène s'est croisé les bras, et l'écoute sans le regarder.*) Voici déjà longtemps, plusieurs mois, que vous avez fait naître entre nous la question de votre santé. L'état de vos nerfs, vos migraines, vos vapeurs ont pu m'alarmer d'abord; aujourd'hui, mon opinion est faite sur ces maux imaginaires, dont je déplore que vous ayez encore l'air dupe. Je me suis résolu à employer les grands moyens... pour vous guérir. Si la vie de Paris doit continuer à ne pas vous réussir, je vais profiter de ce que le bail de cet hôtel arrive à une époque de renouvellement pour en donner congé. Auriez-vous quelque objection à faire?

IRÈNE.

Non.

FERGAN, *avec un ton sournois et rancunier.*

Il me resterait donc à vous consulter sur le choix entre deux domaines que j'ai en vue. Ils ont d'égales raisons pour vous fournir un climat salutaire, l'un et l'autre en pleine campagne, loin de toute ville, avec un bon air de grands bois alentour... Je m'inclinerais volontiers devant une préférence de votre part, puisque vous êtes destinée à habiter l'un de ces deux endroits d'une façon plus constante que moi. Car, je serai encore appelé parfois au dehors par l'administration de nos biens, ou par tous ces imprévus dont aucun n'existera pour vous, dans votre vie bien uniformément réglée... Quand serez-vous disposée à examiner les détails de cette question?

IRÈNE, *se levant.*

Jamais. Je n'avais rien à opposer, tout à l'heure, à ce qui constituait dans vos projets une liquidation de nos affaires. Je me refuse à intervenir dans quoi que ce soit que vous me présenteriez en vue de l'avenir. Nous ne saurions avoir aucun projet à préparer ensemble. Je n'envisage plus la possibilité de l'existence commune entre nous : vous me haïssez comme je vous hais.

FERGAN.

C'est vous qui m'obligez à vous haïr. Vous m'imposez une situation de mari outrageante, ridicule, unique!... Changez, je changerai.

IRÈNE.

Cela ne dépend pas de moi! J'éprouve quelque chose de plus fort que moi!

FERGAN.

Vous n'avez pas toujours été ainsi?

IRÈNE.

Ah parbleu! je n'ai demandé, d'abord, comme toute jeune fille qui se marie, qu'à aimer celui dont je devenais la femme. J'ai essayé, j'ai lutté. J'ai tourmenté mon cœur, comme on se macère envers ce que l'on vous enseigne être la foi. Je n'ai pas pu triompher de moi. Je ne le peux pas! Je ne le peux pas! Et je vous jure, de toute mon âme, que je ne le pourrai jamais. C'est par expérience que je ne vous aime point, par habitude, par progrès.

FERGAN, hors de lui.

Il n'y a pas une de vos paroles qui ne soit une violation de votre devoir et un défi à tous mes droits.

IRÈNE.

Je ne prononce pas un mot qui ne soit la plainte et le cri vrai de tout mon être!

FERGAN.

Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

IRÈNE.

Moi, je ne m'explique pas où vous en voulez rester!

FERGAN.

Qu'espérez-vous?

IRÈNE.

Et vous?

FERGAN.

Que vous êtes folle! Au moins, ça se soigne.

IRÈNE.

J'espère, moi, que vous serez sage.

SCÈNE II

LES MÊMES, PAULINE.

Pauline entre, à travers les éclats de la querelle.

PAULINE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! Encore ! Vous ne vous accordez donc jamais de trêve ni de merci !

FERGAN, *à Pauline.*

Je vous abandonne la place. Écoutez-la. Il n'y a même pas à lui répondre. Laissez-la parler. Vous allez voir que vous faites une visite dans un cabanon.

Il sort.

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Toujours la crise aiguë ?

IRÈNE.

Suraiguë !... De semaine en semaine, d'heure en heure, le mal empire.

PAULINE.

Oh ! patiente encore !

IRÈNE.

C'est fini !... Hier, tu as entendu ses menaces vagues. Aujourd'hui, elles sont en voie d'exécution. Oui, m'arracher d'ici, m'isoler du reste du monde, me séquestrer je ne sais où. La vraie prison, enfin, avec lui pour geôlier !

PAULINE.

Irène ! Ma pauvre Irène !

IRÈNE.

Au point où j'en suis, je n'ai donc plus que le divorce, ou bien...

PAULINE.

Ou bien quoi ?

IRÈNE, *désespérément.*

Ah ! l'on prend la porte... ou l'on saute par la fenêtre !

PAULINE.

Je t'en supplie, ne m'épouvante pas !

IRÈNE.

Vas-tu reculer encore?... Si tu es avec moi, il n'y a plus de temps à perdre pour agir.

PAULINE, l'embrassant.

Mauvaise !... Mais n'est-ce pas servir ta cause que tâcher, jusqu'à la dernière minute, de te démontrer que c'est toi qui es dans l'erreur? Ton mari n'est pas un vilain homme. Voyons, crois-tu qu'il y en aurait un autre pour supporter que sa femme... ne soit pas sa femme?... Il y a même une reconnaissance que tu lui devrais bien...

IRÈNE.

Laquelle?

PAULINE.

Celle de ne pas être un brutal, comme plus d'un se le permettrait. Et tu n'aurais que ce que tu mérites.

IRÈNE.

Non, Pauline, du fond de ta conscience, tu ne peux me conseiller l'immolation de ce grand sentiment de soi-même qu'une femme éprouve par-dessus tous les autres !...

PAULINE.

C'est pourtant ton devoir d'honnête femme.

IRÈNE.

Non ! non ! Je n'admettrai jamais qu'il puisse y avoir un devoir... honnête, dans une pareille contrainte !

PAULINE.

La religion, là aussi, te commande l'obéissance.

IRÈNE.

Non, la religion, toute faite qu'elle soit d'abnégation, n'en peut commander d'aussi humiliante à aucune de ses créatures !... Ne nous enseigne-t-on pas, d'ailleurs, que la chasteté est l'état le plus proche de Dieu?... Et je n'imagine pas de péché plus misérable que d'imposer une complaisance à sa chair... Quoi ! ce serait là le mariage? On aurait transformé un tel mensonge en institution sacrée ! Sentir, dans un être, le seul obstacle à tout son bonheur, l'abominer de toutes ses forces, et lui laisser confondre l'instant de ses

plaisirs avec celui où l'on rêverait le plus ardemment sa mort!... Ah! la profanation! la honte! la sale canaillerie lâche!

PAULINE.

Irène, tu aimes quelqu'un?

IRÈNE.

Pourquoi?

PAULINE.

Parce que l'on ne s'exalte par ainsi *contre* quelqu'un, mais *pour* quelqu'un.

IRÈNE.

Et quand même cela serait!... je n'en aurais donc qu'une raison de plus pour aspirer à ma délivrance!

PAULINE.

Mais, ma pauvre chérie, un nouveau mari, tu le prendrais en grippe à son tour, comme tu as pris l'ancien, par ces causes indéfinies qui sont en toi.

IRÈNE.

Je ne suis plus l'inconsciente jeune fille qui m'en suis rapportée bien plus à toi qu'à moi-même, quand tu m'as déterminée à épouser Robert Fergan. Tu avais ton expérience. Je m'en suis remise à ta grande et chère autorité! Enfin, ce n'est pas moi qui me suis mariée, il y a dix ans; c'est une autre que j'ai été à peine, et dont je ne me souviens presque pas. Mais, maintenant, je me sens être quelqu'un, je suis devenue Moi... Je sais ce que je veux et ce que je ne veux pas, et ce que je ne peux plus!... cette lutte qui me déchire, mon cœur qui m'étouffe, et les envies... terribles... de me tuer!...

PAULINE.

Ah! tais-toi! au nom du ciel!... Que devenir? que faire?

IRÈNE.

Tu le sais bien : c'est entendu, c'est promis. Tu avais jusqu'ici toujours retardé l'heure... La voici arrivée. C'est pour cela que tu viens...

PAULINE.

Tu le veux donc absolument?

IRÈNE.

Tu vas tout de suite aller chez mon mari. Dis-lui ce que

tu trouveras de mieux, de plus touchant, de plus décisif. Moi, je n'ai aucun crédit sur son esprit. Il se bornerait, une fois de plus, à me traiter de folle. Toi, il t'écoutera. Il me vante toujours ton sérieux, ton bon sens. La gravité de ton avis le fera réfléchir.

PAULINE.

Mais, enfin, pour divorcer, faut-il au moins articuler un motif... présenter un prétexte...

IRÈNE.

Il suffira que mon mari se mette d'accord avec moi sur les moyens que nous devrons adopter, inventer, simuler pour obtenir un jugement qui m'affranchira. Oh! dis-lui tout au monde jusqu'à ce qu'il te cède! Ne te laisse pas repousser de prime abord. Insiste, supplie, fais-lui peur : va, tu le peux bien... Et, toi-même, aie très peur : il y a de quoi!

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Davernier demande si madame peut le recevoir.

IRÈNE.

Priez-le d'entrer.

Le domestique sort.

SCÈNE V

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Que pourras-tu avoir à dire avec Michel, dans un instant pareil?... (Avec une ombre de méfiance.) Est-ce qu'il sait?...

IRÈNE.

Michel n'a pas même un soupçon de ce que tu vas faire. (Très loyalement.) Mais... s'il le savait?... (Avec angoisse.) Tu m'abandonnerais?...

Pauline a un instant de silence, dans l'émotion. Puis, embrassant sa sœur avec une miséricorde infinie :

PAULINE.

Ma pauvre chérie!

Et elle se rend auprès de Fergan.

SCÈNE VI

IRÈNE, MICHEL.

MICHEL.

Pardonnez-moi d'être venu.

IRÈNE, tendrement.

Oui!... (Gravement.) Mais vous ne l'auriez pas dû... Vous ne le deviez pas.

MICHEL.

Je sais!... Je vous l'avais promis. Je me l'étais juré. Mais. en admettant même que vous m'aimiez autant que je vous aime...

IRÈNE.

Admettons.

MICHEL.

Cependant, la résolution de ne nous voir que de loin en loin m'est plus difficile à tenir qu'à vous.

IRÈNE.

Comment cela?

MICHEL.

Parce que je sais, moi, que si je ne viens pas, je ne vous verrai point. Tandis que vous, vous pouvez toujours croire que je viendrai.

IRÈNE.

Et alors?

MICHEL.

Alors votre temps se passe à espérer que peut-être vous me verrez, pendant que, moi, je sens, de minute en minute, se répéter la certitude de ne pas vous voir, si je ne vous désobéis.

IRÈNE.

Durant ces jours si longs et si nombreux où nous existons loin l'un de l'autre, ne pensez-vous jamais que notre sort pourrait changer?

MICHEL.

Je n'ose rien souhaiter... Vous pensez cela, vous?

IRÈNE.

Malgré votre absence, je vois toujours votre front pâle,

tous ces traits douloureux, d'une maladie que je voudrais guérir et qui me fait avoir, de vous seul, une pitié plus grande encore que cette si grande pitié que j'ai de nous deux… Je songe à ce que vous soyez délivré de cet air de souffrir, et que vous deveniez peut-être heureux, très heureux!… Quand je ne suis pas là, vous me voyez aussi, n'est-ce pas?… Telle que je suis… et puis telle que je pourrais être…

MICHEL.

Oui, il y a des heures où vous m'apparaissez, tout éperdue de réalité, toute frémissante de vie, tout inconnue encore de moi, et pourtant c'est bien vous, mais vous-même tout à fait, pour toujours, m'appartenant par miracle, sans qu'il flotte sur nous l'ombre d'un remords, d'un reproche, ni même celle d'un deuil fait de la mort d'un autre!…

IRÈNE.

Ah! que votre âme est pareille à la mienne, et que notre amour me paraît plus grand dans toute l'étendue de nos fiertés!… Ni l'un ni l'autre, nous n'avons conçu la possibilité d'un semblant de bonheur dans la déloyauté… Aussi, depuis longtemps, sans vous en avoir parlé, je ne vis plus que dans le but de nous unir à jamais…

MICHEL.

Que voulez-vous dire?

IRÈNE.

En cet instant même, notre sort, à tous deux, se décide. Pauline met en demeure mon mari de prononcer s'il veut que nous nous rendions, l'un à l'autre, légalement, nos droits et nos libertés, comme deux adversaires qui finissent par signer ensemble un traité honorable…

MICHEL.

Et vous espérez?…

IRÈNE.

J'espère qu'il va céder. Je ne saurais m'attendre à un acharnement insensé, de sa part, contre la seule solution imaginable… Comment n'aurait-il pas aujourd'hui le même besoin que moi de se libérer? On ne peut pas vouloir rester en enfer!

MICHEL.

Oh! je veux vous croire… je vous crois!

IRÈNE.

Mais, pour répondre au grand événement qui s'agite, là, en dehors de nous, une grande résolution aussi s'impose, à vous et à moi. Ce projet de partir, auquel je me suis opposée naguère, il va falloir maintenant que vous l'exécutiez.

MICHEL.

Vous quitter !

IRÈNE.

Oui !... S'il m'est donné de pouvoir devenir votre femme... alors, ce sera dans un an peut-être qu'il vous sera permis de revenir, après les délais qui nous sépareraient encore... Mais si ma chaîne ne devait pas être brisée.., (Avec un sanglot.) nous ne nous reverrons plus...

MICHEL.

Irène !

IRÈNE.

Nous serons pour toujours séparés, chacun dans la dignité de notre deuil, dans le deuil des mariages promis, qui ne doivent plus se conclure !... Du fond de l'âme, sommes-nous d'accord ?

MICHEL.

Mais je ne peux plus m'éloigner de vous, à présent ! Je n'ai plus cette espèce d'énergie sauvage qui me soutenait jadis. Je ne saurais désormais me passer de votre présence ou de votre voisinage. Quand nous ne sommes pas ensemble, il me faut le souvenir tout chaud d'avoir ainsi tenu vos mains, et l'espérance que je vais bientôt me pencher sur vos yeux, respirer le parfum de vos paroles...

Il veut l'attirer à lui, la presse et l'émeut.

IRÈNE.

Michel, ne me troublez plus, ne m'ôtez pas ma confiance en moi, ne diminuez pas la foi que j'ai sincèrement dans mon honnêteté. Si notre bonheur doit dater de ce jour, faites que j'y sois restée toute vaillante, sans avoir entrevu la possibilité d'une défaillance, sans un doute dans la mémoire... (Elle se dégage vivement.) Laissez-moi ! Je suis votre fiancée...

MICHEL.

Ah ! je vous adore !... Votre volonté sera faite.

IRÈNE, prise d'une autre inquiétude.

Vous êtes déjà trop resté ici... Vite, retirez-vous.

MICHEL.

Sans savoir ?... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne ? Comment aurai-je la patience d'ignorer ce qui se sera passé ?

IRÈNE.

Je vous préviendrai tout de suite.

MICHEL.

Mais si vous ne le pouvez pas ? Si quelque chose, ou si quelqu'un vous empêche de m'écrire ? de sortir ?

IRÈNE lui désignant le jardin d'hiver.

Eh bien, attendez là... Vous ne vous montrez pas, voilà tout. Mais vous ne vous cachez pas non plus. Vous êtes chez moi, et autorisé contre quiconque à vous tenir où je vous ai prié de m'attendre... Allez, allez, le temps passe.... Je suis pleine d'angoisse... J'entends des pas venir...

Michel disparaît dans le jardin d'hiver.

SCÈNE VII

IRÈNE, puis PAULINE.

L'oreille aux aguets, Irène se dirige vers l'autre porte, par laquelle Pauline entre vivement.

PAULINE.

Michel n'est plus avec toi ?... (Tout essoufflée.) Ne te fâche pas, ne t'étonne pas : j'ai eu tout à coup une peur folle que ton mari le rencontre... et qu'il en prenne une impression... dans sa colère...

IRÈNE.

Il refuse ?...

PAULINE.

Il va te le dire... Il vient...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FERGAN.

FERGAN.

Voilà donc la belle machination que vous me prépariez avec votre sœur !...

PAULINE.

Nous n'avons rien machiné.

FERGAN, à Irène.

C'est à cette proposition piteuse que vous avez compté faire aboutir vos sournoiseries, vos efforts blessants de tant de semaines !

IRÈNE.

Vous savez bien que je n'ai jamais fait de diplomatie avec vous. Depuis que je souffre d'être votre femme, je ne vous l'ai pas dissimulé. Je vous l'ai dit très loyalement, très haut. Aujourd'hui je vous dis de même que je suis à bout de pouvoir souffrir. Et comme cela dépend de vous, je vous ai fait demander, je vous demande de bien vouloir que je ne souffre plus.

FERGAN.

Ouais! Vous me demandez, à moi qui représente la défense du droit et le respect des mœurs, de vous céder, à vous qui représentez la révolte contre la société, l'anarchie, en un mot !

PAULINE, intervenant.

Écoutez, Robert, ne vous drapez pas dans les principes. Il ne s'agit plus de savoir si vous avez raison ou tort...

FERGAN.

Vraiment !

PAULINE.

Quant à moi, j'ai tout tenté pour empêcher cette crise suprême d'éclater...

FERGAN.

Mes compliments.

PAULINE.

Mais maintenant, au nom de ma tendresse pour ma sœur et de ma très affectueuse estime pour vous, je vous adjure de vous montrer généreux. Soyez bon, soyez faible même, si c'est cela qu'il vous faut, à cette heure, pour être grandement humain.

FERGAN.

Ma chère Pauline, votre sœur a jugé convenable de vous prendre comme intermédiaire. Pour mon compte, je n'ai

besoin de personne. Et je désire régler notre débat, une fois pour toutes, entre elle et moi.

IRÈNE. à Pauline.

Ne me quitte pas!

FERGAN, à Irène.

Ne craignez rien. Je ne vous battrai pas. Du reste, cela ferait trop votre affaire. (A Pauline.) Mais je vous répète, ma chère amie, que si ce n'est pas moi que vous écoutez tout d'abord, vous en compliquerez encore ma tâche de faire comprendre à votre sœur que c'est moi seul qui commande ici.

PAULINE.

Vous êtes bien dur.

IRÈNE, la détournant de passer par le jardin d'hiver.

Va m'attendre dans ma chambre.

PAULINE, l'embrassant.

Pardon! pardon de ne pouvoir rien pour toi.

Pauline sort.

SCÈNE IX

IRÈNE, FERGAN.

IRÈNE.

Vous voulez donc me pousser à bout, me réduire à je ne sais quelle extrémité?

FERGAN.

Je veux tout simplement vous mettre à la raison.

IRÈNE.

Mais quel motif de me garder opposez-vous aux motifs de nous séparer que je viens de vous redonner encore? Je ne vous comprendrais que si vous prétendiez m'aimer, malgré tout.

FERGAN.

Non, je ne vous aime plus. Je vous reproche même très vivement d'avoir gâté mon existence. Et si c'était à refaire!...

IRÈNE.

Alors vous obéissez à une envie de vous venger, de m'infliger une expiation sans fin?

FERGAN.

Ce serait mon droit. Mais j'ai mieux à vous répondre, Voici : le jour de notre mariage, j'ai conclu avec vous, de tout cœur et de bonne foi, un contrat très clair, qui faisait de moi un homme marié. Ce contrat doublait ma situation, moralement et matériellement. Ce contrat, j'en ai observé toutes les clauses, je me suis conformé à son esprit, sans une arrière-pensée. Aujourd'hui, vous venez délibérément me demander de m'amoindrir, de n'être plus qu'un homme divorcé, un homme qui vend la moitié de ses immeubles. qui vide à moitié son portefeuille, auquel il ne reste qu'une demi-façade dans la société. Tout cela parce qu'il vous plaît de ne plus avoir de goût pour ma compagnie?... Allons, avouez que mes motifs sont un peu plus sérieux que les vôtres?... En tout cas, tel serait l'avis de tous les conseils de famille et de tous les tribunaux du monde!

IRÈNE.

Moi, je crie mon horreur de feindre cette vie de mariage que nous n'avons pas, d'être l'un et l'autre, sans cesse, à nous attiser dans la haine, alors que l'on n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait. Vous, vous me parlez de respect humain, d'actes notariés et de choses de cette espèce!...

FERGAN.

Vous avez voulu m'imposer que votre existence, à mon propre foyer, fût celle d'une étrangère pour moi : je vous traite en partie adverse, contre qui j'ai titres et signatures, sans autre sentiment que celui de mes droits.

IRÈNE.

Ah! oui, j'admets toutes les lois qu'on voudra pour régir les fortunes, déterminer le sort des biens, assurer aux uns leur argent et même celui des autres : — car, le mien, dans tout ceci, je n'y avais pas seulement songé... Mais je n'admets pas que la loi fasse d'un être la propriété à tout jamais d'un autre être!...

FERGAN.

Vos propos sont la négation même du mariage, dont le premier principe est qu'on n'en puisse pas sortir à volonté!...

IRÈNE.

Allons donc ! Il y a une époque, toute récente encore, où, ici même, en France, la décision d'un seul des époux suffisait pour faire rompre son mariage...

FERGAN.

Qui vous a enseigné cela ?

IRÈNE.

L'avoué.

FERGAN.

Ah ! ah ! Vous en étiez déjà là !...

IRÈNE.

Dans les premières années de ce siècle, dans un temps qui valait bien le nôtre, c'était cela qui était la loi conjugale. Je ne rêve donc pas des choses monstrueuses, incompatibles avec l'ordre social !... Haïr désespérément son conjoint, le haïr aujourd'hui plus qu'hier, demain encore plus qu'aujourd'hui, c'était une cause accueillie de divorce. Ma parole ! cela aurait dû rester la raison suprême. Je n'en vois pas qui vaille celle-là !...

FERGAN, *dédaigneusement.*

La loi nouvelle n'a seulement pas admis le divorce par consentement mutuel !...

IRÈNE.

Eh ! quand un mari et une femme sont capables de s'entendre sur le divorce, ils en auraient déjà moins besoin !... C'est pour ceux qui sont incapables de tout accord, même de celui-là, que le divorce aurait dû être inventé !...

FERGAN.

Prenez-en votre parti : tous les moyens vous sont fermés.

IRÈNE.

J'en trouverai un.

FERGAN.

Aucun !... Je ne vous inflige ni sévices ni injures graves. Je ne suis pas adultère. Je n'ai pas encouru, que je sache, de condamnation infamante. En dehors de ces trois cas, et contre le mari que je suis, vous ne pouvez rien demander aux tribunaux.

IRÈNE.

Je puis faire, et tant faire, que ce soit vous, alors, qui leur demandiez de vous débarrasser de moi!

FERGAN.

Nullement.

IRÈNE.

Pourtant, si je vous crée je ne sais quelle situation impossible?

FERGAN.

Vous ne triompherez pas de mon caractère.

IRÈNE.

Nous verrons bien!

FERGAN.

Quelque grief que vous me donniez, je n'y répondrais qu'en vous bridant plus étroitement.

IRÈNE.

Je quitterai le domicile conjugal, je prendrai la fuite...

FERGAN.

Je vous ferai ramener par les gendarmes... (Soubresaut d'Irène.) J'en ai le droit.

IRÈNE, outrée.

Et si la révolte faisait de moi une femme qu'un homme d'honneur ne puisse pas garder.

FERGAN, intraitablement.

Je vous garderais!... Il me plaît de ne pas vous rendre votre liberté. Et quand ce ne serait là que mon bon plaisir, c'est légitime que je l'oppose au vôtre. Je vous tiens, je ne vous lâcherai pas!

IRÈNE.

Oh! qu'il n'y ait plus d'esclaves, plus de serfs nulle part; et que l'on doive pourtant être esclave, être serve, parce que l'on a un mari!... Qu'il n'y ait plus de vœux éternels devant Dieu, puisqu'une religieuse, de nos jours, peut quitter le couvent, et qu'il y ait un vœu éternel de l'époux devant l'autre époux! Que chacun ne soit pas le premier à posséder la disposition de son âme et de son corps! Non, cela me dépasse, je ne le reconnais pas, je ne le supporte pas, je ne le veux pas!

FERGAN.

Vous vous y ferez... Plus que jamais, vous le pensez bien, je suis résolu à cette réforme de nos habitudes que je vous avais annoncée. Nous allons quitter Paris. Je vais vous procurer une atmosphère calmante, qui vous fera, sans doute, le bien nécessaire ; et mon repos en profitera aussi quelque peu.

IRÈNE, éperdue.

Ce n'est pas votre dernier mot?...

FERGAN.

Si !

IRÈNE, le suppliant à mains jointes.

Vous ne serez pas impitoyable?... Vous ne voulez pas ma perte...

FERGAN, la repoussant.

Ah! je vous en prie, pas d'enfantillages! Quand ç'a été votre tour d'être intraitable pour moi, je vous ai épargné la formalité des supplications. Mon parti est désormais arrêté.

IRÈNE, se jetant à ses genoux.

Grâce! grâce! Sauvez-moi!

FERGAN.

Ma volonté est inébranlable!... Tâchez de vous remettre... Plus tard, un jour, je suis convaincu que, vous-même, vous m'approuverez de vous avoir maintenue dans la voie régulière.

Fergan sort par la porte qui mène chez lui.

SCÈNE X

IRÈNE, seule, puis MICHEL.

Irène reste un instant dans une attitude de désolation. Puis, avec égarement, elle se dirige vers le jardin d'hiver, d'où Michel s'élance vers elle et vient la recevoir dans ses bras.

IRÈNE.

Ah! toi! toi!... Fais de moi ce que tu voudras!

ACTE TROISIÈME

La scène se passe dans un salon de château, à la campagne. — Dans le fond, un perron donnant sur le parc. Portes à gauche et à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

FERGAN, VALANTON.

Au lever du rideau, Fergan est occupé à ranger des volumes dans une bibliothèque. Il a l'aspect, les allures et la mise d'un homme mûr. Valanton, qui a également vieilli, entre par la porte de droite, portant un attirail de pêche.

VALANTON.

Vous ne m'accompagnez pas ?... Vous êtes occupé ?

FERGAN.

Vous voyez, mon cher, c'est moi qui continue à toujours être la maîtresse de maison. Depuis dix ans à peu près que nous sommes retirés ici, je n'ai jamais pu obtenir d'Irène qu'elle montrât la moindre attention pour tous les petits arrangements de notre intérieur.

VALANTON.

Oh ! dame, convenez aussi que lorsqu'elle est venue résider dans cette campagne, ça n'a pas été tout à fait de son plein gré.

FERGAN.

Oui, mais depuis dix ans !

VALANTON, s'asseyant pour arranger une ligne.

Oh ! les femmes, ça peut bouder très longtemps ! On leur a même fait des pièces pour cette destination spéciale. Elles ont eu des boudoirs un siècle avant que les hommes eussent leurs fumoirs.

FERGAN.

Ne croyez pas qu'Irène apporte, à présent, dans notre vie, aucun mauvais vouloir. Ce que je viens de vous faire remarquer à son sujet, je ne l'attribue qu'à une petite négligence de son caractère. Mais, Dieu merci, je ne me plains plus d'elle !

Nous en avons bien fini de cet affreux temps, où j'ai certes dû lui faire sentir une main de fer...

VALANTON.

Dans un gant de fer.

FERGAN.

Sans doute. Mais j'aurai ainsi rempli la mission que j'avais...

VALANTON.

Vis-à-vis de vous, d'abord.

FERGAN, avec satisfaction.

Surtout vis-à-vis d'elle. Je lui ai assuré son existence d'honnête femme. Elle même, avec toutes ses exubérances d'idées, pouvait-elle savoir de quoi elle aurait peut-être été capable si je lui avais rendu la direction de ses actes? Tenez, je me félicite chaque jour d'avoir jadis tenu bon. Dans cette retraite, l'état physique de ma femme s'est bien vite amélioré. Elle est devenue mère. Ses sentiments se sont modifiés. Elle a enfin compris la vie telle qu'on doit la comprendre, comme quelque chose de pas bien malin, dans quoi nous n'avions, l'un près de l'autre, qu'à nous laisser désormais tout bonnement vivre.

VALANTON.

Oh! évidemment, dans le mariage, il n'y a guère de tirage que pendant les quinze ou vingt premières années. Après, le plus fort est fait, tout s'arrange.

FERGAN.

Cela n'empêche pas qu'il puisse encore y avoir, par-ci par-là, des questions qui n'aillent pas toutes seules... Ainsi, tout à l'heure, je vais précisément avoir à trancher une difficulté; et je prévois bien que j'y aurai besoin de retrouver du nerf...

VALANTON, d'un air consterné.

Vous allez recommencer des discussions avec votre femme?

FERGAN.

Une discussion assez sérieuse, oui, je le crains. Il s'agit de l'éducation de notre René, et ma femme n'a pas l'air disposé à l'entendre comme il va falloir que ça soit.

VALANTON.

Oh! bien, mon cher, attendez, s'il vous plaît, que Pauline et moi nous ayons terminé notre villégiature chez vous.

FERGAN.

Impossible! La rentrée des classes a lieu aujourd'hui même. J'ai prévenu au collège de Saint-Christophe, à quinze kilomètres d'ici, que René y coucherait ce soir. A diverses reprises, Irène s'est montrée si hostile à l'idée de se séparer du gamin que j'ai mieux aimé la laisser en paix jusqu'au dernier instant.

VALANTON.

Comment? Vous n'avez pas encore pris le soin d'obtenir son assentiment?

FERGAN.

Elle me l'a refusé en chaque circonstance, et avec ces façons nerveuses que nous lui avons connues autrefois. Alors, il m'a paru préférable de me taire sur ce sujet auprès d'elle, de lui épargner de l'agacement à l'avance, de la trépidation superflue... De toute manière, n'est-ce pas? la crise de la séparation était inévitable. Mieux valait donc ne raisonner Irène qu'une fois pour toutes, au moment même d'exécuter ce que j'ai résolu.

VALANTON.

Hum! hum! Cela, en effet, ne devra pas marcher tout seul. (Se disposant à partir avec ses engins.) Tâchez au moins que le raccommodement soit fait quand je rentrerai... Je m'en vais m'installer avec mes lignes dans un petit coin que j'ai découvert.

FERGAN.

Quelle espèce de poisson pêchez-vous?

VALANTON, modestement.

Heu! Je n'en exclus aucune!

FERGAN.

Mais qu'est-ce que vous prenez?

VALANTON.

Rien.

FERGAN.

C'est que vous ne connaissez pas votre métier.

VALANTON.

Ce sont vos poissons qui ignorent le leur! Ils passent, ils regardent; ils flairent. Ils ne mordent pas. Ils ne savent même pas jouer avec le bouchon. Ils sont tristes... comme tout ce pays de pierres et de ravins... Allons! au revoir.

Il sort par la porte du fond.

SCÈNE II

FERGAN, puis IRÈNE et PAULINE.

Les deux femmes entrent par la porte du perron. Irène a les cheveux gris, la tenue austère et les vêtements sombres. Pauline rapporte une brassée de belles herbes et de fleurs d'eau.

PAULINE.

Nous sommes exténuées.

FERGAN.

Jusqu'où êtes-vous donc allées?

PAULINE.

Nous avons commencé par le bois, puis, arrivées au pré d'en bas, nous avons voulu sortir du parc pour revenir par le hameau.

FERGAN, *avec une assurance de propriétaire bien clos.*

Oui, mais la haie vous en a empêchées.

PAULINE.

Pas le moins du monde. Le passage était dégarni de sa broussaille... Une paysanne venait d'entrer par là pour laver du linge à la rivière. La femme d'un voisin, n'est-ce pas, Irène?

FERGAN.

C'est un peu fort! (*A Irène.*) Qu'est-ce que vous lui avez dit?

IRÈNE.

Je lui ai demandé comment allait son enfant.

FERGAN.

Et c'est tout?

IRÈNE.

Non, je lui ai donné encore ce qu'il lui fallait pour le pharmacien.

FERGAN, *prenant son chapeau.*

Eh bien, moi, je m'en vais la reconduire jusque dehors.

PAULINE.

Oh! si j'avais pu m'attendre à cela!... Au moins ne la rudoyez pas. C'est une bien pauvre femme.

FERGAN.

Est-ce qu'elle a le droit d'être chez moi?

PAULINE.

Ça ne vous fatigue donc pas d'être toujours ainsi, à cheval sur votre droit?

FERGAN.

Si tout le monde était comme moi, la société marcherait mieux, je vous le garantis.

Il sort.

SCÈNE III

IRÈNE, PAULINE.

PAULINE.

Tu aurais dû retenir ton mari.

IRÈNE.

Il fait ce qu'il veut. Moi, je fais tout ce que je peux pour me détourner du chemin de sa volonté.

PAULINE.

Ainsi, ni les années écoulées, ni les situations qui changent avec l'âge, rien n'a modifié le fond de ton cœur à son égard?

IRÈNE.

Non.

PAULINE.

Cependant vous ne vous querellez plus.

IRÈNE.

Il n'y a plus à présent qu'une querelle de possible entre nous. Mais celle-là nous l'avons, sourde encore et pourtant obsédante pour moi jusqu'à l'affolement.

PAULINE.

Quelle querelle?

IRÈNE.

L'éducation de René.

PAULINE.

Il doit te trouver d'une tendresse maternelle un peu exagérée.

IRÈNE.

Oh! oui, j'adore mon fils. C'est pour le faire vivre que

j'ai renoncé à mourir!... Et je ne reste encore debout que pour cet enfant, par cet enfant... dont rien ne saurait me détacher... Ah! cette petite vie inquiète, sa petite âme triste qui me semble n'être faite que de mes soupirs, jamais je ne consentirai à les confier, hors d'ici, à des maîtres, à des étrangers, à des autres!

PAULINE.

Est-ce que ton mari t'a déjà parlé de cela?

IRÈNE.

Oui, plusieurs fois ses explications et ses insistances à cet égard m'ont mise au supplice. Jusqu'à ces derniers jours-ci, j'ai frémi en secret de la crainte qu'il n'essayât à nouveau de donner suite à l'intention que je lui sais. Mais, pour cette année, tu vois qu'il vient de laisser passer la date de la rentrée des collèges, sans avoir rien tenté à nouveau... Lui, si tranchant en toute chose, on dirait que, là-dessus, il sent en moi une créature gardant son petit. Et en cela il voit juste : je le lui disputerais comme une lionne, si j'y étais réduite, désespérément, férocement.

PAULINE.

Pauvre sœur! Ce n'est plus que dans cet enfant que je te vois vivre. Et tu étais donc destinée à ne pas avoir de vie pour toi-même! Parfois, je songe à ce qui aurait pu, peut-être, t'advenir d'autre : et je reconnais bien que tu n'étais pas marquée pour le bonheur.

IRÈNE, pensivement

Qui sait?

PAULINE.

Mais non, hélas! mais non! Ah!... certes, ton existence aura été sombre, rigoureuse. Mais dans sa dureté même, n'auras-tu pas trouvé de quoi t'endurcir un peu le cœur? Tandis qu'il y aurait eu un changement de sort où ta sensibilité se serait avivée encore. Et c'est au plus cher de toi-même qu'alors tu aurais été autrement déchirée!...

IRÈNE.

Que veux-tu dire?

PAULINE.

Je pense à quelle épreuve tu aurais été condamnée par

la suite, si tu avais autrefois réalisé des rêves que, sans les connaître, j'ai peut-être eu raison de deviner en toi.

IRÈNE.

Je ne te comprends pas.

PAULINE.

Mon Dieu, je ne devrais sans doute point te rappeler cela... Mais, bien souvent, va, j'y ai beaucoup songé.

IRÈNE.

A la fin, explique-toi.

PAULINE.

D'ailleurs, pourquoi ne me l'avouerais-tu pas maintenant! N'est-ce pas que tu as eu l'idée d'épouser Michel Davernier?

IRÈNE, se détournant.

C'est possible.

PAULINE.

Tu vois bien!... Ah! que de fois je me suis représenté que la pire de tes douleurs aurait été de perdre le bonheur, après l'avoir conquis!

IRÈNE.

Il n'y aurait eu qu'à me laisser me faire ma part de bonheur. Le reste me regardait.

PAULINE.

Non, va! C'est alors que tu aurais vraiment connu les abîmes de la souffrance humaine, si, montée en plein ciel avec un être aimé, il t'en avait fallu retomber tout d'un coup, lui mort, dans tes bras!

IRÈNE.

Si j'avais épousé Michel, il ne serait pas mort! Je l'aurais préservé de mourir. J'aurais été là à toute minute, pour le soigner d'amour, le guérir de caresses. Je lui aurais épargné ce qui, dans sa vie sans foyer, l'aura rongé, assailli, usé : les solitudes, les anxiétés, les imprudences, tout ce qu'on ne sait pas... (Comme se parlant à elle-même.) tout ce qu'on ne peut pas savoir!...

PAULINE, secouant la tête.

Pfff!! un poitrinaire!... fils de poitrinaire!...

IRÈNE, bouleversée.

Tais-toi!

PAULINE.

Qu'as-tu?

IRÈNE, se contenant.

Rien… L'affreuse pensée de cette loi de mort!… (Évasivement.) Le souvenir… Pourquoi m'as-tu parlé de cela?…

SCÈNE IV

Les Mêmes, RENÉ FERGAN.

RENÉ, entrant en courant.

Maman, maman!…

IRÈNE, ouvrant les bras à son fils.

René!… Mon trésor!… Mon mignon si faible!… Viens que je t'embrasse (Elle l'enlace.)… que je te câline, que je te regarde prendre de belles couleurs!… Oh! deviens bien fort (L'enfant murmure.)… bien tapageur! (L'enfant se débat.)… bien mauvais même, comme un bon petit diable!…

RENÉ.

Papa m'a promis qu'il allait m'emmener avec lui, dans le dog-cart…

IRÈNE.

Non, monsieur, non!… Vous savez bien qu'il vous est défendu de jamais sortir sans moi!

RENÉ.

Oh!

IRÈNE.

D'abord, te voilà en nage! Quelle bêtise as-tu faite? Je t'avais laissé en train d'écrire ton devoir avec mademoiselle.

SCÈNE V

Les Mêmes, FERGAN.

FERGAN.

Cela prouve que les demoiselles ont cessé, pour un temps, d'avoir de l'influence sur ce gaillard.

IRÈNE.

Il faut te changer des pieds à la tête.

FERGAN, haussant les épaules.

Ta, ta, ta, ta!

PAULINE, prenant la main de René, à Irène.

Confie-le-moi. Je monte là-haut. Je le gronderai comme les tantes se mêlent de gronder. (Avec une feinte gravité.) Ça ne le fera pas rire. (Tendrement.) Ni pleurer.

Pauline sort avec René.

SCÈNE VI

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN, un peu embarrassé.

J'ai précisément à vous entretenir du parti à prendre pour l'éducation de René.

IRÈNE, effarée.

A propos de quoi, aujourd'hui?

FERGAN.

Parce que la chose ne souffre plus de retard...

IRÈNE.

Pourquoi?

FERGAN.

Il va avoir dix ans.

IRÈNE.

Eh bien?

FERGAN.

Jusqu'à cet âge, j'ai volontiers reconnu que le mieux était de vous laisser la haute main sur lui. Il y a mille soins premiers pour lesquels la mère s'entend dans la perfection... Vous me rendrez cette justice que, tout en désapprouvant vos excès d'attention, je ne vous ai encore contrecarrée en rien.

IRÈNE.

Et maintenant?...

FERGAN.

Maintenant que notre fils devient un petit homme, il ne me conviendrait pas que vous en fissiez une jeune fille.

IRÈNE.

Vous n'avez qu'à me dire comment vous voulez que je l'élève.

FERGAN.

Je ne suis pas plus compétent que vous dans les détails d'enseignement. Je sais seulement que René a besoin désormais de recevoir une instruction plus étendue. Nous ne devons plus le borner à celle qui se donne dans la famille.

IRÈNE.

Si je ne vous parais plus suffire, prenons un précepteur, faites venir des professeurs...

FERGAN.

Ça ne serait point l'affaire. On rendrait un mauvais service à un garçon, quand l'âge convenable lui est venu, en ne l'accoutumant pas à une discipline, à une émulation, à une habitude déjà de compter un peu sur lui-même. Et ces choses-là, elles ne peuvent être fournies qu'au collège.

IRÈNE.

Nous y voilà donc revenus!... Combien de fois faudra-t-il vous répéter que ce serait un meurtre... un vrai meurtre... de priver René de mes soins!

FERGAN.

Laissez là ces imaginations déréglées. Soyons sérieux : notre fils ne travaillera jamais bien à nos côtés. Vous l'aimez trop, d'une façon trop passionnée. Vous ne savez jamais être assez sévère.

IRÈNE, indignée.

Et vous voudriez charger des gens d'être sévères pour lui!... Un pauvre petit enfant, dont je n'ai pas encore osé croire que, moi, sa mère, je réussirais à le faire vivre, à l'élever... Mais il a sans cesse besoin que je veille auprès de lui! Pour un rien, il tousse!... Souvent, je me lève la nuit, et je le trouve dans des transpirations qui m'épouvantent...

FERGAN.

C'est cela que je déclare fâcheux, même un peu ridicule. C'est votre luxe de précautions qui l'étiole, ce petit bonhomme. Il ne s'en portera que mieux, dès qu'il sera moins dorloté.

IRÈNE.

Mon fils ne me quittera pas.

FERGAN.

Mon fils suivra mon exemple. A son âge, il y avait déjà

deux ans que j'étais en pension. Il fera comme les enfants de nos voisins de châteaux, de tous les gens de notre monde. Il viendra ici le dimanche. J'irai le voir souvent. Vous irez chaque fois que vous voudrez... et que l'état de nos chevaux le permettra...

IRÈNE.

René est malade, vous dis-je, gravement malade. Son existence est en question... Je le sais, moi!... Les médecins me l'ont dit...

FERGAN.

Quels médecins?

IRÈNE.

Tous!... Tous ceux que j'ai pu consulter dans les environs.

FERGAN.

Vous avez fait cela?... En cachette?...

IRÈNE.

Oui!...

FERGAN.

C'est absurde!... Et quelle maladie a-t-on trouvée à notre fils?

IRÈNE, *interloquée.*

On a reconnu que...

FERGAN, *incrédule.*

Quoi?

IRÈNE.

...Que mon amour seul était capable de le préserver... de le sauver... par un régime de tous les jours, par un traitement de tous les instants...

FERGAN.

Assez de phrases vagues!... Quand quelqu'un est malade, sa maladie porte un nom. Précisez?

IRÈNE.

Comme vous me tourmentez!... Mais croyez-moi donc! Vous voyez bien dans quelle émotion je suis!...

FERGAN.

Hé! les docteurs aussi auront bien vu ce que vous attendiez d'eux pour me l'opposer. Vous en avez remporté des

diagnostics de complaisance... Ah çà! vous êtes une femme bien portante. Moi, sapristi! j'ai un bon coffre! Est-ce avec ces antécédents-là que l'on donne naissance à des enfants rachitiques? (Irène baisse la tête pendant ces paroles qui la gênent.) Au surplus, nous constaterons bientôt comment notre fils aura profité de sa première année d'internat...

IRÈNE.

Jamais!

FERGAN.

Plaît-il?

IRÈNE.

Jamais vous ne me convaincrez sur ce point! Jamais je ne fléchirai!

FERGAN.

Alors, finissons-en tout de suite avec cette discussion stérile : veuillez faire préparer le petit bagage de René.

IRÈNE.

Comment cela?

FERGAN.

Je vais le conduire à Beaune...

IRÈNE, éperdue.

Vous allez... vous oseriez...

FERGAN.

Je veux être parti dans une heure.

IRÈNE.

Ah! cela ne sera pas!... C'est la vie de mon fils que je défends contre votre horrible erreur. Je le garderai! fût-ce jour et nuit, dans mes bras.

FERGAN.

Allons! allons! Vous voici redevenue telle que je vous avais crue corrigée de l'être... Et vous me contraignez à vous imposer ma toute-puissance de père, comme jadis ma toute-puissance de mari!...

IRÈNE.

Ne me parlez pas de ce que vous avez fait! Il a été beau, votre triomphe, pour que vous vous y complaisiez encore!... Oui, j'ai courbé la tête, avec plus de haine encore dans le cœur. J'ai baissé le front; et, depuis lors, je ne vous ai plus

regardé en face. Mais, aujourd'hui, ce n'est pas votre femme qui se redresse devant vous et que vous obligez à vous braver : c'est la mère, une mère que rien ne fera reculer...

FERGAN.

Vous vous trompez sur les droits de la mère.

IRÈNE, avec un mépris farouche.

Ce ne sont pas les mères qui s'abusent sur leurs droits !... Nous les sentons, nous autres, se former en nous avec l'enfant même. Et nos yeux voient ces droits naître de nous, attachés à nos propres entrailles...

FERGAN.

Une fois de plus j'ai raison, à l'encontre de vos utopies, de par la loi...

IRÈNE.

Ah! cet affreux mot reparaît donc! Vous aussi, je vous retrouve, vous jouant de la vie de mon fils, pareil à ce que vous avez été pour briser la mienne. Sans remords, avec ces yeux-là de bourreau tranquille dans l'accomplissement de sa besogne !

FERGAN.

Dites tout ce qu'il vous plaira. Rien ne m'empêchera de disposer de notre fils.

IRÈNE dans une hésitation tragique.

Oh! ne saurai-je donc pas vous dire ce qui vous empêcherait de me le disputer !...

FERGAN

Il m'appartient avant vous.

IRÈNE, haletante.

Ce n'est pas vrai !

FERGAN.

Contre vous.

IRÈNE

Non ! non !

FERGAN.

Allez veiller à son départ.

IRÈNE.

Écoutez !...

FERGAN, s'en allant.

Non !... je vais donner l'ordre d'atteler.

IRÈNE, lui barrant le chemin.

Devant Dieu, cet enfant est à moi seule, ici !

FERGAN, la rejetant en arrière de lui.

Il est à moi, qui suis le père !

IRÈNE, violemment, avec un grand geste tranchant.

Vous n'êtes pas son père !

FERGAN, stupéfait.

Ah çà ! vous devenez folle ?

IRÈNE, presque rassérénée.

Je redeviens franche.

FERGAN, suffoqué.

Vous dites ?... Vous savez ce que vous dites ?

IRÈNE.

Je le sais.

FERGAN.

Vous voulez m'égarer ?... Cette phrase... incroyable... cet outrage... c'est un moyen en dernier recours ! Parlez vite ! Mais parlez donc !

IRÈNE.

Vous demandez des preuves ? soit ! Je n'en suis plus à vous marchander la vérité... Rappelez-vous ! Je vous avais fermé ma chambre ; j'avais tout tenté pour vous chasser de ma vie... Et vous m'aviez emmenée en servitude, inoubliablement !...

FERGAN, d'une voix féroce.

Après ?

IRÈNE.

Par quel sentiment ai-je pu faiblir un jour devant vos obsessions et redevenir votre femme ?

FERGAN, commençant à comprendre.

Oh !

IRÈNE.

Je portais mon secret. Pour sauvegarder l'enfant, je vous ai caché la vérité, comme pour le sauver en ce moment, je vous la dis !...

FERGAN, se précipitant contre elle.

Gredine! Gredine!

IRÈNE, qui s'est réfugiée vers une sonnette.

J'appelle vos domestiques.

FERGAN, se maîtrisant.

Le scandale!... En effet, je sais à présent qu'aucune infamie ne vous répugne.

IRÈNE.

C'est votre logique impitoyable qui m'a réduite au mensonge, à la faute!... Et c'est moi qui ne pardonne pas!

FERGAN.

Cet homme? Est-ce que je l'ai rencontré?

IRÈNE.

Peut-être!

FERGAN.

Nommez-le-moi!

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Il est venu ici?

IRÈNE.

Près d'ici.

FERGAN.

Je ne comprends pas comment vous avez pu parvenir à le voir.

IRÈNE.

Moi non plus.

FERGAN.

Vous l'avez vu souvent?

IRÈNE.

Que vous importe!

FERGAN.

Vous le voyez encore?

IRÈNE, lui cachant la douleur de sa réponse.

Non, il y a longtemps qu'il est parti, loin... pour toujours!...

FERGAN.

Et vous ne trouvez pas abominable que le fils de votre

amant, quoi que je fasse, soit mon fils, et doive toujours être mon fils?

IRÈNE.

Qui dit cela?... C'est votre même loi qui a dit que malgré moi, malgré tout, je serais toujours votre femme.

FERGAN.

Jamais je ne vous aurais soupçonnée!... Je vous ai su mon ennemie. Mais... (Il lui vient les larmes de son orgueil vaincu.) mais je vous honorais comme telle.

IRÈNE.

Chacun fait la guerre avec ses moyens. Vous vous êtes servi de toute votre force... Moi j'ai eu contre vous (D'une voix amollie.) toute ma faiblesse!

FERGAN.

Je n'ai fait que me retrancher dans mes droits.

IRÈNE.

La nature aussi a ses droits...

FERGAN, méchamment.

Du moins, la vivacité vous a rendue imprudente. En m'affranchissant de mes devoirs de père, vous ne pouvez m'en ôter l'autorité. Vous avez trahi cet enfant sur lequel je puis tout.

IRÈNE.

Après ce que je viens de vous dire, vous ne pouvez plus rien contre lui.

FERGAN.

Vraiment?

IRÈNE, souverainement.

Rien qui ne soit une lâcheté, une ignominie, une vengeance impossible.

FERGAN.

Tant pis!

IRÈNE.

Non, j'ai osé la révélation parce que c'était ressaisir mon fils pour toujours, le reprendre à vos sentiments les plus obligatoires d'homme simplement civilisé.

FERGAN, menaçant.

Et si j'étais devenu un sauvage, maintenant?

SCÈNE VII

LES MÊMES, RENÉ.

IRÈNE.

René! mon Dieu!

RENÉ, allant vers Fergan, entre les deux personnages.

Est-ce que nous sortons bientôt, papa?

FERGAN, bouleversé.

Tais- toi!

IRÈNE, s'emparant de son fils.

Tais-toi! tais-toi!.

FERGAN.

Renvoyez-le, que nous achevions vite ce qui reste à dire.

IRÈNE, à René.

Retourne m'attendre auprès de tante Pauline.

RENÉ,

Pourquoi *que* papa a pleuré, puisqu'il ne pleure jamais?

IRÈNE, voulant l'éloigner, avec douceur.

Va-t'en!

RENÉ.

Comment *ça se* fait que tu ne pleures pas aussi, toi qui pleures toujours... quand tu crois qu'on ne te voit pas... Je le vois bien, moi!

IRÈNE, l'embrassant.

Ah! chéri! mon chéri!... Je n'ai donc plus de larmes. (Le reconduisant.) Va... va!

René sort.

SCÈNE VIII

IRÈNE, FERGAN.

FERGAN.

Cet enfant, il est maintenant à vous seule... oui! Je vous l'abandonne. Faites-en ce que bon vous semblera... Vous avez dit vrai : je ne pourrais pas lui vouloir de mal. (*Faiblissant.*) Ce sera déjà bien assez que je m'apprenne à ne plus l'aimer. (*Avec autorité.*) Vous l'emmènerez... vous allez partir avec lui.

IRÈNE.

Je ne partirai pas.

FERGAN.

Comment!...

IRÈNE.

Je ne consentirai pas à être jetée à la porte. Pour mon fils, je ne sacrifierai rien de sa situation régulière, de la considération qui s'attache à sa naissance... légale.

FERGAN.

Je vous y contraindrai donc!

IRÈNE.

Non.

FERGAN.

Ce divorce que vous avez tant réclamé, c'est moi, à présent, qui le veux et qui le demande.

IRÈNE.

Je ne l'accepte plus. Ma jeunesse est passée, mes espérances sont abolies, mon avenir de femme est mort. Je me refuse à changer le cours de ma vie, à bouger, à remuer. Je n'ai plus la volonté que de rester, jusqu'à la fin, où je suis, comme j'y suis.

FERGAN.

Vous voudriez que je vous supporte?

IRÈNE.

Il le faudra bien. Vous n'avez contre moi rien d'autre que mon aveu...

FERGAN.

Est-ce que vous le renieriez au besoin?

IRÈNE.

Oseriez-vous m'inviter à le renouveler publiquement?

Un temps.

FERGAN, anéanti.

Alors qu'est-ce que vous voulez que je devienne ainsi, face à face avec vous, toujours, toujours? Quelle existence voulez-vous que je mène?

IRÈNE.

Nous sommes rivés au même boulet. Mettez-vous enfin à en sentir le poids et à le tirer aussi. Il y a assez longtemps que je le traîne toute seule.

FERGAN.

Il n'y a pas de justice.

IRÈNE.

Il y a celle du malheur commun.

FERGAN.

Vous êtes une coupable et je suis un innocent.

IRÈNE.

Nous sommes deux malheureux. Au fond du malheur, il n'y a plus que des égaux.

PAUL HERVIEU

CONTE A PSYCHÉ

Il appelait son âme Psyché ; ce n'était pas seulement une affectation.

Rentrons chez nous, Psyché, l'heure est calme ; la solitude nous sera plus douce et plus amie après le jour passé au milieu des hommes, le silence nous sera plus tendre et bienfaisant après de tels vacarmes... Viens-nous-en, Psyché. J'éteindrai la lampe, et, près de la flamme légère du feu, tandis que chante la bouilloire, nous laisserons passer le cortège des heures, vierges silencieuses... Je vais te raconter, Psyché, des histoires du temps passé, si vieilles qu'elles ont enchanté d'innombrables âmes dont il n'est resté nul souvenir, des histoires du temps des Fées ; et tu sais bien. Psyché, qu'il y a longtemps déjà que les Fées sont mortes. Il y avait longtemps déjà qu'elles étaient mortes, que la Reine filait encore ; et la Reine depuis longtemps ne filait plus que les Bêtes parlaient encore ; et cela même est, dit-on, une très ancienne légende... Les histoires du temps passé, nous les aimons parce qu'étant si différentes de nous, elles sont très discrètes et n'offensent pas la divine pudeur de nos impressions. Et pourtant, au fond, elles nous ressemblent aussi ; Psyché, tu t'y reconnaîtras, mais devenue tout autre et comme déguisée ; tu t'y reconnaîtras,

mais devenue comme étrangère à toi-même, comme on se verrait passer dans la rue. Et, songes-y, tout l'effort de l'âme pour sortir d'elle-même, pour se réaliser en dehors d'elle, pour voir ses impressions sans plus en souffrir, cet effort est l'art même. Voilà pourquoi, Psyché, les histoires du temps passé nous sont de divines œuvres d'art...

Il était une fois une reine qui chantait auprès du berceau de son fils, dans un vieux manoir, au fond d'une forêt solitaire. La reine Herzéléide est belle, plus blanche et plus pâle que la neige sur les branches. Svelte et grande, enveloppée dans la gaine étroite de sa robe de deuil, avec les longues nattes de ses cheveux qui pendent aux deux côtés de son visage, elle ressemble aux reines que l'on voit aux portails des vieilles églises.

Dors, mon doux enfant, mon Parthenopeus, — garde ton heureuse ignorance. — Ton père était un chevalier, — le plus preux et le plus beau de la Bretagne. — Ton père est mort dans un tournoi. — Elle est fauchée, la fleur de la chevalerie bretonne... — Lors, j'ai quitté la cour du roi ton père. — Avec de fidèles serviteurs — je me suis réfugiée dans la forêt solitaire. — Dans la forêt solitaire, tu grandiras — sans voir les chevaliers et les tournois. — Je veux t'arracher à la chevalerie. — je veux te garder. — Elle m'a pris le roi ton père; — toi, je te garderai...

Parthenopeus grandit dans la forêt solitaire. A cent lieues à la ronde il n'y avait ni ville ni village. Il grandit et se développa comme un arbre de la forêt. Il ne savait pas qu'il y eût ailleurs d'autres maisons que la sienne, d'autres êtres humains que sa mère et les serviteurs de sa mère qui labouraient la terre et semaient le blé. Après les derniers arbres qu'il eût jamais vus dans ses plus lointaines promenades, il n'avait jamais pensé qu'il y eût d'autres arbres. Derrière la voûte du ciel où les étoiles s'allument, il n'avait jamais pensé qu'il y eût d'autres cieux. Il chassait les renards, les écureuils et les oiseaux. Il vivait avec la nature : au printemps, quand se développaient les bourgeons dorés, il sentait renaître en lui la vie, il participait à la joie des choses. — Songe, en effet, Psyché, qu'aux jours lointains du moyen âge que tu vois

sombres et noirs, la nature se parait de fleurs et d'herbe verte avec le renouveau : les oiseaux chantaient comme à présent, et le gai soleil dorait comme à présent les cheveux blonds des jeunes filles. — Aux longs soirs d'hiver, près de l'âtre, Herzéléide lui contait les divines légendes, le bon Dieu qui trône plein de majesté dans les nuages, et les anges si beaux que rien sur terre ne leur est comparable, et les diables, les méchants diables hideux et subtils. Oh ! ces longues soirées, c'était le bon moment pour elle. Blottis ensemble, elle le câlinait, elle l'accablait de sa tendresse infinie et peureuse.

A cent lieues à la ronde il n'y avait ni ville ni village : Herzéléide laissait l'enfant vagabonder dans la forêt comme les écureuils légers. Un jour d'été, las d'une course longue, il s'était assis à l'ombre d'un chêne. L'air était parfumé, les insectes bruissaient follement ; des taches de soleil se jouaient, ardentes, sur les mousses desséchées du sous-bois ; les éclaircies flambaient, vibraient de lumière et de chaleur. Parthenopeus mollement étendu se laissait aller à l'universel enchantement. Ses espérances étaient analogues à ses souvenirs. Son âme pure et jeune s'épanouissait presque sans pensée, comme les fleurs au soleil. — C'est peut-être là tout le bonheur, Psyché !

Tout à coup, dans la clairière, en plein soleil, ce fut un éblouissement. Sous leurs armures de fer étincelantes, au galop de leurs chevaux caparaçonnés, passèrent des chevaliers. Au cliquetis des épées heurtant les jambières, l'enfant sursauta ; bouche bée, les yeux grands, il regardait. Il s'agenouilla, joignit les mains, inclina la tête, étonné.

— N'aie peur, gentil varlet.

— Je n'ai pas peur, messire l'ange... Êtes-vous pas saint Gabriel ? ma mère m'a dit qu'il était le plus beau des anges... Et venez-vous chercher nos âmes pour les porter à Dieu ?

— Gentil varlet, nous sommes des chevaliers, des chevaliers du roi Artus qui règne au pays de Cardeuil.

— Des chevaliers ?...

— Et nous parcourons les royaumes pour rencontrer les aventures que Dieu donne aux bons chevaliers... Adieu, gentil varlet.

— Des aventures ?...

Et, dans un étincellement de lumière, s'éloignèrent et disparurent les chevaliers...

Le premier étonnement passé, Parthenopeus prit son chemin vers la maison de sa mère. Tantôt il courait follement, sautant les fossés, cinglé par les menues branches; tantôt il s'arrêtait, songeur. Son âme, obscure et comme endormie jusque-là, s'éveillait. Il devinait. Pour la première fois, il pensait qu'il y avait d'autres arbres, d'autres pays, d'autres hommes qu'il n'avait pas vus. La vision des chevaliers, si beaux qu'il les avait pris pour des anges, le hantait. Aller au pays des chevaliers, devenir chevalier lui-même, là-bas, à la cour du roi Artus, il le voulait... Le monde était donc beaucoup plus grand qu'il ne l'avait cru?... Et les aventures, et la vie, large et belle comme le monde nouveau qu'il évoquait!...

Un beau matin, dès l'aube, au premier chant des oiseaux, quand sa mère est encore endormie, il part. Un vieux cheval, paisible et fidèle, l'emporte, tant bien que mal. Il va droit devant lui, là-bas, d'où parurent les chevaliers. Il fuit sa maison, sa mère... Le ciel blanchit; les dernières étoiles pâlissent et s'éteignent. Il fuit. Le vent frais du matin frôle son visage... Comme il est lent, son vieux cheval! Jamais il ne s'était aperçu qu'il fût si vieux, si délabré. Le chemin qu'il suit, il l'a cent fois parcouru, sans le regarder jamais: comme il est étroit! Les arbres qui le bordent sont petits et rabougris. Le ciel devient rose; des reflets roses brillent aux feuilles humides; une brume légère monte aux branches: des naseaux de son cheval s'élève une buée pâle et rose. Le soleil paraît, le ciel est en feu: les reflets sont plus crus; la rosée tombe des feuilles en une pluie fine. Dans ce même chemin qu'il suit à présent, combien de fois n'a-t-il pas vu naître le jour, sans étonnement! Pourquoi les choses familières lui semblent-elles étranges maintenant et comme enveloppées de mystère? — Mais c'est ainsi, Psyché. La nature est étrange. Les feuilles et les fleurs, les bêtes qui broutent et les menus objets que nous touchons tous les jours sont étranges. Un mystère est au fond des choses, essentiellement: et c'est avoir d'elles une juste connaissance que de s'en

étonner. Mais nous les voyons depuis si longtemps, toujours les mêmes, et de si lointains ancêtres nous en ont transmis l'impression familière que nous les contemplons sans étonnement. Seulement, si quelque chose vient à changer dans notre vie, nous ne retrouvons plus nos sensations habituelles: nous nous sentons dépaysés : nos yeux s'ouvrent alors, tout grands, sur la nature étrange.

Au trot lassé de son cheval, Parthenopeus s'éloigne de sa mère et de sa maison. L'espérance l'emporte vers la vie nouvelle ; il veut voir des horizons plus larges, d'autres arbres, d'autres étoiles... Tout le jour il chevaucha. Parfois, ses yeux se fixaient avec attention sur les fleurs du chemin, les pâles cyclamens et les violettes perdues dans les mousses vertes ou dorées, sur les fils de la Vierge épars qui s'échevèlent aux ronces. Il va ; son cheval boite et halète ; le soir tombe ; d'étranges buées bleues errent sous les feuilles, s'accrochent aux branches. Le ciel est vert et violet. Les étoiles paraissent, et c'est à leur lueur bientôt qu'il chemine.

Et, brusquement, plus d'arbres ; il est à la lisière de la forêt. Le fracas sourd et continu de la mer prochaine, inquiétant, le trouble. Son cheval est presque mort; lui-même est las; il met pied à terre. Il entend la mer sans la voir; des reflets se jouent sur l'abîme retentissant. Dans une lueur mystérieuse, Parthenopeus aperçoit une nef, voiles tendues, appareillée pour le départ. Mais personne sur le rivage, nulle voix, nul mouvement. Il s'approche... Les mariniers sont morts, sans doute. Est-ce la nef des Trépassés, qui mène les âmes aux îles Fortunées? Ou bien est-ce la nef des Fées? Igdrésil en a ciselé la poupe d'ivoire et d'or, et ses sœurs en ont tissé les voiles.

Parthenopeus monte sur le pont; à la lumière de vingt flambeaux, il voit une chambre merveilleuse, ruisselante de l'éclat des métaux et des pierreries. Le sol est jonché de roses, d'anémones et de muguets : dans des vases, sur leurs tiges frêles et maladives, les blanches tubéreuses exhalent leurs parfums enivrants. Une table est disposée pour un repas somptueux : les fins cristaux, la vaisselle d'or, pétillent sous la lumière. Au fond de la chambre, sous de légères courtines brodées, se dresse un lit d'ivoire... Est-ce la nef de la Fée

Igdrésil, ou bien est-ce la nef des îles Fortunées ?... Parthenopeus est bien las, Parthenopeus a bien faim... Les âmes des Trépassés vont-elles point venir, ou bien les Fées, belles et décevantes ?... Dormir ? ou dîner ?... Voici qu'un bassin d'or, rempli d'eau tiède et parfumée s'approche de Parthenopeus ; qui donc l'apporte ? et qui lui tend cette serviette merveilleusement brodée ?... Parthenopeus a fait ses ablutions. Il se sent transporté doucement vers une table et voici que des plats chargés de mets appétissants se présentent à lui... C'est la nef des Fées, sans doute. Les serviteurs sont invisibles et muets, mais les viandes sont substantielles. — Écoute bien, Psyché !... — Parthenopeus mangea du meilleur appétit. Au dernier plat qui vint à lui, n'ayant plus faim, il fit un geste d'impatience et le repoussa, comme il aurait grondé le vieux serviteur de sa mère. Puis il s'étendit sur le lit ; les flambeaux s'éteignirent d'eux-mêmes. Parthenopeus dormit du meilleur sommeil, tranquillement, comme il eût dormi dans la maison de sa mère. — Vois, Psyché, comme il nous faut peu de temps pour nous accoutumer à l'étrangeté des choses !... Nous n'avons pas le sentiment du mystère qui veille en elles. Les fées sont partout, Psyché : des menteurs disent qu'elles sont mortes ; elles sont dans les arbres qui nous abritent de leur ombre, dans la terre que pétrit le potier, dans les pierres et dans le ciel ; elles sont dans nos âmes, — et je le sais bien, Psyché. que toi-même es une fée. — Mais, les hommes sont grossiers, vois-tu ! ils sont familiers avec les choses au point de les manier sans crainte, au point de leur donner les formes qui leur plaisent, ridicules souvent. Des pédants qu'on appelle psychologues sont familiers avec les âmes. Mais toi, garde toujours à mes yeux, Psyché, ton voile d'étrangeté...

Tandis que Parthenopeus dormait, la nef, sans pilote et sans mariniers, traversa la mer et le conduisit vers une île lointaine. C'est une île voyageuse qui parfois apparaît à l'horizon, puis elle s'évanouit, et nul ne saurait dire alors ce qu'elle devient, jusqu'au jour où, soudainement, elle émerge à nouveau des flots de l'Océan. Je crois que depuis longtemps on ne l'a pas vue... La nef aborda au perron d'un palais merveilleux. Parthenopeus monta les degrés de marbre.

A peine était-il entré dans le palais que les portes se fermèrent sur lui; la plus complète obscurité régnait. Parthenopeus ne fut pas très surpris... Un chant plus doux que celui des sirènes s'éleva; les violes et les flûtes s'éveillèrent; ce fut un enchantement. L'harmonie, grêle d'abord et tendre comme une plainte, se prolongeait; puis elle grandit, frémissante, emplissant le palais. L'âme de Parthenopeus vibrait avec elle, emportée dans son rythme fiévreux, comme un serpent géant qui se déroule. Il n'était plus Parthenopeus, il participait à l'universelle harmonie, comme jadis, étant enfant, il participait à l'universelle joie de la nature au printemps. Mais il s'aperçut que la voix qui chantait, insensiblement, devenait plus proche; puis elle se tut, puis il entendit comme un froissement d'étoffes, puis il sentit un frôlement léger, et sur ses lèvres le baiser délicieux des fées.

— Parthenopeus, je t'aime. Parthenopeus, je t'aime. Je suis fée. J'ai conduit ta nef enchantée vers mon palais, parce que je t'aime, Parthenopeus. Tu resteras au palais des fées, séjour d'harmonie et de volupté. Les parfums les plus doux s'exhaleront pour toi des fleurs les plus rares; les chants les plus enivrants berceront ton âme, et tu sentiras la caresse de mes cheveux, et tes lèvres, Parthenopeus, auront mes baisers plus doux que le miel. Je suis belle et je suis immortelle, et je te donnerai l'immortalité... Mais tu ne me verras point. Je serai près de toi, j'enchanterai ton âme et je te parlerai, mais tu ne me verras point. Dès l'aube, je disparaîtrai jusqu'au soir, à la nuit tombante. Le jour, tu te divertiras à chasser; je te donnerai des meutes de chiens, et des piqueurs, et des javelots enchantés. Et le soir, la fête de l'amour recommencera pour toi... Je t'aime, Parthenopeus, et je suis fée...

Évoque, ô Psyché, ces heures de volupté divine!... Il oublia sa mère, et sa maison, et son pays, et son passé. C'était comme s'il n'eût pas encore vécu, comme si son âme toute neuve se fût ouverte au charme de vivre...

— Parthenopeus, je t'aime, l'heure est douce; viens, mes bras sont beaux, je veux t'enlacer de mes bras...

Il était comme enivré d'un philtre puissant; il goûtait la plénitude du bonheur; il s'abandonnait à l'enchantement. Il n'avait pas l'impression que rien manquât à sa félicité; il

n'avait jamais vu la fée Amfélise, mais il ne pensait pas à la voir.
— Évoque, ô Psyché, ces heures de volupté divine : mais elles furent brèves, Psyché, tant notre âme est inapte au bonheur !...
— Son amour violent s'amollit bientôt ; la tendresse, plus dangereuse que l'amour, et plus mortelle, l'adoucit encore et l'affina. Ses impressions devinrent plus délicates, plus timides et plus inquiètes. Parfois la voix d'Amfélise le faisait pleurer ; il lui semblait qu'elle réveillât en lui des choses mortes, de vagues aspirations sans but, d'obscurs désirs sans objet...

— J'ai senti sur mes mains tes larmes, Parthenopeus : tu n'es plus heureux ; tu ne m'aimes plus ?

— Je suis heureux et je t'aime, Amfélise ; mais ta voix, plus harmonieuse et plus tendre que les violes des anges, plus caressante que tes mains, plus enveloppante que tes parfums, alarme étrangement mon âme. Sont-ce des souvenirs lointains qu'elle évoque obscurément ? Nul souvenirs précis, mais le Souvenir lui-même, infiniment mélancolique et doux... Je pleure, Amfélise, mais je suis heureux et je t'aime...

L'appréhension de l'aube prochaine et du départ d'Amfélise attristait ses plus belles heures. Il eut le sentiment désespérant de la fuite des choses.

— Tout cela qui va passer si vite, Amfélise, faut-il l'aimer ? Pourquoi donc aimons-nous davantage nos plus fugitives impressions ? Le bonheur, mon amie, est pareil à la neige qui tombe sur la mer... Je voudrais que tu ne chantes plus, et me souvenir seulement de ta voix ; que tu ne m'aimes plus, et me souvenir seulement de tes caresses : le souvenir a l'immobile sécurité des choses que la mort a mises à l'abri du temps.

— Tu ne seras jamais heureux, Parthenopeus ; et c'est bien ta faute, car tu t'ingénies à te faire souffrir...

— Tantôt, comme je chassais dans le petit bois, l'air était délicieusement pur ; à travers les sapins, au loin, j'apercevais la mer calme et bleue ; l'horizon était baigné de vapeurs légères ; les voiles blanches paraissaient voguer dans le ciel sans nuages...

— Il a fait très beau temps, en effet, Parthenopeus.

— Je me suis arrêté. La plainte monotone de la mer lointaine chantait en sourdine, les insectes bourdonnaient, et c'étaient des crépitements innombrables, les bruissements

sans fin de la vie incessante des choses. Puis s'éveillèrent de grêles clochettes, follement gaies.

— Mes troupeaux qu'on rentrait, sans doute, Parthenopeus.

— Au soir tombant, le ciel devint mauve; un tout petit nuage rose passa; les martinets joyeux menaient leur ronde; leur sifflement strident se prolongeait et se perdait dans l'air léger...

— Ce devait être charmant.

— Ces impressions-là me font souffrir. Pourquoi ne puis-je plus voir la nature sans en être alarmé?... Mon amie, les imagiers qui fixent leurs impressions en fresques délicates ou sur l'émail sont heureux: ils leur donnent la fixité des choses définitives, ils les réalisent en dehors d'eux-mêmes... Oh! si je pouvais, Amfélise, transformer en art la souffrance de mon âme!. . Si seulement je sentais, quand je te dis mes impressions, que tu les éprouves toi-même! Si tu voulais m'accompagner dans mes promenades... nous chercherions les fleurs du chemin, nous nous pencherions sur elles pour sonder leurs âmes délicates..., et si je pensais alors, Amfélise, que tu comprends et que tu vois ce que je comprends et ce que je vois!... L'âme se réalise dans l'amour, comme elle se réalise dans l'art... Mais je veux voir tes yeux, Amfélise, je veux voir tes yeux. Je veux te voir frémir quand je frémis et pleurer quand je pleure. Je veux te voir, je veux te voir...

— Tu n'as pas le don du bonheur, Parthenopeus. Il ne faut pas que tu me voies, tu le sais bien, tu me l'as promis...

C'est ainsi que Parthenopeus aima la fée Amfélise sans la voir... Aimons-nous jamais autrement, Psyché? Les âmes se cherchent et s'attirent; elles semblent s'unir, mais elles restent étrangères l'une à l'autre; chacune d'elles est un monde fermé. Elles se font signe, mais elles ne se comprennent pas. Elles s'appellent et les voilà proches l'une de l'autre; elles se parlent, mais voilà qu'un mot dit au hasard leur révèle soudain la distance effrayante qui les sépare. Les âmes se côtoient, Psyché, mais elles ne peuvent s'unir. Aussi, nous demandons trop à l'amour: pourquoi ne pas nous contenter de l'enchantement des caresses? Nous serions heureux, si nous savions l'être simplement: mais nous compliquons

l'amour de tous les raffinements étranges de notre sensibilité maladive... et cela tue l'amour, Psyché!

Comme les fresques des vieux maîtres, trop chargées de couleurs fugitives et frêles, s'écaillent et disparaissent, Parthenopeus sentit s'effriter en lui son amour. Les paroles d'Amfélise, maladroites souvent, lui étaient une douloureuse blessure : chaque jour il se sentait plus différent d'elle, plus étranger, plus seul. Il ne parlait plus à la fée, et la voix de la fée ne l'enchantait plus. Il perdit l'hallucination de l'heure présente; il se souvint! Il se rappela ses heures passées, son enfance dans la forêt, si calme, il se rappela sa mère! Oh! la revoir! revivre les anciens jours! retrouver la paix dans la maison familière! Il souffrait depuis trop longtemps de ce faux amour; il fallait en finir avec cette duperie!... Mais il ne pouvait quitter l'île enchantée, sans le consentement d'Amfélise; et comment le lui demander?

Ce furent des scènes, et des sanglots, et des reproches, et des promesses de revenir, et des mensonges et des baisers. Je t'en épargnerai le récit, Psyché... La nef merveilleuse l'emmena... Maintenant, il s'en retourne à la maison de sa mère.

— Voici le chemin que j'ai suivi quand l'espérance m'emportait, jeune, vers le vaste monde. Voici les champs dorés et l'ondulation lente des blés houleux. Rien n'est changé; moi seul, j'ai vieilli; mais parmi vous, ô bois, ô champs, je veux redevenir jeune, je veux redevenir enfant... Ici, quand je partais, j'ai cueilli des cyclamens roses, et je les ai donnés à Amfélise: je vous ai profanés, ô bois de mon enfance!... Ici, je m'en souviens, j'ai vu s'élever dans l'air lumineux une alouette, tout droit au ciel, chantant follement. Elle est retombée à la même place d'où elle avait pris son vol; puis, à plusieurs reprises encore, elle s'est élevée, chantant toujours, avec la même ardeur. Et moi je m'en allais aussi vers les espaces inconnus, plein de jeunesse et d'ardeur; comme l'alouette, mon âme a pris son vol, en chantant follement. Comme l'alouette, elle est retombée sur la terre natale. Seulement, elle n'a plus la folie confiante et juvénile de l'alouette, et d'être retombée lui donne la triste impression de la vanité de ses belles envolées...

Il revit sa maison, et sa mère vieillie...

— Tu m'as oublié, Parthenopeus, moi qui t'ai bercé, moi qui t'ai donné mon lait, moi qui t'ai plus aimé que nul jamais ne t'aimera... Mais c'est fini ; nous ne penserons plus à tout cela. Veux-tu? c'est hier encore que tu étais mon petit enfant, et que j'étais ta maman. Nous allons reprendre notre vie d'autrefois comme si rien n'avait séparé les jours anciens des jours nouveaux. Mais, dis-moi que tu m'aimes, Parthenopeus, embrasse-moi...

Ses mains caressaient les cheveux blanchis de sa mère. C'est vrai qu'il l'avait oubliée ; comment cela s'était-il fait? Maintenant, il souffrait des souvenirs mauvais dont son âme était souillée... Comme elle a vieilli ! sa figure est ridée, son regard s'est obscurci...

— Vois-tu, Parthenopeus, il ne faut plus me quitter : l'âme des mères est liée à l'âme de leur enfant, et si tu t'en allais, Parthenopeus, je mourrais... Mais embrasse-moi, parle-moi, dis-moi que tu m'aimes...

Et lui, n'osait parler. Il sentait bien qu'au premier mot qu'il dirait il fondrait en larmes... Il la caressait de ses mains fébriles...

— Tu as grandi. Tu es beau, mon petit chevalier... Si tu veux, nous retournerons au château de ton père et tu seras roi... Mais, si tu voulais, nous resterions ici, tous deux, dans la forêt. T'ennuieras-tu, seul avec ta vieille mère?...

Parthenopeus pleurait. Il sentit bien qu'il était trop tard, et que c'était irréparable, et qu'il est impossible à l'homme de rien effacer de sa vie. Ce furent des jours de tendresse infinie et douloureuse, des jours de larmes et de joie... Il revit les chères vieilleries qui portaient encore l'empreinte de ses doigts.

— Oh ! pourquoi les choses familières, depuis si longtemps les mêmes, — les mêmes paroles, les mêmes intonations, les mêmes sourires, — me semblent-elles si tristes? Pourquoi me font-elles pleurer, mes câlineries d'enfant? Pourquoi ne puis-je plus être un enfant tranquille à la maison? Oh ! qui me redonnera ma bonne expansion, franche et calme, et d'être heureux sans en souffrir? Pourquoi les chers yeux, même heureux et gais, tant aimés, me font-ils pleurer?

Il restait des journées entières assis auprès de l'âtre dans un grand fauteuil, tandis que sa mère en face de lui filait. Au bruit monotone du rouet, à la bonne odeur familière de son foyer, dans cette atmosphère d'affection et de simplicité, il lui semblait parfois que son âme s'apaisait. Il ne parlait pas, il ne bougeait pas, de peur de déranger la paix des choses... Les mauvais souvenirs s'éloignaient ; mais il sentait qu'ils étaient là, toujours, ainsi que l'ennemi, veillant, prêts à fondre sur lui. Sa mère était là, comme autrefois, et le gardait comme quand il était petit ; seulement il n'osait pas la regarder, elle-même craignait de rencontrer ses yeux. Ils avaient beau faire, quelque chose était entre eux qui les séparait, c'est qu' « il avait oublié sa mère! » et cette pensée les torturait. Le silence parfois durait trop, plus triste que des larmes, plus étouffant que des sanglots ; alors, subitement, elle se mettait à lui parler, à lui dire n'importe quoi, très vite :

— Tu sais, la petite chèvre blanche que Jeanne mène à la montagne, tu sais..

— Oui, eh bien ?...

— Elle est jolie, n'est-ce pas ?... Te rappelles-tu le jour où tu mis dans tes cheveux des feuilles et des plumes?... Tu fis peur à la vieille Mahaud; elle te prit pour Tervagant! Te rappelles-tu ?...

Elle riait, et son petit rire nerveux et saccadé était triste à pleurer. Puis, le silence retombait. Ils passèrent ainsi d'interminables journées, lentes et monotones, avec l'amer sentiment qu'il était bien mort, le passé délicieux qu'ils voulaient rappeler, et qu'à toute minute ils s'en faisaient accroire l'un à l'autre, et que pourtant ils s'adoraient, et qu'ils étaient bien près l'un de l'autre, mais qu'un abîme les séparait. Et voilà : Parthenopeus s'ennuya. Quelque chose lui manquait, les caresses brûlantes d'Amfélise. Et ce fut bientôt une obsession. Il en souffrait. Il voulait écarter le mauvais souvenir, mais le mauvais souvenir était là.

— Écoute, Parthenopeus, sois franc : on dit tout à sa mère. Tu souffres. Je sais bien que tu souffres : dis-le-moi. Dis-le. Je te soignerai. Je t'ai soigné, déjà, Parthenopeus ; dis-moi, dis-moi...

Il pleurait... Herzéléide sentit bien qu'il lui échappait, qu'il allait partir. Elle eut un frémissement...

— Si tu dois me quitter encore, mon enfant, au moins dis-le-moi. Ne t'en va pas comme l'autre fois, en cachette, sans un baiser d'adieu. Les baisers des mères protègent les enfants lorsqu'ils sont loin d'elles... Dis-le-moi, si tu veux partir... Seulement, tu sais, prends garde : l'Ennemi nous tend des pièges, incessamment; et parfois il revêt une forme charmante pour nous décevoir. Un chevalier fut un jour amené par un cygne: il séduisit la fille du roi, l'épousa, la rendit mère; puis, à l'appel du cygne, un soir, il disparut; et jamais on ne le revit; la fille du roi n'est plus, mais l'enfant vit encore. Le roi de Galles, tu sais bien, vit sortir des flots une jeune femme si belle qu'il l'épousa; il eut d'elle deux fils, beaux comme l'aurore; elle disparut aussi; un jour, les deux enfants jouaient auprès des vagues, un monstre marin vint les prendre et les emporta dans les gouffres profonds. Nul ne douta, Parthenopeus, que ce ne fussent là les œuvres du Mauvais. Aussi j'ai peur pour toi, j'ai peur de cette femme que tu n'as pas vue et qui t'a séduit de sa voix de fée... Elle ne veut pas que tu la voies... j'ai peur, Parthenopeus, que ce ne soit Sathanas lui-même qui te tende ces pièges...

Et lui disait que non, qu'il ne voulait pas partir et que tout cela n'était que des idées qu'elle se forgeait. Mais elle savait bien qu'il mentait, qu'il se mentait à lui-même et qu'il faudrait un beau jour que la fée le reprît...

Un triste matin d'automne, sous la pluie fine et dense, il partit. Herzéléide s'accrochait à ses vêtements ; tous deux sanglotaient... Mais il partit. Les pieds de son cheval clapotent sur la terre détrempée; une brume jaune et froide glace ses membres et le fait trembler; de ses deux yeux coulent des larmes sur ses joues. Il va. Les feuilles sont jaunes et tombent. Il n'ose pas se retourner. Il sait bien que sa mère va mourir de son départ, et que lui-même sans doute en va mourir. Il n'est pas sûr d'aimer Amfélise. Mais il va la rejoindre; il ne peut plus être loin d'elle: il veut la voir... Sa mère lui a fait don d'une pierre aux propriétés merveilleuses: quand il la

prendra dans la paume de sa main droite, le palais en sera tout éclairé...

— Parthenopeus, je t'aime. Parthenopeus, je t'aime...

Ce fut une étrange illumination. Il vit la fée, plus belle que la rose en mai... Ses yeux sont verts comme l'émeraude, verts comme sa robe de velours semée de pierreries; ses cheveux blonds tombent sur ses épaules et sur ses bras d'ivoire... Le chant délicieux qu'il avait entendu le premier jour de son enchantement s'éleva de nouveau, pour la dernière fois, et brusquement se tut. La fée était là, debout, les yeux fixes, impassibles...

— Me croyais-tu plus belle, Parthenopeus?

Il n'aurait pu l'imaginer plus belle. Et cependant, il sent que s'évanouit son amour. Le charme tombe. Amfélise doucement s'éloigne et disparaît...

Parthenopeus quitta le palais. Un grand découragement le prit. Il erra dans les chemins, au hasard, le front bas, parmi les arbres. Et les arbres lui parlèrent :

— Parthenopeus, qu'as-tu fait de ton enfance? Ta mère est morte, ta maison est en ruine... Qu'as-tu fait de ton amour? La fée Printemps s'est évanouie et tu restes seul... Qu'as-tu fait de tes mains? Tu n'as pas travaillé; les champs de ton père sont en friche et l'herbe pousse dans ta cour... Qu'as-tu fait de ton épée? Tu n'as point combattu; les opprimés n'ont pas reçu ton aide, ton armure est rouillée... Qu'as-tu fait de ton âme? Elle est plus misérable que les vieilles masures qui s'effritent sous la pluie...

Il erra longtemps, sans but, dans la forêt. Et plus jamais on ne le revit, Psyché, plus jamais... Nul ne sut ce qu'il était devenu.

... Je crois qu'il fut dévoré par les bêtes féroces...

JEAN RÉMI.

L'EMPEREUR NICOLAS IER

ET LA

RÉVOLUTION DE JUILLET

Lorsque éclata la révolution d'Angleterre et que Charles Ier, vaincu, fut tombé dans les mains de ses sujets, l'ambassadeur de Russie voulut traiter avec lui les affaires d'État, et il ne consentit à communiquer avec le parlement que pour se plaindre de ne pouvoir se rendre auprès du roi captif. Alexis Mikhaïlovitch et ses conseillers refusèrent, en effet, de reconnaître le « gouvernement anglais des rebelles ». Un oukase du 1er juin 1649 interdit aux Anglais de séjourner dans les États moscovites, où ils ne trafiquaient qu'en vertu de patentes tsariennes octroyées, sur la demande de leur souverain, « par amitié et amour fraternel envers lui ». Le tsar, ayant appris que ces rebelles avaient mis à mort leur prince légitime, leur reprochait amèrement ce grand forfait : « Il ne vous sied donc plus, disait l'oukase, d'habiter les États moscovites. » Ces sentiments, ces procédés, ne paraissaient pas surannés, deux siècles plus tard, à Saint-Pétersbourg. On sait que l'empereur Nicolas Ier, après la révolution de 1830, fut d'abord animé de sentiments à peu près semblables envers le roi Louis-Philippe. Il est intéressant d'examiner, à l'aide des nouveaux documents mis en relief dans l'admirable *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étran-*

gères, dont la publication, entreprise en 1874 sur l'ordre d'Alexandre II, est poursuivie depuis cette époque sous la direction de M. de Martens [1], comment le puissant empereur parvint à se contenir lui-même, abandonna quelques-uns de ses premiers desseins, et sacrifia tout au moins dans la direction générale de la politique, ses répulsions instinctives aux véritables intérêts de son Empire.

I

Les relations entre la France et la Russie étaient devenues, dans les dernières années de la Restauration, particulièrement cordiales. En 1828, quand le tsar avait enjoint au feld-maréchal Wittgenstein de franchir le Pruth, et à Paskiévitch d'entrer en Asie Mineure, Charles X avait permis à plusieurs officiers français de servir activement comme volontaires dans les rangs de l'armée impériale. C'est ainsi que Charles de la Ferronays, Charles de Fitz-James. Henri de la Rochejaquelein furent attachés à des corps de cavalerie placés à l'avant-garde, et qu'un certain nombre de nos compatriotes prirent une part glorieuse aux opérations de la campagne. On avait échangé tous les témoignages possibles d'estime et d'amitié. La Rochejaquelein, par exemple, transmettant un ordre d'attaque donné par Nicolas, avait reçu du général en chef cette réponse, qui rappelait l'héroïque exhortation de son oncle aux Vendéens : « Marchez avec nous, monsieur ; quand vous avancerez, nous vous suivrons ; si vous mourez, nous vous vengerons. » Au moment où la prise de Braïlo, de Varna, de Kars, d'Akhaltsykh éveillait l'inquiétude de l'Autriche et suscitait la jalousie de l'Angleterre, le roi de France n'avait pas retiré son appui

1. Le texte des principaux actes internationaux est précédé, dans tous les volumes de ce recueil, d'importantes esquisses historiques qui les commentent. M. de Martens est le premier personnage de l'Empire devant lequel se soient complètement ouvertes, sur l'ordre d'Alexandre III, toutes les archives de l'État. Un grand nombre de matériaux inédits ont été, par conséquent, mis à sa disposition. Il les a remarquablement utilisés. Nous avons particulièrement consulté les tomes IV, VIII et XI. Ce dernier, qui vient de paraître, contient la deuxième série des traités avec l'Angleterre (1801-1831).

loyal à la Russie. De son côté, Nicolas Ier. après la bataille d'Andrinople, quand l'Empire ottoman paraissait à deux doigts de sa chute, appelait l'attention de notre ambassadeur sur les conséquences de ce grand événement, et refusait à Metternich sa coopération à tout projet de partage concerté sans la France. Il eut plus tard, avec M. de Bourgoing, notre chargé d'affaires, au moment où se préparait notre expédition d'Alger, un entretien tout à fait amical[1], où il exprimait le regret de ne pouvoir nous offrir la coopération de ses soldats ; il avait du moins ordonné à son ministre de la guerre de rassembler dans les archives russes tout ce qui se rapportait à la manière de combattre des Orientaux : « Je veux, disait-il, vous faire profiter de l'expérience que nous avons acquise par nos longues guerres dans la Turquie d'Europe et en Asie. » Il s'était même préoccupé de l'hygiène à suivre dans ces contrées qu'il regardait comme insalubres, et faisait préparer pour l'armée française des mémoires sur plusieurs des questions qui pouvaient l'intéresser. Il apprit la conquête d'Alger pendant qu'il assistait, assez loin de Pétersbourg, à des exercices militaires. Ayant envoyé quérir Bourgoing : « Les Français, lui dit-il, viennent de prendre Alger ; écrivez à votre roi que cette conquête m'a rempli d'autant de joie que si elle avait été faite par les canons qui font feu en ce moment ».

Mais cette amitié n'était point aveugle. Certes, Nicolas ne fut point un prince libéral ; la charte de 1814 n'était pas son idéal ; il ne souhaitait pas plus, au fond de l'âme, pour ses « collègues » que pour lui-même, un régime de discussion libre, où la prérogative royale fût limitée par le contrôle de la représentation nationale. Mais il était très bien renseigné par Pozzo di Borgo, son ambassadeur à Paris, et connaissait exactement l'état de la France. Personne ne donna de plus sages conseils à Charles X. Il n'aurait pas voulu que ce prince courût une aventure, étant persuadé qu'il en sortirait mal. Quand le duc de Mortemart, notre ambassadeur à Pétersbourg, partit en congé pour Paris en mai 1830, l'empereur Nicolas lui recommanda de conseiller au roi, de sa part, non seulement la modération, mais le respect de la

1. De Bourgoing, *Souvenirs d'Histoire contemporaine*, p. 470.

constitution. Il se plaisait à répéter, lorsque Pozzo di Borgo le rassurait sur les intentions du ministère : « J'ai eu de meilleures nouvelles ; j'espère qu'on ne fera pas d'imprudences. » « Si, dans les troubles qui viennent d'ensanglanter Paris. disait-il à M. de Bourgoing quelques jours après la révolution, le peuple avait pillé l'ambassade de Russie et publié mes dépêches, on eût été bien surpris de voir que je prêchais contre le coup d'État; on se fût fort étonné de voir l'autocrate de Russie charger son représentant de recommander au roi constitutionnel l'observation des constitutions établies et jurées. » Parmi les documents communiqués à M. de Martens, il en est peu de plus curieux qu'un mémoire écrit de la main de Nicolas dans les derniers jours de l'année 1830. L'empereur y fait, selon ses propres expressions, « un examen de sa conduite devant le tribunal de sa conscience », et rappelle qu'il avait non seulement prévu dès longtemps « cet affreux événement », mais épuisé près de Charles X et de ses ministres tous les moyens de persuasion. « Tout fut inutile, ajoute ce monarque : dès lors nous n'hésitâmes pas à blâmer fortement les démarches illégales de Charles X. » Ce point est hors de discussion : Nicolas jugeait M. de Polignac et ses collègues avec aussi peu d'indulgence et autant de clairvoyance que le faisait, à la même époque, M. de Metternich[1]. Non seulement il n'a pas conseillé le coup d'État, mais il en a plusieurs fois dissuadé, de tout son pouvoir, le gouvernement français.

Aussi les premières nouvelles le jettent-elles dans un trouble profond. Il ne peut, dans la soirée du 27 juillet, dissimuler ses angoisses. Il a reçu de Pozzo « les dépêches les plus désolantes » (il ne s'agit encore que des projets attribués à M. de Polignac), et veut absolument se faire renseigner par M. de Bourgoing, dans un entretien confidentiel, sur les intentions du roi : « Je suis au désespoir, lui dit-il, car vous savez combien je m'intéresse à la France, combien j'aime Charles X. et je crois qu'en ce moment il court à sa perte. » Il presse alors le chargé d'affaires de questions sur l'issue probable d'une lutte inévitable, et, comme il n'obtient que des réponses évasives :

1. Le mal est que ce qu'il y a de moins clair, ce sont précisément les aptitudes des ministres. » (Rapport de Metternich à l'empereur François, 3 août 1830.)

« Ce n'est pas, poursuit-il, l'empereur de Russie qui interroge le représentant de la France ; c'est Nicolas qui s'adresse à Bourgoing. » Il tient à savoir ce que fera l'armée, si la révolte éclate à Paris : aura-t-on assez de troupes sous les armes ? seront-elles bien engagées, bien dirigées, etc. [1] ? Neuf jours après. quand on apprend les premiers combats entre la garde royale et l'insurrection, la conversation recommence au palais d'Anitchkoff, entre les mêmes interlocuteurs. L'empereur cherche à pressentir ce qui se passera si Charles X est renversé, qui l'on pourra mettre à sa place, si l'on proclamera la République ; il exprime à plusieurs reprises le vœu que le principe monarchique soit du moins sauvé. Le nom de Louis-Philippe est même prononcé ; Nicolas lui préfère, bien entendu, le duc d'Angoulême ou le duc de Bordeaux.

Mais il était difficile que la branche aînée des Bourbons survécût à la révolution de Juillet, et l'ambassadeur de Russie lui-même, qui n'ignorait pas les préférences de son maître, ne se fit pas à ce sujet la moindre illusion. Au moment où le nonce et l'ambassadeur de Naples engagèrent, après les trois journées, le corps diplomatique à se transporter à Rambouillet, où venait d'arriver la famille royale, Pozzo di Borgo aperçut aisément que l'abdication de Charles X n'avait pas désarmé l'insurrection et que les défections devenaient plus nombreuses. Quoique dévoué à la maison de Bourbon, il regarda la partie comme perdue et déclara que la démarche était inutile.

A Saint-Pétersbourg, deux partis se trouvèrent en présence aussitôt après la révolution de Juillet : l'un, dirigé par le comte Cancrine, ministre des finances, que secondèrent le prince de Lieven, chargé du portefeuille des affaires étrangères en l'absence de Nesselrode, et Nesselrode lui-même, dès son retour ; l'autre, qui demandait son mot d'ordre au comte Tchernycheff, ministre de la guerre. Le premier cherchait à faire prévaloir une politique modérée ; le second tâchait de provoquer une rupture immédiate avec la France. L'empereur était, par son tempérament, par ses opinions, par ses préjugés,

1. P. de Bourgoing, *Souvenirs d'histoire contemporaine*, p. 488 et s. M. d'Haussonville analyse la même conversation sur le récit oral qu'en avait fait M. de Bourgoing, dans des termes un peu différents (*Histoire de la politique extérieure du gouvernement français*, de 1830 à 1848, t. I, note c.)

plus près de celui-ci que de celui-là. Il ne s'arrêtait pas volontiers à cette idée fort simple : c'est que, si les fautes de Charles venaient d'amener un changement de règne, il fallait supporter ce changement comme un mal nécessaire. Il s'indignait à la pensée « d'absoudre la révolte ». Il se regardait comme placé par la Providence aux avant-postes dans la lutte engagée « entre la justice et le principe infernal ». Il devait veiller sur le feu sacré, disait-il lui-même dans le mémoire autographe que nous citions tout à l'heure ; il ne voulait pas « se déshonorer », même « par une concession muette ». La révolution de 1830 bouleversait, d'ailleurs, tous ses plans. Les provinces belges soumises depuis 1815 au roi des Pays-Bas, beau-frère de Nicolas, s'apprêtaient à reconquérir leur indépendance ; les troupes polonaises, en voyant flotter les couleurs de 1799 et de 1812 sur le consulat français de Varsovie, allaient bientôt prêter main-forte à une insurrection formidable. Enfin, l'alliance française était entrée dans les combinaisons de la politique russe, et le lien se brisait ; car le gouvernement issu du dernier mouvement révolutionnaire ne pouvait pas, pendant quelques années du moins, prêter un concours utile à l'empereur de toutes les Russies, généralissime de l'armée contre-révolutionnaire.

Cependant, les représentants de l'Empire auprès des deux grandes puissances occidentales ne tentèrent pas d'exalter ni même d'entretenir les sentiments qui agitaient l'âme de Nicolas. Au lieu de seconder son ardeur, ils s'appliquèrent à la modérer ; au lieu de le flatter, ils le servirent. A Paris, Pozzo di Borgo avait été sur le point d'adresser à son maître un rapport qui, s'il faut en croire le secrétaire d'ambassade Lobinsky, devait « faire éclater la guerre dans toute l'Europe[1] » ; il le remplaça par une dépêche qui présentait les événements sous leur véritable jour et devait calmer la première effervescence de sa cour.

Depuis le mois de novembre 1829, la Russie était représentée à Londres par un homme distingué, qui unissait à une grande indépendance d'esprit un sens politique très développé, le comte Matuszewicz. Nesselrode l'avait chargé, le prince de Lieven devant prendre un congé, de gérer l'ambassade impé-

1. *Mémoires du chancelier Pasquier*, t. VI, p. 317.

riale à Londres avec le titre d'envoyé extraordinaire. Lieven l'avait présenté lui-même aux ministres anglais en qualité de second plénipotentiaire et signalé comme « le porteur de la pensée la plus intime du cabinet russe, l'homme de confiance de l'empereur ». Le 28 juillet 1830, ce diplomate, ayant appris par les journaux qu'une révolution éclatait à Paris, se rendit aussitôt chez lord Aberdeen, qu'il trouva fort ému. Le secrétaire d'État des affaires étrangères commença par déclarer, dans un premier élan, que les ordonnances de M. de Polignac étaient parfaites et reconnut bientôt qu'elles étaient regrettables. Mais il exprimait en même temps l'avis qu'il fallait ramener à l'ordre les auteurs du mouvement insurrectionnel français et que le traité de Chaumont imposait aux grandes puissances l'obligation d'assister le gouvernement de Charles X. On sait que ce traité, conclu le 1er mars 1814 entre l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie, contenait les dispositions suivantes : « Les hautes parties contractantes s'engagent solennellement l'une envers l'autre, pour le cas où la France refuserait d'accéder aux conditions de la paix proposée, de consacrer tous les moyens de leurs États respectifs à la poursuite vigoureuse de la présente guerre contre elle et de les employer dans un parfait concert, afin de se procurer à elles-mêmes et à l'Europe une paix générale sous la protection de laquelle les droits et la liberté de toutes les nations puissent être établis et assurés... Les hautes parties contractantes s'engagent à ne pas négocier séparément avec l'ennemi commun et à ne signer ni paix, ni trêve, ni convention que d'un commun accord. Elles s'engagent de plus à ne pas poser les armes avant que l'objet de la guerre, mutuellement convenu et entendu, ait été atteint. »

Matuszewicz répondit avec une grande sagesse[1] : « Je ne connais pas le traité de Chaumont. L'homme contre lequel il était dirigé a depuis longtemps disparu de la scène, et, depuis plus longtemps encore, cette convention n'appartient plus au droit public européen. Elle a été remplacée d'abord par les traités de Paris, ensuite par les actes d'Aix-la-Chapelle. Relisez ces actes, mylord, relisez la note des quatre cours qui accom-

1. Rapport du 4 août 1830 au comte Nesselrode, vice-chancelier de l'Empire.

pagne les traités de Paris, et vous saurez que, s'ils ont garanti la France aux Bourbons, ils ont garanti à la France les Bourbons avec la charte. Telle est la lettre, tel est l'esprit de ces engagements. Aujourd'hui, M. de Polignac juge à propos de renverser la charte. Il peut avoir raison, et c'est du fond de mon cœur que je désire le succès de ses mesures ; mais je ne puis m'empêcher d'observer qu'elles ont entièrement changé la position des grandes cours à l'égard de Charles X. Il les a déliées de leurs anciennes obligations par son coup d'État. Elles doivent respecter ses actes, mais ne sont pas forcées de prendre les armes pour imposer à la France un nouveau système de gouvernement avec M. de Polignac, ni pour établir en principe que M. de Polignac, seul au monde, est capable d'administrer ce royaume. » Il est bon de constater que cette leçon de droit public était donnée par le représentant de la Russie à un ministre de la libre Angleterre. Encore ne faudrait-il pas s'imaginer que Matuszewicz prêchât un converti. Si le cabinet de lord Wellington se fût maintenu, l'Angleterre, ainsi que le faisait observer quelques années plus tard le duc V. de Broglie dans une dépêche confidentielle à M. Bresson, eût fait partie de la Sainte Alliance tacitement et spontanément reformée contre nous après la révolution de Juillet ; on peut même dire qu'elle en a fait partie pendant quelques mois.

La conduite de Matuszewicz mérite d'autant plus d'être signalée qu'il connaissait particulièrement son maître, et le savait d'avance disposé non seulement à regretter la déposition de Charles X, mais à lui prêter son assistance[1]. Il cherche donc à parer ce coup fatal, en prouvant que la Russie ne peut faire une démonstration militaire contre la France, soit malgré le cabinet anglais, soit même avec son appui. Ce cabinet sera renversé sur-le-champ, s'il seconde l'Empire dans un projet d'intervention, car l'opinion publique, dans les États de Sa Majesté britannique, se prononce ouvertement en faveur du nouveau gouvernement français. Mais si, comme il est probable, l'Angleterre n'imite pas la Russie, elle passe, par la force des choses, dans le camp ennemi, diminue les ressources du gouvernement impérial et « l'engage dans une

1. De Martens, *Recueil des traités*, etc, t. XI, p. 434.

lutte d'opinions dangereuse parce que la supériorité des armes ne suffit point pour y assurer la victoire. »

Les réflexions suivantes sur la direction générale de la politique russe doivent attirer particulièrement notre attention. « La Russie, ajoutait Matuszewicz, doit désirer de voir la France non pas mutilée et mécontente, mais au contraire unie et forte, pour servir, comme par le passé, de soutien naturel à l'empire des tsars. C'est à l'empereur Alexandre, de glorieuse mémoire, que nous devons le système qui a cimenté une alliance étroite entre la France et la Russie. C'est lui qui a prévenu le démembrement de la France en 1815. C'est lui qui a replacé la France au rang des grandes puissances européennes en 1818. C'est lui qui l'a défendue contre l'Angleterre pendant son expédition d'Espagne. C'est elle, à son tour, qui nous a rendu des services pendant notre guerre de Turquie. En se rappelant ces faits, on voit de quelle importance cet État est pour vous, et combien a été sage la politique de l'empereur Alexandre à son égard. L'attaquer, ce serait rompre à jamais cette union si utile aux deux peuples. Et quel serait le but de cette attaque ? Ramènerions-nous de vive force la branche aînée des Bourbons en France ? Mais pour l'y établir, il faudrait une armée d'occupation à perpétuité. Nous aurions, au lieu d'une France indépendante, une France asservie. Partagerions-nous une nation homogène de trente millions d'habitants ? » Il s'applique encore à faire ressortir, en terminant, le trait qui sépare de la politique russe la politique de l'Angleterre et de l'Autriche : ces deux puissances veulent une France faible et désorganisée ; il importe, au contraire, à la Russie « que la France soit forte, tranquille, monarchique et qu'elle ne perde pas sa place dans le système européen ».

Donc, pour ce diplomate comme pour d'autres hommes d'État russes, les principes selon lesquels la politique intérieure de l'un et de l'autre peuple est dirigée peuvent varier, sans que leur politique extérieure soit modifiée. L'alliance cimentée par Alexandre Ier n'est pas seulement fondée sur des relations personnelles, ni même sur des sympathies réciproques : l'intérêt des deux pays y est assez fortement engagé pour qu'elle doive prévaloir contre certaines répugnances et survivre aux formes de gouvernement. Telle était, en effet, la

politique de l'avenir. Le comte Matuszewicz et M. de Bourgoing tenaient presque en même temps, sans s'être concertés, le même langage à l'empereur.

La colère de Nicolas s'était immédiatement manifestée par des actes significatifs. Une circulaire du 16 août avait rappelé de France tous les sujets russes, polonais, finlandais, et défendu l'accès des frontières de l'Empire aux sujets français. Un ordre impérial du 20 août avait interdit aux bâtiments français de se montrer dans les eaux russes sous pavillon tricolore : plusieurs de nos navires marchands, entre autres le *Fulgor*, arrivés devant Cronstadt avec le nouveau pavillon, n'avaient pu pénétrer dans le port. Enfin, le lendemain du jour où le tsar revenait d'un court voyage en Finlande (23 août), Tchernycheff, ministre de la guerre, s'était présenté brusquement à notre ambassade : « Vous savez, dit-il au chargé d'affaires, à quel point Sa Majesté est mécontente de ce qui s'est passé en France. Il est décidé qu'on vous enverra vos passeports et que toute relation avec la France sera interrompue. » Le belliqueux homme d'État alla jusqu'à dissuader Bourgoing de voir l'empereur, tant il devait être irrité ! Mais ce diplomate ne perdit pas contenance ; il alla trouver sur-le-champ le prince de Lieven, ministre intérimaire des affaires étrangères, qui lui tint un langage tout différent et lui laissa l'espoir de calmer Nicolas [1]. A onze heures du soir, il était reçu par l'empereur lui-même au palais de Ielaguine.

La conversation fut longue et très animée. M. de Bourgoing, d'après le récit qu'il en a laissé lui-même, l'aurait très bien conduite. Il avait commencé par faire pressentir les conséquences d'une rupture : tout le corps diplomatique quitterait sans doute Paris en même temps que l'ambassadeur de Russie ; la France, avec sa force désorganisatrice et sa faculté d'expansion, se jetterait sur l'Europe avant qu'elle fût prête. L'empereur se bornait à répondre, dans cette première phase de l'entretien, qu'il n'avait pas encore arrêté sa ligne de conduite. Le chargé d'affaires insista : « Si je sors de ce cabinet

1. Appréciant l'ordre impérial du 20 août, Lieven ajouta : « Cette mesure n'a été prise que dans un premier moment de précipitation ; j'espère la faire révoquer immédiatement. Je l'ai beaucoup désapprouvée ; mais vous savez qu'il existe un parti de la guerre très actif et très impatient. » L'ordre fut, en effet, rapporté.

sans vous avoir convaincu, dit-il à son interlocuteur, une guerre s'engagera, plus étendue, plus sanglante que celles de la Révolution et de l'Empire » ; il en rendait le tsar responsable devant Dieu. Nicolas, après avoir exprimé le vœu que Dieu le déchargeât d'une responsabilité si lourde, promit alors de ne rien précipiter : il assura Bourgoing que, s'il ne pouvait rien décider avant de s'entendre avec les autres puissances, son intention n'était pas de nous déclarer la guerre[1]. Celui-ci fit alors un nouveau pas : l'empereur croyait-il qu'on se contenterait à Paris de relations offensantes et froides ? Nous n'étions plus la France épuisée de 1814. Les mauvais procédés engendrent d'ailleurs les explications piquantes, puis les injures, les menaces, et les deux adversaires se trouvent bientôt en présence l'épée à la main. Enfin, si la Russie se montre hostile, il sera tout simple que nous resserrions nos liens avec l'Angleterre. Nicolas fut frappé de cet avertissement, qu'il ne recevait pas pour la première fois : « Mettez, répliqua-t-il aussitôt, une grande différence entre elle et moi. Même en présence de ce qui m'agite et me déplaît chez vous, je n'ai jamais cessé de m'intéresser aux destinées de la France. Tous ces jours-ci, j'étais préoccupé de l'idée que l'Angleterre, jalouse de votre conquête d'Alger, pourrait penser à profiter de vos troubles pour vous disputer cette belle possession. Quant à l'Autriche, elle tremble pour l'Italie ; cette crainte doit lui faire regretter une nouvelle révolution, mais ce n'est que par ce motif qu'elle se montre inquiète : ce qui vous arrive de fâcheux ne lui fait jamais de peine. Nous, au contraire, nous sommes heureux lorsque la France grandit en force et en prospérité. »

Décidément la rupture immédiate était évitée. Bourgoing avait été, quelques semaines plus tôt, invité à suivre l'empereur dans une tournée d'inspection militaire sur les bords du Volkoff ; il saisit l'occasion de rappeler cette promesse. Nicolas ne voulut point se dédire, tout en remarquant que « cela étonnerait bien du monde ». Cependant les membres du corps diplomatique accoururent le lendemain à l'ambassade de France : « Est-il vrai, disait-on de toutes parts à notre chargé d'affaires, que vous alliez quitter Saint-Pétersbourg ?

1. « Nous ne vous déclarerons pas la guerre ; acceptez-en l'assurance. »

— Oui, sans doute, répondit-il avec une satisfaction légitime ; je pars dans trois jours, mais c'est pour aller avec l'empereur faire un petit voyage à ses colonies militaires. »

II

On avait donc gagné du temps ; mais aucune question n'était, à proprement parler, résolue. L'entretien même que l'empereur venait d'avoir avec notre chargé d'affaires avait débuté par une phrase significative : « Eh bien, avez-vous des nouvelles de votre gouvernement, de *M. le lieutenant général du royaume* ? car vous savez déjà que je ne reconnais aucun autre ordre de choses et que je le considère comme seul légal parce qu'il découle de l'autorité royale légitime[1]... Oui, telle est ma façon de penser ; le principe de légitimité, voilà ce qui me guidera en toute circonstance. Jamais, jamais, je ne pourrai reconnaître ce qui vient de se passer en France. — Sire, aurait répondu malicieusement M. de Bourgoing, il ne faut pas dire *jamais* ; c'est un mot que, de nos jours, on ne peut plus prononcer. » Les sages conseils ne manquaient pas, d'ailleurs, à Nicolas. De Londres, Matuszewicz insistait pour qu'il reconnût sans délai le nouveau gouvernement français, s'il ne voulait isoler la Russie et la « réduire au rôle d'une puissance asiatique ». Nesselrode lui donnait le même avis. Mais les impatients, les belliqueux tenaient un autre langage, assurément plus agréable à leur maître. L'empereur hésita pendant plusieurs semaines.

La position du roi Louis-Philippe était fort difficile. Il existait en France, à cette époque, a dit Louis Blanc, deux gouvernements, celui de Louis-Philippe et celui des clubs : le premier, calculateur et réservé ; le second, actif, passionné, bruyant, ami de l'imprévu. Celui-ci voulait qu'on poussât la France jusqu'au Rhin et qu'on étendît la main sur la Belgique. Il était mieux conseillé par son ardeur que le parti contraire ne l'était par ses craintes. Grâce aux embarras de

1. M. de Bourgoing déclare avoir textuellement reproduit la phrase prononcée par l'empereur.

l'Europe, la prudence consistait ici à tout oser, et les plus téméraires en apparence étaient en réalité les plus sages...

Il est impossible, à notre avis, de porter un jugement plus faux que celui de Louis Blanc sur la situation de la France et de l'Europe en 1830.

Le 18 août, questionné par le cabinet de Berlin sur la conduite à tenir envers la nouvelle révolution de France, le vice-chancelier Nesselrode adressait au comte Alopéus, ambassadeur de Russie près le roi de Prusse, une dépêche significative[1]. Si l'empereur consentait à ne pas se mêler de nos affaires intérieures, « il ne souffrirait point, d'un autre côté, que le gouvernement français portât la moindre atteinte ni aux intérêts matériels de l'Europe, tels qu'ils étaient établis et garantis par les transactions générales, ni à la paix intérieure des différents États ». La reconnaissance de Louis-Philippe lui paraissait être une concession grave à l'esprit révolutionnaire. En tout cas, l'empereur n'y consentirait jamais, si les puissances alliées ne déclaraient catégoriquement à la France qu'elle était tenue dans l'avenir d'exécuter tous les engagements internationaux auxquels l'astreignaient les traités de 1815.

Une semaine ne s'était pas écoulée que Nicolas Ier envoyait en Prusse le feld-maréchal comte Diebitch-Zabalkansky, un des plus impatients parmi les exaltés, celui qu'on avait plaisamment surnommé le maréchal *Samovar* (bouilloire) non seulement à cause de sa taille courte et ronde, mais pour les violents et bruyants éclats de sa mauvaise humeur. Celui-ci partait pour Berlin avec un memorandum belliqueux et un projet complet d'intervention militaire[2]. Il y tint dès le premier jour un langage excitant et promit que la Russie mettrait au service de la coalition, si l'on parvenait à la former, une armée de 160 000 hommes. Frédéric-Guillaume, à vrai dire, était moins pressé que son auguste gendre et pensait « qu'une guerre générale pouvait être différée[3] ». Toutefois il avait dû permettre à ses généraux

1. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. VIII, p. 170.

2. Publié dans la revue russe *Rousskaïa Starina* de 1881.

3. C'est ce que Diebitch reconnaissait lui-même dans son premier rapport à l'empereur (24 août).

Witzleben et Krauseneck de s'entendre avec le feld-maréchal au sujet du plan militaire, et le cabinet de Berlin, dans un mémoire que Diebitch porta lui-même à Saint-Pétersbourg[1], se déclara prêt (sans préciser, il est vrai, son mode d'intervention) « à participer à toutes les mesures capables de sauver l'ordre de choses légal existant en Europe ».

L'Autriche ne professait pas sans doute contre nous, tout au moins en août et septembre 1830, les sentiments que Nicolas lui avait prêtés dans l'entretien du palais d'Ielaguine. M. de Metternich, quel que fût son dédain pour nos gouvernements improvisés et précaires, n'avait pas la moindre envie de se jeter, les yeux fermés, dans une aventure. D'ailleurs, ainsi que l'a naguère expliqué très clairement M. Thureau-Dangin, cette révolution de Juillet, qui répugnait à ses principes, servait, par certains côtés, sa politique, puisqu'elle relâchait les liens qui nous unissaient depuis quelques années à la Russie. Mais il suffit de lire, dans les Mémoires du chancelier, le récit de sa dernière entrevue avec le général Belliard, envoyé extraordinaire du roi Louis-Philippe à Vienne, pour comprendre quel était le prix de ses complaisances. Aux yeux de l'empereur François et de son ministre, le nouvel ordre de choses ne pouvait durer en France que si le gouvernement de Juillet se plaçait sur une ligne d'action qui lui deviendrait commune avec les autres gouvernements de l'Europe. L'Autriche n'avait d'autre devoir à remplir, envers elle-même et envers l'Europe, que celui de surveiller les écarts auxquels il aurait le malheur ou de se livrer ou de se laisser entraîner. « Jamais, ajoutait le chancelier, nous ne souffrirons d'empiètements de sa part; il nous trouvera, nous et l'Europe, partout où il exercerait un système de propagande. »

C'est dans un tel moment que, pour complaire au « parti des clubs », Louis-Philippe aurait jeté le gant à toutes les puissances? Il aurait fait acte de sagesse en déchaînant à la fois la guerre et la révolution sur toute l'Europe? Le dernier mot de la politique eût été de jouer l'existence et l'indépendance de notre pays, en poussant à bout non seulement la Russie et la Prusse, mais l'Autriche et l'Angleterre! Il fallait

1. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. VIII, p. 165.

recommencer Waterloo, c'est-à-dire ouvrir une fois de plus la France à l'invasion, l'exposer une fois de plus au démembrement. Louis-Philippe fit le contraire et fit bien.

Il eut raison de donner à l'Europe des gages non seulement de bonne tenue, mais de grande prudence et de grande modération dans la conduite des affaires extérieures, tout d'abord d'appeler au ministère des affaires étrangères un ancien ministre de la Restauration, M. Molé. Il comprit, avec une remarquable sagacité, quels mobiles pourraient déterminer l'Autriche à faire les premiers pas, et se hâta d'envoyer à l'empereur François le général Belliard, porteur d'une lettre autographe. Cette pièce a été depuis longtemps publiée. On sait que le nouveau chef du gouvernement français s'y expliquait particulièrement sur les circonstances dans lesquelles il avait accepté la couronne. L'empereur d'Autriche insistait au contraire, dans sa réponse officielle, sur les devoirs de la France envers l'Europe. S'il avait pris la résolution de ne point intervenir dans les démêlés intérieurs de notre pays, c'était dans la ferme attente que le roi des Français éviterait, de son côté, tout ce qui pourrait porter attente aux intérêts et à la tranquillité des autres États. Il existait. entre la France et toutes les puissances, des traités solennels qui avaient fixé d'une manière précise leurs rapports respectifs ; toutes les nations devaient se pénétrer des devoirs qu'ils leur imposaient et les prendre pour règle invariable de leur politique. François revenait à dessein sur le même sujet dans une lettre confidentielle : « Le sentiment d'une parfaite solidarité entre les puissances pour le maintien des traités existants, disait-il, se confond en moi avec celui de la nécessité où se trouve la France d'assurer, par tous les moyens dont elle peut disposer, son repos intérieur, seul gage de la stabilité de ses rapports avec les autres puissances. » C'était clair. Le nouveau gouvernement avait été « reconnu », le jour même où le général Belliard, chargé de rassurer l'Autriche, avait été reçu par l'empereur en audience particulière, c'est-à-dire le 4 septembre[1]. Il avait tenu le langage que lui dictait la situation de l'Europe et suivi la ligne politique que lui traçait la force des choses. Louis

1. Voir la lettre circulaire de Metternich à toutes les missions I. R. (5 septembre 1830).

Blanc, lui-même, si quelque caprice de la fortune l'avait porté dix-huit ans plus tôt au pouvoir, ne se fût peut-être pas autrement comporté.

La seconde lettre, écrite le même jour au tsar (19 août), qui parut à cet historien, quinze ans après, particulièrement obséquieuse et craintive, était à peu près copiée sur la première. Elle n'en différait que par deux phrases : l'une rappelait à Nicolas Ier l'importance qu'Alexandre, son frère et prédécesseur, attachait au maintien de la charte ; l'autre était ainsi conçue : « C'est sur vous, Sire, que la France a surtout les yeux fixés. Elle aime à voir dans la Russie son allié le plus naturel et le plus puissant. J'en ai pour garantie le noble caractère et toutes les qualités qui distinguent Votre Majesté impériale. » Nous avons quelque peine à comprendre aujourd'hui les colères que la publication de cette pièce, livrée par une indiscrétion, souleva dans les journaux de l'opposition. On s'indignait de ce que le nouveau monarque avait désigné le souverain déchu par ces mots : *le roi* Charles X, comme si trois journées de guerre civile avaient effacé tout vestige du passé, comme si la branche aînée des Bourbons n'avait pas régné ! Le *National* accusait Louis-Philippe de se mettre à genoux devant les cabinets étrangers, au lieu de leur notifier son avènement, et de demander grâce pour la licence que la France avait prise. D'autres journaux, ne tolérant pas que le nom d'Alexandre eût été prononcé, reprochaient au prince d'avoir voulu se faire pardonner son éloge de la charte, en la représentant comme un fruit de l'invasion. Cependant le roi tenait à l'Europe monarchique le seul langage qu'elle pût alors supporter. Il ne pouvait pas prêter un serment de haine aux tyrans dans chacune de ses dépêches, ni dédier à l'empereur de Russie un exemplaire de *la Parisienne*, orné du portrait de Lafayette en cheveux blancs.

Quand cette lettre fut remise à l'empereur par le général Athalin, Frédéric-Guillaume III venait de faire observer à Diebitch que, l'Angleterre et l'Autriche ayant reconnu Louis-Philippe, il était impossible à la Prusse de ne pas suivre leur exemple. Si j'ai cédé sur ce point, dit plus tard Nicolas dans cet « examen de conscience » dont j'ai déjà parlé, ce fut « par

le seul motif de conserver l'unité ». Quel que pût être son secret désir, il céda. Le général Athalin fut bien reçu. Mettant à profit son talent de peintre, il fit, pour l'album de l'impératrice, deux dessins remarquables : il assista, sur invitations spéciales, aux exercices des troupes et à toutes les réunions de la cour. Nicolas Ier répondit à Louis-Philippe à peu près dans les mêmes termes que l'empereur d'Autriche, et reconnut le nouveau gouvernement (septembre 1830) [1], tout en modifiant, pour qu'on ne se méprît pas sur ses sentiments personnels, les formes du protocole officiel usité entre les cours de Paris et de Saint-Pétersbourg.

Quelques publicistes ont encore blâmé Louis-Philippe, avec une vivacité particulière, d'avoir, de son initiative personnelle, envoyé Talleyrand comme ambassadeur à Londres. Cette mesure fut, sans doute, très bien accueillie par nos voisins. Raison de plus, a-t-on prétendu, pour ne pas la prendre. S'il faut en croire Louis Blanc, nommer l'ancien plénipotentiaire de Louis XVIII au congrès de Vienne, c'était non seulement lier la diplomatie française au maintien des traités de 1815, mais encore « renoncer à l'alliance de la Russie pour embrasser celle de l'Angleterre », et Nicolas Ier aurait considéré cette mesure comme une sorte de déclaration de guerre !

D'abord on n'a pas toujours, en politique, le choix de ses amis. « L'empereur abhorre ce qui vient de se passer en France », disait Metternich à Belliard le 8 septembre 1830, et les autres monarchies du continent étaient animées des mêmes sentiments. Il n'en était autrement qu'en Angleterre. On y comparait volontiers 1830 à 1688 : les *meetings*, les revues, les journaux exaltaient les vainqueurs de Juillet. Matuszewicz, spectateur impartial, informait son gouvernement que le cabinet de lord Wellington était forcé de compter avec ce formidable mouvement de l'opinion populaire. Quand le prince de Lieven revint à Londres, en novembre 1830, il fut on ne peut plus supris de l'immense changement qui s'était opéré en quelques mois dans les idées, la situation intérieure, les aspirations de la nation anglaise : il ne recon-

1. Cette date est celle que donne M. de Martens, qui ne précise pas le jour en indiquant le mois (T. VIII, p. 171.)

naissait pas l'Angleterre[1]. Louis-Philippe eût commis une faute manifeste en dédaignant cet appui quand il n'en avait pas d'autre. Il profita de ces bonnes dispositions. Il s'efforçait avec raison de contenter l'Angleterre en lui donnant Talleyrand, comme il tâchait de satisfaire la Russie en envoyant à Saint-Pétersbourg le duc de Mortemart, dernier ambassadeur de Charles X. Louis Blanc avait conçu la plus fausse idée de l'effet que la désignation des nouveaux ambassadeurs produisit en Russie. D'une part, l'empereur chargea Nesselrode de témoigner à Mortemart combien sa seconde mission lui était « personnellement agréable ». Il le faisait remercier de s'être rappelé qu'il lui avait promis, en prenant congé, de revenir auprès de lui « si jamais l'occasion se présentait de rendre un service spécial à l'union entre la Russie et la France ». Il l'assurait enfin « de la satisfaction avec laquelle Sa Majesté impériale verrait de nouveau auprès d'elle un compagnon d'armes de la guerre de Turquie, qu'elle se plaisait à honorer de son estime et de sa confiance ». D'un autre côté, quand Nicolas énumère dans son « examen de conscience » ses griefs contre la monarchie nouvelle, il signale les conséquences fatales de la dernière révolution et « le chaînon des désastres qui, depuis le mois de juillet, n'ont cessé de pleuvoir sur l'Europe »; il se plaint de ce que l'Autriche et la Prusse rêvent l'antique alliance et travaillent en commun à détruire l'œuvre de l'immortel empereur Alexandre ; mais le nom de Talleyrand n'est pas même prononcé.

Nicolas n'aimait pas Talleyrand; mais cette antipathie n'a jamais déterminé l'impulsion qu'il donnait à la politique russe. Il avait cru longtemps à la solidité de l'édifice construit en 1815 et le voyait crouler. Sa déception était d'autant plus vive qu'il avait beaucoup compté sur la France. Mais il fallait aux révolutionnaires français une certaine dose d'impudence ou de naïveté pour attribuer ce refroidissement à la composition du personnel diplomatique. Ce que le tsar haïssait en France, c'était l'œuvre de la Révolution; ce qui l'en rapprochera dans les années du nouveau règne, c'est la sagesse persévérante de notre politique extérieure.

1. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. XI, p. 443.

III

Louis-Philippe était donc reconnu, si ce n'est par le duc de Modène. Mais il s'en fallait que les difficultés fussent aplanies, et la révolution belge donna presque aussitôt un nouvel aliment à l'indignation de l'empereur Nicolas.

La correspondance du tsar avec Diebitch, publiée en 1881 par la *Rousskaïa Starina*, démontre que le tsar réclamait encore et poursuivit jusqu'au mois de novembre une intervention militaire. Il pousse le bouillant maréchal au lieu de le retenir. Mais ce fut précisément en Prusse que le parti de la paix trouva, dans cette période, son point d'appui. Frédéric-Guillaume, prince sensé, modéré, peu pressé de courir les aventures au déclin d'une vie pleine de vicissitudes, craignait non seulement la guerre, mais la seule propagation des bruits de guerre [1]. Aussi, tout en offrant, on l'a vu, de participer aux mesures « capables de sauver l'ordre de choses légal en Europe », n'en proposa-t-il aucune. Il s'arrangea pour que les conférences de ses deux généraux avec l'envoyé extraordinaire de l'empereur fussent tenues secrètes et n'eussent aucun résultat positif. Il avait concentré, sans doute, une armée de 80 000 hommes dans les provinces du Rhin, mais il ne voulait pas donner à la France un seul prétexte d'attaque. A Londres, il n'insistait pas sur la nécessité d'une entente commune entre les quatre puissances contre le peuple français. Comme Nesselrode, dans un rapport à l'empereur (8 octobre 1830), justifiait la Prusse non seulement de ne pas vouloir prendre, mais de ne point paraître prendre l'initiative d'une action militaire qui donnât à l'Angleterre une occasion d'abandonner ses anciens alliés, Nicolas avait annoté ce document de sa propre main et fait observer que Frédéric-Guillaume aurait pu, sans se brouiller avec nous, renforcer la garnison de Luxembourg, peut-être même occuper Maestricht. A ce même moment, l'entente avec l'Autriche était devenue plus étroite.

Le gouvernement français, fort embarrassé de la révolution

1. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. VIII, p. 165.

belge, voulant éviter une guerre qui nous eût mis en face de la coalition, mais sans sacrifier l'intérêt national, par conséquent sans permettre aux puissances de marcher au secours des Pays-Bas pour écraser la Belgique, avait proclamé hautement le principe de non-intervention. Non seulement il avait parlé, mais il avait agi, en notifiant à l'ambassadeur de Frédéric-Guillaume que l'entrée d'un corps prussien dans les provinces belges serait le signal des hostilités. Nicolas I[er] envoya sans tarder à Presbourg le comte Orloff, qui goûtait et secondait les projets belliqueux de Tchernycheff, en apparence pour assister au couronnement solennel de l'archiduc prince héritier Ferdinand, roi de Hongrie, en réalité pour s'entendre avec le chancelier de l'empire d'Autriche. Le « mémoire pour le comte Orloff », daté du 6 octobre, nous révèle l'état d'esprit dans lequel les nouvelles des Pays-Bas, peut-être aussi les premiers symptômes d'agitation en Italie, avaient mis la cour de Vienne. Après y avoir dépeint l'influence extraordinaire que la révolution de Juillet avait exercée au delà des frontières françaises, « influence bien autrement décisive que n'avait pu l'être celle de la révolution de 1789 », Metternich envisageait l'éventualité d'une guerre entre la France et ses voisins, qui ne pouvait pas échapper « à la prévoyance des premiers gardiens du repos général ». Cette guerre pouvait être la conséquence des secours « que les puissances se trouveraient dans le cas de porter à des États de second ordre ». Les trois grandes puissances continentales devaient donc compter leurs forces militaires, les mettre le plus tôt possible dans l'état d'une prompte disponibilité, aviser enfin à la meilleure direction que, le cas échéant, elles pourraient leur donner pour les fondre en une masse compacte, propre à se porter sur les véritables points où leur emploi pourrait être réclamé.

Après quoi, Metternich fit rage contre le principe de non-intervention. « Nous n'admettrons jamais, écrivait-il aux diplomates qui représentaient l'Autriche à Londres et à Saint-Pétersbourg (21 et 30 octobre), une prétention aussi subversive de tout ordre social ; nous nous reconnaîtrons toujours, au contraire, le droit de nous rendre à l'appel qui vous serait adressé par une autorité légale. » Il répétait à Tatichtchev, ambassadeur de Russie à Vienne : « Tous les rapports entre les puis-

sances sont fondés sur le respect des traités. Dès qu'un État perd son indépendance au point de ne pouvoir remplir plus ses obligations envers les autres membres de la société européenne, celle-ci a le droit incontestable d'intervenir pour garantir l'exécution des traités existants[1]. » La chancellerie tint le même langage un peu plus tard, en faisant observer que les sujets français ne se faisaient aucun scrupule d'intervenir à main armée dans les affaires intérieures des autres pays, comme l'Espagne, l'Italie et la Belgique : « Si le principe de non-intervention était, disait-elle, l'expression du respect dû à l'indépendance des autres gouvernements, l'empereur serait le premier à y donner sa plus franche adhésion. Mais ce n'est pas par respect pour cette indépendance, c'est en haine des gouvernements que ce principe a été soutenu dans les derniers temps[2]. »

Cependant Nesselrode conseillait à Nicolas Ier de ne pas intervenir directement dans les affaires belges[3], et de laisser cette initiative à d'autres puissances, directement intéressées, par leur situation géographique, à ces complications occidentales. L'empereur ne goûta point d'abord l'avis du vice-chancelier. « Ce n'est pas, répondit-il sur-le-champ par une annotation autographe, la Belgique que je crois combattre là-bas, c'est la révolution générale, qui, de proche en proche et plus vite qu'on ne le pense, nous menace nous-mêmes, si l'on nous voit trembler devant elle. » Nesselrode rédigea donc en conséquence les instructions aux diplomates qui représentaient la Russie à Londres. Après leur avoir recommandé de soutenir l'accord intime avec le cabinet de Saint-James, il leur faisait savoir que, si un corps de 20 000 hommes de « red-coats » se montrait sur la frontière de France, ce serait suffisant pour calmer l'effervescence des Français et des Belges. L'empereur informait en même temps le gouvernement britannique qu'il était disposé à mettre en avant, sans délai, une armée de 60 000 hommes pour appuyer, de concert avec les puissances alliées, l'union de la Belgique avec la Hollande (13 octobre). D'autre part, les trois puis-

1. Dépêche de Tatichtchev à son gouvernement, 1er novembre 1830.

2. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. X, p. 447.

3. Rapport du 8 octobre.

sances alliées commencèrent l'exécution du plan tracé, dans la note pour le comte Orloff. Il fut décidé que les troupes prussiennes seraient concentrées sur le Rhin, les troupes autrichiennes en Italie, les troupes russes sur les confins occidentaux de l'empire[1]. Bien plus, le cabinet de Vienne déclara qu'il était prêt à faire marcher 200 000 soldats et qu'il comptait sur la Russie pour mobiliser au moins 150 000 hommes[2].

C'est alors que Matuszewicz fit acte de clairvoyance et de sens politique. Dans une lettre particulière à Nesselrode (28 octobre), il fit un nouvel et patriotique effort pour détourner son maître des projets belliqueux qu'il semblait former. Voulait-on passer des menaces aux effets, c'est-à-dire ouvrir le feu contre la France ? On entamerait alors une guerre d'opinion pénible entre toutes, c'est-à-dire une de ces guerres qui ne se terminent presque jamais. Ce serait une lutte pour des principes abstraits, sans avantages pour la Russie, car elle ne lui procurerait pas la moindre acquisition de territoire. La défaite serait fatale, la victoire embarrassante. Supposons, ajoutait cet homme d'État, nos armées à Paris : que ferons-nous de la France ? La partagerons-nous ? Il y a de quoi exciter vingt guerres consécutives. L'occuperions-nous à perpétuité ? Il faudrait y tenir 500 000 hommes. Enfin les armées russes pourraient être atteintes pendant leur séjour en France, par la contagion des idées révolutionnaires... Il n'y avait pas, ce semble, un mot à répondre, et l'on finit, un peu plus tard, à Saint-Pétersbourg, par déclarer les vues politiques du plénipotentiaire russe « aussi justes que profondes ».

Avant d'obtenir ce compliment, Matuszewicz avait eu l'audace de suspendre l'exécution d'un ordre que lui transmettait son gouvernement. L'empereur ayant écrit de sa main, sur un nouveau rapport de Nesselrode, daté du 30 octobre : « Il n'y a plus moyen de reculer ; il faut que vous prépariez une note aux trois gouvernements pour appuyer sur la nécessité de poser une barrière armée contre la révolution », le représentant du tsar à Londres avait été chargé d'apprendre au duc de Wellington la prochaine mobilisation de l'armée russe afin de

1. Dépêche du gouvernement russe à Tatichtchev, 25 octobre 1830.

2. De Martens, *Recueil des traités*, etc., t. IV, p. 422.

le maintenir dans la bonne voie et de lui donner du cœur. Mais, sachant que l'opinion publique se prononçait chaque jour plus vivement en Angleterre contre une intervention armée, Matuszewicz temporisa. Le cabinet tory ne tenait plus d'ailleurs qu'à un fil. « Je n'ai rien dit au duc de Wellington, répondit le diplomate au vice-chancelier (15 novembre) : 1° parce que, s'il cesse d'être ministre, la confidence aurait été pour le moins inutile ; 2° parce que, s'il continue à l'être, elle portera plus de fruits après la victoire. Au reste, assemblons notre armée si nous le voulons, mais gardons-nous de le publier, car une telle publication, tandis qu'on ne nous a fourni jusqu'à présent aucun prétexte d'hostilité, serait une provocation à la guerre. Or plus j'y réfléchis, moins je vois ce qu'une guerre, provoquée par nous, nous offrirait d'avantages. » Cette lettre était à peine expédiée que le duc de Wellington était obligé de donner sa démission. Le cabinet de lord Grey, complètement défavorable à la politique d'intervention, arrivait aux affaires.

Le prince de Lieven, aussitôt après avoir repris la direction de l'ambassade russe, donna donc, à plus forte raison, les mêmes renseignements et les mêmes conseils. « C'est une vérité triste à dire, mais dangereuse à cacher, lit-on dans sa dépêche du 24 décembre, mais l'Angleterre est devenue, dans le moment actuel, impuissante pour l'exécution vigoureuse des traités : *toutes ses ressources dépendent de la direction de l'opinion publique*. Or la direction d'aujourd'hui est fausse, et contraire aux grands intérêts dont nous voudrions prendre la défense, les armes à la main. Il y a plus : pour peu que nous précipitions la marche des événements, que la guerre paraisse être une guerre de principes, que notre langage ou notre conduite semblent l'avoir suscitée, les ressources qui nous ont été si utiles en 1812, en 1814 et en 1815, au lieu de nous soutenir, pourront *aisément* se tourner contre nous, et avec toute la force que leur imprimera l'esprit national, égaré par ces passions épidémiques qui font aujourd'hui le malheur de l'Europe ». Il recommanda donc, à son tour, non seulement de conserver la paix, même au prix de certains sacrifices, mais encore de garder toute la mesure possible dans le langage diplomatique, si l'on ne voulait provoquer une guerre

où la Russie aurait à combattre *au moins toute la puissance morale* de l'Angleterre. Il fallut bien l'écouter.

Mais si cette guerre, tant redoutée par deux des meilleurs agents du gouvernement russe, n'éclata point, ce n'était pas la faute de Metternich. A partir du moment où la tranquillité de l'Italie fut compromise, il « attribua l'organisation des troubles au comité directeur de Paris[1] », et s'efforça d'exciter l'empereur Nicolas contre le gouvernement de Juillet. Si la cour de Vienne avait reconnu Louis-Philippe, c'était dans l'espoir qu'il saurait maîtriser la propagande révolutionnaire, et l'attente des puissances était entièrement déçue. Metternich fit donc à l'ambassadeur Tatichtchev une ouverture imprévue. En admettant, disait-il, que la jeunesse du duc de Bordeaux empêche de l'opposer au roi des Français, on a sous la main le duc de Reichstadt, et l'on est résolu, à Vienne, d'employer ce moyen extrême si le cabinet de Paris s'oppose à l'intervention armée de l'Autriche en Italie. Tatichtchev communiqua, sur-le-champ, cette singulière proposition à son gouvernement[2].

Nicolas Ier, cette fois d'accord avec Nesselrode, ne se laissa pas séduire. Il protestait assurément contre les maximes françaises et chargeait son représentant à Paris de déclarer qu'il se croirait obligé d'offrir à l'empereur François son appui moral et matériel, si Louis-Philippe, pour soutenir le principe de non-intervention, s'avisait d'entraver les mesures prises par l'Autriche en Italie contre les révolutionnaires. Mais il ne se souciait pas d'un projet de déclaration solennelle et collective que lui soumettait la cour de Vienne, jugeant plus simple et plus pratique de prouver par des faits l'entente des trois puissances au sujet des dangers que présentaient les idées propagées par la France[3]. En outre, il se refusait catégoriquement à menacer Louis-Philippe du duc de Reichstadt. C'est tout comme si l'Autriche, lit-on dans une dépêche secrète à Tatichtchev (2 mars 1831), allait, dans un moment de bouleversement universel, se mettre elle-même,

1. Lettre au comte Apponyi, du 15 février 1831.

2. Dépêche du 12 février 1831. « Tous ces faits, remarque M. de Martens (t. V, p. 424), prouvent que l'Autriche a beaucoup plus intrigué contre le nouveau gouvernement français qu'on ne le croit généralement. »

3. Dépêche du gouvernement russe à Tatichtchev, 21 janvier 1831.

pour conjurer son propre péril, à la tête des ennemis communs. Elle ne retirerait d'ailleurs de cette combinaison qu'un avantage problématique. Puis à quoi bon des menaces irréalisables? La cour de Vienne n'allait-elle pas encourager les aspirations des révolutionnaires européens? Enfin le plan autrichien n'était-il pas en contradiction avec les traités?

Metternich abandonna donc son projet de restauration napoléonienne.

D'ailleurs, depuis novembre 1830, la situation générale de l'Europe était modifiée. Une insurrection terrible avait éclaté à Varsovie; les troupes polonaises avaient massacré leurs généraux russes: la diète de Pologne déclarait les Romanoff déchus du trône royal. Le jour même où l'on connut à Berlin cette grande révolte, Diebitch dînait à Charlottenbourg chez Frédéric-Guillaume : « Eh bien! mon cher maréchal, lui dit le roi, vous connaissez les nouvelles de Varsovie; où sont maintenant les 160 000 hommes que la Russie nous promettait? »

En résumé, M. de Bourgoing nous semble avoir jugé les intentions et la politique de Nicolas avec un peu trop de complaisance en disant à Casimir Périer (8 juin 1831) que « ce prince n'avait jamais songé sérieusement à nous attaquer ». L'empereur écoutait des conseils très divers et se plaisait à recevoir ceux du parti militaire, mais sans jamais réduire au silence son vice-chancelier Nesselrode et les autres amis de la paix. C'est qu'il fut successivement dominé, dans les cinq derniers mois de l'année 1830, par un triple sentiment.

D'abord, ces trois journées de Juillet, que le gouvernement révolutionnaire de Bologne allait placer, dans un manifeste célèbre par son excès de politesse, à côté des six jours de la création, lui paraissaient avoir fait au principe monarchique une brèche irréparable. Ainsi donc, lui vivant, lui régnant, l'œuvre de 1815 était détruite! La révolution faisait sa rentrée! Il se sentait atteint dans ses idées les plus chères, déçu dans ses plans et dans ses projets, à peu près comme un chef d'armée qui n'aurait pas su déjouer la manœuvre imprévue de ses ennemis et se serait laissé surprendre. N'était-ce pas lui qui devait commander la défense et l'attaque? Il ne voulait pas, comme Proudhon pourra le dire encore le 25 février 1855, « démordre de son titre de chef du parti conservateur en

Europe »[1]. Il pressentait d'ailleurs que la même secousse allait ébranler tous les trônes. Après Paris, Bruxelles ; après Bruxelles, Varsovie. Au moment même où s'était soulevée la Pologne, les journaux français l'accusaient d'avoir lancé cette apostrophe à notre chargé d'affaires : « Retournez vers vos jacobins ; ce sont eux qui sont les auteurs de cette nouvelle révolution. » Il s'était borné, paraît-il, à dire : « Ce sont là de tristes nouvelles ; mais telle est l'influence d'un mauvais exemple. » Il n'importe ; au demeurant, c'est Paris, c'est la France qu'il avait sur-le-champ accusés. C'est là que se trouvait le foyer de l'incendie, là qu'il aurait voulu l'éteindre.

Mais il était, en même temps que le défenseur du droit monarchique et de l'ordre légal européen, l'empereur de toutes les Russies. Autres soins, autres devoirs. D'abord, c'est dans ses propres États qu'il lui fallait rétablir l'ordre ; avant d'aller donner des leçons à l'Europe occidentale, il lui fallait dépenser beaucoup d'argent et verser beaucoup de sang pour étouffer la rébellion polonaise. Cela fait, l'immense effort qu'il devait tenter pour extirper la révolution du sol français n'était-il pas en disproportion avec l'intérêt immédiat et direct du grand peuple slave ? L'avenir de la Russie n'était lié ni au sort des Bourbons ni au rétablissement de la légitimité française. Une guerre d'opinion, engagée pour des principes abstraits, pouvait entraîner les conséquences les plus imprévues et les plus désastreuses. L'une d'elles, et non la moins palpable, avait été signalée en même temps par plusieurs hommes d'État : on s'exposait à détacher complètement de la Russie la nation anglaise, par suite le gouvernement anglais. En admettant contre toute vraisemblance que Nicolas parvînt à décider Frédéric-Guillaume, la coalition des trois puissances continentales irait se heurter à l'alliance de la France et de l'Angleterre. N'était-ce pas le comble de l'imprudence que de les unir contre la Russie dans une commune pensée et dans un commun effort ?

Enfin, quand une coalition nouvelle aurait envahi et terrassé la France, la Russie aurait fait, à coup sûr, les affaires de deux ou trois autres monarchies, mais non les siennes.

1. Lettre à Mathey (*Correspondance*, t. V, p. 123)

Elle eût joué, en contribuant à nous reléguer parmi les puissances de second ordre, un jeu de dupe. Nous avions trop d'intérêts communs. Lorsque Louis-Philippe écrivait à Nicolas, le 19 août 1830 : « La France aime à voir dans la Russie son allié le plus naturel », il ne se méprenait pas. Le comte Matuszewicz, en faisant remarquer, dans un de ses rapports à Nesselrode, qu'il importait à l'empire des tsars de laisser à la France sa place dans le système européen, tenait un langage aussi clairvoyant que patriotique. Nicolas lui-même, quand il cessait de regarder la révolution de Juillet comme une injure personnelle, ne méconnaissait pas cette vérité politique. Ce n'était point par fourberie qu'il approuvait le rapport de son chargé d'affaires à Londres et qu'il exprimait, au palais de Ielaguine, ce sentiment général sur les rapports de la France et de la Russie : « Nous sommes heureux lorsque la France grandit en force et en prospérité. »

Ainsi s'expliquent un certain nombre de contradictions. Lorsque Metternich se plaisait à prédire, en 1832, que la royauté de Juillet serait bientôt remplacée par un gouvernement républicain, et provoquait des explications sur les procédés dont on pourrait bien user alors envers nous à Saint-Pétersbourg, cette communication fut reçue avec une grande froideur. Il est hors de doute que, dès 1836, Nicolas traita M. de Barante avec une parfaite courtoisie, et manifesta, à plusieurs reprises, certaines velleités de rapprochement. Il en vint à plier, tout au moins après 1840, ses goûts personnels à ses vues politiques, se séparant plusieurs fois de lord Palmerston, autorisant un de ses fils à visiter l'Algérie et un de nos ports militaires, venant en aide à la Banque de France dans un embarras momentané. La réconciliation complète était prochaine lorsque éclata la révolution de Février. L'empereur Nicolas avait l'intelligence assez ferme pour comprendre que le développement d'un des deux peuples ne pouvait arrêter l'essor de l'autre, et que la situation des deux pays leur commandait de s'entendre sur un grand nombre de questions internationales.

ARTHUR DESJARDINS
de l'Académie des sciences morales.

IDYLLES

I

O Naïs, le printemps réjouit les vallées :
Des étoiles de fleurs s'ouvrent aux arbrisseaux ;
Vers le lavoir ombreux de saules en berceaux,
Troupe rieuse, vont les servantes zélées.

Les Ægipans cornus, en joyeuses mêlées,
Bondissent, et le bois s'anime de leurs sauts ;
Entends courir et vois miroiter les ruisseaux
Qui charment le réveil des Nymphes consolées.

C'est la saison d'aimer : aime, blanche Naïs.
Le vieux mur du jardin s'est couronné d'iris
Et par le verger flotte une lumière blonde.

Oh ! viens : je te dirai mes chants ; n'écoute pas
Ta mère qui voudrait te retenir et gronde.
Regarde : le divin Érôs erre là-bas.

II

Pour toi, douce Myrto, j'ai cueilli cette rose.
Elle était seule, et l'on eût dit qu'elle pleurait
De s'être ouverte, loin des yeux, en la forêt.
Pares-en tes cheveux : elle n'est plus morose.

Un gai soleil rayonne à la porte déclose;
Vois la plaine où l'éclat du printemps apparaît.
Sous la glace, l'hiver, ah! comment sourirait
La Nymphe qui fleurit les prés et les arrose?

Viens, ô Myrto ! La terre est heureuse : ton pied
Y frôle le muguet, le thym et le pourpier...
Arrêtons-nous. Là–bas, une flûte fredonne.

Oui, c'est Pan, qui ranime enfin les joyeux airs.
Et l'heure est amoureuse, et la saison est bonne
Où la chanson de Pan charme les chênes verts.

III

Belle, voici fleurir le printemps des chemins.
Les gais Centaures font de brusques cavalcades ;
Les vaisseaux, voiles au soleil, quittent les rades
Où, l'hiver, ils avaient fui les flots inhumains.

Vois les roses, les liserons et les jasmins
Rire et parer le temple aux antiques arcades ;
Et le bois est en fête, où les jeunes Dryades
Tendent hors des vieux troncs la grâce de leurs mains.

Viens, ô belle ! Partout brillent les fleurs aimées ;
Veux-tu cueillir des violettes parfumées ?
Ou veux-tu des lys blancs, ou de rouges pavots ?

La colline est joyeuse, et joyeuse la plaine ;
Viens, et suivons le bord des prés clairs et nouveaux
Que le subtil Érôs frôle de son haleine.

IV

Vois-tu les moissonneurs lier les gerbes mûres?
Et bientôt les chars lourds, au pas traînant des bœufs,
Vont gagner les maisons par les chemins herbeux
Dont les talus sont noirs d'airelles et de mûres.

Ta douce et fraîche voix pleine de perles pures;
Est la voix de Syrinx, la Nymphe aux verts cheveux :
J'écouterai tes chants, Chloris, et, si tu veux,
J'animerai ma flûte et ses joyeux murmures.

O ma belle, chantons, pendant que rit l'été :
Là-bas guette l'hiver cruel et détesté,
Qui ramène les vents et la neige maudite.

O Chloris, les regards haussés vers le ciel clair,
Chantons l'hymne divin de la grande Aphrodite;
Laissons les moissonneurs adorer Dèmèter.

V

Entends ces cris, entends résonner les tambours :
Les Bacchantes sur la berge verte de mousses
Vont, le corps convulsé par de brusques secousses,
Et la terre à leurs bonds frissonne de bruits sourds.

Puis des Nymphes : les bras cerclés de pampres courts,
Elles guident gaiement des panthères plus douces
Que des chiennes, aux flancs chatoyant sous des housses
Où dans le lierre sont piqués des raisins lourds.

Voici, cornes au vent, les Satyres agiles,
Porteurs d'outres : Dieux vifs, les outres sont fragiles
Et vous aimez le goût clair et joyeux du vin!

Le vieux Silène est là, dandiné par un âne;
Et vois rire au milieu du cortège divin
Le blond Dionysos et la blonde Ariane.

VI

Dans cet antre gardé par une maigre chienne,
Vois la femme qui danse avec d'étranges cris
Laissant tourbillonner au vent ses cheveux gris :
Cette femme, Damon, c'est la Thessalienne.

Donne la main, entrons tous deux : qu'il te souvienne
Surtout de lui parler sans haine et sans mépris.
Elle est puissante et sait beaucoup et, pour un prix
Modique, nous dira ta fortune et la mienne.

Jadis quand, incertaine et pensive, j'errais
Par les sentiers émus des champs et des forêts,
Elle me révéla ta prochaine venue.

Elle annonçait déjà nos plaisirs, et les soirs
Où nous rit Aphrodite, étoile blonde et nue
Qui brille la première en les cieux bientôt noirs.

VII

La nuit voile déjà la pente des vallons
Et les cimes bientôt seront noires : c'est l'heure,
Amaryllis, il faut regagner ta demeure
Et quitter les chemins furtifs que nous foulons.

Quand, la chère cigale appelant les jours longs,
Refleurira pour nous une saison meilleure ?
Le seul soleil qui rie en l'automne qui pleure
Est le soleil aimé de tes grands cheveux blonds.

Ah ! l'été, tu mêlais tes brebis à mes chèvres,
Et nul triste soupir ne pâlissait nos lèvres :
Les Dieux ne hâtaient pas, alors, les soirs maudits.

Tu buvais en ma main l'eau pure des cascades,
Et quelquefois nous nous joignîmes, enhardis,
Au chœur des Ægipans et des Hamadryades.

VIII

La neige, Lycoris, attriste au loin la plaine :
Le givre fait fléchir le chaume du vieux toit ;
La brume est grise ; l'œil morne et vague ne voit
Qu'arbres morts aux forêts où pleure en vain Silène.

Parfois, tremblant malgré son lourd manteau de laine,
Un passant peine et glisse en un sentier étroit ;
Tout est silencieux et farouche : le froid
A tué les oiseaux qui chantaient à voix pleine.

Les Nymphes par les champs ne peuvent plus courir.
Si, dans le ciel glacé, les Dieux allaient mourir ?
Est-ce leur râle qu'on écoute, quand il vente ?

Hiver, ravis les Dieux en ton mortel essor,
Mais laisse, ô blanc Hiver, laisse à jamais vivante
Aphrodite, la Reine invincible aux yeux d'or !

A.-FERDINAND HEROLD.

DANIEL CORTIS[1]

VI

Il était nuit quand Daniel Cortis arriva à Lugano. Il descendit à la modeste *Pension du Panorama*, l'une des maisonnettes qui mettent leur tache blanche au bord du lac dans cette baie allongée, éloignée de la ville, d'où s'élèvent immédiatement les flancs du San-Salvatore. Il sortit de l'hôtel et suivit la route étroite qui gravit la montagne jusqu'au village de Pazzallo. L'amie de sa mère, la signora Leonora Fiamma, lui avait écrit qu'elles habitaient une petite villa sur la route de Pazzallo, à gauche, un peu au-dessus d'une auberge. Il devait sonner à une grille rouge entre deux mûriers. Il la trouva sans peine, et sonna. Une femme de chambre vint.

— La signora Fiamma? demanda-t-il.

— C'est ici, monsieur.

— Comment va l'autre dame?

La femme de chambre hésita :

— C'est bien monsieur qui a envoyé un télégramme?

— Oui.

1. Voir la *Revue* du 15 septembre.

— Eh bien! cette dame est toujours la même chose…

Elle ouvrit une porte, au rez-de-chaussée :

— C'est ce monsieur, dit-elle en regardant vers un coin du salon.

Cortis entra. Sous une lampe, dans l'ombre d'un grand fauteuil, une figure de femme effleurée çà et là par la lumière. Une voix, ni jeune ni douce, mais languissante et mélancolique, dit presque bas :

— Vous êtes monsieur Cortis ?

L'accueil et la voix lui déplurent. Il ne répondit pas directement.

— Votre amie, comment est-elle ?

— Toujours dans le même état, bien triste, reprit la dame. Asseyez-vous, de grâce… Il est impossible que vous la voyiez ce soir : le médecin ne croit pas cette visite opportune… Je vous prie de m'excuser, si mon accueil vous semble froid, si je ne vous exprime pas toute la gratitude que je dois ressentir et que je ressens pour vous ; mais je suis, moi-même, si souffrante !

La signora Fiamma prononça ces paroles comme elle eût exhalé son dernier soupir et renversa la tête sur le dossier du fauteuil. La clarté de la lampe éclaira un front sillonné de rides innombrables et fines et un grand nez tragique. Les yeux avaient une expression passionnée et fausse à la fois.

— J'ai toujours cru, fit Cortis, que ma mère était morte. Vous me dites qu'elle vit…

— Les preuves ?

— Oui.

— Votre cœur ne vous dit pas que sous ce toit… ?

— Ne vous mettez pas en peine de mon cœur, madame…

— Ce sera une dernière amertume pour madame Cortis, mais c'est juste, oh ! c'est juste !… Nous l'avions prévu, sachez-le !… Je vous ferai voir les documents de mon amie.

Elle s'essuya les yeux à plusieurs reprises, avec un mouchoir parfumé, qu'elle regardait ensuite comme pour voir si elle avait pleuré des larmes de sang. Elle pria Cortis de sonner, se fit apporter une bougie, et se mit debout avec un effort manifeste. Elle était grande et maigre ; de sa guimpe de tulle noir sortait un long cou jaunâtre ; ses yeux, grands et sombres,

étaient cernés de jaune. Elle portait une robe noire, à queue, d'une coupe très élégante, et marchait un peu comme lady Macbeth lorsqu'elle entre en scène, endormie, une lumière à la main.

Elle disparut. Cortis examina la pièce ; il remarqua deux petits tableaux à l'huile, une Madeleine et une sainte Cécile, de mauvaises copies ; les photographies d'une vieille dame et d'un vieux monsieur couvert de décorations, avec, au-dessous, une dédicace en allemand ; quelques livres de piété ; une corbeille pleine de cartes de visite, et un album d'études à l'aquarelle d'après nature, qui portait sur la première page le nom de la signora Leonora Fiamma, peintre ordinaire de S. A. le grand-duc Léopold de ***. Cortis regardait, dans un coin du salon, une harpe poudreuse, quand la signora reparut. Elle lui remit un petit portefeuille et de nouveau s'éloigna : son amie avait besoin d'elle, mais elle reviendrait tout à l'heure.

Demeuré seul, en face du portefeuille, Daniel se planta les deux poings sur le front, furieusement. Lorsqu'il démasqua son visage, il était grave, mais apaisé.

La première chose qu'il trouva, c'était une lettre du docteur P..., un vieil ami de son père. En 1857, près d'un an après son départ de la maison conjugale, madame Cortis avait imploré le pardon de son mari : chargé de la réponse, le docteur P... lui donnait peu d'espoir. Il était, lui aussi, comme médecin militaire, en Crimée, pendant que la femme de son collègue Cortis se faisait séduire à Alexandrie. Au retour, l'infidélité découverte, elle avait accusé un officier d'artillerie, mort depuis quelques jours. Le docteur P... ne lui cachait pas qu'on ne croyait guère à l'officier d'artillerie, et que cette histoire la servait mal.

Durant cette lecture, Daniel entendit des sanglots éclater au-dessus de sa tête : il eut un mouvement pour accourir, pour aller *la* voir ; mais il perçut un bruit de pas, une voix tranquille ; puis tout rentra dans le silence.

Il ouvrit un médaillon d'or et vit les portraits de ses grands-parents maternels, Charles et Madeleine Zarutti. Dans son enfance, il avait passé deux automnes auprès d'eux, à Cividale. C'étaient bien leurs bons vieux visages souriants : comme ils avaient l'air heureux !... Ils étaient morts tous les deux en moins d'un an, le cœur brisé...

Daniel repoussa le portefeuille sans regarder autre chose et sortit précipitamment pour aller à la recherche de la dame. Il appela, ouvrit des portes au hasard; une odeur de vernis et de tabac le prit aux narines : il se trouvait dans un atelier de peintre. Un exemplaire de *Nana* traînait sur une table entre une bouteille et des cigares.

La femme de chambre survint, essoufflée :

— Qu'est-ce que monsieur veut? qu'est-ce que monsieur cherche?

— La signora Fiamma, fit-il sans bienveillance. Allez lui dire qu'elle descende.

— Elle ne peut descendre maintenant.

— Alors, j'y vais...

— Oh! non, monsieur, non, non!...

— Eh bien! faites-lui savoir que je l'attends.

Et il retourna dans le salon. Au bout d'un moment, la femme de chambre lui apporta ce billet :

« Votre mère est, en ce moment, trop agitée pour que je puisse descendre. Venez demain matin à huit heures. Prenez avec vous le portefeuille. »

Cortis eut un cri de colère. Avant de partir, il interrogea encore la servante sur l'état de la malade. Il n'en obtint que de vagues réponses : « Maladie de nerfs... les femmes... monsieur sait bien... » Elle ne croyait pas, d'ailleurs, qu'il y eût de danger.

Il descendit la côte à grands pas, comme porté par un flot de sensations violentes... Cette peinturlureuse du grand-duc Léopold, quelle figure répulsive! Quelle odeur de mensonge, en cette maison, quelle turpitude cachée!... Et sa mère, sa mère! l'amie d'une pareille femme!...

Cette nuit-là, dans les courts moments où il put dormir, il rêva qu'Hélène lui amenait sa mère par la main en lui disant : « Console-la!... » Sa mère était toute petite, blonde, elle avait les yeux bleus et ne parlait pas; elle ne faisait que pleurer.

Il se leva avant six heures et descendit dans le jardinet de l'hôtel, où un vieil homme arrosait les fleurs. Le ciel était pur; sur le lac et sur les montagnes voisines se jouaient les

clartés obliques et les ombres du matin; à l'orient, se dressait le pic, entouré de vapeurs bleuâtres. Cortis interrogea le vieux jardinier sur les dames qui habitaient une petite maison près de Pazzallo. Il ne les connaissait pas; cependant, une dame qui s'amusait à peindre, et qui devait demeurer de ce côté-là, était venue plusieurs fois déjeuner au *Panorama*, il y avait de cela quelque temps : on ne l'y voyait plus, parce que le patron, n'ayant été payé que les premières fois, ne voulait plus la servir. Cortis ne put en savoir davantage. N'y tenant plus, il prit la route de la montagne, décidé à recueillir avant huit heures d'autres renseignements. Il rencontra des paysans qui descendaient à la ville avec des légumes et des fruits : aucun d'eux ne sut lui répondre.

Il était presque arrivé à la grille lorsqu'il en vit sortir une laitière. Il l'arrêta et se fit donner une tasse de lait.

— Dites-moi... C'est toujours vous qui apportez le lait dans cette maison-là?... Oui?... Alors, vous connaissez les dames qui l'habitent?

— Bien sûr!

— Et comment s'appellent-elles?

— La bonne, c'est mademoiselle Barbara... La dame?... attendez donc!

— Et l'autre dame?

— Laquelle?

— L'autre, l'amie de la maîtresse, qui demeure avec elle...

— Mais d'autre dame, il n'y en a pas... La semaine dernière, je suis restée là, toute une journée à travailler dans le jardin...

— C'est bien! dit Cortis.

Il sonna à la grille. La porte du salon s'ouvrit à moitié et se referma. Personne ne parut.

Il sonna une seconde, puis une troisième fois, toujours plus fort, toujours inutilement.

Un paysan qui passait s'arrêta :

— Vous aurez beau tirer la sonnette, c'est comme si vous chantiez! Quand elles ne veulent pas ouvrir... Ces mauvaises payes-là n'en font jamais d'autres.

— Vous les connaissez? demanda Cortis.

L'homme répondit qu'il connaissait fort bien la dame qui

faisait de la peinture. Elle était toujours seule, avait l'air d'une sorcière, et ne payait personne.

Cortis sonna pour la quatrième fois. Enfin, la bonne vint ouvrir.

— Il n'est que sept heures, dit-elle : nous étions encore couchées.

— Votre maîtresse, dit-il, votre maîtresse !... Allons, pourquoi me regardez-vous? pourquoi ne répondez-vous pas? Elle est couchée? Il faut que je lui parle...

La fille s'éloignait. Il la rappela :

— Venez ici!... Comment se porte l'autre dame?

Elle lut dans ses yeux, elle commença :

— Ce n'est pas ma faute! je...

— Annoncez-moi, dit Cortis.

— Ce n'est pas ma faute, je dis ce qu'on m'a commandé de dire.

Cortis la pria de se taire et de le précéder. Comme ils entraient dans le salon, elle reprit à demi-voix :

— Il y a trois mois que je n'ai pas reçu un sou de gages.

— Vous mentez donc pour votre plaisir? répondit Cortis. Votre maîtresse est levée, elle n'est pas au lit.

Quelqu'un marchait à l'étage supérieur. Au même instant, on entendit un coup de sonnette.

— Madame sonne, dit Barbara, qui voulut sortir.

— Un moment, fit Cortis. Elle s'appelle vraiment Fiamma?

La bonne le regarda stupéfaite.

— Comment? Monsieur n'a pas compris... Mais non ! C'est un nom que Madame a inventé comme ça... C'est bien la maman de monsieur.

Et de nouveau elle voulut s'esquiver.

— J'irai moi-même, dit-il : où est l'escalier?

Il le trouva au fond d'un corridor où une petite lampe à pétrole brûlait devant plusieurs saints, devant des madones de tous les types et de toutes les couleurs. Il posait le pied sur la dernière marche, lorsqu'une porte s'ouvrit toute grande. La signora Fiamma, échevelée, les vêtements en désordre, parut sur le seuil et jeta un cri :

— Ah ! je le vois bien, ton cœur a parlé !

Elle joignit les mains et allait tomber à genoux, quand

Daniel la saisit par les bras, la poussa dans la chambre et ferma la porte derrière lui. Elle se tordait, se débattait pour se mettre à genoux, arc-boutait ses bras raidis aux épaules de son fils... Elle tomba épuisée sur un fauteuil.

— J'ai menti, dit-elle, haletant avec effort, je t'ai trompé... Je n'avais pas le courage... de te dire tout de suite... Je voulais te voir... t'entendre... tranquillement... au moins une heure !

Cortis, penché sur elle, l'interrompit au premier mot : de ses deux mains, appuyées fortement, il lui boucha les yeux, l'embrassa avec une ardeur désespérée, et aussitôt se dégagea des bras qui s'étaient noués à son cou. Elle resta les bras en l'air, terrifiée dans sa joie.

— Daniel !...

Elle ne le vit plus devant elle, mais entendit sa voix derrière le fauteuil, une voix harmonieuse, mâle et pleine de douleur.

— Excusez-moi : j'ai embrassé ma mère et je ne voulais pas être vu de vous.

La signora Fiamma ne répondit rien d'abord ; puis, tout bas, en pleurant :

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

Cortis soupira. Quelques moments passèrent.

— Voici votre portefeuille, dit-il froidement.

— Oh ! Daniel, Daniel ! gémit la dame, les mains jointes, ne me parle pas ainsi !

Et elle éclata en sanglots.

— Je ne t'ai trompé qu'à moitié, dit-elle. Je souffre tant ! je n'ai plus que peu de jours à vivre, va, Daniel ! Autrement, je n'aurais jamais osé t'écrire... Dieu a eu pitié. Il m'a purifiée par un excès de douleurs et de peines ! Maintenant, je n'en puis plus. Tu m'as fait la grâce de venir : cherche dans ton cœur un mot après lequel je puisse mourir consolée !

— Mais tu ne comprends donc pas, s'écria Cortis avec une violence terrible, tu ne comprends donc pas que je ne...

Il allait dire : « *que je ne te crois pas...* » Sa mère attendait, livide, les yeux hagards, ces mots qui ne vinrent pas : la voix de Daniel mourut sur ses lèvres. Il saisit brusquement

une chaise, et la campa sur le plancher avec tant de force que les quatre pieds craquèrent.

— Racontez-moi tout, dit-il en s'y laissant tomber de tout son poids. Tout, oui, tout, depuis ce jour-là jusqu'à aujourd'hui.

Comme elle tardait :

— Vous ne le pouvez pas! s'écria-t-il.

Et une flamme passa dans ses yeux.

— Oh! je le puis, je le puis, répondit-elle avec un geste dramatique. Ce sera pour moi une torture, mais je le puis, je le dois, je le veux!

A ce moment-là, Cortis crut reconnaître sa mère bien mieux que par les papiers du portefeuille.

Elle lui fit un long récit sentimental, trempant de larmes ses vieilles phrases pour les faire paraître fraîches.

Sa purification avait commencé le jour même du châtiment mérité. La douleur, les saintes résolutions, l'espérance, oui, même l'espérance, ne l'avaient jamais abandonnée. En quittant le toit conjugal, elle avait invoqué la compassion de parents charitables qui l'avaient recueillie. Mais c'était une vie trop pleine de bien-être et d'affection : ce n'était pas ainsi qu'elle pouvait expier! Elle avait donc abandonné ces chères créatures, auxquelles elle priait Dieu de rendre miséricorde pour miséricorde! — Elle insista beaucoup sur cette particularité : elle craignait certaine rumeur calomnieuse suivant laquelle ces chères créatures l'auraient chassée, après trois mois d'épreuve, chassée de leur bien-être et de leur affection. — Dieu lui avait suggéré cette idée : tu sais peindre!... Alors, elle s'était tournée vers l'art et lui avait dit : « Sauve-moi! »

Elle était allée à Rome, où elle avait fait des copies dans les musées, pour vivre. Plus tard, la grande-duchesse de *** l'avait nommée peintre de la cour. — D'autres eussent peut-être dit : *le grand-duc;* mais elle dit : *la grande-duchesse.* — Du grand-duc elle raconta seulement qu'il était mort peu d'années auparavant; elle ajouta que sa veuve désolée, ayant perdu l'amour des beaux-arts, n'avait plus voulu de peintre à sa cour.

Elle parlait depuis une heure lorsqu'elle en vint là. Était-ce la fatigue ou l'émotion? elle commença à se troubler un peu, à s'interrompre par des soupirs et des gémissements. De

longues, longues années de douleurs défilèrent, un peu en désordre, devant Cortis, muet, sévère. Toutes les misères d'une vie errante, accompagnées de maux étranges auxquels les médecins n'avaient jamais rien compris, la lassitùde, le besoin...

Elle était venue de Dusseldorf à Lugano parce que les médecins lui avaient conseillé le climat de l'Italie. Ses souffrances, un moment calmées, s'étaient réveillées plus fortes. Le travail lui était devenu presque impossible. Alors, se sentant vaincue dans la lutte qu'elle soutenait depuis plus de vingt-cinq ans, voyant arriver son dernier jour du fond d'un horizon plein de ténèbres, elle avait demandé à Dieu si le calice d'amertume n'était pas vide enfin ; si, avant de mourir, il ne lui serait pas permis de revoir son fils!... Et Dieu lui avait donné la permission de lui écrire, mais sans lui en donner le courage. N'osant pas lui dire : « Je suis ta mère », redoutant de ne pas être crue ou pis encore, elle lui avait écrit comme l'eût fait une amie, en se cachant sous son nom d'artiste; un nom sans tache, celui-là!

Elle se tut et pleura. Cortis était plus sombre qu'ému.

— Et des secours, fit-il, jamais?... De mon père, j'entends.

— Jamais. Jamais rien... non.

Cortis fronça le sourcil. Elle avait soupiré « non », comme si elle avait voulu exprimer une plainte sans l'oser.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-il. Qu'il aurait dû vous secourir?

— Oh! non, non, répondit-elle parmi des sanglots.

— A votre sortie de la maison, votre dot vous a été rendue, n'est-il pas vrai?

— C'était bien peu, fit-elle.

Un flot de sang monta au visage de Cortis. Il voyait et sentait sur lui le regard de son père : non pas sévère, mais vigilant; et, plus que jamais, il avait présentes à l'esprit toutes les offenses que cet homme juste et fort avait résolu de lui cacher.

— Mon père a été généreux, dit-il. Du reste, dans votre récit, il y a des choses que je ne peux m'expliquer.

Elle fut prise de convulsions violentes, puis elle tomba dans un abattement si profond qu'elle était incapable de parler et d'entendre. Cortis l'assista, aidé de Barbara, le visage austère, en silence

Madame Cortis ne put revenir à elle de toute la journée, malgré le secours de sa pharmacie homéopathique et de quelques petits verres de rhum, — « le plus désagréable des médicaments », disait-elle. — Le soir, assez tard, elle s'endormit. Daniel, qui avait à peine trouvé le temps de dîner et d'écrire un mot à Hélène, voulut alors descendre à Lugano. Avant de partir, il se fit ouvrir l'atelier : il n'y trouva plus ni la bouteille, ni le livre, ni les cigares.

Il regarda une vue du Mont Rose prise de Pazzallo, et un portrait d'homme, les seules toiles commencées. L'homme était un médecin de Lugano; après les premières séances, il n'était pas revenu.

— Est-ce que vous saviez, dit Cortis, que votre maîtresse m'avait écrit?

— Oui, monsieur, répondit la bonne en baissant la voix et avec un air de mystère: Madame me l'a raconté elle-même, l'autre jour, à l'arrivée du télégramme. Elle m'a raconté... tant de choses! Et il fallait voir comme elle pleurait!... Elle m'a dit qu'elle avait un fils grand seigneur... et que ce fils allait venir la trouver... et qu'elle ne voulait pas être reconnue tout de suite, et qu'alors elle avait écrit comme ça et comme ça...

— Que m'avez-vous dit ce matin? que vous ne touchez pas vos gages?

— Bien sûr! Il y a trois mois que je n'ai pas reçu un sou! Madame me dit qu'elle n'a pas d'argent, mais qu'elle en attend. Elle dit la même chose à tout le monde... Car, à chaque instant, c'est l'un, c'est l'autre, un tas de fournisseurs qui veulent être payés : le propriétaire, le boucher, le charcutier, l'épicier... De l'argent, il n'y en a pas... Ces gens-là, n'est-ce pas? c'est presque tous des gens sans éducation...

Barbara laissa la phrase inachevée pour courir avec un flambeau derrière Cortis, qui, se souciant peu de ses conclusions, lui avait tourné le dos.

VII

Il revint le lendemain matin. Madame Cortis était levée. Il ne lui parla plus du passé; il voulut seulement savoir com-

ment elle avait pu lui adresser sa lettre avec tant de certitude à Villascura. Elle ne nomma personne, mais affirma qu'elle avait toujours eu des informations exactes sur son fils bien-aimé, l'avait toujours suivi de la pensée et du cœur. Elle lui parla de la comtesse Tarquinia et de Villascura. Elle savait que la villa Cortis était un grand palais désert, et bien des fois elle avait imaginé combien le pauvre Daniel devait s'y déplaire dans sa solitude. Cortis l'amena ensuite à parler de sa situation présente, de ses besoins... — Mais qu'était-ce que les privations, la pauvreté, comparées à l'angoisse de la solitude?... Souffrir, oui, c'était juste; même, la souffrance était la bienvenue pour une personne qui, comme elle, avait commis une faute... une faute unique... une faute — ah! si l'on savait tout! si elle pouvait tout dire! — presque involontaire... Mais souffrir seule, retranchée de toute affection, de toute pitié! Non, cela n'était plus possible: non, non, cela n'était plus possible...

Elle répandit un torrent de larmes. Cortis se taisait.

— Cette nuit... j'ai fait... un rêve, dit la dame, luttant contre les sanglots.

Cortis ne broncha pas.

— Trop beau! murmura-t-elle en fermant à demi les yeux, un bras pendant hors du fauteuil. Trop beau!

Elle secoua lentement sa tête inclinée sur l'épaule gauche et soupira encore :

— Trop beau...

— Il y a, dit Cortis qui n'avait nulle envie de connaître son rêve, un genre de misère qui ne doit pas vous atteindre: j'y pourvoirai.

Elle le remercia, et, après un court silence, elle ajouta :

— Je prie Dieu qu'il m'accorde la grâce de t'être à charge le moins longtemps possible... Et Dieu m'a déjà inspiré l'idée de venir à Lugano: j'ai trouvé l'air qui me tuera bien vite.

Vainement Daniel prit soin de lui dire et de lui redire qu'elle pouvait chercher entre les Alpes et la mer un climat plus doux pour ses nerfs malades, elle ne cessa, toujours plus navrée, toujours plus résignée, de répéter le même refrain tragique.

Plus tard, dans le salon du rez-de-chaussée, on parla d'affaires. Il voulut savoir le total des dettes de sa mère, et ce ne

fut pas chose facile. Selon madame Cortis, on n'avait pas vu dans la maison un quart de ce que ces boutiquiers menteurs avaient inscrit sur leurs livres. Par bonheur, intervint Barbara, qui avait meilleure mémoire, et, après une longue discussion entre la maîtresse et la bonne, sur chacun des articles et chacun des chiffres, Daniel connut à peu près la vérité.

Demeuré seul avec sa mère, il lui annonça l'intention de partir le lendemain. Avant peu de jours, il lui enverrait de l'argent et lui ferait savoir dans quelles conditions il pourvoirait désormais à son existence. Madame Cortis lui demanda quand elle aurait le bonheur de le revoir... Il ne pouvait répondre : cela dépendait de bien des choses, du succès de son élection, d'autres affaires particulières... Alors, toute gémissante, elle se prit à dire que, sans doute, il avait toutes les raisons de ne pas l'aimer, que volontiers elle serait entrée chez lui comme servante, comme laveuse de vaisselle, qu'assurément elle n'était pas digne de dormir sous le même toit... non, elle n'en était pas digne!

— Je ne pense pas, dit-il, que cela puisse être bon ni pour vous ni pour moi.

Elle garda le silence, un moment, puis murmura, en portant son mouchoir à ses yeux humides :

— J'offre ce sacrifice à la très sainte Vierge.

Cortis, qui étouffait, alla prendre l'air à la porte. Aussitôt, une voix plaintive gémit derrière lui :

— Je t'ai offensé?

Il fit semblant de ne pas entendre et ne bougea pas. Entre les mûriers étincelants il regardait la grille ouverte, la route ensoleillée, et, au delà du parapet, la profondeur sereine du lac, les montagnes cendrées du Val Colla. Il se sentait réconforté par la pureté de l'air, par la vie et le sourire des choses innocentes. Le train de Milan passa, en sifflant, au pied du San-Salvatore. Daniel consulta sa montre et demanda à sa mère si elle savait l'heure du premier train.

— Oh! Dieu, fit-elle, à quoi penses-tu?... Viens ici, Daniel, je t'en conjure... Il est vrai que je ne puis te parler comme une mère ; mais cependant, toi qui es un ange, tu me permettras bien de te demander s'il existe quelque part une tendre et vertueuse jeune fille...

— Non! dit Cortis, sans se retourner.

— Ah! cela m'aurait rendu si heureuse!... A la vérité, je ne l'espérais pas.

— Pourquoi? demanda-t-il, un peu surpris.

— Oh! pour rien... comme ça... Parce qu'il est impossible que tu puisses trouver une femme digne de toi!

Il sauta en bas du petit perron et se perdit parmi les mûriers et le maïs. Restée seule, madame Cortis serra dans ses deux poings fermés les deux bouts de son mouchoir blanc et donna deux coups de coude si pleins de rage que la toile se déchira.

— Bien sûr, frémit-elle entre ses dents, je ne resterai pas dans ce maudit pays!

Elle détestait Lugano, où, malgré ses cinquante-deux ans, elle s'était amourachée d'un jeune médecin: écœuré de cette affection, il n'avait plus voulu mettre les pieds chez elle. Elle se leva, entre-bâilla un placard assez pour y passer la main, avala quelque chose à la hâte, et, tout doucement, referma le placard, l'œil sur la porte, en grommelant:

— Maintenant, je vais le lui dire.

Et elle sortit pour le rejoindre.

— Daniel, fit-elle en l'abordant, sois patient. J'ai une grâce, une seule grâce à te demander.

Ils entrèrent sous une tonnelle, à gauche de la maisonnette. Cortis regardait glisser le train sur la longue courbe des collines.

— Cette Villascura, Daniel! fit-elle. Cette Villascura!...

Elle s'arrêta et se couvrit le visage de ses mains.

— Eh bien, cette Villascura? demanda Daniel distrait.

— Quitte-la, pour l'amour du ciel! s'écria la mère. Va demeurer à Rome, à Udine, demeure où tu voudras, mais pas là!

— Pourquoi?

Elle baissa les yeux, et répondit à demi-voix:

— Je ne peux pas te le dire.

— Alors... fit Daniel, comme si le thème lui semblait épuisé.

— Tu ne veux pas me faire plaisir?

Il regarda de nouveau sa montre: il voulait retourner à l'hôtel, pour voir s'il y trouverait des lettres ou des télégrammes.

— Au moins, s'écria madame Cortis avec une exaltation subite, ne va pas chez les Carrè!

Cortis fronça le sourcil, le rouge lui monta au visage.

— Pourquoi? dit-il d'une voix vibrante de colère. J'irai toujours chez les Carrè.

— Oh! Daniel, non, je t'en prie, au moins tant que les Santa-Giulia y seront... non, je t'en prie!

A ce moment, la voix et le visage eurent un éclair de sincérité.

— C'est parfait, répondit amèrement Daniel. Dites à votre correspondant, quel qu'il soit, qu'il est un menteur et un imbécile, et que cette dame et moi, nous sommes trop au-dessus de lui pour que cette boue puisse nous salir!

Des bruits malveillants avaient circulé à Villascura : Cortis le savait.

— Cette dame? s'écria la mère avec un éclair dans les yeux. Je ne sais rien de cette dame.

Cortis, qui regardait d'un autre côté, tourna la tête et considéra fixement sa mère, attendant qu'elle s'expliquât. Mais elle ne parla plus.

— Alors? s'écria Cortis.

— Rien, fit-elle avec un grand soupir.

Il insista :

— Que vous a-t-on écrit?

Sa mère lui posa une main sur l'épaule, et de l'autre elle se frappa le front :

— C'est écrit là. Personne ne m'a rien écrit... C'est une chose qui est écrite là.

Daniel perdit patience.

— Parlez clairement, dit-il. Je ne peux pas lire là.

— Si je parlais clairement, — fit à demi-voix madame Cortis, mettant son visage tout contre celui de son fils, ouvrant des yeux énormes, agitant le doigt en l'air, — tu aurais un remords éternel d'avoir serré la main scélérate (le doigt montait très haut, très haut vers le ciel) la main scélérate de cet homme!

— Qu'est-ce qu'il a fait?

Elle joignit les mains, exhala un long gémissement de ses lèvres serrées, puis, tournant d'un seul coup sur les talons, elle se mit à courir, tête basse : arrivée au perron, elle ras-

sembla ses jupes entre ses bras croisés et, d'un saut, disparut dans la maison.

Daniel la suivit, mais, avant même d'être interrogée, elle eut une velléité d'attaque de nerfs, le supplia de ne lui rien demander et promit de parler, un jour qu'elle serait plus calme. Lui, en attendant, devait abandonner Villascura et s'en aller loin, bien loin...

— J'espère, dit-elle, que tu seras élu député et que tu t'installeras à Rome. Alors j'irai à Rome, moi aussi. Rome est la ville de mon âme. Oh ! si je pouvais mourir à Rome!... Là je te verrais souvent, au moins des tribunes de la Chambre... N'est-ce pas, Daniel ?

— Qu'a fait Santa-Giulia? dit-il.

— Mon Dieu, répondit-elle, pourquoi me tourmentes-tu ainsi?... Du reste, il est impossible que ton père ne t'en ait jamais parlé.

— Je sais qu'il a connu mon père en Piémont lorsqu'il émigra pour entrer à l'école militaire. Je sais qu'il lui avait été recommandé par un médecin sicilien, mais qu'il ne venait presque jamais à la maison... Je crois que ce n'était pas un mauvais soldat, bien qu'il jouât beaucoup et ne travaillât guère.

— Et on l'a fait sénateur! murmura-t-elle.

— On l'a fait sénateur quand il a pris sa retraite, parce qu'il fallait un sénateur dans la province, qu'il avait un beau nom, un beau grade et de hautes protections. Ce n'est pas là un crime, je pense?... Mon père ne m'a pas dit autre chose. Que pouvait-il me dire?

— Rien, rien, il ne pouvait pas te dire autre chose.

Cortis haussa les épaules, regarda l'heure pour la troisième fois et n'insista plus :

— Je m'en vais.

Sa mère ne désirait pas en finir si tranquillement. Elle dit :

— Tu pars demain par le premier train, n'est-ce pas ?

— Oui, oui...

— Alors, nous causerons ce soir.

Apparemment, ces quelques paroles avaient coûté un douloureux effort à madame Cortis : en les prononçant, elle laissa tomber sa tête sur sa poitrine et ferma les paupières.

Maintenant qu'il ne voyait plus ses yeux faux et n'entendait

plus sa voix ingrate, Daniel sentait combien elle aurait pu lui être chère. Il se rappela son père agenouillé, disant un *requiem* pour sa pauvre maman.

« C'était mieux ainsi ! » songea-t-il en prenant son chapeau, qu'il agita nerveusement.

Barbara lui ouvrit la grille et dit tout bas :

— Madame ne veut pas le croire, mais on en fait de la dépense, allez ! Rien que les côtelettes crues qu'elle se met la nuit sur la figure...

A l'hôtel, il trouva ce télégramme envoyé de son chef-lieu par un de ses amis intimes :

« Presse adverse publie lettre privée de toi, t'accuse appartenir parti clérical. Grande impression. Demain, ici réunion électorale, une heure après midi. Viens, ou envoie télégramme destiné publicité. J'expédie journaux. — B... »

Le premier train pour Milan partait trois quarts d'heure après. Cortis écrivit précipitamment quelques lignes à sa mère et adressa un télégramme à son ami B... Puis il fit sa valise et courut à la gare. Les voyageurs montaient dans le train.

— *Fertig!* (Prêt!) cria l'employé.

Jusque-là Cortis n'avait pensé qu'à ne pas manquer le train. A peine installé dans le wagon, il se vit en pleine réunion électorale, en face d'amis atterrés ou mornes, peut-être aussi d'adversaires goguenards, seul, attaqué avec ses propres armes : on tournait contre lui telle phrase — qu'il ne connaissait pas, qu'il ne se rappelait pas maintenant, mais qu'il avait écrite, sans aucun doute, — Dieu sait où, Dieu sait quand, mais certainement sincère... Il se vit, lui qui n'était jamais disposé à aucun subterfuge, à aucune rétractation, à aucune lâcheté, contraint de livrer bataille, avec un drapeau encore intact, à une heure et sur un terrain qu'il n'aurait pas choisis. Il vit tout cela et sentit, en même temps, affluer à son cerveau, à son cœur, une onde de feu vital ; il sentit son âme plus puissante que jamais, et, s'étendant avec une sorte de nonchalance léonine sur le coussin de velours rouge, il répondit en lui-même au cri de l'employé :

« C'est bien, je suis prêt ! »

VIII

La comtesse Tarquinia était fort inquiète. Aussitôt après le départ d'Hélène, elle aurait voulu dire en particulier deux mots à son beau-frère ; mais était-ce possible au milieu du branle-bas de la fête ? D'ailleurs, le comte Lao s'était éclipsé tout de suite. A minuit, la musique congédiée, les lumières éteintes, la comtesse resta seule, mais elle n'osa pas aller donner l'assaut à son beau-frère dans sa chambre. Elle attendit le matin et le trouva au lit avec la migraine, sombre, hargneux, inabordable. Il maudissait les illuminations ; il maudissait le bacchanal... Il ne savait rien, il n'avait rien compris, il n'avait rien donné, il ne s'était entendu avec personne à propos de quoi que ce fût...

— Alors, dit la comtesse abasourdie, il est parti sans argent, sans papier, sans promesses ?

Le comte, en dépit de sa migraine, s'assit du coup sur son lit et se mit à hurler :

— Mais oui !... Et plût à Dieu qu'il s'en fût allé à tous les diables !... Et fichez-moi la paix, et allez au diable vous-même !

La comtesse s'enfuit en claquant la porte avec rage.

— Quelle brute ! dit-elle.

Ainsi Hélène l'avait trompée et elle avait trompé son mari !

Elle était certainement d'accord avec son oncle. Tout était clair, maintenant : c'était un stratagème de Lao pour ne pas se mettre en frais, de connivence avec Hélène. Comment n'avait-elle pas deviné tout de suite ?... Mais pourquoi tant de zèle chez Hélène, toujours si dédaigneuse des questions d'argent ? Sa conduite devait avoir un motif secret... Et maintenant, qu'allait faire son imbécile de gendre ? Il était capable de tout, celui-là !

A onze heures, suivant les ordres reçus la veille, le voiturier arriva. La comtesse ne se souvenait pas : elle avait bien d'autres choses en tête que les visites ! Elle allait le congédier quand, tout à coup, vint se planter devant elle, sur le pré, encadré par deux buissons, ce petit noiraud de don Bortolo.

— Votre serviteur... votre serviteur, madame la comtesse!...

Il venait rapporter les ornements de la chapelle, avec l'espérance d'un verre de vin blanc. Tout de suite, la comtesse lui demanda s'il avait des nouvelles de l'élection.

Si don Bortolo savait quelque chose? Parbleu, oui! Le docteur Picuti était revenu du chef-lieu avec un sac de nouvelles électorales. Il avait vu des affiches annonçant une réunion qui se tiendrait aujourd'hui, à une heure; et on attendait Cortis; même que M. Zirisela était parti avec l'idée d'y assister, lui aussi.

— Je crois, ajouta le prêtre, qu'il a télégraphié de Milan à son régisseur et que demain on l'attend à la villa.

Aussitôt, la comtesse Tarquinia eut l'idée de lui envoyer le voiturier. Elle avait confiance en Daniel Cortis : elle lui dirait tout et lui demanderait conseil, puisque ce gros égoïste de Lao ne pensait qu'à ses rhumatismes.

— Madame la comtesse sait bien où est allé M. Daniel, reprit le chapelain *ex abrupto*.

— Je n'en sais rien, répondit sèchement la comtesse.

— Voyez un peu! riposta l'autre en ouvrant les bras. Madame la comtesse n'en sait rien, et à Villascura tout le monde le sait, jusqu'à la bonne de M. l'archiprêtre!

— Alors, où est-il allé?

— Alors, alors... Madame la comtesse fait semblant, madame la comtesse le sait mieux que moi... Non?... Eh bien! c'est à Lugano qu'il est allé... Et pour voir qui? Sa sainte femme de mère qu'on nous avait donnée pour morte!

La comtesse ne fut pas autrement surprise. Elle s'était toujours doutée de quelque chose. Comme elle avait horreur de toutes relations avec sa belle-sœur, elle aimait presque mieux que Daniel ne lui eût rien dit.

— Comment l'a-t-on su? demanda-t-elle.

— On sait qu'il est allé à Lugano par les gens de la maison, qui ont reçu l'ordre de lui renvoyer là-bas lettres et dépêches. Pour ce qui est de la mère, on le sait par l'archiprêtre. Il paraît qu'elle lui écrivait quelquefois, à l'archiprètre...

La comtesse Tarquinia laissa don Bortolo jouir, dans la *loggia*, de la brise fraîche en dégustant un vin limpide qui semblait d'or. Elle monta jusqu'à la chambre d'Hélène : sa

fille l'avait priée de rendre à Cortis un livre qu'elle trouverait sur le guéridon. Elle entra dans la chambre vide et fut prise d'une petite émotion en voyant cet ordre froid et sans vie : cependant, les roses chères à Hélène se balançaient au vent. Le livre était là, sur le guéridon. Elle se souvint de l'avoir vu plusieurs fois entre les mains d'Hélène. Elle en regarda le titre : *Chateaubriand — Mémoires d'outre-tombe*. Daniel Cortis avait écrit son nom sur la feuille de garde : la comtesse le considéra longuement et dit tout bas :

— Pour Hélène, c'était lui qu'il fallait.

Enfin ! ce n'était pas sa faute. Au moment où peut-être Daniel avait commencé à y penser, Hélène était une grande fille, poussée avant le temps, absolument indifférente aux attentions des jeunes hommes... Et puis il s'en était allé, l'autre s'était fait présenter ; il semblait un bon parti, un parti sérieux...

Elle ouvrit le tiroir du guéridon. Il n'y avait qu'une carte de visite d'Hélène, déchirée en plusieurs morceaux. On y voyait quelques mots effacés, illisibles.

La comtesse recueillit ces morceaux, avec le sentiment que la raison cachée de la conduite d'Hélène, la raison qu'elle n'avait pas su deviner, se trouvait là.

Vers quatre heures, on entendit un bruit de chevaux sous le portail. La comtesse courut au-devant de Cortis, qui sautait de voiture. Elle lui tendit les deux mains. Combien elle lui était reconnaissante ! Par cette chaleur !

— Eh bien ? fit Cortis anxieux. Toute seule !

— Toute seule, mon pauvre enfant !

Ils rentrèrent dans la maison ; la comtesse fondit en larmes. Cortis ne savait que supposer.

— Voyons, ma tante, qu'est-ce qui est arrivé ?

La tante prit son temps pour répondre. Soudain, deux ou trois vigoureux coups de sonnette retentirent là-haut.

— Rien, dit-elle, ce n'est rien ; des sottises sans doute... mais en attendant, Daniel, j'ai le cœur serré... et je ne savais quand tu serais ici, pour te parler, pour que tu me dises ce que tu en penses...

— Madame, fit en entrant la femme de chambre, monsieur

le comte a entendu la voiture, et il a voulu savoir qui était arrivé; il dit maintenant qu'il attend M. Daniel.

— Jésus, mon Dieu! souffla la comtesse impatientée, on ne peut pas se dire un mot. Et il a la migraine, naturellement!... M. Daniel vient tout de suite...

Elle termina en hâte; ni Cortis ni elle ne s'aperçurent que, pendant ce temps, la sonnette s'agitait de plus belle et que la femme de chambre attendait à la porte.

— Monsieur Daniel... dit-elle timidement.

— Oui, oui, oui!... Vas-y, au nom du ciel! s'écria la comtesse. Vas-y, dépêche-toi et reviens. Je t'attends.

A peine Cortis avait-il mis le pied sur l'escalier que la porte de la *loggia* s'ouvrit bruyamment : Saturne lui sautait à la poitrine avec des gémissements de joie. Derrière Saturne venait le régisseur de Villascura, suivi de deux autres personnes. Le régisseur avait su par don Bortolo que son maître devait s'arrêter à la villa Carrè : il était venu prendre les ordres et lui amener messieurs les secrétaires communaux de tel et tel endroit, très désireux de conférer avec lui. Cortis serra la main de ces messieurs et, après les avoir priés de l'attendre un moment, il monta chez le comte Lao.

Il fut rejoint dans l'escalier par la femme de chambre, qui murmura derrière lui :

— Monsieur Daniel... Est-ce que je pourrais parler à monsieur de Mademoiselle? (Elle continuait à appeler Hélène « mademoiselle », après son mariage comme avant.) Avec madame je ne peux rien dire, parce que... Monsieur sait, la pauvre Madame...

— Qu'est-ce que c'est?

— Hier j'étais en train de l'aider à faire ses malles. « Bettina, que me dit Mademoiselle, j'ai peur que nous ne nous revoyions plus... » Moi j'ai répondu : « En voilà des idées, mademoiselle!... Pourquoi donc que nous ne nous reverrions plus? Je compte bien vivre encore quelques années... » Alors elle dit : « Oui, oui, Bettina, mais c'est moi qui ne reviendrai plus par ici. Je m'en vais bien loin », qu'elle dit. Moi, j'ai répondu : « Oh! mademoiselle reviendra; pourquoi donc que mademoiselle ne reviendrait pas? » Alors elle a dit : « Je n'en sais rien... » Est-ce que Monsieur croit que la *contessina* aurait

parlé comme ça sans raison? Dieu sait ce qu'elle avait dans l'idée, la pauvre mademoiselle!... Pensez donc, monsieur! Un moment après, elle a pris un livre; elle est restée là un quart d'heure à le regarder en tremblant comme la feuille, elle l'a mis au fond d'une malle; et puis, quand la malle a été bien pleine, crac! la voilà qui défait tout et qui retire le livre... Pendant que je refaisais la malle, elle se met à écrire un billet et le fourre dans le livre... Et puis, elle sort et revient tout de suite, vite, vite; elle déchire le billet et se met à en écrire un autre!

Daniel ne répondit rien; il entra chez le comte Lao. L'obscurité, la chaleur, une suffocante odeur de camphre l'arrêtèrent sur le seuil.

— Excuse-moi, mon bon Daniel, dit la voix du comte. Allume une bougie...

— Comment cela va-t-il? demanda doucement Cortis.

— Mal. Ça ne fait rien... Eh bien?

A ce moment, l'allumette de Cortis brilla.

— Ah! je te vois, murmura Lao. J'ai compris... Je te l'avais bien dit, n'est-ce pas? Elle ne pouvait changer qu'en plus mal, la pauvre femme!... Et l'élection?

— Mal aussi de ce côté-là.

Cortis alluma la bougie et vit enfin son interlocuteur, qui, étendu sur le lit, pâle, la tête bandée, les yeux mi-clos, disait à voix basse :

— Les cochons!

— Je vais te laisser tranquille, fit Cortis en lui serrant la main.

Lao le retint et lui demanda si *elle* lui avait raconté le malentendu de la veille.

— Je te recommande bien de veiller à ce qu'elle ne fasse rien sans me le dire. Adieu... Donne-moi ma pilule. Là, sur la table de nuit.

Il prit la pilule de valérianate de quinine et, laissant retomber sa tête sur l'oreiller, il soupira de nouveau pendant que Daniel sortait :

— Les cochons!

Daniel s'en fut à la hâte trouver les secrétaires communaux. Ils avaient de bonnes nouvelles de la montagne. On ne rece-

vait pas là-haut le mot d'ordre du chef-lieu. Pas de danger! Il y avait même une vieille jalousie entre la montagne et la plaine, un antagonisme plein de rancune. Toutefois, il était nécessaire qu'il poussât une pointe, le lendemain, à T..., au moins pour se faire voir. Il s'y engagea tout de suite.

Cependant la comtesse allait et venait, envoyant des coups d'œil d'impatience à Cortis et à ses amis politiques.

— Enfin! dit-elle, lorsque les deux secrétaires se furent retirés.

Elle donna le Chateaubriand à Cortis, qui ne se souvenait plus d'avoir prêté ce livre à Hélène; il s'empressa de l'ouvrir. Il y trouva une carte de sa cousine, sur laquelle étaient écrits ces mots : *Avec mes remerciements et mes amitiés.*

— A propos! fit la comtesse, voici une autre carte qui était dans le tiroir de sa petite table.

On n'y pouvait lire une syllabe : Cortis rendit la carte à la comtesse avec une indifférence apparente.

Ils dînèrent ensemble dans la fraîche petite salle, au couchant, qui donnait sur les pins du jardin et les roches nues du mont Barco.

— Et dire qu'il me faut vivre au milieu de cette mélancolie! s'écria la comtesse. Dieu sait quand il voudra revenir en ville!

Puis ils demeurèrent silencieux jusqu'à la fin du dîner. Quand le domestique sortit pour aller chercher le café, la comtesse joignit les mains.

— Au moins, écris-lui, dit-elle.

Il fit, de la tête, un léger signe d'affirmation.

La comtesse le remercia. Il ne lui venait même pas à l'idée qu'entre Daniel et sa fille il pût exister une correspondance dangereuse. Elle s'était fait une telle opinion de ces deux êtres, elle les voyait si différents du monde frivole et corrompu où elle avait connu l'amour! Ces enfants-là étaient tout au plus capables d'un sentiment éthéré, parfaitement vain et innocent, presque ridicule à ses yeux.

— Gronde-la, dit-elle. Écris-lui qu'une scène de son mari ne nous aurait pas fait tant de peine. Dis-lui qu'elle aurait dû, au contraire, parler franchement à son oncle et lui demander ce sacrifice. Elle n'a pas voulu lui en dire un mot! Écris-lui

— je lui ai déjà écrit, moi, mais tu me feras plaisir en le lui répétant — que, d'une façon ou d'une autre, elle aura l'argent, et qu'elle peut le dire tout de suite à son mari.

Le domestique revint avec le café et avec une lettre de B... pour Cortis, qu'un exprès venait d'apporter. « Deux mots à la hâte, écrivait B..., — de la salle même où s'était tenue la réunion électorale. — Après ton discours, discussion très vive. Tes adversaires t'accusent de cléricalisme, d'absolutisme masqué, ou au moins de n'appartenir à aucun parti puisque que tu ne veux pas des partis actuels et que le tien n'existe pas encore. Au scrutin, il s'est trouvé quarante-six voix en ta faveur et cinquante-huit contre. Grande confusion. Chacun reste libre et votera suivant son idée. Tes amis lutteront à outrance, au moins pour l'honneur. On annonce de la montagne que ta visite là-haut produirait d'excellents résultats.

— Demain, n'est-ce pas, tu es tout à moi ? dit la comtesse. Ou bien mon beau-frère se décide à cracher la somme, ou bien il faut que je la trouve, moi : de toute façon, j'ai besoin de toi.

Mais il était obligé de partir pour la montagne à l'aube ; il n'était même pas sûr de revenir le soir. La comtesse eut beau se désespérer, il resta froid, inflexible.

Ayant la possibilité de vaincre, il avait le devoir de se battre. Tout sentiment, même l'amour, disparaissait toujours en lui, sans lutte, devant la vision lucide et certaine d'un devoir. Il partit pour Villascura.

En passant devant la petite maison tapissée de roses où se nichait l'atelier d'Hélène, il se souvint d'une soirée qui remontait à douze ans. Hélène venait à son atelier, à travers le pré, une fleur rouge dans les cheveux, le visage tout rose, et elle s'écriait : « Oh ! Daniel, comme j'ai couru ! » puis elle reprenait sa course en jetant au vent un éclat de rire. Aujourd'hui, le pré était désert, l'atelier fermé, elle bien loin. Et elle l'aimait, et elle souffrait, et elle était malheureuse !... Cortis arracha une des roses qui fleurissaient devant la porte de l'atelier.

— Ah ! Hélène, dit-il, c'est à Dieu que je te demande.

Le soir, dans son cabinet, Saturne à ses pieds, après avoir dépêché une douzaine de lettres, il prit une grande feuille de papier et se mit à écrire rapidement :

Villascura, 30 juin 1881.

« Je croyais te trouver, Hélène, trouver ta voix, ton visage, ton cœur; j'ai trouvé tes remerciements et tes amitiés. Qu'avais-tu donc écrit sur la carte de visite que ma tante a découverte dans le tiroir de ta petite table? Qu'as-tu donc cru devoir déchirer et effacer?... Je t'écris, moi, de cette grande masure vide de Villascura, le cerveau fatigué, le cœur malade, et je sens, malgré tout, que ton âme est ici, près de moi.

» Il eût mieux valu que ma mère fût réellement morte. Je ne t'en dis pas davantage. Je ne crois pas que je la revoie de longtemps. J'aurai soin d'elle: c'est mon devoir; mais de loin. Sais-tu ce qui, de tout cela, me reste dans le cœur? La mémoire de mon père, encore plus haute et plus sereine.

» Je me suis sauvé de Lugano, rappelé par mon élection : elle va de mal en pis. Je le regrette pour mes pauvres amis, qui vont souffrir dans leur amour-propre, s'ils en ont. Je suis venu d'une traite de Lugano: à la gare, on m'a sifflé; puis j'ai fait un discours dans une réunion électorale. Ce discours, très catholique, mais toujours animé des idées que tu connais sur la fonction et les droits de l'État, n'a marché que médiocrement.

» A la porte de la salle, en arrivant, j'avais trouvé ce brave Schiro, le voiturier : ta mère me l'envoyait pour me ramener le plus tôt possible; et c'est par lui, à ce moment-là, que j'ai appris ton départ.

» Il m'a donc ramené tout de suite après mon discours à la villa Carrè, en maudissant le soleil torride et plaignant ses chevaux; moi, pendant ce temps-là, je pensais à une dame froide comme la glace. Nous nous sommes arrêtés un instant de ce côté-ci des Rochettes, près des sapins que tu connais. A partir de là, j'ai fait un voyage sentimental jusqu'à un certain pré où cette dame, si tu t'en souviens, cueillit un jour un colchique d'automne que je lui demandai, et qu'elle cacha dans son corsage en m'opposant un silence de statue. A la villa Carrè, j'ai trouvé ma tante très affligée et mon oncle adorablement hydrophobe. Je n'ai pu que lui donner une poignée de main et une pilule de quinine; nous n'avons pas parlé de toi, bien qu'il eût, par ta faute, un grand mal de tête. Avec ta mère, par exemple, ç'a été autre chose. Elle tremble pour toi, et ferait

n'importe quel sacrifice pour dissiper une colère qui se déchaînera sur toi seule. Moi, je te connais mieux que ta mère et je n'ai pas peur. C'est un autre sentiment qui fait frémir mon cœur ; c'est un mépris dont je ne veux pas parler... De toute façon, il faut rassurer cette pauvre femme envers laquelle tu es peut-être quelquefois injuste.

» Mon Dieu, Hélène, pourquoi ne t'ai-je pas trouvée ici? Pourquoi t'es-tu fait un scrupule de me laisser une parole meilleure?

» J'ai cueilli ce soir une rose près de la porte de ton atelier Sa beauté délicate, brisée, tandis qu'elle expire là, sur un gros livre, a une gravité triste qui te rappelle à de certains moments. J'ai songé, en regardant ton atelier, au temps passé et à ce qui aurait pu être. Nous vivrions parmi les roses, Hélène... Est-ce la destinée de deux âmes comme les nôtres? Nous sommes trempés pour la guerre et la tempête, nous sommes des armes dans une main inconnue qui ne se repose jamais et nous refuse le repos ; et comme elle nous serre !

» Demain matin, j'irai prêcher mon sermon sur la montagne. Je prêcherai dans un village, puis dans un autre. Et voilà qui te déplaît sans doute, altière créature ! Mais il faut qu'un homme politique, un patriote, sache déposer parfois ses débiles fiertés... Si les électeurs doivent m'abandonner, je n'en serai pas attristé le moins du monde. J'ai calculé que j'avais dans les nerfs à peu près trente-cinq ans de vie politique : si j'en dois perdre deux à la porte de la Chambre, ce n'est pas encore la ruine de mes espérances! Pourtant, je ne te dissimulerai pas, comme je cherche à le dissimuler aux autres, que je suis en proie à une sorte d'agitation, à un esprit d'inquiétude, qui, jusqu'à dimanche, ne me laissera guère dormir.

» Tu sais que, la veille de mon départ, tu m'as recommandé de t'écrire. Voici la seconde fois que je le fais. Si la Sainte Inquisition voyait mes lettres, elle n'y trouverait rien à reprendre; elle n'y trouverait pas une seule des paroles que j'ai pu murmurer à cette rose mourante qui ne les répétera pas. Réponds-moi donc ! Si tu ne le fais pas bientôt et longuement, où que tu sois, j'irai te demander pourquoi.

» DANIEL. »

Il sortit avec Saturne et s'enfonça dans l'ombre épaisse d'une allée de charmes qui menait au lac, miroir ovale encadré de plantes sombres et abrité par l'immense montagne du Passo Grande. Saturne allait et venait sur la rive, en remuant la queue avec une sorte de râle sourd : et des clapotis sonores, au loin, s'élevaient des eaux dans le silence nocturne.

IX

Les Santa-Giulia étaient à Rome depuis dix jours, et le baron n'avait pas encore adressé la parole à sa femme. Ils avaient pris deux chambres et un salon à l'hôtel Bristol, sur la place Barberini : en partant pour la Vénétie, un mois auparavant, ils avaient abandonné leur appartement habituel. Le baron se levait à deux heures de l'après-midi, sortait, et ne rentrait qu'à l'aube. Hélène ne le voyait même pas : pour elle, au reste. il valait mieux ne pas le voir, il valait mieux le savoir dehors, n'importe où, au Sénat, au club ou dans quelque tripot où l'on jouait plus gros jeu et plus clandestin qu'au club. Tout cela lui était indifférent.

Cefalù même ne la troublait pas; elle attendait avec apathie la mer et la solitude : peut-être, à la longue, seraient-elles ses amies... Au reste, en fin de compte, elle ne s'en souciait pas non plus.

Il lui fallait remonter aux premiers jours de son mariage pour se souvenir d'avoir éprouvé une si profonde tristesse, un découragement si complet. Son vertueux sacrifice, le propos formé par elle, et en partie exécuté, de s'arracher, autant que possible, du cœur et du chemin de Cortis, ne lui donnaient pas même cette certitude consciente de la bonne œuvre où l'esprit s'exalte. Elle avait, au contraire, la sensation aiguë du mal qu'elle avait sûrement fait à Daniel par son billet si froid. A certains moments, elle se détestait pour avoir été plus dure qu'il n'était nécessaire, pour n'avoir seulement pas fait allusion à la lettre reçue de Lugano. Et, tout de suite après, elle se reprochait cette révolte du cœur, cette faiblesse de la volonté.

Dès son arrivée à Rome, elle écrivit à sa mère un billet

assez affectueux. Elle répondit le lendemain à l'oncle Lao, qu'elle remercia, sans accepter l'argent qu'il lui offrait. Elle plaisanta sur le sermon que son bourru d'oncle lui avait fait, avec accompagnement de polka, à propos de ce bienheureux argent : elle plaisanta sur la prodigalité du prédicateur. Puis elle parla de la chaleur de Rome, où il n'y avait plus personne, elle dit qu'elle désirait la mer et qu'elle préférait la Sicile aux plages du continent, ordinairement si ennuyeuses. En terminant, elle annonça qu'elle sortait pour aller aux Capucins chercher un peu de fraîcheur et prier le ciel en faveur des oncles rhumatisants.

Elle s'étonnait amèrement, tout en écrivant sa lettre, et se sentait humiliée de savoir si bien jouer la comédie. Tout désormais, dans la vie, lui semblerait comédie, tout lui paraîtrait faux : les figures, les paroles et les œuvres humaines... Et le « oui » de l'autel, ne pouvait-on le considérer comme un « oui » de comédie ?

A cette idée, tout son sang se révoltait. Jamais ! jamais !... Aucun sentiment, pas même le sentiment religieux, ne parlait aussi fort en elle que sa farouche loyauté. Elle ne croyait pas, d'ailleurs, à tous les enseignements de la religion : sa mère était allée toujours trop à la messe, et son oncle trop peu. Elle avait seulement une foi triste et sévère en Dieu ; une foi qui s'interdisait, comme impur et comme indigne, tout désir de récompense, de félicité personnelle, aussi bien dans la vie présente que dans la vie future. Et parfois cette dernière lumière elle-même semblait lui manquer.

A Rome, elle était souvent prise d'un scepticisme désolé ; elle en respirait les miasmes parmi les ruines éparses d'une religion morte, dans le faste vieilli d'une autre religion infirme, et dans la campagne qui les entoure toutes les deux de silence et de solitude.

Le second soir après son arrivée, elle alla chez Lœscher acheter les *Mémoires d'outre-tombe*. Elle y rencontra le sénateur Clenezzi, de Bergame, un petit vieux très vif qui l'aurait adorée à genoux pour sa beauté, pour son intelligence, quand bien même elle n'aurait pas eu la vertu de ne jamais lui infliger ni billets de concerts ni souscriptions pour la publication d'ouvrages commis par des députés. Il ne savait pas qu'Hélène fût

à Rome. Il lui baisa la main avec une émotion extraordinaire, en répétant si souvent : « Chère donna Hélène! chère donna Hélène! » que l'employé de Loescher, attendant debout, son Chateaubriand à la main, ne put s'empêcher de sourire. Hélène lui dit, en retournant à sa voiture, qu'elle pensait rester à Rome quelques jours encore avant d'aller aux bains de mer et qu'elle espérait le revoir.

— Toujours rue des Quatre-Fontaines? demanda le sénateur.

— Non, à l'hôtel Bristol.

— A quelle heure ne trouve-t-on pas votre mari?

Hélène se mit à rire.

— Il n'y est jamais, répondit-elle.

Clenezzi vint dès le lendemain. Elle lui fit un accueil presque bruyant et lui parla de mille choses avec une gaieté fébrile. Mais il répondait par monosyllabes, l'air embarrassé; il se tortilla si bien sur son siège qu'elle l'interrogea sur la cause de son agitation. Aux premières paroles, elle prit une physionomie indifférente : il s'agissait des affaires de son mari.

Cependant il protesta que seul un sentiment de dévotion pour elle pouvait le décider à l'avertir : il y allait de l'honneur et de la liberté...

— Cela, je ne le crois pas! fit-elle avec une émotion sincère.

Elle savait que son mari avait des travers et des vices; elle ne le croyait pas capable d'une vilenie.

— Ah! donna Hélène!...

Il raconta comment, deux mois auparavant, l'avocat Boglietti, mandataire d'un établissement de crédit sicilien, avait adressé à la Présidence du Sénat une très grave accusation contre Santa-Giulia. L'établissement de crédit avait chargé le baron, qui faisait partie de son Conseil d'administration, de toucher une somme d'argent due par une maison de banque de Rome et de la déposer au Ministère des finances, qui avait à recevoir une certaine caution. Santa-Giulia avait exécuté la première partie de sa mission, et totalement oublié la seconde. Le Conseil d'administration avait demandé des explications à son représentant; il semblait que Santa-Giulia eût mis en avant un prétexte quelconque et par d'importantes

promesses eût persuadé le Conseil, où il avait des amis, de ne pas pousser trop vivement les choses. Malheureusement pour lui, l'affaire s'était ébruitée : à la fin de mai, le Conseil s'était trouvé dans la nécessité d'inviter Santa-Giulia à restituer la somme, en versant même des dommages-intérêts, avant le 18 juin, sous peine de poursuites pour abus de confiance. Le baron avait alors demandé un délai. Il proposait de rendre la moitié de la somme le 30 septembre de cette année, et l'autre moitié le 31 mars. Il espérait que ses amis du Conseil feraient accepter un arrangement sur ces bases. Mais Boglietti avait reçu mission de tenter pour la dernière fois une solution pacifique : il devait exiger le paiement immédiat du tiers de la somme et accorder, pour le paiement du reliquat, les deux échéances demandées par le baron. Faute de quoi, il avait l'ordre de dénoncer le sénateur de Santa-Giulia à la justice. L'avocat avait cru bien faire en s'adressant immédiatement à la Présidence du Sénat.

Il l'avait mise au courant de tout, espérant éviter un pareil scandale et forcer le baron à faire son devoir. La Présidence avait télégraphié le 29 juin à Passo di Rovese et rappelé à Rome le sénateur de Santa-Giulia. Le 1er juillet, à quatre heures de l'après-midi, peu d'instants avant qu'Hélène et Clenezzi se fussent rencontrés chez Lœscher, un membre du bureau avait obtenu la promesse de payer avant le 7. Si la somme n'était pas versée ce jour-là, le baron devait donner sa démission de sénateur. Or il n'y avait aucune probabilité pour qu'il pût trouver l'argent nécessaire : il passait pour être endetté jusqu'au cou. La famille de sa femme lui viendrait-elle en aide?...

Et Clenezzi se hâta de conclure :

— Dans ces cas-là, il n'y a que la famille.

Hélène réfléchit un moment.

— La somme? dit-elle.

— De douze à quinze mille francs. Si on les trouve, il ne faut même pas que votre mari les voie; il faut les remettre à Boglietti avant jeudi.

— Ah! mon cher ami, soupira Hélène, si l'argent pouvait tout!... Enfin, supposons qu'on le trouve; puis-je vous le faire tenir? Vous occuperez-vous de tout?... Et s'il faut le toucher

à la Banque nationale, me ferez-vous le plaisir de vous en charger?

Le sénateur, qui se serait jeté au feu pour Hélène, pourvu qu'on ne lui demandât pas d'argent, se mit à ses ordres avec un dévouement ému.

Il regarda sa montre. Ce jour-là, on présentait le projet de loi sur la réforme électorale : il devait arriver de bonne heure au Sénat.

— Espérons ! dit-il en se levant.

— Quoi? répondit Hélène, avec un sourire si plein d'amertume, avec un visage si triste, que les larmes en vinrent presque aux yeux du pauvre sénateur.

Restée seule, debout, au milieu de la pièce, elle fixait de son habituel regard vague la place, le Triton de la fontaine. Elle sonna, demanda une voiture, puis revint lentement contempler la fontaine. Il y avait en elle une confusion de pensées, un va-et-vient d'imaginations mêlées à un sentiment nouveau : son mari déshonoré par cet argent d'autrui. Enfin il lui sembla que tout ce tumulte s'apaisait : imaginations et pensées tombaient rapidement, comme si au fond de l'esprit se fût ouverte pour eux une invisible issue.

Le domestique l'avertit que la voiture était là. Elle se fit conduire au télégraphe et envoya une dépêche à l'oncle Lao : elle acceptait l'argent refusé d'abord, le priait de l'expédier immédiatement et promettait des explications par lettre. Au coin de la rue des Deux-Boucheries et de la rue du Triton, elle crut voir son mari enfiler à la hâte une ruelle à gauche. Une bouffée de colère lui monta au visage : il y avait un tripot dont plusieurs fois on lui avait parlé, là, tout près. Un instant, elle voulut sauter de voiture et le rejoindre. Le mépris prévalut : elle le laissa aller. Depuis longtemps, elle le savait grossier, violent, vicieux ; mais elle lui avait toujours accordé une certaine honnêteté rude, une brutale franchise de barbare ; elle lui croyait du cœur. A présent, non : l'argent d'autrui le lui rendait immonde.

A l'hôtel, un moment après, elle trouva la lettre de Cortis. En laissant pour lui à Passo di Rovese un billet si froid, son dessein avait été de l'irriter, de faire en sorte qu'il ne lui écrivît pas, au moins de longtemps. Elle espérait dans l'éloi-

gnement. dans le silence; non pour elle, mais pour lui. En voyant ce plan déjoué, elle tressaillit d'une joie invincible; elle ne savait pas elle-même, tandis qu'elle ouvrait la lettre, si elle avait peur ou envie d'un souvenir passionné. Tout d'abord, elle la dévora du commencement jusqu'à la fin, glissant rapidement sur les quelques mots affectueux comme s'ils l'avaient brûlée: « ... n'y trouverait pas une seule des paroles que j'ai pu murmurer à cette rose mourante, qui ne les répétera pas!... » Elle songea que Daniel n'aurait pas dû écrire ainsi; arrivée au bout, elle revint rapidement à la première page où il parlait de sa mère: elle relut ces quelques lignes découragées, avec une profonde douleur. Elle ne sentait plus sa propre peine, ni la douceur de se savoir aimée. Elle était tout entière dans son cœur, à lui, elle souffrait avec lui, elle éprouvait cette désillusion, cette solitude amère; elle l'éprouvait à un tel point qu'elle en eut peur; il lui sembla qu'elle ne s'appartenait plus, qu'elle était devenue comme une partie de lui-même.

Et l'élection? Daniel en plaisantait, mais il y avait là une gaieté nerveuse qui trahissait le trouble de son âme. Un accès de colère contre ces électeurs stupides fit trembler les mains et les lèvres silencieuses d'Hélène. Un accès de colère d'abord, puis un accès d'orgueil: l'homme qu'elle aimait ne pouvait plaire à la foule. Elle n'eut cependant pas l'ombre d'un doute sur l'avenir. L'avenir de Cortis n'était pas au pouvoir de quelques imbéciles. Même, cette lettre avait cela de bon et de consolant, à tout prendre: on y devinait une énergie supérieure à l'amour, une grande âme qui pourrait souffrir de l'abandon d'une femme, mais que cet abandon ne saurait démoraliser ni faire sortir de sa voie.

Une vision fugitive, alors, vint la distraire. Elle se figura le petit lac tranquille de la villa Cortis, et Daniel assis sur la rive. Elle était assise près de lui: elle avait fui Rome et son mari indigne; les ombres du jardin, le lac et leurs deux cœurs n'étaient que paix jusque dans leurs profondeurs les plus secrètes... Elle chassa vivement ces images. Non, jamais!... Cortis ne devait pas l'aimer. Elle ne pouvait lui offrir, en s'immolant, qu'un présent fébrile et un avenir sinistre. Rien qu'à se laisser aimer d'un amour idéal, elle attristait sa vie. Il

était seul au monde, et sur la voie qu'il avait choisie l'attendaient bien des fatigues, des angoisses, des blessures : comment n'aurait-il pas une famille pour son repos et pour son réconfort ? Il fallait se faire oublier... Elle pensa au pré qui bordent les sapins, où Cortis l'avait menée ; elle pensa à la fleur d'automne, à la fleur charmante, dont le suc est mortel et qu'elle avait gardée pour elle, obstinément : elle sourit et pleura.

Le soir, comme la chaleur des appartements était devenue étouffante, elle se fit conduire en voiture hors de la Porte Pie. Les derniers reflets du couchant teintaient de lueurs violettes les monts de la Sabine, l'air était frais : Hélène pleura encore : mais l'heure triste, la solitude et, là-bas, au fond, du côté du *Ponte Nomentano*, les ruines éparses dans la campagne avaient des voix qui s'accordaient avec sa douleur et lui rendaient les pleurs moins amers.

En revenant vers Rome, elle vit devant elle, un peu à droite, la lune, comme une faucille, tomber sur les cyprès de la villa Albani, et par instants elle sentait flotter jusqu'à elle le parfum pénétrant des magnolias.

A dix heures du soir, elle reçut une dépêche de son oncle : il lui promettait l'argent avant trois jours, par l'intermédiaire de la Banque nationale ; il ajoutait : « Cortis a trois cent quarante-deux voix : X..., trois cent trente-huit. Cortis élu. »

Hélène se sentit au cœur un éclair de joie ; un flot de sang lui montait au visage et au cerveau. Elle porta ses mains à son front : il était brûlant ; à ses tempes : elles battaient avec violence. Cortis élu ! Il avait vaincu, il avait franchi le premier obstacle, il devait être heureux. Il allait venir à Rome, il y passerait de longs mois, justement les mois qu'elle pourrait y passer aussi... Non, non, grand Dieu ! loin d'elle une pareille pensée !... Elle, elle devait aller à Cefalù pour y rester toujours et ne le revoir jamais, pour ne pas être vue de lui, surtout, pour ne pas se trahir !

Oh ! Seigneur ! et ne pas même lui envoyer un mot !... Qu'allait-il penser d'un pareil silence ?... Il en devinerait la véritable cause ; et ne serait-ce pas pis encore ?... Il fallait écrire une ligne, un mot ; mais, alors, il était nécessaire de

répondre à sa lettre avec beaucoup de froideur et de dureté, pour le détacher d'elle... Et, tout de suite, elle écrivit cette réponse dure et froide, la fièvre dans le corps et dans l'âme :

Rome, 2 juillet 1881.

« Mon cher cousin,

» On m'annonce ton élection. Je me réjouis sincèrement de te voir dans le grand chemin, marchant vers un but honorable.

» J'ai reçu tes lettres; celle que tu m'as écrite de Lugano m'a fait beaucoup de peine. Je hâte de mes vœux le moment... »

Ici deux larmes tombèrent sur le papier, mais elle continua d'écrire en serrant ses lèvres convulsées.

« ... où une femme pure et fidèle te consolera et réchauffera ton foyer désert.

» Je pense et j'ai toujours pensé à toi avec amitié, mais il ne peut y avoir dans mon cœur et je ne puis admettre chez toi un autre sentiment. Je suis donc obligée de te dire que certaines phrases du billet de Lugano et de ta lettre d'aujourd'hui me déplaisent, m'offensent. J'espère qu'il ne te sera pas difficile de changer de sentiment et de langage; autrement, je préférerais ne pas te revoir. »

Elle cessa d'écrire. L'effort qu'elle avait fait pour trouver ces dures paroles avait été trop grand; stimulée par la passion et par la fièvre, elle en imaginait de trop différentes. Elle se ressaisit enfin et continua :

« Tu me permettras d'être brève. Comme je dois rester à Rome fort peu de jours, j'ai beaucoup à faire, et le soir je suis morte de fatigue. Je te prie de dire à ma mère et à mon oncle que je vais très bien et que je m'amuse. Rome est toujours ma passion !

» Adieu, encore mille félicitations de ton affectionnée cousine,

» HÉLÈNE DE S.-G. »

Elle eut une nuit d'insommie oppressée, tourmentée par de continuelles visions. Elle s'endormit à l'aube et rêva qu'elle était assise au bord du petit lac, seule, un volume de Shakes-

peare à la main, les yeux fixés sur l'eau immobile, et, clouées au cœur, les paroles mélancoliques de Portia dans le *Marchand de Venise :* « Mon petit corps est fatigué de ce grand monde... »

A six heures, on frappa très fort à sa porte; et, comme elle ne répondait pas tout de suite, quelqu'un ouvrit d'une secousse, et pénétra dans la chambre comme un ouragan.

Hélène souleva sa tête et vit son mari, qui poussait les volets, avec fureur.

— Quelle fournaise! souffla-t-il en s'approchant du lit. Comment vas-tu?

Hélène lui répondit avec dédain : il avait de jolies façons d'entrer chez les gens!... Le poil emmêlé, la cravate en désordre, les yeux brillants, il exhalait, dans son meuglement, une bonhomie de gros animal joyeux.

— Tu es fâchée? dit-il. Il y a trois jours que nous ne nous sommes pas vus.

Il allongea la main sur le lit et lui prit le pied à travers le drap.

Hélène tressaillit et retira son pied.

— Toi aussi, tu as de jolies façons! s'écria le baron. Tu devrais dire : « Mon cher petit mari, comme tu es bon d'être venu me trouver après le mauvais tour que je t'ai joué! »

Il traîna un fauteuil près du lit, s'y allongea en écartant les jambes, et se mit à bâiller.

— Comme je suis bon! dit-il. Ah! comme je suis bon!... Parce que j'ai cette voix, parce que j'ai cette grosse face de diable sicilien, parce que j'ai dans les veines le feu de l'île, vous autres, froidasses du Nord, vous me regardez comme un Belzébuth, comme un Denys le tyran, que sais-je, moi!... Et vois un peu! toi qui es un ange du paradis dont on n'est pas digne de toucher les doigts, tu m'as trompé, et tu as essayé de m'ôter la vie, ma petite poupée!

— La vie? interrompit Hélène.

— La vie, la vie!... Ces quinze mille francs étaient l'honneur pour moi, et je te prie de croire, bien que je sois un tyran très scélérat, je te prie de croire que, si j'avais dû perdre l'honneur, je l'aurais envoyée promener, la vie!... Là!... Et toi, ma chère, tu as fait tout ton possible pour que je ne l'aie

pas, cet argent!... Et j'ai dû donner trois nuits au diable pour me le procurer... Et maintenant, me voilà ici, doux comme un agneau.

Il se leva et s'approcha d'elle avec un sourire :

— Et je t'aime tout plein, mon petit cœur.

Elle le repoussa d'un geste.

— Tu as peur de Cefalù? Nous n'y allons plus. A eux, là-bas, je ne pardonne pas, mais à toi, si. Où pourrions-nous bien aller? Je nage dans l'or, tu comprends... Mais il faut aimer son mari.

Il n'avait pas bu une goutte de vin; mais la chance au jeu, les longues veilles, et l'amour, si l'on peut dire, lui mettaient dans les yeux une lueur d'ivresse.

— Tu as joué? dit Hélène.

— Trois nuits. J'ai gagné vingt-six mille cinq cents francs. J'irais volontiers à Aix, maintenant que je suis en veine.

— Non, non! Et l'avocat Boglietti? Tu n'y vas pas tout de suite?

— Qu'il crève! hurla le baron. Comment le sais-tu?... Il est venu ici, ce brigand-là?... Le vaurien!... Oui, j'irai, et je le paierai, et je lui donnerai par-dessus le marché l'échéance de septembre, et je ne pense pas que ça lui fasse grand plaisir... Ah! il est venu ici, le rossard! Je lui casserai les reins, cette fois!

— Non, dit Hélène, il n'est pas venu.

— Alors, comment sais-tu?... Soit, je ne te le demanderai pas. Je me sens de lait et de miel, ce matin. Avoue que je suis un bon diable: un gros nuage qui tonne et qui n'a pas un grêlon... J'aime le jeu, voilà tout... Je ne peux pas te dire toutes les bonnes pensées qui me viennent; je crois que je serais capable de saluer ta mère et ton oncle, si je les rencontrais... Il faut être gentille, ma belle!

Rapidement il se pencha sur elle pour lui donner un baiser: elle se tourna et le reçut dans les cheveux.

— Va-t'en, dit-elle, ferme les volets, et laisse-moi tranquille.

— Qu'est-ce que ça veut dire? s'écria le mari furieux.

— J'ai la fièvre.

Il crut qu'elle mentait: il eut un éclair de colère dans les yeux, et la saisit par le poignet.

Peu à peu il changea de visage et finit par laisser tomber sur le lit cette main blanche et inerte en disant :

— C'est pour me faire enrager!... Aujourd'hui, justement, j'avais du monde à dîner.

— Cela ne fait rien : c'est la fièvre romaine; ce soir, je ne l'aurai plus.

— La fièvre romaine? s'écria le baron en fronçant les sourcils. Je vais chercher le médecin.

— Ce n'est pas la peine. Je sais ce qu'il me faut... tout de suite, tout de suite.

— Quoi?

— La Sicile.

X

A MADAME LA BARONNE HÉLÈNE DE SANTA-GIULIA, A CEFALU.

Rome, 19 janvier 1882.

« Un seul mot, Hélène. Tu es partie pour la Sicile, en juillet dernier, avec la fièvre, et tu n'en as jamais rien écrit à ta mère qui l'a su par hasard, il y a peu de jours, par le sénateur Clenezzi. Tu as laissé croire que tu reviendrais en Vénétie vers les premiers jours d'octobre, et tu as trouvé un prétexte pour différer ton voyage jusqu'aux derniers jours du mois. Alors, tu as écrit que, l'ouverture des Chambres étant proche, il ne te semblait pas opportun de faire un voyage aussi long, pour revenir ensuite jusqu'à Rome. L'ouverture des Chambres a eu lieu; tu as voulu jouir un peu de l'hiver sicilien et ne venir à Rome qu'après les vacances de Noël. A l'heure qu'il est, ton mari est ici, seul. Il ne répond même pas aux lettres des Carrè; on ne peut obtenir de lui de nouvelles précises et certaines. Ma tante partirait pour Cefalù si cela lui était possible; malheureusement, Lao est au lit, comme tu le sais, avec la goutte, et elle ne peut s'absenter sans une nécessité absolue. Pour conclure, ma tante m'écrit ce matin, en me priant de pousser une pointe jusque là-bas et d'aller te voir.

» Je n'ai pas oublié ta dernière lettre; et comme, pour mon

malheur, je te ressemble peu, comme je ne sais pas changer de langage et d'âme ainsi qu'une actrice change de rôle et de toilette, je répondrai, si tu le crois nécessaire, que je suis très occupé et que je ne puis quitter Rome.

» Adieu.

» Ton affectionné cousin,

» D. CORTIS. »

AU TRÈS ILLUSTRE MONSIEUR LE DÉPUTÉ DANIEL CORTIS

A ROME.

Cefalù, 23 janvier 1882.

« Très illustre monsieur,

» J'ai l'honneur de répondre, au nom et par ordre de la très illustre baronne de Santa-Giulia, à votre très honorée du 19 courant.

» La noble dame garde le lit, soumise à mes soins, avec une légère fièvre rhumatismale et, par conséquent, ne peut vous écrire. Elle déclare à Votre Illustrissime Seigneurie que, sauf cette indisposition accidentelle et de nulle importance, sa santé est bonne et qu'elle éprouverait le plus grand déplaisir à vous voir entreprendre un aussi long et aussi fatigant voyage. Elle ajoute que de la susdite indisposition rhumatismale il a été fait part à l'Excellentissime baron et à la noble famille Carrè.

» Madame la baronne m'enjoint également de vous présenter ses bons souvenirs.

» Toujours aux ordres de Votre Illustrissime Seigneurie.

» Son très humble et très dévoué serviteur,

» ANTONINO NISCEMI,

» docteur-médecin. »

AU MÊME (*très confidentielle*).

« Sur l'ordre formel de madame la baronne, j'ai dû vous écrire, dans les termes que vous savez, la lettre ci-jointe et lui

en donner lecture. Cependant ma conscience me fait un devoir d'ajouter ces quelques lignes sur un feuillet séparé, à l'adresse de Votre Illustrissime Seigneurie, pour sa gouverne.

» Le fait est que madame la baronne, sans parler d'un état d'anémie général, est actuellement atteinte, non de fièvre rhumatismale, mais d'une légère gastrite chronique, avec engorgement du foie, suites probables de la longue action infectieuse des fièvres paludéennes. La maladie n'aurait par elle-même aucune gravité, mais je constate avec peine les conditions générales d'anémie et l'extrême dépression morale de la malade. J'ai commencé depuis quelques jours l'emploi de certaines eaux minérales qui nous viennent de Termini. J'ai vu ces eaux faire des miracles. Ayons bon espoir.

» Je ne conseille pas à Votre Illustrissime Seigneurie de venir ici, madame la baronne ayant paru alarmée à l'idée de ce voyage à cause de votre santé, et très résolue à l'empêcher : il ne convient pas de la contrarier si fort. Je dois seulement vous avertir d'un fait : lors de ma visite d'hier, je fus très content de l'aspect et de l'humeur de la malade. On lui avait remis votre lettre, je dois le dire, tout juste au moment où j'entrais : elle ne l'avait pas encore ouverte et ne la voulut pas ouvrir en ma présence, malgré mes prières. Il semble qu'elle en ait pris connaissance dès qu'elle fut demeurée seule ; elle eut ensuite plusieurs heures d'agitation, une nuit très mauvaise, avec douleurs à l'hypocondre droit, dyspnée et toux.

» Je ne connais pas le contenu de la lettre. Je sais toutefois que vous êtes très proche parent de cette incomparable dame, qui me semble avoir une opinion très haute et très méritée de Votre Illustrissime Seigneurie. En ma qualité de médecin, je voudrais donc vous prier de lui écrire, étant donné le grand besoin qu'elle a de réconfort moral, mais d'éviter tout sujet qui pourrait troubler son esprit.

» Veuillez me pardonner, très respectable monsieur le député, si un sentiment de devoir et de respectueuse affection pour madame la baronne me pousse à parler si hardiment. Je vous prie de me croire toujours, avec le plus profond respect,

» Votre très dévoué et très humble serviteur,

» DOCTEUR A. X. »

A MADAME LA BARONNE HÉLÈNE DE SANTA-GIULIA,

A CEFALU.

Rome, le 27 janvier 1882.

« Je ne m'attendais pas à recevoir le très respectueux certificat de l'excellent docteur Niscemi. Une fièvre rhumatismale? Ce n'est pas grand'chose ; mais je suis entré fort peu civilement dans ta chambre de malade : pardonne-moi, ma chère Hélène. Je n'irai pas à Cefalù, c'est entendu ; je remplacerai le voyage par une causerie romaine à ton chevet. Et je m'efforcerai d'être un peu plus aimable!

» Que veux-tu? Je suis dans la politique jusqu'au cou, et mes manières s'en ressentent. J'étais mieux dans le petit lac de mon jardin, par une belle nuit d'été! La première immersion dans la mer parlementaire vous glace le cœur. Je vois plusieurs de mes collègues, des tout à fait nouveaux, raidis par le froid, perdus, pris de nausées... Ils se disent : « C'est donc cela le cœur, le cerveau du pays!... »

» J'étudie les hommes et les choses, pour l'avenir. Le présent n'est bon qu'à cela. J'ai parlé une fois ou deux, très brièvement, sur des sujets de peu d'importance, pour accorder l'instrument et trouver le *la*. La dernière fois, il y avait, dans la tribune de la Présidence, une dame qui te ressemblait beaucoup. On discutait le budget de l'agriculture, et je parlais *bois*. J'ai peur d'avoir été, grâce à cette dame, plus fleuri et plus feuillu que mes forêts.

» Malgré la politique, je continue à monter à cheval tous les matins. Le lieutenant-colonel B..., attaché maintenant à l'état-major de la place, me prête une petite jument baie qui saute comme un lièvre. Ce matin, j'ai fait un temps de galop sur la voie Prénestine, à la recherche du temple du Repos. N'y avait-il pas de ce côté, jadis, un temple du Repos? Mais il est écrit, je crois, que je ne trouverai jamais ce temple-là. Le ciel était bleu, la terre était verte, chaude et poudreuse; les montagnes avaient une légère couche de neige. J'ai passé près du grand pin à droite et près du rocher sur lequel nous nous sommes assis autrefois. T'en souviens-tu? Nous

regardions, parmi les pavots, la campagne, les tombes et tous ces spectres d'aqueducs... Un peu plus loin, ma jument se planta des quatre pieds, au milieu du sentier qui rejoint la voie Labicane, près d'un tombeau carré. Peut-être — elle est très intelligente — le prit-elle pour le temple du Repos; peut-être entendit-elle le train de Naples siffler au loin dans le silence. Je l'entendais, moi aussi. Je pensais à la Sicile, à toi, mais d'une façon nouvelle, pénétré par le calme des solitudes.

» Qui donc a écrit : « Rome, cité de l'âme »? Je ne me souvenais plus d'avoir un corps, ni, surtout un cheval entre les jambes. Serais-je sur le point d'avoir une attaque de mysticisme miasmatique? Ce ne serait guère dans ma nature; je constate pourtant des symptômes inquiétants. Figure-toi que j'ai envie quelquefois de me retirer dans le palais de Septime-Sévère, avec Thomas a Kempis et les corbeaux.

» Je bavarde trop, sans doute, et je te fatigue. Tu devrais te faire lire tes lettres par l'excellent docteur Niscemi, qui pourrait couper en deux les plus longues. Le conseil vient un peu tard, cette fois, mais il n'est cependant pas à dédaigner, puisque je compte t'écrire encore bientôt et longuement.

» Adieu, ma chère Hélène. Ne m'oublie pas auprès du bon docteur. Une cordiale poignée de main de ton très affectionné cousin.

» CORTIS. »

AU DOCTEUR ANTONINO NISCEMI, A CEFALU.

Rome, 27 janvier 1882.

« Monsieur,

» Très reconnaissant à Votre Seigneurie de sa lettre confidentielle, je la prie de vouloir bien me fournir de fréquentes et exactes informations sur l'état de la malade. Dans le cas où le mal ferait des progrès, ou même, simplement, si vous ne constatez pas une rapide amélioration, je me permets de vous donner le conseil d'écrire secrètement et directement à la comtesse Tarquinia Carrè. Dans le cas où, pour des motifs personnels, vous ne croiriez pas pouvoir le faire, je me chargerais volontiers moi-même d'agir de telle sorte que la com-

tesse se rendît à Cefalù sans que vous fussiez compromis.

» Je viens d'écrire à ma cousine et j'ai tenu compte de vos conseils; je lui récrirai bientôt, mais je désire connaître d'abord l'effet produit par cette seconde lettre. J'ai une très haute estime pour ma cousine; nous avons toujours été bons amis; mais nous sommes parfois en désaccord, et je lui dis alors ma façon de penser un peu trop brusquement.

» Veuillez me croire, monsieur, votre dévoué serviteur,

» DANIEL CORTIS. »

AU TRÈS ILLUSTRE MONSIEUR LE DÉPUTÉ DANIEL CORTIS,

A ROME.

Cefalù, 31 janvier 1882.

« Très illustre monsieur le député,

» Madame la baronne a reçu votre lettre avant-hier, mardi. Je n'étais pas présent, et elle ne m'en a pas encore parlé. Je l'ai su par la femme de chambre : elle a ajouté que sa maîtresse n'avait rien dit, mais que ses yeux exprimaient une vive satisfaction.

» De mon côté, je suis fort content du traitement. Nous avons depuis deux jours une amélioration notable. Hier, madame la baronne, qui, d'habitude, passe de son lit à sa chaise longue, a pu faire quelques pas dans la maison. En outre, elle m'a avoué que depuis longtemps elle n'avait pas pris de nourriture avec moins de répugnance. Ce matin, je l'ai surprise à pleurer. Elle m'a dit, en souriant à travers ses larmes, qu'elle était émue de se sentir si bien et que cela lui faisait plaisir de pleurer. Effet de la faiblesse, qui est encore grande. Il faut continuer le régime lacté et végétal. Mais si nous arrivons à faire supporter à la malade le fer et la viande, je ne doute pas d'un prompt rétablissement.

» Je suis, avec le plus profond respect, très illustre monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

» DOCTEUR A. NISCEMI. »

A LA BARONNE HÉLÈNE DE SANTA-GIULIA, A CEFALU.

Rome, 4 février 1882.

« Ma chère Hélène,

» Tu ne me réponds pas, tu ne me fais pas répondre, alors qu'un tout petit mot suffirait. Ma conscience me dit que j'aurais bien fait de donner satisfaction à ta mère sans m'inquiéter du reste. Ta fièvre rhumatismale n'est-elle pas guérie? Le docteur Niscemi est-il à bout de littérature? Les équations à deux inconnues n'ont jamais été mon fort.

» L'autre jour, je t'ai écrit de la Chambre: aujourd'hui, je t'écris de mon petit appartement de la rue Prince-Amédée, toutes mes fenêtres ouvertes à un tiède soleil dans le goût de Pétrarque, à un printemps platonique, à toutes les trompettes et à tous les sifflets de tous les *tramways* et de toutes les locomotives que le diable a jetées sur la surface du globe. Avec un pareil vacarme, il y a cent ans, Alfieri n'aurait pas pu, je pense, écrire sa *Mérope*, laquelle fut composée, si j'en crois une pierre commémorative, à quelques pas de ma maison; et moi, je n'aurais pas fait rire en hurlant comme un forcené, sur le petit théâtre de mon collège :

Hélas! qu'il faut d'efforts pour te garder, ô trône!

» Tous ces bruits constituent un sérieux inconvénient, mais ma vue s'étend sur la descente du Viminal, pittoresque fouillis de toits échelonnés. De l'autre côté de la route, juste au-dessous de moi, j'ai un beau tapis vert, des aloès, des roses, des jets d'eau, et, à gauche, un morceau de ciel et les monts Albains. Je suis loin de la Chambre, mais là, dans ces quartiers bas, je ne saurais vivre: et, tant que Septime-Sévère ne m'aura pas loué une chambre, je serai fidèle à cette Rome que tu aimes.

» A propos de Chambre, j'ai oublié de te dire, l'autre jour, que j'ai parlé encore en faveur des moines... mais oui!... des Pères franciscains. — Oh, oh! faites-vous. — Oui, madame, et j'ai fort bien fait, quoique le bon grain de ma parole soit tombé sur le chemin ou dans les ronces. Figure-toi qu'on exhortait le ministre à être prodigue de subsides envers nos

écoles laïques d'Orient, pour couper les vivres, en revanche, à celles qui sont tenues par des corporations religieuses. Le ministre répondait timidement, peu convaincu au fond, mais s'inclinant devant cette haute sagesse... C'est stupide, mais c'est comme ça... Seul un collègue de la gauche a osé dire que, si nous vivons dans la lumière de la philosophie et de la science, les pauvres Asiatiques, eux, vivent encore à l'ombre de la religion; et que, si nous voulons les avoir, il faut les prendre par là, comme le fait la France!... Eh oui, ici, on ne sait dire que cela : « Voyez ce qu'on fait en France!... Voyez ce qu'on fait en Angleterre!... » Si nous continuons de la sorte, je désespère qu'on arrive jamais à faire dire dans les autres pays : « Voyez ce qu'on fait en Italie! » Cette fois, cependant, le collègue avait touché juste : et j'ai parlé, moi aussi, en me couvrant d'un intérêt politique, pour ces pauvres grands cœurs qui font tant au service d'une idée, qui ne cherchent ni renommée, ni honneurs, ni richesses, et que voudraient lâcher nos petits libres penseurs bien repus de la Commission du budget.

» Que Dieu m'assiste, ma chère Hélène! je sens que désormais ma vie doit répondre rigoureusement aux opinions que j'ai déclarées à mes électeurs, et pour lesquelles je combattrai. C'est aussi un devoir politique : il faut ne faire qu'un avec son drapeau, si l'on veut qu'il tienne ferme.

» C'est assez dire, chère, que mes passions ne seront un danger pour personne. Celle que je redoute le plus, c'est la colère. Je m'efforcerai toutefois de me tenir et de ne pas souffleter les gens qui mériteraient de l'être. Que tes prières me préservent de ce danger : ici la tentation est grande, tant on rencontre d'êtres vulgaires, bouffis et malappris : pour moi, vois-tu, je n'ai pas le temps de prier!...

» Je ne suis pourtant pas de ceux que ma tante Tarquinia appelle des « Turcs ». Dimanche dernier, je suis allé à la messe à Saint-Pierre, et j'ai entendu une musique prodigieuse; on n'a pas su me dire de qui. Je suis un barbare en matière de musique, mais celle-là m'a fait une grande impression! Je croyais entendre une sinistre prophétie, interrompue, brisée par les larmes. Quand je suis sorti de l'église, le ciel était noir au-dessus du Vatican, un reflet de soleil

allumait la fontaine, à gauche, la colonnade et le Palais; sur la place, pas une âme. Quel pressentiment me vint de tempête et de ruines! « Tout cela passera comme une voix chantante... » Dans combien d'années? ou combien de siècles?... On a beau faire, nos neveux ou nos arrière-neveux le verront, ce jour. Un poète, un ami à moi, me disait dernièrement que les caractères indéchiffrables de tous ces obélisques lui font peur et lui apparaissent, pour la Ville éternelle, comme autant de *Mané*, *Thécel*, *Pharès*... Je ne sais pas lire les obélisques, mais je lis, je comprends un peu les hommes et les choses, passées et présentes: et je vois commencer un discours, oserai-je dire, qui — Dieu sait après combien de points et de virgules — finira certainement mal... Je ne me décourage pas pour cela. Sauver une génération ou deux, est-ce que cela te semble peu de chose?... Du reste, j'envie ceux qui verront, avec les ruines de Saint-Pierre et du Vatican, les Pontifes sublimes des derniers jours!

» Ma mère est encore à Lugano; elle voudrait venir à Rome. J'ai fait payer ses dettes et je lui ai fixé une pension suffisante, mais à condition qu'elle vivra où et comme je le voudrai. A Rome, non; du moins, tant que j'y serai moi-même.

» Je partirai bientôt pour Villascura, où je passerai les vacances du carnaval dans la neige, probablement. Auparavant, je m'arrêterai deux ou trois jours avec ta mère et ton oncle qui, m'écrit-on, est toujours dans le même état.

» Il y a quelqu'un ici qui me parle souvent de toi; devine... C'est le bon Clenezzi, que je vois le soir chez les D... Je ne peux pas le rencontrer, même dans la rue, sans qu'il me crie, en son idiome personnel où il entre trois quarts de dialecte bergamasque: « Comment va-t-elle? Vous avez des nouvelles? » C'est un bien digne homme, la perle du Sénat.

» Adieu, Hélène. Comme tu vois, je ne suis pas avare de bavardage. A ton tour, maintenant; parle-moi de toi. Je te serre cordialement la main.

» Ton cousin affectionné,

» CORTIS. »

AU TRÈS ILLUSTRE MONSIEUR LE DÉPUTÉ DANIEL CORTIS, A ROME.

Cefalù, 8 février 1882.

« Très illustre monsieur le député,

» La guérison de madame la baronne suit son cours d'une manière satisfaisante, grâce à nos eaux minérales. Maintenant, pour éviter une rechute, il faudrait certains remèdes qu'à Cefalù le très modeste médecin ne possède pas plus que le très misérable pharmacien. Non, l'air de Cefalù n'est décidément pas l'air qu'il faut à cette dame. Je l'ai écrit à l'Excellentissime monsieur le baron, mais, comme Votre Illustrissime Seigneurie sait une foule de choses et connaît une quantité de personnes, je lui écris également.

» Je crois que madame la baronne ne peut avoir ici une bonne respiration morale. Il paraît maintenant que madame la comtesse, sa mère, a l'intention de venir et de l'emmener, puisque vous, monsieur le député, vous ne pouvez quitter Rome. La baronne Hélène était rayonnante de joie lorsqu'elle reçut cette nouvelle; puis, elle m'a dit qu'elle ne quitterait jamais Cefalù et elle s'en est allée sur le balcon, soi-disant pour voir le coucher du soleil, en réalité pour pleurer comme elle en a l'habitude. J'avoue ne pas comprendre. A-t-elle peur de rester toujours à Cefalù, ou bien le désire-t-elle ? Ces deux hypothèses semblent tour à tour probables.

» Le fait est qu'elle mène ici la plus misérable existence du monde. Elle ne voit personne excepté ma femme, qui, la pauvre, est horriblement timide. J'ajoute que c'est une excellente compagnie pour moi, mais non pour madame la baronne. Celle-ci ne peut pas aller en bateau, parce qu'elle se trouve mal tout de suite; elle n'a pas de chevaux; et, pour ce qui est des promenades à pied, elle ne peut encore les faire que très courtes. Elle jouerait pendant toute la journée de certains airs barbares à faire bâiller la Sicile tout entière; c'est pitié de la voir s'y appliquer. J'arrive, je la fais cesser; mais il suffit, comme hier, qu'un vaurien chante dans la rue :

Ventu marinu, dimmi comu ha statu[1]...

et voilà madame la baronne encore plus émue qu'avant. Il est vrai que ce pêcheur de sardines loqueteux avait une coquine de voix d'une douceur... et que sa musique n'était pas allemande.

» Il est donc nécessaire, très illustre monsieur le député, il est donc infiniment nécessaire que madame la baronne s'en aille vite, s'en aille loin, qu'elle vive gaiement au milieu de gens allègres, et qu'elle joue de la sainte musique de Cimarosa.

» Je suis avec un profond respect, très illustre monsieur le député, votre humble et obéissant serviteur.

» A. NISCEMI. »

A L'HONORABLE DANIEL CORTIS, DÉPUTÉ AU PARLEMENT, A ROME.

Cefalù, 14 février 1882.

« Ai-je raison de t'écrire? ai-je tort? Je n'en sais rien. Pardonne-moi ce début incohérent. J'ai été malade plus que tu ne peux le croire. Maintenant je guéris, Dieu sait pourquoi! mais je ne suis plus Hélène: je n'ai plus ma volonté forte, je suis une feuille qui tremble à chaque souffle du vent; mon intelligence est devenue confuse; mon cœur est faible, faible; je pleure pour un rien, je m'irrite de tout, je suis trop enfant, je suis trop femme.

» J'ai reçu une lettre singulière, qui m'a troublée plus que je ne saurais dire. C'est ta mère qui m'écrit et qui me conjure de m'entremettre en sa faveur. Elle voudrait vivre avec toi. Elle dit: « mourir » près de toi; elle se trompe sans doute: on ne meurt pas quand tout vous promet la mort, quand tout vous y invite... Mais pourquoi s'adresse-t-elle à moi? Lui as-tu parlé de moi?... Mon premier mouvement a été de lui répondre: « Je suis déjà morte; adressez-vous ailleurs; je vous souhaite tout le bonheur possible... » Et puis j'ai pensé: Daniel m'a écrit deux bonnes lettres, si intéressantes; je le remercierai, et, en même temps, je lui parlerai de cela... Pauvre femme! elle me prie avec une telle ardeur!

1. Vent de la mer, dis-moi comment cela s'est fait...

» Il y a aussi des choses mystérieuses dans sa lettre, des allusions que je ne comprends pas. Il semble qu'une personne de ma famille lui ait fait beaucoup de mal. Qui cela peut-il être?... Mais ce n'est pas ce qui me touche : tu ne saurais croire combien je suis devenue indifférente, avec ma sensibilité en désarroi. C'est vraiment elle qui me fait de la peine; je te trouve trop sévère, j'ai peur que tu ne sois injuste!... Tu as trouvé en elle une femme dévoyée, mais n'est-ce pas aussi une créature malheureuse? Sais-tu quelle part ont pu avoir dans ses malheurs la nature, les hommes, les choses?

» Permets-lui d'aller à Rome, de te parler quelquefois, de te voir, au moins; au moins de vivre dans le même pays, d'être assurée que, si elle meurt, tu peux être là, en un instant, à son chevet, pour entendre ses dernières paroles... Qui sait ce qui peut sortir d'un cœur alors qu'il se brise! Ce doit être un moment bien heureux, où l'on sent venir la fin et où l'on peut tout dire. Je suis sûre que ta mère a eu peu de moments heureux : donne-lui donc celui-là.

» Je ne te dis pas de la prendre avec toi; cela, jamais! La femme que, de toute mon âme, je désire voir entrer dans ta maison doit être absolument noble et pure; mais il faut avoir pitié de l'autre... Daniel, je le sais, Dieu châtie les vertus altières qui se redressent au contact d'un pauvre être faible, tenté et déchu. Tu es fort, sois miséricordieux.

» La tête me tourne, et le docteur Niscemi me gronderait s'il apprenait que j'ai tant écrit. Demain il veut me conduire à Cerda et de là à Termini : une visite de reconnaissance à de certaines eaux qu'il s'imagine m'avoir fait prendre. Pauvre homme! s'il savait combien peu je lui ai obéi!... J'attends une lettre de toi et une bonne nouvelle. Laisse-moi faire un peu de bien dans ce monde. Je suis toujours ta cousine et amie,

» HÉLÈNE DE S.-G. »

A LA BARONNE HÉLÈNE DE SANTA-GIULIA, A CEFALU.

Rome, 18 février 1882.

« Ma pauvre Hélène, il était vraiment bien nécessaire de venir te troubler, t'attrister toi aussi, seule, malade, au bout

du monde! J'ai eu un coup de colère en l'apprenant : toi aussi!...

» Oui, j'ai parlé de toi à ma mère en juin dernier, à Lugano, et je veux te dire comment. Elle m'avait fait un discours mystérieux pour me dissuader d'avoir des relations avec la famille de Santa-Giulia. J'ai cru d'abord à quelque stupide calomnie, sachant qu'elle avait des correspondants secrets à Villascura. J'ai protesté... Aussitôt ma mère m'a déclaré qu'elle n'avait pas eu l'intention de faire allusion à toi, mais bien à ton mari. Elle ne s'expliqua pas davantage et me dit que nous reparlerions de tout cela. Sur ces entrefaites, je fus obligé de partir précipitamment, et je ne l'ai pas revue. Dans nos lettres, ni elle ni moi n'avons jamais fait allusion à cet incident. Je dois même avouer que je n'y ai plus pensé. Tout ce que dit ma mère a un tel reflet d'or et une telle fausseté de son que rien ne semble de bon aloi. Sans doute, elle avait bien voulu dire ce que j'avais cru tout d'abord : mon indignation l'ayant forcée à changer de route immédiatement, elle s'en est tirée par la première invention venue.

» Tu me pries pour elle, Hélène ; tu me trouves sévère, injuste, tu t'adresses à ma pitié. Voilà bien des paroles. Il n'était pas nécessaire de me taxer d'injustice : tu ne la connais pas et tu ne sais rien! J'avais pensé qu'il valait mieux qu'elle restât où elle est, hors du monde, gardée cependant par une personne de confiance. Elle viendra à Rome et habitera chez moi, car elle est telle que je ne puis la laisser ici seule, libre de se choisir le milieu et les amitiés qui pourraient le plus lui plaire.

» Ne t'inquiète pas de moi, chère Hélène, ni de la compagne idéale que tu me désires. Je n'aime pas, je n'aimerai jamais : il n'y a plus de temps dans ma vie, il n'y a plus de place dans mon cœur pour cette amère vanité. D'ailleurs, une famille me serait un embarras. J'ai déjà la chère famille de mes idées. Tu sais que ta mère disait quelquefois : « Oh! quand Daniel épouse une idée!... » Tu vois, j'en ai épousé quelques-unes, je les aime, je les possède, et, si Dieu nous protège, nous mettrons au jour de vigoureux enfants. Je le disais hier soir à M..., tandis que nous nous promenions au clair de la lune sous les chênes verts de la Trinité des Monts. Il est amoureux fou et me faisait ses confidences. Il voulut ensuite provoquer les miennes.

Je lui montrai la lune : « Désormais, lui dis-je, je ne com- » prends plus d'autre amant que Caligula : *plenam fulgentemque lunam invitabat assidue in amplexus...* » Ça, c'est du latin que tu comprends, toi aussi.

» Ah ! chère Hélène, en songeant à mon idéal, combien de fois me suis-je fait l'effet d'un bêta qui regarde la lune, une échelle à la main ! Par bonheur, les doutes passent, et la foi que j'ai en moi-même est prête à subir des épreuves bien plus rudes que celles d'aujourd'hui. Mais quel travail ingrat ! Pour mûrir les idées, il faut les mettre au soleil : à la Chambre, il y en a trop peu : un journal est nécessaire. Il me faut absolument un journal, et tu ne saurais croire la peine que j'ai à le camper debout, quoique beaucoup de gens, même parmi mes collègues, soient d'accord avec moi en paroles. Quand il est question d'agir, ils ont tous des yeux de lynx pour apercevoir les difficultés : le moment n'est pas bien choisi, le pays n'est pas préparé... Je réponds, moi, que justement il faut préparer le pays... Et que réplique-t-on ? Rien de bien clair, mais je comprends qu'un tel ne veut pas d'ennuis, qu'un autre ne veut pas risquer son argent, qu'un troisième a peur de ses amis, un quatrième de ses électeurs, et que tous ont peur de passer pour cléricaux !... Je réussirai malgré tout, mais il faut de l'énergie et de la persévérance... Laissons de côté, pour l'instant, ces ennuyeuses questions.

» Tu as été malade, dis-tu, plus que je ne le crois. Pourquoi charger ainsi la conscience du trop docile docteur Niscemi ? Je comprends que tu en aies fait mystère à ta mère, mais à moi ! Et comment puis-je ajouter foi maintenant à ces deux mots : « Je guéris » ?

» Respectueuses amitiés de Clenezzi. J'ai su hier qu'il adore la musique : il l'aime encore plus que le vin d'Albano et qu'un certain ragoût bergamasque dont il va se régaler une fois par semaine, au Transtévère, dans une auberge tenue par un de ses concitoyens. Nous avons eu, hier soir, chez les S..., une séance de musique ancienne ; Donna Laura a chanté un air de Pergolèse qui a tiré de vraies larmes à notre vieil ami du Val Brembana. Comme je le plaisantais un peu, disant que je t'écrirais cela : « Faites, répondit-il, et envoyez-lui » aussi l'air, ou au moins les paroles de Métastase, qui valent

» à elles seules tous les elzévirs modernes. » Les voici, telles que je les ai copiées sur la musique de donna Laura :

Si, me cherchant, elle demande :
« Qu'est donc devenu mon ami,
Mon pauvre ami si malheureux? »
Tu lui répondras : « Il est mort. »
Non, non! qu'une douleur si grande
Ne puisse lui venir de moi;
Dis-lui seulement ces paroles :
« En vous pleurant, il est parti. »

» Tout en revenant chez moi, je me rappelle une anecdote que m'a contée Braga, le grand violoncelliste, et que je n'ai jamais lue nulle part. L'opéra d'*Olympias*, où se trouve cet air, fut donné à l'Argentina et brutalement sifflé. Le pauvre Pergolèse, blessé à mort, s'affaissa dans son fauteuil d'orchestre, le visage entre ses mains. Le théâtre se vidait; lui restait là, accablé, quand la main d'une personne invisible sortit d'une loge, lui jeta des fleurs et disparut.

» Heureux homme! Il n'y a pas dans notre misérable vie de récompense qui vaille ces fleurs tombant de la main d'un être invisible. Crois-tu, Hélène, qu'elle et Pergolèse soient maintenant réunis? Je t'avoue qu'en revenant je me posais ce problème, puisque le scrutin de liste est voté et qu'on n'y pense plus.

» La Chambre s'est prorogée au 2 mars. Je pars demain matin. Je passerai le lundi et peut-être aussi le mardi gras chez les Carrè, puis j'irai à Villascura. Là aussi j'ai des ennuis. On y fait circuler des protestations, on y réunit des signatures contre mes discours et mes votes.

» On me sifflera : que m'importe? Nulle main ne me jettera des fleurs : soit! Si j'avais un blason, j'y voudrais cette devise : *Contre le plus grand nombre*.

» Adieu, ma chère Hélène. Crois-tu qu'elle et Pergolèse soient maintenant réunis?

» DANIEL. »

AU SÉNATEUR G.-B. CLENEZZI, A ROME

Cefalù, 4 mars 1882.

« Mon cher Clenezzi,

» Je sais que vous avez toujours été pour moi un ami bon et fidèle ; je sais que vous vous souvenez encore de moi après si longtemps ; j'ai trouvé une preuve de cette amitié constante dans l'envoi que vous m'avez fait faire, il y a quinze jours, de ces vers qui ont touché mon cœur comme ils avaient touché le vôtre, même sans la musique de Pergolèse, même sans la voix de donna Laura. Seulement, pour moi, mon cher Clenezzi, la poésie est morte. Au moins elle s'en est allée pleurant, comme disent les vers de Métastase, en échange desquels je vous envoie de la triste prose.

» Vous savez que le 31 mars échoit le dernier paiement que doit faire mon mari aux termes de la convention passée avec M. Boglietti, l'avocat, et cela sous peine de procès. Or je crois que nous sommes dans une très mauvaise situation et que mon mari ne sera pas en mesure de payer. Je vous dirai tout ; parler de cela ne me coûte absolument rien. Une petite maladie, dont je sors à peine, a complètement déplacé ma sensibilité : certains enfantillages me font pleurer, certains désastres me laissent indifférente.

» Donc, lorsque mon mari revint à Rome, au mois de novembre dernier, je crois que du souffle de chance qui l'avait effleuré au commencement de l'été, comme vous devez le savoir, il ne restait plus trace. Le paiement de septembre et, sans doute, d'autres dettes urgentes avaient tout absorbé. C'est pour cela que je suis restée à Cefalù : je désirais éviter toute dépense inutile. A son départ, mon mari m'avait laissé fort peu d'argent. Il était à peine parti que je découvris une quantité de dettes criardes dans le pays même. Il devait à des ouvriers, à des petits commerçants : enfin, une situation à faire rougir. J'avais mis de côté la somme envoyée par mon oncle en juillet, cette même somme que vous aviez retirée pour moi de la Banque nationale. Mon mari l'ignorait, et comme, en sa période de chance, il n'en avait pas besoin, je la réservais pour le dernier paiement, bien sûre qu'il se trou-

verait de nouveau dans l'embarras. De pauvres gens venaient à chaque instant me réclamer leur dû : j'écrivis à mon mari ; pour toute réponse, il m'engagea vivement à leur persuader de prendre patience, car, en ce moment, il ne pouvait absolument pas les désintéresser. Que me restait-il à faire ? Je payai avec la somme que j'avais mise de côté.

» Mon mari est venu ici, il y a une dizaine de jours. J'ai su après son départ qu'il avait cherché vainement à emprunter. J'ai su que la personne à laquelle il s'était adressé était disposée à lui donner une somme importante, à la seule condition que le billet porterait aussi la signature de ma mère. Là-dessus, mon mari avait rompu les négociations. Je n'en fus pas surprise : l'année dernière, il avait longuement insisté auprès de ma famille pour obtenir une somme d'argent, qui, d'ailleurs, lui fut refusée à la suite d'un malentendu qu'il est inutile de vous raconter ; il a pu croire que mon oncle, ma mère et moi, nous nous étions joués de lui. Vous comprendrez sans peine son irritation, sa rancune. Je le tiens pour capable d'affronter la plus terrible catastrophe plutôt que d'accepter quelque chose de nous. Dans l'amalgame de son caractère, il entre un peu de bon métal : chaque fois qu'on frappe dessus, cela résonne. Lorsqu'il a su que j'avais payé toutes ces petites dettes dont il me fallait bien lui dire un mot, il s'est mis en fureur et a voulu me faire un reçu de la somme entière que j'avais déboursée. Je lui parlai, alors, du prochain paiement ; il me répondit que je n'avais pas à m'en occuper. On me rapporte maintenant des lambeaux de phrases sinistres qu'il aurait prononcées ici ; même devant moi, il se peut qu'il lui soit échappé quelques mots ambigus. L'été dernier, à Rome, il me parla aussi de ce qu'il aurait fait s'il n'avait pu sauver son honneur. Il est vrai qu'à ce moment-là il revenait du jeu ivre de chance.

» Mon cher Clenezzi, c'est bien simple. Tout ce que peut faire une femme absolument dévouée à son devoir, je veux le faire. Quel chemin faut-il suivre, je n'en sais rien ; et, physiquement, il m'est impossible d'y penser. Si vous me disiez : « Il faut donner tout, jusqu'à votre dernière bague », je donnerais tout et je mourrais, voilà. Dites-moi donc ce que je dois faire.

» Vous allez vous demander pourquoi je n'écris pas à ma

famille. Faut-il écrire? J'écrirai. Mais, de toute façon, il faut que l'argent vous soit envoyé, à vous, et que vous ayez la bonté d'arranger les choses, le mieux possible, avec l'avocat Boglietti : car je connais les dispositions de mon mari pour ma famille.

» Quelle somme dois-je demander? Répondez-moi tout de suite : j'attends ma mère qui doit m'arriver dans quelques jours. Son intention est de venir par mer, mais elle pourra modifier son itinéraire et passer par Rome, s'il est nécessaire qu'elle apporte cet argent. Mon oncle est convalescent : je ne voudrais pas qu'il reçût une pareille lettre pendant qu'il sera seul.

» J'ai un gros remords, mon cher ami, de vous donner tant de tracas en échange d'un peu de gratitude si froide et si lasse! Et je ne me sens pas même le courage de vous l'offrir. Je vous dis seulement : « Faites une bonne action. » Je voudrais en faire aussi, moi, et je ne le peux pas. Ne parlez à personne de cette lettre et, quand vous aurez le loisir de penser aux choses inutiles, pensez à moi par la même occcasion.

» Votre amie,

» HÉLÈNE CARRÈ DE S.-G. »

A LA BARONNE HÉLÈNE CARRÈ DE SANTA-GIULIA, A CEFALU

Rome, 7 mars 1882.

« Très gracieuse amie,

» Depuis quatre jours, je suis cloué chez moi par mes douleurs. Que faire? La chose est plus urgente que vous ne le croyez peut-être. Excusez-moi donc : j'ai fait appeler votre cousin, le député Cortis, qui m'inspire une grande estime; je lui ai tout dit et l'ai prié de se substituer à moi. A la vérité, je crois qu'il est en ce moment surchargé de travail : commissions parlementaires, journal à fonder, tout cela lui donne fort à faire. Je ne vois cependant personne qui soit capable de s'occuper avec plus d'intérêt de la chose en question. Le fait est que votre nom était à peine prononcé qu'il s'empara du mandat, avant même que j'eusse pu le lui offrir.

» Pour ma part, je n'ai qu'un avis à vous donner : venez à Rome.

» Excusez ce griffonnage: je suis obligé de vous écrire de la main gauche.

» Je vous baise les mains, dans la plus vive espérance de vous revoir bientôt.

» G.-B. CLENEZZI. »

A LA BARONNE HÉLÈNE DE SANTA-GIULIA, A CEFALU

« Ne me gronde pas, chère Hélène : je ne pouvais refuser un service à Clenezzi, qui maudissait la goutte. Pour cet excellent homme, je me chargerais de n'importe quel rôle, même de celui d'intrus.

» Donc je suis allé chez Boglietti, le mardi 7 ; il était à Florence pour un procès, il ne devait revenir qu'hier au soir. Je l'ai vu ce matin, je lui ai parlé, et je suis chargé par Clenezzi de te dire ce qui a été conclu. Boglietti était fort inquiet de l'échéance. La somme, comprenant le capital, les intérêts et les frais, se monte à seize mille huit cents francs. J'ai cru devoir rassurer l'avocat en lui disant que, dans le cas où le débiteur ne serait pas en mesure de payer, la famille Carrè y pourvoirait sûrement. En conséquence, je l'ai convaincu de l'opportunité qu'il y aurait à s'abstenir pendant quelque temps de poursuites contre ton mari, s'il ne fait pas honneur à ses engagements. Nous sommes convenus que si le versement n'est pas fait, il m'avertira tout de suite et qu'il attendra l'argent jusqu'au 15 avril. Maintenant, Clenezzi qui, entre parenthèses, est mieux portant, va s'aboucher avec ton mari. Il lui parlera presque au nom de la Présidence du Sénat, déjà mêlée à l'affaire ; il lui demandera s'il croit pouvoir payer. Non? alors, il promettra de lui obtenir une prorogation. En attendant, vous aurez de la marge, jusqu'au 15 avril, pour payer et pour trouver ou ne pas trouver l'explication qu'il faudra servir à ton mari.

» J'ai écrit à ma mère de venir à Rome aussitôt que pos-

sible. Puisque la chose doit se faire, qu'elle se fasse tout de suite. J'estime qu'elle sera ici vers la fin du mois. J'ai loué à dater de demain, 15, un appartement place de Venise. Beaucoup de mouvement : ma mère s'y plaira, sans doute. Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'habitant avec elle, je préférerai, moi aussi, le bruit à la tranquillité. D'ailleurs, qu'importe ? En d'autres circonstances, vivre avec elle serait un sacrifice trop lourd : à l'heure qu'il est, cela m'est presque indifférent, et je ne puis, en conscience, me faire un grand mérite auprès de toi d'avoir tenu compte de tes prières.

» Il est possible que je donne bientôt ma démission de député. Cela, comme le reste, doit t'importer assez peu ?... Ah ! Hélène, Hélène, je fais peut-être mal de t'écrire ainsi : mais, si quelquefois mon cœur déborde, il faut bien qu'il en sorte du sang !... Donc, j'ai reçu de mon collège électoral une longue lettre de protestation contre ma conduite parlementaire. Tu ne penses pas que ce soit cela qui m'emplisse d'amertume ? La lettre a deux cent vingt-six signatures. Je ne saurais te dire combien il y en a de fausses, ou de gens qui ne sont pas électeurs. Une copie légalisée a été envoyée à la Présidence de la Chambre. Ces deux cent vingt-six imbéciles ne s'aperçoivent pas qu'ils m'ont rendu un grand service. Dans un autre moment, je me serais moqué de leur prose ; à l'heure qu'il est, c'est une vraie chance pour moi de pouvoir sortir de cette Chambre qui s'effondre et poser ainsi ma candidature pour les élections générales à suffrage élargi.

» Je pense que ma tante Tarquinia doit être arrivée, à l'heure qu'il est. Je te prie de lui dire mille choses.

» Si je t'ai vraiment déplu en me chargeant d'une mission que tu avais confiée à Clenezzi et en t'écrivant malgré ton silence d'un mois, je te prie de me pardonner.

» Clenezzi se rappelle à ton souvenir et à celui de ta mère. Il m'a dit aujourd'hui même : « Écrivez-lui de venir à Rome, vite, très vite ». J'allais fermer ma lettre sans te rapporter les paroles de ton ami. Pardonne encore cette étourderie à ton affectionné cousin,

» D. CORTIS. »

A DANIEL CORTIS, DÉPUTÉ AU PARLEMENT, A ROME

Cefalù, 18 mars 1882.

« Mon cher Daniel,

» Hélène te remercie mille fois de ce que tu as fait pour elle. Elle n'a, dit-elle, écrit à Clenezzi que parce qu'elle te savait très occupé. Que veux-tu? Il ne faut plus s'étonner de rien. Quand on pense que je t'écris de Cefalù et que j'y suis à l'hôtel, à cent pas de la maison de ma fille! Je ne sais plus dans quel monde je vis... J'ai trouvé Hélène en assez bonne santé, mais le moral est très bas. Pauvre Hélène! Je te laisse à penser, bon ami, si je souffre d'avoir un pareil gendre. Par bonheur, ma fille est moins sensible et moins nerveuse que moi: à sa place, je serais morte dix fois.

Il paraît que nous allons partir. Grâce à toi, on pourra respirer un peu avant ce bienheureux paiement; mais il est bon, comme dit Clenezzi, de se trouver sur place. Je te prie de me retenir deux chambres et un salon à l'hôtel Minerve; pas trop haut, si c'est possible. Je t'enverrai une dépêche pour te dire le jour de notre arrivée, à moins qu'on ne change d'idée, car ici on change d'idée à chaque instant. Je ne reconnais plus Hélène.

» J'ai laissé mon beau-frère en assez bonne santé. Lui aussi est cause que je suis à l'auberge... Ah! mon pauvre Daniel, parmi quelles gens suis-je obligée de vivre!

» Au revoir, à bientôt! espérons-le du moins. Tâche que les chambres aient vue sur la place.

» Ta tante affectionnée,

» TARQUINIA.

» Nous recevons à l'instant un billet énigmatique de mon gendre, fait pour augmenter les inquiétudes d'Hélène et pour m'épouvanter, moi aussi. Décidément nous arriverons à Rome, le 24, par le train direct d'une heure quarante-cinq minutes. »

A. FOGAZZARO

(Traduction de Paul Solanges.)

(A suivre.)

MUSIQUES

Depuis un quart d'heure déjà, hors d'Alger, la voiture file, les roues battant la haute neige. Au pied d'El-Biar, les chevaux s'arrêtent, n'en pouvant plus. Malgré le soleil, la neige ne fond pas, et nous sommes obligés de monter la colline à pied... Là-bas, Alger-la-Blanche, grise d'ocre, sale, éteinte, dans l'éblouissement de tout ce blanc... Les palmiers, près de nous, ont l'air piteux, déformés par les paquets de neige qui plient leurs panaches; et, toute bleue, la mer caresse de lames très douces la plage, où la nappe blanche se fond dans des tons boueux.

En haut de la colline d'El-Biar, une villa, l'air prétentieux de celles qui déshonorent la banlieue parisienne. C'est là que demeure le roi d'Annam, le prince Nam N'Ghi, prisonnier de la France, interné en Algérie; et le commandant H. de V... me conduit à lui.

Le prince nous reçoit en haut du perron. Une jaquette noire quelconque, de larges pantalons blancs, les pieds tout petits chaussés à l'européenne, et, sur ses cheveux très épais, roulés en chignon, un foulard de soie noire.

Très gracieux, il nous accueille, nous dit, dans un gentil français gazouillé, son plaisir de nous voir, et tout de suite nous mène dans une grande chambre-atelier, où il nous

montre ses travaux : des photographies, des tableaux qu'il peint, et de grandes feuilles de papier de riz, sur lesquelles, à l'encre rouge et noire, il a dessiné des enchevêtrements de signes, arabesques de fantaisie, ou peut-être chants de sa langue... que personne ne lui parle plus.

Le roi a l'air d'avoir dix-huit ans, mais on ne sait pas son âge : on ne sait même pas exactement son nom...

La figure, toute petite, — l'ovale excessivement allongé, encore aminci par la masse des cheveux, — est éclairée par de beaux grands yeux noirs.

Sur une table, une sorte de poteau court, creux, des cordes tendues sur presque tout le tour du bois, arquées en haut au-dessus d'une saillie d'ivoire. Le petit roi prend l'instrument que je regarde et se met à en jouer. Avec la main gauche, il fait une sorte de murmure, bourdonnement continu sans rythme, et pourtant très mesuré. De la droite, une à une il crispe les cordes, les lâche du bout de l'ongle dans un petit bruit sec : d'abord les notes basses d'un chant monotone, plaintif, replié sur lui-même, puis le chant monte, monte, toujours monotone, arrive aux sons aigus, plus haut, encore plus haut. Les notes tombent comme des perles d'argent qui tintent sur des dalles, et s'égrènent toujours plus monotones, plus tristes, plus hautes.

Le prince s'est mis à chanter, à murmurer l'air. Dans ses yeux un brillant, tout à coup, sur sa figure une pâleur... et il s'arrête net, nous tourne un instant le dos, puis très vite et redevenu enfant :

— Vous allez voir un jeu auquel je suis très habile.

Et, d'un bout de la chambre à l'autre, il jette sur une baguette fichée dans le plancher de légers anneaux d'osier, sans manquer son but une seule fois.

Il s'anime, fait dans l'air décrire de grandes courbes aux anneaux qui volent sans poids, s'absorbe entier en ce jeu, pendant lequel la figure reprend son impassibilité.

Il revient sur le perron pour nous reconduire, amusé un instant de toute cette neige ; puis, triste en nous disant le printemps que cela va retarder, les fleurs que ce gel a tuées :

— Les fleurs et le soleil, c'est tout ce qui, en Algérie, me rappelle...

Il allait dire « mon pays », dont il ne parle jamais, pas plus que de son âge, de son passé... mais il se tait, nous fait adieu en silence — et il y a tant de désespoir dans ses yeux, les mêmes que lorsqu'il chantait !...

*
* *

Tanger, le soir. — Toute blanche, la ville s'étage à nos pieds. Sur les maisons, des terrasses succèdent aux terrasses, descendent jusqu'à la mer. Au loin, vers l'est, des montagnes déjà indécises à cette heure du crépuscule estompent leurs arêtes dans le ciel vaporeux.

Des étoiles se lèvent : à la clarté froide de la nuit, les contours se fondent ; les terrasses donnent l'illusion de quelque gigantesque escalier dévalant vers l'infini bleu.

Sur les terrasses apparaissent des formes blanches, femmes enveloppées d'étoffes légères... par groupes de trois ou quatre assises sur les rebords des murs de pierres... pierres elles-mêmes, semble-t-il. Dans leur immobilité alanguie, elles rêvent sans paroles ; sans gestes, elles contemplent la nuit.

Au-dessus de la maison du cheik, des musiciens s'installent. La *darbouka* résonne en mesure inégale ; une voix s'élève, gutturale, module une longue plainte qui finit par une sorte de trille très lent... Une flûte, une musette, mettent un air sautillant sur l'accompagnement de la *darbouka* ; puis des voix de femmes se mêlent aux instruments, des mains frappées en cadence accentuent le rythme. D'abord lente, la musique devient plus rapide, accélère, exaspère la mesure. Le diapason des voix se hausse dans l'air calme, dans le bleu limpide de la nuit que ne trouble aucune lumière, aucun geste des femmes blanches immobiles sur les terrasses.

Au loin, un coup de feu retentit... Un instant, la musique s'arrête. Les voix d'abord, les flûtes ensuite reprennent leur tourbillon, toujours de plus en plus vite, de plus en plus fort.

Et encore un coup de feu... un troisième... Des cris dans le lointain, puis rapprochés ; et maintenant, tout près de nous, un feu nourri. Contre la porte de la ville, fermée depuis le coucher du soleil, des coups de crosse... La flûte et la *darbouka* continuent comme inconscientes leur musique.

Les femmes disparaissent des terrasses ; et par les rues, très vite, on voit courir des lanternes... De la citadelle un bruit de pas descend, régulier, sonnant clair sur les dalles ; des cliquetis de sabres, des commandements grondés... et les pas s'approchent, rythment le chant de la flûte, couvrent de leur cadence le son de la *darbouka*... Puis les pas s'éloignent, s'éteignent là-bas, vers la porte de la ville.

Et seule la flûte continue son air ; longtemps encore elle module une douce phrase d'amour dans le calme qui de nouveau plane sur Tanger endormie.



A Grenade. — Le soir déjà : en bas, de l'ombre ; et sous les toits, en haut des maisons, des lignes de cadmium, reflets du dernier soleil... Dans une rue à grandes bâtisses, derrière la cathédrale, une sorte de monument, ancien palais, un peu ruine, à fenêtres grillées. Au rez-de-chaussée, les bras passés autour des barreaux, cinq ou six jeunes gens rient et causent avec les passants.

Un *guitarrero* s'arrête et râcle une *petenera ;* près de lui, un enfant promène un grand clou sur une râpe, gratte, tape, joue vraiment et fait de ce bruit presque un accompagnement... L'un des jeunes gens chante d'une belle voix haute, nasillarde un peu ; ses camarades frappent des mains, rythment son chant.

Puis, le musicien joue un *tango ;* derrière les barreaux, le chanteur danse sur place, se tortille, se cambre, et la rue crie :

— *Venga, olle Pepe* !

Et Pepe salue, si joli garçon avec son air franc et joyeux.

— Que font ces jeunes gens-là ? Est-ce une fabrique ?

— Non, señor, c'est la prison.



Cathédrale de Séville ; semaine de l'avent, au salut. — Une phrase, très lentement dessinée par l'orgue, se déroule, monte et, envolée, s'épanouit dans les notes claires des flûtes... A la gauche de l'autel, massé sous une voûte qu'obscurcit à moitié un rideau de velours rouge drapé, l'orchestre composé d'ecclé-

siastiques, dont les blancs surplis tout plissés, très légers, flottent aux mouvements des musiciens... Les instruments à cordes reprennent la phrase de l'orgue, l'enflent, et bientôt elle éclate dans les cuivres. L'orgue la chante dans la force de son grand jeu ; le lutrin l'entonne, dominé par des voix claires d'enfants.

Au plein de sa force, tout d'un coup, la musique s'arrête. Dans la buée de l'encens, nuage d'opale autour de l'autel d'argent irisé de mille lumières, un rideau de soie blanche se lève, dévoile le tabernacle, et l'Hostie apparaît, encerclée de diamants... Le rideau retombe, l'alleluia reprend, le chant monte, monte encore, puis s'éteint, l'orgue s'attendrit, et seul un accompagnement très doux guide les voix de quatorze enfants qui sont devant l'autel, aux côtés du prêtre officiant.

Ils sont en costume de l'époque de Philippe IV : haut-de-chausses, maillot, souliers blancs en satin et soie, justaucorps de velours bleu tout tranché d'or. De grands cols plats blancs ; épée au côté, plumes blanches au feutre gris.

Ils chantent : leurs voix claires, cuivrées un peu, modulent la phrase de tantôt... Campés sur leurs fines jambes, sveltes, cambrés, le poing à la garde de l'épée, ils s'avancent dans un balancement du corps, souple, enlaçant, rythmé.

En mouvements égaux, des pas se croisent, des révérences vers l'autel, les chapeaux ôtés, puis remis. Ils marchent une pavane lente, bercent leur chant maintenant soutenu par l'orchestre, contre-chanté par l'orgue.

Puis, les bras se lèvent, des castagnettes claquent en un ronron continu, adouci, augmenté... Les pas deviennent danse, les gestes s'arrondissent davantage. L'église, encore une fois, s'emplit du grand jeu de l'orgue ; très doucement, la musique s'apaise ; une dernière révérence des enfants, plus basse, plus appuyée, les met à genoux, et l'orgue seul continue, embrume le chant dans la douceur fuyante d'une fugue toujours plus douce, expirant peu à peu.



A Venise. — Nous avions passé la soirée entière à parler de Wagner, dans cette ville où le Maître est mort, laissant

planer sur les canaux, sur la grande Piazza, sur la beauté des mosaïques et la mélancolie des palais reflétés dans la lagune, le dernier souffle d'harmonie de son âme. Nous nous étions grisés du souvenir de toute l'œuvre, depuis *Rienzi* jusqu'à *Parsifal*... et, très tard, je rentrais à mon hôtel.

En moi chantait le duo de *Tristan et Yseult*. La phrase s'enlevait, s'exaspérait, pour éclater de passion, s'adoucir de nouveau, s'épanouir en moi, comme rythmée par la rame avec l'accompagnement de l'eau, qui, déchirée par la proue, fuyait le long de la gondole.

Toute penchée par l'unique rame du gondolier, penchée comme pour écouter les mélodies de la nuit, pour glisser plus légère sur l'eau constellée de paillettes de lune, ma gondole venait de s'engager dans un étroit canal sombre, où seule, au loin, brillait une petite lumière. Et, peu à peu, la lumière se précisait, lanterne accrochée à une barque immobile, au pied d'un large escalier baignant dans l'eau noire.

Sur le duo de *Tristan* s'esquissait maintenant un autre air, un petit chant très simple, tout naïf, venant de la gondole éclairée : et, comme nous approchions, je distinguais sous le *felze* une femme berçant entre ses bras un tout petit à qui elle répétait : « *Dormi*, *nino mio*, *dormi* », sur quelques notes, toujours les mêmes, mais délicieusement douces, tendres, de toute leur tendresse de mère chantant pour endormir son cher petit...

Et, la barque dépassée, dans l'ombre d'alentour, la mère restait devant mes yeux. Je n'entendais plus que la petite berceuse, tandis que l'autre phrase sublime s'effaçait, se fondait dans la nuit calme, redevenait écho du souvenir que nous avions évoqué, remontait vers la grande ombre et planait sur le silence de Venise endormie.

* * *

Dans la Pousta de Hongrie, la nuit. A une halte de la voiture, de loin une sorte de bruissement vient à nous : — de très grosses mouches qui voleraient en froissant leurs ailes ; — et plus près, cela se précise, devient son, musique, mélodie. Et cela approche toujours. On perçoit un violon, une flûte,

une *tamboura*. C'est une voiture de noces qui emmène les mariés chez eux... Les sonnailles des chevaux cadencent la mélodie, une même phrase indéfiniment répétée par la flûte, contrariée par le violon, et qu'embroussaille la monotonie de la *tamboura*.

Les voilà devant nous. Dans la nuit trop noire, nous distinguons seulement sur le char à bancs des silhouettes blanchâtres et, debout, celle du violoneux qui râcle en se balançant... Aux cahots de la voiture, des arrêts brusques, des fausses notes scandent davantage, rendent plus bizarre encore cette musique.

Et c'est passé... s'éloigne... puis, sous des arbres, s'éteint bientôt, laisse en moi une impression de chose entendue depuis longtemps... oubliée déjà, presque.



Au bord de la route, une petite maison de bois peinte en rouge, l'air d'un joujou dans la gentillesse de ses petites fenêtres encadrées de blanc, de sa porte sous laquelle on doit se baisser pour entrer... De la maison vient une mélodie, et un frisson de cithare soutient le chant très tendre, à peine murmuré, d'une haute voix claire : et je ne perçois que le mot « *écho* » répété presque à chaque instant, presque à chaque phrase.

J'approche, et, par l'encadrement blanc de la petite fenêtre, je vois la chanteuse : Dalécarlienne au teint de fleur, toute auréolée de ses cheveux d'or clair, coiffée du bonnet suédois rouge. Sur son tablier rayé rouge et blanc elle tient la cithare.

Comme je la regarde, elle sourit; le chant continue, et toujours je ne perçois que « *écho* »[1] parmi les mots suédois.

Et l'écho reprend!... Le voilà tout près de la maison : il s'adosse à la porte entr'ouverte pour lui. C'est un beau garçon, blond lui aussi; entre les lèvres il tient une fleur d'alpe, qu'il offre à la jolie paysanne; et ses yeux clairs disent l'amour.

Je continue ma route avec le souvenir de ce chant. Petite

1. Le mot suédois *eko* (prononcez *èko)* a le même sens que le mot français *écho*.

valse lente, air bien naïf, et quel simple accompagnement !... Mais la chanteuse aux yeux bleus était si jolie, et si heureux le couple !... Et cela fredonne en moi, cette petite musique, comme l'écho du bonheur et de l'amour : petite valse infiniment douce et tendre, dans le calme du paysage vert, bordé au lointain horizon de montagnes bleues.

Puis, le soir, je repasse devant la maison rouge; et de nouveau j'entends la petite valse lente. La voix est plus sombre, plus grave. La gaieté ne chante plus dans les notes claires, et dans l'accompagnement tremble comme un sanglot.

Par la porte entr'ouverte, je me penche... et la chanteuse lève sur moi des yeux où luit de la colère. C'est la même figure que ce matin, seulement plus brune, les yeux plus gris; et la voix plus basse souffre la chanson que caressait la voix claire de ce matin.

Et l'écho ne répond pas... Toute triste, la valse continue, tandis que je m'éloigne ; et lentement, le long crépuscule du Nord étend sur la maison rouge l'apaisement de sa lumière de perle.

* * *

J'avais six ans, et pour moi la musique était personnifiée par une chromo-lithographie où deux jeunes filles, l'une en bleu, l'autre en rose, chantent en s'accompagnant au piano.

Un soir, on me fit venir au salon pour entendre de la musique. Au salon, je trouvai une vieille amie de ma mère, la marquise de S..., et j'attendais l'entrée des deux « musiciennes » lorsqu'on me dit de me tenir bien tranquille, parce que la marquise allait chanter.

Oh! mon étonnement !... La marquise allait chanter !

Toute vieille, toute blanche, coiffée en grandes coques à la mode d'un temps passé, les mains gantées de mitaines en filet comme je n'en voyais plus qu'aux vieux portraits poudrés... et surtout ce qui me la faisait surannée, d'un autre monde déjà, c'était sa robe en soie grise, parsemée de fleurs indécises, sans contours, noyées, comme usées, dans le fond de l'étoffe.

Cependant, on apportait une harpe et la marquise préluda.

Un arpège léger, puis, tout de suite, un accompagnement très discret à son souffle de voix.

D'abord, cela me parut irrésistiblement drôle, et j'eus envie de me sauver pour rire; mais déjà la voix ne chevrotait plus : toute fine, très claire, elle murmurait à peine un petit air créole, indécis lui aussi comme les fleurs de la robe, et de gentils mots peut-être très fades, oubliés aujourd'hui, mais dont le parfum de charme me reste.

Et j'étais si content de l'entendre, j'écoutais si sagement que la marquise me demanda, lorsque la romance fut finie :

— Que veux-tu que je te chante maintenant?

— Oh! le même air, madame, le même air encore!...

Et pendant toute mon enfance cet air s'effaça, en moi, avec le souvenir de la marquise.

Vers ma dix-septième année, j'entrai un jour dans la petite chapelle d'un village. Toute fruste, cette chapelle. Aucune image sur les murs, et seul au-dessus de l'autel en bois blanc un crucifix tout auréolé des rayons du soleil couchant...

Soudain, dans l'apaisement du soir presque tombé, l'organiste se mit à jouer la « messe de la Pentecôte » de Bach; et la musique sublime s'élevait pareille au calme du crépuscule... rouvrait en moi un cœur autre, mon cœur d'enfant naïf et croyant... et dans le nuage d'harmonie, à travers les larmes qui montaient à mes yeux, m'apparut la marquise : toute estampée, diaphane, peu à peu plus précise, très nette, très réelle, avec ses coques blanches, ses mitaines, sa robe grise dans l'encadrement de sa harpe d'or.

Et toujours, depuis, lorsque j'entends de la musique particulièrement tendre et haute, c'est la voix de la marquise qui chante en moi.

Je revois son sourire et cela refait de moi, pour un instant, l'enfant d'alors qui écoutait la musique avec son cœur.

PRINCE BOJIDAR KARAGEORGEVITCH

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE MEISSONIER

D'APRÈS SES ENTRETIENS[1]

Meissonier disait un jour : « Je devrais aller à l'Institut des jeunes aveugles demander la clef de leur écriture, parce que, ne pouvant plus guère dormir, ma nuit se passe dans l'insomnie, à méditer, à me souvenir. Je ne pourrais, sans fatigue, écrire des heures, à la lumière ; mais je regrette de ne pas garder au vol ce qui se presse en moi dans l'ombre : je me figure que depuis longtemps j'aurais ainsi des volumes. » Et, un autre jour, restreignant lui-même le champ de ses pensées : « Ah ! les souvenirs accumulés, s'écriait-il avec une bonne grâce mêlée de tristesse, c'est comme les grappes au pressoir. La cuve déborde de raisins entassés, dont on

1. Le monument sculpté par Antoine Mercié en l'honneur de Meissonier sera inauguré, le 25 octobre, au Louvre, dans le jardin de l'Infante. A cette occasion, nous sommes particulièrement heureux de publier une étude où se trouve toute la fleur des souvenirs de Meissonier, jusqu'à présent inédits, et recueillis par une main fidèle. L'ouvrage complet, auquel cette belle étude servira d'introduction, paraîtra dans le courant de l'année prochaine, orné de nombreuses illustrations, à la librairie Hachette.

n'exprime qu'un peu de vin. La vie ! combien il en reste peu de réellement vécu au fond du verre ! » C'est ce « réellement vécu » que je voudrais tirer des notes familières recueillies de sa bouche par une main fidèle, la main de l'amie qui est devenue sa seconde femme.

Il n'y faut chercher ni une biographie suivie, ni une appréciation raisonnée de son œuvre. C'est simplement le témoignage sur lui-même d'un homme qui, dans son atelier, en promenade par les bois de Saint-Germain et de Marly, en voyage à Antibes, à Venise, à Rome, à Florence, en Hollande, en Suisse, au sortir d'une exposition, d'un musée, d'une séance de l'Institut, approfondit, effleure, traite, suivant la circonstance et l'impression du moment, les sujets les plus divers. Rien de moins didactique ni de plus libre. Mais rapprochés les uns des autres, ces entretiens épars, tour à tour élevés et aimables, graves et piquants, toujours sincères, offrent un ensemble d'indications, presque de confidences, où le maître, où l'homme apparaît, vivant et naturel, dans le cadre journalier de ses idées et de ses sentiments.

I

LES ANNÉES DE JEUNESSE

Son enfance avait été attristée, sa jeunesse laborieuse et difficile. C'est le trait commun aux artistes qui, n'ayant pas trouvé au foyer de la famille la direction et l'appui, se sont élevés d'eux-mêmes. L'épreuve eut ceci de particulier pour Meissonier qu'elle trempa son caractère, sans altérer les sources où devaient se nourrir son âme et son talent. De bonne heure il fut un tendre et un vaillant.

Si « dans l'autrefois de son existence, tout au fond, où sa pensée aimait à plonger comme le pêcheur pour y chercher les perles, certaines dates s'étaient perdues », les sentiments qui s'y rattachaient demeurèrent toujours vivaces. Il adorait

sa mère. D'après le portrait qu'il en avait conservé, c'était une femme d'une physionomie aimable et fine, d'un esprit distingué, cultivant les arts, qui avait suivi les leçons de madame Jacottot à Lyon et peignait avec agrément sur porcelaine. Meissonier ne se défit jamais de la petite table où il l'avait vue travailler. C'est sur ce guéridon, sans doute, qu'elle



MEISSONIER ENFANT

Reproduction du portrait dessiné par sa mère.

avait fait à la mine de plomb un charmant petit portrait de son fils. Entrevit-elle, dans un éclair de prescience maternelle, sa gloire future?

Une note d'études d'un chef d'institution du lycée Charlemagne[1], dont Ernest suivait la septième en 1824. — il avait neuf ans, — ne témoignait ni d'une conduite, ni d'une application exemplaire, ni même d'une force en orthographe qui le classât bien haut, mais la colonne d'observations portait :

1. L'institution Petit, rue de Jouy, où ont été établies successivement la mairie de l'arrondissement et la pharmacie centrale, et qu'occupe aujourd'hui l'école primaire supérieure de jeunes filles *Sophie-Germain*.

« Ernest a un goût décidé pour le dessin : la simple vue d'une gravure nous fait négliger bien souvent des devoirs essentiels. »

On peut croire que la jeune mère, qui devait mourir l'année suivante, à vingt-cinq ans, fut plus touchée de l'observation que de tout le reste, car elle serra précieusement le bulletin dans sa boîte de couleurs, où, vingt ans plus tard, quand il perdit son père, Meissonier le trouva, jauni par le temps.

De cette mort prématurée, il avait gardé un souvenir, douloureux et doux, qu'aucun succès, aucun bonheur ne devait effacer. « C'est aujourd'hui 21 février, l'anniversaire de ma naissance, disait-il, le jour où il entrait dans sa soixante-dixième année (1884). Qu'il y a longtemps ! J'ai voulu, ce matin, qu'à l'heure peut-être où ma mère m'a mis au monde, ma première pensée fût pour elle. Chère mère, combien de fois mes yeux se sont emplis de larmes à ton souvenir ! Hélas ! je t'ai si peu connue que c'est presque par ton absence, par le besoin que je sentais de toi, que je t'ai aimée », ajoutait-il avec une délicatesse touchante. « Si souvent je me suis dit que ce devait être si bon d'avoir une mère ! » Il n'avait rien oublié de la nuit funèbre où son père les fit venir, lui et son frère, au chevet de la mourante, ni de ses recommandations suprêmes, ni de la bénédiction qu'elle leur donna « de ses mains blanches qu'il connaissait si bien, surtout celle qui avait un petit signe ».

Et ce n'était point là une fugitive impression d'anniversaire. Meissonier se plaisait à entretenir en lui ces sentiments. Né à Lyon, mais venu à Paris dès sa troisième année, c'est à Paris qu'il fut élevé, dans la région du Marais, qui a été si longtemps le foyer de la bourgeoisie parisienne ; et jusque dans son extrême vieillesse, il se plaisait à revenir à son berceau. Après son second mariage, il fit dans le quartier une sorte de pèlerinage, marquant chaque étape de son enfance et de ses affections : rue des Vieilles-Haudriettes, où son père, fabricant de produits chimiques, avait ses magasins ; rue des Blancs-Manteaux, où sa mère était morte et d'où elle avait été portée, le 25 mars 1825, à l'église qui était tout proche. Il saluait avec attendrissement l'étroite cour où elle surveillait

ses jeux, les fenêtres de l'appartement du troisième étage où, lorsqu'il rentrait du collège, apparaissait son doux visage, le vieil escalier avec ses balustres de bois jaunes, ses solives saillantes... « J'en veux venir un jour, disait-il, faire le croquis. »

Lorsqu'il parle de son père, l'accent est moins vif. L'affection n'en est pas exclue, mais le respect domine. C'est de ce côté qu'étaient venus les obstacles à sa vocation. M. Meissonier était, au témoignage de son fils, un homme énergique et net, qui savait bien ce qu'il voulait. D'allure fort élégante en sa jeunesse, de mise recherchée, la jambe fine et bien tournée, bel homme et beau cavalier, il faisait partie de ce qu'on appelait, sous la Restauration, la société lyonnaise : en pleine tradition des danses de Vestris, il comptait parmi les plus renommés danseurs ; avec deux ou trois amis, fanatiques comme lui, il formait dans les salons un quadrille devant lequel toutes les autres danses s'interrompaient : on montait sur les chaises pour regarder. Il avait aussi le goût de la musique, jouait de la flûte et chantait la romance. Mais, homme des plaisirs mondains confinant à l'art, M. Meissonier était d'abord un industriel, un homme d'affaires, et il entendait associer ses deux fils à son activité commerciale.

La mort si prématurée de madame Meissonier eut pour premier effet de porter le trouble dans l'éducation du jeune Ernest. Avant de suivre les cours du lycée Charlemagne, il avait été, pendant quelque mois, interne — sa mère étant déjà bien malade — dans une pension de Chaillot, et le seul souvenir qui lui en fût resté, c'était sa peur d'enfant, lorsque, pour rentrer, le soir des jours de congé, il passait par « le bois des Champs-Élysées tout noir et semé de fondrières ». Il fut question de l'y replacer. Mais son père avait pour intime ami, à Grenoble, un professeur, plus tard doyen de la Faculté des sciences, qui consentit à recevoir l'enfant et à lui faire suivre les classes du collège. Après un voyage de quatre jours et trois nuits passés au fond de l'intérieur d'une diligence, où une vieille dame s'était emparée du coin qui lui avait été ménagé, Meissonier, arrivé à Lyon, tomba dans les bras de M. et madame Fériot. Jamais il n'éprouva de son isolement un sentiment plus amer. Les premiers temps de son séjour à Gre-

noble ne lui furent pas moins pénibles. Il se trouvait perdu au milieu de ses nouveaux camarades, perdu, et presque humilié de n'avoir pas comme eux ce refuge de la famille « dont ceux-là seuls peut-être qui ne l'ont pas eu sentent tout le prix ».

M. Fériot, grand joueur de trictrac et de violon, à ses heures de loisir, mais géomètre avant tout et homme de devoir, le poursuivait de ses mathématiques jusqu'en promenade. « Pas une seule fois, madame Fériot ne l'avait caressé ni embrassé, pas une seule fois elle n'avait réchauffé d'une parole tendre son pauvre cœur d'enfant affamé d'affection. » Ils étaient bons pourtant l'un et l'autre, les Fériot, et il les aimait bien. Plus tard, en effet, au cours de sa jeunesse, c'est avec reconnaissance, avec joie, qu'il retournera à Saint-Ismier, — une modeste campagne qu'ils possédaient aux portes de Grenoble et qu'ils habitaient l'été, — peindre, par une journée riante, la petite maison, « avec la pure lumière qui en éclaire le devant, le jardin qui lui sourit, le magnifique cyprès qui s'enlève si vigoureusement sur le ciel » ; plus tard encore, dans son extrême vieillesse, il retouchera avec une sorte de piété filiale les deux portraits, pâlis par le temps, de ses vieux hôtes.

Le mal du pays, dont il avait tout d'abord si vivement souffert, fut-il le plus fort, comme il le laisse entendre ? Au bout de deux ans, son père le rappela à Paris ; et « le faisant entrer d'emblée dans les affaires », il l'employa, pour commencer, à copier les lettres sur le grand registre. L'intervention d'un client, dont le fils était en pension à Thiais, le sauva encore une fois. C'est à Thiais que Meissonier prit goût à l'étude en compagnie de Fauvel, le futur grand médecin des épidémies, et d'Édouard Thierry, le futur administrateur de la Comédie-Française, avec lesquels il se lia pour la vie. Le romantisme battait son plein. Il dévorait en cachette Alfred de Vigny, Victor Hugo, Lamartine, qui l'enivraient. Au souvenir des premières sensations de cet enthousiasme se joignait celui de la petite église de Thiais, où son âme flottait dans les rêves, en écoutant les chants sacrés de l'orgue et en regardant les vitraux :

— Je nageais, dit-il, en plein idéal.

Les grandes émotions du dehors ne le laissaient point

d'ailleurs indifférent. Il était encore en pension lorsque éclata la révolution de 1830. Émile Augier a raconté qu'interne, lui aussi, dans une institution du lycée Henri IV pendant les journées de Juillet, il s'amusait avec Got, son camarade de chambrée, à compter les coups de canon. paisiblement. Moins flegmatique, et déjà sensible, comme il devait l'être toute sa vie, aux agitations de la politique, libéral par instinct, Meissonier voulait aller prendre part à la bataille. « Nous étions, raconte-t-il, dans un étrange état d'effervescence ; nous entendions au loin le bruit de la fusillade. A trois ou quatre, nous prîmes la résolution de nous coucher habillés et de nous relever, aussitôt que la maison serait endormie, pour franchir les murs bas du jardin qui donnait dans la campagne et courir à Paris. Mais un lâcheur nous trahit. Le maître d'études s'approcha de mon lit, leva les draps, me vit tout équipé, m'appliqua une paire de soufflets qui me brûla de honte et, sans mot dire, me mena au cachot. »

Au mois d'octobre suivant, il retourna à Grenoble. Renonçant aux études classiques, son père avait décidé de lui faire apprendre la comptabilité, la physique, la chimie, les langues modernes, tout ce qui pouvait le préparer au commerce, et c'est aux excellents Fériot qu'il l'avait de nouveau confié. Mais à Grenoble, ancienne capitale de province très fière de son passé, ville de guerre et de parlement, on s'occupait peu de commerce.

Meissonier était entouré d'amis qui se destinaient au barreau, à la médecine, aux lettres ; il ne voyait venir en répétition chez M. Fériot que des jeunes gens qui aspiraient à entrer dans les Écoles du gouvernement pour en sortir ingénieurs, marins ou militaires ; il souffrait d'avouer qu'il ne devait être que commerçant, alors surtout que de jour en jour il entendait davantage murmurer au dedans de lui le : « Et moi aussi, je suis peintre ! » Au bout d'un an, que lui restait-il de cette éducation à contre-gré ? Fort peu de mathématiques, il en convient, mais une lecture assez abondante, l'éveil sur les choses de l'histoire, la connaissance pratique de la langue anglaise — chose rare alors — et des notions élémentaires d'allemand ; l'habitude de voir en soi et autour de soi, le goût de l'observation morale, une

grande finesse de sensibilité ; par-dessus tout, la passion de la nature, « toutes sortes d'amours avec les beaux ciels et les belles montagnes du Dauphiné, d'intimités avec les petites sources des prairies, les ruisseaux limpides courant le long des sentiers sur les cailloux brillants, les buissons d'épine-vinette foisonnant de sauterelles aux ailes rouges et bleues bordées de noir qu'il s'amusait à faire lever par essaims pour les voir étinceler au soleil ». Oh ! comme il les connaissait, les vallées et les crêtes, de la combe de Malaval au Lautaret, de Grenoble à Briançon ! Avec quel ravissement il les explorait, marchant à l'aventure, couchant sur le foin des granges, soupant à la grâce de Dieu ! On l'appelait le Montagnard. Il en aimait la vie rude et sauvage, pleine de spectacles pittoresques et de surprises charmantes. Certaines scènes s'étaient fixées dans son imagination comme un tableau : celle-ci entre bien d'autres.

Par une splendide soirée de juin, à l'heure où le soleil, à son déclin, couronne comme d'un nimbe tout ce qu'il touche, il courait les Alpes dauphinoises, tête nue, les cheveux flottants et vêtu d'une blouse taillée à l'antique, qu'il relevait sur les hanches pour marcher et dont il s'enveloppait comme d'un manteau lorsqu'il se reposait. Il était arrivé sur le haut d'un rocher qui surplombait un torrent desséché. Des enfants jouaient au fond du lit, cherchant des cailloux polis par les eaux. Il était debout à la pointe extrême de la roche, se silhouettant sur le ciel, silencieux, immobile. Tout à coup les enfants lèvent les yeux et, l'apercevant, s'enfuient avec de grands cris d'épouvante. Qu'allèrent-ils raconter au village ? Meissonier aurait-il, à l'orée de ce joli bois, son petit bout d'autel et de légende ?



Cependant son père, que la révolution de 1830 avait ruiné, travaillait à reconstituer sa fortune. Ce n'était pas le moment de laisser prendre racine à des goûts qui, d'après les lettres d M. Fériot, ne lui semblaient qu'un prétexte à ne rien faire.

Au commencement de 1832, Meissonier était apprenti droguiste, rue des Lombards, dans la maison Menier, en face de celle qui portait pour enseigne : *Au Mortier d'Or*. Il n'a jamais pu voir la caricature de Gavarni : « Né pour être homme et être épicier ! » sans faire un amusant retour sur lui-même. Lui aussi, il avait été épicier. Il balayait le magasin, jamais au dehors, il est vrai, sa dignité s'y opposait ; mais, consciencieux et soigneux en toute chose, il excellait à préparer la poix de Bourgogne et à ficeler les paquets de drogueries ; il savait dire à la pratique : « Et avec ça ? » Sa distraction, à ce moment, c'était de s'exercer à tous les jeux de force et d'adresse. Quelques années plus tard, quand il habitait l'île Saint-Louis, agile, vigoureux, hardi jusqu'à l'imprudence, il battait la Seine à la gaffe, du pont des Tournelles au pont Marie, sur de méchantes galoubilles qui faisaient eau de toutes parts, escaladait les tours de Notre-Dame en cherchant l'*Anankè* de Victor Hugo, et risquait vingt fois chaque dimanche de se noyer ou de se rompre le cou. A Poissy, il canotait et montait à cheval avec passion ; il nageait remarquablement. C'était le fruit d'une éducation entreprise de bonne heure avec énergie. Il était fier de ses muscles et ne se fâchait point, rue des Lombards, qu'on le félicitât de redresser un tonneau de six cents livres.

C'est qu'il s'armait pour la lutte qu'il sentait inévitable, s'aguerrissait pour les privations qu'il voyait venir. Il avait repris le crayon, le soir, à l'insu de tout le monde, aussi résolu à suivre sa vocation que son père paraissait l'être à l'en détacher. « Donne-moi trois cents francs, lui déclara-t-il un jour, et tu n'entendras plus parler de moi que plus tard. » Il était prêt à partir pour Naples, et à se mettre au service du premier peintre qu'il rencontrerait. Le père avait d'abord fait la sourde oreille à sa confiance naïve. A la fin, il avait consenti à lui accorder le délai d'une semaine pour chercher un maître qui garantît son aptitude et se chargeât de son éducation.

Meissonier cherchait donc le témoignage en même temps que la direction dont il avait besoin. Les huit jours étaient presque écoulés, et il n'avait trouvé personne. Un matin, il prit son courage à deux mains et s'en fut chez M. Delaroche, qu'il ne connaissait que par son renom. Delaroche travaillait à

la Mort de Jane Grey. L'entretien ne fut pas long : les conditions d'entrée dans l'atelier du maître étaient inabordables pour une bourse vide. Meissonier s'en retournait bien triste, ne sachant à quelle porte frapper, quand, près du Palais-Royal, au coin d'une rue, il tomba sur un graveur de cachets, M. Lévesque, un ami de son père. « Où allez-vous donc, avec cet air désespéré ? » Et le pauvre garçon raconte que son père l'a mis en demeure de trouver dans la semaine un professeur, ou de renoncer à sa folie. Il a fait un croquis, qui est là, dans la coiffe de son chapeau ; mais il n'a pas eu le courage de le montrer à M. Delaroche, de chez qui il sort. M. Lévesque l'envoie passage Sainte-Marie, chez un sien camarade, Julien Potier, ancien deuxième grand prix de Rome, qui courait le cachet dans les pensions de demoiselles. Intérieur lugubre. Des murs gris. Comme décoration de fond, *Ugolin dans la tour de la faim avec ses enfants*. « Si j'avais un fils, répond Potier au premier mot, je le ferais savetier plutôt que de le laisser peindre ! » Accueillants et bons, les Johannot, où Meissonier se risque ensuite, lui demandent à voir son dessin ; mais ils ne peuvent prendre d'élèves, et ils le renvoient chez Potier, en l'invitant à montrer ce qu'il a fait. C'étaient des soldats dans un cabaret, en train de boire. Après avoir regardé, le brave homme changea d'attitude. « Oubliez ce que je vous ai dit l'autre jour. Je vais écrire à votre père. » Et il le garda auprès de lui à copier à l'estompe des figures d'école sur un papier jaunâtre.

Pendant tout un hiver, Meissonier vint chaque matin de la rue des Blancs-Manteaux au passage Sainte-Marie, achetant, quand il était en fond, deux sous de marrons qui lui réchauffaient la poche et l'estomac. Son père lui payait une pension de cinquante centimes par jour, plus le dîner du mercredi, qui était le jour des réunions de famille. « Comme Chateaubriand dans son exil à Londres, raconte M. Alexandre Dumas, Meissonier dînait le plus souvent d'un petit pain d'un sou ; après quoi, le mercredi, quand il se sentait vraiment le besoin de reprendre des forces, il entrait à l'heure du dessert. « Tu as dîné ? lui disait le père. — Oui, je suis venu tout bonnement prendre le café avec vous. »

Au bout de quelque temps, Potier, pour qui il avait fait

quelques dessins qui s'étaient vendus, le présenta à Cogniet, en payant à l'avance cinq mois d'atelier. Meissonier faillit ne pas rester. « Le jour du punch et de la scie », — il avait dû emprunter pour payer son écot, — un camarade, en l'apercevant, se mit à crier : « Tiens, ce petit-là, c'est un épicier ! » — « C'est donc écrit sur mon front », pensa-t-il au souvenir de la rue des Lombards. Sa fierté de timide se replia ; et, s'il n'eût trouvé le moyen de travailler tout seul dans un petit enclos dépendant de l'atelier, peut-être n'y serait-il jamais retourné. Il ne vit d'ailleurs Cogniet que deux fois, le jour de sa présentation et un autre jour que le maître s'approcha de lui pour le corriger.

***

Le livret du salon de 1834 est le premier qui porte son nom, avec cette indication : *une Visite chez le bourgmestre*, et la Société des Amis des Arts avait acheté le tableau cent francs, ce qui, pour le temps, était un prix : on ne donnait guère davantage d'un Decamps ; tous les Delacroix ne se vendaient pas. L'année 1835 lui fut moins heureuse : *le Petit Messager* fut refusé et ne trouva d'autre acquéreur que son père. Mais son père commençait donc lui-même à trouver qu'il ne manquait pas de dispositions ! Meissonier entreprit alors le portrait d'un pharmacien de la rue Jacob, grand ami de la famille, M. Quesneville, le collaborateur de ce Pelletier, qui avait découvert la quinine. M. Meissonier, à qui il le porta à peine terminé, en fut frappé, et peut-être n'éprouva-t-il jamais un plus vif sentiment d'orgueil paternel, une joie plus profonde, — même lorsque, huit ans après, il eut à recevoir, à Paris, en grande cérémonie publique, la première médaille d'or obtenue par son fils, qu'avaient retenu des tableaux en train. — Il lui annonça que définitivement il allait l'envoyer à Rome avec cent francs par mois.

Cent francs par mois ! La pension était si considérable qu'il fut convenu qu'elle pouvait suffire à deux et que Meissonier emmènerait avec lui un compagnon. Une seule condition était

mise au voyage : il devait s'arrêter à Grenoble pour faire le portrait de M. et madame Fériot. Le choléra, qui avait éclaté en Italie, ne lui permit pas, les deux portraits achevés, de pousser plus loin que Lyon où il était revenu. Il dut y passer l'hiver, et un hiver très rigoureux. Un incident se rapporte à ce séjour forcé, qui lui a servi plus d'une fois à exprimer sa détresse. « Vous n'avez pas idée, disait-il, de ce qu'était pour moi, dans ma jeunesse et depuis mon enfance, l'ambition d'un manteau ! » Son père avait pour principe de laisser les enfants s'endurcir au froid. Au cœur de l'hiver, Meissonier ne portait qu'une blouse et ne pouvait s'empêcher de regarder avec envie ses camarades bien emmitouflés. Il se souvenait, « avec le frisson dans le dos », de certaines veilles du jour de l'an, où il allait faire des visites de famille, morfondu, sous l'étoffe légère, dans l'air glacé. Il avait retrouvé à Lyon ces souffrances cuisantes. L'ami chez qui il logeait, Gournier, eut





l'idée de lui faire faire l'aquarelle de deux de ses cousines, les demoiselles Thibault, filles d'un grand fabricant. Prix convenu, quatre-vingt-dix francs. Aussitôt Meissonier alla commander le manteau de ses rêves. L'anecdote ne serait pas complète, si je n'ajoutais qu'il y fit coudre six boutons d'argent et qu'il prenait grand plaisir à s'y draper.

De retour à Paris, il trouva un petit atelier qui l'attendait, son premier atelier! C'était une prévenance de son père. Cependant l'atelier ne donnait pas de quoi vivre. M. Meissonier, dont la fortune commençait à se rétablir, mais qui venait de se remarier, avait réduit la pension de son fils de douze cents à sept cents francs : c'était à lui de faire le reste. Or il était presque aussi difficile de trouver du travail qu'il l'avait été quelque temps auparavant de trouver un maître. Ce fut une nouvelle odyssée.

Sur le conseil de Tony Johannot, il se présenta chez Curmer qui, après l'avoir toisé, — « j'avais l'air d'un galopin », — se décida, non sans peine, à lui donner à traiter. pour la Bible de Royaumont, la *Mort d'Éléazar*. L'éditeur fut si satisfait de la planche que du coup il l'engagea pour l'illustration de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne*. Mais l'éclat même de ce succès devait tourner contre lui. Pour étendre ses relations de commerce, suivant le mot de son père, il était allé voir Hetzel, comptant sur l'effet de ses premières œuvres. Hetzel lui tint ce « langage inoubliable » : « Après les bois merveilleux que vous avez fournis à Curmer, je ne peux plus vous donner les miens. — Me voilà donc condamné à mourir de faim pour avoir trop bien fait, » répondit-il!

Mais il n'était pas homme à se laisser décourager de bien faire. Dès ce moment il avait pour règle que, petites ou grandes choses, il n'était rien qu'il ne valût la peine de pousser jusqu'à la perfection. Tandis qu'il illustrait la *Chaumière indienne*, il passait la plus grande partie de ses journées dans les serres du Muséum ou à la Bibliothèque, pour étudier les plantes des tropiques et compulser les ouvrages que le directeur, le voyant si assidu, se faisait un plaisir de lui procurer. Trois fois par semaine, il se couchait à sept heures et se relevait à minuit pour dessiner jusqu'au matin. de façon, sa journée gagnée, à pouvoir consacrer le reste

du temps à l'étude. C'est sur le guéridon de sa mère qu'il travaillait. Il y avait gravé ces mots de l'Évangile : « Veillez et priez, car vous ne savez pas à quelle heure viendra le Seigneur ». Et il observait le précepte « en chair comme en esprit ». « Ah ! disait-il plus tard gaîment, les voleurs ne me gênaient pas ! Je pouvais, en partant le matin, laisser la porte de ma chambre toute grande ouverte. »

A ce labeur poursuivi sans relâche chez Curmer et chez Hetzel, qui l'avait rappelé pour l'associer à ses entreprises, il gagna, du 1er juin 1836 au 1er avril 1839, neuf mille quatre cent quatre francs, d'après le compte très exact qu'il tenait de ses recettes. La lettre majuscule lui rapportait de cinq à huit francs, les compositions, quinze, vingt, quarante francs, — c'était le prix de l'*Éléazar ;* — quelques-unes, par exception, avaient atteint ou dépassé cent francs. Soit, comme il le calculait, un bénéfice de moins de dix francs par jour. Pour lui seul, c'eût été l'aisance. Mais il s'était marié, à vingt-trois ans (13 octobre 1838), avec la sœur d'un de ses camarades, le peintre verrier Steinheil. Il n'avait trouvé dans cette union que des charges : et son père, en lui remettant pour dot, avec six couverts d'argent, une année de pension et une année de loyer payées à l'avance, lui avait tenu ce discours : « Maintenant, il est clair que tu n'as plus besoin de moi : quand on se met en ménage, c'est qu'on se sent de force à soutenir une maison. »

Est-ce à ce moment que, ainsi qu'il l'a dit quelque part en plaisantant sans doute, il aurait fait avec Daubigny des tableaux à un franc le mètre ? Il ne se plaignait jamais de ces années de lutte. Qu'il eût connu comme Rousseau, comme Millet, des jours difficiles, et ne crût pas la misère nécessaire au développement des vocations : à la bonne heure ! Assurément, il regrettait les retards qui avaient pu nuire à l'éclosion de son talent : il aurait voulu « qu'on lui rendît le temps qu'il avait perdu à peiner pour assurer le lendemain ». « Mais, malheureux ?... Est-ce qu'on est malheureux, quand on a vingt ans, la vie devant soi, la passion de l'art, une carte pour travailler librement au Louvre, à la Bibliothèque, au Jardin des plantes, des yeux qui voient, un cœur qui sent et le soleil pour rien ? »

II

LES ŒUVRES

Si les *Entretiens* ne fournissent pas sur les œuvres de la jeunesse et de la première maturité de Meissonier autant de renseignements que sur les débuts de sa vie, ils ne laissent pas d'en marquer le caractère avec une intéressante précision.

C'était chez lui une façon de voir très arrêtée qu'un artiste, quelque progrès qu'il ait accomplis par la suite, ne doit jamais renier les efforts de ses commencements ; et n'eût-il laissé que ses premières illustrations, il aurait une place dans l'histoire de l'art. Il n'en avait pas conservé la collection : mais il les retrouvait toujours avec plaisir chez les éditeurs ou chez des amis. « Je ne concevrais pas autrement les choses aujourd'hui, remarquait-il non sans complaisance. Ma manière de voir est la même ; je n'ai pas changé. »

Cependant, comme Poussin, — qui, lui aussi, avait commencé par les lettres ornées, les culs-de-lampe, voire les enseignes, — il distinguait entre les sujets que l'on traite sur commande et ceux qu'on se donne par libre choix. A la première catégorie appartiennent. d'après les propres indications de Meissonier, la *Mort d'Éléazar* et les deux épisodes de l'histoire d'Holopherne — *Holopherne approchant de la Judée* et *Judith devant Holopherne* — qui faisaient également partie de la Bible de Royaumont. Certes. les deux scènes d'*Holopherne* ne manquent ni d'ordonnance. ni de précision. ni de vie; et, en même temps que le souci de la composition, la *Mort d'Éléazar* révèle une intelligence peu commune du sens dramatique. Mais, même dans *Éléazar*. malgré la variété très observée des poses et des expressions. l'ensemble accuse un défaut d'aisance et d'inspiration : les personnages sont courts et comme ramassés. les têtes manquent de proportion : surtout

le sentiment biblique n'apparaît point : que l'on place en regard les enluminures des imagiers du XIVe siècle dont la raideur hiératique est empreinte d'une émotion si naïve ! C'est la même insuffisance de sentiment, avec la même intensité d'application, que trahissent l'*Isaïe* et le *Saint Paul* du *Discours sur l'Histoire universelle*, qui datent de la même année (1835). Mais, dès l'année suivante, où Meissonier est davantage laissé à lui-même, l'accent personnel se marque dans le *Voyage à l'île des Plaisirs*, et l'idée morale de l'aimable conte de Fénelon, revendiquant pour l'homme les mâles satisfactions du travail, est interprétée avec autant de bonne humeur que d'exactitude pittoresque par les vignettes sur « les marchands qui vendent de l'appétit » et sur « les femmes qui, à défaut des hommes endormis dans la paresse, veillent à l'ordre public de la cité ». Tel est aussi le caractère agréable et fin du *Livre sur le mariage*. Mais c'est de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne* que date vraiment pour Meissonier la prise de possession de son talent.

Pour *Paul et Virginie*, Meissonier n'a été qu'un collaborateur de Tony Johannot, un collaborateur supérieur, il est vrai. Johannot était fatigué, écœuré, il le disait lui-même. Ses compositions manquent de variété ; l'élégance en est banale, la grâce molle : nature et personnages, tout se fond en douceur ; et, quand le drame éclate, par un contraste sans ménagement, la violence du dessin devient presque brutale. Les quarante-sept vignettes qui forment la contribution de Meissonier se distinguent par la netteté et la sobriété du trait. Qu'il représente le canot qui attend le moment d'aller chercher dans le vaisseau dont les voiles apparaissent au loin la correspondance impatiemment attendue — ou les étoffes étalées sous les yeux de Virginie, — ou la solitude, dans laquelle Paul cherche la consolation et le réconfort, — la précision de l'image donne du ton à la pensée parfois languissante, à la prose si souvent fluide de Bernardin de Saint-Pierre : le dessin de *la Baie du Tombeau*, notamment, ajoute à l'émotion, trop composée, trop littéraire, pour ainsi dire, du dénouement de l'idylle une solennité naturelle d'une vraie grandeur. Si vive fut l'impression causée par cette dernière vignette, que l'éditeur crut

en devoir faire une mention spéciale parmi les illustrations qui recommandaient l'œuvre et ajouter le nom du jeune artiste de vingt-trois ans à ceux des dessinateurs expérimentés, Camille Rogier, Levasseur, Devise. Girard Seguin, qui passaient pour les maîtres du genre.

La *Chaumière indienne* appartient presque tout entière à Meissonier, et « elle acheva de lui apporter un peu de renommée ». Le luxe de l'interprétation parut merveilleux. De chaque ligne du texte jaillissait une floraison de lettres ornées, de scènes, de points de vues, de tableaux de toute sorte, foisonnants et éclatants comme la nature même des tropiques. Cette abondance d'idées était soutenue par le fini de l'exécution : pas une plante, pas une feuille des palmiers, des cocotiers, des bananiers ou des citronniers en fleur qui n'eût été étudiée sur les spécimens vivants des serres du Muséum ; pas un monument, synagogue d'Amsterdam ou bibliothèque du Vatican, couvent du Mont-Carmel ou pagode de Djaggrenat, dont l'architecture n'eût été relevée sur des documents d'une incontestable authenticité ; c'est d'une collection que Meissonier avait réunie lui-même qu'était tiré le modèle des pipes échangées à la dernière heure entre le Docteur et le Paria, comme souvenir de leurs entretiens et lien de leur pensée. Enfin, sous cette richesse de traduction plastique, circulait l'âme du livre. En ouvrant à notre regard, par ses illustrations, les sanctuaires où s'étaient agitées les questions de la vérité et du bonheur, — depuis les tumultueuses assemblées des docteurs des diverses religions jusqu'à la roche solitaire, asile du Paria, — en faisant vivre, par le groupement et l'attitude des personnages, les réflexions et les controverses qu'ils échangent, en nous donnant presque l'illusion de les entendre, Meissonier élargit le sujet. « Je me suis proposé de grands desseins dans ce petit ouvrage », disait Bernardin de Saint-Pierre, et la déclaration n'est pas sans ambition. Mais, sur plus d'un point, Meissonier la justifie par l'ampleur de son commentaire. La leçon de simplicité philosophique, que finalement le bon Docteur recueille de sa pérégrination à travers le monde, s'agrandit de toutes les images gracieuses, intelligentes, spirituelles, dont, chemin faisant, l'habile et pénétrant dessinateur peuple l'horizon.

Les amis de Meissonier regrettaient que la planche eût trop souvent émoussé la pointe délicate de son crayon. Et, en effet, si les meilleures vignettes de *Paul et Virginie* et de la *Chaumière indienne* ont été sauvées par le talent très français de Lavoignat, il en est trop dont la gravure anglaise a comme brouillé et affadi le caractère. Telle est aussi l'impression générale que laissent les dessins de *la Chute d'un Ange* (1839). Certains fonds de paysage, celui des *Cèdres* et celui de *la Lutte*, sont d'une vigueur rare; l'expression des *Sept meurtriers de Daïdha* est d'un sentiment remarquable: mais l'ensemble des gravures ne donne qu'un témoignage vraisemblablement infidèle ou incomplet du talent de l'artiste. Il est clair, d'ailleurs, que son imagination est moins excitée par le sujet qu'elle ne l'avait été par la *Chaumière*.

Les *Contes rémois* appartiennent à cette galerie des débuts. A lire aujourd'hui ces Contes, on est un peu surpris qu'ils aient un moment rencontré une faveur si vive. C'est à Meissonier qu'ils la doivent en partie. Le vers grivois de M. de Chevigné, souple, facile, de bonne humeur et de bon ton, non sans agrément dans le détail, n'a ni la verve primesautière, ni les abandons de grâce hardie qui sont l'attrait et l'excuse du genre. Meissonier n'a jamais aimé, au surplus, nous le verrons, qu'on en prît à son aise, dans l'art, avec la morale. Bien que très sollicité par M. de Chevigné, on peut croire qu'il ne se mit pas sans peine aux *Contes rémois* et qu'il ne s'y mit jamais à fond. C'est autour des fabliaux plutôt que dans les fabliaux eux-mêmes qu'il chercha les motifs de ses frontispices. Les sujets le gênaient. « J'évitais, dit-il, le moment psychologique. » Les motifs sont d'ailleurs délicieux. Le *Bord de l'eau*, la *Maréchalerie*, l'*Intérieur d'église*, dont Poissy lui avait fourni le modèle, la *Compagnie d'arquebusiers* qui décore *De par le Roi*, la *Batelière*, le *Bon Cousin*, le *Choix d'une messe*, sont de véritables petits tableaux. La poésie du cadre, une poésie discrète, y relève la trivialité de l'idée.

Meissonier a toujours rêvé d'illustrer Molière et La Fontaine. Il s'était fait son idée à lui d'Alceste; il le voyait, non en habit de velours vert sombre à broderies d'or, comme le représente la tradition du théâtre, mais en gris foncé

relevé de vert : le ton gris est le seul qui lui parût accommodé au caractère du misanthrope. Jouaust lui avait demandé de traiter La Fontaine : ils avaient arrêté ensemble le choix de six fables, parmi lesquelles *le Chêne et le Roseau*, *le Vieillard et les trois Jeunes hommes*. Vers 1880, alors qu'il était dans tout l'éclat de sa gloire, Meissonier pensa à reprendre ce projet. Quel dommage qu'il ne l'ait pas exécuté ! Avec quelle puissance et quel charme de vérité il eût traduit le plus exquis des amants de la nature, le plus avisé des interprètes du cœur humain !

Ce qu'on n'a pas assez remarqué peut-être, à ces heures de réputation naissante, c'est la diversité des œuvres auxquelles Meissonier prêtait la main. Il n'est presque pas d'édition illustrée de Curmer, d'Hetzel, de Delloye, de Dubochet, de Pagnerre, — *Vicaire de Wakefield*, *Gresset*, *Lazarille de Tormes*, *Roland furieux*, *Grèce pittoresque*, *Chants et Chansons populaires de la France*, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, — dont il n'ait été le collaborateur recherché. Son portrait du vicaire de Wakefield a la délicatesse d'une miniature achevée. Son Lazarille est admirablement campé, et quels profils que celui de l'archiprêtre de San-Salvador dont Lazarille a pillé le sanctuaire ! Quelle vive et jolie scène que celle des gardes françaises, entonnant, le verre en main, l'histoire de Madame Marion !

La critique lui a reproché de dépayser nos yeux, en empruntant les costumes d'un autre âge, et peu s'en faut qu'il n'ait paru inhabile à exprimer, sous leurs vêtements d'usage, les hommes de son temps. Il ne se défendait pas de ses préférences ; elles avaient leurs raisons que nous verrons tout à l'heure. Mais le réalisme, s'il eût voulu y accommoder son talent, ne l'eût pas pris au dépourvu. On retrouverait dans *les Français peints par eux-mêmes* toute une série de planches dues à son crayon (1840-1842). C'était alors, on le sait, une mode fort accréditée de personnifier les métiers, les professions, les diverses régions de la France. Avec une grande indépendance de goût et un esprit de généralisation déjà très marqué, Meissonier substituait au portrait d'un homme la vue d'une ville, d'un pays, d'un monument propre à exprimer telle race, telle industrie. Le *Port*

du Havre, par exemple, représentait le *Capitaine au long cours*; le *Panorama de Montbrison*, le *Forésien*: il attachait le *Souvenir normand* au *Chevet de l'église de Saint-Pierre de Caen*, ou, rendant le métier à son milieu, il plaçait le *Pêcheur à la ligne* dans le cadre d'un *Quai de Paris*. Il a ainsi créé des types : — c'était le mot en usage : — types de vignettes : — le *Viveur*, l'*Agent de change*, le *Sportsman*, le *Célibataire*, le *Poète*, le *Capitaine des grenadiers de la garde nationale*; — types en pied : le *Marchand d'habits*, le *Gniaf rapportant son ouvrage* et le *Gniaf travaillant à son établi*. Et dans les uns comme dans les autres, la physionomie, l'attitude, le costume, tout nous rend la saisissante vulgarité du sujet.

Sait-on que Balzac l'avait associé à la *Comédie humaine*? (1842). Il était convenu que Meissonier ferait du romancier, dont la vogue commençait à se répandre, un portrait qui serait placé en tête de la collection. C'était la base du traité. Dans ses calculs étourdissants d'imagination et d'orgueil, Balzac, avec un simple droit d'un franc prélevé sur chaque exemplaire vendu, assurait à son collaborateur deux millions, au bas mot. Quelle invraisemblable apparition des Mille et une Nuits pour un homme qui n'avait pas encore vu, dans sa main, mille francs à la fois ! Sans se faire la moindre illusion, Meissonier se mit à l'œuvre. « Balzac avait une tête rabelaisienne, très fine et très amusante, le nez crânement retroussé avec des méplats drôles, les yeux pleins de feu, la lèvre charnue et sensuelle... » Le portrait, assis à mi-corps, venait à merveille. Malheureusement, il fut interrompu pendant quelques semaines. Un jour qu'un modèle posait une culotte « dont les plis s'arrangeaient bien », Meissonier voulut la fixer. Il commença l'esquisse sur un coin du panneau où Balzac attendait. La culotte, « s'arrangeant de mieux en mieux », empiéta sur le portrait et finit par le couvrir. Elle est devenue celle de *l'Homme à l'épée*. Le portrait fut sacrifié. Si le traité, ainsi rompu, ne s'est jamais renoué, du projet de collaboration il est resté cinq dessins. La *Femme abandonnée*, *Schinner*, le rapin d'avenir, — *Monsieur de Fontaine*, le serviteur de grande maison, — *Monsieur Guillaume*, le marchand de drap, patient, sage et rusé, de la maison du « Chat qui pelote », — *Monsieur Crottat*, le notaire, — un pied dans la basoche, un pied dans le

monde, gras à point et sanglé dans son habit d'officier ministériel, l'œil émerillonné et la bouche en cœur, la main dans l'entournure du gilet, solennel et gouailleur, obséquieux et important, — témoignent que rien n'eût manqué à Meissonier pour faire vivre, « sous les traits et dans l'appareil conformes à leur état civil ». comme il disait plaisamment, les originaux de son siècle.

*
* *

Si ces travaux l'intéressaient, moins encore peut-être par le profit qu'il avait besoin d'en tirer que par le soin qu'il se faisait honneur d'y apporter, ils étaient loin de satisfaire son ambition. « Non, non, répondait-il impatiemment à ceux qui l'en félicitaient avec un zèle indiscret, ces bonshommes ne sont pas l'expression de ma nature ; elle s'est résigné à les faire, mais en rêvant autre chose. » Quel était donc ce rêve? Fut-il tout d'abord bien défini?

Les querelles qui agitaient alors et divisaient les esprits en littérature avaient dans les arts, on le sait, un profond retentissement. Ingres tenait le drapeau des classiques, pour employer le langage du temps, avec la double autorité d'un caractère que la nature avait façonné pour la domination et d'un talent consacré par des œuvres d'une maîtrise incontestée : le *Vœu de Louis XIII* et l'*Apothéose d'Homère*. En face de lui, Delacroix avait levé l'étendard du romantisme et conquis par *Dante et Virgile*, le *Massacre de Scio*, *Sardanapale*, le *Massacre de l'évêque de Liège*, le droit de présider à la lutte. A la vérité, les deux chefs d'école étaient moins séparés peut-être par le fond de la doctrine que par les passions de leurs disciples. Ce sont les esprits de second ordre, les esprits à la suite, « les agités », comme les appelait Delacroix, qui aigrissent et perpétuent les dissentiments. Au degré où les élève leur talent, les maîtres se rapprochent toujours et, par le seul fait de la supériorité de leur point de vue, rétablissent l'accord. Le *Journal* de Delacroix n'a-t-il pas révélé quel culte il nourrissait pour Racine

et Mozart, pour la grâce accomplie, l'harmonie profonde et la sereine beauté de l'art classique? « Ni Mozart, ni Racine n'avaient, dit-il, nos sottes antipathies : leur raison était à la hauteur de leur génie, ou plutôt elle était leur génie même. » Et, à parcourir les cartons du musée de Montauban, qui pourrait refuser à Ingres le mérite d'avoir poursuivi, par delà la rectitude du dessin, la recherche du mouvement et de la vie? Mais les deux écoles, aussi passionnées l'une que l'autre, n'étaient pas moins utiles l'une que l'autre pour pousser l'art dans les voies nouvelles sans le séparer témérairement de la grande tradition.

Il était bon également que des esprits heureusement doués cherchassent leur originalité, non dans la stérile imitation d'une école ou dans une sorte de conciliation entre les extrêmes qui accuse presque toujours et ne produit jamais que la médiocrité, mais dans le développement naturel de leur tempérament propre. Tel est l'honneur de Meissonier. Il n'a jamais aimé Ingres, qui le traitait presque en adversaire. Il admirait Delacroix. Le romantisme, nous l'avons vu, avait enchanté sa jeunesse. « Ah! les belles visions, les grands souffles de la vingtième année! Les vieux manuscrits et les vierges à fond d'or, la flèche gothique et les saints concerts!... Je pleure encore en relisant certains vers », disait-il à plus de soixante ans. Cependant si ces grands souffles avaient soulevé son âme, s'il s'était laissé ravir à ces belles visions, jamais elles ne l'avaient entraîné. D'ordinaire, on va des maîtres à la nature; Meissonier était arrivé par la nature aux maîtres. Il déclarait « n'avoir compris certains d'entre eux, le Corrège, par exemple, que dans la suite, quand il était lui-même en pleine force, ce qui lui avait permis de les comprendre sans parti pris, et n'ayant d'autre amour au cœur que la vérité! »

Mais à quoi cet amour de la vérité naturelle s'appliquerait-il? Meissonier, dans ses conceptions de jeunesse, le liait étroitement à la recherche de la vérité morale. « Il s'était embarqué dans les arts, avec cette idée que l'art doit servir à moraliser la société. » Ce n'était pas une théorie vaine. « Voyez, disait-il, mes premiers essais : le *Siège de Calais*, expression du courage civique; *Pierre l'Ermite prêchant la croisade*, expression de

l'enthousiasme généreux ; *Saint Paul*, expression de l'amour de Dieu. » Il avait engagé dans cette doctrine, comme dans une entreprise de bien public, cinq de ses meilleurs amis : Steinheil, son beau-frère, Trimolet, Daumier, Daubigny et un sculpteur, Geoffroy Deschaumes. Aux termes d'une convention qu'ils avaient tous signée de leurs initiales, quatre devaient travailler d'arrache-pied à fournir au cinquième les ressources dont il avait besoin pour vivre, afin qu'il pût librement faire pendant l'année une œuvre d'un ordre élevé. L'association loua, rue des Amandiers, un rez-de-chaussée avec jardin ; un atelier spacieux et bien éclairé y fut installé. Le premier, Trimolet, profita du travail commun : pendant que les autres lui gagnaient sa vie, il fit un tableau représentant des *Sœurs de charité distribuant des soupes aux pauvres*. Ce fut ensuite à Steinheil d'entretenir ce feu de Vesta. Il composa un *Homme en prière* sur le haut d'une montagne, qu'assiègent les sept péchés capitaux. Après Steinheil, Daubigny. Quand vint le tour du quatrième, l'association n'existait plus. Meissonier s'en était retiré lui-même, aussitôt après son mariage, qui lui créait des obligations pressantes.

Ce fut Chenavard qui, éclairant cette vocation encore incertaine, lui donna sa direction et en détermina l'essor.

En 1833, Meissonier était allé voir, rue Vivienne, un tableau de Chenavard, *la Convention*. Nombre de conventionnels existaient encore ; Chenavard avait eu par eux des détails authentiques qui donnaient à son œuvre une réalité puissante. Meissonier, que la scène avait vivement ému, exprima le désir d'être recommandé au maître lyonnais, espérant que cet aîné de plusieurs années, qui était en crédit, s'intéresserait à un jeune compatriote. Dix-huit mois plus tard, en 1835, comme il revenait de Grenoble, un cousin de son père, Claudius Carlhan, le présenta. Et depuis ce moment les relations n'avaient pas été interrompues.

Chenavard était « un philosophe qui avait beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup réfléchi ». Mais il passait pour un décourageur. Ses amis l'appelaient « le Mancenillier ». « Or, en 1838 ou 1839, nous dit Meissonier, il était venu prendre sa place accoutumée à ma petite table. Avant le dîner, je lui montrai le tableau que j'avais en train : il s'agissait de *Jésus-*

Christ devant les Apôtres, toile qui est aujourd'hui chez je ne sais qui. Chenavard resta longtemps à regarder sans rien dire. Je lui développai mon plan : il ne disait toujours rien. Alors, faisant le tour de mon atelier, il examina attentivement, mais toujours sans rien dire, chacune des toiles qui s'y trouvaient. Le *Joueur de contrebasse* l'arrêta. Sa revue terminée, il revint aux *Apôtres* et se mit à les démolir. « Vous n'avez pas la » prétention, je pense, de refaire ces choses-là mieux que » Raphaël ? — Certes. — Eh bien alors, pourquoi redire » moins bien ce qui a été dit dans la perfection ? » Et me conduisant au *Joueur de contrebasse :* « A la bonne heure, voilà » qui est personnel et excellent. » Puis il m'emmena chez Gleyre, avec qui il était très lié. A tout ce que lui montra Gleyre, *Enfant prodigue*, cartons de ceci et de cela, il disait : « Parfait ! » Il approuvait tout, il louait tout. J'étais bien surpris. En descendant l'escalier, je lui dis : « Mais est-ce que » vraiment vous trouvez cela si bon ? — M'avez-vous entendu, » répondit-il, louer quelque chose particulièrement, et une » chose plus qu'une autre ? Rien n'est donc hors pair, rien » n'est remarquable là dedans. » Je compris alors ce que valait son approbation si vive pour le *Joueur de contrebasse* après sa critique si nette des *Apôtres*. »

De ce jour, un peintre de genre nous était né.

« On est toujours fils de quelqu'un », a écrit Théophile Gautier ; « mais en art, on peut avoir un père mort depuis longtemps : Terburg, Netscher, Metzu, Brouwer, Miéris, Franz Hals, Van Ostade, Peter de Hoogh doivent être suspendus chez Meissonier, comme des portraits d'ancêtres, sans que cette filiation l'empêche d'être lui-même un ancêtre ». L'art hollandais est un genre essentiellement national. L'originalité de Meissonier a été d'en faire un art universel et un art français. Indépendant à l'égard des maîtres qui s'imposaient en France, il ne le fut pas moins à l'égard de ceux qu'il s'était choisis hors de France. Il n'imita pas, il retrouva, il créa. En nous rendant le soin exquis et la pénétrante netteté du détail, le naturel et la vie des physionomies, la perfection de travail, en un mot, qu'à peine on pouvait espérer d'égaler, il se distingua de ses modèles par un souci plus raisonné de l'ensemble et une science plus profonde de la composition, par

le goût et l'intelligente appropriation du costume, enfin par la recherche, dans l'expression particulière, de l'expression générale et du type.

Les petits Hollandais ont excellé à peindre la chambre basse, aux étroites fenêtres maillées de plomb, aux dressoirs de vieux chêne, à la vaisselle éclatante, aux escabeaux reluisants ; ces intérieurs ordonnés et silencieux, où ne voltige pas un grain de poussière, où, tandis qu'au dehors la neige tombe et que la bise fait rage, les personnages, hommes, femmes, enfants, se serrent autour du poêle, grassement enveloppés dans leurs houppelandes et comme assoupis par une jouissance béate. Mais la plupart de leurs tableaux sont des portraits ou des scènes sans cadre. L'œil en cherche vainement le fond ou se heurte à un fond sans intérêt. Les personnages ne ressortent pas moins ; parfois même ils ressortent davantage : cette simplicité naïve concourt à l'effet. Mais ce qui contribue à donner au sujet son caractère ne risque-t-il pas aussi plus d'une fois de le laisser obscur? Rien de plus instructif assurément, que les discussions auxquelles a donné lieu l'interprétation de la *Ronde de nuit*. Cependant, même aujourd'hui que le sens paraît fixé, ce chef-d'œuvre, incomparable à tant de titres, eût-il perdu à se faire mieux comprendre d'emblée par une plus claire appropriation du milieu? Que de temps on gagnerait à jouir avec celui qu'on perd à chercher! Meissonier a toujours ce mérite que le milieu de ses moindres toiles explique le sujet et aide à le goûter. Il n'échappe pas tout à fait, sans doute, au défaut de perspective qui semble inhérent au genre et qui tient aussi en partie à son optique particulière. Mais ses intérieurs parlent : ils invitent à entrer en rapport, en communion, comme il disait, avec ceux qui y vivent. Par la connaissance intime qu'il donne tout de suite des habitudes des personnages, — qu'ils lisent, écrivent, regardent des estampes, jouent aux boules ou aux cartes, — il nous associe à leur pensée. Ce cabinet n'est pas indifféremment celui de tout le monde. Jamais, avec Meissonier, on n'a besoin de se demander où l'on se trouve. L'artiste nous évite toute peine pour le comprendre et nous laisse franchement au plaisir de l'admirer.

S'il n'a pas peint les Français du XIXe siècle, comme les petits Hollandais faisaient les Hollandais de leur temps, ce n'est pas impuissance, nous le savons : il ne trouvait pas leur costume assez intéressant ni assez beau. « Voyez-vous un lecteur d'aujourd'hui, un monsieur moderne, en robe de chambre et en pantoufles, les jambes croisées, parcourant un journal d'un œil distrait dans une bibliothèque encombrée de brochures et d'éditions à un franc qui ne valent même pas les frais de la reliure! » Meissonier avait, il ne s'en cache pas, une esthétique plus exigeante. L'attitude et le costume étaient nécessaires à son pinceau. « Dans tout artiste, il y a, il faut qu'il y ait un fond de comédien. Qu'on en rie tant qu'on voudra! Je me vois, en ma jeunesse, tout seul dans ma chambre, dansant et pirouettant, faisant des pas, prenant des poses, me drapant, imaginant un personnage ou une situation, inventant des scènes qui m'enivraient et que j'exécutais avec verve. » L'homme n'allait pas pour lui sans une certaine beauté, ni la beauté humaine, sans un certain ajustement. Avant que les uniformes militaires de l'Empire devinssent l'étude privilégiée et la passion de sa palette, il avait promené ses patientes investigations de la Renaissance au Directoire, du Reître à l'Incroyable, et toute sa vie il se plaira à chercher ses modèles dans le trésor de cette galerie si variée. Mais son goût s'était particulièrement fixé sur l'uniforme des gardes-françaises et sur l'habit du bourgeois parisien à l'heure de Fontenoy et du *Philosophe sans le savoir*. C'est le corps de garde des soldats du maréchal de Saxe, ce sont les intérieurs du temps de Sedaine et de Diderot qu'il prend le plus ordinairement pour fond de ses tableaux. Ce costume gracieux et simple, ajusté et libre, accommodé à l'usage et propre à la parure, avait, à ses yeux, le mérite de se prêter à toutes les solides coquetteries de l'art en relevant le sentiment de la vie.

Tel est bien, en effet, chez Meissonier, le caractère du costume comme du milieu : il sert à l'expression des personnages. Cette expression est son seul objet. Et à y regarder de près, est-il dans l'extraordinaire collection de fumeurs et de liseurs incessamment accrue par le peintre, de 1840 à 1860, — on lui en demandait de tous côtés, — en est-il deux qui se res-

semblent ? « Prenez le *Fumeur*, a dit Théophile Gautier. Celui-ci est un brave homme, à coup sûr : vêtu d'un large habit de coupe surannée et d'un gris modeste, coiffé d'un lampion soigneusement brossé, balançant son pied que chausse un bon gros soulier bouclé d'argent et ciré à l'œuf, il aspire avec le flegme d'une honnête conscience une longue bouffée de tabac qu'il laisse échapper par petits nuages en économe qui veut faire durer son plaisir : près de lui, sur la table aux pieds en spirale, pose, à côté du vidrecome la mesure de bière à couvercle d'étain ; une satisfaction intime rayonne de sa figure rayée de grands plis pleins de chiffres, d'habitudes d'ordre et de probité rigide : on lui confierait sa caisse et ses livres à tenir. Celui-là, habillé de rouge, tient aussi une pipe et accomplit en apparence la même action ; mais le vêtement froissé, plissé violemment, boutonné de travers, le tricorne enfoncé jusqu'au sourcil, les manchettes et le jabot fripés par une main convulsive, l'attitude du corps harassée et fiévreuse, le tic de la lèvre mâchant le tuyau d'argile, la main rageusement plongée dans la poche vide, tout annonce l'aventurier ou le joueur à sec. Il se dit évidemment : « A qui diable pourrais-je emprunter un louis ou même un écu de six livres ? »

Diversité d'autant plus intéressante qu'en même temps que ces deux fumeurs expriment chacun un état particulier, ils prennent un caractère général par l'ampleur de l'expression et par le style. Certes, pour nous aider d'un autre exemple, ce ne sont pas les mêmes hommes, celui qui, debout contre une fenêtre, l'œil fixe, achève avec une passion mal contenue l'ouvrage qu'il serre étroitement, et celui qui, assis à l'aise dans un large fauteuil, une main soutenant son front, tient délicatement de l'autre, comme en le caressant, le petit livre élégant dont Jules Janin, en bibliophile, avait remarqué la reliure exquise : et ces deux lecteurs ne représentent-ils pas avec une égale vérité le *Liseur* ? Meissonier idéalise, en ce sens que, dans l'individu, il rassemble les traits communs qui de l'acte exprimé font un caractère, du personnage un type. Les *Paysans qui se battent* de Brouwer sont d'une énergie singulièrement expressive : mais ce sont des paysans et des paysans flamands, on ne les conçoit guère hors de ce cadre. Pour

peu que le regard se soit une fois arrêté sur la *Rixe*, peut-on se figurer une violente querelle sans voir se dresser devant soi la scène tumultueuse telle que Meissonier en a exprimé, sans trivialité, la justesse universelle et l'éternelle vérité : les figures convulsées, les regards chargés de colère, les muscles du cou et de la face tendus jusqu'à se rompre, tout ce suprême élan d'une violence qu'a excitée, sans la satisfaire, la mise à sac des meubles de la chambre, pots d'étain, bancs, tables, escabeaux, et que ne semble plus pouvoir arrêter l'intervention à la fois suppliante et menaçante des camarades, qui cherchent à arracher l'un de l'autre les deux adversaires !

Ce goût et ce don de l'expression générale, je ne sais si Meissonier les a jamais portés plus loin que dans deux toiles qui datent de cette période : le *Religieux consolant un malade* (1838) et la *Barricade* (1848). Quelle reconnaissance tout à la fois et quelle angoisse dans le regard du malade, quelle fermeté et quelle douceur dans l'étreinte du religieux ! C'est la charité chrétienne au chevet de l'humanité souffrante. La *Barricade* est un drame et ce drame est un souvenir. Pendant les journées de juin 1848, Meissonier était capitaine d'artillerie dans la garde nationale ; l'insurrection entourait l'Hôtel de ville, et quand la barricade de la rue de la Mortellerie fut prise, il était là ; il avait vu les cadavres couvrant le sol, la terre arrosée du sang qu'elle se refusait à boire. « C'est ce jour-là, racontait-il, que j'ai entendu ce mot terrible qui, mieux que tout, dit à quel point, dans ces épouvantables guerres des rues, les esprits sont hors d'eux-mêmes ! « Tous ces hommes étaient-ils coupables ? demanda Marrast à l'officier de la garde républicaine. — Monsieur le maire, soyez-en bien sûr, il n'y en a pas le quart d'innocents. » Inspiré par ce tragique épisode, le tableau de la *Barricade* est lui-même plus qu'un épisode. C'est l'image de la guerre civile dans son horreur. Le combat a cessé, la nuit tombe, partout un silence de mort ; au débouché d'une rue étroite, de hautes murailles noircies par la poudre et criblées de mitraille ; au premier plan, un entassement de pavés souillés de sang, dernier rempart de la lutte fratricide ; derrière, un amoncellement de loques humaines.

« Quand Delacroix vit la toile dans mon atelier, il en fut si frappé qu'une des grandes joies de ma vie, devant son émotion, a été de la lui donner, le soir même. »

*
* *

Solférino ouvrit à Meissonier une nouvelle carrière (1859). C'est l'origine de sa conception de la grande épopée napoléonienne.

Il était parti, sur l'invitation de Napoléon III, dans le dessein d'« illustrer » la campagne. Un rédacteur du *Siècle*, Edmond Texier, devait faire le récit. Ce qu'il en rappelle lui-même dans ses *Entretiens* est plein de verve. Du Mont-Cenis à Milan l'itinéraire ne paraît pas très bien réglé ; nul, parmi les chefs, ne sait au juste où il va, et tous les chemins sont encombrés. Sur les grandes routes de la Lombardie, la poussière devient aveuglante, la chaleur écrasante ; chacun se loge et se nourrit comme il peut ; il faut disputer un verre d'eau ; faute de fourrage et d'avoine, Meissonier est obligé plus d'une fois d'égrener lui-même dans le creux de sa main un peu de blé vert pour Cunningham, l'excellente Cunningham sur laquelle il est monté. Mais c'était merveille de voir l'entrain de cette jeune armée : on eût dit la chevauchée des gens d'armes de Charles VIII marchant à la conquête. La variété des uniformes « en mouvement » qui défilent sous ses yeux le ravit.

Il arrive enfin au quartier-général et est admis aussitôt dans l'état-major. Deux jours après, au lever du soleil, le canon tonne. Est-ce la bataille ? Autour de Napoléon III, on croit à une simple reconnaissance, peut-être à un engagement d'avant-garde. Cependant la canonnade s'étend, semble avancer, saute de mamelon en mamelon. Du haut d'une colline où il ne sait comment il a pu monter à cheval, — encore moins comment il saura en descendre, — Meissonier voit déloger un corps d'Autrichiens. Pendant des heures, on galope ainsi devant soi, escaladant, se précipitant, au milieu du tapage et de la fumée de la mitraille. Mais voici que se présente un obstacle

qui résiste... La position est emportée à son tour. On suit l'Empereur qui gravit la redoute bondée de morts, « longeant l'allée de mûriers et de vignes enlacés à l'abri desquels nos petits soldats avaient escaladé la hauteur, et retrouvant dans la traînée de leurs cadavres la marque de leur allure rapide ». Est-ce la victoire? La canonnade gronde encore; mais on couche sur le terrain. C'est donc bien la victoire, la victoire de Solférino.

« Triste spectacle! — disait-il, longtemps après, sous une impression aussi vive que s'il l'avait encore devant les yeux, — triste spectacle que celui des blessés, les uns se raidissant dans la douleur, les autres s'abandonnant à leurs larmes, vainqueurs et vaincus désarmés par la souffrance et expirant côte à côte, presque dans les bras les uns des autres!... Partout des armes brisées, des membres épars, des flaques de sang où les chevaux glissaient : il fallait mettre pied à terre. » Certains traits le faisaient tressaillir encore. En passant près d'une jonchée de morts, un officier avait ramassé un bonnet de police pour le lui offrir : le bonnet de police était tombé du sac d'un jeune lieutenant autrichien, au visage pâle et doux, couché à terre. Il recula d'horreur. Beaucoup de cadavres étaient déjà dépouillés : un d'eux le frappa par sa beauté; il était nu jusqu'à la ceinture : un torse antique! Ailleurs, « dans un petit champ vert délicieux, — un vrai cadre d'amoureux, — une famille d'Italiens, — de ceux qu'on était venu libérer, — vieillards, femmes, enfants, pleuraient sur le seuil de leur cabane brûlée! » Le soir, par un saisissant contraste, « le ciel, qu'un violent orage avait déchargé, était admirablement pur et le calme d'un beau couchant d'été se répandait avec la nuit sur ces plaines où tout à l'heure trois cent mille hommes s'arrachaient la vie avec acharnement ». Quand il apprit que la paix de Villafranca était signée, tandis qu'autour de lui l'état-major murmurait presque et se plaignait que la guerre fût si tôt terminée : « Dieu soit loué! s'écria-t-il, nous ne verrons plus de cadavres dans les sillons! »

Nul doute qu'il faille chercher dans ces impressions si profondes l'explication du tableau de *Solférino*, et, avec elle, celle de la façon dont Meissonier entendait la représentation

d'une bataille. Les grandes tueries répugnaient à ses sentiments comme à son art : jamais il n'aurait peint le massacre d'Eylau. C'est dans la pensée qui la dirige, dans le courage qui la sert et qui l'honore, qu'il cherche l'expression de la guerre. Il en élève, il en humanise l'idée. Au pied de la colline, une batterie à demi brisée, une autre qui monte; sur la pente, quelques morts couchés dans les herbes; au sommet, la redoute de Cavriana: çà et là des flocons de fumée indiquant la marche emportée des chasseurs qui prennent le cimetière et des voltigeurs qui s'emparent de la montagne des Cyprès: en face du mamelon, sur une éminence, Napoléon III, entouré de son état-major, qui suit l'héroïque assaut : tel est, dans son intention voulue de repos, le tableau qui ne conserve de l'appareil sanglant de la lutte que ce qui était indispensable pour indiquer le combat. C'est ainsi que plus tard, dans les *Cuirassiers* (*1805*), il choisira, non l'heure de l'action, mais celle qui la précède, l'heure solennelle et grave entre toutes, où soldats et chefs attendent silencieux, immobiles, ceux-ci le moment de jeter le signal suprême, ceux-là le moment de s'élancer. N'a-t-il pas, au surplus, défini lui-même son esthétique de la guerre, pour ainsi dire, lorsqu'au sujet du *1807*, il écrivait : « Si j'ai entamé la bataille à l'arrière-plan, dans le fond, c'est que j'en avais besoin pour ajouter à l'enthousiasme des soldats et faire sentir leur ivresse pour l'Empereur arrivé à l'apogée de son éclat; mais je n'ai pas voulu attrister la scène par des détails lugubres; je les ai tous repoussés; rien qu'un caisson démonté et des blés qui ne mûriront pas : c'est assez! »

Cette façon de concevoir la gloire militaire était chez lui à la fois si naturelle et si réfléchie qu'il ne craignait pas, chose singulière, de la prêter à Napoléon. Il s'indignait à la pensée qu'on imputât à l'Empereur d'avoir dit qu'il se souciait de la vie de deux cent mille hommes comme d'une prise de tabac. Il aurait cru l'abaisser en l'imaginant purement et simplement satisfait de son triomphe, le soir d'une bataille sanglante : le spectacle de tant de cadavres pouvait-il le laisser indifférent? Il n'admettait pas qu'on doutât de la sincérité de « son rêve de voyage à travers une Europe pacifiée ». Le paradoxe semble étrange. Tel qu'il est, en même temps qu'il confirme les visées très particulières et très arrêtées de Meissonier sur la compo-

sition des tableaux de bataille, il explique l'esprit général de l'œuvre qu'il a consacrée à l'Empereur.

« On ne peut pas toucher cette figure d'une main froide, a-t-il dit ; d'une manière ou de l'autre, Napoléon émeut violemment : on le déteste ou on l'aime. » Il l'aimait, il l'avait toujours aimé. Le retour des cendres, en 1840, qu'il suivit avec la foule enthousiaste, d'étape en étape, de Neuilly à l'Arc de l'Étoile, de l'Arc de l'Étoile aux Invalides, toujours au premier rang, lui était présent cinquante ans après, en 1876, comme au premier jour. On l'a maintes fois pressé de faire le portrait en pied de l'Empereur. Il s'y est longtemps refusé. Celui de la *Malmaison* ne l'a jamais pleinement satisfait. Non point qu'il ne se sentît en mesure de le représenter en costume de parade. Mais il ne le voyait pas isolé dans un cadre, comme un pape ou un roi. Il ne le comprenait qu'en action.

Il s'était amusé, un jour, à crayonner la *Veille de Marengo*.



« Toute la journée il avait plu, comme il devait pleuvoir à Waterloo, et le soir, dans la plaine, le jeune et brillant général en chef de l'armée d'Italie était descendu de cheval avec ses officiers ruisselants d'eau comme lui : des chasseurs

avaient allumé un feu de sarments et il s'entretenait gaîment. » Ainsi concevait-il l'épisode, et l'épisode lui plaisait. Mais ce n'était qu'un épisode. De bonne heure il eut l'ambition de résumer la vie de l'Empereur en cinq grandes pages : *1796*, *1807*, *1808*, *1814*, *1815*. Il revient sans cesse à ce projet, sur la fin de sa carrière, commentant le *1814* qu'il avait fait et le *1807* qu'il était en train de faire, modifiant, perfectionnant l'ensemble de ce rêve épique dans ses *Entretiens*. Il faut lire dans les *Entretiens* le détail de ces essais successifs. Nous ne voulons ici qu'indiquer l'idée en empruntant aux *Entretiens* les termes les plus caractéristiques.

1796. C'est le premier rayon de la fortune et de la gloire. Nous sommes en Italie, en été, à l'aube, le matin de Castiglione. Derrière la colline, à demi caché, un corps de cavalerie. Sur la hauteur, une batterie. Au premier plan, une ligne profonde d'infanterie. Bonaparte passe devant au galop. Le soleil qui se lève illumine sa figure. En lui comme autour de lui tout resplendit de jeunesse et de vie.

1807. Friedland. Anniversaire, à sept ans de distance, jour pour jour, de Marengo. Le Destin s'est fixé. Le monde tourne autour de Napoléon comme autour de son axe immobile. A ses pieds, un torrent d'hommes enivrés qui passent en lui jetant son âme. Il est l'idole, l'idole impassible.

1808. Erfurt. L'heure du vertige est venue. C'était l'usage au congrès que, chaque matin, les souverains, en entrant dans la salle, fissent appeler tous leurs titres, sans en omettre aucun. Quand ils avaient pris place, la porte se refermait. Après un silence, elle s'ouvrait de nouveau, et l'huissier criait : « L'Empereur ! » Rien de plus. En effet, il n'y avait que lui.

1814. Ciel triste, sol ravagé. Ce n'est pas la retraite de Russie ; c'est la campagne de France. Les visages abattus, irrités, expriment le découragement, la trahison peut-être. Napoléon marche lentement, le corps affaissé, mais le regard en avant : tout peut se rétablir, si ceux qui le suivent partagent sa foi.

1815. Le *Bellérophon*. Il est assis, isolé, sur le canon qu'on appelait « le canon de l'Empereur ». Derrière lui, à distance, les sentinelles anglaises.

Chaque fois qu'un de ces plans lui revenait à l'esprit dans ses conversations, Meissonier s'enthousiasmait. Il n'admirait pas moins le grand organisateur que le grand capitaine. Au cycle de l'épopée militaire il avait pensé ajouter une page de gloire civique : l'Empereur au conseil d'État. Il l'avait étudié à fond : il savait la complexité de son génie, les emportements et les faiblesses de son caractère. Il cherchait à les excuser. Il ne souffrait pas qu'on les tournât contre sa mémoire. C'est ce qui lui rendait si pénible le livre de Lanfrey. Le débordement des petites révélations accueillies avec trop de faveur par la malignité publique l'irritait. « Je suis moins sévère, disait-il, parce que j'ai été aux vraies sources. Pour apprécier ces hommes-là, il faut être de leur taille ou se mettre dans leur peau. Napoléon orgueilleux ! Parbleu, il est évident que des gens qui sont en haut du Mont-Blanc jugent les choses autrement que ceux qui sont en bas. On confond l'orgueil et la grandeur. Défauts et qualités, vices et vertus, tout, dans le génie, se mesure au génie. L'histoire, dans sa simplicité, le verra comme je le vois. »

GRÉARD

de l'Académie française.

(*A suivre.*)

LA DERNIÈRE NUIT

DE

JUDAS

Judas demeura longtemps immobile, dans le bois d'oliviers, à l'endroit même où il avait donné le baiser de mort à Jésus. Il suivait des yeux la troupe des sbires qui entraînaient le Fils de l'Homme à Jérusalem. A la lueur sanglante des lanternes et des torches, parmi les piques et les épées nues, le triste cortège, silencieux, à pas pressés, tel qu'une bande de voleurs de nuit, s'enfonça dans les profondeurs de la campagne et disparut. Alors Judas s'enveloppa tranquillement de son long manteau rouge, et, s'appuyant au tronc d'un olivier, la face tournée du côté de la ville, il attendit.

Il était plus de minuit. La lune baignait d'une lumière bleuâtre les champs arides, les remparts et les tours de la cité sainte. Une rumeur très grave montait, de plus en plus indistincte, vers la haute région du Temple. Des appels de hiboux se répondaient à travers le désert. Une énorme chauve-souris souffleta de son aile froide la joue de Judas. Il ramena sur son front un pan de son manteau.

Il attendait toujours. Tout à coup, il se tourna avec un frémissement de joie vers l'entrée du jardin, sortit de l'ombre

et courut à la rencontre d'un homme qui semblait chercher quelqu'un dans les ténèbres de Gethsémani. C'était un vieux Juif, à la longue barbe blanche, courbé sur son bâton, le trésorier du Grand-Prêtre, qui s'avançait d'un pas timide. Il laissa Judas s'approcher et lui jeta une bourse de cuir, puis, sans prononcer une seule parole, il s'éloigna plus vite qu'il n'était venu.

— On lancerait avec plus de douceur un os à quelque mauvais dogue, murmura Judas.

Il ramassa la bourse et sourit. Elle était lourde et tintait agréablement. Il courut hors du bois et l'ouvrit à la clarté pâle de la lune. Quand il vit scintiller l'argent, il fut comme ébloui. Mais il compta bientôt les pièces l'une après l'autre, les pesa dans le creux de sa main droite, étudia, très inquiet, l'une d'elles, où l'effigie impériale paraissait légèrement usée.

— C'est un Auguste, dit-il, un César mort. J'aime mieux les autres, les Tibères tout neufs... Les prêtres ont tenu leur promesse. C'est bien.

Il enfouit la bourse dans la ceinture de sa robe et s'achemina vers Jérusalem. Il se sentait léger, se croyait heureux. Il évoquait en sa mémoire, pour se rassurer, les séductions perfides de Caïphe, le soir du marché scélérat. N'avait-il pas livré le Prophète qui annonçait la ruine de la loi et méprisait Moïse? le faux roi d'Israël, le Messie menteur, qui chassait les usuriers des portiques de Salomon et fermait aux riches le Royaume des cieux? Mais lui, l'humble Iscariote, il venait de venger magnifiquement Dieu, David et Rome. Et, ce jour même, tandis que le soleil éclairerait le supplice de Jésus, le vrai peuple de Dieu, Lévites, Docteurs, Scribes, Pharisiens, et tous les amis de César, et Pilate, l'orgueilleux lieutenant de César, salueraient en lui l'artisan d'une œuvre très grande.

— Mon nom, songeait-il, vivra aussi longtemps que les noms de Jacob, de Daniel et d'Élie.

*
* *

Il pénétra dans la ville muette et morne et, pensant qu'à cette heure Caïphe interrogeait Jésus, il prit le chemin du

palais sacerdotal. De loin, il aperçut les fenêtres illuminées : sur les terrasses, le long des portiques, des ombres allaient et venaient ; de la cour précédant le vestibule s'élevait un flamboiement rougeâtre. La rue était déserte. Un coq chanta.

— L'aurore est proche, dit Judas.

Il s'arrêta sur le seuil de la maison. Au milieu de la cour pétillait un grand feu. L'un des Douze, Pierre, assis sur un escabeau, se chauffait les mains, tout en conversant avec une jeune servante. Pierre semblait à la fois irrité et fort malheureux. Il parlait très haut et disait à la jeune fille :

— En vérité, je te le jure, non, je ne connais pas cet homme !

Le coq chanta de nouveau. La servante se retira. Pierre se replia sur lui-même et tomba dans une méditation douloureuse : il n'entendit pas Judas qui s'approchait du feu. Du prétoire de Caïphe sortait tantôt une clameur sourde, coupée de longs silences, tantôt l'éclat d'une voix hautaine et méchante, puis le murmure d'une parole grave et douce, qui faisait trembler et pleurer comme un enfant, près du foyer où il se croyait seul, le pêcheur de Galilée.

Alors le coq chanta pour la troisième fois.

Pierre tressaillit, jeta un cri d'horreur, releva la tête et se dressa debout. Et les deux apôtres, le renégat et le parricide, se regardèrent face à face.

Mais le front de Pierre parut si terrible, il porta si résolument la main à son épée, que Judas recula, tout frissonnant de peur, jusqu'à la porte du Grand-Prêtre.

Longtemps il erra autour du Temple, dont l'enceinte ne s'ouvrait qu'au lever du soleil. Il voulait choisir sur l'heure, dans les galeries extérieures de l'édifice, la place où il établirait son comptoir de marchand d'or. Les prêtres lui donneraient certainement un lieu favorable ; et bientôt les belles monnaies de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de l'Asie ruisselleraient entre ses doigts. Il se rirait alors de tous ces vagabonds faméliques, amoureux de pénitence et de pauvreté, ses anciens compagnons de misère, les disciples de l'homme qui allait mourir. Déjà quelques Lévites faisaient tourner les grilles du Temple, sous les yeux d'un rabbin. Judas marcha vers eux du pas assuré de l'homme qui rentre en son logis, la figure

riante, avec un salut familier de la main. Mais le prêtre fronça les sourcils, étendit le bras et lui barra la route :

— Arrête et va-t'en. La loi défend à tout être impur l'accès des parvis sacrés. Va-t'en. On t'a donné, cette nuit, le prix du sang, trente deniers d'argent : tu es payé de ta peine. Faut-il que je te chasse d'ici tel qu'un adultère, un idolâtre ou un meurtrier ?



Judas s'éloigna du Temple. Cette fois, il se dirigeait vers le tribunal de Pilate. Les Romains seraient pour lui plus doux que les prêtres, le protégeraient même contre la malice de la Synagogue. Quant à ces rabbins fanatiques, ils lui faisaient simplement pitié. Au fond du cœur, il le savait, la tribu de Lévi adorait toujours le veau d'or, comme au temps de Moïse. Quand ils verraient Iscariote, client du procurateur, couvert par la faveur de César, amasser de grandes richesses, entasser dans ses magasins les étoffes d'or et de soie, les ivoires, les orfèvreries, les parfums de l'Asie, pour les revendre chèrement à Rome, ils l'admireraient et le caresseraient et viendraient brûler chaque jour à ses pieds quelques grains d'encens dérobés à leur Jéhovah.

Et, content de son rêve d'orgueil et d'avarice, Judas, tout le long du chemin, répondit par des regards de défi à la curiosité méprisante des familiers de la Synagogue, Scribes ou Pharisiens, qui, de loin, le montraient du doigt et, de près, s'écartaient dédaigneusement de son ombre comme d'une souillure. Il hâta sa marche, attiré par le tumulte d'une grande foule et, brusquement, au détour d'une rue, se trouva en présence d'une scène effroyable.

La multitude déchaînée battait les murs du palais de Pilate : la lie de Jérusalem et de la Judée, voleurs, sicaires, courtisanes, parjures, faux-monnayeurs, les brigands descendus de leur montagne, les homicides et les infâmes sortis de leurs repaires. Tous, la face et les mains tendues vers le proconsul, les yeux ardents, ils hurlaient :

— Barrabas ! Barrabas ! rends-nous Barrabas !

Debout, au milieu d'une galerie aux lourdes colonnes de porphyre, entouré de ses officiers et des Princes des prêtres, Pilate, tête nue, drapé en sa toge blanche, jetait à la populace des paroles que Judas n'entendait point. Et, chaque fois que le maître romain ouvrait la bouche, les cris de l'horrible meute redoublaient :

— Barrabas ! Barrabas !

Judas se glissa parmi la foule. Des figures amies s'inclinèrent vers lui ; il recueillit des félicitations d'assassins et des sourires de prostituées. Comme il atteignait les premiers rangs, sur le seuil même du palais, il se sentit soulevé par une tempête de colère : de mille poitrines jaillissait un cri nouveau, le cri tragique :

— Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié !

Pilate, découragé et triste, rentra, suivi de son cortège, dans le prétoire. Un jeune centurion demeura, contemplant la foule, entre deux piliers de la galerie. Près de lui un vieux Docteur de la Loi, d'aspect très noble, déroulait fiévreusement et lisait avec une angoisse étrange le livre des grands Prophètes. La fureur du peuple s'apaisa par degrés : il sentait vaguement qu'une chose sinistre s'accomplissait dans l'intérieur de la maison. Tout à coup, le prêtre aperçut l'apôtre au manteau rouge : il dit quelques mots à l'oreille du centurion qui, à son tour, abaissa les yeux sur Iscariote, fit un geste de dégoût, et se retira précipitamment.

Alors la porte massive, revêtue de lames de bronze, s'ouvrit avec une lenteur solennelle. Pilate reparut à la colonnade de porphyre; un silence de mort s'établit dans la rue; à travers l'ombre trouble du vestibule, chancelant et soutenu par deux soldats, le front et les joues inondés de larmes de sang, couronné d'épines, un roseau à la main, un lambeau de pourpre noué sur la poitrine, Jésus marchait vers le peuple de Dieu.

La multitude étonnée, muette, voyait s'avancer la vision sanglante. Judas, éperdu, détourna son visage. Pilate se pencha en avant, et, de la main où brillait l'anneau dont il scellait les ordres de César, il montra le Nazaréen et dit, d'une voix sonore :

— Voilà l'homme !

Et le cri terrible de la populace retentit encore une fois, plus âpre et plus impérieux :

— Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié !

Quelques femmes éclatèrent en sanglots, tandis qu'un frénétique, embrassant la statue de Tibère, vociférait :

— Malheur à lui ! Malheur à Jérusalem ! Malheur à Dieu ! Malheur à moi !

Le centurion précédant les gardes du proconsul, la pique en arrêt, rejeta violemment la foule à droite et à gauche, et fraya le passage à la procession funéraire. Et, comme Judas se dérobait parmi ses voisins, afin de ne point rencontrer le regard de Jésus, l'officier de Pilate lui frappa rudement l'épaule du pommeau de son épée :

— Es-tu venu pour insulter à la misère d'un Prophète juif, ou pour outrager par ta présence la majesté de Rome ? Nos dieux ont horreur des traîtres. Va vite, très loin d'ici, chercher une solitude assez écartée pour y cacher ton ignominie !

*
* *

Judas se laissa entraîner par la foule qui se ruait autour de la garde romaine. Mais plusieurs de ces hommes qui, tout à l'heure, demandaient Barrabas, avaient deviné les paroles du centurion. Il surprit des murmures d'une inquiétante ironie et, prudemment, ralentit le pas, puis il se jeta dans une ruelle déserte.

— Suis-je donc pour tous un pestiféré ? dit-il.

Il voulut alors rentrer à sa maison, afin d'y méditer en paix sur le présent et l'avenir. Mais il tomba dans un groupe de femmes et d'adolescents, dont les yeux lui firent peur. Il reconnut les jeunes garçons qui, trois jours auparavant, jonchaient de fleurs et de rameaux verts le sentier triomphal de Béthanie et chantaient :

— Hosannah ! Fils de David, aie pitié de nous, Hosannah !

Il changea de route et se dirigea vers les remparts de la ville. Mais les enfants le suivaient en maudissant son nom. Il précipita sa retraite et les entendit courir derrière lui avec des

huées et des mots sinistres. Il traversa la place d'un marché occupé par les paysans et les bergers venus ce matin-là des campagnes de Galilée.

— Judas! Judas! criaient les jeunes garçons.

— Judas! répondirent les Galiléens. A mort! A mort!

Il se mit à fuir sous une grêle de pierres, tête basse, ramassant les plis de son manteau, harcelé par les chiens, sentant qu'il perdait du terrain et qu'il allait périr d'une mort affreuse et que, d'abord, on lui arracherait les trente pièces d'argent. Brusquement, une porte de Jérusalem apparut grande ouverte. Il bondit sous la voûte, d'un élan désespéré. Les sentinelles romaines, croyant qu'une émeute courait vers le Golgotha pour reprendre à ses bourreaux le roi des Juifs, abaissèrent leurs lances vers le peuple et l'arrêtèrent.

Judas fuyait dans la lumière éblouissante de la campagne. Il fuyait par la plaine rocailleuse, par le lit des torrents, sur la crête nue des collines. Il fuyait au hasard, tantôt vers la montagne et tantôt vers la mer, vers Tibériade ou Samarie, vers Bethléem ou Sodome. Une seule pensée, une angoisse unique le possédait : il était perdu; lui, le fidèle de César et de Moïse, on le pourchassait comme une bête enragée ; quel serait, pour ce jour, l'asile où s'abriterait sa terreur? quelle serait, demain, la destinée de toute sa vie?

Vers l'heure de midi, il s'assit à l'ombre d'une muraille de rochers ; il fut surpris d'apercevoir, tout près de lui, après une si longue course, la figure menaçante de Jérusalem. Puis, au sommet d'une colline très proche de la ville, apparut la cavalerie romaine ; plus loin, un groupe d'hommes, de femmes et d'enfants en deuil ; enfin, une grande foule. C'était une scène étrange et confuse, qu'il regardait vaguement. Mais, par-dessus les piques et les casques des Romains, trois croix se dressèrent en même temps sur le bleu du ciel, et chacune d'elles portait un homme cloué aux mains et aux pieds. Judas reconnut alors le Calvaire ; à la plus haute croix, la tête inclinée sous sa couronne d'épines, Jésus agonisait. Et, quand les cavaliers descendirent vers Jérusalem, le traître vit aux pieds du Roi des Juifs, une femme seule, agenouillée, et, tout autour de la croix, les disciples et les enfants prosternés, le front dans la poussière.

Déjà il reprenait courage, car ce spectacle le consolait de bien des amertumes. Pilate le vengeait. Après tout, les Prophètes avaient enduré plus que lui les injures du peuple, la superbe des prêtres, la cruauté des princes. Quelques-uns avaient payé de leur sang le zèle de la cause de Dieu. Il allait sortir de Judée abreuvé d'outrages, mais vivant et la bourse bien garnie. Ce n'est pas lui qu'on scierait entre deux planches, comme on avait fait d'Isaïe. Et, tournant le dos à l'ingrate Synagogue, il cheminait déjà dans la direction de Joppé. Mais soudain un coup de vent terrible balaya le ciel, les collines et la vallée, le soleil pâlit et parut s'éteindre, une nuée noire s'abaissa sur Jérusalem ; la foudre fendit le rocher à quelques pas d'Iscariote, tandis que là-bas, illuminées et glorifiées par la pourpre des éclairs, les trois croix semblaient grandir et se mouvoir formidablement, et les trois crucifiés, les bras étendus, les mains sanglantes et les yeux fixes, s'avançaient contre l'apostat.

Fou d'épouvante, Judas se coucha, la face à terre, enseveli sous son manteau.



Il ne se releva qu'au soir. Une paix de sépulcre pesait alors sur toute la nature. Il n'osa plus regarder du côté du Calvaire. Le grand silence des choses l'inquiétait. Il voulut rencontrer quelqu'un, entendre le son d'une voix humaine, chercher sur un visage un rayon de pitié. Il redoutait la nuit, la nuit lugubre qui s'approchait. Il revint vers Jérusalem et s'assit au bord d'un sentier, accablé de lassitude.

Bientôt les étoiles étincelèrent au fond de l'azur et la lune versa sur la brume violette de la plaine un flot de lumière triste. Du côté de la ville résonna le bruit d'un bâton qui heurtait les pierres du chemin, puis une ombre apparut. L'homme marchait très vite, le dos courbé, comme s'il avait hâte de fuir devant une malédiction. Le bras qui tenait le bâton dessinait, dans la pâleur du désert, un grand geste de

volonté douloureuse. Le voyageur passa en face de Judas et ne s'arrêta point.

— Ahasvérus! cria l'apôtre, Ahasvérus!

L'homme ne répondit pas et marcha plus vite. Judas courut et le suivit en suppliant.

— Ahasvérus! laisse-moi t'accompagner! Où tu iras, j'irai; où tu te reposeras, je me reposerai. Je serai ton serviteur, ton esclave, ton chien fidèle. Ne m'abandonne pas, tout seul, dans la nuit!

— Je vais trop loin, en Syrie, en Égypte, au fond de l'Asie, aux extrémités du monde ; je vais à Rome. Je ne me reposerai jamais, je ne dormirai jamais plus. J'ai manqué de compassion à l'égard de Jésus et j'expierai, par un pèlerinage sans terme et sans espérance, ma dureté de cœur. Mais le sang de ce juste n'est point sur mon front. Et je t'avertis, Judas, que j'écraserai du pied toutes les vipères qui traverseront ma route!

Le marcheur s'enfonça dans les ténèbres. Judas vit s'évanouir l'ombre de l'éternel exilé ; il prêta longtemps l'oreille au bruit décroissant du bâton ferré. Puis, timidement, il se rapprocha encore de Jérusalem. En dehors de l'enceinte, au fond d'un ravin, il connaissait quelques masures hantées par les misérables et les criminels. Peut-être, dans une de ces ruines, trouverait-il un refuge et un ami jusqu'au lever du soleil.



A travers les fentes d'une porte passait un filet de lumière. Il regarda et reconnut, accoudé près d'une lampe, le scélérat qui faisait trembler la Judée, le voleur que Pilate avait rendu à la populace, Barrabas. Il frappa. La porte s'ouvrit.

— Barrabas! je suis brisé. J'ai froid, j'ai faim, j'ai peur. Laisse-moi dormir cette nuit sur la pierre de ton foyer!

Le bandit se tenait au seuil de sa maison. Il haussa les épaules, avec un rire sinistre.

— Tu veux donc déshonorer Barrabas! Si je t'accepte comme hôte, demain, dans Jérusalem, mon peuple me lapidera. Non! Écoute, Judas : moi, j'ai tué cinq ou six Juifs et

deux chevaliers romains, j'ai volé des poignées d'or au temple dans les coffres sacrés du Grand-Prêtre ; j'ai arraché une lame d'or à l'Arche d'alliance, qu'on ne peut toucher sans mourir ; mais je n'ai jamais vendu de créature humaine et n'ai jamais fourni de victimes aux bourreaux. J'aimerais mieux t'étrangler que de te permettre de franchir ma porte. Si tu as sommeil, le Golgotha n'est pas loin d'ici : tu peux y dormir très paisiblement, la tête appuyée à la croix de ton Seigneur, et personne, cette nuit, pas même le Démon, n'osera t'y déranger !

Et Judas se traîna tantôt dans l'ombre des remparts, tantôt parmi les vignes et les oliviers. L'insolence de Barrabas était vraiment pour lui un coup trop rude. Jusqu'alors, le Dieu de Jésus l'avait frappé noblement : le Temple, Rome, les disciples, le peuple, et le Juif maudit qui cheminait dans la nuit, à la bonne heure; mais cet assassin qui le repoussait de sa maison! l'outrage était trop cruel et l'arme trop vile.

Et sa haine du Nazaréen grandissait d'une façon monstrueuse. C'est à ce mort qu'il devait tant de hontes. Il se réjouissait de l'avoir trahi; il souriait affreusement au souvenir des supplices dont il avait été le témoin effaré. Il comptait les plaies de la flagellation, les soufflets des valets de Pilate, les épines de la couronne, les clous de la croix.

Puis, la pensée amère lui vint qu'un crucifié si précieux au monde avait été jeté pour un bien pauvre prix aux griffes de la Synagogue.

— Il valait au moins cent deniers, murmura-t-il : les Prêtres m'ont trompé bien méchamment.

Il montra le poing au ciel ruisselant d'étoiles et, comme il se sentait brûlé par la fièvre et par la soif, il marcha vers un bouquet d'arbres qui, peut-être, ombrageaient quelque fontaine. Le vent pleurait doucement à travers la feuillée. Déjà Judas se sentait plus dispos. Tout à coup, il poussa un cri rauque, le cri du naufragé qui se noie, et s'abattit sur ses deux genoux, terrassé par un bras invisible. Il reconnaissait l'olivier sous lequel, l'autre nuit, suivi des sbires armés, il avait baisé au front le Fils de l'Homme.

Il s'échappa en rampant du jardin de Gethsémani ; puis, trébuchant à chaque pas, il vagua dans la solitude. Il ne pen-

sait plus à rien, n'espérait plus rien, souhaitait seulement de rencontrer Satan, l'archange déchu, afin de l'émouvoir par son immense détresse...

Au loin, deux palmiers étendaient leurs branches fines sur les rebords d'une citerne perdue dans la campagne. C'était le puits de Jacob, dont l'eau sainte avait été consacrée par une parole de Jésus. Mais Judas n'avait même plus la force de se dérober à ce grand souvenir. Il s'affaissa pesamment contre la margelle ; et, comme à la chaîne du puits, aucun seau n'était attaché, il pencha sur le bord sa face brûlante, afin de respirer la fraîcheur de l'eau.

***

Entre les deux palmiers glisse, fantôme léger, une toute jeune fille vêtue de blanc, voilée de blanc, toute frêle, qui, de son bras nu, soutient une amphore de terre posée sur l'épaule droite. Judas soulève son front livide et dit, d'une voix très faible :

— J'ai soif!

La jeune fille fait un mouvement d'effroi, comme à la vue d'une bête dangereuse.

— J'ai soif! dit-il encore.

— Lui aussi, répond-elle, le Prophète que tu as livré, du haut de sa croix, a crié : « J'ai soif ! » et les Romains lui ont tendu, au fer d'une lance, une éponge pleine de fiel.

Elle descendit l'amphore au fond de la citerne et la retira toute débordante d'eau pure, dont les gouttes, en retombant, scintillaient comme des pierreries.

Judas se taisait. Il tremblait en présence de cette enfant. Il tendait vers l'eau fraîche ses lèvres arides.

Avec une grâce mélancolique, elle s'inclina vers lui :

— Tiens, dit-elle, pour l'amour de Jésus, prends et bois !

Et, quand il eut bu, elle replaça l'amphore sur son épaule et, toute blanche, s'en alla, d'un pas tranquille, sous la caresse des étoiles.

Alors, dans l'âme ténébreuse de Judas, entra comme une

ondée de lumière. D'un coup d'œil rapide, il mesura toute son infamie et la profondeur de sa chute ; et ce fut, pour sa conscience, un vertige mortel. La douceur de la jeune fille lui révélait le mystère auquel il n'avait jamais cru, et l'angoisse du sacrilège envahit son cœur.

— Quel est donc, dit-il, ce crucifié qui, par la main d'une enfant, a versé sur ma tête le baume de la miséricorde ?

Il demeura très longtemps assis contre la margelle du puits de Jacob. Et la même pensée lui revenait sans cesse, et, loin d'y trouver une consolation, il en recevait une souffrance infinie. En face de lui, sur un monticule, se dressait un figuier desséché, et la parabole du Seigneur s'éveilla confusément en sa mémoire. Brusquement il courut à l'arbre, étendit à terre son manteau rouge, y jeta les trente pièces d'argent, puis, dénouant les bandelettes de son turban, il se pendit à la plus grosse branche du figuier stérile.

Sous les pieds de l'apôtre mort, le manteau semblait une large tache de sang. Un chacal vint y dormir jusqu'à l'aurore. Dès les premières blancheurs du matin, un grand vautour aux ailes fauves tournoyait, très haut dans le ciel, au-dessus de l'arbre funèbre

ÉMILE GEBHART

LOUIS PASTEUR

Au moment où j'écris ces lignes, notre deuil est encore trop récent pour que je puisse songer à tracer de M. Pasteur un portrait digne du modèle. Il faut avoir l'esprit tout à fait libre et pouvoir surveiller de près sa plume quand on veut parler comme il convient d'un homme tel que lui. Tout ce qu'il m'est permis d'essayer, c'est de le montrer tel que je l'ai vu au cours de nos trente ans de relations de maître à élève, de maître affectueux à élève respectueux et reconnaissant.

Lorsque je suis entré dans son laboratoire en 1862, il n'était pas encore célèbre. Ses travaux de cristallographie avaient mis son nom en vedette dans le monde des savants; ses expériences sur les générations spontanées l'avaient un peu fait connaître du grand public. Mais il y avait loin de là aux acclamations qui ont retenti depuis, à la pompe du soixante-dixième anniversaire de sa naissance, au recueillement universel qui vient de saluer son cercueil. Ce ne sera pas faire de M. Pasteur un mince éloge que de dire qu'il est toujours resté le même, et que, s'il a mis un légitime orgueil

à voir ainsi grandir le nom qu'il tenait de ses aïeux, il n'en a jamais montré la moindre vanité. Jusqu'au jour de sa mort, il est resté doux, simple et aimant.

C'est qu'il a toujours regardé plus loin que lui, dans ses recherches et dans ses découvertes; c'est qu'il a été aussi impersonnel qu'on peut l'être dans des travaux auxquels on se livre tout entier. Ses parents avaient réussi à donner un idéal à sa vie. De ces parents, il a toujours parlé avec l'accent de la plus vive reconnaissance, et tout récemment encore, lors de la pose d'une pierre commémorative sur la maison de Dôle où il était né, il ne pouvait retenir ses larmes en évoquant leur souvenir : « O mon père et ma mère, s'écriait-il, ô mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout! » Ce n'était pas seulement son cœur qui parlait dans ce touchant hommage, ou plutôt, sans qu'il s'en doutât peut-être lui-même, son cœur avait raison, car c'était de ses parents qu'il tenait un des côtés les plus nobles de son caractère, la subordination de la personne à l'idée, l'oubli de soi quand un intérêt supérieur commande.

Son père avait eu une carrière des plus modestes. Il avait été soldat dans les dernières années de l'Empire, et, décoré sur le champ de bataille, licencié en 1815, il était devenu tanneur, petit tanneur, peu habile aux affaires, qui ne l'intéressaient pas, mais rude travailleur dans un rude métier : c'était un opiniâtre. Ce soldat de 1815 conserva toute sa vie la foi et les ardeurs généreuses d'un volontaire de la République, avec cette différence pourtant qu'il personnifiait dans l'Empereur la gloire de la patrie, et que le retour des Bourbons lui avait paru un écroulement. Dans une si modeste situation et avec de telles idées, il ne pouvait être qu'un homme de sourde opposition. Mais l'important n'est pas ce qu'il fut, c'est la façon dont il le fut.

L'idée de la patrie vaincue et humiliée, de son relèvement nécessaire, des efforts à faire pour la remettre sur pied, du dévouement que tous étaient tenus d'apporter à cette grande tâche, voilà les premières impressions qu'ait reçues le cerveau de Pasteur enfant : et, comme le père les ramenait constamment, sous toutes les formes, avec une obstination toute

pareille à celle qu'il mettait dans son labeur journalier, comme sa vie tout entière était d'accord avec sa parole, son influence a eu la puissance de pénétration d'une pluie de printemps. La vie de son fils en est restée imprégnée, et voilà pourquoi Pasteur n'a jamais vu dans ses premiers essais, dans son nom grandissant, dans sa gloire finale, autre chose qu'une satisfaction de plus en plus complète donnée à son patriotisme.

« La science n'a pas de patrie, — disait-il dans un toast porté à Milan, — mais les savants en ont une » ; il ne l'a jamais oublié. Il avait fait d'elle sa souveraine, sa grande inspiratrice. C'est elle qu'il servait, sans aucune préoccupation d'intérêt personnel, dans ses recherches sur les vins, dans les fatigantes études sur la maladie des vers à soie, qui lui ont coûté sa santé. C'est pour elle qu'au lendemain de l'année terrible il se mettait à l'œuvre pour essayer d'enlever à l'Allemagne sa supériorité dans la fabrication de la bière. « J'ai la tête pleine des plus beaux projets de travaux, — m'écrivait-il d'Arbois le 29 mars 1871. — La guerre a mis mon cerveau en jachère. Je suis prêt pour de nouvelles productions... Pauvre France, chère patrie, que ne puis-je contribuer à te relever de tes désastres ! » On sait les satisfactions profondes que lui réservait sur ce point l'avenir. Il goûta le plaisir d'entendre dire par Huxley que ses travaux avaient plus rapporté à la France que n'avait coûté l'indemnité de guerre ; il savoura le bonheur plus grand d'avoir donné à son pays ses découvertes sur les virus, les vaccins et le traitement antirabique.

***

Mais le patriotisme ne suffit pas à donner du génie, ni même du talent : il les ennoblit quand il les accompagne. De quels éléments était faite, chez Pasteur, cette perspicacité géniale dont il a donné tant de preuves ?

Assurément, rien n'est plus difficile que de dire en quoi consiste le génie. D'où vient l'instinct qui arrêtait au niveau voulu le ciseau de Michel-Ange, qui faisait passer ici et non là le pinceau de Raphaël ou du grand Léonard ? D'où part l'intuition secrète qui, dans un laboratoire, révèle au savant l'affleurement d'un filon généreux, et l'empêche d'user sans

profit ses outils sur la roche? Il n'y a évidemment pas de formule unique pour des actes si divers ; et lorsque Victor Hugo répondait à Pasteur, qui lui faisait une visite de candidat : « Que feriez-vous si je me présentais à l'Académie des sciences? » il donnait une forme palpable et pressante à cette notion de pure arithmétique, que toutes les *grandeurs* ne sont pas comparables. J'ai peine à croire, du reste, que le poète ait jamais bien compris le savant, car, dans les sciences, le génie, lorsqu'il apparaît, me semble résulter bien plus d'une pondération entre les facultés de l'esprit que du développement surabondant de l'une d'elles.

Encore le mot de pondération n'est-il pas le mot juste, parce que l'idée d'équilibre implique d'ordinaire l'idée de repos. Il faut chercher une image plus précise. Deux pierres qui tombent en même temps dans une nappe d'eau tranquille déterminent à la surface deux systèmes d'ondes circulaires qui se rejoignent bientôt et agissent les unes sur les autres là où elles se rencontrent. Sur les points où passent simultanément les dos de deux de ces petites vagues, l'eau se relève beaucoup plus qu'elle ne le ferait pour chacune d'elles ; elle se creuse beaucoup plus là où les creux de deux de ces vagues viennent coïncider. Par contre, elle reste en parfait repos là où passent à la fois le creux d'une onde et le dos d'une autre onde pareille. C'est ce que les physiciens appellent une interférence. De même, il me paraît que dans le cerveau du savant, il y a deux forces principales, toujours en action, qui doivent tantôt s'exalter mutuellement et tantôt se réduire à l'impuissance. Il faut que le savant ait de l'imagination et soit poète à de certaines heures. Il faut qu'à de certaines autres il prenne humblement la livrée de l'expérience et dise à son tour :

Je m'appelle Ruy Blas, et ne suis qu'un valet.

Dans les sciences expérimentales, l'imagination, qui s'applique à l'étude de faits concrets, débute par un acte de foi, ou de défiance, ce qui est au fond la même chose. Brusquement parfois, sans aucun travail apparent de critique, tout un coin de la science semble se plonger dans l'ombre, ou, au contraire, se baigner d'une lumière imprévue. Certaines vérités acceptées semblent tout à coup contestables ; d'au-

tres, méconnues, protestent confusément. L'imagination se met en branle. En remplaçant par des éléments qu'elle accepte comme vrais ceux dont elle suppose l'inexactitude, elle se fait une nouvelle représentation des choses, en général plus simple que l'ancienne, et avec laquelle elle satisfait momentanément ce désir de clarté qui est au fond de l'âme humaine.

Une fois qu'elle a créé cette vision intérieure, son rôle est terminé. Il faut qu'elle disparaisse tout de suite de la scène, qu'elle remplirait de trompeuses lueurs. Le rôle du laboratoire commence. Il faut que le savant soumette à l'expérience cette idée lumineuse qui lui a traversé l'esprit, et qui parfois l'a ébloui, comme si elle lui venait de quelqu'un en qui il n'aurait aucune confiance. Il faut qu'il la traite en ennemie. Je ne saurais cacher que le pas est difficile. Beaucoup ne le franchissent pas et restent du côté du mirage, soit que leur imagination soit trop puissante, soit que leur éducation expérimentale soit sans vertu. Un des systèmes d'ondes de leur cerveau l'emporte, et rien ne peut en éteindre la vibration.

Je n'ai aucun mérite à esquisser ainsi cette analyse de l'esprit d'invention, car je ne fais que résumer et synthétiser l'histoire de Pasteur dans la plupart de ses découvertes. Chez lui, l'imagination figuratrice était puissante, et toujours en éveil. Il semble avoir tenu cette faculté de sa mère, que je n'ai pas connue, mais qui, autant que j'ai pu le voir par les souvenirs qu'elle a laissés autour d'elle et chez les siens, était prompte à l'enthousiasme. Elle représentait un peu le rêve dans une famille où le père représentait la conviction solidement assise et la ténacité. Père et mère sont représentés dans l'œuvre du fils : il suffit pour s'en convaincre de deux ou trois exemples.



Prenons pour cela le premier travail de M. Pasteur, celui qui a porté sur les formes cristallines des tartrates. Il y a sur ces beaux sels, à côté des larges faces brillantes qui attirent l'attention, de petites facettes, parfois presque invisibles. M. de la Provostaye, qui avait étudié ces cristaux avant M. Pasteur et qui était un observateur soigneux, les avait certainement

vues, notées, mais sans y attacher aucune importance, si bien qu'il ne leur avait fait aucune place dans la géométrie du cristal. Pasteur, au contraire, dès qu'il les a eu rencontrées à son tour, n'a plus vu qu'elles. Pourquoi? quel instinct secret l'avertissait qu'elles cachaient un mystère? C'est ici que se place l'acte de foi. Il avait eu à l'École normale un maître, M. Delafosse, dont les brillantes idées sur la structure intérieure des cristaux s'étaient emparées de son imagination. Une fois mise en mouvement, cette imagination avait persuadé au jeune maître que ces facettes mystérieuses étaient un témoin extérieur de l'arrangement intérieur des molécules, et qu'il devait par conséquent y avoir une relation entre la place qu'elles occupaient sur le cristal et sa structure intime, traduite par la façon dont la lumière le traversait. En termes techniques, Pasteur avait pressenti une relation entre la forme cristalline et le pouvoir rotatoire. Restons fidèles à notre image en disant que son imagination avait créé un pont entre deux provinces de la science, déjà fertiles toutes deux, mais encore presque sans communications entre elles.

Puis, une fois cette vision conquise, c'était l'observateur défiant de tout, et surtout de lui-même, qui avait reparu chez Pasteur. De l'acte de foi réfléchie qu'il venait d'accomplir, il n'avait gardé que quelques conséquences directes, vérifiables par une expérience dont il avait tenu à préparer lui-même tous les éléments. C'est lui qui avait trié avec un soin méticuleux les cristaux suivant la position de leurs facettes, et dosé d'une façon irréprochable les deux solutions dont l'examen comparatif devait lui dire si son idée était juste ou fausse. Mais aussi, lorsque, l'examen terminé, il sortait ivre de joie de son laboratoire et disait à un camarade, rencontré dans la rue d'Ulm : « Je viens de faire une grande découverte », il pouvait se dire qu'il n'y avait ni auto-suggestion ni erreur d'expérience dans son fait. L'homme de laboratoire valait en lui l'homme d'imagination, et c'était des deux qu'était fait le savant.

Dans l'exemple qui précède, le rôle de l'expérience était court et facile. C'était la représentation, la création intellectuelle du début qui était tout. En voici un autre, tout différent, dans lequel l'idée mère était relativement simple, n'avait en outre rien d'original, mais où la vérification expérimentale a

amené la découverte. C'est l'histoire des recherches sur la maladie des vers à soie.

Elle semble d'abord bien touffue, mais on peut la simplifier beaucoup en la réduisant à ses éléments essentiels. Dans les vers malades, dans les chrysalides, les papillons et les œufs de l'insecte, on avait observé au microscope de petits corpuscules brillants. Comme pour les facettes des tartrates, on les avait vus, étudiés, sans en comprendre l'importance. M. de Quatrefages ne leur avait accordé que quelques lignes dans un gros ouvrage consacré à l'étude de la maladie, et pourtant, dès qu'ils lui furent révélés par la lecture de ces quelques lignes, et dès qu'il put les observer lui-même au microscope, Pasteur ne vit plus qu'eux. C'est que, différent en cela de ses prédécesseurs, il entrait dans la question, non plus avec des hypothèses vagues ou des vues obscures, mais avec une foi précise dont les éléments étaient puisés dans ses études antérieures. Pour lui, après ses recherches sur les ferments, sur les maladies des vins, la pénétration et le développement d'un être microscopique chez un animal vivant devait se traduire par des changements visibles, qui ne pouvaient être que des désordres et devaient constituer une maladie. Pour éprouver la justesse de cette idée, de cette interprétation inductive des phénomènes, il y avait une chose à faire, en apparence bien facile : se procurer des graines saines, les préserver de la contagion pendant l'éducation, et voir si, oui ou non, elles succomberaient à la maladie régnante.

L'idée était tellement simple qu'à ce moment déjà elle n'était plus neuve. L'expérience projetée avait été faite et n'avait pas réussi. Elle aurait dû pourtant réussir, et a réussi depuis des milliers de fois. Comment expliquer ce premier échec? C'est ici que nous allons retrouver, même dans l'exécution de l'expérience, et à côté de l'habileté pratique, l'influence de la foi première, de l'idée directrice. Jusqu'à Pasteur, l'expérience topique, qui consiste à élever à l'abri de la contagion des œufs de papillons non corpusculeux, avait été faite distraitement, presque à l'aveuglette, parce qu'elle ne répondait qu'à une hypothèse, à un cas possible, jugé *a priori* tout aussi probable que les autres : il se pouvait que des œufs sains donnent des vers sains, mais il se pouvait aussi, et tout aussi

bien, que des œufs sains donnent des vers malades. Quand on prend, pour se mettre en route dans la nuit, un falot à lueurs aussi incertaines, quand, en outre. on connaît mal les tournants et les difficultés du chemin, on est assuré de s'égarer, et c'est ce qui étai tarrivé à M. Cantoni. Pasteur, au contraire, avait une lumière intérieure: le monde des infiniment petits lui était déjà très familier, sa foi et son habileté le firent échapper aux périls de la route, et dans ce cas, presque inverse de celui des tartrates, son mérite est d'avoir su tirer d'une idée ancienne une conclusion nouvelle et féconde par le tour expérimental qu'il a su lui donner.

*
* *

En résumé, imagination figuratrice, expérimentation créatrice, actives et puissantes toutes deux, interférant et se réduisant naturellement au repos sur leurs limites communes, de façon que leurs domaines restent séparés, voilà ce qu'on trouverait dans tous les travaux de Pasteur. Mais, si j'ai introduit dans cet exposé les études du Maître sur la maladie des vers à soie, ce n'est pas seulement pour ajouter un second exemple à celui des tartrates; c'est aussi parce qu'elles me permettent d'aborder une question nouvelle, la part du hasard dans une découverte scientifique.

M. Pasteur a lancé la médecine et la chirurgie dans des voies nouvelles, sans savoir ce que c'est qu'un malade et sans avoir jamais donné seulement un coup de bistouri; il a ouvert de nouveaux horizons à l'agriculture sans avoir jamais bien distingué un champ de colza d'un champ de navets. D'où lui vient cette bonne fortune d'avoir été un novateur partout où il a touché, et d'être devenu, sans le vouloir pour ainsi dire, et parfois sans le savoir autrement que par le fait accompli, un des plus grands hommes que la terre ait portés? Il y a là des causes dont les unes viennent de l'homme, et que nous retrouverons tout à l'heure. Il y en a d'autres qui viennent de la rigueur avec laquelle il maniait cette puissante méthode scientifique à laquelle il a su rester toujours fidèle. C'est ce que montrent bien ses recherches sur la maladie du ver à soie.

Nous avons vu comment il avait résolu la question théo-

rique : la maladie des corpuscules n'est jamais spontanée. Quand elle apparaît chez un ver ou chez un papillon, c'est qu'il y a eu pénétration d'un germe. Ce germe peut être emprunté, par l'intermédiaire de l'œuf, aux parents de l'insecte, et la maladie est alors héréditaire : il peut provenir d'un voisin contagionné, et la maladie est alors contagieuse. Mais, si tout cela était bon et même, comme nous allons le voir, nécessaire à connaître, ce n'était pas la solution du problème que M. Pasteur s'était laissé poser au début de ses études : guérir la maladie. Il importait peu d'avoir démontré que des vers, nés sains du fait de leurs ascendants, devaient rester sains de ce chef et donner une bonne récolte de cocons, si, durant leur vie, ils devaient rester exposés à la contagion ambiante, et périr par des corpuscules puisés à cette source, qu'il était impossible d'aveugler.

C'est ici que s'est, en apparence, présentée la chance. Elle a voulu, et elle aurait pu vouloir autrement, que la durée de la vie de la larve fût de quelques jours inférieure au temps nécessaire au corpuscule pour envahir le ver à un degré suffisant pour l'empêcher de faire son cocon. Peu importe donc que le ver, né de parents sains, se contagionne, même dès les premiers jours de sa naissance, au contact de ses voisins malades. Il arrivera toujours à faire son cocon, c'est-à-dire à être utilisable industriellement. En revanche, il n'est pas capable de donner de la bonne graine, puisqu'il est infecté. Mais on n'a qu'à s'adresser, pour avoir des œufs sains, à des éducations de vers sains héréditairement et préservés de la contagion depuis leur naissance.

Le problème est donc résolu, mais ne l'eût plus été, du moins de cette façon, si la durée de l'évolution de la maladie eût été plus courte chez l'animal contagionné, et, là-dessus, on peut être tenté de dire : Voyez le bonheur, voyez la chance ! Mais il n'y a qu'un mot à répondre : cette chance ne visite que ceux qui la méritent. A quoi eût servi à Pasteur la connaissance du fait qu'il a utilisé, s'il n'avait pas solidement établi, à l'avance, que la maladie n'était pas spontanée, et qu'elle était vraiment due, quelle que fût son origine, hérédité ou contagion, au seul corpuscule? C'est grâce à cette notion qu'il a pu utiliser la différence de durée entre la vie du ver et l'évolution de la maladie. Si cette différence avait été de

sens inverse, il eût cherché ailleurs et trouvé autre chose, et peut-être utilisé quelque autre loi tout aussi fortuite que celle à laquelle il s'est arrêté. Tout est hasard dans une recherche, ce qui veut dire qu'on se heurte constamment à des lois sur lesquelles on ne sait rien à l'avance. Elles ne sont ni favorables ni défavorables. Elles sont inexorables: l'habileté consiste à les découvrir et à les mettre en état de fonctionner. Il n'y a ni bonheur ni chance dans la découverte de M. Pasteur, il n'y a que de la dextérité.



Nous venons de voir combien il importe pour le succès d'avoir une bonne méthode d'exploration qui ne laisse rien échapper, et maçonne sa fouille à mesure qu'elle avance. Mais beaucoup de savants ont cette méthode et ne laissent pourtant dans la science qu'une trace modeste. Celle de M. Pasteur est éclatante et le met hors de pair. C'est bien cette traînée lumineuse dont le félicitait Renan. D'où vient qu'il a été grand parmi les grands?

C'est que le tempérament scientifique de ce maître avait une troisième face que nous n'avons pas encore mise en évidence. Nous venons de le voir donnant d'abord carrière à son imagination, puis la bridant pour explorer prudemment et patiemment le terrain nouveau sur lequel elle l'avait entraîné. Cette besogne bien faite, et l'expérience terminée, il semble qu'il n'y eût plus qu'à dresser procès-verbal de constat, à faire un état des lieux; avec Pasteur. c'était autre chose. Cet homme d'imagination était un audacieux; cet expérimentateur était un timoré. Je m'explique.

La région dans laquelle son imagination l'avait emporté s'étendait bien au delà du point sur lequel il s'était posé et avait fait ses premières investigations. Mais ce point n'était pas choisi au hasard. Par une intuition merveilleuse qui a peut-être été sa faculté maîtresse, il choisissait une question topique, un haut sommet d'où l'on dominait le pays environnant. Dès lors, l'ascension faite, il pouvait jeter un regard autour de lui et y voir des choses qui, pour d'autres que lui, même pour les préparateurs qu'il avait mêlés à ses

travaux, restaient noyées dans l'ombre. De là l'éclat inusité, le caractère magistral de ses communications, en particulier de celles qu'il faisait à l'Académie des sciences ou à l'Académie de médecine. Sûr de ses résultats, fort de la vision intérieure qui les rattachait logiquement à des notions déjà acquises ou à des notions nouvelles dont il pressentait la vérité, raffermi par le sentiment plus ou moins net de la continuité et de la solidité de l'ensemble, M. Pasteur se permettait parfois de vaticiner, de dépasser dans ses prévisions les limites de l'expérience.

Je ne donne pas l'exemple comme bon à suivre par tout le monde. Les forts seuls peuvent se permettre de pareilles audaces. M. Pasteur, qui se les accordait rarement, s'est quelquefois trompé. Mais en revanche, que d'idées instructives il a émises, que de prévisions qui sont devenues des réalités! Pour citer un fait précis, n'était-ce pas une héroïque imprudence que cette expérience de Pouilly-le-Fort, dans laquelle M. Pasteur avait pris l'engagement, sur un lot de cinquante moutons dont vingt-cinq seulement avaient subi un traitement préalable, de laisser vivants et bien portants ces moutons traités, et de tuer les vingt-cinq autres, en leur inoculant à tous la même dose du même virus! Promettre cela d'avance, lorsqu'on sait que tous les moutons d'un même lot ne se ressemblent pas, et que, quelque soin qu'on prenne, les virus ne sont et ne restent pas toujours identiques à eux-mêmes! Il aurait fallu répéter plusieurs fois l'expérience à l'avance pour être assuré du succès, et ce succès était nécessaire, en présence d'un public défiant, sinon hostile, et qui se serait frotté les mains en présence d'un échec! Ce n'est un secret pour personne que pendant la durée de l'expérience, et à mesure surtout qu'elle approchait de sa fin, M. Pasteur avait été terriblement inquiet. Mais il avait repris toute sa sérénité en arrivant au dernier moment sur le théâtre de l'épreuve. « Je fus frappé, disait tout récemment un rédacteur du *Times* dans l'article nécrologique qu'il lui a consacré, de sa contenance sans ostentation et de sa possession de lui-même. Il semblait confus et quasi honteux des honneurs dont on l'entourait. » C'est que, dans sa modestie et sa simplicité, c'était à la méthode expérimentale qu'il rapportait ce nouveau

triomphe, et, au lieu de se glorifier, il demandait peut-être intérieurement pardon à cette maîtresse impérieuse et jalouse d'avoir pris la parole pour elle et d'avoir devancé ses arrêts.

En revanche, et quelque sûr qu'il fût de ses expériences, il n'hésitait jamais à croire qu'il pouvait s'être trompé, lorsqu'il rencontrait un contradicteur digne de lui. Ce n'était pas vis-à-vis du premier venu qu'il s'arrêtait ainsi. Quand on ne lui opposait que des arguments creux, des phrases, ou des expériences mal faites, il passait, en bousculant son adversaire avec une vivacité que les spectateurs et surtout l'intéressé trouvaient parfois excessive. Il n'avait pourtant aucune rancœur contre les hommes ; il était seulement animé, contre les idées fausses, d'une sorte de haine qui n'était que le revers de son amour profond de la vérité. Mais, lorsqu'il se trouvait face à face avec un expérimentateur sérieux, comme il redevenait lui-même sérieux et attentif! Toute la vie courante du laboratoire cessait brusquement : on arrêtait, on oubliait momentanément les expériences en cours, on changeait l'outillage pour vérifier à nouveau les faits contestés, et pour examiner de près ceux qui semblaient les contredire.

En fait, ce temps d'arrêt n'a jamais été un temps perdu. De ce retour sur le passé, de cette revue plus soigneuse des faits contestés, M. Pasteur est toujours revenu avec une victoire nouvelle. De sa discussion avec Bastian, par exemple, il a fait sortir des notions qu'il n'avait pas auparavant, qu'il a constamment utilisées depuis jusqu'à la fin de sa carrière, et c'est ici que nous allons toucher du doigt la dernière des raisons qui ont donné une croissance si rapide et une si large frondaison à l'arbre qu'il a planté.

De la non-existence des générations spontanées, de la non-spontanéité des ferments des virus et des maladies, aux vaccinations préventives, à la prophylaxie de la rage, quelle distance immense! Comment comprendre que cette œuvre n'ait pas encore atteint un âge d'homme? Il ne suffit pas de dire que M. Pasteur a dépensé sur elle quarante ans de labeurs continus. Les longs efforts n'impliquent pas nécessairement les grands résultats. Il ne suffit pas non plus d'invoquer la fécondité de ce sol encore vierge de la microbiologie. Le mot fécondité résume l'histoire de ces quarante ans; il ne

l'explique pas. Ce qui l'explique, dans la mesure où cela est possible, c'est cet ensemble de qualités sur lesquelles j'ai insisté, cette intuition nette du but à atteindre, ce mélange d'audace et de prudence dans la marche en avant et, pardessus tout, cette sécurité à l'arrière, cette patience, cette persistance à revenir sur une position conquise, pour bien s'y asseoir et y résister à tout assaut.

C'est pour cela que Pasteur a pu aller si loin et si vite. Il n'y a pas d'autre exemple dans la science d'un savant qui ait vu autant s'étendre et se féconder le domaine qu'il avait conquis. Peut-être Lavoisier, dont le nom vient tout naturellement à l'esprit quand on parle de Pasteur, eût-il eu la joie de se voir aussi grand s'il avait pu arriver à la fin de sa carrière. La seule image adéquate est celle d'un Napoléon mourant triomphant, au milieu d'une Europe définitivement pacifiée. Encore cette vision, si grandiose qu'elle soit, est-elle incomplète : Pasteur a conquis le monde, et sa gloire n'a pas coûté une larme.

E. DUCLAUX

de l'Académie des sciences.

LE PÉRIL

DE

L'AFRIQUE DU NORD

La conquête de l'Algérie et de la Tunisie a quadruplé la longueur de notre façade sur la Méditerranée; elle nous a donné un territoire très riche de dix-huit millions d'hectares et une pareille étendue de steppes beaucoup moins fertiles. Et ce pays est situé presque à nos portes, à trente ou quarante heures de navigation de la mère patrie. C'est beaucoup d'avoir soumis à notre domination une étendue si considérable, mais c'est une œuvre encore plus difficile de peupler ce pays de Français, et de rapprocher de nous les quatre ou cinq millions d'indigènes qui l'habitent. Depuis quelques années, cette œuvre semble compromise: en Algérie, le recrutement des nouveaux colons devient de plus en plus difficile; en Tunisie, après une occupation de quatorze ans, nous avons créé à peine trois à quatre cents exploitations rurales.

La culture, en Afrique, ruine ceux qui l'entreprennent. C'est une vérité généralement admise en Algérie. Aussi de bons esprits s'en vont hochant la tête et affirment que nous avons fait fausse route, que le sol et le climat sont rebelles à

la culture européenne, que l'indigène seul est assez sobre et assez résistant pour y vivre du produit des champs. Si de pareilles assertions étaient fondées, notre acquisition serait bien médiocre ; il faudrait renoncer aux belles espérances de Prévost-Paradol et ne plus voir dans l'Algérie et la Tunisie qu'un Sénégal plus rapproché de la France. Seuls, les Européens semblables aux indigènes par leur genre de vie pourraient y vivre de la culture. Quant aux Français, habitués à toutes les douceurs de l'existence, ils devraient céder la place aux Espagnols à Oran, aux Italiens ou aux Maltais à Tunis: les fonctions publiques, l'armée, le commerce seraient les seules branches ouvertes à leur activité.

Une telle opinion est absolument erronée ; elle repose sur une observation incomplète des conditions de l'agriculture africaine. De la misère des indigènes et de la non-réussite des colons, on tire des conclusions trop hâtives. Depuis huit ans, j'observe avec la plus grande attention les conditions spéciales de l'agriculture africaine ; j'ai enfoui dans le sol de belles pièces de vingt francs. Que de fois, après avoir constaté le maigre rendement des céréales, la lenteur désespérante avec laquelle les bœufs indigènes se développaient, ai-je été tenté de dire, moi aussi : « Nous nous sommes trompés, il faut laisser ce sol à la misère des indigènes ! » Et toujours l'espérance l'emportait sur le découragement. Aujourd'hui, après huit années d'études et d'expériences, je n'hésite pas à le dire bien haut : le sol africain, là où il tombe quarante centimètres d'eau par an, est une terre très riche. Si nous adoptons un mode de culture conforme aux exigences du climat, nos champs donneront des revenus aussi abondants et aussi réguliers que les meilleures terres de France.

Puisse cette parole apporter une espérance aux nombreux colons algériens qui songent avec tristesse à l'échéance qui approche, à l'huissier qui peut-être demain viendra leur signifier la saisie ! Obligeons les indigènes à changer peu à peu leur mode de culture barbare, nous les délivrerons du même coup de tous les maux que la misère traîne après elle : usure, brigandage et famine; nous rendrons la sécurité au colon, qui, après une journée de dur labeur, ne peut pas dormir en paix, prête l'oreille aux moindres bruits de la nuit, redoutant tou-

jours l'arrivée subite du voleur. Si l'indigène, au lieu d'être voué à la misère chronique, vivait dans l'aisance, croit-on que les paroles de haine trouveraient le même écho dans son cœur? L'usure s'exercerait-elle, si les emprunteurs payaient régulièrement et les intérêts et le capital emprunté? Que le sol algérien enrichisse le colon, et de nombreux Français traverseront la Méditerranée pour s'établir dans le pays. Aussi le problème le plus urgent à résoudre, c'est de déterminer comment l'agriculture pourra tirer parti du sol africain.



Et d'abord nos espérances n'étaient-elles pas trop élevées? Le territoire de notre colonie, dit-on bien souvent, est aussi grand que celui de la France ; aussitôt, l'imagination aidant, on croit volontiers que ce territoire ressemble à celui de la France, qu'il est tout entier susceptible de culture. Or l'Algérie et la Tunisie offrent à peine une étendue de dix-huit millions d'hectares recevant des pluies régulières de quarante centimètres par an. Les steppes des Hauts-Plateaux, où il en tombe encore vingt à vingt-cinq centimètres, peuvent être susceptibles d'une certaine exploitation. Mais il ne faut se faire aucune illusion sur les immenses étendues du Sahara que l'Angleterre a généreusement abandonnées à notre influence. On pourra y créer quelques oasis servant d'étapes à notre route politique vers le Soudan. A l'exception des points d'eau, qui deviennent de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne de l'Algérie, on ne tirera jamais parti par la culture de ces immenses étendues, où la pluie est presque inconnue.

Ainsi le territoire véritablement ouvert à la colonisation européenne ne dépasse guère le tiers du territoire français. Et ces dix-huit millions d'hectares ne sont pas des terres vacantes, offertes au premier occupant. Ils sont exploités par quatre à cinq millions d'indigènes, qui ont disputé pas à pas à nos soldats le sol de l'Algérie.

Quelles différences profondes entre notre Afrique du nord et l'Australie, où les Anglais ont trouvé cent quatre-vingt millions d'hectares recevant plus de quarante centimètres d'eau par an! Sur cet immense territoire, situé dans les régions tempérées,

ils ne rencontrent, le plus souvent, sauf en Nouvelle-Zélande, que de rares tribus indigènes. On peut donc affirmer qu'au point de vue de la colonisation européenne, l'Afrique française du nord vaut 1 et l'Australie vaut 20. C'est un pygmée à côté d'un géant. Quand on fait une comparaison entre les deux colonies, cette proportion de 1 à 20 doit toujours être présente à l'esprit. Que d'autres avantages en faveur de l'Australie! Des terres équatoriales très vastes, unies à la région tempérée par la mer et par un territoire bien arrosé, au lieu de ce Sahara désolant qui forme une fosse large de deux mille kilomètres entre l'Algérie et le Soudan ! Et, de plus, toutes les parties de l'Australie renferment des mines d'or ; elles ont déjà produit plus de huit milliards de francs; aujourd'hui elles rapportent deux cents millions par an et fournissent du travail à cinquante mille mineurs.

On voit combien sont injustes ceux qui opposent sans cesse les succès des Anglais en Australie à notre situation présente dans l'Afrique du Nord. En réalité, étant donné la différence des conditions, notre Algérie peut soutenir la comparaison avec toutes les colonies anglaises. Le pays a été sillonné de routes, de chemins de fer ; des ports ont été creusés. Trois cent mille Français et deux cent mille étrangers habitent l'Algérie. Nous sommes arrivés à un pareil résultat sans régime de publicité, sans transports à bon marché, sans avoir créé l'instrument le plus indispensable dans un pays neuf : une administration agricole, qui, de concert avec les colons, poursuive l'étude méthodique de tous les moyens d'augmenter la production. Si l'œuvre n'est pas exempte de critiques, n'oublions pas dans quelles conditions nous l'avons entreprise.

Depuis le traité de Paris en 1763, l'opinion publique en France s'est désintéressée des questions coloniales. On sait avec quel dédain Voltaire parlait des quelques arpents de neige que nous faisait perdre ce traité. La vente de la Louisiane par Napoléon Ier laissa tout le monde indifférent. Quels débats passionnés, quelle majorité mal assurée dans le Parlement, au début de toutes nos entreprises coloniales ! Les discussions sur l'évacuation de l'Algérie, de la Tunisie ou du Tonkin ne sont-elles pas encore présentes à toutes les mémoires ? Toute notre attention était portée vers nos dissen-

sions intérieures, vers la propagation dans le monde entier des principes de 1789. Bercés par la douce musique de la gloire ou de la vanité, nous perdions de vue les intérêts supérieurs de notre race dans le monde. L'ouvrage de Thiers sur le Consulat et l'Empire a exercé à ce point de vue une influence néfaste sur les jeunes générations du XIXe siècle. Nos lois sur les successions, notre éducation contribuaient à nous faire perdre le goût des entreprises coloniales.

Aussi la colonisation algérienne, faite dans des conditions si défavorables, est-elle un puissant motif d'espérance pour ceux qui ont foi dans l'avenir de notre expansion coloniale. Elle a montré que la diminution de la natalité était un fait local. La race est féconde ; sous l'influence de certaines conditions, elle dévore sa propre substance, comme en Normandie, et la population diminue. Que ces conditions disparaissent, et la natalité française reprend une marche ascendante. Les mêmes Français qui en Europe ont vingt-trois enfants par mille habitants en ont trente-cinq en Afrique. Le jour où nous cesserons de regarder tous vers le foyer paternel, le jour où nous aurons créé des courants d'émigration réguliers, il est très probable que notre population augmentera.



Il n'y a donc lieu ni de désespérer, ni même de se décourager : seulement il faut nous rendre un compte exact de la situation actuelle de l'Afrique du Nord, la voir tout juste comme elle est, et ne pas nous payer de mots.

L'Algérie et la Tunisie traversent une crise, dit-on bien souvent. Ce mot de crise est un de ceux dont on abuse le plus en Algérie, depuis quinze ans ; on le retrouve dans les discours officiels du gouverneur, dans ceux des députés, dans tous les journaux, dans les rapports des Sociétés françaises. Mais le mot crise signifie malaise temporaire. Or, une crise qui dure depuis quinze ans ne peut être un mal passager, disparaissant avec les causes accidentelles qui l'ont amené. Il est inexact de dire que l'Algérie subit une crise ; elle est atteinte d'une maladie chronique, voilà la vérité.

Constatons le mal, puis nous en étudierons les causes. « En

Algérie, disait Jules Ferry, tout le monde se plaint, tout le monde appelle à l'aide. » Le compte rendu de l'enquête sénatoriale, publié par M. Pensa, nous fait entendre en effet les plaintes de tous. Les colons se plaignent, les indigènes étalent leur misère. Dans la dernière discussion du budget de l'Algérie (février 1895), tous les orateurs s'accordèrent à reconnaître que la situation est mauvaise. « Le colon, dit M. Forcioli, n'est pas très heureux ; on chercherait longtemps avant de trouver beaucoup de colons qui aient acquis quelque fortune. » Le gouverneur général, M. Cambon, va encore plus loin : « La situation des colons, dit-il, est mauvaise, et nous ne trouvons plus facilement autour de nous les candidats colons qui venaient autrefois pour s'implanter dans le pays. » Les plaintes les plus vives émanent de l'inspecteur de la colonisation, M. Dormoy, qui a vu de près les misères du colon. Dans son rapport au Conseil supérieur (décembre 1894) il écrit : « Depuis quelques années, la propriété rurale a perdu plus du tiers de sa valeur vénale, et, comme cette propriété était grevée d'une dette hypothécaire considérable, le patrimoine des colons est aujourd'hui bien minime ; de cette situation est résulté un découragement qui pourrait à bref délai se traduire par une tendance au dépeuplement. »

En France, on croit toutes ces plaintes exagérées. N'est-on pas allé jusqu'à affirmer que l'Algérie profitait des invasions de sauterelles pour obtenir de nouveaux subsides de la métropole ? De fait, le colon algérien, qui a reçu sa terre gratuitement des mains de l'État, croit facilement que l'État doit lui garantir la réussite. Mais le mal est réel, et, si les doléances universelles ne suffisent pas pour nous convaincre, examinons les comptes rendus annuels des deux grands établissements de crédit algériens : le Crédit foncier d'Algérie et la Banque d'Algérie.

Le Crédit foncier a prêté une somme de quatre-vingt-dix millions depuis son origine jusqu'en fin 1893. La plupart de ces prêts ont été consentis à des propriétaires ruraux. Depuis 1884, le Crédit foncier s'est montré très prudent et très circonspect dans le choix des emprunteurs ; il a restreint de plus en plus le nombre des prêts. Le capital prêté, qui s'élevait à soixante et un millions en 1888, n'est plus que de quarante-sept millions en 1893. En même temps son domaine foncier devenait chaque année plus important, car la Société acqué-

rait de nouveaux immeubles à la suite d'expropriations, et elle ne pouvait vendre les immeubles déjà acquis. Son domaine a une valeur de quatre millions six cent quatre-vingt-dix-sept mille francs. Le 40 p. 100 environ des annuités échues sont payées avec des retards plus ou moins considérables.

Ainsi voilà une Société qui prête au taux de 6 p. 100 et qui ne peut pas trouver le placement sûr de ses capitaux. Qu'on ne vienne pas dire que le taux de l'intérêt est trop élevé; en Australie, en Amérique il est de 8 p. 100; prêteurs et emprunteurs sont satisfaits. Faut-il s'étonner que le Crédit foncier restreigne tous les jours ses opérations foncières pour développer ses affaires de banque qui lui donnent des revenus sûrs?

La Banque d'Algérie a fait elle aussi des prêts agricoles. A partir de 1880, elle a prêté des fonds qui ont servi à la création de vignobles. Le résultat a été le suivant : de 1886 au 31 octobre 1892, trente-trois millions de francs ont été passés au compte de liquidation; en 1894, le domaine de la Banque avait une valeur de huit millions cinq cent mille francs; il lui restait une créance de quatorze millions cinq cent quatre-vingt-six mille francs dont elle ne comptait à son actif que le 5 p. 100. Toutes ses réserves avaient été absorbées pour couvrir ces pertes énormes.

On a reproché à tort à la Banque d'avoir fait du crédit agricole. Pouvait-il en être autrement dans un pays où toute la richesse vient du sol? La Banque avait fait un mauvais usage du crédit agricole : au lieu d'aider les agriculteurs en vue d'opérations rapides, telles que achat de bestiaux, constructions primitives, elle a commandité une entreprise à très long terme, la création de vignobles. Souvent aussi le choix des emprunteurs était fait pour des motifs politiques.

Les particuliers ont prêté sur hypothèque des sommes considérables; beaucoup de colons ont enfoui leurs propres capitaux dans le sol. Partout, c'est le même résultat; la terre ne rapporte plus l'intérêt du capital qu'on lui consacre. On s'explique comment des esprits très sensés soutiennent que la terre d'Afrique ne peut pas nourrir des cultivateurs français.

*
* *

Mais les indigènes sont-ils dans une situation meilleure? Eux non plus, malgré leur sobriété, malgré leur peu de besoins, ne parviennent pas à trouver leur pain quotidien dans la culture de leurs champs. Les dépositions faites devant la commission du Sénat signalent dans tout le Tell la misère des indigènes : aux deux extrémités de l'Algérie, à Mascara comme à Jemmapes, la situation est la même. L'insécurité sévit dans toutes ces régions. La *bechera* ou rachat à l'amiable des objets volés est devenue une véritable institution. Quand on a payé la somme convenue on est assuré de rentrer en possession de son bien; jamais un voleur ne manque à sa promesse.

Ce qui parle encore plus haut que toutes ces plaintes, ce sont les statistiques criminelles; les attentats contre les personnes et contre les propriétés ont atteint des proportions vraiment extraordinaires.

Le tableau suivant donnera une idée de la progression :

	Attentats contre les personnes.		Contre les propriétés.	
	Total —	Ceux commis par des indigènes contre des Européens.	Total —	Ceux commis par des indigènes contre des Européens.
1886-87	6.418	1.585	10.294	2.376
1892-93	10.124	2.234	14.271	5.244
1893-94	9.729	2.964	16.312	6.433

Ces chiffres se rapportent à toute l'Algérie, mais la situation est bonne pour les villes, au lieu que la proportion des attentats dans les campagnes s'élève pour les Européens à trente-cinq attentats pour mille habitants. Cependant, depuis 1890, on a organisé un service de sûreté, on a augmenté le nombre des brigades de gendarmerie. Ces mesures ne suffisent pas à enrayer le mal. Ce ne sont pas des gendarmes qui rétabliront la sécurité. C'est du pain qu'il faut donner aux indigènes, car la misère est la cause principale de tous ces attentats.

Les indigènes du douar des Ouled Kalek, près Bel-Abbès, disent : « Une fois ruinés, les Arabes sont mauvais et pervers. » Ceux de Jemmapes : « Nous ne nous plaignons pas par ani-

mosité contre la France, mais parce que nous sommes malheureux. » L'administrateur reconnait que la misère les pousse au vol. A Matemae, près de Mascara, où, dans une même nuit, on a fait des trous dans cinq maisons différentes, les indigènes couverts de haillons disent : « Notre misère est intolérable. Il faut ou nous tirer de cet état, ou nous tuer. » Le maire de Bonouaghia s'exprime ainsi : « Les indigènes ne voleront plus, si nous leur donnons les moyens de s'enrichir. »

Tous les colons en ont fait l'observation : les années de sécheresse, il leur faut redoubler de vigilance pour empêcher les vols. Déjà avant 1870, les statistiques montrent un accroissement des crimes et des vols dans les mauvaises années. Dans l'étude de M. Rinn sur les commissions disciplinaires, nous voyons seize cent cinquante prévenus punis en 1864, tandis qu'on en compte cinq à six mille pour chacune des années 1867 et 1868. Veut-on une nouvelle preuve? La proportion des attentats s'élève à mesure que nous allons de l'est à l'ouest : en 1891, dans la province de Constantine, elle est de 3,5 par 1 000 habitants; elle est de 5,3 pour Alger, et elle s'élève à 7,3 pour la province d'Oran. On sait que les pluies sont beaucoup plus régulières à l'Est qu'à l'Ouest. La sécheresse développe les crimes, et la pluie les fait disparaître, pourrait-on dire avec raison.

Beaucoup d'Algériens représentent les indigènes comme animés de sentiments hostiles et de parti pris contre les chrétiens. La haine du musulman pour le chrétien existe, mais l'indigène prêterait-il une oreille complaisante aux paroles de haine s'il était dans l'aisance? Quel milieu favorable elles rencontrent pour se développer, quand la misère et la faim règnent en maîtresses! Dans certains villages où les indigènes sont dans l'aisance, à Batna, à Robertville, à Biskra, à Randon, les colons vivent en bonne intelligence avec les Arabes et ne se plaignent pas de l'insécurité. Nous irons plus loin : la cause première de toutes les insurrections, c'est la misère des populations indigènes. Deux fois, en 1870 et en 1881, il y a eu insurrection ou mouvement insurrectionnel. Pourquoi ces deux mouvements? On a attribué à bien des causes l'insurrection de 1870 : absence de troupes en Algérie, naturalisation des Juifs, opposition de la noblesse indigène, et on a

relégué au dernier rang, quand on l'a seulement indiquée, la cause première qui a déterminé le soulèvement.

Les années 1867, 1868, 1869 avaient épuisé toutes les ressources des indigènes ; les céréales n'avaient presque rien donné ; le nombre de leurs moutons, qui se maintenait entre huit et dix millions, était descendu à quatre millions ; il s'était à peine relevé à cinq millions en 1870. Assurément, la misère n'est pas la seule cause de l'insurrection, mais elle est la condition indispensable à son existence ; sans elle, le feu insurrectionnel ne trouverait pas d'aliments.

En 1881, l'Algérie était agitée ; on prévoyait une insurrection générale ; sans les mesures exceptionnelles prises à cette époque, elle aurait éclaté, plus terrible qu'en 1870. La sécheresse de 1881 était la cause principale de tous ces mouvements. Dans la province d'Oran, l'*achour* des céréales ne donna, cette année-là, que cinq cent quarante mille francs au lieu de deux millions ; le nombre des moutons redescendit de nouveau à six millions. Les tribus du Sud avaient perdu la moitié ou les deux tiers de leurs troupeaux. Dans le cercle de Djelfa, les indigènes possédaient neuf cent dix mille moutons avant la sécheresse et deux cent trente-six mille seulement en 1881. Aussi les tribus, poussées par la misère, étaient-elles sur le point de se joindre aux révoltés du Sud Oranais, quand elles furent arrêtées par nos officiers.

Deux fois, en un demi-siècle, le nombre des moutons est descendu à cinq millions, et deux fois seulement on a constaté en Algérie un mouvement insurrectionnel presque général. Peut-on nier les liens étroits qui unissent ces deux événements : misère et insurrection ?



Les habitants des villes africaines, les touristes qui visitent le pays ne voudront pas croire à la vérité de ce tableau. Partout ils voient autour d'eux des signes de prospérité : la vie commerciale des villes est active ; les quais des ports sont encombrés de marchandises ; les magasins présentent des étalages ravissants. A Alger, les maisons escaladent peu à peu les hauteurs, de nouveaux quartiers se bâtissent. La plupart

des villes algériennes semblent prospères. Pourquoi la ville est-elle prospère pendant que la campagne est misérable? Il y a toute une catégorie d'habitants des villes dont le sort est absolument indépendant de celui des cultivateurs. Ce sont les fonctionnaires, les officiers. Que la récolte soit maigre ou abondante, le payeur leur servira avec la même régularité le traitement mensuel. Les dépenses civiles de l'Algérie dépassent quatre-vingt millions de francs, et les trois quarts de cette somme sont destinés à des fonctionnaires. L'armée coûte cinquante millions. Voilà donc une somme de cent trente millions qui fait vivre une nombreuse population indifférente au sort des campagnes.

A côté des fonctionnaires et des officiers, il existe des habitants de la ville qui sont d'autant plus prospères que le cultivateur est plus malheureux. Ce sont les huissiers, les greffiers, interprètes, avoués, notaires, avocats défenseurs, etc. En 1890, la faillite Bernard, à Tlemcen, amène une crise; le tribunal prononce huit cent sept jugements contre les indigènes, et un notaire de Tlemcen évalue les frais judiciaires à trois cent mille francs. Cette faillite a été une source de richesses pour tous les auxiliaires de la justice, qui gravitent autour du tribunal de Tlemcen. Les saisies et les ventes judiciaires sont très fréquentes dans toutes les régions.

Enfin, les commerçants, les banquiers vivent malgré l'état de ruine des populations de la campagne. Chaque année, on exporte deux cent millions de francs de marchandises et on en importe pour pareille somme. Les années mauvaises, l'Arabe ne doit-il pas vendre son blé pour payer ses locations, son impôt et ses dettes? Qu'il le veuille ou non, il est obligé de faire face à ses paiements. N'a-t-il pas intérêt à vendre ses bestiaux, plutôt que de les voir périr de faim une année de sécheresse? Ainsi l'intermédiaire retire toujours quelque profit, tandis que le malheureux producteur s'enfonce de plus en plus dans la ruine.

*
* *

Telle est la situation de l'Algérie; celle de la Tunisie est moins grave au point de vue matériel; mais elle est encore plus

inquiétante pour l'avenir de notre race dans l'Afrique du Nord. L'œuvre politique et administrative de la France en Tunisie mérite tous les éloges; mais l'œuvre de colonisation, la prise de possession du sol par des cultivateurs français reste encore à faire. Depuis quatorze ans, le pays est ouvert à la colonisation : il offre une sécurité complète; les terres sont disponibles : on peut les acquérir des indigènes à un prix peu élevé; le régime de la propriété foncière, le système hypothécaire sont d'une grande simplicité; la locomotive traverse toute la vallée de la Medjerdah. Ces conditions si favorables n'ont pas attiré les colons; le mouvement de colonisation, qui fut si remarquable au début, quand on espérait encore en la vigne, s'est arrêté presque complètement. De grands capitalistes, des sociétés financières ont acheté des étendues considérables (420 000 hectares); mais toutes ces terres ne sont pas occupées par des colons français; elles sont ou couvertes de broussailles ou louées aux indigènes. La locomotive a beau passer et repasser sur ces terres, semblant appeler par ses cris stridents les colons français; ils ne viennent pas. Le nombre des exploitations rurales ne dépasse pas trois cent cinquante, et presque toutes ont été créées de 1881 à 1886; le prix de la terre est moins élevé qu'il n'était dans les premières années du protectorat.

Pourquoi les Français ne sont-ils pas venus en Tunisie? C'est que la culture, ici comme en Algérie, n'enrichit pas ceux qui s'y livrent; elle ne leur permet pas de vivre dans l'aisance; elle ne paie pas un intérêt régulier aux capitaux qu'on lui a consacrés. C'est la seule cause de l'arrêt complet de la colonisation française en Tunisie.

Seuls, parmi les Européens, les Siciliens, plus sobres et plus durs à la besogne, se multiplient dans ce pays défendu par nos soldats : ils vivent surtout grâce aux nombreux travaux publics, grâce à la grande colonisation. Depuis quelques années, ils prennent possession du sol comme locataires ou métayers. Aux environs de Beja, on compte déjà plus de quarante familles de cultivateurs siciliens. Au Sedjoumi, près Tunis, à la Soukra, à la Djedeida, ils commencent à former des groupes importants. Les maigres récoltes qui ne peuvent faire vivre un cultivateur français, permettent

de prospérer au Sicilien habitué à la misère et au genre de vie de l'Arabe. Aussi le protectorat a-t-il amené en Tunisie sept à huit mille Français (je ne compte pas les fonctionnaires), et vingt mille Italiens.

Quant aux indigènes tunisiens, si leur misère n'est pas aussi grande que celle des Algériens, cela tient à deux causes. L'institution du *khamessat* ou servage indigène s'est maintenue intacte, et, les années de mauvaise récolte, le pauvre fellah vend sa liberté et devient khammès ; il sera toujours nourri par son maître, qui est obligé par la loi de lui faire des avances. Le propriétaire indigène a conservé une certaine aisance, grâce au revenu de ses oliviers. La forêt tunisienne est, par rapport à la population, cinq fois plus importante que celle de l'Algérie. Enfin, dans un grand nombre de régions, le sol, encore peu peuplé, est couvert de broussailles, où les troupeaux des indigènes trouvent une nourriture assurée. Sans l'olivier, l'indigène tunisien serait aussi misérable que l'Algérien. En 1894, la Régence a exporté pour cinq millions de francs de blé dur : mais elle a reçu des farines de Marseille pour une somme à peu près égale. Ce pays, qui produit surtout du blé, ne peut même pas, dans une année médiocre, nourrir ses habitants. L'été dernier, je parcourais la région située entre Bizerte et Béja ; les pluies y sont très régulières, et pourtant j'étais très étonné de l'état de misère des habitants. Tous les indigènes sont khammès ou serfs retenus par une dette : signe de pauvreté. Les fellahs libres louant la terre et travaillant pour leur compte sont très rares ; les dettes des serfs s'augmentent chaque année, car leur part dans la récolte (le cinquième) ne suffit pas à les faire vivre. Que, demain, le riche propriétaire ne puisse plus nourrir ses khammès, et ces paisibles cultivateurs affamés partiront tous les soirs en expédition pour chercher leur nourriture du lendemain.

En résumé, dans toute notre Afrique du Nord, sous les régimes politiques les plus divers, la situation est la même : la plupart des colons européens se ruinent : les indigènes sont en proie à la misère. En Algérie, la misère des indigènes amène une recrudescence d'attentats contre les personnes et

contre les propriétés, qui rendra toute colonisation impossible : en Tunisie, les symptômes du mal sont visibles pour les esprits attentifs. Nous oublions trop quel est le danger qui nous menace : la misère élargit de plus en plus le fossé qui sépare le musulman du chrétien ; elle peut à la première occasion favorable pousser à l'insurrection un million d'hommes capables de porter les armes. Enfin, aux deux extrémités de nos possessions africaines, l'élément étranger prend seul possession du sol : le Français est trop exigeant pour se contenter des maigres produits que donne la terre : l'Espagnol, le Sicilien, plus primitifs, plus endurants, peuvent encore vivre, là où le Français végète.

***

Quelles sont les causes de cet état de choses? Tiennent-elles à la nature du sol, au climat, comme beaucoup le prétendent? découlent-elles du régime politique et administratif, comme on le dit le plus souvent, ou bien faut-il accuser notre ignorance des conditions spéciales à l'agriculture africaine? La commission sénatoriale a posé cette question à tous ceux qu'elle a interrogés ; elle a reçu les réponses les plus diverses et souvent les plus contradictoires. Ici, c'est la loi de 1873 sur la propriété indigène qui a amené la ruine des Arabes ; ceux-ci, libres de disposer de leur terre, l'ont aliénée ou hypothéquée. Plus loin, c'est la colonisation européenne qui a enlevé aux Arabes leurs meilleures terres et les a refoulés sur un sol maigre et trop étroit. Ailleurs, c'est le régime forestier qui les a accablés d'impôts ou de procès-verbaux.

Même diversité d'opinion sur les causes de la ruine des colons. Pour les uns, c'est l'insécurité qui rend toute colonisation impossible, et ils réclament des gendarmes, des mesures de police ; il y en a même qui voudraient interdire aux indigènes de sortir de leurs gourbis de dix heures du soir à quatre heures du matin. Pour d'autres, c'est le manque de crédit. Que ne feraient pas les colons s'ils avaient des capitaux à un taux modéré de 3 p. 100 et si l'État voulait bien les leur prêter ! D'autres enfin, et c'est le plus grand nombre, disent que la plantation du vignoble a ruiné les colons.

Toutes ces réponses renferment une part de vérité ; mais il doit y avoir une cause générale dominant toutes les causes locales ou accidentelles. En Tunisie, où le régime politique est absolument différent, où les colons avaient la sécurité, et disposaient de capitaux considérables, nous avons constaté la même situation qu'en Algérie. Cette cause générale qui produit à Oran les mêmes effets qu'à Tunis, c'est le mode barbare suivi par les cultivateurs, colons ou indigènes. J'ai signalé cette cause en 1893 dans le *Manuel de l'Émigrant en Tunisie*, en montrant aux futurs colons que la culture des céréales sans engrais les conduirait sûrement à la ruine ; je l'ai signalée avec plus de netteté encore dans le *Manuel de l'Émigrant en Algérie*, paru en mai 1894 ; j'écrivais en tête de cet opuscule : « Ce manuel populaire est écrit dans un double but : attirer des Français en Afrique ; dénoncer de toutes mes forces le mal terrible qui ruine l'Algérie : la culture sans engrais, ou, ce qui revient au même, la culture sans fourrages. »

L'homme éminent qui se cache sous le pseudonyme du « Vieil Algérien » a montré, avec plus d'autorité encore, que l'état barbare de l'agriculture algérienne était bien la cause de tous les maux de l'Algérie. Ses remarquables lettres au *Temps* ont attiré l'attention de l'opinion publique sur le vrai « mal de l'Algérie », mais la cause n'est pas encore gagnée. Que de personnes s'imaginent qu'un simple changement de régime politique ou administratif suffira pour rendre la prospérité à l'Afrique du Nord ! Tant d'erreurs ont été répandues dans le public qu'il est nécessaire d'apporter des preuves à l'appui de cette opinion qui semble paradoxale à beaucoup de bons esprits.



Quelles sont les cultures des colons européens ? En 1893, ils disposaient de 1 400 000 hectares ; si nous retranchons 400 000 hectares de landes, bâtis[1] et broussailles, il leur res-

1. C'est le chiffre admis dans le Projet d'établissement d'impôt foncier sur la propriété non bâtie.

tait un million d'hectares labourables. La vigne à elle seule en occupait 120 000, les céréales pour grains 430 000, et les prairies artificielles 6 à 7 000 à peine. La jachère couvre tout le reste, soit environ 450 000 hectares.

Les cultures fourragères n'existent donc pas en Algérie. Et, dès lors, comment les colons pourraient-ils entretenir un bétail nombreux? Leur bétail comprend à peine cent trente-deux mille bœufs, trois cent trente-trois mille moutons et quatre-vingt-six mille porcs. Le poids total de leurs animaux ne dépasse pas 38 millions de kilogrammes[1] (poids vif), soit 38 kilogrammes par hectare, alors que les principes les plus élémentaires de l'agriculture imposent au cultivateur l'obligation d'entretenir cinq cents kilogrammes de poids vif par hectare, s'il veut maintenir sa terre en bon état de fertilité.

La répartition des cultures chez les indigènes est encore plus mauvaise; l'Européen recueille le fourrage naturel que lui donne la jachère, les années pluvieuses, c'est-à-dire un an sur trois; l'Arabe ne fait jamais provision de fourrage. Ceux du Tell (je laisse de côté les indigènes des territoires militaires) ont un million de bœufs, trois millions de chèvres et moutons, soit 210 millions de kilogrammes de poids vif. Leurs terres labourables ont une superficie de 7 500 000 hectares, et ils en consacrent plus d'un tiers à la culture des céréales pour grains. Chaque hectare n'entretient même pas trente kilogrammes de poids vif.

Quel est le sol qui résisterait à un pareil mode de culture? Soumettez nos terres de France les plus riches à une telle répartition des cultures, et, avant dix ans, elles seront épuisées. Dites à un paysan français : « Je veux te donner cent hectares de terre, tu n'y entretiendras que les animaux de labour et cinq à six vaches; je te défends d'y cultiver des plantes fourragères, et je t'oblige à ensemencer chaque année quarante hectares en céréales. » Cet homme, fût-il le plus ignorant de son village, vous répondra sûrement : « Mais vous voulez me condamner à la ruine et épuiser la terre. »

1. Nous évaluons le poids moyen des animaux possédés par les colons à 200 kilogrammes pour un bovidé, 30 kilogrammes pour un ovin et 30 kilogrammes pour un porc.

Telle est pourtant la situation de tous les cultivateurs algériens ; ils se condamnent eux-mêmes à une ruine inévitable. Entre le colon et l'indigène, il n'y a qu'une seule différence; le premier donne des labours plus profonds et épuise la terre deux fois plus vite; le second, avec son mauvais araire, ménage la terre et lui permet de ne pas se dépouiller en quelques années de tous ses éléments fertilisants. Les colons ne comptent que sur le rendement des prairies naturelles et nous verrons bientôt pour quelles raisons elles ne peuvent pas donner un rendement régulier.

La culture unique des céréales peut donner la prospérité au colon qui dispose de grandes étendues et qui laisse reposer sa terre trois à quatre ans ; elle donne de merveilleux résultats sur des défrichements; elle a enrichi plus d'un cultivateur dans le Far-West américain. Mais, quand le pays se peuple et que les maisons et les fermes se rapprochent les unes des autres, la culture extensive devient impossible; il est urgent de restituer au sol les éléments de fertilité que les récoltes lui ravissent chaque année.

Le sol ne renferme qu'une quantité limitée d'acide phosphorique, de potasse et d'humus. On a cru et on croit encore que le sol algérien est d'une fertilité inépuisable, que le fumier est inutile. C'est là une erreur des plus graves. On confond le passé avec le présent. Un grand nombre de colons se sont établis sur des terres à défricher; aussi les récoltes des céréales étaient merveilleuses au début; à Bel-Abbès, le rendement s'est maintenu à quinze quintaux à l'hectare pendant vingt ans. Dans les nouveaux villages, l'inspecteur de la colonisation, M. Dormoy, constate que les deux ou trois premières années, tant que le rendement se maintient à dix ou douze, le colon est prospère. Ensuite, les terres épuisées ne donnent plus que cinq à six ; alors commence à disparaître la prospérité des premiers jours. Comme le bétail n'existe pas pour réparer les pertes du sol, le colon est vite ruiné. Une mauvaise année le met à bout de ressources, s'il n'est pas économe et laborieux; s'il possède ces qualités, il végète à force de travail et de privations sur cette terre qu'il croyait d'une fertilité merveilleuse.

Autrefois, la culture sans engrais faisait vivre l'indigène en

temps normal; on remplissait les silos les années d'abondance. Le manque absolu de voies de communications, les droits d'exportation élevés, tout s'opposait à la vente des produits du sol. Cependant, lorsque les mauvaises années se succédaient, les populations subissaient des famines terribles qui emportaient parfois le tiers des habitants; les guerres continuelles de tribu à tribu contribuaient également à amener ce résultat.

La conquête a modifié cet état de choses; les chemins de fer, les routes ont rendu les échanges plus faciles; l'indigène, au lieu de garnir ses silos, transforme sa récolte en écus sonnants; comme il a contracté de nouveaux goûts, de nouvelles habitudes, il a vite dépensé ses écus. Il a doublé la superficie de ses terres ensemencées de 1862 à 1876[1]. Ces terres nouvelles livrées à la charrue n'ont pas été gagnées sur la broussaille qui couvre encore de vastes espaces. Bien rares sont les indigènes ayant défriché le sol. La céréale a empiété de plus en plus sur la terre en repos, et, en maints endroits, on ensemence la même terre deux années sur trois. De là une diminution considérable dans les rendements.

On constate le même fait en Tunisie, aux environs des villes; avant le protectorat, les céréales occupaient en moyenne 400 000 hectares; aujourd'hui, elles en occupent le double; les terres ne se reposent plus trois ou quatre ans; souvent on les ensemence toutes les années. Aussi les fellahs tunisiens, qui avaient autrefois des rendements relativement élevés de dix à quinze pour un, se contentent aujourd'hui de quatre ou de cinq. Chose curieuse, ce développement des cultures dont nos administrateurs sont si fiers, et qu'ils considèrent comme un signe de prospérité, est une cause de ruine !



L'Algérie possède une population trop nombreuse par rapport à l'étendue de son territoire pour que la culture exten-

1. En 1862, on ensemençait 1 600 000 hectares, et en 1876 2 800 000 hectares.

sive puisse nourrir ses habitants. En 1830, nous avons trouvé sur le territoire algérien deux millions d'habitants au maximum : aujourd'hui il y en a quatre millions. Les indigènes à eux seuls sont près de deux fois plus nombreux ; la conquête, en établissant la paix, a favorisé l'accroissement de la population algérienne. D'un autre côté, cinq cent mille Européens sont venus s'installer à côté d'eux.

Cette population est très inégalement répartie. Les espaces immenses des Hauts Plateaux et du Sahara ne sont que de vastes solitudes ; un territoire plus étendu que la moitié de la France ne renferme que cinq cent mille habitants. Le Tell au contraire avec ses douze à treize millions d'hectares possède trois millions cinq cent mille habitants, soit trente habitants environ au kilomètre carré. Plusieurs de nos départements français ont une population beaucoup moins dense que l'ensemble du Tell. En Kabylie, toutes les crêtes des montagnes sont couvertes de villages ; de Fort National, on aperçoit les toits rouges et les maisons blanches de plus de cinquante villages. Telle commune mixte, celle de Michelet par exemple, compte vingt-trois mille hectares et cinquante-sept mille habitants. D'autres, au contraire, celles de Medeah, de Bel-Abbès, ont à peine six habitants par kilomètre carré.

En moyenne, le territoire des communes de plein exercice renferme cinquante habitants au kilomètre carré, tandis que celui des communes mixtes n'en compte que vingt et un[1]. Comment, dans des régions où les habitants sont si rapprochés les uns des autres, l'agriculture barbare que nous avons décrite ci-dessus pourrait-elle faire vivre les populations ? Il faudrait crier au miracle, si elle n'amenait pas la misère et la famine.

Pénétrons dans le détail de la production agricole et nous verrons mieux la véritable cause des souffrances de l'Algérie. Des idées fausses ont cours dans le public : elles ont été émises par M. Burdeau dans son remarquable rapport sur l'Algérie, en 1891.

1. Communes de plein exercice : 2 307 000 hectares, 1 115 000 habitants, dont 427 000 Européens. Communes mixtes : 10 279 000 hectares, 2 174 000 habitants, dont 42 000 Européens.

D'après lui, la production des céréales serait en progrès depuis 1863.

De 1863 à 1867	la production a été de	10 730 000	quintaux
1873 à 1877	— —	15 100 000	—
1883 à 1887	— —	16 893 000	—

Ce calcul est exact, mais la période de 1863 à 1867 n'est pas une période normale; pendant les trois années 1865, 1866, 1867, une sécheresse extraordinaire avait ruiné les indigènes, et la production des céréales était descendue au chiffre le plus bas qu'on ait vu depuis la conquête (trois millions de quintaux par an). Les deux autres périodes, au contraire, ont été remarquables par l'abondance des pluies. Enfin M. Burdeau ne tient aucun compte de l'étendue des surfaces ensemencées, qui a presque doublé de 1863 à 1877. La vérité est que, de 1860 à 1890, les revenus des indigènes sont restés stationnaires pendant que la population augmentait de plus d'un tiers. En effet, l'impôt arabe, qui repose sur le rendement des céréales et sur le nombre de têtes de bétail, marque très nettement les variations de la production annuelle. Le principal de cet impôt a donné les mêmes produits dans la période 1860-64 que dans la période 1890-94; il oscillait et il oscille encore entre douze et dix-huit millions; il aurait plutôt une tendance à baisser.

Autre erreur de M. Burdeau, encore plus grave, à cause des conclusions qu'il en tire. Il interprète mal les statistiques de la production agricole de 1882, et attribue à la production agricole de l'Algérie une valeur de 800 millions de francs par an. Elle serait de 208 francs par tête d'habitant en Algérie et de 308 francs en France. Conclusion pratique : l'Algérie qui est si riche peut supporter de nouveaux impôts.

Il importe, dans l'intérêt de l'Algérie, de rétablir la vérité sur ce point. Sa production agricole ne dépasse pas 400 millions.

En voici le détail :

Céréales et grains. La production moyenne de 1881-1893 a été de quinze millions de quintaux dont il faut retrancher trois millions pour les semences et un million pour la nour-

riture des animaux de travail (340 000 chevaux et mulets) il reste :

5 millions quintaux de blé	19 fr.	173 millions.
6 — — orge ou avoine à	13 fr.	
Vins : 3 500 000 hectolitres à 12 francs . .		42 —
Bétail[1]		120 —
Légumes 10 millions, oliviers 25 millions, fruits 10 millions. Divers : tabac, alfa 15 millions, soit		60 —
Le total de la production agricole est donc de		395 millions.

Sûrement il ne dépasse pas 400 millions.

Sur cette production l'impôt prélève 80 millions par an. L'intérêt des dettes contractées par les propriétaires ruraux, colons ou indigènes, ne doit pas être éloigné de 60 à 70 millions. Il reste à peine aux cultivateurs 250 millions de francs nets. Que nous sommes loin des 800 millions de francs, attribués par M. Burdeau à la production algérienne!

Le revenu annuel s'élève à soixante-dix francs environ par tête et non à deux cent huit francs ; comme celui de l'Européen, grâce à la vigne et aux cultures maraîchères, atteint cent cinquante francs, le produit brut à la disposition de chaque indigène ne dépasse pas cinquante francs par tête en moyenne.

Faisons le budget d'un fellah indigène ensemençant dix hectares, louant la terre à deux cent cinquante francs. L'impôt exige de lui une somme de soixante francs : le paiement d'un moissonneur, pour l'aider à la moisson, demande trente-cinq francs. Avant d'avoir retiré un sou de ses récoltes, ce fellah doit donc payer trois cent quarante francs. Quel est le produit de ces dix hectares? La moyenne est de quatre quintaux par hectare pour le blé et de cinq quintaux pour l'orge; mais

1. Je décompose ainsi les 120 millions de produits que j'attribue au bétail :

Vente annuelle de 200 000 bœufs à 100 francs, 20 millions.
— de 3 millions de moutons à 20 francs, 60 millions.
— laine 20 millions, chèvres 9 millions, lait et ses produits. 10 millions, porcs, 1 million.

il faut prélever un quintal par hectare pour les semences de l'année suivante. Il lui reste donc quinze quintaux de blé à dix-huit francs et vingt quintaux d'orge à dix francs, soit cinq cent soixante-dix francs. Quand il a fait face à ses charges, il lui reste à peine deux cent trente francs pour subvenir à sa subsistance et à celle de sa famille. Que de fellahs n'obtiennent pas les rendements moyens dans les années sèches, combien d'entre eux vendent leur récolte à l'avance à l'usurier !

C'est là le budget d'un indigène disposant d'une paire de bœufs, de la semence et des avances nécessaires pour vivre jusqu'à la récolte. Mais chaque année, dans le Tell, la catégorie de ces fellahs, relativement aisés, diminue. Que deviennent ceux qui ont perdu leurs bœufs de labour ? En Tunisie, ils se mettent au service d'un riche indigène comme khammès ou métayers au cinquième, attachés à leurs maîtres par les liens d'une dette. Si leur part dans la récolte ne suffit pas à les faire vivre, le maître leur fait des avances remboursables. En Algérie, on ne veut plus faire des avances au khammès, car la loi ne reconnaît pas cette institution et n'oblige pas le khammès à travailler pour son maître suivant les conditions de son contrat.

Il ne reste à l'indigène sans avances que le travail chez l'Européen; il trouvera du travail, à certaines époques, au moment de la moisson ou des vendanges, mais le reste de l'année, comment vivra-t-il ? Lui reste-t-il une autre ressource que de vivre aux dépens du riche et de s'enrôler dans une bande de voleurs ?



Telle est la situation des cultivateurs indigènes, là où ils n'ont plus de vastes espaces pour nourrir leurs troupeaux, c'est-à-dire dans la plupart des communes de plein exercice. Comme elles renferment les neuf dixièmes de la population européenne d'Algérie, c'est surtout dans ces régions que les indigènes exercent le brigandage. Dans les contrées où la population est moins dense et où l'indigène possède encore des terres de parcours, il peut vivre grâce au revenu de ses troupeaux. Le fellah possède toujours quelques vaches et quelques chèvres qui lui fournissent du lait et du beurre salé ; toutes

les années il vend un bœuf de labour, un taurillon: le plus souvent il paie sa location avec le produit du troupeau.

Mais cette source de richesse, combien elle est irrégulière! A quels aléas elle est exposée! Ces animaux, dont on admire la rondeur en mai et juin, retombent à l'automne dans un état de maigreur extrême; chaque année, les indigènes voient disparaître ainsi une valeur de soixante à cent millions de francs. L'hiver, leurs animaux, exposés à toutes les intempéries et ne recevant aucune ration de fourrage, meurent par milliers. On a vu les fluctuations que subit l'effectif des troupeaux de moutons, montant et descendant de cinq à dix millions. Récemment les statistiques officielles évaluaient à 1 523 000 pour les moutons, à 52 000 pour les bœufs le nombre des animaux morts de faim et de froid durant l'hiver 1893-94. Aussi les indigènes des Hauts Plateaux, qui possèdent presque tous les moutons de l'Algérie, sont-ils exposés à la misère et à l'usure.

C'est donc bien le mode de culture actuel, l'absence de réserves fourragères qui cause la ruine de l'Algérie. Le système arabe est un non-sens depuis que la conquête européenne a transformé le pays, a ouvert des débouchés aux produits, et a doublé le chiffre de la population.

L'agriculture française de la fin du XVIIIe siècle ressemblait à notre agriculture africaine; comme elle, elle ne connaissait en maintes régions que la céréale et la jachère. Ce mode de culture désastreux amenait en France les mêmes maux que nous constatons en Algérie: misère et famine. Lisez les divers écrits de Turgot sur le Limousin, son avis sur l'état de la généralité de Limoges, son mémoire sur la grande et la petite culture dans le Limousin. Vous y trouverez décrite, trait pour trait, la situation présente de l'Algérie. En 1762, les récoltes de blé étaient médiocres depuis plusieurs années; le blé noir et le blé d'Espagne ne promettaient pas une abondante récolte. « Je ne puis dissimuler, dit-il, que celles des paroisses qui éprouveront ces malheurs seront en proie aux horreurs de la famine. » « Cette misère, dit-il dans le mémoire, est telle que dans la plupart des domaines, les cultivateurs n'ont pas, toute déduction faite des charges qu'ils supportent, plus de vingt-cinq à trente livres à dépenser par an pour chaque personne, je ne dis pas en argent, mais en comptant tout ce qu'ils

consomment en nature sur ce qu'ils ont récolté. » N'ai-je pas montré ci-dessus qu'un fellah indigène dans les régions très peuplées de l'Algérie, ne dispose pas de trente à quarante francs par tête une année normale.

En 1770 la misère générale se développa au point qu'il fallut pourvoir à la subsistance gratuite de près du quart des habitants de la province. Ces dernières années, les départements et les communes d'Algérie n'ont-elles pas fait des avances de grains aux cultivateurs pour leur permettre de vivre et d'ensemencer leurs terres ? N'a-t-on pas vu des bandes de meskines, en 1893, parcourir l'Algérie et apporter le typhus à Alger ?

Turgot ne voit pas quelle était la vraie cause de cette misère ; il l'attribue uniquement à la surcharge des impôts. Le Limousin était presque dépourvu de bétail, il ne cultivait aucune plante fourragère, et la céréale et la châtaigne étaient les seules ressources de ses habitants. Aujourd'hui les impôts sont beaucoup plus élevés et cependant l'aisance a succédé à la misère, grâce au développement des prairies et des cultures fourragères, si bien décrit par Barral dans son étude remarquable sur l'agriculture de la Haute-Vienne.

Arthur Young, qui visita la France à la veille de la Révolution, constate le même état de choses dans la plus grande partie de notre territoire : céréale et jachère, prairies naturelles non fumées, absence presque complète de cultures fourragères. Aussi les récoltes ne suffisaient pas très souvent à la nourriture des habitants. Cette situation a contribué plus qu'on ne croit à l'explosion des mouvements révolutionnaires. Du pain ! du pain ! criait-on dans les premières journées de la Révolution.

Aujourd'hui notre sol nourrit une population près de deux fois plus nombreuse qu'en 1789 et supporte des impôts huit fois plus élevés. C'est qu'une grande transformation s'est opérée dans l'agriculture française : l'étendue des terres ensemencées en céréales a peu varié, mais la jachère a cédé la place à de bonnes prairies naturelles, aux racines fourragères et aux prairies artificielles. De 1840 à 1882, ces diverses cultures ont gagné cinq millions d'hectares sur la jachère. Cette transformation qui a décuplé les richesses de la France, l'Algérie doit l'opérer à son tour et au plus tôt.

*
* *

Les plantations de vigne, le manque de crédit, qu'on invoque souvent pour expliquer la ruine des colons, sont pour bien peu de chose dans cette situation. La vigne, loin d'aggraver le mal, l'a atténué. Sans doute, la vigne a ruiné un certain nombre de colons ; il y a dix ans, elle avait tourné les têtes, toute personne qui plantait un hectare de vigne s'imaginait acquérir avant peu une rente de mille francs par an. Confiants dans leurs rêves, les colons empruntaient ; et escomptant leurs revenus futurs, ils vivaient comme s'ils touchaient déjà les revenus de leur vignoble. Que de vignes ont été plantées avec une précipitation regrettable sur des terres infestées de chiendent ou exigeant de nombreux labours ! Combien d'autres ont été mal entretenues ! Enfin la plupart des sociétés viticoles ont dépensé en frais généraux des sommes hors de proportion avec l'importance du vignoble ; la nourriture des animaux de labour, l'entretien des bâtiments, les achats d'engrais sont des dépenses considérables pour le cultivateur qui se livre à la monoculture de la vigne.

Tous ces faits sont incontestables, mais il est inexact de soutenir que la vigne a ruiné l'Algérie. J'ai examiné le catalogue des propriétés acquises par le Crédit foncier d'Algérie à la suite d'expropriations (février 1894). Sur cent soixante-dix propriétés rurales, cent quarante-sept ne renfermaient pas de vignoble, ou avaient à peine le 3 p. 100 de leur étendue complanté en vignes, et vingt-trois seulement offraient plus du 4 p. 100 de leur étendue en vignes. Deux ou trois à peine étaient de véritables vignobles. La vigne a sauvé, au contraire, un grand nombre de colons. Allez demander aux petits colons de la province d'Oran, à ceux de Saint-Cloud ou de Bousfer, qui retiraient cinq à six quintaux de blé d'un hectare de terre, s'ils ont mal fait de remplacer cette misérable culture par un vignoble qui leur rapporte de trente à quarante hectolitres de vin par an, soit de trois cents à six cents francs à l'hectare ! S'ils avaient continué à ensemencer leurs terres sans engrais, ils seraient aujourd'hui ruinés. Bon an mal an, le vignoble

algérien rapporte quarante à cinquante millions de francs, une somme supérieure à celle que les colons retiraient de leurs revenus antérieurs, céréales et bétail. Même en retranchant l'intérêt des capitaux consacrés à la plantation du vignoble — soit, pour deux cent millions, quinze millions de francs environ, — il reste une valeur considérable.

Il est vrai, le mode de culture actuel fait aussi courir un grand danger à la production viticole; les neuf dixièmes du vignoble algérien ne sont pas régulièrement fumés ; comment donneraient-ils des récoltes abondantes? Durant les premières années, on se passe d'engrais, mais quand la vigne a huit ou dix ans, elle ne donne plus un rendement rémunérateur, si on ne lui accorde pas de copieuses fumures. Déjà, cette absence de fumure se fait sentir très nettement : en 1891, le vignoble algérien avait donné 4 500 000 hectolitres ; il n'en a produit que 3 millions, en 1892, et 3 800 000, en 1893, et cela, malgré l'augmentation considérable, dans ces deux dernières années, des vignes arrivées à la période de pleine production. Avec la culture sans fourrages, le colon doit acheter ses engrais ; aux prix actuels, c'est une somme de cent francs qu'il devrait ajouter aux frais d'entretien d'un hectare de vigne. On voit comment le mode de culture suivi à cette heure peut amener la ruine de l'industrie viticole.

Que penser, enfin, du manque de crédit dont se plaignent tous les jours les colons? Est-il vrai que les capitaux français se soient montrés timides et hésitants en Algérie? Cela a été vrai jusqu'en 1881 ; mais, depuis cette époque, les capitaux n'ont pas manqué au colon sérieux. Sociétés de crédit, simples particuliers, tout le monde confiait des capitaux au colon. Que de sommes n'a-t-on pas enfouies dans ce sol !

La dette hypothécaire, portant sur les immeubles ruraux, s'élevait à 360 millions de francs, en 1887 ; depuis cette date, les statistiques officielles sont muettes, mais le total doit dépasser, à ce jour, 440 millions. La plus grande partie de cette somme a pour gage des terres appartenant aux Européens. Très probablement, la dette des Européens s'élève à 300 millions de francs pour un million d'hectares labourables. Voilà un pays neuf, où les capitalistes ont confié trois cents francs à chaque hectare de terre, et on se plaint du manque de crédit !

Mais, cherchez dans tous les États-Unis d'Amérique, cherchez au Cap, en Australie ; vous aurez beaucoup de peine à trouver un pays où le capital ait été aussi confiant qu'en Algérie.

Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi : on ne veut plus prêter à la propriété rurale, parce qu'elle ne paie pas régulièrement les intérêts des capitaux qu'on lui confie. Les comptes rendus annuels du Crédit foncier le prouvent surabondamment. Au contraire, on offre des capitaux à la propriété urbaine ; le taux des prêts hypothécaires sur maisons est descendu au 5 et même au 4,50 p. 100.

D'autres disent que si le capital ne manque pas au colon, on le lui prête à un taux trop élevé, ce qui le ruine ; l'agriculture algérienne ne peut donner que le 3 p. 100. Telle est l'opinion d'un homme d'une grande sagesse, le docteur Gaucher ; depuis douze ans, M. Gaucher soutient énergiquement que prêter à un colon de l'argent au taux de 5 p. 100, c'est le ruiner. Cette opinion est très juste. Le mode de culture actuel, jachère et céréale, ne rapporte pas plus de 3 p. 100. Je crois même que le docteur Gaucher est au-dessus de la vérité. Un hectare de blé sans fumure, pour lequel on a dépensé cent francs, ne rapportera pas toujours cent trois francs. Mais, que le colon produise des fourrages, qu'il entretienne un nombreux bétail et il retirera du capital emprunté le 15 et même le 20 p. 100.

S'il continue à fouler aux pieds les principes les plus élémentaires de l'agriculture, non seulement il ne retirera pas le 3 p. 100, mais il se ruinera très rapidement, si ce n'est déjà fait, et il sera incapable de rembourser le capital emprunté. Voilà pourquoi on ne veut plus prêter à la propriété rurale, même à des taux très élevés. Eh quoi ! en Australie où le prix de la terre et de la main-d'œuvre sont aussi élevés qu'en Algérie, nombre de colons s'enrichissent en empruntant des capitaux à 8 p. 100, et, dans l'Afrique du Nord, où les produits agricoles se vendent de 40 à 60 p. 100 plus cher qu'en Australie, les Français ne pourraient retirer que le 3 p. 100 des capitaux consacrés à la culture !

Cela ne peut pas être. Modifions notre agriculture barbare, et nous rendrons la prospérité à toute l'Afrique du Nord.

*
* *

Est-ce à dire que le mode de culture soit la cause unique de tous les maux de l'Algérie? Certes, c'est la cause essentielle et encore trop méconnue, mais ce serait exagérer que d'attribuer à elle seule tous nos mécomptes et toutes nos erreurs, Nous n'avons pas su donner à l'Algérie une administration conforme à ses besoins, favorisant à la fois le peuplement européen et rapprochant de nous les indigènes. Les défauts de notre organisation ont été dénoncés avec éloquence par Jules Ferry dans son Rapport sur le gouvernement de l'Algérie. Cet homme d'État qui avait contribué à faire signer les décrets de rattachement de 1881 reconnaissait son erreur avec la plus grande franchise

Nous n'avons pas montré, en Algérie, cette flexibilité d'adaptation qui est la marque caractéristique des peuples coloniaux. Justice, régime de la propriété. forêts, routes et chemins de fer, partout nous avons voulu introduire nos habitudes et nos préjugés français, sans tenir compte des circonstances et des différences de milieu.

Nous luttions contre un peuple animé d'une foi ardente, et notre premier soin a été de confisquer les biens religieux, les biens du clergé et des fondations pieuses. Que de difficultés a soulevées en France la mainmise de l'État sur les biens du clergé en 1789 ! Après avoir confisqué aux musulmans leurs biens habbouss, nous n'avons rempli aucune des obligations que nous avions contractées. Les imans ne sont pas payés ; les asiles des pauvres, celui de Tlemcen par exemple, autrefois richement dotés, ne reçoivent plus que de maigres subventions. Et nous croyons respecter la liberté religieuse des musulmans !

Notre organisation de la justice est calquée sur celle de France ; la plupart des juges de paix ignorent et la langue et les mœurs de leurs justiciables. Sur cent trois juges de paix, trois seulement jouissent de la prime accordée à ceux qui parlent l'arabe. Que leur importe d'ailleurs? Ils arrivent de Quimper, demain peut-être ils rendront la justice aux habitants de Dunkerque. Aussi les indigènes, à qui nous avons

imposé la justice française, ne veulent-ils ni de nos juges qui ne les connaissent pas, ni de notre procédure barbare organisée pour enrichir les hommes de loi.

Cette même procédure est un obstacle aux progrès de la colonisation : un régime foncier très net et très simple, un système hypothécaire peu coûteux sont d'une nécessité absolue dans un pays neuf, où la terre change de main très souvent et appartient rarement aux hommes hardis qui l'exploitent. Les Australies, les Amériques possèdent ce bon régime foncier. En Algérie, il est difficile de se reconnaître au milieu des lois et décrets qui régissent la propriété foncière ; nous avons conservé soigneusement le système hypothécaire de France avec ses hypothèques occultes et ses obscurités. La vente de l'immeuble saisi, qui doit être une opération très simple dans un pays de colonisation, est une cause de ruine en Algérie et en Tunisie. Pour les petits domaines de dix à trente hectares, les frais de justice dépassent presque toujours le 50 p. 100 de la valeur vénale ; la procédure dure de six mois à deux ans.

La plupart de ces causes sont connues : les rapports parlementaires, les écrits des publicistes les ont dénoncées avec vigueur. Tout le monde reconnaît qu'il faut à l'Algérie une organisation spéciale. Mais nous aurons beau donner au peuple vaincu une justice parfaite, respecter scrupuleusement ses institutions religieuses ; nous aurons beau prendre toutes les mesures administratives susceptibles de favoriser la colonisation européenne, nous n'aurons rien fait si nous ne trouvons pas un mode de culture qui rapporte de l'argent.

Ce mode de culture existe ; il se plie à merveille aux exigences du climat ; il est facile à suivre. Il peut attirer les colons français, rendre l'aisance aux populations indigènes et donner à notre pays trente nouveaux départements aussi riches et aussi peuplés que le territoire français. Il nous reste à démontrer le bien fondé de cette affirmation. Ce sera l'objet d'un prochain article sur l'*Avenir de l'Afrique du Nord.*

JULES SAURIN.

SULLY PRUDHOMME

L'Institut de France va célébrer dans quelques jours le centième anniversaire de sa fondation. La poésie ne pouvait manquer à cette fête : c'est Sully Prudhomme qui la fera parler. Ce choix glorieux était indiqué : nul, parmi les poètes vivants, n'était aussi capable d'exprimer en symboles profonds et de traduire en frappantes images l'âme de cette grande institution, qui a pour mission de concentrer et d'activer tous les efforts de la nation vers le vrai et toutes ses aspirations vers le beau. Sully Prudhomme, comme Horace, va avoir son *Carmen sæculare*, et sa tâche, moins éclatante que celle du poète latin, sera peut-être plus noble encore ; il s'agit en effet pour lui, non de célébrer des triomphes guerriers et d'appeler la protection des dieux sur un vaste empire, mais de chanter les victoires de la pensée sur la matière et de la lumière sur les ténèbres, de montrer l'art soumettant à ses lois les éléments chaotiques du beau, la science tirant « la Vérité farouche de sa caverne antique », le travail fécondant la dure terre, la civilisation restreignant la part du mal physique et moral, de

suivre enfin l'humanité, en tant que la représente notre France, dans son laborieux effort pour s'éloigner de plus en plus de l'animalité primitive et pour monter vers le règne de l'esprit, de la beauté, de la justice et de l'amour. Or, ces idées et ces tendances ne sont-elles pas l'inspiration même de toute une partie au moins de la poésie de Sully Prudhomme, de celle qui n'est pas purement personnelle et sentimentale? Tantôt avec la joie et l'ivresse confiante de l'ascensionniste sûr du but et du succès, tantôt avec l'angoisse du voyageur égaré dans la brume, accablé de fatigue, et ne sachant où le mène le rude sentier qu'il gravit et descend tour à tour, il a chanté les étapes diverses de la grande caravane qu'il accompagne ou plutôt qu'il devance. S'il doute parfois du chemin, son doute même et son inquiétude sont en parfait accord avec sa mission. Quand l'étoile vers laquelle il a toujours les yeux levés se voile ou se dérobe, il ne prétend pas, pour consoler un moment ceux qui le suivent, l'apercevoir encore au ciel ; il s'arrête et gémit, et n'ose qu'avec scrupule, et faute de mieux, prendre pour boussole, dans la nuit où le laisse sa raison, l'instinct secret de son cœur. Il réunit ainsi l'incorruptible sincérité de la science aux pressentiments sublimes de la poésie.

C'est cette union de la pensée, du sentiment et de l'art qui désignait Sully Prudhomme pour être le porte-parole poétique de notre grande association de philosophes, de savants et d'artistes. Cette désignation met pour un moment en pleine lumière une figure qui se tient volontiers dans l'ombre, et fournit une occasion naturelle de parler du poète. En essayant ici de dire comment je le comprends et pourquoi je l'aime, j'éprouve une grande hésitation et je sens vivement les difficultés de la tâche qui de loin me souriait. Expliquer un poète paraît, en vérité, une besogne inutile : à ceux qui sont faits pour le goûter, il va droit au cœur; à ceux qui n'ont pas dans l'âme le diapason qui vibre à la note de sa lyre, il ne dira jamais rien... Il semble qu'on ne devrait parler d'un poète que pour dire : « Lisez-le », tout au plus pour donner sur lui quelques renseignements personnels. Mais peut-être ceux qui aiment et connaissent depuis longtemps la poésie de Sully Prudhomme trouveront-ils quelque plaisir à en suivre

le reflet dans une interprétation nécessairement bien inférieure à l'œuvre elle-même; peut-être aussi ces pages donneront-elles envie de le connaître directement à des lecteurs auxquels il serait encore étranger... Quoi qu'il en soit, et ne fût-ce que pour mon propre plaisir, je vais dire ici une partie au moins de ce que je sais de lui et de ce que je pense de son œuvre. Il y a trente-quatre ans, si je me rappelle bien, que je me suis trouvé pour la première fois en face de lui, et nos relations se sont vite transformées en une étroite amitié, grâce à laquelle j'ai connu toutes les phases de sa vie, suivi tous les développements de sa pensée et de son art. J'ai senti vibrer en moi, dès les premiers vers qu'il m'a lus, ce diapason dont je parlais tout à l'heure. A côté des vrais poètes il y a, si l'on peut ainsi dire, des poètes passifs, comme il y avait des citoyens passifs dans nos vieilles constitutions : ceux-là ont en eux une certaine poésie qu'ils ne peuvent exprimer, mais qu'ils reconnaissent aussitôt, — avec quelle joie et quelle émotion ! — quand d'autres l'expriment. Sully Prudhomme a donné la forme et la voix à la poésie latente qui cherchait son expression dans l'âme de beaucoup de ses jeunes contemporains. Ils lui gardent de cette révélation une reconnaissance attendrie ; à ses vers sont attachés des moments inoubliables de leur vie intérieure. J'ai été un de ceux qui ont bu avec le plus de charme à cette source fraîchement jaillie, qui y ont puisé le plus largement, qui en ont le plus volontiers admiré la limpidité, écouté le murmure, ou mesuré la profondeur. On ne s'étonnera pas que je parle avec sympathie de celui à qui j'ai dû toute ma vie des émotions délicieuses, et on voudra bien se rappeler que, de l'avis de tous les maîtres en critique, on ne peut sans sympathie comprendre vraiment aucune forme de l'art. Cela est vrai surtout de la poésie, car elle s'adresse à ce que nous avons de plus intime, et elle n'est, en somme, que nous essayions de l'exprimer ou que nous nous bornions à en jouir, que la forme que prend en chacun de nous, dans la région idéale, l'aspiration au bonheur.

I

LA VIE

René-François-Armand Prudhomme est né à Paris le 16 mars 1839. Son père et sa mère s'étaient aimés dix ans avant de pouvoir s'épouser. La jeune fille ne possédait qu'une très petite dot ; le jeune homme avait à se faire une situation. Il y parvint enfin, dans une maison de commission à laquelle il fut intéressé, et put mettre le sceau à ces longues fiançailles pendant lesquelles il avait échangé avec celle qu'il aimait une correspondance empreinte de la plus profonde tendresse. Mademoiselle Clotilde Caillat n'était donc plus toute jeune lorsqu'elle se maria, et son bonheur ne dura pas quatre années. Elle eut d'abord une fille, puis un fils. Ce fils avait deux ans à peine lorsqu'une fièvre cérébrale emporta le chef de famille :

Nous fûmes unis peu d'années
Après de bien longues amours,

fait dire le poète à son père dans une de ses pièces les plus touchantes[1]. La veuve ne vécut plus que dans le deuil, et l'ombre noire où elle s'enfermait enveloppa de bonne heure l'âme de l'enfant comme elle attristait sa vie :

Sourdement et sans qu'on y pense
Le noir descend des yeux au cœur...

Quand je courais sur les pelouses
Où les enfants mêlaient leurs jeux,
J'admirais leurs joyeuses blouses
Dont j'enviais les carreaux bleus.

Car déjà la douleur sacrée
M'avait posé son crêpe noir ;
Déjà je portais sa livrée :
J'étais en deuil sans le savoir[2]

1. *Un Songe (Stances et Poèmes).*

2. *Le premier Deuil (Vaines Tendresses).*

Cette mère, que le poète a tendrement chérie, et qu'il appelle sa bienfaitrice pour lui avoir « légué sa douleur[1] », était de famille lyonnaise, et il est certainement possible de retrouver dans la physionomie morale et poétique de Sully Prudhomme quelques-uns des traits essentiels de ce caractère lyonnais, si apparents dans les œuvres d'artistes et d'écrivains d'ailleurs très divers : un profond sérieux, un perpétuel reploiement sur soi-même, une préoccupation constante des choses religieuses, et dans l'art même la prédominance du dessin sur la couleur, un faire délicat et savant, parfois un peu gris, une tendance marquée à l'idéalisation. Sully Prudhomme a toujours senti en lui une certaine fibre lyonnaise : jusqu'à ces derniers temps il allait tous les ans à Lyon voir une vieille cousine qu'il aimait beaucoup ; il se trouvait bien dans cette ville magnifique et brumeuse, qui enveloppe de rêverie pensive sa bruyante activité, comme le Rhône fougueux qui la traverse s'enveloppe si souvent d'un fin et bleuâtre brouillard.

J'ai vu rarement la mère de mon ami, mais sa figure reste présente à mes yeux. Je revois une femme grande, mince, à physionomie très douce, avec des cheveux tout blancs, des yeux profonds et tristes, un peu inquiets, un faible sourire plein de bonté. Elle était fort pieuse, et s'effraya des coups d'aile téméraires que donnait, dans un ciel plus haut et plus vide que celui où s'arrêtait sa prière, la pensée de ce fils dont elle avait jadis joint les mains sur ses genoux. C'est le souvenir le plus précis que j'aie de cette figure en deuil. Peu de temps après la publication des *Stances et Poèmes*, j'étais allé voir Sully ; il n'y était pas, et je l'attendais, quand je vis entrer sa mère. « Monsieur, me dit-elle, vous êtes un ami de Sully, et je sais que vous aimez ses vers. Moi, je les trouve beaux, mais ils me dépassent et ils m'inquiètent. Dites-moi, oh ! affirmez-moi que dans son livre il n'y a rien contre Dieu ! — Madame, lui dis-je tout ému, je vous jure qu'il n'y a pas un mot, pas une pensée qui soit impie, et que cette poésie entière, loin de se détourner de Dieu, le cherche constamment par le plus sincère et le plus religieux des efforts. — Oh ! merci ! » me dit-elle, et elle me quitta, rassérénée.

1. *Le Signe (Vaines Tendresses)*.

C'est ici le lieu de dire d'où vint au poète ce surnom de Sully, qui est devenu inséparable de son nom. Voici ce qu'il m'écrit à ce sujet : « Mon père avait reçu ce nom de son entourage étant enfant, je ne sais pourquoi ; le hasard l'aura amené sur les lèvres de quelqu'un de ses proches, qui l'aura trouvé joli. Quoi qu'il en soit, ma mère le donnait, comme toute la famille et les amis, à mon père, et quand il fut mort elle me l'a donné pour avoir toujours à le prononcer. Mon pseudonyme offre donc ce caractère particulier de m'avoir été attribué dès le berceau et de s'être en quelque sorte naturalisé mien par le long usage. » En effet, sa mère et ses parents ne l'appelaient pas autrement. Il fit, dès son début, de « Sully Prudhomme » son nom littéraire, et sauva ainsi ce que son nom de famille semblait avoir de malencontreux. Je me souviens que ses amis redoutaient, lorsqu'il s'apprêtait à publier son premier volume, l'effet que pouvait produire sur le public ce nom devenu synonyme de bourgeois sot et prétentieux. Nous l'avions engagé à le supprimer, à signer par exemple « Armand Sully. » Il s'y refusa absolument : « Si je dois conquérir quelque renommée, nous dit-il, je ne veux pas en frustrer le nom de mon père. » Il avait raison, et, de fait, l'heureuse adjonction de « Sully » et surtout la beauté de l'œuvre ont si bien transfiguré le nom de « Prudhomme » qu'en prononçant « Sully Prudhomme » nul ne songe plus au légendaire professeur d'écriture.

La mère de Sully se trouvait, après la mort de son mari, dans une position assez gênée. La solitude lui fut rendue moins cruelle et la vie plus facile par l'affection de ses proches. Elle avait un frère et une sœur aînés, non mariés, qui étaient venus, comme elle, s'établir à Paris, où le frère s'occupait d'affaires de terrains et d'immeubles. Tous trois s'installèrent ensemble ; le frère fut naturellement le chef de la petite famille, mais la direction morale appartint surtout à la sœur aînée. Cette direction, acceptée sans peine par le caractère docile et un peu faible de la veuve, fut très affectueuse ; mais, dans ce milieu simple et bourgeois, on ne comprit que tardivement les besoins moraux et les penchants de l'enfant.

Ce fut sans doute sous l'influence de ses proches que la mère de Sully se décida à le mettre interne dans un pen-

sionnat dès l'âge de huit ans : on l'envoya d'abord à la campagne, à Bourg-la-Reine. A neuf ans il entra à la fameuse institution Massin ; mais sa santé délicate s'accommodait mal d'une vie trop enfermée : on le mit à Chaillot, — c'était alors presque la campagne, — dans la pension Bosquet, d'où l'on menait les enfants en voiture au lycée Bonaparte pour les classes. Il s'y lia avec Léon Bernard-Derosne, le plus intime et le plus inséparable de ses amis, auquel il a dédié les *Stances et Poèmes*. Malgré cette amitié, malgré son amour du travail et les succès qu'il remportait, sa vie d'écolier fut si douloureuse que toujours depuis il en a conservé une sorte d'effroi. Il a dit dans une pièce célèbre ce que souffrent dans « les sombres écoles », loin de leurs mères, les enfants au cœur fait comme le sien :

Ces enfants n'auraient pas dû naître :
L'enfance est trop dure pour eux !

Il n'avait pas seulement la nostalgie du foyer et du doux lit maternel ; il était déjà dévoré par les scrupules d'une conscience toujours palpitante :

Oh ! la leçon qui n'est pas sue !
Le devoir qui n'est pas fini !
Une pénitence reçue !
Le désespoir d'être puni !

Tout leur est terreur et martyre[1]...

Les jours de congé, il trouvait dans sa famille, avec la joie trop fugitive du retour, d'autres émotions, qui prenaient dans ce cœur précoce, dans ce cœur « qui souffre depuis qu'il est né », une importance que nul autour de lui ne pouvait soupçonner. Tout petit, l'apparition de quelque belle et grande demoiselle, qui passait en lui mettant « une caresse au front », l'emplissait déjà d'une « joie inquiète et profonde » :

Comme l'aurore étonne la prunelle,
L'entr'ouvre à peine, et c'est déjà le jour,
Ainsi la grâce, au cœur naissant nouvelle,
L'émeut, et c'est déjà l'amour[2].

1. *Première Solitude (Solitudes).*

2. *Jours lointains (Stances et Poèmes).*

Mais bientôt il conçut pour une petite parente, plus jeune que lui de deux ans, une passion d'une extraordinaire intensité. « Cette passion, dit-il souvent, m'a fait comprendre la possibilité de l'amour platonique, et je puis dire que j'en suis un vivant témoignage ; car elle avait été conçue dans la plus parfaite innocence, et cependant elle était tellement exclusive et violente que, quand j'y pense aujourd'hui, il me semble qu'aucun des sentiments que j'ai éprouvés depuis n'a eu ce caractère de possession entière de l'âme. » La fillette, objet de ce culte, l'ignorait ou, déjà coquette, le devinait sans le dire et ne voyait qu'un jeu là où l'écolier se forgeait des infinités de bonheur ou de peine[1]... Cette passion enfantine fut comme le premier labour qui, en déchirant l'âme vierge du poète, y déposa les semailles qui devaient produire plus tard une si riche moisson d'amour et de douleur.

Cependant le sage et consciencieux lycéen travaillait avec ardeur. Tous les ans, sauf un, il eut le prix d'excellence à Bonaparte. Dans son ressentiment contre la vie scolaire il n'a jamais englobé l'enseignement qu'il reçut : il est un des rares écrivains de notre temps qui n'aient pas maudit les maîtres auxquels on avait confié leur jeunesse. Il a toujours su un gré infini aux professeurs de l'Université pour leur respect de la liberté de penser chez leurs élèves, pour les soins qu'ils prennent d'éveiller leur amour du beau et de les provoquer à l'initiative individuelle[2]. Il a aimé son lycée, où son esprit a été initié aux merveilles de l'art antique et de la science moderne et librement formé aux luttes de la pensée, et il a célébré dans une pièce de vers, lue à un dîner que lui avaient offert ses anciens condisciples, les souvenirs qu'il en avait gardés.

Si les lettres l'enchantaient, les sciences le passionnaient davantage encore. C'était alors le temps de la fameuse « bifurcation » : au moment d'entrer en troisième, il fallait choisir entre l'enseignement littéraire et l'enseignement scientifique. Sully choisit le second et s'y livra avec ardeur. Arrivé en « mathématiques spéciales », il fut premier à la première

1. Voyez *Enfantillage*, *Fort en thème* (*Vaines Tendresses*).

2. Voyez la pièce intitulée *L'Université*, qu'il a dédiée à son ancien maître, M. Deltour (*Prisme*).

composition. Il était déjà alors bachelier ès sciences; il se préparait à l'École polytechnique, et il avait toutes les chances d'être reçu, lorsqu'une ophtalmie, résultat de veilles trop multipliées, vint le saisir et changea tout le cours de sa vie. Une assez longue interruption de ses études scientifiques l'en détourna définitivement, et désorienta sa carrière.

Mais le pli qu'avait reçu son esprit dans ces années de travail ardent et tenace ne s'en effaça jamais. Il avait habitué pour toujours sa pensée à la méthode inflexible et circonspecte qu'imposent les mathématiques, et il avait savouré avec une joie étonnée — lui déjà si porté au doute et à l'irrésolution — la certitude qu'elles donnent. En s'unissant à l'incoercible aspiration d'une âme de poète vers ce qui est au-dessus des prises de la science, aux exigences d'une conscience toujours agitée, aux émotions d'un cœur exceptionnellement sensible, cette habitude du raisonnement géométrique et de la conception mathématique des choses a fait en grande partie la nouveauté et l'originalité de la poésie de Sully Prudhomme; elle en a peut-être aussi été l'écueil, comme je le dirai par la suite de cette étude.

La même duplicité se retrouve dans la vie du poète. Après les années d'enivrement scientifique, il eut une violente réaction dans le sens opposé. Ayant renoncé à l'École polytechnique, il s'était retiré à Lyon, chez des parentes, pour y préparer son baccalauréat ès lettres. Il se trouvait là dans un milieu doux et pieux, conforme à un des côtés de sa nature ; il y subit une crise de mysticisme qui lui a laissé un profond souvenir et qui lui a permis, dit-il, de comprendre parfaitement les états d'âme religieux. Bien que dès l'âge de quinze ans il se fût, au milieu de ses travaux mathématiques, livré avec passion à la lecture des philosophes grecs, français et allemands, la foi simple de son enfance, qui s'était abolie en lui, reparut tout à coup avec une pleine et lumineuse évidence interne. Tout le dogme catholique lui semblait d'une vérité éclatante; il ne concevait pas qu'il en eût pu douter. Il passait de longues heures en contemplation et s'entretenait avec Dieu, avec Jésus-Christ, de cœur à cœur. Il méditait de se faire dominicain. Ses cousines, émues et ravies, voyaient déjà en lui un saint; elles avaient parlé avec admiration du jeune néo-

phyte à des prêtres capables de favoriser sa vocation et de diriger son entrée au cloître. Mais, rappelé à Paris par l'examen, dès qu'il y fut rentré et qu'il eut pris son grade, l'enchantement cessa presque aussi soudainement qu'il était venu. Il lut alors les livres de Strauss, d'autres travaux de critique religieuse, et il se retrouva lancé dans l'infinie incertitude à laquelle cette extase l'avait passagèrement enlevé.

Il composait dès lors beaucoup de vers, — il en avait fait dès le collège, — où il essayait un peu confusément les forces qu'il sentait en lui, et il aurait souhaité ne pas employer sa vie à autre chose qu'à s'efforcer d'exprimer le vrai par le beau. Mais il n'était pas libre de suivre son penchant. Sa famille exigeait, — on ne saurait l'en blâmer, — qu'il « fît quelque chose ». Il avait eu pour ami au collège M. Henri Schneider ; le père de celui-ci lui offrit aux usines du Creusot une situation modeste, mais susceptible de s'améliorer beaucoup. Cet essai ne fut pas heureux : le poète n'était pas fait pour la vie pratique, et dans ses relations avec les ouvriers il n'aurait jamais su apporter l'œil et la main du maître... Il revint à Paris et se décida à faire son droit ; en même temps, sur le désir des siens, il entrait chez un notaire. Pendant trois ans et plus, il fut un étudiant peu zélé et un clerc modèle. Aucun de ses camarades, à l'étude, ne se doutait que ce jeune homme régulier et sérieux, qui copiait si consciencieusement les rôles et ne prenait jamais part à leurs fredaines, ouvrît, une fois loin d'eux, ses ailes repliées tout le jour.

C'est la nuit, en effet, qu'il se livrait au travail, à un travail acharné, délicieux et douloureux en même temps, qui épuisait son corps en surexcitant son esprit[1]. Et, moins heureux que des émules cependant plus pauvres, il n'avait même pas une chambre à lui. Je vois encore ce petit salon de la rue d'Hauteville, dont le canapé était son lit, — « mon lit étroit d'où la joie est bannie[2], » — et où il ne pouvait même, le dimanche, recevoir ses amis. Là, veillant parfois jusqu'au

1. *Sésame (Stances et Poèmes).*

2. *La Lutte (Épreuves).*

jour, il lisait pêle-mêle les philosophes, les savants et les poètes, et surtout il écrivait des vers. Il avait été présenté chez Leconte de Lisle, qui, le soir, une fois par semaine, réunissait dans son petit salon au cinquième, boulevard des Invalides, ses amis et les poètes débutants. C'est en écoutant le maître lire ses vers et critiquer ceux qu'on lui soumettait ou ceux des poètes alors en faveur qu'il pénétra les secrets de son art et qu'il apprit à distinguer la forme vraiment poétique de la forme oratoire qu'il avait surtout cultivée jusque-là. Sans renoncer aux longs poème éloquents, il s'adonna de plus en plus à composer de courtes pièces, où il essayait de donner à ses sentiments et à ses pensées une forme à la fois précise et vivante.

Sentiments et pensées étaient alors chez lui très exaltés. Un rêve d'amour, qui devait dominer toute sa vie et toute sa poésie, fut brusquement brisé par le mariage de celle qu'il aimait et lui révéla une forme de douleur qu'il enchâssa dans de petites pièces d'un genre à peu près inconnu chez nous, et qui rappellent — sans qu'il s'en fût inspiré — les *Lieder* de Heine. Tout en aimant et en souffrant, il pensait beaucoup : il s'élançait avec ardeur à la conquête du vrai, il se passionnait pour les libertés et le bonheur de l'humanité, il chantait les causes qu'il croyait nobles et justes, il essayait de rendre, avec une poétique exactitude, les aspects qui le frappaient le plus dans la nature et dans le monde intérieur de l'âme.

Ses vers, montrés par lui à des amis, lui valurent bientôt la célébrité dans un cercle qui allait s'agrandissant chaque jour. On lui demanda d'en lire à la conférence La Bruyère, réunion moitié littéraire, moitié politique, par laquelle ont passé presque tous les jeunes gens de ce temps qui joignaient les espérances libérales à la passion des lettres : il y obtint un très grand succès, surtout avec ses poèmes philosophiques et humanitaires. Ce lettré incomparable qui s'appelait Guillaume Guizot, l'âme de la conférence La Bruyère, se prit pour lui d'autant d'admiration que de sympathie, et l'engagea vivement à publier ses poésies. Sully en avait grande envie lui-même; mais ce n'était pas facile. Il n'avait pas le moyen de faire les frais de l'impression, et quel éditeur aurait

accueilli le volume de vers d'un inconnu? Un ami dévoué du poète, Jules Guiffrey, — l'administrateur actuel des Gobelins, l'aida en cette occasion. Il le recommanda efficacement à un libraire qui demeurait sur le boulevard Poissonnière, homme intelligent et aimable, — qui fit d'ailleurs, peu après, faillite. M. Faure consentit à imprimer les *Stances et Poèmes*, au commencement de 1865.

Ce fut une grande émotion pour nous tous, qui entourions et chérissions le jeune auteur. Ce volume, que nous savions par cœur, allait-il avoir le succès dont nous le jugions digne? Notre génération allait-elle voir proclamer celui que nous regardions comme son poète? Je me chargeai de recommander le livre à Sainte-Beuve, qui m'avait accueilli avec bienveillance à la suite de mes premiers travaux philologiques, et dont la critique exerçait une influence aussi légitime qu'indiscutée. Je remis le volume chez lui en l'accompagnant d'une lettre où je me permettais de lui en signaler les mérites. Nous attendîmes longtemps son jugement, et, quand il parut, il nous sembla bien froid. Mais cependant il était intelligent et sympathique, et j'eus la joie d'y trouver citée une phrase de ma lettre[1].

D'autres articles, venus, les uns d'amis personnels, les autres d'étrangers, signalèrent les *Stances et Poèmes* à l'attention. La famille de Sully reconnut que sa vraie vocation n'était pas d'être notaire : il fut libéré de son servage et même dispensé d'achever son droit, qu'il avait terminé sauf la thèse de licence. C'était le moment où, dans le cercle étroit qui se réunissait chaque samedi autour de Leconte de Lisle, se préparait le *Parnasse* : il y inséra plusieurs pièces. Dès 1866,

1. Sainte-Beuve eut parfaitement le pressentiment de ce qui mettait Sully Prudhomme hors de pair au milieu des jeunes poètes de son temps. Dans sa longue étude sur la poésie en 1865, il accorde quelques lignes à chacun des autres et à lui seul un paragraphe spécial. Il cite plusieurs pièces ou passages, et il conclut : « Ainsi, nous avons affaire à un poète de talent et de pensée, qui ne dit « non » ni à la science, ni à la philosophie, ni à l'industrie, ni à la passion, ni à la sensibilité, ni à la couleur, ni à la mélodie, ni à la liberté, ni à la civilisation moderne. Que de choses! Je m'explique bien par là que les jeunes amis de M. Sully Prudhomme soient fiers de lui, et que l'un d'entre eux nous écrive à ce sujet : « Ou je me trompe » fort et l'amitié m'égare, ou vous serez frappé de ce volume ; il révèle, si je ne » m'abuse, un nouveau mouvement dans la poésie, et comme le frémissement d'une » aurore encore incertaine » (*Nouveaux Lundis*, t. X, p. 162).

Lemerre, qui avait hardiment accepté d'être l'éditeur de la jeune poésie, donnait des *Stances et Poèmes*, vite épuisés, une nouvelle édition, que beaucoup d'autres devaient suivre, et publiait les sonnets qui forment le recueil des *Épreuves*.

Ce recueil, peut-être supérieur au premier pour la perfection de la forme, surprit et attrista quelque peu les amis de Sully par le ton de découragement qui marquait les plus belles pièces et qui contrastait avec ce qu'il y avait dans les *Stances et Poèmes*, malgré bien des gémissements et des doutes, d'enthousiasme et d'espérance. La liberté reconquise, au lieu d'exalter les forces vives de son âme, lui avait permis de la sonder à fond, et de cette exploration il n'avait rapporté que des lumières douloureuses. Nous comprîmes que, s'il était capable de faire chanter sur sa flûte pénétrante les douleurs les plus intimes et les plus nobles de la génération qui l'avait produit, il n'emboucherait pas, comme nous avions pu le croire un instant, la trompette qui la mènerait au combat. Nous ne lui en sûmes pas mauvais gré ; nous le plaignîmes en l'admirant, et nous nous résignâmes à n'avoir en lui que l'écho enchanteur et profond des voix les plus dolentes de notre âme.

Il devenait clair aussi qu'il n'était pas dans sa destinée d'être heureux, même par instants, comme les autres hommes. Les *Solitudes*, parues en 1869, le montrèrent mieux encore. Il avait alors trente ans ; il voyait s'accroître chaque jour autour de lui une renommée qui le touchait d'autant plus qu'elle se propageait surtout dans des cœurs semblables au sien ; il était libre et pouvait se donner tout entier à son travail aimé : il avait fait, en 1866, un voyage en Italie qui avait rafraîchi sa provision d'impressions de nature et d'art[1] ; il avait des amis auxquels il était tendrement attaché ; la douleur de son premier déchirement s'était atténuée ; il laissait entrer dans son cœur de nouveaux rêves d'amour ; et cependant les plus belles pièces des *Solitudes* sont des vases d'amertume : la tristesse devenait dans sa poésie comme dans son âme de plus en plus prédominante... C'est ainsi, soutenu surtout par l'amour de son art, pour lequel il devenait chaque jour

1. *Croquis italiens* (recueil imprimé à la suite des *Épreuves*).

plus difficile, qu'il passa les cinq années qui suivirent la publication des *Stances et Poèmes*.

Au commencement de 1870, un terrible écroulement se produisit dans sa vie. En un seul mois (janvier), et à quelques jours de distance, son oncle, sa tante et sa mère moururent à côté de lui dans l'appartement que tous quatre habitaient. Il fut un moment écrasé de ce triple coup simultané. Sa sœur était mariée : il connut dès lors la vraie solitude.

Il se remettait à peine de cette douloureuse secousse quand la guerre éclata. Son âge le mettait à l'abri de toute obligation périlleuse; mais, loin de s'en prévaloir ou de se contenter au moins d'entrer dans les « bataillons de marche » de la garde nationale, il s'enrôla dans la mobile avec son ami Léon Bernard-Derosne. Sa santé, déjà épuisée par le surmenage intellectuel, ne put résister aux fatigues du service militaire dans ce dur hiver. En quittant Paris à la fin du siège, il emportait le germe d'une redoutable maladie. Cela ne l'empêcha pas, quand survint la Commune, de revenir de Clermont, où il avait rejoint sa sœur, à Paris pour s'engager dans un bataillon en formation, qui d'ailleurs ne fut pas mis en campagne. Quand il fut rentré dans la capitale délivrée, la maladie se déclara avec une extrême violence : toute la partie inférieure du corps était presque paralysée. Envoyé imprudemment à Vichy, il faillit y mourir, et ne fut sauvé que par un prompt retour. Depuis lors il n'a jamais recouvré la pleine possession de ses forces physiques, et il a encore passé par des crises qui ont plus d'une fois gravement alarmé ses amis. Cependant peu à peu les soins qu'il fut bien obligé de prendre rétablirent en partie l'équilibre nerveux qui avait été sérieusement compromis. Quant à la force intellectuelle, elle ne fut jamais atteinte, et si dans ces dernières années la veine poétique est en lui moins fraîche et moins féconde, jamais en revanche le travail philosophique de sa pensée n'a été plus actif.

En 1872, il publia *la Révolte des fleurs* et *les Destins*, conçus et en grande partie composés avant la guerre; en 1875, les *Vaines Tendresses*, où éclate plus douloureusement encore que dans les *Solitudes* la désespérance qui avait alors envahi son âme. Une orientation plus sereine de son sentiment et de sa

pensée se marque dans le beau poème du *Zénith*, suggéré par la célèbre catastrophe des aéronautes qui montaient le ballon de ce nom : il y proclame que dans la destinée humaine c'est l'effort seul qui a du prix. En 1878, il mit la dernière main au poème de *la Justice*, dont j'indiquerai plus loin l'origine et la portée. En 1888, il publia *le Bonheur* et, en même temps, *le Prisme*, recueil de vers composés à des époques très diverses et dont beaucoup sont des vers de circonstance.

Dès 1869, il avait abordé la prose philosophique dans la longue préface placée en tête de sa traduction du premier livre de Lucrèce. Il essaya, en 1883, dans un gros volume, *l'Expression dans les Beaux-Arts*, une « application de la psychologie à l'étude de l'artiste et des beaux-arts ». Plus récemment, outre des *Réflexions sur l'art des vers* (1893), il a publié divers articles dans des revues philosophiques et une série d'études très approfondies sur Pascal[1], qu'il a l'intention de compléter par un essai de restauration de l'ordre logique des *Pensées*. Il va faire paraître en volume, sous le titre de : *Que sais-je? Examen de conscience*, des réflexions qu'il a imprimées cette année dans la *Nouvelle Revue* sur les limites de nos connaissances et le plus ou moins de crédit que l'on peut faire aux hypothèses qui les dépassent. Il a en portefeuille plus d'un ouvrage presque achevé, qu'il ne se décide pas à mettre au jour, notamment une très originale tentative d'établir par le raisonnement le bien fondé des premiers axiomes mathématiques, et un traité de politique ou plutôt de psychologie sociale, où il analyse les divers procédés de possession des âmes humaines les unes par les autres.

Il n'a pas renoncé à la poésie, et le poème qui a servi d'occasion à cette étude va le prouver ; mais il n'y revient plus que rarement, soit pour célébrer quelque grand fait ou quelque souvenir glorieux, soit pour polir d'anciens essais jugés imparfaits et où il trouve encore vivante, et demandant seulement à être mieux dirigée, la flamme alanguie dans son cœur. L'art des vers lui est resté cher et sacré ; mais la poésie lyrique ne jaillit spontanément que des chaudes sources du

1. *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 15 novembre 1890 ; *Revue de Paris* du 1er septembre 1894.

désir ou de la souffrance jeunes ; celle qu'on provoque artificiellement risque d'être froide. Au reste, son œuvre se suffit à elle-même : il y a parfaitement donné les notes qui font son originalité poétique, et s'il est vrai que nous aimerions à entendre de nouvelles variations, il est probable qu'il ne se produirait guère de thèmes nouveaux.

Depuis la guerre, l'existence de Sully Prudhomme, — sauf son élection à l'Académie française, en 1881. — n'offre aucun incident à relever. Il vit avec une grande simplicité, fuyant le monde et le bruit, ne se donnant avec joie qu'au commerce intime de quelques amis. Sa bonté, sa puissance de sympathie, ses scrupules se manifestent dans sa vie comme dans ses œuvres. Tous les lundis, dans le petit appartement d'où il domine la cour d'honneur de l'Élysée, il reçoit les jeunes poètes qui viennent lui confier leurs peines ou lui montrer leurs productions : il s'intéresse aux unes et aux autres, et prodigue affectueusement les encouragements et les conseils. Esclave jusqu'à la minutie de tous les devoirs, et même de

> Cet implacable essaim de devoirs parasites
> Qui pullulent autour de nos tasses à thé [1],

on le voit sans cesse ému par la crainte d'avoir semblé indifférent à un appel amical, d'avoir négligé une politesse, d'avoir trop tardé à répondre à une lettre ou à lire, plume en main, un de ces manuscrits qu'on ne craint pas de lui envoyer de toutes parts. Chacun de ses confrères sait qu'il n'est pas d'académicien plus exact, pas de juge plus consciencieux. L'idée de faire souffrir quelqu'un lui est aussi intolérable que celle de manquer à quelqu'une des obligations qu'il subit ou qu'il s'impose, et il sauve à grand'peine de tant d'empiètements un peu de l'indépendance intime dont a besoin sa méditation. Il est de la part de ses amis l'objet d'une tendresse qui s'accroît à mesure qu'ils le connaissent mieux, et à laquelle se mêle parfois, si j'ose le dire, un léger et bien sympathique sourire quand ils l'entendent se lamenter sur les subtiles épines auxquelles il embarrasse sa vie. Entouré de respect et d'affection, toujours aussi préoccupé

1. *Le Temps perdu (Vaines Tendresses).*

des grands problèmes du monde et de l'âme, toujours « juste » et « tendre », sinon « impétueux », comme il l'était jadis [1], il continue, un peu las, mais rasséréné, la route commencée avec tant d'ardeur et suivie avec tant de souffrances. Sa poésie est le reflet de sa vie, plus complet seulement et plus pur, et, comme il l'a dit, plus conforme à l'âme, qui ne peut jamais trouver son expression parfaite au milieu des hasards et des servitudes de la réalité.

II

LE SENTIMENT

La poésie, et surtout la poésie lyrique, étant essentiellement une aspiration de l'homme vers un bonheur placé au-dessus de lui, elle a de tout temps été intimement unie à l'amour. Dans l'amour, en effet, l'homme cherche le bonheur, mais ce bonheur, quelque individuel qu'il soit, est lié à la destinée de l'espèce ; par l'amour l'homme entre réellement en communication avec l'infini et devient le collaborateur de l'œuvre éternelle de la nature. Plus l'amour est profondément pénétré de cette transcendance, plus il se sent enveloppé de mystère, plus il est mêlé à la pensée de la mort, à la fois son antipode et sa condition, plus il prend par là un caractère en quelque sorte religieux, — plus aussi il est poétique. Il l'est surtout quand il est malheureux, quand ses ailes frémissantes viennent battre désespérément contre l'obstacle impénétrable et translucide à travers lequel il aperçoit l'objet de son désir, ou quand il retombe foudroyé du ciel où il s'élevait en chantant. La façon dont chaque poète lyrique ressent et conçoit l'amour est éminemment caractéristique. Voyons quelle est celle de Sully Prudhomme.

Une remarque est nécessaire d'abord. Le don merveilleux de la poésie est d'élever tout ce qu'elle exprime dans une sphère supérieure à l'individu. Le poète, s'il est digne de ce

1. *Je me croyais poète* (*Stances et Poèmes*).

nom, ne peut traduire dans ses chants ce qu'il éprouve sans le transformer et le généraliser. Il ne faut pas demander à ses vers des confidences précises sur ses propres joies et ses propres souffrances : il a beau être absolument sincère, il les idéalise toujours, et c'est ce qui fait que d'une part il peut les chanter sans manquer à la pudeur intime qui nous défend de lever les voiles secrets de notre âme, et que d'autre part il nous intéresse tous à des joies et à des souffrances qui ne sont pas les nôtres, mais où nous retrouvons une part des nôtres. C'est ce que Sully Prudhomme a délicatement exprimé dans la dédicace des *Vaines Tendresses*. Parlant à ces « amis inconnus » que vaut à son auteur toute poésie venue du cœur, il leur dit :

Vous qui n'avez aimé dans mon propre tourment
Que la sainte beauté de la douleur humaine,
Qui pour la profondeur de mes soupirs m'aimant,
Sans avoir à descendre où j'ai conçu ma peine,
Les aurez entendus dans le ciel seulement ;

Vous qui m'aurez donné le pardon sans le blâme,
N'ayant connu mes torts que par mon repentir,
Mes terrestres amours que par leur pure flamme,
Pour qui je me fais juste et noble sans mentir,
Dans un rêve où la vie est plus conforme à l'âme ;

Chers passants, ne prenez de moi-même qu'un peu,
Le peu qui vous a plu parce qu'il me ressemble.....

Ne cherchons donc pas dans les vers du poète le récit exact de ce qu'il a éprouvé, de ses espérances et de ses tristesses, de ses enivrements et de ses déboires. Tâchons seulement d'y voir quelle forme particulière le sentiment de l'amour, commun à l'humanité tout entière, revêt dans son art, expression sincère mais idéalisée de son âme.

L'amour occupe une grande place dans tous les recueils lyriques de Sully, depuis les *Stances et Poèmes* jusqu'au *Prisme*. Laissant de côté ce dernier volume, où il ne s'agit plus que de souvenirs, — réunis sous le titre significatif de *Fleurs d'herbier*, — voyons ce que nous offrent les *Stances et Poèmes*, les *Épreuves*, les *Solitudes* et les *Vaines Tendresses*. Les titres

mêmes de ces livres nous le font pressentir : le poète n'a pas été heureux, il a souffert, il s'est senti seul, il a compris qu'il prodiguait vainement sa tendresse. Dès le début se fait entendre, pour se répéter sans cesse par la suite, une note fondamentale, note de douleur toujours renaissante, d'abord aiguë, puis mélancolique, et qui, enfin apaisée, vibre dans les dernières pièces [1] avec la gravité sereine d'un chant d'orgue qui s'éteint. L'œuvre et la vie du poète s'ouvrent par une immense déception : il a aimé avec toute l'ardeur de son âme neuve, avec toute l'ingénuité de sa jeunesse : celle à qui il avait donné sa vie s'est éloignée de lui, et il s'est senti à tout jamais atteint dans les forces vives de son être, et il a désiré mourir [2]. Puis ce cœur avide de se donner a essayé d'épancher ailleurs les trésors qu'il contenait ; il a connu des ivresses passagères, il a ébauché de nouveaux rêves de bonheur. Mais toujours l'image qui avait enchanté ses yeux d'adolescent a reparu derrière les fantômes qui la voilaient un moment : elle plane sur toute sa poésie comme celle de Laure sur l'œuvre de Pétrarque. Peu à peu le sentiment fougueux du début se dépouille de son ardeur et de son amertume et, finalement, n'échauffe plus le cœur que comme le rayonnement d'un soleil couchant.

Ce qui frappe dans ce grand amour, ainsi poursuivi et transformé au cours des différentes phases de la vie, c'est son caractère élevé et profond. C'est une jeune fille que le poète a aimée, c'est une indissoluble union qui a été le rêve de sa vie. Cela constituait, il y a trente ans, quand parurent les *Stances et Poèmes,* une incontestable originalité. C'était le temps où régnait, à côté de la littérature « brutale » issue de Balzac, la poésie « perverse » représentée par Baudelaire. Il était convenu, — comme il l'est encore dans certains milieux plus ou moins sincères, — que les deux sexes se haïssent et se font une guerre acharnée, qu'ils ne peuvent se donner l'un à l'autre que de courts moments de plaisir après lesquels leur antagonisme se réveille plus féroce, que la femme est un être inférieur et malsain, que le mariage est

1. *Ce qui dure (Vaines Tendresses), Le Soir (Prisme).*

2. *Un Songe (Stances et Poèmes).*

une dégradation, et que le plus beau type d'homme est celui de Don Juan. Des pensées de ce genre ont traversé çà et là l'âme de notre poète[1], suivant des impressions ou des expériences passagères; mais le fond de sa conception de l'amour est demeuré l'aspiration vers un amour unique et non seulement durable, mais éternel. Dans les moments mêmes de bonheur il a souffert de la pensée que ce bonheur aurait un terme, que, si la vie le respectait, la mort le briserait; il lui a semblé que ce qui doit finir était comme s'il n'existait pas, et pour pouvoir se donner tout entier à son rêve il l'a transporté au delà du temps. L'amour vrai — il l'a souvent dit — ne peut se réaliser que dans des conditions d'infinie durée que ne comporte pas la vie terrestre: nos amours d'ici-bas, nés du hasard d'une rencontre sur un point du temps et de l'espace, ne sauraient avoir ce caractère définitif qu'auront peut-être de mystérieuses unions auxquelles nous sommes prédestinés dans une autre existence[2]. Jamais il n'a mieux rendu cette pensée que dans l'admirable passage du *Bonheur* où il associe l'harmonie à l'amour et à la mort, faisant de la musique la révélatrice d'une félicité sans bornes dont nous avons le désir sans l'intelligence et qui, par moments pressentie, nous emplit le cœur à la fois d'une joie et d'une souffrance surhumaines. Il est vrai que dans ce même poème, ayant essayé de concevoir comme réalisé ce rêve de deux amants unis pour une éternité bienheureuse, il est arrivé en gémissant à en constater l'inanité. Mais il n'en est pas moins vrai que pour lui l'amour, loin de se lasser vite et de se transformer en haine, est une extase dans laquelle « on ne sent pas le temps durer » et qui, « devant tout ce qui passe, » est seule à « ne point passer[3]. »

Dans l'imperfection de la vie terrestre, la seule forme que puisse prendre l'amour ainsi conçu est le mariage; les autres sont encore plus passagères et savent qu'elles le sont, ce qui leur enlève de prime abord tout caractère sacré et même

1. *Inconstance, Inconscience (Stances et Poèmes), Profanation (Épreuves), Déception (Solitudes), L'art trahi (Vaines Tendresses).*

2. *Ici-bas, Plus tard (Stances et Poèmes), Les Amours terrestres, Les Infidèles (Vaines Tendresses).*

3. *Au bord de l'eau (Solitudes).*

toute dignité, en fait un mensonge réciproque plus ou moins conscient, ou les réduit à n'être franchement qu'une recherche égoïste de sensations. Mais regarder le mariage comme la seule vraie forme de l'amour, celle à laquelle le jeune homme doit préparer son cœur longtemps d'avance[1], c'est estimer la femme, c'est la juger digne d'être la compagne de l'homme. Aussi notre poète a-t-il tracé plus d'un trait d'une exquise fémininité[2], et c'est la jeune fille qu'il a peinte ou plutôt qu'il a imaginée de préférence. On remarquera que l'idéal féminin qu'il esquisse est extrêmement simple et doux. Il ne ressemble en rien aux aspirations tumultueuses du féminisme moderne. Il ne demande même pas à la femme d'être très personnelle, ni de chercher à se rapprocher de l'homme dans l'ordre intellectuel : il la conçoit surtout comme aimante, délicate, timide, prête à deviner les souhaits de celui qu'elle aime, à charmer ses soucis, à endormir ses douleurs. Il leur faut, dit-il en parlant de ces « rêveurs » dont il est,

Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains soupirs comme au vent le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile
Et les bras un berceau,

Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
Inépuisable en soins calmants et réchauffants,
Soins muets comme en ont les mères,
Car ce sont des enfants ;

Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser :
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser.

Ce souhait d'un amour unique et mutuel qu'avait formé la jeunesse du poète, elle ne l'a point vu réalisé. Il n'a presque connu, il n'a surtout chanté l'amour que sous sa forme incomplète et douloureuse. Après la première déception, — qui a inspiré, dans les *Stances et Poèmes*, cette série

1. *Au Prodigue (Épreuves)*.

2. *Ma Fiancée (Stances et Poèmes), Conseil (Épreuves), l'Épousée (Vaines Tendresses), L'Une d'elles (Solitudes)*.

de petites pièces dont la plus célèbre est le *Vase brisé*, il a dit dans ses vers ses autres épreuves, ses autres essais de capter l'insaisissable chimère d'amour. — Ce qui fait l'originalité de cette poésie, ce sont, si je ne me trompe, les quelques traits essentiels que voici.

D'abord le poète analyse minutieusement tout ce qu'il éprouve. Il se regarde et s'écoute souffrir, et il note avec une exactitude mathématique les moindres mouvements de son cœur. Il arrive ainsi à une pénétration des dessous les plus cachés de la vie sentimentale qui rend presque impossible la pleine jouissance même du bonheur le plus désiré. Aussi semble-t-il la craindre et l'écarter[1]. Il lui préfère les premiers appels, si doux, de deux cœurs qui se cherchent [2] ou le sentiment muet, presque tout idéal, de la présence de l'être aimé[3], sorte d'anéantissement de l'individu dans un bonheur qui inonde l'âme sans passer par les sens et même sans éveiller nettement la conscience. Il a peint ce *nirvâna* de l'amour dans la merveilleuse pièce du *Rendez-vous*, songe où l'amour, au milieu du silence et des ténèbres, se revêt d'une douceur infinie en s'enveloppant du linceul de la mort. Pour goûter cette douceur il faut oublier tout ce qui est réel, et le poète, qui voit ce réel avec une si lumineuse précision, ne peut y échapper qu'en descendant tout vivant, comme le *yoghi* de l'Inde, dans une tombe où il retient son souffle, arrête ses pulsations et se donne l'illusion de la mort.

Il revient ainsi à la pensée que j'ai indiquée tout à l'heure, à savoir que l'amour tel qu'il le conçoit n'est pas possible dans les conditions terrestres. Et ce n'est pas seulement la courte durée du sentiment lui-même ou tout au moins de la vie qui empêche l'amour de réaliser son objet, la fusion de deux êtres en un. Cette fusion, même passagère, est impossible, et chaque fois que nous la tentons, nous n'éprouvons de notre vain effort qu'une désillusion plus amère :

Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
Misérables vivants que le baiser tourmente !

1. *Ne nous plaignons pas, De loin (Solitudes).*

2. *Le meilleur moment des amours (Stances et Poèmes).*

3. *L'Abîme (Stances et Poèmes), Au bord de l'eau (Vaines Tendresses).*

Cette impossibilité pour les âmes de se pénétrer à travers les corps, Sully Prudhomme, développant, mais dans un sentiment tout moderne, les vers immortels de Lucrèce, l'a exprimée dans plusieurs de ses pièces les plus poignantes [1]. C'est pour notre poète une marque de singulière grandeur que d'avoir osé toucher, d'une main à la fois émue et sûre, au plus douloureux, au plus désespérant des problèmes de la vie sentimentale, à ce problème qu'il faut éloigner de sa pensée si on veut goûter le bonheur, et auquel cependant le bonheur même ramène forcément ceux qui en sont hantés. Aussi ces pièces sont-elles entrées profondément dans les cœurs faits pour les comprendre, et Sully Prudhomme restera-t-il peut-être surtout le poète de la solitude.

De la solitude et de la tendresse ; car avec toute son impitoyable analyse et son désenchantement motivé, le poète a dans le cœur une source de tendresse qui ruisselle toujours. Et cette tendresse prend des formes d'autant plus exquises qu'elle se sent frêle et menacée. S'il a des chants désolés où il heurte les âmes contre le mur qui les sépare invinciblement, il en a d'autres où, se laissant aller à son penchant naturel, il verse aux pieds de la bien-aimée tous les parfums de son cœur. L'habitude de l'observation intérieure et de la notation précise, le sentiment toujours présent de la fugacité et de l'illusion des choses, ne font ici que rendre la tendresse plus touchante et plus profonde. Ce sont des soupirs d'une suavité incomparable, des caresses d'âme aussi douces que le frôlement d'une aile d'oiseau [2]. Si ces tendresses sont « vaines » en ce sens qu'elles ne reviennent peut-être pas, comme « des ramiers sevrés de leur volière », au cœur qui leur a donné l'essor, elles sont en elles-mêmes bien réelles, et nous montrent une forme de sensibilité très particulière et très fine.

Un dernier trait achève de caractériser cette sensibilité : c'est l'anxiété. Trop habitué à réfléchir sur ses propres sentiments et sur ceux des autres, le poète souffre de ne pas

1. *La Voie lactée, Corps et Ames, les Caresses* (*Solitudes*).

2. *En deuil, Si j'étais Dieu, Si je pouvais* (*Stances et Poèmes*), *Envoi* (*Épreuves*), *Soupir, le Réveil* (*Solitudes*), *le Nom, le Volubilis* (*Vaines Tendresses*).

se donner assez et craint qu'on ne se donne pas assez à lui. Mille doutes l'assiègent sur son propre cœur [1] et sur celui qu'il voudrait posséder [2]. Toujours incertain et irrésolu, il ne sait pas se décider même sur ce qu'il souhaite. Il a peur et de trop croire et de ne pas croire assez[3]. L'amour le porte en même temps à la domination jalouse et à la sujétion servile, et il se reproche ou d'être tyrannique ou d'être faible. Il éprouve toujours le besoin de se réserver une certaine liberté intime, parfois il veut se reprendre tout à fait, et en même temps, plein de cette pitié amollissante que donne aux cœurs tendres la divination sympathique des maux d'autrui, on sent qu'il n'ose pas, même quand il voudrait s'affranchir, porter un coup qui ferait saigner. Ainsi ses amours sont un tissu changeant de courtes joies, de longues douleurs et surtout de perpétuelles inquiétudes.

Toutefois, il n'y a pas seulement dans la poésie amoureuse de Sully de la tristesse, de la tendresse et de l'anxiété, et ce serait la rétrécir que de la faire tenir tout entière dans le cadre que je viens de tracer. On y trouve, au début, toutes les ardeurs et tous les entraînements de la jeunesse, et d'une jeunesse qu'il ne faudrait pas se représenter comme trop idéale. Le poète a connu l'amour sous ses formes les plus diverses, depuis l'amour platonique, que lui révéla sa passion enfantine, jusqu'aux luttes de la chair contre l'âme, dont il a dit la tragique âpreté [4]. Accessible à toutes les séductions de la femme, aux plus troublantes comme aux plus pures, il a cent fois poursuivi un mirage qui s'évanouissait devant lui, et ses illusions, toujours dissipées et toujours renaissantes, ont continué, comme les Danaïdes d'un de ses plus beaux sonnets, à essayer de remplir « l'urne où l'eau vaine s'épanche », et de la remplir, trop souvent, avec des pleurs.

J'ai commencé par l'amour ce que je voulais dire du sen-

1. *Scrupule* (*Solitudes*).

2. *Peur d'avare* (*Vaines Tendresses*).

3. *Inquiétude* (*Épreuves*).

4. *Rencontre* (*Stances et Poèmes*), *Combats intimes* (*Solitudes*), *Les deux Chutes*, *Volupté* (*Vaines Tendresses*).

timent dans la poésie de Sully Prudhomme, à cause de l'importance extrême qu'a pour un poète sa conception de l'amour. Mais elle est naturellement liée à sa conception du bonheur et de la vie, et n'en offre qu'une application spéciale. En cherchant à nous représenter comment l'auteur des *Destins* a conçu et sa propre vie et celle de l'humanité, nous verrons quel étroit lien rattache dans son âme la façon d'aimer à la façon générale de sentir.

Il y a plusieurs phases dans l'idée que notre poète s'est faite de sa propre vie et de celle de l'espèce humaine. Il est entré sur la scène du monde avec une attitude fière et presque combative. On le voit, dans ses premiers poèmes, rejeter dédaigneusement le scepticisme découragé de Musset, dont il se reproche d'avoir bu avec trop de délices le dangereux népenthès. Il aspire à l'action, à la lutte, à la gloire; il se révolte contre le joug que la société prétend lui imposer. Il veut aider les hommes à s'affranchir, les guider vers la lumière et la justice, mais aussi forcer leur admiration et mériter une place dans le Panthéon « des rares immortels nés de la race humaine ». Son rêve lui ouvre des palais enchantés où il se fait l'égal des dieux; c'est aux voluptés les plus nobles, les plus héroïques qu'il donne la préférence, mais toutes hantent son imagination enfiévrée. Il sympathise ardemment avec les opprimés, et même avec les rebelles dont la cause lui apparaît juste. Il se voit volontiers comme un pasteur d'hommes, et sent son courage à la hauteur de toutes les tâches, comme son âme « d'aiglon » est à la hauteur de tous les vols. Et, chose remarquable, cette période d'enthousiasme confiant est précisément celle du plus grand asservissement de sa vie; aussi y a-t-il de la révolte dans ces fiers hennissements du poulain qui refuse de se laisser brider et s'élance vers les libres plaines où l'appelle son jeune instinct.

En même temps qu'il a confiance en lui-même, il a foi dans l'humanité. Attendri sur ses souffrances, ému des grands efforts qu'elle a faits pour conquérir la liberté et le bonheur, il croit qu'elle y parviendra, et il est résolu à l'y aider. Il est convaincu que l'art est un puissant auxiliaire dans cette grande lutte, un des facteurs les plus actifs de l'ascension indéfinie

de l'espèce humaine, et qu'il manque à sa mission quand il ne travaille pas sans défaillance à cette noble tâche. C'est pour cela qu'il condamne les poètes qui se laissent enivrer par leur propre souffrance ou endormir par une molle inertie.

Déjà, cependant, dans ce premier recueil, se fait sentir çà et là un souffle de découragement et de mélancolie bien opposé à cette brise qui semblait gonfler toutes les voiles. Le poète devine que sa sensibilité trop fine et trop multiple le rend incapable d'action et voue son cœur à de subtiles tortures[1], et parfois, se sentant hors d'état d'affronter l'âpre combat de la vie, il songe à y renoncer, à mourir, à se laisser glisser

Vers Dieu, vers l'infini, vers l'oubli de la mort[2].

Il doute aussi, au moins par moments, de la réussite finale de l'œuvre humaine ; il en voit surtout les échecs, les douleurs et les crimes ; le monde, agrandi par les découvertes, lui semble n'être qu'une prison dont on est arrivé à toucher les murs : plus de terre inconnue où l'espoir puisse s'enfuir, et, dans le champ clos où luttent désormais le droit et la force, qui sait lequel l'emportera[3] ?

Ces notes passagères iront toujours en se renforçant et en se multipliant. Elles sont devenues dominantes dans les *Épreuves*. Tout un petit groupe de sonnets, intitulé *Rêve*, — et qui renferme d'ailleurs quelques-unes des plus rares merveilles de l'œuvre de Sully Prudhomme, — nous montre dans le poète, si jeune encore, une lassitude infinie, un détachement complet de l'action et même du désir[4], et en même temps pour la condition humaine une pitié mêlée d'une sorte d'horreur[5]. Il y a bien un autre groupe intitulé *Action* ; mais, — sauf une ou deux pièces composées antérieurement, — il contient des raisonnements et des descriptions plutôt que des sentiments : le cœur du poète y est bien moins que dans le premier.

1. *Les Chaînes.*
2. *La Lutte.*
3. *L'Amérique.*
4. *Les Ailes, la Sieste, Sur l'eau.*
5. *La Vie de loin.*

Avec les *Solitudes* et surtout les *Vaines Tendresses*, l'abdication devient de plus en plus sensible. Elle aboutit à cette pièce terrible du *Vœu*, un des cris les plus lugubres qui soient sortis de la poitrine de la pauvre humanité. Le poète songe qu'il pourrait avoir un fils, et, saisi d'effroi en pensant à ce qu'a été sa vie, dont il revoit en esprit toutes les souffrances depuis l'enfance jusqu'à l'âge d'homme, il s'écrie :

> Je fais vœu d'arracher au malheur cette proie :
> Nul n'aura de mon cœur faible et sombre hérité !

Et quand même les douleurs intimes de l'âme, quand même la lutte pour la vie ne suffiraient pas à rendre effrayante la destinée d'un homme, comment oser, au temps où nous sommes, associer un être nouveau à la destinée de l'humanité ?

> Non ! pour léguer son souffle et sa chair sans scrupule,
> Il faut être enhardi par un espoir puissant,
> Pressentir une aurore au lieu d'un crépuscule
> Dans les rougeurs que font l'incendie et le sang !

Aussi

> ... dans l'essaim des condamnés à naître
> Sur ce globe maudit de fléaux empesté,

jure-t-il de faire grâce à celui dont l'existence dépend de sa volonté :

> Demeure dans l'empire innomé du possible,
> O fils le plus aimé, qui ne naîtras jamais !
> Plus sauvé que les morts et plus inaccessible,
> Tu ne sortiras pas de l'éternelle paix !

Nous voilà loin des espérances et des fières volitions des *Stances et Poèmes* ! Et le découragement du poète, bien que puisé à de plus nobles sources, n'aurait-il pas mérité d'un jeune émule les apostrophes indignées que jadis il adressait à celui de Musset ?

C'est que le fond de la nature morale de Sully Prudhomme, masqué un instant à ses propres yeux par l'effervescence de la jeunesse et par la réaction même contre la contrainte imposée à son besoin de liberté, se révèle tout entier dans cette pièce. Il tient en deux mots : tristesse et scrupule. La tristesse

du poète est née avec lui, si même elle ne l'a pas marqué de son empreinte dès avant sa naissance, comme il le prétend dans une admirable pièce[1], A peine né, il prenait le deuil. On a vu plus haut combien furent profondes ses souffrances d'écolier, et comment, dès cet âge, à la tristesse fondamentale se mêlait dans son cœur le scrupule torturant[2].

C'est sur ces deux notes que va se dérouler toute la plaintive mélodie de sa vie intérieure. A peine la première jeunesse est-elle passée, à peine la liberté reconquise laisse-t-elle l'âme se développer dans son vrai sens, que se manifeste le désenchantement encore voilé dans les premiers poèmes, et qui provient de la disproportion immense entre ce qu'une imagination ardente fait concevoir au poète et ce que lui fait discerner une impitoyable habitude d'analyse et un don extrêmement puissant d'observation des faits psychiques. L'inaptitude au bonheur, qu'il constate ainsi en lui-même, il la soupçonne bientôt dans l'humanité : le désaccord est le même entre l'idéal et le réel, les belles illusions s'évanouissent peu à peu. A quoi sert la liberté si elle n'amène pas la justice? Quand il y aurait progrès, quel avantage en tireront ceux qui ne l'auront pas connu? Qu'importe notre civilisation à « l'ouvrier des hautes pyramides » qui, écrasé sous le poids du soleil et « du granit pour Chéops entassé », est mort en poussant un dernier cri, vainement lancé vers le ciel[3]? Qu'importe aux malheureux d'aujourd'hui la prospérité supposée des hommes qui vivront mille ans après eux? Et qui nous garantit d'ailleurs que l'humanité aille en progressant? Qu'ont gagné, au contact de ceux qui se regardent comme l'organe du progrès, les peuples qui ne progressent pas, sinon des souffrances et des vices, l'asservissement et l'extermination? Une loi inéluctable semble établir la guerre entre les nations, entre les hommes, et, en dehors même de l'humanité, entre les espèces. Tyrannie des forts, écrasement des faibles, voilà le couple éternel que la nature et l'histoire reproduisent avec une navrante monotonie. Et les faibles ne valent pas mieux que les forts : lâches devant

1. *Le Signe (Vaines Tendresses).*

2. Voyez les vers de la *Première solitude* cités plus haut.

3. *Cri perdu (Épreuves).*

leurs maîtres, ils sont féroces avec les plus faibles qu'eux. Le spectacle de la vie est un spectacle de meurtre et de honte ; l'espace est plein de cris de douleur, de rage ou de joie grossière. Et notre temps, qui semblait se lever comme une aurore, est le plus sombre de tous à nos yeux parce qu'ils ont entrevu la lumière et qu'ils l'appellent en vain. Les haines y sont de toutes parts rugissantes et les convoitises déchaînées ; l'art se prostitue ; la science étonnée se heurte aux limites qu'elle avait cru franchir. Et le rêveur s'assied découragé et à toute action qui se propose répond tristement : « A quoi bon ? »

Au désenchantement se joint, pour tourmenter le poète, le scrupule. Il a trouvé à sa portée des moyens d'existence modestes mais suffisants. A-t-il le droit d'en jouir ? Ne frustre-t-il pas les autres ? Ne s'engraisse-t-il pas du sang de ceux qui peinent sans avoir jamais même la sécurité du lendemain ? Et cette part du banquet humain dont il prive des convives plus méritants peut-être est-elle au moins en elle-même innocente et légitime ? Non : de quel droit égorge-t-il les animaux dont il se nourrit ? « Il est bon, il ne veut à nul être aucun mal, » et cependant chacune de ses jouissances est un martyre pour d'autres, chacun de ses pas fait des victimes, chacune de ses expansions d'existence est une restriction de quelque autre existence. Comment être heureux dans de telles conditions, quand, en outre, on est mis chaque jour au courant des maux et des crimes du monde entier, quand on a conscience des lâchetés de son propre cœur et des défaillances de sa conscience, quand on connaît la vanité des joies même les plus douces, quand, avide d'affection, on sent dans son âme une éternelle, une impénétrable solitude ?

Ainsi le poète est victime de ce qu'il a de meilleur en lui, de son idéal, de sa tendresse, de sa haute moralité. Sa vie n'est qu'une souffrance, et dans ce désert brûlant où rien ne peut étancher sa soif et reposer ses pieds saignants, la seule oasis qu'il entrevoie, c'est la tombe : il rêve d'être « délivré du soleil », et quand il a eu de la mort une impression passagère, c'est avec volupté qu'il y songe :

> L'avant-goût du sépulcre a réjoui mes os [1] !

1. *La Grande Chartreuse (Épreuves).* Voyez aussi : *l'Attrait de la tombe (Vaines Tendresses).*

Heureusement il n'est pas resté et ne nous a pas laissés avec lui dans cet abîme qui semble sans fond. Une troisième phase de sa sensibilité morale se marque déjà dans quelques pièces des *Vaines Tendresses*, et s'affirme avec plus de sûreté dans les grands poèmes de la *Justice* et du *Bonheur*. Mais, avant d'essayer de la caractériser, je veux dire un mot d'un sentiment qui occupe une place intermédiaire entre le sentiment purement individuel et le sentiment généralement humain, et dont le développement n'a pas été sans influence sur l'évolution dont il s'agit, le sentiment de la patrie.

J'aimais froidement ma patrie,

dit le poète dans une de ses belles *Impressions de la guerre* ; et en effet il s'écriait jadis :

Je n'ai point de patrie autre part qu'en mon rêve[1] !

Rempli de la lecture des philosophes et surtout des philosophes allemands, habitué à chercher le beau et le vrai sous tous les cieux, il sentait à peine le lien vital qui rattache notre chair et notre âme au sol et à la race dont nous sommes issus, au groupe d'hommes avec lequel nous mettons forcément en commun tant de joies et de souffrances, tant d'humiliations et de fiertés. La catastrophe de 1870 le refit Français. On a vu avec quelle imprudente ardeur il remplit et dépassa son devoir d'homme ; son cœur de poète s'étonna de saigner aussi douloureusement. Il écrivit sur la guerre quatre pièces d'un sentiment profond et essaya plus tard d'exprimer dans un groupe de sonnets *(La France)* sa façon de concevoir le patriotisme. Elle est, comme on pouvait s'y attendre, noble et anxieuse. Il est touché des devoirs que nous impose l'héritage sacré des ancêtres ; il craint les folles audaces qui pourraient le compromettre ; il tremble surtout de le voir avili par notre mollesse, notre frivolité et notre corruption. S'il n'a jamais fait dans ses vers de politique proprement dite, il a plus d'une fois exprimé ses généreuses préférences pour la liberté et l'apaisement social, pour la plus juste répartition du bien-être, pour l'union de tous les Français dans quelques

1. *L'Ambition (Stances et Poèmes).*

grands sentiments communs. Ces problèmes, qui ont beaucoup sollicité sa réflexion, ont aussi tourmenté son cœur, et le désir de leur trouver une solution n'a pas été étranger à l'effort qu'il a fait pour sortir de son marasme moral. Il a senti qu'il fallait relever les courages et ranimer les espérances. Son absolue sincérité et ses expériences intimes ne lui ont pas permis de revenir aux illusions de ses premiers jours; mais, à force de tâtonner dans le labyrinthe où il s'était presque résigné à mourir sans chercher d'issue, il a retrouvé le fil conducteur qu'il avait laissé échapper de sa main, et il a marché, à pas encore hésitants, vers la lumière qu'il ne jugeait plus éteinte à jamais.

Rien n'est plus intéressant pour l'histoire de cette lente réaction, qui d'un pessimisme morne a ramené le poète vers une forme de sentiment plutôt voisine de l'optimisme, que la genèse intime du poème de la *Justice*. Les premières impressions de la guerre et surtout de la Commune n'avaient fait qu'accroître son désenchantement et y avaient même ajouté de l'amertume et presque de l'irritation contre l'humanité et contre lui-même. C'est dans cette sombre disposition d'âme qu'il écrivit quelques sonnets où des vues impitoyables sur la destinée, sur la vie, sur l'amour, sont exprimées sous une forme saisissante et, ce qui est très rare dans son œuvre, presque sarcastique. Plus tard, l'horizon s'étant un peu rasséréné, il revit ces effusions d'une âme ulcérée, il en conçut une sorte de remords et d'effroi, et il résolut de chercher un baume à opposer à ces violents caustiques. Ce fut dans son cœur même qu'il le trouva. Son désenchantement provenait, en dernière analyse, d'un invincible idéalisme; ses torturants scrupules étaient le fruit de son haut sentiment de la dignité. Toute sa vie morale a été un drame entre deux acteurs, un duo antithétique entre les deux voix qui « s'élèvent tour à tour des profondeurs troubles de l'âme. » Ce dualisme de sa conscience s'était déjà exprimé dans le beau poème des *Destins*, où il représente le monde humain comme le produit de la double invention parallèle d'un mauvais et d'un bon génie, l'un le combinant pour être le pire monde possible, l'autre pour être le meilleur monde possible, et tous deux aboutissant exactement au même résultat, le monde actuel, où l'homme, avec sa liberté morale

(à laquelle le poète n'a jamais voulu renoncer) et son sens du devoir doit conquérir la dignité et la noblesse malgré la douleur et par la douleur. C'est la même conciliation qu'il tente dans la *Justice*, où il donne la parole à chacune des deux voix successivement, faisant des anciens sonnets pessimistes la partie de l'avocat du diable, laissant la voix qui ne prouve pas, mais qui persuade, chanter en strophes plus légères : elles s'accordent finalement en un bel unisson pour proclamer que la justice, en vain cherchée dans la nature, est vivante seulement dans le cœur de l'homme, mais que là, ayant la conscience pour organe, elle est réfractaire à la plus destructive analyse et dicte des arrêts par lesquels tout homme se sent obligé. C'est dans la cité, l'œuvre complexe et sublime qui, après tant de longs et douloureux efforts, a couronné la vie sur la planète, que la justice doit trouver son application extérieure : même tout homme qui l'exerce et qui la ressent, voit s'accroître pour lui sinon le bonheur, au moins ce qui est le plus précieux des biens, le seul purement humain et qui élève l'homme au-dessus de toute la nature : la dignité.

La dignité! Ce beau mot reparaît sans cesse dans la poésie de Sully Prudhomme ; il est, on peut le dire, le fond de sa conception morale. Dès ses premières méditations, il considérait l'homme comme s'élevant de plus en plus au-dessus de l'animal et s'en distinguant par l'amour du beau, par la capacité du sacrifice, et surtout par la dignité. C'est à ce sentiment qu'il revient toujours : c'est dans la joie austère qu'on y puise qu'il trouve un remède contre les pires découragements, une certitude contre les doutes les plus dissolvants. Pareil à Kant, il reconstruit sur un point inattaquable, énergiquement affirmé par sa conscience, tout l'édifice moral que son analyse critique a détruit. Le sentiment de la dignité, inconcevable pour lui si tout n'est que force aveugle, implique la liberté en dépit de tous les raisonnements. Il est la vraie base de la moralité prise dans son sens le plus haut, et il est le gage que cette moralité n'est pas illusoire. Il est aussi la condition du bonheur, ou du moins, s'il ne l'assure pas, son absence le rend impossible. C'est ce que le poète a essayé de montrer dans le *Bonheur*.

Ce poème aussi a une histoire interne assez curieuse. Las

des misères, des mesquineries et des fatigues de la vie, et hanté de l'idée que la félicité vraie, particulièrement celle que promet l'amour, ne peut exister dans les conditions terrestres, l'auteur de *Plus tard* voulut imaginer ce qu'elle pourrait être hors des limites du temps, soustraite à toute menace et exempte de tout effort : il voulut, en un mot, réaliser en vers le paradis qu'il rêvait. Hélas ! c'est une œuvre où l'imagination de l'homme a toujours échoué et est condamnée à échouer toujours. La douleur est la condition de la joie, la fragilité des choses est un élément de leur beauté, l'imagination et l'expérience du mieux et du pire toujours possibles sont indispensables à la jouissance. Un monde sans crainte et sans espérance est un monde mort, et il n'y a rien à espérer ou à craindre dans une possession assurée pour l'infini. Sully Prudhomme avait exprimé ces vérités dans les *Destins* : elles se dressèrent devant lui quand il voulut peindre le bonheur. On peut dire d'ailleurs que jamais poète ne fut moins « plein de son sujet ». Ce cœur douloureux, inquiet, replié sur lui-même et frémissant au moindre contact, n'était guère apte à s'ouvrir largement à un souffle de joie sans mélange. Peut-être un autre poète, plus inconscient, plus épris des formes et des sensations, nous aurait-il donné au moins l'illusion d'une félicité qu'il aurait rendue plus semblable à nos ivresses terrestres. En tout cas, Sully Prudhomme n'y a pas réussi. Son analyse pénétrante lui montra vite que les jouissances des sens ne seraient rien dans un monde où, toujours à portée, elles ne seraient plus mêlées à la conservation de la vie ; que l'absence de tout effort à faire, de tout danger à craindre, de tout événement à souhaiter, ne pouvait produire que l'ennui ; que la connaissance des choses, acquise sans peine par une sorte de révélation interne, ne stimulant plus la curiosité, perdrait toute sa valeur pour l'esprit ; que l'amour même entre deux êtres solitaires, en face l'un de l'autre pour l'éternité, ne pouvait avoir ni trouble, ni mystère, ni enthousiasme. Aussi son poème, dans toute sa première partie, est-il froid et laborieux : il ne contient de morceaux vraiment émouvants que ceux qui nous reportent sur la terre.

Ainsi la tâche que le poète avait voulu accomplir était ou

du moins lui semblait impossible. C'était un nouveau désenchantement : incompatible avec les conditions terrestres, le bonheur l'était donc aussi avec les conditions les plus favorables qu'on pût imaginer! Non seulement la réalité ne pouvait le donner, mais il ne pouvait exister même en rêve!... Il sortit de cette impasse comme il était sorti de celle où il avait abouti en cherchant la justice : par la dignité et par le sacrifice volontaire. La fin du poème est fort belle. Stella s'aperçoit que Faustus est songeur et triste; elle lui demande la cause de sa peine. Il lui avoue que, pour lui, il ne saurait y avoir de bonheur sans mérite, et qu'en outre il ne peut jouir de sa félicité quand il pense que là-bas ses frères continuent à se débattre dans la misère et l'ignorance. Il voudrait retourner sur la terre et porter aux hommes les secrets rédempteurs qu'il a appris; il accepterait de reprendre la lutte de la vie pour se sentir, par l'effort désintéressé, digne d'un prix qui n'a de valeur qu'à condition d'être sans cesse gagné. Stella le comprend et est prête à le suivre : la Mort, à leur demande, les transporte tous deux près de la vieille terre qu'ils ont, sans le savoir, quittée depuis des milliers d'années. Mais, ô surprise! la terre est dépeuplée d'hommes : l'humanité a achevé sa douloureuse carrière; elle s'est épuisée elle-même par la surexcitation de sa sensibilité nerveuse. La vie végétative et la vie animale se déploient seules sur la planète dans une libre et confuse splendeur. Les deux amants hésitent, suspendus au-dessus du globe qui fut leur patrie, puis ils se décident à s'y poser et à recommencer, pour eux et leur postérité, dans les alternatives de l'espérance et de la crainte, dans la lutte du désir et du devoir, l'aventure de la vie humaine... Ils ont compris qu'il n'y a pas de joie sans souffrance, qu'il n'y a pas de dignité sans sacrifice, et que le sentiment du bonheur ne peut être que celui d'une halte momentanée dans un chemin qui mène à un but toujours entrevu et jamais atteint. C'est la conclusion des *Destins*, c'est la solution à la fois noble et triste donnée par le poète au problème du bonheur.

On voit maintenant, si je n'ai pas trop imparfaitement réussi dans la tâche délicate que je me suis donnée, quelle

est la forme particulière du sentiment chez Sully Prudhomme. Il est fait d'une ardente aspiration vers l'idéal sans cesse contenue et blessée par une précise notion du réel, d'une sensibilité suraiguë, d'une rare puissance de sympathie pour les douleurs ressenties ou devinées, d'une moralité tourmentée par le scrupule, d'une grande noblesse d'âme, qui ne trouve de vraie jouissance que dans la conscience de sa dignité, et en même temps d'une faiblesse qui se connaît et se condamne, d'une tristesse fondamentale qui ignore l'attrait facile de « ces plaisirs légers qui font aimer la vie », et, par-dessus tout, d'une inquiétude qui, sans trêve, fait trembler ce cœur anxieux à tous les vents du dehors et à tous les souffles qui s'exhalent de lui-même.

Mais, surtout, la sensibilité, chez Sully Prudhomme, est à la fois surexcitée et déviée par la pénétration en elle de l'intellectualité, comme le sang est empoisonné quand s'y répand un liquide vital que la nature en a séparé. Son invincible penchant à analyser ses peines l'amène presque à en provoquer de nouvelles pour avoir le cruel et dangereux plaisir de les observer : il fouille avec la curiosité implacable d'un anatomiste jusque dans les derniers recoins de ses blessures et se reprocherait d'en laisser un dont il n'eût pas éveillé la souffrance laissant ainsi échapper une nouvelle nuance de douleur. Or, pour opérer de la sorte, il faut que l'œil soit lucide, que la main ne tremble pas, que la chair sous le scalpel ne saigne pas jusqu'à cacher la plaie. De là, parfois, dans ces subtiles vivisections pratiquées sur un cœur par un cerveau, une apparence de froideur qui a pu empêcher certaines âmes, avides de passion plus inconsciente, désireuses de cris plus désordonnés, de comprendre pleinement la souffrance du poète. Elle est double pourtant, car il souffre dans son cœur malade et blessé et il souffre dans sa pensée qui constate impitoyablement le mal.

Cette forme compliquée de sensibilité mêlée de pensée est bien à Sully Prudhomme. Si on analysait de même la sensibilité des grands poètes qui l'ont précédé, on verrait combien elle diffère de la sienne. Dans sa façon d'aimer et de souffrir, de concevoir et la vie individuelle et les destinées de l'humanité, il est profondément original. Mais, en même

temps, il est de son époque. Beaucoup de cœurs, aujourd'hui — sans avoir la même noblesse et la même profondeur, sans avoir peut-être non plus autant d'indécision et de faiblesse, sans avoir surtout la même faculté de souffrir et la même étonnante ténacité dans la douleur, — battent, au moins par moments, à l'unisson du sien. Son mal est le mal de notre temps : le désir de l'illusion et l'impuissance à y croire, l'impérieux besoin de la vérité et l'effroi devant ce qu'elle révèle, le développement excessif de la sensibilité et la méfiance à l'endroit de cette sensibilité elle-même. A ce mal, ses vers ont apporté le soulagement que recèle la poésie et qu'il a si bien exprimé :

Parfois un vers, complice intime, vient rouvrir
Une plaie où le feu désire qu'on l'attise ;
Parfois un mot, le nom de ce qui fait souffrir,
Tombe comme une larme à la place précise
Où le cœur méconnu l'attendait pour guérir...

Ils auront fait plus et mieux encore si, en charmant des souffrances analogues à celles du poète, ils ont pu inculquer aux âmes qu'ils ont pénétrées ce qu'il y a de meilleur dans la sienne : le haut sentiment de la solidarité humaine, du devoir et de la dignité.

GASTON PARIS
de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

(A suivre.)

APRÈS

LA RÉVOLUTION DE JUILLET[1]

AOUT 1830 — JANVIER 1831

7 AOUT. — J'ai vu le Roi, qui m'a dit qu'il avait la conscience de n'avoir rien fait pour arriver au pouvoir. Cela rentre dans le propos qu'on lui a attribué depuis longtemps : qu'il ne voulait pas détrôner Charles X, mais que, si la couronne tombait, il la ramasserait. La nouvelle Reine était dans la joie, et M. le duc de Chartres[2] radieux ; il donnait la main à tous les officiers de son régiment, leur disant : « Un jour comme aujourd'hui, on se donne la main. »

Depuis mon arrivée, je n'ai cessé de m'occuper des intérêts de l'armée. J'en ai parlé avec force au général Gérard, commissaire du département de la guerre, au général Gentil Saint-Alphonse, directeur du personnel, à M. le duc de Chartres, maintenant prince royal, qui paraît devoir prendre une grande influence sur l'armée ; le nouveau Roi met en lui sa confiance sous ce rapport. Je leur ai dit que l'armée était belle et bonne, qu'il y aurait peut-être quelque chose à changer

1. Extrait du second volume du *Journal* du maréchal de Castellane, qui doit paraître prochainement à la librairie Plon.

2. Fils aîné de M. le duc d'Orléans, M. le duc de Chartres prit le titre de duc d'Orléans après l'avènement de son père (9 août).

dans les corps et parmi les officiers. « Il ne faut pas, leur ai-je dit, renvoyer de bons officiers dont on se ferait autant d'ennemis, pour les remplacer par d'autres qui sont en retraite depuis longtemps, qui ont perdu toute habitude de leur métier, et qui se feraient moquer d'eux dans les corps. En un mot, à la Restauration, on a introduit dans l'armée les voltigeurs de Louis XIV; on ne doit pas maintenant prendre les voltigeurs de Napoléon. Cela a produit un mauvais effet d'avoir pris tous les commandants de division parmi les généraux en retraite et d'avoir donné quelques régiments à des colonels qui étaient dans le même cas. » J'ai terminé en leur disant que je savais bien que, dans le premier moment, on avait eu la main forcée, qu'ils étaient accablés d'intrigants, comme à tous les changements de ministère, où l'on revoit toujours les mêmes figures. J'ai été parfaitement content de toutes les réponses qui m'ont été faites. M. le duc de Chartres, c'est le mot dont il s'est servi, m'a beaucoup remercié de mes conseils.

J'ai vu chez le ministre de la guerre et chez le Roi un vieux lieutenant général de La Borde qui ne pouvait déjà plus marcher du temps de l'Empereur; maintenant il ne peut plus faire un pas sans être soutenu par deux personnes; il venait demander le commandement d'une division. J'ai parlé aussi de la nécessité, si on ne conservait pas la croix de Saint-Louis, de la remplacer par un autre ordre, parce qu'elle est pour les officiers le prix de services acquis.

Le nouveau Roi gardera ses armes, mais elles ne seront pas celles de la nation. Un coq, le coq gaulois, paraît devoir être adopté. C'est une grande affaire pour le général La Fayette, que j'ai trouvé, hier au soir, chez le Roi, avec son premier aide de camp, qui en portait deux modèles. L'un des deux avait une boule sous les pieds; c'est le plus beau. Je suis d'avis de prendre celui-là plutôt que l'autre, qui a les pieds par terre, comme le commun des coqs.

9. — M. le duc d'Orléans s'est rendu à la Chambre des députés, où les pairs étaient réunis, les uns et les autres sans uniforme. On en attend un nouveau, car les députés ne veulent pas porter les fleurs de lis. M. le duc d'Orléans a prêté serment à la Charte amendée et s'est placé ensuite sur le

trône. Il a pris le nom de Louis-Philippe Ier, roi des Français. Les pairs et les députés n'ont pas prêté serment à la séance royale : cette opération s'est faite dans leurs chambres respectives ; on a voulu éviter des refus en présence du Roi.

J'ai reçu du général Gérard, commissaire de la guerre, l'ordre d'aller inspecter onze régiments ou dépôts d'infanterie et cinq de cavalerie. Des officiers généraux qui sont en retraite depuis longtemps, entre autres un général Gency, maréchal de camp sous l'Empereur, ont reçu des missions semblables.

J'ai reparlé à M. le duc de Chartres de cet abus d'emploi d'officiers en retraite, mais j'en ai été, sous ce rapport, moins bien reçu que la veille, quoique le prince royal, car c'est désormais ainsi que je l'appellerai, ait été, ainsi que la Reine et le Roi, personnellement fort aimable pour moi. J'ai pris congé du Roi pour mon inspection: il m'a dit qu'il en était charmé, mais qu'il avait fait de la prose sans le savoir...

12. — Je suis arrivé à Dijon à neuf heures du matin. Le maréchal de camp en retraite Dubois, remis en activité, commande la division. Ce monsieur, ancien colonel du 7e cuirassiers, a soixante-huit ans, et il est bête, que cela est une satisfaction. On lui a annoncé que le corps des officiers l'attendait pour aller à la messe; il a répondu ; « Je n'en mange pas. » Je les ai envoyés chez lui, voulant rendre au commandant territorial ce que je lui devais; ils sont revenus chez moi, je les y ai conduits. Le général Dubois, en arrivant à Dijon, a adressé à la 18e division un ordre révolutionnaire dans lequel il raconte une grossière calomnie, disant que le gouvernement précédent voulait ravir tout avancement aux soldats et les empêcher de parvenir au delà du grade de sergent major ou maréchal des logis chef.

13. — J'ai inspecté à Dijon les dépôts des 2e léger et 60e de ligne et le 6e de housards, dont le colonel, M. de Compiègne, a donné sa démission. Les ambitions sont en mouvement; beaucoup de jeunes officiers de mérite sont menacés de perdre leur état, sous prétexte de leur attachement au roi Charles X. Je les ai engagés à ne point donner leur démission [1].

1. J'en conservai ainsi beaucoup à l'armée dans cette inspection; depuis, ils ont fait leur chemin. *(Note du maréchal.)*

16. — Le 6e de housards a défilé au galop à la débandade. Ce régiment n'est fort sous aucun rapport; il a cependant de bons éléments. Les sous-officiers de ce corps sont venus en masse me témoigner l'inquiétude d'être maltraités par les officiers à cause de leur conduite lors des derniers événements; je les ai rassurés. Ils auraient été charmés d'en faire renvoyer pour avoir de l'avancement; voilà le fait.

17. — M. Vaudey m'a écrit de Paris, en date du 13 août: « Je reçois à l'instant même des nouvelles du 10e de chasseurs. Je pense qu'elles pourront vous intéresser. Grâce à la conduite de M. de Seran, et autres de sa force, qui voulaient conduire le régiment dans la Vendée pour commencer la guerre civile, les sous-officiers se sont révoltés et ont chassé vingt-six officiers, parmi lesquels M. de Seran, Schérer, Nabat, de Vichet, d'Archiac, Marcellus, Calvière, Gudin, Montholon et autres, et ils ont fait plusieurs promotions : Anceaux, lieutenant-colonel, Watrigant, major, Eyroux, Juigné, capitaines commandants, etc. Outre cela, douze sous-officiers et brigadiers ont été nommés sous-lieutenants; Morand et Juigné, décorés... Voilà un singulier avancement. Un tel bouleversement ne peut tenir, on pense que le régiment sera licencié. »

La conduite du 10e de chasseurs a été d'un effet très fâcheux sur l'armée. Son inspecteur, le général Lamarque, a approuvé les remplacements faits par le régiment. On croyait que ce régiment ne pouvait manquer d'être licencié; il n'en a rien été. Le lieutenant de Vichet, bon officier, n'a pas voulu donner sa démission. Le général Lamarque a décidé qu'en sa qualité de gentilhomme, il ne pouvait rester dans le 10e de chasseurs, après ce qui s'était passé. Il lui a donné un congé illimité avec solde, en lui promettant de le faire nommer capitaine dans un autre régiment de chasseurs. Tout cela s'est passé à Libourne, et le bruit s'en est répandu promptement dans l'armée; cela a été la cause d'excès du même genre dans différents régiments.

J'ai appris à Dijon la composition du ministère: le général Gérard à la guerre; M. Dupont (de l'Eure) à la justice; le duc de Broglie à l'instruction publique et aux cultes: M. Guizot à l'intérieur; le baron Louis aux finances; le comte Sébastiani, lieutenant général, à la marine; le comte Molé aux affaires

étrangères; MM. Casimir Périer, Laffitte, Dupin et Bignon, ministres sans portefeuille, avec voix délibérative au conseil.

On m'écrit de Paris qu'il ne reste pas, aux affaires étrangères, de commis capable d'installer le nouveau ministère. M. de Polignac n'y avait mis que des gens de la Congrégation; ceux qu'on y a appelés seront, dans le premier moment, sans expérience. L'imprévoyance de M. de Polignac a été grande; on a trouvé dans un tiroir un contrat de rente lui appartenant, et tous ses ordres en diamants; ses hardes encombrent encore les armoires. Madame de Polignac est encore à Paris, grosse de huit mois; elle fait pitié.

18. — Je passe ici ordinairement mes soirées chez la baronne d'Anthès, belle et spirituelle personne, cousine de ma femme; elle a deux filles. Irène, la cadette, qui a dix-huit ans, est très belle; l'aînée, Octavie, est agréable; elles ont toutes deux de l'esprit.

M. Alfred d'Archiac, habitué de la maison, y vient à la même heure, puis le vieux colonel de gendarmerie Bouclans, ultra à trente-six carats il y a trois semaines, et maintenant zélé constitutionnel; il s'est d'abord ruiné à donner cent louis pour les victimes d'Alger, puis il vient d'en donner cent autres pour les victimes de Paris; il a une énorme cocarde sur son chapeau, le tout parce qu'il veut conserver sa place. Il vient maintenant tous les soirs chez madame d'Anthès pour y cultiver l'inspecteur.

19. — Je me suis rendu de Dijon à Gray; j'ai commencé de suite l'inspection du 12[e] de dragons commandé par le colonel baron de Dejean, qui était en 1806 capitaine au 24[e] de dragons, où j'étais sous-lieutenant.

20. — Journée très remplie. Revue d'ensemble et de détail, manœuvre, visite des chambres, réforme des effets. J'ai reçu les réclamations des sous-officiers et dragons, puis j'ai vu chaque officier séparément; je n'ai eu fini avec eux qu'à dix heures du soir. Le fils de M. le duc de Crussol, sous-lieutenant au 12[e] de dragons, qui était absent, a rejoint au moment des événements; ce qui est de bonne grâce.

21. — Revue d'honneur du 12[e] de dragons, qui est un magnifique corps. Gray est une fort petite ville qui offre peu ou point de ressources aux officiers; heureusement pour eux

qu'il y a, à une lieue de la ville, dans un petit castel, huit demoiselles de Montrichard qui leur tournent la tête.

J'ai quitté Gray à trois heures, et je suis arrivé à Besançon à huit heures et demie du soir.

Extrait d'une lettre de madame de Castellane, du 20 août 1830.

« Vous avez vu, dans les journaux, la mort du pauvre duc de Bourbon. On a mis officiellement qu'il était mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante : le fait est qu'il s'est pendu. Voici quelques détails que le Roi a contés [1].

» Le duc de Bourbon avait, au moment de l'avènement du Roi, écrit une lettre amicale dans laquelle il reconnaissait de tout son cœur son pouvoir. Ce pauvre prince avait pris une horreur extraordinaire pour l'émigration, et il ne demandait qu'à finir ses jours en paix, à Saint-Leu, où il chassait et jouait au whist. Les ultras ont été exaspérés de cette lettre : tous l'obsédaient et lui répétaient sans cesse qu'il devait suivre le roi Charles X. Il paraît que, la veille au soir de sa mort, M. de Cossé était venu et l'avait accablé de reproches en lui disant, entre autres choses, qu'il avait sali ses cheveux blancs.

» M. le duc de Bourbon avait l'habitude de se coucher seul et de s'enfermer chaque soir. Il sonnait le matin, et l'on n'entrait pas chez lui avant ce moment. Après deux heures et demie d'attente, le matin, les valets de chambre, inquiets, furent chez madame de Feuchères pour lui demander ce qu'ils devaient faire. Celle-ci, inquiète à son tour et n'entendant aucune espèce de bruit, ordonna d'enfoncer la porte. Alors on vit ce malheureux homme pendu par deux mouchoirs qu'il avait attachés au bout de l'espagnolette d'une haute fenêtre. Pour y atteindre, il était monté sur une chaise, et cet affreux suicide s'est apparemment consommé avec si peu d'efforts, que le poids de ses genoux a suffi : le bout de ses pieds était encore resté appuyé sur le bord de la chaise. Aussitôt on fut prévenir le Roi, qui envoya à Saint-Leu MM. Pasquier et de Sémonville, qui envoyèrent chercher le procureur du Roi. Vers le milieu du jour, on crut un moment

1. Madame de Castellane était intimement liée avec madame la marquise de Dolomieu, dame d'honneur de la Reine, et avec madame la comtesse de Montjoye, dame d'honneur de Madame Adélaïde.

que cela pouvait être un attentat domestique, mais une lettre de lui, déchirée en petits morceaux dans la cheminée, apprit que la persécution des ultras et les outrages de M. de Cossé l'avaient conduit à cette fatale résolution. Ainsi a fini le dernier des Condé. Il laisse sa fortune, qui s'élève à un million cinq cent mille francs de rente, à M. le duc d'Aumale, son filleul, à la condition qu'il prendra le nom et les armes de Condé, ce qui, certes, est plus un engagement qu'une charge. Il laisse à madame de Feuchères : Saint-Leu et la forêt de Chantilly, Écouen et la forêt d'Écouen, deux millions en portefeuille et je ne sais quoi encore, ce qui finit par lui constituer une fortune immense. »

22. — Le lieutenant général comte Morand, ancien général de division et homme distingué, qui a servi sous les ordres du maréchal Davout, était en retraite. Il est maintenant commandant de la 6e division militaire. Comme c'est un homme de mérite, il n'a point agi comme le général Dubois; il a cherché, au contraire, à conserver les bons officiers et à donner le temps à des jeunes gens qui, dans le premier moment, avaient donné leur démission, de la retirer. Sa conduite sage et modérée lui fait des amis.

Par ordonnance du 16 août 1830, M. de La Fayette, lieutenant général, est nommé commandant général des gardes nationales du royaume, et, par ordonnance du 17 août 1830, M. le lieutenant général, comte Gérard, est élevé à la dignité de maréchal de France. Il est bizarre qu'en moins de trente jours M. de Bourmont et le général Gérard, ennemis dès Waterloo, aient été nommés maréchaux de France par des mains si différentes. Le ministre de la guerre a fait signer au conseil un abatis de traitement très fâcheux.

25. — J'ai quitté Besançon à dix heures; j'étais à trois heures à Dôle, pour l'inspection du 11e de chasseurs. J'ai reçu immédiatement les officiers. Il me paraît au premier coup d'œil qu'il y a beaucoup à redire dans ce corps. Je ne pense pas que ce soit le colonel Duchatel, rappelé de la retraite et arrivé depuis trois jours, qui puisse remettre ce régiment, quoiqu'il m'ait dit qu'il étudiait la théorie. Il peut avoir été dans son temps un bon homme de guerre, mais il a l'allure d'une bête; il n'a trouvé rien de mieux à dire à ses

officiers que ce n'était pas de l'adhésion au nouvel état de choses qu'il voulait d'eux, mais de l'enthousiasme. Les officiers qui découvrent tout, prétendent qu'au premier retour du Roi en 1814 il a été brûlant pour les Bourbons, puis, en 1815, furibond pour Bonaparte. Cela se peut bien. Je crains qu'il n'ait pas le tact de conduire son régiment. Je lui ai appris qu'il existait une loi d'avancement; il a tenu, pour faire le patriote, des propos fort bêtes, disant, par exemple, que si on envoyait des officiers de la garde dans les régiments, on ne les recevrait pas. Je lui ai répondu que, si le Roi jugeait convenable d'en placer et qu'un colonel fît des difficultés, on ferait bien de le renvoyer chez lui. Ce gaillard-là fera des sottises, et malheureusement il s'ensuivra que le 11e de chasseurs ira tout de travers.

26. — J'ai passé la revue d'ensemble du 11e de chasseurs; son instruction est nulle, son ancien colonel laissait tout aller. J'ai reçu ensuite les officiers supérieurs et les capitaines.

Il y a dans ce régiment un chef d'escadrons Bayard, intrigant, nommé au choix en 1827, en sa qualité de frère de la nourrice du duc de Bordeaux; il ne parle plus maintenant de sa sœur, mais de sa femme, cousine germaine de Merlin de Douai.

Il y a de mauvais articles dans le *Constitutionnel* sur le militaire. Ce journal voudrait que le ministre de la guerre remplaçât les officiers qui sont en activité et qui connaissent leur métier par ceux qui sont en retraite. La plupart de ceux-ci y ont été mis parce qu'ils ne valaient rien comme officiers; ils ont oublié le peu qu'ils savaient, et ils ont quinze ans de plus.

28. — Je suis arrivé à Auxonne à onze heures du matin; j'y ai passé la revue d'ensemble du dépôt du 18e de ligne et du 19e d'infanterie légère.

29. — M. Prévost de La Boutetière, colonel du 19e, homme d'honneur, aimé et estimé dans son régiment, a épousé mademoiselle de Sapinaud; il se retire pour des raisons de famille.

Il jure de ne jamais prendre les armes dans la Vendée, où il a précédemment fait la guerre [1].

1. Mes instances pour conserver ce bon officier furent inutiles; plus tard, il fut fâché d'avoir pris sa retraite. *(Note du maréchal.)*

Le lieutenant-colonel de Hennauld, fort bon officier, blessé à Waterloo, avait demandé sa retraite à la suite de l'« ordre jacobin », commme il l'appelle, qu'avait donné cette ganache de général Dubois. Cet officier général avait tenu, entre autres, ce joli propos aux officiers : « Le moment de vous remplacer est venu pour les sous-officiers. » Ce gaillard-là m'a donné beaucoup de sottises à réparer. M. de Hennauld reste [1]. J'ai aussi calmé quelques têtes en l'air.

31. — Mon travail étant terminé à une heure de l'après-midi, j'ai quitté Auxonne par une belle route de traverse. J'ai rejoint la poste de Seurre, où la garde nationale faisait le maniement d'armes; dans ces contrées, elle porte moustache. J'ai rejoint à Beaune la grande route de Paris ; la garde nationale y était encore à l'exercice.

1er SEPTEMBRE. — Je suis arrivé à Mâcon ; le nouveau préfet de Saône-et-Loire, ancien préfet des Cent-jours dans l'Ardèche, est bien tourné; il est embarrassé, parce que beaucoup de communes ne veulent plus de leurs anciens maires, disant qu'on a bien destitué le Roi à Paris et qu'elles peuvent bien chasser le maire qui leur déplaît. Il a écrit au ministère pour obtenir l'autorisation de remplacer les anciens maires, sans attendre l'expédition de leur destitution. On devrait donner en ce moment ce pouvoir aux préfets pour n'avoir pas à tolérer des désordres que les tribunaux n'ont pas la force d'empêcher, et pour avoir la possibilité de réprimer tous ceux qui auraient lieu après le renouvellement des maires, ce qui est indispensable pour éviter l'anarchie.

Il y a dans Saône-et-Loire un grand enthousiasme pour la garde nationale; elle fait l'exercice matin et soir. Aussitôt mon entrée à l'hôtel de l'Europe, à Mâcon, il m'en est arrivé un piquet commandé par un officier. J'ai voulu les renvoyer, les priant de ne laisser qu'un factionnaire; l'officier a couru après moi pour m'exposer que j'allais leur faire de la peine. Je l'ai prié à dîner. Pour ne pas choquer les gardes nationaux, je les ai laissés dans ma cour; j'ai eu de la peine à les empêcher d'y bivouaquer la nuit; ils avaient cependant vu la garde d'honneur du 4e léger partir en laissant seulement deux factionnaires.

1. Il fut nommé colonel du 19e léger, sur ma proposition. *(Note du maréchal.)*

3. — J'ai quitté Mâcon à neuf heures du matin et je suis arrivé à Lyon à trois heures. Le 10e de ligne, un des régiments de mon inspection, est parti hier pour Nîmes, où cinq mille catholiques et protestants en sont venus aux mains. Le 36e de ligne est bloqué dans les Arènes; le 47e que je devais inspecter est parti également dans la nuit pour Nîmes. Les catholiques avaient d'abord le drapeau blanc, puis ils ont pris le tricolore avec une croix.

A Vienne, les sous-officiers du 13e de chasseurs ont chassé M. de Lafosse, leur colonel, en présence du géneral Gency, leur inspecteur. Cela a fait un mauvais effet pour la discipline des troupes de la garnison de Lyon.

Le général Gency a été la cause de ce mouvement; au lieu de casser des sous-officiers, sur leur refus d'obéir au colonel Lafosse, il leur a dit : « Mais vous m'aviez promis hier de lui obéir. » Ils sont restés muets. Le colonel Lafosse, voulant à tout prix rester, a été fort plat. Le lieutenant-colonel Mac Sheely, au contraire, a remis son sabre dans le fourreau et a dit : « Général, je ne tiens pas mon pouvoir des sous-officiers, je ne peux ni veux le recevoir d'eux. »

Il y a beaucoup d'effervescence dans le 14e de chasseurs. La nouvelle qu'on a donnée de la nomination de vingt-six sous-officiers du 10e de chasseurs, et l'affaire du 13e de chasseurs, ont tourné la tête de quelques sous-officiers du 14e de chasseurs, les plus mauvais, il est vrai. Ils croient qu'ils n'ont qu'à renvoyer leurs officiers pour prendre leurs places. Ils ont voulu, il y a huit jours, empêcher les soldats de panser leurs chevaux; plus sages qu'eux, les chasseurs leur ont répondu : « Si vous avez des démêlés avec les officiers, arrangez-vous avec eux, mais nous, c'est notre devoir de soigner nos chevaux, et nous les panserons. » Ils ont voulu aussi faire jeter les adjudants-majors dans la rivière.

Plusieurs sous-officiers se sont présentés au général Bachelu, qui, malheureusement, les a écoutés au lieu d'en faire mettre deux ou trois en prison. Il s'est contenté de leur parole de ne rien faire jusqu'à mon arrivée: ce à quoi deux d'entre eux ont manqué.

6. — Les sous-officiers du 13e, qui sont à Vienne depuis qu'ils ont chassé leur colonel, sont entièrement les maîtres

dans ce régiment; ils ont encore renvoyé hier un officier en lui écrivant une belle lettre, que ce lieutenant, M. Favereau, m'a apportée à Lyon. Il arrivait de Vienne, qu'ils l'ont forcé de quitter.

Trois officiers du 10e de ligne, MM. Dembowski et Bompart, lieutenants, et Maher, sous-lieutenant, ont, sur le Rhône où ils étaient embarqués, voulu insurger leur régiment au nom de la République, et ils ont fait jeter à plusieurs soldats leurs écussons avec les fleurs de lis. A leur débarquement, au moment où ils croyaient avoir entraîné le régiment, le colonel Salleyx les a fait arrêter, et ils ont été conduits à la citadelle de Montpellier.

Il est bien nécessaire que le gouvernement prenne des mesures rigoureuses, et que force soit donnée à la loi contre tous les actes d'insubordination, sans cela le plus grand désordre régnera bientôt dans l'armée: il faut avouer que sur beaucoup de points il y a un beau commencement.

Je me suis fait désigner les quatre sous-officiers les plus coupables : dès huit heures du matin, ils étaient mandés chez moi. Je les ai interrogés séparément; je leur ai demandé leurs griefs; toujours la même réponse : « On nous traite comme des nègres »; puis à ma demande de spécifier leurs griefs : rien. « Pourquoi avez-vous voulu chasser les adjudants-majors? (deux excellents officiers dont l'un sortait de la vieille garde impériale) — Ils nous malmènent. — C'est-à-dire qu'ils vous font servir: avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense? — Non. » Je faisais alors signe aux plantons d'infanterie et de cavalerie, sous mes fenêtres, de monter, et je leur ordonnais de les conduire à la salle de police des chasseurs.

J'ai cassé trois de ces sous-officiers. J'ai ordonné, usant de mes pouvoirs extraordinaires, au commandant de la gendarmerie de faire prendre, au quartier des chasseurs, à trois heures de l'après-midi, pendant le pansage, les deux plus coupables, et de les faire conduire, de brigade en brigade, à la compagnie des pionniers de discipline à Belfort. Cela a été exécuté; le régiment les a regardés passer. J'ai fait mettre les deux autres à la prison de la ville.

La discipline a été rétablie ainsi dans la garnison de Lyon,

qui était prête à s'insurger; cavalerie et infanterie, personne n'a bougé [1].

9. — J'ai terminé dans la nuit le travail du 14e de chasseurs. J'ai reçu l'ordre télégraphique d'aller inspecter, où ils se trouveraient, les 10e et 47e de ligne. Si je ne cours pas après une maîtresse, je cours après les régiments de mon inspection. Nous sommes partis à cinq heures et demie du matin par le bateau à vapeur; nous étions à Avignon à sept heures et demie du soir. Nous avons rencontré sur le bâtiment M. de Gallifet, qui vient d'être remplacé dans le commandement de son régiment de dragons: il était entré au service en 1815 comme lieutenant-colonel. Madame de Gallifet est fort peu satisfaite à l'idée de passer l'hiver en Provence, où elle croit qu'elle ne s'amusera pas.

10. — Le bateau à vapeur devait partir à six heures; au lieu de cela, il en était onze. J'ai vu le préfet d'Avignon, et le général Estève, que j'ai connu en 1808, en Espagne, au 2e léger, et vu nommer major au combat de Burgos. Avignon est tranquille; par exemple, les portefaix libéraux, que les portefaix de la Restauration ne laissaient pas travailler sur le port, usent maintenant de représailles. En deux heures, nous sommes arrivés à Beaucaire. Là, il n'y a pas le même zèle pour la garde nationale que dans les départements du nord et du centre de la France; on ne pourrait en faire marcher dix dans cette ville. A Tarascon, c'est à peu près de même; cependant la garde nationale s'y organise: mais comme les ultras sont en majorité, ils ont élu pour officiers les mêmes qu'en 1815, ce qui fait qu'au lieu d'y trouver un appui, le gouvernement y trouvera des ennemis.

J'ai été au château de la marquise de Guibert, chez laquelle j'ai été bien reçu pendant mon inspection l'année dernière, quoique nous soyons d'opinions différentes; on a été, dans ce château, sensible à mon attention. Beaucoup d'ultras poussent à la République comme à un moyen d'arriver à avoir le duc de Bordeaux.

1. Le maréchal Gérard s'exprima ainsi, sur ma conduite à Lyon, le 11 septembre: « Je reçois une dépêche du général Bachelu, excellente sur le général Castellane; il s'est conduit à merveille, a été, à Lyon, net, décidé et courageux, et a su prendre son parti de la manière la plus heureuse. J'en suis parfaitement content, et j'en rendrai compte au Roi. » *(Note du maréchal.)*

Je suis parti de Tarascon à six heures du soir, je suis arrivé à Nîmes à neuf heures; j'y ai trouvé le colonel Lascours, commandant le département, qui a des opinions bien sages relativement à la discipline de l'armée. Il s'est fort bien conduit ici dans des circonstances difficiles, vis-à-vis des troupes et des habitants.

Il voudrait que j'inspectasse toutes les troupes qui sont à Nîmes, au lieu de me borner au 10e de ligne, et je ne sais que faire, à cause de la concision de mon ordre télégraphique.

11. — Je me suis décidé à inspecter le 36e de ligne, cédant au désir du colonel Lascours, qui craint cette opération de la part du général Gency, en présence duquel le 13e de chasseurs a chassé son colonel, à Vienne.

Nîmes est en état de siège; le soir, les habitants sont maintenant obligés de porter des lanternes. Cette illumination rend les rues très gaies ; c'est à cela seul qu'on s'aperçoit de l'état de siège, car tout est fort tranquille.

13. — J'ai fait le classement des officiers du 10e de ligne, ayant suspendu la revue du 36e que j'avais commencée. On a d'ailleurs des nouvelles du lieutenant général Gency. A Uzès, il a fait défiler le dépôt du 35e aux cris de : « Vive la Charte ! Vive le Roi! Vive la liberté! » Il a renvoyé le major de ce régiment après lui avoir dit : « Vous ne pouvez pas rester; vous avez été dénoncé par deux sous-officiers et par un sous-lieutenant. » Il est probable qu'il va faire la même chose au 7e de chasseurs, où les sous-officiers et les plus mauvais officiers sont venus demander au colonel le renvoi de plusieurs officiers supérieurs.

14. — M. de Lacoste, préfet du Gard, est un homme d'esprit. Il a montré du caractère et de la fermeté dans les derniers événements, frappant sur ceux qui voulaient troubler l'ordre, soit qu'ils fussent protestants, soit qu'ils fussent catholiques, car les libéraux n'ont point été sans avoir des torts dans tous ces démêlés. Il y a eu, au reste, fort peu de sang de répandu : sept tués et quinze blessés.

Le général Gency arrive à Nîmes ; il a soixante-dix ans et la tournure d'une brave ganache. Son fils a cessé de servir depuis 1816 et n'est pas plus distingué. Le général Gency n'a jamais été fort; il ne s'est pas perfectionné en retraite. Il a

reçu, étant en frac, le corps d'officiers du 7ᵉ de chasseurs ; beaucoup d'entre eux ont eu de la peine à s'empêcher de rire. Je lui ai monté la tête sur la discipline; je désire que cela ait de l'influence sur la fin de son inspection.

On vient de donner aux lieutenants généraux commandant les divisions, comme aux inspecteurs, le droit de renvoyer les officiers. Si c'est là le remède aux insurrections des troupes, il est mal trouvé; c'est jeter de l'huile sur le feu.

Beaucoup de commandants de division, sortant de la retraite, ne connaissent pas les troupes. Ce sont les sous-officiers qu'il faut frapper, et les officiers qui les poussent par ambition à se soulever. Il est fâcheux, dans l'intérêt du service, de voir de grands pouvoirs entre les mains de hautes incapacités.

La revue des trois escadrons du 7ᵉ de chasseurs par le général Gency a fait la risée des soldats ; il n'a d'abord rien regardé de leur tenue, parce qu'il n'y connaît rien. Puis il leur a fait former un carré pour leur lire un ordre mal rédigé, plus modéré pourtant que ceux qu'il donnait avant de m'avoir rencontré, quoique encore suffisamment ridicule. Puis voulant les faire crier, il part d'un : « Vive Louis XVIII ! » Il se reprend par un : « Vive Charles X ! » Il a fallu, pour le faire accoucher de « Vive Louis-Philippe ! » un coup de poing de son fils qui a été officier en demi-solde et volontaire en Grèce. Ce fier-à-bras a la tournure d'un mauvais sujet de tabagie ; c'est lui qui fait l'inspection. Il va dans les cafés recueillir les propos des officiers, ceux qu'on tient sur eux; il cause aussi avec les sous-officiers. Cela constitue une belle besogne !

Le général Gency m'a pris tout à fait en amitié ; il m'a envoyé, en me saluant, un baiser comme font les enfants. Il était, au commencement de la Révolution, perruquier à Meulan. Mon père possède le château d'Acosta, près de cette ville ; j'y ai passé une partie de mon enfance. Le général Gency voyage avec une simplicité républicaine pour économiser les frais de poste que lui paye le gouvernement. Il prend la diligence avec son fils et son petit secrétaire de soixante ans, qui écrit « colère, *colair* » ; c'est son ami, et il le tutoie.

15. — Je me suis décidé, à la sollicitation du général Lascours et du préfet Lacoste, à inspecter le 36ᵉ de ligne; ils

sont effrayés des ordres du général Gency défendant de tirer sur le peuple, quand le maintien de la tranquillité peut l'exiger d'un moment à l'autre.

16. — Le lieutenant général Solignac est arrivé à Nîmes. Il a plus d'esprit que le général Gency; ce sont deux anciens camarades. J'ai dîné avec eux chez le préfet. J'ai été chez l'évêque, qui prétend que les populations sont toujours sur des charbons ardents; je l'ai engagé à faire un mandement pour prêcher le calme . il m'a promis d'écrire aux curés dans ce sens.

Le 36e me fait donner à tous les diables par sa lenteur.

J'ai fait rétablir, dans le 10e de ligne, les fleurs de lis et les plaques de shako aux frais des soldats, qui les avaient jetées à l'instigation de MM. Bompart, Dembowski et Maher, rien ne devant être changé dans l'uniforme sans un ordre du ministre de la guerre.

17. — J'ai quitté Nîmes, à ma grande satisfaction ; j'étais dans la soirée à Montélimar. C'est là que l'on recommence à voir des gardes nationaux. Nous avons trouvé sur la grande route des patrouilles de troupes de lignes pour protéger les convois d'argent qui arrivent d'Afrique.

19. — Je suis arrivé le 19 à Montbrison. J'y ai trouvé comme préfet M. de Gasparin, mon ancien camarade comme sous-lieutenant au 24e de dragons. Il faisait depuis quelque temps des articles dans la *Revue française*, dont M. Guizot était rédacteur en chef. Celui-ci, une fois ministre, s'en est souvenu. Un beau matin, M. de Gasparin, fils du représentant du peuple, a reçu à Orange sa nomination de préfet; c'est un homme d'esprit, d'un caractère conciliant, et je suis persuadé qu'il réussira dans sa préfecture.

Le département de la Loire est tranquille. L'esprit des masses est tourné dans le sens congréganiste; on n'y aime pas l'état militaire. Un tiers du contingent de la conscription est toujours en état de désertion.

22. — Je suis revenu de Montbrison à Lyon par un fort vilain temps. Les négociants de Lyon, qui veulent la tranquillité et la conservation de ce qui existe, ont résolu de faire mourir d'inanition le *National*, le *Patriote*, la *Tribune des départements* et la *Révolution,* journaux qui professent des doctrines anarchiques. Ils sont non seulement convenus de

ne pas s'y abonner, mais encore de ne pas fréquenter les cabinets littéraires où se trouveraient ces journaux. J'ai causé avec plusieurs négociants dont les opinions sont fort sages et qui sont disposés à le prouver s'il y a des élections. Ils ne veulent point d'anarchie, ni de république; ils savent bien que la tranquillité est nécessaire à leur commerce.

23. — J'ai passé la revue d'ensemble du 47e de ligne, commandé par le colonel Ruelle, qui a besoin de se remettre à son métier, qu'il n'a jamais bien su et qu'il a eu le temps d'oublier depuis seize ans. Madame Ruelle est, dit-on, une maîtresse femme; c'est elle qui l'a fait employer. Elle voudra probablement mener le régiment.

25. — J'ai fait manœuvrer le 47e de ligne et le 14e de chasseurs sur le terrain de Perrache.

J'ai maintenant assez de connaissances à Lyon parmi les commerçants, ce qui me serait utile si jamais j'étais employé dans cette place.

28. — Je suis arrivé hier soir à Moulins, à sept heures et demie; j'ai été occupé toute la journée au 1er régiment de dragons. Il y a en ce moment mille hommes de garde nationale organisés à Moulins; ils sont animés d'un fort bon esprit et ne veulent en rien de ces clubs qui ont jeté l'effroi dans Paris et ébranlé le ministère.

Le Roi a passé la revue des troupes de la garnison de Paris. J'ai vu avec peine qu'au nombre des régiments auxquels on a donné des éloges, se trouve le 5e cuirassiers. Ce corps devrait être licencié pour l'exemple d'insubordination qu'il a donné à l'armée : on ne fera rien des troupes, si, au lieu de les commander, on leur fait la cour. Il ne faut pas même qu'un soldat puisse croire à la possibilité d'agir autrement qu'on le lui prescrit. J'ai maintenu de cette manière l'ordre dans les quinze régiments que j'ai déjà inspectés.

La garde nationale de Moulins a voulu que je la passe en revue. Je lui ai fait un discours; elle a défilé en criant : « Vive le général de Castellane! » au point de m'embarrasser. A la demande du colonel Tissier, je suis rentré dans Moulins à leur tête. Cette troupe et la population m'ont accueilli de leur mieux.

3 OCTOBRE. — Je suis rentré ce matin à Paris, ayant mis, de Moulins, trente-cinq heures.

Le Roi a été dans l'enchantement parce que le peuple a accueilli avec enthousiasme M. le duc d'Orléans, qui servait comme canonnier une pièce de canon de la garde nationale aux Champs-Élysées. Le peuple a reconduit Sa Majesté, qui est passé par là, jusqu'au Palais-Royal avec de grands cris.

J'ai vu ce soir au Palais-Royal M. le duc d'Orléans, qui a paru bien entendre ce que je lui ait dit sur la nécessité de licencier les régiments qui ont renvoyé leurs officiers.

J'ai fait en sept semaines quatre cent soixante-dix lieues. rétabli la discipline dans quinze régiments, dont dix d'infanterie, empêché des révoltes dans quatre garnisons, arrêté celles qui avaient éclaté à Lyon et à Nîmes. Aucun officier n'a été chassé par les sous-officiers dans mon arrondissement. Aussi chacun m'en fait compliment. Malheureusement, ailleurs, les inspecteurs exhumés de la retraite et autres, par bêtise, par ignorance ou par sottise, ont désorganisé au lieu d'organiser; ils ont obéi à l'insubordination au lieu de la réprimer [1].

4. — J'ai vu le général Gentil Saint-Alphonse, directeur général du personnel de la guerre; il m'a fait compliment sur mon inspection. Il est de mon avis pour le licenciement des régiments qui se sont mal conduits; il m'a prié d'en parler au maréchal Gérard, qui ne peut s'y décider.

Voilà le 4e de housards en révolte pour la seconde fois: il ne veut déjà plus des officiers demandés par lui à grands cris, il y a quinze jours.

En cédant aux actes d'insubordination, on les multiplie. Mon inspection devrait donner du courage au gouvernement pour les réprimer; il lui est prouvé qu'avec du caractère on peut empêcher les désordres.

Le général Sémélé, chargé d'une mission dans les 2e, 3e, 5e et 6e divisions militaires, fait des promotions et des renvois d'officiers à tort et à travers; il viole la loi d'avancement à faire plaisir; il prétend avoir des pouvoirs extraordinaires; on les ignore au ministère de la guerre, où l'on se trouve réduit aux nominations à l'ancienneté, puisque lui dispose de

1. Je fus, il est vrai, le seul des inspecteurs qui ne reçut ni grade ni avancement dans la Légion d'honneur, mais j'eus la conscience d'avoir fait mon devoir. (*Note du maréchal.*)

celles au choix. Cet officier général est, sans s'en douter, l'agent d'un club de Metz, dont le principal chef est un M. Bouchotte, qui s'est proclamé maire et qui exerce son autorité de par et pour le peuple...

Le général Sémélé a montré une excessive faiblesse ; il a renvoyé dix-neuf officiers, sur la demande des sous-officiers ; ce 13e de ligne est à licencier. Il faut montrer de l'énergie, si on veut avoir une armée. Le pire de tout cela, c'est que le Roi est d'un caractère très faible : il voudrait se traîner à la suite de la popularité ; cela lui deviendra par la suite extrêmement fâcheux, s'il ne finit pas par le sentir. C'est une grosse difficulté pour le moment, un grand obstacle à la confiance. La crise commerciale est horrible : les maisons de Saint-Quentin sont prêtes à faire faillite ; M. Ternaux lui-même est en danger : on a de l'inquiétude sur M. Laffitte. Sur beaucoup de points, les paysans ne veulent pas payer les droits réunis ; ils arrêtent les voitures de grains. Les autorités n'ont pas la force de réprimer ces désordres.

Le Roi est fort optimiste ; la vigueur n'est pas le côté brillant de notre gouvernement.

Le maréchal Gérard a tort de confirmer les nominations des généraux Sémélé, Lamarque et autres inspecteurs du même genre : il viole journellement, par complaisance et sans s'en douter, la loi d'avancement. Il sera étonné, probablement, lorsqu'on le lui reprochera à la tribune. Le ministère de la guerre est sens dessus dessous ; le pauvre maréchal Gérard, distingué à la guerre, est faible administrateur ; il voudrait satisfaire tout le monde et ne contente personne.

Il y a un grand désordre dans la gendarmerie ; le chef de bureau Ivert me disait : « En 1815, c'était moins fort : je lutte tant que je peux, j'ai obtenu de ne faire que des nominations provisoires : tous les officiers en retraite voudraient être gendarmes. » Je lui ai répondu : « Au lieu d'une irruption de voltigeurs de Louis XIV, nous avons une irruption de voltigeurs de Napoléon. » Il m'a répliqué : « Oui, mais avec cette différence que les premiers étaient polis, et que ceux-ci sentent l'eau-de-vie à renverser. »

9. — Grande discussion à la Chambre des députés sur l'abolition de la peine de mort. On a conclu à ce qu'elle soit

abolie seulement pour les délits politiques : on voudrait sauver les ex-ministres.

10. — Revue d'une partie de la garde nationale par le général La Fayette. La 5e légion a crié : « Mort à Polignac! »

Ce procès des ministres est l'embarras intérieur du moment.

Les commissaires de la Chambre des députés ont remis, au donjon de Vincennes, les quatre ministres accusés, au président de la Chambre des pairs (Pasquier), assisté de MM. de Semonville, de Bastard, du président Séguier. Les ministres ont montré tous du courage. M. de Peyronnet est celui qui a le plus de dignité. La garde nationale est très animée contre eux. Le maréchal de camp Daumesnil, malgré l'autorité de ses vingt blessures et de sa jambe de bois, a toutes les peines du monde à les empêcher d'exercer des rigueurs inutiles contre les prisonniers. Il dit que les quatre mille hommes qui ont passé à leur garde sont, sous ce rapport, de vrais cannibales. On avait construit, pour parloir, une véritable cage de fer. Les commissaires ayant demandé aux prisonniers s'ils pouvaient faire quelque chose pour adoucir leur position, M. de Peyronnet a répondu : « Je me suis d'avance soumis à tout, mais à moins de la force, rien ne me fera entrer dans cette cage; je préfère me priver de la douce consolation de voir mes parents et mes amis. J'ai été très affligé; on m'avait annoncé que je verrais ma fille qui, étant grosse et malade, ne peut monter; au moment fixé pour descendre, on est venu m'avertir que cela n'était pas possible. Je ne m'en prends pas à M. le gouverneur; nous n'avons qu'à nous en louer; ni à MM. les commissaires de la Chambre des députés. » On n'a pas pu faire descendre M. de Peyronnet pour voir sa fille, parce que Bissette était de garde. Cet homme, condamné à la Martinique, sous le ministère de M. de Peyronnet, avait tiré son poignard en s'écriant : « Ah! il va descendre; je vais me venger de la marque que je porte sur l'épaule. » Il a été réglé que les quatre ex-ministres recevront de deux jours l'un les personnes qu'ils ont le droit de voir; elles se bornent à cinq pour chacun. M. de Polignac commence à sentir sa position. Il a dit à M. Madier de Montjau : « J'insiste pour voir un homme d'affaires; dans ma position, on a besoin de les régler. »

On avait poussé la recherche de la surveillance, pour leur prison du Luxembourg, au point de mettre des lucarnes dans leurs alcôves; ils n'auraient pas pu se retourner dans leurs lits sans être vus par les gardes nationaux. Les commissaires ont fait boucher ces lucarnes.

12. — Le général La Fayette reçoit les mardis. Il y a chez lui des gardes nationaux de tous les grades, des solliciteurs de toutes les couleurs, et dans le nombre de bien sales, avec des collets bien crasseux; le général citoyen leur tend la main. Ce sont néanmoins des élégants, en comparaison des gens auxquels, à l'Hôtel de ville, pendant la Révolution, le général La Fayette a fait le même honneur. En ne gagnant pas la gale, il joue au bonheur.

Il y a des placards incendiaires; un, au coin de la rue Montmartre, était ainsi conçu : « Ceux à qui nous avons remis le pouvoir nous trahissent. Armons-nous! » La police en fait arracher beaucoup; il y en a aussi de ridicules. J'en ai vu un qui demandait au Roi la suppression du mot « roture » et autres, comme injurieux pour le peuple.

15. — On ne peut pas se faire une idée de l'excitation qu'a causée à Paris, depuis huit jours, la proposition de la Chambre des députés d'abolir la peine de mort, pour sauver les anciens ministres. Les gardes nationaux disent qu'ils ne veulent pas se battre pour les défendre contre les ouvriers; ceux de la première légion l'ont déclaré dans un banquet.

17. — On fait courir le bruit que le ministère actuel veut mettre le duc de Bordeaux sur le trône; la Congrégation se joint aux républicains pour pousser au désordre. Douze cents ouvriers chantant la *Marseillaise* se sont promenés le long des boulevards et de la rue Saint-Denis; ils criaient : « A bas le ministère! Mort à Polignac! »

18. — On a tué, au Luxembourg, un homme qui arrachait un placard. M. Mauguin passe pour être à la tête des agitateurs; on médite une journée. Ce soir, on craignait tout, et le ministère était prêt à donner sa démission. Céder à la dernière classe du peuple serait le pire de tous les remèdes : dans six mois, Louis-Philippe n'existerait plus.

Une foule de peuple s'est portée au Palais-Royal dans la soirée; la garde nationale les a forcés à évacuer la place, alors

ils sont partis pour Vincennes, avec un drapeau noir sur lequel il y avait écrit : « Mort aux ministres! » Deux cents personnes se sont présentées ce matin au Panthéon, avec un drapeau noir qui portait cette inscription : « Mort aux ex-ministres ou à Philippe! »

Le général Daumesnil a renvoyé de Vincennes cette foule; il a déclaré qu'il ne pouvait lui ouvrir les portes sans un ordre du Roi. Cette multitude est revenue au Palais-Royal, voulant parler au Roi, au moins par députation, pour lui demander le renvoi des ministres actuels et la tête des anciens. Elle a chargé la garde nationale avec de longs bâtons; celle-ci, sans faire feu, suivie de la garde du Roi, l'a dissipée à coups de crosse. Le général La Fayette est arrivé avec la réserve de la garde nationale, qui était fort animée contre cette vile populace. Cette dernière était conduite par des jeunes gens bien mis et criait : « Nous sommes bien venus à bout de la garde royale, nous viendrons bien à bout de la garde nationale. » On a arrêté cent six émeutiers; l'un des chefs était à cheval, l'épée à la main.

Le Roi est sorti dans sa cour pour remercier la garde nationale et la troupe de ligne de garde chez lui; il en a été fort entouré.

20. — On s'étonne que le préfet de police, Girod de l'Ain, n'ait rien su du voyage des ouvriers à Vincennes. Le préfet de la Seine, Odilon Barrot, a fait, dans le but de rétablir le calme, une proclamation hostile à la Chambre et au ministère.

Le cabinet voudrait agir avec plus de vigueur; le caractère faible du Roi l'en empêche. C'est là ce qui doit nous faire craindre l'anarchie. M. le duc d'Orléans professe presque le républicanisme, croyant par là se populariser; il se trompe. Il n'en traite pas moins son régiment de housards avec un favoritisme sans exemple : M. Clerc, sous-lieutenant, qui n'avait que trois ans de grade, a été nommé lieutenant; M. de Laigle, auquel il manquait trois mois pour avoir quatre ans de grade, a été nommé capitaine; cinq capitaines ont été nommés chefs d'escadrons au choix.

Comme les deux tiers des emplois appartiennent à l'ancienneté, pour qu'on pût traiter de même tous les régiments de cavalerie de l'armée, il faudrait qu'il y eût sept cents emplois

de chef d'escadrons vacants, et il n'en existe que quatre-vingt-dix-huit dans le cadre d'organisation de l'armée. Il est singulier que ce soit sous le régime de la légalité qu'on viole aussi ouvertement la loi d'avancement.

La présence du général Sémélé dans la 6e division, où il a été après mon inspection, a fait effet sur le 12e dragons. Ce corps a renvoyé six sous-lieutenants élèves de l'École militaire. Le brave colonel Dejean a demandé au ministre de la guerre la punition des auteurs du désordre et la réintégration des officiers. Le maréchal Gérard a montré sa faiblesse accoutumée; il a mis les officiers en solde de congé, confirmant la décision de la troupe et se contentant, au lieu de les traduire au conseil de guerre, d'envoyer en congé d'un an le brigadier et le maréchal des logis cause des désordres. J'ai cru, en conséquence, devoir écrire au ministre de la guerre la lettre ci-après :

Paris, le 24 octobre 1830.

« Monsieur le Maréchal,

» J'ai laissé, il y a deux mois, le 12e dragons, l'un des plus beaux régiments et des mieux disciplinés de l'armée; l'exemple des corps voisins, les récompenses accordées à ceux qui se sont montrés insubordonnés, ont produit leur fruit. Le 12e de dragons s'est enfin ressenti de la contagion. Un excellent adjudant-major, six lieutenants et sous-lieutenants, élèves de l'École, bons officiers, ont été renvoyés par les dragons ameutés par un brigadier et quelques sous-officiers. L'adjudant-major a donné sa démission.

» Les moteurs de cet événement ne sont pas traduits au conseil de guerre. Si Votre Excellence ne l'ordonne pas, je ne sais ce qu'il adviendra de la discipline de l'armée. Loin de là, la décision de la troupe est confirmée; Votre Excellence renvoie dans leurs foyers ces officiers avec solde de congé, ce qui assure de nouvelles scènes de ce genre. Ces officiers devraient, au contraire, être réintégrés dans leur régiment et les coupables punis.

» Je suis trop dévoué à mon pays pour ne point éprouver un profond désespoir de mesures qui tendent à la désorganisation complète de l'armée, ce qui, certes, est bien loin de la

pensée de Votre Excellence. L'opinion, dont on se couvre pour commettre de pareils désordres, sera la première à s'en prendre au ministre de la guerre.

» Je suis, avec respect, etc.

» *Signé :* LE COMTE DE CASTELLANE. »

1er NOVEMBRE. — Depuis huit jours, rien ne peut donner idée de tout ce qui s'agite autour du ministère; on forme, on déforme; il y a des nouvelles tous les quarts d'heure, et rien n'est fait. Les ministres Molé, des affaires étrangères, Louis, des finances, Casimir Périer, Dupin, Bignon, ministres sans portefeuille, veulent s'en aller si on ne renvoie pas M. Odilon Barrot, préfet de la Seine, qui a insulté le ministère et qui est soutenu par M. Dupont (de l'Eure) et par le général La Fayette. Les ministres veulent de plus le règne de la loi dans toute son étendue, avec une main assez ferme pour rétablir la discipline et réprimer les insurrections; ils désirent ne pas abaisser le cens électoral au-dessous de deux cent cinquante francs et laisser en France le libre cours à la justice. C'est bien aussi le vœu de Louis-Philippe, mais il a peur du général La Fayette, qui court après la popularité qu'il a perdue par son discours pour l'abolition de la peine de mort : il a peur également de M. Dupont (de l'Eure); il croit que leur renvoi amènerait des insurrections. Le Roi est malheureusement très faible et d'une indécision bien funeste dans les circonstances graves où nous nous trouvons.

2. — Sa Majesté a été se promener en petit char à bancs avec la Reine; suivant leur usage, ils ont donné la main aux gens du peuple dans la cour. Ils croient se populariser ; ils se déconsidèrent; on le disait à quelques pas derrière eux.

4. — Le *Moniteur* contient la nomination de M. Laffitte comme président du conseil. C'est le premier banquier ayant fait une semblable fortune et aussi le libéral le plus pétri de vanité qu'il soit possible de rencontrer.

Le maréchal Maison est nommé ministre des affaires étrangères; M. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur, il a vingt-neuf ans. A cette observation, on répond que Pitt a été ministre bien plus jeune; il avait un peu plus de talent.

M. de Montalivet est doué, il est vrai, d'une haute présomption et se croit capable de tout.

M. Mérilhou, ministre de l'instruction publique, est un avocat de Paris qui a du talent et des opinions très vives de l'extrême gauche; c'est l'ami de M. Dupont (de l'Eure), le chou-chou du général La Fayette, et il n'est membre d'aucune Chambre. Son entrée au conseil a été, sans doute, jugée bien nécessaire.

M. Dupont (de l'Eure) reste au ministère de la justice; le maréchal Gérard à la guerre, le général Sébastiani à la marine.

5. — Lorsque le général Belliard signifia, à Vienne, à l'empereur François, l'avènement de Louis-Philippe, Sa Majesté Impériale lui répondit :

« Je le reconnaîtrai, mais c'est chose fâcheuse pour lui d'avoir la légitimité de moins; elle est un grand appui pour les gouvernements. Charles X a bien mérité son sort, puisqu'il a manqué à sa parole; un souverain ne doit jamais le faire. Il faut bien réfléchir avant d'accorder des concessions à ses peuples; mais, une fois accordées, il faut qu'on s'y soumette. On me presse souvent de donner une constitution; je n'en accorderai pas. Mon gouvernement est paternel, mes sujets sont heureux, cela ira tant que je vivrai et peut-être au delà. Le petit Napoléon est un jeune homme distingué; je sais bien que je pourrais avec lui faire du mal au roi Louis-Philippe, mais pareille chose est loin de ma pensée. Je l'ai élevé comme étranger à la France. »

Une compagnie de gardes nationaux a apporté au Roi un bouquet pour l'anniversaire de la bataille de Jemmapes, en lui jurant de vivre et de mourir pour lui. Le Roi leur a répondu avec éloquence; ces scènes-là lui font toujours le plus grand plaisir[1].

1. Il était question des batailles de Valmy et de Jemmapes dans tous les discours adressés à Louis-Philippe, et le roi, de son côté, aimait à rappeler les glorieux souvenirs de sa jeunesse. L'opposition y trouva matière à plaisanterie. Le maréchal publia, à un autre endroit de ses Mémoires, la pièce satirique suivante :

« *Récit exact et officiel des discours à jamais mémorables prononcés par S. M. Louis-Philippe Ier, roi des Français, depuis son avènement au trône.*

Fidèle au drapeau de Jemmapes,
Fidèle au drapeau de Valmy,

J'aime les couleurs de Jemmapes,
J'aime les couleurs de Valmy.

La populace est en quelque sorte maîtresse de la Belgique : il s'y commet des horreurs ; Louvain est le théâtre d'effroyables cruautés.

9. — J'ai été hier à la réception du général citoyen ; il y avait, comme à l'ordinaire, chez M. de La Fayette, une foule considérable et des figures de l'autre monde. Le poste de la garde nationale monte successivement, ces jours-là, dans le salon pour admirer son petit collet rouge et lui serrer la main.

11. — La Chambre des députés a élu M. Casimir Périer pour son président ; c'est un soufflet donné au ministère actuel, puisqu'il faisait partie des ministres qui se sont retirés.

15. — Le roi Louis-Philippe reçoit les hommes le dimanche au soir ; les uns sont en uniforme, les autres en frac ; on passe devant Leurs Majestés sans distinction de rang. Cette cour ne brille pas par la dignité.

Le maréchal Gérard ne doit pas rester au ministère de la guerre. En attendant, rien n'est comparable à la confusion qui règne dans ce département ; les commis ne savent plus où donner de la tête.

Par une ordonnance du 10 novembre, le maréchal Gérard a supprimé les aumôniers des régiments ; on leur donne six mois de traitement pour toute indemnité.

Le général Dupont, lors de son ministère, à l'avènement de la Restauration, s'était montré bien inepte, mais il s'était

Vous vous battiez à Jemmapes,
Vous vous battiez à Valmy.
Moi, je me battis à Jemmapes,
Et je me battis à Valmy ;
Je ne reçus, — quoiqu'à Jemmapes
Je fusse tout comme à Valmy, —
Aucune blessure à Jemmapes,
Aucune blessure à Valmy.
C'était en hiver à Jemmapes,
C'était en automne à Valmy.
J'eus pour général à Jemmapes,
J'eus pour général à Valmy,
Dumouriez, vainqueur de Jemmapes,
Kellermann, vainqueur de Valmy.
Si nos ennemis de Jemmapes,
Si nos ennemis de Valmy
Nous attaquaient comme à Jemmapes,
Nous attaquaient comme à Valmy,
Je me battrais comme à Jemmapes,
Je me battrais comme à Valmy.
La nuit, je rêve de Jemmapes,
La nuit, je rêve de Valmy.
Le jour, je parle de Jemmapes,
Le jour, je parle de Valmy.
Peut-on trop rappeler Jemmapes,
Peut-on trop rappeler Valmy
Aux fils des héros de Jemmapes,
Aux fils des héros de Valmy ?
Fier de Valmy, fier de Jemmapes,
Fier de Jemmapes, fier de Valmy,
Si la France oubliait Jemmapes,
Si la France oubliait Valmy,
On ne dirait pas à Jemmapes,
On ne dirait pas à Valmy
Que je n'ai rien dit de Jemmapes,
Que je n'ai rien dit de Valmy !

contenté de désorganiser l'état-major ; le maréchal Gérard s'en est pris aux cadres mêmes des régiments, et, avec les meilleures intentions du monde, a établi l'indiscipline dans l'armée. Il gouverne son ministère comme un état-major, envoyant des ordres de son cabinet dans les bureaux et faisant ainsi des nominations sans consulter les dossiers, sans rapports préalables.

16. — Le maréchal Soult est nommé ministre de la guerre, le général Sébastiani ministre des affaires étrangères, le comte d'Argout ministre de la marine. M. Dupont (de l'Eure) s'est emporté et a déclaré qu'il ne voulait pas siéger avec M. d'Argout, qui a traité à Saint-Cloud avec Charles X. Le Roi a cédé, est revenu sur sa détermination, et il n'y a encore rien de fait.

17. — Le Roi a fait venir chez lui en audience particulière cet honnête butor de Dupont (de l'Eure), qui a fini par consentir à l'entrée de M. d'Argout au ministère.

21. — J'ai été à la réception du dimanche du président Laffitte, qui est enchanté d'être premier ministre; il y avait foule. Madame Laffitte est fort polie : pour sa fille, la princesse de la Moskowa, elle est imbécile. On m'avait averti qu'elle ne rendait pas le salut; je lui ai fait la révérence, mais j'ai échoué comme les autres.

27. — Les pièces sur Napoléon continuent à faire courir Paris; il faut que sa tournure soit assez facile à contrefaire, car plusieurs acteurs réussissent très bien à cet égard, au théâtre du Vaudeville, à celui des Variétés, mais particulièrement l'acteur Gobert, au théâtre de la Porte-Saint-Martin; seulement, il y a un peu d'exagération dans la brusquerie de ses mouvements.

A la Porte-Saint-Martin, le premier acte se passe à Schœnbrunn; on y voit une parade de la garde impériale, la tentative d'assassinat de Frédéric Stabs, auquel, contrairement à l'histoire, Napoléon fait grâce. Au deuxième acte, la scène est à Sainte-Hélène; il y a cinq tableaux. Dans le quatrième, l'Empereur meurt; dans le cinquième, on l'enterre, une toile de fond se lève, laisse voir la place Vendôme, une foule de peuple, des soldats de la vieille garde et l'apothéose de Napoléon au pied de la colonne.

Le maréchal Soult a retiré aux lieutenants généraux le pouvoir de renvoyer les officiers. Il était temps de mettre un terme à la position précaire de ces derniers; ils étaient exposés à être mis en non-activité presque sans examen. L'épée de Damoclès ne pouvait pas rester indéfiniment suspendue sur toutes les existences militaires; cela nuisait au service, aucun officier n'étant sûr de son lendemain. Le maréchal Soult s'occupe sans relâche de l'organisation de l'armée : la puissance de ce ministre s'accroîtra, puisqu'il a du caractère.

4 DÉCEMBRE. — Le général Sébastiani, charmé d'être ministre des affaires étrangères, est d'une grande politesse pour chacun : il a, à ses réceptions, son chapeau rond à la main. Sa fille, la marquise de Praslin, fait les honneurs.

Le duc d'Orléans est de retour de son voyage en France; il a été fort bien reçu partout, mais il n'a pas été sans s'apercevoir que la bonne compagnie s'est abstenue, dans la plupart des villes, de venir aux fêtes organisées en son honneur. La sotte manière dont beaucoup d'autorités ont fait les invitations en est en partie la cause : plusieurs des nouveaux préfets, tirés des rédacteurs de journaux ou pris parmi les gens de lettres, n'ont pas l'usage du monde. Le préfet de l'Allier, Dunoyer, ancien rédacteur au *Censeur européen*, a inventé de faire ses invitations par la voie du journal, avertissant qu'il recevrait à sa soirée donnée en l'honneur de M. le duc d'Orléans tous ceux qui se présenteraient. Il en est résulté la plus étrange composition en fait de femmes.

7. — Depuis qu'on a proposé une loi pour les récompenses nationales, un grand nombre de Parisiens prétendent qu'ils se sont distingués aux journées de Juillet. D'après les dépositions, il y aurait eu cent cinquante-cinq mille tués, deux mille pièces de canon prises (il y en a eu deux) ; la garde nationale et la ligne ont eu environ mille sept cents hommes tués ou blessés. D'après les rations délivrées, sept mille sept cent quarante-trois hommes seulement de la garde et de la ligne ont été engagés. Je n'ai pas eu le nombre des habitants tués ou blessés.

8. — Les faillites se multiplient de tous les côtés; l'inquiétude générale qui règne sur l'avenir fait que le commerce est en grande souffrance.

10. — Les ministres de Charles X, mis en accusation, ont

été transférés de Vincennes au Petit-Luxembourg. Vers six heures du matin, le ministre de l'intérieur Montalivet, le général Fabvier, le général Carbonel, les huissiers de la Cour des pairs, sont arrivés à Vincennes. Signification a été faite aux ministres de l'arrêt de translation. Le général Daumesnil, gouverneur, les avait fait lever. M. de Polignac a annoncé que M. de Chantelauze était trop souffrant pour pouvoir partir ; il a demandé le nom du monsieur en redingote, on lui a répondu : « M. de Montalivet. » Le ministre de l'intérieur et le général Fabvier sont montés à cheval. M. de Peyronnet et M. Guernon de Ranville, qui avait ses lunettes et un grand livre sous le bras, étaient assez silencieux. On avait amené trois voitures de remise et on y avait attelé des chevaux du train : dans la première sont montés MM. de Polignac et de Peyronnet ; dans la seconde, M. Guernon de Ranville. Il y avait deux officiers de la garde nationale dans chacune ; la troisième voiture était occupée par un aide de camp du ministre de la guerre et des officiers de service. L'escorte était composée d'un escadron du 8e de chasseurs, d'un piquet de la garde nationale à cheval, d'un peloton d'artillerie à cheval pris à Vincennes. On a mené les voitures ventre à terre. En passant dans le faubourg Saint-Antoine, quelques ouvriers ont montré le poing. MM. de Polignac, de Peyronnet et Guernon de Ranville sont arrivés vers huit heures au Petit-Luxembourg, où ils ont été écroués. M. de Chantelauze avait peur, dit-on ; le général Daumesnil l'a décidé dans la journée à partir, et il est arrivé avec lui dans une voiture de remise, sans escorte, vers cinq heures du soir, au Petit-Luxembourg.

11. — M. Benjamin Constant est mort. Les ministres ont présenté à la Chambre des députés une loi pour lui accorder les honneurs du Panthéon. Madame Benjamin Constant leur a écrit que cette présentation lui suffisait et qu'elle se contenterait, en attendant, de faire déposer son corps dans le cimetière commun aux autres mortels. Le ministère s'est hâté de faire imprimer ce morceau d'éloquence, signé : Charlotte Constant ; il l'avait probablement sollicité. Les ministres étaient dans un émoi terrible, dans la crainte de voir M. Benjamin Constant porté de force au Panthéon ; ils ne voulaient pas et n'osaient l'empêcher.

12. — L'enterrement de M. Benjamin Constant a eu lieu. Les élèves des Écoles de droit, de médecine, des arts et métiers, du commerce, y assistaient avec des drapeaux ; il y avait de forts détachements de toutes les légions de la garde nationale. Des jeunes gens ont voulu d'abord porter le cercueil ; ils l'ont trouvé trop lourd. Il était trop long pour le placer sur le char ; il a fallu, devant la municipalité du 1er arrondissement, employer la hache pour l'y faire entrer.

Le char a été tiré à bras d'hommes. Le poèle a été tenu jusqu'à la rue de Richelieu par le général La Fayette, MM. Laffitte, président du conseil des ministres, Casimir Périer, président de la Chambre des députés, Odilon Barrot, préfet de la Seine : de la rue Richelieu à la rue du Temple, par M. Saglio, député du Bas-Rhin, Corcelles, député de Paris, Girod de l'Ain, conseiller d'État, et le préfet de police Treilhard : de la rue du Temple au temple protestant, par un étudiant en droit, un étudiant en médecine, un élève de l'École des beaux-arts et un ouvrier ; du temple protestant au cimetière, par un élève de l'École polytechnique, un employé de commerce, un Alsacien et un ouvrier. Deux voitures du roi suivaient : sur l'une était un petit écusson de ses armes avec trois fleurs de lis imperceptibles ; le peuple les regardait de travers, malgré les immenses drapeaux tricolores qui leur servaient de supports. La voiture de M. le duc d'Orléans venait après, avec une couronne et un chiffre.

Le Roi, ce me semble, devrait avoir le courage de mettre franchement ses armes, s'il ne veut pas en prendre d'autres ; le pire de tous les partis est de les porter honteusement, en ayant l'air d'en demander pardon.

Le président Laffitte, à sa réception du soir, était enchanté de l'absence de troubles aux funérailles du grand citoyen. « J'avais fait venir, disait-il, madame Benjamin Constant dans une tribune au temple protestant pour que sa présence tînt en respect, si on voulait susciter des troubles. » Voilà donc Charlotte Constant protectrice du gouvernement. Cela est fort comique, mais ne prouve pas beaucoup la force des gouvernements.

15. — Ouverture des débats du procès des ex-ministres. On procède à leurs interrogatoires. M. de Polignac a pauvrement

répondu. M. de Peyronnet avec talent et noblesse, M. de Chantelauze fort bien, M. Guernon de Ranville avec colère...

17. — La Société des Amis du peuple a, dit-on, sept mille hommes d'enrôlés qui se porteront chez les pairs, dont ils ont pris les adresses. Si M. de Polignac n'est pas condamné à mort, on s'attend à des émeutes pour la semaine prochaine.

J'ai assisté à la séance de la Cour des pairs. L'aspect en est fort imposant; les accusés sont vêtus en frac bourgeois, avec soin, sans aucune décoration. J'ai trouvé MM. de Polignac et de Peyronnet maigris; je ne connaissais pas la figure des deux autres. L'un des témoins, le colonel Foucauld, a excité l'hilarité de l'assemblée en disant qu'à l'apparition des ordonnances. il avait bien prévu que cela lui donnerait beaucoup de *besogne*; puis, voyant les rires de l'assemblée, il s'est repris en disant : « Je me sers peut-être d'une mauvaise expression, je voulais dire *de la tablature.* »

Je ne donnerai pas ici les détails du procès; ils sont imprimés partout.

18. — On conspire maintenant publiquement. Les ministres traitent avec les chefs des conjurés, au lieu de les faire arrêter. Cette manière d'agir convient au Roi, mais n'est pas propre à rétablir le calme.

20. — Les débats continuent à la Cour des pairs. Il s'est formé vers deux heures de nombreux groupes, aux environs du Luxembourg ; ils demandaient la tête des ministres. C'étaient des soldats indisciplinés de la conspiration napoléonienne et républicaine; ils savent que, cette occasion passée, ils n'auront plus les moyens de remuer la multitude. Le lundi étant un jour où les ouvriers chôment et s'enivrent, une portion de ceux qui sont dans le mouvement s'était mise en marche sans commandement. La garde nationale les a repoussés. Le président de la Cour des pairs, Pasquier, a levé la séance à quatre heures et demie, annonçant que le commandant de la force armée lui avait témoigné le désir de la voir terminée avant la nuit.

Vers dix heures du soir, de nouveaux groupes se sont portés au Luxembourg; on était d'autant plus inquiet que l'on n'était pas sûr de la disposition des gardes nationaux ; beaucoup ne se souciaient pas de défendre les anciens ministres. Ces

derniers ont dû passer une cruelle nuit, entendant vociférer des cris de mort à la porte de leur prison. Des pierres ont été jetées à la garde nationale ; un peloton ayant eu la sottise de remettre la baïonnette au fourreau sur le commandement de la populace, un demi-bataillon qui était en arrière est accouru. Le comte de Sussy, pair de France, colonel de la 11e légion, ayant reçu d'un ouvrier un coup de maillet dans la poitrine, cela a animé la garde nationale, et le rassemblement a été dissipé.

21. — Des forces imposantes de la garde nationale et de la ligne tenaient en échec, autour du Luxembourg, des groupes nombreux et ne les laissaient pas pénétrer dans les rues avoisinantes. Il y a eu des menaces contre les pairs; tous se sont néanmoins rendus à leur poste. Rien n'a été plus noble que l'attitude de la Cour des pairs ; elle a délibéré sous les baïonnettes avec un grand sang-froid.

La Cour s'est retirée à deux heures de l'après-midi pour délibérer. Le général La Fayette était au Luxembourg ; une députation de l'École de droit est venue protester de son dévouement, et de ce qu'elle n'était pour rien dans les rassemblements ; mais l'orateur a dit à M. de La Fayette : « Si les pairs ne condamnent pas les ministres à mort, nous nous vengerons demain sur les juges prévaricateurs. »

Les accusés ont été reconduits à Vincennes à quatre heures. On a lu à la garde fournie par la 4e légion l'ordre du président de la Cour des pairs ordonnant leur transfert. La 4e légion étant fort animée contre eux, on craignait de l'opposition de sa part. Le général Bertrand, son colonel, leur a dit : « Vous êtes ici des soldats. A vos rangs ! » Ils ont formé la haie ; le lieutenant-colonel Ladvocat marchait à la tête. On a mis les quatre accusés dans la calèche du ministre de l'intérieur, avec deux officiers de la garde nationale ; ils sont partis escortés par un piquet de garde nationale à cheval, des chasseurs à cheval et des housards.

Vers cinq heures, la population, conduite par trois canonniers de la garde nationale, s'est portée sur le Louvre pour s'emparer des canons et a été repoussée. Vers huit heures du soir, les groupes ont été dissipés ; la garde nationale les a chassés du pont Neuf, où ils ont fait quelque résistance.

A dix heures du soir, le président Pasquier a lu l'arrêt qui condamne le prince de Polignac à la prison perpétuelle, à la déchéance de ses titres, etc.; le comte de Peyronnet, Victor de Chantelauze, le comte Guernon de Ranville, à la prison perpétuelle, à la déchéance de leurs titres et solidairement aux frais du procès.

Il y avait cent cinquante-neuf pairs à la signature de l'arrêt : au premier tour, huit pairs ont voté la peine de mort : ce sont le duc de Valmy, le comte de Boissy d'Anglas, le comte Dejean, le comte Becher, le comte de La Roche-Aymon, le baron de Monville: au second tour, le duc de Valmy, les comtes de La Roche-Aymon et de Boissy d'Anglas se sont réunis à ceux qui avaient voté pour la déportation. Il y a eu vingt et une voix pour l'acquittement.

J'ai attendu mon père à la sortie de la séance : il a soixante-douze ans. Depuis trois jours, les pairs étant menacés, je suis resté au Luxembourg pendant les délibérations. On ne s'attendait pas à un prononcé de jugement aussi prompt; en conséquence, tous les abords du Luxembourg étaient libres.

22. — Il y avait ce matin de l'agitation; on criait beaucoup contre le jugement de la Cour des pairs. Plusieurs de ceux-ci, M. Molé entre autres, ont quitté Paris.

Vers deux heures, il y a eu une grande alerte; on a battu le rappel pour toute la garde nationale, qui s'est promptement portée à ses places d'alarme. J'ai trouvé rue Duphot le deuxième bataillon de mon quartier qui se rassemblait; j'ai demandé aux grenadiers s'ils voulaient de moi dans leurs rangs; M. Mallet, banquier, a accueilli en leur nom ma proposition. Je suis revenu chez moi prendre mon uniforme; le capitaine m'a remis un fusil, et j'ai marché avec ce bataillon. Notre campagne s'est bornée à nous mettre en bataille sur la place Louis XV. Ma présence a fait grand plaisir dans ce bataillon, où j'ai trouvé beaucoup de gens de ma connaissance, les trois fils du marquis de Mortemart, M. d'Avaray, MM. Périer, Bourqueney et autres; le chef de ce 2e bataillon de la 1re légion est un M. d'Aversenne, ancien officier supérieur de la garde impériale. Le bataillon est animé du meilleur esprit et bien disposé à repousser les factieux. En le quittant, je leur ai dit: « Grenadiers, j'accepte avec reconnaissance l'offre que vous

m'avez faite de me porter sur les contrôles de votre compagnie comme grenadier honoraire. Je reviendrai au milieu de vous si la tranquillité est menacée. » Les grenadiers ont repris unanimement : « Nous irions vous chercher. »

A dix heures du soir, la tranquillité était rétablie partout; la moitié des bataillons avait reçu l'ordre de rentrer chez eux.

23. — Le Roi a passé la revue de la garde nationale et a été bien reçu. Hier, les élèves des Écoles se sont rendus au Palais-Royal pour offrir de se joindre à la garde nationale. Ces jeunes gens finiront, si on n'y prend garde, par se croire une puissance; le gouvernement a tort de compter avec eux. On dit plaisamment à cette occasion : « Il n'y a qu'à congédier les Chambres, transformer l'École de droit en Chambre des pairs, celle de médecine en Chambre des députés, faire de l'École de pharmacie le pouvoir exécutif: peut-être seront-ils contents. » La Chambre des députés a voté des remerciements à la garde nationale et aux Écoles.

24. — Les Écoles se sont rassemblées au Panthéon pour dire qu'elles ne veulent pas des remerciements de la Chambre des députés et qu'elles avouent les proclamations qu'on a niées en leur nom.

25. — La Chambre des députés, dans la loi de l'organisation de la garde nationale, a adopté un article qui supprime les fonctions de commandant général. Le général La Fayette, piqué, a donné sa démission de général en chef. Le Roi ne l'a pas encore acceptée. M. Laffitte a dit hier au soir que cela s'arrangerait. Je le crois; M. de La Fayette et le gouvernement en ont envie pour des raisons différentes. Le vétéran de la liberté aime le pouvoir, et le gouvernement a peur de l'agitation que pourrait produire sa retraite[1].

1. Le maréchal ne cesse de plaisanter M. de La Fayette. Il dit ailleurs, après avoir rappelé encore ce surnom *Vétéran de la liberté*: « On lui compte cinquante-deux sobriquets de ce genre. » Il constate avec plaisir qu'après que La Fayette eut été remplacé dans le commandement de la garde nationale, sa retraite ne fit pas sensation. « C'est très fâcheux, dit-il, pour l'ami de Washington. » A la date du 6 janvier 1831, le maréchal écrit : « Le général La Fayette a été à l'Hôtel de ville pour recevoir, avec M. Odilon Barrot, un nommé Osorman Mahon, membre du parlement anglais pour le comté de Clare, qui leur apportait des félicitations de l'Irlande. Le général La Fayette a embrassé le factionnaire de l'Hôtel de ville : ce garde national, qui ne le connaissait pas et qui ne savait ce que lui voulait ce

26. — M. Laffitte a été chez M. de La Fayette pour le prier d'aller demain en uniforme à la Chambre des députés; il croit l'avoir ébranlé, mais il n'en est rien. M. de La Fayette était ce soir en petite redingote; il est ulcéré de la résolution de la Chambre. Il annonce que lui et ses amis ne seront point hostiles à la personne du Roi, puisqu'ils l'ont mis sur le trône, mais qu'ils feront de l'opposition à son gouvernement; il veut l'abolition de l'hérédité de la pairie, une loi électorale sur des bases très larges. Il a quitté l'hôtel de l'état-major de la garde nationale.

27. — Par ordonnance du 26 décembre, contresignée Montalivet, le Roi a accepté la démission du général La Fayette de commandant général des gardes nationales du royaume et a nommé le lieutenant général comte de Lobau commandant général de la garde nationale de Paris. On est venu à deux heures du matin, le 27, le proposer à ce dernier; l'ordonnance est donc antidatée.

Le général La Fayette avait écrit le 26, à dix heures du soir, au Roi, qu'il consentait à garder le commandement, seulement aux conditions suivantes : la dissolution de la Chambre des pairs, celle des députés, la nomination de candidats dans chaque département pour la formation d'un sénat, une loi électorale par ordonnance, sur-le-champ. Le Roi s'est écrié : « Mais on me propose le système de M. de Polignac, dans un autre sens. »

A quatre heures du matin, M. de La Fayette a fait dire qu'il retirait sa démission sans conditions; on lui a répondu que son remplaçant était nommé. Il croyait que les colonels et officiers supérieurs des légions donneraient leur démission; il s'est trompé. Cela s'est borné à M. de Corcelles, colonel de la 6e légion, et on s'en réjouit.

Le comte de Lobau s'est établi au Louvre: le colonel Jac-

vieux fou, en a été tout étourdi. M. de La Fayette est rentré au corps de garde en disant aux gardes nationaux : « On m'a arraché à mes camarades. J'en suis mal-» heureux, mais je me retrouverai à leur tête au moment du danger ; je serai tou-» jours un patriote de 1793. » La plupart des gardes nationaux, à ces mots, lui ont tourné le dos, et personne ne lui a répondu. M. de La Fayette a été abasourdi du peu de succès de son compliment. — Patriote de 1789, passe ; mais de 1793, c'est trop fort ! »

queminot est son chef d'état-major ; à cinq heures, le service était réorganisé.

28. — Le Roi se plaignait, il y a deux jours, au duc de Mortemart, des sentiments de l'empereur Nicolas pour lui ; le duc de Mortemart reprit : « L'empereur Nicolas n'a pas de haine pour Louis-Philippe, mais il hait la démocratie. S'il voyait Louis-Philippe bien solide sur son trône, il serait bien pour lui : mais tant qu'il croira que la démocratie peut l'entraîner, il ne le sera pas. »

M. de Corcelles, colonel de la 6e légion, après avoir dit qu'il donnerait sa démission, ne l'a pas envoyée.

Le général La Fayette avait beaucoup de monde à sa réception ce soir, mais il est dans un grand désespoir du peu d'effet qu'a produit sa retraite.

29. — La garde nationale, loin d'être fâchée d'avoir perdu le général La Fayette, s'en réjouit : l'échafaudage de sa popularité était bâti en l'air ; il est fâcheux que le Roi ait eu la faiblesse de ne pas faire lire aux Chambres sa lettre demandant la violation de la Charte.

Les gardes nationaux se félicitent d'avoir pour chef le comte de Lobau ; ils espèrent le voir rétablir sur un bon pied le service, qui va tout de travers.

31. — La Chambre des députés a décidé, en comité secret, la suppression de son costume ; elle a tort, car cela influe plus qu'on ne croit sur la considération d'un corps, même souvent sur les actions de ses membres.

MARÉCHAL DE CASTELLANE

DANIEL CORTIS[1]

XI

— Monsieur Boglietti! cria l'huissier.

Il y avait foule dans la salle où le public est admis à parler aux députés. Un des visiteurs écrivait, courbé, sur le banc des huissiers ; un autre entrait timidement ; un troisième sortait en hâte ; de nombreuses figures ennuyées, craintives ou vaniteuses, attendaient en silence.

Un monsieur qui parlait tout bas à une dame s'engagea dans le couloir sombre au fond duquel l'attendait Cortis. Celui-ci le fit passer dans un salon où déjà un visiteur obséquieux se confessait à son député. Boglietti jeta un coup d'œil de ce côté-là, hésita un instant ; Cortis leva les épaules.

— Parlez, parlez, fit-il en s'asseyant.

— Voici, commença l'autre à voix basse. Je suis vraiment désolé, monsieur le député, de ce que j'ai à vous apprendre, et, avant d'en venir au fait, je voudrais que vous fussiez bien persuadé...

Cortis regarda sa montre.

— Venez au fait.

— Que voulez-vous? dit l'avocat. J'ai pensé à ce délai ; je me suis demandé si j'avais réellement le droit de l'accorder...

1. Voir la *Revue* des 15 septembre et 1er octobre.

Non, sans doute, je ne l'avais pas, et cependant, à la rigueur, dans une affaire de ce genre, et pour un retard de quinze jours, j'aurais pu prendre sur moi... Mais j'ai eu des informations décisives... J'ai su que les relations du baron avec la famille de sa femme sont détestables...

Il se tut, un moment, comme attendant un mot de Cortis qui ne vint pas.

— De plus, reprit-il, j'ai su que le baron est harcelé par d'autres engagements très urgents et très graves. En somme, s'il s'était agi d'une affaire à moi personnelle, j'aurais peut-être laissé aller les choses ; mais dans ces conditions...

— Vous retirez votre promesse, dit Cortis en se levant.

L'avocat se leva, lui aussi, en assurant qu'il n'avait pas cru faire de promesse formelle ; au reste, il était désolé...

— Viens-tu? On vote, dit à Cortis l'autre député, qui avait pris congé de son interlocuteur.

— J'y vais. C'est peut-être la dernière fois...

— Bah ! bah ! répliqua l'autre, enfoncé déjà dans le couloir.

— Je me retire, fit l'avocat. Donc, ce matin, j'ai dû écrire au baron de Santa-Giulia pour l'avertir qu'il est impossible de reculer l'échéance.

Cortis l'examinait, avec sa froideur sarcastique.

— Ah ! c'est déjà fait, dit-il. Eh bien ! venez chez moi demain, à midi.

Boglietti s'en alla, et, de nouveau, Cortis regarda sa montre. Il était trois heures. Hélène et la comtesse Tarquinia devaient être arrivées depuis une heure à l'hôtel Minerve. Il avait prié Clenezzi d'aller à la gare et de l'excuser.

Il entra dans la salle et vota. Dix minutes après, il sortait de Montecitorio, pâle et absorbé.

Il sentait Hélène près de lui, et subissait encore la tyrannie confuse d'autres pensées, de nécessités plus ou moins définies, qui le pressaient toutes. Son discours, d'abord, qu'il avait résolu de prononcer le lendemain, — dernier jour avant les vacances de Pâques, — en donnant sa démission ; un discours destiné à passer les murs de la Chambre, à parvenir jusqu'aux futurs électeurs : il voulait y concentrer toute la force de son esprit. Puis ce nouveau nuage enveloppant l'affaire du baron, et l'inquiétant post-scriptum de la comtesse Tarquinia.

Ce rendez-vous du lendemain, avec l'avocat, il l'avait fixé sans avoir une idée bien nette de ce qu'il pourrait faire, avec l'instinct seulement de la nécessité qu'il y avait d'intervenir pour tirer le baron de ce guêpier, dût-il s'engager lui-même à sa place ; les Carrè donneraient ensuite leur approbation. Comment concilier la chose avec les convenances, avec la susceptibilité du baron, il n'en savait rien : mais il avait la nuit pour y penser... L'arrivée de sa mère, enfin, cette arrivée imminente, le troublait encore. Ce sacrifice, il l'offrait à Hélène : pour elle, il en aurait fait bien d'autres ! Cependant l'indifférence relative dont il lui avait parlé dans sa lettre, avec une entière sincérité, s'affaiblissait à l'approche de l'événement.

Il lui semblait aussi que tous ses ennuis avaient pour base un état physique, une fatigue nouvelle, une torpeur étrange dont il accusait auparavant ses excès de travail et ses insomnies ; maintenant il en accusait Hélène dont la présence remplissait Rome, imprégnait l'air d'une chaleur molle, énervante. Sur la place Capranica, il s'entendit appeler par son nom : quelqu'un le saluait de loin et lui jetait :

— A ce soir !

Il se souvint alors que, le soir même, il y aurait chez lui une réunion d'amis politiques, actionnaires et collaborateurs, assurés ou éventuels, du journal qu'il voulait fonder ; il leur exposerait le plan de son discours, et on le discuterait : de ce discours, en effet, devait partir la ligne politique du journal.

« A ce soir ! » avait dit le passant. Daniel se sentait repris par son idée, ressaisi par son devoir : plus de rêveries, plus de faiblesses ; déjà courait dans tous ses membres un afflux de force nerveuse.

Il pénétra dans l'hôtel à travers une foule de vieilles dames et de prêtres français.

Il avait choisi lui-même, au second étage, l'appartement destiné à la comtesse Tarquinia. Il la trouva dans le salon, toute seule, de fort méchante humeur, la figure rouge, et sa persistante beauté un peu fatiguée par le voyage. Elle le reçut mal, lui déclarant que la politique l'avait bien gâté, corps et âme. Elle le trouvait maigri, comme si un vampire lui avait sucé tout le sang : une vraie horreur ! Et il ne lui était pas

même resté assez d'amabilité pour venir lui-même à la gare, au lieu d'y envoyer ce pauvre vieil estropié de Clenezzi. Évidemment, la politique était un mal pire que la goutte!

— Hélène? demanda Cortis.

Piquée au vif par cette indifférence, la comtesse ne répondit pas, continuant de soulager sa mauvaise humeur :

— Je ne parle pas de ces chambres. On voit bien, mon garçon, que tu n'as pas l'habitude... qu'il n'y a pas de femme chez toi !

— Il y en aura, ma tante, fit tranquillement Cortis.

Hélène parut sur le seuil de sa chambre, pâle, souriante, les cheveux en désordre, les yeux plus grands, la taille plus fine que jamais. Elle avait l'air d'une jeune fille. Elle serra la main de Cortis, avec un regard qui ne souriait plus, avec un léger tremblement de la bouche. Quelques paroles froides, presque cérémonieuses, furent échangées entre eux d'une voix basse, hésitante. Suivit un silence de quelques instants. Hélène regarda sa mère.

— Que le bon Dieu te bénisse! dit la comtesse Tarquinia. Pourquoi ne parles-tu pas?... Bien ! — ajouta-t-elle en soupirant, après avoir attendu en vain une réponse, — je parlerai, moi !... Mon bon Daniel, il faut nous consulter et tout de suite... Tu comprends, n'est-ce pas?... Tu as eu connaissance de quelques paroles... quelques paroles de folie, je peux bien le dire... que mon gendre a laissées échapper à Cefalù? Bon !... Tu as eu connaissance également de certaine lettre... celle dont je t'ai parlé en t'annonçant notre départ ; mais je ne t'en ai pas dit les termes... Écoute... Établissons, d'abord, qu'on ne nous écrit jamais, que mon beau-frère et moi, nous sommes excommuniés depuis l'été dernier, — et je te demande si j'ai quelque chose à voir dans ce qui s'est passé!... Glissons, mieux vaut ne pas parler de cette histoire-là. — Arrive enfin le moment où il m'est possible d'aller retrouver Hélène... Tu sais dans quelles transes j'étais : je ne souhaiterais pas même à un chien de pareilles angoisses... Donc me voilà partie, et, naturellement, je descends à l'hôtel... M'imposer chez les autres, ah! non, par exemple! Et puis Lao m'aurait étranglée... Me voilà donc à l'hôtel. Passons encore, peu importe... Quatre jours après, quatre jours, tu m'entends, pas davantage,

juste le temps nécessaire pour qu'il apprenne ma présence, arrive pour Hélène cette lettre de Rome.

Ici la comtesse Tarquinia se mit à déclamer, en fronçant les sourcils, avec les intonations qu'il faut pour répéter les orgueilleuses paroles d'un personnage antipathique.

— Le baron savait fort bien que sa chère belle-mère était à Cefalù, il comprenait parfaitement qu'elle n'eût pas osé descendre chez lui. Cette façon d'agir constituait le plus sincère aveu de l'indigne procédé qu'avaient eu les Carrè... (A la lettre, mon ami, à la lettre !...) On aurait bientôt, d'ailleurs, à constater d'autres conséquences plus graves de procédés pareils ; mais Hélène pouvait tenir pour assuré qu'il ne s'abaisserait jamais devant les Carrè par crainte de quoi que ce fût. Il aurait bientôt la satisfaction de lui montrer, à elle, à eux, à tout le monde, enfin, comment il entendait l'honneur et le devoir ; avant peu, et sans dire comment pour le quart d'heure, il comptait appliquer un soufflet à sa chère famille, et pis qu'un soufflet, s'il restait encore à ses parents bien-aimés un atome de conscience... Il ne voulait pas qu'Hélène se crût reléguée à Cefalù. Il était généreux, lui, et il la laissait parfaitement libre de s'en aller ou de rester. Désormais, il n'avait plus souci de rien au monde : bientôt elle se trouverait plus libre encore !... Tu entends ? — dit la comtesse pour conclure. — A mon avis, ce ne sont là que des balivernes ; mais madame que voilà en est toute remuée... Quant à moi, cependant, j'ai cru devoir lui écrire au sujet de ce qu'il prétendait considérer comme un aveu de ma part, et sur l'intention qu'il proclamait de ne pas s'humilier devant les Carrè. Je crois avoir assez bien répondu et pesé mes paroles avec la modération d'une sainte. Je lui ai dit que, profitant de sa permission pour conduire Hélène pendant quelques jours en Vénétie, je m'arrêterais avec elle plusieurs jours à Rome, dans l'espoir de les passer avec lui. J'ai ajouté quelques paroles affectueuses relatives à ses ennuis et à notre bonne volonté prête à l'aider, le cas échéant, de toutes les façons possibles ; et j'ai terminé en lui donnant le jour et l'heure de notre arrivée, en lui indiquant l'hôtel où nous devions descendre... Eh bien ! qu'il n'ait pas répondu à ma lettre, je l'admets encore : il peut se faire qu'il n'en ait pas eu le temps. Mais nous arrivons avec

l'espoir de le trouver à la gare : ah! ouiche! personne. Nous demandons de ses nouvelles à Clenezzi; et Clenezzi, rouge comme un petit Bacchus, s'entortille dans un fouillis d'explications : il l'a vu ce matin... le baron se porte très bien, il a dû aller ici, il a dû aller là... Je ne me suis pas attardée à demander des éclaircissements, mais j'ai compris que nos lettres n'ont fait ni chaud ni froid... Maintenant, dis-moi, toi, cette affaire de l'échéance est-elle arrangée?

— Oui, oui, tout est arrangé! répondit vivement Cortis.

Il ne voulait pas troubler inutilement ces dames : si les choses n'étaient pas arrangées encore, elles s'arrangeraient sûrement le lendemain à midi.

— Et lui, reprit la comtesse, a-t-il eu connaissance du délai?

— Oui, parfaitement.

— Et qu'est-ce qu'il a dit?

— Moi, je ne lui ai pas parlé; mais je sais par Clenezzi qu'il s'est montré satisfait... il l'a beaucoup remercié.

— Bien. Et maintenant, mon bon ami, qu'est-ce que nous avons à faire? Il ne veut pas nous voir : ça, c'est clair. Faut-il lui écrire? Faut-il aller le chercher?

Et la comtesse Tarquinia se mit à haleter en se mordant la lèvre, les paupières battantes, comme si l'idée de courir à la recherche de ce gendre qui l'avait si injurieusement traitée lui tirait des larmes de rage.

Hélène, jusqu'ici, n'avait pas ouvert la bouche. Assise en face de sa mère, elle ne semblait pas même avoir entendu sa longue tirade. Elle regardait dans le vide avec des yeux éteints.

— Quelle était la date de sa lettre? demanda Cortis, après avoir un peu réfléchi.

La comtesse ne s'en souvenait plus. Elle se leva pour aller chercher le papier dans sa chambre. Elle y était à peine entrée qu'Hélène tendit la main à Cortis; il la saisit dans les siennes. Les yeux de la jeune femme se voilèrent, ses lèvres dirent doucement :

— Pardonne-moi.

— Oh! fit-il. Mais pourquoi...

Hélène, aussitôt, lut sur ses traits ce qu'il allait dire. Ce qu'il voulait savoir, c'était le pourquoi de sa froideur, de son long silence. Elle l'interrompit :

— Non, non, ce n'est pas cela que je te prie de me pardonner ; c'est autre chose... Il faut que je te parle ; mais pas maintenant.

Ils crurent que la porte se rouvrait : Hélène retira vivement sa main. C'était une erreur. Ils restèrent une minute encore les yeux dans les yeux. La comtesse entra, tenant la lettre ouverte. Elle ne pouvait voir le visage d'Hélène, mais elle voyait Cortis. Elle s'arrêta net et demanda :

— Tu te sens mal ?...

— Non, ma tante.

La voix était ferme et forte.

La comtesse reprit :

— Le 16 mars.

Elle lui présentait la lettre.

— Attends un peu, répondit Cortis. Je crois avoir écrit à Hélène le 14, et ce n'est que trois jours après qu'il a eu, lui, connaissance du délai : Clenezzi n'a pu le voir avant le 17. Il ne savait donc rien lorsqu'il a écrit cette lettre-là. C'est plus tard qu'il s'est radouci... Il sait que vous êtes à l'hôtel Minerve ?

— Oui : je le lui ai écrit.

— Alors, s'il ne vient pas aujourd'hui, Hélène pourra demain se mettre à sa recherche. En attendant, elle devrait lui envoyer un mot.

Tout en parlant, Cortis se tournait vers sa cousine ; elle répondit sans se troubler :

— Je vais au Sénat, dans une heure, avec Clenezzi.

— Que le bon Dieu te bénisse ! s'écria la comtesse. Tu complotes avec les gens à la sourde et à la muette, et tu ne dis rien, même après !... Et nous, nous sommes là à nous consulter !...

— Tu as raison, maman. Je croyais que tu avais compris. Je suis si distraite !

Daniel prit congé, un moment après. Sa tante aurait voulu le retenir jusqu'au retour de Clenezzi, pour qu'il se mît d'accord avec lui sur d'autres points ; elle finit par dire que, pour cette fois, elle le laissait aller, mais que, s'il voulait se faire pardonner ses péchés, il devait revenir le lendemain dans la matinée, se mettre à sa disposition : elle n'acceptait, d'ailleurs,

aucune excuse de nature politique. — « Tout cela est très joli, disait la comtesse, mais passer par Rome pour la première fois depuis si longtemps et ne rien voir, ah! non, par exemple!... Est-ce que le lendemain samedi n'était pas jour de villa Borghèse? Un *corso*! au moins cela! »

Cortis, le cœur ému de cette main brusquement retirée, de ce regard ensuite échangé, attendit le sénateur Clenezzi sur la place, devant l'hôtel. Il voulait le prévenir, l'empêcher de conduire Hélène au Sénat. Pour l'instant, il ne fallait pas qu'elle vît le baron; il voulait le voir avant: il voulait le rassurer sur le délai refusé par l'avocat Boglietti.

Clenezzi arriva par la rue de la Palombe, boitant et marmottant tout seul. Quand il aperçut Cortis, il pressa le pas et se mit à gesticuler, les yeux agrandis. Puis il l'aborda, frémissant, soufflant, avec une série de « vous ne savez pas? vous ne savez pas?... » Enfin il lui prit le bras et lui raconta que Santa-Giulia était tombé chez lui, absolument furieux, avec une lettre de l'avocat dans laquelle on revenait sur les conventions arrêtées. Lui, stupéfait, avait répondu qu'il ignorait tout. Le misérable avait répliqué par des insolences. Alors Clenezzi avait senti bouillir son sang de Bergamasque et avait dit son fait à cet imbécile. Les mains et le menton lui tremblaient encore de colère; il poussait des grognements de vieux dogue irrité... Encore un bel oiseau que ce monsieur Boglietti! Est-ce que cela se fait de s'engager et de se dégager de la sorte! Un joli farceur!... Et maintenant, comment conduire la baronne au Sénat? Que lui dire?

Cortis le tranquillisa. Il suffirait de dire à Hélène que son mari n'était plus au Palais Madame et que, pour ce jour-là, il était inutile de se mettre à sa recherche. Quant à l'affaire Boglietti, il s'en occuperait, lui, Cortis, et il se faisait fort d'arranger tout.

— Ah! mon cher monsieur, s'écria le sénateur en joignant les mains, que je vous suis donc obligé!... Maintenant je vous laisse : il faut que je monte chez ces dames.

Cortis, resté seul, revit l'image d'Hélène, il entendit encore la douce prière : « Pardonne-moi », fut encore attendri par le geste, le regard, le son de voix qui l'avaient accompagnée. D'autres idées cependant assaillaient son esprit, l'empêchaient

de se fixer : l'entretien qu'elle désirait, la lettre de son mari et ces mots : « bientôt elle se trouverait plus libre encore... » Dangereuses paroles!... Il vit dans son cœur, alors, quelque chose qui lui aurait fait horreur, s'il n'avait su que le meilleur des cœurs humains est comme une maison ouverte, bien meublée, bien tenue : des misérables, qui jamais n'y trouveront l'hospitalité, peuvent s'arrêter sur le seuil, sans qu'il y ait de la faute du maître, et même y pénétrer un moment.

Tout en rêvant, il s'aperçut qu'il était arrivé près de la place de Venise. Presque saisi de remords, il revint sur ses pas, alla jusqu'au Palais Madame ; ayant appris là que le sénateur de Santa-Giulia demeurait rue des Murate, il y courut tout de suite. Il voulait le rassurer, lui dire qu'on pourvoirait au paiement du 31 mars, lui faire croire que le service lui était rendu par le gouvernement, à la condition qu'il quitterait volontairement le Sénat. Il n'y avait rien de mieux à essayer. Santa-Giulia le croirait peut-être : il se vantait de grands services rendus à la gauche. Non, décidément, il n'y avait pas mieux.

Santa-Giulia était sorti. Daniel écrivit sur une carte de visite, le priant de passer chez lui le lendemain, samedi, à midi, « pour une affaire très urgente ». Puis il demanda à la bonne qui lui avait ouvert si elle était sûre que monsieur le baron dût rentrer avant le lendemain. Elle pensait bien que oui ; mais monsieur le sénateur était devenu si drôle ! Il lui disait des choses telles qu'il n'y aurait rien d'étonnant si, un jour ou l'autre, il arrivait quelque malheur. Il devait avoir de gros soucis, ce pauvre monsieur !...

Cortis avait hâte de rentrer chez lui. Comme il passait devant une pharmacie, il y entra pour se faire donner une potion qui lui permettrait de dormir. Il jeta sur le comptoir une ordonnance rédigée par un de ses collègues, en disant qu'il désirait une dose plus forte. Depuis quelque temps, il souffrait d'insomnies douloureuses. Robuste et méprisant toutes les exigences du corps, méprisant la médecine qu'il ignorait, il ne prenait jamais de remèdes, sinon contre une souffrance qui lui rendait impossible le travail ou l'action : alors il se droguait brutalement, combattait le phénomène seul par les expédients les plus énergiques. Arrivé chez lui, il se fit servir du

café très fort, sauf à boire son chloral avant de se mettre au lit; puis il s'enferma pour travailler dans son cabinet, où une douzaine de chaises étaient déjà disposées pour les amis qui viendraient le soir, à neuf heures.

A neuf heures, ils étaient là : de jeunes députés en cravate blanche, disposés à faire un peu de politique pour s'en moquer ensuite dans un cercle élégant; de graves sénateurs assez mal à leur aise dans la société des premiers; deux ou trois jeunes gens plus graves encore, qui venaient d'étudier les sciences sociales en Allemagne; enfin, quelques hommes de la haute Italie, personnages de poids, qui aidaient de leur bourse, et largement, à la fondation du journal. Cortis, le visage animé, allait de l'un à l'autre et plaisantait comme s'il eût oublié tous ses soucis intimes.

Debout, adossé à son bureau, il ouvrit la séance en annonçant que le journal était prêt à paraître : un capital souscrit de quatre cent cinquante mille francs, l'imprimerie en état de fonctionner immédiatement, la rédaction composée, choisis les correspondants étrangers. Personnellement, il promettait une collaboration assidue, au moins jusqu'à la réunion de la nouvelle Chambre. Il déclara que dans son discours du lendemain, après lequel il donnerait sa démission, il en appellerait des électeurs actuels aux électeurs futurs.

— Tout en remerciant mes collègues de la bienveillance qu'ils m'ont témoignée, je dirai que je respire dans la Chambre une atmosphère viciée au point que j'en puis sortir sans le moindre regret. Tous ceux, ajouterai-je, qui jugent prochaine la disparition des vieux partis et du régime parlementaire lui-même, peuvent venir ici pour y flairer la puanteur de sa corruption. J'ai entendu, bien des fois, dans cette enceinte, parler d'un parti nouveau que tous appellent de leurs vœux et auquel personne, en attendant, ne se soucie d'appartenir : eh bien ! je me sacrifie; je sors, justement, pour me mettre à la recherche d'un parti nouveau et revenir, si possible, avec lui... Ce parti nouveau secouera les superstitions d'un certain individualisme libéral qui se croit à la tête du genre humain et ne s'aperçoit pas qu'il passe à la queue : il ne s'aperçoit pas, non plus, que, s'il a détruit une foule de

choses, il les a détruites au profit d'un plus fort, lequel, à présent, trouvant la route déblayée, arrive et met la main sur tout. Ce parti nouveau se distinguera des rêveurs et des rhéteurs par la conviction que le meilleur instrument de renouvellement social est une monarchie forte, libre de tout lien avec une église quelconque, mais profondément respectueuse du sentiment religieux...

Cortis acheva d'exposer brièvement les idées qu'il voulait développer le lendemain, à la Chambre, et conclut :

— Voilà. C'est à vous maintenant de me donner franchement votre opinion.

Personne ne dit mot. Cortis alla se jeter sur le divan, les yeux au plafond.

— Très hardi, murmura un sénateur, très hardi !

— Trop hardi, peut-être ! s'écria un député.

Ce n'était pas sur des idées si radicales qu'on s'était mis d'accord, dans le principe, lorsqu'il s'était agi de fonder un journal... Sans doute, on avait parlé de réformes sociales, et longuement ; mais le socialisme d'État, qui se démasquait maintenant, risquait d'effrayer le public : impossible de battre le rappel autour d'un pareil drapeau.

Un jeune Sicilien, retour de Berlin, prit avec feu le parti de Cortis : une monarchie forte, — le *Reich*, — avec le sentiment religieux et des associations, voilà comment devait s'opérer le grand travail.

Le député répliqua ; d'autres intervinrent, à l'appui de l'opinion la plus prudente. Cortis frémissait, s'agitait sur le divan. Il aurait voulu se taire, laisser à ses amis la liberté de délibérer à l'aise ; mais, ce soir-là, il n'était pas maître de ses nerfs malades : soudain il éclata en phrases violentes contre les timides et les indécis, attaquant ses adversaires avec une véhémence, avec une amertume, qui les abasourdit plutôt qu'elle ne les blessa.

La stupeur générale une fois dissipée, le sénateur T... prit la parole, et, manœuvrant avec de grandes précautions, admirant la courageuse initiative des uns, louant la prudence des autres, il se déclara satisfait d'une discussion très honorable pour tous, même quand l'ardeur des convictions et l'amour du bien public avaient pu se traduire par des expressions

d'une vivacité insolite... Il ne lui semblait pas difficile de mettre tout le monde d'accord : l'honorable Cortis pouvait parler comme il croyait devoir le faire, sans que le journal s'engageât le moins du monde à faire de son discours un programme. Rien ne s'opposait à ce qu'il se montrât audacieux, très audacieux. En quelques mois d'existence parlementaire, l'honorable Cortis avait déjà su se distinguer ; il inspirait beaucoup de respect, il s'était concilié beaucoup de sympathies. Son discours, si toutefois on le lui laissait finir, ferait certainement du bruit à la Chambre et au dehors ; il servirait à étudier l'humeur, les dispositions du public ; on prendrait place, avec le journal, soit un peu plus en arrière, soit un peu plus en avant, mais sur le meilleur terrain.

Cortis fit un geste d'assentiment muet, dédaigneux ; l'assemblée approuva, les uns d'abord, les autres ensuite ; ceux-là tout bas, ceux-ci à haute voix. On n'avait plus rien à se dire. Les cravates blanches s'en allèrent tout de suite ; Cortis voulut sortir, lui aussi, le dernier. Il prit par le bras le sénateur qui avait parlé si bien. C'était un homme de grand talent, plein de savoir et profondément honnête. Il l'entraîna de force vers la rue de l'Aracœli.

— Si vous m'avez cru fou, dit-il brusquement, vous aviez le devoir de me prévenir.

Le sénateur protesta, mais Cortis, au lieu de l'écouter, lui déclara qu'il était absolument décidé à envoyer promener la société, le journal et le reste, et à se retirer pour tout de bon de la vie publique. L'autre, alors, s'efforça de le calmer, de lui prouver qu'ayant demandé conseil à ses amis politiques il ne pouvait pas s'offenser de ce qu'ils eussent répondu librement. Cortis prétendait n'avoir demandé conseil à personne : se regardant comme lié à ces gens-là, il n'avait pas voulu faire un pas sans les avertir, mais il s'était considéré comme certain d'une approbation pleine et entière.

Les rares passants se retournaient pour voir cet homme grand et mince qui parlait d'une voix vibrante, avec tant de fougue, à ce petit gros plein de mansuétude. Le sénateur essayait de s'arrêter sous les becs de gaz pour regarder sa montre : mais Cortis lui serrait le bras plus fort et le tirait avec lui, de biais, comme un enfant qui rechigne. A la montée

du Capitole, le brave homme se planta sur ses deux pieds, décidé à ne pas se laisser traîner plus avant :

— Mon cher ami, de grâce... où allez-vous ?

— J'ai besoin de marcher, de me fatiguer... Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez quelquefois, le soir, au Colisée ?

— Merci bien ! C'est à huit heures que j'y vais... Savez-vous qu'il est dix heures et demie ?... A cette heure-là, je suis toujours couché.

Il se reculait, se faisait tout petit, comme pour mieux échapper à son terrible interlocuteur. Cortis lui serra la main sans mot dire.

Maintenant, tout en marchant d'un pas rapide, il voyait la Chambre, ses voisins, le président attentifs, et, en face de lui, sous la tribune de gauche, l'aiguille de l'horloge qui marquait lentement, seconde à seconde, le passage des paroles irrévocables, le passage d'une des heures les plus graves, les plus solennelles de sa vie, à lui qui parlait. Parfois la figure, le regard d'Hélène dissipaient toutes les autres visions ; puis la salle obscure, les visages de marbre, hostiles, le cadran et son aiguille inexorable reparaissaient brusquement... Et il s'entendait parler, il entendait le papotage indifférent de ses collègues, puis les interruptions, les rappels à l'ordre et les injures. Il les sentait, ces injures, comme des soufflets en plein visage ; un fleuve de colère lui montant aux lèvres, il répondait à droite, à gauche, par l'invective et le sarcasme, seul, seul contre tous.

Les paroles, les attitudes se heurtaient dans son cerveau avec une furie, avec une rapidité croissantes. Et il marchait, les dents serrées, les poings fermés, quand tout à coup, sur la place des Fenils, pris d'une sorte de vertige, il chancela. Pour ne pas tomber, il dut s'accrocher au parapet, du côté du Forum, et attendre. Un moment après, les colonnes de Castor et de Pollux, et les autres grands cadavres du Forum, tout gris sous la lune voilée, cessèrent de tourner autour de lui ; alors il se prit à considérer, dans une sorte d'inconscience, les fûts puissants et le colossal fragment d'architrave qui se profilaient, immobiles, sur les gros nuages blancs roulés autour de l'Esquilin.

La paix des siècles morts lui entra dans le cœur. Lentement,

il reprit son chemin, réfléchissant à ce nouveau phénomène, à cette espèce d'hallucination que toute sa volonté n'aurait pu maîtriser tout à l'heure. Du calme. il fallait du calme, surtout pour le lendemain. Il n'imagina plus rien, n'écoutant plus que son pas dans la solitude.

Soudain, il se trouva dans le Colisée, — énorme, noir jusqu'aux nues. — Les feux des petites lanternes ne pénétraient pas l'ombre à deux pas. On entrevoyait à peine, tout au fond, vers l'entrée, la clarté de l'arène. Cortis s'enfonça dans ce noir, avidement. Il lui semblait qu'il était hors du temps et qu'il se reposait dans une atmosphère d'éternité. La lune était suspendue sur le Cœlius. A la gauche de Cortis, elle éclairait, en haut, les vertèbres gigantesques et nues de l'amphithéâtre. On ne voyait personne. Seule une lumière douteuse, à travers les arcades, du côté opposé, vers Saint-Clément, et, de temps à autre, une sourde rumeur de roues, indiquaient la vie lointaine.

Il s'adossa au podium, dans l'ombre. Le silence désolé, les immenses ruines noires ou cendrées lui donnaient l'idée d'un cratère éteint dans la lune, parmi des montagnes mortes, à l'heure du crépuscule. Au milieu de ce triste rêve, il vit revenir le visage d'Hélène... Appartenait-elle à une autre planète ? Était-il vrai que de toute éternité elle ne serait pas à lui ?... Son cœur se mit à battre, à battre. Il se prit la poitrine à deux mains, redoutant comme un émiettement de lui-même. Dieu, Dieu ! qu'était-ce donc que cette prostration morale. qu'était-ce donc que ce flot qui lui montait à la gorge, à la fois si amer et si doux ? Lui, Cortis, pleurer !... Il se tourna vers la pierre antique et y appuya son front.

Mais une troupe de visiteurs fit irruption dans l'arène, s'arrêta près de l'entrée avec des cris d'admiration :

— *O! beautiful! wonderful!*

Et Daniel s'en alla.

XII

Cette nuit-là, Hélène ne dormit guère. A l'aube, elle s'assoupit et rêva de Passo di Rovese et de sa gaie chambrette ;

elle en respira l'air frais, elle revit le feuillage et les roses. Elle s'en voulut presque de ce rêve. A six heures, elle se leva et alla entendre la messe à l'église voisine, avec l'espoir de prier, de trouver un peu de paix. Impossible : dans l'église, encore plus qu'au dehors, sa foi restait muette. Accablée, elle se laissa tomber sur un banc. Elle enviait tous ces dévots désireux de tant de bonnes et simples choses qu'ils pouvaient demander à Dieu : ils priaient avec autant de ferveur que s'ils le voyaient vraiment, immobile sur le maître autel, occupé à leur donner audience. Elle, cependant, ne voyait que sa pauvre vie inutile, ne désirait rien et ne pouvait rien demander à Dieu sans péché... Allait-elle le prier d'éteindre sa passion, le feu de son âme? Oh ! non, son tourment lui était trop cher; elle en vivait. Plutôt le prier de la faire mourir; mais que deviendrait-elle dans l'autre vie?... Quel bien avait-elle fait dans celle-ci? Quelques œuvres de charité, froidement. Même sa vertu de fidèle épouse, quel mérite religieux avait-elle? Aucun. Elle avait été fidèle, en partie par un farouche sentiment d'honneur purement humain, en partie pour ne pas lui nuire, à lui, pour ne pas être un obstacle sur sa route. Et quel était le fruit de cette vertu? Celui-ci, uniquement : n'avoir pas fait le mal. A quelles œuvres avait-elle dépensé toute cette puissance d'amour dont elle s'était senti le cœur plein? Elle l'avait ensevelie... Non, ce n'était pas la mort qu'elle devait demander à Dieu, mais la vie; et non pas l'amour, ni la joie, ni la paix, mais seulement la force de bien faire pour l'amour de Lui, la force de souffrir avec résignation... Cette pensée l'exalta : une flamme soudaine lui brûla le cœur, et la prière en jaillit. Elle dit à Dieu qu'elle ne lui demanderait jamais le bonheur, même dans la vie future, qu'elle acceptait et bénissait sa volonté, quand bien même cette volonté serait de la faire souffrir éternellement... Dans la prière elle trouva le repos et comme un peu de cette paix qu'elle ne voulait pas implorer. C'était l'épuisement, peut-être, et la réaction naturelle après un si violent effort. La prière semblait mourir dans son âme fatiguée, la pensée aussi, presque; il ne lui restait qu'un vague sentiment de quiétude.

Il lui vint l'idée, ensuite, qu'il était bien inutile de cacher son cœur à Daniel... En toute conscience, elle s'était appliquée

à se faire oublier de lui, à l'offenser; elle n'avait pas réussi, elle sentait bien qu'elle était devinée : elle en éprouvait tant de douceur, en dépit d'elle-même! Et alors? Dissimuler devenait un sacrifice inutile... Pauvre ami! quelle consolation lui était jamais venue d'elle? A qui la faute s'il lui fallait maintenant vivre à regret avec sa mère?... Cette femme avait envoyé à Hélène des remerciements lyriques; ses effusions nauséabondes, mêlées d'allusions inconvenantes aux unions mal assorties, avaient empourpré le visage d'Hélène et mis en émoi tout son sang altier... La comtesse Tarquinia ne pouvait pas en prendre son parti : elle dépeignait sa belle-sœur, jeune, comme la créature la plus fausse, la plus égoïste du monde; impossible de vivre avec elle!... Hélène était bourrelée de remords. A vrai dire, elle n'avait demandé pour la mère de Cortis que la permission d'habiter Rome. N'importe : il lui fallait maintenant implorer son pardon à mains jointes et voir s'il n'y avait plus de remède.

La messe était finie, on s'en allait. Hélène s'agenouilla un instant, non pour prier, mais pour songer seulement que s'il était permis de demander de pareilles choses à Dieu, si une âme peu croyante, indigne comme était la sienne, pouvait espérer d'être entendue, elle lui demanderait la délivrance de Daniel... En sortant de l'église, elle pensa, dans un éclair d'ironie, qu'elle aurait dû se souvenir aussi de son mari. A Cefalù, la lettre du baron l'avait jetée dans une agitation plus profonde qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même. Maintenant, avec l'idée que depuis cette lettre la terrible échéance avait pu être ainsi reculée, elle ne s'en inquiétait plus guère. Aussi bien elle ignorait que le malheureux fût traqué par d'autres nécessités également menaçantes. La veille au soir, elle était allée secrètement rue des Murate ; le baron n'était pas chez lui : elle avait laissé un mot...

Dans l'escalier de l'hôtel, elle rencontra Clenezzi. En la voyant qui rentrait à cette heure, il s'arrêta pétrifié, les mains jointes, sans même saluer.

— Chère madame, dit-il enfin, à quoi faut-il encore m'attendre? Savez-vous qu'il est à peine sept heures du matin?

Hélène sourit.

— Voilà tout le plaisir que vous avez à me rencontrer?

Le sénateur se tortilla, soupira comme s'il avalait des protestations. Puis il parla d'un étrange billet qu'il venait de recevoir à l'instant... un billet de Cortis. Hélène tressaillit et s'avança tout entière, dans une interrogation muette. Clenezzi lui tendit le papier :

« Ma mère est arrivée ce matin à Rome sans me prévenir. Il ne me sera pas possible d'aller à l'hôtel à dix heures, comme je l'aurais voulu. Je suis occupé à midi, puis j'ai la Chambre où je dois parler. Je vous prie d'avertir ces dames. Si je ne peux aller chez elles, j'enverrai les billets pour la séance. »

— Enfin, dites-moi, demanda le sénateur avant même qu'Hélène eût terminé, qu'est-ce que cette histoire?... Je vous ai toujours entendu dire, à tous, qu'il était seul. qu'il n'avait pas d'autres parents que vous. Je n'y comprends plus rien!

Hélène ne répondit pas ; ses yeux étaient obstinément fixés sur le papier. elle semblait réfléchir. Elle le rendit enfin à Clenezzi.

— C'est bien, dit-elle.

Clenezzi comprit qu'elle en savait plus long que lui et ne voulait pas parler. Il se retira en disant qu'il reviendrait vers dix heures se mettre à la disposition de la comtesse Tarquinia. Il était déjà au bas de l'escalier, quand Hélène, redescendant à la hâte, le rejoignit.

— Allez chez Cortis, voyez ma tante, et, quand vous reviendrez, tâchez de pouvoir me dire quelque chose.

La comtesse Tarquinia ne s'éveilla que deux heures plus tard. En apprenant l'arrivée de sa belle-sœur, elle déclara tout net à Hélène que chacun était libre de pardonner, qu'au fond du cœur elle pardonnait aussi, mais que bien certainement elle ne la verrait pas... Elle le regrettait pour Daniel, mais là-dessus il lui était impossible de transiger. Si Hélène voulait l'en croire, elle ferait de même.

— Ah! non, certes!

Hélène avait riposté avec une telle chaleur de dédain, avec un tel froncement de sourcils que sa mère se hâta de lui dire :

— Là!... ne nous fâchons pas, pour l'amour de Dieu!

Puis, après de nombreuses protestations d'humilité exagérée,

de respect outré pour la grande intelligence et le cœur généreux de sa fille, qui l'écoutait frémissante. elle enfila vivement la kyrielle des fautes passées de sa belle-sœur, sans se taire de certains vieux démêlés qu'elle avaient eus avec elle.

— Je sais, interrompit Hélène. Mais veux-tu rendre encore plus amer le sacrifice de Daniel, quand c'est moi, justement...

— C'est ton affaire !... Est-ce que tu m'as demandé conseil?... Et lui, Daniel, est-ce qu'il m'a dit quelque chose?...

Clenezzi revint à neuf heures et demie et fut reçu par Hélène seule : la comtesse Tarquinia n'avait pas terminé sa toilette.

— Eh bien? demanda Hélène.

— J'ai vu madame votre tante, répondit le sénateur en s'inclinant.

— Non, non, non ! — fit Hélène impatiente, en frappant ses mains l'une contre l'autre ; — inutile de faire des phrases... Dites-moi franchement comment elle est.

— Franchement? fit le sénateur ; il faut le dire? Eh bien, c'est un monstre. Je n'ai jamais rien vu de pareil... Je ne parle pas du physique : longue, jaune, maigre : elle n'a que les os et la peau. Bonne à faire des boutons... Mais la tournure, le costume, les manières, l'ensemble !... Cortis me l'a présentée avec une figure et une voix à vous geler les paroles dans la gorge ; mais elle, elle s'est mise tout de suite à jacasser, à jacasser avec une telle abondance que je n'ai pas pu y résister cinq minutes et que je me suis sauvé.

Il se tut, puis reprit gravement :

— Savez-vous qui m'a impressionné?

Hélène devint toute pâle.

— Cortis. Il ne va pas bien. Si vous le voyiez !... Il a la physionomie bouleversée. J'ai peur qu'il lui arrive quelque chose.

Elle le regarda, muette, avec deux yeux si grands ouverts. si fixes et pleins de subite épouvante, que le sénateur s'empressa d'atténuer, du mieux qu'il put, l'effet de ses paroles et de la figure sépulcrale qu'il avait prise. Mais la comtesse Tarquinia entra, très élégante, et, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur sa fille et sur Clenezzi, elle lui demanda s'il avait des nouvelles de son gendre. Clenezzi répondit

« oui », un peu étourdiment : Cortis attendait le baron à midi.

Cortis?... Qu'y avait-il donc de nouveau?... Ici, le sénateur s'embrouilla un peu : il s'agissait de quelques dernières mesures à prendre avec l'avocat, de quelques formalités relatives à l'arrangement... Hélène ne dit rien ; quant à la comtesse Tarquinia, il lui plut d'accepter des explications qui lui donnaient la tranquillité, au moins pour ce jour-là. Au bout du compte, Hélène avait quitté Cefalù avec la permission de son mari ; on l'avait informé de leur arrivée à Rome, du jour et de l'heure ; on était allé le chercher au Sénat et chez lui, on lui avait écrit dans les termes les plus convenables : que pouvait-il vouloir de plus?

La comtesse demanda à Clenezzi s'il avait un beau programme pour la journée. Quant à elle, elle n'exigeait que la messe à Saint-Pierre et le *corso* à la villa Borghèse. Le sénateur proposa une visite au musée Tibère, ouvert depuis peu de temps. La comtesse Tarquinia fronça le nez. Dieu ! des musées ! elle en avait tant vu ! Qu'est-ce qu'il y avait de beau dans celui-là? Clenezzi confessa humblement qu'il n'y était jamais allé. La comtesse se résigna, et ils étaient sur le point de sortir quand le sénateur se rappela que Daniel lui avait promis de faire son possible pour venir à l'hôtel entre dix heures et demie et onze heures. La comtesse Tarquinia, épouvantée par l'idée de voir peut-être surgir sa belle-sœur, s'écria que, dans le doute, il n'y avait aucune raison d'attendre et qu'on pouvait laisser au portier de l'hôtel un mot pour son neveu. Elle l'écrivit tout de suite. Elle prévenait Daniel qu'il les retrouverait, elle et sa fille, vers onze heures, au musée.

A Saint-Pierre, tandis que la comtesse entrait dans la chapelle du chœur, Hélène, d'un signe, arrêta Clenezzi et lui demanda rapidement :

— Qu'est-ce que cette histoire de mon mari? Que va-t-il faire chez Cortis?

— Mais rien... ce que je vous ai dit...

La comtesse revenait sur ses pas ; ils s'interrompirent.

Vers onze heures, la voiture de ces dames, venant du Bourg-Saint-Esprit, et celle de Cortis, venant du pont de fer, s'arrêtaient devant le musée.

— Savez-vous? fit la comtesse, qui avait vu de loin son neveu. Je vous abandonne le musée... et Clenezzi vous l'abandonne aussi, n'est-ce pas? Il va venir avec moi faire des courses... Toi, Hélène, va au musée avec Daniel ; puis, tu le prieras de te ramener à l'hôtel... Est-ce bien?

— Pour mon compte!... répondit le sénateur, en courbant la tête et levant ses mains ouvertes.

Hélène resta muette, sans rougir ni pâlir : seul le mouvement précipité de son sein trahissait l'émotion. Avant qu'elle descendît de voiture, sa mère la chargea bien vite, à voix basse, d'annoncer à Daniel sa décision de ne pas recevoir sa belle-sœur. Hélène secoua résolument la tête.

— Tu le lui diras toi-même, répondit-elle.

La comtesse Tarquinia mordit avec dépit son éventail; puis, après un léger salut à son neveu, elle dit au cocher :

— Rue Condotti.

Cortis ne comprenait pas. Il regarda Hélène, comme pour lui demander une explication.

— Maman n'aime pas les musées, — fit-elle d'une voix incertaine, avec un sourire forcé qui répondait mal au feu triste de ses yeux. — Si tu le peux, c'est toi qui m'accompagneras.

Il lui offrit le bras, et pénétra avec elle dans le jardin désert, inculte, qui verdoyait sous les solitudes de Sant'-Onofrio.

Les lointaines rumeurs de Rome venaient mourir dans ce profond silence. Les grands palmiers plantés en face du musée, avec leur gravité orientale, les pins droits et serrés du Janicule, avec leur raideur noirâtre, mettaient dans ce calme une mélancolie solennelle.

— Je n'y suis jamais venu non plus, dit Cortis. Cela doit être intéressant.

Sa voix avait un léger tremblement. Passive, Hélène le suivait. A la porte du musée, il voulut tourner à droite, pour entrer; mais le bras inerte appuyé sur le sien, se raidissant tout à coup, le poussa droit devant lui.

— Pardonne-moi, pardonne-moi! sanglotait Hélène d'une voix suffoquée.

Daniel se sentit envahi par le même vertige que la veille, mais il se reprit par un violent effort de sa volonté. Il serra plus étroitement le bras d'Hélène, et, d'un pas rapide, il l'entraîna dans une allée herbeuse qui se perdait à gauche entre les massifs. Là, il ralentit le pas.

— Non, non, Hélène, — dit-il avec tendresse, en lui caressant la main, en la portant à ses lèvres. — Qu'est-ce que je pourrais avoir à te pardonner, ma pauvre chère amie?... rien, rien!

Elle étouffait ses sanglots dans son mouchoir: des sanglots convulsifs qui soulevaient ses épaules. Elle ne pouvait que répéter, comme si elle se fût parlé à elle-même, hésitante :

— Impossible! impossible!

Elle se calma peu à peu et leva son visage vers son cousin.

— Tu me pardonnes?

— Mais quoi, mon Dieu? fit Daniel en s'arrêtant et lui prenant les deux mains. Ton silence? ta froideur? Mais puisque...

Hélène eut peur qu'il n'achevât sa phrase; elle l'interrompit:

— Oui, oui, dit-elle, tout... oui, même cela... Mais cela, je le faisais pour toi, Daniel, afin qu'il te fût possible de m'oublier pour toujours, pour toujours!

— Tout m'est possible, répondit Cortis en lui entourant la taille de son bras : je peux aimer et souffrir autant que personne au monde... je peux aussi mourir...

Elle lui serra convulsivement la main, comme si l'on menaçait de le lui emporter. Il reprit :

— Oui, vois-tu, même mourir, plutôt que de te faire du mal...

— Oh! dit-elle, crois-tu que je ne le sache pas? Crois-tu que j'en aie jamais douté?... Ce n'est pas de cela que j'avais peur: j'avais peur d'être un malheur pour toi.

— Oui, je peux mourir, reprit encore Daniel, mais oublier, non, Hélène. Et comment serais-tu un malheur pour moi? Si tu veux parler de mes devoirs publics, tu le sais, il n'y a pas de sentiment privé, si fort qu'il soit, capable de...

— Je le sais, interrompit Hélène, mais je pensais, et je te l'ai écrit, que tu as besoin d'un amour entier, différent...

Elle voulait dire : « du mien », mais la parole expira sur ses lèvres.

— Tu me l'as écrit et je t'ai répondu.

Cortis la sentait contre lui, toute tremblante. Là, près d'eux, il y avait une colonne brisée, de vieux gradins semi-circulaires appuyés à la pente de la colline, à moitié cachés dans l'herbe. Cortis y fit asseoir sa compagne.

— Oh! Daniel, ce que tu dois me pardonner par-dessus tout, c'est ma lettre pour ta mère. J'ai été, ce jour-là, tellement légère, tellement sotte! Et maintenant, à cause de moi...

Cortis ne la laissa pas achever.

— Non, ce n'est pas à cause de toi... Maintenant, ma mère est à Rome, avec moi, parce que je l'ai voulu librement. Là, tu n'as rien à voir... Peut-être y avait-il de l'égoïsme dans ma répugnance à vivre avec elle. Avant, je me disais : « Tous les sacrifices, excepté celui-là. » Et c'était mal... Les autres ne sont pas des sacrifices, puisqu'on les fait avec joie... D'ailleurs, je ne lui ai pas dit que je la garderais toujours. Je lui ai dit seulement de venir. C'est une expérience à tenter, avant de la laisser seule, livrée à elle-même. En somme, c'est du bien que tu m'as fait.

Hélène lui prit une main pour la baiser.

— Oh! fit Cortis en reculant.

Puis, dans un élan subit, il lui prit les deux mains et la mit debout presque rudement.

— C'est moi, murmura-t-il, c'est moi qui ai le droit...

Il se pencha rapidement, la baisa sur le front. Elle était toute tremblante, n'avait plus ni volonté ni force, ne voyait et n'entendait plus. Durant une minute, Cortis lui-même ne put parler.

— Va, dit-il, tous deux nous en étions dignes.

Et ils s'assirent l'un près de l'autre, en silence.

Hélène reprit la première :

— Est-ce que tu vas à l'église, toi? dit-elle. Est-ce que tu pries?

Cortis sourit :

— Pourquoi cette demande? fit-il.

— Parce que je voudrais prier comme autrefois et que je ne peux plus. Je n'ai pas la foi, je n'ai pas la foi!

Elle dit cela très vite et d'une voix douloureuse, en cachant son visage dans ses mains et en secouant la tête. Il répondit :

— C'est un malheur. Moi, je vais peu à l'église : je m'oc-

cupe de mon pays plus que de mon âme: mais mon cœur sent fortement Dieu, et j'espère qu'il n'est pas fâché contre moi.

— Vois-tu, reprit Hélène, je voudrais te parler de tant de choses qui se passent dans mon âme, de tant de choses étranges! Mais maintenant, je ne trouve pas les mots... D'ailleurs, ajouta-t-elle en se levant soudain, tu as déjà perdu trop de temps, il faut que tu partes...

Puis elle joignit les mains et dit tout bas :

— Que vient faire chez toi mon mari ?

— Comment le sais-tu? s'écria brusquement Cortis. Ah!... Clenezzi!... ajouta-t-il de suite. Mais rien, rien. C'est pour s'entendre une bonne fois sur l'affaire du paiement et coucher cela par écrit. Si ton oncle était là, il s'en chargerait. Je m'en charge et je lui rends compte... C'est tout ce qu'il y a de plus simple... Que veux-tu donc qu'il y ait de si important?

Il parlait avec une irritation croissante. Elle n'insista pas.

— Et puis, dit-elle, tu n'es pas bien. Il faut te soigner.

Daniel haussa les épaules :

— Moi?

Sans le contredire, elle mit dans un « oh! » prononcé à demi-voix une telle force de prière que Daniel en sentit la douceur lui passer dans le sang. Il ne répondit pas. De fait. il avait la fièvre, la tête lourde, mais il supportait le mal avec son énergie ordinaire, encore augmentée par la surexcitation nerveuse. L'éclosion, pour lui, de l'âme qu'il aimait, la certitude d'y trouver la réponse absolue à son propre sentiment, cette aurore d'une vie nouvelle, tout cela l'avait guéri.

Il se sentait aussi pénétré par la quiétude sauvage du lieu. De petites fleurs blanches et jaunes tremblaient au vent du sud sur les ruines des vieux gradins, un rossignol chantait au bord du bassin central. Le tiède silence n'était troublé ni par une voix ni par un pas.

Daniel serait resté là, toujours; mais le temps marchait, il fallait agir. Ils prirent une allée, au hasard, ne sachant lequel des deux conduisait l'autre. En passant près des grosses racines saillantes et des candélabres étranges d'une plante exotique, perdue elle aussi dans ce jardin, il s'aperçut qu'ils s'étaient égarés et en avertit Hélène.

— Il faut que je parle aujourd'hui à la Chambre, et il faut que tu sois là : je t'enverrai les billets à l'hôtel.

Le bras d'Hélène s'appuya plus fort sur le sien. Ils entrèrent dans le musée un instant, par convenance, et sans s'être rien dit. Tous deux éprouvaient un plaisir aigu à se trouver tacitement d'accord. Ils ne regardèrent rien qu'un petit buste de femme : une mignonne tête inclinée sur l'épaule, toute blanche, avec des traits si doux, effacés par les siècles, par les flots d'années sans nombre qui avaient passé sur eux. Il semblait que l'artiste l'eût fouillée jadis avec le pressentiment d'une triste destinée, qu'il lui eût infusé une douleur résignée, mais profonde. Maintenant, dans l'atmosphère pure et tranquille de cette salle, elle avouait, semblait-il, avoir trop souffert et ne pouvoir se consoler.

Durant le trajet du musée à l'hôtel, Hélène et Cortis ne parlèrent point. Au moment de la quitter, il dit seulement :

— Si ta mère ne vient pas à la Chambre, tu y viendras quand même?

Elle le regarda, de ses grands yeux pleins de passion, lui serra fortement la main, et répondit tout bas :

— Oui.

XIII

L'avocat Boglietti arriva chez Cortis à midi et quart. Un domestique l'introduisit dans le cabinet de son maître, en le priant d'attendre un instant : monsieur ne tarderait pas à rentrer. Cinq minutes après, un sourire doucereux sur les lèvres, y pénétrait madame Cortis, tout étonnée du retard de son fils le député, toute désolée que monsieur l'avocat fût obligé d'attendre.

M. l'avocat, légèrement interloqué par cette figure et par ce verbiage de vieille danseuse, se confondit en protestations de cérémonie.

— Veuillez vous asseoir, dit la dame qui souriait toujours. Si vous permettez...

Elle s'assit également, pour ne pas le laisser seul. Boglietti, peu disposé à ce colloque inattendu, voulut s'en défendre,

mais s'embrouilla dans son discours, devant le sourire mielleux de la dame.

— Mon fils le député est tellement occupé, reprit madame Cortis. Je vous prie de l'excuser...

L'avocat tira sa montre :

— Il me semblait, dit-il, que je devais rencontrer ici une autre personne, d'après ce que monsieur votre fils m'a écrit ce matin... Cette personne est peut-être déjà venue ?

— Puis-je savoir ? murmura madame Cortis, dont la physionomie trahissait le plus vif désir de rendre service.

— Une connaissance, je suppose... Le sénateur de Santa-Giulia.

Elle se dressa.

— Le sénateur ? fit-elle. Le baron de Santa-Giulia ? Il doit venir ici ?

— Mais... je crois, balbutia Boglietti surpris.

La dame sortit sans dire un mot et revint tout de suite.

— Il n'est pas arrivé. Maintenant, expliquez-moi, je vous en conjure, ce qu'il vient faire ici !... Oh ! monsieur, ajouta-t-elle, — en ouvrant tragiquement les bras et en secouant la tête, comme elle voyait l'avocat hésiter un peu, — c'est une femme, c'est une mère, la mère du député Cortis, qui vous le demande !

L'avocat sourit.

— Mon Dieu, madame, dit-il, soyez sans inquiétude : il ne s'agit pas de duel... il s'agit de choses pacifiques.

— Pacifiques ! s'écria madame Cortis avec une ironie de théâtre. Oh ! vous savez sûrement, monsieur, qu'entre certaines personnes il ne peut y avoir rien de pacifique...

Elle s'arrêta, un doigt levé en l'air, d'un geste sibyllin, la tête tournée vers la porte.

— On a sonné, dit Boglietti : probablement, le sénateur.

— Monsieur, fit-elle, je vous en conjure ! Vous ne m'avez pas parlé ! Vous ne m'avez pas vue !

Elle s'enfuit, et Boglietti considérait encore, bouche bée, la porte qui s'était refermée sur elle, quand, du côté opposé, il entendit la grosse voix de Santa-Giulia :

— Bonjour.

Le baron était maigri ; il avait le teint jaune et sa physiono-

mie était devenue plus sombre et plus sinistre encore ; mais sa grosse voix, son attitude raide et son air de commandement étaient restés les mêmes.

Il se laissa tomber de biais sur le divan, croisa les jambes et renversa la tête parmi les coussins.

— Ah! dit-il avec satisfaction, sacristi, ça me fait plaisir de trouver mon bon ami l'avocat!... Vous écrivez bien, vous! Vous avez un joli style! Votre lettre est exquise de forme. Le fond me paraît un peu canaille, mais...

L'avocat, rouge comme une pivoine, voulut protester. D'une main molle, apaisante, l'autre lui fit signe de se tenir tranquille :

— Ssst... Ne nous échauffons pas!... Ces gens du Nord, comme ils prennent les choses! Vous êtes Piémontais, vous, n'est-ce pas?... J'ai dit : « me paraît... » *Paraître* n'est pas *être*... Eh! par Dieu, le droit est de votre côté... Vous figurez-vous que je ne sais pas distinguer un avocat d'un gentilhomme?... A présent, dites-moi ce que vous désirez encore de moi, vous et mon révérend cousin le Père Daniel de la Compagnie de Jésus?...

Mais Cortis entra, disant :

— Je vous prie de m'excuser, messieurs.

— Pourquoi donc, pourquoi donc? répliqua le sénateur. J'étais en train de demander à ce cher monsieur Boglietti ce que diable vous pouvez bien me vouloir tous les deux.

— Tous les deux? Pas le moins du monde, fit Cortis froidement. Celui qui vous a prié de venir ici, c'est moi.

— Très bien, fit Santa-Giulia. Et vous avez invité aussi monsieur?

— J'ai invité aussi monsieur.

— Parfait. Je suppose donc que vous avez à me parler de quelque chose qui vous concerne, ou de quelque chose, au moins, dont vous avez le droit de causer avec moi.

Les yeux de Cortis eurent un éclair de colère, qui s'éteignit tout de suite.

— Parce que, reprit l'autre en se redressant et en élevant la voix, s'il s'agissait...

— Je vous ai prié de venir, interrompit Cortis, parce que j'avais à vous parler. Quand j'aurai parlé, je vous écouterai.

— Allez-y donc! fit le baron qui retomba couché sur le divan. On fume?

Il tira un cigare et l'alluma sans attendre la réponse.

Daniel s'assit à son bureau et se mit à parler, tout en pressant fortement des mains son front et ses tempes. L'avocat tenait les yeux fixés sur lui; le baron fumait et regardait en l'air.

— Je n'ai ni le temps ni l'envie de parler inutilement, disait Daniel. J'ai une proposition à vous faire...

— A qui? demanda le baron.

— A tous les deux... Quelqu'un, donc, qui tient à rester inconnu, est disposé, sous certaines conditions, à endosser la dette que le baron de Santa-Giulia a contractée envers...

— Ne m'ennuyez pas! cria le sénateur. Il s'agit de ma belle-mère, que le diable emporte!... Ne m'ennuyez pas! reprit-il en jetant rageusement son cigare sur le plancher: mes dettes me regardent!

Cortis avait une patience admirable, ce jour-là.

— Il ne s'agit pas de votre belle-mère, fit-il.

— Et de qui donc?... Cela me paraît impossible, mais si, par hasard, il s'agissait de cette autre vieille charogne...

— Assez! cria rudement Cortis en frappant le bureau de ses deux poings.

Le baron se pencha vers lui, et, d'une voix rauque et sourde:

— Il faut que vous le sachiez, dit-il, et je me fiche pas mal que monsieur le sache aussi: j'ai des dettes, beaucoup de dettes, mais je veux me payer le luxe d'être dix fois, cent fois, mille fois plus noble que votre très noble et très pure famille Carrè, que votre archivertueuse tante et que son archigentilhomme de beau-frère, lesquels m'ont donné sans difficulté un être qui vaut infiniment plus qu'eux et infiniment plus que moi, si vous voulez... Donc ils m'ont donné cet être-là, et ensuite ils ont défendu des ongles et des dents quelques misérables sous; ils me les ont refusés au moment voulu, ils se sont moqués de moi, ils ont persuadé à cette personne de mentir, je crois, pour la première fois de sa vie. Et maintenant qu'ils ont peur pour leur nom, pour leur réputation de gens honnêtes et généreux, ils viennent me les offrir. Eh bien! je n'en veux pas!

Cortis eut un geste de fatigue et d'ennui ; puis il répondit presque à demi-voix :

— Les Carrè ne vous offrent rien.

Le baron leva les épaules :

— Eh ! qui diable voulez-vous... ?

— Inutile de chercher : il s'agit de quelqu'un, entendez-vous, que je ne nommerai pas, qui n'est ni votre parent, ni votre ami.

Cortis, à chaque instant, fermait les yeux et se passait la main sur le front.

— Mais pourquoi ? dit le baron. Pourquoi cette personne veut-elle payer mes dettes ?

— Ce n'est pas votre affaire. Mais il y a une condition... La présidence du Sénat vous a déjà invité une fois, dans une certaine circonstance, à donner votre démission de sénateur... La condition, la voilà.

Un moment, le baron garda le silence.

— Oh ! fit-il avec un sourire sarcastique, prétendriez-vous avoir un mandat du gouvernement ?

— Je n'ai pas nommé le gouvernement.

— Le gouvernement, mon cher monsieur Cortis, aurait le devoir sacré de me rendre un pareil service, et d'une manière infiniment plus noble ; je vous dirai, d'ailleurs, que, le jour où je ne me croirai plus digne de siéger au Sénat, j'en sortirai librement... Votre condition est donc inique. De toute façon, avant de me prononcer, j'entends que vous déclariez si réellement l'offre vient du gouvernement.

— C'est à maître Boglietti, répondit Cortis, à lui seul, que j'ai à déclarer le nom de son nouveau débiteur. C'est lui qui doit me dire si l'arrangement est à sa complète satisfaction. Je ne ferai de déclaration à personne d'autre.

— C'est parfait, s'écria le sénateur en se levant. Il n'est plus question de déclarations, de conditions ni d'anonymes ; il n'est plus question de rien... C'est de moi qu'il s'agit, et je désire que vous ne l'oubliiez pas, vous, mon cher cousin, ni vous, mon cher monsieur... Maître Boglietti m'a écrit une lettre à laquelle je répondrai d'une manière ou d'une autre, avant le 31 mars. Et maintenant, je vous salue très humblement tous les deux.

— Attendez! fit Cortis. Je suis autorisé à retirer la condition.

— Cela m'est égal, répondit le sénateur.

Cortis se leva, lui aussi.

— Attendez donc!

L'autre, une fois de plus, haussa les épaules; il ouvrit la porte et, le chapeau sur la tête, sans se retourner :

— Serviteur!

— Quel animal! s'écria Boglietti.

Cortis s'était rassis, la tête dans ses mains.

— Donc, c'est moi, dit-il.

L'avocat le regardait sans comprendre.

— C'est moi qui paierai. Vous ne comprenez pas? Je suis l'ami du comte Carrè. S'il était là, si l'on pouvait le mettre au courant, il paierait. De plus, il y a des raisons spéciales pour aller vite. Donc, si vous n'avez pas d'objections, votre client me cède sa créance; et moi, je m'engage à lui payer la somme entière avant quinze jours... De votre côté, vous ferez savoir immédiatement au sénateur qu'il est libre de toute obligation envers la Banque; pas autre chose.

— J'ai compris... C'est très bien, vous savez, ce que vous faites là.

— Pas du tout : je n'agis que pour le compte d'un autre.

Il sonna, et demanda du café très fort.

— Maintenant, nous allons rédiger cela.

Boglietti assura que rien ne pressait : il préparerait l'acte de cession dans la journée, à son aise; on pourrait le signer le lendemain. Mais Cortis voulut que, séance tenante, on établît au moins les articles préliminaires. Il fallait que Boglietti allât prendre des papiers à son étude : il sortit en promettant de revenir dans quelques minutes.

La porte qui faisait face au bureau de Cortis s'ouvrit doucement; sa mère avança la tête pour s'assurer que l'avocat était bien réellement parti, puis elle se précipita dans le cabinet.

— Non, Daniel! gémit-elle d'une voix étouffée, en joignant les mains. Non, Daniel!

— Qu'est-ce qu'il y a?

Madame Cortis, qui s'était laissée tomber rudement sur les genoux, appuya son front au bureau, puis éclata en sanglots, répétant toujours :

— Non! non! non!

Deux ou trois fois, avec une grande douceur, il lui demanda ce que signifiait cette scène; mais, comme il n'en pouvait tirer que des gémissements, il fut pris d'un accès de colère et lui cria de parler ou de sortir.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! Il ne faut pas signer, Daniel!

— Quoi? Qu'est-ce qu'il ne faut pas signer!

— Tu ne dois rien signer... pour celui de ces deux hommes qui est sorti le premier... rien!

— Allons! Je vois que je ferai bien d'avoir des doubles portes... Pourquoi ne dois-je pas signer?

Elle ne répondit que par des sanglots redoublés. Alors il se rappela les paroles mystérieuses qu'elle avait prononcées à Lugano.

— Au nom du ciel, reprit-il, levez-vous, et parlez! Mais levez-vous donc!

Elle se leva, tenant des deux mains son mouchoir sur les yeux. Lentement, et pliée en deux, elle se dirigea vers le divan. Puis, les bras au ciel :

— Non, dit-elle à demi-voix, comme se parlant à elle-même, je ne puis le permettre!

Elle s'assit, en se cachant de nouveau le visage dans les mains.

— L'avocat va revenir, dit Cortis frémissant, et vous ne pouvez rester là. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le tout de suite.

Elle se mit debout, très lentement, raide et pâle comme un fantôme. Pour la première fois, Daniel put voir briller dans ses yeux le feu d'une passion vraie.

— Tu sais, dit-elle à demi-voix, sans un geste, que c'était un ami de ton père?

— Qui?

— Santa-Giulia.

— Je sais qu'on nous l'avait recommandé quand il était lieutenant de cavalerie et qu'il venait peu chez nous.

— Oui, mais nous nous voyions souvent dehors... Sais-tu dans quelle ville? A quelle époque?... A Alexandrie, de 1854 à 1856.

La tête de Cortis tomba sur sa poitrine, il porta la main à son front, comme s'il avait eu peine à rassembler ses idées.

Mais il la retira sur-le-champ et dirigea le doigt vers sa mère, les sourcils froncés.

— Oui, dit-elle, à l'époque de mon malheur.

Elle se tut; leurs yeux se rencontrèrent et se parlèrent. Un tremblement subit envahit Cortis, une rapide angoisse contracta ses traits. Il se pencha sur sa mère, les yeux grands ouverts et fixes.

— Lui? interrogea-t-il d'une voix étranglée.

Elle haletait, le regardait toujours et ne répondait pas.

Tout d'un coup, le visage de Cortis devint de glace.

— C'est le second que vous accusez, fit-il en levant le bras, la main grande ouverte.

— L'autre était mort, répondit sa mère. J'espérais me sauver... D'ailleurs, j'ai les preuves...

— Les preuves ?

— Un billet qu'il m'écrivit quand, chassée de la maison, j'allai le chercher à Valenza où il était détaché.

Elle parlait maintenant avec impétuosité, son accent n'était plus le même : elle se sentait en face d'une méfiance qu'elle savait mériter souvent, mais pas ce jour-là. Elle était irritée, et, à son insu, elle trouvait dans la colère l'accent de la sincérité.

— Ce billet, le voici, dit-elle en tirant un papier de son corsage... Oui, je savais d'avance que tu ne me croirais pas. Mais cela, il faudra bien le croire : je l'ai toujours conservé avec la certitude que, tôt ou tard, viendrait le moment de la vengeance. Il est venu. Je vois bien que peut-être je me fais du mal à moi-même : tant pis !

Daniel serra ses poings contre ses tempes, aspirant l'air avec force, la bouche ouverte.

Sa mère lui présenta le billet en silence. Il regardait cette main tendue et ce morceau de papier qui tremblaient; il n'osait pas le prendre.

Un coup de sonnette éclata soudain à la porte de l'escalier. Daniel tressaillit.

— Je vous prie de vous retirer, dit-il, c'est l'avocat.

— L'avocat? Renvoyons-le tout de suite.

— Je vous en prie, répliqua Daniel impérieusement.

L'actrice reparut. Elle agita le billet, la tête rentrée dans

les épaules, les yeux fixés dans les yeux de son fils; puis, avec un grand geste, elle posa le papier sur le bureau et sortit à pas lents. Sur le seuil, elle s'arrêta et tordit en l'air ses mains jointes.

Cortis prit le billet. C'était une carte de visite du lieutenant baron de Santa-Giulia; on y voyait ces mots écrits de sa main au crayon :

« Tu n'as que ce que tu mérites. A la place du docteur, j'aurais fait comme lui. Ce serait du joli si toutes les femmes agréables et compatissantes adoptaient le même système! D'ailleurs, ton mari est soldat et mon supérieur en grade. J'ai déjà tourné la page, fais-en autant. Bonne chance! »

— Me voilà, dit Boglietti. Je ne suis pas resté longtemps? J'ai pris du papier timbré.

Cortis leva la tête et dirigea vers lui des yeux sans regard.

— Si vous le permettez, continua l'avocat, je vais rédiger l'acte en quelques lignes.

Il s'assit au bureau.

— « Par la présente convention privée... » Oui, je serais d'avis d'adopter cette forme pour éviter les frais. Qu'en dites-vous?

Cortis fit un signe de tête, sans répondre; et l'autre, ayant repris la plume, continua son travail. Tout à coup, Daniel marcha vers la porte que sa mère avait laissée entr'ouverte; il la ferma si violemment que la clef tomba de l'autre côté. Un moment, il resta sans bouger, la tête basse, comme s'il se demandait d'où provenait ce bruit. Ensuite il alla s'asseoir sur le divan.

L'avocat ne comprenait rien à cette bourrasque et, de temps en temps, le regardait à la dérobée; il le voyait toujours à la même place, dans la même posture, pétrifié. Après dix longues minutes, il déposa la plume.

— C'est fait. Je vais vous donner lecture de l'acte.

Il en donna lecture et conclut :

— Vous sauvez, sans doute, une vie humaine...

— Vous en êtes sûr? s'écria Cortis avidement.

— Mon Dieu... j'en suis sûr... je ne peux pas dire!... Ce sont des choses qu'on ne sait jamais. Naturellement, je me suis un peu informé... on m'a rapporté certaines phrases,

certains actes... l'histoire d'un revolver qu'il aurait montré à sa propriétaire... enfin, un ensemble de... de... Peut-être de simples fanfaronnades... peut-être aussi... je ne sais pas, moi, cela dépend du caractère de l'individu. Vous le connaissez mieux que moi...

Cortis se taisait toujours. Ses yeux dilatés, immobiles, devaient voir quelque chose, là, sur le plancher.

Oui, des visions passaient, modifiées sans cesse, comme des ombres : c'était le visage de son père avec toutes les expressions diverses de la vie, et qui se fixait enfin dans la quiétude marmoréenne de la mort... Il le voyait rouvrir les yeux, très lentement, soulever sa tête sur l'oreiller ; puis toute sa personne se dressait en face d'une autre figure, en face de l'homme qui venait de s'en aller et qui, à son tour, le regardait en fumant et en ricanant.

— Voulez-vous?... dit l'avocat. Signez d'abord, je signerai ensuite.

Cortis, la figure en feu, leva ses poings fermés et rugit entre ses dents :

— Je ne signerai rien !

L'avocat eut un haut-le-corps. Ses épaules heurtèrent le dossier de sa chaise; il ouvrit les bras et haussa les sourcils.

— Rien ! cria Cortis d'une voix tonnante.

Boglietti le considéra un instant, et rassembla ses papiers.

Alors une idée terrible traversa le cerveau de Cortis. Toute la pièce fut pleine de ces paroles : « Santa-Giulia s'est tué! » Et c'était lui qui l'avait tué par son refus et, du même coup, avait assuré la liberté d'Hélène. Le remords lui serrait le cœur : et à ce remords se mêlait une sourde angoisse, une épouvante : il n'avait plus son calme, sa volonté de fer!

— Et maintenant, dit-il, le terme échu, que ferez-vous?

— Vous le savez bien. Je le dénoncerai immédiatement au procureur du roi comme coupable d'escroquerie.

A ce moment, on frappait à la porte. Cortis se secoua, leva la tête, mais ne répondit pas. On frappa plus fort. La voix plaintive de madame Cortis :

— Daniel! Daniel!... Un seul mot!... Je t'en supplie!

— Attendez! répondit Cortis.

Il ferma les yeux, un moment, se dressa. Puis il alla tout

droit au bureau, mit au bas de l'acte une grande et furieuse signature ; il tendit la plume à l'avocat ; et quand Boglietti, étonné, eut signé à son tour, il le congédia d'un geste et dit très haut :

— Entrez !

Madame Cortis entra comme l'avocat sortait. Elle le toisa rapidement, vit qu'il s'en allait satisfait : ses yeux effrayés interrogèrent son fils debout au milieu de la pièce.

— Veuillez prévenir, dit Cortis, que je n'ai plus besoin de café... Il faut que j'aille à la Chambre... Veuillez aussi donner des ordres pour que je trouve mon lit prêt à mon retour.

— O mon Dieu ! Daniel, est-ce que tu te sens mal ?

— Non, je suis fatigué, j'ai sommeil.

Il prit son chapeau.

— Daniel !

Il fit deux pas vers la porte, revint sur ses pas, sonna le domestique, tomba sur le divan.

— Allez me chercher une voiture.

Sa mère le considérait, n'osait plus lui parler.

Il sortit deux minutes après, l'œil fixe, presque chancelant. Sur l'escalier, il dit au domestique :

— S'il m'arrive quelque chose, avertissez immédiatement la comtesse Carrè, à l'hôtel Minerve... Quels que soient les ordres qu'on vous donnera ! eut-il soin d'ajouter, en faisant un signe du pouce par-dessus son épaule.

A. FOGAZZARO

(Traduction de Paul Solanges.)

(A suivre.)

LE

JARDIN DE L'ANGLETERRE

— NOTES SUR LE DEVONSHIRE —

I

Ce voyage de France en Devonshire, si rapide et si ensommeillé, vu à distance, me semble une chose irréelle, un songe vertigineux et confus, avec des parties de cauchemar.

Dans le paquebot, de Boulogne à Folkestone, la nuit. — La machine avance avec un bruit monotone sur la mer plate et calme. Au plafond de la cabine, la lampe à pétrole vacille; deux buveurs à face rouge avalent du thé, du grog et de l'ale, sur la table du milieu, couverte d'une toile cirée.

Je vais flâner sur le pont. La mer obscure, laiteuse, est unie comme un lac. L'horizon est plombé de brume. Le brouillard monte, monte en grandes murailles vaporeuses : le ciel forme une coupole étroite, toute scintillante d'étoiles. Au loin les lumières de Folkestone apparaissent, fantastiques et falotes. On dirait, dans un abat-jour de carton, des transparents illuminés.

L'aube est fraîche et voilée. La brume blanche est légèrement pénétrée de rose; elle enveloppe les gracieuses villes de mer, les houblonnières du comté de Kent. Un cimetière

dans la rosée, uni comme une prairie, peuplé de tombes droites, pareilles à des apparitions.

L'approche de Londres est presque toujours écrasante et sinistre. De grandes masses vertigineuses se lèvent confusément dans le brouillard jaune. On a autour de soi le tumulte d'une forge énorme.

Traversée rapide de Londres, dans un cab, que mène un cocher déguenillé, visage lugubre d'ivrogne chétif, avec une barbe inculte et des yeux fous. Le brouillard emmitoufle les arbres de Hyde-Park, laisse entrevoir les lumières crues et blêmes des magasins. Qu'est devenu le soleil matinal qui souriait doucement sous ses longs voiles, dans la campagne? Son disque apparaît encore dans cette atmosphère de ville maudite, mais dépouillé de rayons, sanguinolent, comme une atroce plaie sur une peau de malade.

A quelques mètres de Londres, la zone de brouillard finit. Dans mes yeux presque endormis, vision d'arbres emportés comme en une tempête; villes grises, villes anciennes et pleines de fumées, comme Bath; villes laborieuses et grondantes, comme Bristol; Exeter, avec la silhouette d'un haut clocher conique. Le railway borde la glorieuse mer bleue du Devonshire, court le long du rivage rouge. Par endroits, des rochers, qui ont des formes presque humaines, en avant des autres, siègent comme des dieux de pourpre, et songent devant le déploiement des ondes immenses qui baignent leurs pieds.

Le soir. — Une vallée où tintent des eaux vives ; une vallée si verte, si verte, que le pays tout entier, comme les vieux ponts de la rivière, semble couvert d'une mousse sombre et fine; une vallée douce et profonde, veloutée de brume bleue, et partout des cottages en fleurs. — Kingsbridge : je touche presque au but de mon voyage.

Les eaux de l'estuaire battent le quai. La nuit est profonde. Deux paysans, qui chantonnent par intervalles, mènent la lourde barque où je suis. Leurs rames soulèvent des pétillements de phosphore, des éclaboussures d'argent sur les nappes ténébreuses et tranquilles. Au loin, à l'entrée de l'estuaire, les fanaux des navires à l'ancre prolongent indéfiniment leurs reflets qui tremblent dans la mer.

Nous débarquons. Les varechs craquent sous nos pieds, en jetant des clartés pâles. Des arbres, que la nuit fait paraître démesurés et qui rendent l'obscurité plus noire : dans ces arbres, une lumière apparaît. Nous sommes à la *Rectory* de Portlemouth.

II

La *Rectory*, une maison blanche, carrée, est bâtie sur une pente de gazon, au milieu des grands arbres centenaires. Un marronnier surtout arrondit un dôme énorme. Des coqs, des poules aux couleurs vives se promènent tout le jour autour du cottage. Des chats familiers, un roquet blanc et noir se chauffent au soleil. Tout cela est extrêmement gai et vivant. Dans les hautes branches des arbres immenses, dans les feuillages opulents, des corbeaux tourbillonnent continuellement avec des cris rauques, vieux habitants des verdures anciennes. De temps en temps, on est obligé de les décimer, quand ils deviennent menaçants pour la récolte. L'an dernier, on en a tué une centaine.

Les eaux de l'estuaire baignent le pied de l'enclos où se trouve la *Rectory*. L'estuaire de Kingsbridge, avec la petite ville de Salcombe à gauche de son entrée, en venant de la mer, pousse de tous côtés ses criques dans l'intérieur des terres. Sur les cartes, il a la forme d'un bois de cerf, — d'un de ces puissants cerfs légendaires qui peuplaient autrefois la forêt des Ardennes. — L'influence des marées s'y fait sentir comme sur la côte. Pendant des heures, les criques restent presque vides, et montrent une terre grise, misérable, flasque, boueuse, avec des trous et des traces de vers. Puis les eaux se déploient, remplissent toutes les anfractuosités, et de nouveau les arbres de la rive y mirent leurs têtes inclinées. Quand on se promène dans les champs, on est tout surpris d'apercevoir, derrière une haie, des mâts et des cordages.

En face de la crique où nous habitons, la ville de Salcombe, bâtie en amphithéâtre, étage ses maisons grises. Par les belles matinées de septembre, un peu voilées, elle

semble se chauffer paresseusement au soleil. De la tour de l'église, les heures tombent, avec une lenteur sinistre, sur les eaux silencieuses. Quelquefois, lorsque le vent du nord-est souffle, une musique, mélodieuse et lointaine, se lève tout au fond d'une autre branche de la crique, et vient ici expirer. On dirait un chœur de génies des eaux. Par les jours sereins, les mouettes étalent au bord de l'estuaire leur plumage éclatant de blancheur, et, quand elles s'envolent dans l'air lumineux, on dirait des oiseaux d'argent.

III

Un chemin creux, entre deux talus surmontés de haies, passe derrière la *Rectory* et grimpe rapidement à Portlemouth. Ces chemins creux du Devonshire sont encore extrêmement fleuris et vivants, bien que nous soyons au seuil de l'automne. Leurs marges débordent de gueules-de-lion d'un jaune pâle et doux, de digitales et de silènes roses. Les buissons, très touffus et très anciens, érigent leurs végétations folles. Une multitude de mûres sauvages y noircissent. Les grappes odorantes du chèvrefeuille répandent leur arôme. Les bestioles de la lumière et de l'été voltigent de tous côtés, — des vanesses magnifiques, aux ailes brunes ponctuées et striées de noir, — surtout de grandes vanesses Vulcain, noires avec une bordure d'un vermillon ardent.

Un peu au-dessous de Portlemouth, une table de granit s'avance sur l'estuaire en face de Salcombe. Aux approches du soir, la petite ville de mer devient extrêmement vivante. Les barques, immobiles comme des poissons morts, déploient tout à coup leurs avirons et s'avancent en rayant la surface polie des eaux, à la façon d'argyronètes qui s'éveillent. Les steamers de toute taille vont et viennent dans la baie avec leurs fumées et leurs coups de sifflet. Un long murmure, fait de mille bruits, monte de la ville, et s'apaise lentement à mesure que le jour s'éteint et que paraissent les lumières.

Aux heures radieuses, lorsque le soleil brille sur les plantes méridionales de Salcombe, lorsque les pianos joyeux chan-

tent dans les villas, lorsque la mer transparente et bleue remplit l'estuaire, on voit, au pied des anses escarpées où pendent des genêts et des ronces, de jeunes baigneuses agiles et souples qui fendent les eaux lumineuses. Leurs amies, en corsages clairs, les attendent dans des esquifs que balancent les vagues légères. Avec leurs gestes décidés, élégants et hardis, elles montrent une grâce extrême dans les exercices virils. Ce sont ces mêmes jeunes femmes que je rencontre parfois, avec leurs longues cannes recourbées, sur les routes champêtres.

Le village de Portlemouth, avec son troupeau de maisons grises, est jeté sur la côte, très haut, et on l'aperçoit de loin, lorsqu'on se promène sur les collines qui avoisinent l'estuaire. Plus haut encore est l'église, entourée de tombes. Les murs bas du cimetière surplombent la route. La rigide tour, simple et nue, semble protéger les dalles tumulaires qui se dressent sur les morts. Quelques-unes sont fort anciennes. Il y a peu d'années, on montrait encore celle d'un fermier qui, au dernier siècle, avait été empoisonné par sa servante, étranglée et brûlée pour ce crime à Exeter. Beaucoup de ces morts ont été rejetés par la mer après des naufrages, car la côte du Devonshire est très dangereuse. Quelques-unes de ces pierres sont simplement commémoratives : les cadavres de ceux dont elles portent les noms sont à jamais perdus en des abîmes ignorés. Près de la muraille qui clôt le cimetière, cinq bosses de terre, couvertes d'herbe grasse, sans inscription, sans souvenir, sont presque indistinctes : c'est l'endroit où dorment cinq matelots français, perdus il y a des années sur les brisants de la côte, pleurés sans doute dans quelque village obscur de Normandie ou de Bretagne. Ils reposent dans la paix profonde du néant, dans l'oubli absolu, et les mémoires qui conservaient leur image sont peut-être mortes aussi. Comme ils sont près de la route, les poules du village se promènent souvent sur leur fosse. Derrière l'église, une seule tombe est un peu plus luxueuse que les autres : elle recouvre le corps d'une jeune femme. Elle porte des versets d'Apocalypse, évoquant la musique effrayante des archanges et les terreurs de la résurrection.

Avec ses grands arbres échevelés qui se penchent sur les

tombeaux, ses lames droites qui deviennent livides dans la nuit, son herbe touffue que nourrissent les morts, ce cimetière semble être une illustration de vieux conte fantastique, lorsque la lune se lève, un peu trouble et indécise, derrière la tour gothique agrandie par les ténèbres.

Et cependant, tout autour, la vie joyeuse s'épanouit. Souvent, quand je passe par là. une batteuse mécanique bourdonne. et la poussière blonde du froment s'élève dans la cour de la ferme.

Le chemin creux monte, monte toujours, domine l'église et le village, si haut perchés, traverse des pâturages, des métairies, et arrive brusquement devant la mer dont le déroulement infini s'étale au pied de la falaise. Pour quelque vieux poète religieux, pour un Wordsworth par exemple, il y aurait là un symbole : — une route fleurie et chantante, aboutissant au rayonnement des grandes eaux ; — une vie pleine de vertus et de cantiques, allant se perdre dans les splendeurs éternelles.

Au bout du chemin se dresse un sémaphore dont le pavillon claque au vent. Tout auprès, les maisons des garde-côte *(coast-guards)*, se blottissent contre la falaise, avec leurs petits jardins antérieurs, et leurs murailles épaisses, rudes et solides, bâties de pierres dures. Autour d'elles, c'est un fourmillement de poules et de canards. Parfois, dans les plates-bandes, un goéland qui a l'aile coupée sautille en poussant des cris bizarres.

Je suis entré dans une de ces maisonnettes. Une intimité chaude règne dans ce logis qui fait face aux eaux tourmentées. Le garde-côte qui l'habite est malade en ce moment. Dernièrement, dans un sauvetage, il est tombé à la mer, et, depuis, il ne s'est jamais bien remis. De temps en temps, quand le soleil est tiède, il sort et se promène un peu sur les routes voisines. Une petite femme douce et pâle, près de lui, fait danser un baby sur ses genoux. J'ai souvent rencontré, autour de la *Coast-guard station*, de fort beaux enfants, blonds et roses, digne d'orner une image de *Christmas*. Ils sont en général nés de lignées vigoureuses, et ils grandissent dans les brises fortifiantes de la Manche.

Ces garde-côte sont d'anciens marins. Ils ont des faces

tranquilles de braves gens, et cette sorte de noblesse que donnent les métiers de mer à ceux qui les exercent. De loin en loin, des postes s'élèvent ainsi, avec leurs petits magasins d'armes et leurs charrettes de sauvetage, entourant d'une ceinture protectrice les rivages de la grande île.

IV

De Portlemouth on gagne Salcombe par un large bac que manœuvre un vieux matelot roux et rouge, une manière de Falstaff grognon. Les passagers de haute ou moyenne condition lui donnent un *penny* pour le voyage aller et retour. Les ouvriers le paient en l'assistant d'un coup de rame.

Salcombe se chauffe au bon soleil, devant l'estuaire. La petite bourgade est bien abritée, bâtie en amphithéâtre. Autour de ses villas mûrissent des orangers et des citronniers, sur la pente de la colline. Les quartiers bas, avec leurs chantiers de navires, sont toujours fort tumultueux.

L'endroit n'est pas grand, et cependant plusieurs sectes religieuses y prospèrent à côté du culte officiel : wesleyens, baptistes, frères de Plymouth, catholiques. L'église bâtie récemment en un rigide style gothique, déjà revêtue d'un bel espalier de lierre, abrite un cimetière minuscule. J'y remarque cinq tombes alignées : un vieillard qui s'est noyé dans une traversée de mer, et quatre jeunes gens, ses fils, fauchés aux environs de la vingtième année. Tous les ans, des poitrinaires viennent chercher à Salcombe un peu de soleil méridional et l'illusion des terres méditerranéennes. Ces jeunes morts ont sans doute succombé, les uns après les autres, à de fatales hérédités. Des vers naïfs, d'inspiration religieuse, ornent ces pauvres petites dalles tumulaires. Ces enfants se sont couchés là, après une courte apparition à la lumière, après une de ces agonies si pénibles dont la pensée seule fait souffrir, — les siestes sous la véranda, les couvertures multipliées, la toux horrible et déchirante, le désespoir... Et de leur tombe, au pied de la tour verte et grise, monte un cantique d'immortalité.

Un peu en avant de Salcombe, au milieu des brisants, vers la mer, se dressent la vieille tour et les murs croulants du château qu'une garnison royaliste occupait au temps de Charles Ier. Un soir, sur les eaux roses et bruissantes de l'estuaire, une immense écharpe de brume s'avançait, voilant l'épaule énorme de Bolt-Head, grandissant les escarpements verts où paissaient des vaches, et cette ruine un peu trop romantique donnait au paysage brouillé un faux air des Highlands écossais.

V

Ce vaste jardin finit par une sauvagerie grandiose. Sauf vers l'est, où la côte s'abaisse et présente quelques anses élargies, quelques parties sablonneuses, la mer ne s'aperçoit pas de très loin, et, en général, l'on n'en sent pas l'approche, comme en d'autres pays, par une sorte de désolation farouche qui règne très avant dans les terres, par la torsion désespérée des arbres maigres qui subissent l'assaut des rafales. Brusquement, après avoir suivi un chemin creux entre les champs et les pâturages, on arrive sur la falaise qui surplombe la mer.

J'ai fort souvent parcouru la côte, des deux parts de l'estuaire, depuis la tour blanche du cap Start jusqu'aux maisons de Hope-Cove. D'un côté, entre le cap Start et l'estuaire, le rivage pousse la pointe aiguë de Prawle bien avant dans les flots. De l'autre, entre Bolt-Head, qui domine l'embouchure de l'estuaire et Bolt-Tail, qui s'allonge auprès du hameau de Hope-Cove, au-dessus des rochers, une grande étendue de terres incultes se déploie.

Bolt-Head, avec sa silhouette en dents de scie, forme une entrée singulièrement imposante au port de Salcombe. Les rochers s'élancent d'un jet hardi sur la mer, qui fait pétiller ses flots innombrables jusqu'aux dernières profondeurs de l'horizon. Autour de Bolt-Head, des tapis énormes de bruyères couvrent la falaise d'un léger vêtement de pourpre vineuse. La solitude est silencieuse, troublée seulement par le cri aigu des oiseaux sauvages, plantée d'ajoncs épineux qui ont parfois la

forme massive et compacte des pierres. De distance en distance, une masure de granit dont la porte délabrée bat au vent. Au loin, sur le plateau de l'intérieur, aperçu de partout dans cette région, se lève le haut clocher blanc de Marlborough, souvent foudroyé par les orages d'été. La bande de terrains vagues, coupée de ravins et d'escarpements, dure jusqu'à Hope-Cove, un petit hameau joyeux et vivant, tout vert et tout fleuri dans un recoin abrité où les dernières lames viennent expirer en grondant. Au delà, la côte s'abaisse, toujours très découpée, et la mer bleue vient broder d'écume d'argent les rochers roses qui sourient au soleil.

... Un peu en arrière du cap, le village de Prawle a un aspect de rudesse et de misère qui fait songer aux hameaux de pêcheurs en Bretagne ou en Écosse. Ses maisons sombres, basses, trapues, semblent ramasées sur elles-mêmes, lourdement scellées au sol pour mieux résister au choc des forces hostiles. Toutefois elles ont encore des fleurs autour d'elles.

Non loin de là, au-dessous du cap Prawle, en allant vers Salcombe, je trouve un des plus beaux paysages de falaise que j'aie vus. Un bloc de rochers se dresse sur la mer avec une crête monstrueusement déchiquetée. D'un côté, de hauts escarpements forment un précipice au fond duquel viennent mourir les vagues, sur un tapis de sable jaune, avec un murmure doux et lointain. De l'autre les pentes s'adoucissent, s'arrondissent comme la paroi d'une grande coupe ronde, toute dorée de genêts. On y rencontre des chèvrefeuilles rabougris, des ronces chargées de mûres, et, de temps en temps, une anémone écarlate, qui frémit au-dessus de son feuillage découpé. De toutes ces plantes, dans les brises salées de la Manche, s'élève un parfum extrêmement doux et subtil.

Ici la mer, dans les endroits où elle est peu profonde, a les mêmes teintes changeantes de pierre précieuse qu'en Bretagne. Près du rivage, quand le temps est calme, les barques dansent sur une nappe oscillante d'azur, d'émeraude et de lapis-lazuli. Elle est parfois, au loin, d'un bleu profond et lourd, d'une teinte ardoisée ; elle découpe nettement la ligne d'horizon. Plus souvent elle se confond avec le ciel dans une sorte de brume lumineuse et chaude, elle a des nuances fondues de crème blonde ou rose, lorsque le soleil de l'après-

midi, dans une gloire de nuages, envoie sur les eaux de longues lignes pâles.

Les hameaux, les villages de cette côte portent des noms d'origines diverses, noms celtiques, saxons et danois. Les hordes chevelues des anciens Bretons ont parcouru ces terres. Plus tard encore, les barbares aux yeux clairs, les Germains au poil fauve ont apparu dans les forêts. Plus tard encore, le souffle des tempêtes y a jeté les rois de la mer. Et toute cette région est pleine d'histoires de naufrages, de contrebande et de piraterie. Maintes fois les corsaires français y ont débarqué, depuis le temps des Valois jusqu'aux guerres du premier Empire.

VI

Chivelstone est un petit village tout à fait mélancolique, un peu enfoncé dans les terres. Le mur bas qui entoure le cimetière est tout couvert de mousse et de plantes tristes. La grande herbe où sont plantées les tombes est unie et profonde. L'église est vieille et délabrée, plus vieille et plus délabrée qu'aucune autre en ce pays. Toujours la même tour carrée, et les mêmes fenêtres ogivales, la même architecture massive, trapue et courte. Le granit a pris des tons morts de rouille et de bois desséché. Les tombes sont drues et pressées ; quelques-unes sont très anciennes, si anciennes qu'on ne lit plus sur elles aucun nom et qu'on les a déposées contre le mur du fossé qui entoure l'église. Les corps qu'elle recouvraient ont sans doute été entièrement repris par la terre, et les inscriptions qui rappelaient leur court passage au milieu de l'illusion universelle ont été lentement rongées par la brume et la pluie.

Autour de l'église, presque toujours, sur les maisons rares, sur les chaumières grises, un lourd silence s'appesantit. Avant d'y arriver, on rencontre un petit cottage enfoui sous un voile de lierre sombre. Quand on l'a dépassée, une vieille auberge blanche, basse, coiffée de chaume, se cache derrière ses buissons de fuchsias en fleurs. J'y suis entré une fois. Une sorte

de cloison semi-circulaire, en bois de chêne, sépare la salle en deux et fait, sous les solives blanchies, un réduit pour les buveurs. Cette salle, éclairée par une petite fenêtre carrée, est singulièrement basse et sombre, — obscure comme un intérieur de Rembrandt.

Je me suis souvent arrêté sur le perron de l'église, aux marches crevassées. Une vallée sinueuse se développe, barrée par les hauteurs qui environnent Salcombe. Les collines entrent les unes dans les autres, jusqu'à l'horizon. Leurs pentes sont douces, harmonieuses et flottantes. Tout au bout l'on aperçoit une très mince lame d'eau blême. Cet aspect tranquille sous la brume lumineuse, comme sous les nuages sourcilleux qui remplissent souvent le ciel, chassés par le vent froid, donne l'idée d'un repos éternel. Le silence est complet : seulement, depuis quelques jours, on entend, au fond d'un ravin où passe une route, le marteau d'un vieil homme qui casse des pierres.

VII

De toutes façons, les habitants de ce pays ont conservé la foi à l'invisible. Les hautes herbes, les plantes découpées et dentelées, les frondaisons touffues sont pleines d'apparitions. Il semble qu'en général les Anglais ne se représentent pas l'au-delà comme on le fait chez nous. Nous avons un esprit logique, abstrait, porté aux généralisations nobles. Ceux d'entre nous qui répugnent au positivisme gaulois parlent du lendemain de la mort, en des termes élevés, avec des développements harmonieux et vagues, dont le modèle se trouverait dans l'éloquence de Jouffroy ou de Victor Cousin et dans la poésie de Lamartine.

Ici l'envers de la tombe est une réalité toute proche, dont on sent l'inquiétude et l'épouvante. Lorsque les lumières sont éteintes dans les cottages, une armée de spectres surgit des buissons, se met en marche sur les routes, se montre aux fenêtres sous la clarté de la lune.

La nuit, par le chemin creux, enfoncé dans les verdures

ténébreuses, qui mène de la *Rectory* au bac de Salcombe, je me promène avec un jeune garçon de douze ans. Il me demande :

— Croyez-vous aux esprits?

— Guère. Et vous?

— Oh! oui, j'y crois. Ici même, ma sœur, qui vit à Londres, a vu distinctement le fantôme du *clergyman* qui était ici il y a vingt ans.

— Comment cela?

— Il s'est levé ici, à gauche, derrière la haie, du côté de l'estuaire, dans les petits arbres.

Le *boy* n'avait pas l'air bien rassuré. En rentrant à la *Rectory*, je trouve sur le seuil miss K..., — née d'un père irlandais — imagination vive, mobile, changeante, comme le ciel de l'ouest avec ses nuages et son soleil étincelant. Elle me confirme la vision de la route.

— Quand l'ancienne *Rectory* existait encore à cette même place, — une vieille maison bâtie du temps de Cromwell, où Charles II s'est réfugié pendant les guerres civiles, — ma sœur a vu un autre fantôme à la fenêtre de sa chambre. Moi-même j'ai été prise à la gorge par ce fantôme.

— Et qui était-ce?

— Une vieille fille qui demeurait ici et qui est morte il y a une trentaine d'années.

La nuit, nous avons entendu quelques coups de hache. étouffés et lourds, dans les arbres mouillés.

Je dis à miss K... le lendemain :

— Ce sont peut-être des esprits?

Elle me répond avec le plus grand sérieux :

— Je le crois.

Toute vérification faite, ce sont des maraudeurs qui viennent couper du bois; et l'on préviendra le *policeman* d'y avoir l'œil.

Bien entendu, le diable se met aussi de la partie. Il y a quelques années, un brave homme était en train de pêcher au bord de l'estuaire, avec son fils. Tout à coup, il s'écria :

— Replions tout l'attirail et décampons! J'ai vu une chose noire qui remuait. Je crois que c'est le diable.

C'était un porc noir, de cette espèce particulière qu'on élève

dans le Devonshire, — noir comme une paire de bottes vernies. — Son grouin s'était montré au sommet du talus, au milieu des branches.

Un autre soir, un habitant de Salcombe — assez lettré puisqu'il est l'auteur d'un guide pour le pays — se promenait avec un de ses amis dans la campagne. Il y avait lune. Ces deux *gentlemen* aperçurent tout à coup, à quelque distance, sur un talus, une forme bizarre et menaçante qui se levait sur le ciel. Cela était gigantesque. Cela avait des barreaux comme la poitrine d'un squelette. Cela grandissait éperdument à mesure qu'ils approchaient. Pris de terreur, ils s'enfuirent. Le lendemain, une expédition eut lieu : on reconnut que l'épouvantail était une herse dressée.

On ne saurait prendre trop de précautions contre le diable, car il joue de vilains tours. A un fermier des environs il avait envoyé d'effroyables coliques, qui, tous les jours, au matin, le couchaient par terre et le forçaient à se traîner sur « son pauvre ventre ». Il fut obligé de donner je ne sais combien de livres à un sorcier de Plymouth pour obtenir sa délivrance.

Le maréchal ferrant qui demeure sur la route de Prawle fut, lui aussi, tourmenté du malin. Pendant quelque temps, ses affaires ne marchaient plus. Il ramassa une quantité de crapauds et les brûla dans le foyer de sa forge. Après cet auto-da-fé, tout alla bien.

Un cordonnier de South-Pool, qui travaillait à une paire de bottes le samedi soir, ne s'aperçut pas que minuit sonnait. Au douzième coup, le diable surgit, lui tendit son sabot, et lui ordonna de prendre sa mesure. Le pauvre homme, tout tremblant, obéit. Mais, le samedi suivant, il mourut.

J'aime mieux ces paysans, avec leurs imaginations toujours en éveil et leurs frayeurs nocturnes, que les brutes païennes de Maupassant et de Zola. Si puériles que soient leurs inventions, l'univers pour eux reste enchanté. Ils respectent les anciens usages, les anciennes superstitions, les arbres vénérables. Ils ne sont pas étrangers à leurs aïeux. Ils continuent fidèlement une race, une histoire. Et leur valeur morale est infiniment supérieure à celle des rustres incroyants et pervertis que nous offrent trop souvent les jours modernes.

VIII

Rafraîchi par les averses, chauffé par un soleil méridional, ce pays est peut-être le plus vert de la verte Angleterre. Les murs bas qui entourent les champs, les grands arbres aux chevelures frissonnantes, sont tout couverts de lierre. On laisse partout le lierre monter à l'assaut des vieilles pierres, des troncs noueux, des ponts qui enjambent les rivières étincelantes, des tours anglicanes. Les chemins creux sont tout frémissants de haies vives, chèvrefeuilles, ronces et clématites; et sur les talus les fougères ouvrent leurs éventails, avec leur physionomie de plantes primitives. Ensevelis sous la verdure, sous les buissons de fuchsias, sous les roses de toute nuance, les cottages continuent la campagne. Ils sont entourés de dahlias, de chrysanthèmes, de roses de mer, de tournesols, de fleurs familières : il semble qu'au milieu de ces corolles mobiles et parfumées on doive se faire une âme légère et sereine. Les demeures abandonnées n'ont point la poésie sinistre des vieilles fermes délabrées qu'on voit souvent sur les routes d'Artois ou de Picardie. Ici elles sont immédiatement envahies, animées et consolées par les plantes grimpantes : j'ai vu une vieille forge toute souriante, malgré ses profondeurs noires, sous d'épaisses touffes de fleurs roses qui égayaient ses murailles. Sont-ce bien des maisons désertes? Les hommes les ont quittées; mais peut-être sont-elles les prisons d'enchanteurs invisibles, que les fées ont entourés d'infrangibles chaînes. Tout le Devonshire n'est qu'une vaste nappe de verdure capricieuse et folle, agitée par le vent frais de la mer.

Les vieux maîtres mystiques de Flandre n'ont jamais répandu sous les pieds des multitudes qui viennent adorer l'Agneau divin, dans les prairies de la Fête-Dieu ou de la Pentecôte, une telle profusion de fleurs. On me dit que dès les premiers jours du printemps ce pays est fleuri comme un poème d'amour du moyen âge. Le mois de septembre lui laisse encore les bouquets parfumés des chèvrefeuilles, les

étoiles roses des silènes, les flèches écarlates des digitales, les gueules-de-lion jaunes aux lèvres orangées, et ces scabieuses violettes qui, dans les sentiers champêtres, semblent porter le demi-deuil de l'année expirante.

Dans la nature tragique, en proie aux luttes éternelles, ces fleurs éphémères sont peut-être ce que nous aimons le mieux. Elles ont une vie pacifique, lente et tranquille. Obscurément, elles souffrent par les temps sombres et jouissent du soleil. Fleurs des légendes, fleurs des cantiques, fleurs des vers harmonieux, nous les aimons surtout parce que leurs sœurs fragiles ont été regardées, dans les jours à jamais évanouis, par des yeux à jamais éteints ; parce que les amoureux d'autrefois les ont cueillies ; parce que les poètes morts les ont chantées ; parce que les moines enlumineurs en ont couvert la marge des missels : peut-être aussi parce que leur douceur éternelle fait tressaillir en nous l'âme lointaine de nos aïeux.

Silènes et digitales, ce sont les fleurs des routes bretonnes, et ce pays finit, comme le pays breton, par des rochers rudes qui regardent la mer. Mais la Bretagne a un pli de songerie lugubre que n'a point le Devonshire. Avec ses plantes âpres, son chétif bétail noir, ses chaumières grises, ses calvaires de granit, elle semble plongée perpétuellement dans la nostalgie du passé. Le Devonshire est joyeux et vivant ; il rit au soleil avec l'herbe épaisse de ses prairies et les pommiers de ses vergers, qui ploient sous les fruits parfumés.

Ces feuilles découpées du lierre, ces fleurs délicates qui tremblent au vent, toute cette fantaisie de verdures enlacées autour des haies séculaires, est merveilleuse dans la vapeur dorée du couchant et dans la poussière de diamant de la lune. Les crépuscules ont ici une singulière poésie. D'abord, l'odeur des chèvrefeuilles, dans le vent qui fraîchit, devient plus intense et plus pénétrante. Puis, quand la nuit est près d'arriver, les scarabées s'envolent en bourdonnant et sonnent à leur manière l'angelus du soir, comme des milliers de petites cloches répandues dans la campagne. Puis, lorsque les étoiles se sont levées, lorsque les lumières des fermes éparses brillent dans les ténèbres, des milliers de vers luisants s'allument sur les talus, et, dans le vaste silence, bien loin, des hiboux poussent leur gémissement monotone.

C'est vraiment dans ce pays qu'il faut lire le *Songe d'une nuit d'été*. L'air léger dans lequel s'agite le sommet des grands arbres est fait pour le vol des sylphes. Les feuillages grêles des haies, légèrement voilés de brume, se perdent dans un poudroiement lumineux, où l'on peut entrevoir l'éclair rapide des ailes chatoyantes. Loin, bien loin, sur des croupes où sommeillent les tièdes clartés roses, se dessinent des barrières, des pieux, de vieilles tours d'église, et derrière s'enfonce la profondeur du couchant. Au-dessus de ces étendues silencieuses passent des cortèges de génies. Les fées du bon Perrault paraissent bien sèches dans leur élégance maigre, à côté des fées de Shakespeare, tout humides de rosée, vêtues de reflets changeants par les heures du jour et de la nuit, environnées de larges horizons et de grandes musiques par les forêts et la mer.

IX

Nous avons changé de demeure. Nous habitons maintenant un petit village, South-Pool, tout au fond d'une crique qui est à sec les trois quarts du temps. C'est précisément de ce village que venait, par intervalles, une rumeur de cloches argentines. Il est pareil à tous ceux du pays, divinement vert. De tous côtés, au bord de la crique, dans les *lanes*, autour des cottages, les lierres arborescents, avec leurs fleurs pâles, sont entourés d'abeilles et de mouches bleues qui bourdonnent. Les jardinets sont pleins de dahlias et de chrysanthèmes.

Un vieil orme, au tronc énorme et rugueux, abrité sous un dôme épais de feuillage, le pied pris dans une sorte de base circulaire en maçonnerie, les branches soutenues par des étais, un véritable arbre des fées, plein de voix au crépuscule, abri de bien des générations ; un vieux pont couvert de mousse; un moulin à eau tout petit et tout enfoui sous les plantes grimpantes; un chemin qui monte, et nous sommes à notre nouveau cottage.

Il est très ancien, bâti en contre-bas de la route. Le jardin

antérieur, avec ses pois de senteur et ses géraniums, va toujours en descendant ; il domine le mur de la serre, où pendent de beaux raisins noirs, et, lorsqu'on est sous les vitrages, on aperçoit les fleurs du dehors à hauteur de tête. Cette serre est comme le vestibule de la maison : sur la porte, un vieux fer à cheval est cloué, pour fixer ici la bonne chance et détourner tout maléfice. On peut aussi entrer par le côté, en descendant une ruelle : une lourde porte cintrée donne accès dans la serre : on l'ouvre avec une clé curieusement travaillée, qui a la dimension d'une clé d'église ; elle fait songer à celle de saint Pierre, dans les légendes.

Les murs sont épais comme s'ils devaient soutenir des sièges. Sous les fenêtres basses, des retraits sont disposés dans la muraille pour servir de bancs. Les armoires sont profondes comme des cachots, destinées au linge précieux et à l'argenterie de famille. Les boiseries vieillottes sont peintes de couleurs ternes et lourdes. Nulle part le bois ne se laisse voir. Tout cela donne l'idée d'une vie plus ancienne, cachée, retirée et défendue contre l'extérieur, contre les passants dangereux, rôdeurs et bohémiens, peut-être aussi contre les écumeurs de mer que leur humeur aventureuse pourrait amener jusqu'ici.

Les salles du rez-de-chaussée, si basses qu'on peut en toucher le plafond avec la main, sont extrêmement sombres. Par les jours nuageux, on y voit à grand'peine. Par les jours de soleil, elles restent encore très obscures ; tous les objets y nagent dans une sorte de crépuscule vert, et il est impossible d'apercevoir autre chose que des fleurs et du feuillage.

Coleridge, qui est né dans ce comté, un peu plus haut vers le nord, à Ottery-Saint-Mary, a écrit une description de cottage à laquelle le nôtre me fait songer :

Bas était notre joli cottage ; notre plus haute rose
Pointait à la fenêtre de la chambre. Nous pouvions ouïr
Le murmure affaibli de la mer. En plein air
Nos myrtes fleurissaient ; et, autour du porche,
D'épais jasmins s'enlaçaient ; le petit paysage autour
Était vert et boisé et rafraîchissait l'œil.
C'était un lieu qu'on pouvait justement appeler
La vallée de la Retraite.

X

Les collines vertes se succèdent, les grandes étendues ondulantes, plantées d'arbres drus et courts, — le pays de villages et de forêts qui règne entre Plymouth et Tavistock.

Tavistock est une petite ville charmante dans son animation du soir, toute baignée de lumière rose, avec les roides architectures gothiques de son abbaye, sa rivière turbulente, ses massifs et ses bosquets.

Le lendemain matin, je rôde aux abords de la forêt de Dartmoor. La forêt de Dartmoor est une forêt sans arbres : ce n'est autre chose qu'un désert de landes et de granit, qui se développe au milieu du Devonshire. Peut-être doit-elle son nom de forêt aux bêtes farouches qui l'habitaient autrefois.

Les villages anglais, toujours verts et fleuris autour de leurs églises brunes, sommeillent à la marge de la grande lande. Aux buissons des routes, des fillettes en rose et en blanc cueillent des mûres, comme le Chaperon-Rouge. Puis les fermes deviennent plus vieilles, plus sombres, plus décrépites. La stérilité commence : derrière les chaumières, des troupeaux mélancoliques demeurent presque sans mouvement. La dorure légère des ajoncs sourit dans la tristesse des solitudes. Le ciel est voilé : par moments le vent se lève et emporte sur la lande l'odeur douce des fleurs. Des vols d'oiseaux tourbillonnent avec des cris. Puis tout s'apaise, tout retombe dans une immobilité lourde, dans un pesant sommeil.

De grandes nuées indistinctes sont déployées au-dessus du Devonshire. L'horizon se développe. De tous côtés des ondulations se lèvent, longues, puissantes et calmes comme les vagues d'un océan morne, couronnées de rochers étranges. Ce sont les Tors de Dartmoor, une assemblée de volcans éteints. Un seul se dresse au loin, plus ardu, plus escarpé que les autres, Brent-Tor : il porte une tour à sa cime, sur la frontière de la région désolée. Au loin, la ville de Tavistock, toute grise, semble comme endormie et enchantée au bord du pays sinistre.

Les brumes du ciel s'entr'ouvrent par endroits, des rayons pâles filtrent de toutes parts et promènent des lumières bleues sur les hauteurs éloignées. Dans les ajoncs et les bruyères errent des vaches, des poneys sauvages, dont la bise échevelle la longue crinière et la longue queue. Ces poneys de Dartmoor sont quelquefois volés par les bohémiens qui passent.

Les rochers des Tors sont extrêmement bizarres et tourmentés, de formes monstrueuses, vaguement vivantes : parfois ils semblent avoir une signification méchante et ironique. L'un d'eux fait songer, on l'a souvent remarqué, au grand sphinx accroupi dans la plaine d'Égypte. Les anciens hommes ont sans doute senti l'horreur religieuse de ces hauts lieux, où s'étaient manifestées les forces primitives du monde. En eux survivait peut-être le souvenir obscur des convulsions anciennes et le reflet des laves sanglantes. Ils ont cru que par ces choses inquiétantes et immobiles, expressives et mortes, la Cause impénétrable de l'univers se déclarait. Un peu partout, dans cette lande, ils ont remué et réuni des pierres et laissé leurs vestiges énigmatiques, presque insaisissables le plus souvent, — puisque beaucoup se refusent à reconnaître ici la trace de leurs mains et croient expliquer tous ces groupements par le travail de la flamme et des eaux.

J'ai gravi une pente qu'ils ont couverte de leur grande écriture mystérieuse, blocs de granit alignés et disposés en cercles. Les cercles sont encore très visibles, malgré le sol de la lande qui, petit à petit, monte autour d'eux et les environne de fleurs dorées. Les lourdes pierres sont là, depuis combien de milliers d'années ? attestant quelles races, quelles pensées et quels dieux ?

Quel songe religieux, puissant et confus, ont-ils voulu raconter avec ces masses rudes et pesantes ? Quelle a été leur attitude devant le problème insoluble de la destinée ? Ont-ils exprimé leur âme par des musiques monotones et simples, aussi semblables au bruit des feuillages, de la mer et du vent, que leurs architectures sont voisines des formes éternelles de la terre ? Ils ont disparu pour toujours, et leur secret a péri avec eux, et leur mémoire s'est évanouie avec leurs ossements.

Plus tard, d'autres races sont venues, originaires des hauts plateaux de l'Asie. Elles ont prolongé dans leurs temples de

marbre la forme harmonieuse des promontoires, pour glorifier leurs dieux en qui éclatait la splendeur de la beauté humaine. Plus tard encore, les peuples du moyen âge ont dressé au milieu des cités tumultueuses leurs cathédrales géantes, compliquées et dentelées comme la silhouette même de la ville, pleines de cloches. Et dans le son de ces cloches s'éveille encore la poésie des anciens jours, et le souvenir de leurs légendes, de leurs espoirs.

Et maintenant les foules anxieuses prient de moins en moins. La nécessité tragique de la souffrance, de la lutte et de la mort, la condition désespérante de l'homme pèsent sur nous plus lourdement que jamais. Les grandes voix se sont tues pour toujours ; seule, la plainte universelle obsède les esprits inquiets et nobles, perdus au milieu des multitudes brutales...

De plus en plus, la lande se dépouille. Les herbes minces et sèches tremblent dans le vent froid, sous le soleil léger de septembre. On ne trouve plus même ici les ajoncs épineux et les bruyères roussies par l'été. Un village nu et blême apparaît, sans eau, sans verdure. C'est Princetown. De longs bâtiments de granit pâle s'alignent, et auprès d'eux la lumière semble plus livide. Ils ont été élevés pour enfermer des prisonniers français, sous le premier Empire, au moment où régnait en Angleterre la grande terreur de nos armes. Aujourd'hui. c'est un bagne. Tout autour, les *convicts*, dans leurs livrées grises, travaillent à des besognes rustiques. sous l'œil des gardiens qui se promènent près d'eux, le fusil chargé. Parmi ces *convicts*, brunis et rougis par le labeur en plein air, il y a des faces résignées, et aussi des faces bestiales. Par une singulière ironie, au-dessus de l'entrée principale, on lit : *Parcere subjectis*. Ce lieu de châtiment est entouré de maisons maussades, avec un horizon d'herbes grises et de pierres.

A quelque distance, je rencontre une auberge : *A la Tête de Sarrasin*. Des étudiants de Cambridge y sont installés, des jeunes gens robustes, solides et très courtois. Je passe avec eux une partie de la soirée.

La bise est glaciale. Sous mes fenêtres, dans la nuit, une vache meugle éperdument. Sur les étendues dévastées où frissonne un gazon maigre, une large lune rose se lève, légèrement cernée de brume.

Je continue ma route, le lendemain matin. Les ajoncs, les bruyères reparaissent ; des eaux luisent au loin, comme des lames d'étain, dans la brume, sous des arbres clairsemés. Dans une grande vallée, entre de hautes pentes granitiques toutes fleuries de pourpre et d'or, sous les chênes, le Dart de l'Est, peu profond, tumultueux et irrité contre les pierres qui lui font obstacle, court à la rencontre du Dart de l'Ouest. Des milliers de saumons et de truites nagent dans ces eaux vives, étincelantes et noires. Au milieu des landes, les arbres paraissent plus frais, plus sombres et plus verts.

Enfin, près d'Ashburton, la lande cesse peu à peu. La vie recommence. La route traverse les eaux bruissantes du Dart de l'Ouest. De toutes parts, des escarpements montent, des profondeurs de forêts se déroulent, et, sur le bord du chemin, des houx gigantesques dressent leur feuillage métallique au milieu des chênes.

XI

Les actions de grâces pour la rentrée des blés (*Harvest Thanksgivings*). — Un jour merveilleux, un jour doré baigne toute la campagne, et les vallées pleines de brume chaude et les chemins bordés de haies en fleurs. La mélodie des cloches s'éveille dans la tour de l'église. Nous nous y rendons à travers prés. Les pommiers y ploient sous leurs fruits vermeils, au bord des ruisseaux d'eau vive. Et par tous les chemins viennent des paysans qui ont mis leurs habits du dimanche. Ils ne sont ni gauches ni comiques : ils sont recueillis et tranquilles. Ils ont avec eux de tout petits enfants délicieusement parés, qui semblent sortir des vignettes de Kate Greenaway.

La vieille église de South-Pool est toute ornée de guirlandes. Les fonts baptismaux disparaissent sous la mousse et les larges marguerites rouges et blanches. Le jubé en bois sculpté, du temps de la Renaissance, est une véritable dentelle, une frêle architecture de songe, délicate et compliquée comme les plantes grimpantes des chemins verts ; des branches de lierre se marient aux fines colonnettes. La croix qui le surmonte est

tapissée de marguerites aux nuances douces et vives. Et partout ce sont de grandes fleurs rustiques, de larges tournesols éclatants et aussi des panaches de hautes herbes folles. Dans le chœur, des jeunes gens, des jeunes filles vêtues de toilettes blanches et roses, avec l'accompagnement d'un harmonium, chantent des hymnes de joie et de gloire, qui sont presque des hymnes au soleil. Les blés y ruissellent, l'été y rayonne, l'on y annonce la moisson des âmes dans les greniers d'or du ciel.

Cependant la lumière arrive par les verrières blanches, la grande lumière de septembre, épandue sur les champs radieux ; un resplendissement doux et calme entoure cette fête évangélique.

A la fin de l'office, un *clergyman* monte en chaire et adresse une allocution à l'assemblée. Son sermon est plein d'images champêtres, de prairies, de fleurs et d'oiseaux. Au pied de la chaire gisent des offrandes rustiques, des gerbes de blé, des gerbes d'avoine, des pommes de terre.

Tous ces paysans paraissent fort recueillis. Il y en a de très vieux, avec des jaquettes un peu surannées, des fermiers dont les cheveux sont blancs et le dos voûté. Ils ont une majesté paisible de patriarches. Ils iront bientôt s'étendre à leur tour dans l'herbe épaisse, quand la mort les prendra tout d'un coup, comme le vent d'automne abat un chêne. Et ceux qui les continueront sont auprès d'eux, les jeunes gens robustes que je rencontre parfois dans les chemins creux, montés sur leurs chevaux nus, accompagnés de leurs dogues familiers.

Le soir, un appel nouveau part de la tour et, sur le penchant de la vallée, l'église s'illumine. L'assistance est plus nombreuse encore. Sous les voûtes austères, sur les murailles nues, sans images, les fleurs simples et franches brillent dans la lumière. Les prières recommencent, avec de nouvelles hymnes et un nouveau sermon.

Dehors, la nuit est très noire. Une lanterne éclaire le porche de l'église, où le lierre tremble au vent frais, et aussi quelques pierres droites dans le cimetière. Ces dalles tumulaires, immobiles et silencieuses, regardent passer les vivants ; comme leurs ancêtres endormis, ils ont senti sur leur front le souffle des psaumes et des chants bibliques ; comme leurs ancêtres, ils

ont attesté dans leurs oraisons leur loyalisme monarchique et leur foi chrétienne. Toute une troupe de sonneurs met en branle le peuple aérien des cloches, dont la musique argentine s'égrène longtemps dans les ténèbres, sur les morts.

XII

Les *lanes* de ce pays ne sont pas très animés. Le chemin le plus vivant est la grande route de Kingsbridge à Torcross : toute poudreuse et blanche, elle résonne souvent sous les roues des coches et des équipages.

Dans les *lanes*, je rencontre, toutes les demi-heures, des paysans lents et calmes qui mènent des vaches aux champs, des porcs noirs, des moutons auxquels la poussière rouge du Devonshire donne une teinte de sanguine. J'en vois aussi qui sont montés à cru sur des chevaux. Des chiens les accompagnent, de grands chiens doux, aux yeux mélancoliques, n'ayant point l'humeur hargneuse des roquets si communs en France. D'une manière générale, les bêtes sont ici bien traitées, très familières et très caressantes. On y aime la nature vivante. L'homme y respecte ses frères obscurs. C'est là un des plus beaux traits du caractère celtique : nous sommes ici dans le voisinage de la Cornouaille où se parle encore la langue des anciens Bretons.

Les chats ne sont point misérables, marmiteux et maigres, à demi sauvages et toujours effarouchés. Ils attendent tranquillement les passants sur les routes. Ils savent qu'on ne leur jettera pas de pierres, qu'on ne lancera pas sur eux de dogues féroces et irrités.

Je n'ai point vu ici non plus, sur les portes des granges, de hiboux ni de chauves-souris, hideusement crucifiés par la main des rustres. Les oiseaux chantent librement dans les haies, sans crainte d'être dérangés.

Quelquefois, dans les chemins creux, je fais la rencontre amusante d'un très grand paysan monté sur un très petit âne. Ses pieds énormes, garnis de chaussures gigantesques, balaient la poussière. Je ne sais pas s'il est vrai que les nez aient été

créés par un décret spécial de la Providence pour porter des lunettes et si le melon, par ses côtes, désigne clairement qu'on doit le manger en famille. Mais je suis certain que ces baudets minuscules n'ont pas été destinés de toute éternité à porter des corps si volumineux.

Il y a encore ici des bohémiens qui battent les routes, font des paniers, disent la bonne aventure et volent des poules. Ils ont établi leur quartier général dans une sorte de terrain vague près du village de Prawle.

Avec ses diligences, ses *gypsies*, ses paysans superstitieux, ses *country-squires*, le mouvement de ses petites villes, leur élégance et leur accent intellectuel et religieux, ce pays a conservé une jolie physionomie provinciale du vieux temps. J'imagine qu'on devait en trouver beaucoup de cette sorte en France, vers le temps de la Restauration.

XIII

Cette fin de septembre a amené des brumes étouffantes et de lourdes pluies d'automne. Les feuilles mortes se multiplient, se collent sur la terre humide et noire des sentiers. Tout semble pris d'une torpeur molle. Tout est affaissé, tout est triste.

Par un de ces jours ternes, je suis allé vers la mer, en prenant un de ces innombrables *lanes* qui gagnent la côte. J'ai traversé quelques hameaux qui semblaient morts, dans l'appesantissement universel.

Puis le ravin s'évase, et la mer apparaît. Dans cette léthargie, elle seule est en mouvement, avec la poussée énorme des lames écumantes qui viennent battre sans relâche les galets de la grève. Le phare du cap Start, à quelque distance, est vague, presque indistinct. Dans cette même direction, près de moi, un hameau de pêcheurs, Hall-Sands, s'abrite au pied de rochers noirs où la végétation fait des taches de vert-de-gris. Sous le ciel bas qui opprime la terre, dans cette atmosphère d'assoupissement, ce bloc de maisons sombres, avec ses cheminées qui fument, vit d'une vie singulière. Des

matelots, des poules, des canards vont et viennent autour des barques échouées, sur la très petite langue de terre qui s'allonge entre les murailles de granit, adossées à la falaise, et la mer. Sur la mer, une bande de goélands se repose, balancée par les vagues. De temps en temps, l'un d'eux se met à voler. Tout cela s'agite, gronde, bourdonne, pousse des cris aigus, des cris rauques, tandis qu'un silence écrasant plane sur tout le reste du pays.

Mais les pluies ont vite cessé : de beaux jours sont venus, étincelants comme du cristal. Les feuilles s'agitent dans l'air léger, avec des reflets d'argent. Et l'on se promène plus allègrement dans l'orfèvrerie subtile de l'automne.

Les dernières heures de l'après-midi surtout sont entièrement limpides et sereines. Ce ne sont pas encore les lueurs roses du couchant. Cependant tout est doré, et les rayons qui caressent la cime des grands arbres leur donnent des teintes plus chaudes et plus profondes.

Je me rappelle une vieille église gothique qui, vers quatre heures du soir, avec ses pierres brunes et son manteau de lierre, était toute trempée et pénétrée de ce rayonnement calme. Le paysage était très net, de lignes très précises, sans qu'aucun voile, aucune brume atténuât la fermeté de ses contours; et cependant il y régnait une douceur infinie. Derrière l'église, dans un grand verger, des pommiers chargés de pommes rougissantes exhalaient un arome délicieux, dont le pays était embaumé. Et par-dessus les branches courbées des arbres on apercevait la mer, d'un bleu profond et délicat, et l'on distinguait à peine le très lointain murmure avec lequel elle venait mourir devant les grands roseaux de Torcross.

Mais plus l'automne avance, plus ce pays prend de poésie mélancolique... Ce matin, la fée des diamants s'est encore promenée dans le comté de Devon. Peu à peu la brume se lève, monte dans le ciel, et laisse transparaître la lumière. Le soleil est un pâle disque d'argent. Ses rayons diffus traînent çà et là sur les prairies toutes blanches de rosée; les groupes d'arbres épars dans la campagne ont un rayonnement léger. Et ce sourire baigné de larmes a beaucoup de grâce émue dans sa fraîcheur matinale. En ce beau jour d'octobre, le pays tout entier semble dire : « Les feuilles mortes s'envolent

comme des chauves-souris. Les araignées d'automne suspendent leurs toiles impalpables aux bruyères rouillées. Cependant avant le grand sommeil, avant que les rouges-gorges de Noël, voltigeant sur la neige, aillent demander aux vitres des cottage quelques miettes de gâteau, je veux reluire encore au clair soleil, me ressouvenir du printemps où j'ai tant fleuri, et, dans la jeunesse du jour, retrouver moi-même un peu de jeunesse. »

XIV

Le pays de Devon, que je quitte aujourd'hui, est plus ravissant que jamais, dans l'atmosphère étincelante et subtile des beaux jours d'automne. Hier, par une nuit limpide, sous la grande clarté bleue qui ruisselait de la lune, j'ai entendu une dernière fois les cloches de South-Pool égrener leurs tintements argentins.

Aujourd'hui, en sa vallée profonde, au milieu des bois et des chaumières nichées dans la verdure, l'Avon fait reluire ses eaux turbulentes, sous les vieux ponts vêtus de lierre et de mousse. Charme frissonnant et lumineux d'octobre.

Plymouth. — Une grande terrasse couverte de gazon se développe en face de la mer. A l'occident du port, au-dessus d'une colline, un énorme soleil rouge descend, se perd peu à peu dans les nuées lourdes et violettes qui longtemps encore gardent des lambeaux sanglants.

J'ai devant moi un hérissement d'îlots rocheux, de forts, de bouées, de signaux, de hauts navires dont les agrès compliqués deviennent indistincts dans le crépuscule, une mer sombre, d'un vert d'outremer dur et froid, sous la bise mordante d'octobre.

Sur la terrasse se dresse un monument qui rappelle la dispersion de l'Armada. A côté, la statue de l'amiral Drake est debout, un vieil homme de mer en costume du XVIe siècle, de mine hautaine et relevée.

Devant ce paysage de Turner, dans ce grand port militaire, on songe à la prodigieuse évocation que Victor Hugo a

faite de l'Armada : c'est une des plus puissantes qui aient jamais hanté son œil visionnaire. Des souffles violents montent des vagues et passent sur la ville déjà pleine de lumières. Les demi-ténèbres grandissent les appareils de force semés sur la Manche. On respire ici de l'orgueil.

Exeter. — La cathédrale est fort belle, avec le peuple de statues qui décore son porche; elle est compliquée, riche, somptueuse, un peu massive, un peu écrasée, — toute noire, avec des reliefs blancs, comme si elle était revêtue d'un givre éternel, — toute noire comme les vieilles églises du pays flamand. Elle est entourée de logis tranquilles, parés de verdure, quelques-uns fort anciens. Elle se lève sur une pelouse de fin gazon, au milieu des grands arbres. Le ciel d'automne, doux et voilé, a des sourires fugitifs, très mélancoliques. Près de la cathédrale, le parvis d'une petite église est pavé de tombes rongées et effacées. Après les morts, s'évanouit le souvenir des morts, — après leur souvenir, les dernières traces de leurs noms obscurs.

J'entre dans la cathédrale. La voûte a des nervures déliées comme les grandes feuilles des plantes silvestres. Les tombeaux sont presque perdus dans les ténèbres. L'or reluit encore un peu dans le crépuscule.

A côté de cette place paisible, la principale rue d'Exeter, joyeuse et brillante, regorge de vie, résonne et gronde. Une dernière lueur rose achève de mourir à l'ouest, tandis que la rue bruyante est toute étincelante de lumière.

Salisbury. — Je n'ai jamais éprouvé de sensation aussi particulièrement, aussi exquisement anglaise qu'en cette promenade autour de la cathédrale de Salisbury. Extrêmement harmonieuse, dressée d'un seul jet, et non point, comme tant d'autres sanctuaires, bâtie par une suite de siècles diversement inspirés, elle monte dans le ciel, longue, élégante, austère et svelte, avec son haut clocher blanc. Un grand silence : murmures très lointains dans les rues de Salisbury ; de temps en temps, un bruit de carillon, chantant et monotone, n'ayant point la musique un peu grelottante et fantastique des beffrois des Pays-Bas. L'herbe des larges pelouses est drue, fine, délicate ; les ormes sont gigantesques ; leurs feuilles descendent lentement dans l'air tranquille. Tout est assourdi,

tout est voilé, tout est velouté d'une brume gris perle. Lumière d'octobre, rayonnement pâle dans les nuées diffuses.

Tout autour de la pelouse, se développe une cité religieuse, logis de prêtres, de gens d'églises, logis d'autrefois ensevelis sous les plantes grimpantes. On entre dans cette cité par des portes ogivales : leurs ouvertures laissent voir un peu de la vie extérieure et de la foule qui bourdonne autour des maisons du moyen âge, aux pignons revêtus de tuiles brunes.

Les vieilles villes gothiques déchiquettent sur le ciel leurs toits pointus, leurs tours et leurs aiguilles, dans la magie du soleil, de la lune et du brouillard. La cathédrale qui les domine résume et idéalise leur forme étrange, comme les cloches et les hymnes des grandes fêtes expriment l'âme et unissent les voix de la multitude. Ici l'impression est autre. Ce lieu est très calme et très noble, propice aux longues méditations. Autour de ces pierres historiques, la nature maternelle et dirigée par la volonté humaine déploie le recueillement et la sérénité des végétations séculaires. Ici a mis son sceau la race la plus aristocratique de la vieille Europe, convaincue que le présent a ses racines profondes dans le passé, qu'il ne doit pas le nier, mais le continuer, qu'il est doux de rêver sous les arbres plantés par les ancêtres, et que la vie a un sens, un sens profond et sérieux.

HENRI POTEZ

ERRATUM

M. Léouzon Le Duc, fils du traducteur de *Kalevala*, nous écrit une lettre dans laquelle il affirme que son père a bien fait sa traduction sur le finnois et non sur le suédois, comme il a été dit dans le numéro du 15 septembre, page 366. Léouzon Le Duc y a travaillé à Helsingfors en 1842, avec le concours de deux érudits finlandais, MM. Wilhelm Brander et Axel Laurell.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1895

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages.
J.-H. ROSNY	Un autre Monde	1
ERNEST RENAN. HENRIETTE RENAN.	Correspondance intime. — II.	37
MAURICE LEVEYRE	Les Massacres des Sasounkh	73
A. LE BRAZ	Funérailles d'été	92
ABBÉ V. CHARBONNEL	Un Congrès universel des religions en 1900	121
JACQUES VINCENT	Un Bonheur (*2e partie*)	137
MAURICE BOUCHOR	Shakespeare au théâtre	174
ÉMILE MALE	Les Origines de la sculpture française du Moyen Age	198

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

COMTE BENEDETTI	Ma Mission à Ems	225
ERNEST RENAN. HENRIETTE RENAN	Correspondance intime (*fin*)	258
A. FOGAZZARO	Daniel Cortis (*1re partie*)	297
GASTON PARIS	La Finlande	354
JACQUES VINCENT	Un Bonheur (*fin*)	376
GUSTAVE LARROUMET	Le Symbolisme de Gustave Moreau	408
MAURICE WAHL	Chez le Pape des Bonzes	440

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
DUC D'AUMALE	Condé à Chantilly	449
EDMOND DE GONCOURT	Hokousaï. — Son illustration du Roman japonais.	485
PAUL HERVIEU	Les Tenailles	5[illegible]9
JEAN RÉMI	Conte à Psyché	5[illegible]2
ARTHUR DESJARDINS	L'Empereur Nicolas Ier et la Révolution de Juillet	5[illegible]6
A.-FERDINAND HEROLD	Idylles	603
A. FOGAZZARO	Daniel Cortis *(2e partie)*	608
PRINCE B. KARAGEORGEVITCH	Musiques	6[illegible]

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

GRÉARD	Meissonier d'après ses entretiens. — I	673
ÉMILE GEBHART	La Dernière Nuit de Judas	707
E. DUCLAUX	Louis Pasteur	719
JULES SAURIN	Le Péril de l'Afrique du Nord	732
GASTON PARIS	Sully Prudhomme. — I	761
MARÉCHAL DE CASTELLANE	Après la Révolution de Juillet	797
A. FOGAZZARO	Daniel Cortis *(3e partie)*	832
HENRI POTEZ	Le Jardin de l'Angleterre	866

L'Administrateur-Gérant : ÉMILE NORBERG.

BINDING SECT. JUN 1 1967

AP
20
R47
1895
sept.-oct.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY